Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

PANTHÉON LITTÉRAIRE

COLLECTION UNIVERSELLE

DES CHEFS-D'OEUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES,

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LES MILLE ET UNE NUITS,

PAR A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS;

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. L. AIMÉ-MARTIN.

PARIS,

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XL.

BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, RUE LEMERCIER, 24

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

ROMANS.

CONTES ORIENTAUX.

I.

BATIGNOLLES MONCEAUX. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE DESREZ ET Cie, RUE LEMERCIER, 24.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES,
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LES MILLE ET UNE NUITS,
PAR A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS;

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. AIMÉ MARTIN.

PARIS

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
50, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS.

M DCCC XXXVIII.

7246.20

1870, April 12.
Rhodleigh Fund.
$1.44 gold.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Dans un moment où l'on s'occupe plus que jamais de la publication des chefs-d'œuvre des littératures étrangères, il y a lieu de s'étonner qu'aucun éditeur n'ait encore songé à réunir sous un même format les productions de la littérature orientale, qui sont le plus à la portée de toutes les classes de lecteurs, puisqu'elles s'adressent à la fois et aux oisifs, qui ne veulent que s'amuser, et aux hommes instruits, qui ne cherchent que les lectures profitables. L'absence d'une collection de ce genre laisse dans les bibliothèques une lacune que l'on a entrepris de remplir par la publication de ces CONTES ORIENTAUX.

La traduction française du célèbre recueil des *Mille et une Nuits* devait naturellement occuper la première place dans cette collection. Ce n'est pas ici le lieu de parler du mérite de ce livre, apprécié depuis si longtemps et en faveur duquel déposent de nombreuses éditions publiées depuis moins d'un siècle et demi que les *Contes Arabes* ont été mis au jour. Une bonne reproduction de cet excellent livre exigeait une attention particulière, et l'on n'a rien négligé pour obtenir ce résultat ; mais avant d'exposer le plan que l'on a suivi, il est nécessaire de dire quelques mots de trois éditions qui se distinguent dans la foule des autres et qui sont dues aux soins de MM. Caussin de Perceval, Édouard Gauttier et Destains.

La première, celle que M. Caussin de Perceval a enrichie d'une continuation, et qui a été publiée par le libraire Lenormant en 1806, se recommande par la commodité du format et par la correction. Cependant la présence de quelques fautes, qui ont passé des réimpressions précédentes dans celle-ci, prouve qu'elle n'a pas été faite sur l'édition originale.

L'édition publiée [1] par M. Édouard Gauttier est exécutée avec luxe, dans un format de bibliothèque, et l'éditeur, plein de zèle pour les études orientales, paraît avoir apporté du soin à son travail. Cette belle réimpression n'est cependant pas à l'abri de tout reproche. M. Édouard Gauttier, dominé par les idées de Langlès, dont il était l'élève, a jugé à propos de substituer à l'orthographe simple, et je pourrais dire populaire, adoptée par Galland pour la transcription des noms orientaux, un nouveau système peut-être plus exact, mais qu'il était très-inutile d'appliquer à un livre qui fait partie de la littérature frivole. A quoi bon d'ailleurs écrire *khalyfe* au lieu de *calife*, *Haroun Arréchyd* au lieu d'*Haroun Alraschid*, *Aly Khodjah* au lieu d'*Ali Cogia*, noms auxquels sont habitués tous les lecteurs des *Mille et une Nuits?*

M. Édouard Gauttier a eu en outre le tort plus grave de n'avoir point conservé dans son intégrité le travail de Galland, et d'avoir intercalé au milieu du premier volume des contes extraits du roman turc des *Quarante Visirs*.

M. Destains, éditeur d'une autre réimpression également fort belle [1], a évité prudemment cet écueil, et a reproduit sans altération l'ouvrage de Galland. Mais, de même que M. Édouard Gauttier, il s'est contenté de reproduire l'édition du libraire Lenormant sans recourir au texte original.

M. Caussin de Perceval avait joint aux *Mille et une Nuits* quelques notes explicatives que M. Destains a presque toujours copiées, sauf de très-légers changemens. M. Édouard Gauttier semble avoir attaché un peu plus d'importance à celles qu'il a placées dans son édition, toutefois elles ont été critiquées avec beaucoup de sévérité par M. de Hammer [2].

M. Édouard Gauttier, qui avait étudié, ainsi que M. Destains, les langues orientales, était d'ailleurs complètement étranger à l'étude de la littérature indienne, et quand même ces deux éditeurs eussent été versés dans la langue sanscrite, cette étude, encore nouvelle en France [3] à l'époque où ils commencèrent leur publication, n'aurait pu que difficilement leur fournir la solution de plusieurs questions curieuses qui se rattachent à l'histoire de l'origine des contes arabes.

Les trois réimpressions des *Mille et une Nuits* que je viens de citer sont accompagnées chacune d'une

[1] Paris, 1822-24, 7 vol. in-8°.

[1] Paris, 1822, 6 vol. in-8°.

[2] Voyez le mémoire de M. Silvestre de Sacy sur les *Mille et une Nuits*, p. 33.

[3] L'illustre Chézy, dont je m'honore d'avoir suivi les leçons, est le premier savant en France qui ait connu la langue sanscrite. La chaire de littérature indienne fut fondée pour lui par Louis XVIII en 1815.

continuation plus ou moins étendue. Celle de M. Caussin de Perceval se compose des contes qui avaient déjà paru dans un supplément publié à la fin du siècle dernier par Chavis et Cazotte, et que le savant orientaliste a retraduits avec plus d'exactitude, en y joignant d'autres contes tirés d'un manuscrit des *Mille et une Nuits* faisant partie de sa collection. Quant aux deux autres continuations, elles sont en très-grande partie extraites de celle que M. Jonathan Scott avait publiée en 1811 dans le sixième volume d'une nouvelle édition de la traduction anglaise des *Mille et une Nuits*, composée d'après celle de Galland. M. Édouard Gauttier y a joint un septième volume de contes traduits par lui du persan ou du turc, ou recueillis de divers côtés, et qu'il a divisés arbitrairement en *Nuits*, de même que le reste de l'ouvrage, en prenant la peine bien inutile de rétablir une division que Galland avait jugé à propos de supprimer.

Chargé d'établir le texte des CONTES ORIENTAUX qui doivent faire partie de la grande collection du *Panthéon Littéraire*, j'ai dû ne rien négliger pour faire mieux que mes savans devanciers, en profitant de leurs travaux et en m'efforçant d'éviter leurs erreurs. Cette réimpression des *Mille et une Nuits* a été faite sur l'édition originale. Des notes, destinées à expliquer tout ce qui a rapport aux mœurs, aux usages, aux préjugés des Orientaux, et surtout à faire connaître les origines des divers contes ou les imitations qui en ont été faites, ce qu'on avait presque complètement négligé jusqu'à présent, ont été jointes au texte, et celles de Galland ont presque toutes été religieusement conservées [1]. Une traduction française des meilleurs contes traduits en anglais par M. Jonathan Scott complète cette nouvelle édition en forme de supplément. Le plus agréable des contes de la continuation de Cazotte, celui qui a fourni le sujet de l'opéra comique du *Calife de Bagdad*, le seul peut-être que le spirituel auteur du *Diable amoureux* ait peu altéré dans sa traduction, devait naturellement trouver place dans cette collection, et il m'a été facile de la rendre plus conforme au texte original, en le corrigeant sur la traduction très-exacte de M. Caussin de Perceval.

Le charmant recueil des *Mille et un Jours*, tiré par le savant Pétis de Lacroix des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi, et auquel l'auteur de Gil Blas a imprimé le cachet de son style élégant et facile, est, après les *Mille et une Nuits*, l'ouvrage de ce genre que le public a le mieux accueilli, et, à ce titre, il méritait d'être placé à la suite des *Mille et une Nuits*. Les contes extraits du roman turc des *Quarante Visirs*, et traduits par Pétis de Lacroix sous le titre d'*Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs*, méritaient également d'avoir place dans notre recueil.

Les fables de Bidpaï, traduites par Galland et Cardonne, offrent une lecture plus grave, mais non moins curieuse que les livres précédens. Lafontaine a fait à Bidpaï (dont le nom s'écrit aussi Pilpay) l'honneur de le citer dans ses charmans apologues, et il en a emprunté plusieurs à une traduction française du recueil attribué au philosophe indien. Plus d'un auteur de contes ou de nouvelles avait fait au livre oriental des emprunts bien avant notre fabuliste, et l'exposé de ces nombreuses imitations aurait seul été un motif pour admettre dans ces volumes les fables de Bidpaï.

Enfin un choix de contes orientaux, dont quelques-uns sont traduits en français pour la première fois, et de nouvelles chinoises tirées des livres originaux, termine cette collection, que l'on s'est efforcé de rendre aussi complète et aussi intéressante que possible.

A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

[1] Les notes nouvelles sont sans signature.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES CONTES ORIENTAUX ET SUR LES MILLE ET UNE NUITS.

Par Auguste (Louis Armand) Loiseleur Deslongchamps.

§ Ier. — LES CONTEURS DE L'ORIENT.

Plusieurs voyageurs ont signalé la passion des orientaux pour les contes, passion aussi vive chez eux que celle du théâtre en Europe. Ce dernier moyen de passer agréablement des heures de loisir, est étranger aux nations musulmanes, qui ne connaissent d'autre spectacle que des danses et des espèces de pantomimes en général tres-lascives, interdites en conséquence par la loi aux dévôts croyants et qui ne peuvent nullement être comparées à nos représentations dramatiques. Les comédiens sont remplacés pour les musulmans par les conteurs [1], et on a remarqué que c'est peut-être pour cette raison qu'il ne s'est pas formé de théâtre chez les sectateurs de Mahomet. Ces conteurs de profession sont très-répandus dans les contrées de l'Asie où l'on professe l'islamisme, et ils forment même dans les grandes villes une corporation ayant un chef particulier décoré du titre de *Scheikh-Elmeddah*, maître des conteurs de café [1]. Semblables à nos chanteurs ambulans, quoique d'un ordre plus relevé peut-être, en tout lieu et à toute heure ils sont prêts à exercer leur industrie, et un nombreux auditoire, se formant autour d'eux, prête une oreille attentive à leurs récits.

« Qu'on s'embarque sur le Tigre ou sur le Nil, dit M. de Hammer, qu'on parcoure les déserts de l'Irak ou les magnifiques plaines de la Syrie, qu'on visite les vallées du Hédjaz ou les solitudes délicieuses du Yémen, partout on trouve des conteurs dont les récits font le plus grand charme des habitans de ces contrées; on les rencontre sous la tente du bédouin et dans la cabane du fellah, dans les cafés des simples villages comme dans les cafés de Bagdad, d'Alep, de Damas et du Caire. Lorsque la chaleur excessive du midi force à faire une halte pendant le voyage et à suspendre le travail, les voyageurs de la caravane et les marchands du bazar se rassemblent sous un arbre ou dans un café, pour prêter une oreille attentive aux récits d'un conteur qui, après avoir su exciter pendant plusieurs heures l'étonnement et la curiosité de ses auditeurs, s'interrompt tout à coup à l'endroit le plus intéressant pour en reprendre la suite quand la fraîcheur du soir est arrivée; mais il ne la termine pas encore alors; il en ajourne la conclusion au lendemain où il commence en même temps un nouveau récit [2]. » Cette ruse des conteurs, pour s'assurer pendant plusieurs jours un auditoire, rappelle, comme on l'a déjà fait remarquer, l'adresse avec laquelle la courageuse et spirituelle Scheherazade soutient pendant mille et une nuits l'attention du redou-

[1] « A la cour de Perse, dit le général Malcolm, il y a toujours un personnage qui porte le nom de conteur d'histoires du roi. Les fonctions de cette place exigent un homme qui ne manque pas de talent.

» Les Persans, quoiqu'ils aiment avec passion les représentations publiques, n'ont rien qui mérite le nom de scènes théâtrales. Ils sont tout à fait étrangers à la conduite d'un drame régulier; mais la forme de leurs histoires est souvent très-dramatique, et ceux qui font métier de les raconter montrent quelquefois une habileté si singulière et des talens si variés, leurs traits sont si mobiles et leur voix si flexible qu'on a peine à croire que ce soit la même personne qui, dans un moment, avec sa voix naturelle, raconte tout simplement une histoire, et qui l'instant d'après menace avec autorité, pardonne avec douceur, ou supplie avec l'accent enchanteur d'une femme tendrement émue.

» L'art de conter des histoires est en Perse une voie qui conduit à la fortune et à la réputation. Beaucoup s'y essaient et peu y réussissent; il y faut du talent et de l'étude. On ne parvient dans cette partie à quelque distinction qu'avec un goût exercé et une grande mémoire.

» Derviche Sefir de Schiraz, ajoute sir John Malcolm, est un des meilleurs conteurs d'histoires et des meilleurs récitateurs de vers que j'aie connus en Perse. En 1800, il était sur le point de commencer une histoire; deux Anglais se levèrent pour sortir. Voyant qu'il avait l'air d'en être fâché, je lui fis observer que la raison pour laquelle ils se proposaient de s'éloigner, était l'impossibilité où ils étaient de jouir de son récit, parce qu'ils ne savaient pas la langue dans laquelle il allait s'énoncer. « Je demande qu'ils restent, s'écria-t-il, et vous verrez que mon talent me fera comprendre d'eux, quoiqu'ils n'entendent point le persan. » Ces messieurs restèrent, et les différentes expressions de la figure du conteur, ainsi que les divers tons qu'il sut prendre, produisirent l'effet qu'il en attendait. Ces messieurs furent enchantés de la partie joviale de sa narration et touchés de la partie pathétique. » (*Histoire de la Perse*, t. IV, p. 347 de la traduction française.)

[1] « L'art de conter des histoires est une profession au Caire. Comme il n'existait aucun journal politique ou littéraire, chaque café avait son conteur d'histoires, désigné par les noms de *Hikaouaty*, de *Hadyth* et de *Raouy*. Cependant cette dernière dénomination est plus particulièrement donnée aux improvisateurs qui déclament des vers. Quelquefois les histoires qui sont ainsi contées dans les cafés ne sont autre chose que quelques-unes de celles qui composent le vaste recueil des *Mille et une Nuits*; quelquefois aussi ce sont des pièces d'éloquence, mêlées de prose et de vers, et je crois que les divers ouvrages qui nous sont connus sous le titre de *Mekamat* n'ont pas d'autre origine. » (*Contes du Scheikh Elmohdy*, traduits par M. Marcel, t. III, p. 475, *note*.

[2] *Contes inédits des Mille et une Nuits, extraits de l'original arabe par M. de Hammer et traduits en français par M. Trebutien*. Paris, 1826, in-8°, t. Ier, p. xv de la préface de M. de Hammer.

table sultan son époux, et parvient ainsi à prolonger son existence et même à obtenir sa grâce.

Le talent de bien conter n'est pas rare parmi les Arabes et il n'est pas seulement l'apanage des hommes qui en font profession. Lorsque la fraîcheur du soir commence à se faire sentir, les Bédouins se groupent autour de l'un d'eux à qui ils connaissent le talent de narrer avec art, et ils prêtent une attention soutenue à ses récits.

« C'est un spectacle curieux d'observer les impressions que ces histoires produisent sur les âmes orageuses et ardentes des Arabes, race qui, comme l'a dit leur prophète, se plaît à écouter, à regarder et à agir. Mais ce n'est pas seulement dans les villes qu'il faut les voir, quand, inclinés nonchalamment sur les coussins et les sofas d'un café, ils hument le mocka ou les vapeurs du narguillé, et se résignent aux impressions qu'un conteur habile provoque en phrases savamment cadencées, et rehaussées de temps en temps par le luxe des vers : le désert offre une scène plus animée et plus attachante, lorsque les Bédouins se pressent en cercles étroits autour du conteur, tandis que le soleil descend derrière les collines de sable et que le sol altéré aspire la rosée du soir. Ce n'est pas moins avidement qu'ils dévorent ces fables qu'ils entendent peut-être pour la centième fois, mais qui, grâce à leur imagination mobile et à l'art de celui qui les raconte, agissent sur eux avec toute la force de la nouveauté.

« Il faut avoir vu ces enfans du désert, s'écrie un voyageur, quand ils écoutent un de leurs contes favoris : comme ils s'agitent, comme ils se calment, comme leur œil étincelle sur leur visage basané! Comme la colère succède à des sentimens tendres, et des rires bruyans à leurs pleurs! Comme ils perdent et recouvrent tour à tour la respiration, comme ils partagent toutes les émotions du héros et s'associent à ses joies et à ses peines! C'est un véritable drame, mais dont les spectateurs sont aussi les acteurs. Les poëtes de l'Europe, avec tous les moyens dont ils disposent, le prestige des beaux vers, le charme de la musique, la magie des décors, ne produisent pas sur les âmes engourdies des Occidentaux la centième partie des impressions que produit ce conteur à demi sauvage.

« Le héros de l'histoire est-il menacé d'un danger imminent, les auditeurs frémissent et s'écrient : « *La, la, la, istaghfer Allah!* Non, non, non, Dieu l'en préserve! » Est-il au sein de la mêlée, combattant avec son glaive les troupes de son ennemi? ils saisissent leurs sabres comme s'ils voulaient voler à son secours. Est-il enveloppé dans les piéges de la trahison? leur front se contracte péniblement et ils s'écrient : « Malédiction aux traîtres! » A-t-il succombé sous le nombre de ses adversaires? un profond soupir s'échappe de leur poitrine, suivi des bénédictions ordinaires pour les morts : *Que Dieu le reçoive dans sa miséricorde, qu'il repose en paix!* Que si, au contraire, il revient triomphant et vainqueur, l'air retentit de ces bruyantes acclamations « : Gloire au Dieu des armées! »

« Les descriptions des beautés de la nature, et surtout celles du printemps, sont accueillies avec des cris répétés de *taïb! taïb!* bien! bien! Mais rien ne peut égaler le plaisir qui brille dans leurs regards, lorsque le conteur fait avec développement et *con amore* le portrait d'une belle femme. Ils l'écoutent en silence et la respiration suspendue, et quand il termine sa description en disant « : *Gloire à Dieu qui a créé la femme!* » ils répètent tous en chœur, avec un accent pénétré, cette expression d'admiration et de reconnaissance : *Gloire à Dieu qui a créé la femme!* [1] »

Si les récits héroïques et chevaleresques, comme ceux du roman d'*Antar*[2], par exemple, font naître chez les Arabes les vives émotions que vient de décrire l'auteur anglais dont j'ai reproduit les expressions, les histoires merveilleuses doivent leur causer des impressions d'une autre nature, mais non moins profondes. Il est facile de comprendre l'attrait que des contes de ce genre peuvent offrir à l'imagination vive et à l'esprit crédule des Orientaux. Dans l'Occident, où les sciences occultes n'ont plus depuis longtemps de sectateurs, la lecture des contes merveilleux n'est plus qu'un simple délassement de l'esprit. Mais quelle impression profonde doivent-ils produire sur des hommes encore livrés aux préjugés et aux croyances superstitieuses, chez lesquels les mystères de la cabale, de la magie et de la transmutation des métaux n'ont trouvé jusqu'à présent que peu d'incrédules,

[1] *Revue Britannique*, août 1828, p. 325 et suiv.

[2] « Le roman historique en prose mêlée de vers, intitulé *Aventures d'Antar*, jouit en Orient, et particulièrement en Syrie, d'une célébrité égale à celle des *Mille et une Nuits*, ces contes ingénieux devenus presque populaires en Europe. Mais les *Aventures d'Antar* prennent rang dans un ordre de littérature plus élevé. On y trouve une peinture fidèle de la vie de ces Arabes du désert, dont les mœurs semblent n'avoir reçu du laps des temps presque aucune altération. Leur hospitalité, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pillage, leur goût naturel pour la poésie, tout y est décrit avec vérité. Des récits en quelque sorte homériques des anciennes guerres des Arabes, des principaux faits de leur histoire avant Mahomet, et des actions de leurs antiques héros; un style élégant et varié, s'élevant quelquefois jusqu'au sublime; des caractères tracés avec force et soutenus avec art, rendent cet ouvrage éminemment remarquable. C'est pour ainsi dire l'Iliade des Arabes. » (*Notice et extrait du Roman d'Antar*, par M. Caussin de Perceval fils; *Journal asiatique* d'août 1833, p. 98.) Le savant orientaliste, à qui j'ai emprunté cette citation, a inséré dans la même collection une excellente traduction d'un épisode fort remarquable du *Roman d'Antar*, intitulé la *Mort de Zohaïr*. (*Journal asiatique* d'octobre 1834, p. 317.) Un autre orientaliste, M. Cardin de Cardonne, a aussi traduit plusieurs épisodes curieux du même roman. (Voyez le même Journal, mars 1834, p. 256, juillet 1837, p. 49, et décembre 1837, p. 566.) M. Terrick Hamilton a commencé une traduction anglaise du *Roman d'Antar*, dont les quatre premiers volumes ont paru en 1820, et dont M. Delecluze a donné l'analyse dans la *Revue Française*. M. de Hammer a traduit en français tout le *Roman d'Antar*, mais ce travail n'a pas été publié.

qui croient que sous les ruines des cités antiques, des temples et des palais renversés, au fond des puits et des citernes, ou sous le lit des fleuves et des rivières sont cachés d'inestimables trésors, semblables à ceux qui sont décrits dans le conte d'Aladdin ou dans celui d'Aboulcassem, et que ces richesses gardées par de puissans talismans ne peuvent être découvertes que par des hommes profondément versés dans la magie [1]. En Europe, pendant le moyen âge, les hommes de toutes les classes n'étaient guère plus éclairés ni moins disposés à ajouter foi aux prodiges et aux événemens surnaturels. Les récits merveilleux des premiers voyageurs en Asie, du Vénitien Marco Polo et de l'Anglais Mandeville, par exemple, en sont la preuve; et il est permis de croire qu'en rapportant les fables dont leurs relations sont semées, ces deux voyageurs n'ont pas eu l'intention de tromper leurs lecteurs, mais qu'abusés eux-mêmes par leur passion pour les prodiges, ils ont raconté de bonne foi tout ce qu'ils ont entendu dire. Nombre de faits analogues à ceux qu'a rapportés Mandeville, qui parcourait l'Asie au quatorzième siècle, se rencontrent soit dans les géographes arabes, soit dans les contes orientaux : et son témoignage ne doit, ce me semble, prouver qu'une chose, c'est qu'à l'époque où voyageait l'aventurier anglais, les prodiges semés dans les récits romanesques faisaient partie des croyances populaires en Orient.

§ II.—HISTOIRE DES MILLE ET UNE NUITS.

Le plus remarquable et peut-être le plus ancien des recueils de contes orientaux est celui des *Mille et une Nuits*, que la traduction de Galland a popularisé parmi nous. Le succès extraordinaire obtenu à son apparition par ce livre, dont l'austère Montesquieu trouvait la lecture si attrayante et que Laharpe relisait tous les ans, loin de s'affaiblir, a plutôt été en augmentant et doit se maintenir aujourd'hui, mieux que jamais, maintenant que des relations de voyageurs dignes de foi et le témoignage des savans qui ont fait de l'Orient l'objet spécial de leurs études [2] ont prouvé que les *Mille et une Nuits* offrent un tableau exact des habitudes, de l'esprit et du caractère des nations orientales.

Ces contes n'ont donc pas le seul mérite d'offrir aux oisifs la plus agréable des lectures frivoles, ils se recommandent encore à l'attention de celui qui recherche les lectures instructives par une peinture fidèle des mœurs arabes, sans compter que des questions curieuses, relatives à l'histoire littéraire, se rattachent aux contes orientaux.

On a déjà signalé le rapport de quelques-uns de ces contes avec des nouvelles écrites en langues européennes, et cette observation est susceptible d'un plus grand développement; mais avant de parler des imitations, il est à propos d'entrer dans quelques détails sur l'original, et de rechercher à éclaircir autant que possible l'histoire du recueil que la version de l'orientaliste français a rendu si célèbre.

Galland ne connaissait pas les *Mille et une Nuits*, lorsque s'étant procuré un manuscrit des *Voyages de Sindbad le marin*, il en fit une traduction qu'il offrit à madame la marquise d'O, fille de M. de Guilleragues, ambassadeur de France auprès de la Porte-Ottomane, et qui avait protégé l'orientaliste pendant son troisième séjour dans le Levant. Il se disposait à faire imprimer sa traduction lorsqu'il apprit que les *Voyages de Sindbad* faisaient partie d'un recueil de contes très-volumineux intitulé les *Mille et une Nuits*. Il s'employa aussitôt à faire venir cet ouvrage, et ayant réussi à s'en procurer quatre volumes, qui lui furent envoyés de Syrie, il en commença la traduction dont les premiers volumes parurent en 1704. Dans sa dédicace à madame la marquise d'O, placée en tête du premier volume, Galland déclarait qu'il ne savait rien sur l'auteur du livre arabe, et dans sa préface il ne formait aucune conjecture sur l'époque à laquelle les *Mille et une Nuits* ont pu être composées; mais, plus tard, dans une note du quatrième volume [1], il releva une indication donnée dans le conte *du Barbier* [2] et en conclut que la rédaction actuelle des *Mille et une Nuits* pouvait dater du milieu du treizième siècle.

Cependant M. Caussin de Perceval, professeur de littérature arabe, ayant eu occasion, en publiant une continuation des *Mille et une Nuits*, de rechercher l'époque de la rédaction de ce recueil [3], n'eut point égard à l'hypothèse de Galland, et s'appuyant d'une note jointe au troisième volume du manuscrit du texte original ayant appartenu à l'élégant traducteur des contes arabes, il établit que l'auteur de ces contes vivait encore en 1548, d'où il résultait que ce recueil ne remonte pas beaucoup au-delà de cette époque. Mais M. le baron Silvestre de Sacy a reconnu depuis que, dans la note signalée par M. Caussin de Perceval, les vœux exprimés par le copiste ne le sont point en faveur de l'auteur, mais bien du propriétaire du manuscrit.

M. Caussin de Perceval ne s'était d'ailleurs nullement occupé de rechercher si les *Mille et une Nuits* appartenaient en propre à la littérature arabe ou si ce recueil avait été emprunté à un autre peuple. Rien ne pouvait alors lui faire soupçonner que plusieurs des ingénieuses fictions de ce livre avaient été em-

[1] *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 333.

[2] « Cet ouvrage, dit M. Reinaud, non moins admirable par l'exactitude des détails que par le génie de l'invention, est le tableau le plus véridique des croyances de l'Orient. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. Ier, p. 65.)

[1] Paris, 1704, p. 314, CLXIe Nuit.

[2] Voyez l'*Histoire racontée par le tailleur*, CLXIe Nuit.

[3] Voyez la préface du VIIIe vol. de l'édition des *Mille et une Nuits*, publiée en 1806; 9 vol. in-18.

pruntées par les Arabes aux Persans et par les Persans aux Indiens. Cette question neuve et curieuse a été l'objet des études de plusieurs savans. Langlès [1], et surtout M. de Hammer [2], ont cherché à établir l'origine persane et indienne des *Mille et une Nuits*, et l'illustre M. Silvestre de Sacy [3] a revendiqué le livre en faveur des Arabes. M. Guillaume de Schlegel s'est aussi occupé de la même question, et le travail qu'il prépare sur ce sujet n'a pas encore vu le jour; mais il a consigné un précis de son opinion dans une lettre à M. de Sacy, insérée dans le *Journal asiatique* [4] de Paris, et il s'y prononce formellemnet pour l'origine indienne d'une partie du recueil des *Mille et une Nuits*.

Le renseignement le plus ancien que l'on possède sur ce livre est fourni par la chronique intitulée *Morouge-Alzeheb* (les prairies d'or), qui a pour auteur Massoudi, historien arabe d'une autorité fort respectable et qui vivait au dixième siècle de notre ère. Massoudi, s'occupant des traditions fabuleuses relatives à un ancien édifice dont il est question dans l'Alcoran sous le nom d'*Irem-Dhatoulimad*, s'exprime ainsi [5]:

« Beaucoup de personnes, parmi les gens qui connaissent leur histoire, ont dit que ces choses-là sont des histoires controuvées, ornées et forgées à plaisir; qu'elles ont été composées par des hommes qui ont cherché à se faire bien venir des rois en les racontant et ont dupé leurs contemporains en les récitant par cœur et en en faisant l'objet de leurs conversations; qu'il en est de ces histoires comme des livres qui nous ont été apportés et qu'on nous a traduits des langues persane, indienne et grecque, livres qui ont été (primitivement) composés de la manière que nous venons de dire, tels, par exemple, que le livre intitulé *Hézar-Afsaneh*, ce qui, traduit du persan en arabe, signifie *mille khirafeh* (ou *contes*); car ce qu'on appelle *khirafeh* en arabe, se dit en persan *Afsaneh*, et c'est le livre qu'on nomme communément les *Mille Nuits*, et qui contient l'histoire du roi et du visir, de la fille du visir et de la nourrrice de celle-ci, femmes dont les noms sont *Schirazad* et *Dinazad*; tels encore que les livres de *Taklid et Schimas* et les aventures qu'il contient du roi de l'Inde et des visirs, tels enfin que le livre de *Sindbad* [1] et autres livres de la même catégorie. »

Ce passage est d'une grande importance dans l'histoire des *Mille et une Nuits*, car le peu de mots dont se compose l'article de Massoudi suffisent pour démontrer que de son temps, c'est-à-dire au dixième siècle de notre ère, il existait en arabe un livre intitulé les *Mille Nuits*, traduit ou imité d'un recueil persan intitulé les *Mille Contes*, et absolument semblable pour le cadre à celui dont nous recherchons l'origine, autant qu'il est possible d'en juger par les noms des personnages cités par le chroniqueur arabe. En effet, que, dans l'ancien recueil, Dinarzade fût la nourrice et non la sœur de la sultane, c'est une différence fort peu importante. L'ouvrage persan, en passant dans la langue arabe, avait subi, selon toute apparence, plus d'une autre modification.

L'existence de l'ancien livre persan intitulé les *Mille contes*, et dont parle Massoudi, est d'ailleurs confirmée par un autre témoignage. Dans une préface du poème persan intitulé *Schah-Nameh* (livre des Rois), traduite par M. de Wallenbourg et publiée en 1810, le livre des *Mille Contes (Hézar-Afsaneh)* est mentionné comme l'ouvrage du poète Rasti, qui vivait à la cour du prince Gaznevide Mahmoud, fils de Sebectegin, prince qui régna de 997 à 1030 de notre ère; et cela semble d'abord en contradiction avec le passage emprunté à Massoudi, puisque le poète vivait au moins cinquante ans après le chroniqueur [2]. Mais M. de Hammer, dans la préface de ses *Contes inédits des Mille et une Nuits*, remarque que cette contradiction peut s'expliquer en supposant que Rasti avait simplement mis en vers un roman plus ancien [3], et cette solution de la difficulté, que M. Habicht a adoptée, me paraît d'autant plus probable que Mahmoud le Gaznevide faisait rechercher avec soin tout ce qu'on pouvait recueillir des productions de l'ancienne littérature persane pour les faire traduire en vers, et que la traduction des *Fables de Bidpaï*, dont l'émir Samanide Nasr chargea le poète Roudeghi, offre un autre exemple d'un livre en prose traduit en vers par l'ordre d'un prince persan. D'ailleurs, comme dans l'Orient traduire n'est très-souvent qu'imiter en se donnant toutes les libertés possibles, le rédacteur d'une version en vers du livre des *Mille Contes (Hézar-Afsaneh)* avait tous les droits à être désigné comme l'auteur de l'ouvrage. M. de Sacy, qui est peu disposé à adopter l'hypothèse de M. de Hammer, considère tout ce qui a rapport aux *Mille et une Nuits* dans le passage de Massoudi, comme une inter-

[1] Préface de la traduction française des *Voyages de Sindbad le marin*, Paris, 1814, in-18. — M. Edouard Gaultier, dans la préface de son édition de *Mille et une Nuits* (Paris, 1822, 7 v. in-8°), a reproduit l'opinion de M. Langlès en la développant, mais sans l'appuyer d'aucune preuve importante, comme l'a prouvé M. de Sacy. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 33 et suiv., nouvelle série.)

[2] M. de Hammer a exposé son opinion dans la préface de ses *Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits en français par M. Trébutien, dans le t. XXIII (année 1826) du journal qui se publie à Vienne, sous le titre de *Jahrbücher der Literatur*, et dans le *Journal Asiatique* de 1827, p. 253. M. de Sacy a donné dans son Mémoire un extrait étendu de cet article.

[3] *Mémoire sur l'origine du recueil de contes*, intitulé *les Mille et une Nuits* (*Mémoires de l'Institut royal de France, Académie des Inscriptions*, t. X, p. 30 et suiv.)

[4] IIIe série, juin 1836, p. 575.

[5] J'emprunte la traduction que M. de Sacy a donnée de ce passage (*Mémoire sur les Mille et une Nuits*, p. 64).

[1] Il est très-probable que Massoudi veut parler ici du *Livre de Sendabad* et non des *Voyages de Sindbad le marin*.

[2] Silvestre de Sacy (*Mémoire sur* les *Mille et une Nuits*, p. 48 et 49).

[3] Préface de M. de Hammer, p. xxi.

polation moderne [1]. Mais, malgré mon respect pour l'imposante autorité de l'illustre orientaliste, il m'est impossible d'adopter cette opinion, et je crois au contraire que le passage de Massoudi ainsi que celui de la préface du *Schah-Namch* se fortifient mutuellement et qu'il existait autrefois en persan un livre intitulé les *Mille Contes (Hézar-Afsaneh)*, traduit en vers sous le même titre, et que ces deux rédactions sont aujourd'hui perdues.

Il se présente d'ailleurs, en faveur de l'existence du recueil persan, des preuves d'une autre nature, et que M. de Sacy n'avait pas à sa disposition lorsqu'il composa en 1833 son Mémoire sur les *Mille et une Nuits* : c'est que ces derniers contes offrent dans plusieurs endroits des traces d'origine indienne, ainsi qu'on le verra plus loin, ce qui s'explique assez facilement en admettant l'existence d'un ouvrage persan intermédiaire.

On ignore du reste complètement à quelle époque le livre des *Mille Contes* commença à faire partie du domaine de la littérature persane, soit que ce fût un ouvrage original, soit, comme je viens de le dire, qu'il eût été au moins partiellement emprunté aux Indiens. Était-ce un livre écrit en *Pehlevi*, c'est-à-dire dans l'ancienne langue de la Perse, avant la conquête de ce royaume par les Arabes, et traduit plus tard en langue moderne ; il est permis de le supposer. Les Persans, à l'époque de l'invasion musulmane, avaient une littérature nationale, et l'on sait à n'en pas douter qu'un autre recueil de contes et d'apologues, celui de Bidpaï, dont l'origine indienne est historique, en faisait partie. Ainsi, le livre des *Mille Contes (Hézar-Afsaneh)* mentionné par Massoudi était peut-être la traduction d'un livre pehlevi.

Le recueil actuel des *Mille et une Nuits* diffère, sans aucun doute, beaucoup du livre persan des *Mille Contes*, ou pour mieux dire de la version arabe intermédiaire qui a servi de modèle à l'auteur de la rédaction plus récente que nous possédons. Quelle était l'étendue de cet ancien livre des Arabes des *Mille Nuits* mentionné par Massoudi ; on l'ignore complètement. Remarquons simplement que, suivant toute apparence, ce nombre de mille nuits ne doit pas être regardé comme limitatif. La même proposition a été avancée par M. de Hammer pour le titre de *Mille et une Nuits* ; mais M. de Sacy [2] considère cette assertion comme fort contestable. Du reste, cette discussion se réduit par le fait à une question de grammaire, M. de Sacy admettant comme probable, ce qui revient à peu près au même pour le fond, que l'écrivain arabe qui avait entrepris de remanier et de refondre le livre intitulé *Les Mille Nuits*, et qui avait adopté le nouveau titre de *Mille et une Nuits*, était sans doute dans l'intention de porter le nombre des nuits à mille et une, mais qu'il n'a pas achevé son ouvrage [4]. C'est aussi l'opinion du savant orientaliste Jonathan Scott [3], et cette hypothèse est d'autant plus probable que l'on n'est parvenu à élever le nombre des nuits à mille et une, comme il est dit dans le titre, qu'en accumulant dans les manuscrits des anecdotes insignifiantes et des contes ennuyeux qui ne valaient guère la peine qu'on a prise de les traduire.

M. de Sacy, frappé de l'observation que dans les *Mille et une Nuits* presque tous les traits caractéristiques se rapportent à l'islamisme, qu'il y est sans cesse question de l'Alcoran, et de Salomon, fils de David, que le calife Haroun-Alraschid y est continuellement mis en scène, a cru pouvoir, d'après cette observation, mettre en doute l'ancienne origine persane du livre énoncé par le chroniqueur Massoudi [5]. Cette objection en apparence très forte n'a pas cependant l'importance qu'elle semble avoir au premier coup d'œil. On sait que les écrivains musulmans, lorsqu'ils traduisent un livre appartenant à une littérature étrangère, ne se font aucun scrupule d'en altérer complètement la couleur. Ainsi, pour citer des exemples qu'il est impossible de révoquer en doute, l'auteur d'une traduction persane du livre sanscrit intitulé *Hitopadésa* a supprimé presque constamment ce qui, dans l'original, a trait aux dogmes, aux rites religieux et à la philosophie des Indiens, et il y a substitué des idées et des expressions prises du mahométisme [4]. La version persane d'un autre livre sanscrit ayant pour titre : *Contes d'un Perroquet (Thouthi-Nameh)*, donne lieu à la même observation [6]; et notez que dans ces deux cas les écrivains musulmans ont voulu se borner au rôle de traducteurs. Que l'on juge des libertés que doivent se permettre ceux qui ne prennent que la donnée d'un conte pour le développer à leur fantaisie. Qui pourrait d'ailleurs trouver surprenant que des romanciers, lorsqu'ils écrivent pour des Arabes d'Égypte ou de Syrie, remplacent toutes les traditions nationales des Persans ou des Indiens, toutes les idées et toutes les allusions puisées dans les croyances religieuses de ces peuples, par des fictions qui puissent être comprises par ceux pour qui sont composés leurs récits romanesques?

Toutes les circonstances relevées par M. de Sacy,

[1] *Mémoire sur* les *Mille et une Nuits*, p. 48.

[2] *Mémoire sur* les *Mille et une Nuits*, p. 51 et 52.

[3] M. Silvestre de Sacy trouve avec raison une preuve de la vraisemblance de cette hypothèse dans la différence des dénoûmens des *Mille et une Nuits* offerts par les différens manuscrits du recueil arabe. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, nouvelle série, t. X, p. 52.)

[4] *Oriental collections*, 1798, in-4°, vol. II, p. 26.

[5] *Mémoire sur les Mille et une Nuits*, p. 55–61.

[6] *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. X, p. 239.

[7] Dans ce roman,, le traducteur fait étudier au prince Miémoun le Gulistan de Saadi, les œuvres de Giami, la correspondance diplomatique du ministre Aboulfazl, et lui fait acquérir une connaissance complète de la littérature et des sciences des Arabes et des Persans. (Voyez le *Tooti-namch*, London, 1801, in-8°, p. 11.)

et qui indiquent une rédaction moderne relativement à l'origine mentionnée par Massoudi, ont dû naturellement s'introduire dans le livre lors d'un remaniement fait probablement vers le treizième siècle, comme je crois pouvoir en donner plus bas la preuve.

Cependant, bien que le rédacteur arabe des *Mille et une Nuits* ait pris soin de donner à ses contes une nouvelle couleur, quelques traces du récit original s'y laissent encore apercevoir.

Je pense, avec M. de Schlegel, que l'introduction de l'ouvrage est un des endroits où se reconnaît l'ancien livre persan des *Mille Contes*, et M. de Sacy semble disposé à faire cette concession [1]. Au début de cette introduction, on trouve citées les chroniques de la dynastie des Sassanides, et il est certainement fort extraordinaire qu'un romancier qui dès le premier volume met en scène le calife Haroun Alraschid place l'époque où les contes de son recueil sont récités, sous une dynastie qui, depuis plusieurs siècles, avait cessé d'exister, sans prendre garde à l'anachronisme qu'il commet. Feu M. Caussin de Perceval a essayé de justifier l'auteur arabe et a prétendu qu'il avait simplement voulu dire que le sultan des Indes descendait de la dynastie des Sassanides. Galland ne s'est pas inquiété de la difficulté, et a paraphrasé tout le début; mais la première phrase de l'original arabe, quoique beaucoup plus concise, est encore assez claire, autant qu'on peut en juger par la traduction littérale que M. Caussin en a donnée dans sa préface, et il me semble impossible d'y trouver le sens que ce savant orientaliste y a cherché. Voici cette phrase :

« On rapporte qu'il y avait autrefois dans le royaume des Sassanides, dans les îles de l'Inde et de la Chine, deux rois qui étaient frères. L'aîné s'appelait Schahriar, et le cadet Schahzenan..... Schahriar avait donné le royaume de Samarcande à son frère tandis que lui-même résidait dans l'Inde et à la Chine [2]. »

L'Inde et la Chine, comme on sait, n'ont jamais appartenu à la dynastie des Sassanides; mais peut-être le romancier persan, que l'auteur arabe n'a fait ici que copier, selon toute apparence, a-t-il cherché à exagérer la puissance de la dynastie de ses rois nationaux, dont le dernier prince avait lutté si malheureusement contre les sectateurs du prophète. On peut donc regarder comme très vraisemblable que la fable principale, celle dans laquelle sont encadrés tous les autres récits, est au nombre des parties de l'ancien livre des *Mille Contes* (*Hezar-Afsaneh*), conservées par le rédacteur arabe. Les noms persans de *Schahriar*, de *Schahzenan*, de *Scheherazade* et de *Dinarzade*, en offrent une autre preuve; et il est présumable qu'un romancier arabe, qui aurait imaginé le conte qui sert de fondement aux *Mille et une Nuits*, au lieu de le copier dans un livre persan, aurait donné des noms arabes à ses personnages [1]. M. Caussin de Perceval, qui, d'après une indication fausse dont j'ai déjà parlé, avait cru la rédaction actuelle des *Mille et une Nuits* peu antérieure à l'année 1548 de notre ère, frappé du rapport que l'histoire de Schahzenan offre avec celle de *Joconde*, dans l'Arioste, avait supposé que le conte arabe pouvait avoir été puisé dans le *Roland furieux*, supposition que M. de Schlegel considère avec raison comme inadmissible.

« Un Arabe du seizième siècle, dit le savant indianiste, versé dans la littérature classique des Italiens et lisant au fin fond de la Syrie *Roland furieux*, un livre que tout vrai croyant dut avoir en horreur, cela est difficile à imaginer. En outre, cela aurait eu lieu avant 1548, et la première édition complète de *Roland furieux* date de 1530. La célébrité de cet ouvrage n'était pas encore répandue au-delà de l'Italie, et il n'en existait aucune traduction [2]. »

Ce qui prouve d'ailleurs l'ancienneté et l'origine orientale de l'introduction des *Mille et une Nuits*, c'est que le type de la fable intitulée l'*Ane, le Bœuf et le Laboureur*, fable que le visir raconte à sa fille pour la détourner du dessein d'épouser le sultan, se retrouve dans un poème sanscrit fort ancien, intitulé : *Râmâyana*, comme l'a déjà fait observer M. G. de Schelegel [3]. L'incident de la femme du génie et de ses cent bagues est un autre emprunt fait à l'Inde, et ce n'est pas le seul rapport que l'on trouve entre le recueil arabe et les livres indiens.

J'ai dit plus haut que l'on ignorait complètement à quelle époque avait pu être composé le livre persan des *Mille Contes* (*Hézar-Afsaneh*); mais on peut au moins, relativement aux *Mille et une Nuits*, former quelques conjectures. Remarquons d'abord que la question se divise en deux. Le livre des *Mille et une Nuits*, comme le prouve le passage cité de Massoudi, a pour original un livre arabe plus ancien intitulé les *Mille Nuits* et traduit du recueil persan dont je viens de parler. Or un autre passage du même historien, cité et traduit par M. de Hammer [4], nous apprend que sous le règne du second calife Abbasside Almansour, qui vivait au huitième siècle de notre ère [5], les Arabes commencèrent à s'approprier, par des traductions, les trésors scientifiques et littéraires des peuples étrangers, et que des recueils de fables et de contes entrèrent dans le domaine de la littérature arabe.

[1] *Mémoire sur les Mille et une Nuits*. p. 49.

[2] Préface de l'édition des *Mille et une Nuits*, de 1806, p. xxviij.

[1] L'altération présumée des noms de *Schahriar*, *Scheherazade* et *Dinarzade*, dont la signification exacte ne nous est pas bien connue, ne me semble pas un motif suffisant pour affirmer qu'il n'appartiennent pas à la langue persane. Les copistes arabes chargés de transcrire les *Mille et une Nuits*, ont dû naturellement altérer des noms persans dont ils ne comprenaient pas le sens.

[2] *Journal asiatique* de juin 1836, p. 576.

[3] Ibid., p. 579.

[4] *Préface des Contes inédits des Mille et une Nuits*, p. xxj.

[5] Le calife Almansour monta sur le trône en 745 et mourut en 775.

Le savant orientaliste pense que c'est à cette époque que le livre persan intitulé *Hézar-Afsaneh* fut traduit en arabe sous le titre nouveau des *Mille Nuits*, et cette opinion de M. Hammer, laquelle ne manque pas de vraisemblance, mais qu'on ne doit pas regarder encore comme démontrée, est tout ce que l'on peut dire sur l'ancien recueil arabe où a puisé le premier rédacteur du recueil que nous possédons aujourd'hui sous le titre de *Mille et une Nuits*.

Quant à l'époque de la rédaction de ce dernier ouvrage, plusieurs raisons que je vais énoncer autorisent à la placer vers le treizième siècle de notre ère. Si l'on examine les premiers contes, c'est-à-dire la partie évidemment la plus ancienne du livre, on y rencontre presque dès le début le nom du calife Haroun Alraschid, et M. de Hammer a fait observer avec raison que les nouvelles dans lesquelles ce prince joue un si grand rôle ne peuvent avoir été rédigées que deux siècles au moins après la mort de ce prince, puisqu'il en est parlé comme d'une époque passée depuis longtemps. Plus loin, dans l'histoire si connue du *Barbier de Bagdad* [1] ce personnage, en prenant la hauteur du soleil, fait connaître l'année dans laquelle l'histoire est censée se passer, et qui est l'année 653 de l'hégire (1255 de J.-C.); d'où l'on doit naturellement conclure, comme l'a fait Galland, que le conte n'est pas antérieur à cette époque, et que le recueil dont il fait partie a, selon toute apparence, été composé vers le même temps. Dans une autre histoire, celle de *Noureddin Ali et de Bedreddin Hassan*, le romancier, sans s'inquiéter du grossier anachronisme qu'il commet, place en Égypte des sultans longtemps avant le règne de Haroun Alraschid. Or, comme le titre de sultan ne commença à être employé qu'au onzième siècle de notre ère, et que même, le premier souverain de l'Égypte qui ait porté cette dénomination honorifique ne monta sur le trône qu'au milieu du douzième siècle, le conte de *Bedreddin Hassan*, où il est parlé des sultans d'Égyte en termes qui donnent lieu de croire que leur établissement n'y était pas un fait récent, doit être postérieur au douzième siècle. Enfin, on se rappelle que trois calenders figurent dans un des premiers contes, et M. de Sacy a fait remarquer que cet ordre de moines musulmans ne remonte guère plus haut que l'année 1150 de J.-C., d'où il résulte que l'histoire dont les calenders sont les principaux personnages a vraisemblablement été rédigée postérieurement à cette dernière époque. Ces divers motifs ne permettent pas de considérer la rédaction de la partie la plus ancienne des *Mille et une Nuits* comme antérieure au treizième siècle de notre ère; et si l'on considère d'un autre côté qu'il n'y est question nulle part du café [2] dont l'usage a commencé à être commun dans l'Orient au quinzième siècle, on sera fondé à croire que ces contes furent rédigés avant que ce dernier usage fût répandu. On pourra supposer avec quelque vraisemblance que la première partie des *Mille et une Nuits*, laissée inachevée par l'auteur arabe, et qui probablement est terminée par l'*Histoire de Camaralzaman*, a pu être rédigée dans le treizième ou dans le quatorzième siècle de notre ère [3].

Il est très difficile et d'ailleurs beaucoup moins intéressant de savoir à quelle époque furent ajoutés les contes, anecdotes et apologues qui forment le complément des *Mille et une Nuits*. Ces additions doivent être de plusieurs mains, et le cadre des *Mille et une Nuits*, par sa dimension, se prêtait naturellement à recevoir les interpolations qu'il pouvait plaire aux auteurs, et peut-être même aux copistes d'y introduire. Des ouvrages distincts, qui n'en faisaient probablement pas partie dans l'origine, comme le roman des *Sept visirs* et les *Voyages de Sindbad le marin*, ont même fini par y être incorporés.

Reste à déterminer le pays du rédacteur des *Mille et une Nuits*. M. de Hammer pense avec beaucoup de fondement que c'est en Égypte que fut recueillie l'édition la plus complète et la plus moderne de ces contes, les mœurs, les usages, les circonstances locales, la langue, tout d'un bout à l'autre portant l'empreinte de ce pays, où les manuscrits du livre sont d'ailleurs bien plus nombreux et bien plus faciles à se procurer qu'en aucun autre lieu du monde. Quant à l'auteur de la première partie du recueil, voici l'opinion exprimée par le scheikh Ahmed Schirvani dans la préface d'une édition du texte arabe des *Mille et une Nuits* commencée par lui en 1814 à Calcutta : « Il faut savoir que l'auteur du livre des *Mille et une Nuits* était un homme habitant de la Syrie, dont l'arabe était la langue maternelle. Son but, en composant ce livre, a été que quelques personnes qui désiraient apprendre à parler arabe, acquérant par la lecture une certaine facilité à s'exprimer, parvinssent à parler cette langue. C'est pour cela qu'il a composé ce livre dans un style simple, tel que celui dont usent les Arabes dans la conversation, en sorte qu'il a employé certains mots corrompus conformément au langage vulgaire des Arabes [4]. »

La simplicité, et même, il faut le dire, l'incorrection du style des *Mille et une Nuits*, est sans doute la cause pour laquelle les bibliographes arabes [5] n'en parlent point ou en disent peu de chose, et il paraît que les

[1] Voyez l'*Histoire racontée par le tailleur*, CLXIe nuit, et ci-dessus p. xi.

[2] Il n'est question du café que dans les contes du supplément de M. Jonathan Scott, lesquels peuvent être rangés parmi ceux qui ont été ajoutés postérieurement à la première rédaction.

[3] C'est également l'opinion de M. Silvestre de Sacy. (Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 61.)

[4] Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 37, IIe série.

[5] Le célèbre bibliographe Haggi Khalfa, qui écrivait dans la première moitié du dix-septième siècle de notre ère, ne donne que le titre des *Mille et une Nuits*. (Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 53.)

Orientaux lettrés, amateurs exclusifs du beau langage, font un médiocre cas de ce recueil qui a eu tant de succès en Europe [1].

§ III. — ORIGINE INDIENNE DE PLUSIEURS CONTES ARABES ET PERSANS.

Je n'ai fait tout à l'heure qu'indiquer en passant l'avantage que l'on peut retirer de la comparaison des fictions indiennes avec les *Mille et une Nuits*, pour la démonstration de l'antique origine d'une partie de ce recueil ; cette assertion exige quelques développemens.

Une opinion qui n'est pas sans fondement place dans l'Inde le berceau de l'apologue et du conte moral ; les Indiens, selon toute apparence, ont autant de droits à être considérés comme les inventeurs du conte merveilleux. Il existe en effet, dans la langue sanscrite, un nombre assez considérable de poèmes fort anciens, où les vers ne se comptent que par milliers ; et ces poëmes, vastes répertoires de légendes, où la fable l'emporte sur l'histoire, parmi les nombreux épisodes qu'ils renferment, offrent quelquefois des récits analogues aux contes arabes. L'étude de la littérature indienne est encore toute nouvelle ; on n'a jusqu'à présent examiné ou même parcouru qu'une faible partie de ces immenses recueils, et tous les matériaux nécessaires pour traiter dans son ensemble un sujet aussi neuf qu'intéressant pour l'histoire littéraire, sont loin d'être connus ; aussi, je me propose simplement de poser la question et d'en signaler quelques points curieux.

L'immense poëme héroïque écrit en sanscrit et intitulé *Mahâbhârata* [2], poëme dont la composition est probablement antérieure de plusieurs siècles à notre ère, renferme un grand nombre d'épisodes ; et plusieurs de ces épisodes, qui sont de véritables légendes plus anciennes sans aucun doute que le poëme où elles ont été placées, tiennent de la nature du conte merveilleux. Une analyse rapide de l'épisode intitulé *Histoire de Nala et de Damayanti* [3] offrira, je l'espère, la preuve de ce que j'avance.

Il y avait jadis un roi du Nichada nommé Nala, qui était un prince accompli, aussi distingué par sa bravoure, ses talens et ses vertus, que par l'agrément de sa personne ; on l'eût pris pour le dieu d'Amour sous forme humaine. Dans le même temps, un roi de Vidarbha, nommé Bhima, avait une fille appelée Damayanti, la perle de son sexe, et si remarquable par sa beauté que ses charmes faisaient impression sur le cœur des dieux eux-mêmes. Partout on vantait la beauté incomparable de Damayanti et de Nala, et le prince et la princesse sans s'être vus conçurent de l'amour l'un pour l'autre. Un jour que Nala, retiré dans un bosquet, rêvait solitairement aux désirs qui agitaient son cœur, il aperçut dans le jardin de beaux oiseaux aux ailes dorées et parvint à en prendre un. Alors l'oiseau, qui était un génie, dit à Nala : « O roi, ne me donne pas la mort, je te rendrai un grand service : j'irai parler de toi à Damayanti et tu seras seul aimé d'elle. » Nala donne la liberté à son prisonnier, qui se transporte sur-le-champ avec sa bande dans les jardins de la charmante fille de Bhima, qui se promenait avec ses femmes. Chacune d'elles se met aussitôt à courir après les beaux oiseaux, et celui que la princesse poursuivait, se tournant vers elle, lui dit : « O Damayanti ! le beau Nala meurt d'amour pour toi ; si tu devenais son épouse, ton bonheur serait parfait ; car il est le plus accompli des mortels, comme tu es la perle des femmes. — Eh bien, répond Damayanti, va dire à Nala que je partage les mêmes sentimens. »

Cependant la princesse devient triste et rêveuse ; elle perd le repos et le sommeil. Ses femmes, s'apercevant de ce changement, en informent le roi Bhima, qui pense que le temps de marier sa fille est arrivé, et il fait sur-le-champ inviter tous les rois à se rendre à la cérémonie dans laquelle la princesse doit faire choix d'un époux.

Pendant qu'on fait les préparatifs de cette solennité, deux sages divins vont rendre visite au dieu Indra, roi des génies célestes, et lui apprennent le mariage prochain de Damayanti. Indra forme le projet de s'y rendre ; et Agni, dieu du feu, Varouna souverain des eaux, ainsi que Yama roi des régions infernales survenant en ce moment, se disposent à accompagner le roi du ciel. Ils montent tous les quatre dans des chars aériens, et dans leur chemin, ils aperçoivent Nala qui se rendait à la cérémonie. Ils s'arrêtent, descendent et requièrent du prince un service ; c'est d'aller annoncer à la fille de Bhima que quatre dieux puissans la prient de choisir entre eux un époux. Après avoir un instant résisté, Nala se résigne en gémissant à obéir, et entre dans le palais sans être aperçu des gardes dont les yeux sont fascinés par le pouvoir divin. Il pénètre dans l'appartement de la princesse et lui fait connaître les propositions des dieux. « Nala, répond Damayanti, je t'ai donné ma foi, je n'aurai pas d'autre époux que toi. » Le prince lui représente en vain le danger de résister à la volonté des dieux ; elle persiste, et le charge d'aller porter sa réponse à ceux qui l'ont envoyé.

Cependant le jour fixé arrive, et tous les princes se rendent dans la salle où doit se faire la cérémonie. En entrant dans la salle, Damayanti cherche des yeux le prince qu'elle adore ; mais quelle est sa douleur et son inquiétude, lorsqu'au lieu d'un Nala, elle en aperçoit cinq ! Les dieux, pour punir la princesse de ses refus, avaient pris les traits de son amant. Dans sa perplexité, Damayanti adresse une fervente prière

[1] Silvestre de Sacy. (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 53.)

[2] Le texte sanscrit de ce poëme se publie maintenant à Calcutta et formera cinq gros volumes in-4° ; les deux premiers ont paru.

[3] M. Bopp a publié en 1819 le texte sanscrit de cet épisode avec une traduction latine littérale ; ce travail a été réimprimé à Berlin en 1830.

aux dieux qui, se laissant toucher, reprennent leur divins attributs. Leurs corps aériens ne posent point à terre et ne portent pas ombre; leurs yeux fixes et immobiles ne sont point sujets au clignement [1]; enfin des guirlandes de fleurs d'une fraîcheur admirable, et que ne souille pas un grain de poussière, leur servent de parure. Alors Damayanti choisit le roi de Nichada pour époux aux acclamations générales, et les dieux, avant de quitter Nala, lui accordent huit dons ou facultés surnaturelles, entre autres celles de se procurer du feu et de l'eau partout où il peut le désirer, et de savoir préparer les mets les plus exquis. Ils joignent à ces dons des guirlandes ayant la propriété de conserver toujours leur fraîcheur et leur éclat.

Les dieux s'éloignent ensuite et sur leur chemin ils rencontrent deux mauvais génies, appelés Dwâpara et Cali, qui se rendaient à la cérémonie, avec l'intention de choisir Damayanti pour épouse. Ils apprennent ce qui s'est passé, et Cali, furieux contre la princesse qui a préféré un mortel à des dieux, jure de se venger d'elle et de son époux, malgré les exhortations contraires du roi du ciel.

Les deux mauvais génies se liguent ensemble et guettent le moment d'exécuter leurs desseins pervers. Ils attendent inutilement pendant douze ans; enfin un soir, Nala ayant négligé de faire ses ablutions, Cali profite de cet état d'impureté pour entrer dans le corps du roi, et le second mauvais génie Dwâpara allant trouver Pouchkara, frère de Nala, l'invite à aller défier son frère au jeu de dés [2] et lui promet une victoire certaine. Pouchkara court aussitôt proposer à Nala de jouer avec lui; le roi accepte, et Dwâpara s'étant introduit dans les dés, la chance se déclare contre Nala qui perd successivement son or, ses pierreries, ses équipages, ses riches habits et son royaume, en dépit de tous les efforts de Damayanti pour l'écarter du jeu. Grâce au secours des deux mauvais génies, Pouchkara consomme la ruine de son frère, et, devenu insolent par la prospérité, il ose proposer au malheureux prince de jouer sa femme. Nala refuse avec indignation, et, couvert de vêtemens grossiers, il sort de la ville avec Damayanti pendant que son indigne frère défend par une proclamation de donner ni aide ni asile au roi déchu. Pendant plusieurs jours, Nala erre dans les bois avec sa malheureuse compagne, ne vivant que de racines; mourant de faim, il aperçoit quelques oiseaux et veut essayer de les prendre pour en faire sa nourriture. Il se dépouille à cet effet de la pièce de toile qui lui sert de vêtement, afin d'en faire une espèce de filet. Les oiseaux y entrent, mais ils prennent aussitôt leur vol en emportant avec eux la pièce de toile et disent à Nala : « Apprends, insensé, que nous sommes les dés qui t'ont fait perdre tout ce que tu possédais. Nous avions trop de regret de te laisser même ce dernier vêtement. » Nala, au désespoir de ce que la fortune s'obstine à le persécuter, conseille à Damayanti de l'abandonner et d'aller retrouver le roi de Vidarbha son père. La princesse déclare qu'elle ne prendra ce parti que si son époux consent à la suivre, et Nala, honteux de se montrer dans un état humiliant à la cour de son beau-père, refuse d'accompagner Damayanti. Tous deux continuent à mener une vie errante, et une nuit qu'ils avaient cherché un refuge dans une masure abandonnée, Nala désespéré de voir sa jeune et charmante épouse traîner une existence aussi misérable, et poussé d'ailleurs par le mauvais génie qui s'était introduit dans son corps, abandonne Damayanti à la protection des dieux, et s'éloigne après avoir partagé en deux la pièce de toile qui servait de vêtement à Damayanti. A son réveil, se trouvant seule, elle pousse des cris de désespoir et appelle la mort. Au moment de devenir la proie d'un serpent, elle est sauvée par un chasseur qui tue le monstre d'un coup de flèche. Cet homme, frappé de sa beauté, ose lui faire des propositions outrageantes; la princesse, indignée, invoque les dieux, et le feu qui jaillit de ses yeux irrités [1] consume à l'instant l'audacieux qui voulait lui faire violence. Enfin, après une suite d'aventures qui mettent plusieurs fois sa vie en danger, mais dans lesquelles son courage la soutient et sa vertu lui sert de bouclier, elle trouve un refuge auprès de la fille du roi de Tchédi, à qui elle raconte ses malheurs, sans toutefois lui faire connaître son rang.

Cependant, après avoir quitté Damayanti, Nala continue pendant quelque temps à errer dans la forêt. Un jour il aperçoit un grand feu, et du milieu de ce feu il entend une voix qui lui crie : « Viens à moi, Nala. » Le roi n'hésite pas, il entre au milieu du feu et il voit étendu le roi des serpens Carcotaca, qu'un sage divin, en punition d'un mauvais tour qu'il lui avait joué, avait condamné par une imprécation à demeurer immobile en ce lieu, jusqu'à ce que Nala vînt mettre fin à son enchantement. Le prince releva le serpent, qui devint au moment même aussi petit que le doigt, et il le transporta hors de cette région enflammée. Au moment où Nala s'apprête à le déposer à terre, le serpent lui dit : « Fais quelques pas en les

[1] Les Indiens croient que c'est un privilége des dieux d'avoir toujours l'œil ouvert; aussi dans un drame indien, le bouffon dit en parlant de la nymphe Ourvasi, qui a quitté le ciel pour venir sur la terre épouser un roi : «Le ciel vraiment! comment pourrait-elle encore penser à un tel séjour... à un séjour où l'on ne peut ni boire, ni manger, ni fermer l'œil une seconde?»

La même croyance existait, à ce qu'il semble, chez les Grecs; Héliodore dit que les dieux ont le regard fixe et ne ferment jamais la paupière; il s'appuie à cet égard sur le témoignage d'Homère. M. Wilson explique par cette idée les *yeux de marbre*, que le poëte donne à Vénus et qui la font reconnaître d'Hélène. (Voyez le *Théâtre indien*, traduit par M. Langlois, d'après la version anglaise, t. Ier, p. 230.)

[2] Le jeu, dont il est ici question, était à ce qu'il paraît analogue à notre trictrac.

[1] Les Indiens supposent que les saints et les personnages éminemment vertueux sont doués d'un pouvoir surnaturel, appelé *tedjas*, qui leur permet de consumer par leurs seuls regards les imprudens capables de leur faire outrage.

comptant. » Le prince obéit, et au moment où il prononce le nombre dix [1], le serpent le mord et Nala s'aperçoit qu'il a changé de forme. « Nala, dit le roi des Serpens, j'ai opéré cette métamorphose dans ton intérêt, pour que tu ne fusses pas reconnu, et le venin de ma morsure causera des souffrances inouïes au génie pervers qui s'est introduit dans ton corps et t'a rendu si malheureux, toi qui ne l'avais jamais offensé. Ne crains rien maintenant, je te protège et aucun être sur la terre ne peut te nuire. Va trouver Ritouparna, roi d'Aoude; il possède au plus haut degré la science des dés, il te la communiquera en échange de l'art de conduire les chevaux. Alors tu n'auras plus rien à désirer, et quand tu voudras reprendre ta forme naturelle, tu n'auras qu'à mettre le vêtement que voici en pensant à moi. » Nala suit le conseil du roi des Serpens, et entre au service du roi Ritouparna en qualité d'écuyer et sous le nom de Vahouca, se donnant aussi comme très-habile à préparer les mets les plus exquis.

Le roi Bhima, père de Damayanti, ayant appris le malheur de sa fille et de son gendre, envoie aussitôt des brâhmanes à leur recherche, en promettant une récompense magnifique à celui qui pourra lui en donner des nouvelles. Des brâhmanes se mettent aussitôt en quête de tous les côtés, et l'un d'eux, nommé Soudéva, en traversant la capitale du roi de Tchédi, aperçoit la fille de Bhima sur la terrasse du palais, et la reconnaît à un signe placé au-dessus du sourcil, malgré l'altération que la douleur a causée dans ses traits. Il se présente devant elle aussitôt, et la fille du roi de Tchédi, instruite par le digne brâhmane du nom et du rang de son hôtesse, la fait reconduire avec une escorte honorable à la cour du roi son père.

Réunie à sa famille, Damayanti était encore loin de se trouver heureuse; la pensée de son époux l'occupait toute entière. Sa mère, la voyant triste et dolente, lui propose d'envoyer à la recherche de Nala : la princesse fait alors venir en sa présence plusieurs brâhmanes, les charge de répéter partout où ils iront une allocution adressée à Nala, que lui seul peut comprendre, et à laquelle, selon toute apparence, il doit seul répondre. Les brâhmanes suivent exactement ces instructions; enfin, après un laps de temps considérable, un des émissaires de la princesse vient lui rapporter qu'il a trouvé dans la ville d'Aoude un écuyer du roi nommé Vahouca, qui a fait, en pleurant, au discours de la princesse, une réponse qui, par les allusions qu'elle renferme, semble ne pouvoir venir que du roi Nala. Damayanti récompense richement le brâhmane, et faisant appeler Soudéva, qui l'avait ramenée de la cour du roi de Tchédi, elle le charge d'aller annoncer à Ritouparna, roi d'Aoude, que la fille de Bhima, croyant son époux mort, se propose de faire choix d'un nouveau mari. Soudéva s'acquitte de sa mission en déclarant que la cérémonie doit se faire le lendemain, et le roi Ritouparna, qui conçoit aussitôt le désir d'épouser la princesse, demande à son écuyer Vahouca, c'est-à-dire à Nala, s'il peut le conduire en un jour dans la ville de Vidarbha, quoiqu'il y ait plus de cent yodjanas [1] de chemin.

Damayanti a choisi exprès ce terme rapproché, parce qu'elle sait que son époux est le seul au monde qui puisse, par son adresse incomparable à conduire des chevaux, franchir en un seul jour cette énorme distance. Nala ne peut pas croire que la femme qui l'aimait si tendrement veuille le trahir, et pour s'assurer de la vérité, il promet à Ritouparna de le conduire en un jour dans la capitale du père de Damayanti. Ils partent en effet; Ritouparna demeure en extase à la vue de l'habileté merveilleuse de son écuyer à conduire un char, et soupçonne aussitôt que Vahouca ne peut être que Nala, dont l'adresse égale celle de Mâtali, écuyer du roi des génies célestes. Pendant le chemin, une circonstance fortuite amène Ritouparna à déclarer à son écuyer qu'il possède la science des calculs et du jeu des dés au plus haut degré, et Vahouca lui propose de faire échange de leurs sciences et de lui communiquer l'art de conduire les chevaux, à la condition de recevoir de lui la science des dés [2]. Le marché se conclut, et à peine Nala possède-t-il la science des dés, que le mauvais génie Cali sort du corps de ce prince en vomissant le venin du serpent Carcotaca, et il implore son pardon de Nala en promettant de ne plus chercher à lui nuire. Le soir même Ritouparna, accompagné de Nala, qui conserve toujours le nom et les traits de Vahouca, fait son entrée dans la capitale du père de Damayanti, et cette princesse, en entendant le bruit du char semblable à celui du tonnerre, se dit que Nala seul est capable de conduire ainsi des chevaux; elle monte à l'instant sur la terrasse, et son étonnement est au comble à la vue de deux étrangers. Cependant elle conserve encore des doutes et envoie une de ses femmes, nommée Késini, trouver l'écuyer Vahouca. Cette femme, après diverses questions, lui répète l'allocution adressée au roi Nala par Damayanti, qui avait chargé les brâhmanes ses émissaires de la répéter en tous lieux : Vahouca y fait la réponse qu'il avait déjà donnée. Késini vient rapporter tout ce qui s'est passé à la princesse, qui, en proie à la plus cruelle incertitude, prie sa suivante de retourner auprès de l'écuyer pour l'observer. « Défends bien, dit-elle, qu'on donne à cet homme ni

[1] Il y a ici un assez mauvais jeu de mots. Le mot sanscrit *dasa* en même temps qu'il signifie *dix*, est aussi la seconde personne de l'impératif du verbe *mordre*.

[1] Le *yodjana* est une mesure qui répond à neuf milles anglais ou trois lieues, et suivant une autre évaluation, à cinq milles.

[2] Le texte ne donne pas d'autre explication, et pour comprendre ce passage, il faut supposer à chaque personnage le don merveilleux de communiquer à un autre sur-le-champ, et par le simple fait de la volonté la science qu'il possède. Le joli conte de *Riquet à la houpe*, dans le recueil de Perrault, nous offre l'exemple d'un échange analogue. Riquet à la houpe donne à une princesse l'esprit, et reçoit d'elle la beauté.

eau ni feu, et remarque avec soin tout ce que tu lui verras faire au-dessus des facultés humaines. » Késini revient au bout de quelque temps tout émerveillée de ce qu'elle a vu. « Le roi Ritouparna, dit-elle, avait envoyé à son écuyer des viandes pour les préparer ; au moment de laver ces viandes, les vases que Vahouca destinait à cet usage se sont remplis d'eau spontanément. Ensuite, cet homme a ramassé un brin de paille, et il lui a suffi de mettre ce brin de paille au soleil pour avoir du feu sur-le-champ. Enfin, je l'ai vu froisser des fleurs à plusieurs reprises, et ces fleurs à l'instant même ont repris leur fraîcheur et leur éclat. « Ma chère Késini, dit la princesse à sa suivante, va me chercher un des mets apprêtés par cet écuyer et apporte-le moi. » La suivante obéit et Damayanti, après avoir goûté de ce mets, ne doute plus que Vahouca ne soit Nala lui-même [1]. L'écuyer est introduit dans l'appartement de la princesse, et dans une touchante explication entre les deux époux, Damayanti jure à Nala qu'elle n'a point cessé de l'aimer, de lui être fidèle et que c'est dans l'espoir de se réunir à lui qu'elle a fait annoncer son second mariage ; elle prend les dieux pour garans de la vérité de ses paroles, et une voix céleste, accompagnée d'une pluie de fleurs, rend un témoignage éclatant à la vertu de Damayanti. Nala se revêt alors de la robe que lui avait donnée le roi des serpens, et reprenant sa forme naturelle, il se jette dans les bras de sa fidèle épouse. Après avoir pris congé de son beau-père et s'être excusé auprès du roi Ritouparna de la ruse de Damayanti, Nala retourne dans le royaume de Nichada et défie son frère Pouchkara au combat singulier ou au jeu de dés. La partie s'engage ; Pouchkara reperd tout ce qu'il avait gagné et finit par se jouer lui-même, mais son généreux frère lui pardonne et lui rend son amitié.

L'analyse que je viens de donner, et dans laquelle tous les ornemens poétiques ont dû disparaître, ne peut donner qu'une médiocre idée de l'agrément de ce joli poëme, mais elle suffit pour l'objet que je me propose. Il me semble que l'intervention des dieux et des mauvais génies, les facultés merveilleuses du roi Nala et sa métamorphose, constituent véritablement un conte à la manière des *Mille et une Nuits*. Cet épisode, tiré d'un poëme fort ancien qui pourrait fournir la matière de plusieurs analyses semblables, permet de croire que les Indiens ont servi de maîtres aux Persans et aux Arabes dans ce genre ; et d'autres preuves en sont offertes par plusieurs poëmes ou recueils de contes en langue sanscrite dans lesquels se reconnaissent les types de quelques récits romanesques ou merveilleux des *Mille et une Nuits* ou d'autres livres arabes ou persans analogues à cet ouvrage.

On a vu précédemment qu'un grand poëme indien, intitulé *Râmâyana* [2], poëme plus ancien que celui dont j'ai extrait l'*Histoire de Nala*, et qui a pour sujet les aventures du demi-dieu Râma sous forme humaine, offre, dans un chapitre du second livre, le type de la fable que le visir du sultan des Indes raconte à sa fille Scheherazade dans les *Mille et une Nuits*, pour l'empêcher d'épouser le sultan. Le même poëme renferme en outre plusieurs légendes merveilleuses, mais qui ne présentent pas de rapport direct avec les contes arabes [1]. Un autre poëme très-estimé des Indiens, qui le regardent comme fort ancien, est intitulé *Dasa-Koumâra-Tcharita*, ou *Aventures de dix jeunes gens* [2]. Ce poëme, ou, pour mieux dire, ce roman en vers, renferme des récits analogues à ceux des *Mille et une Nuits*, et il offre même des détails et des incidens qui se retrouvent dans quelques contes arabes et persans [3]. Je passe maintenant à l'examen des recueils de contes proprement dits.

Parmi ces recueils écrits en langue sanscrite, un des plus étendus et des plus célèbres est intitulé *Katha-Sarit-Sagara*, ou *Océan des ruisseaux des contes*. Somadéva, auteur de cette compilation, déclare, à la fin de son livre, l'avoir composé pour l'amusement de la grand'mère de Harcha-Déva, roi de Cachemire, dame fort pieuse, protectrice des brâhmanes et très-dévouée au culte du dieu Siva et de son épouse. Ce fut, selon toute apparence, entre 1059 et 1071 de notre ère, que le docte brâhmane composa son ouvrage, auquel il donna lui-même le titre de compilateur (*sangraha*), cet ouvrage renfermant des récits

[1] C'est de la même manière que dans l'*Histoire de Bedreddin Hassan* des *Mille et une Nuits*, Bedreddin est reconnu par sa grand-mère.

[2] Le *Râmâyana* est attribué par les Indiens à un sage nommé Valmiki. Les deux premiers livres du texte sanscrit de ce poëme ont été publiés à Serampour de 1806 à 1810, en trois volumes in-4°, avec une traduction anglaise de MM. Carey et Marshman. M. de Schlegel avait annoncé le projet d'en publier une autre, dont le premier volume seul a paru et ne renferme que le texte sans la traduction. Le savant Chézy en a fait connaître trois épisodes, la *mort de Vadjnadatta*, — *le combat de Lakchmana avec le géant Atikaya*, — *la séduction de Richyasringa*. Le premier a été imprimé en 1814 et 1826, le second fait partie du discours d'ouverture de la chaire de littérature sanscrite, et le troisième est placé dans une des notes de la traduction du drame de *Sacontala*.

[1] Voyez entre autres l'épisode de la *descente de la déesse Gangâ*, dont M. de Schlegel a donné une imitation en vers allemands dans le premier cahier de sa *Bibliothèque indienne* (*Indische bibliothek*, Bonn 1820), et l'épisode des *Pénitences de Wiswamitra*, dont M. Bopp a inséré la traduction à la suite de son *Conjugations system der sanscrit sprache*.

[2] Voyez la préface mise par Colebrooke en tête de l'édition de l'*Hitopadesa*, publiée à Serampour, p. XII. — Ce poëme n'est connu jusqu'à présent que par une traduction anglaise abrégée, publiée dans le *Quarterly oriental magazine* de Calcutta (vol. VI-VIII, 1826-27).

[3] L'*Histoire du sage solitaire et de son élève* dans les *Contes supplémentaires* des *Mille et une Nuits*, traduits par M. Jonathan Scott, a de l'analogie avec un épisode d'un des récits du *Dasa-Koumâra-Tcharita* (*Quarterly oriental magazine*, juin 1827, p. 282). L'*Histoire de Nitambavati*, du même poëme, ressemble beaucoup à celle *du Peintre* dans le roman des *Sept Visirs*, traduit de l'arabe par M. Jonathan Scott. (Voyez le second volume des *Contes Orientaux*.) Le conte de *Dhoumini* a également beaucoup de rapport avec l'*Histoire du tailleur et de sa femme* dans les *Contes turcs*, traduits par Pétis de Lacroix.

plus anciens que le livre et depuis long-temps répandus dans l'Inde. Avant de signaler les récits du *Vrihat-Katha*, qui ont quelque rapport avec les fictions des *Mille et une Nuits*, je dois d'abord faire une remarque importante, c'est que dans tous les recueils sanscrits dont je vais parler, de même que dans le livre célèbre d'après lequel les Persans et les Arabes ont composé les *Fables de Bidpaï*, tous les contes sont encadrés dans une fable principale, plus ou moins compliquée, plus ou moins intéressante ou vraisemblable, caractère particulier des contes indiens, et c'est un rapport de plus à noter entre ces derniers et les fictions arabes. Dans les *Mille et une Nuits*, en effet, non-seulement tous les contes sont unis ensemble par le lien commun du récit de la sultane Scheherazade, mais tous ceux des premières nuits et d'autres encore, se composent d'histoires enchâssées les unes dans les autres, exactement à la manière indienne.

La fable principale dans le *Vrihat-Kathâ* de Somadéva, est assez compliquée et demanderait de trop longs détails, aussi me contenterai-je de relever les contes arabes ou persans dont on retrouve les originaux dans le recueil indien [1].

On y reconnaît une des premières histoires des *Mille et une Nuits*, celle de *la Dame aux cent bagues*, une partie des aventures du *troisième Calender*, du même recueil [2], et l'*Histoire de la belle Arouya* des *Mille et un Jours* [3], conte fort plaisant qui paraît avoir eu beaucoup de succès en Orient, et qui a pénétré de fort bonne heure en Europe. Un des plus jolis contes du recueil persan est certainement celui qui a pour titre : *Histoire de Malek et de Schirine*, et ce conte a beaucoup de rapport avec un récit du livre de Somadéva, intitulé *Histoire de la fondation de la ville de Pâtalipoutra*. Enfin la charmante fiction dont les imitations sont si nombreuses, celle qui forme le sujet du joli fabliau du *Court mantel*, et qui a fourni à l'Arioste sa nouvelle de la *Coupe enchantée*, semble encore venir de l'Inde, et se retrouve dans le *Vrihat-Kathâ*.

Je passe à un autre recueil en langue sanscrite, intitulé *Vétâla-Pantchavinsati*, ou *les vingt-cinq Contes du Vétâla* [4], recueil aujourd'hui peu commun dans l'Inde, mais dont il existe des traductions dans plusieurs dialectes modernes de cette contrée. Comme tous les contes indiens, ceux du *Vétâla-Pantchavinsati* sont encadrés dans un récit principal dont voici une analyse succincte.

Le dieu Iswara maudit un jour certain brâhmane qui avait eu l'indiscrétion d'écouter et de redire à sa femme une collection de belles histoires que le Dieu avait contées à la déesse Iswarî. Le brâhmane consterné demanda au dieu quel serait le terme de cette malédiction, et Iswara le condamna à demeurer sous la forme d'un lutin (*vétâla*) suspendu aux branches d'un arbre au milieu d'une forêt solitaire, jusqu'au moment où il rencontrerait un homme capable de répondre aux questions renfermées dans ces contes. Sa délivrance était réservée au roi Vicramaditya qui se rendit un jour dans la forêt à la requête d'un solitaire auquel il devait amener le *vétâla*, dont personne jusqu'alors n'avait pu s'emparer. Le roi se mit à la recherche du lutin, le saisit, et le chargeant sur ses épaules, se mettait en devoir de le porter au solitaire, lorsque le *vétâla* propose au prince de lui raconter une histoire. Le roi accepte, et le lutin termine son conte par une question embarrassante dont le roi cependant se tire à son honneur. A peine a-t-il répondu que le *vétâla* disparaissant retourne à son arbre. Le roi revient le chercher ; nouveau conte, nouvelle question résolue par le roi, nouvelle fuite du *vétâla*, manége qui se renouvelle vingt-quatre fois. Enfin, après la vingt-cinquième histoire, le lutin annonce au roi qu'il est satisfait de ses réponses, et en récompense il lui apprend que le solitaire lui tend un piége et conspire contre ses jours.

Ce cadre est aussi bizarre que monotone, et les contes qu'il renferme n'ont pas tous le même degré d'intérêt. Plusieurs cependant sont curieux, soit pour le fond, soit pour les détails ; mais dans le nombre il en est plusieurs que l'on retrouve dans d'autres recueils, car les conteurs indiens, de même que les *novellieri* italiens des XIV et XV^e^ siècles, ne se sont fait aucun scrupule de se piller les uns les autres. Parmi les contes du *Vetâla-Pantchavinsati* [1], je signalerai particulièrement le I^er^ qui est fondé sur un usage très-répandu dans tout l'Orient, celui des signes emblématiques [2] ; le XXIII^e^ [3], qui repose sur une donnée que semblent affectionner singulièrement les Orientaux, celle de la faculté de la divination. Ce conte indien est encore un de ceux qui ont passé dans les *Mille et une Nuits*, et par l'intermédiaire de la langue arabe ou d'un autre idiôme oriental, il a fini par

[1] Le *Vrihat-Kathâ* n'a pas encore été publié. Il en a paru une analyse dans le *Quarterly oriental magazine* de Calcutta, années 1824 et 1825.

[2] LXII^e^ Nuit, p. 95. — Voyez l'histoire de *Saktideva* dans le *Quarterly oriental magazine* de 1825.

[3] Voyez l'*Histoire de la vertueuse Upakosa* dans le *Quarterly oriental magazine* de 1824.

[4] Les Indiens donnent le nom de *Vétâla* à un lutin, à un esprit de mauvaise nature qui s'est introduit dans un cadavre.

[1] Il existe du *Vétâla Pantchavinsati* deux traductions anglaises, l'une composée sur la version tamoule, par M. Babington, et insérée par lui dans le premier volume d'un recueil publié par le comité de traduction, et intitulé *Miscellaneous translations from oriental languages*. London, 1831. M. Burnouf en a rendu compte dans le *Journal des Savans* d'avril 1833. La seconde a été faite sur une version *Brajbhakha*, et porte le titre suivant : *Bytal-Puchisi or the twenty five tales of Bytal, translated from the Brujbhakha into english, by Raja Kalee-Krishen Behadur*. Calcutta, 1834, in-8°.

[2] *Bytal-Puchisi* ; Calcutta, 1834, in-8°, p. 12 et suiv. — *Contes Orientaux* de Caylus, t. I^er^, p. 313. — *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. I^er^, p. 91.

[3] *Bytal-Puchisi*, p. 134.

arriver jusqu'en Europe [1], de même qu'un autre conte du même recueil, le IX[e] [2], qui me semble le type de la V[e] nouvelle de la X[e] journée du Décaméron.

On ignore la date de la rédaction sanscrite de ce recueil, et l'on éprouve le même embarras pour décider si le Vicramaditya qui y figure est le célèbre prince qui a donné son nom à une ère, laquelle commence 56 ans avant Jésus-Christ. Quand même cette hypothèse, qui est celle de Wilford, serait exacte, il n'en résulterait pas que le recueil dût être considéré comme ayant été composé sous le règne du plus célèbre des princes indiens qui ont porté le nom de Vicramaditya.

Le cadre du livre de contes intitulé en sanscrit : *Singhâsana-Dwâtrinsati*, ou les *Trente-deux Contes du Trône* [3], n'est pas moins monotone que celui du recueil dont je viens de parler, et malheureusement les histoires que renferme ce livre n'y jettent pas beaucoup de variété. Le conte principal, dans lequel sont encadrés tous les autres, met en scène un roi d'Oujjaïni nommé Bhodja, qui entreprend de se placer sur un trône ayant appartenu à un de ses prédécesseurs, le célèbre Vicramaditya. Chaque fois qu'il veut y prendre place, une des trente-deux statues animées qui soutiennent le dais de ce trône, et qui sont autant d'*apsarases* ou courtisanes célestes condamnées à faire, pendant une certaine période de temps, pénitence sous cette forme, repousse les prétentions du prince, en lui représentant qu'il est très-inférieur à l'ancien monarque en désintéressement, en courage et en libéralité [4]. Chaque statue lui raconte alors à l'appui de ce jugement une anecdote de la vie du célèbre Vicramaditya.

La date de la rédaction originale de ce recueil n'est pas mieux connue que celle du précédent, et il est plus que douteux qu'elle doive être fixée au règne du Vicramaditya, qui vivait au siècle qui a précédé notre ère. Mais si ce recueil est plus moderne, les contes qu'il renferme sont anciens et leur origine indienne ne peut pas être révoquée en doute. Plusieurs de ces contes reposent sur des idées et des croyances particulières à l'Inde, et la présence des mêmes fictions dans des recueils persans ou arabes offre une nouvelle preuve des emprunts faits aux Indiens par les autres nations de l'Orient. Je citerai pour exemple le joli conte des *Mille et un Jours* [5], dans lequel le prince Fadlallah, dupe d'un traître magicien, fait passer son âme dans le corps d'une biche. La croyance superstitieuse, née du dogme de la métempsycose et sur laquelle ce conte est fondé, suffisait seule pour faire soupçonner qu'il dérivait d'un pays où cette croyance est répandue ; aussi ne doit-on pas être étonné de le retrouver dans le recueil *du Trône enchanté* [6].

Je remarque encore dans le même livre le type d'un des incidens du conte traduit par Cazotte, sous le titre du *Calife voleur* [7] ; la circonstance de ce plat de gâteaux offert par le calife à une de ses femmes, et qui, donné par elle à un jeune homme, finit, en passant de main, par revenir au calife lui-même, dérive certainement d'une aventure attribuée au roi indien Bhartrihari [8].

Toute la première partie de l'histoire du *Prince Ahmed et de la fée Pari-Banou* [9] offre beaucoup de ressemblance avec un autre conte du même recueil [10], et enfin dans le dixième, figure un cheval de bois magique [11], fiction que l'on retrouve dans d'autres contes indiens et qui a passé, comme on sait, dans les *Mille et une Nuits*.

Le *Souka-Saptati* (les soixante-dix contes du Perroquet) est encore un recueil originairement écrit en sanscrit, mais qui a passé dans les dialectes vulgaires et dans la langue persane sous le titre de *Touthi-namé*. Tous les contes de ce livre sont, à la manière indienne, encadrés dans un récit principal dont voici le précis : Un jeune prince nommé Miémoun est marié à une jeune femme appelée Khogisté. Un jour, en parcourant la ville, il aperçoit un homme tenant un perroquet dans sa cage ; il en demande le prix, et, à son grand étonnement, on lui en demande mille *pièces d'or*. Il se récrie sur cette somme exorbitante et traite de fou celui qui consentira à la donner pour une poignée de plumes et pour le déjeuner d'un chat. « Prince, dit le perroquet prenant la parole, ne juge pas sur l'apparence. Par mon savoir, je m'élève jusqu'aux cieux, et les hommes les plus habiles sont étonnés de la sagesse de mes discours ; je connais le passé et l'avenir. Ainsi, par exemple, les caravanes de Caboul doivent, dans quelques jours, venir en cette ville se procurer du nard ; achète en conséquence tout le nard que tu pourras trouver et tu feras un bénéfice considérable. » Miémoun, étonné de cette réponse, donne les mille pièces d'or, emporte le perroquet, et, suivant son conseil, il accapare tout le nard et fait, en le revendant, un bénéfice énorme. A quelque temps

[1] Voyez l'*Histoire des trois fils du sultan d'Yémen* dans les *Contes supplémentaires* des *Mille et une Nuits*, p. 689.

[2] *Bytal-Puchisi*, p. 69.

[3] Ce recueil a été traduit du sanscrit en bengali, en talinga, en tamoul, etc. Il en existe une traduction française, composée sur une version persane. Elle est intitulée le *Trône enchanté, conte indien, traduit du persan par le baron Lescallier*. (New-York, 1817, 2 vol. in-8°).

[4] Wilson, *Mackenzie collection*. Calcutta, 1828, in-8°, t. I[er], p. 344.

[5] *Histoire de Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, roi de Moussel.* — Le fond de ce conte se retrouve dans un roman italien, traduit ou imité du persan et intitulé *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo. Per opra di M. Christoforo Armeno dalla Persiana nell' Italiana lingua trapportato.* In Venetia, 1584, in-18. Du roman italien le conte a passé dans les *Soirées Bretonnes* de Gueulette.

[6] Voyez dans la traduction de Lescallier le VII[e] conte, t. I[er], p. 130 et suiv.

[7] Voyez les *Contes supplémentaires* des *Mille et une Nuits*.

[8] Le *Trône enchanté*, t. I[er], p. 21 et suiv.

[9] Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 610.

[10] Le *Trône enchanté*, t. I[er], p. 199.

[11] Le *Trône enchanté*, p. 191.

de là il entreprend un voyage. Pendant son absence, sa femme devient amoureuse d'un jeune prince et lui donne un rendez-vous ; mais avant d'y aller, elle demande l'avis d'une scharuk [1], oiseau parleur que Miémoun avait donné pour compagne au perroquet. La scharuk remontre à Khogisté l'indignité de l'action qu'elle veut commettre et le déshonneur dont elle va se couvrir. La princesse, furieuse, tire l'oiseau de sa cage et le jette contre terre avec tant de violence qu'il en meurt. Elle va ensuite consulter le perroquet, qui, plus prudent que la scharuk, n'essaie pas de détourner Khogisté de son dessein, et prend le parti de lui faire oublier l'heure de son rendez-vous en lui contant une histoire. La ruse réussit ; le perroquet la renouvelle tous les jours et oblige ainsi sa maîtresse à rester, malgré elle, fidèle au prince son époux. Lorsque Miémoun revient de son voyage, le perroquet lui fait connaître les desseins coupables de Khogisté, et le prince, dans sa fureur, la fait mettre à mort.

Ce cadre est, comme on voit, assez ridicule ; mais les contes qu'il renferme, et dont il n'existe malheureusement qu'une traduction anglaise incomplète et composée sur une version persane [2], sont en général curieux.

On y retrouve le conte de la dame aux cent bagues des *Mille et une Nuits* [3], l'histoire d'une princesse à qui un incident fortuit inspire une aversion mortelle des hommes [4], comme à la princesse Farukhnaz dans les *Mille et un Jours*, et le type du conte si connu de la *Servante justifiée* [5]. Un autre [6] offre beaucoup d'analogie avec une nouvelle des *Facétieuses nuits* de Straparole [7] ; enfin deux contes du roman grec de *Syntipas* se retrouvent encore dans le *Touthi namch* [8].

Un autre recueil de contes en langue tamoule, intitulé *Alakeswara-Katha*, et peut-être traduit du sanscrit, n'est encore connu que par quelques mots que M. Wilson en a dits dans son catalogue de la collection de manuscrits indiens recueillis par le colonel Mackenzie [9]. Comme tous les ouvrages précédens, il se compose de contes encadrés dans un récit principal dont le sujet est fort simple. Les quatre ministres du roi d'Alakapour, faussement accusés d'avoir violé le privilége des appartemens intérieurs, prouvent leur innocence et désarment la colère du roi en racontant diverses histoires. M. Wilson en a extrait un conte [1] dans lequel on reconnaît l'original du troisième chapitre de Zadig, intitulé *le Chien et le Cheval*. Voltaire, qui bien entendu n'avait pas connaissance du conte indien, a pris le sien dans les *Soirées Bretonnes* de Gueulette, qui n'avait fait lui-même que reproduire les principaux traits d'un roman italien, que j'ai déjà eu occasion de citer [2], intitulé *Peregrinaggio di tre giovani figlivoli del re di Serendippo*. Le conte indien est encore un de ceux qui ont passé dans les *Mille et une Nuits* [3].

Je ne dois pas terminer cet examen des principaux recueils indiens sans parler d'un roman persan écrit dans l'Inde, et intitulé *Behar-Danisch* (ou le jardin de la science). Une préface, composée par Mohammed Saleh, élève et ami de l'auteur, nous apprend

[1] La *Scharuk* est l'oiseau parleur que les Indiens appellent *sarika*. Cet oiseau est fort docile, il imite facilement tous les sons et parle avec plus de netteté que le perroquet.

[2] *The Tooti Nameh or tales of a parrot in the persian language with an english translation*. London, 1801, in-8°. — Les *Contes d'un perroquet* ont été traduits en français d'après la version anglaise, par Mme Marie d'Heures. (Paris, 1826, in-8°.) M. Trébutien en a aussi publié un extrait.

[3] Voyez les *Trente cinq contes d'un perroquet*, traduits par Mme Marie d'Heures, p. 38.

[4] *Ibid*, p. 158.

[5] *Contes de La Fontaine*. — *Heptameron* de la reine de Navarre, Ve Journée, Ve Nouvelle. — Les *Trente-cinq contes d'un perroquet*, p. 101.

[6] Traduction de Mme Marie d'Heures, p. 129.

[7] Voyez le second conte de la IIIe Nuit, t. Ier, p. 189 et suiv. de l'édition de 1726, in-12.

[8] Voyez l'*Essai sur les Fables Indiennes*. Paris, Techener 1838, in-8°, p. 103 et 109.

[9] *Mackenzie collection*. Calcutta, 1828, 2 vol. in-8°.

[1] Le catalogue de la *Collection Mackenzie* étant fort rare, je reproduis ici ce conte d'après la version de M. Wilson.

Sous le règne d'Alakendra Raja, roi d'Alakapuri, il arriva que quatre personnes honorables voyageaient sur la grande route, lorsqu'elles rencontrèrent un marchand qui avait perdu un chameau. Entrant en conversation avec lui, un des voyageurs demanda si le chameau n'était pas boiteux d'une jambe, un autre s'il n'était pas borgne du côté droit ; le troisième demanda s'il n'avait pas la queue plus courte que d'ordinaire, et le quatrième s'il n'était pas sujet à la colique. Ils reçurent une réponse affirmative du marchand, qui fut bien content qu'ils eussent vu l'animal et leur demanda où ils l'avaient rencontré. Ils répondirent qu'ils avaient vu les traces du chameau, mais non le chameau lui-même, ce qui étant en désaccord avec les renseignemens exacts qu'ils paraissaient posséder, le marchand les traita de voleurs, les accusa d'avoir enlevé l'animal et alla demander justice au roi. D'après le récit du marchand le roi fut également porté à penser que les voyageurs devaient savoir ce qu'était devenu le chameau, et les envoyant chercher, il les menaça de toute sa colère s'ils n'avouaient pas la vérité. « Comment pourriez-vous savoir, leur dit-il, si le chameau est boiteux ou borgne, si sa queue est longue ou courte, ou s'il est sujet à une maladie, à moins de l'avoir eu en votre possession ? » Sur cela, ils expliquèrent l'un après l'autre les raisons qui les avaient amenés à exprimer leur opinion sur ces particularités. Le premier dit : « J'ai remarqué dans les traces de l'animal qu'il en manquait une, et j'en ai conclu qu'il était boiteux. » Le second déclara qu'il avait observé que les feuilles des arbres du côté gauche de la route avaient été arrachées ou déchirées, tandis que celles du côté droit étaient entières, et qu'il en avait conclu que l'animal était borgne du côté droit. Le troisième dit : « J'ai vu des gouttes de sang sur la route, d'où j'ai conjecturé qu'elles avaient coulé des piqûres des mouches, et j'ai supposé que la queue du chameau était trop courte pour lui permettre de chasser les insectes. » « J'ai observé, dit le quatrième, que, tandis que les pieds de devant du chameau étaient fermement plantés dans la terre, ceux de derrière paraissaient avoir à peine touché le sol, d'où j'ai conclu qu'ils étaient contractés par une douleur du ventre. » Lorsque le roi entendit ces explications, il fut très-frappé de la sagacité des parties, et donnant au marchand une somme d'argent assez forte pour le consoler de la perte de son chameau, il fit ces quatre personnes, ses principaux ministres. (*Mackenzie collection*, t. Ier, p. 220.)

[2] Voyez ci-dessus, p. XXI, *Note* 5.

[3] Voyez dans les *Contes supplémentaires*, celui des *trois fils du sultan d'Yémen*.

que ce roman a été composé en 1650 de notre ère, sous le règne de l'empereur de Dehli Schahgehan, par un écrivain musulman nommé Inayet-Ullah[1]. Quoique ce livre ne soit pas du nombre de ceux qui, originairement écrits en sanscrit, ont ensuite passé dans les langues vulgaires, il n'en doit pas moins être considéré comme puisé en partie à des sources indiennes. L'auteur déclare formellement dans sa préface que les contes renfermés dans l'ouvrage lui ont été communiqués par un jeune brâhmane[2], et quoique cette prétendue communication puisse être considérée comme une fiction, on peut cependant croire qu'il y a quelque chose de vrai dans sa déclaration. Le cadre du *Behar-Danisch*, dont voici une analyse succincte, a plus d'intérêt que celui des recueils précédens.

Un jeune prince nommé Gehandar-sultan, héritier présomptif du trône de l'Inde, en revenant un jour de la chasse, aperçoit un jardin charmant et y entre pour le parcourir. Il voit auprès d'une fontaine un jeune homme ayant auprès de lui un perroquet, et charmé des discours de cet oiseau qui est doué d'une intelligence supérieure, il l'achète et l'emporte dans son palais. Le prince avait parmi ses femmes une maîtresse favorite qu'il chérissait plus que toutes les autres. Un jour qu'il goûtait avec elle les douceurs d'un tête-à-tête, cette femme, fière de ses attraits, demande au prince s'il imagine dans le monde une beauté supérieure à la sienne. Son orgueil fait rire le perroquet, et la jeune femme irritée veut savoir ce qui a provoqué l'hilarité de l'impertinent oiseau. Le perroquet hésite d'abord, puis il lui dit : « J'ai ri de la présomption que vous avez de vous croire la plus belle des créatures. La princesse nommée Bhéravir[3] Banou peut seule se regarder comme sans égale pour la beauté. » Ces paroles humilient la favorite et font grande impression sur le cœur du prince, qui devint aussitôt amoureux de Bhéravir Banou. Par ses ordres, un peintre habile se rend à la cour du roi, père de la princesse, parvient à faire un portrait de cette beauté incomparable et l'apporte à Gehandar. La passion du jeune homme s'en augmente à tel point qu'il en tombe malade; et les médecins, après avoir employé inutilement toutes les ressources de leur art, reconnaissent que l'amour seul est cause de la maladie du prince, et que l'unique moyen de le guérir est de lui raconter des histoires propres à mettre en évidence la malice, les défauts et les vices des femmes. Ces histoires ne font aucune impression sur l'esprit du prince, qui demeure aussi malade et aussi amoureux qu'auparavant. Le roi, désespéré, envoie au souverain, père de Bhéravir Banou, une ambassade chargée de demander la princesse en mariage pour Gehandar, sultan; mais l'ambassade n'obtient aucun succès. Alors le prince entreprend d'aller lui-même tenter l'aventure. Pendant sa route, il fait halte dans la maison d'un ermite, où un oiseau de l'espèce appelée scharuk lui raconte quatre histoires. Le prince continue ensuite son voyage et rencontre deux frères se disputant la possession de quatre objets laissés en héritage par leur père, qui sont un vieux manteau de faquir, un sachet, une tasse de calender et une paire de babouches. Il apprend que ces quatre objets, de nulle valeur en apparence, sont cependant très-précieux. Il suffit au propriétaire du manteau de former des souhaits pour avoir en quantité les plus riches tissus et les plus rares parfums de toutes les parties du monde. Le maître du sachet y peut puiser à tout instant des diamans de la plus belle eau, des pierres précieuses et des perles fines. La tasse a la vertu de se remplir, au gré du propriétaire, de toute sorte de boissons et de mets délicieux, et il suffit d'avoir les babouches à ses pieds pour être transporté en un instant où l'on désire.

Gehandar s'empare de ces objets par un stratagème[1] et souhaite d'être transporté à l'instant dans la ville où réside Bhéravir Banou. Il est amené par des gardes devant le roi et lui déclare son rang et sa qualité; mais le roi refuse de le croire et le fait chasser du palais. Conservant l'habit de calender qu'il avait adopté, il se retire dans une cellule du jardin de Bhéravir Banou. Pour charmer l'ennui de la solitude, son perroquet lui raconte plusieurs histoires, mais il ne peut réussir à tirer son maître de sa tristesse. Enfin un jour la princesse, en se promenant dans son jardin, aperçoit Gehandar; elle le reconnaît d'après un portrait que le peintre Benazzir lui avait remis, et devient éperdument amoureuse de lui. Sa passion augmente à tel point qu'elle tombe malade, et le roi son père est forcé de consentir au mariage des deux amans.

Le bonheur de leur union est troublé un instant par une trahison. Hormouz, fils d'un des vizirs de Gehandar, s'était pris d'amour pour la princesse. Un jour, à la chasse, il propose au prince de lui communiquer le secret de faire passer son âme dans le corps d'un autre être. Gehandar, qui possède aussi la même science, pour en donner la preuve à Hormouz, fait passer son âme dans le corps d'une antilope qu'il vient de tuer, et le traître entre aussitôt dans le corps du prince, qui n'a d'autre ressource que de prendre la fuite. Il rencontre sur son chemin le corps d'une scharuk étendue morte. Sous cette nouvelle forme, il est pris par un oise-

[1] Voyez le tome Ier, p. XXIII, de la traduction anglaise intitulée *Bahar-Danush, or garden of knowledge : an oriental romance translated from the persic of Einaiut-Oollah, by Jonathan Scott*, Shrewsbury, 1799, in-8°. — Dow en avait donné auparavant une traduction incomplète et fort inexacte, traduite en français, sous le titre de *Contes persans d'Inatulla de Dehli*. Paris, 1769, in-8°. — Le baron Lescallier a publié en français des *Contes extraits du Behar-Danisch*.

[2] *Bahar-Danush*, vol. I, p. LVI.

[3] *Bhéravir* est une très-légère altération du mot sanscrit *Bhairavi*, qui veut dire « terrible. » C'est un des noms de la déesse *Dourgâ*, épouse de Siva, dieu de la destruction.

[1] Voyez l'*Histoire de Mazem*, dans *les Contes supplémentaires des Mille et une Nuits*.

leur, qui en fait présent à un derviche. Un jour le derviche, en passant dans la ville avec son oiseau, aperçoit un jeune homme que l'on menait au supplice pour avoir baisé un miroir dans lequel s'étaient reflétés les traits de la fille du visir. L'oiseau s'écrie aussitôt : « Qu'on mette le jeune homme au soleil et que l'on donne cent coups de bâton à son ombre [1]. » La foule est émerveillée de la justesse de ce jugement, et le bruit en vient aux oreilles de Bhéravir Banou, qui achète la scharuk au derviche pour une somme considérable. Amené dans le palais, Gehandar raconte son infortune à Bhéravir Banou, qui, de son côté, avait conçu des soupçons et refusé d'admettre le faux prince en sa présence. Enfin, à la faveur d'une ruse, le véritable Gehandar rentre en possession de ses traits [2].

Le roman se termine par la mort du prince, et Bhéravir Banou, ne voulant pas lui survivre, se jette dans le même bûcher.

Il est à regretter que ce roman soit écrit dans un style amphigourique qui en rend la lecture fatigante, le savant traducteur anglais, M. Jonathan Scott, s'étant cru obligé de conserver religieusement tous ces ornemens de la rhétorique persane, qu'il aurait fallu presque entièrement élaguer. Les contes semés dans ce livre sont en général curieux.

Parmi les histoires racontées au prince Gehandar, afin de le détourner de son amour pour Bhéravir Banou, le sixième conte, celui d'une femme qui, pour aller vivre avec son amant, feint d'être morte et se fait mettre au tombeau [3], roule sur un sujet dont les imitations sont assez nombreuses [4], et qui a fourni à Shakespeare un incident du beau drame de *Roméo et Juliette*. Un épisode de la huitième histoire [5] offre un rapport marqué avec la nouvelle du Decameron [6] dont La Fontaine a tiré son conte du *Poirier enchanté* [7].

Le vol des robes magiques, sur lequel repose le conte intitulé *Le fils du marchand et les Péris* [8], a passé mais avec quelque altération dans le Lai de Gruélan [9] dans le poëme des *Niebelungs* [1] et dans les contes populaires de l'Allemagne. L'*Histoire de la vertueuse Gohera* [2] se retrouve dans les *Mille et un Jours* [3], ainsi que celle du *Hulla* [4]. Plusieurs autres offrent du rapport avec des contes du recueil des *Mille et une Nuits*, soit que l'auteur persan les ait empruntées au livre arabe, soit qu'il ait puisé aux mêmes sources desquelles dérivent quelques-unes des fictions des *Mille et une Nuits*.

En parcourant cette analyse du *Béhar-Danisch*, on a peut-être été surpris de retrouver dans un roman persan, composé dans l'Inde, un conte de Boccace fort connu, grâce à la charmante imitation de La Fontaine ; mais je puis à cette occasion citer un exemple aussi curieux d'un conte non moins fameux dont le modèle se reconnaît dans un poëme indien d'une haute et incontestable antiquité. Je veux parler de la nouvelle de Boccace [5] que La Fontaine a popularisée par l'imitation qu'il en a faite et qu'il a intitulée : *Les Oies du frère Philippe*. Le conteur italien avait emprunté le sujet de sa nouvelle aux *Cento novelle antiche* [6], et le récit de ce dernier recueil dérivait du roman grec de *Josaphat et Barlaam*, attribué à saint Jean Damascène, qui vivait au huitième siècle de notre ère [7]. Le récit de ce roman, tout tronqué qu'il est, offre un rapport évident avec un délicieux épisode du grand poëme indien du *Râmâyana*, intitulé : *La séduction de Richyasringa*, et les lecteurs français sont à même de juger de ce rapport par l'élégante traduction que le savant Chézy a donné de l'épisode indien [8].

L'examen que je viens de terminer a prouvé que le type de plusieurs fictions des *Mille et une Nuits* et autres recueils de contes arabes ou persans se retrouve dans des livres indiens, et il ne peut, ce me semble, y avoir matière à aucun doute sur la question de savoir quel est le peuple qui a imité l'autre. Les Arabes sont naturellement hors de cause, le témoignage d'un de leurs meilleurs historiens ne permettant pas de douter qu'ils n'aient emprunté aux Persans quelques-uns au moins des contes que renferment les *Mille et une Nuits*. C'est donc entre les Persans et

[1] *Bahar-Danush*, t. III[e], p. 211.

On trouve dans Plutarque (*Vie de Démétrius*, chap. 31, trad. de Ricard) et dans Clément d'Alexandrie (*Stromat.* Ludg. Bat., 1616, in-fol., p. 379), un conte qui offre de l'analogie avec cet incident et qui a passé dans Rabelais (*Pentagruel*, liv. III, ch. 36) et dans nombre de recueils de nouvelles ou de facéties. (Voyez une note de M. Francisque Michel, dans l'introduction de son édition des *OEuvres de Sterne*. Paris, 1837, gr. in-8°.)

[2] Voyez ci-dessus, p. XXI, l'origine indienne de cet épisode qui se retrouve dans un conte des *Mille et un Jours*.

[3] *Bahar-Danush*, vol. I, p. 184 et suiv.

[4] Voyez l'*Histoire d'Atalmulc et de la princesse Zélica* dans les *Mille et un Jours*.

[5] *Bahar-Danusch*, vol. II, p. 64.

[6] VII[e] Journée, IX[e] Nouvelle.

[7] Voyez le conte de la *Gageure des trois Commères*.

[8] *Bahar-Danush*, vol. II, p. 213. — Voyez aussi l'*Histoire de Mazen* dans les contes supplémentaires des *Mille et une Nuits*, p. 729.

[9] *Fabliaux traduits par Legrand d'Aussy*, t. I, p. 195, édit. de 1829, in-8°.

[1] *Les Nichelungen* ou *les Bourguignons chez Attila, roi des Huns*, poëme traduit de l'ancien idiôme teuton, par M[r] Ch. Moreau de la Meltière, Paris, 1837, in-8°, vol. II, p. 129 et 147.

[2] *Bahar-Danush*, vol. III, p. 279.

[3] *Histoire de la belle Aroüya*.

[4] *Bahar-Danusch*, vol. III, p. 284. — Voyez l'*Histoire de Coudoufe et de Dilara* dans les *Mille et un Jours*.

[5] Introduction de la IV[e] Journée.

[6] Nov. XIII. Come uno re fece nodrire uno suo figlivolo dicci anni in luogo tenebroso, e poi li mostro tutte le cose e piu li piacque le femine. (*Libro di Novelle et di bel parlar gentile*. In Fiorenza, 1572, p. 17.)

[7] *Histoire de Barlaam et de Josaphat*, traduite par Jean de Billy. Paris, 1574, in-8°, p. 130.

[8] Voyez les notes de la traduction française du drame sanscrit, intitulé *La reconnaissance de Sacountala*. Paris, 1832, in-8°, p. 278.

les Indiens que la question de priorité reste à débattre, et elle ne me paraît pas offrir d'incertitude. Le goût des Persans pour les fictions indiennes est un fait historique prouvé par le voyage que fit au sixième siècle de notre ère le médecin Barzouyeh par l'ordre du roi Chosroès Nouschirvan, avec la mission de rapporter le fameux recueil des fables de Bidpaï. On a vu d'ailleurs que le type de la fable, qui fait partie de l'introduction des *Mille et une Nuits*, se retrouve dans un poëme sanscrit très-ancien ; et un des contes persans que Pétis de La Croix a traduits repose sur une croyance superstitieuse particulière à l'Inde.

Les Indiens ont donc quelques droits à être considérés comme les inventeurs du conte, et les fictions des *Mille et une Nuits*, dont on reconnaît le modèle dans des recueils composés aux Indes, viennent probablement de cette contrée. Il serait absurde toutefois d'en tirer la conséquence que les autres récits du livre arabe ont la même origine, et le savant Schlegel, qui a examiné avant moi cette question, que j'espère avoir éclaircie par des preuves plus nombreuses, n'a point avancé cette assertion. Il faut convenir, en outre, que les Persans et les Arabes se sont approprié souvent les contes dont l'invention ne leur appartenait pas, par tous les développemens que la richesse de leur imagination leur a fournis ; et en essayant d'établir la priorité en faveur des Indiens, j'ai moins cherché à en faire honneur à ce peuple ingénieux qu'à jeter quelque jour sur un sujet fort intéressant pour l'histoire de la littérature orientale.

§ IV. — INTRODUCTION DES CONTES ORIENTAUX EN EUROPE.

Dans le cours de l'analyse que je viens de faire, j'ai eu de temps à autre l'occasion de signaler quelques rapports entre des contes indiens et des nouvelles ou fabliaux de notre Occident : c'est un sujet qui mérite qu'on y revienne, et je vais maintenant rechercher par quelles voies des compositions, dont l'origine orientale ne peut pas être révoquée en doute, ont pu s'introduire en Europe.

Cette recherche, qui offre un grand intérêt, se lie naturellement à une question fort curieuse et d'une grande étendue, celle de l'origine des productions romanesques en Europe. Depuis la publication du savant traité de Huet sur l'*Origine des Romans*, dans lequel le docte évêque a fait preuve d'autant d'érudition que de goût, plusieurs systèmes étayés de preuves ingénieuses, et dont je ne puis donner ici qu'un simple énoncé, ont été proposés pour l'explication de cette question littéraire, à la fois si intéressante et si difficile à résoudre. Mallet, dans son introduction à l'*Histoire du Danemark*, et le savant Percy, éditeur d'un recueil fort estimé intitulé *Restes d'anciennes poésies anglaises*, attribuent aux anciens scaldes ou bardes du Nord l'invention des fictions merveilleuses ; M. Leyden la trouve chez les Bretons ; M. Warton, qui n'a fait que reproduire, en la développant, une opinion de Saumaise[1], fait honneur de l'introduction des récits merveilleux aux Sarrasins d'Espagne ; d'autres, enfin, ont trouvé dans les fictions de la mythologie classique, altérées et dénaturées par le mélange des idées et des mœurs du moyen âge, l'origine des productions romanesques[2]. M. Ellis, auteur d'un travail très-recommandable sur les anciens romans anglais en vers, a fait une remarque fort juste, c'est que le défaut capital de ces divers systèmes est d'avoir voulu rapporter tout à une seule et même source, qu'ils sont faux dans leur exagération, mais qu'ils peuvent offrir chacun quelque chose de vrai[3]. La discussion de ces diverses théories exigerait des développemens étrangers à cette notice : il me suffira, pour l'objet que je me propose, d'examiner rapidement l'hypothèse de Warton, qui trouve chez les Maures d'Espagne la source des fictions romanesques du moyen âge : ce qui m'amène naturellement a considérer par quelle voie les contes orientaux ont pu pénétrer en Europe.

L'invasion de l'Espagne par les Sarrasins au huitième siècle de notre ère est un des faits les plus importans de l'histoire moderne. Quelques mois suffirent aux sectateurs du prophète pour enlever aux chrétiens la partie la plus considérable et la plus riche de la Péninsule. Les conquérans, une fois maîtres du pays, perdirent peu à peu leur farouche enthousiasme. Pendant que l'Espagne chrétienne était plongée dans l'ignorance, les musulmans de Cordoue cultivaient les sciences et les arts et offraient le tableau de ces mœurs polies qui ont rendu les Maures d'Espagne si célèbres. Des écoles, où d'habiles savans professaient la médecine, les mathématiques, l'astronomie, l'astrologie et les sciences occultes qui jouissaient d'une si grande faveur au moyen âge, étaient établies dans les principales villes soumises à la domination arabe, et ces écoles étaient le rendez-vous non-seulement de tous les doctes musulmans, mais des chrétiens eux-mêmes. Les monumens historiques et les romans du moyen âge en font foi. Les *grands clercs* et *habiles physiciens* qui figurent dans les romans sont souvent représentés comme ayant étudié à Cordoue, à Séville et à Tolède[4], et parmi les savans qui allèrent étudier chez les Arabes les sciences dont ils avaient le privilége, on remarque le célèbre Gerbert, qui fut

[1] Voyez le traité de Huet sur l'*Origine des Romans*. Paris, 1678, in-12, p. 131.

[2] On trouvera un exposé assez détaillé de ces divers systèmes dans le Ier volume de l'*History of Fiction* de Dunlop (Édimbourg, 1816, p. 157 et suiv.), ainsi que dans l'introduction de la traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, par le rev. Ch. Swan.

[3] *Specimens of early english metrical romances*, 2e édition, Londres, 1811, vol. Ier, p. 37.

[4] Dans le roman de Théséus de Cologne, il est question «d'un habile physicien, nommé Druinas de Lintergot, lequel estoit moult grand clerc et avoit estudié à Tollette (Tolède), où il

pape sous le nom de Silvestre II et mourut en 1003. Il était très-versé dans les sciences mathématiques ; aussi ses contemporains n'ont-ils pas manqué d'en faire un magicien. Guillaume de Malmesbury, historien anglais du douzième siècle, qui nous donne dans sa chronique des détails très-curieux sur ce célèbre personnage [1], le représente comme le héros d'un événement qui n'est autre chose qu'une légende orientale altérée qu'on retrouve dans les ***Mille et une Nuits*** [2], et il lui attribue plusieurs constructions magiques plus merveilleuses les unes que les autres.

Une preuve de l'influence des Maures sur la littérature espagnole a été tirée par Warton d'un fragment latin cité par Du Cange [3], et d'où il résulte que les Espagnols, peu de temps après l'invasion des Sarrasins, négligèrent entièrement l'étude du latin, et, séduits par la nouveauté des livres apportés par les conquérans, adoptèrent cette pompe de style particulière à la littérature orientale.

Warton a tiré de ce passage des conclusions beaucoup trop larges lorsqu'il en a conclu que les fictions orientales, si séduisantes par un éclat de descriptions, une variété d'images et une richesse d'invention jusqu'alors étrangères aux froides conceptions des climats de l'Occident, avaient été reçues avec empressement et s'étaient universellement répandues, et que de l'Espagne, au moyen de communications commerciales par les ports de Toulon et de Marseille, ces fictions avaient bientôt passé en France et en Italie [4].

Toutefois le passage cité par Du Cange, restreint à sa véritable portée, n'en est pas moins curieux, et, joint aux faits que j'ai énoncés auparavant, il concourt à prouver l'attrait particulier que les sciences et les lettres cultivées par les musulmans offraient aux chrétiens, malgré la haine que la différence de deux religions ennemies devait maintenir entre des peuples guerroyant sans cesse les uns contre les autres : et si l'on avait besoin d'une autre preuve, on la trouverait dans la forme même de certaines poésies. M. Fauriel, dans son travail ***sur l'Epopée chevaleresque***, n'hésite pas à regarder comme certain que c'est aux Arabes que nos romanciers ont emprunté les tirades monorimes ; le même savant fait remarquer que la manière dont les vers et la prose sont séparés dans le roman d'***Aucassin et Nicolette*** est précisément la même que celle que l'on observe dans les romans arabes populaires, et il ne doute pas que le romancier chrétien n'ait imité les formes de la narration arabe.

Une large part dans l'introduction des fictions orientales en Europe doit encore être attribuée aux pèlerinages à la Terre-Sainte, aux voyages aventureux et surtout aux croisades. Les rapports que ces grandes représailles du christianisme contre la religion de Mahomet établirent entre l'Orient et l'Occident ne durent pas manquer d'introduire en Europe quelques récits romanesques, productions dont la société d'alors n'était pas moins avide que la nôtre. Pendant la durée des guerres saintes, plus d'une trêve amena des relations entre les chrétiens et les musulmans. Les chevaliers qui prenaient la croix n'étaient pas tous des fanatiques ayant en haine ou en souverain mépris ce qui pouvait venir des infidèles. Parmi ces chevaliers, il s'en trouvait qui étaient à la fois grands batailleurs, grands pourfendeurs de Sarrasins, et cependant partisans de la gaie science. Quenes de Béthune [5], Ville-Hardouin, Joinville et d'autres que je pourrais citer,

avoit retenu un peu de l'art de négromancie. » (*Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, vol. O, p. 63.)

Dans la vie fabuleuse de Virgile, composée au moyen âge, le poëte de Mantoue est envoyé à Tolède pour étudier les sciences, et c'est dans une caverne des environs de la ville qu'il trouve un démon qui lui donne une *librairie* de nécromancie (Voyez une note des *Mille et une Nuits*, p. 27.)

[1] « Gerbert, dit Malmesbury, alla en Espagne étudier l'astronomie et les autres sciences de ce genre enseignées par les Sarrasins, qui occupent aujourd'hui les parties méridionales de l'Espagne. Ils ont choisi Seville pour métropole, et suivant la coutume de leur pays, ils étudient les arts de la divination et de la magie.—Là Gerbert surpassa bientôt Ptolémée dans l'usage de l'astrolabe, Alchind dans la connaissance de l'astronomie, Julius Firmicus dans celle de l'avenir (*fatality*). Il apprit à interpréter le vol et le langage des oiseaux, et à faire sortir des spectres de l'enfer. Il apprit encore là tout ce que la curiosité des hommes a découvert pour la destruction ou l'avantage du genre humain. Je ne dis rien de son habileté en fait d'arithmétique, de musique et de géométrie, dont il faisait peu de cas pour lui-même, mais qu'il s'est pourtant efforcé d'introduire en France, où elles avaient été depuis longtemps oubliées. Il fut certainement le premier qui emprunta l'*algorithme* aux Sarrasins et qui appliqua à cette science des règles que les plus habiles ne peuvent pas expliquer. » (*De Gestis reg. angl.*, lib. II, cap. 10. — Warton, *Dissertation on the Gesta Romanorum* p. CCXX.)

[2] « Il y avait à Rome, dit Malmesbury, une statue de bronze qui étendait le doigt indicateur de la main droite et qui portait écrit sur le front : *Frappez là*... Gerbert découvrit le mystère, à midi il observa la place de l'ombre du doigt sur le sol et marqua l'endroit. Pendant la nuit il s'y rendit avec un page portant une lampe. Par une opération magique il fit dans la terre une ouverture par laquelle le maître et le valet descendirent et arrivèrent à un vaste palais. Les murailles et les plafonds étaient d'or massif, ainsi que toute la structure. Ils virent des statues d'or, des chevaliers jouant aux échecs, avec un roi et une reine également en or, assis à un banquet, entourés de nombreux serviteurs en or, et de coupes d'une valeur et d'une grandeur immenses. Dans un coin était une escarboucle dont les feux éclairaient tout le palais. En face était une statue avec un arc bandé. Gerbert et son page ayant essayé de toucher à quelque chose, les statues d'or semblèrent vouloir se précipiter sur eux. Gerbert eut la prudence de ne pas faire une seconde tentative ; mais le page fut assez hardi pour prendre sur la table un couteau en or d'un admirable travail. A l'instant toutes les statues se levèrent avec un bruit effroyable, l'archer décocha sa flèche sur l'escarboucle et tout rentra dans les ténèbres. Le page replaça le couteau, sans quoi il aurait souffert, ainsi que son maître, une mort cruelle. » (Malmesbury l. c. — Warton l. c. — Voyez aussi l'*Histoire de Zobéide* dans les *Mille et une Nuits*, p. 100.)

[3] *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, vol. Ier, préf. p. XXVI, § 31. — Introduction de la traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, par le rev. Charles Swan, p. XIX.

[4] Warton, *Dissertation* I. *Of the origin of romantic Fiction in Europe* (*the history of English poetry*, vol. Ier, p. I et II.)

[5] Voyez sur ce personnage le *Romancero français* de M. Paulin, Paris.

n'étaient ni des ignorans ni des fanatiques ; et Richard-Cœur-de-Lion, ce roi troubadour, avait bien certainement su profiter de son pèlerinage guerrier pour recueillir quelques fictions orientales. L'historien Mathieu Paris lui fait, à son retour de la croisade, réciter un apologue tiré du recueil de Bidpaï, recueil dont il n'existait alors aucune version en langue européenne.

D'après cet aperçu des rapports qui ont pu, à diverses époques, s'établir entre les sectateurs de l'Alcoran et les peuples chrétiens au moyen âge, on ne sera pas surpris que des idées et des croyances superstitieuses originaires de l'Orient aient pu pénétrer en Europe ; qu'une partie des moyens merveilleux et des créations fantastiques qui figurent dans les romans de chevalerie, dans ceux de la Table-Ronde, de Charlemagne ou des Amadis, comme les talismans, les opérations magiques, les dragons, les griffons, les géans, aient été considérés comme venant du pays des fictions ; et qu'enfin quelques incidens particuliers de ces romans de chevalerie, comme l'enchantement du vallon des faux amans, dans *Lancelot du Lac* ; le cor enchanté, de *Tristan de Léonoys* ; la montagne d'aimant, qui figure dans l'*Histoire du duc de Bavière*, ainsi que dans plusieurs autres romans ; l'épisode du monstre marin pris pour une île, dans l'*Orlando innamorato*, et celui de l'orque, dans le poëme de l'Aristote, puissent être considérés comme des emprunts faits à l'Orient, quoique d'ailleurs les poëmes ou récits romanesques où l'on rencontre ces incidens dérivent de traditions, légendes ou chants populaires nés en Europe. Je vais maintenant entrer dans quelques détails sur les poëmes, les romans et les contes ou fabliaux du moyen âge, dont le sujet offre une analogie encore plus marquée avec des compositions en langue orientale.

Trois fabliaux analysés par Legrand d'Aussy [1], *le Sacristain de Cluny*, *le Prêtre qu'on porte* ou *la longue nuit*, et *le Sacristain*, lesquels ne sont que trois rédactions différentes du même conte, offrent trop de rapport avec l'*Histoire du Bossu*, dans les *Mille et une Nuits*, pour qu'on ne puisse pas avancer que cette dernière histoire a servi de modèle aux autres. Un autre fabliau fort plaisant, intitulé : *De la Dame qui attrapa un prêtre, un prévôt et un forestier* [2], dérive sans aucun doute d'un conte venu de l'Inde et assez répandu en Orient, puisque j'en trouve cinq rédactions différentes [3]. Parmi les contes facétieux, je ne dois pas oublier *le Testament de l'Ane*, par Rutebœuf [4], conte fort comique, qui a passé dans maint recueil, et que Lesage, en dernier lieu, a fini par s'approprier pour le placer dans l'histoire de don Raphaël, du roman de Gil Blas. Le même conte a été cité par d'Herbelot [5] comme se trouvant dans un recueil de facéties écrit en turc, et quoique Lamaï, auteur de ce recueil, ait vécu au quinzième siècle et soit par conséquent postérieur au conteur français, je n'hésite pas à croire le conte emprunté à l'Orient. Rutebœuf, qui vivait sous saint Louis, fait souvent allusion aux croisades dans ses écrits. Sans doute il avait eu plus d'une occasion de s'entretenir avec des croisés ou pèlerins revenus de la Terre-Sainte, et c'est à une communication orale qu'il devait probablement le sujet de son fabliau.

Quelque temps après Rutebœuf, le poëte Adenès composait son roman en vers de *Clamades et Clarmonde* [6], qui, plus tard, fut rédigé en prose et que le comte de Tressan a analysé dans ses *Extraits des romans de chevalerie*. Le spirituel mais peu exact abréviateur avait déjà fait remarquer que le poëme d'Adenès reposait sur la même donnée que l'*Histoire du Cheval enchanté* dans les *Mille et une Nuits* ; mais il ne pouvait pas savoir que, dans un passage fort curieux d'un autre poëme du même trouvère, intitulé : *Beuves de Commarchis*, Adenès déclare qu'il a été lui-même en Orient [7].

Le joli roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*, composé au quinzième siècle, offre deux incidens principaux également puisés dans un conte des *Mille et une Nuits*. Le sachet de *cendal* renfermant les anneaux de la belle Maguelonne est enlevé à Pierre de Provence par un oiseau de proie, de la même manière que le talisman de la princesse Badoure est enlevé au prince Camaralzaman [8] ; et cet évènement amène également dans les deux récits la séparation de l'amant et de sa maîtresse. L'expédient imaginé ensuite par Camaralzaman de cacher son trésor dans des barils d'olives [9] se retrouve encore dans l'histoire de Pierre de Provence [10].

Un autre roman du quinzième siècle, celui de *Huon de Bordeaux*, offre, comme le précédent, deux circonstances empruntées à l'Orient selon toute apparence. Le cor donné à Huon de Bordeaux par le roi de féerie Oberon, et dont il lui suffit de sonner pour faire voler à son secours Oberon accompagné d'une armée de génies [11], rappelle le tambour magique du conte de *Mazen* [12], qui jouit de la même vertu. Cette

[1] *Fabliaux*, t. IV, p. 266, édition de 1829, in-8°.
[2] Legrand d'Aussy, *ibid*, t. IV, p. 246.
[3] Voyez l'*Histoire de la belle Arouya* dans les *Mille et un Jours*, et ci-dessus, p. xx.
[4] Legrand d'Aussy, *ibid*, t. III, p. 105.
[5] *Bibliothèque orientale*, article *cadhi*.
[6] Le roman de *Clamades* fut composé de 1275 à 1283. (*Lettre de M. Paulin Paris à M. Monmerqué*, p. xlviij.)
[7] Je suis redevable de cette indication à M. Francisque Michel, qui se propose de publier incessamment le roman de *Beuves de Commarchis*, d'après un manuscrit de l'Arsenal.
[8] CCXXIII^e Nuit, p. 298.
[9] CCXXVI^e Nuit, p. 307.
[10] Voyez les *Œuvres de Tressan* t. III, p. 359 et 372, édition de 1822.
[11] Voyez l'édition gothique et l'analyse du roman dans les *œuvres de Tressan*, t. IV, p. 144, édition de 1822.
[12] Voyez les *Contes supplémentaires* des *Mille et une Nuits*, p. 713.

coupe, autre présent d'Oberon, et qui se remplit d'un vin délicieux au gré de celui qui la tient, pourvu qu'il ait la conscience pure, semble encore une fiction orientale; et je trouve dans les *Mille et un Jours*[1] et dans le roman persan intitulé *Behar-Danisch*[2], une coupe douée de propriétés analogues.

Enfin, dans une anecdote assez connue et mise sur le compte du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, on suppose que ce prince, ayant un soir trouvé sur la place de son palais un homme du peuple complètement ivre, eut la fantaisie de le faire transporter dans ses appartemens. Le pauvre diable se réveilla le lendemain, à sa grande surprise, dans un lit magnifique, et reçut toute la journée les honneurs que l'on avait coutume de rendre au duc. Mais le soir, à la suite d'un festin splendide, il retomba dans l'ivresse la plus complète; et ayant été reporté sur la place couvert de ses haillons, le lendemain, à son réveil, il s'imagina que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un songe. Cette plaisante anecdote dérive probablement de l'histoire du *Dormeur éveillé*[3].

L'examen des recueils des conteurs italiens offrira encore matière à des rapprochemens curieux. Je reconnais dans une nouvelle de l'ancien livre intitulée *Cento novelle antiche*[4], le sujet du conte des *Trois Aventuriers*, traduit par M. Jonathan Scott, dans sa continuation des *Mille et une Nuits*[5]. Les principales circonstances d'un conte indien, du *Vrihat-Katha*[6], reproduit dans le *Behar-Danisch*[7], et qui a pour sujet l'histoire d'une femme qui, par un heureux stratagème, sauve son mari accusé d'adultère en se mettant à la place de sa complice, qu'elle fait évader de la prison sous ses propres vêtemens, se retrouvent dans la VII^e^ nouvelle de la IV^e^ partie du recueil de Bandello. La V^e^ nouvelle de la X^e^ journée du *Décaméron* rappelle un des plus jolis contes de l'*Histoire de la sultane de Perse et des Visirs*, traduite par Pétis de La Croix[8]. La XXXIII^e^ nouvelle de Massuccio, dans laquelle une jeune femme imagine de se faire passer pour morte et de se faire mettre au tombeau dans le but d'aller retrouver son amant qu'un crime capital a forcé de prendre la fuite, se retrouve avec d'autres détails dans les *Mille et un Jours*[9] et dans le *Behar-Danisch*[1]. Enfin la nouvelle si connue de *Joconde*, dans le *Roland furieux*, offre, avec l'introduction des *Mille et une Nuits*, un rapport qui avait déjà été remarqué, et la date antérieure du recueil arabe ne permet pas de supposer que le conteur musulman ait imité le poëte italien.

Le spirituel auteur des *Piacevoli Notti*, Straparole, qui écrivait dans la première moitié du seizième siècle, est le conteur qui a fait le plus d'emprunts à l'Orient. Je remarque dans ses *Facécieuses nuicts* six contes évidemment puisés à des sources orientales, sans compter ceux dont quelques détails seulement dérivent de cette origine. Trois de ces contes se retrouvent dans les *Mille et une Nuits*: l'*Histoire de Lancelot, roi de Provins*[2], ne diffère presque en rien de celle *des Deux Sœurs jalouses de leur cadette*, laquelle termine la traduction de Galland; le conte de *maître Lactance, tailleur, et de son apprenti Denys*[3] reproduit les principales circonstances de la lutte de la princesse et du mauvais génie dans l'histoire du *Second calender*[4]; le conte de *Féderic du Petit-puys, lequel entendoit le langage de tous animaux*[5], offre beaucoup de ressemblance avec la fable que le visir, père de Scheherazade, raconte à sa fille pour la détourner du projet d'épouser le sultan des Indes[6]; l'histoire d'*Hermion Glauce d'Athènes, et de sa femme Philène Centurionne*[7], ne diffère point pour le fond de celle de la *Femme justifiée*, fort agréablement narrée par Cardonne dans ses *Mélanges orientaux*[8]; l'histoire d'*Isotte, femme de Lucafer Albani, de Bergame*[9] dérive probablement de celle de l'*Ecuyer Saddyk*, dans les *Contes turcs*, traduits par Pétis de La Croix. Enfin, l'histoire de *Galiot, roi d'Angleterre, et de son fils né sous la forme d'un porc*[10] a certainement pour type un conte indien du *Pantcha-Tantra*, par l'intermédiaire de quelque version persane ou arabe. Je pourrais joindre à ces nouvelles celle qui repose sur le même sujet que le *Belphégor*[11], mais il est probable que Straparole a emprunté son conte à Machiavel. La nouvelle de ce dernier est tirée du roman turc des *Quarante visirs*.

[1] Voyez l'*Histoire d'Aboulcassem*.

[2] *Bahar-Danush*, t. II, p. 251.

[3] Voyez les *Mille et une Nuits*, p. 464, *note*.

[4] *Dun Savio greco, ch' uno re teneva in pregione, come giudico duno destriere*. Cette nouvelle est la troisième dans l'édition de Milan de 1825, et la seconde dans l'édition publiée à Florence en 1572.

[5] Voyez les *Contes supplémentaires*, p. 691.

[6] *Quarterly oriental magazine* de Calcutta, sept. et déc. 1824, p. 107.

[7] *Bahar-Danush*, t. I^er^, p. 178.

[8] Voyez le conte du *Mari, de l'amant et du voleur* dans l'*Histoire du sultan Akschid*. Ce conte dérive évidemment du IX^e^ du *Vetâla-Pantchavinsati*. (Voyez ci-dessus p. XX l'analyse de ce recueil indien.)

[9] *Histoire de la princesse Zélica*.

[1] *Bahar-Danush*, t. I^er^, p. 184.

[2] IV^e^ Nuit, III^e^ conte, édition de 1726, in-12, t. I^er^, p. 292.

[3] VIII^e^ Nuit, V^e^ conte, t. II, p. 165.

[4] L^e^ et LI^e^ Nuits, p. 78 et 79.

[5] XII^e^ Nuit, III^e^ conte, t. II, p. 367.

[6] l'*Ane, le bœuf et le laboureur*, p. 9.

[7] IV^e^ Nuit, II^e^ conte, t. I^er^, p. 281.

[8] Paris, 1770, in-12, t. I^er^, p. 39. — Cette histoire renferme un incident qui forme le dénoûment de la nouvelle de Straparole et qui ne se trouve pas dans le conte du *Thouthi-Nameh*, dont j'ai parlé plus haut (voyez ci-dessus, p. XXII). On rencontre encore cet incident dans l'*Histoire de sir Tristrem*, analysée par Walter Scott.

[9] III^e^ Nuit, V^e^ conte, t. I^er^, p. 249.

[10] II^e^ Nuit, I^er^ conte, t. I^er^, p. 98.

[11] II^e^ Nuit, IV^e^ conte, p. 144.

Les rapprochemens que je viens de faire et auxquels on pourrait sans doute en ajouter d'autres constituent des emprunts faits à l'Orient, selon toute apparence, mais pour lesquels on est en général réduit aux conjectures. Peut-être plusieurs des trouvères, romanciers ou *novellieri* dont je viens de parler devaient-ils le sujet de leurs ingénieux récits à des traductions composées en langue latine par de doctes moines ou par des juifs convertis à la religion chrétienne, et ces traductions, demeurées manuscrites, gisent aujourd'hui ignorées sur les rayons poudreux de quelques bibliothèques, ou même se sont perdues. L'arabe et surtout l'hébreu étaient cultivés au treizième et au quatorzième siècle par plus d'un docte clerc. Nul doute qu'un grand nombre de contes n'aient été traduits de l'arabe en hébreu, et que ces versions hébraïques, traduites elles-mêmes en latin, n'aient pu servir de modèle aux trouvères français et surtout aux conteurs italiens. Plusieurs traductions de ce genre, dont l'histoire est parfaitement connue, permettent de regarder comme probable une assertion que de nouvelles études ne manqueront pas de confirmer [1], et c'est ici le lieu de dire quelques mots de ces traductions, qui ont eu quelque influence sur la littérature du moyen âge.

Le plus ancien, selon toute apparence, des recueils de contes orientaux, traduits en latin, est celui qui a pour auteur Pierre Alphonse, et qui est intitulé *Disciplina clericalis*. L'auteur était un juif, né à Huesca en 1062 dans le royaume d'Aragon, et nommé Rabbi Moïse Sephardi. Il se convertit à la foi chrétienne en 1106, et fut baptisé dans sa ville natale, le jour de la fête de saint Pierre, d'où il prit le nom de Pierre, auquel il ajouta celui d'Alphonse; le roi de Castille et de Léon Alphonse VI lui ayant fait l'honneur d'être son parrain. La *Discipline clericale* [2] du rabbin converti, ainsi intitulée parce qu'*elle rend le clerc bien doctriné*, est un ouvrage entièrement puisé dans des auteurs hébreux et arabes. Il a été traduit en vers français au treizième siècle, sous le titre de *Castoiement d'un père à son fils*, et en outre, un assez grand nombre des trente contes qu'il renferme ont passé dans les recueils des auteurs du moyen âge [3]. Je citerai entre autres le second conte [4], qui a fourni à Boccace sa nouvelle si intéressante des *Deux amis* [5]; le douzième [6], dont le même conteur a tiré une nouvelle [7], qui plus tard a fourni à Molière le sujet de son excellente farce de *George Dandin*.

Près de deux siècles après Pierre Alfonse, c'est-à-dire à la fin du treizième, un autre juif converti nommé Jean de Capoue composa, d'après une version hébraïque des fables indiennes de Bidpaï, une traduction latine intitulée *Guide de la vie humaine* ou *Paraboles des anciens sages* [8]. Ce livre, dont l'histoire aussi curieuse que compliquée sera exposée ailleurs [9], fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et les auteurs de fabliaux et de nouvelles le mirent à contribution.

Ce fut encore dans le même siècle et très-probablement tout au commencement, qu'un moine de l'abbaye de Haute-Selve dans le diocèse de Nancy, appelé Dam Jehans, composa d'après un roman écrit en hébreu, mais d'origine indienne, et intitulé *Paraboles de Sendabar*, un livre latin auquel il donna le titre d'*Histoire des sept sages de Rome* [10]. Ce livre obtint un succès que l'on peut appeler prodigieux; il n'est presque aucune des langues de l'Europe qui n'en possède une imitation, et les contes qu'il renferme se retrouvent dans une foule de recueils [7].

Presque tous les contes de la *Discipline clericale* de Pierre Alfonse se retrouvent dans un recueil plus considérable composé au quatorzième siècle, sous le titre de *Gesta Romanorum*, titre assez singulier, attendu que les faits et gestes des Romains figurent pour fort peu de chose dans l'ouvrage, qui se compose de légendes monacales, de contes dévots et chevaleresques, et de fables orientales [8]. Les copies de ce recueil se répandirent promptement, et on croit avec raison que les conteurs du moyen âge y ont souvent puisé. C'est peut-être par l'intermédiaire des *Gesta Romanorun* que Boccace a connu les contes de Pierre Alfonse, qu'il a mis à profit dans son *Décaméron*; c'est encore là qu'il a pris sa nouvelle des deux coffres [9], qui appartient originairement au roman grec de *Josaphat et Barlaam* [10].

[1] Un jeune orientaliste très-versé dans la langue hébraïque, M. Pichard, s'occupe avec beaucoup de zèle de cette question curieuse.

[2] Le texte latin de la *Disciplina Clericalis* a été publié pour la première fois en 1824 (2 vol. in-12), par la *Société des Bibliophiles*, avec une traduction française en prose, du XV^e^ siècle, intitulée *Discipline de Clergie*. Le second volume renferme la traduction en vers, ayant pour titre *Castoiement d'un père a son fils*. — M. Schmidt a publié en 1827 à Berlin une seconde édition plus correcte du recueil de Pierre Alfonse.

[3] Legrand d'Aussy a donné l'analyse de presque tous les contes de Pierre Alfonse. (Voyez pour les plus intéressans, le t. II, p. 393; le t. III, p. 62, 67, 227, 230, 248, 253, et le t. IV, p. 24, 27, 50, 188, 189, édition de 1829 in-8°.)

[4] La *Discipline de Clergie*, édition des Bibliophiles. Paris, 1824, in-8°, t. I^er^, p. 17. — *Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. III, p. 230.

[5] *Décaméron*, X^e^ Journée, VIII^e^ Nouvelle.

[6] La *Discipline de Clergie*, p. 81. — *Fabliaux*, t. III, p. 146. — Ce conte a passé dans le roman des *Sept Sages de Rome*.

[7] *Décaméron*, VII^e^ Journée, IV^e^ Nouvelle.

[8] *Directorium humanæ vitæ, alias Parabolæ antiquorum sapientum.*

[9] Voyez le second volume de la collection des CONTES ORIENTAUX, et l'ouvrage intitulé *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, Paris, Techener, 1838, in-8°.

[10] *Historia septem sapientum Romæ.*

[7] Voyez aussi pour ce livre le second volume des CONTES ORIENTAUX et l'*Essai sur les Fables indiennes*.

[8] Voyez sur cet ouvrage la dissertation insérée par Warton dans le premier volume de son *Histoire de la poésie anglaise*. — Le révérend Charles Swan en a publié une traduction anglaise en 1824.

[9] X^e^ Journée, I^re^ Nouvelle. — *Dissertation de Warton*, p. ccxxij. — *Gesta Romanorum*, translated by Charles Swan, t. II, p. 95.

[10] *Histoire de Barlaam et de Josaphat*, traduite par Jean de Billy, p. 26 verso.

Le recueil des *Gesta Romanorum*, outre les fables orientales puisées dans la *Discipline cléricale* de Pierre Alfonse, renferme plusieurs contes offrant des détails, ou fondés sur des fictions dont l'origine orientale est très probable, ces fictions se retrouvant dans des ouvrages écrits en hébreu, en arabe ou en turc [1]. Je citerai particulièrement le onzième conte qui repose sur un préjugé très-répandu dans l'Orient [2], le CIIIe [3], qui rappelle l'*Histoire du roi Sofi et du chirurgien* dans les *Contes Turcs* traduits par Pétis de Lacroix, et le CXIe [4] qui offre quelque rapport avec l'*Histoire de l'écuyer Saddyk* des mêmes *Contes turcs*.

§ V. — MÉRITE DU TRAVAIL DE GALLAND.

Les diverses traductions ou imitations des contes orientaux composées en langue latine, et dont je viens de dire quelques mots, n'avaient pu donner qu'une faible idée des fictions orientales ; il était réservé à un homme à la fois savant et spirituel de les populariser parmi nous.

Galland nous apprend lui-même, dans sa préface des *Mille et une Nuits*, qu'il n'a pas essayé de faire une traduction littérale, mais qu'il a cherché à concilier l'exactitude et le goût. Quelques orientalistes plus sévères, entre autres Richardson dans sa *Grammaire arabe*, ont blâmé le système adopté par l'orientaliste français, mais ils ont été, ce me semble, victorieusement réfutés par M. Caussin de Perceval.

« On a reproché à M. Galland, dit le savant professeur, de s'être donné trop de liberté en traduisant. En lui faisant ce reproche, on n'a peut-être pas fait assez d'attention à la différence du génie des langues et à la nature de l'ouvrage. M. Galland savait très-bien l'arabe, mais il ne croyait pas pour cela que tout ce qui était traduit littéralement de l'arabe pût plaire à des lecteurs français. Il voulait faire un ouvrage agréable dans sa langue maternelle et il y a réussi, mais pour y parvenir il fallait se conformer au goût de la nation. M. Galland a donc été obligé, non-seulement de retrancher, d'adoucir, d'expliquer, mais même d'ajouter, car les auteurs orientaux, qui tombent souvent dans des répétitions ou qui s'appesantissent sur des détails inutiles, laissent quelquefois à deviner bien des choses, et leur narration vive, comme leur imagination, est souvent trop rapide et même obscure pour nous. En s'attachant servilement à son original, M. Galland n'aurait fait probablement qu'un ouvrage insipide [1]. »

Ce jugement de M. Caussin de Perceval porté en quelque sorte les pièces en main, puisque le savant orientaliste a pris la peine de rapprocher de la traduction de Galland un fragment de version littérale, ce jugement, dis-je, est parfaitement conforme à celui de M. Jonathan Scott, traducteur d'un supplément des *Mille et une Nuits* en anglais [2] ; et M. Silvestre de Sacy, dont le témoignage est d'une si grande autorité, dit qu'il ne craint pas d'avancer que l'ouvrage a beaucoup gagné sous la plume du traducteur français [3].

Les suppressions que Galland a faites dans le texte des *Mille et une Nuits* portent principalement sur les pièces de vers dont ces contes sont semés dans l'original. Le traducteur français en a retranché le plus grand nombre, et lorsqu'il les a conservées, il s'est contenté d'en donner la substance [4]; quelquefois même, il les a placées simplement dans le récit comme discours ou comme réflexion [5]. « Ce retranchement il est vrai, dit encore M. Caussin de Perceval, fait perdre à l'ouvrage sa forme primitive et lui ôte l'agrément et la variété qui résultent de ce mélange de prose et de poésie ; mais pour que ces passages, tirés la plupart de différens poëtes arabes et dont plusieurs ont peu de rapport au sujet, pussent conserver tout leur mérite poétique, et produire dans la traduction l'effet qu'ils produisent dans l'original, il faudrait qu'ils fussent traduits en vers. M. Galland ne l'a point essayé et je crois qu'il a fait sagement. » A cette observation parfaitement juste, j'ajouterai que ces morceaux de poésie n'ont pas tous, à beaucoup près, le même degré de mérite, et que souvent ils viennent interrompre le récit d'une manière qui choquerait notre goût. M. de Hammer n'a pas partagé cette opinion pour les contes supplémentaires des *Mille et Nuits* qu'il a traduits ; et ces contes, en général assez ennuyeux, n'ont pas beaucoup gagné à la conservation des pièces de vers dont ils sont semés. Du reste, pour que le lecteur puisse avoir une idée de ces morceaux de poésie, je citerai les trois suivans dont j'emprunte la traduction à l'*Anthologie arabe* de M. Humbert.

[1] Voyez la dissertation de Warton déjà citée et la traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, par le révérend Charles Swan. (Londres, 1824, 2 vol. in-12), t. Ier, p. 282, 342, 373, et t. II, p. 402, 443, 531.

[2] Voyez la *Dissertation* de Warton, p. CLXXXV, la *Traduction anglaise* de Charles Swan, t. Ier, p. 44, et l'extrait du *Traité d'histoire naturelle* de Cazwini, traduit par M. Chézy, et inséré dans le IIIe vol. de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, p. 398 de la IIe édition.

[3] *Gesta Romanorum* translated by Swan, t. II, p. 70.

[4] *Gesta Romanorum*, t. II, p. 117. — Les contes étant divisés en deux séries dans la traduction anglaise ; celui-ci et le précédent sont le XXIIIe et le XXXIe de la IIe série.

[1] Édition des *Mille et une Nuits* de 1806, in-18. t. VIII, p. XXVJ.

[2] *Arabian nights*, préface, p. XIJ, et vol. VI, p. 453.

[3] *Mémoires de l'Institut* (*Académie des Inscriptions*), t. X, p. 61.

[4] Voyez l'*Histoire de Bedreddin Hassan* (CXIIe Nuit), celle de *Noureddin et de la belle Persienne* (p. 352, IIe colonne), et celle du *Dormeur éveillé* (p. 441, Ire col.).

[5] Dans l'*Histoire de la belle Persienne*, la réflexion que fait Noureddin sur l'inconstance des amis (p. 340, Ire *col.*), est en vers dans l'original : et M. Humbert l'a reproduite dans son *Anthologie arabe* (p. 23).

CHANT D'UN PÊCHEUR [1].

« O toi qui t'enfonces dans les ténèbres de la nuit et » t'exposes à la mort, cesse de te morfondre en vain; » la richesse n'est pas le prix du travail.

» Ne vois-tu pas le pêcheur, pour gagner de quoi » vivre, debout sur le rivage des mers, pendant la » la nuit la plus obscure? Tantôt il plonge dans le » sein des eaux, jouet des vagues; tantôt l'œil attaché sur son filet, il en épie tous les mouvemens, » jusqu'à l'heure où il s'applaudit de ses veilles, parce que l'hameçon fatal a déchiré la bouche du poisson.

» Alors il vend sa pêche à celui qui a passé la nuit » dans la maison, à l'abri du froid, au sein du bonheur et de l'abondance..... Mais louanges à Dieu en » toutes choses! Il donne à celui-ci, il ôte à celui-là; » l'un tend paisiblement ses filets, l'autre mange avec » délices la proie du pêcheur. »

ÉLÉGIE [2].

« Je demande de tes nouvelles au soleil chaque » fois qu'il se lève, et à l'éclair chaque fois qu'il brille. » Je passe les nuits sans dormir; la passion me plie » et me froisse entre ses mains; néanmoins je souffre sans me plaindre.

» Cruelle amie, si tu t'obstines à m'abandonner, le » glaive de l'absence me percera de mille coups. Que » si tu accordes à mes yeux la faveur d'un seul » regard dans le dénument où je suis, j'estimerai » cette faveur plus précieuse que toutes celles dont » naguère tu me laissais jouir.

» Et ne crois pas qu'une autre amante ait aussi » part à ma tendresse : le cœur de l'homme n'est » point assez vaste pour contenir deux attachemens. » Aie donc pitié d'un amant en proie aux souffrances » de l'amour, et qui, séparé de toi, sent ses entrailles se déchirer et s'en aller par lambeaux.

» Oui, si le destin accorde à mes yeux la faveur » de te revoir, je te bénirai, en le priant de nous » unir pour toujours... Mais, puisse Dieu lui-même » confondre le délateur qui a causé notre séparation » et arrêter le pied des méchans qui s'agitent pour » la prolonger encore! »

PORTRAIT DE NAHMA [3].

» Elle se balance comme une souple tige du myrobonier près de laquelle aurait passé le zéphir, » elle marche fièrement..... Et qu'elle est ravissante! » quel éclat! quelle délicatesse! Elle rit, et l'on voit » briller ses dents; on dirait la lueur d'un éclair autour d'un astre. Elle détache une boucle de ses cheveux noirs, et le matin se change en une nuit profonde; elle découvre son visage, et le monde entier, » d'Orient en Occident, brille de nouveau de la plus » éclatante lumière.

» On dit qu'elle ressemble à un souple rameau; et » vraiment c'est une erreur grossière : les agrémens » d'une jeune gazelle ne sauraient même entrer en » comparaison avec les siens. Ses grands yeux noirs » font expirer d'amour; on commence par être leur » esclave : bientôt ils rendent malades, ôtent la raison, achèvent leur victime.

» Un penchant irrésistible m'entraîne vers elle, et » ce penchant me porte, je le sais, à mille extravagances; mais faut-il s'étonner que celui-là soit dans » le délire, qui a la brûlante fièvre de l'amour? »

§ VI. — CONTINUATEURS DES MILLE ET UNE NUITS.

Le succès de la traduction des *Mille et une Nuits* [1] par Galland a enfanté de nombreuses continuations ou imitations plus ou moins inférieures au modèle. Parmi ces ouvrages, les uns ont été composés d'après des livres en langue orientale, les autres sont le produit de l'imagination des auteurs. La première de ces continuations est celle que le spirituel auteur du *Diable amoureux* composa avec l'aide d'un moine arabe, nommé dom Chavis [2], qui, dans un mauvais langage moitié italien, moitié français, fournit à Cazotte le cadre de la plupart de ses contes, d'après un manuscrit en langue arabe, qui d'ailleurs ne fait point partie du recueil des *Mille et une Nuits*. Les autres histoires, comme celle du *Maugrabi* et du *capitaine Tranchemont*, sont entièrement inventées. Plusieurs de ces contes sont amusans et le style se distingue par l'élégance et la facilité; malheureusement Cazotte, entièrement étranger à l'étude des mœurs et des coutumes des musulmans, n'a nullement cherché à conserver dans ses récits la couleur orientale, ce que Galland a si bien réussi à faire, tout en laissant quelquefois courir sa plume. Cazotte au contraire a tellement amplifié la matière en la surchargeant d'incidens, d'épisodes, de descriptions et de réflexions, que plusieurs des récits originaux sont méconnaissables.

L'altération de la rédaction originale est même si marquée que, lorsque la continuation des *Mille et une*

[1] VIII[e] Nuit. — *Anthologie arabe*, p. 9.
[2] XCIII[e] Nuit. — *Anthologie arabe*, p. 61.
[3] LIX[e] Nuit. — *Anthologie arabe*, p. 65.

[1] La vogue des *Mille et une Nuits* se répandit jusqu'en Angleterre, et Weber rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « Sir James Stewart, lord avocat d'Écosse, ayant trouvé un samedi matin ses filles occupées à la lecture des *Contes arabes*, leur reprocha d'employer à une lecture aussi futile la veille du saint jour du dimanche, et s'empara des volumes : mais y ayant jeté les yeux, il fut tellement séduit par l'attrait de la lecture qu'il y passa toute la nuit, et tenait encore les volumes le dimanche matin. » (Weber, *Tales of the East*, Édimbourg, 1812, in-8°, p. xxij.)

[2] Cette continuation occupe les tomes XXXVII à XL du *Cabinet des Fées*.

Nuits de Chavis et de Cazotte parut, les orientalistes doutèrent généralement de son authenticité, et la considérèrent comme un ouvrage supposé, jusqu'au moment où l'on acquit la preuve du contraire [1]. Aujourd'hui il est facile de savoir jusqu'à quel point Cazotte s'est écarté de l'original ; une traduction nouvelle et plus exacte d'un grand nombre des mêmes contes, faisant partie de la continuation des *Mille et une Nuits*, publiée en 1806 par feu M. Caussin de Perceval, et dans laquelle ce savant professeur a placé d'autres contes tirés d'un manuscrit de sa collection. Le travail de M. Caussin de Perceval fut favorablement accueilli et méritait de l'être. Plusieurs des contes qu'il renferme n'ont cependant de nouveau que la forme. Celui qui est intitulé *Le médecin et le jeune traiteur de Bagdad* [2] ne diffère point pour le fond de l'*Histoire du scheikh Schehabeddin*, dans le roman turc ayant pour titre *la Sultane de Perse et les Visirs*, et que Petis de La Croix a traduit ; il offre en outre des incidens qui se retrouvent dans l'*Histoire de la Lampe merveilleuse* et dans celle du *Sage solitaire et de son élève* [3]. Le conte d'*Attaf ou l'Homme généreux* [4] ressemble beaucoup à l'histoire d'*Abderrahman et de Nasireddolé, roi de Moussel*, dans les *Mille et un Jours*, et l'*Histoire d'Alaeddin* [5] offre quelque ressemblance avec celle de *Couloufe et de la belle Dilara* dans les *Mille et un Jours*.

Une autre continuation des *Mille et une Nuits* a été publiée en anglais par M. Jonathan Scott. Dès l'année 1800, ce savant orientaliste avait conçu le projet d'un grand travail sur les *Mille et une Nuits*. Ayant à sa disposition un manuscrit presque complet de l'original arabe, apporté autrefois de l'Orient par Edward Worthley Montague, outre un fragment assez considérable du même recueil [6], M. Jonathan Scott s'était d'abord proposé de donner une traduction entièrement neuve du livre arabe, mais après un examen consciencieux de son manuscrit, comparé avec la version de Galland, il reconnut le mérite du premier travail, et il se contenta de publier une nouvelle édition de la traduction anglaise composée sur celle du savant français [7], en réunissant dans le dernier volume de cette édition tous les contes inédits qui lui parurent mériter d'être publiés parmi ceux que lui offrait son manuscrit, et peut-être n'a-t-il pas été assez sévère dans son choix. Plusieurs des contes de ce sixième volume ne diffèrent point pour le fond de ceux de la continuation de M. Caussin de Perceval, continuation dont l'orientaliste anglais paraît n'avoir pas eu connaissance.

Le supplément aux *Mille et Nuits* publié par M. de Hammer, quoique composé, à ce qu'il me semble, avant ceux dont nous venons de parler, ou tout au moins vers le même temps, n'a paru que postérieurement et a perdu par ce retard son principal mérite, celui de la nouveauté. Pendant un séjour de deux années à Constantinople, M. de Hammer avait traduit en français, d'après un manuscrit des *Mille et une Nuits*, plus complet que celui de Galland, tous les contes qui ne faisaient pas partie de la version de son savant devancier. Cette traduction française de M. de Hammer fut elle-même traduite en allemand par le professeur Zinserling ; mais l'original s'étant perdu, M. Trébutien jugea à propos de refaire sur la version allemande une traduction française [1]. Ce travail paraît avoir été fait avec soin et conscience, mais il est pénible de dire qu'il ne méritait guère la peine qu'il a coûtée au traducteur français. Plusieurs contes du recueil de M. de Hammer, comme par exemple, celui d'*Ins-Olwoudjoud et de Wird-fil-Ekmam* [2], et celui de *Hassan de Basra* [3] se trouvaient déjà dans le sixième volume de l'édition de M. Jonathan Scott [4] ; d'autres contes ne diffèrent point pour le fond de quelques-uns déjà connus et faisant partie des *Mille et une Nuits* et des *Mille et un Jours*. Les autres peuvent renfermer des détails curieux, mais ils ont généralement paru ennuyeux, et les nombreuses anecdotes que renferme le troisième volume offrent peu d'intérêt, sauf quelques-unes. Parmi ces dernières, je citerai celle qui est intitulée *Accord entre Mesrour et le fils de Farabi* [5], et qui roule sur un sujet assez plaisant depuis longtemps connu en Europe. Mesrour, chef des eunuques d'Haroun-Alraschid, amène au calife un bouffon appelé le fils de Farabi, et dont les discours joyeux doivent dissiper la sombre mélancolie qui obsède le commandeur des croyans ; mais il exige secrètement de cet homme les trois quarts de la récompense qui lui sera donnée. Le bouffon est présenté au calife qui lui promet de l'or s'il réussit à le faire rire, sinon la bastonnade. Il s'épuise en saillies plai-

[1] « C'était l'opinion du docteur Russel, auteur d'une histoire d'Alep remplie de détails interressans, lorsqu'ayant rassemblé un certain nombre de contes arabes séparés, du genre des *Mille et une Nuits*, il trouva dans son recueil le fond de presque tous les contes qui forment le premier et le troisième volume de la continuation de Cazotte. M. Scott regardait pareillement cette continuation comme apocryphe avant d'avoir rencontré dans un manuscrit persan la substance de la plupart des contes qu'elle renferme. » (*Preface* de M. Caussin de Perceval, p. xl.)

[2] Les *Mille et une Nuits*, édition de 1806, t. VIII, p. 79.

[3] Voyez les *Contes supplémentaires*, p. 690.

[4] Édition de 1806, t. IX, p. 1.

[5] *Ibid*, p. 171.

[6] Voyez plus loin la notice des manuscrits.

[7] *The Arabian Nights entertainments, carefully revised, and occasionnally corrected from the arabic ; to which is added a collection of new tales now first translated from the arabic originals; also an introduction and notes, illustrative of the religion, manners and customs of the Mahummedans*, by Jonathan Scott. — London, 1811, 6 vol. in-8°.

[1] *Contes inédits des Mille et une Nuits, extraits de l'original arabe, par M. Joseph de Hammer, traduits en français par M. Trébutien*. Paris, 1828, 3 vol. in-8°.

[2] Tome 1er, p. 45.

[3] Tome II, p. 182.

[4] Voyez les *Contes supplémentaires*, p. 721 et 729.

[5] Tome III, p. 367.

santes, mais sans pouvoir parvenir à dérider le front d'Haroun qui, prenant un bâton, en joue de toutes ses forces sur le dos du fils de Farabi. Le bouffon se rappelant sa convention avec Mesrour, prie le calife de réserver à l'eunuque sa part de coups de bâton. Le calife, éclatant de rire, permet au fils de Farabi de s'indemniser sur Mesrour et leur fait ensuite donner mille dinars [1].

Les *Contes orientaux*, publiés par le comte de Caylus [2], sont annoncés par l'auteur comme tirés des manuscrits de la bibliothèque du roi, et sont extraits en effet des traductions composées par les *jeunes de langue* et déposées au cabinet des manuscrits. Ils sont aujourd'hui à peu près tombés dans l'oubli, et quelques-uns néanmoins méritent d'en sortir. Un de nos plus spirituels écrivains y a puisé le sujet d'un opéra comique [3].

Nous parlerons ailleurs des *Mille et un Jours* traduits par Pétis de La Croix et par le Sage; c'est le meilleur ouvrage auquel le travail de Galland ait donné naissance.

Les *Contes du Scheikh El Mohdy*, traduits de l'arabe par M. Marcel [4], ferment la liste des ouvrages orientaux analogues aux *Mille et une Nuits* et ne les valent pas à beaucoup près. Ce livre ne se recommande guère que par des notes curieuses du savant traducteur.

§ VII. — CONTES FAITS A L'IMITATION DES MILLE ET UNE NUITS.

Tous les ouvrages dont je viens de parler ont été composés sur des manuscrits orientaux, dont le texte est reproduit en français avec plus ou moins de fidélité, selon que les auteurs se sont donné plus ou moins de liberté. Il me reste à dire quelques mots de plusieurs recueils faits à l'imitation de celui de Galland. Les principaux sont : les *Mille et un quart d'heures*, contes tartares [5]; les *Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, contes chinois [6]; les *Sultanes de Guzarate ou les songes des hommes éveillés*, contes mogols [7]. Tous ces contes, qui bien entendu ne sont ni tartares, ni chinois, ni mogols, ont pour auteur Gueulette, écrivain spirituel et fécond, qui a composé ses récits de traits pris dans la bibliothèque orientale de d'Herbelot, dans les relations des principaux voyageurs en Asie, dans les *Lettres édifiantes*, et a de plus largement puisé dans les *Facécieuses nuicts du seigneur Straparole*, et dans d'autres recueils de nouvelles et de facéties [8].

Il faut ranger dans la même classe que les romans de Gueulette, les *Aventures d'Abdallah, fils d'Hanif* [9], ouvrage soi-disant traduit de l'arabe, d'après un manuscrit envoyé de Batavia par un M. Sandisson, mais dont le véritable auteur est l'abbé Bignon. Je ne mentionne ici ce livre, aujourd'hui à peu près oublié, que parce qu'on y trouve l'histoire assez plaisante du *Prince Tangut et de la princesse au pied de nez* [10], que Laharpe a mise en vers d'une manière fort spirituelle [11]. Du reste, l'abbé Bignon n'avait point le mérite de l'invention; il avait pris l'idée de son conte dans le vieux roman de *Fortunatus* [12].

Le spirituel auteur de *Fleur d'épine* et des *Quatre Facardins* occupe un rang à part parmi les imitateurs des *Mille et une Nuits*. On a dit qu'Hamilton, en composant ses contes, avait eu l'intention de tourner en ridicule le recueil arabe dont la traduction venait d'être publiée et qui avait un succès de vogue; c'est en effet assez probable. L'esprit vif et frondeur

[1] Le fond de ce conte se retrouve dans les nouvelles de Sacchetti, et dans les *Facecieuses Nuicts* de Straparole (t. II, p. 90, édit. de 1726, in-12.)

[2] La Haye, 1743, 3 vol. in-12.

[3] Le *Cheval de bronze* de M. Scribe est tiré du conte de *la Corbeille*.

[4] Paris, 1832, 3 vol, in-8°.

[5] Paris, 1723. 3 vol. in-12.

[6] Paris, 1723, 2 vol. in-12.

[7] Paris, 1732, 3 vol. in-12.

Ces trois ouvrages ont été réimprimés dans les tomes XIX, XXI, XXII et XXIII du *Cabinet des Fées*.

[8] *L'Histoire de Sinadab* des *Contes tartares* (*Cabinet des Fées*, t. XXI, p. 59), est tirée de la première Nouvelle de la première Nuit de Straparole (édition de 1726, in-12, t. Ier, p. 11). — *L'Histoire des Trois Bossus de Damas* est empruntée à la troisième Nouvelle de la cinquième Nuit du même conteur italien (t. Ier, p. 380). — *L'Histoire du Chien de Sahed et du cadi de Candahar* (*Cabinet des Fées*, p. 173), offre le conte si connu du *Testament du Chien*. — *L'Histoire du Centaure bleu* (*Cabinet des Fées*, p. 285), est tirée de la première Nouvelle de la quatrième Nuit de Straparole (t. Ier, p. 263.) — *L'Histoire de Feridoun, fils de Giamschid* (*Cabinet des Fées*, p. 379), est une légende tirée de l'Histoire de Perse. — *L'Histoire de Faruk* (*Cabinet des Fées*, t. XXII, p. 56) se retrouve dans les *Gesta Romanorum* (voyez la page CXCVII de la dissertation de Warton et le tome Ier, ch. XLV de la traduction anglaise du révérend Charles Swan), et dans les *Fabliaux de Legrand d'Aussy* (t. IIe, p. 429); mais Gueulette l'avait prise probablement dans les *Fantaisies de mère Sotte* (par Pierre Gringore. Paris, 1516, in-4° gothique, 5e feuillet de la feuille N.). — Les *Aventures du vieux Calender* (*Cabinet des Fées*, t. XXII, p. 73), sont fondées sur la même donnée que le *Chevalier à la trappe* (*Fabliaux de Legrand d'Aussy*, t. IIIe, p. 156), et Gueulette en a vraisemblablement pris l'idée dans l'*Histoire du prince Erastus*. — Les *Aventures du jeune Calender* offrent une reproduction de la seconde Nouvelle de la troisième Nuit de Straparole (t. Ier, p. 47). — Enfin l'*Histoire de Taher, d'Alcouz et du Meunier* (*Cabinet des Fées*, t. XXII, p. 5), n'est autre chose, comme l'a remarqué M. Dunlop (*History of Fiction*, vol. IIIe, p. 375), que la cinquième Nouvelle du *Printemps* de Jacques Yver.

Les *Contes chinois* et les *Contes mogols* pourraient également donner lieu à quelques observations du même genre. Je me contenterai de faire remarquer qu'une partie de l'*Histoire d'Abderahim* (*Cabinet des Fées*, t. XXIII, p. 400), est tirée de la quatrième Nouvelle de la troisième Nuit de Straparole (t. Ier, p. 231).

[9] Paris, 1713, 2 vol. in-12.

[10] Tome Ier, p. 231.

[11] *Tangu* et *Felime*.

[12] Voyez les *Riches entretiens des adventures de Fortunatus nouvellement traduits d'espagnol en françois*. Paris, 1637. in-12, p. 232 et suiv.

d'Hamilton avait été choqué de l'invraisemblance de l'histoire qui sert d'encadrement aux *Mille et une Nuits*; le projet sanguinaire du sultan, suspendu au milieu de son exécution par les récits d'une belle conteuse, lui avait paru une chose souverainement ridicule; l'éternelle redite de Dinarzade, *ma chère sœur si vous ne dormez pas*, n'avait pas sans doute trouvé grâce devant lui, et l'engouement de la cour pour les contes arabes l'avait porté à l'exagération contraire. Aussi Hamilton ne perd-il jamais une occasion de lancer quelque trait piquant contre les *Mille et une Nuits*, et il a même énoncé formellement son opinion, dont il n'est pas nécessaire de relever l'injustice, dans l'introduction en vers des *Quatre Facardins*. Voici le passage en question.

. . . . . .
Ensuite vinrent de Syrie,
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avait mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du Talmudiste et du Rabbin
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.
Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formaient leur nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans[1].

Le joli conte de *Fleur d'épine* est donné par Hamilton comme le dernier des *Mille et une Nuits*, et ce n'est plus la sultane, mais sa sœur Dinarzade qui le récite au sultan pour obtenir la grâce de Scheherazade. Hamilton, en commençant, ne manque pas de s'égayer aux dépens du sultan des Indes et de sa passion pour les contes. « Vous avez beau rire, ma sœur, fait-il dire à Dinarzade, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; et des fables qui ne seraient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant, je vous vois à la fin de votre recueil et par conséquent bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable qu'il n'a fait que de bailler et moi aussi pendant ce long récit[2]. »

L'histoire des *Quatre Facardins* qu'Hamilton a laissée inachevée, mais dont M. de Lévis a composé une continuation fort spirituelle, est racontée par le prince de Trébizonde, amant de Dinarzade; et Hamilton, malgré sa mauvaise humeur contre les *Mille et une Nuits*, n'a pas dédaigné d'emprunter à l'introduction du recueil arabe l'incident de la dame au coffre de verre et aux cent bagues. Il en a fait l'épisode de Cristalline, qui offre des détails assez plaisants[1].

§ VIII. — MANUSCRITS DES MILLE ET UNE NUITS.

Il existe en Europe plusieurs manuscrits du texte arabe des *Mille et une Nuits*, mais ces manuscrits offrent entre eux des différences considérables. Sans entrer dans l'examen de ces divers exemplaires des *Contes arabes*, ce qui exigerait de trop longs détails[2], je crois utile de dire quelques mots de ceux qui ont servi aux travaux de Galland, ainsi que de MM. Jonathan Scott, Caussin de Perceval et de Hammer.

La bibliothèque du roi possède, dans son ancien fonds arabe, deux manuscrits des *Mille et une Nuits*, tous deux fort incomplets. Le premier, qui se compose de trois volumes petit in-4°, est celui sur lequel Galland a fait sa traduction et ne contient que deux cent quatre-vingt-deux nuits. La traduction de Galland suit le texte arabe pour l'ordre des nuits jusqu'à la soixante-neuvième où commence, dans l'original, l'histoire des *Trois Pommes*, qui ne se trouve qu'à la quatre-vingt-dixième nuit dans la traduction française. Cette différence est due à ce que Galland a intercalé dans cet endroit les *Voyages de Sindbad* qui ne faisaient point partie de son exemplaire, et qu'il avait traduits précédemment. A partir de l'*Histoire des Trois Pommes*, Galland a suivi exactement son manuscrit jusqu'à l'*Histoire de Camaralzaman*, dont le troisième volume du texte arabe comprend une partie. Le traducteur français avait entre les mains un quatrième volume qui s'est perdu, et qui contenait, à ce que l'on suppose, la suite de l'*Histoire de Camaralzaman* et quelques-uns des contes suivans.

Parmi ceux qui viennent après cette dernière histoire, il n'en est que deux que l'on retrouve dans les manuscrits connus des *Mille et une Nuits*, savoir : l'*Histoire de Ganem* et celle du *Cheval enchanté*. Galland paraît avoir tiré les autres de recueils arabes, persans ou turcs de la bibliothèque du roi.

Le manuscrit de Galland[3] n'est pas seulement recom-

[1] *Contes d'Antoine Hamilton*. Paris, 1820, in-18, édition de Renouard, t. II^e^, p. 3.

[2] *Contes d'Hamilton*, t. I^er^, p. 148.

[1] Voyez les *Contes d'Hamilton*, t. II^e^, p. 102 et suiv.

[2] Voyez à ce sujet une *Notice sur les douze manuscrits connus des Mille et une Nuits qui existent en Europe*, par M. de Hammer. (*Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien, t. I^er^, p. xxxiij et suiv.)

[3] La bibliothèque du roi possède encore dans l'ancien fonds arabe, sous le N° 1491 de l'appendice, un manuscrit des *Mille et une Nuits* qui n'a pas été connu de Galland. Il contient 869 nuits et une partie de la 870^e^; mais même jusque-là, il s'en

mandable comme ayant appartenu à ce savant et spirituel orientaliste, il a en outre le mérite d'être assez ancien. Une note, jointe au dernier des trois volumes qui composent cet exemplaire, prouve qu'il a été écrit avant l'année 955 de l'hégire (1548 de notre ère.). M. Caussin de Perceval, qui a le premier signalé cette note, avait cru que les vœux qu'elle renferme étaient formés en faveur du rédacteur des contes, et il en avait conclu que la rédaction des *Mille et une Nuits* était peu antérieure à l'époque indiquée [1]; mais M. Silvestre de Sacy, qui a vérifié le fait, a reconnu que ce n'est pas à l'auteur de l'ouvrage, mais au propriétaire du livre que le copiste souhaite une longue vie [2].

Le manuscrit sur lequel M. Jonathan Scott a traduit ses *Contes supplémentaires* des *Mille et une Nuits* avait été apporté de l'Orient par Edward Worthley Montague, et il fait maintement partie de la Bibliothèque bodleïenne. D'après la notice que ce savant orientaliste Anglais en a donnée dans le deuxième volume des *Oriental collections* d'Ouseley, et qu'il a reproduite dans le sixième volume de son édition des *Contes arabes* en anglais [3], ce manuscrit est complet et renferme mille et une nuits, sauf une lacune de cent quarante entre la 166e et la 306e. M. Jonathan Scott a donné en outre, d'après un fragment des *Mille et une Nuits* qui lui avait été apporté du Bengale par son ami M. Anderson [4], la traduction de deux contes intitulés, l'un *le Laboureur et le char magique*, l'autre, *Histoire du roi, de sa favorite, de son fils et des sept visirs* [5]. Le second de ces contes n'est autre chose qu'une rédaction arabe du *roman de Sendabad*, roman plus ancien que les *Mille et une Nuits* et qui, selon toute apparence, n'y a été inséré que plus tard. On le trouve aussi dans trois manuscrits égyptiens dont je vais parler, mais il ne fait pas partie de l'exemplaire de sir Edward Worthley Montague. Cet exemplaire renferme, il est vrai, une lacune de cent quarante nuits.

Les trois manuscrits venus d'Égypte offrent à peu près la même rédaction, ce qui donne lieu de présumer, comme l'a observé avec raison M. Caussin de Perceval, que l'édition des *Mille et une Nuits* qu'ils renferment est aujourd'hui la plus commune, peut-être même la seule que l'on trouve dans ce pays. Cette rédaction diffère sensiblement de celle du manuscrit apporté par Edward Worthley Montague; et comme la différence ne commmence que vers le quart de de l'ouvrage après l'*Histoire de Camaralzaman*, M. Caussin pense, avec M. Jonathan Scott [1], que l'auteur ou compilateur arabe des *Mille et une Nuits* n'a pas été plus loin que cette histoire, et que son ouvrage a été ensuite continué et achevé par différentes mains, et avec différens matériaux. L'infériorité du plus grand nombre des derniers contes, comparés aux premiers donne quelque vraisemblance à cette opinion. En effet, les histoires qui composent les dernières parties des *Mille et une Nuits* dans les manuscrits arabes sont entremêlées d'anecdotes, d'historiettes, de fables qui ne ressemblent point au reste du recueil, et ont l'air de pièces de remplissage. Parmi les histoires les plus étendues, plusieurs paraissent avoir formé autrefois des ouvrages distincts; telle est l'histoire des *Voyages de Sindbad*, divisée originairement en sept chapitres, renfermant chacun le récit d'un voyage; telle est encore l'histoire des *Sept visirs*, publiée par M. Jonathan Scott d'après un manuscrit apporté du Bengale, et qui se retrouve dans les trois manuscrits d'Égypte [2].

L'un de ces trois exemplaires appartenait à M. Caussin de Perceval, qui en a tiré quelques contes insérés dans sa continuation des *Mille et une Nuits*: le second faisait partie de la collection de M. d'Italinski, et le troisième, le plus beau et le plus complet, est entre les mains de M. de Hammer. Il consiste en 4 vol. in-4°, dont le premier renferme quarante-deux, et les trois autres trente cahiers de chacun dix feuillets, ce qui fait en tout 2,640 pages [3]. Ce manuscrit donne le véritable dénoûment des *Mille et une Nuits*, que Galland avait été forcé d'imaginer, n'ayant sous les yeux qu'une copie incomplète Dans ce dénoûment, ce n'est ni à ses vertus ni à ses aimables qualités que Scheherazade doit sa grâce et l'abrogation de l'injuste loi du sultan; il ne consent à la laisser vivre que parce que, dans le cours des trois années que les récits de la sultane ont duré, son royal époux l'a rendue mère de trois enfans.

Cet exposé des principaux manuscrits des *Mille et une Nuits* démontre suffisamment que les compilateurs et peut-être même les copistes de ce recueil

faut de beaucoup qu'il soit complet. — Voyez sur ce manuscrit le *Journal asiatique* d'octobre 1827, p. 221. — La bibliothèque a acquis récemment plusieurs manuscrits des *Mille et une Nuits* qui font partie de la *Collection Asselin*; ils ont été achetés en Egypte.

[1] Voyez la préface du huitième volume des *Mille et une Nuits*, edition de 1806, in-18.

[2] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, IIe série. t. X, p. 50.

[3] *The Arabian Nights entertainments.* London, 1811, 6 vol. in-8°. — On a annoncé en Angleterre une nouvelle traduction des *Mille et une Nuits*, par M. Lane, savant orientaliste qui a fait un long séjour en Egypte.

[4] Ces deux contes ont paru dans l'ouvrage intitulé : *Tales, Anecdotes and Letters, translated from the Arabic and Persian.* Shrewsbury, 1800, 1 vol. in-8°.

[5] Voyez la *Notice sur l'histoire de la Sultane et des visirs*, traduite par Pétis de La Croix.

[1] *Oriental collections*, 1798, in-4°. vol. IIe, p. 26.

[2] Préface de M. Caussin de Perceval, p. xiv, xv et xvi. — Le manuscrit d'après lequel M. Habicht publie l'édition des *Mille et une Nuits* dont je parlerai plus bas, a été copié en Egypte, et offre probablement la même rédaction que les trois autres manuscrits égyptiens.

[3] Voyez la Notice de M. de Hammer dans les *Contes inédits* des *Mille et une Nuits*, t. Ier, p. xxxviij.

l'ont à leur gré modifié en y intercalant des contes, des fables et des anecdotes, qui n'en faisaient point partie dans l'origine. « Ainsi les *Mille et une Nuits*, dit M. de Hammer en terminant sa notice, sont donc un mélange de contes persans, indiens et arabes, composés dans différens siècles et de caractères différens, que les amateurs de ces sortes de lectures ont entremêlés les uns avec les autres selon leur goût. Le cadre en demeure toujours le même, mais les *Nuits* doivent s'accroître à mesure que la toile du tableau s'étend; et comme les habitans actuels de l'Égypte surpassent encore tous les peuples orientaux par leur goût passionné pour les contes, les *Mille et une Nuits* doivent se multiplier encore plus dans cette contrée que dans les Indes et la Perse et les autres pays habités par les Arabes [1]. »

[1] Une édition du texte original des *Mille et une Nuits* a été commencée à Calcutta, en 1814, dans le format in-8°, mais il n'en a paru que les deux premiers volumes sous le titre suivant : *The Arabian Nights entertainments, in the original Arabic. Published under the patronage of the college of Fort William, by shuck Uhmud bin Moohammed Shirvanee Ool Yumunee.* Ces deux volumes renferment les 200 premières nuits.

Une autre édition du même ouvrage a été entreprise en 1825 par M. Habicht, qui a pris pour base de son travail un manuscrit apporté de Tunis, et écrit en Egypte dans l'année 1731 de notre ère. Cette seconde édition, publiée dans le format in-12, et dont il a paru 7 volumes qui vont jusqu'à la 606e nuit inclusivement, porte le titre suivant : *Tausend und eine nacht arabisch nach einer handschrift aus Tunis herausgegeben von* Dr Maximilien Habicht. Breslau, 1825-1837. — Voyez sur cette édition l'ouvrage intitulé *de Glossis Habichtianis in quatuor priores tomos* MI *noctium Dissertatio critica.* Scripsit Henricus Orthobius Fleischer. Leipsiœ, 1836, in-8°.

On a annoncé le projet de publier à Calcutta une troisième édition du texte original des *Mille et une Nuits*. (Voyez le *Journal asiatique* de mai 1837, p. 479.)

A. Loiseleur Deslongchamps.

FIN DE L'ESSAI HISTORIQUE.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE GALLAND.

On a reproché aux érudits d'autrefois de s'isoler en quelque façon du public, de se concentrer dans leurs graves et sévères études, et de rendre la science presque repoussante par la forme sous laquelle ils la présentaient. C'est un reproche que ne mérite pas l'aimable savant auquel est due la traduction des *Mille et une Nuits*.

Antoine Galland naquit en 1646 de parens pauvres mais honnêtes, établis dans un petit bourg de Picardie nommé Rollo, à deux lieues de Montdidier et à six de Noyon. Il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père, et se trouvait le septième enfant de la famille. Sa mère, réduite à vivre du travail de ses mains, réussit à le placer dans le collége de Noyon, où le principal et un chanoine de la cathédrale se chargèrent du soin de son éducation, et en partagèrent charitablement les frais entre eux.

Il avait à peine atteint sa quatorzième année, lorsque la mort lui enleva ses deux protecteurs à la fois. Privé de ressources, il se vit contraint de revenir chez sa mère, ayant appris un peu de latin, de grec et d'hébreu, connaissances dont la bonne femme était tout à fait incapable d'apprécier le mérite : aussi obligea-t-elle son fils à renoncer à la science pour prendre un métier. Galland se soumit à la volonté maternelle, et l'homme qui devait être un jour une des lumières de l'Académie entra en apprentissage.

Cette résignation ne dura qu'une année ; le goût des lettres triompha chez le jeune homme, et un beau jour il partit pour Paris « sans autres fonds, dit M. de Boze, que l'adresse d'une vieille parente qui était en condition, et celle d'un bon ecclésiastique qu'il avait vu quelquefois chez son chanoine à Noyon. »

Cette honorable résolution d'un noble esprit, qui se sentait appelé à une meilleure destinée que celle de végéter dans le métier d'artisan, eut un plein succès ; Galland fut présenté au sous-principal du collége du Plessis, qui lui fit continuer ses études et le recommanda ensuite à M. Petit-Pied, docteur de Sorbonne. Il profita de ces heureuses circonstances pour se perfectionner dans l'hébreu, et son désir de faire le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de la Sorbonne, secondé par la liberté qu'il avait de suivre les cours du collége de France, le porta à se livrer avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues orientales.

Galland passa ensuite au collége Mazarin, qui n'était pas encore en plein exercice, mais où un professeur, nommé Godouin, avait rassemblé un certain nombre d'enfans de trois ou quatre ans, auxquels il se proposait de faire apprendre le latin très-facilement, en plaçant auprès d'eux des personnes qui ne parleraient jamais d'autre langue. Ce système, qui n'était pas alors nouveau, et qui a été reproduit de nos jours, n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis. Galland, associé à ce travail, le quitta bientôt pour suivre, en 1670, M. de Nointel, ambassadeur à Constantinople, qui, instruit du zèle et de l'intelligence du jeune orientaliste, voulut l'emmener avec lui. Son dessein était de l'employer à tirer des églises grecques des attestations en forme sur les articles de leur foi, qui faisaient alors un grand objet de disputes entre Arnaud et le ministre Claude. Arrivé à Constantinople, Galland y acquit en peu de temps l'usage du grec vulgaire ; il eut de longues conférences avec les chefs de l'église grecque et obtint d'eux les attestations désirées, auxquelles il joignit des détails recueillis par lui dans ces entretiens [1].

M. de Nointel ayant de son côté rempli la principale partie de sa mission, qui était de renouveler avec la Porte d'anciennes capitulations de commerce, voulut, pour en assurer l'exécution, parcourir les échelles du Levant, d'où il passa à Jérusalem et visita tous les lieux de la terre-sainte ayant quelque réputation. Galland l'accompagna dans ce voyage, copiant les inscriptions, dessinant de son mieux les monumens, et souvent même les faisant enlever lors-

[1] La Bibliothèque du roi possède le journal de Galland pendant deux années de son séjour en Orient. Ce journal, dont la seconde partie vient d'être publiée par la *Revue rétrospective de* 1837, renferme des détails intéressans. Comme Galland ne le composait que pour son usage particulier, il est simplement rédigé jour par jour, et sans aucun ordre, de même que le *Journal de l'Estoile*. Des renseignemens curieux sur des objets d'antiquité, sur des médailles, sur des ouvrages orientaux, s'y trouvent mêlés à des articles où Galland parle de représentations du *Dépit amoureux*, de la *Femme juge et partie*, représentés par ordre de l'ambassadeur sur un fort beau théâtre dont son excellence avait fait la dépense. Ce journal suffirait pour nous apprendre, si nous ne le savions déjà, que Galland unissait aux études sérieuses qu'exigent les langues orientales et l'archéologie un goût prononcé pour la littérature. « Le dimanche 22 janvier, dit-il, son excellence fit faire une deuxième représentation de *la Femme juge et partie*, et la première d'une petite farce que j'avais compilée de plusieurs pièces que j'avais vu jouer par les comédiens italiens étant à Paris. Elle eut le bonheur d'être représentée avec beaucoup de succès et de faire rire les spectateurs plus que je n'espérais. »

qu'il en avait la facilité pour les faire transporter en France.

Au lieu de retourner avec M. de Nointel à Constantinople, il préféra revenir à Paris; il y arriva en 1675, et la communication de quelques médailles curieuses, qu'il avait recueillies dans son excursion, lui fit faire la connaissance de plusieurs savans distingués qui l'engagèrent à entreprendre un second voyage dans le Levant, d'où il rapporta l'année suivante un grand nombre de médailles qui enrichirent le cabinet du roi.

En 1679, la compagnie des Indes orientales, afin de se concilier la faveur de Colbert, dont le goût pour les manuscrits et les antiquités était bien connu, imagina de confier à un savant éclairé le soin d'aller dans le Levant recueillir des objets propres à l'ornement du cabinet et de la bibliothèque du ministre. Galland, chargé de ce soin, entreprit un troisième voyage; mais un changement survenu dans cette compagnie aurait forcé Galland de revenir dans son pays, si Colbert et après lui Louvois ne s'étaient chargés de fournir au savant modeste le moyen de continuer ses travaux et ses recherches, en lui faisant accorder le brevet et les honoraires d'antiquaire du roi. Ce long séjour dans l'Orient, dont Galland profita pour se perfectionner dans l'arabe, le turc et le persan, se termina par une catastrophe dont notre voyageur faillit être la victime. Il était sur le point de s'embarquer à Smyrne pour revenir en France, lorsque se manifesta un affreux tremblement de terre, dans lequel périrent environ quinze mille habitans. Les uns furent ensevelis sous les ruines, les autres périrent dans les flammes; car, par un funeste hasard, la première secousse, et la plus considérable, eut lieu à midi, époque de la journée où il y a communément du feu dans toutes les maisons. M. de Boze fait observer que la demeure de l'orientaliste fut préservée du feu par un privilége assez ordinaire aux cuisines des philosophes; et par bonheur, au moment où la maison s'écroula, les décombres se disposèrent de telle sorte que Galland en fut couvert sans en être blessé, et qu'il put même conserver l'usage de la respiration jusqu'au moment où l'on vint le retirer de dessous les débris, ce qui ne put se faire que le lendemain. « Je ne serais pas éloigné de croire, dit M. Nodier, que la reine des fées prêtait alors quelque secours à l'écrivain naturel et sensible qui devait apporter dans notre Occident les brillantes traditions de son empire, et l'histoire des prestiges de son peuple de lutins et de génies. »

Lors de son retour à Paris, Galland partagea successivement les travaux de Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, et du savant d'Herbelot, auteur de la *Bibliothèque orientale*: il s'attacha ensuite à Bignon, premier président du grand conseil, et qui était animé d'un véritable zèle pour les lettres et plein de bienveillance pour ceux qui les cultivaient; mais il semblait qu'il fût dans la destinée de Galland de perdre l'un après l'autre, en peu de temps, ses protecteurs. Bignon mourut l'année suivante; toutefois il n'oublia pas le savant dont il avait su apprécier le mérite, il lui laissa une petite pension viagère; et pour surcroît de bonheur et de consolation, Foucault, conseiller d'état et intendant en Basse-Normandie, appela Galland auprès de lui.

Ce fut dans cette paisible retraite, au milieu d'une riche bibliothèque et d'une curieuse collection de médailles antiques, que Galland composa plusieurs opuscules d'archéologie ou de numismatique, et qu'il commença la traduction de ses *Contes arabes*, dont les deux premiers volumes parurent en 1704. « Ils produisirent, dit M. Nodier, dès le moment de leur publication, cet effet qui assure aux productions de l'esprit une vogue populaire. Quoiqu'ils appartinssent à une littérature peu connue en France, et que le genre de composition admît ou plutôt exigeât des détails de mœurs, de caractères, de costumes et de localités entièrement étrangers à toutes les idées établies dans nos contes et dans nos romans, on fut étonné du charme qui résultait de leur lecture. C'est que la vérité des sentimens, la nouveauté des tableaux, une imagination féconde en prodiges, un coloris plein de chaleur, l'attrait d'une sensibilité sans prétention, le sel d'un comique sans caricature, c'est que l'esprit et le naturel enfin, plaisent partout et à tout le monde. La Harpe, qu'on n'accusera certainement pas d'avoir été la dupe de son exaltation en matière de critique et dont l'enthousiasme difficile à exciter forme un assez beau témoignagne en faveur d'un livre, relisait celui-ci tous les ans et ne le relisait jamais sans y prendre un plaisir nouveau. Le plus grand nombre des lecteurs pensent comme La Harpe; et quel est l'homme qui n'a pas besoin de se délasser quelquefois des ennuis de la vie positive dans les illusions délicieuses d'une vie imaginaire?

» La traduction de Galland est, dans ce genre de littérature, un ouvrage pour ainsi dire classique, et si elle a subi quelques reproches de la part de certains orientalistes superstitieusement fidèles aux textes originaux, c'est qu'ils ont eu plus d'égard aux intérêts de cette érudition exotique qu'à l'esprit de notre langue et aux besoins de notre littérature nationale. Ce n'était pas résoudre la question, c'était la déplacer. Nous sommes persuadé qu'on devrait savoir gré au contraire à l'intelligence et au goût du traducteur, d'avoir élagué de ces charmantes compositions les figures outrées, les détails fastidieux, les répétitions parasites, qui ne pouvaient qu'en affaiblir l'intérêt dans une langue brillante mais exacte, qui veut concilier partout l'agrément et la précision. Il nous semble même, en dernière analyse, qu'on n'a pas rendu assez de justice au style de Galland. Abondant sans être prolixe, naturel et familier sans être lâche ni trivial, il ne manque jamais de cette élégance qui résulte

de la facilité et qui présente je ne sais quel mélange de la naïveté de Perrault et de la bonhomie de La Fontaine. »

Après cette appréciation, pleine de justesse et de goût, du mérite des *Mille et une Nuits* et de la traduction de Galland, je ne sais si je devrais reproduire ici une anecdote connue de tout le monde, mais qu'il faut bien répéter, puisque c'est la seule où figure le spirituel interprète des *Contes arabes*. On sait que, dans les deux premiers volumes, chaque nuit commence par la même allocution de Dinarzade à la sultane : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces contes que vous savez. » Quelques jeunes gens, à qui cette répétition avait déplu, s'avisèrent, une nuit qu'il faisait très-froid, d'aller crier sous les fenêtres de l'orientaliste endormi : « M. Galland ! M. Galland ! » Le savant, réveillé en sursaut, se lève en chemise et court à sa fenêtre voir ce qu'on lui veut. Après l'avoir fait morfondre pendant quelque temps par quelques questions insignifiantes, les auteurs de la mystification terminèrent en lui disant : « M. Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces contes que vous savez. »

Cette plaisanterie, au premier coup d'œil, paraîtra sans doute assez comique, mais peut-être y avait-il d'autres moyens de faire connaître au savant traducteur que l'éternel exorde de Dinarzade avait paru insipide à beaucoup de lecteurs. Quoiqu'il en soit, l'avis lui fut donné, et Galland en profita pour les volumes qui suivirent [1]; il finit même par supprimer complètement la division par nuits [2].

Trois ans avant la publication des *Mille et une Nuits*, en 1701, Galland avait été admis par Louis XIV à l'Académie des Inscriptions, lors de son renouvellement; ce ne fut qu'en 1706 qu'il revint habiter Paris, et trois ans après il fut nommé à une chaire d'arabe au collége de France. Il ne jouit que pendant six années de l'honorable position à laquelle son savoir lui donnait tant de droits, et il mourut le 17 février 1715 d'un redoublement d'asthme, auquel se joignit sur la fin une fluxion de poitrine. Il était âgé de soixante-neuf ans.

Les paroles simples, mais dignes, consacrées par l'austère de Boze à l'éloge d'un confrère dont le mérite lui était bien connu, méritent d'être répétées. « M. Galland travaillait sans cesse, en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commodités; remplaçant, quand il le fallait, par ses seules lectures ce qui lui manquait du côté des livres; n'ayant pour objet que l'exactitude, et allant toujours à sa fin sans aucun égard pour les ornemens qui auraient pu l'arrêter.

» Simple dans ses mœurs et dans ses manières comme dans ses ouvrages, il aurait toute sa vie enseigné à des enfans les premiers élémens de la grammaire avec le même plaisir qu'il a eu à exercer son érudition sur différentes matières.

» Homme vrai jusque dans les moindres choses, sa droiture et sa probité allaient au point que, rendant compte à ses associés de sa dépense dans le Levant, il leur comptait seulement un sou ou deux, quelquefois rien du tout, pour les journées qui, par des conjonctures favorables ou même par des abstinences volontaires, ne lui avaient pas coûté davantage. »

« Le testament de Galland, dit M. Nodier, offrit une circonstance fort singulière. Sa mère était morte depuis bien des années, il ne se connaissait point de parens; et ses collections étaient dignes des cabinets les plus précieux. Ce pauvre manœuvre, qui était venu à pied de Noyon à Paris pour y implorer la protection d'une servante, laissa trois légataires en mourant, la Bibliothèque, l'Académie et le Roi. »

LISTE DES OUVRAGES DE GALLAND.

I. *Relation de la mort du sultan Osman et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc. Paris, 1678, in-12.

II. *Trois lettres touchant la critique de M. Guillet sur le voyage de Grèce, de Spon*, imprimées dans la *Réponse de Spon*. Lyon, 1679, in-12.

[1] Le troisième volume de l'édition originale, lequel commence avec l'*Histoire de Sindbad le marin*, est précédé de l'avertissement qui suit :

« Le lecteur ne trouvera plus à chaque nuit : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, etc. » Comme cette répétition a choqué plusieurs personnes d'esprit, on l'a retranchée pour s'accommoder à leur délicatesse. Le traducteur espère que les savans lui pardonneront l'infidélité qu'il fait en cela à son original, puisqu'il a d'ailleurs si religieusement conservé le génie et le caractère des contes orientaux, qu'il a rendu par là son ouvrage digne de leur bibliothèque. Il avait pressenti que cette répétition pourrait bien déplaire aux Français; mais par une timidité assez rare dans un auteur qui traduit un livre peu connu, il n'osa pas s'écarter de son texte. Le succès qu'ont eu les deux premiers volumes, qu'il a déjà donnés au public, doit répondre de la réussite des autres, qui ne contiennent pas des choses moins merveilleuses ni moins agréables. »

[2] « Les lecteurs des deux premiers volumes de ces contes, dit le traducteur dans l'avertissement du septième volume, ont été fatigués de l'interruption que Dinarzade apportait à leur lecture. On a remédié à ce défaut dans les volumes qui ont suivi. On ne doute pas qu'ils ne soient encore plus satisfaits de celui-ci, où ils ne seront plus arrêtés par les autres interruptions à chaque nuit. Il suffit qu'ils soient instruits du dessein de l'auteur arabe qui en a fait le recueil.

» On trouve de ces contes en Arabe, où il n'est parlé ni de Scheherazade, ni du sultan Schahriar, ni de Dinarzade, ni de distinction par nuit. Cela fait voir que tous les Arabes n'ont pas approuvé la forme que cet auteur leur a donnée, et qu'une infinité se sont ennuyés de ces répétitions, qui sont à la vérité très inutiles. On avait voulu s'y conformer dans cette traduction, mais, sans parler des autres raisons, on y a trouvé des difficultés si grandes qu'on a été obligé de ne s'y plus arrêter.

» On est bien aise cependant d'avertir encore les lecteurs que Scheherazade parle toujours sans être interrompue. »

III. *Menagiana.* D'après le témoignage de M. de Boze, Galland a eu beaucoup de part à la publication de cet ouvrage; il paraît même avoir fourni tous les matériaux du premier volume publié en 1693.

IV. *Les Paroles remarquables, bons Mots et Maximes des Orientaux, traduits de leurs ouvrages arabes, persans et turcs, avec des remarques.* Paris, 1694, in-12; Lyon, 1695, in-12; Paris, 1703, in-12, 1708, in-12. Quelques exemplaires de la dernière édition portent le titre d'*Orientaliana.* L'ouvrage a été réimprimé à la suite de la *Bibliothèque orientale*, édition de 1776, in-fol., et de 1777, in-4°.

V. *Lettres touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles.* Paris, 1696, in-12.

VI. *Lettre touchant quatre médailles antiques, publiée par le R. P. Chamillard.* Caen, 1697, in-12.

VII. *Bibliothèque orientale de d'Herbelot.* Paris, 1697. Galland a aidé d'Herbelot dans l'impression de cet ouvrage jusqu'à la moitié. L'auteur étant mort à cette époque, Galland fut entièrement chargé du soin de l'impression. La Préface est de lui.

VIII. *Lettre touchant la nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du roi.* Caen, 1698, in-12.

IX. *De l'origine et du progrès du café, traduit sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque du roi.* Caen, 1699, in-12.

X. *Observations sur les explications de quelques médailles de Tetricus le père et d'autres, tirées du cabinet de M. de Ballonseaux.* Caen, 1701, in-8°.

XI. Les *Mémoires de Trévoux* renferment les quatre pièces suivantes: 1° *Lettre sur deux médailles de Gratien.* 1701, juillet, p. 184. — 2° *Observations sur l'explication d'une médaille grecque de Caracalla.* 1701, septembre, p. 261. — 3° *Lettre contenant la découverte d'une médaille antique du tyran Amandus, et la description de quelques autres médailles curieuses.* 1701, novembre. — 4° *Lettre à M. Morel à l'occasion de sa lettre latine touchant les médailles consulaires.* 1702, février, p. 102, et juillet, p. 87.

XII. Les *Mille et une Nuits, contes arabes traduits en français.* Paris, 1704-1712, 10 vol. in-12. Les volumes XI et XII n'ont paru qu'en 1717, après la mort de Galland [1].

XIII. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. II, p. 728, un Mémoire de Galland intitulé *Discours sur quelques anciens poëtes français et sur quelques romans gaulois peu connus.* — L'histoire de la même Académie renferme en outre la mention et l'analyse des Mémoires suivans: *De l'origine et de l'usage de la trompette chez les anciens*, t. I^er^, p. 104. — *Du titre d'Asphalien donné par les Grecs à Neptune*, p. 150. — *Sur une médaille d'Hélène avec cette inscription* HELENA, N. F. ibid. p. 248. — *Sur les médailles de Domitius Domitianus, de Constantinus Junior et de Constantius Gallus*, ibid. p. 252. — *Sur la différente signification de cette formule S. C.* ou *ex S. C. Senatus consulto, sur les médailles antiques*, ibid. p. 260. — *Découverte de l'ancienne ville des Viducassiens*, ibid. p. 290. — *Examen d'un passage d'Horace*, t. III, p. 140. — *Explication d'une médaille grecque de Marc-Antoine et d'Octavie*, ibid. p. 210. — *Explication d'une médaille grecque de Néron, frappée à Nicée dans la Bythinie*, p. 215.

XIV. *Explication d'une médaille d'Auguste, en argent, frappée par les soins de L. Caninius Gallus, défendue contre l'explication de M. Schott* dans le t. VII de l'*Histoire critique de la république des lettres.*

OUVRAGES DE GALLAND PUBLIÉS APRÈS SA MORT.

XV. Les *Mille et une Nuits*, t. XI et XII. Paris. 1717, 2. vol. in-12.

XVI. *Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman.* Paris, 1724, 2 vol. in-12.

XVII. *Dissertation sur une médaille grecque de l'empereur Diadumenien, frappée à Ephèse*, insérée dans le *Mercure de France* en 1739.

XVIII. *Relation de l'esclavage d'un marchand français de la ville de Cassis à Tunis*, insérée dans le *Magasin encyclopédique* de 1809, par Langlès. I, 268, et II, 18. — Jourdain l'a réimprimé l'année suivante en 1 vol. in-12.

XIX. *Journal écrit par Galland à Constantinople pendant l'année* 1673, publié en 1837 dans la *Revue rétrospective*, t. XII, 2e série, d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque du roi. Le même établissement possède le journal de 1672, qui n'a pas encore été imprimé.

[1] Il est singulier que, du vivant de Galland, il se soit glissé dans son livre à son insu deux contes étrangers, l'*Histoire de Zeyn Alasnam* et celle de *Codadad et de ses frères.* Voici comment il s'explique à ce sujet dans l'avertissement du neuvième volume de la première édition:

« Les deux contes par où finit le huitième tome ne sont pas de l'ouvrage des *Mille et une Nuits*: ils y ont été insérés et imprimés à l'insu du traducteur, qui n'a eu connaissance de l'infidélité qui lui a été faite, que quand ce tome eut été mis en vente. Ainsi, le lecteur ne doit pas être surpris que l'*Histoire du Dormeur éveillé*, contenue dans ce neuvième tome, soit marquée, comme racontée par Scheherazade, immédiatement après l'*Histoire de Ganem*, qui fait la plus grande partie du huitième. On aura soin, dans la seconde édition, de retrancher ces deux contes comme étrangers. »

OUVRAGES MANUSCRITS DE GALLAND.

I. *Abrégé de l'Histoire de Genghizkhan*, par Mirkhond, traduite du persan, 2 vol. in-4°.

II. *Histoire de Schahrokh, des autres enfans de Tamerlan et des princes leurs descendans*, 2 vol. in-4°. — C'est la traduction de l'ouvrage persan d'Abdelrezzak intitulé *Mattlaa-Alsaadéin* (Lever des deux Constellations).

III. *Chronologie mahométane traduite de Mustapha Hagi-Khalfa.*

IV. *Histoire ottomane*, par Saaduddin Hassan Mehemed, traduite du turc, 7 vol. in-4°. Le premier manque; le second commence au règne d'Amurath II, en 824 de l'hégire, et le septième finit en 1065, sous Mahomet IV.

V. *Les Ayoubites*, ou *Histoire de Saladin et des princes de sa famille qui ont régné en Égypte et en Syrie*, 1 vol. in-12.

VI. *Catalogue des Histoires arabes, persanes et turques, extrait de la bibliothèque de Hagi-Khalfa*, 1 vol. in-4°.

VII. *Libri manuscripti arabici, physici, mathematici et aliarum artium ex bibliothecâ orientali Hagi-Khalfæ, interprete Gallandio*, 1 vol. in-4°.

VIII. *Lettres où plusieurs médailles antiques et autres antiquités sont expliquées et sur divers sujets*, 2 vol. in-8°.

IX. *Nécrologe de la Mort des Savans, pour chaque jour de l'année, depuis le rétablissement des sciences et des beaux-arts en Europe*, 1 vol. petit in-4°. — Le savant Huet, dans une lettre inédite, à ce que je crois, et qui fait partie du numéro précédent, dit à Galland en parlant de ce livre : « Votre *Calendrier de la Mort des Savans* est encore un de ces ouvrages qui vous mèneront plus loin que vous ne pensez et qui, après vous avoir bien exercé, ne sera jamais complet. »

X. *Fables de Bidpaï et de Lokman.* Les trente et un premiers feuillets de la troisième partie.

Tous les manuscrits qui précèdent sont déposés au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du roi; Galland a légué au même établissement ses manuscrits orientaux, et ils font partie de l'ancien fonds arabe.

XI. *Dictionnaire Numismatique contenant l'explication des noms de dignités, des titres d'honneur et généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques grecques et romaines.* Ce manuscrit, légué à l'Académie par Galland, a passé depuis dans la bibliothèque de M. de Boze et dans celle du président Cotte.

XII. *Traduction de l'Alcoran, avec des remarques historiques et des notes grammaticales.* Cet ouvrage, légué à l'abbé Bignon par Galland, est, selon toute apparence, perdu aujourd'hui.

XIII. *Relation d'un voyage fait à Constantinople* en 1679 et 1680.

XIV. *Etat présent des îles de Samos, de Nicarie, de Pathmos et du mont Athos*, par Joseph Georgine, archevêque de Samos, et traduit du grec vulgaire; in-8°. Ces deux ouvrages faisaient partie de la collection de Langlès. (Voyez les nos 4351 et 4352 de son catalogue.) Ils ont été acquis par M. Renouard.

XV. *Description de la ville de Constantinople.* Cet ouvrage est perdu.

XVII. *Relation des événemens qui se sont passés à Constantinople* en 1671 et 1672. Cette relation, indiquée dans la liste des manuscrits de Galland, n'est peut-être, comme le croit Jourdain, que le journal de Galland dont j'ai parlé plus haut.

XIX. *Relation des Voyages de Galland.* Ce manuscrit a appartenu au président Brotier, mais on ignore ce qu'il est devenu : peut-être le n° XIII en est-il une partie. — Huet, dans une lettre manuscrite faisant partie du n° VIII, et que j'ai mentionnée ci-dessus, dit à Galland : « Pour la relation de vos voyages, je vous réponds du succès et en particulier de mon application et de mon plaisir à la lire. Aucune ne m'échappe. Jugez avec quelle avidité j'en lirai une utile et agréable en tant de manières. »

XX. Dans une lettre inédite adressée à Huet et faisant partie du recueil n° VIII, on trouve le passage suivant : « Étant de retour à Paris, à la fin de 1668, feu M. Thévenot me proposa de faire des traductions. Je traduisis en latin les deux volumes des *Remèdes simples d'Ibn-Beithar* et *l'Abulfeda* en français, et ces traductions sont demeurées dans la bibliothèque de M. Thevenot à sa mort. Je n'en parlai pas à ses héritiers, lesquels, de l'humeur dont je les connaissais, n'auraient pas voulu m'écouter. » Ces deux ouvrages n'ont été mentionnés par aucun des biographes de Galland.

A. Loiseleur Deslongchamps.

FIN DE LA NOTICE SUR GALLAND.

DÉDICACE DE GALLAND

A MADAME LA MARQUISE D'O,

DAME DU PALAIS DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

MADAME,

Les bontés infinies que feu monsieur de Guilleragues, votre illustre père, eut pour moi dans le séjour que je fis il y a quelques années à Constantinople sont trop présentes à mon esprit pour négliger aucune occasion de publier la reconnaissance que je dois à sa mémoire. S'il vivait encore, pour le bien de la France et pour mon bonheur, je prendrais la liberté de lui dédier cet ouvrage, non-seulement comme à mon bienfaiteur, mais encore comme au génie le plus capable de goûter et de faire estimer aux autres les belles choses. Qui peut ne se pas souvenir de l'extrême justesse avec laquelle il jugeait de tout? Ses moindres pensées toujours brillantes, ses moindres expressions toujours précises et délicates faisaient l'admiration de tout le monde, et jamais personne n'a joint ensemble tant de grâces et tant de solidité. Je l'ai vu dans un temps où, tout occupé du soin des affaires de son maître, il semblait ne pouvoir montrer au dehors que les talens du ministère et sa profonde capacité dans les négociations les plus épineuses; cependant toute la gravité de son emploi ne pouvait rien diminuer de ses agrémens inimitables qui avaient fait le charme de ses amis et qui se faisaient sentir même aux nations les plus barbares avec qui ce grand homme avait à traiter. Après la perte irréparable que j'en ai faite, je ne puis m'adresser qu'à vous, madame, puisque vous seule pouvez me tenir lieu de lui, et c'est dans cette confiance que j'ose vous demander pour ce livre la même protection que vous avez bien voulu accorder à la traduction française de sept contes arabes [1] que j'eus l'honneur de vous présenter. Vous vous étonnerez que depuis ce temps-là je n'aie pas eu l'honneur de vous les offrir imprimés.

Le retardement, madame, vient de ce qu'avant de commencer l'impression, j'appris que ces contes étaient tirés d'un recueil prodigieux de contes semblables en plusieurs volumes, intitulé *les Mille et une Nuits*. Cette découverte m'obligea de suspendre cette impression et d'employer mes soins à recouvrer le recueil. Il a fallu le faire venir de Syrie et mettre en français le premier volume que voici, de quatre seulement qui m'ont été envoyés. Les contes qu'il contient vous seront sans doute plus agréables que ceux que vous avez déjà vus. Ils vous seront nouveaux et vous les trouverez en plus grand nombre; vous y remarquerez même avec plaisir le dessein ingénieux de l'auteur arabe, qui n'est pas connu, de faire un corps si ample de narrations de son pays, fabuleuses à la vérité, mais agréables et divertissantes.

Je vous supplie, madame, de vouloir bien agréer ce petit présent que j'ai l'honneur de vous faire; ce sera un témoignage public de ma reconnaissance et du profond respect avec lequel je suis et serai toute ma vie,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GALLAND.

[1] Les *Voyages de Sindbad le marin*.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR [1].

Il n'est pas besoin de prévenir le lecteur sur le mérite et la beauté des contes qui sont renfermés dans cet ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : il ne faut que les lire pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de si beau jusqu'à présent dans aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de contes dont la variété est surprenante et l'enchaînement si admirable qu'ils semblent avoir été faits pour composer l'ample recueil dont ceux-ci ont été tirés? Je dis l'ample recueil, car l'original arabe, qui est intitulé *les Mille et une Nuits*, a trente-six parties, et ce n'est que la traduction de la première qu'on donne aujourd'hui au public. On ignore le nom de l'auteur d'un si grand ouvrage, mais vraisemblablement il n'est pas tout d'une main, car comment pourra-t-on croire qu'un seul homme ait eu l'imagination assez fertile pour suffire à tant de fictions.

Si les contes de cette espèce sont agréables et divertissans par le merveilleux qui y règne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'emporter en cela sur tous ceux qui ont paru, puisqu'ils sont remplis d'événemens qui surprennent et attachent l'esprit, et qui font voir de combien les Arabes surpassent les autres nations en cette sorte de composition.

[1] Galland ne publia d'abord que les deux premiers volumes, qui comprenaient depuis la Ire Nuit jusqu'à la LXIXe et finissaient avec l'*Histoire des Calenders*.

Ils doivent plaire encore par les coutumes et les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant payenne que mahométane, et ces choses y sont mieux marquées que dans les auteurs qui en ont écrit et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens, s'y font distinguer et paraissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expressions et de leurs sentimens, et l'on ne s'est écarté du texte que quand la bienséance n'a pas permis de s'y attacher. Le traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'arabe, et qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux Français avec toute la circonspection que demandait la délicatesse de notre langue et de notre temps. Pour peu même que ceux qui liront ces contes soient disposés à profiter des exemples de vertus et de vices qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE DU SULTAN DES INDES.

Les chroniques des Sassaniens [1], anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent, et bien loin au-delà du Gange jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison, qui était le plus excellent prince de son temps. Il se faisait autant aimer de ses sujets par sa sagesse et sa prudence, qu'il s'était rendu redoutable à ses voisins par le bruit de sa valeur, et par la réputation de ses troupes belliqueuses et bien disciplinées. Il avait deux fils : l'aîné, appelé Schahriar [2], digne héritier de son père, en possédait toutes les vertus ; et le cadet, nommé Schahzenan [1], n'avait pas moins de mérite que son frère.

Après un règne aussi long que glorieux, ce roi mourut, et Schahriar monta sur le trône. Schahzenan, exclu de tout partage par les lois de l'empire, et obligé de vivre comme un particulier, au lieu de souffrir impatiemment le bonheur de son aîné, mit toute son attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réussir : Schahriar qui avait naturellement de l'inclination pour ce prince, fut charmé de sa complaisance, et par un excès d'amitié voulant partager avec lui ses états, il lui donna le royaume de la Grande-Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre possession, et il établit son séjour à Samarcande [2], qui en était la capitale.

Il y avait déjà dix ans que ces deux rois étaient séparés, lorsque Schahriar souhaitant passionnément de revoir son frère, résolut de lui envoyer un ambassadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choisit pour cette ambassade son premier visir [3], qui partit avec une suite ocn-

[1] Les Sassaniens ou Sassanides sont les rois de la dynastie persane qui a remplacé celle des Arsacides. Le premier roi de cette dynastie est Ardeschir Babegan, nommé Artaxerces par les historiens grecs, et dont un des ancêtres s'appelait Sassan. Ardeschir monta sur le trône en l'année 225 de J.-C., après avoir vaincu Ardvan (Artaban), le dernier monarque arsacide. La dynastie des Sassanides compte plusieurs souverains célèbres, entre autres Schapour Ier (Sapor), vainqueur de l'empereur Valérien, Schapour II, et Khosrou (Chosroès) Nouschirvan, le plus grand prince de sa race, et qui obtint de grands succès contre les Romains. Ce fut sous son règne que naquit Mahomet, dont les sectateurs devaient bientôt renverser le puissant empire persan. Les batailles de Cadesiah et de Nahavend, gagnées par les Arabes musulmans, en 636 et 641 de notre ère, décidèrent du sort de la Perse, qui devint dès ce moment une province de l'empire des califes. Yezdegherd, son dernier roi, traîna pendant quelques années une misérable existence, et finit par être assassiné. La dynastie des Sassanides avait duré plus de quatre cents ans.

C'est par une singulière étourderie que le rédacteur arabe d'un livre de contes, où il est sans cesse question de califes, de sultans et de circonstances particulières à l'histoire musulmane, fait réciter ses contes sous un prince d'une dynastie antérieure à l'islamisme. Il est probable que le rédacteur des *Mille et une Nuits* a conservé, sans y penser, le début du livre persan intitulé les *Mille Contes* (Hezar-afsané).

[2] Schahriar est peut-être une altération de Scheheriar, nom d'un roi de Perse qui figure dans la liste des rois sassanides, mais qui n'était pas de la race royale. Ce Scheheriar, qui a d'ailleurs fort peu régné, n'a rien de commun avec le monarque des Indes. La domination d'un prince sassanide sur le vaste pays des adorateurs de Brahma, est en outre une fiction du romancier, et les expéditions des rois de Perse dans l'Inde, rapportées par les historiens orientaux, peuvent être reléguées au nombre des fables. Suivant Langlès, qui cite à l'appui de son opinion les deux dictionnaires persans intitulés *Schems-elloghât* et *Borhani-caté*, *Schahriar* signifie *monarque du monde, monarque absolu.* (Voyez les *Voyages de Sindbâd le marin*, Paris, 1814, in-18, p. 134, *notes.*) M. Jonathan Scott lit *Scheheriar*, et donne à ce nom persan le sens d'*ami de la ville* ou *de la nation.* (*The arabian nights entertainements*, London, 1811, t. I, p. 343.)

Je crois à propos de prévenir les personnes peu familiarisées avec les noms orientaux, que les lettres *sch* doivent se prononcer comme *ch* en français.

[1] Schahzenan signifie *roi des femmes* ; mais M. Jonathan Scott pense avec raison qu'il vaut mieux lire *Schahzeman*, c'est-à-dire *le roi de son siècle.*

[2] Samarcande, ville célèbre du temps de Tamerlan, dont elle était la capitale. Elle appartient aujourd'hui au khan de Bokhara.

[3] Premier ministre.

forme à sa dignité, et fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan averti de son arrivée, alla au-devant de lui avec les principaux seigneurs de sa cour, qui pour faire plus d'honneur au ministre du sultan [1], s'étaient tous habillés magnifiquement. Le roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et lui demanda d'abord des nouvelles du sultan son frère. Le visir satisfit sa curiosité, après quoi il exposa le sujet de son ambassade. Schahzenan en fut touché : Sage visir, dit-il, le sultan mon frère me fait trop d'honneur, et il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le temps qui n'a pas diminué son amitié, n'a point affaibli la mienne. Mon royaume est tranquille, et je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la ville pour si peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit, et d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchissemens en abondance pour vous et toutes les personnes de votre suite. Cela fut exécuté sur-le-champ: le roi fut à peine rentré dans Samarcande que le visir vit arriver une prodigieuse quantité de toutes sortes de provisions accompagnées de régals et de présens d'un très-grand prix.

Cependant Schahzenan, se disposant à partir, régla les affaires les plus pressantes, établit un conseil pour gouverner son royaume pendant son absence, et mit à la tête de ce conseil un ministre dont la sagesse lui était connue, et en qui il avait une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine sa femme, sortit sur le soir de Samarcande, et suivi des officiers qui devaient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avait fait dresser auprès des tentes du visir. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors, voulant encore embrasser la reine qu'il aimait beaucoup, il retourna seul dans son palais. Il alla droit à l'appartement de cette princesse qui, ne s'attendant pas à le revoir, avait reçu dans son lit un des derniers officiers de sa maison. Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient couchés, et ils dormaient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre par son retour une épouse dont il se croyait tendrement aimé; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux, qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des princes et des princesses, il aperçut un homme dans ses bras! il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devait croire ce qu'il voyait; mais n'en pouvant douter : quoi! dit-il, en lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, et l'on m'ose outrager! Ah! perfides, votre crime ne sera pas impuni. Comme roi je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes états; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. Enfin ce malheureux prince cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, et d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite, les prenant l'un après l'autre, il les jeta par une fenêtre dans le fossé dont le palais était environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la ville, comme il y était venu, et se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que sans parler à personne de ce qu'il venait de faire, il ordonna de plier les tentes et de partir. Tout fut bientôt prêt, et il n'était pas jour encore qu'on se mit en marche au son des tymbales et de plusieurs autres instrumens qui inspiraient de la joie à tout le monde, hormis au roi qui, toujours occupé de l'infidélité de la reine, était la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au-devant de lui le sultan Schahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces princes de se revoir! ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser; et après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à che-

[1] Le mot arabe *sultan*, ou plus exactement *sulthan*, signifie *puissance*, par extension, *prince, roi*, et il est devenu le titre de plusieurs souverains de l'Asie et de l'Afrique. Nos historiens des croisades ont, par une légère altération, changé ce mot en celui de *soldan* ou *soudan*.

On rapporte que Calaf, fils d'Ahmed, roi du Seistan, fut le premier qui employa ce terme de sultan en s'adressant au prince gaznévide Mahmoud, qui régna sur la Perse orientale de 997 de notre ère à 1030; et ce titre, inspiré par la flatterie, plut si fort à Mahmoud, qu'il le porta toujours depuis. Tous les autres princes de ces dynasties qui s'étaient élevées aux dépens de l'empire des califes, n'avaient porté jusqu'alors que le titre d'*émir*, commandant; mais ce dernier titre commença vers cette époque à être abandonné pour celui de *sultan*. (Voyez la *Bibliothèque orientale*, de d'Herbelot, au mot *solthan*, et la *Biographie universelle*, article *Khalaf*.)

val et entrèrent dans la ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le sultan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avait fait préparer. Ce palais communiquait au sien par un même jardin ; il était d'autant plus magnifique qu'il était consacré aux fêtes et aux divertissemens de la cour ; et on en avait encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quitta d'abord le roi de Tartarie pour lui donner le temps d'entrer au bain et de changer d'habit ; mais dès qu'il sut qu'il en était sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un sofa, et comme les courtisans se tenaient éloignés par respect, ces deux princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que deux frères, encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venue, ils mangèrent ensemble ; après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar s'apercevant que la nuit était fort avancée, se retira pour laisser reposer son frère.

L'infortuné Schahzenan se coucha ; mais si la présence du sultan son frère avait été capable de suspendre pour quelque temps ses chagrins, ils se réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avait besoin, il ne fit que rappeler dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la reine se présentaient si vivement à son imagination, qu'il en était hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir, il se leva, et se livrant tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que le sultan ne manqua pas de remarquer. Qu'a donc le roi de Tartarie ? disait-il, qui peut causer ce chagrin que je lui vois ? aurait-il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite ? Non, je l'ai reçu comme un frère que j'aime, et je n'ai rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses états ou de la reine sa femme. Ah ! si c'est cela qui l'afflige, il faut que je lui fasse incessamment les présens que je lui destine, afin qu'il puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande. Effectivement, dès le lendemain il lui envoya une partie de ses présens, qui étaient composés de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche et de plus singulier. Il ne laissait pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs ; mais les fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisaient qu'irriter ses chagrins.

Un jour, Schahriar ayant ordonné une grande chasse[1] à deux journées de sa capitale, dans un pays où il y avait particulièrement beaucoup de cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'être de la partie. Le sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté, et partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la Grande-Tartarie se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avait vue sur le jardin. Ce beau lieu et le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisaient leur retraite, lui auraient donné du plaisir, s'il eût été capable d'en ressentir ; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infâme de la reine, il arrêtait moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levait au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néanmoins, quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du palais du sultan s'ouvrit tout à coup, et il en sortit vingt femmes au milieu desquelles marchait la sultane[2] d'un air qui la faisait aisément distinguer. Cette princesse croyant que le roi de la Grande-Tartarie était aussi à la chasse, s'avança avec ses femmes jusque sous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui vou-

[1] La chasse était autrefois, comme elle est encore aujourd'hui, un des plaisirs favoris des princes de l'Orient ; ils y déployaient une grande magnificence, et les deux célèbres voyageurs Chardin et Bernier sont entrés dans de grands détails sur les chasses du roi de Perse et du Grand-Mogol. (Voyez la *Relation des Voyages de Chardin*, t. III, p. 393 et suiv., édition de Langlès, et les *Lettres de Bernier*, écrites pendant le voyage de Cachemire.)

On se servait alors, pour la chasse, de bêtes féroces comme l'once, le léopard, et la panthère, dressées et apprivoisées ; mais aujourd'hui, en Perse, on n'emploie plus que des chiens ou des oiseaux de proie. Du temps de Chardin, les Persans faisaient peu usage des chiens de chasse ; leurs préjugés religieux leur faisant regarder ces animaux comme immondes. Les princes de la dynastie qui est aujourd'hui sur le trône, lesquels appartiennent à la tribu militaire des Kagiars, sont, à ce qu'il paraît, moins scrupuleux. Le général Malcolm, dans son *Histoire de Perse* (t. IV, p. 344 de la traduction française), dit que la chasse à la gazelle se fait quelquefois avec un grand nombre de cavaliers, dont chacun a un chien en laisse. Dans cette espèce de chasse, on lâche successivement les chiens, de manière à amener la gazelle auprès du roi, qui d'ordinaire tient en laisse un chien favori.

[2] Le titre de sultane se donne aux épouses des princes de l'Orient.

lant par curiosité les observer, se plaça de manière qu'il pouvait tout voir sans être vu. Il remarqua que les personnes qui accompagnaient la sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage qu'elles avaient eu couvert jusqu'alors, et quittèrent de longs habits qu'elles portaient par-dessus d'autres plus courts. Mais il fut dans un extrême étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avait semblé toute composée de femmes, il y avait dix noirs qui prirent chacun leur maîtresse. La sultane de son côté ne demeura pas longtemps sans amant. Elle frappa des mains en criant, *Masoud*, *Masoud*, et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre, et courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes et ces noirs, et c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Schahzenan en vit assez pour juger que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisait un des plus beaux ornemens du jardin; après quoi, ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultan, et Masoud qui était venu de dehors par-dessus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étaient passées sous les yeux du roi de la Grande-Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions. Que j'avais peu de raison, disait-il, de croire que mon malheur était si singulier. C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le sultan mon frère, le souverain de tant d'états, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle faiblesse de me laisser consumer de chagrin. C'en est fait, le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie. En effet, dès ce moment il cessa de s'affliger, et comme il n'avait pas voulu souper qu'il n'eût vu toute la scène qui venait d'être jouée sous ses fenêtres, il fit servir alors, mangea de meilleur appétit qu'il n'avait fait depuis son départ de Samarcande, et entendit même avec quelque plaisir un concert agréable de voix et d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans il fut de très-bonne humeur; et lorsqu'il sut que le sultan était de retour, il alla au-devant de lui et lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement : il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce que ce prince avait refusé de l'accompagner à la chasse, et sans lui donner le temps de répondre à ses reproches, il lui parla d'un grand nombre de cerfs, et d'autres animaux qu'il avait pris, et enfin du plaisir qu'il avait eu. Schahzenan, après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avait plus de chagrin qui l'empêchât de faire paraître combien il avait d'esprit, il dit mille choses agréables et plaisantes.

Le sultan, qui s'était attendu à le retrouver dans le même état où il l'avait laissé, fut ravi de le voir si gai : Mon frère, lui dit-il, je rends grâces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence; j'en ai une véritable joie; mais j'ai une prière à vous faire, et je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. — Que pourrais-je vous refuser, répondit le roi de Tartarie, vous pouvez tout sur Schahzenan. Parlez, je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. — Depuis que vous êtes dans ma cour, reprit Schahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toutes sortes de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venait de ce que vous étiez éloigné de vos états. J'ai cru même que l'amour y avait beaucoup de part, et que la reine de Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée, en était peut-être la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture; mais je vous avoue que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant sans que j'y aie contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde, et l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur qui en troublait tout l'enjouement. Dites-moi, de grâce, pourquoi vous étiez si triste, et pourquoi vous ne l'êtes plus.

A ce discours, le roi de la Grande-Tartarie demeura quelque temps rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avait à y répondre. Enfin il repartit dans ces termes : Vous êtes mon sultan et mon maître, mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous

me demandez.—Non, mon frère, répliqua le sultan, il faut que vous me l'accordiez ; je la souhaite; ne me la refusez pas. Schahzenan ne put résister aux instances de Schahriar: Eh bien, mon frère, lui dit-il, je vais vous satisfaire, puisque vous me le commandez. Alors il lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande, et lorsqu'il en eut achevé le récit : Voilà, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse ; jugez si j'avais tort de m'y abandonner.—O mon frère, s'écria le sultan d'un ton qui marquait combien il entrait dans le ressentiment du roi de Tartarie ; quelle horrible histoire venez-vous de me raconter ! Avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout ! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne saurait vous reprocher cette action : elle est juste ; et pour moi, j'avouerai qu'à votre place j'aurais eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me serais pas contenté d'ôter la vie à une seule femme : je crois que j'en aurais sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis plus étonné de vos chagrins. La cause en était trop vive et trop mortifiante pour n'y pas succomber. O ciel, quelle aventure ! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; et comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, et faites-moi la confidence entière.

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frère y avait ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances : Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrin que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque c'est vous qui me forcez à vous révéler une chose que je voudrais ensevelir dans un éternel oubli. — Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité. Hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. Le roi de Tartarie ne pouvant plus s'en défendre, fit alors un détail de tout ce qu'il avait vu, du déguisement des noirs, de l'emportement de la sultane et de ses femmes, et il n'oublia pas Masoud. Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étaient naturellement portées, et qu'elles ne pouvaient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'était une grande faiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit faire beaucoup d'autres, et enfin je jugeai que je ne pouvais prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts, mais j'en suis venu à bout, et si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple[1].

Quoique ce conseil fût judicieux, le sultan ne put le goûter. Il entra même en fureur : Quoi, dit-il, la sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne ! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé ; et la chose est assez importante pour mériter que j'en sois assuré par moi-même. —Mon frère, répondit Schahzenan, si vous voulez en être témoin, cela n'est pas fort difficile. Vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse ; et quand nous serons hors de la ville avec votre cour et la mienne, nous nous arrêterons sous nos pavillons, et la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement. Je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu. Le sultan approuva le stratagème, et ordonna aussitôt une nouvelle chasse ; de sorte que dès le même jour les pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le jour suivant les deux princes partirent avec toute leur suite. Ils arrivèrent où ils devaient camper, et ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Schahriar appela son grand visir, et sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, et de ne pas permettre que personne sortît du camp pour quelque sujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le roi de la Grande-Tartarie et lui montèrent à cheval, passèrent *incognito* au travers du camp, rentrèrent dans la ville, et se rendirent au palais qu'occupait Schahzenan. Ils se couchèrent, et le lendemain de bon matin ils s'allèrent placer

[1] En lisant ce conte on sera frappé sans doute du rapport qu'il offre avec le charmant conte de *Joconde* dans l'Arioste. M. Caussin de Perceval avait pensé que le poète italien avait pu servir de modèle au romancier arabe ; mais cette uppositions n'est pas admissible ; elle placerait la composition des *Mille et une Nuits* vers le milieu du seizième siècle, ce qui donne une date évidemment trop moderne, en contradiction avec d'autres témoignages. D'ailleurs, l'introduction des *Mille et une Nuits* est, selon toute apparence, une des parties les plus anciennes du recueil. L'imitation est du reste évidente, et il y a tout lieu de croire que l'Arioste a eu connaissance du conte oriental.

à la même fenêtre d'où le roi de Tartarie avait vu la scène des noirs. Ils jouirent quelque temps de la fraîcheur, car le soleil n'était pas encore levé ; et en s'entretenant ils jetaient souvent les yeux du côté de la porte secrète. Elle s'ouvrit enfin, et pour dire le reste en peu de mots, la sultane parut avec les femmes et les dix noirs déguisés ; elle appela Masoud, et le sultan en vit plus qu'il n'en fallait pour être pleinement convaincu de sa honte et de son malheur. O Dieu! s'écria-t-il, quelle indignité! quelle horreur! L'épouse d'un souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie? Après cela, quel prince osera se vanter d'être parfaitement heureux? Ah! mon frère, poursuivit-il en embrassant le roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde : la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos états et tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des royaumes étrangers traîner une vie obscure et cacher notre infortune. Schahzenan n'approuvait pas cette résolution ; mais il n'osa la combattre dans l'emportement où il voyait Schahriar : Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre ; je suis prêt à vous suivre partout où il vous plaira. Mais promettez-moi que nous reviendrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. — Je vous le promets, répondit le sultan, mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. — Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le roi de Tartarie ; peut-être même ne voyagerons-nous pas longtemps. En disant cela, ils sortirent secrètement du palais, et prirent un autre chemin que celui par où ils étaient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, passèrent la première nuit sous des arbres, et s'étant levés dès le point du jour, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avait d'espace en espace de grands arbres fort touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser et y prendre le frais ; et l'infidélité des princesses leurs femmes fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils s'entretenaient, lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la mer, et un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, et il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui semblait s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur. Ils se levèrent promptement et montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés, que regardant vers l'endroit d'où le bruit partait, et où la mer s'était entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire se tirait par replis, et s'avançait vers le rivage en fendant l'eau. Ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvait être ; mais ils en furent bientôt éclaircis.

C'était un de ces génies [1] qui sont malins, malfaisans et ennemis mortels des hommes. Il était noir et hideux, avait la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, et portait sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étaient les deux princes, qui connaissant l'extrême péril où ils se trouvaient, se crurent perdus.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse, et l'ayant ouverte avec quatre clés qui étaient attachées à sa ceinture, il en sortit aussitôt une dame très-richement habillée, d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir à ses côtés, et la regardant amoureusement : Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos noces, et que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous ; le sommeil dont je me sens accablé m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. En disant cela il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame ; ensuite ayant allongé ses pieds qui s'étendaient jusqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, et il ronfla bientôt de manière qu'il fit retentir le rivage.

[1] Outre les anges et les démons, il existe, selon la croyance des musulmans, une classe particulière d'esprits de bonne et de mauvaise nature, appelés *ginns* ou génies. L'essence de ces êtres est plus grossière que celle des anges ; ils mangent et boivent, propagent leur espèce, sont mortels comme les hommes, et doivent comme eux recevoir un jour des récompenses ou des châtimens. Ces génies sont de différens ordres ; celui qui figure dans le conte est désigné comme appartenant aux *afrites*, ou génies malfaisans.

Les Persans donnent aux mauvais génies le nom de *dives*. Un de leurs anciens rois, nommé Thamuras, et qui joue un grand rôle dans leur histoire héroïque et fabuleuse, est célèbre par les guerres qu'il a eu à soutenir contre les Dives. Après une lutte longue et acharnée, Thamuras vainquit ses redoutables adversaires, et les confina dans des grottes où il les faisait garder.

La dame alors leva la vue par hasard, et apercevant les princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils supplièrent la dame par d'autres signes de les dispenser de lui obéir ; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, et l'avoir posée légèrement à terre, se leva, et leur dit d'un ton de voix bas mais animé: Descendez; il faut absolument que vous veniez à moi. Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignaient le génie: Descendez-donc, leur répliqua-t-elle sur le même ton : si vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, et je lui demanderai moi-même votre mort.

Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils commencèrent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main, et s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très-vive. Ils la rejetèrent d'abord, mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, ayant remarqué qu'ils avaient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Sitôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une botte du paquet où était sa toilette ; elle en tira un fil d'autres bagues de toute sorte de façons, et le leur montrant : Savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces joyaux?—Non, répondirent-ils ; mais ils ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. — Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, et afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les précautions de ce vilain génie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par-là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feraient mieux de ne pas contraindre les femmes, ce serait le moyen de les rendre sages. La dame leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étaient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, et fit signe aux princes de se retirer [1].

Ils reprirent le chemin par où ils étaient venus, et lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame et le génie, Schahriar dit à Schahzenan : Eh bien! mon frère, que pensez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver? le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidèle? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes! — Oui, mon frère, répondit le roi de la Grande-Tartarie, et vous devez aussi demeurer d'accord que le génie est plus à plaindre et plus malheureux que nous. C'est pourquoi, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos états, et que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je sais par quel moyen je prétends que la foi qui m'est due me soit inviolablement conservée. Je ne veux pas m'expliquer présentement là-dessus ; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, et je suis sûr que vous suivrez mon exemple. Le sultan fut de l'avis de son frère, et continuant tous deux de marcher, ils arrivèrent au camp sur la fin de la nuit du troisième jour qu'ils en étaient partis.

La nouvelle du retour du sultan s'y étant répandue, les courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, et leur fit à tous des gratifications. Après quoi, leur ayant déclaré qu'il ne voulait pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, et il retourna bientôt à son palais.

A peine y fut-il arrivé qu'il courut à l'appartement de la sultane. Il la fit lier devant lui, et la livra à son grand visir avec ordre de la

[1] Cette histoire de la dame aux cent bagues se retrouve dans deux recueils indiens, dans le *Vrihat-Kathâ* (*Quarterly oriental magazine* de Calcutta, janvier et juin 1825, p. 256), et dans les *Contes du Perroquet*. (*Contes extraits du Thouthi-Nameh*, traduits par M. Trébutien, p. 23). Hamilton l'a placée dans son conte des *Quatre Facardins*, en la développant d'une manière fort comique. Il suppose que le prince de Trébizonde, qui raconte son histoire au sultan des Indes Schahriar, rencontre la dame au coffre de verre, qui est nommée Cristalline. Elle fait le récit de ses aventures au prince, et lui dit que les deux amans qui lui fourniront ses deux dernières bagues, étaient deux misérables qui mouraient de peur. Le sultan des Indes interrompant aussitôt le prince de Trébizonde, dit que la dame en a menti. (Voyez les *Contes d'Hamilton*, Paris, Renouard, in-18, t. II, p. 104.)

faire étrangler. Ce que ce ministre exécuta sans s'informer quel crime elle avait commis. Ce prince irrité n'en demeura pas là : il coupa la tête, de sa propre main, à toutes les femmes de la sultane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avait pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendrait à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit, et de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observerait immédiatement après le départ du roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, et se mit en chemin, chargé de présens magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand visir de lui amener la fille d'un de ses généraux d'armée. Le visir obéit. Le sultan coucha avec elle, et le lendemain en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le visir à exécuter de semblables ordres, comme il devait au sultan son maître une obéissance aveugle, il était obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-là, ce fut la fille d'un bourgeois de sa capitale, et enfin chaque jour c'était une fille mariée, et une femme morte [1].

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la ville. On n'y entendait que des cris et des lamentations. Ici, c'était un père en pleurs qui se désespérait de la perte de sa fille; et là, c'étaient de tendres mères qui craignant pour les leurs la même destinée, faisaient par avance retentir l'air de leurs gémissemens. Ainsi, au lieu des louanges et des bénédictions que le sultan s'était attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisaient plus que des imprécations contre lui.

Le grand visir, qui comme on l'a déjà dit, était malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avait deux filles, dont l'aînée s'appelait Scheherazade, et la cadette Dinarzade[1]. Cette dernière ne manquait pas de mérite; mais l'autre avait un courage au-dessus de son sexe, de l'esprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avait beaucoup de lecture, et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui était échappé de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux beaux-arts; et elle faisait des vers mieux que les poëtes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle était pourvue d'une beauté excellente, et une vertu très-solide couronnait toutes ses belles qualités.

Le visir aimait passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux ensemble, elle lui dit : Mon père, j'ai une grâce à vous demander; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. — Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable. Pour juste, répliqua Scheherazade, elle ne peut l'être davantage : et vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le sultan exerce sur les familles de cette ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière si funeste. — Votre intention est fort louable, ma fille, dit le visir; mais le mal auquel vous voulez remédier me paraît sans remède : comment prétendez-vous en venir à bout? — Mon père, repartit Scheherazade, puisque, par votre entremise, le sultan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. Le visir ne put entendre ce discours sans horreur. O Dieu! interrompit-il avec transport; Avez-vous perdu l'esprit, ma fille? Pouvez-vous me faire une prière si dangereuse? Vous savez que le sultan a fait serment sur son âme de ne coucher

[1] Dans le recueil persan intitulé *le Trône enchanté*, et qui est la traduction d'un livre sanscrit, un mauvais génie qui tourmentait jour et nuit les habitans d'une ville, consent à cesser de les opprimer et à les laisser se gouverner d'après leurs lois et leurs usages, à la condition que chaque jour ils choisiront pour roi un d'entre eux que le génie dévorera le lendemain. Les habitans implorent inutilement le génie pour obtenir de meilleures conditions, et sont obligés de se soumettre. Tous les jours un homme de la ville est placé sur le trône, et règle les affaires du gouvernement, mais à la fin de la journée le génie emporte le malheureux roi pour en faire son repas. (Voyez *le Trône enchanté*, traduit par Lescallier, t. I, p. 29.) Le sort de ces malheureux qui ne montent sur le trône que pour être dévorés le lendemain, a beaucoup d'analogie avec celui des infortunées épouses du sultan des Indes.

[1] Ces deux noms, dont la forme est persane, ne présentent pas de sens parfaitement clair. Suivant Langlès, *Scheherazade* pourrait signifier *le cyprès, la beauté de la ville*, étymologie fort douteuse. M. de Hammer croit qu'il faut lire *Schirzade*, qui signifie *fille de lion*. Les explications du nom de *Dinarzade* ne sont pas plus satisfaisantes; il peut avoir le sens de *précieuse comme l'or*.

qu'une seule nuit avec la même femme, et de lui faire ôter la vie le lendemain ; et vous voulez que je lui propose de vous épouser ? Songez-vous bien à quoi vous expose votre zèle indiscret? —Oui, mon père, répondit cette vertueuse fille, je connais tout le danger que je cours, et il ne saurait m'épouvanter. Si je péris, ma mort sera glorieuse, et si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma patrie un service important.— Non, non, dit le visir, quoique vous puissiez me représenter pour m'intéresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y consente. Quand le sultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas ! il faudra bien que je lui obéisse ! Quel triste emploi pour un père ! Ah, si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang ! — Encore une fois, mon père, dit Scheherazade, accordez-moi la grâce que je vous demande.—Votre opiniâtreté, repartit le visir, excite ma colère. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en saurait sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'âne qui était bien et qui ne put s'y tenir.— Quel malheur arriva-t-il à cet âne, reprit Scheherazade?— Je vais vous le dire, répondit le visir, écoutez-moi.»

L'ANE, LE BOEUF ET LE LABOUREUR.

FABLE.

Un marchand très-riche avait plusieurs maisons à la campagne, où il faisait nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme et ses enfans à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avait le don d'entendre le langage des bêtes ; mais avec cette condition, qu'il ne pouvait l'interpréter à personne, sans s'exposer à perdre la vie. Ce qui l'empêchait de communiquer les choses qu'il avait apprises par le moyen de ce don.

Il y avait à une même auge un bœuf et un âne. Un jour qu'il était assis près d'eux, et qu'il se divertissait à voir jouer devant lui ses enfans, il entendit que le bœuf disait à l'âne : L'Éveillé, que je te trouve heureux, quand je considère le repos dont tu jouis, et le peu de travail qu'on exige de toi. Un homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblée et de l'eau fraîche et nette : ta plus grande peine est de porter le marchand notre maître, lorsqu'il a quelque petit voyage à faire ; sans cela toute ta vie se passerait dans l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente, et ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable : il est à peine minuit que l'on m'attache à une charrue que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre ; ce qui me fatigue à un point que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs le laboureur qui est toujours derrière moi ne cesse de me frapper. A force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir, quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes fèves sèches dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère, lorsque je me suis repu d'un mets si peu appétissant, je suis obligé de passer la nuit couché dans mon ordure. Tu vois donc que j'ai raison d'envier ton sort.

L'âne n'interrompit pas le bœuf ; il lui laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais quand il eut achevé de parler : Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'idiot qu'on vous a donné. Vous êtes trop simple, vous vous laissez mener comme l'on veut, et vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez? Vous vous tuez vous-même pour le repos, le plaisir et le profit de ceux qui ne vous en savent point de gré. On ne vous traiterait pas de la sorte, si vous aviez autant de courage que de force.

Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous résistance ? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes? que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre? Pourquoi enfin n'inspirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables ? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, et vous ne vous en servez pas. On vous apporte de mauvaises fèves, et de mauvaise paille : n'en mangez point ; flairez-les seulement, et les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercierez. Le bœuf

prit en fort bonne part les avis de l'âne; il lui témoigna combien il lui en était obligé. Cher l'Éveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, et tu verras de quelle manière je m'en acquitterai. Ils se turent après cet entretien dont le marchand ne perdit pas une parole.

Le lendemain de bon matin le laboureur vint prendre le bœuf; il l'attacha à la charrue, et le mena au travail ordinaire. Le bœuf qui n'avait pas oublié le conseil de l'âne, fit fort le méchant ce jour-là; et le soir, lorsque le laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, et à reculer en beuglant. Il baissa même ses cornes, comme pour en frapper le laboureur. Il fit enfin tout le manége que l'âne lui avait enseigné. Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour le remener au labourage; mais trouvant l'auge encore remplie de fèves, et de la paille qu'il y avait mise le soir, et le bœuf couché par terre, les pieds étendus, et haletant d'une étrange façon, il le crut malade. Il en eut pitié; et jugeant qu'il serait inutile de le mener au travail, il alla aussitôt en avertir le marchand.

Le marchand vit bien que les mauvais conseils de l'Éveillé avaient été suivis, et pour le punir comme il le méritait : Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, et ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. Le laboureur obéît. L'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là. Ce qui le fatigua d'autant plus qu'il était moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvait se soutenir quand il fut de retour.

Cependant le bœuf était très-content : il avait mangé tout ce qu'il y avait dans son auge, et s'était reposé toute la journée. Il se réjouissait en lui-même d'avoir suivi les conseils de l'Éveillé, il lui donnait mille bénédictions pour le bien qu'il lui avait procuré; et il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorsqu'il le vit arriver. L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avait de dépit d'avoir été si maltraité. C'est par mon imprudence, se disait-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur. Je vivais heureux; tout me riait; j'avais tout ce que je pouvais souhaiter; c'est ma faute, si je suis dans ce déplorable état; et si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en tirer, ma perte est certaine. En disant cela ses forces se trouvèrent tellement épuisées, qu'il se laissa tomber à demi-mort au pied de son auge.

En cet endroit le grand visir s'adressant à Scheherazade, lui dit : Ma fille, vous faites comme cet âne; vous vous exposez à vous perdre par votre fausse prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, et ne cherchez point à prévenir votre mort. — Mon père, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter, n'est pas capable de me faire changer de résolution; et je ne cesserai pas de vous importuner, que je n'aie obtenu de vous, que vous me présenterez au sultan pour être son épouse. Le visir voyant qu'elle persistait toujours dans sa demande, lui répliqua : Eh bien, puisque vous ne vous ne voulez pas quitter votre obstination, je serai obligé de vous traiter de la même manière que le marchand dont je viens de parler, traita sa femme peu de temps après. Et voici comment.

Ce marchand ayant appris que l'âne était dans un état pitoyable, fut curieux de savoir ce qui se passerait entre lui et le bœuf. C'est pourquoi après le souper il sortit au clair de la lune, et alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant il entendit l'âne qui disait au bœuf: Compère, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le laboureur vous apportera demain à manger? — Ce que je ferai, répondit le bœuf? je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné : je m'éloignerai d'abord, je présenterai mes cornes, comme hier; je ferai le malade, et feindrai d'être aux abois. — Gardez-vous-en bien, interrompit l'âne, ce serait le moyen de vous perdre; car en arrivant ce soir j'ai ouï dire au marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. — Hé qu'avez-vous entendu? dit le bœuf; ne me cachez rien de grâce, mon cher l'Éveillé. — Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles : Puisque le bœuf ne mange pas, et qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué dès demain; nous ferons pour l'amour de Dieu une aumône de sa chair aux pauvres; et quant à sa peau qui pourra nous être utile, tu la donneras au corroyeur. Ne manque donc pas de faire venir le boucher. Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ajouta l'âne; l'intérêt que je prends à votre conservation, et l'amitié que j'ai

pour vous, m'obligent à vous en avertir, et à vous donner un nouveau conseil : d'abord qu'on vous apportera vos fèves et votre paille, levez-vous, et vous jetez dessus avec avidité. Le maître jugera par-là que vous êtes guéri, et révoquera sans doute l'arrêt de votre mort; au lieu que si vous en usez autrement, c'est fait de vous.

Ce discours produisit l'effet qu'en avait attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé, et en beugla d'effroi. Le marchand qui les avait écoutés tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa femme en fut très-surprise. Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. — Ma femme, lui répondit le marchand, contentez-vous de m'entendre rire.—Non, reprit-elle, j'en veux savoir le sujet.—Je ne puis vous donner cette satisfaction, repartit le mari ; sachez seulement que je ris de ce que notre âne vient de dire à notre bœuf. Le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler.—Et qui vous empêche de me découvrir ce secret, répliqua-t-elle?—Si je vous le disais, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûterait la vie. — Vous vous moquez de moi, s'écria la femme, ce que vous me dites ne peut pas être vrai. Si vous ne m'avouez tout à l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'âne et le bœuf ont dit, je jure par le grand Dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble.

En achevant ces mots, elle rentra dans la maison, et se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul, et le lendemain voyant qu'elle ne discontinuait pas de se lamenter : Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte. La chose n'en vaut pas la peine; et il vous est aussi peu important de la savoir qu'il m'importe beaucoup, à moi, de la tenir secrète. N'y pensez donc plus, je vous en conjure.—J'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'ayiez satisfait ma curiosité.—Mais je vous dis fort sérieusement, répliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie, si je cède à vos indiscrètes instances. — Qu'il arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas.— Je vois bien, reprit le marchand, qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison ; et comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâtreté, je vais appeler vos enfans, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mouriez. Il fit venir ses enfans, et envoya chercher aussi le père, la mère et les parens de sa femme. Lorsqu'ils furent assemblés, et qu'il leur eût expliqué de quoi il était question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avait tort de ne pas vouloir revenir de son entêtement: mais elle les rebuta tous et dit qu'elle mourrait plutôt que de céder en cela à son mari. Le père et la mère eurent beau lui parler en particulier, et lui représenter que la chose qu'elle souhaitait d'apprendre ne lui était d'aucune importance, ils ne gagnèrent rien sur son esprit, ni par leur autorité ni par leurs discours. Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinait à rejeter toutes les bonnes raisons dont on combattait son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le marchand lui-même ne savait plus où il en était. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il délibérait déjà s'il sacrifierait sa vie pour sauver celle de sa femme qu'il aimait beaucoup.

Or, ma fille, continua le visir, en parlant toujours à Scheherazade, ce marchand avait cinquante poules et un coq, avec un chien qui faisait bonne garde. Pendant qu'il était assis comme je l'ai dit, et qu'il rêvait profondément au parti qu'il devait prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'était jeté sur une poule, et il entendit qu'il lui parla dans ces termes: O coq! Dieu ne permettra pas que tu vives encore long-temps! n'as-tu pas honte de faire aujourd'hui ce que tu fais ? Le coq monta sur ses ergots, et se tournant du côté du chien: Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me serait-il défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours?—Puisque tu l'ignores, répliqua le chien, apprends que notre maître est aujourd'hui dans un grand deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret qui est de telle nature, qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choses sont en cet état; et il est à craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa femme ; car il l'aime, et il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va peut-être périr. Nous en sommes tous alarmés dans ce logis, toi seul, insultant à notre tristesse, tu as l'impudence de te divertir avec tes poules.

Le coq repartit de cette sorte à la réprimande

du chien : Que notre maître est insensé ! Il n'a qu'une femme, et il n'en peut venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa raison, il trouvera bientôt moyen de sortir de l'embarras où il est. — Eh ! que veux-tu qu'il fasse ? dit le chien. — Qu'il entre dans la chambre où est sa femme, répondit le coq ; et qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâton, et lui en donne mille coups ; je mets en fait qu'elle sera sage après cela, et qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. Le marchand n'eût pas sitôt entendu ce que le coq venait de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme qui pleurait encore, s'enferma avec elle, et la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : C'est assez, mon mari, c'est assez, laissez-moi, je ne vous demanderai plus rien. A ces paroles, et voyant qu'elle se repentait d'avoir été curieuse si mal à propos, il cessa de la maltraiter ; il ouvrit la porte ; toute la parenté entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, et fit compliment au mari sur l'heureux expédient dont il s'était servi pour la mettre à la raison. Ma fille, ajouta le grand visir, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand [1].

Mon père, dit alors Scheherazade, de grâce ne trouvez pas mauvais que je persiste dans mes sentimens. L'histoire de cette femme ne saurait m'ébranler. Je pourrais vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderaient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi si j'ose vous le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuserait de souscrire à la prière que je vous fais, j'irais me présenter moi-même au sultan. Enfin, le père, poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités, et quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une si funeste résolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mènerait Scheherazade.

Le sultan fut fort étonné du sacrifice que son grand visir lui faisait. Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille ? — Sire, lui répondit le visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pu l'épouvanter, et elle préfère à sa vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre majesté. — Mais ne vous trompez pas, visir, reprit le sultan, demain en remettant Scheherazade entre vos mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. — Sire, repartit le visir, mon cœur gémira sans doute en vous obéissant ; mais la nature aura beau murmurer, quoique père je vous réponds d'un bras fidèle. Schahriar accepta l'offre de son ministre, et lui dit qu'il n'avait qu'à lui amener sa fille quand il lui plairait.

Le grand visir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son père de l'avoir si sensiblement obligée, et, voyant qu'il était accablé de douleur, elle lui dit pour le consoler, qu'elle espérait qu'il ne se repentirait pas de l'avoir mariée avec le sultan, et qu'au contraire il aurait sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paraître devant le sultan ; mais avant de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, et lui dit : Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très-importante, je vous prie de ne me le pas refuser. Mon père va me conduire chez le sultan pour être son épouse : que cette nouvelle ne vous épouvante pas ; écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grâce, comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour, et de m'adresser à peu près ces paroles : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes

[1] M. de Schlegel a remarqué le premier que les traits saillans de la fable du visir, la faculté d'entendre le langage des animaux, la condition qui y est attachée, l'éclat de rire et le caprice de la femme se trouvent dans un chapitre du grand poëme indien intitulé *Râmâyana*. (Voy. le *Journ. asiatique* de juin 1836, p. 579.) On les rencontre encore dans un autre poëme intitulé *Harivansa*. (Voyez le *Harivansa*, traduit par M. Langlois, t. I, p. 108.) J'ai parlé plus haut de la ressemblance que présente l'histoire des Deux Sultans avec la nouvelle de Joconde. Straparole nous offre ici un second exemple d'un conte italien dérivant, selon toute apparence, d'une source orientale. Voyez, dans les *Facécieuses Nuicts du seigneur Straparole*, le troisième conte de la douzième nuit, lequel porte le titre suivant : *Frédéric du Petit Puys, lequel entendoit le langage de tous animaux, bat estrangement sa femme, qui le vouloit forcer luy déclarer un secret.*

que vous savez. Aussitôt je vous en conterai un, et je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle ferait avec plaisir ce qu'elle exigeait d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venue, le grand visir conduisit Scheherazade au palais, et se retira après l'avoir introduite dans l'appartement du sultan. Ce prince ne se vit pas plus tôt seul avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle qu'il en fut charmé ; mais s'apercevant qu'elle était en pleurs, il lui en demanda le sujet. Sire, répondit Scheharazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée : je souhaiterais qu'elle passât la nuit dans cette chambre, pour la voir et lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié ? Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée, à la manière des monarques de l'Orient, et Dinarzade dans un lit qu'on lui avait préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avait recommandé : Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. Hélas ! ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir.

Scheherazade, au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au sultan : Sire, dit-elle, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur?—Très-volontiers, répondit le sultan. Alors Scheherazade dit à sa sœur d'écouter, et puis adressant la parole à Schahriar, elle commença de cette sorte :

Ire NUIT.

LE MARCHAND ET LE GÉNIE.

Sire, il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avait beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il était obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondans, un jour qu'une affaire d'importance l'appelait assez loin du lieu qu'il habitait, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avait mis une petite provision de biscuit et de dattes, parce qu'il avait un pays désert à passer, où il n'aurait pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avait affaire; et quand il eut terminé la chose qui l'y avait appelé, il monta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil, et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva au pied d'un grand noyer une fontaine d'une eau très-claire et coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la fontaine après avoir tiré de sa valise quelques dattes[1] et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jetait les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il était bon musulman, il se lava les mains, le visage et les pieds, et fit sa prière[2].

Il ne l'avait pas finie, et il était encore à ge-

[1] La datte est, comme on sait, le fruit du palmier-dattier (*Phœnix dactylifera.*) « Cet arbre béni, dit le naturaliste arabe Cazwini, ne se trouve que dans les pays où l'on professe l'islamisme. Le prophète a dit, en parlant du dattier : *Honorez le palmier, qui est votre tante paternelle,* et il lui a donné cette dénomination, parce qu'il a été formé du reste du limon dont Adam fut créé. Le dattier a une ressemblance frappante avec l'homme, par la beauté de sa taille droite et élancée, sa division en deux sexes distincts mâle et femelle, et la propriété qui lui est particulière d'être fécondé par une sorte d'accouplement.» (*Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. III, p. 395, 2e édit.)

Le dattier, comme l'observe le naturaliste arabe, est en effet un arbre dioïque, c'est-à-dire que les fleurs mâles et les fleurs femelles sont sur deux individus différens. Pour opérer la fécondation, le plus ordinairement on va dans le désert cueillir sur des individus sauvages des rameaux couverts de fleurs mâles, et on les secoue ensuite sur les fleurs des arbres femelles; aussi, en temps de guerre, les Arabes vont-ils détruire les dattiers mâles, ce qui se pratiquait déjà du temps de Pline (lib. XIII, c. 4 et 7), et ce que M. Desfontaines a encore vu mettre à exécution pendant son voyage en Afrique. (*Dictionnaire universel de matière médicale,* par MM. Mérat et de Lens, t. V, p. 268.)

Les Arabes ne connaissent point d'aliment plus agréable que la datte. Sir John Malcolm raconte à ce sujet, dans son *Histoire de Perse*, l'anecdote d'une femme arabe qui, étant allée en Angleterre, avec les enfans du résident du port d'Abou-Scheher, à son retour, fit à ses compatriotes un pompeux récit de la richesse de l'Angleterre. Les assistans enviaient déjà le sort des Anglais, lorsque cette femme ajouta que, dans ce pays si fortuné, il ne croissait pas un seul dattier; et aussitôt le sentiment de l'envie fit place à celui de la pitié pour ces pauvres Anglais condamnés à vivre dans un pays où il n'y a pas de dattes. (*Histoire de Perse*, t. IV, p. 416.)

[2] L'ablution doit toujours précéder la prière. « Cette ablution consiste à se laver le visage, les mains et les bras jusqu'aux

noux, quand il vit paraître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui, le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : Lève-toi que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand autant effrayé de la hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avait adressées, lui répondit en tremblant : Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous pour mériter que vous m'ôtiez la vie ?—Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils.—Hé, bon Dieu ! repartit le marchand, comment pourrais-je avoir tué votre fils ? je ne le connais point, et je ne l'ai jamais vu.—Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? N'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ?—J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand ; je ne puis le nier. —Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetais tes noyaux, mon fils passait ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue. — Ah ! monseigneur, pardon ! s'écria le marchand.—Point de pardon, répondit le génie ; point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ?—J'en demeure d'accord, dit le marchand, mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela serait, je ne l'aurais fait que très-innocemment : par conséquent je vous supplie de me pardonner et de me laisser la vie.— Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. A ces mots il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettait sa femme et ses enfans, et disait les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations, mais il n'en fut nullement attendri. Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il ; quand tes larmes seraient de sang, cela ne m'empêcherait pas de te tuer, comme tu as tué mon fils. — Quoi ! répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher ? vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent ?— Oui, repartit le génie, j'y suis résolu. En achevant ces paroles.....

Scheherazade en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sultan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. Bon Dieu, ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux.—La suite en est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan voulait me laisser vivre encore aujourd'hui, et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. Schahriar, qui avait écouté Scheherazade avec plaisir, dit en lui même : j'attendrai jusqu'à demain : je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

Pendant ce temps-là, le grand visir était dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avait passé la nuit à soupirer, et à plaindre le sort de sa fille, dont il devait être le bourreau. Mais, si dans cette triste attente il craignait la vue du sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce prince entrait au conseil sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendait.

Le sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son empire, et quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, et de lui dire : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de continuer le conte d'hier. Le sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permission. Achevez, lui dit-il, le conte du génie et du marchand ; je suis curieux d'en entendre la fin. Scheherazade prit alors la parole, et continua son conte dans ces termes :

IIe NUIT.

Sire, quand le marchand vit que le génie lui allait trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit : Arrêtez, encore un mot, de grace. Ayez la bonté de m'accorder un délai ; donnez-moi le

coudes, et les pieds jusqu'à la cheville. Le retour fréquent de cette pratique a nécessité le grand nombre de fontaines qu'on trouve en Orient, sur les chemins, dans les caravansérails, dans les maisons particulières. Toutes les mosquées ont des bassins plus profonds que la hauteur d'un homme, destinés aux purifications, et qu'on pourrait comparer à la mer d'airain du temple de Salomon.» (*La Perse*, par A. Jourdain, t. IV, p. 45.)

temps d'aller dire adieu à ma femme et à mes enfans, et de leur partager mes biens par un testament, que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'aient point de procès après ma mort. Cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi.— Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu me demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas. — Si vous voulez m'en croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le Dieu du ciel et de la terre, que je reviendrai vous retrouver ici sans y manquer. — De combien de temps souhaites-tu que soit ce délai? répliqua le génie.— Je vous demande une année, repartit le marchand ; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires, et pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que demain en un an sans faute, je me rendrai sous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. — Prends-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais, reprit le génie? — Oui, répondit le marchand ; je le prends encore une fois à témoin, et vous pouvez vous reposer sur mon serment. A ces paroles, le génie le laissa près de la fontaine, et disparut.

Le marchand, s'étant remis de sa frayeur, remonta à cheval et reprit son chemin ; mais si d'un côté il avait de la joie de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre, il était dans une tristesse mortelle, lorsqu'il songeait au serment fatal qu'il avait fait. Quand il arriva chez lui, sa femme et ses enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite. Mais au lieu de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes et de la vive douleur qu'il faisait éclater. Nous nous réjouissions, disait-elle, de votre retour, et cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons : expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse. — Hélas! répondit le mari, le moyen que je sois dans une autre situation ; je n'ai plus qu'un an à vivre. Alors il leur raconta ce qui s'était passé entre lui et le génie, et leur apprit qu'il lui avait donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se désoler. La femme poussait des cris pitoyables en se frappant le visage, et en s'arrachant les cheveux ; les enfans fondant en pleurs, faisaient retentir la maison de leurs gémissemens ; et le père cédant à la force du sang, mêlait ses larmes à leurs plaintes. En un mot, c'était le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchand songea à mettre ordre à ses affaires, et s'appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des présens à ses amis, et de grandes aumônes aux pauvres ; donna la liberté à ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, partagea ses biens entre ses enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étaient pas encore en âge, et en rendant à sa femme tout ce qui lui appartenait selon son contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner suivant les lois.

Enfin l'année s'écoula, et il fallut partir. Il fit sa valise, où il mit le drap dans lequel il devait être enseveli ; mais lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme et à ses enfans, on n'a jamais vu une douleur plus vive : ils ne pouvaient se résoudre à le perdre ; ils voulaient tous l'accompagner et aller mourir avec lui. Néanmoins comme il fallait se faire violence, et quitter des objets si chers : Mes enfans, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu, en me séparant de vous. Imitez-moi : soumettez-vous courageusement à cette nécessité ; et songez que la destinée de l'homme est de mourir. Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris et aux regrets de sa famille, il partit, et arriva au même endroit où il avait vu le génie, le propre jour qu'il avait promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, et s'assit au bord de la fontaine, où il attendit le génie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissait dans une si cruelle attente, un bon vieillard qui menait une biche à l'attache, parut et s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un l'autre ; après quoi le vieillard lui dit : Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert où il n'y a que des esprits malins, et où l'on n'est pas en sûreté? A voir ces beaux arbres, on le croirait habité ; mais c'est une véritable solitude, où il est dangereux de s'arrêter trop longtemps.

Le marchand satisfit la curiosité du vieillard, et lui conta l'aventure qui l'obligeait à se trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement, et prenant la parole : Voilà, s'écria-t-il, la

chose du monde la plus surprenante; et vous vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le génie. En disant cela il s'assit près du marchand; et tandis qu'ils s'entretenaient tous deux..... Mais je vois le jour, dit Scheherazade en se reprenant, ce qui reste est le plus beau du conte. Le sultan, résolu d'en entendre la fin, laissa vivre encore ce jour-là Scheherazade.

IIIe NUIT.

La nuit suivante, Dinarzade fit à sa sœur la même prière que les deux précédentes. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. Mais le sultan dit qu'il voulait entendre la suite de celui du marchand et du génie. C'est pourquoi Scheherazade le reprit ainsi :

Sire, dans le temps que le marchand et le vieillard qui conduisait la biche s'entretenaient, il arriva un autre vieillard suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux et les salua, en leur demandant ce qu'ils faisaient en cet endroit. Le vieillard qui conduisait la biche lui apprit l'aventure du marchand et du génie, ce qui s'était passé entre eux et le serment du marchand. Il ajouta que ce jour était celui de la parole donnée, et qu'il était résolu de demeurer là pour voir ce qui en arriverait.

Le second vieillard, trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres, et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, qui, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui était avec eux paraissait si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passerait entre le génie et le marchand. Pour cet effet il se plaça parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse comme un tourbillon de poussière enlevée par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, et se dissipant tout à coup, leur laissa voir le génie, qui, sans les saluer, s'approcha du marchand, le sabre à la main, et le prenant par le bras : Lève-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. » Le marchand et les vieillards effrayés se mirent à pleurer, et à remplir l'air de cris. . . . . Scheherazade en cet endroit, apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte qui avait si bien piqué la curiosité du sultan, que ce prince voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand visir, lorsqu'il vit que le sultan ne lui ordonnait pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la cour, tout le monde en fut généralement étonné.

IVe NUIT.

Vers la fin de la nuit suivante, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la sultane. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. Alors Scheherazade, avec la permission du sultan, parla dans ces termes :

Sire, quand le vieillard qui conduisait la biche, vit que le génie s'était saisi du marchand et l'allait tuer impitoyablement, il se jeta aux pieds de ce monstre, et les lui baisant : Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de suspendre votre colère, et de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez; mais, si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que l'aventure de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime? Le génie fut quelque temps à se consulter là-dessus; mais enfin, il répondit : Eh bien, voyons, j'y consens.

HISTOIRE DU PREMIER VIEILLARD ET DE LA BICHE.

Je vais donc, reprit le vieillard, commencer mon récit; écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez, est ma cousine, et de plus ma femme. Elle n'avait que douze ans quand je l'épousai. Ainsi je puis dire qu'elle ne devait pas moins me regarder comme son père que comme son parent et son mari.

Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfans; mais sa stérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de

complaisance et d'amitié. Le seul désir d'avoir des enfans me fit acheter une esclave dont j'eus un fils qui promettait infiniment [1]. Ma femme en conçut de la jalousie, prit en aversion la mère et l'enfant, et cacha si bien ses sentimens que je ne les connus que trop tard.

Cependant mon fils croissait, et il avait déjà dix ans lorsque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ, je recommandai à ma femme, dont je ne me défiais point, l'esclave et son fils, et je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entière. Elle profita de ce temps-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la magie, et quand elle sut assez de cet art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditait, la scélérate mena mon fils dans un lieu écarté : là, par ses enchantemens, elle le changea en veau, et le donna à mon fermier avec ordre de le nourrir comme un veau, disait-elle, qu'elle avait acheté. Elle ne borna point sa fureur à cette action abominable : elle changea l'esclave en vache, et la donna aussi à mon fermier.

A mon retour, je lui demandai des nouvelles de la mère et de l'enfant. Votre esclave est morte, me dit-elle, et pour votre fils, il y a deux mois que je ne l'ai vu, et que je ne sais ce qu'il est devenu. Je fus touché de la mort de l'esclave ; mais, comme mon fils n'avait fait que disparaître, je me flattai que je pourrais le revoir bientôt. Néanmoins huit mois se passèrent sans qu'il revînt et je n'en avais eu aucune nouvelle, lorsque la fête du grand Baïram [2] arriva. Pour la célébrer, je mandai à mon fermier de m'amener une vache des plus grasses, pour en faire un sacrifice. Il n'y manqua pas. La vache qu'il m'amena était l'esclave elle-même, la malheureuse mère de mon fils. Je la liai ; mais dans le moment que je me préparais à la sacrifier, elle se mit à faire des beuglemens pitoyables, et je m'aperçus qu'il coulait de ses yeux des ruisseaux de larmes. Cela me parut assez extraordinaire, et me sentant malgré moi saisir d'un mouvement de pitié, je ne pus me résoudre à la frapper. J'ordonnai à mon fermier de m'en aller prendre une autre.

Ma femme, qui était présente, frémit de ma compassion, et s'opposant à un ordre qui rendait sa malice inutile : Que faites-vous, mon mari, s'écria-t-elle ? immolez cette vache. Votre fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire. Par complaisance pour ma femme, je m'approchai de la vache, et combattant la pitié qui en suspendait le sacrifice, j'allais porter le coup mortel, quand la victime redoublant ses pleurs et ses beuglemens, me désarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du fermier, en lui disant : Prenez et sacrifiez-la vous-même ; ses beuglemens et ses larmes me fendent le cœur.

Le fermier, moins pitoyable que moi, la sacrifia ; mais, en l'écorchant, il se trouva qu'elle n'avait que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-grasse. J'en eus un véritable chagrin. Prenez-la pour vous, dis-je au fermier ; je vous l'abandonne ; faites-en des régals et des aumônes à qui vous voudrez. Et si vous avez un veau bien gras, amenez-le-moi à sa place. Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache ; mais peu de temps après qu'il l'eût fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignorasse que ce veau fût mon fils, je ne laissai pas de sentir émou-

[1] La religion reconnaît trois sortes de mariage, et un musulman peut acheter, louer ou épouser une ou plusieurs femmes ; les enfans qui proviennent de ces trois mariages sont également légitimes, et le premier-né est de droit l'héritier, quoiqu'il ait reçu le jour d'une esclave. Cette loi n'a cependant pas cours en Perse parmi les chefs des tribus militaires. La succession se règle, eu égard au rang et à la naissance de la mère. « J'ai eu en plusieurs circonstances occasion d'observer cet usage, dit sir John Malcolm. En 1810, je faisais une visite à Merhal Khan, chef d'une petite branche de la tribu d'Affschar, dans le lieu où résidait sa famille ; on fit entrer deux de ses fils, richement vêtus ; l'aîné était âgé de huit ou neuf ans. Lorsqu'ils furent assis, un beau garçon de douze à treize ans, vêtu simplement, vint s'asseoir à quelque distance et au-dessous des autres enfans. Je demandai au khan qui il était. « C'est mon fils, me dit-il, et c'est un beau garçon, mais sa mère n'était que la fille d'un joaillier, et je ne l'avais pas épousée régulièrement ; les autres sont fils d'une mère noble, et par conséquent mes héritiers. » (*Histoire de Perse*, t. IV, p. 375, trad. franç.)

On sait que l'ancien roi de Perse, Feth-Ali-Chah, avait désigné pour lui succéder son second fils Abbas Mirza, qu'il avait eu d'une princesse de la tribu des Kagiars ; son fils aîné Mohammed Ali-Mirza, ayant pour mère une esclave géorgienne.

[2] Les musulmans ont deux fêtes appelées par les Européens *le grand et le petit Baïram*. La première, qui est de trois jours, commence le jour qui suit le jeûne du ramadan, et est appelée en conséquence *Eid el fitr*, c'est-à-dire la fête de l'abstinence. Ce jeûne du ramadan dure tout le mois qui lui donne son nom, et on l'observe rigoureusement. Pendant tout ce mois, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, les fidèles ne doivent ni goûter à aucun aliment solide ou liquide, ni user de tabac ou de parfums, ni même respirer l'odeur d'une fleur. La seconde fête qui commence le dixième jour du mois de zilhage, est appelée *Eid el courban*, ou fête du sacrifice, et elle est instituée en commémoration du jour où Abraham offrit en sacrifice son fils Ismaël, selon la croyance des musulmans.

voir mes entrailles à sa vue. De son côté, dès qu'il m'aperçut, il fit un si grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit sa corde. Il se jeta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eût voulu exciter ma compassion, et me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie, en m'avertissant, autant qu'il lui était possible, qu'il était mon fils.

Je fus encore plus surpris et plus touché de cette action, que je ne l'avais été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intéressa pour lui, ou pour mieux dire le sang fit en moi son devoir. Allez, dis-je au fermier, remenez ce veau chez vous. Ayez-en un grand soin, et à sa place amenez-en un autre incessamment.

Dès que ma femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua pas de s'écrier encore : Que faites-vous, mon mari ? croyez-moi, ne sacrifiez pas un autre veau que celui-là.—Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci; je veux lui faire grâce, je vous prie de ne vous y point opposer. Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma prière, elle haïssait trop mon fils, pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau ; et prenant le couteau funeste... Scheherazade s'arrêta en cet endroit parce qu'elle aperçut le jour.

Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte qui soutient si agréablement mon attention. — Si le sultan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Scheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain vous divertira beaucoup davantage. Schahriar, curieux de savoir ce que deviendrait le fils du vieillard qui conduisait la biche, dit à la sultane qu'il serait bien aise d'entendre, la nuit prochaine, la fin de ce conte.

V^e^ NUIT.

Sur la fin de la cinquième nuit, Dinarzade appela la sultane, et lui dit : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de reprendre la suite de ce beau conte que vous commençâtes hier. Scheherazade, après en avoir obtenu la permission de Schahriar, poursuivit de cette manière le conte du jour précédent :

Sire, le premier vieillard qui conduisait la biche, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : Je pris donc, leur dit-il, le couteau, et j'allais l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorsque, tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de pleurs, il m'attendrit à un point que je n'eus pas la force de l'immoler; je laissai tomber le couteau, et je dis à ma femme que je voulais absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution ; mais quoi qu'elle pût me représenter, je demeurai ferme, et lui promis, seulement pour l'apaiser, que je le sacrifierais au Baïram de l'année prochaine.

Le lendemain matin, mon fermier demanda à me parler en particulier. Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle dont j'espère que vous me saurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connaissance de la magie : hier, comme je remenais au logis le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le sacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant, et qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisait en même temps deux choses si contraires : Mon père, me répondit-elle, ce veau que vous ramenez est le fils de notre maître. J'ai ri de joie de le voir encore vivant, et j'ai pleuré en me souvenant du sacrifice qu'on fit hier de sa mère, qui était changée en vache. Ces deux métamorphoses ont été faites par les enchantemens de la femme de notre maître, laquelle haïssait la mère et l'enfant. Voilà ce que m'a dit ma fille, poursuivit le fermier, et je viens vous apporter cette nouvelle.

A ces paroles, ô génie! continua le vieillard, je vous laisse à juger quelle fut ma surprise. Je partis sur-le-champ avec mon fermier pour parler moi-même à sa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où était mon fils. Il ne put répondre à mes embrassemens, mais il les reçut d'une manière qui acheva de me persuader qu'il était mon fils.

La fille du fermier arriva. Ma fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme ?— Oui, je le puis, me répondit-elle.— Ah! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtresse de tous mes biens. Alors elle me repartit en souriant : Vous êtes notre maître, et je sais trop bien ce que je vous dois, mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils

dans son premier état qu'à deux conditions : la première, que vous me le donnerez pour époux, et la seconde, qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en veau. Pour la première condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur ; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnaîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle, mérite bien d'être punie ; je vous l'abandonne, faites-en ce qu'il vous plaira, je vous prie seulement de ne pas lui ôter la vie. — Je vais donc, répliqua-t-elle, la traiter de la même manière qu'elle a traité votre fils.— J'y consens, lui repartis-je, mais rendez-moi mon fils auparavant.

Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, et s'adressant au veau : O veau, dit-elle, si tu as été créé par le tout-puissant et souverain maître du monde tel que tu parais en ce moment, demeure sous cette forme ; mais, si tu es homme, et que tu sois changé en veau par enchantement, reprends ta figure naturelle par la permission du souverain créateur. En achevant ces mots, elle jeta l'eau sur lui, et à l'instant il reprit sa première forme.

Mon fils, mon cher fils, m'écriai-je aussitôt, en l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas maître. C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, et vous venger du mal qui vous a été fait, à vous et à votre mère. Je ne doute pas que, par reconnaissance, vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme, comme je m'y suis engagé. Il y consentit avec joie ; mais avant qu'ils se mariassent, la jeune fille changea ma femme en biche, et c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eût cette forme plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille.

Depuis ce temps-là, mon fils est devenu veuf, et est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre ; et n'ayant pas voulu confier à personne le soin de ma femme, pendant que je serais en quête de lui, j'ai jugé à propos de la mener partout avec moi. Voilà donc mon histoire et celle de cette biche : N'est-elle pas des plus surprenantes et des plus merveilleuses ? — J'en demeure d'accord, dit le génie, et en sa faveur, je t'accorde le tiers de la grâce de ce marchand.

Quand le premier vieillard, sire, continua la sultane, eut achevé son histoire, le second qui conduisait les deux chiens noirs, s'adressa au génie, et lui dit : Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé à moi et à ces deux chiens noirs que voici, et je suis sûr que vous trouverez mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grâce de ce marchand ? — Oui, répondit le génie, pourvu que ton histoire surpasse celle de la biche. Après ce consentement, le second vieillard commença de cette manière..... Mais Scheherazade, en prononçant ces dernières paroles, ayant vu le jour, cessa de parler.

Bon Dieu ! ma sœur, dit Dinarzade, que ces aventures sont singulières ! — Ma sœur, répondit la sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurais à vous raconter la nuit prochaine, si le sultan, mon seigneur et mon maître, avait la bonté de me laisser vivre. Schahriar ne répondit rien à cela ; mais il se leva, fit sa prière et alla au conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.

VI[e] NUIT.

La sixième nuit étant venue, le sultan et son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, et appela la sultane : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter quelques-uns de ces beaux contes que vous savez. Schahriar prit alors la parole : Je souhaiterais, dit-il, d'entendre l'histoire du second vieillard et des deux chiens noirs. — Je vais contenter votre curiosité, sire, répondit Scheherazade. Le second vieillard, poursuivit-elle, s'adressant au génie, commença ainsi son histoire :

HISTOIRE DU SECOND VIEILLARD ET DES DEUX CHIENS NOIRS.

Grand prince des génies, vous saurez que nous sommes trois frères ; ces deux chiens

noirs que vous voyez, et moi qui suis le troisième. Notre père nous avait laissé, en mourant, à chacun mille sequins[1]. Avec cette somme, nous embrassâmes tous trois la même profession : nous nous fîmes marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux chiens, résolut de voyager et d'aller négocier dans les pays étrangers. Dans ce dessein, il vendit tout son fonds, et en acheta des marchandises propres au négoce qu'il voulait faire.

Il partit, et fut absent une année entière. Au bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, se présenta à ma boutique. Je lui dis : Dieu vous assiste — Dieu vous assiste aussi, me répondit-il ; est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ? Alors l'envisageant avec attention, je le reconnus. Ah ! mon frère, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurais-je pu reconnaître en cet état ? Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai des nouvelles de sa santé et du succès de son voyage. Ne me faites pas cette question, me dit-il ; en me voyant, vous voyez tout. Ce serait renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivés depuis un an, et qui m'ont réduit à l'état où je suis.

Je fis fermer aussitôt ma boutique, et abandonnant tout autre soin, je le menai au bain et lui donnai les plus beaux habits de ma garderobe. J'examinai mes registres de vente et d'achat, et trouvant que j'avais doublé mon fonds, c'est-à-dire que j'étais riche de deux mille sequins, je lui en donnai la moitié. Avec cela, mon frère, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. Il accepta les mille sequins avec joie, rétablit ses affaires, et nous vécûmes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

Quelque temps après, mon second frère, qui est l'autre de ces deux chiens, voulut aussi vendre son fonds. Nous fîmes, son aîné et moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner ; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit, et de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandises propres au négoce étranger qu'il voulait entreprendre. Il se joignit à une caravane[2], et partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frère aîné. Je le fis habiller, et comme j'avais encore mille sequins, par-dessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, et continua d'exercer sa profession.

Un jour, mes deux frères vinrent me trouver pour me proposer de faire un voyage, et d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné ? qui m'assurera que je serai plus heureux que vous ? En vain ils me représentèrent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'éblouir, et m'encourager à tenter la fortune ; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais, ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir pendant cinq ans résisté constamment à leurs sollicitations, je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage, et qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin, il se trouva qu'ils avaient tout mangé et qu'il ne leur restait rien des mille sequins que je leur avais donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire, comme mon fonds était de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur disant : Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, et cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous en consoler, et reprendre notre ancienne profession. Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, et j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises, et après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous frétâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation..... Mais je vois le jour, poursuivit Scheherazade ; il faut que j'en demeure-là.

Ma sœur, dit Dinarzade, voilà un conte qui promet beaucoup, je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. — Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane ; et si le sultan me per-

[1] Le sequin est une pièce dont la valeur a beaucoup varié. Aujourd'hui le sequin de Turquie le plus fort vaut 8 fr. 72 c.

[2] Dans l'Orient, le peu de sûreté, la longueur et la difficulté des chemins ne permettent point de voyager seul. Aussi, lorsqu'on entreprend un trajet de long cours, on se réunit à une troupe de voyageurs qui se dirigent vers le même endroit. Cette troupe s'appelle en arabe *cafilch*, et en persan *karvân*, d'où vient notre mot caravane. On voyage presque toujours à cheval, et des chameaux servent au transport des marchandises et des bagages. Quelquefois de nombreux troupeaux, qui paissent pendant le chemin, font partie d'une caravane. (*Voyage en Arménie et en Perse*, par M. Jaubert, p. 327.)

met de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. Schahriar se leva comme le jour précédent sans s'expliquer là-dessus, et ne donna point ordre au grand visir de faire mourir sa fille.

VII[e] NUIT.

Sur la fin de la septième nuit, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la sultane : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me conter la suite de ce beau conte que vous ne pûtes achever hier.

Je le veux bien, répondit Scheherazade, et pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menait les deux chiens noirs continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes, et fîmes un très-grand débit de nos marchandises. Moi surtout je vendis si bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pays, pour les transporter et les négocier au nôtre.

Dans le temps que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontrai sur le bord de la mer une dame assez bien faite, mais fort pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baisa la main, et me pria avec les dernières instances de la prendre pour femme, et de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandait, mais elle me dit tant de choses pour me persuader que je ne devais pas prendre garde à sa pauvreté, et que j'aurais lieu d'être content de sa conduite, que je me laissai vaincre. Je lui fis faire des habits propres, et après l'avoir épousée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, et nous mîmes à la voile.

Pendant notre navigation, je trouvai de si belles qualités dans la femme que je venais de prendre, que je l'aimais tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux frères, qui n'avaient pas si bien fait leurs affaires que moi, et qui étaient jaloux de ma prospérité, me portaient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer contre ma vie : une nuit, dans le temps que ma femme et moi nous dormions, ils nous jetèrent à la mer.

Ma femme était fée, et par conséquent, génie [1], vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serais mort sans son secours, mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva, et me transporta dans une île. Quand il fut jour, la fée me dit : Vous voyez, mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis fée, et que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur ; je me présentai devant vous, déguisée comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement ; je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnaissance. Mais je suis irritée contre vos frères, et je ne serai pas satisfaite que je ne leur aie ôté la vie.

J'écoutai avec admiration le discours de la fée ; je la remerciai, le mieux qu'il me fut possible, de la grande obligation que je lui avais. Mais, madame, lui dis-je, pour ce qui est de mes frères, je vous supplie de leur pardonner. Quelque sujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne suis pas assez cruel pour vouloir leur perte. Je lui racontai ce que j'avais fait pour l'un et pour l'autre ; et mon récit augmentant son indignation contre eux : Il faut, s'écria-t-

[1] Le texte arabe porte *afriteh ginieh*," c'est-à-dire *génie femelle afrite*. Les êtres surnaturels appelés *péris*, et que l'on a comparés à nos *fées*, appartiennent spécialement à la mythologie persane. Ces péris forment un ordre particulier de génies mâles et femelles, en général bienveillans et doués de formes belles et gracieuses. Cette croyance des Persans que les péris surpassent en beauté les autres créatures de leur espèce, a donné naissance au nom de *Périzadeh*, fille de fée, nom dont les Grecs ont fait celui de *Parisatis*.

Les péris sont représentés dans les anciens romans persans comme ennemis des *dives* ou mauvais génies. Une de ces péris femelles ou fées porte le nom de *Mergian Banou* et la célèbre Morgane du roman de Lancelot du Lac, paraît être le même personnage (*Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, art. *Péri*).

Quelques écrivains ont prétendu que le mot *fée* dérivait du mot *péri* ; mais rien n'est moins probable. Les fées, ou comme on disait autrefois les faées (*fatuæ, fatatrices*), tirent leur nom du mot latin *fatum* (destin).

Un des principaux attributs des fées de l'Occident était la faculté de douer tel ou tel être d'un sort heureux ou malheureux, selon leur bon ou mauvais vouloir. « Les fées, dit un auteur du quatorzième siècle, ce estoient diables qui disoient que les gens estoient destinez et faez les uns à bien, les autres à mal, selon le cours du ciel ou de nature. Comme se un enfant naissoit à tele heure en tel cours, il li estoit destiné qu'il seroit pendu ou qu'il seroit noié, ou que il seroit riche, ou qu'il espouseroit tele dame, ou teles destinées ; pour ce les appelloit l'en fées, quar fée, selon le latin, vaut autant comme destinée *fatatrices vocabantur.*» (*Le livre des Légendes*, par Leroux de Lincy, introduction, p. 171 et 240.)

elle, que je vole tout à l'heure après ces traîtres et ces ingrats, et que j'en tire une prompte vengeance. Je vais submerger leur vaisseau et les précipiter dans le fond de la mer.—Non, ma belle dame, repris-je, au nom de Dieu, n'en faites rien; modérez votre courroux; songez que ce sont mes frères; et qu'il faut faire le bien pour le mal.

J'apaisai la fée par ces paroles, et lorsque je les eus prononcées, elle me transporta en un instant de l'île où nous étions, sur le toit de mon logis qui était en terrasse, et elle disparut un moment après. Je descendis, j'ouvris les portes et je déterrai les trois mille sequins que j'avais cachés. J'allai ensuite à la place où était ma boutique; je l'ouvris et je reçus des marchands, mes voisins, des complimens sur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'aperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air soumis. Je ne savais ce que cela signifiait, et j'en étais fort étonné. Mais la fée, qui parut bientôt, m'en éclaircit. Mon mari, me dit-elle, ne soyez pas surpris de voir ces deux chiens chez vous; ce sont vos deux frères. Je frémis à ces mots et je lui demandai par quelle puissance ils se trouvaient en cet état. C'est moi qui les y ai mis, me répondit-elle; au moins, c'est une de mes sœurs, à qui j'en ai donné la commission, et qui en même temps a coulé à fond leur vaisseau. Vous y perdez les marchandises que vous y aviez, mais je vous récompenserai d'ailleurs. A l'égard de vos frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans sous cette forme. Leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. Enfin, après m'avoir enseigné où je pourrais avoir de ses nouvelles, elle disparut.

Présentement que les dix années sont accomplies, je suis en chemin pour l'aller chercher, et comme, en passant par ici, j'ai rencontré ce marchand et le bon vieillard qui mène sa biche, je me suis arrêté avec eux. Voilà quelle est mon histoire, ô prince des génies! ne vous paraît-elle pas des plus extraordinaires? — J'en conviens, répondit le génie, et je remets aussi en sa faveur le second tiers du crime dont ce marchand est coupable envers moi.

Aussitôt que le second vieillard eut achevé son histoire, le troisième prit la parole et fit au génie la même demande que les deux premiers, c'est-à-dire de remettre au marchand le troisième tiers de son crime, supposé que l'histoire qu'il avait à lui raconter, surpassât en événemens singuliers les deux qu'il venait d'entendre. Le génie lui fit la même promesse qu'aux autres. Ecoutez donc, lui dit alors ce vieillard..... Mais le jour paraît, dit Scheherazade en se reprenant, il faut que je m'arrête en cet endroit.

Je ne puis assez admirer, ma sœur, dit alors Dinarzade, les aventures que vous venez de raconter. — J'en sais une infinité d'autres, répondit la sultane, qui sont encore plus belles. Schahriar, voulant savoir si le conte du troisième vieillard serait aussi agréable que celui du second, différa jusqu'au lendemain la mort de Scheherazade.

VIII[e] NUIT.

Dès que Dinarzade s'aperçut qu'il était temps d'appeler la sultane; elle lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de me conter un de ces beaux contes que vous savez. — Racontez-nous celui du troisième vieillard, dit le sultan à Scheherazade; j'ai bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard et des deux chiens noirs.

Sire, répondit la sultane, le troisième vieillard raconta son histoire au génie : Je ne vous la dirai point; car elle n'est pas venue à ma connaissance, mais je sais qu'elle se trouva si fort au-dessus des deux précédentes, par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenait, que le génie en fut étonné. Il n'en eut pas plus tôt ouï la fin, qu'il dit au troisième vieillard : Je t'accorde le dernier tiers de la grâce du marchand, il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires. Sans vous il ne serait plus au monde. En achevant ces mots, il disparut, au grand contentement de la compagnie.

Le marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les grâces qu'il leur devait. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril; après quoi ils se dirent adieu, et chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme et de ses enfans, et passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. Mais, sire, ajouta Scheherazade, quelque beaux que soient les contes que j'ai racontés jusqu'ici à votre majesté, ils n'approchent pas de celui du pêcheur. Dinarzade, voyant que

la sultane s'arrêtait, lui dit : Ma sœur, puisqu'il nous reste encore du temps, de grâce, racontez-nous l'histoire de ce pêcheur ; le sultan le voudra bien. Schahriar y consentit, et Scheherazade reprenant son discours, poursuivit de cette manière :

HISTOIRE DU PÊCHEUR.

Sire, il y avait autrefois un pêcheur fort âgé et si pauvre, qu'à peine pouvait-il gagner de quoi faire subsister sa femme et trois enfans dont sa famille était composée. Il allait tous les jours à la pêche de grand matin, et chaque jour il s'était fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune, et se rendit au bord de la mer. Il se déshabilla et jeta ses filets ; comme il les tirait vers le rivage, il sentit d'abord de la résistance, il crut avoir fait une bonne pêche, et il s'en réjouissait déjà en lui-même ; mais un moment après, s'apercevant qu'au lieu de poisson il n'y avait dans ses filets que la carcasse d'un âne, il en eut beaucoup de chagrin..... Scheherazade, en cet endroit, cessa de parler, parce qu'elle vit paraître le jour.

Ma sœur, lui dit Dinarzade, je vous avoue que ce commencement me charme, et je prévois que la suite sera fort agréable.—Rien n'est plus surprenant que l'histoire de ce pêcheur, répondit la sultane ; et vous en conviendrez la nuit prochaine, si le sultan me fait la grâce de me laisser vivre. Schahriar, curieux d'apprendre le succès de la pêche du pêcheur, ne voulut pas faire mourir ce jour-là Scheherazade. C'est pourquoi il se leva et ne donna point encore ce cruel ordre.

IX[e] NUIT.

Ma chère sœur, s'écria Dinarzade, le lendemain à l'heure ordinaire, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter la suite du conte du pêcheur ; je meurs d'envie de l'entendre.—Je vais vous donner cette satisfaction, répondit la sultane. En même temps elle en demanda la permission au sultan, et lorsqu'elle l'eut obtenue, elle reprit en ces termes le conte du pêcheur :

Sire, quand le pêcheur affligé d'avoir fait une si mauvaise pêche, eut racommodé ses filets, que la carcasse de l'âne avait rompus en plusieurs endroits, il les jeta une seconde fois. En les tirant il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui fit croire qu'ils étaient remplis de poissons, mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier et de fange. Il en fut dans une extrême affliction. O fortune ! s'écria-t-il d'une voix pitoyable, cesse d'être en colère contre moi, et ne persécute point un malheureux qui te prie de l'épargner. Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie, et tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour subsister, et malgré tous les soins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus pressans besoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prends plaisir à maltraiter les honnêtes gens, et à laisser de grands hommes dans l'obscurité, tandis que tu favorises les méchans et que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables.

En achevant ces plaintes, il jeta brusquement le panier, et après avoir bien lavé ses filets que la fange avait gâtés, il les jeta pour la troisième fois. Mais il n'amena que des pierres, des coquilles et de l'ordure. On ne saurait exprimer quel fut son désespoir : peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant, comme le jour commençait à paraître, il n'oublia pas de faire sa prière en bon musulman [1], ensuite il y ajouta celle-ci : Seigneur, vous savez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je les ai déjà jetés trois fois sans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus qu'une ; je vous supplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïse [2].

Le pêcheur ayant fini cette prière, jeta ses

[1] La première obligation de la religion musulmane est la prière, qui est appelée *le pilier de la foi*. Les prières sont au nombre de cinq et doivent se faire à midi, heure ou commence le jour civil pour les musulmans, à quatre heures, au coucher du soleil, un peu avant minuit, et le matin. Mais on en peut faire deux à la fois, ce qui les réduit par le fait à trois; celle du matin se fait seule. Les heures des devoirs religieux sont annoncées par des crieurs d'office, qui, du haut de la tour de la mosquée, avertissent les croyans qu'il est temps de se mettre en oraison. (Voyez la *Relation des voyages de Chardin*, t. VII, p. 1 et suiv. de l'édition de Langlès).

[2] L'auteur arabe fait sans doute allusion au passage de la mer Rouge, dont Moïse sépara les eaux avec sa verge miraculeuse, et qui se referma derrière les Hébreux pour engloutir l'armée de Pharaon.

Moïse, David, Jésus-Christ et Mahomet sont les quatre grands prophètes révérés des Musulmans, et le Pentateuque, le Psau-

filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devait y avoir du poisson, il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avait pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune qui, à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; et il remarqua qu'il était fermé et scellé de plomb avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit. Je le vendrai au fondeur, disait-il, et de l'argent que j'en ferai, j'en achèterai une mesure de blé.

Il examina le vase de tous côtés, il le secoua pour voir si ce qui était dedans ne ferait pas de bruit. Il n'entendit rien, et cette circonstance avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devait être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, et avec un peu de peine il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre, mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui ; et pendant qu'il le considérait attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues, et s'étendant sur la mer et sur le rivage, forma un gros brouillard ; spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit et devint un corps solide, dont il se forma un génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les géans [1]. A l'aspect d'un monstre d'une grandeur si démesurée, le pêcheur voulut prendre la fuite ; mais il se trouva si troublé et si effrayé qu'il ne put marcher.

Salomon [2] ! s'écria d'abord le génie, Salomon ! grand prophète de Dieu, pardon ! pardon ! jamais je ne m'opposerai à vos volontés ; j'obéirai à tous vos commandemens..... Scheherazade, apercevant le jour, interrompit là son conte.

Dinarzade prit alors la parole : Ma sœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir sa promesse que vous tenez la vôtre. Ce conte est assurément plus surprenant que les autres. — Ma sœur, répondit la sultane, vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration, si le sultan, mon seigneur, me permet de vous les raconter. Schahriar avait trop d'envie d'entendre le reste de l'histoire du pêcheur, pour vouloir se priver de ce plaisir. Il remit donc encore au lendemain la mort de la sultane.

X^e^ NUIT.

Dinarzade, la nuit suivante, appela sa sœur quand il en fut temps : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de continuer le conte du pêcheur. Le sultan, de son côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le génie avait eu avec Salomon. C'est

tier, l'Évangile et l'Alcoran passent en Orient pour les seuls livres véritablement inspirés.

Selon les Orientaux, Moïse possédait l'alchimie et tous les secrets de la nature, et il opérait la plupart de ses prodiges avec sa main qu'ils représentent comme aussi blanche que la neige, aussi éclatante que les étoiles du firmament ; c'est pourquoi, lorsqu'ils veulent parler d'un homme qui fait des choses extraordinaires, ils disent qu'il a *la main blanche* de Moïse. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud. t. I^er^, p. 153 et suiv.)

[1] Le traducteur persan des *Annales de Tabari*, pour donner une idée de la haute stature du géant Og, se sert d'une métaphore très-bizarre. La tête du géant, selon le chroniqueur, touchait aux nuages ; il avait le bras si long qu'il pouvait le plonger jusqu'au fond de la mer, pour prendre un poisson, qu'il élevait ensuite jusqu'au soleil, pour le faire rôtir. (Voyez la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari*, traduite du persan par M. Dubeux, Paris, 1836, in-4° t. I^er^, p. 48.

[2] Le roi Salomon, fils de David ou, comme disent les Orientaux, Soliman, est un des personnages les plus révérés des musulmans qui lui ont attribué des merveilles de toute sorte. Ils le font régner sur tout l'Orient, et prétendent qu'il avait soumis à son autorité, non-seulement les hommes et les animaux, mais les génies, les élémens et la nature entière. Il connaissait, disent-ils, le langage des oiseaux, des insectes, enfin de tous les êtres. Une huppe apprivoisée portait ses ordres dans toutes les contrées du globe. C'est par le moyen de cette huppe merveilleuse qu'il entretenait des relations avec la célèbre Balkis, reine de Saba. Cette princesse, qui régnait à l'extrémité de l'Arabie, vint visiter Salomon à Jérusalem. Le monarque l'épousa, et elle eut de lui des enfans de qui les rois de Géorgie et d'Abyssinie avoient la prétention de descendre.

Salomon, selon les légendes orientales, comptait au nombre de ses précieux trésors un tapis sur lequel le vent le transportait dans les régions les plus éloignées, une épée flamboyante, une cuirasse impénétrable et un bouclier merveilleux, fabriqué sous une influence céleste et avec lequel il était à l'abri des charmes et des enchantemens. Il possédait aussi un miroir magique dans lequel il voyait tout ce qui se passait dans les sept régions de l'univers. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. I^er^, p. 164 et suivantes et les *Contes inédits des mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien, t. III, p. 276).

Les idées des Orientaux sur les facultés surnaturelles de Salomon paraissent avoir été puisées en partie dans les écrits des rabbins, et l'historien Josèphe parle des opérations magiques de ce prince. Un célèbre traité de cabale et de magie est intitulé *Clavicule de Salomon*.

Par un singulier mélange des fictions musulmanes avec les fictions indiennes, Salomon figure comme roi des génies appelés *Asouras* dans un jeu de cartes employé dans l'Inde du temps du grand mogol Akbar, et dont on se servait déjà avant le règne de ce souverain. (*Ayeen Akbery* translated by Gladwin, t. I^er^, p. 276).

pourquoi Scheherazade poursuivit ainsi le conte du pêcheur :

Sire, le pêcheur n'eut pas sitôt entendu les paroles que le génie avait prononcées, qu'il se rassura et lui dit : Esprit superbe, que dites-vous ? Il y a plus de dix-huit cents ans que Salomon le prophète de Dieu est mort, et nous sommes présentement à la fin des siècles. Apprenez-moi votre histoire ; et pour quel sujet vous étiez renfermé dans ce vase.

A ce discours, le génie, regardant le pêcheur d'un air fier, lui répondit : Parle-moi plus civilement. Tu es bien hardi de m'appeler esprit superbe. — Eh bien, repartit le pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité en vous appelant hibou du bonheur ? — Je te dis, repartit le génie, de me parler civilement avant que je te tue. — Eh pourquoi me tueriez-vous ? répliqua le pêcheur. Je viens de vous mettre en liberté : l'avez-vous déjà oublié ? — Non, je m'en souviens, repartit le génie ; mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir ; et je n'ai qu'une seule grâce à t'accorder. — Et quelle est cette grâce ? dit le pêcheur. — C'est, répondit le génie, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tue. — Mais en quoi vous ai-je offensé ? répartit le pêcheur. — Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait ? — Je ne puis te traiter autrement, dit le génie, et afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire :

Je suis un de ces esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres génies reconnurent le grand Salomon prophète de Dieu, et se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar et moi, qui ne voulûmes pas faire cette bassesse. Pour s'en venger, ce puissant monarque chargea Assaf, fils de Barakhia [1], son premier ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté : Assaf vint se saisir de ma personne, et me mena malgré moi devant le trône du roi son maître.

Salomon, fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnaître son pouvoir, et de me soumettre à ses commandemens. Je refusai hautement de lui obéir, et j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le serment de fidélité et de soumission qu'il exigeait de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vase de cuivre [1], et afin de s'assurer de moi, et que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son sceau [2], où le grand nom de Dieu était gravé. Cela fait, il mit le vase entre les mains d'un des génies qui lui obéissaient, avec ordre de me jeter à la mer ; ce qui fut exécuté à mon grand regret.

Durant le premier siècle de ma prison, je jurai que si quelqu'un m'en délivrait avant les cent ans achevés, je le rendrais riche, même après sa mort. Mais le siècle s'écoula, et personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis serment d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettrait en liberté : mais je n'en fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire puissant

[1] Assaf, fils de Barakhia ou de Beloukia, ministre de Salomon, est, à ce que l'on croit, le même dont le nom se trouve en tête de quelques psaumes, et qui paraît avoir été un officier de la cour de David. Les Orientaux le considèrent comme le modèle des visirs.

[1] « L'emprisonnement du génie dans un vase de cuivre, dit Weber (*Tales of the East, Introduction* p. 31), rappellera sur-le-champ au lecteur le commencement du *Diable boiteux* qui est fondé sur le *Diablo cojuelo* de Luis de Guevara. Dans ces deux ouvrages le diable est renfermé dans une phiole. Guevara n'est pas cependant le premier européen qui mentionne ce genre d'emprisonnement des méchans esprits. La légende de Zeno qui est dit avoir obtenu les corps de trois sages de l'Orient, transformés par les moines en trois rois, et les avoir apportés par l'assistance de Satan à Milan, renferme une aventure semblable (*Metrical Romances*, Edimb., 1810, vol. III, p. 328). Comme Zeno avait appris en Espagne les sciences occultes qui lui donnaient le pouvoir de forcer les esprits infernaux à le servir, on peut trouver les traces de l'origine de cette fiction dans la conquête de la Péninsule par les Maures dont les collèges de nécromancie à Cordoue et à Tolède sont souvent mentionnés par les romanciers du moyen âge. »

[2] Le sceau de Salomon était le plus précieux de tous ses trésors et joue un grand rôle dans la fiction orientale. Il portait gravés les mots suivans: *Louanges à Dieu ! Dieu est très-grand.* Il avait appartenu à Adam avant son péché, et lui avait été ôté après sa sortie du paradis. Salomon reçut de l'ange Gabriel ce sceau merveilleux, et lorsqu'il le portait à son doigt, dit un auteur arabe, cité par M. de Sacy, dans ses notes sur le *Pend-nameh*, les bêtes féroces, les oiseaux, les poissons, les génies et les hommes obéissaient à sa voix et se rendaient auprès de lui pour exécuter ses ordres. Malheureusement un jour que le roi était au bain, un méchant génie s'empara de l'anneau et le jeta dans la mer. Il profita même de ce que Salomon était privé du talisman qui le rendait si puissant, pour prendre ses propres traits, et le véritable Salomon erra pendant quarante jours dans ses états, menant la vie la plus misérable. Enfin un poisson rapporta au saint roi son anneau, et son ancienne puissance lui fut rendue.

Quelques auteurs assurent que le sceau de Salomon ne portait pas de légende, mais représentait une figure composée de deux triangles encadrés l'un dans l'autre de manière à former une sorte d'étoile. « Cette figure dit M. Reinaud, est appelée par les musulmans du nom d'Hexagone, et on la trouve assez souvent marquée tant sur les pierres gravées que sur les monnaies et les autres monumens. Elle est surtout recherchée par les personnages du nom de Soliman et il n'est pas douteux que ceux qui en font usage n'aient en vue le grand Salomon qui la rendit si célèbre. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. II, p. 55.)

monarque mon libérateur; d'être toujours près de lui en esprit, et de lui accorder chaque jour trois demandes de quelque nature qu'elles pussent être. Mais ce siècle se passa comme les deux autres, et je demeurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin ou plutôt enragé de me voir prisonnier si longtemps, je jurai que si quelqu'un me délivrait dans la suite, je le tuerais impitoyablement, et ne lui accorderais point d'autre grâce que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudrait que je le fisse mourir. C'est pourquoi, puisque tu es venu ici aujourd'hui et que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tue.

Ce discours affligea fort le pêcheur. Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grâce votre injustice, et révoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les attentats qui se formeront contre vos jours. — Non, ta mort est certaine, dit le génie; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. Le pêcheur le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême, non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignait la misère où ils allaient être réduits par sa mort. Il tâcha encore d'apaiser le génie : Hélas! reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. — Je te l'ai déjà dit, repartit le génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie.—Cela est étrange, répliqua le pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le proverbe dit que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyais, je l'avoue, que cela était faux, car en effet, rien ne choque davantage la raison et les droits de la société : néanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable. — Ne perdons pas le temps, interrompit le génie; tous tes raisonnemens ne sauraient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comme tu souhaites que je te tue.

La nécessité donne de l'esprit. Le pêcheur s'avisa d'un stratagème. Puisque je ne saurais éviter la mort, dit-il au génie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure par le grand nom de Dieu qui était gravé sur le sceau du prophète Salomon, fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire.

Quand le génie vit qu'on lui faisait une adjuration qui le contraignait de répondre positivement, il trembla en lui-même, et dit au pêcheur : Demande-moi ce que tu voudras, et hâte-toi. . . . . Le jour venant à paraître, Scheherazade se tut en cet endroit de son discours.

Ma sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, et plus vous faites de plaisir. J'espère que le sultan, notre seigneur, ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reste du beau conte du pêcheur. — Le sultan est maître, reprit Scheherazade; il faut vouloir tout ce qui lui plaira. Le sultan, qui n'avait pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin de ce conte, différa encore la mort de la sultane.

XI[e] NUIT.

Schahriar et la princesse son épouse passèrent cette nuit de la même manière que les précédentes; et avant que le jour parût, Dinarzade les réveilla par ces paroles qu'elle adressa à la sultane : Si vous ne dormez pas, ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du pêcheur. — Très-volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire, avec la permission du sultan.

Le génie, poursuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le pêcheur lui dit: Je voudrais savoir si effectivement vous étiez dans ce vase; oseriez-vous en jurer par le grand nom de Dieu? — Oui, répondit le génie, je jure par ce grand nom que j'y étais; et cela est très-véritable. — En bonne foi, repliqua le pêcheur, je ne puis vous croire. Ce vase ne pourrait pas seulement contenir un de vos pieds; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier? —Je te jure pourtant, repartit le génie, que j'y étais tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas après le grand serment que j'ai fait? — Non, vraiment, dit le pêcheur, et je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose.

Alors, il se fit une dissolution du corps du génie, qui, se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer et le rivage; et qui, se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, et continua de même par une

succession lente et égale, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus rien au dehors. Aussitôt il en sortit une voix qui dit au pêcheur : Hé bien, incrédule pêcheur, me voici dans le vase ; me crois-tu, présentement.

Le pêcheur, au lieu de répondre au génie, prit le couvercle de plomb, et ayant fermé promptement le vase : Génie, lui cria-t-il, demande-moi grâce à ton tour, et choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer, dans le même endroit d'où je t'ai tiré. Puis, je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai pour avertir tous les pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets, de bien prendre garde de repêcher un méchant génie comme toi, qui as fait serment de tuer celui qui te mettra en liberté [1].

A ces paroles offensantes, le génie irrité, fit tous ses efforts pour sortir du vase ; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible, car l'empreinte du sceau du prophète Salomon, fils de David, l'en empêchait. Ainsi, voyant que le pêcheur avait alors l'avantage sur lui, il prit le parti de dissimuler sa colère. Pêcheur, lui dit-il, d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait, n'a été que par plaisanterie, et tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. — O génie ! répondit le pêcheur, toi qui étais, il n'y a qu'un moment, le plus grand, et qui es, à l'heure qu'il est, le plus petit de tous les génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié, au nom de Dieu, de ne me pas ôter la vie ; tu as rejeté mes prières ; je dois te rendre la pareille.

Le génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le pêcheur. Ouvre le vase, lui dit-il ; donne-moi la liberté, je t'en supplie, je te promets que tu seras content de moi. — Tu n'es qu'un traître, repartit le pêcheur. Je mériterais de perdre la vie, si j'avais l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerais pas de me traiter de la même façon qu'un certain roi grec traita le médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter. Écoute :

HISTOIRE DU ROI GREC ET DU MÉDECIN DOUBAN.

Il y avait au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont les sujets étaient Grecs originairement [1]. Ce roi était couvert de lèpre, et ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savaient plus que lui ordonner, lorsqu'un très-habile médecin, nommé Douban, arriva dans sa cour.

Ce médecin avait puisé sa science dans les livres grecs, persiens, turcs, arabes, latins, syriaques et hébreux ; et outre qu'il était consommé dans la philosophie, il connaissait parfaitement les bonnes et mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du roi, et qu'il eut appris que ses médecins l'avaient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut pos-

[1] Cette ruse du pêcheur a quelque analogie avec un incident d'un apologue indien. Dans une fable intitulée : *le brahme, le crocodile, l'arbre, la vache et le renard*, un crocodile prie un brâhmane qui a entrepris le pélerinage du Gange de le transporter sur les bords du fleuve sacré. Le brâhmane compatissant de son naturel, met l'animal dans un sac et le charge sur ses épaules. Arrivé au but de son voyage, il ouvre le sac sur les bords du Gange, et le crocodile est à peine dehors qu'il saisit son bienfaiteur par la jambe et cherche à l'entraîner dans le fleuve. Le brâhmane se récrie sur une pareille ingratitude et le crocodile consent à soumettre l'affaire au jugement de trois arbitres. Un arbre et une vache consultés les premiers prononcent contre le brâhmane, en déclarant que l'homme est le plus ingrat et le plus perfide de tous les êtres. Survient un renard qui prend en pitié la situation du brâhmane. « Avant de porter un jugement sur votre affaire, dit-il, il faut que je voie la manière dont vous avez voyagé ensemble. » Le crocodile ne se défiant de rien, rentre dans le sac, et le renard prenant une grosse pierre, la jette sur la tête du crocodile et l'écrase. (Voyez le *Pantcha-tantra*, traduit par M. l'abbé Dubois, p. 49)

Le même passage du conte arabe pourrait aussi être l'origine d'un incident que l'on rencontre dans la rédaction anglaise de la vie merveilleuse du poëte Virgile, dont les auteurs du moyen-âge ont fait un sorcier versé dans la connaissance des sciences occultes. Selon cette légende, pendant que Virgile est à l'école à Tolède, où il fait des progrès extraordinaires, en se promenant un soir dans les montagnes du voisinage de la ville, il aperçoit une excavation profonde dans laquelle il entre. Après y avoir marché quelque temps, il entend la voix d'un démon qui le prie de le délivrer de la prison où il est enfermé et d'éloigner une tablette magique qui s'oppose à sa sortie. En échange de ce service, il lui offre une collection de livres de nécromancie qui lui dévoileront tous les mystères de cet art. Virgile écarte la tablette et aperçoit un petit trou par lequel le diable sort sous la forme d'une anguille, puis se montre à lui sous les traits d'un homme de grande stature. Une fois mis en la possession de la bibliothèque magique, Virgile pense que sa propriété sera plus en sûreté s'il peut enfermer de nouveau le démon dans le trou dont il l'a fait sortir. En conséquence, il parie avec lui qu'il n'y pourra pas rentrer, et le diable, piqué de ce que sa puissance est mise en doute, rentre dans le trou sur lequel Virgile replace aussitôt la tablette magique. Voyez la vie merveilleuse de Virgile (*The lyfe of Virgilius*) dans le recueil intitulé *A collection of early prose romances, edited by William J. Thoms*. London, 1828, in-8° vol. II, p. 7, et l'*History of fiction* de Dunlop, t. II, p. 135.)

[1] Je ne sais pas trop ce qu'a voulu dire le romancier par son roi de Perse dont les sujets étaient Grecs, à moins qu'il n'ait voulu parler des successeurs d'Alexandre.

sible, et trouva moyen de se faire présenter au roi. Sire, lui dit-il, je sais que tous les médecins dont votre majesté s'est servie n'ont pu la guérir de sa lèpre ; mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvages et sans topiques.

Le roi écouta cette proposition : Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous et votre postérité ; et sans compter les présens que je vous ferai, vous serez mon plus cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lèpre sans me faire prendre aucune potion, et sans m'appliquer aucun remède extérieur ? — Oui, sire, repartit le médecin, je me flatte d'y réussir, avec l'aide de Dieu, et dès demain j'en ferai l'épreuve.

En effet, le médecin Douban se retira chez lui, et fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendait se servir. Cela étant fait, il prépara aussi une boule de la manière qu'il la voulait : avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le roi ; et se prosternant à ses pieds il baisa la terre.... En cet endroit Scheherazade, remarquant qu'il était jour, en avertit Schahriar et se tut.

En vérité, ma sœur, dit alors Dinarzade, je ne sais où vous allez prendre tant de belles choses.—Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, si le sultan mon maître a la bonté de me prolonger encore la vie. Schahriar qui ne désirait pas moins ardemment que Dinarzade d'entendre la suite de l'histoire du médecin Douban, n'eut garde de faire mourir la sultane ce jour-là.

XII[e] NUIT.

La douzième nuit était déjà fort avancée, lorsque Dinarzade s'étant réveillée, s'écria : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'agréable histoire du roi grec et du médecin Douban. — Je le veux bien, répondit Scheherazade. En même temps elle en reprit le fil de cette sorte :

Sire, le pêcheur parlant toujours au génie qu'il tenait enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : Le médecin Douban se leva, et après avoir fait une profonde révérence, dit au roi qu'il jugeait à propos que sa majesté montât à cheval, et se rendît à la place pour jouer au mail [1]. Le roi fit ce qu'on lui disait, et lorsqu'il fut dans le lieu destiné à jouer au mail à cheval, le médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avait préparé, et le lui présentant : Tenez, sire, lui dit-il, exercez-vous avec ce mail en poussant cette boule par la place jusqu'à ce que vous sentiez votre main et votre corps en sueur. Quand le remède que j'ai enfermé dans le manche de ce mail sera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps : et sitôt que vous suerez, vous n'aurez qu'à quitter cet exercice ; car le remède aura fait son effet. Dès que vous serez de retour en votre palais, vous entrerez au bain, où vous vous ferez bien laver et frotter : vous vous coucherez ensuite, et en vous levant demain matin vous serez guéri.

Le roi prit le mail, et poussa son cheval après la boule qu'il avait jetée, il la frappa ; elle lui fut renvoyée par les officiers qui jouaient avec lui ; il la refrappa ; et enfin le jeu dura si longtemps, que sa main en sua aussi bien que tout son corps. Ainsi le remède enfermé dans le manche du mail opéra comme le médecin l'avait dit. Alors le roi cessa de jouer, s'en retourna dans son palais, entra au bain, et observa très-exactement ce qui lui avait été prescrit.

Il s'en trouva fort bien ; car le lendemain en se levant, il s'aperçut avec autant d'étonnement que de joie que sa lèpre était guérie, et qu'il avait le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la salle d'audience publique, où il monta sur son trône et se fit voir à tous ses courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remède y avait fait aller de bonne heure. Quand ils virent le roi parfaitement guéri, ils en firent tous paraître une extrême joie [2].

[1] Le mail ou jeu de paume à cheval, appelé *tchogan* par les Persans, se joue de la manière suivante : on se rend à cet effet sur une grande place au bout de laquelle sont placés deux piliers rapprochés l'un de l'autre, qui servent de passe. La balle est jetée au milieu de la place, et les joueurs partagés en deux troupes de quinze à vingt, le mail à la main courent après au galop pour la frapper. Le mail étant très court il faut se pencher plus bas que l'arçon pour atteindre la balle, et dans les règles du jeu il faut assener le coup au galop. On gagne la partie quand on fait passer la balle entre les piliers. (*Voyages de Chardin*, t. III, p. 440, édition de Langlès). C'est du mot persan *tchogan*, qui signifie mail ou raquette de paume, que s'est formé notre mot chicane, qui, outre sa signification ordinaire, est synonyme de mail. (Voyez un article de Sacy sur les *Voyages de sir William Ouseley* dans le *Journal des savans* d'octobre 1819).

[2] La guérison du roi grec par le jeu du mail a très probable-

Le médecin Douban entra dans la salle, et s'alla prosterner au pied du trône, la face contre terre. Le roi l'ayant aperçu, l'appela, le fit asseoir à son côté, et le montra à l'assemblée en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritait. Ce prince n'en demeura pas là; comme il régalait ce jour-là toute sa cour, il le fit manger à sa table, seul avec lui... A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il était jour, cessa de poursuivre son conte.

Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sais quelle sera la fin de cette histoire; mais j'en trouve le commencement admirable. — Ce qui reste à raconter en est le meilleur, répondit la sultane; et je suis assurée que vous n'en disconviendrez pas, si le sultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. Schahriar y consentit, et se leva fort satisfait de ce qu'il en avait entendu.

XIII^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade dit encore à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas je vous supplie de continuer l'histoire du roi grec, et du médecin Douban. — Je vais contenter votre curiosité, ma sœur, répondit Scheherazade, avec la permission du sultan mon seigneur. Alors elle reprit ainsi son conte :

Le roi grec, poursuivit le pêcheur, ne se contenta pas de recevoir à sa table le médecin Douban : vers la fin du jour, lorsqu'il voulut congédier l'assemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, et semblable à celle que portaient ordinairement ses courtisans en sa présence; outre cela, il lui fit donner deux mille sequins. Le lendemain et les jours suivans il ne cessa de le caresser; enfin ce prince, croyant ne pouvoir jamais assez reconnaître les obligations qu'il avait à un médecin si habile, répandait sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

Or ce roi avait un grand visir qui était avare, envieux et naturellement capable de toute sorte de crimes. Il n'avait pu voir sans peine les présens qui avaient été faits au médecin, dont le mérite, d'ailleurs, commençant à lui faire ombrage, il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, et lui dit en particulier qu'il avait un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'était : Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité; en comblant de bienfaits le médecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre majesté lui fait, vous ne savez pas que c'est un traître qui ne s'est introduit dans cette cour que pour vous assassiner. — De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire? répondit le roi; songez-vous que c'est à moi que vous parlez, et que vous avancez une chose que je ne croirai pas légèrement? — Sire, répliqua le visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter : ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse; si votre majesté dort, qu'elle se réveille; car enfin je le répète encore, le médecin Douban n'est parti du fond de la Grèce, son pays, il n'est venu s'établir dans votre cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé.

— Non, non, visir, interrompit le roi, je suis sûr que cet homme que vous traitez de perfide et de traître, est le plus vertueux et le meilleur de tous les hommes; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel remède, ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lèpre. S'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il sauvée? Il n'avait qu'à m'abandonner à mon mal; je n'en pouvais échapper. Ma vie était déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons : au lieu de les écouter, je vous avertis que dès ce jour, je fais à ce grand homme pour toute sa vie une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerais avec lui toutes mes richesses, et mes états même, je ne le paierais pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est : sa vertu excite votre envie; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui; je me souviens trop bien de ce qu'un visir dit au roi Sindbad, son maître, pour l'empêcher de faire mourir le prince son fils..... Mais, sire, ajouta Scheherazade, le jour qui paraît me défend de poursuivre.

Je sais bon gré au roi grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son visir. — Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce prince, interrompit Schehera-

ment suggéré à Voltaire le chapitre de Zadig où le héros de ce roman guérit Ogul en lui prescrivant de jouer avec un ballon, dans lequel il a, dit-il, enfermé un basilic.

zade, vous condamnerez demain sa faiblesse, si le sultan veut bien que j'achève de raconter cette histoire. Le sultan, curieux d'apprendre en quoi le roi grec avait eu de la faiblesse, différa encore la mort de la sultane.

XIVe NUIT.

Ma sœur, s'écria Dinarzade, sur la fin de la quatorzième nuit, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de reprendre l'histoire du pêcheur; vous en êtes demeurée à l'endroit où le roi grec soutient l'innocence du médecin Douban, et prend si fortement son parti.—Je m'en souviens, répondit Scheherazade, vous allez entendre la suite.

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le roi grec venait de dire touchant le roi Sindbad piqua la curiosité du visir, qui lui dit : Sire, je supplie votre majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le visir du roi Sindbad dit à son maître pour le détourner de faire mourir le prince son fils. Le roi grec eut la complaisance de le satisfaire. — Ce visir, lui répondit-il, après avoir représenté au roi Sindbad, que sur l'accusation d'une belle-mère, il devait craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette histoire.

HISTOIRE DU MARI ET DU PERROQUET [1].

Un bon homme avait une belle femme qu'il aimait avec tant de passion qu'il ne la perdait de vue que le moins qu'il pouvait. Un jour que des affaires pressantes l'obligeaient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendait toute sorte d'oiseaux ; il y acheta un perroquet, qui non-seulement parlait fort bien, mais qui avait même le don de rendre compte de ce qui avait été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre, et d'en prendre soin pendant le voyage qu'il allait faire ; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger le perroquet sur ce qui s'était passé durant son absence, et là-dessus l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avait trahie ; mais elles lui jurèrent toutes qu'elles lui avaient été fidèles, et elles convinrent qu'il fallait que ce fût le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari, et de se venger en même temps du perroquet ; elle le trouva. Son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit sous la cage de l'oiseau un moulin à bras ; à une autre de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; et à une troisième, de prendre un miroir et de le tourner devant les yeux du perroquet, à droite et à gauche à la clarté d'une chandelle. Les esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avait ordonné leur maîtresse, et elles s'en acquittèrent fort adroitement.

Le lendemain, le mari étant de retour fit encore des questions au perroquet sur ce qui s'était passé chez lui ; et l'oiseau lui répondit : Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. Le mari qui savait bien qu'il n'avait ni plu, ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avait pas dite au sujet de sa femme. C'est pourquoi de dépit l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avait pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme. Ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué..... Là, s'arrêta Scheherazade, parce qu'elle s'aperçut qu'il était jour.

Tout ce que vous nous racontez, ma sœur, dit Dinarzade, est si varié que rien ne me paraît plus agréable. — Je voudrais continuer de vous divertir, répondit Scheherazade, mais je ne sais si le sultan, mon maître, m'en donnera le temps. Schahriar, qui ne prenait pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la sultane, se leva et passa la journée sans ordonner au visir de la faire mourir.

XVe NUIT.

Dinarzade ne fut pas moins exacte cette

[1] Cette histoire et la suivante sont tirées du roman de *Sendabad ou Syntipas*.

nuit que les précédentes à réveiller Scheherazade : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me conter un de de ces beaux contes que vous savez. — Ma sœur, répondit la sultane, je vais vous donner cette satisfaction. — Attendez, interrompit le sultan, achevez l'entretien du roi grec avec son visir, au sujet du médecin Douban, et puis vous continuerez l'histoire du pêcheur et du génie.— Sire, repartit Scheherazade, vous allez être obéi. » En même temps elle poursuivit de cette manière :

Quand le roi grec, dit le pêcheur au génie, eut achevé l'histoire du perroquet ; Et vous, visir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir ; mais je m'en garderai bien de peur de m'en repentir, comme ce mari d'avoir tué son perroquet.

Le pernicieux visir était trop intéressé à la perte du médecin Douban pour en demeurer là : Sire, répliqua-t-il, la mort du perroquet était peu importante, et je ne crois pas que son maître l'ait regretté long temps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin ? ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne : quand il s'agit d'assurer les jours d'un roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude ; et il vaut mieux sacrifier l'innocent, que sauver le coupable. Mais, sire, ce n'est point une chose incertaine. Le médecin Douban veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je prends à la conservation de votre majesté, c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un visir. — Qu'avait fait ce visir, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment? — Je vais l'apprendre à votre majesté, sire, répondit le visir ; qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter.»

HISTOIRE DU VISIR PUNI.

Il était autrefois un roi, poursuivit-il, qui avait un fils qui aimait passionnément la chasse. Il lui permettait de prendre souvent ce divertissement; mais il avait donné ordre à son grand visir de l'accompagner toujours, et de ne le perdre jamais de vue.

Un jour de chasse, les piqueurs ayant lancé un cerf, le prince qui crut que le visir le suivait, se mit après la bête. Il courut si longtemps, et son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, et remarquant qu'il avait perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le visir qui n'avait pas été assez diligent pour le suivre de près. Mais il s'égara.

Pendant qu'il courait de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une dame assez bien faite, qui pleurait amèrement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle était, ce qu'elle faisait seule en cet endroit, et si elle avait besoin de secours. Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, et je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, et je ne sais ce qu'il est devenu. Le jeune prince eut pitié d'elle, et lui proposa de la prendre en croupe; ce qu'elle accepta.

Comme ils passaient près d'une masure, la dame ayant témoigné qu'elle serait bien aise de mettre pied à terre pour quelque nécessité, le prince s'arrêta, et la laissa descendre. Il descendit aussi, et s'approcha de la masure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la dame en dedans prononcer ces paroles : Rejouissez-vous, mes enfans ; je vous amène un garçon bien fait et fort gras : et d'autres voix qui lui répondirent aussitôt : Maman, où est-il, que nous le mangions tout-à-l'heure, car nous avons bon appétit.

Le prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se se trouvait. Il vit bien que la dame qui se disait fille d'un roi des Indes, était une ogresse, femmes de ces démons sauvages, appelés ogres, qui se retirent dans des lieux abandonnés, et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passans. Il fut saisi de frayeur, et se jeta au plus vite sur son cheval.

La prétendue princesse parut dans le moment, et voyant qu'elle avait manqué son coup : Ne craignez rien, cria-t-elle au prince; qui êtes-vous? que cherchez-vous. — Je suis égaré, répondit-il, et je cherche mon chemin. — Si vous

êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. Alors le prince leva les yeux au ciel..... Mais, sire, dit Scheherazade, en cet endroit je suis obligée d'interrompre mon discours, le jour qui paraît, m'impose silence.

Je suis fort en peine, ma sœur, dit Dinarzade, de savoir ce que deviendra ce jeune prince : je tremble pour lui. — Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la sultane, si le sultan veut bien que je vive jusqu'à ce temps-là. Schahriar, curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire, prolongea encore la vie de Scheherazade.

XVI^e^ NUIT.

Dinarzade avait tant d'envie d'entendre la fin de l'histoire du jeune prince, qu'elle se réveilla cette nuit plus tôt qu'à l'ordinaire : Ma sœur, dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire que vous commençâtes hier. Je m'intéresse au sort du jeune prince, et je meurs de peur qu'il ne soit mangé de l'ogresse et de ses enfans. Schahriar ayant marqué qu'il était dans la même crainte : Hé bien ! sire, dit la sultane, je vais vous tirer de peine.

Après que la fausse princesse des Indes eut dit au jeune prince de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parlait pas sincèrement, et qu'elle comptait sur lui comme s'il eût déjà été sa proie ; il leva les mains au ciel, et dit : Seigneur, qui êtes tout puissant, jetez les yeux sur moi, et me délivrez de cette ennemie. A cette prière, la femme de l'ogre rentra dans la masure, et le prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin, et arriva sain et sauf auprès du roi son père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venait de courir par la faute du grand visir. Le roi, irrité contre ce ministre le fit étrangler à l'heure même.

Sire, poursuivit le visir du roi grec, pour revenir au médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui vous sera funeste : je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre majesté. Il vous a guéri, dites-vous? hé! qui peut vous en assurer? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence, et non radicalement ; que sait-on, si ce remède avec le temps ne produira pas un effet pernicieux.

Le roi grec, qui avait naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. — Visir, dit-il, tu as raison ; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie. Ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

Quand le visir vit le roi dans la disposition où il le voulait : Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour assurer votre repos, et mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout-à-l'heure le médecin Douban, et de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. — Véritablement, reprit le roi, je crois que c'est par là que je dois prévenir son dessein. En achevant ces paroles, il appela un de ses officiers et lui ordonna d'aller chercher le médecin, qui, sans savoir ce que le roi lui voulait, courut au palais en diligence.

Sais-tu bien, dit le roi, en le voyant, pourquoi je te mande ici? — Non, sire, répondit-il, et j'attends que votre majesté daigne m'en instruire. — Je t'ai fait venir, reprit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut l'étonnement du médecin lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa mort. Sire, dit-il, quel sujet peut avoir votre majesté de me faire mourir? Quel crime ai-je commis? — J'ai appris de bonne part, répliqua le roi, que tu es un espion, et que tu n'es venu dans ma cour que pour attenter à ma vie. Mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il au bourreau qui était présent, et me délivre d'un perfide, qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner.

A cet ordre cruel, le médecin jugea bien que les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus lui avaient suscité des ennemis ; et que le faible roi s'était laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentait de l'avoir guéri de sa lèpre ; mais c'était un repentir hors de saison. Est-ce ainsi, lui disait-il, que vous me récompensez du bien que je vous ai fait? Le roi ne l'écouta pas ; et ordonna une seconde fois au boureau

de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières : Hélas! sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre ; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière!

Le pêcheur interrompit son discours en cet endroit pour adresser la parole au génie : Hé bien! génie, lui dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le roi grec et le médecin Douban vient tout à l'heure de se passer entre nous deux.

Le roi grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la prière que le médecin venait de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr; aussi bien pourrais-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. Cependant le médecin, fondant en pleurs et se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avait rendu au roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains et se mit en devoir de tirer son sabre.

Alors les courtisans qui étaient présens, émus de compassion, supplièrent le roi de lui faire grâce, assurant qu'il n'était pas coupable et répondant de son innocence. Mais le roi fut inflexible et leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

Le médecin étant à genoux, les yeux bandés et près de recevoir le coup qui devait terminer son sort, s'adressa encore une fois au roi : Sire, lui dit-il, puisque votre majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusque chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes et léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un entre autres dont je veux faire présent à votre majesté. C'est un livre fort précieux et très-digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. — Et pourquoi ce livre est-il aussi précieux que tu le dis ? répliqua le roi. — Sire, repartit le médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, dont la principale est que, quand on m'aura coupé la tête, si votre majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre, au sixième feuillet, et lire la troisième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. Le roi, curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain et l'envoya chez lui sous bonne garde.

Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ses affaires, et comme le bruit s'était répandu qu'il devait arriver un prodige inouï après son trépas, les visirs, les émirs[1], les officiers de la garde, enfin toute la cour se rendit le jour suivant dans la salle d'audience pour en être témoin.

On vit bientôt paraître le médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là, il se fit apporter un bassin, sur lequel il étendit la couverture dont le livre était enveloppé, et présentant le livre au roi : Sire, lui dit-il, prenez s'il vous plaît ce livre, et d'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin, sur la couverture du livre. Dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler ; alors vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de votre majesté. Au nom de Dieu, laissez-vous fléchir : je vous proteste que je suis innocent. — Tes prières, répondit le roi, sont inutiles, et quand ce ne serait que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. En disant cela, il prit le livre des mains du médecin et ordonna au bourreau de faire son devoir.

La tête fut coupée si adroitement qu'elle tomba dans le bassin, et elle fut à peine posée sur la couverture que le sang s'arrêta. Alors, au grand étonnement du roi et de tous les spectateurs, elle ouvrit les yeux, et, prenant la parole : Sire, dit-elle, que votre majesté ouvre le livre. Le roi l'ouvrit, et trouvant que le feuillet était comme collé contre le second, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à sa bouche et le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet, et ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. — Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête. Le roi continua d'en tourner, en portant

[1] *Emir* signifie *chef, commandant*, et les princes des diverses dynasties qui se sont établies aux dépens de l'empire des califes ne portaient d'abord que ce titre, qui fut abandonné dans le cours du onzième siècle pour celui de *sultan*. Le titre d'émir a passé ensuite aux principaux officiers de la cour d'un sultan, et il a été aussi donné à tous ceux qui prétendent descendre de Mahomet par sa fille Fathimah et qui portent en conséquence le turban vert. (*Bibliothèque Orientale* au mot *Emir*.)

toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que le poison, dont chaque feuillet était imbu, venant à faire son effet, ce prince se sentit tout à coup agiter d'un transport extraordinaire; sa vue se troubla, et il se laissa tomber au pied de son trône avec de grandes convulsions... A ces mots, Scheherazade apercevant le jour, en avertit le sultan et cessa de parler.

Ah! ma chère sœur, dit alors Dinarzade, que je suis fâchée que vous n'ayez pas le temps d'achever cette histoire! Je serais inconsolable si vous perdiez la vie aujourd'hui.—Ma sœur, répondit la sultane, il en sera ce qu'il plaira au sultan; mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner son trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avait envie d'apprendre la fin de l'histoire du roi grec et la suite de celle du pêcheur et du génie.

XVII[e] NUIT.

Quelque curiosité qu'eût Dinarzade d'entendre le reste de l'histoire du roi grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire; il était même presque jour lorsqu'elle dit à la sultane: Ma chère sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du roi grec; mais hâtez-vous, de grâce, car le jour paraîtra bientôt.

Scheherazade reprit aussitôt cette histoire à l'endroit où elle l'avait laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisait son effet et que le roi n'avait plus que quelques momens à vivre: Tyran, s'écria-t-elle, voilà de quelle manière sont traités les princes qui, abusant de leur autorité, font périr les innocens! Dieu punit tôt ou tard leurs injustices et leurs cruautés. La tête eut à peine achevé ces paroles que le roi tomba mort et qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restait.

Sire, poursuivit Scheherazade, telle fut la fin du roi grec et du médecin Douban. Il faut présentement venir à l'histoire du pêcheur et du génie; mais ce n'est pas la peine de commencer, car il est jour. Le sultan, de qui toutes les heures étaient réglées, ne pouvant l'écouter plus longtemps, se leva, et comme il voulait absolument entendre la suite de l'histoire du génie et du pêcheur, il avertit la sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.

XVIII[e] NUIT.

Dinarzade se dédommagea cette nuit de la précédente. Elle se réveilla longtemps devant le jour, et appelant Scheherazade: Ma sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous raconter la suite de l'histoire du pêcheur et du génie. Vous savez que le sultan souhaite autant que moi de l'entendre.

Je vais, répondit la sultane, contenter sa curiosité et la vôtre. Alors, s'adressant à Schahriar: Sire, poursuivit-elle, sitôt que le pêcheur eut fini l'histoire du roi grec et du médecin Douban, il en fit l'application au génie, qu'il tenait toujours enfermé dans le vase. Si le roi grec, lui dit-il, eût voulu laisser vivre le médecin, Dieu l'aurait aussi laissé vivre lui-même. Mais il rejeta ses plus humbles prières, et Dieu l'en punit. Il en est de même de toi, ô génie! si j'avais pu te fléchir et obtenir de toi la grâce que je te demandais, j'aurais présentement pitié de l'état où tu es; mais puisque, malgré l'extrême obligation que tu m'avais de t'avoir mis en liberté, tu as persisté dans la volonté de me tuer, je dois à mon tour être impitoyable. Je vais, en te laissant dans ce vase et en te rejetant à la mer, t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps: c'est la vengeance que je prétends tirer de toi.

Pêcheur, mon ami, répondit le génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action. Songe qu'il n'est pas honnête de se venger et qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal. Ne me traite pas comme Imama traita autrefois Ateca. — Et que fit Imama à Ateca repliqua le pêcheur. — Oh! si tu souhaites de le savoir, repartit le génie, ouvre-moi ce vase. — Crois-tu que je sois en humeur de faire des contes dans une prison si étroite? je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici.— Non, dit le pêcheur, je ne te délivrerai pas; c'est trop raisonner: je vais te précipiter au fond de la mer. — Encore un mot, pêcheur, s'écria le génie: je te promets de ne te faire aucun mal; bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche.

L'espérance de se tirer de la pauvreté désarma le pêcheur. Je pourrais t'écouter, dit-il,

s'il y avait quelque fonds à faire sur ta parole. Jure-moi par le grand nom de Dieu que tu feras de bonne foi ce que tu dis, et je vais t'ouvrir le vase. Je ne crois pas que tu sois assez hardi pour violer un pareil serment.

Le génie le fit, et le pêcheur ôta aussitôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée, et le génie ayant repris sa forme de la même manière qu'auparavant, la première chose qu'il fit fut de jeter d'un coup de pied le vase dans la mer. Cette action effraya le pêcheur. Génie, dit-il, qu'est-ce que cela signifie? ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire? et dois-je vous dire ce que le médecin Douban disait au roi grec : Laissez-moi vivre et Dieu prolongera vos jours?

La crainte du pêcheur fit rire le génie, qui lui répondit : Non, pêcheur, rassure-toi, je n'ai jeté le vase que pour me divertir et voir si tu en serais alarmé ; et pour te persuader que je te veux tenir parole, prends tes filets et me suis. En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le pêcheur, qui, chargé de ses filets, le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passèrent devant la ville et montèrent au haut d'une montagne, d'où ils descendirent dans une vaste plaine qui les conduisit à un grand étang situé entre quatre collines.

Lorsqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le génie dit au pêcheur : Jette tes filets et prends du poisson. Le pêcheur ne douta pas qu'il n'en prît, car il en vit une grande quantité dans l'étang ; mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avait de quatre couleurs différentes, c'est-à-dire de blancs, de rouges, de bleus et de jaunes. Il jeta ses filets, et en amena quatre, dont chacun était d'une de ces couleurs. Comme il n'en avait jamais vu de pareils, il ne pouvait se lasser de les admirer, et, jugeant qu'il en pourrait tirer une somme assez considérable, il en avait beaucoup de joie. Emporte ces poissons, lui dit le génie, et les va présenter à ton sultan. Il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour, autrement il t'en arrivera du mal : prends-y garde, c'est l'avis que je te donne ; si tu le suis exactement, tu t'en trouveras bien. En disant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit et se referma après l'avoir englouti.

Le pêcheur, résolu de suivre de point en point les conseils du génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville, fort content de sa pêche et faisant mille réflexions sur son aventure. Il alla droit au palais du sultan pour lui présenter ses poissons... Mais, sire, dit Scheherazade, j'aperçois le jour ; il faut que je m'arrête en cet endroit.

Ma sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter sont surprenans! J'ai de la peine à croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. — Ma chère sœur, répondit la sultane, si le sultan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, et incomparablement plus agréable. Schahriar, curieux de voir si le reste de l'histoire du pêcheur était tel que la sultane le promettait, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'était faite.

XIX[e] NUIT.

Vers la fin de la dix-neuvième nuit, Dinarzade appela la sultane et lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de me raconter la suite de l'histoire du pêcheur ; je suis dans une extrême impatience de l'entendre. Scheherazade, avec la permission du sultan, la reprit aussitôt de cette sorte.

Sire, je laisse à penser à votre majesté quelle fut la surprise du sultan lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention, et après les avoir admirés assez longtemps : Prenez ces poissons, dit-il à son premier visir, et les portez à l'habile cuisinière que l'empereur des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux.

Le visir les porta lui-même à la cuisinière, et les lui remettant entre les mains : Voilà, lui dit-il, quatre poissons qu'on vient d'apporter au sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. Après s'être acquitté de sa commission, il retourna vers le sultan son maître, qui le chargea de donner au pêcheur quatre cents pièces d'or de sa monnaie, ce qu'il exécuta très-fidèlement.

Le pêcheur, qui n'avait jamais possédé une si grosse somme à la fois, concevait à peine son bonheur et le regardait comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il était réel par le bon usage qu'il en fit, en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais, sire, poursuivit Scheherazade, après vous avoir parlé du pêcheur, il faut vous parler aussi de la cuisinière du sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poissons que le visir lui avait donnés, elle les mit sur le feu dans une casserole avec de l'huile pour les frire : lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inouï! à peine furent-ils tournés que le mur de la cuisine s'entr'ouvrit; il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable et d'une taille avantageuse. Elle était habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Égypte, avec des pendans d'oreille, un collier de grosses perles et des bracelets d'or garnis de rubis, et elle tenait une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserole, au grand étonnement de la cuisinière, qui demeura immobile à cette vue, et frappant un des poissons du bout de sa baguette : Poisson, poisson, dit-elle, es-tu dans ton devoir? Le poisson, n'ayant rien répondu, elle les répéta, et alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble et lui dirent très-distinctement : Oui, oui, si vous comptez, nous comptons; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres; si vous fuyez, nous vainquons, et nous sommes contens. Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt et se remit au même état qu'il était auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avaient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons, qui étaient tombés sur la braise; mais elle les trouva plus noirs que du charbon et hors d'état d'être servis au sultan. Elle en eut une vive douleur, et se mettant à pleurer de toute sa force : Hélas! disait-elle, que vais-je devenir! Quand je conterai au sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi!

Pendant qu'elle s'affligeait ainsi, le grand visir entra, et lui demanda si les poissons étaient prêts. Elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et ce récit, comme on le peut penser, l'étonna fort; mais, sans en parler au sultan, il inventa une fable qui le contenta. Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même, et quand il fut arrivé : Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés; car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au sultan. Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avait recommandé; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandait, il s'excusa sur la longueur du chemin et promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit et se rendit à l'étang. Il y jeta ses filets, et les ayant retirés, il y trouva quatre poissons qui étaient, comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussitôt et les porta au grand visir dans le temps qu'il les lui avait promis. Ce ministre les prit et les emporta lui-même encore dans la cuisine, où il s'enferma seul avec la cuisinière, qui commença de les habiller devant lui, et qui les mit sur le feu comme elle avait fait les quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté et qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuisine s'entr'ouvrit encore, et la même dame parut avec sa baguette à la main. Elle s'approcha de la casserole, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles, et ils lui firent tous la même réponse en levant la tête... Mais, sire, ajouta Scheherazade en se reprenant, voilà le jour qui paraît et qui m'empêche de continuer cette histoire. Les choses que je viens de vous dire sont, à la vérité, très-singulières; mais si je suis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. Schahriar, jugeant bien que la suite devait être fort curieuse, résolut de l'entendre la nuit suivante.

XX^e^ NUIT.

Ma chère sœur, s'écria Dinarzade, suivant sa coutume, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre et d'achever le beau conte du pêcheur. La sultane prit aussitôt la parole et parla en ces termes.

Sire, après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune dame, elle renversa encore la casserole d'un coup de baguette et se retira

dans le même endroit de la muraille d'où elle était sortie. Le grand visir ayant été témoin de ce qui s'était passé : Cela est trop surprenant, dit-il, et trop extraordinaire pour en faire un mystère au sultan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. En effet, il l'alla trouver et lui fit un rapport fidèle.

Le sultan, fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le pêcheur : Mon ami, lui dit-il, ne pourrais-tu pas m'apporter encore quatre poissons de différentes couleurs? — Le pêcheur répondit au sultan que si sa majesté voulait lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle désirait, il se promettait de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, et il ne fut pas moins heureux que les deux autres, car du premier coup de filet il prit quatre poissons de couleur différente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au sultan, qui en eut d'autant plus de joie qu'il ne s'attendait pas à les avoir si tôt, et qui lui fit donner encore quatre cents pièces d'or de sa monnaie.

D'abord que le sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui était nécessaire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand visir, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole, et quand ils furent cuits d'un côté, ils les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit; mais, au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avait un habillement d'esclave; il était d'une grosseur et d'une grandeur gigantesque, et tenait un gros bâton vert à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, et touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible : Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir? A ces mots les poissons levèrent la tête et répondirent : Oui, oui, nous y sommes; si vous comptez, nous comptons; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes contens.

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet et réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma et qui parut dans le même état qu'auparavant.

Après ce que je viens de voir, dit le sultan à son grand visir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire dont je veux être éclairci. Il envoya chercher le pêcheur, on le lui amena. Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous as apportés me causent bien de l'inquiétude. En quel endroit les as-tu pêchés? — Sire, répondit-il, je les ai pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. — Connaissez vous cet étang? dit le sultan au visir. — Non, sire, répondit le visir, je n'en ai même jamais ouï parler : il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs et au-delà de cette montagne. Le sultan demanda au pêcheur à quelle distance de son palais était l'étang; le pêcheur assura qu'il n'y avait pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, et comme il restait encore assez de jour pour y arriver avant la nuit, le sultan commanda à toute sa cour de monter à cheval, et le pêcheur leur servit de guide.

Ils montèrent tous la montagne, et à la descente, ils virent, avec beaucoup de surprise, une vaste plaine, que personne n'avait remarquée jusqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'étang, qu'ils trouvèrent effectivement situé entre quatre collines, comme le pêcheur l'avait rapporté. L'eau en était si transparente qu'ils remarquèrent que tous les poissons étaient semblables à ceux que le pêcheur avait apportés au palais.

Le sultan s'arrêta sur le bord de l'étang, et après avoir quelque temps regardé les poissons avec admiration, il demanda à ses émirs et à tous ses courtisans s'il était possible qu'ils n'eussent pas encore vu cet étang, qui était si peu éloigné de la ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Puisque vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais ouï parler, et que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu de ne pas rentrer dans mon palais que je n'aie su pour quelle raison cet étang se trouve ici et pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, et aussitôt son pavillon et les tentes de sa maison furent dressés sur les bords de l'étang.

A l'entrée de la nuit, le sultan, retiré sous son pavillon, parla en particulier à son grand vi-

sir, et lui dit : Visir, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : cet étang transporté dans ces lieux; ce noir qui nous est apparu dans mon cabinet ; ces poissons que nous avons entendus parler, tout cela irrite tellement ma curiosité que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce camp ; je vous ordonne de tenir mon absence secrète ; demeurez sous mon pavillon, et demain matin, quand mes émirs et mes courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les en leur disant que j'ai une légère indisposition et que je veux être seul. Les jours suivans, vous continuerez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour.

Le grand visir dit plusieurs choses au sultan pour tâcher de le détourner de son dessein. Il lui représenta le danger auquel il s'exposait et la peine qu'il allait prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser toute son éloquence, le sultan ne quitta point sa résolution et se prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied, il se munit d'un sabre, et dès qu'il vit que tout était tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva la descente encore plus aisée, et lorsqu'il fut dans la plaine, il marcha jusqu'au lever du soleil. Alors apercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit, dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il voulait savoir. Quand il en fut près, il remarqua que c'était un palais magnifique, où plutôt un château très-fort, d'un beau marbre noir poli, et couvert d'un acier fin et uni comme une glace de miroir. Ravi de n'avoir pas été longtemps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité, il s'arrêta devant la façade du château et la considéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui était à deux battans, dont l'un était ouvert. Quoiqu'il fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légèrement, et attendit quelque temps; mais, ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avait point entendu; c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort; mais, ne voyant ni n'entendant venir personne, il redoubla : personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement, car il ne pouvait penser qu'un château si bien entretenu fût abandonné. S'il n'y a personne, disait-il en lui-même, je n'ai rien à craindre, et s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre.

Enfin le sultan entra, et s'avançant sous le vestibule : N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un étranger qui aurait besoin de se rafraîchir en passant? Il répéta la même chose deux ou trois fois ; mais, quoiqu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une cour très-spacieuse, et regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvrirait point quelqu'un, il n'aperçut pas le moindre être vivant...Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour, qui paraît vient m'imposer silence.

Ah! ma sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit.— Il est vrai, répondit la sultane ; mais, ma sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au sultan mon seigneur que vous n'entendiez le reste demain. Ce ne fut pas tant pour faire plaisir à Dinarzade, que Schahriar laissa vivre encore la sultane, que pour contenter la curiosité qu'il avait d'apprendre ce qui se passerait dans ce château.

XXI^e^ NUIT.

Dinarzade ne fut pas paresseuse à éveiller la sultane sur la fin de cette nuit. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de nous raconter ce qui se passa dans ce beau château où vous nous laissâtes hier.

Scheherazade reprit aussitôt le conte du jour précédent, et s'adressant toujours à Schahriar : Sire, dit-elle, le sultan, ne voyant donc personne dans la cour où il était, entra dans de grandes salles, dont les tapis de pied étaient de soie ; les estrades et les sofas couverts d'étoffes de la Mecque, et les portières, des plus riches étoffes des Indes relevées d'or et d'argent. Il passa ensuite dans un salon merveilleux, au milieu duquel il y avait un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jetaient de l'eau par la gueule, et cette eau en tombant formait des diamants et des perles, ce qui n'accompagnait pas mal un jet d'eau qui s'élançant du milieu du bassin allait

presque frapper le fond d'un dôme peint à l'arabesque.

Le château, de trois côtés, était environné d'un jardin que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets et mille autres agrémens concouraient à embellir ; et ce qui achevait de rendre ce lieu admirable, c'était une infinité d'oiseaux qui y remplissaient l'air de leurs chants harmonieux, et qui y faisaient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-dessus des arbres et du palais les empêchaient d'en sortir.

Le sultan se promena longtemps d'appartement en appartement, où tout lui parut grand et magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher, il s'assit dans un cabinet ouvert qui avait vue sur le jardin, et là, rempli de tout ce qu'il avait déjà vu et de tout ce qu'il voyait encore, il faisait des réflexions sur tous ces différens objets, quand tout-à-coup une voix plaintive accompagnée de cris lamentables vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, et il entendit distinctement ces tristes paroles : O fortune, qui n'as pu me laisser jouir longtemps d'un heureux sort, et qui m'as rendu le plus infortuné de tous les hommes, cesse de me persécuter et viens par une prompte mort mettre fin à mes douleurs. Hélas ! est-il possible que je sois encore en vie après tous les tourmens que j'ai soufferts !

Le sultan, touché de ces pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étaient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une grande salle, il ouvrit la portière et vit un jeune homme bien fait et très-richement vêtu qui était assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse était peinte sur son visage. Le sultan s'approcha de lui et le salua. Le jeune homme lui rendit son salut en lui faisant une inclination de tête fort basse ; et comme il ne se levait pas : Seigneur, dit-il au sultan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir et vous rendre tous les honneurs possibles ; mais une raison si forte s'y oppose que vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré. — Seigneur, lui répondit le sultan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au sujet que vous avez de ne vous pas lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux, je m'y emploierais de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs ; mais, de grâce, apprenez-moi auparavant ce que signifie cet étang qui est près d'ici et où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes ; ce que c'est que ce château, pourquoi vous vous y trouvez et d'où vient que vous y êtes seul.

Au lieu de répondre à ces questions, le jeune homme se mit à pleurer amèrement. Que la fortune est inconstante, s'écria-t-il, elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés. Où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle et dont les jours sont toujours purs et sereins ?

Le sultan, touché de compassion de le voir en cet état, le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. Hélas ! seigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrais-je n'être pas affligé, et le moyen que mes yeux ne soient pas des sources intarissables de larmes ! A ces mots, ayant levé sa robe, il fit voir au sultan qu'il n'était homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que l'autre moitié de son corps était de marbre noir. . . . En cet endroit, Scheherazade interrompit son discours pour faire remarquer au sultan des Indes que le jour paraissait.

Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venait d'entendre et il se sentit si fort attendri en faveur de Scheherazade qu'il résolut de la laisser vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire sans lui parler de sa résolution.

XXII^e^ NUIT.

Dinarzade avait tant d'impatience d'entendre la suite du conte de la nuit précédente, qu'elle appela sa sœur de fort bonne heure : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le merveilleux conte que vous ne pûtes achever hier. — J'y consens, répondit la sultane, écoutez-moi :

Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le sultan fut étrangement étonné quand il vit l'état déplorable où était le jeune homme. Ce que vous me montrez-là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur irrite ma curiosité ; je brûle d'apprendre votre histoire, qui doit être sans doute fort étrange, et je suis persuadé que l'étang et les poissons y ont quelque part : ainsi je vous

conjure de me la raconter ; vous y trouverez quelque sorte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner sans renouveler mes vives douleurs ; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit et vos yeux mêmes à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire.

HISTOIRE DU JEUNE ROI DES ILES NOIRES.

Vous saurez, seigneur, continua-t-il, que mon père, qui s'appelait Mahmoud, était roi de cet état. C'est le royaume des Iles Noires, qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines : car ces montagnes étaient ci-devant des îles, et la capitale où le roi mon père faisait son séjour était dans l'endroit où est présentement cet étang que vous avez vu. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changemens.

Le roi mon père mourut à l'âge de soixante-dix ans. Je n'eus pas plus tôt pris sa place que je me mariai, et la personne que je choisis pour partager la dignité royale avec moi était ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna, et, de mon côté, je conçus pour elle tant de tendresse, que rien n'était comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la reine ma cousine n'avait plus de goût pour moi.

Un jour qu'elle était au bain, l'après-dînée, je me sentis une envie de dormir, et je me jetai sur un sofa. Deux de ses femmes qui se trouvèrent alors dans ma chambre vinrent s'asseoir l'une à ma tête et l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour modérer la chaleur que pour me garantir des mouches qui auraient pu troubler mon sommeil. Elles me croyaient endormi et elles s'entretenaient tout bas ; mais j'avais seulement les yeux fermés, et je ne perdis pas une parole de leur conversation.

Une de ces femmes dit à l'autre : N'est-il pas vrai que la reine a grand tort de ne pas aimer un prince aussi aimable que le nôtre ? — Assurément, répondit la seconde, pour moi je n'y comprends rien et je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits et le laisse seul. Est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas ? — Hé, comment voudrais-tu qu'il s'en aperçût, reprit la première, elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît, et à la pointe du jour elle vient se recoucher auprès de lui ; alors elle le réveille, en lui passant sous le nez une certaine odeur.

Jugez, seigneur, de ma surprise, à ce discours, et des sentimens qu'il m'inspira. Néanmoins quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler ; je fis semblant de m'éveiller et de n'avoir rien entendu.

La reine revint du bain ; nous soupâmes ensemble, et avant que de nous coucher elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau que j'avais coutume de boire ; mais, au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui était ouverte et je jetai l'eau si adroitement qu'elle ne s'en aperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bu.

Nous nous couchâmes ensuite, et bientôt après, croyant que j'étais endormi, quoique je ne le fusse pas, elle se leva avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut : Dors, et puisses-tu ne te réveiller jamais. Elle s'habilla promptement et sortit de la chambre. . . . . En achevant ces mots, Scheherazade s'étant aperçue qu'il était jour cessa de parler.

Dinarzade avait écouté sa sœur avec beaucoup de plaisir, et Schahriar trouvait l'histoire du roi des Iles Noires si digne de sa curiosité qu'il se leva fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante.

XXIII^e^ NUIT.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de dire à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire du jeune roi des quatre Iles Noires. Scheherazade, rappelant aussitôt dans sa mémoire l'endroit où elle en était demeurée, la reprit dans ces termes :

D'abord que la reine ma femme fut sortie, poursuivit le roi des Iles Noires, je me levai, m'habillai à la hâte, je pris mon sabre et la suivis de si près que je l'entendis bientôt marcher devant moi. Alors, réglant mes pas sur les

siens, je marchai doucement de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça, et la dernière qui s'ouvrit fut celle du jardin, où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversait un parterre, et, la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettait, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étaient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin, et, me glissant derrière la palissade d'une allée assez longue, je la vis qui se promenait avec un homme.

Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs discours et voici ce que j'entendis : Je ne mérite pas, disait la reine à son amant, le reproche que vous me faites de n'être pas assez diligente. Vous savez bien la raison qui m'en empêche : mais si toutes les marques d'amour que je vous ai données jusqu'à présent ne suffisent pas pour vous persuader de ma sincérité, je suis prête à vous en donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à commander, vous savez quel est mon pouvoir. Je vais, si vous le souhaitez, avant que le soleil se lève, changer cette grande ville et ce beau palais en des ruines affreuses, qui ne seront habitées que par des loups, des hiboux et des corbeaux. Voulez-vous que je transporte toutes les pierres de ces murailles si solidement bâties au-delà du mont Caucase et hors des bornes du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot et tous ces lieux vont changer de face.

Comme la reine achevait ces paroles, son amant et elle se trouvant au bout de l'allée, tournèrent pour entrer dans une autre, et passèrent devant moi. J'avais déjà tiré mon sabre, et comme l'amant était de mon côté, je le frappai sur le cou et le renversai par terre : je crus l'avoir tué, et, dans cette opinion, je me retirai brusquement sans me faire connaître à la reine, que je voulus épargner à cause qu'elle était ma parente.

Cependant le coup que j'avais porté à son amant était mortel ; mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantemens, d'une manière toutefois qu'on peut dire de lui qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversais le jardin pour regagner le palais, j'entendis la reine qui poussait de grands cris, et, jugeant par-là de sa douleur, je me sus bon gré de lui avoir laissé la vie.

Lorsque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai, et, satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avait offensé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain, je trouvai la reine couchée auprès de moi..... Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour.

Bon Dieu, ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien fâchée que vous n'en puissiez pas dire davantage. — Ma sœur, répondit la sultane, vous deviez me réveiller de meilleure heure, c'est votre faute. — Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, cette nuit, répliqua Dinarzade, car je ne doute pas que le sultan n'ait autant d'envie que moi de savoir la fin de cette histoire, et j'espère qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain.

XXIV^e^ NUIT.

Effectivement Dinarzade, comme elle se l'était proposé, appela de très-bonne heure la sultane : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous achever l'agréable histoire du roi des Iles Noires ; je meurs d'impatience de savoir comment il fut changé en marbre. — Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du sultan.

Je trouvai donc la reine couchée auprès de moi, continua le roi des quatre Iles Noires ; je ne vous dirai point si elle dormait ou non ; mais je me levai sans faire de bruit, et je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil, et, à mon retour, la reine, habillée de deuil, les cheveux épars et en partie arrachés, vint se présenter devant moi. Sire, me dit-elle, je viens supplier votre majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même temps sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les faibles marques. — Et quelles sont ces nouvelles, madame? lui dis-je. — La mort de la reine ma chère mère, répondit-elle, celle du roi mon père, tué dans une bataille, et celle d'un de mes frères qui est tombé dans un précipice.

Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction,

et je jugeai qu'elle ne me soupçonnait pas d'avoir tué son amant. Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prends toute la part que je dois. Je serais extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite : pleurez, vos larmes sont d'infaillibles marques de votre excellent naturel. J'espère néanmoins que le temps et la raison pourront apporter de la modération à vos déplaisirs.

Elle se retira dans son appartement, où, se livrant sans réserve à ses chagrins, elle passa une année entière à pleurer et à s'affliger. Au bout de ce temps-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du palais, où elle vouloit, disait-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis, et elle fit bâtir un palais superbe avec un dôme qu'on peut voir d'ici, et elle l'appela le Palais des Larmes.

Quand il fut achevé, elle y fit porter son amant, qu'elle avait fait transporter où elle avait jugé à propos, la même nuit que je l'avais blessé. Elle l'avait empêché de mourir jusqu'alors par des breuvages qu'elle lui avait fait prendre, et elle continua de lui en donner et de les lui porter elle-même tous les jours, dès qu'il fut au Palais des Larmes.

Cependant, avec tous ses enchantemens, elle ne pouvait guérir ce malheureux. Il était non-seulement hors d'état de marcher et de se soutenir, mais il avait encore perdu l'usage de la parole, et il ne donnait aucun signe de vie que par ses regards. Quoique la reine n'eût que la consolation de le voir et de lui dire tout ce que son fol amour pouvait lui inspirer de plus tendre et de plus passionné, elle ne laissait pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étais bien informé de tout cela; mais je feignais de l'ignorer.

Un jour j'allai par curiosité au Palais des Larmes, pour savoir quelle y était l'occupation de cette princesse, et d'un endroit où je ne pouvais être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son amant : Je suis dans la dernière affliction de vous voir en l'état où vous êtes : je ne sens pas moins vivement que vous-même les maux cuisans que vous souffrez ; mais, chère âme, je vous parle toujours et vous ne répondez pas. Jusqu'à quand garderez-vous le silence ? Dites un mot seulement. Hélas ! les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs : je ne puis vivre éloignée de vous, et je préférerais le plaisir de vous voir sans cesse à l'empire de l'univers.

A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs et ses sanglots, je perdis enfin patience : je me montrai, et m'approchant d'elle : Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer ; il est temps de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez et ce que vous vous devez à vous-même. — Sire, me répondit-elle, s'il vous reste quelque considération ou plutôt quelque complaisance pour moi, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels : il est impossible que le temps les diminue.

Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer dans son devoir, ne servaient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler et me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son amant, et durant deux années entières elle ne fit que se désespérer.

J'allai une seconde fois au Palais des Larmes pendant qu'elle y était. Je me cachai encore, et j'entendis qu'elle disait à son amant : Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole et que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours et mes gémissemens. Est-ce par insensibilité ou par mépris ? O tombeau ! aurais-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avait pour moi ? aurais-tu fermé ces yeux qui me montraient tant d'amour et qui faisaient toute ma joie ? Non, non, je n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fut jamais.

Je vous avoue, seigneur, que je fus indigné de ces paroles, car enfin cet amant chéri, ce mortel adoré, n'était pas tel que vous pourriez vous l'imaginer : c'était un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours que je me montrai brusquement, et apostrophant le même tombeau à mon tour : O tombeau ! m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature ! ou plutôt que ne consumes-tu l'amant et la maîtresse !

J'eus à peine achevé ces mots que la reine, qui était assise auprès du noir, se leva comme une furie : Ah ! cruel, me dit-elle, c'est toi qui causes ma douleur ! ne pense pas que je l'ignore ; je ne l'ai que trop longtemps dissi-

mulé : c'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est, et tu as la dureté de venir insulter une amante au désespoir. — Oui, c'est moi, interrompis-je, transporté de colère, c'est moi qui ai châtié ce monstre comme il le méritait; je devais te traiter de la même manière; je me repens de ne l'avoir pas fait, et il y a trop longtemps que tu abuses de ma bonté. En disant cela je tirai mon sabre et je levai le bras pour la punir; mais regardant tranquillement mon action : Modère ton courroux, me dit-elle, avec un sourire moqueur. En même temps elle prononça des paroles que je n'entendis point, et puis elle ajouta : Par la vertu de mes enchantemens, je te commande de devenir tout à l'heure moitié marbre et moitié homme. Aussitôt, seigneur, je devins tel que vous me voyez, déjà mort parmi les vivans et vivant parmi les morts [1]..... Scheherazade en cet endroit ayant remarqué qu'il était jour, cessa de poursuivre son conte.

Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien obligée au sultan; c'est à sa bonté que je dois l'extrême plaisir que je prends à vous écouter. — Ma sœur, lui répondit la sultane, si cette même bonté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celles que je viens de vous raconter. Quand Schahriar n'aurait pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'aurait pas fait mourir ce jour-là.

XVᵉ NUIT.

Sur la fin de la nuit, Dinarzade s'écria : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du roi des Iles Noires. Scheherazade s'étant réveillée à la voix de sa sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandait. Elle commença de cette sorte :

Le roi demi-marbre et demi-homme continua de raconter son histoire au sultan. Après, dit-il, que la cruelle magicienne, indigne de porter le nom de reine, m'eut ainsi métamorphosé et fait passer en cette salle par un autre enchantement, elle détruisit ma capitale, qui était très-florissante et fort peuplée; elle anéantit les maisons, les places publiques et les marchés, et en fit l'étang et la campagne déserte que vous avez pu voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang sont les quatre sortes d'habitans de différentes religions qui la composaient [1] : les blancs, étaient les musulmans; les rouges, les Perses adorateurs du feu; les bleus, les chrétiens, et les jaunes, les juifs. Les quatre collines étaient les quatre îles qui donnaient le nom à ce royaume. J'appris tout cela de la magicienne, qui, pour comble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de sa rage. Ce n'est pas tout encore : elle n'a point borné sa fureur à la destruction de mon empire et à ma métamorphose, elle vient chaque jour me donner, sur mes épaules nues, cent coups de nerfs de bœuf, qui me mettent tout en sang. Quand ce supplice est achevé, elle me couvre d'une grosse étoffe de poil de chèvre, et met par-dessus cette robe de brocart que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour se moquer de moi.

En cet endroit de son discours, le jeune roi des Iles Noires ne put retenir ses larmes, et le sultan en eut le cœur si serré qu'il ne put prononcer une parole pour le consoler. Peu de temps après, le jeune roi, levant les yeux au ciel, s'écria : Puissant créateur de toutes choses, je me soumets à vos jugemens et aux décrets de votre providence. Je souffre patiemment tous mes maux, puisque telle est votre volonté; mais j'espère que votre bonté infinie m'en récompensera.

Le sultan, attendri par le récit d'une histoire si étrange, et animé à la vengeance de ce malheureux prince, lui dit : Apprenez-moi où se retire cette perfide magicienne et où peut être cet indigne amant qui est enseveli avant sa mort. — Seigneur, répondit le prince, l'amant, comme je vous l'ai déjà dit, est au Palais des Larmes, dans un tombeau en forme de dôme, et ce palais communique à ce château du côté de la porte. Pour ce qui est de la magicienne, je

[1] [On trouve dans le roman persan intitulé *Behari-Danisch* (le jardin de la science) un conte qui a beaucoup de rapport avec l'histoire du jeune roi des îles Noires. (Voyez la traduction anglaise intitulée *Bahar-Danush, or Garden of Knowledge translated from the persic by Jonathan Scott.* Shrewsbury, 1799, t. 1ᵉʳ, p. 94 et suiv.)

[1] M. de Schlegel croit reconnaître dans les hommes de quatre religions différentes, changés en poissons d'autant de couleur, les quatre classes de l'Inde, qui sont, comme on sait, la classe sacerdotale, la classe guerrière, la classe commerciale et la classe servile. Le mot sanskrit *varna* signifie *caste* et *couleur*, et la métamorphose, comme l'observe M. de Schlegel était préparée par un jeu de mots. (Voyez le *Journal Asiatique* de juin 1836, p. 578.)

ne puis vous dire précisément où elle se retire; mais tous les jours, au lever du soleil, elle va visiter son amant, après avoir fait sur moi la sanglante exécution dont je vous ai parlé, et vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui est le seul aliment avec quoi jusqu'à présent elle l'a empêché de mourir, et elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé.

—Prince, qu'on ne peut assez plaindre, repartit le sultan, on ne saurait être plus vivement touché de votre malheur que je le suis : jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne, et les auteurs qui feront votre histoire auront l'avantage de rapporter un fait qui surpasse tout ce qu'on a jamais écrit de plus surprenant. Il n'y manque qu'une chose : c'est la vengeance qui vous est due; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer.

En effet, le sultan, en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune prince, après lui avoir déclaré qui il était et pourquoi il était entré dans ce château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avait à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le sultan prit quelque repos. Pour le jeune prince, il la passa, à son ordinaire, dans une insomnie continuelle (car il ne pouvait dormir depuis qu'il était enchanté), avec quelque espérance, néanmoins, d'être bientôt délivré de ses souffrances.

Le lendemain, le sultan se leva dès qu'il fut jour, et, pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'aurait embarrassé, et s'en alla au Palais des Larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, et il sentit une odeur délicieuse, qui sortait de plusieurs cassolettes de fin or d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il aperçut le lit où le noir étoit couché, il tira son sabre et ôta sans résistance la vie à ce misérable, dont il traîna le corps dans la cour du château, et le jeta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du noir, mit son sabre près de lui sous la couverture, et y demeura pour achever ce qu'il avait projeté.

La magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où était le roi des Iles Noires son mari. Elle le dépouilla et commença de lui donner sur les épaules les cent coups de nerfs de bœuf, avec une barbarie qui n'a pas d'exemple. Le pauvre prince avait beau remplir le palais de ses cris et la conjurer, de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui, la cruelle ne cessa de le frapper qu'après lui avoir donné les cent coups : Tu n'as pas eu compassion de mon amant, lui disait-elle, tu n'en dois point attendre de moi... Scheherazade aperçut le jour en cet endroit, ce qui l'empêcha de continuer son récit.

Bon Dieu! ma sœur, dit Dinarzade, voilà une magicienne bien barbare; mais en demeurerons-nous là et ne nous apprendrez-vous pas si elle reçut le châtiment qu'elle méritait? — Ma chère sœur, répondit la sultane, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre demain; mais vous savez que cela dépend de la volonté du sultan. Après ce que Schahriar venait d'entendre, il était bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade, au contraire : Je ne veux pas lui ôter la vie, disait-il en lui-même, qu'elle n'ait achevé cette histoire étonnante, quand le récit en devrait durer deux mois. Il sera toujours en mon pouvoir de garder le serment que j'ai fait.

XXVI^e^ NUIT.

Dinarzade n'eut pas plus tôt jugé qu'il était temps d'appeler la sultane, qu'elle lui dit : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous raconter ce qui se passa dans le Palais des Larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avait la même curiosité que Dinarzade, la sultane prit la parole et reprit ainsi l'histoire du jeune prince enchanté :

Sire, après que la magicienne eut donné cent coups de nerfs de bœuf au roi, son mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chèvre et de la robe de brocart par-dessus. Elle alla ensuite au Palais des Larmes, et, en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris et ses lamentations; puis, s'approchant du lit où elle croyait que son amant était toujours : Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé les contentemens d'une amante aussi tendre et aussi passionnée que je le suis! O toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand

je te fais sentir les effets de mon ressentiment, cruel prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance? Ah! traître, en attentant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne? Hélas! ajouta-t-elle en adressant la parole au sultan, croyant parler au noir : Mon soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence? êtes-vous résolu de me laisser mourir sans me donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez; mon âme, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure.

Alors le sultan, feignant de sortir d'un profond sommeil et contrefaisant le langage des noirs, répondit à la reine d'un ton grave : Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout-puissant. A ces paroles, la magicienne, qui ne s'y attendait pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joie : Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompé-je pas? est-il bien vrai que je vous entende et que vous me parliez? — Malheureuse! reprit le sultan, es-tu digne que je réponde à tes discours? — Hé! pourquoi, répliqua la reine, me faites-vous ce reproche? — Les cris, repartit-il, les pleurs et les gémissemens de ton mari, que tu traites tous les jours avec tant d'indignité et de barbarie, m'empêchent de dormir nuit et jour. Il y a long-temps que je serais guéri et que j'aurais recouvré l'usage de la parole si tu l'avais désenchanté : voilà la cause de ce silence que je garde et dont tu te plains. — Hé bien! dit la magicienne, pour vous apaiser, je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première forme? — Oui, répondit le sultan, et hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris.

La magicienne sortit aussitôt du Palais des Larmes. Elle prit une tasse d'eau et prononça dessus des paroles qui la firent bouillir comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle où était le jeune roi son mari; elle jeta de cette eau sur lui, en disant : Si le Créateur de toutes choses t'a formé tel que tu es présentement, ou s'il est en colère contre toi, ne change pas; mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprends ta forme naturelle et redeviens tel que tu étais auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots, que le prince, se retrouvant en son premier état, se leva librement, avec toute la joie qu'on peut s'imaginer, et il en rendit grâces à Dieu. La magicienne reprenant la parole : Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce château et n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie.

Le jeune roi, cédant à la nécessité, s'éloigna de la magicienne sans répliquer, et se retira dans un lieu écarté, où il attendit impatiemment le succès du dessein dont le sultan venait de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la magicienne retourna au Palais des Larmes, et en entrant, comme elle croyait toujours parler au noir : Cher amant, lui dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; rien ne vous empêche de vous lever et de me donner par là une satisfaction dont je suis privée depuis si longtemps.

Le sultan continua de contrefaire le langage des noirs : Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un ton brusque, ne suffit pas pour me guérir; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il en faut couper jusqu'à la racine. — Mon aimable noiraud, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine? — Malheureuse! repartit le sultan, ne comprends-tu pas que je veux parler de cette ville et de ses habitans, et des quatre îles que tu as détruites par tes enchantemens? Tous les jours, à minuit, les poissons ne manquent pas de lever la tête hors de l'étang et de crier vengeance contre moi et contre toi : voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison. Va promptement rétablir les choses en leur premier état, et, à ton retour, je te donnerai la main et tu m'aideras à me lever.

La magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joie : Mon cœur, mon âme, vous aurez bientôt recouvré votre santé, car je vais faire ce que vous me commandez. En effet, elle partit dans le moment, et lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main et en fit une aspersion dessus..... Scheherazade, en cet endroit, voyant qu'il était jour, n'en voulut pas dire davantage.

Dinarzade dit à la sultane : Ma sœur, j'ai bien de la joie de savoir le jeune roi des quatre Iles Noires désenchanté, et je regarde déjà la ville et les habitans comme rétablis en leur premier état; mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la magicienne. — Donnez-vous un peu de patience, répondit la sultane; vous aurez demain la satisfaction que vous désirez, si le sultan mon seigneur veut bien y consentir. Schahriar, qui, comme on l'a déjà

dit, avait pris son parti là-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.

XXVII[e] NUIT.

Dinarzade, à l'heure ordinaire, ne manqua pas d'appeller la sultane : Ma chère sœur, dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter quel fut le sort de la reine magicienne, comme vous me me l'avez promis. Scheherazade tint aussitôt sa promesse et parla de cette sorte :

La magicienne ayant fait l'aspersion, n'eut pas plus tôt prononcé quelques paroles sur les poissons et sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même ; les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfans; mahométans, chrétiens, persans ou juifs, gens libres ou esclaves, chacun reprit sa forme naturelle. Les maisons et les boutiques furent bientôt remplies de leurs habitans, qui y trouvèrent toutes choses dans la même situation et dans le même ordre où elles étaient avant l'enchantement. La suite nombreuse du sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville belle, vaste et bien peuplée.

Pour revenir à la magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des Larmes, pour en cueillir le fruit. Mon cher seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé. J'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi; levez-vous donc, et me donnez la main. — Approche, lui dit le sultan en contrefaisant toujours le langage des noirs. Elle s'approcha. Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. Elle obéit; alors il se leva, et la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnaître, et d'un coup de sabre il sépara son corps en deux parties, qui tombèrent l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place, et sortant du Palais des Larmes, il alla trouver le jeune prince des Iles Noires, qui l'attendait avec impatience. Prince, lui dit-il en l'embrassant, réjouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre, votre cruelle ennemie n'est plus.

Le jeune prince remercia le sultan d'une manière qui marquait que son cœur étoit pénétré de reconnaissance, et pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui souhaita une longue vie avec toutes sortes de prospérités. Vous pouvez désormais, lui dit le sultan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine : je vous y recevrai avec plaisir et vous n'y serez pas moins honoré et respecté que chez vous. — Puissant monarque, à qui je suis si redevable, répondit le roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale? — Oui, répliqua le sultan, je le crois; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de chemin. — Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune prince ; je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu de temps que vous dites parce que la mienne était enchantée, mais depuis qu'elle ne l'est plus les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce serait pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon libérateur, et, pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnaissance, je prétends vous accompagner et j'abandonne sans regret mon royaume.

Le sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il était si loin de ses états, et il ne comprenait pas comment cela se pouvait faire. Mais le jeune roi des Iles Noires le convainquit si bien de cette possibilité qu'il n'en douta plus. Il n'importe, reprit alors le sultan, la peine de m'en retourner dans mes états est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé et d'avoir acquis un fils en votre personne : car, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner et que je n'ai point d'enfant, je vous regarde comme tel et je vous fais dès à présent mon héritier et mon successeur.

L'entretien du sultan et du roi des Iles Noires se termina par les plus tendres embrassemens. Après quoi le jeune prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage. Ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa cour et de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur roi.

Enfin, le sultan et le jeune prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargés de richesses inestimables tirées des trésors du jeune roi, qui se fit suivre par cinquante cavaliers bien faits, parfaitement bien montés et équipés. Leur voyage fut heureux, et lorsque le sultan, qui avait envoyé des courriers pour donner avis de son retardement et de l'aventure qui en

était la cause, fut près de sa capitale, les principaux officiers qu'il y avait laissés vinrent le recevoir et l'assurèrent que sa longue absence n'avait apporté aucun changement dans son empire. Les habitans sortirent aussi en foule, le reçurent avec des grandes acclamations et firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

Le lendemain de son arrivée, le sultan fit à tous ses courtisans assemblés un détail fort ample des choses qui, contre son attente, avaient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avait faite du roi des quatre Iles Noires, qui avait bien voulu abandonner un grand royaume pour l'accompagner et vivre avec lui. Enfin, pour reconnaître la fidélité qu'ils lui avaient tous gardée, il leur fit des largesses proportionnées au rang que chacun tenait à sa cour.

Pour le pêcheur, comme il était la première cause de la délivrance du jeune prince, le sultan le combla de biens et le rendit lui et sa famille très-heureux le reste de leurs jours.

Scheherazade finit là le conte du pêcheur et du génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avait pris un plaisir infini, et Schahriar lui ayant témoigné la même chose, elle leur dit qu'elle en savait un autre plus beau que celui-là, et que si le sultan le lui voulait permettre, elle le raconterait le lendemain, car le jour commençait à paraître. Schahriar, se souvenant du délai d'un mois qu'il avait accordé à la sultane, et curieux d'ailleurs de savoir si ce nouveau conte serait aussi agréable qu'elle le promettait, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.

XXVIII[e] NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeller la sultane lorsqu'il en fut temps : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. Scheherazade sans lui répondre commença d'abord, et adressant la parole au sultan :

HISTOIRE DE TROIS CALENDERS, FILS DE ROIS, ET DE CINQ DAMES DE BAGDAD.

Sire, dit-elle, sous le règne du calife[1] Haroun Alraschid, il y avoit à Bagdad, où il faisait sa résidence, un porteur, qui, malgré sa profession basse et pénible, ne laissait pas d'être homme d'esprit et de bonne humeur. Un matin qu'il était, à son ordinaire, avec un grand panier à jour près de lui, dans une place où il attendait que quelqu'un eût besoin de son ministère, une jeune dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mousseline, l'aborda et lui dit d'un air gracieux : Écoutez, porteur, prenez votre panier et suivez-moi. Le porteur, enchanté de ce peu de paroles prononcées si agréablement, prit aussitôt son panier, le mit sur sa tête et suivit la dame en disant : O jour heureux ! ô jour de bonne rencontre !

D'abord la dame s'arrêta devant une porte fermée et frappa. Un chrétien, vénérable par une longue barbe blanche, ouvrit, et elle lui mit de l'argent dans la main sans lui dire un seul mot. Mais le chrétien, qui savait ce qu'elle demandait, rentra, et peu de temps après apporta un grosse cruche d'un vin excellent. Prenez cette cruche, dit la dame au porteur, et la mettez dans votre panier. Cela étant fait, elle lui commanda de la suivre, puis elle continua de marcher, et le porteur continua de dire : O

[1] Calife ou plus exactement khalife (khalifah) est un mot arabe qui signifie vicaire et sous lequel sont désignés les souverains de l'empire des Arabes, successeurs du Mahomet et investis à la fois comme lui de la puissance spirituelle en qualité d'imans, ou chefs religieux, et du pouvoir temporel. Aboubecre, beau-père du prophète, ayant été, après la mort de ce dernier, élu par les musulmans à sa place, ne voulut pas prendre d'autre titre que celui *de vicaire (khalifah) de l'envoyé de Dieu*, et les autres successeurs de Mahomet conservèrent le titre de *califes*, auquel on a donné, il est vrai, une extension beaucoup plus grande, puisque quelques auteurs prétendent qu'il signifie *vicaire de Dieu sur la terre*.

Après la mort du célèbre Ali, gendre de Mahomet et quatrième calife, Moaviah, son compétiteur, demeura maître du pouvoir et fonda la dynastie des Ommiades qui fut remplacée en 749 (hegire 132) par celle des Abbassides, laquelle a fourni plusieurs souverains célèbres, entre autres Almamoun, Almansour et Haroun Alraschid. Les premiers califes avaient choisi pour résidence la sainte ville de Médine en Arabie, où Mahomet était mort. Moaviah, premier calife de la dynastie des Ommiades, transféra le siége de l'empire à Damas; Aboulabbas, premier prince de la race des Abbassides, le rétablit à Coufah, où Ali l'avait déjà transféré. Ce fut Almansour qui fit bâtir Bagdad, et cette ville fut depuis le séjour ordinaire des Abbassides.

La puissance des califes déclina rapidement. A partir du troisième siècle de l'hégire, le vaste empire des successeurs du prophète fut successivement démembré par les gouverneurs des provinces qui se rendaient indépendans. Les califes finirent même par devenir de véritables mannequins politique, jouets de l'ambition d'un *émir-alomrah* (émir des émirs), véritable maire du palais et qui avait usurpé le souverain pouvoir. Le monarque légitime était réduit aux seules fonctions de la mosquée. En 1258, les Tartares, commandés par Ho'agon, petit-fils du fameux Gengis-Khan, prirent la ville de Bagdad, et Mostasem, dernier calife abbasside, fut mis à mort.

Les princes de la dynastie des Fathémites, qui avaient la prétention de descendre du prophète par sa fille Fathimah, traitaient les califes de Bagdad d'usurpateurs et s'attribuaient le titre de califes en Egypte et en Afrique.

jour de félicité! ô jour d'agréable surprise et de joie!

La dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits et de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lys, du jasmin et de quelques autres sortes de fleurs et de plantes de bonne odeur. Elle dit au porteur de mettre tout cela dans son panier et de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût, ce que le porteur mit encore dans son panier par son ordre.

A une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la percepierre et autres herbes, le tout confit dans le vinaigre; à une autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes et d'autres fruits semblables; à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amandes. Le porteur en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissait, dit à la dame : Ma bonne dame, il fallait m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurais pris un cheval ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge pour peu que vous en achetiez d'autres. La dame rit de cette plaisanterie et ordonna de nouveau au porteur de la suivre.

Elle entra chez un droguiste, où elle se fournit de toutes sortes d'eaux de senteur, de clous de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre gris et de plusieurs autres épiceries des Indes. Ce qui acheva de remplir le panier du porteur, auquel elle dit encore de la suivre. Alors ils marchèrent tous deux, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un hôtel magnifique, dont la façade était ornée de belles colonnes et qui avait une porte d'ivoire. Ils s'y arrêtèrent, et la dame frappa un petit coup... En cet endroit, Scheherazade aperçut qu'il était jour et cessa de parler.

Franchement, ma sœur, dit Dinarzade, voilà un commencement qui donne beaucoup de curiosité. Je crois que le sultan ne voudra pas se priver du plaisir d'entendre la suite. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner la mort de la sultane, attendit impatiemment la nuit suivante pour apprendre ce qui se passerait dans l'hôtel dont elle avait parlé.

XXIX^e^ NUIT.

Dinarzade, réveillée avant le jour, adressa ces paroles à la sultane : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre l'histoire que vous commençâtes hier. Scheherazade aussitôt la continua de cette manière:

Pendant que la jeune dame et le porteur attendaient que l'on ouvrît la porte de l'hôtel, le porteur faisait mille réflexions. Il était étonné qu'une dame faite comme celle qu'il voyait fît l'office de pourvoyeur. Car enfin il jugeait bien que ce n'était pas une esclave : il lui trouvait l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre et même une personne de distinction. Il lui aurait volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa qualité; mais dans le temps qu'il se préparait à lui parler, une autre dame qui vint ouvrir la porte lui parut si belle qu'il en demeura tout surpris, ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui était dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avait jamais vu de beauté qui approchât de celle qu'il avait devant les yeux.

La dame qui avait amené le porteur s'aperçut du désordre qui se passait dans son âme et du sujet qui le causait. Cette découverte la divertit, et elle prenait tant de plaisir à examiner la contenance du porteur qu'elle ne songeait pas que la porte était ouverte. Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière : qu'attendez-vous? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé qu'il n'en peut plus?

Lorsqu'elle fut entrée avec le porteur, la dame qui avait ouvert la porte la ferma, et tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, ils passèrent dans une cour très-spacieuse et environnée d'une galerie à jour qui communiquait à plusieurs appartemens de plain-pied de la dernière magnificence. Il y avait dans le fond de cette cour un sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène enrichies de diamans et de perles d'une grosseur extraordinaire, et garni d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avait un grand bassin

bordé de marbre blanc et plein d'une eau très claire, qui y tombait abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

Le porteur, tout chargé qu'il était, ne laissait pas d'admirer la magnificence de cette maison et la propreté qui y régnait partout; mais ce qui attira particulièrement son attention, fut une troisième dame, qui lui parut encore plus belle que la seconde et qui était assise sur le trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle aperçut les deux premières dames et s'avança au-devant d'elles.

Il jugea par les égards que les autres avaient pour celle-là que c'était la principale, en quoi il ne se trompait pas. Cette dame se nommait Zobéide; celle qui avait ouvert la porte s'appelait Safie, et Amine était le nom de celle qui avait été aux provisions.

Zobéide dit aux deux dames en les abordant : Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bon homme succombe sous le fardeau qu'il porte? qu'attendez-vous à le décharger? Alors Amine et Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière; Zobéide y mit aussi la main, et toutes trois le posèrent à terre. Elles commencèrent à le vider, et quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent et paya libéralement le porteur... Le jour venant à paraître en cet endroit imposa silence à Scheherazade et laissa non-seulement à Dinarzade, mais encore à Schahriar un grand désir d'entendre la suite, ce que ce prince remit à la nuit suivante.

XXX^e^ NUIT.

Le lendemain, Dinarzade réveillée par l'impatience d'entendre la suite de l'histoire commencée, dit à la sultane : Au nom de Dieu, ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles dames de toutes les provisions qu'Amine avait achetées.—Vous l'allez savoir, répondit Scheherazade, si vous voulez m'écouter avec attention. En même temps elle reprit ce conte dans ces termes :

Le porteur, très-satisfait de l'argent qu'on lui avait donné, devait prendre son panier et se retirer. Mais il ne put s'y résoudre, il se sentait malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautés si rares et qui lui paraissaient également charmantes : car Amine avait aussi ôté son voile, et il ne la trouvait pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'est qu'il ne voyait aucun homme en cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avait apportées, comme les fruits secs et les différentes sortes de gâteaux et de confitures, ne convenaient proprement qu'à des gens qui voulaient boire et se réjouir.

Zobéide crut d'abord que le porteur s'arrêtait pour prendre haleine; mais voyant qu'il demeurait trop longtemps : qu'attendez-vous? lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment? Ma sœur, ajouta-t-elle en s'adressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose : qu'il s'en aille content. — Madame, répondit le porteur, ce n'est pas cela qui me retient : je ne suis que trop payé de ma peine. Je vois bien que j'ai commis une incivilité en demeurant ici plus que je ne devais; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. Il ajouta à ce discours plusieurs choses fort plaisantes pour prouver ce qu'il avançait. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disait à Bagdad, qu'on n'est pas bien à table si l'on n'y est quatre, et enfin il finit en concluant que puisqu'elles étaient trois, elles avaient besoin d'un quatrième.

Les dames se prirent à rire du raisonnement du porteur. Après cela Zobéide lui dit d'un air sérieux : Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscrétion; mais, quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs, qui faisons si secrètement nos affaires que personne n'en sait rien : nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets; et un bon auteur que nous avons lu, dit : Garde ton secret et ne le révèle à personne; qui le révèle n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment le sein de celui à qui tu l'auras confié pourra-t-il le contenir?

— Mesdames, reprit le porteur, à votre air seulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très-rare, et je m'a-

perçois que je ne me suis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné assez de bien pour m'élever à une profession au-dessus de la mienne, je n'ai pas laissé de cultiver mon esprit, autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de sciences et d'histoire, et vous me permettrez s'il vous plaît de vous dire que j'ai lu aussi dans un autre auteur une maxime que j'ai toujours heureusement pratiquée : Nous ne cachons notre secret, dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiscrets, qui abuseraient de notre confiance; mais nous ne faisons [nulle difficulté de le découvrir aux sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauront le garder. Le secret chez moi est dans une aussi grande sûreté que s'il était dans un cabinet dont la clé fût perdue et la porte bien scellée.

Zobéide connut que le porteur ne manquait pas d'esprit; mais, jugeant qu'il avait envie d'être du régal qu'elles voulaient se donner, elle lui répartit en souriant : Vous savez que nous nous préparons à nous régaler; mais vous savez en même temps que nous avons fait une dépense considérable, et il ne serait pas juste que sans y contribuer vous fussiez de la partie. La belle Safie appuya le sentiment de sa sœur : Mon ami, dit-elle au porteur, n'avez-vous jamais ouï dire ce que l'on dit assez communément : Si vous apportez quelque chose, vous serez quelque chose avec nous; si vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien.

Le porteur, malgré sa rhétorique, aurait peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine, prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéide et à Safie : Mes chères sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira; vous voyez bien qu'il en est capable; je vous assure que sans sa bonne volonté, sa légèreté et son courage à me suivre, je n'aurais pu venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de temps : d'ailleurs, si je vous répétais toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le porteur, transporté de joie, se laissa tomber sur les genoux et baisa la terre aux pieds de cette charmante personne, et en se relevant : Mon aimable dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur; vous y mettez le comble par une action si généreuse; je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance : au reste, mesdames, ajouta-t-il en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse et que je me considère comme un homme qui le mérite : non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos esclaves. En achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avait reçu; mais la grave Zobéide lui ordonna de le garder. Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus... L'aurore, qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade.

Dinarzade, qui l'écoutait avec beaucoup d'attention, en fut fort fachée; mais elle eut sujet de s'en consoler, parce que le sultan, curieux de savoir ce qui se passerait entre les trois belles dames et le porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante et se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.

XXXI[e] NUIT.

Dinarzade, le lendemain, ne manqua pas de réveiller la sultane à l'heure ordinaire et de lui dire : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de poursuivre le merveilleux conte que vous avez commencé. Scheherazade prit alors la parole, et s'adressant au sultan : Sire, dit-elle, je vais, avec votre permission, contenter la curiosité de ma sœur. En même temps elle reprit ainsi l'histoire des trois Calenders :

Zobéide ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur. Mais, mon ami, lui dit-elle, en consentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'est pas seulement à condition que vous garderez le secret que nous avons exigé de vous : nous prétendons encore que vous observiez exactement les règles de la bienséance et de l'honnêteté. Pendant qu'elle tenait ce discours, la charmante Amine quitta son habillement de ville, attacha sa robe à sa ceinture pour agir avec plus de liberté et prépara la table. Elle servit plusieurs sortes de mets et mit sur un buffet des bouteilles de vin [1]

[1] L'usage du vin est interdit par la religion musulmane. « O vous qui croyez, s'écrie Mahomet dans l'*Alcoran*, sachez que le vin est une impure invention de Satan; éloignez-vous-en si

et des tasses d'or [1]. Après cela les dames se placèrent et firent asseoir à leurs côtés le porteur, qui était satisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine qui, s'était placée près du buffet, prit une bouteille et une tasse, se versa à boire et but la première, suivant la coutume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre; puis, remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la présenta au porteur, lequel en la recevant baisa la main d'Amine et chanta avant que de boire une chanson dont le sens était que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il passe, de même le vin qu'il allait boire, venant de sa main, en recevait un goût plus exquis que celui qu'il avait naturellement. Cette chanson réjouit les dames, qui chantèrent à leur tour. Enfin la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort longtemps et fut accompagné de tout ce qui pouvait le rendre agréable.

Le jour allait bientôt finir lorsque Safie, prenant la parole au nom des trois dames, dit au porteur : Levez-vous, partez, il est temps de vous retirer. Le porteur, ne pouvant se résoudre à les quitter, répondit : Eh! mesdames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve! je suis hors de moi-même à force de vous voir et de boire ; je ne retrouverais jamais le chemin de ma maison. Donnez-moi la nuit pour me reconnaître; je la passerai où il vous plaira ; mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étais lorsque je suis entré chez vous : avec cela je doute encore que je n'y laisse la meilleure partie de moi-même.

Amine prit une seconde fois le parti du porteur : Mes sœurs, dit-elle, il a raison ; je lui sais bon gré de la demande qu'il nous fait. Il nous a assez bien diverties ; si vous voulez m'en croire, ou plutôt si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. — Ma sœur, dit Zobéide, nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur, continua-t-elle en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grâce ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison : car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairait pas : prenez-y garde, et ne vous avisez pas d'être trop curieux en voulant trop approfondir les motifs de nos actions.

— Madame, repartit le porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu et encore moins de punir mon indiscrétion : ma langue, en cette occasion, sera immobile, et mes yeux seront comme un miroir qui ne conserve rien des objets qu'il a reçus. — Pour vous faire voir, reprit Zobéide d'un air très-sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous et allez lire ce

vous voulez être sauvés. » (*Sourate* 5, v. 99.) En conséquence, les dévots s'abstiennent de cette liqueur ; mais les personnes moins scrupuleuses, qui sont en plus grand nombre, enfreignent souvent la défense du prophète. Quand les Orientaux boivent du vin, ce n'est pas pour savourer le goût d'une liqueur agréable, mais uniquement pour se plonger dans l'état d'ivresse le plus complet. Ils sont tellement persuadés que le breuvage défendu n'a d'autre mérite que sa qualité enivrante, qu'ils ont de la peine à s'habituer à l'idée que tous les chrétiens ne sont pas des ivrognes, l'usage du vin n'étant pas interdit à ces derniers par leur religion. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 447 et suiv., et l'*Histoire de Perse*, par sir John Malcolm, t. I, p. 395.)

Selon une légende persane, le roi Giemschid fut le premier qui découvrit le vin. Comme ce prince aimait beaucoup le raisin, il désira en conserver des grappes, qui furent mises dans un grand vase et déposées dans une cave. Quelque temps après, lorsqu'on rouvrit le vase, les raisins avaient fermenté et le jus en parut si acide que le roi crut que ce serait un poison. Il en fit remplir quelques petites fioles, sur lesquelles on écrivit *poison*, et que l'on déposa dans sa chambre. Une des femmes du roi, qui était sujette à des douleurs de tête nerveuses, désira mettre fin à ses jours : voyant un vase annoncé comme contenant du poison, elle le prit et en avala le contenu. Le breuvage, qui n'était autre chose que du vin, enivra la dame et la plongea dans un profond sommeil, à la suite duquel elle se trouva soulagée. Enchantée de sa découverte, elle eut si souvent recours à ce nouveau remède, que la totalité du prétendu poison finit par être épuisée. Le roi, qui s'en aperçut, fit avouer à la dame ce qui s'était passé. On fit du vin en plus grande quantité, et Giemschid avec toute sa cour but de ce nouveau breuvage, qui, à raison de la manière dont il a été découvert, est encore aujourd'hui connu en Perse sous le nom de *zeheri-khosch*, ou le *délicieux poison*. (*Histoire de Perse*, par Malcolm, t. I, p. 24.)

[1] L'usage de vases d'or et d'argent est formellement contraire au précepte de Mahomet, qui a déclaré que quiconque boit dans des vases semblables servira d'aliment au feu de l'enfer. En dépit de cette défense, nombre de souverains et de grands seigneurs se sont servis de vases d'or ou d'argent ; mais les musulmans scrupuleux font usage de coupes de laiton ou bien de cristal ou de verre. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs* décrits par M. Reinaud, t. II, p. 456.)

qui est écrit au-dessus de notre porte en dedans.

Le porteur alla jusque-là, et y lut ces mots, qui étaient écrits en gros caractères d'or : Qui parle de choses qui ne le regardent point entend ce qui ne lui plaît pas. Il revint ensuite trouver les trois sœurs : Mesdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas et où vous puissiez avoir intérêt.

Cette convention faite, Amine apporta le souper, et quand elle eut éclairé la salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloès et l'ambre gris, qui répandirent une odeur agréable et firent une belle illumination, elle s'assit à table avec ses sœurs et le porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter et à réciter des vers. Les dames prenaient plaisir à enivrer le porteur, sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épargnés : enfin ils étaient tous dans la meilleure humeur du monde lorsqu'ils ouïrent frapper à la porte..... Scheherazade fut obligée en cet endroit d'interrompre son récit, parce qu'elle vit paraître le jour.

Le sultan, ne doutant point que la suite de cette histoire ne méritât d'être entendue, la remit au lendemain et se leva.

XXXII^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade appela la sultane : Au nom de Dieu, ma sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer le conte de ces trois belles filles ; je suis dans une extrême impatience de savoir qui frappait à leur porte. — Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, je vous assure que ce que je vais vous raconter n'est pas indigne du sultan mon seigneur.

Dès que les dames, poursuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles se levèrent toutes trois en même temps pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenait particulièrement, fut la plus diligente ; les deux autres, se voyant prévenues, demeurèrent et attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvait avoir affaire chez elles si tard. Safie revint : Mes sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement, et si vous êtes de même sentiment que moi, nous ne la laisserons point échapper. Il y a à notre porte trois calenders, au moins [1] ils me paraissent tels à leur habillement : mais ce qui va sans doute vous surprendre, ils sont tous trois borgnes de l'œil droit et ont la tête, la barbe et les sourcils ras. Ils ne font, disent-ils, que d'arriver tout présentement à Bagdad, où ils ne sont jamais venus, et comme il est nuit et qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hasard à notre porte, et ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir [2]. Ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes et assez bien faits : ils paraissent même avoir beaucoup d'esprit ; mais je ne puis penser sans rire à leur figure plaisante et uniforme. En cet endroit, Safie s'interrompit elle-même et se mit à rire de si bon cœur, que les deux autres dames et le porteur ne purent s'empêcher de rire aussi. Mes bonnes sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les fassions entrer ? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort et ne nous seront point à charge, puisqu'ils ne

[1] Les calenders, ou kalenderis, sont des derviches dont la vie religieuse n'est généralement pas approuvée des musulmans. « Les kalenderis, dit le chroniqueur arabe Makrizi, sont une classe d'hommes qui appartient à l'ordre des sofis ; ils se donnent quelquefois le nom de *mélametis*.. Dans la réalité, les kalenderis sont des hommes qui ont pris le parti de secouer le joug de toutes les règles de politesse qu'on observe communément dans la société et la conversation. Ils ne pratiquent guère, en fait de jeûnes et de prières, que ce qui est d'étroite obligation. Ils ne font point de difficulté d'user des plaisirs licites ; ils se bornent à observer ce qui est indispensabe pour ne point être en faute, et ne se mettent point en peine d'entrer dans l'esprit des ordonnances légales. Ils se sont fait une loi de ne rien mettre en réserve et de n'amasser ni n'accumuler aucun des biens de ce monde ; mais ils ne s'assujétissent ni à un extérieur grossier ni à aucun genre de mortification ou de pratiques de dévotion, disant qu'il leur suffit que leurs cœurs soient en paix avec Dieu. Ils ne veulent rien de plus, et ils ne font aucun effort pour parvenir à un degré de vertu plus éminent que cet état de quiétude du cœur dont ils sont en possession. (*Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I, p. 264, II^e^ édition.)

[2] « Il n'est personne qui ne sache que l'hospitalité est la vertu que les musulmans honorent le plus. L'exercice n'en est pas moins sacré pour ceux qui vivent dans les villes que pour les tribus et les hordes qui parcourent les déserts. Tout ce qui peut servir d'asile est ouvert à l'étranger. Celui-ci arrive-t-il à l'heure du repas chez un personnage éminent, chez quelqu'un qu'il n'a jamais connu, on lui adresse cette invitation, digne sans doute de peuples moins barbares : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, prends place parmi nous, » et elle suffit. Un suppliant vient-il se jeter aux pieds d'un homme puissant et lui dire : « Je me prosterne sur votre terre, » il est sûr d'être favorablement écouté. » (Jaubert, *Voyage en Perse*, p. 311.)

nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement, et que leur intention est de nous quitter d'abord qu'il sera jour.

Zobéide et Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandait, et elle en savait bien la raison elle-même. Mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuser. Allez, lui dit Zobéide, faites-les donc entrer; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de ce qui ne les regardera pas, et de leur faire lire ce qui est écrit au-dessus de la porte. A ces mots, Safie courut ouvrir avec joie, et peu de temps après, elle revint accompagnée des trois calenders.

Les trois calenders firent en entrant une profonde révérence aux dames qui s'étaient levées pour les recevoir, et qui leur dirent obligeamment qu'ils étaient les bien venus; qu'elles étaient bien aises de trouver l'occasion de les obliger et de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage, et enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu et l'honnêteté des dames firent concevoir aux calenders une haute idée de ces belles hôtesses; mais avant que de prendre place, ayant par hasard jeté les yeux sur le porteur, et le voyant habillé à peu près comme d'autres calenders avec lesquels ils étaient en différend sur plusieurs points de discipline, et qui ne se rasaient pas la barbe et les sourcils, un d'entre eux prit la parole : Voilà, dit-il, apparemment, un de nos frères arabes les révoltés.

Le porteur, à moitié endormi et la tête échauffée du vin qu'il avait bu, se trouva choqué de ces paroles, et, sans se lever de sa place, répondit aux calenders, en les regardant fièrement : Asseyez-vous et ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte l'inscription qui y est? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode; vivez à la nôtre.

Bonhomme, reprit le calender qui avait parlé, ne vous mettez point en colère; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, et nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. La querelle aurait pu avoir de la suite; mais les dames s'en mêlèrent et pacifièrent toutes choses.

Quand les calenders se furent assis à table, les dames leur servirent à manger, et l'enjouée Safie particulièrement prit soin de leur verser à boire..... Scheherazade s'arrêta en cet endroit parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le sultan se leva pour aller remplir ses devoirs, se promettant bien d'entendre la suite de ce conte le lendemain, car il avait grande envie d'apprendre pourquoi les calenders étaient borgnes et tous trois du même œil.

XXXIII[e] NUIT.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant éveillée dit à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-moi, je vous prie, ce qui se passa entre les dames et les calenders. Très-volontiers, répondit Scheherazade. En même temps elle continua de cette manière le conte de la nuit précédente.

Après que les calenders eurent bu et mangé à discrétion, ils témoignèrent aux dames qu'ils se feraient un grand plaisir de leur donner un concert si elles avaient des instrumens et qu'elles voulussent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joie. La belle Safie se leva pour en aller quérir. Elle revint un moment ensuite et leur présenta une flûte du pays, une autre à la persienne et un tambour de basque. Chaque calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, et ils commencèrent tous trois à jouer un air. Les dames, qui savaient des paroles sur cet air, qui était des plus gais, l'accompagnèrent de leurs voix; mais elles s'interrompaient de temps en temps par de grands éclats de rire que leur faisaient faire les paroles.

Au plus fort de ce divertissement et lorsque la compagnie était le plus en joie, on frappa à la porte. Safie cessa de chanter et alla voir ce que c'était. Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade au sultan, il est bon que votre majesté sache pourquoi l'on frappait si tard à la porte des dames, et en voici la raison. Le calife Haroun Alraschid [1] avait coutume de mar-

[1] Haroun, surnommé Alraschid, *le Juste*, est un des plus célèbres princes de la dynastie des Abbassides, dont il est le cinquième calife. Il monta sur le trône en 786 (hégire 170), et son règne de vingt-trois ans fut signalé par plusieurs expéditions heureuses contre les Grecs du bas-empire. Il mourut en 809 (hégire 193) à l'âge de quarante-sept ans. Haroun offre un mélange de belles qualités et de grands vices. S'il fut brave et libéral, s'il encouragea les lettres et ceux qui les cultivaient, il commit des actes d'ingratitude et de perfidie. Contemporain de Charlemagne, il lui envoya en 807 une ambassade célèbre. Parmi les présens qu'il lui fit offrir, on remarquait une clepsydre,

cher très-souvent la nuit incognito, pour savoir par lui-même si tout était tranquille dans la ville et s'il ne s'y commettait pas de désordres.

Cette nuit-là, le calife était sorti de bonne heure, accompagné de Giafar [1] son grand visir, et de Mesrour chef des eunuques de son palais, tous trois déguisés en marchands. En passant par la rue des trois dames, ce prince, entendant le son des instrumens et des voix, et le bruit des éclats de rire, dit au visir : Allez, frappez à la porte de cette maison où l'on fait tant de bruit; je veux y entrer et en apprendre la cause. Le visir eut beau lui représenter que c'étaient des femmes qui se régalaient ce soir-là, et que le vin apparemment leur avait échauffé la tête, et qu'il ne devait pas s'exposer à recevoir d'elles quelque insulte; qu'il n'était pas encore heure indue, et qu'il ne fallait pas troubler leur divertissement. Il n'importe, répartit le calife, frappez, je vous l'ordonne.

C'était donc le grand visir Giafar qui avait frappé à la porte des dames par ordre du calife, qui ne voulait pas être connu. Safie ouvrit, et le visir, remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenait que c'était une dame d'une grande beauté, joua parfaitement bien son personnage. Il lui fit une profonde révérence et lui dit d'un air respectueux : Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul [1], arrivés depuis environ dix jours avec de riches marchandises que nous avons en magasin dans un khan [2], où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette ville, qui nous avait invités à l'aller voir. Il nous a régalés d'une collation, et comme le vin nous avait mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danseuses. Il était déjà nuit, et dans le temps que l'on jouait des instrumens, que les danseuses dansaient et que la compagnie faisait grand bruit, le guet a passé et s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés : pour nous, nous avons été assez heureux pour nous sauver pardessus une muraille. Mais, ajouta le visir,

ou horloge d'eau, un jeu d'échecs et des plants de légumes et de fruits de différentes espèces. Une pièce représentant un éléphant, et que l'on croit avoir fait partie du jeu envoyé par Haroun au monarque français, est aujourd'hui déposée au cabinet des antiques de la Bibliothèque royale. Le département des manuscrits du même établissement possède un petit Alcoran in-16 écrit en caractères coufiques sur peau de gazelle et qui a appartenu à Haroun.

[1] Giafar, l'un des membres les plus célèbres de la famille des Barmécides, était le favori de Haroun Alraschid et portait comme son père Yahya le titre de visir. L'immense crédit dont il jouissait auprès du calife fut suivi de la chute la plus soudaine et la plus imprévue. Giafar était à Anbar, sur l'Euphrate, avec Haroun, et se livrait à toutes sortes de divertissemens. Un soir, qu'il avait auprès de lui le médecin Bakhtichou et le poète Abou-Zaccar l'aveugle, l'eunuque Mesrour entra brusquement sans se faire annoncer, et déclara à Giafar que le calife demandait sa tête. Giafar tomba aux pieds de Mesrour, et le conjura de retourner auprès du calife, qui pourrait révoquer son ordre : « Laisse-moi du moins, ajouta-t-il, rentrer chez moi et faire mon testament. — Rentrer chez toi, reprit Mesrour est une chose impossible; pour ton testament, tu peux le faire comme tu le jugeras à propos. » Giafar ayant donc fait son testament, Mesrour le conduisit au lieu où était alors Haroun; puis il entra avec lui dans une tente, et lui ayant coupé la tête, il la présenta au calife sur un bouclier et lui apporta le corps dans un sac de cuir. Cet événement eut lieu le 1er safar 187 (29 janvier 805). Fakreddin, à l'occasion de cette catastrophe soudaine, rapporte, d'après l'historiographe Amrani, un trait frappant : « J'ai ouï, dit Amrani, raconter par un certain homme qu'étant entré dans les bureaux du ministère, il avait jeté les yeux sur le registre d'un des employés et y avait lu ces mots : *Pour un vêtement d'honneur donné à Giafar, fils de Yahya, 400,000 pièces d'or*, et qu'étant retourné peu de jours après dans le même bureau, il avait lu dans le même registre, au-dessous de cet article : *Nafte et roseaux pour brûler le corps de Giafar, fils de Yahya, dix deniers* (*kirrat*), ce qui lui avait causé une grande surprise. » (*Chrestomathie arabe* de M. de Sacy. Tome I, p. 28, IIe édition.)

Les historiens orientaux ne sont point d'accord sur les causes de cette catastrophe. Suivant un récit fort suspect, mais très-accrédité, Haroun, voulant jouir en même temps de la société de sa sœur chérie Abbassa et de celle de Giafar, avait fait épouser la princesse à son favori, en exigeant de lui qu'il n'userait jamais avec elle des droits du mariage. Giafar fit cette promesse imprudente, mais n'y fut pas fidèle. Il vit en secret la princesse; elle devint enceinte et mit au monde deux jumeaux. Haroun l'ayant appris, fit tomber le poids de sa colère sur Giafar et sur toute sa famille. Ce récit est traité de fable absurde par le judicieux écrivain Ibn-Khaldoun, qui attribue la disgrâce des Barmécides à leur insolence et à leur mauvaise conduite.

[1] Moussoul, ville de la Mésopotamie qui fait aujourd'hui partie des possessions du grand-seigneur. Elle possède des fabriques de toile de coton qui de son nom ont pris celui de mousselines.

[2] Khan, ou caravanserail, bâtiment qui sert d'hôtellerie en Orient et où les caravanes sont reçues gratuitement ou pour un prix modique.

« Les caravanserails, dit M. le comte de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, sont presque toujours formés de quatre bâtimens qui renferment une vaste cour : au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée et communiquent par une galerie extérieure. Au milieu de la cour, est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ornent le pourtour et présentent un abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un khan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de différens endroits pour y passer la nuit; de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent et les mènent. Ils ont des vêtemens variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général : on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise, on se reconnaît avec joie; les uns proposent des marchés, les autres s'interrogent sur les dangers de la route; toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun. »

comme nous sommes étrangers et avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre escouade du guet, ou la même, avant que d'arriver à notre khan, qui est éloigné d'ici. Nous arriverions même inutilement, car la porte est fermée et ne sera ouverte que demain matin, quelque chose qu'il puisse arriver. C'est pourquoi, madame, ayant ouï en passant des instrumens et des voix, nous avons jugé que l'on n'était pas encore retiré chez vous, et nous avons pris la liberté de frapper pour vous supplier de nous donner retraite jusqu'au jour. Si nous vous paraissons dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons causée. Sinon, faites-nous seulement la grâce de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule.

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le temps d'examiner ce visir et les deux personnes qu'il disait marchands comme lui, et jugeant à leurs physionomies que ce n'étaient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'était pas la maîtresse et que s'ils voulaient se donner un moment de patience, elle reviendrait leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancèrent quelque temps sur le parti qu'elles devaient prendre. Mais elles étaient naturellement bienfaisantes, et elles avaient déjà fait la même grâce aux trois calenders. Ainsi elles résolurent de les laisser entrer... Scheherazade se préparait à poursuivre son conte; mais s'étant aperçue qu'il était jour, elle interrompit là son récit. La quantité de nouveaux acteurs que la sultane venait d'introduire sur la scène, piquant la curiosité de Schahriar et le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce prince attendit la nuit suivante avec impatience.

XXXIV[e] NUIT.

Dinarzade, aussi curieuse que le sultan d'apprendre ce que produirait l'arrivée du calife chez les trois dames, n'oublia pas de réveiller la sultane de fort bonne heure. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de reprendre l'histoire des calenders. Scheherazade aussitôt la poursuivit de cette sorte avec la permission du sultan.

Le calife, son grand visir et le chef de ses eunuques, ayant été introduits par la belle Safie, saluèrent les dames et les calenders avec beaucoup de civilité. Les dames les reçurent de même, les croyant marchands, et Zobéide, comme la principale, leur dit d'un air grave et sérieux qui lui convenait: Vous êtes les bienvenus; mais avant toutes choses ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grâce. — Hé! quelle grâce, madame? répondit le visir; peut-on refuser quelque chose à de si belles dames? — C'est, reprit Zobéide, de n'avoir que des yeux et point de langue; de ne nous pas faire des questions sur quoi que vous puissiez voir, pour en appreudre la cause et de ne point parler de ce qui ne vous regardera pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous serait pas agréable. — Vous serez obéie, madame, repartit le visir. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets: c'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. A ces mots chacun s'assit, la conversation se lia et l'on recommença de boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le visir Giafar entretenait les dames, le calife ne pouvait cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grâce, leur humeur enjouée et leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paraissait plus surprenant que les calenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se serait volontiers informé de cette singularité; mais la condition qu'on venait d'imposer à lui et à sa compagnie l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisait réflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu et à la propreté de cette maison, il ne pouvait se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens et les différentes manières de se réjouir, les calenders se levèrent et dansèrent à leur mode une danse qui augmenta la bonne opinion que les dames avaient déjà conçue d'eux, et qui leur attira l'estime du calife et de sa compagnie.

Quand les trois calenders eurent achevé leur danse, Zobéide se leva, et prenant Amine par la main: Ma sœur, lui dit-elle, levez-vous; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point, et leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutume de faire. Amine, qui

comprit ce que sa sœur voulait dire, se leva et emporta les plats, la table, les flacons, les tasses et les instrumens dont les calenders avaient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire : elle balaya la salle, mit à sa place tout ce qui était dérangé, moucha les bougies et y appliqua d'autres bois d'aloès et d'autre ambre gris. Cela étant fait, elle pria les trois calenders de s'asseoir sur le sofa d'un côté et le calife de l'autre avec sa compagnie. A l'égard du porteur, elle lui dit : Levez-vous, et vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction.

Le porteur avait un peu cuvé son vin : il se leva promptement, et après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture, Me voilà prêt, dit-il, de quoi s'agit-il? — Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle ; vous ne serez pas long-temps les bras croisés. Peu de temps après, on vit paraître Amine avec un siége, qu'elle posa au milieu de la salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, et l'ayant ouverte, elle fit signe au porteur de s'approcher. Venez, lui dit-elle, et m'aidez. Il obéit, et y étant entré avec elle, il en sortit un moment après suivi de deux chiennes noires, dont chacune avait un collier attaché à une chaîne qu'il tenait et qui paraissaient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la salle.

Alors Zobéide, qui s'était assise entre les calenders et le calife, se leva et marcha gravement jusqu'où était le porteur. Ça, dit-elle en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. Elle se retroussa les bras jusqu'au coude, et après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : Porteur, dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amine, et approchez-vous de moi avec l'autre.

Le porteur fit ce qu'on lui commandait, et quand il se fut approché de Zobéide, la chienne qu'il tenait commença de faire des cris et se tourna vers Zobéide en levant la tête d'une manière suppliante. Mais Zobéide, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne, qui faisait pitié, ni à ses cris qui remplissaient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine, et lorsqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jeta le fouet par terre ; puis, prenant la chaîne de la main du porteur, elle leva la chienne par les pattes, et, se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste et touchant, elles pleurèrent l'une et l'autre. Enfin Zobéide tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa, et remettant la chaîne au porteur : Allez, lui dit-elle, remenez-la où vous l'avez prise, et amenez-moi l'autre.

Le porteur remena la chienne fouettée au cabinet, et en revenant il prit l'autre des mains d'Amine et l'alla présenter à Zobéide, qui l'attendait. Tenez-la comme la première, lui dit-elle ; puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa et la remit au porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la remettre au cabinet, car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois calenders, le calife et sa compagnie furent extraordinairement étonnés de cette exécution. Ils ne pouvaient comprendre comment Zobéide, après avoir fouetté avec tant de furie les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion musulmane, pleurait ensuite avec elles, leur essuyait les larmes et les baisait. Ils en murmuraient en eux-mêmes. Le calife surtout, plus impatient que les autres, mourait d'envie de savoir le sujet d'une action qui lui paraissait si étrange, et ne cessait de faire signe au visir de parler pour s'en informer. Mais le visir tournait la tête d'un autre côté, jusqu'à ce que, pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes que ce n'était pas le temps de satisfaire sa curiosité.

Zobéide demeura quelque temps à la même place au milieu de la salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venait de se donner en fouettant les deux chiennes. Ma chère sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage? — Oui, répondit Zobéide. En disant cela, elle alla s'asseoir sur le sofa, ayant à sa droite le calife, Giafar et Mesrour, et à sa gauche les trois calenders et le porteur..... Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que votre majesté vient d'entendre doit sans doute lui paraître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter l'est encore bien davantage. Je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien

me permettre de vous achever cette histoire. Le sultan y consentit et se leva parce qu'il était jour.

XXXV^e NUIT.

Dinarzade ne fut pas plus tôt éveillée le lendemain qu'elle s'écria : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de reprendre le beau conte d'hier. La sultane se souvenant de l'endroit où elle en était demeurée, parla aussitôt de cette sorte, en adressant la parole au sultan.

Sire, après que Zobéide eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque temps le silence. Enfin Safie, qui était assise sur le siége au milieu de la salle, dit à sa sœur Amine : Ma chère sœur, levez-vous, je vous en conjure ; vous comprenez bien ce que je veux dire. Amine se leva et alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avaient été amenées. Elle en revint tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or et de soie verte. Elle s'approcha de Safie et ouvrit l'étui, d'où elle tira un luth, qu'elle lui présenta. Elle le prit, et après avoir mis quelque temps à l'accorder, elle commença de le toucher, et l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le calife et tous les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avait chanté avec beaucoup de passion et d'action en même temps : Tenez, ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus et la voix me manque ; obligez la compagnie en jouant et en chantant à ma place. — Très-volontiers, répondit Amine en s'approchant de Safie, qui lui remit le luth entre les mains et lui céda sa place.

Amine ayant un peu préludé pour voir si l'instrument était d'accord, joua et chanta presque aussi long-temps sur le même sujet, mais avec tant de véhémence, et elle était si touchée, ou, pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantait, que ses forces lui manquèrent en achevant.

Zobéide voulut lui marquer sa satisfaction : Ma sœur, dit-elle, vous avez fait des merveilles, on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. Amine n'eut pas le temps de répondre à cette honnêteté. Elle se sentit le cœur si pressé en ce moment qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air en laissant voir à toute la compagnie une gorge et un sein, non pas blanc, tel qu'une dame comme Amine devait l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices, ce qui fit une espèce d'horreur aux spectateurs. Néanmoins cela ne lui donna pas de soulagement et ne l'empêcha pas de s'évanouir... Mais, sire, dit Scheherazade, je ne m'aperçois pas que voilà le jour. A ces mots, elle cessa de parler, et le sultan se leva. Quand ce prince n'aurait pas résolu de différer la mort de la sultane, il n'aurait pu encore se résoudre à lui ôter la vie. Sa curiosité était trop intéressée à entendre jusqu'à la fin un conte rempli d'événemens si peu attendus.

XXXVI^e NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, dit à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire des dames et des calenders. Scheherazade la reprit ainsi.

Pendant que Zobéide et Safie coururent au secours de leur sœur, un des calenders ne put s'empêcher de dire : Nous aurions mieux aimé coucher à l'air que d'entrer ici, si nous avions cru y voir de pareils spectacles. Le calife, qui l'entendit, s'approcha de lui et des autres calenders, et s'adressant à eux : Que signifie tout ceci? dit-il. Celui qui venait de parler lui répondit : Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. — Quoi! reprit le calife, vous n'êtes pas de la maison, ni vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires et de cette dame évanouie, et si indignement maltraitée? — Seigneur, repartirent les calenders, de notre vie nous ne sommes venus en cette maison, et nous n'y sommes entrés que quelques momens avant vous.

Cela augmenta l'étonnement du calife. Peut-être, répliqua-t-il, que cet homme qui est avec vous en sait quelque chose. L'un des calenders fit signe au porteur de s'approcher, et lui demanda s'il ne savait pas pourquoi les chiennes noires avaient été fouettées et pourquoi le sein d'Amine paraissait meurtri. — Seigneur, répondit le porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant que si vous ne savez rien de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette ville ; mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison, et si vous êtes surpris de m'y voir, je

ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces dames.

Le calife, sa compagnie et les calenders avaient cru que le porteur était du logis, et qu'il pourrait les informer de ce qu'ils désiraient savoir. Le calife, résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : Écoutez, puisque nous voilà sept hommes et que nous n'avons affaire qu'à trois dames, obligeons-les à nous donner l'éclaircissement que nous souhaitons. Si elles refusent de nous le donner de bon gré, nous sommes en état de les y contraindre.

Le grand visir Giafar s'opposa à cet avis et en fit voir les conséquences au calife sans toutefois faire connaître ce prince aux calenders, et lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver. Vous savez à quelle condition ces dames ont bien voulu nous recevoir chez elles : nous l'avons acceptée. Que dirait-on de nous si nous y contrevenions ? Nous serions encore plus blâmables s'il nous arrivait quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse sans être en état de nous faire repentir si nous ne la tenons pas.

En cet endroit, le visir tira le calife à part, et lui parlant tout bas : Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-temps ; que votre majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces dames demain matin, je les amènerai devant votre trône, et vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. Quoique ce conseil fût très judicieux, le calife le rejeta, imposa silence au visir, en lui disant qu'il prétendait avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il désirait.

Il ne s'agissait plus que de savoir qui porterait la parole. Le calife tâcha d'engager les calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. A la fin, ils convinrent tous ensemble que ce serait le porteur. Il se préparait à faire la question fatale, lorsque Zobéide, après avoir secouru Amine, qui était revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avait ouï parler haut et avec chaleur, elle leur dit : Seigneurs, de quoi parlez-vous ? quelle est votre contestation ?

Le porteur prit alors la parole : Madame, dit-il, ces seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi, après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, et d'où vient que la dame qui s'est évanouie a le sein couvert de cicatrices. C'est, madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part.

Zobéide, à ces mots, prit un air fier, et se tournant du côté du calife, de sa compagnie et des calenders : Est-il vrai, seigneurs, leur dit-elle, que vous l'ayiez chargé de me faire cette demande ? Ils répondirent tous qu'oui, excepté le visir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit, d'un ton qui marquait combien elle se tenait offensée : Avant que de vous accorder la grâce que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée de ne pas parler de ce qui ne vous regarderait point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairait pas. Après vous avoir reçus et régalés du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue ; mais c'est ce qui ne vous excuse point, et votre procédé n'est pas honnête. En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds et des mains par trois fois, et cria : Venez vite. Aussitôt une porte s'ouvrit, et sept esclaves noirs, puissans et robustes, entrèrent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetèrent par terre, les traînèrent au milieu de la salle et se préparèrent à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du calife. Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son visir. Cependant ce malheureux prince, Giafar, Mesrour, le porteur et les calenders étaient près de payer de leurs vies leur indiscrète curiosité ; mais avant qu'ils reçussent le coup de la mort, un des esclaves dit à Zobéide et à ses sœurs : Hautes, puissantes et respectables maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou ? — Attendez, lui répondit Zobéide, il faut que je les interroge auparavant. — Madame, interrompit le porteur effrayé, au nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis in-

nocent, ce sont eux qui sont les coupables. Hélas! continua-t-il en pleurant, nous passions le temps si agréablement : ces calenders borgnes sont la cause de ce malheur ; il n'y a pas de ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure. Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier, et songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvu de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir et le sacrifier à votre ressentiment.

Zobéide, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du porteur. Mais, sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois. Répondez-moi, dit-elle, et m'apprenez qui vous êtes : autrement vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyiez d'honnêtes gens ni des personnes d'autorité ou de distinction dans votre pays, quel qu'il puisse être. Si cela était, vous auriez eu plus de retenue et plus d'égard pour nous.

Le calife, impatient de son naturel, souffrait infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendait du commandement d'une dame offensée et justement irritée ; mais il commença de concevoir quelque espérance quand il vit qu'elle voulait savoir qui ils étaient tous, car il s'imagina qu'elle ne lui ferait pas ôter la vie, lorsqu'elle serait informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au visir, qui était près de lui, de déclarer promptement qui il était. Mais le visir, prudent et sage, voulant sauver l'honneur de son maître et ne pas rendre public le grand affront qu'il s'était attiré lui-même, répondit seulement : Nous n'avons que ce que nous méritons. Mais, quand pour obéir au calife, il aurait voulu parler, Zobéide ne lui en aurait pas donné le temps. Elle s'était déjà adressée aux calenders, et les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étaient frères. Un d'entre eux lui répondit pour les autres : Non, madame, nous ne sommes pas frères par le sang ; nous ne le sommes qu'en qualité de calenders, c'est-à-dire en observant le même genre de vie. — Vous, reprit-elle en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? — Non, madame, répondit-il, je le suis par une aventure si surprenante qu'il n'y a personne qui n'en profitât si elle était écrite. Après ce malheur, je me fis raser la barbe et les sourcils, et me fis calender, en prenant l'habit que je porte.

Zobéide fit la même question aux deux autres calenders, qui lui firent la même réponse que le premier. Mais le dernier qui parla ajouta : Pour vous faire connaître, madame, que nous ne sommes pas des personnes du commun, et afin que vous ayiez quelque considération pour nous, apprenez que nous sommes tous trois fils de rois. Quoique nous ne nous soyions jamais vus que ce soir, nous avons eu toutefois le temps de nous faire connaître les uns aux autres pour ce que nous sommes, et j'ose vous assurer que les rois de qui nous tenons le jour font quelque bruit dans le monde.

A ce discours, Zobéide modéra son courroux et dit aux esclaves : Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur histoire et le sujet qui les a amenés en cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira ; mais n'épargnez pas ceux qui refuseront de nous donner cette satisfaction. . . . . A ces mots, Scheherazade se tut, et son silence aussi bien que le jour qui paraissait, faisant connaître à Schahriar qu'il était temps qu'il se levât, ce prince le fit, se proposant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il souhaitait de savoir qui étaient les trois calenders borgnes.

XXXVII[e] NUIT.

Dinarzade, qui prenait toujours un plaisir extrême aux contes de la sultane, la réveilla vers la fin de la nuit suivante. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez, je vous en conjure, l'agréable histoire des calenders.

Scheherazade en demanda la permission au sultan, et l'ayant obtenue : Sire, continua-t-elle, les trois calenders, le calife, le grand visir Giafar, l'eunuque Mesrour et le porteur étaient tous au milieu de la salle assis sur le tapis de pied, en présence des trois dames, qui étaient sur le sofa, et des esclaves prêts à exécuter tous les ordres qu'elles voudraient leur donner.

Le porteur ayant compris qu'il ne s'agissait que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, et dit : Madame, vous savez déjà mon histoire et le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi ce que j'ai à vous raconter sera bientôt achevé.

Madame votre sœur que voilà m'a pris ce matin à la place, où, en qualité de porteur, j'attendais que quelqu'un m'employât et me fît gagner ma vie. Je l'ai suivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons et de citrons, puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noisettes et d'autres fruits; ensuite chez un autre confiturier et chez un droguiste; de chez le droguiste, mon panier sur la tête et chargé autant que je le pouvais être, je suis venu jusque chez vous, où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grâce dont je me souviendrai éternellement. Voilà mon histoire.

Quand le porteur eut achevé, Zobéide, satisfaite, lui dit: Sauve-toi, marche, que nous ne te voyions plus. — Madame, reprit le porteur, je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne serait pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire, je n'eusse pas aussi celui d'écouter la leur. En disant cela, il prit place sur un bout du sofa, fort joyeux de se voir hors d'un péril qui l'avait tant alarmé. Après lui, un des trois calenders prenant la parole et s'adressant à Zobéide comme à la principale des trois dames et comme à celle qui lui avait commandé de parler, commença ainsi son histoire.

HISTOIRE DU PREMIER CALENDER, FILS DE ROI.

Madame, pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, et la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de calender, je vous dirai que je suis né fils de roi. Le roi mon père avait un frère qui régnait comme lui dans un état voisin. Ce frère eut deux enfans, un prince et une princesse, et le prince et moi nous étions à peu près de même âge.

Lorsque j'eus fait tous mes exercices et que le roi mon père m'eut donné une liberté honnête, j'allais régulièrement chaque année voir le roi mon oncle et je demeurais à sa cour un mois ou deux; après quoi je me rendais auprès du roi mon père. Ces voyages nous donnèrent occasion, au prince mon cousin et à moi, de contracter ensemble une amitié très-forte et très-particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avait fait encore, et voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes long-temps à table, et après que nous eûmes bien soupé tous deux: Mon cousin, me dit-il, vous ne devineriez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui est achevé, et on y peut loger présentement; vous ne serez pas fâché de le voir, mais il faut auparavant que vous fassiez serment de me garder le secret et la fidélité: ce sont deux choses que j'exige de vous.

L'amitié et la familiarité qui étaient entre nous ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitait, et alors il me dit: Attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. En effet, il ne tarda pas à revenir, et je le vis rentrer avec une dame d'une beauté singulière et magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle était, et je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la dame, et nous y demeurâmes encore quelque temps en nous entretenant de choses indifférentes et en buvant des rasades à la santé l'un de l'autre. Après cela, le prince me dit: Mon cousin, nous n'avons pas de temps à perdre, obligez-moi d'emmener avec vous cette dame et de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le reconnaîtrez aisément; la porte est ouverte: entrez-y ensemble, et m'attendez. Je m'y rendrai bientôt.

Fidèle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage; je présentai la main à la dame, et aux enseignes que le prince mon cousin m'avait données, je la conduisis heureusement au clair de la lune sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivés au tombeau que nous vîmes paraître le prince, qui nous suivait, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe et d'un petit sac où il y avait du plâtre.

La houe lui servit à démolir le sépulcre vide qui était au milieu du tombeau; il ôta les pierres l'une après l'autre, et les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre et je vis une trappe qui était sous le sépulcre. Il la leva, et au-dessous j'aperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin, s'adressant à la dame, lui dit: Ma-

dame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. La dame, à ces mots, s'approcha et descendit, et le prince se mit en devoir de la suivre; mais se tournant auparavant de mon côté : Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise; je vous en remercie. Adieu. — Mon cher cousin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie? — Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu.

Scheherazade en était là lorsque le jour, venant à paraître, l'empêcha de passer outre. Le sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du prince et de la dame, qui semblaient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la nuit suivante pour en être éclairci.

XXXVIII^e NUIT.

Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade le lendemain avant le jour, je vous supplie de continuer l'histoire du premier calender. Schahriar ayant aussi témoigné à la sultane qu'elle lui ferait plaisir de poursuivre ce conte, elle en reprit le fil dans ces termes.

Madame, dit le calender à Zobéide, je ne pus tirer autre chose du prince mon cousin et je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au palais du roi mon oncle, les vapeurs du vin me montaient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement et de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faisant réflexion sur ce qui m'était arrivé la nuit, et après avoir rappelé toutes les circonstances d'une aventure si singulière, il me sembla que c'était un songe. Prévenu de cette pensée, j'envoyai savoir si le prince mon cousin était en état d'être vu. Mais lorsqu'on me rapporta qu'il n'avait pas couché chez lui, qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'on en était fort en peine, je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau n'était que trop véritable. J'en fus vivement affligé, et, me dérobant à tout le monde, je me rendis secrètement au cimetière public, où il y avait une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avais vu. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre; mais je ne pus démêler celui que je cherchais, et je fis durant quatre jours la même recherche inutilement.

Il faut savoir que pendant ce temps-là le roi mon oncle était absent. Il y avait plusieurs jours qu'il était à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre, et après avoir prié ses ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son palais pour me rendre à la cour de mon père, dont je n'avais pas coutume d'être éloigné si long-temps. Je laissai les ministres du roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'était devenu le prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avais fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude et ne voulus rien leur communiquer de ce que je savais.

J'arrivai à la capitale, où le roi mon père faisait sa résidence, et, contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son palais une grosse garde dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, et l'officier prenant la parole me répondit : Prince, l'armée a reconnu le grand visir à la place du roi votre père, qui n'est plus, et je vous arrête prisonnier de la part du nouveau roi. — A ces mots, les gardes se saisirent de moi et me conduisirent devant le tyran. Jugez, madame, de ma surprise et de ma douleur.

Ce rebelle visir avait conçu pour moi une forte haine, qu'il nourrissait depuis long-temps. En voici le sujet. Dans ma plus tendre jeunesse, j'aimais à tirer de l'arbalète : j'en tenais une un jour au haut du palais sur la terrasse, et je me divertissais à en tirer. Il se présenta un oiseau devant moi, je mirai à lui, mais je le manquai, et la balle, par hasard, alla donner droit contre l'œil du visir, qui prenait l'air sur la terrasse de sa maison, et le creva. Lorsque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au visir, et je lui en fis moi-même; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnait des marques quand l'occasion s'en présentait. Il le fit éclater d'une manière barbare, quand il me vit en son pouvoir. Il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'aperçut, et enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quelle aventure je suis borgne.

Mais l'usurpateur ne borna pas là sa cruauté. Il me fit enfermer dans une caisse et ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du palais, et de m'abandonner aux oiseaux de proie après m'avoir coupé la tête. Le bourreau, accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caisse, et s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre. Mais je fis si bien par mes prières et par mes larmes que j'exci-

tai sa compassion. Allez, me dit-il, sortez promptement du royaume et gardez-vous bien d'y revenir, car vous y rencontreriez votre perte et vous seriez cause de la mienne. Je le remerciai de la grâce qu'il me faisait, et je ne fus pas plutôt seul que je me consolai d'avoir perdu mon œil en songeant que j'avais évité un plus grand malheur.

Dans l'état où j'étais je ne faisais pas beaucoup de chemin. Je me retirais en des lieux écartés pendant le jour et je marchais la nuit autant que mes forces me le pouvaient permettre. J'arrivai enfin dans les états du roi mon oncle, et je me rendis à sa capitale.

Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour et du triste état où il me voyait. Hélas ! s'écria-t-il, n'était-ce pas assez d'avoir perdu mon fils ! fallait-il que j'apprisse encore la mort d'un frère qui m'était cher et que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit. Il me marqua l'inquiétude où il était de n'avoir reçu aucune nouvelle du prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire et quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux père pleurait à chaudes larmes en me parlant, et il me parut tellement affligé que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au roi son père tout ce que je savais.

Le roi m'écouta avec quelque sorte de consolation, et quand j'eus achevé : Mon neveu, me dit-il, le récit que vous venez de me faire me donne quelque espérance. J'ai su que mon fils faisait bâtir ce tombeau et je sais à peu près en quel endroit. Avec l'idée qui vous en est restée, je me flatte que nous le trouverons. Mais puisqu'il l'a fait faire secrètement et qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis que nous l'allions chercher tous deux seuls, pour éviter l'éclat. Il avait une autre raison, qu'il ne disait pas, d'en vouloir dérober la connaissance à tout le monde. C'était une raison très-importante, comme la suite de mon discours le fera connaître.

Nous nous déguisâmes l'un et l'autre, et nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau et j'en eus d'autant plus de joie que je l'avais en vain cherché longtemps. Nous y entrâmes et nous trouvâmes la trappe de fer abattue sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le prince l'avait scellée en dedans avec le plâtre et et l'eau dont j'ai parlé ; mais enfin nous la levâmes.

Le roi mon oncle descendit le premier. Je le suivis, et nous descendîmes environ cinquante degrés. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre remplie d'une fumée épaisse et de mauvaise odeur, dont la lumière que rendait un très-beau lustre était obscurcie.

De cette antichambre nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes et éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avait une citerne au milieu, et l'on voyait plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avait en face un sopha assez élevé, où l'on montait par quelques degrés et au-dessus duquel paraissait un lit fort large, dont les rideaux étaient fermés. Le roi monta et les ayant ouverts, il aperçut le prince son fils et la dame couchés ensemble, mais brûlés et changés en charbon, comme si on les eût jetés dans un grand feu et qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisait horreur, le roi mon oncle, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné : Voilà quel est le châtiment de ce monde ; mais celui de l'autre durera éternellement. Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa et donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pabouche [1].

Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour ; je suis fâchée que votre majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. Comme cette histoire du premier calender n'était pas encore finie et qu'elle paraissait étrange au sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la nuit suivante.

XXXIX[e] NUIT.

Le lendemain Dinarzade s'étant encore ré-

[1] Frapper quelqu'un sur la bouche avec un soulier, c'est lui infliger un châtiment ignominieux. Cet usage, qui subsiste encore aujourd'hui, paraît fort ancien dans l'Orient. Le grand-prêtre Ananie fit frapper saint Paul sur la bouche avec des souliers. (Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. XXIII, v. 2, et *le Second voyage* de M. Morier en Perse, t. I, p. 28 et 206 de la traduction française.)

veillée de meilleure heure qu'à son ordinaire, elle appella sa sœur Scheherazade. Ma bonne sultane, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous prie d'achever l'histoire du premier calender, car je meurs d'impatience d'en savoir la fin.

Hé bien! dit Scheherazade, vous saurez donc que le premier calender continua de raconter son histoire à Zobéide : Je ne puis vous exprimer, madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement lorsque je vis le roi mon oncle maltraiter ainsi le prince son fils après sa mort. Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre majesté quel crime peut avoir commis le prince mon cousin pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. — Mon neveu, me répondit le roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années et que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante parce que je ne prévoyais pas le mal qui en pouvait arriver: et qui aurait pu le prévoir ? Cette tendresse augmenta avec l'âge et parvint à un point que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui était en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier et de lui faire une forte réprimande, en lui représentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageait et la honte éternelle dont il allait couvrir ma famille s'il persistait dans des sentimens si criminels; je représentai les mêmes choses à ma fille, et je la renfermai de sorte qu'elle n'eût plus de communication avec son frère. Mais la malheureuse avait avalé le poison, et tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour ne servirent qu'à l'irriter.

Mon fils, persuadé que sa sœur étoit toujours la même pour lui, sous prétexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'espérance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme, et de l'amener ici. Il a choisi le temps de mon absence pour forcer la retraite où était sa sœur, et c'est une circonstance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir long-temps de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination et les a justement châtiés l'un et l'autre. Il fondit en pleurs en achevant ces paroles, et je mêlai mes larmes avec les siennes.

Quelque temps après, il jeta les yeux sur moi. Mais, mon cher neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupait. Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du prince et de la princesse sa fille nous arrachèrent de nouvelles larmes.

Nous remontâmes par le même escalier et sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trappe de fer et la couvrîmes de terre et des matériaux dont le sépulcre avait été bâti, afin de cacher autant qu'il nous était possible un effet si terrible de la colère de Dieu.

Il n'y avait pas long-temps que nous étions de retour au palais, sans que personne se fût aperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours et d'autres instrumens de guerre. Une poussière épaisse dont l'air était obscurci nous apprit bientôt ce que c'était et nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'était le même visir qui avait détrôné mon père et usurpé ses états, qui venait pour s'emparer aussi de ceux du roi mon oncle, avec des troupes innombrables.

Ce prince, qui n'avait alors que sa garde ordinaire, ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la ville, et comme les portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au palais du roi mon oncle, qui se mit en défense; mais il fut tué après avoir vendu chèrement sa vie. De mon côté, je combattis quelque temps; mais voyant qu'il fallait céder à la force, je songeai à me retirer et j'eus le bonheur de me sauver par des détours et de me rendre chez un officier du roi dont la fidélité m'était connue.

Accablé de douleur, persécuté par la fortune, j'eus recours à un stratagème, qui était la seule ressource qui me restait pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe et les sourcils, et ayant pris l'habit de calender, je sortis de la ville sans que personne me reconnût. Après cela il me fut aisé de m'éloi-

gner du royaume du roi mon oncle, en marchant par des chemins écartés. J'évitai de passer par les villes, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'empire du puissant commandeur des croyans [1], le glorieux et renommé calife Haroun Alraschid, je cessai de craindre. Alors, me consultant sur ce que j'avais à faire, je pris la résolution de venir à Bagdad [2] me jeter aux pieds de ce grand monarque, dont on vante partout la générosité. Je le toucherai, disais-je, par le récit d'une histoire aussi surprenante que la mienne; il aura pitié sans doute d'un malheureux prince, et je n'implorerai pas vainement son appui.

Enfin, après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette ville : j'y suis entré sur la fin du jour, et m'étant un peu arrêté pour reprendre mes esprits et délibérer de quel côté je tournerais mes pas, cet autre calender que voici près de moi arriva aussi en voyageur. Il me salue, je le salue de même. A vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisième calender que vous voyez survient. Il nous salue et fait connaître qu'il est aussi étranger et nouveau venu à Bagdad. Comme frères nous nous joignons ensemble et nous résolvons de ne nous pas séparer.

Cependant il était tard et nous ne savions où aller loger dans une ville où nous n'avions aucune habitude et où nous n'étions jamais venus. Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper; vous nous avez reçus avec tant de charité et de bonté que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voilà, madame, ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter : pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe et les sourcils ras et pourquoi je suis en ce moment chez vous.

C'est assez, dit Zobéide, nous sommes contentes; retirez-vous où il vous plaira. Le calender s'en excusa et supplia la dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confrères, qu'il ne pouvait, disait-il, abandonner honnêtement, et celle des trois autres personnes de la compagnie.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, que je vois, m'empêche de passer à l'histoire du second calender; mais si votre majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. Le sultan y consentit et se leva pour aller tenir son conseil.

XL^e^. NUIT.

Dinarzade, ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'histoire du second calender qu'elle en avait pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de commencer l'histoire que vous nous avez promise. Scheherazade aussitôt adressa la parole au sultan et parla dans ces termes :

Sire, l'histoire du premier calender parut étrange à toute la compagnie et particulièrement au calife. La présence des esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au visir : Depuis que je me connais, j'ai bien entendu des histoires, mais je n'ai jamais rien ouï qui approchât de celle de ce calender. Pendant qu'il parlait ainsi, le second calender prit la parole, et l'adressant à Zobéide :

HISTOIRE DU SECOND CALENDER, FILS DE ROI.

Madame, dit-il, pour obéir à votre commandement et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

J'étais à peine hors de l'enfance que le roi

[1] Commandeur des croyans, ou prince des fidèles, en arabe *Émir-almoumenin*; c'est de ce nom que nos anciens historiens ont fait celui de *Miramolin*.

Omar, second souverain des Arabes après Mahomet, paraît être le premier qui ait porté le titre de *commandeur des fidèles*, titre qui a été usurpé par plusieurs autres princes. (Voyez la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, au mot *Emir*.)

[2] Bagdad, ville fondée par Almansour, second calife de la dynastie des Abbassides. Ce prince, dégoûté du séjour de la ville de Haschemiah près de Coufah, où des rebelles étaient venus l'assiéger dans son château, résolut de bâtir une ville où il fût plus en sûreté. Après avoir choisi, d'après le conseil de ses astrologues, un jour et un moment heureux, il jeta les fondemens de sa capitale dans une campagne située sur les bords du Tigre, et que Chosroès-Nourschirvan avait donnée autrefois en apanage à une de ses femmes. Cette princesse y avait fait bâtir une chapelle dédiée à une idole nommée Bag, et avait en même temps donné à cette campagne le nom de Bagdad, ce qui signifie en persan le *don de Bag*. Bagdad, comme toute la province de l'Irac-Araby, dont elle est la principale ville, appartient aujourd'hui au Grand-Seigneur.

mon père, car vous saurez, madame, que je suis né prince, remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi tout ce qu'il y avait dans ses états de gens qui excellaient dans les sciences et dans les beaux-arts.

Je ne sus pas plus tôt lire et écrire que j'appris par cœur l'Alcoran [1] tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les préceptes et la règle de notre religion [2]. Et afin de m'en instruire à fond, je lus les ouvrages des auteurs les plus approuvés et qui l'ont éclairci par leurs commentaires. J'ajoutai à cette lecture la connaissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de notre prophète par les grands hommes ses contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardait notre religion : je me fis une étude particulière de nos histoires ; je me perfectionnai dans les belles-lettres, dans la lecture de nos poëtes, dans la versification ; je m'attachai à la géographie, à la chronologie et à parler purement notre langue, sans toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais une chose que j'aimais beaucoup et à quoi je réussissais principalement, c'était à former les caractères de notre langue arabe. J'y fis tant de progrès que je surpassai tous les maîtres écrivains de notre royaume qui s'étaient acquis le plus de réputation.

La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritais. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les états du roi mon père, elle le porta jusqu'à la cour des Indes, dont le puissant monarque, curieux de me voir, envoya un ambassadeur avec de riches présens pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il était persuadé que rien ne convenait mieux à un prince de mon âge que de voyager dans les cours étrangères, et d'ailleurs il était bien aise de s'attirer l'amitié du sultan des Indes. Je partis donc avec l'ambassadeur, mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

Il y avait un mois que nous étions en marche lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bientôt paraître cinquante cavaliers bien armés. C'étaient des voleurs, qui venaient à nous au grand galop.... Scheherazade étant en cet endroit, aperçut le jour et en avertit le sultan, qui se leva ; mais voulant savoir ce qui se passerait entre les cinquante cavaliers et l'ambassadeur des Indes, ce prince attendit la nuit suivante impatiemment.

[1] L'Alcoran, ou plus exactement le *Coran*, mot arabe qui signifie *lecture*, est le recueil des prétendues révélations faites à Mahomet par le Très-Haut au moyen de l'entremise de l'ange Gabriel. Il se compose de cent quatorze chapitres, ou *surates*, que le prophète des Arabes publia successivement, faisant croire à ses disciples que l'ange Gabriel lui remettait par portions ce livre qui était sorti complet des mains de Dieu. La première révélation est séparée de la dernière par un espace de vingt-trois ans. Le prophète avait quarante ans lorsqu'il annonça avoir reçu la première visite de l'ange Gabriel ; ces prétendues visites continuèrent jusqu'à la mort de Mahomet, et il dictait à un secrétaire les différens chapitres du saint livre à mesure que l'envoyé de Dieu les lui apportait. L'art de l'écriture était encore rare à cette époque, et il ne paraît pas que Mahomet ait su écrire.

Publié par portions, l'Alcoran se compose de morceaux détachés, ayant souvent rapport aux événemens de la vie du prophète, et semés de réflexions pieuses et morales. Ces différens chapitres n'ont jamais été mis en ordre par Mahomet lui-même : à sa mort, la partie transcrite formait un amas confus de morceaux épars, copiés sur des parchemins, sur des morceaux de cuir, sur des omoplates de brebis ou sur des pierres plates ; le reste n'existait que dans la mémoire des fidèles. Aboubecre, premier calife après Mahomet, réunit ces fragmens pour en former un volume. Quelques années après, Osman, troisième calife, fit revoir cette première rédaction, et l'édition d'Osman est celle qui a cours encore aujourd'hui.

L'Alcoran est écrit dans le dialecte arabe le plus pur, et la beauté et l'éloquence de ce livre sont pour les musulmans l'objet d'une telle admiration, qu'ils regardent comme impossible qu'un homme l'eût fait sans être inspiré de Dieu. On raconte que Lebid, poëte qui avait une grande célébrité parmi les Arabes, et dont les ouvrages jouissaient du privilége d'être suspendus à la porte du temple de la Mecque, ayant lu la seconde surate de l'Alcoran, déclara que les paroles qu'elle contenait n'avaient pu sortir de la bouche d'un homme que par une inspiration particulière de Dieu, et embrassa l'islamisme.

Beaucoup de musulmans sont dans l'usage d'apprendre l'Alcoran par cœur, usage qui remonte aux premiers temps de l'islamisme, et ceux qui ont retenu le livre sacré tout entier prennent le titre de *hafedh*, qui signifie *sachant par cœur*. On rapporte que Zobéide, épouse du calife Haroun Alraschid, avait à son service cent filles esclaves qui récitaient chaque jour une partie de l'Alcoran, et qui, par la ferveur de leur zèle, donnaient au palais de Zobéide l'apparence d'un chœur céleste. On a même vu des califes et des sultans prendre à honneur de savoir le livre du prophète. Le sultan ottoman Abd-Olhamid, qui régnait en 1780, avait joint à son titre celui de *Hafedh*. (Voyez l'*Histoire de Perse* de Malcolm, t. IV, p. 31 et suiv. de la trad. franç., et les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 212.)

[2] La religion musulmane est fondée sur le pur déisme ; ses sectateurs la divisent en deux branches, dont l'une est appelée *la foi*, et l'autre *le culte* ou *la pratique*. La foi consiste dans la croyance au symbole suivant : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu*. La profession de ce principe implique la croyance à Dieu, à ses anges, à ses écritures, à ses prophètes, à la résurrection, au jour du jugement, aux decrets absolus de Dieu et à la prédestination du bien et du mal. Les devoirs du culte, ou la pratique, sont la prière suivant les formes prescrites, les aumônes, les jeûnes et le pèlerinage à la Mecque. (*Histoire de Perse*, par Malcolm, t. IV, p. 5 de la traduction française.)

XLI[e] NUIT.

Il était presque jour lorsque Dinarzade se réveilla le lendemain. Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de continuer l'histoire du second calender. Scheherazade la reprit de cette manière :

Madame, poursuivit le calender, en parlant toujours à Zobéide, comme nous avions dix chevaux chargés de notre bagage et des présens que je devais faire au sultan des Indes, de la part du roi mon père, et que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquèrent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des ambassadeurs du sultan des Indes et que nous espérions qu'ils ne feraient rien contre le respect qu'ils lui devaient. Nous crûmes sauver par-là notre équipage et nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : Pourquoi voulez vous que nous respections le sultan votre maître ? nous ne sommes pas ses sujets et nous ne sommes pas même sur ses terres. En achevant ces paroles, ils nous enveloppèrent et nous attaquèrent. Je me défendis le plus longtemps qu'il me fut possible ; mais me sentant blessé et voyant que l'ambassadeur, ses gens et les miens avaient tous été jetés par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval, qui avait aussi été fort blessé, et je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il put me porter ; mais venant tout à coup à manquer sous moi, il tomba raide mort de lassitude et du sang qu'il avait perdu. Je me débarrassai de lui assez vite, et remarquant que personne ne me poursuivait, je jugeai que les voleurs n'avaient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avaient fait.

En cet endroit Scheherazade, s'apercevant qu'il était jour, fut obligée de s'arrêter. Ah ! ma sœur, dit Dinarzade, je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas continuer cette histoire.— Si vous n'aviez pas été paresseuse aujourd'hui, répondit la sultane, j'en aurais dit davantage.— Hé bien ! reprit Dinarzade, je serai demain plus diligente et j'espère que vous dédommagerez la curiosité du sultan de ce que ma négligence lui a fait perdre. Schahriar se leva sans rien dire et alla à ses occupations ordinaires.

XLII[e] NUIT.

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la sultane de meilleure heure que le jour précédent. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, reprenez, je vous prie, le conte du second calender.— J'y consens, répondit Scheherazade. En même temps elle le continua dans ces termes :

Me voilà donc, madame, dit le calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'était inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'était pas dangereuse, je marchai le reste du jour et j'arrivai au pied d'une montagne, où j'aperçus à demi-côte l'ouverture d'une grotte : j'y entrai et j'y passai la nuit peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avais cueillis en mon chemin.

Je continuai de marcher le lendemain et les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois je découvris une grande ville très-peuplée et située d'autant plus avantageusement qu'elle était arrosée, aux environs, de plusieurs rivières, et qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes yeux me causèrent de la joie et suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étais de me voir en l'état où je me trouvais. J'avais le visage, les mains et les pieds d'une couleur basanée, car le soleil me les avait brûlés, et à force de marcher, ma chaussure s'était usée, et j'avais été réduit à marcher nus pieds : outre cela, mes habits étaient tout en lambeaux.

J'entrai dans la ville pour prendre langue et m'informer du lieu où j'étais ; je m'adressai à un tailleur qui travaillait à sa boutique. A ma jeunesse et à mon air qui marquait autre chose que ce que je paraissais, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étais, d'où je venais et ce qui m'avait amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'était arrivé, et je ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition.

Le tailleur m'écouta avec attention, mais lorsque j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre, car le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi qu'ait le roi vo-

tre père, et il vous ferait sans doute quelque outrage, s'il était informé de votre arrivée en cette ville. Je ne doutai point de la sincérité du tailleur quand il m'eut nommé le prince. Mais comme l'inimitié qui est entre mon père et lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, madame, que je la passe sous silence.

Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnait, et lui témoignai que je me remettais entièrement à ses bons conseils et que je n'oublierais jamais le plaisir qu'il me ferait. Comme il jugea que je ne devais pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger et m'offrit même un logement chez lui, ce que j'acceptai.

Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étais assez remis de la fatigue du long et pénible voyage que je venais de faire, et n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier [1] pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savais quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savais l'un et l'autre droit, que j'étais grammairien, poëte, etc., et surtout que j'écrivais parfaitement bien. — Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain : rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connaissances. Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court, et comme vous me paraissez robuste et d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler : vous viendrez l'exposer en vente à la place, et je vous assure que vous vous ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le ciel vous soit favorable et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie et vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde et une cognée.

La crainte d'être reconnu et la nécessité de vivre me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse et la peine qui y étaient attachées.

Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée et une corde avec un habit court, et me recommandant à de pauvres habitans qui gagnaient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt, et dès le premier jour j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnaie d'or du pays, car, quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois ne laissait pas d'être cher en cette ville, à cause du peu de gens qui se donnaient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup et je rendis au tailleur l'argent qu'il avait avancé pour moi.

Il y avait plus d'une année que je vivais de cette sorte lorsqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal ; j'ôtai aussitôt la terre qui la couvrait, je la levai, et je vis un escalier par où je descendis avec ma cognée.

Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclairait, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe avec des bases et des chapiteaux d'or massif ; mais voyant venir au-devant de moi une dame, elle me parut avoir un air si noble, si aisé et une beauté si extraordinaire, que, détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle vit qu'il était jour. Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je vous avoue que je suis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, et je m'imagine que ce qui vous reste à raconter n'est pas moins merveilleux. — Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane, car la suite de l'histoire de ce second calender est

[1] Cette opinion de la nécessité pour les princes d'apprendre un métier paraît fort répandue dans l'Orient, et quelquefois aussi des rois, par esprit d'humilité, ont voulu vivre du travail de leurs mains. Le Grand Mogol Aureng-Zeyb se nourrissait et s'habillait du produit des Alcorans qu'il avait copiés, et les auteurs orientaux prétendent que le saint roi David avait choisi pour profession celle d'armurier et de fabricant de cottes-de-mailles : aussi est-il devenu en Orient le patron des armuriers, des serruriers et de tous ceux qui travaillent le fer. Les rois de Géorgie avaient la prétention de posséder une cotte-de-mailles fabriquée par David. Un personnage de la famille royale en fit hommage à Tamerlan, et ce prince la reçut comme une chose très-précieuse. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs* décrits par M. Reinaud, t. I, p. 160, et les *Voyages de Chardin*, t. VII, p. 398 et 399, édition de Langlès.)

plus digne de l'attention du sultan mon seigneur que tout ce qu'il a entendu jusqu'à présent.— J'en doute, dit Schahriar en se levant, mais nous verrons cela demain.

XLIII^e^ NUIT.

Dinarzade fut encore très-diligente cette nuit. Si vous ne dormez pas, ma sœur, dit-elle à la sultane, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce palais souterrain entre la dame et le prince. — Vous l'allez entendre, répondit Scheherazade. Ecoutez-moi :

Le second calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire : Pour épargner à la belle dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre, et dans le temps que je lui faisais une profonde révérence, elle me dit : Qui êtes-vous ? êtes-vous homme ou génie ? — Je suis homme, madame, lui répondis-je en me relevant, et je n'ai point de commerce avec les génies. — Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, et pendant tout ce temps-là je n'y ai pas vu d'autre homme que vous.

Sa grande beauté, qui m'avait déjà donné dans la vue, sa douceur et l'honnêteté avec laquelle elle me recevait, me donnèrent la hardiesse de lui dire : Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, et peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyait en ma personne le fils d'un roi, dans l'état où je paraissais en sa présence, et comment le hasard avait voulu que je découvrisse l'entrée de la prison magnifique où je la trouvais, mais ennuyeuse selon toutes les apparences.

Hélas ! prince, dit-elle en soupirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison si riche et si pompeuse ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne sauraient plaire lorsqu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimarus, roi de l'île d'Ébène, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la princesse sa fille.

Le roi mon père m'avait choisi pour époux un prince qui était mon cousin ; mais la première nuit de mes noces, au milieu des réjouissances de la cour et de la capitale du royaume de l'île d'Ébène, avant que je fusse livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connaissance, et lorsque j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce palais. J'ai été long-temps inconsolable ; mais le temps et la nécessité m'ont accoutumée à voir et à souffrir le génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à souhait tout ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui peut contenter une princesse qui n'aimerait que les parures et les ajustemens.

De dix en dix jours, continua la princesse, le génie vient coucher une nuit avec moi, il n'y couche pas plus souvent, et l'excuse qu'il en apporte est qu'il est marié à une autre femme, qui aurait de la jalousie si l'infidélité qu'il lui fait venait à sa connaissance. Cependant si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plus tôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre que le génie paraît [1]. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu : ainsi, je ne l'attends que dans six. C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, et je tâcherai de vous régaler selon votre qualité et votre mérite.

Je me serais estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode et le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer, et lorsque j'en sortis, à la place de mon habit, j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse que pour me rendre plus digne d'être avec elle.

Nous nous assîmes sur un sofa garni d'un superbe tapis et de coussins d'appui du plus beau brocart des Indes, et quelque temps après, elle mit sur une table des mets très-déli-

[1] Les Orientaux donnent le nom de talisman (*thelesmân*) à toute pierre précieuse gravée sous l'influence d'une constellation et portant des caractères et des emblèmes empruntés aux sciences occultes. Le mot de talisman doit s'entendre ici d'une plaque de marbre, de cristal ou de pierre précieuse portant une inscription magique.

cats. Nous mangeâmes ensemble, nous passâmes le reste de la journée très-agréablement, et la nuit elle me reçut dans son lit.

Le lendemain, comme elle cherchait tous les moyens de me faire plaisir, elle servit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter, et elle voulut bien par complaisance en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête un peu échauffée de cette liqueur agréable : Belle princesse, lui dis-je, il y a trop longtemps que vous êtes enterrée toute vive. Suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fausse lumière dont vous jouissez ici.

—Prince, me répondit-elle en souriamt, laissez là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde pourvu que de dix vous m'en donniez neuf et que vous cédiez le dixième au génie.—Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu que je vais mettre son talisman en pièces avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de génies au monde, et lui le premier. La princesse, qui en savait la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. Ce serait, me dit-elle, le moyen de nous perdre vous et moi. Je connais les génies mieux que vous ne les connaissez. Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse : je donnai du pied dans le talisman et le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade, remarquant qu'il était jour, se tut, et le sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le talisman brisé ne fût suivi de quelque événement remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'histoire.

XLIVe NUIT.

Quelque temps avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, dit à la sultane : Ma sœur, si vous ne dormez pas, apprenez-nous, je vous en supplie, ce qui arriva dans le palais souterrain après que le prince eut brisé le talisman. — Je vais vous le dire, répondit Scheherazade. Et aussitôt reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second calender.

Le talisman ne fut pas si tôt rompu que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable et pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés et d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin et me fit connaître, mais trop tard, la faute que j'avais faite. Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci? Elle me répondit tout effrayée et sans penser à son propre malheur : Hélas! c'est fait de vous si vous ne vous sauvez.

Je suivis son conseil, et mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma cognée et mes pabouches [1]. J'avois à peine gagné l'escalier par où j'étais descendu que le palais enchanté s'entr'ouvrit et fit un passage au génie. Il demanda en colère à la princesse : Que vous est-il arrivé et pourquoi m'appelez-vous? — Un mal de cœur, lui répondit la princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez : j'en ai bu deux ou trois coups ; par malheur, j'ai fait un faux pas et je suis tombée sur le talisman, qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose.

A cette réponse, le génie, furieux, lui dit : Vous êtes une impudente, une menteuse : la cognée et les pabouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici? — Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous en passant par quelque endroit, et vous les avez apportées sans y prendre garde.

Le génie ne repartit que par des injures et par des coups, dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avais déjà quitté l'habit qu'elle m'avait fait prendre, et repris le mien, que j'avais porté sur l'escalier le jour précédent à la sortie du bain. Ainsi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur et de compassion que j'étais la cause d'un si grand malheur et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étais rendu criminel et le plus ingrat de tous les hommes.

[1] Pabouche, ou babouche, mot qui n'est qu'une légère altération du persan *païpousche*, qui signifie soulier. Les babouches sont des espèces de mules.

Il est vrai, disais-je, qu'elle est prisonnière depuis vingt-cinq ans; mais, la liberté à part, elle n'avait rien à désirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur et la soumet à la cruauté d'un démon impitoyable. J'abaissai la trappe, la recouvris de terre et retournai à la ville, avec une charge de bois, que j'accommodai sans savoir ce que je faisais, tant j'étais troublé et affligé.

Le tailleur mon hôte marqua une grande joie de me revoir. Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savais ce que je devais penser, et je craignais que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour. Je le remerciai de son zèle et de son affection; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'était arrivé ni de la raison pourquoi je retournais sans cognée et sans pabouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. Rien, disais-je, n'aurait égalé le bonheur de la princesse et le mien si j'eusse pu me contenir et que je n'eusse pas brisé le talisman.

Pendant que je m'abandonnais à ces pensées affligeantes, le tailleur entra et me dit: Un vieillard que je ne connais pas vient d'arriver avec votre cognée et vos pabouches, qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos camarades qui vont au bois avec vous que vous demeuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre.

A ce discours, je changeai de couleur et tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandait le sujet lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard, qui n'avait pas eu la patience d'attendre, parut et se présenta à nous avec la cognée et les pabouches. C'était le génie ravisseur de la belle princesse de l'île d'Ébène, qui s'était ainsi déguisé, après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. Je suis génie, nous dit-il, fils de la fille d'Eblis[1], prince des génies. N'est-ce pas là ta cognée? ajouta-t-il en s'adressant à moi. Ne sont-ce pas là tes pabouches?

Scheherazade en cet endroit aperçut le jour et cessa de parler. Le sultan trouvait l'histoire du second calender trop belle pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'est pourquoi il se leva dans l'intention d'en apprendre la suite le lendemain.

XLV[e] NUIT.

Le jour suivant, Dinarzade appela la sultane. Ma chère sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter de quelle manière le génie traita le prince. — Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. Alors elle reprit de cette sorte l'histoire du second calender.

Le calender continuant de parler à Zobéide: Madame, dit-il, le génie m'ayant fait cette question, ne me donna pas le temps de lui répondre, et je ne l'aurais pu faire, tant sa présence affreuse m'avait mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre, et s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force et de vitesse que je m'aperçus plutôt que j'étais monté si haut que du chemin qu'il m'avait fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre, et l'ayant fait entr'ouvrir en frappant du pied, il s'y enfonça, et aussitôt je me trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princesse de l'île d'Ébène. Mais hélas! quel spectacle! je vis une chose qui me perça le cœur. Cette princesse était nue et tout en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive et les joues baignées de larmes.

Perfide, lui dit le génie en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton amant? Elle jeta sur moi ses yeux languissans et répondit tristement: Je ne le connais pas, jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. — Quoi! reprit le génie, il est cause que tu es dans l'état où te voilà si justement, et tu oses dire que tu ne le connais pas? — Si je ne le connais pas, repartit la princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit cause de sa perte? — Eh bien, dit le génie en tirant un sabre et le présentant à la princesse, si tu ne l'as jamais vu, prends ce sabre et lui coupe la tête. — Hélas! dit la princesse, comment pourrais-je exécuter ce que vous exigez de moi? Mes forces sont tellement

[1] Eblis est le nom que les musulmans donnent au prince des démons. Dieu ayant ordonné aux anges d'adorer Adam, Eblis, qui s'appelait alors Azazel, s'y refusa avec opiniâtreté, disant qu'ayant été comme ses compagnons formé de l'élément du feu, il ne devait pas être assujetti à se prosterner devant une créature formée du limon de la terre. En punition de son orgueil et de sa désobéissence, il fut maudit de Dieu, qui lui ôta sa figure d'ange et lui donna une figure de diable. (Voyez la *Bibliothèque orientale*, art. *Eblis*, et la *Chronique de Tabari*, traduite par M. Dubeux, t. I, p. 71 et 72.)

épuisées que je ne saurais lever le bras, et quand je le pourrais, aurais-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connais point, à un innocent?—Ce refus, dit alors le génie à la princesse, me fait connaître tout ton crime. Ensuite, se tournant de mon côté : Et toi, me dit-il, ne la connais-tu pas?

J'aurais été le plus ingrat et le plus perfide de tous les hommes si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avait pour moi, qui étais la cause de son malheur. C'est pourquoi je répondis au génie : Comment la connaîtrais-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois? — Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre et coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, et que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. —Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main..... Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, il est jour, et je ne dois point abuser de la patience de votre majesté. Voilà des événemens merveilleux, dit le sultan en lui-même : nous verrons demain si le prince eut la cruauté d'obéir au génie.

XLVI^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit, Dinarzade ayant appelé la sultane, lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de continuer l'histoire que vous ne pûtes achever hier. — Je le veux, répondit Scheherazade; et, sans perdre de temps, vous saurez que le second calender poursuivit ainsi :

Ne croyez pas, madame, que je m'approchai de la belle princesse de l'île d'Ébène pour être le ministre de la barbarie du génie. Je le fis seulement pour lui marquer par mes gestes, autant qu'il me l'était permis, que comme elle avait la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refusais pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs et son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, et me fit entendre qu'elle mourait volontiers et qu'elle était contente de voir que je voulais aussi mourir pour elle. Je reculai alors, et jetant le sabre par terre : Je serais, dis-je au génie, éternellement blâmable devant tous les hommes si j'avais la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connais point, mais même une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, près de rendre l'âme. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puisque je suis à votre discrétion, mais je ne puis obéir à votre commandement barbare.

— Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un et l'autre, et que vous insultez à ma jalousie. Mais par le traitement que je vous ferai, vous connaîtrez tous deux de quoi je suis capable. A ces mots le monstre reprit le sabre, et coupa une des mains de la princesse, qui n'eut que le temps de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu, car le sang qu'elle avait déjà perdu et celui qu'elle perdit alors ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté, dont le spectacle me fit évanouir.

Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisait languir dans l'attente de la mort. Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel; je l'attends de vous comme la plus grande grâce que vous me puissiez faire. Mais au lieu de me l'accorder : Voilà, me dit-il, de quelle sorte les génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici; si j'étais assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferais périr dans ce moment; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion ou en oiseau : choisis un de ces changemens; je veux bien te laisser maître du choix.

Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir. O génie! lui dis-je, modérez votre colère, et puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la-moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portait une envie mortelle. Le génie me demanda ce qui s'était passé entre ces deux voisins, en disant qu'il voulait bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit. Je crois, madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE DE L'ENVIEUX ET DE L'ENVIÉ.

Dans une ville assez considérable, deux hommes demeuraient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente

que celui qui en était l'objet résolut de changer de demeure et de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avait attiré l'animosité de son voisin, car, quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'était aperçu qu'il n'en était pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avait, et se retirant à la capitale du pays, qui n'était pas bien éloignée, il acheta une petite terre environ à une demie lieue de la ville. Il y avait une maison assez commode, un beau jardin et une cour raisonnablement grande, dans laquelle était une citerne profonde dont on ne se servait plus.

Le bon homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche [1], pour mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connaître et ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple que des principaux de la ville. Enfin chacun l'honorait et le chérissait extrêmement. On venait aussi de bien loin se recommander à ses prières, et tous ceux qui se retiraient d'auprès de lui publiaient les bénédictions qu'ils croyaient avoir reçues du ciel par son moyen.

La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il était sorti, l'envieux en eut un chagrin si vif qu'il abandonna sa maison et ses affaires dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent de derviches, dont le chef, ci-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il était venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvait l'entretenir qu'en particulier. Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour, et puisque la nuit approche, commandez à vos derviches de se retirer dans leurs cellules. Le chef des derviches fit ce qu'il souhaitait.

Lorsque l'envieux se vit seul avec ce bon homme, il commença de lui raconter ce qui lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la citerne, il le poussa et le jeta dedans sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il sortit sans être vu, et retourna chez lui, fort content de son voyage et persuadé que l'objet de son envie n'était plus au monde. Mais il se trompait fort.

Scheherazade n'en put dire davantage, car le jour paraissait. Le sultan fut indigné de la malice de l'envieux. Je souhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'arrive point de mal au bon derviche. J'espère que j'apprendrai demain que le ciel ne l'abandonna point dans cette occasion.

XLVII^e^ NUIT.

Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade à son réveil, apprenez-nous, je vous en conjure, si le bon derviche sortit sain et sauf de la citerne.

— Oui, répondit Scheherazade, et le second calender poursuivant son histoire : La vieille citerne, dit-il, était habitée par des fées et par des génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des derviches, qu'ils le reçurent et le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devait perdre la vie ; mais il ne voyait ni ne sentait rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : Savez-vous qui est ce bon homme à qui nous venons de rendre

[1] Quoique Mahomet n'ait point encouragé les institutions monacales, il existe en Orient un grand nombre de musulmans qui font profession de pauvreté et qui pratiquent la vie religieuse. Les Arabes les appellent *fakirs*, ou *pauvres*, et les Turcs, ainsi que les Persans, *derviches*, ce qui a le même sens. Du reste, les moines musulmans ne prononcent point de vœux et peuvent changer de profession, se marier et exercer des métiers s'ils le désirent.

L'habit des derviches se compose d'une simple chemise qui ne descend qu'un peu au-dessous des genoux, et qui, étant sans manches, laisse à découvert les jambes et les bras. Les derviches ont de plus une petite calotte de toile sur la tête ; quand ils rencontrent quelqu'un, ils s'avancent un rameau vert à la main, et, après avoir crié : « Il n'y pas d'autre Dieu que » Dieu ; je suis le pauvre de Dieu », ils se mettent à réciter des vers arabes, persans ou turcs. Telle est leur manière de demander l'aumône.

L'avidité de ces moines mendians est si grande, que les Turcs ont coutume de dire que si l'on ne veut pas devenir derviche soi-même, il faut sans cesse être en garde contre leur importunité. Enfin, comme la conduite des derviches est en général fort peu conforme à leur état, les Turcs disent encore que les derviches ne se reconnaissent pas à l'habit, c'est-à-dire que l'habit ne fait pas le moine. Saadi (Gulistan, II^e^ chap., 5^e^ conte) prend de là occasion de dire que la meilleure vie religieuse est la vertu : « Attache-toi aux bonnes œuvres, dit-il, et porte l'ha» bit que tu voudras. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 280.)

ce bon office? Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit : Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeurait et est venu s'établir en ce lieu dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avait contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale que l'envieux, ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr, ce qu'il aurait exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande que le sultan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter pour recommander la princesse sa fille à ses prières.

Une autre voix demanda quel besoin la princesse avait des prières du derviche. A quoi la première repartit : Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle? Mais je sais bien comment ce bon chef des derviches pourrait la guérir : la chose est très-aisée, et je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir [1], qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnaie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler et parfumer la tête de la princesse de leur fumée. A l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois.

Le chef des derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies, qui gardèrent un grand silence toute la nuit après avoir dit ces paroles. Le lendemain au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne était démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou par où il sortit sans peine.

Les derviches, qui le cherchaient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avait si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avait ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies ne fut pas longtemps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avait à la queue et les mit à part pour s'en servir quand il en aurait besoin.

Il n'y avait pas longtemps que le soleil était levé lorsque le sultan, qui ne voulait rien négliger de ce qu'il croyait pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnaient. Les derviches le reçurent avec un profond respect.

Le sultan tira leur chef à l'écart : Bon scheikh [2], lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. — Oui, sire, répondit modestement le derviche : c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. — C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie si, comme je l'espère, vos prières obtenaient la guérison de ma fille. — Sire, repartit le bon homme, si votre majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide et faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.

Le prince, transporté de joie, envoya sur-le-champ chercher sa fille qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes et d'eunuques et voilée de manière qu'on ne lui voyait pas le visage. Le chef des derviches fit tenir un poële au-dessus de la tête de la princesse, et il n'eut pas si tôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avait fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Dimdim, fit un grand cri, sans que l'on vît rien, et laissa la princesse libre.

Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvrait le visage, et le leva pour voir où elle était. Où suis-je? s'écria-t-elle, qui m'a amenée ici? A ces paroles, le sultan ne put cacher

[1] Les chats ne sont point regardés par les musulmans comme des animaux immondes. « On assure même, dit M. Marcel, que Mahomet aimait beaucoup les chats, et on raconte qu'un jour une chatte favorite s'étant endormie sur un pan de la robe du prophète, lorsque l'heure de la prière fut annoncée, il se décida à couper le morceau d'étoffe sur lequel l'animal s'était endormi, afin de ne point interrompre ce sommeil paisible en se levant pour vaquer à ses fonctions religieuses. » (*Contes du Cheikh Elmohdy*, t. III, p. 452, note.)

[2] Le mot *scheikh* signifie *vieillard*, mais il a pris la même extension que le mot latin *senior*, dont on a fait *seigneur*, et il se donne maintenant, sans considération de l'âge, à toute personne recommandable par sa piété, ses connaissances ou son habileté.

Le titre de *vieux de la montagne*, donné par nos historiens des croisades aux chefs des Ismaéliens, ou assassins, dérive tout simplement d'une traduction trop littérale des mots *scheikh al gebel*, qui signifient *seigneur de la montagne*. Le chef des Ismaéliens était ainsi nommé parce qu'il habitait le château d'Alamout, situé au sommet d'une montagne.

l'excès de sa joie; il embrassa sa fille et la baisa au yeux. Il baisa aussi la main du chef des derviches, et dit aux officiers qui l'accompagnaient : Dites-moi votre sentiment. Quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma fille ? Ils répondirent tous qu'il méritait de l'épouser. C'est ce que j'avais dans la pensée, reprit le sultan, et je le fais mon gendre dès ce moment.

Peu de temps après, le premier visir mourut. Le sultan mit le derviche à sa place. Et le sultan étant mort lui-même sans enfans mâles, les ordres de religion et de milice assemblés, le bon homme fut déclaré et reconnu sultan d'un commun consentement.

Le jour qui paraissait obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le derviche parut à Schahriar digne de la couronne qu'il venait d'obtenir; mais ce prince était en peine de savoir si l'envieux n'en serait pas mort de chagrin, et il se leva dans la résolution de l'apprendre la nuit suivante.

XLVIII^e^ NUIT.

Dinarzade, quand il en fut temps, adressa ces paroles à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter la fin de l'histoire de l'envié et de l'envieux. — Très-volontiers, repondit Scheherazade. Voici comment le second calender la poursuivit :

Le bon derviche, dit-il, étant donc monté sur le trône de son beau-père, un jour qu'il était au milieu de sa cour dans une marche, il aperçut l'envieux parmi la foule du monde qui était sur son passage. Il fit approcher un des visirs qui l'accompagnaient, et lui dit tout bas : Allez et amenez-moi cet homme que voilà, et prenez bien garde de l'épouvanter. Le visir obéit, et quand l'envieux fut en présence du sultan, le sultan lui dit : Mon ami, je suis ravi de vous voir, et alors s'adressant à un officier : Qu'on lui compte, dit-il, tout-à-l'heure, mille pièces d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le conduise et l'escorte jusque chez lui. Après avoir chargé l'officier de cette commission, il dit adieu à l'envieux et continua sa marche.

Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au génie assassin de la princesse de l'île d'Ébène, je lui en fis l'application. O génie! lui dis-je, vous voyez que ce sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avait pas tenu à l'envieux qu'il n'eût perdu la vie; il le traita encore, et le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple et de me pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir.

Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoie sain et sauf; il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. A ces mots, il se saisit de moi avec violence, et, m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança vers la terre comme la foudre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

Là, il amassa une poignée de terre, prononça ou plutôt marmotta dessus certaines paroles auxquelles je ne compris rien, et la jetant sur moi : Quitte, me dit-il, la figure d'homme et prends celle de singe. Il disparut aussitôt, et je demeurai seul changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant si j'étais près ou éloigné des états du roi mon père.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que j'arrivai au bord de la mer. Elle était alors dans un grand calme, et j'aperçus un vaisseau à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer et me mis dessus, jambe deçà, jambe delà, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

Je voguai dans cet état et m'avançai vers le vaisseau. Quand je fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots et aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardaient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord, et, me prenant à un cordage, je grimpai jusque sur le tillac; mais comme je ne pouvais parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

Les marchands, superstitieux et scrupuleux, crurent que je porterais malheur à leur navigation si l'on me recevait. C'est pourquoi l'un dit : Je vais l'assommer d'un coup de maillet ; un autre : Je veux lui passer une flèche au travers du corps ; un autre : Il faut le jeter à la mer. Quelqu'un n'aurait pas manqué de faire ce qu'il disait, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étais pas prosterné à ses pieds ; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action et des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me ferait le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnaissance qu'il me fut possible.

Le vent qui succéda au calme ne fut pas fort, mais il fut durable : il ne changea point durant cinquante jours, et il nous fit heureusement aborder au port d'une belle ville très-peuplée et d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle était d'autant plus considérable, que c'était la capitale d'un puissant état.

Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venaient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avaient vus au pays d'où ils arrivaient, ou simplement par la curiosité de voir un vaisseau qui venait de loin.

Il arriva entr'autres quelques officiers qui demandèrent à parler de la part du sultan aux marchands de notre bord. Les marchands se présentèrent à eux, et l'un des officiers prenant la parole, leur dit : Le sultan, notre maître, nous a chargés de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, et de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture.

Pour vous apprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avait un premier visir qui, avec une très-grande capacité dans le maniement des affaires, écrivait dans la dernière perfection[1]. Ce ministre est mort depuis peu de jours. Le sultan en est fort affligé, et comme il ne regardait jamais les écritures de sa main sans admiration, il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi bien qu'il écrivait. Beaucoup de gens ont présenté de leurs écritures, mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet empire qui ait été jugé digne d'occuper la place du visir.

Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai et enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenait. Tout le monde, et particulièrement les marchands qui venaient d'écrire, s'imaginant que je voulais le déchirer ou le jeter à la mer, firent de grands cris ; mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenais le rouleau fort proprement et que je faisais signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avaient jamais vu de singe qui sût écrire, et qu'ils ne pouvaient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulaient m'arracher le rouleau des mains ; mais le capitaine prit encore mon parti. Laissez-le faire, dit-il, qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur-le-champ. Si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit et plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses, je déclare que je le reconnaîtrai pour mon fils. J'en avais un qui n'avait pas, à beaucoup près, tant d'esprit que lui.

Voyant que personne ne s'opposait plus à mon dessein, je pris la plume et ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les Arabes, et chaque essai d'écriture

[1] L'art de bien écrire est considéré en Orient comme un talent très-précieux ; on l'enseigne avec soin dans les écoles, et ceux qui parviennent à y exceller jouissent d'une grande estime. On emploie ces calligraphes à copier des livres, et quelques-uns y atteignent un tel degré de perfection qu'un petit nombre de lignes de leur écriture se vendent souvent fort cher. Le général Malcolm rapporte, qu'à sa connaissance, il a été donné 7 livres sterl. (168 fr.) de quatre lignes écrites par le derviche Mesgid, célèbre calligraphe, dont les beaux morceaux d'écriture sont rares aujourd'hui. (*Histoire de Perse*, t. IV, p. 391 de la traduction française.)

L'imprimerie est jusqu'à présent à peu près ignorée en Asie. Le prince Abbas-Mirza, si connu par son goût pour les sciences et les arts de l'Europe, avait établi à Tauris un atelier de typographie où quelques livres persans ont été imprimés. Les Turcs sont beaucoup plus avancés sous ce rapport. Il existe à Constantinople une imprimerie arabe, persane et turque, fondée il y a plus d'un siècle, et qui a publié environ cent ouvrages. (Voyez une Notice de M. Reinaud sur ce sujet dans le *Bulletin universel des Sciences*, publié par M. de Férussac, novembre 1831, section VII.)

contenait un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçait pas seulement celle des marchands, j'ose dire qu'on n'en avait point vu de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau et le portèrent au sultan.

Scheherazade en était là lorsqu'elle aperçut le jour. Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avais le temps de continuer, je raconterais à votre majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. Le sultan, qui s'était proposé d'entendre toute cette histoire, se leva sans dire ce qu'il pensait.

XLIX^e^ NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, éveillée avant le jour, appela la sultane et lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous apprendre la suite des aventures du singe. Je crois que le sultan mon seigneur n'a pas moins de curiosité que moi de l'entendre. — Vous allez être satisfaits l'un et l'autre, répondit Scheherazade, et pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second calender continua ainsi son histoire:

Le sultan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement qu'il dit aux officiers : Prenez le cheval de mon écurie le plus beau et le plus richement enharnaché, et une robe de brocart des plus magnifiques, pour revêtir la personne de qui sont ces six sortes d'écritures, et amenez-la-moi.

A cet ordre du sultan, les officiers se mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardiesse, était prêt à les punir ; mais ils lui dirent : Sire, nous supplions votre majesté de nous pardonner ; ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un singe. — Que dites-vous ? s'écria le sultan. Ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme? — Non, sire, répondit un des officiers, nous assurons votre majesté qu'elles sont d'un singe, qui les a faites devant nous. Le sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un singe si rare.

Les officiers revinrent au vaisseau et exposèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le sultan était le maître. Aussitôt ils me revêtirent d'une robe de brocart très-riche, et me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du sultan, qui m'attendait dans son palais avec un grand nombre de personnes de sa cour, qu'il avait assemblées pour me faire plus d'honneur.

La marche commença ; le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terrasses des palais et des maisons, tout était rempli d'une multitude innombrable de monde de l'un et de l'autre sexe et de tous les âges, que la curiosité avait fait venir de tous les endroits de la ville pour me voir, car le bruit s'était répandu en un moment que le sultan venait de choisir un singe pour son grand visir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple qui, par des cris redoublés, ne cessait de marquer sa surprise, j'arrivai au palais du sultan.

Je trouvai ce prince assis sur son trône au milieu des grands de sa cour. Je lui fis trois révérences profondes, et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de singe. Toute l'assemblée ne pouvait se lasser de m'admirer et ne comprenait pas comment il était possible qu'un singe sût si bien rendre aux sultans le respect qui leur est dû, et le sultan en était plus étonné que personne. Enfin la cérémonie de l'audience eût été complète si j'eusse pu ajouter la harangue à mes gestes ; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage d'avoir été homme ne me donnait pas ce privilége.

Le sultan congédia ses courtisans, et il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement, où il se fit apporter à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher et de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai et me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire ; je fis signe qu'on me l'apportât, et quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquaient ma reconnaissance au sultan, et la lecture qu'il en fit, après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta

d'une boisson particulière dont il me fit présenter un verre. Je bus et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui expliquaient l'état où je me trouvais après de grandes souffrances. Le sultan les lut encore et dit : Un homme qui serait capable d'en faire autant serait au-dessus des plus grands hommes.

' Ce prince, s'étant fait apporter un jeu d'échecs [1], me demanda par signe si j'y savais jouer et si je voulais jouer avec lui. Je baisai la terre, et, en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étais prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie ; mais je gagnai la seconde et la troisième, et m'apercevant que cela lui faisait quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui présentai. Je lui disais que deux puissantes armées s'étaient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur ; mais qu'elles avaient fait la paix sur le soir, et qu'elles avaient passé la nuit ensemble fort tranquillement sur le champ de bataille.

Tant de choses paraissant au sultan fort au-delà de tout ce qu'on avait jamais vu ou entendu de l'adresse et de l'esprit des singes, il ne voulait pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avait une fille qu'on appelait Dame de beauté. Allez, dit-il au chef des eunuques, qui était présent et attaché à cette princesse, allez, faites venir ici votre dame, je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends.

Le chef des eunuques partit et amena bientôt la princesse. Elle avait le visage découvert ; mais elle ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'elle se le couvrit promptement de son voile, en disant au sultan : Sire, il faut que votre majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paraître devant les hommes. Comment donc, ma fille, répondit le sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave, l'eunuque votre gouverneur et moi, qui avons la liberté de vous voir le visage ; néanmoins vous baissez votre voile et vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici.—Sire, répliqua la princesse, votre majesté va connaître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un singe, est un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé en singe par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Eblis, lui a fait cette malice après avoir cruellement ôté la vie à la princesse de l'île d'Ebène, fille du roi Epitimarus.

Le sultan, étonné de ce discours, se tourna de mon côté, et ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que sa fille venait de dire était véritable. Comme je ne pouvais parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse avait dit la vérité. Ma fille, reprit alors le sultan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement ?—Sire, repartit la princesse Dame de beauté, votre majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille dame. C'était une magicienne très habile. Elle m'a enseigné soixante règles de sa science, par la vertu de laquelle je pourrais en un clin d'œil faire transporter votre capitale au milieu de l'océan, au-delà du mont Caucase. Par cette science je connais toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir ; je sais qui elles sont et par qui elles ont été enchantées. Ainsi ne soyez par surpris si j'ai d'abord démêlé ce prince au travers du charme qui l'empêche de paraître à vos yeux tel qu'il est naturellement.—Ma fille, dit le sul-

[1] Le jeu des échecs est une invention indienne. Les Persans conviennent que ce jeu leur fut apporté de l'Inde dans le sixième siècle de notre ère, vers le même temps que les fables de Bidpaï. Ils prétendent que le roi de Canouge ayant envoyé un jeu d'échecs au roi Chosroès-Nouschirvan sans aucune instruction, Buzurjmihr, ministre de ce monarque, en découvrit de lui-même la marche. (Voyez le savant traité de Hyde, intitulé de *Ludis orientalibus libri duo*, Oxonii, 1694, t. I, p. 41 et 47.) Le jeu d'échecs indien porte en sanscrit le nom de *tchatouranga*, ou *les quatre corps*, parce que les quatre corps d'une armée, savoir : les éléphans, les chevaux, les chars et les fantassins figurent dans ce jeu. Le mot *tchatouranga*, en passant dans la langue persane, fut altéré en celui de *tchatrange*, écrit *chatrange* par les Arabes, et c'est de ce dernier mot, suivant une étymologie très-hasardée de William Jones, que, par une suite d'altérations (*alxedres* en portugais, *scacchi* en italien), s'est formé notre mot échecs. (Voyez les *Recherches asiatiques*, t. II, p. 207 de la traduction française). Mais il est bien plus probable que le mot échecs vient du persan *schah*, qui signifie *roi* ; les Persans, pour dire *échec et mat*, se servant de l'expression *schah mât*, le roi est mort.

Il ne paraît pas que les anciens poëmes sanscrits, tels que le *Mahâbhârata* et les *Pourânas*, fassent mention du *tchatouranga*, mais il y est question d'un jeu qu'ils désignent simplement sous le nom d'*akcha*, ou *jeu de dés*, pour lequel on se servait d'un tablier, ou échiquier, et qui offrait un mélange du hasard et des combinaisons. Ce jeu avait, à ce qu'il semble, de l'analogie avec le *trictrac*, dont les Persans attribuent à tort l'invention à Buzurjmihr.

[1] Les deux derniers vers d'un quatrain du poëte indien Bhartrihari, que l'on croit avoir vécu dans le siècle qui a précédé notre ère, renferment une allusion à ce jeu de dés : « Le monde, dit le poëte, est un vaste échiquier sur lequel le Temps joue avec la déesse de la mort ; le jour et la nuit sont leurs dés, et les humains leurs pions. » (Voyez l'édition des *Centuries de Bhartrihari*, publiée par M. de Bohlen, Berlin, 1833, in-4°, p. 61, 116 et 221.)

tan, je ne vous croyais pas si habile.—Sire, répondit la princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devais pas m'en vanter.—Puisque cela est ainsi, reprit le sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince?—Oui, sire, repartit la princesse, je puis lui rendre sa première forme.—Rendez-la-lui donc, interrompit le sultan, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car je veux qu'il soit mon grand visir et qu'il vous épouse.—Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour et cessa de poursuivre l'histoire du second calender. Schahriar, jugeant que la suite ne serait pas moins agréable que ce qu'il avait entendu, résolut de l'écouter le lendemain.

L^e^. NUIT.

Dinarzade, appelant la sultane à l'heure ordinaire, lui dit : Ma sœur, si vous ne dormez pas, racontez-nous de grâce comment la Dame de beauté remit le second calender dans son premier état. Vous allez le savoir, répondit Scheherazade. Le calender reprit ainsi son discours :

La princesse Dame de beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau qui avait des mots hébreux gravés sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite, le sultan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais, et là, nous laissant sous une galerie qui régnait autour, elle s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand cercle et y traça plusieurs mots en caractères arabes anciens et autres qu'on appelle caractères de Cléopâtre [1].

Lorsqu'elle eut achevé et préparé le cercle de la manière qu'elle le souhaitait, elle se plaça et s'arrêta au milieu, où elle fit des adjurations, et elle récita des versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit de sorte qu'il semblait qu'il fût nuit et que la machine du monde allait se dissoudre. Nous nous sentîmes saisir d'une frayeur extrême; et cette frayeur augmenta encore quand nous vîmes tout à coup paraître le génie, fils de la fille d'Eblis, sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

Dès que la princesse aperçut ce monstre, elle lui dit : Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme et tu crois m'épouvanter?—Et toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait et confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire ni faire aucun tort l'un à l'autre?—Ah! maudit, répliqua la princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire.—Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de revenir. En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable et s'avança sur elle pour la dévorer; mais elle, qui était sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu, et en prononçant deux ou trois paroles, elle se changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps.

Les deux parties du lion disparurent, et il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent et livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'un aigle et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant, et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

Quelque temps après qu'ils eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, et il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil était tout hérissé, et qui miaulait d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près et ne lui donna aucun relâche. Le chat, trop pressé, se changea en ver et se trouva près d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui était planté sur le bord d'un canal d'eau assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant, et s'y cacha. La grenade alors s'enfla, devint grosse comme une citrouille, et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour et se rompit en plusieurs morceaux.

[1] Le texte arabe porte *kilaftheriat* (voyez l'édition de M. Habicht, t. I, p. 249, ligne 5), ce que Galland a traduit mal-à-propos par *Cléopâtre*. Le mot *kilaftheriat* paraît être une altération du mot grec *philacterion*, qui servait à désigner chez les anciens les objets employés comme préservatifs contre la malice des méchans. Cette dénomination a été donnée ensuite à un certain genre d'écriture talismanique dont il est souvent question dans les écrits des Orientaux. (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 330.)

Le loup, qui pendant ce temps-là s'était transformé en coq, se jeta sur les grains de la grenade et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous les ailes étendues, en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avait plus de grains. Il en restait un sur le bord du canal, dont il s'aperçut en se retournant. Il y courut vite; mais dans le moment qu'il allait porter le bec dessus, le grain roula dans le canal et se changea en petit poisson. . . . . Mais voilà le jour, sire, dit Scheherazade; s'il n'eût pas si tôt paru, je suis persuadée que votre majesté aurait pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurais raconté. A ces mots, elle se tut, et le sultan se leva rempli de tous ces événemens inouïs qui lui inspirèrent une forte envie et une extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.

LI[e] NUIT.

Dinarzade le lendemain ne craignit pas d'interrompre le sommeil de la sultane. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre le fil de cette merveilleuse histoire, que vous ne pûtes achever hier. Je suis curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses. Scheherazade rappela dans sa mémoire l'endroit où elle en était demeurée, et puis adressant la parole au sultan : Sire, dit-elle, le second calender continua de cette sorte son histoire :

Le coq se jeta dans le canal et se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un et l'autre deux heures entières sous l'eau et nous ne savions ce qu'ils étaient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après nous vîmes le génie et la princesse tout en feu. Ils se lancèrent l'un contre l'autre des flammes par la bouche jusqu'à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent et jetèrent une fumée épaisse et enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raison qu'elle n'embrâsât tout le palais, mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant, car le génie, s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions et nous souffla des tourbillons de feu. C'était fait de nous si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eût obligé par ses cris à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée et le visage gâté, que le chef des eunuques ne fut étouffé et consumé sur le champ, et qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit et ne me rendît borgne. Le sultan et moi nous nous attendions à périr; mais bientôt nous ouïmes crier : Victoire! victoire! et nous vîmes tout à coup paraître la princesse sous sa forme naturelle et le génie réduit en un monceau de cendres [1].

La princesse s'approcha de nous, et, pour ne pas perdre de temps, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune esclave à qui le feu n'avait fait aucun mal. Elle la prit, et après quelques paroles prononcées dessus, elle jeta l'eau sur moi en disant : Si tu es singe par enchantement, change de figure et prends celle d'homme que tu avais auparavant. A peine eut-elle achevé ces mots que je redevins homme tel que j'étais avant ma métamorphose, à un œil près.

Je me préparais à remercier la princesse, mais elle ne m'en donna pas le temps. Elle s'adressa au sultan son père et lui dit : Sire, j'ai remporté la victoire sur le génie, comme votre majesté le peut voir. Mais c'est une victoire qui me coûte cher : il me reste peu de momens à vivre, et vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétré dans ce combat terrible, et je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne serait point arrivé si je m'étais aperçue du dernier grain de la grenade et que je l'eusse avalé comme les autres lorsque j'étais changée en coq. Le génie s'y était réfugié comme en son dernier retranchement, et de là dépendait le succès du combat, qui aurait été heureux et sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu et de combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le

[1] La cinquième nouvelle de la huitième nuit de Straparole offre tant de rapports avec cette partie de l'histoire du second calender, qui renferme le combat de la princesse et du génie, qu'il est impossible de ne pas supposer que l'auteur italien a eu connaissance du conte oriental. Voyez dans les *Facécieuses Nuicts du seigneur Straparole* (t. II, p. 165, 1726, in-12), le conte qui porte le titre suivant : *Denys, apprenty de maistre Lactance, tailleur, ne tient compte d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la science de son maistre. Grande haine naist entr'eux à ceste occasion : enfin Denys dévore son maistre, puis espouse Violante, fille du roy.* Le conte du *Gage touché*, de Lenoble, intitulé *l'Apprenti magicien*, est une imitation de Straparole.

ciel et la terre et en votre présence. Malgré le pouvoir de son art redoutable et son expérience, j'ai fait connaître au génie que j'en savais plus que lui; je l'ai vaincu et réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.

Scheherazade interrompit en cet endroit l'histoire du second calender, et dit au sultan : Sire, le jour, qui paraît, m'avertit de n'en pas dire davantage; mais si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la fin de cette histoire. Schahriar y consentit et se leva, suivant sa coutume, pour aller vaquer aux affaires de son empire.

LII^e^ NUIT.

Quelque temps avant le jour, Dinarzade éveillée appela la sultane : Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie d'achever l'histoire du second calender. Scheherazade prit aussitôt la parole et poursuivit ainsi son conte :

Le calender, parlant toujours à Zobéide, lui dit : Madame, le sultan laissa la princesse Dame de beauté achever le récit de son combat, et quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquait la vive douleur dont il était pénétré : Ma fille, vous voyez en quel état est votre père. Hélas ! je m'étonne que je sois encore en vie ! L'eunuque votre gouverneur est mort, et le prince que vous venez de délivrer de son enchantement a perdu un œil. Il n'en put dire davantage, car les larmes, les soupirs et les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa fille et moi, et nous pleurâmes avec lui.

Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la princesse se mit à crier : Je brûle ! je brûle ! Elle sentit que le feu qui la consumait s'était enfin emparé de tout son corps, et elle ne cessa de crier : Je brûle ! que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres, comme le génie.

Je ne vous dirai pas, madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurais mieux aimé être toute ma vie singe ou chien que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le sultan affligé, au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête et sur la poitrine jusqu'à ce que, succombant à son désespoir, il s'évanouit et me fit craindre pour sa vie.

Cependant les eunuques et les officiers accoururent aux cris du sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa faiblesse. Ce prince et moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en avions : les deux monceaux de cendres en quoi la princesse et le génie avaient été réduits la leur firent assez concevoir. Comme le sultan pouvait à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur eux pour gagner son appartement.

Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le palais et dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princesse Dame de beauté et prit part à l'affliction du sultan. On mena grand deuil durant sept jours; on fit beaucoup de cérémonies; on jetta au vent les cendres du génie; on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux, pour y être conservées, et ce vase fut déposé dans un superbe mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avaient été recueillies.

Le chagrin que conçut le sultan de la perte de sa fille lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avait pas encore entièrement recouvré sa santé qu'il me fit appeler : Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie si vous ne l'exécutez. Je l'assurai que j'obéirais exactement. Après quoi reprenant la parole : J'avais toujours vécu, poursuivit-il, dans une parfaite félicité, et jamais aucun accident ne l'avait traversée; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissais : ma fille est morte, son gouvernenr n'est plus, et ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix, mais retirez-vous incessamment; je périrais moi-même si vous demeuriez ici davantage, car je suis persuadé que votre présence porte malheur : c'est tout ce que j'avais à vous dire. Partez et prenez garde de paraître jamais dans mes états : aucune considération ne m'empêcherait de vous en faire repentir. Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère, et je fus obligé de m'éloigner de son palais.

Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde et ne sachant ce que je deviendrais, avant que de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe et les sourcils, et pris l'habit de calender. Je me mis en chemin en pleurant moins ma misère que la mort des belles princesses que j'avais causée. Je traversai plusieurs pays sans me faire connaître ; enfin je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire présenter au commandeur des croyans et d'exciter sa compassion par le récit d'une histoire si étrange. J'y suis arrivé ce soir, et la première personne que j'ai rencontrée en arrivant, c'est le calender notre frère qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, madame, et pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel.

Quand le second calender eut achevé son histoire, Zobéide, à qui il avait adressé la parole, lui dit : Voilà qui est bien ; allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. Mais, au lieu de sortir, il supplia aussi la dame de lui faire la même grâce qu'au premier calender, auprès de qui il alla prendre place..... Mais sire, dit Scheherazade en achevant ces derniers mots il est jour, et il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer néanmoins que quelque agréable que soit l'histoire du second calender, celle du troisième n'est pas moins belle ; que votre majesté se consulte ; qu'elle voie si elle veut avoir la patience de l'entendre. Le sultan curieux de savoir si elle était aussi merveilleuse que la dernière, se leva résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avait accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIII^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante Dinarzade adressa ces paroles à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie, en attendant le jour, qui paraîtra bientôt, de me raconter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez. — Je voudrais bien, dit alors Schahriar, entendre l'histoire du troisième calender. — Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. Le troisième calender, ajouta-t-elle, voyant que c'était à lui à parler, s'adressant comme les autres à Zobéide, commença son histoire de cette manière :

HISTOIRE DU TROISIÈME CALENDER, FILS DE ROI.

Très-honorable dame, ce que j'ai à vous raconter est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi ont perdu chacun un œil par un pur effet de leur destinée, et moi je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même et cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

Je m'appelle Agib [1], et suis fils d'un roi, qui se nommait Cassib. Après sa mort, je pris possession de ses états, et établis mon séjour dans la même ville où il avait demeuré. Cette ville est située sur le bord de la mer. Elle a un port des plus beaux et des plus sûrs, avec un arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante vaisseaux de guerre toujours prêts à servir dans l'occasion ; pour en équiper cinquante en marchandise et autant de petites frégates légères pour les promenades et les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles provinces composaient mon royaume en terre ferme, avec un grand nombre d'îles considérables, presque toutes situées à la vue de ma capitale.

Je visitai premièrement les provinces ; je fis ensuite armer et équiper toute ma flotte, et j'allai descendre dans mes îles pour me concilier par ma présence le cœur de mes sujets et les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu, j'y retournai, et ces voyages, en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes îles. Pour cet effet je fis équiper dix vaisseaux seulement, je m'embarquai et nous mîmes à la voile.

Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite ; mais la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire et même si furieux que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent et le soleil ayant ramené le beau temps, nous abordâmes à une île, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en mer. Après dix jours de na-

[1] Agib, en arabe, signifie *merveilleux*.

vigation, nous commencions à espérer de voir terre, car la tempête que nous avions essuyée m'avait détourné de mon dessein, et j'avais fait prendre la route de mes états, lorsque je m'aperçus que mon pilote ne savait où nous étions. Effectivement le dixième jour un matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, rapporta qu'à la droite et à la gauche il n'avait vu que le ciel et la mer qui bornassent l'horizon; mais que devant lui, du côté où nous avions la proue, il avait remarqué une grande noirceur.

Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac, et de l'autre se frappant le visage : Ah sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus! personne de nous ne peut échapper du danger où nous nous trouvons, et avec toute mon expérience il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. En disant ces paroles il se mit à pleurer comme un homme qui croyait sa perte inévitable, et son désespoir jeta l'épouvante dans tout le vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avait de se désespérer ainsi. Hélas, sire, me répond-il, la tempête que nous avons essuyée nous a tellement égarés de notre route que demain, à midi, nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'est autre chose que la montagne noire, et cette montagne noire est une mine d'aimant qui, dès à présent, attire toute votre flotte, à cause des clous et des ferremens qui entrent dans la structure des vaisseaux. Lorsque nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'aimant sera si violente que tous les clous se détacheront et iront se coller contre la montagne : vos vaisseaux se dissoudront et seront submergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer à soi et de se fortifier par cette attraction, cette montagne, du côté de la mer, est couverte des clous d'une infinité de vaisseaux qu'elle a fait périr, ce qui conserve et augmente en même temps cette vertu [1].

Cette montagne, poursuivit le pilote, est très-escarpée, et au sommet il y a un dôme de bronze fin, soutenu de colonnes de même métal; au haut du dôme paraît un cheval aussi de bronze, sur lequel est un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, sire, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux et de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit, et qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée.

Le pilote ayant tenu ce discours, se remit à pleurer et ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun, toutefois, ne laissa pas de songer à sa conservation et de prendre pour cela toutes les mesures possibles. Et dans l'incertitude de l'évènement, ils se firent tous héritiers les uns des autres par un testament en faveur de ceux qui se sauveraient.

Le lendemain matin nous aperçûmes à découvert la montagne noire, et l'idée que nous en avions conçue nous la fit paraître plus affreuse qu'elle n'était. Sur le midi nous nous en trouvâmes si près que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avait prédit. Nous vîmes voler les clous et tous les autres ferremens de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent et s'abîmèrent dans le fond de la mer, qui était si haute en cet endroit qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés; mais Dieu eut pitié de moi et permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder dans un endroit où il y avait des degrés pour monter au sommet.

Scheherazade voulait poursuivre ce conte; mais le jour, qui vint à paraître, lui imposa si-

[1] L'incident de la montagne d'aimant, se retrouve dans un poëme en vers allemands intitulé *Histoire du duc Ernest de Bavière*, et qui a pour auteur Henri de Veldeck, poëte qui écrivait à la fin du douzième siècle. (Voyez l'analyse de ce poëme donnée par Weber dans le troisième volume de l'ouvrage intitulé *Metrical romances of the thirteenth, fourteenth and fifteenth centuries*, p. 340.) Le même incident se rencontre encore dans le vieux roman français intitulé *La description, forme, et l'histoire du noble chevalier Berinus et du vaillant et très-chevalereux champion Aigres de l'Aimant, son fils.* (Voyez les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. II, p. 254); dans les *Gestes et faicts merveilleux du noble Huon de Bordeaulx, per de France, duc de Guyenne* (feuillet CXXIX, verso) de l'édition gothique de Jean Bonfons; voyez aussi l'analyse de ce roman par Tressan, dans le t. IV de ses œuvres, p. 211) édit. de 1822, in-8°), et dans l'*Histoire d'Oger le Danois* (chap. XLII; voyez le t. III, p. 480 des œuvres de Tressan.) Le conte de la montagne d'aimant, dont l'origine orientale est incontestable, paraît avoir plu singulièrement aux romanciers du moyen-âge, et les romans que je viens de citer ne sont probablement pas les seuls où cette fiction se rencontre.

lence. Le sultan jugea bien par le commencement que la sultane ne l'avait pas trompé. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.

LIVe NUIT.

Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, si vous ne dormez pas, continuez, je vous en conjure, l'histoire du troisième calender. — Ma chère sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce prince la reprit.

A la vue de ces degrés, dit-il, car il n'y avait pas de terrain à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied et par conséquent se sauver, je remerciai Dieu et invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier était si étroit, si raide et si difficile que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'aurait renversé et précipité dans la mer. Mais enfin, j'arrivai jusqu'au haut sans accident : j'entrai sous le dôme, et, me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avait faite.

Je passai la nuit sous ce dôme; pendant que je dormais, un vénérable vieillard s'apparut à moi et me dit : Écoute, Agib, lorsque tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds; tu y trouveras un arc de bronze et trois flèches de plomb, fabriquées sous certaines constellations pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois flèches contre la statue : le cavalier tombera dans la mer et le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc et les flèches. Cela fait, la mer s'enflera et montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Lorsqu'elle y sera montée, tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec une rame à chaque main. Cet homme sera de bronze, mais différent de celui que tu auras renversé. Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom de Dieu, et te laisse conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi sain et sauf, pourvu que, comme je te l'ai dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage.

Tel fut le discours du vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, et je ne manquai pas de faire ce que le vieillard m'avait commandé. Je déterrai l'arc et les flèches, et les tirai contre le cavalier. A la troisième flèche, je le renversai dans la mer, et le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc et des flèches, et dans cet intervalle, la mer s'enfla peu à peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venait à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédaient conformément au songe que j'avais eu.

Enfin la chaloupe aborda et j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avait été dépeint. Je m'embarquai et me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis et l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour que je vis des îles qui me firent espérer que je serais bientôt hors du danger que j'avais à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défense qui m'avait été faite. Dieu soit béni! dis-je alors, Dieu soit loué!

Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau et je nageai le reste du jour du côté de la terre qui me parut la plus voisine. Une nuit fort obscure succéda, et comme je ne savais plus où j'étais, je nageais à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, et je commençais à désespérer de me sauver, lorsque le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne me jeta sur une plage, où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussitôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît, et la première chose que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit et de l'étendre pour le faire sécher sur le sable, qui était encore échauffé de la chaleur du jour.

Le lendemain le soleil eut bientôt achevé de sécher mon habit. Je le repris et m'avançai pour reconnaître où j'étais. Je n'eus pas marché longtemps que je connus que j'étais dans une petite île déserte fort agréable, où il y avait plusieurs sortes d'arbres fruitiers et sauvages. Mais je remarquai qu'elle était considérablement éloignée de terre, ce qui diminua fort la joie que j'avais d'être échappé à la mer. Néanmoins je me remettais à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçus un petit bâtiment qui venait de terre ferme

à pleines voiles et avait la proue sur l'île où j'étais.

Comme je ne doutais pas qu'il n'y vînt mouiller, et que j'ignorais si les gens qui étaient dessus seraient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvais impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix esclaves qui portaient une pelle et d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marchèrent vers le milieu de l'île, où je les vis s'arrêter et remuer la terre quelque temps, et à leur action il me parut qu'ils levèrent une trappe. Ils retournèrent ensuite au bâtiment, débarquèrent plusieurs sortes de provisions et de meubles, et en firent chacun une charge qu'ils portèrent à l'endroit où ils avaient remué la terre, et ils y descendirent, ce qui me fit comprendre qu'il y avait là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau et en ressortir peu de temps après avec un vieillard qui menait avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très bien fait. Ils descendirent tous où la trappe avait été levée, et quand ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trape, qu'ils l'eurent recouverte de terre et qu'ils reprirent le chemin de l'anse où était le navire, je remarquai que le jeune homme n'était pas avec eux, d'où je conclus qu'il était resté dans le lieu souterrain, circonstance qui me causa un extrême étonnement.

Le vieillard et les esclaves se rembarquèrent, et le bâtiment, remis à la voile, reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvais être aperçu de l'équipage, je descendis de l'arbre et me rendis promptement à l'endroit où j'avais vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en carré, je la levai, et je vis qu'elle couvrait l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis et me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avait un tapis de pied et un sofa garni d'un autre tapis et de coussins d'une riche étoffe, où le jeune homme était assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits et des pots de fleurs qu'il avait près de lui.

Le jeune homme fut effrayé de ma vue. Mais pour le rassurer je lui dis en entrant: Qui que vous soyez, seigneur, ne craignez rien, un roi et un fils de roi tel que je suis n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse et ce que je ne puis concevoir (car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette île), c'est qu'il m'a paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance..... Scheherazade se tut en cet endroit, et le sultan se leva très impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avait ainsi été abandonné dans une île déserte, ce qu'il se promit d'entendre la nuit suivante.

LV^e^ NUIT.

Dinarzade, lorsqu'il en fut temps, appela la sultane : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de reprendre l'histoire du troisième calender. Scheherazade ne se le fit pas répéter, et la poursuivit de cette sorte :

Le jeune homme, continua le troisième calender, se rassura à ces paroles et me pria d'un air riant de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon père est un marchand joaillier qui a acquis de grands biens par son travail et par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'esclaves et de commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des vaisseaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs cours où il fournit les pierreries dont on a besoin.

Il y avait longtemps qu'il était marié sans avoir eu d'enfans, lorsqu'il apprit qu'il aurait un fils dont la vie néanmoins ne serait pas de longue durée, ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma mère lui annonça qu'elle était grosse, et le temps qu'elle croyait avoir conçu s'accordait fort avec le jour du songe de mon père. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, et ce fut une grande joie dans la famille.

Mon père, qui avait exactement observé le moment de ma naissance, consulta les astro-

logues [1] qui lui dirent : Votre fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra risque de perdre la vie et il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce temps-là, ajoutèrent-ils, la statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'aimant aura été renversée dans la mer par le prince Agib, fils du roi Cassib, et que les astres marquent que cinquante jours après, votre fils doit être tué par ce prince.

Comme cette prédiction s'accordait avec le songe de mon père, il en fut vivement frappé et affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation jusqu'à cette présente année, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier que depuis dix jours le cavalier de bronze a été jeté dans la mer par le prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs et causé tant d'alarmes qu'il n'est pas reconnaissable dans l'état où il est.

Sur la prédiction des astrologues, il a cherché les moyens de tromper mon horoscope et de me conserver la vie. Il y a long temps qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours dès qu'il apprendrait que la statue serait renversée. C'est pourquoi, comme il a su qu'elle l'était depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, et il a promis que dans quarante il viendra me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance et je ne crois pas que le prince Agib vienne me chercher sous terre au milieu d'une île déserte. Voilà, seigneur, ce que j'avais à vous dire.

Pendant que le fils du joailler me racontait son histoire, je me moquais en moi-même des astrologues [1] qui avaient prédit que je lui ôterais la vie, et je me sentais si éloigné de vérifier la prédiction qu'à peine eut-il achevé de parler que je lui dis avec transport : Mon cher seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu et ne craignez rien. Comptez que c'était une dette que vous aviez à payer et que vous en êtes quitte dès à présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudraient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des astrologues vous font appréhender. Je vous rendrai pendant ce temps-là tous les services qui dépendront de moi. Après cela je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre père et la vôtre, et quand je serai de retour en mon royaume, je

[1] « La plupart des Asiatiques, dit le célèbre voyageur Bernier, sont tellement infatués de l'astrologie judiciaire qu'ils croient que rien ne se fait ici-bas qui ne soit écrit là-haut (c'est leur façon de parler). Dans toutes leurs entreprises, ils consultent les astrologues. Quand deux armées sont prêtes pour donner bataille, ils se donneront bien de garde de commencer que l'astrologue n'ait pris le sahet, c'est-à-dire qu'il n'ait pris et déterminé le moment qui doit être propice et heureux pour commencer le combat. Ainsi, s'il est question de choisir un général d'armée, de dépêcher un mariage, de commencer un voyage, faire la moindre chose, acheter un esclave, vêtir un habillement neuf, rien de tout cela ne se peut faire sans l'arrêt de monsieur l'astrologue ; ce qui est une gêne incroyable et une coutume qui traîne même avec soi des conséquences si importantes que je ne sais comment elle peut subsister si longtemps, car enfin il faut que l'astrologue ait connaissance de tout ce qui se passe et de tout ce qui s'entreprend, depuis les plus grandes affaires jusqu'aux plus petites. » (*Événemens particuliers des états du mogol*, Paris, 1671, p. 96. Voyez aussi l'*Histoire de Perse*, par Malcolm, t. IV, p. 383, de la traduction française, et les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 365 et suiv.) La croyance à l'astrologie était encore très-répandue en France au dix-septième siècle. La reine Anne d'Autriche fit tirer l'horoscope du dauphin, depuis Louis XIV, par l'astrologue Campanella. (*Mémoires inédits du comte de Brienne*, publiés par Barrière, t. I, p. 42 et 347, notes.)

[1] Le voyageur Bernier, dont je viens de citer plus haut un passage, rapporte que pendant son séjour à la cour du Grand-Mogol, le premier astrologue de l'empereur étant venu à se noyer, cet accident avait un peu décrédité l'astrologie, chacun s'étonnant qu'un homme si expérimenté, qui depuis si longtemps disait la bonne aventure aux autres, n'eût pas su prévoir son malheur. Le spirituel écrivain raconte à cette occasion une anecdote fort plaisante que le lecteur ne sera pas fâché de rencontrer ici. Abbas-le-Grand, roi de Perse, avait fait bêcher et préparer un petit terrain dans l'enceinte de son palais pour en faire un jardin; les arbres étaient prêts, et le jardinier devait les mettre en place le lendemain, lorsque l'astrologue du roi prétendit que les arbres ne réussiraient pas si on ne consultait pas les astres pour prendre le *sahet*, ou moment favorable, pour les planter, et Schah-Abbas y ayant consenti, l'astrologue fit ses calculs et décida que les arbres devaient être plantés à l'heure même, ce qui fut exécuté. Le maître jardinier, qui était absent pendant que tout cela se passait, fut très-étonné, à son retour, de voir sa besogne achevée, et trouvant que cette plantation n'avait pas été faite convenablement, que les arbrisseaux n'étaient pas aux places qu'il leur avait destinées, il les fit tous arracher pour les replanter le lendemain. La nouvelle en fut portée à l'astrologue, qui alla sur-le-champ se plaindre à Schah-Abbas. Le roi fait aussitôt mander le jardinier et lui reproche d'avoir arraché des arbres pour lesquels on avait pris exactement le sahet favorable. Au lieu de chercher à se défendre, le rustaud de jardinier, qui avait un peu de vin de Schiraz dans la tête, se tourne vers l'astrologue, et le regardant de travers : Pardieu, dit-il, tu peux te vanter d'avoir pris pour ces arbres un admirable sahet, astrologue de malheur ! Ils ont été plantés à midi, et ce soir ils ont été arrachés. Quand Schah Abbas entendit ce raisonnement, il se mit à rire, tourna le dos à l'astrologue et se retira. (*Événemens particuliers des états du mogol.*)

n'oublierai point l'obligation que je vous aurai et je tâcherai de vous en témoigner ma reconnaissance de la manière que je le devrai.

Je rassurai par ce discours le fils du joailler et m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étais cet Agib qu'il craignait, et je pris grand soin de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, et je connus que le jeune homme avait beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions : il en avait une si grande quantité qu'il en aurait eu de reste au bout de quarante jours quand il aurait eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes de nous entretenir quelque temps, et ensuite nous nous couchâmes.

Le lendemain à son lever, je lui présentai le bassin et l'eau. Il se lava, je préparai le dîner et le servis quand il en fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous désennuyer non seulement ce jour-là, mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même manière que j'avais apprêté le dîner. Nous soupâmes et nous nous couchâmes comme le jour précédent.

Nous eûmes le temps de contracter amitié ensemble. Je m'aperçus qu'il avait de l'inclination pour moi, et de mon côté j'en avais conçue une si forte pour lui que je me disais souvent à moi-même que les astrologues qui avaient prédit au père que son fils serait tué par mes mains étaient des imposteurs et qu'il n'était pas possible que je pusse commettre une si méchante action. Enfin, madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu souterrain.

Le quarantième arriva. Le matin le jeune homme en s'éveillant me dit avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître : Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour et je ne suis pas mort, grâces à Dieu et à votre bonne compagnie. Mon père ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnaissance et de vous fournir tous les moyens et toutes les commodités nécessaires pour vous en retourner dans votre royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif; je veux me décrasser et changer d'habit pour mieux recevoir mon père.

Je mis de l'eau sur le feu, et lorsqu'elle fut tiède j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans; je le lavai et le frottai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit, que j'avais préparé, et je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé et qu'il eut dormi quelque temps : Mon prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon et du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

De plusieurs melons qui nous restaient, je choisis le meilleur et le mis dans un plat, et comme je ne trouvais pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne savait pas où il y en avait. Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au-dessus de ma tête. Effectivement j'y en aperçus un; mais je me pressai si fort pour le prendre, et dans le temps que je l'avais à la main, mon pied s'embarrassa de sorte dans la couverture, que je tombai et glissai si malheureusement sur le jeune homme que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

A ce spectacle, je poussai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le visage et la poitrine; je déchirai mon habit et me jetai par terre avec une douleur et des regrets inexprimables. Hélas! m'écriai-je, il ne lui restait que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avait cherché un asile, et dans le temps que je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin et que je rends la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je en levant la tête et les mains au ciel, je vous en demande pardon, et si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long temps.

Scheherazade, voyant paraître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le sultan des Indes en fut ému, et se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendrait après cela le calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvait le tirer de peine.

LVI^e^ NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, éveilla la sultane le lendemain. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme. Scheherazade prit aussitôt la parole et parla de cette sorte :

Madame, poursuivit le troisième calender en s'adressant à Zobéide, après le malheur qui venait de m'arriver, j'aurais reçu la mort sans frayeur si elle s'était présentée à moi. Mais le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons.

Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes et ma douleur ne feraient pas revivre le jeune homme, et que, les quarante jours finissant, je pourrais être surpris par son père, je sortis de de cette demeure souterraine et montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée et la couvris de terre.

J'eus à peine achevé que, portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'aperçus le bâtiment qui venait reprendre le jeune homme. Alors, me consultant sur ce que j'avais à faire, je dis en moi-même : Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter et massacrer peut-être par ses esclaves quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment que de m'y exposer.

Il y avait près du lieu souterrain un gros arbre dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai et je ne me fus pas plus tôt placé de manière que je ne pouvais être aperçu, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

Le vieillard et les esclaves débarquèrent bientôt et s'avancèrent vers la demeure souterraine d'un air qui marquait qu'ils avaient quelque espérance; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, et particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre et descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point; leur crainte redouble; ils le cherchent et le retrouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur, car je n'avais pas eu le courage de l'ôter. A cette vue, il poussèrent des cris de douleur qui renouvelèrent la mienne. Le vieillard en tomba évanoui; ses esclaves pour lui donner de l'air l'apportèrent en haut entre leurs bras et le posèrent au pied de l'arbre où j'étais. Mais, malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura longtemps en cet état et leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, et dès que la fosse qu'on lui faisait fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard, soutenu par deux esclaves et le visage baigné de larmes, lui jeta, le premier, un peu de terre, après quoi les esclaves en comblèrent la fosse.

Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé, et embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le vieillard, accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espèce de brancard et transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'île en peu de temps et je le perdis de vue. Le jour, qui éclairait déjà l'appartement du sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, et par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la sultane, qu'il laissa avec Dinarzade.

LVII^e^ NUIT.

Le lendemain avant le jour, Dinarzade adressa ces paroles à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre les aventures du troisième calender. — Hé bien! ma sœur, répondit Scheherazade, vous saurez que ce prince continua de les raconter ainsi à Zobéide et à sa compagnie.

Après le départ, dit-il, du vieillard, de ses esclaves et du navire, je restai seul dans l'île; je passais la nuit dans la demeure souterraine, qui n'avait pas été rebouchée, et le jour je me promenais autour de l'île, et m'arrêtais dans les endroits les plus propres à prendre du repos quand j'en avais besoin.

Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de temps-là, je m'aperçus que la mer diminuait considérablement et que l'île devenait plus grande; il semblait que la terre ferme s'approchait. Effectivement les eaux devinrent si basses qu'il n'y avait plus qu'un petit trajet de mer entre moi et la terre ferme. Je le traversai et n'eus de l'eau presque qu'à mi-jambe. Je marchai si long-temps sur la le sable, que j'en fus très-fatigué. A la fin je gagnai un terrain plus ferme, et j'étais déjà assez éloigné de la mer lorsque je vis fort loin au devant de moi comme un grand feu, ce qui me donna quelque joie. Je trouverai quelqu'un, disais-je, et il n'est pas possible que

ce feu se soit allumé de lui-même. Mais à mesure que je m'en approchais, mon erreur se dissipait, et je reconnus bientôt que ce que j'avais pris pour du feu était un château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisaient paraître de loin comme enflammé.

Je m'arrêtai près de ce château et m'assis, autant pour en considérer la structure admirable que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avais pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritait, quand j'aperçus dix jeunes hommes bien faits, qui paraissaient venir de la promenade. Mais ce qui me parut assez surprenant, ils étaient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnaient un vieillard d'une taille haute et d'un air vénérable.

J'étais étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois et tous privés du même œil. Dans le temps que je cherchais dans mon esprit par quelle aventure ils pouvaient être assemblés, ils m'abordèrent et me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avait amené là. Je leur répondis que mon histoire était un peu longue et que s'ils voulaient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerais la satisfaction qu'ils souhaitaient. Ils s'assirent et je leur racontai ce qui m'était arrivé depuis que j'étais sorti de mon royaume jusqu'alors, ce qui leur causa une grande surprise.

Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer avec eux dans le château. J'acceptai leur offre. Nous traversâmes une infinité de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets fort proprement meublés, et nous arrivâmes dans un grand salon, où il y avait en rond dix petits sophas bleus et séparés, tant pour s'asseoir et se reposer le jour que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond était un onzième sopha moins élevé et de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé, et les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

Comme chaque sopha ne pouvait tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place et ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit : contentez-vous de voir et ne portez pas plus loin votre curiosité.

Le vieillard ne demeura pas longtemps assis. Il se leva et sortit, mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix seigneurs, auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul, à l'exemple des autres, et sur la fin du repas, le même vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

Mon histoire leur avait paru si extraordinaire qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper et elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs faisant réflexion qu'il était tard, dit au vieillard : Vous voyez qu'il est temps de dormir et vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de notre devoir. A ces mots, le vieillard se leva et entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins, l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avait de la cendre, du charbon en poudre et du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble et commencèrent à s'en frotter et barbouiller le visage, de manière qu'ils étaient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer et à se frapper la tête et la poitrine en criant sans cesse : Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches.

Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage et les mains ; ils quittèrent aussi leurs habits, qui étaient gâtés, et en prirent d'autres, de sorte qu'il ne paraissait pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venais d'être spectateur.

Jugez, madame, de la contrainte où j'avais été durant tout ce temps-là. J'avais été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avaient imposé, pour leur faire des questions, et il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'air, et alors je leur dis : Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir : je ne puis l'observer. Vous êtes des gens sages et vous avez tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connaître : néanmoins, je vous ai vu faire des actions dont toutes autres personnes que des insensés ne

peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurais m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendres, de charbon et de noir à noircir, et enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil. Il faut que quelque chose de singulier en soit la cause : c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisais ne me regardaient pas, que je n'y avais pas le moindre intérêt et que je demeurasse en repos.

Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes, et quand la nuit fut venue, après avoir tous soupé séparément, le vieillard apporta encore les bassins bleus ; les jeunes seigneurs se barbouillèrent, ils pleurèrent, se frappèrent et crièrent : Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches. Ils firent, le lendemain et les jours suivans, la même action.

A la fin, je ne pus résister à ma curiosité et je les priai très-sérieusement de la contenter ou de m'enseigner par quel chemin je pourrais retourner dans mon royaume, car je leur dis qu'il ne m'était pas possible de demeurer plus longtemps avec eux et d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

Un des seigneurs me répondit pour tous les autres : Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous et que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. Je leur dis que j'étais résolu à tout événement. Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité : il y va de la perte de votre œil droit. — Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables et que je ne l'imputerai qu'à moi-même.

Il me représenta encore que quand j'aurais perdu un œil, je ne devais point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre était complet et qu'il ne pouvait pas être augmenté. Je leur dis que je me ferais un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux ; mais que si c'était une nécessité, j'étais prêt encore à m'y soumettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitais qu'ils m'accordassent ce que je leur demandais.

Les dix seigneurs, voyant que j'étais inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton, qu'ils égorgèrent, et après lui avoir ôté la peau, ils me présentèrent le couteau dont ils s'étaient servis, et me dirent : Prenez ce couteau, il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous enveloppiez : ensuite nous vous laisserons sur la place, et nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle roc [1], paraîtra dans l'air et, vous prenant pour un mouton, fondra sur vous et vous enlèvera jusqu'aux nues. Mais que cela ne vous épouvante pas : il reprendra son vol vers la terre et vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, et vous développez. Le roc ne vous aura pas plus tôt vu qu'il s'envolera de peur et vous laissera libre. Ne vous arrêtez point, marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de plaques d'or, de grosses émeraudes et d'autres pierreries fines. Présentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, et entrez. Nous avons été dans ce château tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vu ni de ce qui nous est arrivé : vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit, et la pénitence dont vous avez été témoin est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire

[1] Le roc, ou rokh, est un oiseau merveilleux qui n'a jamais existé, selon toute apparence, que dans l'imagination des conteurs arabes, qui lui font jouer un grand rôle dans leurs récits. Buffon l'a fort mal à propos rapporté à l'espèce de vautour appelée condor, dont les proportions, toutes gigantesques qu'elles peuvent être, sont encore fort loin de celles que la fiction donne au roc. Le condor n'a d'ailleurs été observé jusqu'à présent que dans les contrées méridionales de l'Amérique. Marc Pol, qui, bien entendu, n'est que l'écho des récits fabuleux qui avaient cours en Asie au treizième siècle, dit que le roc a la forme de l'aigle, mais qu'il est assez grand et assez fort pour enlever l'éléphant. Parvenu à une grande hauteur, l'oiseau géant laisse tomber l'animal, qui se brise dans la chute, et le roc s'abat pour en faire sa proie. On dit, ajoute le voyageur vénitien, que les ailes étendues occupent un espace de vingt pas de longueur, et que les grandes plumes ont douze pas de long. (Voyez les *Voyages de Marc Pol*, édition de la société de géographie, p. 470 de la rédaction latine.)

de chacun de nous en particulier est remplie d'aventures extraordinaires et on en ferait un gros livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage.

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte et dit au sultan des Indes : Comme ma sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plus tôt que de coutume, je commençais à craindre d'ennuyer votre majesté ; mais voilà le jour qui paraît à propos et m'impose silence. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avait fait.

LVIII^e^ NUIT.

Dinarzade ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente : elle ne laissa pas néanmoins d'appeler la sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de continuer l'histoire du troisième calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le calender à Zobéide :

Madame, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau du mouton, saisi du couteau qui m'avait été donné, et après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place et se retirèrent dans leur salon. Le roc, dont ils m'avaient parlé ne fut pas longtemps à se faire voir : il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, et me transporta au haut d'une montagne[1].

Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau, je fendis la peau, me développai et parus devant le roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçut. Ce roc est un oiseau blanc d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse : pour sa force, elle est telle qu'il enlève les éléphans dans les plaines et les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

Dans l'impatience que j'avais d'arriver au château, je ne perdis point de temps et je pressai si bien le pas qu'en moins d'une demi-journée je m'y rendis, et je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avait dépeint.

La porte était ouverte ; j'entrai dans une cour carrée et si vaste qu'il y avait autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal et d'aloès, et une d'or, sans compter celles de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisaient aux appartemens d'en haut, et d'autres encore que je ne voyais pas. Les cent que je dis donnaient entrée dans des jardins ou des magasins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermaient des choses surprenantes à voir.

Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand salon où étaient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite que l'imagination même ne saurait aller au-delà. Elles étaient habillées très-magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble sitôt qu'elles m'aperçurent, et, sans attendre mon compliment, elles me dirent avec de grandes démonstrations de joie : Brave seigneur, soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, et une d'entre elles prenant la parole pour les autres : Il y a longtemps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous : votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous.

Après beaucoup de résistance de ma part, elle me forcèrent de m'asseoir dans une place

[1] Le poëme allemand intitulé *Histoire du duc Ernest de Bavière*, et que j'ai déjà eu occasion de citer (voyez ci-dessus, p. 82), présente un incident tout à fait semblable à celui-ci. Le duc Ernest, après son naufrage contre la montagne d'aimant, est jeté sur une côte couverte de débris et d'ossemens humains. Tous les jours le duc voit mourir un des hommes de sa suite, et leurs corps sont emportés par des griffons. Un des compagnons du duc, ayant observé cette circonstance et ayant trouvé des peaux de buffle dans la carcasse d'un vaisseau naufragé, conçoit le moyen d'échapper à la mort qui les menace. Il se fait coudre, ainsi que le duc, dans une de ces peaux de buffle, et les griffons qui surviennent les saisissent entre leurs serres et les emportent dans leur nid. (Weber, *Metrical romances*, t. III, p. 340.)

Benjamin de Tudèle, dans la relation de ses voyages en Orient, composée par lui à son retour en 1173, fait un récit entièrement semblable touchant la manière dont les navigateurs, qui vont au pays de Sin, se font transporter à terre par des griffons. (Voyez la *Collection des Voyages en Asie*, par Bergeron, t. I, p. 55 et 56.) Il n'est pas impossible que cette fable soit venue à la connaissance du poëte allemand Henry de Veldeck, qui écrivait une vingtaine d'années après le voyageur juif.

Dans les *Gestes et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaulx*, le héros du roman, après avoir échoué contre la montagne d'aimant, se fait transporter par un griffon au moyen d'une ruse semblable à celle que mentionnent Benjamin de Tudèle et Henry de Veldeck. (Feuillet CXLVIII de l'édition gothique de Jean Bonfons. Voyez la page 219 du t. IV des *OEuvres de Tressan*, édit. de 1822 in-8°.)

Enfin le récit du calender offre aussi quelque analogie avec le procédé par lequel Sindbad se tire de l'île déserte dans son second voyage. Voyez encore les *Aventures de Mazen* dans les contes supplémentaires.

un peu élevée au-dessus des leurs, et comme je témoignais que cela me faisait de la peine : C'est votre place, me dirent-elles, vous êtes de ce moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandemens.

Rien au monde, madame, ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude et me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportèrent tout ce qui était nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là me servirent une collation magnifique, et d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux, et tout cela s'exécutait sans confusion, avec un ordre, une union admirable, et des manières dont j'étais charmé. Je bus et mangeai ; après quoi toutes les dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage. Je leur fis un détail de mes aventures qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit.

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, sa sœur lui en demanda la raison. Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la sultane ; pourquoi ne m'avez-vous pas plus tôt éveillée ? Le sultan, à qui l'arrivée du calender au palais des quarante belles dames promettait d'agréables choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la sultane.

LIX^e^ NUIT.

Dinarzade ne fut pas plus diligente cette nuit que la dernière, et il était presque jour lorsqu'elle dit à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie de m'apprendre ce qui se passa dans le beau château où vous nous laissâtes hier. — Je vais vous le dire, répondit Scheherazade, et s'adressant au sultan : Sire, poursuivit-elle, le prince calender reprit sa narration dans ces termes :

Lorsque j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante dames, quelques-unes de celles qui étaient assises le plus près de moi demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il était nuit, se levèrent pour aller quérir des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour ; mais elles les disposaient avec tant de symétrie qu'il semblait qu'on n'en pouvait moins souhaiter.

D'autres dames servirent une table de fruits secs, de confitures et d'autres mets propres à boire, et garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins et de liqueurs, et d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, et nous y demeurâmes assez longtemps : celles qui devaient jouer des instrumens et les accompagner de leurs voix se levèrent et firent un concert charmant. Les autres commencèrent une espèce de bal et dansèrent deux à deux, les unes après les autres, de la meilleure grâce du monde.

Il était plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des dames prenant la parole, me dit : Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui : il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé, mais avant de vous y retirer, choisissez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, et la menez coucher avec vous. Je répondis que je me garderais bien de faire le choix qu'elles me proposaient ; qu'elles étaient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrais pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

La même dame qui m'avait parlé reprit : Nous sommes très-persuadées de votre honnêteté et nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient ; mais que cette discrétion ne vous arrête pas : nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses, car nous sommes convenues que tous les jours nous aurions l'une après l'autre le même honneur, et qu'au bout des quarante jours ce sera à recommencer. Choisissez-donc librement et ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos, dont vous avez besoin.

Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portait la parole pour les autres, elle me donna la sienne et on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, et les autres dames se retirèrent dans les leurs..... Mais il est jour, sire, dit Scheherazade au sultan, et votre majesté voudra bien me permettre de laisser le prince calender avec sa dame. Schahriar ne répondit

rien, mais il dit en lui-même en se levant : Il faut avouer que le conte est parfaitement beau : j'aurais le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin.

LX^e^ NUIT.

Dinarzade, sur la fin de la nuit suivante, ne manqua pas d'adresser ces paroles à la sultane : « Si vous ne dormez pas, ma sœur, je vous prie de nous raconter la suite de la merveilleuse histoire du troisième calender. — Très-volontiers, répondit Scheherazade, voici de quelle manière le prince en reprit le fil :

J'avais, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement, toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le bonjour et me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes et me rendirent malgré moi tous les services dont on y a besoin, et lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit, qui était encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque toujours à table, et quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Enfin, madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre, et que pendant tout ce temps-là, cette vie voluptueuse ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

Au bout de l'année (rien ne pouvait me surprendre davantage), les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaieté ordinaire et de me demander comment je me portais, entrèrent un matin dans mon appartement les joues baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : Adieu ! cher prince, adieu ! il faut que nous vous quittions.

Leurs larmes m'attendrirent ; je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction et de cette séparation dont elles me parlaient : Au nom de Dieu, mes belles dames, ajoutai-je, apprenez-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler ou si mon secours vous est inutile. Au lieu de me répondre précisément : Plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vu, ni connu ; plusieurs cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous visiter, mais pas un n'avait cette grâce, cette douceur, cet enjouement et ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrons vivre sans vous. En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. Mes aimables dames, repris-je, de grâce ne me faites pas languir davantage, dites-moi la cause de votre douleur. — Hélas ! répondirent-elles, quel autre sujet serait capable de nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous ? Peut-être ne vous reverrons-nous jamais ! Si pourtant vous le vouliez bien et si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne serait pas impossible de nous rejoindre. — Mesdames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites ; je vous prie de me parler plus clairement.

— Eh bien ! dit l'une d'elles, pour vous satisfaire, nous vous dirons que nous sommes toutes princesses, filles de rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vu, mais au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, ce qu'il ne nous est pas permis de révéler ; après quoi nous revenons dans ce château. L'année finit hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui ; c'est ce qui fait le sujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laisserons les clés de toutes choses, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi contenter votre curiosité et adoucir votre solitude pendant notre absence ; mais, pour votre bien et pour notre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or [1]. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais, et la crainte que nous en avons augmente notre douleur. Nous espérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos et du bonheur de votre vie ; prenez-y garde, si vous cédiez à votre indiscrète curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute et de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien

[1] Il n'est pas besoin de faire remarquer le rapport que présente ici le conte oriental avec celui de *Barbe Bleue*.

la clé de la porte d'or avec nous, mais ce serait faire une offense à un prince tel que vous, que de douter de sa discrétion et de sa retenue.

Scheherazade voulait continuer, mais elle vit paraître le jour. Le sultan, curieux de savoir ce que ferait le calender seul dans le château après le départ des quarante dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.

LXI^e NUIT.

L'officieuse Dinarzade s'étant réveillée assez longtemps avant le jour, appela la sultane : Si vous ne dormez pas ma sœur, lui dit-elle, songez qu'il est temps de raconter au sultan, notre seigneur, la suite de l'histoire que vous avez commencée. Scheherazade, alors s'adressant à Schahriar, lui dit : Sire, votre majesté saura que le calender poursuivit ainsi son histoire :

Madame, dit-il, le discours de ces belles princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causerait beaucoup de peine, et je les remerciai des bons avis qu'elles me donnaient. Je les assurai que j'en profiterais et que je ferais des choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des dames d'un si rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres; je les embrassai toutes l'une après l'autre; elles partirent ensuite, et je restai seul dans le château.

L'agrément de la compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaisirs m'avaient tellement occupé durant l'année, que je n'avais pas eu le temps ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvaient être dans ce palais enchanté. Je n'avais pas même fait attention à mille objets admirables que j'avais tous les jours devant les yeux, tant j'avais été charmé de la beauté des dames et du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ, et, quoique leur absence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allais passer un siècle sans elles.

Je me promettais bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avaient donné de ne pas ouvrir la porte d'or; mais comme à cela près il m'était permis de satisfaire ma curiosité, je pris la première des clés des autres portes, qui étaient rangées par ordre.

J'ouvris la première porte et j'entrai dans un jardin fruitier, auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui lui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre religion nous promet après la mort puisse le surpasser. La symétrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissait ma vue. Je ne dois pas négliger, madame, de vous faire remarquer que ce jardin délicieux était arrosé d'une manière fort singulière; des rigoles, creusées avec art et proportion, portaient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avaient besoin pour pousser leurs premières feuilles et leurs fleurs; d'autres en portaient moins à ceux dont les fruits étaient déjà noués; d'autres encore moins à ceux où ils grossissaient; d'autres n'en portaient que ce qu'il en fallait précisément à ceux dont le fruit avait acquis la grosseur convenable et n'attendait plus que sa maturité; mais cette grosseur surpassait de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles, enfin, qui aboutissaient aux arbres dont le fruit était mûr, n'avaient d'humidité que ce qui était nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre.

Je ne pouvais me lasser d'examiner et d'admirer un si beau lieu, et je n'en serais jamais sorti si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avais point vues. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles; je fermai la porte et ouvris celle qui suivait.

Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'était pas moins singulier dans son genre. Il renfermait un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avait besoin. La rose, le jasmin, la violette, le narcisse, l'hyacinthe, l'anémone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lys et une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissent ailleurs qu'en différens temps, s'y trouvaient là fleuries toutes à la fois, et rien n'était plus doux que l'air qu'on respirait dans ce jardin.

J'ouvris la troisième porte, je trouvai une volière très-vaste. Elle était pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage était de sandal et de

bois d'aloès; elle renfermait une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes et d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avais entendu parler de ma vie. Les vases où était leur grain et leur eau étaient de jaspe ou d'agate la plus précieuse.

D'ailleurs, cette volière était d'une grande propreté; à voir sa capacité, je jugeais qu'il ne fallait pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle était: personne toutefois n'y paraissait, non plus que dans les jardins où j'avais été, dans lesquels je n'avais pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue.

Le soleil était déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchaient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avais vu le jour précédent avait été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande cour environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description pour éviter la prolixité.

Ce bâtiment avait quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnait entrée dans un trésor, et de ces trésors il y en avait plusieurs qui valaient mieux que les plus grands royaumes. Le premier contenait des monceaux de perles [1], et, ce qui passe toute croyance, les plus précieuses, qui étaient grosses comme des œufs de pigeon, surpassaient en nombre les médiocres; dans le second trésor il y avait des diamans, des escarboucles et des rubis; dans le troisième des émeraudes; dans le quatrième de l'or en lingots; dans le cinquième du monnayé; dans le sixième de l'argent en lingots; dans les deux suivans du monnayé. Les autres contenaient des améthystes, des chrysolithes, des topazes, des opales, des turquoises, des hyacinthes et toutes les autres pierres fines que nous connaissons, sans parler de l'agate, du jaspe, de la cornaline et du corail, dont il y avait un magasin rempli non-seulement de branches, mais même d'arbres entiers.

Rempli de surprise et d'admiration, je m'écriai, après avoir vu toutes ces richesses: Non, quand tous les trésors de tous les rois de l'univers seraient assemblés en un même lieu, ils n'approcheraient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses!

Je ne m'arrêterai point, madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares et précieuses que je vis les jours suivans: je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt dix-neuf portes et admirer tout ce qui s'offrit à ma vue. Il ne restait plus que la centième porte, dont l'ouverture m'était défendue.

Le jour, qui vint éclairer l'appartement du sultan des Indes, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette histoire faisait trop de plaisir à Schahriar pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain. Ce prince se leva dans cette résolution.

LXII[e] NUIT.

Dinarzade, qui ne souhaitait pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvaient être renfermées sous la clé de la centième porte, appela la sultane de très-bonne heure. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie d'achever la surprenante histoire du troisième calender. — Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade:

J'étais, dit-il, au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avais pu

[1] Une des opinions répandues en Orient sur la formation des perles mérite d'être mentionnée. « Suivant les auteurs orientaux, tous les ans, le seizième jour du mois de Nisan, les huîtres à perle s'élèvent de la surface de la mer et entr'ouvrent leur coquille de nacre pour recevoir une douce pluie ou rosée qui tombe du ciel à cette époque, et dont les gouttes, se coagulant, forment ensuite des perles.» (*contes du Cheikh el Mohdy*, traduits par M. Marcel, t. III, p. 404, note.)

Cette croyance fabuleuse a fourni au poëte Saadi le sujet d'une fable de son *Bostan*, que M. Marcel a traduite en vers, et dont Langlès avait déjà donné la traduction dans ses *Contes, Fables et Sentences, tirés de différens auteurs arabes et persans*, Paris, 1788, in-8°, p. 36. Le quatrain suivant du poëte indien Bhartrihari, qui vivait dans le siècle qui a précédé notre ère, donne à penser que c'est dans l'Inde qu'il faut chercher l'origine de cette fiction.

« Une goutte d'eau, dit le poëte, lorsqu'elle tombe sur un fer chaud, s'évapore et disparaît; placée sur une feuille de lotus, elle brille comme une pierre précieuse. Au moment propice, qu'elle tombe dans une coquille nacrée, elle devient une perle. De même les hommes s'abaissent, restent dans un état moyen ou s'élèvent en raison de la société qu'ils fréquentent.» (Voyez l'édition des *Centuries de Bhartrihari*, publiées en sanscrit et en latin, par M. de Bohlen, Berlin, 1833, in-4°, p. 46 et 104.)

ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devais avoir, je serais aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que je suis le plus malheureux. Elles devaient arriver le lendemain, et le plaisir de les revoir devait servir de frein à ma curiosité; mais par une faiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

J'ouvris la porte fatale que j'avais promis de ne pas ouvrir, et je n'eus pas avancé le pied pour entrer qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins, je revins à moi, et au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur. Je n'en fus plus incommodé.

Je trouvai un lieu vaste, bien voûté et dont le pavé était parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif avec des bougies allumées qui rendaient l'odeur d'aloès et d'ambre gris, y servaient de lumière, et cette illumination était encore augmentée par des lampes d'or et d'argent remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeurs.

Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près: je trouvai qu'il avait une selle et une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent; que son auge d'un côté était remplie d'orge mondée et de sesame [1], et de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride et le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai et voulus le faire avancer; mais comme il ne branlait pas, je le frappai d'une houssine que j'avais ramassée dans son écurie magnifique. Mais à peine eut-il senti le coup qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible; puis étendant des ailes, dont je ne m'étais point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme, et malgré la frayeur dont j'étais saisi, je ne me tenais point mal. Il reprit ensuite son vol vers la terre et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où, sans me donner le temps de mettre pied à terre, il me secoua si violemment qu'il me fit tomber en arrière, et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

Voilà de quelle manière je devins borgne, et je me souvins bien alors de ce que m'avaient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol et disparut. Je me relevai, fort affligé du malheur que j'avais cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil, qui me faisait beaucoup de douleur. Je descendis et me trouvai dans un salon qui me fit connaître par les dix sofas disposés en rond, et un autre moins élevé au milieu, que ce château était celui d'où j'avais été enlevé par le roc [1].

[1] Le sésame oriental est une plante qui croît naturellement dans l'Inde, à Ceylan et au Japon, et qui a passé en Perse, en Égypte, en Turquie, dans les îles de la Grèce, en Italie, en Amérique, aux Antilles. On retire de ses graines une huile d'une saveur douce, agréable et qui se conserve longtemps sans rancir.

[1] L'extrait suivant d'un des épisodes du recueil sanscrit intitulé *Vrihat-Kathâ* prouvera que l'histoire du troisième calender est en partie empruntée aux Indiens.

Une jeune princesse, ennemie du mariage, déclare, pour repousser les prétendans, qu'elle n'épousera qu'un homme de classe sacerdotale ou de la classe militaire, qui aura vu une ville dont on ne connaît que le nom et qui s'appelle la *Ville d'or*. Un jeune brâhmane, nommé Saktidéva, se met en tête d'y parvenir. Après plusieurs courses infructueuses, Saktidéva s'embarque pour une île où il espère obtenir des renseignemens sur la ville d'or. Au milieu du trajet, le vaisseau rencontre un figuier immense s'élevant du centre d'un tourbillon; il fait naufrage en dépit de tous les efforts des matelots, et notre aventurier se sauve comme Ulysse, en grimpant sur une des branches de l'arbre.

Le soir, une volée de grands oiseaux, appelés garouras, vient s'abattre sur le figuier pour y passer la nuit. Le lendemain matin, Saktidéva se hisse sur le dos d'un de ces oiseaux, qui prend son vol et le transporte justement dans un magnifique jardin de la ville d'or. En descendant de sa monture ailée, Saktidéva apprend, avec autant de surprise que de joie, quel est le lieu où il se trouve, et que cette ville est la résidence de la princesse Tchandraprabhâ, qui appartient à la race des Vidyâdharîs ou Sylphides. On le présente à la princesse, qui apprend au jeune homme que c'est par suite de l'imprécation d'un brâhmane irrité qu'elle et les femmes qui l'entourent ont été forcées de quitter la forme céleste pour revêtir un corps humain, et que la déesse Ambikâ lui avait annoncé qu'elle épouserait un mortel. En conséquence elle offre sa main à Saktidéva, qui l'accepte avec empressement. La Sylphide s'éloigne avec ses compagnes pour aller demander le consentement de son père, et laisse le jeune homme maître du palais, en lui recommandant seulement de ne pas monter sur la terrasse du centre. La curiosité l'emporte, il monte sur la terrasse, et, en la parcourant, il arrive jusqu'à une grande pièce d'eau près de laquelle se trouve un un magnifique cheval sellé et harnaché. L'animal paraît si doux que la fantaisie prend à Saktidéva de le monter; mais à peine est-il en selle, que le cheval fait un bond qui précipite l'imprudent au fond de la pièce d'eau. Lorsqu'il en sort, il est tout étonné de se retrouver dans sa ville natale. (*Quarterly oriental magazine* de Calcutta, janvier et juin 1825.)

Un conte, fondé sur la même donnée, se retrouve encore dans l'*Hitopadésa* (voyez la traduction anglaise de Wilkins, p. 129) et dans la rédaction arabe du *Livre de Sendabad*, dont M. Jonathan Scott a donné la traduction en anglais sous le titre d'*Histoire du roi, de son fils, de sa favorite et des visirs.* (Voyez p. 116 du recueil intitulé *Tales, Anecdotes and Let-*

Les dix jeunes seigneurs borgnes n'étaient pas dans le salon. Je les y attendis, et ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir ni de la perte de mon œil. Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions. Mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. — J'aurais tort de vous en accuser, leur répondis-je; je me suis attiré moi-même et je m'en impute toute la faute. —Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé nous est arrivé ausssi. Nous avons goûté toute sorte de plaisirs pendant une année entière, et nous aurions continué de jouir du même bonheur si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons et dont nous ne savons pas quelle sera la durée, mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous et vous en allez à la cour de Bagdad, vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. Ils m'enseignèrent la route que je devais tenir et je me séparai d'eux.

Je me fis raser en chemin la barbe et les sourcils et pris l'habit de calender. Il y a long-temps que je marche. Enfin je suis arrivé aujourd'hui en cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces calenders mes confrères, tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé.

Le troisième calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéide prit la parole, et s'adressant à lui et à ses confrères : Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. Mais l'un d'entre eux lui répondit : Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité et de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs, qui n'ont pas encore parlé. Alors la dame se tournant du côté du calife, du visir Giafar et de Mesrour, qu'elle ne connaissait pas pour ce qu'ils étaient, leur dit : C'est à vous à me raconter votre histoire, parlez.

Le grand visir Giafar, qui avait toujours porté la parole, répondit encore à Zobéide : Madame, pour vous obéir, nous n'avons qu'à répéter ce que nous vous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des marchands de Moussoul, et nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession, chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régalés de mets délicats et de vins exquis, a fait venir des danseurs et des danseuses, avec des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisions tous ensemble a attiré le guet, qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés ; mais comme il était déjà tard et que la porte de notre khan était fermée, nous ne savions où nous retirer. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, et que nous ayons entendu qu'on se réjouissait chez vous. Cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, madame, le compte que nous avons à rendre pour obéir à vos ordres.

Zobéide, après avoir écouté ce discours, semblait hésiter sur ce qu'elle devait dire. De quoi les calenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avait eue pour eux. Eh bien ! leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce, mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement et que vous vous retirerez où il vous plaira. Zobéide ayant donné cet ordre d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie, le calife, le visir, Mesrour, les trois calenders et le porteur sortirent sans répliquer, car la présence des sept esclaves armés les tenait en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison et que la porte fut fermée, le calife dit aux calenders, sans leur faire connaître qui il était : Et vous, seigneurs, qui êtes étrangers et nouvellement arrivés en cette ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas jour encore ? — Seigneur, lui répondirent-ils, c'est ce qui nous embarrasse.

ters, from the Arabic and the Persian, Shrewsbury, 1800, in-8°.

— Suivez-nous, reprit le calife, nous allons vous tirer d'embarras. Après avoir achevé ces paroles, il parla au grand visir et lui dit : Conduisez-les chez vous, et demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs histoires; elles méritent d'avoir place dans les annales de mon règne.

Le visir Giafar emmena avec lui les trois calenders; le porteur se retira dans sa maison, et le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha, mais il ne put fermer les yeux, tant il avait l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avait vues et entendues. Il était surtout fort en peine de savoir qui était Zobéide, quel sujet elle pouvait avoir de maltraiter les deux chiennes noires, et pourquoi Amine avait le sein meurtri. Le jour parut qu'il était encore occupé de ces pensées. Il se leva et se rendit dans la chambre où il tenait son conseil et donnait audience. Il s'assit sur son trône.

Le grand visir arriva peu de temps après et lui rendit ses respects à son ordinaire : Visir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement ne sont pas fort pressantes; celle des trois dames et des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces dames et amenez en même temps les calenders. Partez et souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour.

Le visir, qui connaissait l'humeur vive et bouillante de son maître, se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames et leur exposa d'une manière très-honnête l'ordre qu'il avait de les conduire au calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'était passé chez elles.

Les dames se couvrirent de leurs voiles et partirent avec le visir, qui prit en passant chez lui les trois calenders, qui avaient eu le temps d'apprendre qu'ils avaient vu le calife et qu'ils lui avaient parlé sans le connaître. Le visir les mena au palais et s'acquitta de sa commission avec tant de diligence que le calife en fut fort satisfait. Ce prince, pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étaient présens, fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisait à son appartement, et retint près de lui les trois calenders, qui firent assez connaître par leurs respects qu'ils n'ignoraient pas devant qui ils avaient l'honneur de paraître.

Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté et leur dit : Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en marchand, je vais sans doute vous alarmer; vous craindrez de m'avoir offensé et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment; mais rassurez-vous : soyez persuadées que j'ai oublié le passé et que je suis même très-content de votre conduite. Je souhaiterais que toutes les dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étais alors marchand de Moussoul, mais je suis à présent Haroun Alraschid, le cinquième calife de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes et vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices.

Quoique le calife eût prononcé ces paroles très distinctement et que les trois dames les eussent entendues, le visir Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter... Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour : si votre majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. Le sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conterait l'histoire de Zobéide, qu'il n'avait pas peu d'envie d'entendre.

LXIII^e^ NUIT.

Ma chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, si vous ne dormez pas, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéide, car cette dame la raconta sans doute au calife. — Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. Dès que le prince l'eut rassurée par le discours qu'il venait de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandait :

HISTOIRE DE ZOBÉIDE.

Commandeur des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à votre majesté est une

des plus surprenantes dont on ait jamais ouï parler. Les deux chiennes noires et moi sommes trois sœurs nées d'une même mère et d'un même père, et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes.

Les deux dames qui demeurent avec moi et qui sont ici présentes sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine, l'autre s'appelle Safie et moi Zobéide.

Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avait laissé fut partagé entre nous également, et lorsque ces deux dernières sœurs eurent touché leur portion, elles se séparèrent et allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui vivait encore et qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenait, mes deux aînées, car je suis la cadette, se marièrent, suivirent leurs maris et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avait de biens et de meubles, et avec l'argent qu'il en put faire et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en bonne chère et en débauche tout son bien et celui que ma sœur lui avait apporté. Ensuite, se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier et la chassa.

Elle revint à Bagdad, non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage. Elle vint se réfugier chez moi dans un état si digne de pitié qu'elle en aurait inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvait attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyais dans une si malheureuse situation : elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari et l'indigne traitement qu'il lui avait fait. Je fus touchée de son malheur et j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits et lui dis : Ma sœur, vous êtes mon aînée et je vous regarde comme ma mère. Pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même.

Nous demeurâmes toutes deux et vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avait traitée de la même sorte; je la reçus avec la même amitié.

Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étaient à charge, me dirent qu'elles étaient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avaient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvaient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté; que mon bien suffisait pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition. Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela était, je vous avoue que j'en serais fort étonnée. Après l'expérience que vous avez du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible.

Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avaient pris la résolution de se remarier, elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois et me faire mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. Vous êtes notre cadette, me dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison et nous regarder comme vos esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute.—Mes chères sœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation : revenez et jouissez avec moi de ce que j'ai. Je les embrassai et nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

Il y avait un an que nous vivions dans une union parfaite, et voyant que Dieu avait béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avais fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable et nous sortîmes bientôt du golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes

la route des Indes, et après vingt jours de navigation nous vîmes terre. C'était une montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une ville de grande apparence. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port et nous y jetâmes l'ancre.

Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner : je me fis débarquer seule et j'allai droit à la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis et d'autres qui étaient debout avec un bâton à la main. Mais ils avaient tous l'air si hideux que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étaient immobiles et qu'ils ne remuaient pas même les yeux, je me rassurai, et m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étaient pétrifiés.

J'entrai dans la ville et passai par plusieurs rues où il y avait des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes, mais ils étaient tous sans mouvement et pétrifiés. Au quartier des marchands, je trouvai la plupart des boutiques fermées, et j'aperçus dans celles qui étaient ouvertes des personnes aussi pétrifiées. Je jetai la vue sur les cheminées, et n'en voyant pas sortir la fumée, cela me fit juger que tout ce qui était dans les maisons, de même que ce qui était dehors, était changé en pierre.

Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or et dont les deux battans étaient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paraissait devant, et l'on voyait une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnait en ce pays-là. Mais, fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusque-là dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière, et ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout et les autres assis ou à demi couchés.

Je traversai une grande cour où il y avait beaucoup de monde. Les uns semblaient aller et les autres venir, et néanmoins ils ne bougeaient de leur place, parce qu'ils étaient pétrifiés comme ceux que j'avais déjà vus. Je passai dans une seconde cour, et de celle-là dans une troisième; mais ce n'était partout qu'une solitude, et il y régnait un silence affreux.

M'étant avancée dans une quatrième cour, j'y vis en face un très-beau bâtiment dont les fenêtres étaient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'était l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avait dans une salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-richement meublée, où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je connus que c'était la reine à une couronne d'or qu'elle avait sur la tête et à un collier de perles très rondes et plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, il me parut qu'on ne pouvait rien voir de plus beau.

J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre, et surtout le tapis de pied, les coussins et le sofa, garni d'une étoffe des Indes à fond d'or avec des figures d'hommes et d'animaux en argent d'un travail admirable.

Scheherazade aurait continué de parler; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le sultan fut charmé de ce récit. Il faut, dit-il en se levant, que je sache à quoi aboutira cette pétrification d'hommes étonnante.

LXIV^e^ NUIT.

Dinarzade, qui avait pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéide, ne manqua pas d'appeler la sultane avant le jour : Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de nous apprendre ce que vit encore Zobéide dans ce palais singulier où elle était entrée. — Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame continua de raconter son histoire au calife :

Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée je passai dans plusieurs autres appartemens et cabinets propres et magnifiques qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avait un trône d'or massif, élevé de quelques degrés et enrichi de grosses émeraudes enchassées, et sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatait une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partait de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendait, je montai et, avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait que je n'y remarquai nul défaut. Il

brillait tellement que je ne pouvais en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

Il y avait au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avait quelqu'un de vivant dans ce superbe palais, car je ne pouvais croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler rendait inestimable[1].

Comme toutes les portes étaient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avais déjà vus. J'allai jusqu'aux offices et aux garde-meubles, qui étaient remplis de richesses infinies, et je m'occupai si fort de toutes ces merveilles que je m'oubliai moi-même. Je ne pensais plus à mon vaisseau ni à mes sœurs, je ne songeais qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchait, et son approche m'avertissant qu'il était temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étais venue; mais il ne me fut pas aisé de le trouver. Je m'égarai dans les appartemens, et me retrouvant dans la grande chambre où étaient le trône, le lit, le gros diamant et les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit et de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si désert, et ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

Il était environ minuit lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisait l'Alcoran de la même manière et du ton que nous avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai aussitôt, et prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendais la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvais douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, et regardant par une fente, il me parut que c'était un oratoire. En effet il y avait comme dans nos temples une niche qui marquait où il fallait se tourner pour faire la prière, des lampes suspendues et allumées, et deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumés de même.

Je vis aussi un petit tapis étendu de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus et faire la prière [1]. Un jeune homme de bonne mine, assis sur ce tapis, récitait avec grande attention l'Alcoran qui était posé devant lui sur un petit pupitre. A cette vue, ravie d'admiration, je cherchais en mon esprit comment il se pouvait faire qu'il fût le seul vivant dans une ville où tout le monde était pétrifié, et je ne doutais pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très-merveilleux.

Comme la porte n'était que poussée, je l'ouvris; j'entrai, et, me tenant debout devant la niche, je fis cette prière à haute voix : Louange à Dieu, qui nous a favorisées d'une heureuse navigation. Qu'il nous fasse la grâce de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée

[1] Je trouve un grand rapport entre cet incident de l'histoire de Zobéide et le conte suivant, qui est tiré du livre intitulé *Gesta Romanorum*, vaste répertoire de légendes, de contes et de fables, que l'on croit avoir été rédigé vers le milieu du quatorzième siècle.

Il y avait à Rome une statue qui tenait la main droite étendue, et sur le doigt du milieu on lisait : « Frappez là. » Pendant longtemps personne ne put découvrir le sens de cette inscription mystérieuse. A la fin, certain clerc étant venu voir la statue, remarqua, lorsque le soleil brillait derrière elle, à midi, la place de l'ombre du doigt portant l'inscription. Il prit aussitôt une houe, se mit à creuser et finit par trouver un immense escalier par lequel il descendit sous terre à une grande profondeur, et qui le conduisit à un palais magnifique. Dans une salle de ce palais, il aperçut un roi et une reine assis à une table et entourés d'une foule de courtisans richement vêtus ; mais personne ne parlait. Dans un coin il aperçut une énorme escarboucle qui éclairait tout l'appartement. Dans le coin opposé était la statue d'un homme tenant un arc et prêt à décocher sa flèche. Sur le front de cette statue était écrit : « Personne ne peut éviter mon dard, pas même cette brillante escarboucle. » Dans une autre chambre, il vit de très-belles femmes travaillant au métier, dans le plus profond silence. Il entra ensuite dans une écurie, où il vit de magnifiques chevaux richement caparaçonnés; mais tous ceux qu'il touchait lui semblaient pétrifiés. Il parcourut ainsi tous les appartemens, qui excitèrent son admiration, et revint dans la première salle afin de retrouver son chemin. Il réfléchit alors que l'on n'ajouterait pas foi au récit de toutes ces merveilles s'il n'apportait pas avec lui quelque preuve. Il prit en conséquence sur la principale table une coupe et un couteau d'or massif, et les mit dans son sein. Aussitôt la statue décocha sa flèche, qui alla frapper l'escarboucle et la brisa en mille morceaux. La plus brillante clarté fit place à d'épaisses ténèbres, et le pauvre clerc ne pouvant plus retrouver son chemin au milieu de l'obscurité, mourut misérablement. (Voyez la dissertation de Warton sur les *Gesta Romanorum*, p. CCXVI; l'*History of fiction* de Dunlop, t. II, p. 179, et la traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, par le rév. Ch. Swan, Londres, 1824, in-12, t. II, p. 87.) Warton, dans sa dissertation, remarque qu'une histoire semblable est racontée comme étant arrivée au pape Gerbert ou Silvestre II, qui mourut en 1003, et que le chroniqueur anglais Malmesbury, qui vivait dans la première moitié du douzième siècle, est le plus ancien écrivain qui la rapporte.

[1] Les musulmans se servent pour faire leur prière d'un petit tapis qui n'est destiné qu'à cet usage.

en notre pays. Ecoutez-moi, Seigneur, et exaucez ma prière.

Le jeune homme jeta les yeux sur moi et me dit : Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes et ce qui vous a amenée dans cette ville désolée. En récompense je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitans de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable.

Je lui racontai en peu de mots d'où je venais, ce qui m'avait engagée à faire ce voyage et de quelle manière j'avais heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avait faite, et je lui témoignai combien j'étais frappée de la désolation affreuse que j'avais remarquée dans tous les endroits par où j'avais passé.

Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. A ces mots il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux et le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, et je lui trouvai tant de grâce et de beauté que je sentis des mouvemens que je n'avais jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, et avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connaître les sentimens qu'il m'avait inspirés : Aimable seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que j'attends l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en votre ville, et ma curiosité ne saurait être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit et dit à Schahriar : Sire, votre majesté ne s'aperçoit peut être pas qu'il est jour. Si je continuais de parler, j'abuserais de votre attention. Le sultan se leva, résolu d'entendre la nuit suivante la suite de cette merveilleuse histoire.

LXV^e^ NUIT.

Si vous ne dormez pas, ma sœur, s'écria Dinarzade le lendemain avant le jour, je vous prie de reprendre l'histoire de Zobéide et de nous raconter ce qui se passa entre elle et le jeune homme vivant qu'elle rencontra dans ce palais dont vous nous avez fait une si belle description.—Je vais vous satisfaire, répondit la sultane. Zobéide poursuivit son histoire dans ces termes :

Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connaissance du vrai Dieu par la prière que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur et de sa puissance. Je vous dirai que cette ville était la capitale d'un puissant royaume dont le roi mon père portait le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitans de la ville et tous ses autres sujets étaient mages, adorateurs du feu et de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

Quoique né d'un père et d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savait l'Alcoran par cœur et l'expliquait parfaitement bien. Mon prince, me disait-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnaître et d'en adorer d'autres. Elle m'apprit à lire en arabe, et le livre qu'elle me donna pour m'exercer fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, et elle m'en inspirait tout l'esprit à l'insu de mon père et de tout le monde. Elle mourut, mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avais besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, et j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

Il y a trois ans et quelques mois qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la ville si distinctement que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit : Habitans, abandonnez le culte de Nardoun et du feu; adorez le Dieu unique qui fait miséricorde.

La même voix se fit ouïr trois années de suite, mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à trois ou quatre heures du matin, tous les habitans généralement furent changés en pierre en un instant, chacun dans l'état et la posture où il se trouva.

Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais, et la reine ma mère eut une pareille destinée.

Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible : depuis ce temps-là je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais, et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma consolation ; je lui en rends des grâces infinies, car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse.

Tout ce récit et particulièrement ces derniers mots achevèrent de m'enflammer pour lui. Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la providence qui m'a attirée dans votre port pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le vaisseau sur lequel je suis venu peut vous persuader que je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant commandeur des croyans, le vicaire du grand prophète que vous reconnaissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Bagdad et il ne sera pas plus tôt informé de votre arrivée en sa capitale qu'il vous fera connaître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service et vous en pouvez disposer absolument. Il accepta l'offre et nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

Dès que le jour parut nous sortîmes du palais et nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avait empêché de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire et le sujet de la désolation d'une si belle ville.

Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avais apportées et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais en pierreries, en or et en argent. Nous laissâmes les meubles et une infinité de pièces d'orfévrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous aurait fallu plusieurs vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. A l'égard des provisions, il nous en restait encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il était jour. Elle cessa de parler, et le sultan se leva sans rien dire, mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'histoire de Zobéide et de ce jeune prince conservé si miraculeusement.

LXVI[e] NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade, impatiente de savoir quel serait le succès de la navigation de Zobéide, appela la sultane. Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, poursuivez de grâce l'histoire d'hier. Dites-nous si le jeune prince et Zobéide arrivèrent heureusement à Bagdad.—Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade. Zobéide reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au calife :

Sire, dit-elle, le jeune prince, mes sœurs et moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble. Mais, hélas! notre union ne dura pas longtemps. Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi, et me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisaient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrais pour mon époux. Ensuite, me tournant vers le prince, je lui dis : Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble esclave, pour vous rendre mes services et vous reconnaître pour le maître absolu de mes volontés.—Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais pour moi je vous déclare fort sérieusement devant mesdames vos sœurs que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma

dame et ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avaient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

Nous étions dans le golfe Persique et nous approchions de Balsora, où avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérais que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormais, mes sœurs prirent leur temps et me jetèrent à la mer. Elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau, et par bonheur ou plutôt par miracle je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paraissait terre autant que l'obscurité me permettait de la distinguer. Effectivement je gagnai une plage, et le jour me fit connaître que j'étais dans une petite île déserte, située environ à vingt mille de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil, et en marchant je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce, ce qui me donna quelque espérance que je pourrais conserver ma vie.

Je me reposais à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long qui s'avançait vers moi en se démenant à droite et à gauche et tirant la langue. Cela me fit juger que quelque mal le pressait. Je me levai, et m'apercevant qu'il était suivi d'un autre serpent plus gros qui le tenait par la queue et faisait ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié : au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard près de moi ; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent : je le frappai à la tête et l'écrasai. L'autre, se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes et s'envola. Je le regardai longtemps dans l'air comme une chose extraordinaire ; mais l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit et je m'endormis.

A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire qui avait des traits vifs et agréables et qui tenait à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis à mon séant et lui demandai qui elle était. Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi il n'y a pas long-temps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnaître le service important que vous m'avez rendu qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs, et pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes qui sont fées comme moi : nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad ; après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Mais ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai.

A ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avait été chargé. Avant que de me quitter elle me livra les deux chiennes et me dit : Sous peine d'être changée comme elles en chienne, je vous ordonne de la part de celui qui confond les mers de donner toutes les nuits cent coups de fouet à chacune de vos sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre personne et contre le jeune prince qu'elles ont noyé. Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterais son ordre [1].

Depuis ce temps-là, je les ai traitées chaque nuit, à regret, de la manière dont votre majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur et de répugnance je m'acquitte d'un si cruel devoir, et vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le récit de son histoire.

Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le calife fit prier par son grand visir l'agréable Amine de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle était marquée de cicatrices. . . . . Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour et je ne dois pas arrêter davantage votre majesté. Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avait à raconter ferait le dénoûment des précédentes, dit en lui même : Il faut que je me donne le plaisir tout entier. Il

[1] L'histoire de Zobéide n'est pas sans quelque ressemblance avec une des histoires précédentes, *celle du vieillard et des deux chiens noirs*. Celle qui est intitulée histoire d'*Abdallah, fils de Fazl, et de ses frères*, dans les *Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. de Hammer (voyez la traduction française de M. Trébutien, t. III, p. 187), ne se compose presque que d'incidens empruntés aux deux contes du recueil traduit par Galland.

se leva et résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

LXVII^e NUIT.

Dinarzade souhaitait passionnément d'entendre l'histoire d'Amine; c'est pourquoi, s'étant réveillée longtemps avant le jour, elle dit à la sultane : Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, apprenez-moi, je vous en conjure, pourquoi l'aimable Amine avait le sein tout couvert de cicatrices. — J'y consens, répondit Scheherazade, et pour ne pas perdre le temps, vous saurez qu'Amine, s'adressant au calife, commença son histoire dans ces termes :

HISTOIRE D'AMINE.

Commandeur des croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont votre majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur, je vous dirai que ma mère ayant pris une maison pour passer son veuvage en son particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon père m'avait laissé, à un des plus riches héritiers de cette ville.

La première année de notre mariage n'était pas écoulée que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari, qui montait à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisait de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les premiers six mois de mon deuil [1] furent passés, je me fis faire dix habits différens d'une si grande magnificence qu'ils revenaient à mille sequins chacun, et je commençai au bout de l'année à les porter.

Un jour que j'étais seule, occupée à mes affaires domestiques, on me vint dire qu'une dame demandait à me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'était une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre et me dit en demeurant sur ses genoux : Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connaissance en cette ville : cela nous donne de la confusion, car nous voudrions faire connaître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance que nous ne sommes pas des inconnues et que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation que les dames de notre pays connaîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur. Mais, hélas! si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous : nous ne savons à qui nous adresser.

Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas : je veux bien vous faire le plaisir que vous me

[1] Les usages relatifs au deuil ont subi, à ce qu'il paraît, des variations en Orient et ne sont point les mêmes dans tous les pays, ce qui explique les contradictions apparentes des différens témoignages sur ce sujet. La couleur noire était autrefois chez les Arabes musulmans celle du deuil, et on rapporte à cette occasion que les descendans d'Abbas commencèrent à prendre des vêtemens noirs lorsque Merwan, dernier calife de la race des Ommiades, eut fait mourir l'imam Ibrahim, fils de Mohammed, à cause de ses prétentions au califat. Ils prirent alors des vêtemens noirs comme marque de la tristesse que cette mort leur causait, et cette couleur devint le signe distinctif de leur parti. (*Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I^er, p. 51, 2^e édition.) Autrefois, à la mort des sultans ottomans toute la cour portait pendant trois jours des habits de camelot noir ou brun et un turban couvert d'une mousseline noire. Cet usage fut aboli sous le règne d'Ibrahim I^er. (*Tableau de l'empire Ottoman* par M. Mouradgea d'Ohsson, t. II, p. 333, 334, et t. IV, p. 164.) Aujourd'hui, d'après le témoignage de Niebuhr et de Burckardt, qui ont voyagé en Égypte et en Arabie, le deuil est généralement hors d'usage pour les hommes parmi les musulmans. En Égypte les femmes le portent dans l'intérieur des maisons; leur costume de deuil consiste à se teindre les mains en bleu, et à se couvrir la tête avec un voile noir; quelquefois elles mettent une jupe et même une chemise de cette couleur. (Voyez, dans le *Journal des Savans* de mars 1830, un article de M. de Sacy sur le voyage de Burckardt.)

Le bleu foncé ou peut-être plutôt le noir était autrefois en Perse la couleur consacrée aux habits de deuil, et l'usage de cette sombre couleur paraît s'être conservé jusqu'à présent. Le poëte Saadi, dans son Gulistan, désigne le noir comme étant la couleur des habits de deuil, et le témoignage du voyageur Morier permet de croire que la même couleur est encore aujourd'hui l'emblème de la tristesse. (Voyez *le second voyage en Perse*, t. I^er, p. 131 et 387 de la *traduction française*.) Il est probable cependant que l'usage à cet égard est loin d'être général et qu'il a varié, car Chardin, dans son voyage (t. VI, p. 491, édition de Langlès), contredit formellement le voyageur anglais : « Le deuil, dit-il, dure quarante jours au plus. Il ne consiste point à porter des habits noirs (le noir étant chez les Orientaux une couleur détestable qu'ils appellent la *couleur du diable*, disant qu'*un vêtement tout noir est un appareil infernal*) : il consiste à jeter des cris, à être assis immobile, à demi vêtu d'une robe brune ou pâle, à se refuser l'aliment huit jours durant, comme pour dire qu'on ne veut plus vivre. »

demandez. Dites-moi où il faut que j'aille, je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. La vieille dame, transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds que je ne le fus à l'en empêcher. Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes et comblera votre cœur de satisfaction de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine, il suffira que vous veniez avec moi sur le soir à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous revoir.

Aussitôt qu'elle m'eut quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisait davantage, avec un collier de grosses perles, des bracelets, des bagues et des pendans d'oreilles de diamans les plus fins et les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devait arriver.

La nuit commençait à paraître lorsque la vieille dame arriva chez moi d'un air qui marquait beaucoup de joie. Elle me baisa la main et me dit : Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voilà prête à vous servir de guide. Nous partîmes aussitôt ; elle marcha devant moi, et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large, nouvellement balayée et arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui était au-dessus de la porte en lettres d'or : *C'est ici la demeure éternelle des plaisirs et de la joie.* La vieille dame frappa et l'on ouvrit à l'instant.

On me conduisit au fond de la cour dans une grande salle, où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au devant de moi, et après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle sur un sofa où il y avait un trône d'un bois précieux rehaussé de diamans : Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des noces, mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes : il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté que son sort dépend de vous et qu'il sera très-malheureux si vous n'avez pitié de lui. Il sait le rang que vous tenez dans le monde, et je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prières, madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme.

Depuis la mort de mon mari je n'avais pas encore eu la pensée de me remarier, mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, la jeune dame frappa des mains : un cabinet s'ouvrit aussitôt, et il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux et qui avait tant de grâce que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi et je connus par l'entretien que nous eûmes que son mérite était encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avait dit.

Lorsqu'elle vit que nous étions contens l'un de l'autre, elle frappa des mains une seconde fois, et un cadi [1] entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avait amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi fut que je ne me ferais point voir ni ne parlerais à aucun homme qu'à lui, et il me jura qu'à cette condition j'aurais tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière : ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avais été invitée seulement.

Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour faire cette emplette. Il me l'accorda, et je pris pour m'accompagner la vieille dame dont j'ai déjà parlé, qui était de la maison, et deux de mes femmes esclaves.

Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit : Ma bonne maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connais ici : il en a de toutes sortes, et sans vous fatiguer de courir de

[1] Le cadi, ou cadhi, est chez les musulmans un juge investi du pouvoir de prononcer sur les causes civiles et même sur les points de la religion, sauf appel au mufti, qui est le souverain juge en cette matière. C'est du mot *cadi* joint à l'article *al* que s'est formé le mot *alcade*, qui a passé de la langue espagnole dans la nôtre.

boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis et lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille voulait que je lui fisse la demande moi même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage était de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, et que je ne devais pas y contrevenir.

Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréé plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimait. Il répondit à la vieille : Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent; mais je lui en ferai un présent si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il était bien hardi de me faire cette proposition. Mais, au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandait n'était pas une chose fort importante ; qu'il ne s'agissait point de parler, mais seulement de présenter la joue et que ce serait une affaire bientôt faite. J'avais tant d'envie d'avoir l'étoffe que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant afin qu'on ne me vît pas, et je me dévoilai ; mais, au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang.

La douleur et la surprise furent telles que j'en tombai évanouie, et je demeurai assez longtemps en cet état pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue tout ensanglantée : la vieille dame et mes femmes avaient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut ne s'aperçût de rien et crût que ce n'était qu'une faiblesse qui m'avait prise.

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles, aperçut le jour et se tut. Le sultan trouva ce qu'il venait d'entendre assez extraordinaire, et se leva fort curieux d'en apprendre la suite.

LXVIII^e NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade s'étant réveillée appela la sultane. Si vous ne dormez pas, ma sœur, lui dit-elle, je vous prie de vouloir bien continuer l'histoire d'Amine.— Voici comme cette dame la reprit, répondit Scheherazade.

La vieille qui m'accompagnait, poursuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'était arrivé, tâcha de me rassurer : Ma bonne maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon : je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand parce qu'il est de mon pays, et je ne l'aurais jamais cru capable d'une si grande méchanceté ; mais ne vous affligez pas : ne perdons point de temps, retournons au logis, je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement qu'il n'y paraîtra pas la moindre marque. Mon évanouissement m'avait rendue si faible qu'à peine pouvais-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis ; mais je tombai une seconde fois en faiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède ; je revins à moi et me mis au lit.

La nuit venue, mon mari arriva. Il s'aperçut que j'avais la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avais. Je répondis que c'était un mal de tête, et j'espérais qu'il en demeurerait là ; mais il prit une bougie et voyant que j'étais blessée à la joue : D'où vient cette blessure ? me dit-il. Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvais me résoudre à lui avouer la chose : faire cet aveu à un mari me paraissait choquer la bienséance. Je lui dis que comme j'allais acheter une étoffe de soie avec la permission qu'il m'en avait donnée, un porteur chargé de bois avait passé si près de moi dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avait fait une égratignure au visage, mais que c'était peu de chose.

Cette raison mit mon mari en colère : Cette action, dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs et de les faire tous pendre. Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : Seigneur, je serais fâchée qu'on fît une si grande injustice ; gardez-vous bien de la commettre : je me croirais indigne de pardon si j'avais causé ce malheur.—Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure.

Je lui repartis qu'elle m'avait été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne ; qu'il venait derrière moi, la tête

tournée d'un autre côté; que son âne m'avait poussée si rudement que j'étais tombée et que j'avais donné de la joue contre du verre. Cela étant, dit alors mon mari, le soleil ne se lèvera pas demain que le visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. — Au nom de Dieu, seigneur, interrompis-je, je vous supplie de leur pardonner : ils ne sont pas coupables. — Comment donc! madame, dit-il, que faut-il que je croie? Parlez, je veux apprendre de votre bouche la vérité.—Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement et je suis tombée : voilà le fait.

A ces dernières paroles mon époux perdit patience. Ah! s'écria-t-il, c'est trop longtemps écouter des mensonges! En disant cela, il frappa des mains et trois esclaves entrèrent. Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. Les esclaves exécutèrent son ordre, et comme l'un me tenait par la tête et l'autre par les pieds, il commanda au troisième d'aller prendre un sabre. Et quand il l'eut apporté : Frappe, lui dit-il ; coupe-lui le corps en deux et va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur et qui me manquent de foi. Comme il vit que l'esclave ne se hâtait pas d'obéir : Frappe donc, continua-t-il : qui t'arrête? qu'attends-tu?

—Madame, me dit alors l'esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête et regardant mon époux tendrement : Hélas! lui dis-je, en quel état me voilà réduite : il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours! Je voulais poursuivre, mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux : au contraire il me fit des reproches, à quoi il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prières, mais il ne les écouta pas et il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment la vieille dame qui avait été nourrice de mon époux entra et se jetant à ses pieds pour tacher de l'apaiser : Mon fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri et élevé, je vous conjure de m'accorder sa grâce. Considérez que l'on tue celui qui tue et que vous allez flétrir votre réputation et perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante! Elle prononça ces paroles d'un air si touchant et elle les accompagna de tant de larmes qu'elles firent une forte impression sur mon époux.

Hé bien! dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous je lui donne la vie; mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. A ces mots, un esclave par son ordre me donna de toute sa force sur les côtes et sur la poitrine tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevait la peau et la chair, que j'en perdis connaissance. Après cela il me fit porter par les mêmes esclaves, ministres de sa fureur, dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher et de sortir, je voulus retourner à la maison de mon premier mari; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux, dans l'excès de sa colère, ne s'était pas contenté de la faire abattre, il avait fait même raser toute la rue où elle était située. Cette violence était sans doute inouïe; mais contre qui aurais-je fait ma plainte? L'auteur avait pris des mesures pour se cacher, et je n'ai pu le connaître. D'ailleurs, quand je l'aurais connu, ne voyais-je pas bien que le traitement qu'on me faisait partait d'un pouvoir absolu? Aurais-je osé m'en plaindre[1]?

Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zobéide, qui vient de raconter son histoire à votre majesté, et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire et m'exhorta à la supporter patiemment. Voilà quel est le monde, dit-elle; il nous ôte ordinairement nos biens, ou nos amis, ou nos amans, et souvent le tout ensemble. En même temps, pour me prouver ce qu'elle me disait, elle me raconta la perte du jeune prince causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avaient été changées en chiennes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui

[1] *L'histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue*, publiée par M. Caussin de Perceval dans sa continuation des *Mille et une Nuits* (t. VIII. p. 79), ainsi que *l'Histoire du Fou* dans le supplément publié en anglais par M. Jonathan Scott, sont fondées sur le même incident que l'histoire d'Amine.

s'était retirée chez elle après la mort de notre mère.

Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a longtemps que nous menons cette vie tranquille, et comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier et les fis apporter par un porteur homme d'esprit et d'humeur agréable que nous retînmes pour nous divertir. Trois calenders survinrent au commencement de la nuit et nous prièrent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent, et après les avoir fait asseoir à notre table, ils nous régalaient d'un concert à leur mode lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'étaient trois marchands de Moussoul de fort bonne mine, qui nous demandèrent la même grâce que les calenders : nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent ni les uns ni les autres. Néanmoins, quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les en punir, nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur histoire et nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite et à les priver de la retraite qu'ils nous avaient demandée.

Le calife Haroun Alraschid fut très-content d'avoir appris ce qu'il voulait savoir et témoigna publiquement l'admiration que lui causait tout ce qu'il venait d'entendre. . . . . Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, qui commence à paraître, ne me permet pas de raconter à votre majesté ce que fit le calife pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. Schahriar, jugeant que la sultane achèverait la nuit suivante l'histoire des cinq dames et des trois calenders, se leva et lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

LXIX^e^ NUIT.

Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria Dinarzade avant le jour, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme et ce que devinrent les trois calenders. — Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. Alors, adressant son discours à Schahriar, elle poursuivit dans ces termes :

Sire, le calife, ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur et de sa générosité aux calenders princes et faire sentir aussi aux trois dames des effets de sa bonté. Sans se servir du ministère de son grand visir, il dit lui-même à Zobéide : Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent et qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette fée, ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état?

— Commandeur des croyans, répondit Zobéide, j'ai oublié de dire à votre majesté que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurais besoin de sa présence, et qu'alors si je voulais seulement brûler deux brins de ses cheveux, elle serait à moi dans le moment, quand elle serait au delà du mont Caucase. — Madame, reprit le calife, où est ce paquet de cheveux? Elle repartit que depuis ce temps-là elle avait eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet elle le tira, et ouvrant un peu la portière qui la cachait, elle le lui montra. Eh bien, répliqua le calife, faisons venir ici la fée : vous ne sauriez l'appeler plus à propos, puisque je le souhaite.

Zobéide y ayant consenti, on apporta du feu et Zobéide mit dessus tout le paquet de cheveux [1]. A l'instant même, le palais s'ébranla et la fée parut devant le calife sous la figure d'une dame habillée très-magnifiquement. Commandeur des croyans, dit-elle à ce prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre m'a rendu un service important; pour lui en marquer ma reconnaissance, je l'ai

[1] Cette manière d'évoquer les fées et les génies est ordinaire dans les contes orientaux. Plus loin, dans l'histoire du prince Beder, c'est en brûlant des parfums que la reine Gulnare fait venir ses parens. Dans le recueil intitulé *Behar-Danisch*, l'oiseau fabuleux nommé Simorgh, dont le prince Ferokhfal a sauvé les petits d'un serpent qui voulait les dévorer, détache de son aile une plume et la présente au prince en lui disant de jeter cette plume dans le feu lorsqu'il aura besoin de son assistance. (*Bahar-Danush*, translated by Jonathan Scott, t. III, p. 104.) Je retrouve une circonstance analogue chez le conteur Straparole qui ainsi que je l'ai déjà dit, a fait plus d'un emprunt aux traditions orientales. Dans le second conte de la troisième nuit, un faucon génie à qui un jeune homme nommé Livoret sauve la vie en le tirant d'un fleuve dont le courant l'emportait, tire deux plumes de son aile, en lui disant qu'il lui suffira de ficher ces deux plumes sur le bord du fleuve pour le voir accourir à son secours. (Voyez les *Facécieuses nuicts de Straparole*, t. 1^er^, p. 200, édition de 1726, in-12.)

vengée de la perfidie de ses sœurs en les changeant en chiennes ; mais si votre majesté le désire, je vais leur rendre leur figure naturelle.

— Belle fée, lui répondit le calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir : faites-leur cette grâce, après cela je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence ; mais auparavant j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci : obligez-moi de me nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine et qui fait tort à mon autorité ne soit pas venue jusqu'à moi.

—Pour faire plaisir à votre majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état, je guérirai la dame de ses cicatrices, de manière qu'il ne paraîtra pas que jamais elle ait été frappée, et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi.

Le calife envoya quérir les deux chiennes chez Zobéide, et lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avait demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife : Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présentement qui est l'époux inconnu que vous cherchez : il vous appartient de fort près, puisque c'est le prince Amin [1], votre fils aîné, frère du prince Mamoun [2], son cadet. Étant devenu passionnément amoureux de cette dame sur le récit qu'on lui avait fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa. A l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est excusable en quelque façon. La dame son épouse avait eu un peu trop de facilité, et les excuses qu'elle lui avait apportées étaient capables de faire croire qu'elle avait fait plus de mal qu'il n'y en avait. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. En achevant ces paroles, elle salua le calife et disparut.

Ce prince, rempli d'admiration et content des changemens qui venaient d'arriver par son moyen, fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit premièrement appeler le prince Amin son fils, lui dit qu'il savait son mariage secret et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le calife déclara ensuite qu'il donnait son cœur et sa main à Zobéide, et proposa les trois autres sœurs aux trois calenders fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnaissance. Le calife leur assigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Bagdad : il les éleva aux premières charges de son empire et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Bagdad, appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage, et le fameux calife Haroun Alraschid, en faisant le

[1] Amin succéda à son père Haroun Alraschid en l'année 193 de l'hégire (809 de J.-C.) A peine fut-il sur le trône qu'il s'abandonna sans réserve à ses passions dominantes, celle du vin et des femmes, et se livra à des actes impolitiques qui dénotaient son incapacité. La révolte de son frère Mamoun, révolte qu'il avait provoquée par une injuste spoliation, ne put pas le tirer de ses habitudes de molesse et d'insouciance. Lorsqu'on lui apprit que le général de son frère venait l'assiéger dans Bagdad, il s'amusait à pêcher à la ligne. « Ne me troublez pas, dit-il au messager, car mon affranchi a déjà pris deux poissons et je n'en ai pas pris un seul. » Pendant le siége, l'ennemi s'étant emparé d'un poste important, les généraux du calife vinrent l'inviter à prendre les armes, et le trouvèrent engagé dans une partie d'échecs qu'il refusa de quitter parce qu'il allait, disait-il, faire son adversaire échec et mat. Après la prise de Bagdad, Amin fut assassiné par l'ordre d'un des généraux de Mamoun. Il était âgé de vingt-huit ans et en avait régné cinq.

[2] Mamoun l'un des plus célèbres califes de la dynastie des Abbassides, succéda en l'année 198 de l'hégire (813 de J.-C.) à son frère Amin, et occupa le trône pendant plus de vingt ans. Ce prince dont les auteurs orientaux célèbrent peut-être avec trop d'emphase la clémence, la justice et la libéralité, doit sans doute sa renommée à son zèle pour les sciences et les lettres et aux encouragemens qu'il accorda à ceux qui les cultivaient. Mamoun réunissait à grands frais les manuscrits les plus rares et les plus célèbres, en grec, en syriaque et hébreu, et les faisait traduire en arabe. Il attirait à Bagdad par ses bienfaits les astronomes, les médecins et les savans distingués de tous les pays; il les traitait avec la plus grande bienveillance et assistait fréquemment à leurs leçons, à leurs expériences et à leurs entretiens. De belles observations astronomiques et trigonométriques furent faites sous son règne et par ses ordres. Il est pénible d'être forcé d'ajouter que Mamoun troubla la tranquillité de son règne par des querelles théologiques. Renouvelant une hérésie en horreur aux musulmans orthodoxes, il ordonna par une loi de reconnaître que l'Alcoran n'était point éternel, mais qu'il avait été créé. Plein d'une vénération portée à l'excès pour la mémoire d'Ali gendre de Mahomet, il alla jusqu'à vouloir rendre le califat à ses descendans, en déclarant pour son successeur l'iman Ali Riza, et ordonna de substituer le costume vert des Alides au costume noir des Abbassides. Ces mesures impolitiques occasionnèrent des troubles. Mamoun mourut en l'année 218 de l'hégire (833 de J.-C.), à l'âge de 48 ans.

bonheur de tant de personnes qui avaient éprouvé des disgrâces incroyables, s'attira mille bénédictions.

Il n'était pas jour encore lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avait été tant de fois interrompue et continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainsi, adressant la parole au sultan, elle lui dit :

HISTOIRE DE SINDBAD LE MARIN [1].

Sire, sous le règne de ce même calife Haroun Alraschid dont je viens de parler, il y avait à Bagdad un pauvre porteur qui se nommait Hindbad. Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, il portait une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il était fort fatigué du chemin qu'il avait déjà fait et qu'il lui en restait encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnait un doux zéphir et dont le pavé était arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un lieu plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit, car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloès et de pastilles qui sortait par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevait d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instrumens accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisaient sentir lui firent juger qu'il y avait là quelque festin et qu'on s'y réjouissait. Il voulut savoir qui demeurait en cette maison qu'il ne connaissait pas bien parce qu'il n'avait pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques, qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appelait le maître de cet hôtel : Hé quoi ! lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? Le porteur, qui avait ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paraissait aussi heureuse qu'il trouvait la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel et dit assez haut pour être entendu : Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi : je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux, et j'ai bien de la peine à me nourrir moi et ma famille de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir.

Il était encore occupé de ses tristes pensées lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui et qui, le prenant par le bras, lui dit : Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXXe NUIT.

Sire, votre majesté peut aisément s'imaginer que Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisait. Après le discours qu'il venait de tenir, il avait sujet de craindre

[1] Le roman des *Voyages de Sindbad*, qu'il ne faut pas confondre avec le recueil de contes intitulé *Livre de Sendabad*, forme un ouvrage isolé qui ne faisait pas, dans l'origine, partie des *Mille et une Nuits*, et n'y a été réuni que plus tard. Ce roman se distingue d'ailleurs de ce dernier recueil en ce que les fictions qu'il renferme ne sont point en général de l'invention du narrateur, mais bien plutôt fondées sur les faits merveilleux renfermés dans les relations des voyageurs musulmans, et sur des contes traditionnels qui avaient cours en Asie au moyen âge, comme le prouvent les récits de Mandeville et de Marc Pol. On ne sait point à quelle époque a été composé ce roman. L'auteur fait vivre Sindbab sous le règne du calife Haroun Alraschid, mais il est probable que la relation de ses prétendues aventures n'a été composée qu'un ou deux siècles au moins après ce monarque.

Les *Voyages de Sindbad* ont fourni à Richard Hole le sujet d'une dissertation curieuse, mais qui pèche quelquefois par le défaut de critique ; elle porte le titre suivant : *Remarks on the Arabian Nights' Entertainments, in which the origin of Sindbad's voyages and other oriental fictions is particularly considered*, London, 1797, in-8°. M. Walckenaer a composé, sur les questions géographiques que soulève le récit de l'aventurier arabe, un mémoire publié en 1832 dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (t. Ier de l'année, p. 5-27). Langlès a donné en 1814 une édition du texte arabe, avec une traduction française et des notes en grande partie empruntées à la dissertation de Richard Hole.

que Sindbad ne l'envoyât quérir pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvait abandonner sa charge au milieu de la rue. Mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendrait garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il était chargé que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle où il y avait bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyait à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche [1], et derrière lui était debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage était Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher, et, après l'avoir fait asseoir à sa droite, lui servit à manger lui-même et lui fit donner à boire d'un excellent vin dont le buffet était abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeaient plus, prit la parole, et s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommait et quelle était sa profession. Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. — Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir; mais je souhaiterais d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. Sindbad, avant que de se mettre à table, avait entendu tout son discours par une fenêtre, et c'était ce qui l'avait obligé à le faire appeler.

A cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête et repartit : Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avait mis en mauvaise humeur et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. — Oh ! ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains, mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez sans doute que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis. Désabusez-vous : je ne suis parvenu à un état si heureux qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux de corps et d'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, mes seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidèle ; je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre.

Comme Sindbad voulait raconter son histoire particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avait laissée dans la rue au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitait qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

PREMIER VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

J'avais hérité de ma famille de biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, et, rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étaient périssables et qu'on en voyait bientôt la fin quand on les ménageait aussi mal que je faisais. Je pensai de plus que je consumais malheureusement dans une vie déréglée le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'était la dernière et la plus déplorable de toutes les misères que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avais autrefois ouï dire à mon père : Qu'il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine ; je vendis à l'encan en plein marché tout ce que j'a-

[1] On sait que dans l'Orient la barbe est considérée comme un ornement, et les Orientaux font un cas tout particulier de ce signe distinctif de l'homme. Le dernier roi de Perse, Feth Ali-Schah, portait une barbe parfaitement noire et tellement longue qu'elle lui descendait jusqu'à la ceinture. Les sujets du schah considéraient cette merveilleuse barbe comme un signe de la faveur divine, et elle faisait à la fois l'objet de leur admiration et le sujet de leurs entretiens. (Voyez le *Voyage en Arménie et en Perse*, par M. Jaubert, p. 178.)

vais de meubles; je me liai ensuite avec quelques marchands qui négociaient par mer; je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils; enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restait, et dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora [1], où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

Nous mîmes à la voile et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite et celles de Perse à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante et dix lieues [2], selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse; elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux îles de Vakvak [3]. Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle mal de mer; mais ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là je n'ai point été sujet à cette maladie.

Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite île presque à fleur d'eau, qui ressemblait à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles et permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent.

Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire, à manger et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'île trembla tout à coup et nous donna une rude secousse.

A ces mots, Scheherazade s'arrêta parce que le jour commençait à paraître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante:

LXXI[e] NUIT.

Sire, Sindbad poursuivant son histoire : On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement; que nous allions tous périr; que ce que nous prenions pour une île était le dos d'une baleine [1]. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage; pour moi, j'étais encore sur l'île ou plutôt sur la baleine lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce du bois qu'on avait apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étaient dans la chaloupe et recueilli quelques-uns de ceux qui nageaient, voulut profiter d'un vent frais et favorable qui s'était levé; il fit hausser les voiles et m'ôta par là l'espérance de gagner le vaisseau.

Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté et tantôt d'un autre; je disputai contre eux ma vie tout le reste du jour et la nuit suivante. Je n'avais plus de forces le lendemain, et je désespérais d'éviter la mort lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une île. Le rivage en était haut et escarpé, et j'aurais eu beaucoup de peine à y monter si quelques racines d'arbres, que la fortune semblait avoir conservées en cet endroit pour mon

[1] Ou Bassora et Basra, grande ville de l'Irac-Araby, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, et fondée par le calife Omar en 636. Les Turcs en sont maîtres depuis 1668.

[2] Le texte arabe et la traduction de Langlès portent soixante-dix farsangs. Le farsang, ou la parasange, est une mesure itinéraire de Perse qui répond à peu près à une lieue et demie de France.

[3] Les savans ne sont point d'accord sur la détermination des îles de Vakvak. Selon quelques-uns, ce sont les îles du Japon. Langlès croit que ce sont les îles de la Sonde. Massoudi, dans une chronique intitulée *les Prairies d'or*, place le pays de Vakvak en Afrique (voyez les *Notices et extraits des manuscrits*, t. Ier, p. 15), et M. Walckenaer, dans son mémoire, adopte cette opinion. Vakvak, selon ce savant, était l'extrémité sud de l'Afrique reportée vers l'orient et vis-à-vis du grand Archipel d'Asie. (*Annales des Voyages*, t. Ier de l'année 1832, p. 14.)

[1] Cet incident du premier voyage de Sindbad a beaucoup de rapport avec un passage du *Roland l'amoureux* de Boyardo. Dans le poëme italien la fée Alcine invite les paladins Astolphe, Renaud et Dudon à venir prendre avec elle le divertissement de la pêche sur une baleine monstrueuse rendue immobile par un charme magique, et qui, touchant au rivage, semblait une langue de terre s'avançant dans la mer. Astolphe, aussi imprudent que Sindbad, suit la fée sur la baleine, et aussitôt le monstre s'éloigne du rivage avec rapidité. (Voyez *Roland l'amoureux*, traduit par Lesage, liv. IV, chap. XXIV.) Mais ce n'est pas dans le livre oriental que Boyardo a pris l'idée de son épisode : il est bien plus probable qu'il l'a empruntée à la légende de saint Brandaines, dont un passage offre avec le récit de Sindbad un rapport déjà signalé par l'éditeur de cette légende, M. Achille Jubinal. (Voyez la *Légende latine de saint Brandaines, avec une traduction inédite en prose et en poésie romanes*, Paris, 1836, in-8°, p. 12 de la préface, et p. 14, 68 et 118 du texte.) Ce rapport est trop frappant pour qu'un des deux récits n'ait pas servi de modèle à l'autre; et quoique la légende du saint irlandais soit fort ancienne, il est probable qu'elle s'est enrichie ici d'un conte oriental arrivé traditionnellement en Europe peut-être à l'époque des croisades. La fable du poisson monstrueux pris pour une île se trouve encore dans la *Légende de saint Maclou*. (Voyez les contes dévots d'Angelin Gazet, intitulés *Pia hilaria*, Antverpiæ, 1629, t. Ier, p. 91.)

salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi-mort jusqu'à ce qu'il fît grand jour et que le soleil parût.

Alors, quoique je fusse très-faible à cause du travail de la mer et parce que je n'avais pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine où j'aperçus un cheval qui paissait. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie, car j'ignorais si je n'allais pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'était une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention ; mais, pendant que je la regardais, j'entendis la voix d'un homme qui parlait sous terre. Un moment ensuite cet homme parut, vint à moi et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure ; après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte où il y avait d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir que je l'étais de les trouver là.

Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent ; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisaient dans un lieu qui me paraissait si désert, ils me répondirent qu'ils étaient palefreniers du roi Mihrage [1], souverain de cette île ; que chaque année, dans la même saison, ils avaient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachaient de la manière que je l'avais vu pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortait de la mer ; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettait en état de les dévorer, mais qu'ils l'en empêchaient par leurs cris et l'obligeaient à rentrer dans la mer ; que les cavales étant pleines, ils les remenaient, et que les chevaux qui en naissaient étaient destinés pour le roi et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devaient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurais péri infailliblement, parce que les habitations étaient éloignées et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

Tandis qu'ils m'entretenaient ainsi, le cheval marin sortit de la mer comme ils me l'avaient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer ; mais, au grand bruit que firent les palefreniers, il lâcha prise et alla se replonger dans la mer.

Le lendemain ils reprirent le chemin de la capitale de l'île avec les cavales, et je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage, à qui je fus présenté, me demanda qui j'étais et par quelle aventure j'étais dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenait beaucoup de part à mon malheur. En même temps il ordonna qu'on eût soin de moi et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurais besoin. Cela fut exécuté d'une manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

Comme j'étais marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchais particulièrement ceux qui étaient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad que pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner, car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer et a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différentes nations du monde. Je cherchais aussi la compagnie des savans des Indes et je prenais plaisir à les entendre parler ; mais cela ne m'empêchait pas de faire ma cour au roi très-régulièrement ni de m'entretenir avec des gouverneurs et de petits rois ses tributaires qui étaient auprès de sa personne. Ils me faisaient mille questions sur mon pays, et, de mon côté, voulant m'instruire des mœurs ou des lois de leurs états, je leur demandais tout ce qui semblait mériter ma curiosité.

[1] Mihrage est une légère altération du mot *mahârâdja*, qui signifie *grand roi* dans la langue indienne. Ce titre paraît avoir été porté à diverses époques par des souverains de la presqu'île de l'Inde et de Sumatra. Mais l'ancienne histoire de l'Inde est encore trop peu connue, et le récit de Sindbad trop vague pour que l'on cherche à déterminer quel est le prince dont parle le voyageur arabe. M. Walckenaer avait cru, d'après un passage des Annales Malaies (*Malay Annals*, p. 112), publiées par M. Leyden, pouvoir établir que le Mihrage de Sindbad était le roi de Bisnagar. Mais outre que l'interprétation donnée par M. Walckenaer au passage des Annales Malaies me paraît forcée, la ville de Bisnagar n'ayant été fondée qu'en 1336, il ne peut pas en être question dans un récit romanesque composé probablement avant le quatorzième siècle. Le chroniqueur arabe Massoudi, qui écrivait au dixième siècle de notre ère, parle du Mihrage qui était, suivant cet historien, roi des îles, c'est-à-dire de la presqu'île de l'Inde, et qui guerroyait contre le roi de Comar, ou du pays qui avoisine le cap Comorin. Le Mihrage était donc, selon toute apparence, souverain d'une grande partie de l'Inde méridionale. (Voyez les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. I, p. 11.)

Il y a sous la domination du roi Mihrage une île qui porte le nom de Cassel. On m'avait assuré qu'on y entendait toutes les nuits un son de timbales, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots que Degial [1] y fait sa demeure. Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étaient que d'une coudée et qui ressemblaient par la tête à des hiboux.

A mon retour, comme j'étais un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à décharger les marchandises, et les marchands à qui elles appartenaient les faisaient transporter dans des magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquait à qui ils étaient, je vis mon nom dessus, et, après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine; mais comme j'étais persuadé qu'il me croyait mort, je l'abordai et lui demandai à qui appartenaient les ballots que je voyais. J'avais sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommait Sindbad. Un jour que nous étions près d'une île, à ce qu'il nous paraissait, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette île prétendue, qui n'était autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'était endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plus tôt échauffée par le feu qu'on avait allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença de se mouvoir et de s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étaient dessus se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étaient à lui et j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. — Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort et qui ne l'est pas, et ces ballots sont mon bien et ma marchandise..... Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais elle continua lendemain de cette sorte :

[1] Degial, chez les mahométans, est le même que l'Antechrist. Selon eux, il viendra à la fin du monde, conquerra toute la terre, excepté la Mecque, Médine, Tarse et Jérusalem, qui seront préservées par des anges qu'il verra à l'entour (*Galland*). Degial n'aura qu'un œil au front et viendra monté sur un âne. D'une main il portera la verge miraculeuse de Moïse, et de l'autre le sceau de Salomon. Afin que l'on distingue les bons des méchans, il frappera de la verge le fidèle sur le front, et y imprimera une marque blanche qui s'étendra sur tout le visage. Quant à l'infidèle, il lui noircira la figure. Le règne de l'Antechrist n'aura qu'une courte durée. Jésus-Christ viendra le terrasser avec le secours du dernier des imans. La fin du monde aura lieu peu de temps après. (*Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 295.)

LXXII^e NUIT.

Sindbad, poursuivant son histoire, dit à la compagnie : Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : Grand Dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui! il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes : j'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad; les passagers qui étaient sur mon bord l'ont vu comme moi, et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad! Quelle audace! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. — Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, et me faites la grâce d'écouter ce que j'ai à vous dire. — Hé bien, repartit-il, que direz-vous? Parlez, je vous écoute. Je lui racontai alors de quelle manière je m'étais sauvé et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avaient amené à sa cour.

Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur, car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avaient de me revoir. Enfin il me reconnut aussi lui-même, et se jetant à mon cou : Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger! Je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous, faites-en ce qui vous plaira. Je le remerciai, je louai sa probité, et pour la reconnaître je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai; mais il les refusa.

Je choisis ce qu'il y avait de plus précieux dans mes ballots et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savait la disgrâce qui m'était arrivée, il me demanda où j'avais pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venais de les recouvrer; il eut la bonté

de m'en témoigner de la joie; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela je pris congé de lui et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais avant mon embarquement j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloès, du sandal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut et je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avais soufferts et de jouir des plaisirs de la vie.

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'il avait interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger, et lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : Prenez, Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous et revenez demain entendre la suite de mes aventures. Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venait de recevoir. Le récit qu'il en fit au logis fut très-agréable à sa femme et à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la providence leur faisait par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort longtemps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : Messieurs, dit-il, je vous prie de me donner audience et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage. Elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier. Tout le monde garda le silence et Sindbad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

J'avais résolu après mon premier voyage de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas longtemps sans m'ennuyer d'une vie oisive; l'envie de voyager et de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditais, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'était connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire, et après nous être recommandés à Dieu nous commançâmes notre navigation.

Nous allions d'îles en îles et nous y faisions des trocs fort avantageux. Un jour nous descendîmes en une qui était couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais si déserte que nous n'y découvrîmes aucune habitation ni même pas une âme. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosaient.

Pendant que les uns se divertissaient à cueillir des fleurs et les autres des fruits, je pris mes provisions et du vin que j'avais porté, et m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formaient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avais, après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis longtemps, mais quand je me réveillai je ne vis plus le navire à l'ancre.

Là Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit parce qu'elle vit que le jour paraissait; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad :

LXXIII^e NUIT.

Je fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre; je me levai, je regardai de toutes parts et je ne vis pas un des marchands qui étaient descendus dans l'île avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur, je poussai des cris épouvantables, je me frappai la tête et me jetai par terre, où je demeurai longtemps abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres; je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devait m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes

regrets étaient inutiles et mon repentir hors de saison.

A la fin je me résignai à la volonté de Dieu, et sans savoir ce que je deviendrais je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirais rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre, et avec ce qui me restait de vivres je marchai vers cette blancheur, qui était si éloignée que je ne pouvais pas bien distinguer ce que c'était.

Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'était une boule blanche d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour pour voir s'il n'y avait point d'ouverture : je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il était impossible de monter dessus tant elle était unie. Elle pouvait avoir cinquante pas en rondeur.

Le soleil alors était près de se coucher; l'air s'obscurcit tout à coup comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage quand je m'aperçus que ce qui la causait était un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaire qui s'avançait de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau, appelé roc [1] dont j'avais souvent ouï parler aux matelots, et je conçus que la grosse boule que j'avait tant admirée devait être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus comme pour le couver. En le voyant venir, je m'étais serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau, et ce pied était aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban était environné dans l'espérance que le roc lorsqu'il reprendrait son vol le lendemain, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola et m'enleva si haut que je ne voyais plus la terre ; puis il descendit tout à coup avec tant de rapidité que je ne me sentais pas. Lorsque le roc fut posé et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à son pied. J'avais à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit et s'envola aussitôt.

Le lieu où il me laissa était une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes qu'elle se perdaient dans la nue, et tellement escarpées qu'il n'y avait aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi, et comparant cet endroit à l'île déserte que je venais de quitter, je trouvai que je n'avais rien gagné au change.

En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle était parsemée de diamans, dont il y en avait d'une grosseur surprenante. Je pris beaucoup de plaisir à les regarder ; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir et que je ne pus voir sans effroi. C'était un grand nombre de serpens si gros et si longs qu'il n'y en avait pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiraient pendant le jour dans leurs antres, où ils se cachaient à cause du roc, leur ennemi, et ils n'en sortaient que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la vallée et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha, et à l'entrée de la nuit je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serais en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui était basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'était pas assez juste pour qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions au bruit des serpens qui commencèrent à paraître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai longtemps sur les diamans

[1] Voyez ci-dessus, p. 89. — Le roc a beaucoup de rapport avec Garouda, roi de la race ailée dans la mythologie indienne, et ennemi acharné des serpens, de même que l'oiseau-géant des contes arabes. On trouve dans le recueil indien intitulé *Contes du mauvais Génie* (*Vetâla*) une description de Garouda semblable à celle que Sindbad donne ici du roc. (Voyez le *Bytal-Puchisi translated by Rajah Ralee-Krishen-Beluvdu*, Calcutta, 1834, p. 105.) Remarquons en outre que le moyen par lequel Sindbad se tire de l'île déserte, est le même que celui par lequel le brâhmane Saktidéva se sauve après son naufrage. (Voyez ci-dessus, p. 95, note.)

Le Garouda indien a aussi beaucoup de rapport avec le Simurg, oiseau fabuleux qui figure dans les légendes persanes.

sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis, et malgré l'inquiétude dont j'étais agité, comme je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étais à peine assoupi que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit me réveilla. C'était une grosse pièce de viande fraîche, et dans le moment j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

J'avais toujours tenu pour un conte fait à plaisir ce que j'avais ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes touchant la vallée des diamans [1] et l'adresse dont se servaient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avaient dit la vérité. En effet ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée ; les diamans sur la pointe desquels elles tombent s'y attachent. Les aigles, qui sont dans ce pays-là plus fortes qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande et les emportent dans leurs nids au haut des rochers pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids obligent par leurs cris les aigles à s'éloigner et prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne saurait descendre.

J'avais cru jusque là qu'il ne me serait pas possible de sortir de cet abîme, que je regardais comme mon tombeau ; mais je changeai de sentiment, et ce que je venais de voir me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie.

Le jour, qui parut en cet endroit, imposa silence à Scheherazade. Mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

LXXIV[e] NUIT.

Sire, dit-elle, en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutait : Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes yeux, et j'en remplis la bourse [1] de cuir qui m'avait servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue et l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture d'une manière qu'elle ne pouvait tomber.

Je ne fus pas plus tôt en cette situation que les aigles vinrent ; chacune se saisit d'une pièce de viande, qu'elle emporta, et une des plus puissantes m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étais enveloppé, me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles, et lorsqu'ils les eurent obligées à quitter leur proie, un d'entre eux s'approcha de moi, mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant, et au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvais là, il commença de me quereller en me demandant pourquoi je lui ravissais son bien. Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous, ajoutai-je, j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont, ce n'est que par hasard, mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. En disant cela je la lui montrai. Je n'avais pas achevé de parler que les autres marchands, qui m'aperçurent, s'attroupèrent autour de moi, fort étonnés de me voir,

[1] Cette fable de la vallée des diamans est beaucoup plus ancienne que le roman de Sindbad, puisqu'on la trouve dans un passage de saint Épiphane, évêque de Salamis, qui mourut en 403. Le saint évêque, dans son petit traité sur les pierres précieuses qui ornaient le rational du grand-prêtre des juifs, fait un récit semblable à celui du conteur arabe, de la manière dont on recueillait en Scythie la pierre précieuse appelée *hyacinthe*. (Voyez les *Œuvres de saint Épiphane*, édition de Petau, Paris, 1622, t. II, p. 234, et la *Dissertation de Richard Hole*, p. 55.) Le célèbre Marc Pol parle de la vallée aux diamans, et la place dans un royaume de la presqu'île de l'Inde qu'il appelle Molfuli. (Voyez les *Voyages de Marc Pol*, édition de la société de géographie, p. 459 de la traduction latine.) Ce royaume de Molfuli ou Murfili répond, à ce que l'on croit, à la contrée de l'Inde méridionale connue sous le nom de royaume de Golconde (Malte-brun, *Précis de la Géographie universelle*, t. I, p. 453, première édition), et il est probable que la célébrité des diamans de ce pays avait porté les Orientaux à y placer la vallée merveilleuse.

[1] Les Orientaux se servent d'un sac de cuir rond qui leur sert à renfermer leurs provisions de bouche lorsqu'ils voyagent, et qui leur tient lieu de table lorsqu'ils veulent prendre leur repas.

et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avais imaginé pour me sauver que ma hardiesse à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où il demeuraient tous ensemble, et là ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avaient été, ils n'en avaient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenait le nid où j'avais été transporté (car chaque marchand avait le sien), je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudrait. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros, et comme je le pressais d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune.

Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avaient pas entendue. Je ne pouvais modérer ma joie quand je faisais réflexion que j'étais hors des périls dont je vous ai parlé. Il me semblait que l'état où je me trouvais était un songe et je ne pouvais croire que je n'eusse plus rien à craindre.

Il y avait déjà plusieurs jours que les marchands jetaient des pièces de viande dans la vallée, et comme chacun paraissait content des diamans qui lui étaient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avait des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'île de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre et qui est si gros et si touffu que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance et devient ce que l'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt [1].

Il y a dans la même île des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant et plus grands que le bufle; ils ont une corne sur le nez longue environ d'une coudée : cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enlève et le porte sur sa tête [1]; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux et l'aveuglent, il tombe par terre, et, ce qui va vous étonner, le roc vient qui les enlève tous deux entre ses griffes et les emporte pour nourrir ses petits.

Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette île, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres îles, et enfin, après avoir touché à plusieurs îles marchandes de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes [2] aux pauvres et je jouis honorablement du reste des richesses immenses que j'avais apportées et gagnées avec tant de fatigue.

[1] Cette description de la manière dont on extrait le camphre est exacte, comme l'a déjà remarqué M. Walckenaer. «On sait, ajoute le même savant, que le camphre a été inconnu aux Grecs et aux Romains; ce sont les Arabes qui en ont fait mention les premiers. Le meilleur se tire de Sumatra, de Bornéo et de la presqu'île de Malakka. C'est donc cette dernière contrée, la plus rapprochée de la Perse de toutes celles où l'on recueille le camphre, et où l'on trouve aussi des éléphans et des rhinocéros, qui était le but et le terme du second voyage de Sindbad.» (*Analyse géographique des Voyages de Sindbad le marin*, p. 16.)

[1] M. Jonathan Scott (*The arabian nights entertainments*, t. II, p. 450) remarque avec raison que le rhinocéros est trop petit pour attaquer l'éléphant, et que ce prétendu combat n'est qu'une fable. Le même savant pense qu'il s'agit peut-être ici d'un de ces mamouths que l'on ne connaît plus que par leurs immenses squelettes.

[2] « La charité est un devoir imposé par la religion à tout mahométan. Il y a deux espèces d'aumônes : les unes sont obligatoires, les autres volontaires. Celles qui peuvent être légalement exigées se composent de deux et demi pour cent sur les biens de chaque individu ; mais elles ne peuvent être réclamées que des gens qui ont quelques revenus et qui ont été en possession de la propriété sujette à la taxe pendant plus de onze mois. Cette aumône légale est appelée *zukat* ; elle était rigoureusement exigée par le prophète, qui en employait le produit au soulagement et à l'entretien des troupes qui l'aidaient dans ses guerres. Lorsque la religion de Mahomet se fut propagée au loin, on trouva cette taxe tout à fait injuste, et en conséquence elle fut généralement négligée. Les hommes sont maintenant abandonnés à leurs consciences, mais le devoir de la charité est prescrit avec tant de force que peu de mahométans rigoureux se dispensent de cette obligation sacrée. Elle est recommandée, et dans l'Alcoran, et dans les traditions, et dans tous les écrivains de la loi, comme un des moyens les plus sûrs de gagner de la considération sur la terre et un bonheur éternel dans le ciel. » La prière, dit un des califes (Omar Ebn-Abdoulaziz) nous porte vers Dieu jusqu'à moitié chemin, le jeûne nous conduit jusqu'à la porte du paradis, et l'aumône nous en ouvre l'entrée.» (Voyez l'*Histoire de la Perse*, par sir John Malcolm, t. V, p. 23 de la traduction française.)

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième.

Les conviés retournèrent chez eux et revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avait déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table, et après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

J'eus bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menais le souvenir des dangers que j'avais courus dans mes deux voyages ; mais comme j'étais à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos, et m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulais affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balsora. Là, je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours et nous poussa devant le port d'une île où le capitaine aurait fort souhaité de se dispenser d'entrer, mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit : Cette île et quelques autres voisines sont habitées par des sauvages tout velus qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soient des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles et que s'il nous arrivait d'en tuer quelqu'un, ils se jetteraient tous sur nous et nous assommeraient.

Le jour, qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

LXXV^e^ NUIT.

Le discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venait de nous dire n'était que trop véritable. Nous vîmes paraître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux [1] et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parlaient en approchant, mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse qu'il ne paraissait pas qu'ils posassent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense ni leur dire un seul mot pour tâcher de les détourner de leur dessein que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble de l'ancre sans se donner la peine de la tirer, et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire en une autre île d'où ils étaient venus. Tous les voyageurs évitaient avec soin celle où nous étions alors, et il était très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

Nous nous éloignâmes du rivage et en nous avançant dans l'île nous trouvâmes quelques fruits et des herbes dont nous mangeâmes pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous était possible, car nous nous attendions à une mort certaine. En marchant nous aperçumes assez loin de nous un grand édifice vers où nous tournâmes nos pas. C'était un palais bien bâti et fort élevé qui avait une porte d'ébène à deux battans que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avait d'un côté un monceau d'ossemens humains et de l'autre une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle, et comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent, nous tombâmes par terre, saisis d'une

[1] La traduction publiée par Langlès porte : *tatoués de rouge;* et M. Walckenaer croit reconnaître dans ces sauvages tatoués les habitans des îles Andamans, petit archipel situé vis-à-vis de la presqu'île Malaie. Mais on va voir que ce troisième voyage de Sindbad est mêlé de circonstances fabuleuses qui ne permettent guère de le déterminer.

frayeur mortelle, et nous y demeurâmes très-longtemps immobiles.

Le soleil se couchait, et tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avait au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé; les dents de devant, qu'il avait fort longues et fort aiguës, lui sortaient de la bouche qui n'était pas moins fendue que celle d'un cheval, et la lèvre inférieure lui descendait sur la poitrine. Ses oreilles ressemblaient à celles d'un éléphant et lui couvraient les épaules. Il avait les ongles crochus et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connaissance et demeurâmes comme morts.

A la fin nous revînmes à nous et nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinait de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous, et s'étant approché il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du col et me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étais si maigre que je n'avais que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour à tour, les examina de la même manière, et comme le capitaine était le plus gras de l'équipage, il le tint d'une main ainsi que j'aurais tenu un moineau et lui passa une broche au travers du corps. Ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir et le mangea à son souper dans l'appartement où il s'était retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule où il se coucha et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre, et son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit et nous laissa dans le palais.

Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, était pourtant celle que nous devions naturellement former.

Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun, et nous soumettant à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'île en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour précédent. Sur le soir nous cherchâmes quelque endroit à nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons; après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour, qu'il sortit et nous laissa comme il avait déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse que plusieurs de mes camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer plutôt que d'attendre une mort si étrange, et ceux-là excitaient les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole: Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort, et quand cela serait permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste?

Comme il m'était venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter, et lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant: s'il réussit, nous pourrons attendre ici quelque vaisseau qui nous retire de cette île fatale; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux et nous nous mettrons en mer. J'avoue que nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens nous courons risque de perdre la vie; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer que dans les entrailles de ce monstre qui a déjà dévoré deux de nos compagnons? Mon avis

fut goûté et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

Nous retournâmes au palais vers la fin du jour et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit [1]. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

La douleur que sentit le géant lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage. Mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvait nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement il trouva la porte à tâtons et sortit avec des hurlemens épouvantables.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais la nuit suivante elle reprit ainsi cette histoire:

LXXVI^e NUIT.

Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étaient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce; mais nous nous flattions que s'il ne paraissait pas lorsque le soleil serait levé et que nous n'entendissions plus ses hurlemens, que nous ne cessions pas d'ouïr, ce serait une marque qu'il aurait perdu la vie, et en ce cas nous nous proposions de rester dans l'île et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour que nous aperçumes notre cruel ennemi accompagné de deux géants à peu près de sa grandeur qui le conduisaient, et d'un assez grand nombre d'autres qui marchaient devant lui à pas précipités.

A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géants, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jettèrent si adroitement qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étais, tous les autres en furent brisés et les hommes qui étaient dessus se noyèrent. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer et hors de la portée des pierres.

Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots qui nous jetaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée; mais le lendemain nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île, où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier [1], faisait de ses écailles en rampant sur

[1] Il est à croire que l'auteur arabe a tiré ce conte de l'Odyssée d'Homère. (*Galland.*)

Le révérend Charles Swan, dans l'introduction de sa traduction anglaise des *Gesta Romanorum*, (p. 37) avance que l'auteur de l'Odyssée, qu'on nous représente comme un grand voyageur, peut avoir recueilli dans l'Orient plusieurs de ses fictions, entre autres celle de Polyphème et de Circé. Cette opinion me semble un peu hasardée. On sait que sous les premiers califes abbassides les Arabes se mirent à exploiter les richesses de la littérature grecque; les poëmes d'Homère furent, selon toute apparence, du nombre des ouvrages qu'ils étudièrent. Dans un des contes des *Mille et une Nuits*, traduits par M. de Hammer, Polyphème reparaît sous le nom peu altéré de *Goulelifenioun*. (Voyez la traduction de M. Trébutien, t. II, p. 168.)

[1] Ceci n'est point exagéré et se rapporte bien à l'espèce de serpens appelés *boas*. « On en voit de près de trente pieds de long et de la grosseur de la cuisse, dit M. Duméril (*Dictionnaire des Sciences naturelles*). Ils vivent dans les lieux aquatiques; ils se placent en embuscade sur le bord des rivières où les animaux viennent se désaltérer; roulés en spirale sur eux-mêmes, ils forment un disque de près de sept pieds de diamètre, au centre duquel se trouve placée la tête; ils attendent ainsi leur proie dans une position immobile, soulevant la tête de temps à autre de quelques pieds sur cette sorte de spirale pour observer si quelque animal approche. Aussitôt qu'ils le croient à leur portée, ils s'élancent comme un ressort, ils s'entortillent autour de son cou afin de l'étouffer. Quand l'animal est étranglé, ils lui brisent les os en le serrant des nombreux replis de leur corps; ils l'étendent sur la terre, le couvrent de leur bave ou d'une salive très muqueuse et commencent à l'avaler, la tête la première. Dans cette sorte de déglutition, les deux mâchoires du serpent se dilatent considérablement; il semble ava-

la terre. Il se trouva si près de nous qu'il engloutit un de mes deux camarades malgré les cris et les efforts qu'il fit pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre et acheva de l'avaler. Nous prîmes aussitôt la fuite, l'autre camarade et moi, et quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendait les os du malheureux qu'il avait surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. O Dieu, m'écriai-je alors, à quoi nous sommes nous exposés ! Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible.

Nous remarquâmes en nous promenant un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent, et à la fin du jour nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et rencontrant mon camarade, qui était plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup et se retira.

Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvais attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons. Et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer ; mais comme il est doux de vivre le plus longtemps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de nos vies.

Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns de travers par dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçait. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer. Mais il n'y put réussir à cause du rempart que je m'étais fabriqué, et il fit en vain jusqu'au jour le manége d'un chat qui assiége une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin le jour étant venu, il se retira ; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avait donné, j'avais tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paraissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre, et sans me souvenir de la résignation où j'étais le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première.

A ces mots, Scheherazade, voyant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire et dit au sultan :

LXXVII^e^ NUIT.

Sire, Sindbad, poursuivant son troisième voyage : Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir ; dans le temps que j'allais me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étais trouvé dans cette île déserte, et après que je leur eus raconté tout ce qui m'était arrivé, les plus anciens me dirent qu'ils avaient plusieurs fois entendu parler des géans qui demeuraient en cette île, qu'on leur avait assuré que c'étaient des anthropophages, et qu'ils mangeaient les hommes crus aussi bien que rôtis ; à l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avait en abondance dans cette île, qu'ils se cachaient le jour et se montraient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avaient bien de la joie de me voir échappé de tant de périls, comme ils ne doutaient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avaient de meilleur ; et le capitaine, remarquant que mon habit était tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

Nous courûmes la mer quelque temps ; nous

ler un aliment plus gros que lui. Cependant la digestion commence à s'opérer dans l'œsophage: alors le serpent s'engourdit et il devient très-facile de le tuer, car il n'oppose ni résistance ni volonté de s'enfuir.»

touchâmes à plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat [1], d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit : Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenaient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire; comme ce marchand est mort, je les fais valoir pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. Les ballots dont il entendait parler étaient déjà sur le tillac; il me les montra en me disant : Voilà les marchandises en question; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. J'y consentis en le remerciant de ce qu'il me donnait occasion de ne pas demeurer oisif.

L'écrivain du navire enregistrait tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenaient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il voulait qu'il enregistrât ceux dont il venait de me charger : Écrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le marin. Je ne pus m'entendre nommer sans émotion, et envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avait abandonné dans l'île où je m'étais endormi au bord d'un ruisseau et qui avait remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étais pas remis d'abord, à cause du changement qui s'était fait en sa personne depuis que je ne l'avais vu.

Pour lui, qui me croyait mort, il ne faut point s'étonner s'il ne me reconnut pas. Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étaient ces ballots s'appelait Sindbad? — Oui, me répondit-il, il se nommait de la sorte; il était de Bagdad et s'était embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une île pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je mis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'était pas rembarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe et si frais qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. — Vous le croyez donc mort? repris-je. — Assurément, repartit-il. — Hé bien! capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux et connaissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette île déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et quand je me réveillai je ne vis plus personne de l'équipage. A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder.

Scheherazade en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration :

LXXVIII NUIT.

Le capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin : Dieu soit loué, s'écria-t-il en m'embrassant, je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises, que j'ai toujours pris soin de conserver et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé; je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. Je les pris en témoignant au capitaine toute la reconnaissance que je lui devais.

De l'île de Salahat nous allâmes à une autre où je me fournis de clous de girofle, de canelle [1] et d'autres épiceries. Quand nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avait vingt coudées en longueur et en largeur [2]; nous remarquâmes aussi un poisson qui tenait de la vache : il avait du lait, et sa peau est d'une si grande dureté qu'on en fait ordinairement des boucliers [3]; j'en vis un autre qui avait la figure

[1] « Salahath, où l'île du détroit, dit M. Walckenaer, doit se trouver dans le détroit de Sabon ou de Singapoure, et c'est sans doute la partie septentrionale de Sumatra. Ce lieu était alors l'entrepôt de toutes les îles aux épices et des autres îles de ce grand archipel; leurs habitans et les Chinois y faisaient un commerce considérable. » (*Analyse géographique*, p. 17.)

[1] La traduction des *Voyages de Sindbad* par Langlès ajoute ici le nard-épi, plante odorifèrante appelée en arabe *sombul* et en persan *nârd*. Le nard était un parfum très estimé des anciens, qui en faisaient un grand usage. On croit que le nard indien est la racine d'une espèce de valériane appelée en sanscrit *djatamansi*. Voyez un mémoire de William Jones sur ce sujet dans les tomes II et IV des *Asiatic Researches*.

[2] Ælien rapporte dans son *Histoire des animaux* (liv. XVI, chap. 17) que l'on trouvait auprès de Taprobane (Ceylan) des tortues ayant quinze coudées de long, et dont l'écaille était assez grande pour couvrir une maison. Pline (liv. IX, c. 10) et Strabon (liv. XV) débitent des fables analogues. Parmi les modernes, sir John Mandeville dit avoir vu à Calonac, près de Java des écailles sous lesquelles trois hommes pouvoient se mettre à couvert. (Voyez Hole, *Remarks* p. 91). Tout cela est fort exagéré: la carapace de la tortue indienne n'atteint jamais plus de trois pieds de longueur,

[3] Ce poisson, selon M. Walckenaer, est l'hippopotame, que

et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses que j'en ignorais la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avais déjà acquises.

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent, et le jour suivant étant revenus, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner et continua ses aventures.

QUATRIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

Les plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires, et ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avais dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques îles orientales, lorsque, faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent qui obligea le capitaine à faire amener les voiles et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles: la manœuvre ne réussit pas bien, les voiles furent déchirées en mille pièces, et le vaisseau, ne pouvant plus être gouverné, donna sur une sèche et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya, et que la charge périt.

Scheherazade en était là quand elle vit paraître le jour. Elle s'arrêta et Schahriar se leva. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrième voyage:

LXXIXe NUIT.

J'eus le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une île qui était devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes la nuit même dans l'endroit où la mer nous avait jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrâce nous en avait empêchés.

Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage et nous avançant dans l'île nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre. Ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et moi, dans un même lieu. D'abord, on nous fit asseoir et l'on nous servit d'une certaine herbe en nous invitant par signe à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servaient n'en mangeaient pas, ne consultèrent que la faim qui les pressait et se jetèrent sur ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, et je m'en trouvai bien, car peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avait tourné à mes compagnons, et qu'en me parlant ils ne savaient ce qu'ils disaient[1].

On nous servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de cocos, et mes camarades, qui n'avaient plus de raison, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs nous avaient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit et nous ôter par là le chagrin que la triste connaissance de notre sort nous devait causer, et ils nous donnaient du riz pour nous engraisser.

M. Marsden dit se trouver à Sumatra. Mais comme l'existence de l'hippopotame à Sumatra est un fait contesté, M. Walckenaer pense que la description de Sindbad pourrait encore, mais un peu moins bien s'appliquer au *dugong*, sorte de vache marine commune dans ces parages.

[1] Richard Hole croit reconnaître ici le fruit du lotus mentionné dans l'Odyssée (chant IX) et dont les compagnons d'Ulysse mangèrent avec tant de plaisir qu'ils n'aspiraient plus qu'à passer leur vie dans l'île des Lotophages. On trouve dans l'Inde une plante de la famille des solanées, appelée *datura metel* et dont les graines possèdent une vertu soporifique et enivrante bien connue des naturels, puisque ces graines ont été plus d'une fois employées dans des intentions coupables. (Voyez le *Dictionnaire universel de matière médicale*, de MM. Mérat et de Lens, t. II, p. 591). Cette plante pourrait bien être l'herbe dont parle Sindbad.

Comme ils étaient anthropophages, leur intention était de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignorèrent leur destinée parce qu'ils avaient perdu leur bon sens. Puisque j'avais conservé le mien, vous jugez bien, seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étais. La crainte de la mort dont j'étais incessamment frappé tournait en poison tous les alimens que je prenais. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire, car les noirs ayant assommé et mangé mes compagnons, en demeurèrent là, et me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

Cependant j'avais beaucoup de liberté et l'on ne prenait presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs et de me sauver. Un vieillard qui m'aperçut et qui se douta de mon dessein me cria de toute sa force de revenir; mais au lieu de lui obéir je redoublai mes pas et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avait alors que ce vieillard dans les habitations, tous les autres noirs s'étaient absentés et ne devaient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avaient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi étant assuré qu'ils ne seraient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendraient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit, que je m'arrêtai pour prendre un peu de repos et manger de quelques vivres dont j'avais fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin et continuai de marcher pendant sept jours en évitant les endroits qui me paraissaient habités. Je vivais de cocos[1], qui me fournissaient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

Le huitième jour, j'arrivai près de la mer et j'aperçus tout à coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avait là une grande abondance[1]. Leur occupation me fut de bon augure et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, et la suivante elle poursuivit dans ces termes :

LXXXe NUIT.

Les gens qui cueillaient du poivre, continua Sindbad, vinrent au devant de moi; dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étais et d'où je venais. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité en leur racontant de quelle manière j'avais fait naufrage et étais venu dans cette île, où j'étais tombé entre les mains des noirs. Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes. Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté? Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils en furent merveilleusement étonnés.

Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi, ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avait amenés, et nous nous rendîmes dans une autre île d'où ils étaient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui était un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits et commanda qu'on eût soin de moi.

L'île où je me trouvais était fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisait un grand commerce dans la ville où le roi demeurait. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur, et les bontés que ce généreux prince avait pour moi achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y

[1] Le coco est le fruit du cocotier arbre de la famille des palmiers. Ce fruit est de la grosseur d'un fort melon et de couleur noirâtre. L'enveloppe fibreuse extérieure étant battue et réduite à l'état de filasse sert à faire des étoupes et des toiles grossières, et avec la coque, dont le bois est fort dur, on fabrique des vases de diverses formes. Lorsque ce fruit a atteint le volume qu'il doit avoir, il contient un liquide blanc appelé lait, qu'on peut faire sortir en perçant les trois trous qui sont à la base de la coque. Ce lait par sa saveur douce, sucrée, mais un peu aigrelette offre une boisson agréable et rafraîchissante. A mesure que le fruit mûrit, le lait prend de la consistance et finit par former une amande qui lorsqu'elle est mûre sert de nourriture aux naturels des pays où croît le cocotier. (*Dictionnaire universel de matière médicale*, par MM. Mérat et de Lens, t. II, p. 342.)

[1] Selon M. Walckenaer, cet endroit sur le bord de la mer où Sindbad voit recueillir du poivre est la côte de Malabar. Mais on demandera comment Sindbad en quittant un pays de noirs cannibales, a pu en sept jours de *marche*, arriver sur la côte de Malabar. Le teint olivâtre très-foncé des habitans de l'Inde méridionale a pu les faire appeler *noirs* par les Arabes, mais la qualité d'antropophages ne leur convient nullement.

M. Walckenaer se fonde sur ce que, dans les géographes arabes, la contrée du poivre désigne toujours la côte de Malabar; mais on trouve aussi du poivre à Malakka, à Java et à Sumatra, où croît également le cocotier.

Le quatrième voyage de Sindbad demande à être éclairci par de nouvelles recherches, et ce qu'il offre de vrai est peut-être mêlé de trop de fables pour que l'on puisse rien déterminer exactement.

avait personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avait personne dans sa cour ni dans la ville qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette île, plutôt que comme un étranger.

Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire. Tout le monde, le roi même montait à cheval, sans bride et sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servait pas de ces commodités. Il me répondit que je lui parlais de choses dont on ignorait l'usage en ses états.

J'allai aussitôt chez un ouvrier et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus et fut si satisfait de cette invention qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville, ce qui me mit dans une grande réputation et me fit considérer de tout le monde.

Comme je faisais ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : Sindbad, je t'aime et je sais que tous mes sujets qui te connaissent te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. — Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour marquer mon obéissance à votre majesté ; elle a sur moi un pouvoir absolu. — Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes états et que tu ne songes plus à ta patrie. Comme je n'osais résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étais pas trop content de mon état ; mon dessein était de m'échapper à la première occasion et de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il était, ne pouvait me faire perdre le souvenir.

J'étais dans ces sentimens lorsque la femme d'un de mes voisins avec lequel j'avais contracté une amitié fort étroite tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler, et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie. — Hélas ! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez ? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. — Oh ! repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore longtemps. — Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette île et qu'ils ont inviolablement gardée. Le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver, tout le monde subit cette loi[1].

Dans le temps qu'il m'entretenait de cette étrange barberie dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses joyaux. On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari était à la tête du deuil et suivait le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne, et lorsqu'on y fut arrivé on leva une grosse pierre qui couvrait l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses joyaux. Après cela le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre dans une bière, sans résistance, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui. Puis on le descendit de la même manière que l'on avait descendu sa femme. La monta-

[1] Le voyageur Mandeville rapporte que dans le pays de Polombe on enterrait quelquefois les maris vivans avec le corps de leurs femmes, et que dans l'île de Calanak il était d'usage d'enterrer les femmes vivantes avec leurs maris. (Voyez Hole, *Remarks*, p. 138.)

gne s'étendait en longueur et servait de bornes à la mer, et le puits était très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

Il n'est pas besoin, mes seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que j'en pensais là-dessus. Sire, lui dis-je, je ne saurais assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états d'enterrer les vivans avec les morts. J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations, et je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle. — Que veux-tu, Sindbad, me répondit le roi, c'est une loi commune et j'y suis soumis moi-même: je serai enterré vivant avec la reine mon épouse si elle meurt la première. — Mais, sire, lui dis-je, oserais-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume. — Sans doute, repartit le roi, en souriant du motif de ma question: ils n'en sont pas exceptés, lorsqu'ils sont mariés dans cette île.

Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle me faisait faire des réflexions très-mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal? Il fallut prendre patience et m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins, je tremblais à la moindre indisposition que je voyais à ma femme; mais hélas! j'eus bientôt la frayeur tout entière: elle tomba véritablement malade et mourut en peu de jours.

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière.

LXXXI^e^ NUIT.

Jugez de ma douleur, poursuivit Sindbad. Être enterré tout vif ne me paraissait pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages. Il fallait pourtant en passer par là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi, et les personnes les plus considérables de la ville me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses joyaux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivais immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes et déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à tous ceux qui se trouvèrent autour de moi, et, m'inclinant devant eux jusqu'à terre pour baiser le bord de leur habit, je les suppliai d'avoir compassion de moi: Considérez, disais-je, que je suis étranger, que je ne dois pas être soumis à une loi si rigoureuse, et que j'ai une[1] autre femme et des enfans dans mon pays. J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau et sept pains. Enfin cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

A mesure que j'approchais du fond, je découvrais, à la faveur du peu de lumière qui venait d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'était une grotte fort vaste et qui pouvait bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortait d'une infinité de cadavres que je voyais à droite et à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avait descendus vifs pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai longtemps plongé dans les pleurs. Alors faisant réflexion sur mon triste sort: Il est vrai, disais-je, que Dieu dispose de nous selon les décrets de sa providence; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange! Plut à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé! Tu n'aurais point à mourir d'un trépas si lent et si terrible en toutes ses circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah!

[1] Sindbad était mahométan, et les mahométans ont plusieurs femmes. (*Galland.*)

malheureux, ne devais-tu pas plutôt demeurer chez toi et jouir tranquillement du fruit de tes travaux !

Telles étaient les inutiles plaintes dont je faisais retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, vous le dirai-je, au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons et en me bouchant le nez prendre le pain et l'eau qui étaient dans ma bière et j'en mangeai.

Quoique l'obscurité qui régnait dans la grotte fût si épaisse qu'on ne distinguait pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière, et il me sembla que la grotte était plus spacieuse et plus remplie de cadavres qu'elle ne m'avait paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir..... Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes:

LXXXII^e^ NUIT.

Je n'attendais plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le mort était un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités; dans le temps qu'on descendait la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devait être posée, et quand je m'aperçus que l'on recouvrait l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étais saisi. Elle en fut étourdie ou plutôt je l'assommai, et comme je ne faisais cet acte inhumain que pour profiter du pain et de l'eau qui étaient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant; je tuai l'homme de la même manière, et comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres en mettant toujours en œuvre la même industrie.

Un jour que je venais d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partait le bruit; j'ouïs souffler plus fort, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenait la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtait par reprises et soufflait toujours en fuyant à mesure que j'approchais. Je la poursuivis si longtemps et j'allai si loin que j'aperçus enfin une lumière qui ressemblait à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachaient, mais je la retrouvais toujours, et à la fin je découvris qu'elle venait par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venais de la faire; puis, m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie; il fut tel que j'eus de la peine à me persuader que ce n'était pas une imagination. Lorsque je fus convaincu que c'était une chose réelle et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avais ouï souffler et que j'avais suivie était un animal sorti de la mer qui avait coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts [1].

J'examinai la montagne et remarquai qu'elle était située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle était tellement escarpée que la nature ne l'avait pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour de meilleur appétit que je n'avais fait depuis que l'on m'avait enterré dans ce lieu ténébreux.

J'y retournai encore et allai amasser à tâ-

[1] La manière dont Sindbad se sauve rappelle une aventure d'Aristomène. Ce général messénien ayant été fait prisonnier par les Spartiates, fut condamné avec cinquante de ses compagnons à être jeté dans le gouffre où l'on précipitait les criminels. Tous les Messéniens furent brisés par la chute à l'exception d'Aristomène, qui échappa comme par miracle. Il resta deux jours étendu à côté des corps de ses compagnons, attendant la mort avec résignation. Le troisième jour, il entendit du bruit et aperçut un renard qui cherchait les cadavres. Lorsque l'animal s'approcha de lui, il le saisit d'une main, et de l'autre, enveloppée de son manteau, il se garantissait de ses morsures. Il suivit son guide sans lâcher prise et finit par arriver à une crevasse étroite par laquelle l'animal s'était introduit. Il élargit ce trou avec ses mains et parvint enfin à sortir du précipice. (Voyez *la vie d'Aristomène*, traduite de l'anglais de Th. Rowe, par l'abbé Bellenger et la dissertation de Richard Hole, p. 110.)

tons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les bracelets d'or et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main. Je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avaient servi à descendre les bières et dont il y avait une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât, car alors ce n'en était pas la saison.

Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisait que de sortir du port et qui vint passer assez près de l'endroit où j'étais. Je fis signe de la toile de mon turban et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvais en ce lieu, je répondis que je m'étais sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyaient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étais et si ce que je leur disais était vraisemblable, se contentèrent de ma réponse et m'emmenèrent avec mes ballots.

Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisait et occupé du commandement du navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries, mais il ne voulut pas les accepter.

Nous passâmes devant plusieurs îles, et entre autres devant l'île des Cloches, éloignée de dix journées de celle de Serendib[1] par un vent ordinaire et réglé, et de six journées de l'île de Kela[2] où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb, des cannes d'inde et du camphre très-excellent.

Le roi de l'île de Kela est très-riche, très-puissant et son autorité s'étend sur toute l'île des Cloches, qui a deux journées d'étendue et dont les habitans sont encore si barbares qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette île, nous remîmes à la voile et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avait faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées que pour la subsistance des pauvres, et me donnai tout entier à mes parens et amis, en me divertissant et en faisant bonne chère avec eux.

Sindbab finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui et entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad et les autres conviés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table, et à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbab commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage:

CINQUIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

Les plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avais soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé je le fis charger, je m'embarquai dessus, et comme je n'avais pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

Nous fîmes voile au premier bon vent et prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une île déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez en-

[1] Le nom de *Serendib*, par lequel les Arabes désignent l'île de Ceylan, est une altération du nom sanscrit *Singhala-dwipa*, ou *île des Lions*.

Les anciens lui donnaient le nom de Taprobane, nom dont la véritable étymologie est, selon toute apparence, le mot *Tambapanna*, signifiant *feuille cuivrée*, et qui paraît avoir été donné à l'île de Ceylan à cause de la grande quantité d'arbres à couleur de cuivre qu'elle produit. (Voyez un article de M. Burnouf, sur les livres sacrés de Ceylan, dans le *Journal des Savans* d'avril 1834.)

[2] Le royaume de Kèla, d'après M. Walckenaer, est la province de Keydah, dans la presqu'île Malakka qu'arrose la rivière Calang. C'est dans cette province, qui est vis-à-vis de Sumatra, que se faisait principalement le commerce de l'étain de Malakka et du camphre.

tendu parler. Il renfermait un petit roc près d'éclore, dont le bec commençait à paraître:

A ces mots Scheherazade se tut, parce que le jour se faisait déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante elle reprit son discours.

LXXXIII^e NUIT.

Sindbad le marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage: Les marchands, poursuivit-il, qui s'étaient embarqués sur mon navire et qui avaient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches et firent une ouverture par où ils tirèrent le petit roc par morceaux et le firent rôtir. Je les avais avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venaient de se donner qu'il parut en l'air, assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine que j'avais pris à gage pour conduire mon vaisseau sachant par expérience ce que cela signifiait, s'écria que c'étaient le père et la mère du petit roc, et il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite pour éviter le malheur qu'il prévoyait. Nous suivîmes son conseil avec empressement et nous remîmes à la voile en diligence.

Cependant les deux rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avait mis l'œuf et que leur petit n'y était plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étaient venus et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voile pour nous éloigner et prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

Ils revinrent et nous remarquâmes qu'ils tenaient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et, se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de ce rocher qu'il tenait; mais, par l'adresse du timonier, qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si juste au milieu du vaisseau qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces [1]. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup ou submergés. Je fus submergé moi-même; mais, en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenais, avec le vent et le courant, qui m'étaient favorables, j'arrivai enfin à une île dont le rivage était fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté et me sauvai.

Je m'assis sur l'herbe pour me remettre un peu de ma fatigue; après quoi je me levai et m'avançai dans l'île pour reconnaître le terrain. Il me sembla que j'étais dans un jardin délicieux : je voyais partout des arbres, les uns chargés de fruits verts et les autres de fleurs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire, qui faisaient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits, que je trouvai excellens, et je bus de cette eau qui m'invitait à boire.

La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode; mais je ne dormis pas une heure entière et mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner et à me reprocher l'imprudence que j'avais eue de n'être pas demeuré chez moi plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin que je commençai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour par sa lumière dissipa mon désespoir. Je me levai et marchai entre les arbres non sans quelque appréhension.

Lorsque je fus un peu avant dans l'île, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il était assis sur le bord d'un ruisseau. Je m'imaginai d'abord que c'était quelqu'un qui avait fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisait là; mais, au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules et de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant com-

[1] Bochart, dans son *Hierozoïcon* (Lugduni Batavorum, 1712, p. 854), rapporte, d'après le naturaliste arabe Domairi, un récit semblable à celui de Sindbad.

Ibn-Batouta, voyageur arabe du quatorzième siècle, dit avoir vu de ses propres yeux un roc qui semblait une montagne suspendue dans les airs. Déjà les matelots et les passagers s'attendaient à devenir les victimes de ce monstre ailé, mais apparemment le vaisseau fut assez heureux pour échapper à ses regards, et un vent favorable le mit bientôt hors de ses atteintes. (Voyez dans le *Journal des Savans* de 1829, p. 558, un article de M. de Sacy sur la traduction anglaise des *Voyages d'Ibn-Batouta*.)

prendre que c'était pour cueillir des fruits.

Je crus qu'il avait besoin que je lui rendisse ce service : c'est pourquoi l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau : Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente ; mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard, qui m'avait paru décrépit, passa légèrement autour de mon cou ses deux jambes, dont je vis que la peau ressemblait à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge qu'il semblait vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment et je tombai évanoui.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles à cause du jour qui paraissait. Elle poursuivit ainsi cette histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXXIVe NUIT.

Nonobstant mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon cou ; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre, me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres ; il me forçait de nous arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions ; il ne quittait point prise pendant le jour, et quand je voulais me reposer la nuit, il s'étendait par terre avec moi, toujours attaché à mon cou. Tous les matins il ne manquait pas de me pousser pour m'éveiller; ensuite il me faisait lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, messeigneurs, la peine que j'avais de me voir chargé de ce fardeau sans pouvoir m'en défaire.

Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches, qui étaient tombées d'un arbre qui en portait, j'en pris une assez grosse, et, après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisin, fruit que l'île produisait en abondance et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là je pris la calebasse et, la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étais accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avait produit en moi et que je le portais plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse, il la prit, et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avait assez pour l'enivrer : aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença de chanter à sa manière et de se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnait lui firent rendre ce qu'il avait dans l'estomac, et ses jambes se relâchèrent peu à peu, de sorte que, voyant qu'il ne me serrait plus, je le jetai par terre, où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre et lui en écrasai la tête[1].

[1] L'aventure de Sindbad avec le vieillard de la mer se retrouve, sauf quelques différences pour les détails, dans un roman hindoustani intitulé *Aventures de Kamrup*. Le héros de ce roman fait la rencontre d'un de ces êtres fabuleux appelés en hindoustani *tasmapaïr*, ou *pieds de cuir*, à cause de la mollesse de leurs longues jambes; il devient son esclave, comme Sindbad celui du vieillard de la mer, et s'en débarrasse par le même moyen.

Richard Hole, dans sa dissertation sur les *Mille et une Nuits*, avait émis l'opinion fort peu probable que l'être surnaturel rencontré par Sindbad pouvait être un orang-outang. M. Garcin de Tassy, traducteur du roman de Kamrup, a proposé, au sujet de l'origine du conte arabe et du conte hindoustani, une explication un peu plus plausible, bien qu'elle ne soit peut-être pas la véritable. Il croit que l'on peut retrouver cette origine dans l'usage où sont le roi d'Ava et les princes de sa famille de se faire porter sur les épaules d'un homme, usage qui peut avoir existé dans d'autres contrées. «Le roi des Barmans, dit M. Burnouf (dans son analyse du voyage de M. Craufurd à la cour d'Ava, *Journal des Savans*, 1833) a l'habitude de se faire porter sur les épaules d'un homme. Le cavalier royal ne fait pas usage de selle ; il se sert seulement, en guise de bride, d'une pièce de mousseline passée dans la bouche du bipède qu'il honore de ses bonnes grâces..... On assura à M. Craufurd que cet amusement n'était pas de l'invention du roi actuel, mais qu'il avait été souvent recherché par d'autres personnes du sang royal. »

Le récit de Sindbad et celui du roman hindoustani me semblent bien plutôt dériver d'un conte du livre sanscrit intitulé *Pantcha-tantra*, et qui est l'original des fables de Bidpaï. Dans ce conte, un *râkchasa*, ou mauvais génie habitant d'un bois, arrête un jour un pauvre brâhmane qui passait tranquillement son chemin, et, se plaçant sur ses épaules, il lui ordonne de continuer ainsi sa route. Le brâhmane épouvanté n'oppose aucune résistance ; mais s'apercevant que les pieds de son incommode compagnon de voyage sont d'une mollesse extraordinaire, il lui en demande la cause et apprend que le génie a fait vœu de ne jamais marcher. En passant auprès d'un étang, le génie ordonne à son porteur de le déposer pour qu'il fasse ses ablutions, et de l'attendre fidèlement. Le brâhmane obéit ; mais, faisant la réflexion que son maître est hors d'état de le poursuivre, il cherche son salut dans la fuite. (Voyez l'analyse du *Pantcha-tantra*, par M. Wilson, dans le premier volume des *Transactions de la société asiatique de Londres*, p. 196.)

Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venait de mouiller là pour faire de l'eau et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir et d'entendre le détail de mon aventure. Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé. Il n'a jamais abandonné ceux dont il s'était rendu maître, qu'après les avoir étouffés, et il a rendu cette île fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées. Les matelots et les marchands qui y descendaient n'osaient s'y avancer qu'en bonne compagnie.

Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'était arrivé. Il remit à la voile, et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étaient bâties de bonne pierre.

Un des marchands du vaisseau qui m'avait pris en amitié m'obligea de l'accompagner et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avaient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco[1] : Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts et fort droits, et dont le tronc était si lisse qu'il n'était pas possible de s'y prendre pour monter jusqu'aux branches où était le fruit. Tous les arbres étaient des arbres de cocos dont nous voulions abattre le fruit et en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante.

Scheherazade voulait poursuivre; mais le jour qui paraissait l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte:

LXXXV[e] NUIT.

Les marchands avec qui j'étais, continua Sindbad, amassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueillaient les cocos avec ardeur et nous les jetaient avec des gestes qui marquaient leur colère et leur animosité. Nous amassions les cocos et nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avait envoyé à la forêt me donna la valeur du sac de cocos que j'avais apporté. Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnait, et insensiblement je fis un si grand amas de cocos que j'en avais pour une somme considérable.

Le vaisseau sur lequel j'étais venu avait fait voile avec des marchands qui l'avaient chargé de cocos qu'ils avaient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre, qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tous les cocos qui m'appartenaient, et lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avais tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi parce qu'il n'avait pas encore achevé ses affaires.

Nous mîmes à la voile et prîmes la route de l'île où le poivre croît en abondance[1]. De là nous gagnâmes l'île de Comari[2], qui porte la meilleure espèce de bois d'aloès, et dont les

[1] M. Walckenaer observe que chez tous les géographes orientaux les îles aux cocos sont les Maldives. M. Jonathan Scott avait déjà fait remarquer que les Maldives produisent une immense quantité de cocos qu'on transporte dans toute l'Inde sur des vaisseaux faits avec des planches de cocotier, et dont la bourre du fruit a servi à faire les cordages et les voiles. Suivant Langlès, il ne s'agit pas ici des Maldives, mais des îles de la Sonde, où les cocos sont également très-abondans.

[1] La côte de Malabar, selon M. Walckenaer.

[2] La partie de la presqu'île terminée par le cap Comorin. Les géographes arabes Ibn-Batouta et Edrisi parlent du bois d'aloès qu'on y recueille.

habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco en ces deux îles contre du poivre et du bois d'aloès, et me rendis avec d'autres marchands à la pêche des perles [1], où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très-grosses et de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora ; de là je revins à Bagdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloès et des perles que j'avais apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens.

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda audience et fit le récit de son sixième voyage de la manière que je vais vous le raconter :

SIXIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

Mes seigneurs, leur dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune et à chercher de nouvelles disgrâces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion, et il fallait assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire, dont le capitaine était résolu de faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même temps si malheureuse que le capitaine et le pilote perdirent leur route de manière qu'ils ignoraient où nous étions. Ils la reconnurent enfin ; mais nous n'eûmes pas sujet de nous réjouir, tout ce que nous étions de passagers ; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeait ainsi. Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire et nous allons tous périr dans un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger : nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles ; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

Cela étant fait, le capitaine nous dit : Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse et nous dire le dernier adieu, car nous sommes dans un lieu si funeste que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous ne s'en est retourné chez soi. Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres, les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

La montagne au pied de laquelle nous étions faisait la côte d'une île fort longue et très-vaste. Cette côte était toute couverte de débris de vaisseaux qui y avaient fait naufrage, et par une infinité d'ossemens qu'on y rencontrait d'espace en espace et qui nous faisaient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y était perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentaient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que partout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure dont l'ouverture est extrêmement haute et large [1]. Ce

[1] La baie de Manaar, dont veut sans doute parler Sinbdad, est encore aujourd'hui l'endroit où la pêche des perles est la plus productive.

[1] Le fait d'une rivière d'eau douce ayant sa source sur le bord de la mer ne doit pas, jusqu'à un certain point, être relégué au

qu'il y a de plus remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons avalent et rendent ensuite changé en ambre gris, que les vagues rejettent sur la grève, qui en est couverte [1]. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont de bois d'aloès, qui ne cèdent point en bonté à ceux de Comari.

Pour achever la description de cet endroit, qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent, et s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourrait favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête et cause un calme qui laisse agir le courant, qui les emporte contre la côte où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgrâces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne et de se sauver par aucun endroit.

Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également: ainsi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, selon son tempérament et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions.

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençait à paraître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le récit du sixième voyage de Sindbad :

LXXXVI[e] NUIT.

Ceux qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres : pour moi je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, et il ne faut pas s'en étonner, car, outre que j'avais mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étaient tombées en partage, j'en avais encore en particulier d'autres dont je m'étais bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins, lorsque j'enterrai le dernier, il me restait si peu de vivres que je jugeai que je ne pourrais pas aller loin : de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu de me jeter dedans, puisque personne ne vivait pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étais la cause de ma perte et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions : je m'ensanglantai les mains à belles dents, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

Mais Dieu eut encore pitié de moi et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdait sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre en doit sortir par quelque endroit. En construisant un radeau et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée ou je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort ; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil pour me dédommager de mon naufrage avec usure !

Je n'hésitai pas de travailler au radeau après ce raisonnement ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avois à choisir ; je les liai ensemble si fortement que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avais pas oublié de faire, et me laissant aller au cours de la rivière je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportait. Je

nombre des fables. M. Ives, cité par Richard Hole, dit que près de l'île de Bahréin, dans le golfe Persique, on trouve de l'eau douce dans de petits puits naturels, à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la mer.

[1] Suivant l'opinion de Swediaur, que les naturalistes ont aujourd'hui généralement adoptée, l'ambre gris n'est pas autre chose que les excrémens durcis de quelques cachalots. L'observation d'une source de bitume est un fait exact ; il y a des pays où le bitume est assez abondant pour former des puits, de petits lacs et même des espèces de sources vives. (*Dictionnaire universel de matière médicale*, par MM. Merat et de Lens, t. I, p. 225 et 607.)

« L'ambre gris, dit un des voyageurs arabes dont Renaudot a traduit la relation, croît au fond de la mer, comme les plantes sur la terre ; et lorsque la mer est fort agitée, la violence de la vague l'arrache du fond de l'eau et le pousse à terre, où on le trouve en forme de champignons ou de truffes. (Voyez encore le *Voyage de Chardin*, t. III, p. 325, édition de Langlès.)

voguai quelques jours dans cette obscurité sans jamais apercevoir un rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse qu'elle pensa me blesser à la tête, ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger [1]. Pendant ce temps-là je ne mangeais des vivres qui me restaient qu'autant qu'il en fallait naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis longtemps; mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne au bord d'une rivière où mon radeau était attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendais pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joie que je ne savais si je devais me croire éveillé. Étant persuadé que je ne dormais pas, je m'écriai et récitai ces vers arabes: Invoque la Toute-Puissance, elle viendra à ton secours. Il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien.

Un des noirs qui entendait l'arabe m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole: Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportait quelque chose; nous sommes vite accourus pour voir ce que c'était, et nous avons trouvé que c'était ce radeau; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau et d'où vous venez. Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, et qu'après cela je satisferais leur curiosité.

Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets, et quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'était arrivé, ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours: Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avait expliqué ce que je venais de dire: voilà une histoire des plus surprenantes! Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même. La chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. Je leur repartis que j'étais prêt à faire ce qu'ils voudraient.

Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus, et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étaient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il était avec les ballots, et commencèrent à me suivre.

Scheherazade à ces paroles fut obligée d'en demeurer là parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration et parla dans ces termes:

LXXXVII[e] NUIT.

Nous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusqu'à la ville de Serendib, car c'était dans cette île que je me trouvais [1]. Les

[1] «C'est encore dans la région du cap Comorin que Sindbad a échoué, dit M. Walckenaer. Tout le monde sait que Serendib est le nom que les Orientaux donnent à Ceylan; et comme une suite de petits îlots et un grand banc de sable nommé Pont d'Adam réunissent en quelque sorte cette grande île au continent, on peut trouver dans cette disposition des terres la justification du souterrain de la grande montagne qui permet à Sindbad de se rendre de la région de Comorin à Serendib.» (*Analyse géographique des voyages de Sindbad*, p. 21.)

[1] La tradition musulmane ne place pas l'Éden, ou paradis terrestre, sur la terre, mais dans le septième ciel; nos premiers parens en furent précipités, selon la même tradition, après avoir mangé le fruit défendu, et tombèrent, Adam sur l'île de Ceylan, ou Serendib, et Ève près de Jeddah, port de l'Arabie. Après une séparation de deux cents ans, Dieu, touché du repentir d'Adam, permit à l'ange Gabriel de le conduire à une montagne près de la Mecque, où il fut réuni à son épouse, et la montagne fut en conséquence appelée *Ourfet*, ou la *reconnaissance*. Adam se retira ensuite avec Ève à Ceylan, où ils continuèrent à propager leur espèce. Suivant les musulmans, la montagne appelée *Pic d'Adam* porte l'empreinte de son pied; ils donnent encore le nom de *Pont d'Adam* au banc d'îlots et de rochers qui semble être les restes d'un ancien isthme ayant réuni autrefois Ceylan à la presqu'île de l'Inde. Les Indiens désignent ces mêmes rochers sous le nom de *Pont de Râma*, et ils croient que Râma, qui n'est autre que le dieu Vichnou sous figure humaine, fit sortir ce pont de la mer pour aller dans l'île de Ceylan combattre et vaincre le géant Ravana aux dix têtes, qui avait enlevé au héros la belle Sitâ son épouse. (Voyez, relativement à l'histoire d'Adam, suivant les idées des musulmans, la *Chronique de Tabari*, traduite par M. Dubeux, t. Ier, p. 68 et suivantes.)

noirs me présenterent à leur roi. Je m'approchai de son trône, où il était assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever, et me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelais. Lui ayant répondu que je me nommais Sindbad, surnommé le marin, à cause de plusieurs voyages que j'avais faits par mer, j'ajoutai que j'étais citoyen de la ville de Bagdad. Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états et par où y êtes-vous venu?

Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre, et il en fut si surpris et si charmé qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloès et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes, car il n'en avait point dans son trésor qui en approchât.

Remarquant qu'il considérait mes pierreries avec plaisir et qu'il en examinait les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai et pris la liberté de lui dire : Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. Il me dit en souriant : Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter, et je ne veux point que vous sortiez de mes états sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avait été chargé.

J'allais tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi et j'employais le reste du temps à voir la ville et ce qu'il y avait de plus digne de ma curiosité.

L'île [1] de Serendib est située justement sous la ligne équinoxiale : ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts parasanges [2] de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée formée par une montagne qui est au milieu de l'île et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux, et tous les rochers sont pour la plupart d'émeril, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, surtout le cèdre et le coco. On pêche aussi les perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières, et quelques-unes de ses vallées fournissent le diamant. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays, ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante et très-honorable. Il m'obligea de recevoir un riche présent qu'il fit tirer de son trésor, et, lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable et en même temps d'une lettre pour le commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun Alraschid et de l'assu-

[1] «Ici, Sindbad, dit M. Walckenaer, n'est pas tout à fait exact, car Ceylan est encore éloignée de plus de cinq degrés de l'équateur ; mais cette erreur était celle des géographes de sa nation. Ils suivaient Ptolémée, qui place sous la ligne la partie méridionale de Ceylan, ou Taprobane. Mais Ptolémée, par une fausse évaluation des mesures, donne à Ceylan une grandeur énorme. Sindbad ne commet point cette faute et dit assez exactement qu'elle a quatre-vingts lieues de long sur trente lieues de largeur moyenne. Sindbad n'est pas moins exact lorsqu'il décrit la capitale, qui est située à l'extrémité d'une belle vallée formée par une haute montagne, qu'on découvre à la distance de trois journées de navigation.

»Ibn-Batouta, ce voyageur du quatorzième siècle dont nous avons déjà parlé, nous dit aussi que la ville capitale de Ceylan, qu'il nomme Kankar, est située dans une vallée (*Ibn-Batuta's travels*, p. 186 et 187) ; et en parlant de la grande montagne de Baba, ou d'Adam, il affirme qu'on l'aperçoit à neuf journées de navigation : ainsi l'exagération est ici du côté du voyageur, et le conteur est exact et vrai. Il l'est encore lorsqu'il ajoute que les arbres de Ceylan produisent des épices, ses montagnes des rubis ; qu'il y a des perles sur ses rivages, et des pierres fines dans ses vallées.» (*Analyse géographique*, p, 22.)

[2] Voyez ci-dessus page 112.

rer de mon amitié. Je pris le présent et la lettre avec respect en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisait l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya quérir le capitaine et les marchands qui devaient s'embarquer avec moi et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

La lettre du roi de Serendib était écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étaient d'azur, et voici ce qu'elle contenait en langue indienne :

« Le roi des Indes, devant qui marchent mille éléphans, qui demeure dans un palais dont le toit brille de l'éclat de cent mille rubis et qui possède en son trésor vingt mille couronnes enrichies de diamans, au calife Haroun Alraschid.

» Quoique le présent que nous vous envoyons soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère et en ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans notre cœur et dont nous sommes bien aise de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans la vôtre, attendu que nous croyons la mériter, étant du rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu. »

Le présent consistait, premièrement, en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très-rondes et toutes du poids d'une demi-drachme; secondement, en une peau de serpent [1] qui avait des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnaie d'or et dont la propriété était de préserver de maladie ceux qui couchaient dessus; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloès le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; et enfin tout cela était accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante et dont les habillemens étaient couverts de pierreries.

Le navire mit à la voile et, après une longue et très-heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée fut de m'acquitter de la commission dont j'étais chargé.

Scheherazade n'en dit pas davantage à cause du jour qui se faisait voir. Le lendemain elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIII^e NUIT.

Je pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du commandeur des croyans, suivi de la belle esclave et des personnes de ma famille, qui portaient les présens dont j'étais chargé. Je dis le sujet qui m'amenait, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant et, après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandait le roi de Serendib, il me demanda s'il était vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquait par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois, et après m'être relevé : Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur, j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paraître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant, où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône un autre est debout qui porte une colonne d'or au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie et montés sur des éléphans richement caparaçonnés.

Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant crie de temps en temps à haute voix : Voici le grand monarque, le puissant et redoutable sultan des Indes, dont le palais est couvert de cent mille rubis et qui possède vingt mille couron-

[1] M. Elliot, dans sa description des habitans des montagnes appelées *Garrows* qui bornent les parties nord-est du Bengale, dit que la peau du serpent appelé Burrawar est estimée comme remède des maux extérieurs lorsqu'on l'applique sur la partie malade. (*Asiatic researches*, vol. III.)

Les historiens orientaux rapportent que parmi les présens envoyés par un roi de l'Inde à Chosroès Nouschirvan, se trouvait un tapis fait d'une peau de serpent plus fine qu'aucune soie, et diaprée par la main de la nature incomparablement mieux que n'aurait pu le faire celle d'aucun ouvrier. (Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I^er, p. 212 de la trad. franç.)

nes de diamans. Voici le monarque couronné, plus grand que ne furent jamais le grand Solima [1] et le grand Mihrage [2].

Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône crie à son tour : Ce monarque si grand et si puissant doit mourir, doit mourir, doit mourir. L'officier de devant reprend et crie ensuite : Louange à celui qui vit et ne meurt pas [3].

D'ailleurs le roi de Serendib est si juste qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale non plus que dans le reste de ses états ; ses peuples n'en ont pas besoin : ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours : La sagesse de ce roi, dit-il, paraît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples et ses peuples dignes d'elle. A ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent.

Sindbad acheva de parler en cet endroit et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE DE SINDBAD.

Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étais dans un âge qui ne demandait plus que du repos, je m'étais bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avais tant de fois courus. Ainsi je ne songeais qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalais un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandait. Je sortis de table et allai au-devant de lui : Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous ; il faut que vous me rendiez un service ; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendib. Il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite.

Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi : Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre majesté ; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes ; j'ai même fait vœu de ne jamais sortir de Bagdad. De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin.

D'abord que j'eus cessé de parler : J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendib vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous sera libre de vous en revenir ; mais il y faut aller, car vous voyez bien qu'il ne serait pas de la bienséance et de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. Comme je vis que le calife exigeait cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étais prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

Je me préparai en peu de jours à mon départ, et sitôt qu'on m'eût livré les présens du calife avec une lettre de sa propre main, je partis et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse : j'arrivai à l'île de Serendib. Là j'exposai aux ministres la commission dont j'étais chargé et les priai de me faire donner audience incessamment : ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur ; j'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

Ce prince me reconnut d'abord et me témoigna une joie toute particulière de me revoir : Ah ! Sindbad, me dit-il, soyez le bienvenu. Je

[1] Salomon. (Voyez ci-dessus p. 24, note.)

[2] Voyez ci-dessus p. 113.

[3] « Lorsque le roi meurt dans l'île de Serendib, dit un des voyageurs dont Renaudot nous a traduit la relation, on met son corps sur un chariot dans une telle situation qu'étant renversé sur le derrière, sa tête pend assez proche de terre et ses cheveux traînent dans la poussière. Ce chariot est suivi d'une femme qui tient un balai dans sa main et qui jette de la poussière sur la tête du mort. En même temps on crie à haute voix : *O hommes ! voici votre roi, qui était hier votre maître ; mais l'empire qu'il avait sur vous s'est évanoui. Il est réduit en l'état auquel vous le voyez, ayant quitté le monde, et l'arbitre de la mort a retiré son âme. Ne comptez plus après cela sur les espérances incertaines de la vie.* » (*Anciennes relations des Indes et de la Chine*, traduites de l'arabe, p. 38.)

Si l'on en croit les auteurs chrétiens, le fameux Saladin, dans ses derniers momens, avait ordonné de faire à ses funérailles une proclamation qui montrât le néant des grandeurs humaines. Un émir, tenant à la main un linceul, était chargé de parcourir les rues de Damas en criant : *Voilà ce que le grand Saladin, la terreur des infidèles, emporte avec lui dans le tombeau.*

vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. Je lui fis mon compliment et, après l'avoir remercié de la bonté qu'il avait pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

Le calife lui envoyait un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins; cinquante robes d'une très-riche étoffe; cent autres de toile blanche la plus fine du Caire, de Suez,[1] de Cufa[2] et d'Alexandrie; un autre lit cramoisi et un autre encore d'une autre façon; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentait en bas-relief un homme un genou en terre, qui tenait un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion; il lui envoyait enfin une riche table que l'on croyait par tradition venir du grand Salomon. La lettre du calife était conçue en ces termes :

« Salut, au nom du souverain guide du droit chemin, au puissant et heureux sultan, de la part d'Abdallah Haroun Alraschid, que Dieu a placé dans le lieu d'honneur après ses ancêtres d'heureuse mémoire.

» Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous vous envoyons celle-ci émanée du conseil de notre Porte, le jardin des esprits supérieurs. Nous espérons qu'en jetant les yeux dessus, vous connaîtrez notre bonne intention et que vous l'aurez pour agréable. Adieu. »

Le roi de Serendib eut un grand plaisir de voir que le calife répondait à l'amitié qu'il lui avait témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin, et le roi en me congédiant me fit un présent très-considérable. Je me rembarquai aussitôt dans le dessein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérais, et Dieu en disposa autrement.

Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y était nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et pour tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves.

Le jour qui paraissait imposa silence à Scheherazade. Le lendemain elle reprit la suite de son histoire.

LXXXIX^e. NUIT.

Sire, dit-elle au sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les aventures de son dernier voyage : Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée où ils nous vendirent.

Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plus tôt acheté qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'était pas encore bien informé qui j'étais, il me demanda si je ne savais pas quelque métier. Je lui répondis sans me faire mieux connaître, que je n'étais pas un artisan, mais un marchand de profession; et que les corsaires qui m'avaient vendu, m'avaient enlevé tout ce que j'avais. Mais dites-moi, reprit-il, si vous ne pourriez pas tirer de l'arc? —Je lui repartis que c'était un des exercices de ma jeunesse et que je ne l'avais pas oublié depuis [1]. Alors il me donna un arc et des

[1] Port de la mer Rouge.

[2] Cufah, ville de l'Irac-Araby, fondée par le calife Omar, aujourd'hui en ruines, mais qui a figuré dans les annales des Arabes. Les anciens caractères arabes, dits coufiques, sont ainsi nommés parce qu'ils ont été inventés dans la ville de Coufah. (Voyez un mémoire de M. de Sacy, inséré dans le *Journal asiatique* d'avril 1827, et intitulé : *Nouveaux aperçus sur l'histoire de l'écriture chez les Arabes du Hedjaz.*)

[1] Avant l'invention des armes à feu (et tout prouve que la rédaction de la partie la plus ancienne des *Mille et une Nuits* est antérieure à cette invention), l'exercice de l'arc était général parmi les nations orientales, et les Persans s'y livraient encore avec beaucoup d'ardeur du temps de Chardin. Un de leurs rois, nommé Baharam-Gour, et célèbre par sa passion pour la chasse, tirait de l'arc avec une habileté merveilleuse, et les Persans rapportent à ce sujet le conte suivant : Baharam, très-fier de son adresse, voulut en faire parade devant celle de ses femmes qu'il aimait le plus. A cet effet, il la conduisit dans une plaine, et ayant trouvé une gazelle endormie, il tira sur elle une flèche avec tant de justesse qu'elle lui effleura l'oreille. L'animal s'éveillant, porta son pied de derrière à son oreille, comme pour chasser la mouche qu'il supposait l'avoir piqué : une autre flèche, partie de l'arc du roi, cloua le pied de la gazelle sur sa corne. Le prince se tourna ensuite vers la dame, s'attendant à recevoir de grands éloges; elle se borna à lui dire froidement : *Nikou kerden ze pur kerden ist*, c'est-à-dire *l'habitude rend tout facile*. Baharam, furieux, ordonna à l'instant qu'on envoyât cette femme dans les montagnes pour y périr. Le ministre chargé de l'exécution de cet ordre eut pitié d'elle et lui permit de se retirer dans un petit village sur la pente d'un coteau. Elle s'y logea dans une chambre haute, pour arri-

flèches, et m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin et dont l'étendue était très vaste. Nous y entrâmes fort avant, et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphans que vous verrez passer ; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là ; mais le lendemain d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paraître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venais de faire. En faveur de cette nouvelle il me régala d'un bon repas, loua mon adresse et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avais tué. Mon patron se proposait de revenir lorsque l'animal serait pourri, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

Je continuai cette chasse pendant deux mois et il ne se passait pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettais pas toujours à l'affût sur un même arbre ; je me plaçais tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendais l'arrivée des éléphans, je m'apperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre que la terre en était couverte et tremblait sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre ou j'étais monté, et l'environnèrent tous la trompe étendue et les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile et saisi d'une telle frayeur que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

Je n'étais pas agité d'une crainte vaine : après que les éléphans m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe et fit un si puissant effort qu'il le déracina et renversa par terre. Je tombai avec l'arbre, mais l'animal me prit avec sa trompe et me chargea sur son dos, ou je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivaient en troupe, et me porta jusqu'à un endroit où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnaient. Concevez s'il est possible, l'état où j'étais ; je croyais plutôt dormir que veiller. Enfin après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphant, je me levai et je remarquai que j'étais sur une colline assez longue et assez large, toute couverte d'ossemens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux [1]. Je ne doutai point que ce fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que

ver à laquelle il fallait monter vingt marches. Aussitôt qu'elle y fut établie, elle acheta un petit veau qu'elle portait exactement tous les jours en montant l'escalier et même en le descendant. Elle continua cet exercice pendant quatre ans, et l'exercice augmenta ses forces dans la même proportion que le poids de l'animal. Baharam ne pensait plus à sa maîtresse qu'il croyait morte. Un jour, se trouvant fatigué de la chasse, il s'arrêta à ce même village ; il vit une jeune femme qui portait une grande vache à la hauteur de vingt marches. Fort surpris, il envoya demander comment une femme qui paraissait d'une constitution délicate avait pu acquérir une telle force. La dame répondit qu'elle ne voulait dire son secret qu'à Baharam, et que même elle ne lui en ferait part qu'autant qu'il prendrait la peine de venir seul la trouver à sa demeure. Le roi s'y rendit sur-le-champ, et lorsqu'il eut manifesté son étonnement de ce qu'il avait vu, la dame se contenta de répondre : *L'habitude rend tout facile*, et, levant son voile, elle fut reconnue du prince, qui l'embrassa. Satisfait de la leçon qu'elle lui avait donnée, il ordonna qu'on bâtît sur le lieu même un palais destiné à servir de maison de chasse et à perpétuer le souvenir de cet événement. (*Histoire de Perse*, t. I, p. 174 de la traduction française.) — La merveilleuse preuve d'adresse donnée par le roi Baharam, et rapportée au commencement de ce petit conte, se retrouve mentionnée dans le roman intitulé *Le Voyage et les aventures des trois princes de Sarendip*, traduits du persan par le chevalier de Mailly, Paris, 1719, in-12. Ce roman n'est point traduit du persan, mais d'un livre italien composé sur un original persan.

[1] M. Frédéric Cuvier, dans un curieux article sur l'éléphant (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. XIV), s'exprime en ces termes : « Il est peu d'animaux dont on ait autant exalté l'intelligence et qui sous ce rapport aient été jugés avec plus de prévention. Le trait caractéristique de son esprit est la prudence ; il n'apprend rien, mais il le fait plus aisément, qu'on ne puisse apprendre à un cheval, et si on a cru apercevoir le contraire, c'est qu'on n'a pas fait attention à la différence des organes. Tout ce qu'on a dit de ses calculs et de ses combinaisons ne repose que sur de simples apparences, et n'a de consistance que dans l'erreur de ceux qui ont cru les apercevoir, et l'on doit surtout mettre au nombre de ces créations fantastiques l'histoire que rapporte Pline, et qui a toujours été répétée, d'un éléphant qui s'exerçait la nuit aux leçons de danse qu'il recevait pendant le jour, afin d'éviter les châtimens que sa maladresse lui attirait. »

je cessasse de les persécuter, puisque je le faisais dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline ; je tournai mes pas vers la ville, et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route, ce qui me fit connaître qu'ils s'étaient éloignés plus avant dans la forêt pour laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

Dès que mon patron m'aperçut : Ah ! pauvre Sindbad, me dit-il, j'étais dans une grande peine de savoir ce que tu pouvais être devenu. J'ai été à la forêt : j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre ; et après t'avoir inutilement cherché, je désespérais de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie? Je satisfis sa curiosité; et le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avais dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus de tout ce qu'il pouvait porter de dents, et lorsque nous fûmes de retour : Mon frère me dit-il, car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir, Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités. Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avais dissimulé ce que vous allez entendre.

Les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrais engager toute notre ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul.

A ce discours obligeant je répondis : Patron, Dieu vous conserve! La liberté que vous m'accordez suffit pour vous acquitter envers moi ; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. Hé bien ! répliqua-t-il, le moçon [1] nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venait de me donner et des bonnes intentions qu'il avait pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le moçon, et pendant ce temps-là nous fîmes tant de voyages à la colline que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négociaient firent la même chose; car cela ne leur fut pas longtemps caché.

A ces paroles, Scheherazade, apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

XC^e^ NUIT.

Sire, Sindbad continuant le récit de son septième voyage : Les navires, dit-il, arrivèrent enfin, et mon patron, ayant choisi lui-même celui sur lequel je devais m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage, et de plus il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avais reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et comme l'aventure qui m'avait procuré la liberté était fort extraordinaire, j'en avais toujours l'esprit occupé.

Nous nous arrêtâmes en quelques îles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre ferme des Indes, nous y allâmes aborder, et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenait, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire

[1] Ce mot est fort usité dans la navigation des Indes. C'est un vent régulier qui règne six mois du couchant au levant, et six mois du levant au couchant. (*Galland.*)

des présens, et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai longtemps en chemin et je souffris beaucoup, mais je souffrais avec patience en faisant réflexion que je n'avais plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avais courus.

Toutes ces fatigues finirent enfin; j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avait causé de l'inquiétude, mais qu'il avait pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonnerait point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris, et il aurait refusé d'y ajouter foi si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai si curieuses qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur et des présens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis.

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septiéme et dernier voyage; et s'adressant ensuite à Hindbad : Hé bien! mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux, je jouisse d'une vie agréable et tranquille? Comme il achevait ces mots, Hindbad s'approcha de lui et dit en lui baisant la main : Il faut avouer, seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls. Mes peines ne sont pas comparables aux vôtres : si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non-seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort.

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur et de continuer de venir manger chez lui; qu'il aurait lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'était pas encore jour, continua de parler et commença une autre histoire.

LES TROIS POMMES.

Sire, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre majesté d'une sortie que le calife Haroun Alraschid fit une nuit de son palais. Il faut que je vous en raconte une autre. Un jour ce prince avertit le grand visir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine : Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement si l'on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. Le grand visir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui et Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus et sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs marchés, et en entrant dans une petite rue, ils virent au clair de la lune un bon homme à barbe blanche, qui avait la taille haute et qui portait des filets sur sa tête; il avait au bras un panier pliant de feuilles de palmier et un bâton à la main. A voir ce vieillard, dit le calife, il n'est pas riche. Abordons-le et lui demandons l'état de sa fortune. — Bon homme, lui dit le visir, qui es-tu? — Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis pêcheur, mais le plus pauvre et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, et depuis ce temps-là jusqu'à présent je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et de petits enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir.

Le calife, touché de compassion, dit au pêcheur : Aurais-tu le courage de retourner sur tes pas et de jeter tes filets encore une fois seulement? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu ameneras. Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot et retourna vers le Tigre avec lui, Giafar et Mesrour, en disant en lui-même : Ces seigneurs paraissent trop honnêtes et trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine, et quand ils ne me donneraient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce serait encore beaucoup pour moi.

Ils arrivèrent au bord du Tigre ; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand visir et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui, dans l'empressement de savoir ce qu'il y avait dedans, retourna au palais en diligence. Là le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de découdre, on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis et lié avec de la corde. La corde déliée et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame plus blanc que de la neige et coupé par morceaux.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

XCI[e] NUIT.

Sire, votre majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles quel fut l'étonnement du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère, et lançant au visir un regard furieux : Ah ! malheureux, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples ! On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement ! Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par le saint nom de Dieu que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. — Commandeur des croyans, lui dit le grand visir, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. — Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le calife ; c'est à toi d'y songer.

Le visir Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens : Hélas ! disait-il, comment, dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoin et qui est peut-être déjà sorti de cette ville ! Un autre que moi tirerait de prison un misérable et le ferait mourir pour contenter le calife ; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, et j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là.

Il ordonna aux officiers de police et de justice qui lui obéissaient de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le visir en cette affaire ; mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat, et le visir jugea bien que, sans un coup du ciel, c'était fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre et le somma de le suivre. Le visir obéit, et le calife lui ayant demandé où était le meurtrier : Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. Le calife lui fit des reproches remplis d'emportement et de fureur, et commanda qu'on le pendît devant la porte du palais, lui et quarante des Barmécides [1].

[1] La famille des Barmécides, dont Giafar, ministre de Haroun, est un des membres les plus célèbres, s'est acquis en Orient, par ses richesses et sa générosité, une renommée que la terrible catastrophe qui a mis fin à tant de prospérité n'a pas manqué d'augmenter. Les Barmécides ou mieux Barmékides, étaient originaires de Balk et d'une naissance illustre ; ils avaient même, à ce qu'il paraît, la prétention de descendre des anciens rois de Perse. Khaled, fils de Barmek, visir d'Almansour, second calife de la dynastie des Abassides, est le premier personnage de cette famille dont l'histoire fasse mention d'une manière authentique. Ce fut sous le règne d'Haroun Alraschid que les Barmécides s'élevèrent au faîte des honneurs et de la puissance. Yahya, chef de la famille et ministre du calife, était investi de toute sa confiance et jouissait de la plus haute faveur. Giafar, fils d'Yahya, qui avait la charge de surintendant du palais, et que l'on appelait le petit visir, s'était concilié les bonnes grâces du maître, dont il était l'ami et le confident, et les emplois les plus importans étaient occupés par les Barmécides ou par leurs créatures. Yahya et Giafar se distinguaient par une générosité sans bornes, et même leurs largesses dégénéraient souvent en prodigalités. Tous les trésors de l'empire semblaient être à leur disposition, et on a peine à croire tout ce que les historiens orientaux en racontent.

Une si grande faveur devait avoir un terme. Des marques de mécontentement données par le calife et observées par le médecin Baktichou furent les premiers symptômes de la disgrâce prochaine des Barmécides. « J'entrai un jour dans l'appartement du calife à Bagdad, dit Baktischou ; les Barmécides logeaient de l'autre côté du Tigre, en face du palais. Haroun Alraschid remarquant la multitude de chevaux qui étaient arrêtés devant leur hôtel, et la foule qui se pressait à la porte de Yahya, fils de Khaled, se mit à dire : « Que Dieu récompense Yahya, il s'est chargé seul de tout l'embarras des affaires, et en me soulageant de ce soin, il m'a laissé le temps de me livrer aux plaisirs. » — Quelques jours après, je me trouvai de nouveau chez lui ; il commençait déjà à ne plus voir les Barmécides du

Pendant que l'on travaillait à dresser les potences et qu'on alla se saisir des quarante Barmécides dans leurs maisons, un crieur public alla par ordre du calife faire ce cri dans tous les quartiers de la ville : Qui veut avoir la satisfaction de voir pendre le grand visir Giafar et quarante des Barmécides ses parens, qu'il vienne à la place qui est devant le palais.

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais amenèrent le grand visir avec les quarante Barmécides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui était destinée, et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devaient être levés en l'air. Le peuple, dont toute la place était remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur et sans verser des larmes, car le grand visir Giafar et les Barmécides étaient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement, non-seulement à Bagdad, mais même partout l'empire du calife.

Rien n'empêchait qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère, et on allait ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très-bien fait et fort proprement vêtu fendit la presse, pénétra jusqu'au grand visir, et après lui avoir baisé la main : Souverain visir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier et je mérite d'en être puni.

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au visir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme, dont la physionomie, au lieu de paraître funeste, avait quelque chose d'engageant, et il allait lui répondre lorsqu'un grand homme d'un âge déjà fort avancé ayant aussi fendu la presse, arriva et dit au visir : Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme : nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre. C'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. — Seigneur, reprit le jeune homme en s'adressant au visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en est complice. — Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici et vous voulez prévenir votre destinée : pour moi, il y a longtemps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant au grand visir, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin : faites-moi mourir et ne différez pas.

La contestation du vieillard et du jeune homme obligea le visir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permission du lieutenant criminel, qui se faisait un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois et parla de cette manière : Commandeur des croyans, j'amène à votre majesté ce vieillard et ce jeune homme, qui se disent tous deux séparément meurtriers de la dame. Alors le calife demanda aux accusés qui des deux avait massacré la dame si cruellement et l'avait jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'était lui ; mais le vieillard de son côté, soutenant le contraire : Allez, dit le calife au grand visir, faites les prendre tous deux. — Mais, sire, dit le visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y aurait de l'injustice à faire mourir l'autre.

même œil. Regardant par les fenêtres de son palais et observant la même affluence que la première fois, il dit : Yahya s'est emparé seul de toutes les affaires ; il me les a enlevées ; c'est vraiment lui qui est le calife et je n'en ai que le nom. — Je connus dès lors, ajoutait Baktischou, qu'ils tomberaient dans la disgrâce, ce qui arriva peu après cela. » (*Chrestomathie arabe*, de M. de Sacy, t. Ier, p. 25.)

Cette grande catastrophe eut lieu le 1er safar 187 (29 janvier 803). Giafar eut la tête tranchée. L'ordre fut donné aussitôt d'arrêter le père et les frères de Giafar avec toute leur famille, et ils furent envoyés à Rakka en Mésopotamie, où ils finirent leurs jours dans la captivité. On a énoncé divers motifs de la disgrâce des Barmécides ; mais, selon le témoignage du judicieux écrivain Ibn-Khaldoun, il ne faut pas chercher d'autre cause de leur chute que l'excès de leur ambition et leur conduite à l'égard du calife, à qui ils avaient enlevé complétement l'exercice de ses droits. (Voyez ci-dessus p. 54, note.)

La prospérité des Barmécides avait jeté trop d'éclat pour que leur nom ne dût pas leur survivre dans le souvenir des peuples de l'Orient, et l'intérêt qui s'attache au malheur a sans doute contribué encore à les rendre célèbres. Haroun avait défendu de parler d'eux et surtout de composer des poésies en leur honneur. Ses défenses furent inutiles. Un jour, un soldat de la garde aperçut un homme qui récitait, en versant des larmes, une complainte sur la disgrâce de ces intéressans proscrits. Arrêté et conduit devant le calife, cet homme raconta un trait de la générosité des Barmécides dont Haroun fut tellement ému qu'il donna ordre de laisser cet homme en liberté. Une autre fois, un vieillard nommé Mondir, qui avait fait tout haut l'éloge des Barmécides, amené aussi devant le calife, osa lui rappeler tous les services que ces infortunés avaient rendus à l'état. Frappé de son courage, Haroun lui donna une assiette d'or : « Voilà, s'écria le vieillard en la recevant, voilà encore un bienfait des Barmécides. »

A ces paroles, le jeune homme reprit : Je jure par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers et jetée dans le Tigre, il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les justes au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable. Ainsi je suis celui qui doit être puni.

Le calife fut surpris de ce serment et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme : Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable ? et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort ? — Commandeur des croyans, répondit-il, si l'on mettait par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce serait une histoire qui pourrait être très-utile aux hommes. — Raconte-nous la donc, répliqua le calife, je te l'ordonne. — Le jeune homme obéit et commença son récit de cette sorte.

Scheherazade voulait continuer ; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

XCII[e] NUIT.

Schahriar prévint la sultane, et lui demanda ce que le jeune homme avait raconté au calife Haroun Alraschid. — Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole et parla dans ces termes :

HISTOIRE DE LA DAME MASSACRÉE ET DU JEUNE HOMME SON MARI.

Commandeur des croyans, votre majesté saura que la dame massacrée était ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui est mon oncle paternel. Elle n'avait que douze ans quand il me la donna en mariage, et il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles, qui sont vivans, et je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle était sage, de bonnes mœurs et mettait toute son attention à me plaire. De mon côté je l'aimais parfaitement, et je prévenais tous ses désirs bien loin de m'y opposer.

Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, et je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois elle commença de se mieux porter et voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis elle me dit : Mon cousin (car elle m'appelait ainsi par familiarité), j'ai envie de manger des pommes : vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver ; il y a longtemps que cette envie me tient, et je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un point que si elle n'est pas bientôt satisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. — Très- volontiers, lui répondis-je, je vais faire tout mon possible pour vous contenter.

J'allai aussitôt chercher des pommes dans tous les marchés et dans toutes les boutiques ; mais je n'en pus trouver une quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis fort fâché de la peine que j'avais prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, et qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin et allai dans tous les jardins ; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit que quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverais point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

Comme j'aimais passionnément ma femme, et que je ne voulais pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, je pris un habit de voyageur, et après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avaient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avait pas davantage dans le jardin, et le jardinier n'avait pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant je les présentai à ma femme ; mais il se trouva que l'envie lui en était passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir et les posa à côté d'elle. Cependant elle était toujours malade, et je ne savais quel remède apporter à son mal.

Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir de fort méchante mine, qui tenoit à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avais apportées de Balsora. Je n'en pouvais douter, puisque je savais qu'il n'y en avait pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai

l'esclave : Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme? — C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui et je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, et je lui ai demandé d'où elle les avait eues : elle m'a répondu que son bon homme de mari avait fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, et qu'il les lui avait apportées. Nous avons fait collation ensemble, et en la quittant j'en ai pris et emporté une que voici.

Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place, et après avoir fermé ma boutique je courus chez moi avec empressement et montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étaient les pommes, et n'en voyant que deux je demandai où était la troisième. Alors, ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, et n'en ayant aperçu que deux, me répondit froidement : Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. A cette réponse, je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avait dit l'esclave ne fût véritable. En même temps je me laissai emporter à une fureur jalouse, et tirant un couteau qui était attaché à ma ceinture je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; et après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit et que j'allai jeter dans le Tigre.

Les deux plus petits de mes enfans étaient déjà couchés et endormis, et le troisième était hors de la maison : je le trouvai à mon retour assis près de la porte et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère sans qu'elle en ait rien vu une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée longtemps; mais comme je jouais tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passait me l'a arrachée de la main et l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenait à ma mère qui était malade : que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; et comme je le suivais en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinssiez; et je vous attendais, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère de peur que cela ne la rende plus mal. En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime; et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave qui, sur ce qu'il avait appris de mon fils, avait composé la funeste fable que j'avais prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites; il venait pour voir sa fille; mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'était plus, car je ne lui déguisai rien; et sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens et nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche; lui, la perte d'une fille qu'il avait toujours tendrement aimée, et moi celle d'une femme qui m'était chère et dont je m'étais privé d'une manière si cruelle, et pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur.

Voilà, commandeur des croyans, l'aveu sincère que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime et je vous supplie très-humblement d'en ordonner la punition. Quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point et je la trouverai trop légère. Le calife fut dans un grand étonnement.

Scheherazade en prononçant ces derniers mots s'aperçut qu'il était jour, elle cessa de parler; mais la nuit suivante elle reprit ainsi son discours :

XCIII^e NUIT.

Sire, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venait de lui raconter. Mais ce prince équitable trouvant qu'il était plus à plaindre qu'il n'était criminel, entra dans ses intérêts : L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu et excusable auprès des hommes. Le méchant

esclave est la cause unique de ce meurtre. C'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place.

Le malheureux Giafar qui s'était cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife; mais comme il n'osait rien répliquer à ce prince dont il connaissait l'humeur, il s'éloigna de sa présence et se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avait plus que trois jours à vivre. Il était tellement convaincu qu'il ne trouverait point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. Il n'est pas possible, disait-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit. A moins que Dieu ne me le fasse connaître comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver.

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille qui gémissait autour de lui en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre et qui n'avait rien à se reprocher. Il fit venir des cadis et des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme et ses enfans et leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondait en larmes; jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva qui lui dit que le calife s'impatientait de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avait commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il allait sortir, on lui amena la plus petite de ses filles qui pouvait avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avaient soin d'elle la venaient présenter à son père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avait pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. En la baisant, il s'aperçut qu'elle avait dans le sein quelque chose de gros et qui avait de l'odeur. Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein? — Mon cher père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife notre seigneur et maître. Rihan [1] notre esclave me l'a vendue deux sequins.

Aux mots de pomme et d'esclave, le grand visir Giafar fit un cri de surprise mêlée de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille; il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave qui n'était pas loin, et lorsqu'il fut devant lui : Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme? — Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée ni chez vous ni dans le jardin du commandeur des croyans. L'autre jour comme je passais dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouaient et dont l'un la tenait à la main, je la lui arrachai, et l'emportai. L'enfant courut après moi en me disant que la pomme n'était pas à lui, mais à sa mère qui était malade: que son père pour contenter l'envie qu'elle en avait, avait fait un long voyage d'où il en avait apporté trois : que celle-là en était une qu'il avait prise sans que sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire; je l'apportai au logis et la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Giafar ne put assez admirer comment la friponnerie d'un esclave avait été cause de la mort d'une femme innocente et presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui; et quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave, et du hasard par lequel il avait découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin il reprit un air sérieux et dit au visir, que puisque son esclave avait causé un si étrange désordre, il méritait une punition exemplaire. Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire nommé Noureddin [2] Ali et de Bedreddin [3] Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de

[1] Ce mot signifie en arabe du basilic, plante odoriférante, et les Arabes donnent ce nom à leurs esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un laquais. (*Galland.*)

[2] Noureddin signifie en arabe la lumière de la religion, [3] et Bedreddin la pleine lune de la religion. (*Galland.*)

vous la dire, vous ferez grâce à mon esclave. — Je le veux bien, repartit le calife ; mais vous vous engagez dans une grande entreprise et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave, car l'histoire des pommes est fort singulière. Giafar prenant alors la parole, commença son récit dans ces termes.

HISTOIRE DE NOUREDDIN ALI ET DE BEDREDDIN HASSAN.

Commandeur des croyans, il y avait autrefois en Égypte un sultan [1], grand observateur de la justice, bienfaisant, miséricordieux, libéral, et sa valeur le rendait redoutable à ses voisins. Il aimait les pauvres et protégeait les savans qu'il élevait aux premières charges. Le visir de ce sultan était un homme prudent, sage, pénétrant et consommé dans les belles-lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avait deux fils très bien faits, et qui marchaient l'un et l'autre sur ses traces : L'aîné se nommait Schemseddin [2] Mohammed [3], et le cadet Noureddin Ali. Ce dernier principalement avait tout le mérite qu'on peut avoir. Le visir leur père étant mort, le sultan les envoya quérir, et les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de visir ordinaire : J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner, et comme je sais que vous demeurez ensemble et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez et imitez votre père.

Les deux nouveaux visirs remercièrent le sultan de sa bonté, et se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois ils firent leur première sortie, ils allèrent pour la première fois au conseil du sultan; et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assemblait. Toutes les fois que le sultan allait à la chasse, un des deux frères l'accompagnait, et ils avaient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenaient après le souper de choses indifférentes, c'était la veille d'une chasse où l'aîné devait suivre le sultan, ce jeune homme dit à son cadet : Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée. Épousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra. Que dites-vous de cette idée?—Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser, et pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira.—Oh, ce n'est pas tout encore, reprit Schemseddin Mohammed ; mon imagination va plus loin : supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge.—Ah! pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable ! Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivait que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille?—Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné, et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder en son nom, au moins trois mille sequins, trois bonnes terres et trois esclaves.—C'est de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur? D'ailleurs ne savons-nous pas bien vous et moi ce qui est juste? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne serait-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille? A ce que je vois vous

[1] Le conteur arabe, par un anachronisme qui ne doit pas étonner beaucoup de la part d'un romancier, place des sultans en Égypte avant le règne de Haroun Alraschid, tandis que sous les premiers califes, et même encore du temps de Haroun, l'Égypte était une province de l'empire fondé par les disciples de Mahomet. Le premier souverain indépendant de l'Égypte est Ahmed Ben-Thouloun, qui fonda la dynastie des Thoulounides, plus de cinquante ans après la mort de Haroun. Cette dynastie, ainsi que celle des Ikchidites qui la suivit, n'eurent qu'une courte durée. Leurs princes portaient le titre d'*émir*, et non celui de *sultan*, qui n'a commencé à être employé qu'au onzième siècle. L'Égypte fut, en l'année 969 de J.-C., conquise par Moez-ledin-Allah, qui y établit la dynastie des califes fathimites, dont le dernier prince fut dépouillé, en 1155 (hégire 544), par le fameux Saladin, fondateur de la dynastie des sultans ayoubites, laquelle se maintint jusqu'en 1254 de notre ère. Le rédacteur des *Mille et une Nuits* était, selon toute apparence, contemporain du dernier prince ayoubite, ou d'un des premiers sultans mamelouks.

[2] C'est-à-dire le soleil de la religion. (*Galland.*)

[3] Mohammed ou Mahomet est le nom que portait le fondateur de l'Islamisme, et les dévots musulmans s'honorent de porter le même nom que leur prophète. «Le préjugé est si général, dit M. Reinaud, que ceux qui sont ainsi appelés passent pour des êtres privilégiés. A Constantinople, lorsque l'état est en danger, le sultan fait choix de quatre-vingt-douze musulmans du nom de Mohammed, et les charge de réciter certains chapitres de l'Alcoran ; il s'imagine par là assurer le salut de l'empire. » (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. II, p. 99.)

êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui.

Quoique Noureddin Ali dît ces paroles en riant, son frère qui n'avait pas l'esprit bien fait en fut offensé : Malheur à votre fils, dit-il, avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues. Apprenez, téméraire, qu'après votre impudence, je ne voudrais pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étaient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces : Si je ne devais pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterais comme vous le méritez ; mais à mon retour, je vous ferai connaître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. A ces mots, il se retira dans son appartement et son frère alla se coucher dans le sien.

Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin au-dessus du Caire [1] du côté des Pyramides. Pour Noureddin Ali, il avoit passé la nuit dans de grandes inquiétudes, et après avoir bien considéré qu'il n'était pas possible qu'il demeurât plus longtemps avec un frère qui le traitait avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries et de quelques vivres, et ayant dit à ses gens qu'il allait faire un voyage de deux ou trois jours et qu'il voulait être seul, il partit.

Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais, sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur un courrier qui allait à Balsora l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddin Ali mit pied à terre et le remercia du plaisir qu'il lui avait fait. Comme il allait par les rues cherchant où il pourrait se loger, il vit venir un seigneur accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitans faisaient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'était le grand visir du sultan de Balsora qui se montrait dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

Ce ministre, ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante : il le regarda avec complaisance, et comme il passait près de lui et qu'il le voyait en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il était et d'où il venait. Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Égypte, né au Caire, et j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens, que j'ai résolu de voyager par tout le monde et de mourir plutôt que d'y retourner. Le grand visir qui était un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles lui dit : Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère, et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays.

Noureddin Ali suivit le grand visir de Balsora qui, ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : Mon fils, je suis comme vous voyez dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore longtemps. Le ciel m'a donné une fille unique qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissans seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils ; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime et vous trouve si digne de mon alliance, que, vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous aurai adopté par ce mariage, et je le supplierai de m'accorder la survivance de ma dignité de grand visir dans le royaume de Balsora ; en

[1] Le Caire est, comme on sait, la capitale de l'Égypte. Cette ville fut fondée en 969, par Giewhar, général de Moezledin-Allah, quatrième calife fathimite d'Afrique, et qui venait de faire la conquête de l'Égypte pour son maître. L'ancienne capitale était Fostat. La nouvelle fut nommée *al Cahirah* (*la victorieuse*), d'où s'est formé notre mot Caire. Par une conséquence de l'anachronisme qui fait placer au conteur des sultans en Égypte à une époque où il n'en existait pas, il choisit pour lieu de la scène une ville qui n'était pas encore fondée.

même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état.

Ce grand visir de Balsora n'eut pas achevé ce discours rempli de bonté et de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds; et dans des termes qui marquaient la joie et la reconnaissance dont son cœur était pénétré, il lui témoigna qu'il était disposé à faire tout ce qui lui plairait. Alors le grand visir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour et de la ville de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous assemblés, comme Nouredin Ali l'avait informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi pour satisfaire ceux dont il avait refusé l'alliance : Je suis bien aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand visir du sultan d'Égypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Égypte; et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avaient été proposés, répondirent tous qu'il avait raison de faire ce mariage; qu'ils seraient volontiers témoins de la cérémonie, et qu'ils souhaitaient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit Scheherazade voyant paraître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

XCIV[e] NUIT.

Sire, dit-elle, le grand visir Giafar continuant l'histoire qu'il racontait au calife : Les seigneurs, poursuivit-il, qui s'étaient assemblés chez le grand visir de Balsora, n'eurent pas plus tôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avaient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table; on y demeura très-longtemps. Sur la fin du repas on servit des confitures, dont chacun selon la coutume ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent, après quoi toute la compagnie se retira.

Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand visir chargea ceux qui avaient soin du bain qu'il avait commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avait point encore servi, d'une finesse et d'une propreté qui faisait plaisir à voir, aussi bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut décrassé, lavé et frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venait de quitter; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, et parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand visir son beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui l'ayant fait asseoir auprès de lui : Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, le rang que vous teniez à la cour d'Égypte : vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays; je vous prie de me faire la confidence entière et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi et ne me rien cacher.

Noureddin Ali lui raconta toutes les circonsconstances de son différend avec son frère. Le grand visir ne put entendre ce récit sans éclater de rire : Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière! est-il possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyiez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné; je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, et je dois rendre grâces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille votre épouse vous attend. Demain je vous présenterai au sultan; j'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits.

Noureddin Ali quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme : Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand visir Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisaient à Balsora, Schemseddin Mohammed se mariait aussi au Caire, et voici le détail de son mariage :

Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son ainé, qui était allé à la chasse avec le sultan d'Égypte, étant de retour au bout d'un mois, car le sultan s'était laissé emporter à l'ardeur de la chasse et avait été absent durant tout ce temps-là, il courut à l'appartement de Noureddin Ali ; mais il fut fort étonné d'apprendre que sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il était parti sur une mule le jour même de la chasse du sultan, et que depuis ce temps-là il n'avait point paru. Il en fut d'autant plus fâché qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avait dites ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courier qui passa par Damas et alla jusqu'à Alep ; mais Noureddin était alors à Balsora. Quand le courier eut rapporté à son retour qu'il n'en avait appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, et en attendant il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers et des plus puissans seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand visir de Balsora.

Ce n'est pas tout, poursuivit Giafar, commandeur des croyans, voici ce qui arriva encore : Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire et le même jour celle de Noureddin mit au monde à Balsora un garçon qui fut nommé Bedreddin Hassan [1]. Le grand visir de Balsora donna des marques de sa joie par de grandes largesses et par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour marquer à son gendre combien il était content de lui, il alla au palais supplier très-humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort, il eût la consolation de voir son gendre grand visir à sa place.

Le sultan qui avait vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avait été présenté après son mariage et qui depuis ce temps là en avait toujours ouï parler fort avantageusement, accorda la grâce qu'on demandait pour lui avec tout l'agrément qu'on pouvait souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe de grand visir.

La joie du beau-père fut comblée le lendemain lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place et faire toutes les fonctions de grand visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien qu'il semblait avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille qui promettait de la soutenir longtemps avec éclat.

Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié et la reconnaissance possibles, et sitôt que Bedreddin Hassan son fils eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître qui commença de l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant et capable de profiter de tous les enseignemens qu'il lui donnait.

Scheherazade allait continuer, mais s'appercevant qu'il était jour, elle mit fin à son discours. Elle le reprit la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

XCV[e] NUIT.

Sire, le grand visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontait au calife : Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il apprit l'Alcoran par cœur, Noureddin Ali son père, lui donna ensuite d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans il n'avait plus besoin de leurs secours. Alors comme tous les traits de son visage étaient formés il faisait l'admiration de tous ceux qui le regardaient.

Jusque là, Noureddin Ali n'avait songé qu'à le faire étudier, et ne l'avait point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan qui le reçut très-favorablement. Les

[1] Bedreddin, ce mot signifie la pleine lune de la religion. (*Galland.*)

premiers qui le virent dans les rues furent si charmés de sa beauté qu'ils en firent des exclamations de surprise et qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

Comme son père se proposait de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela et il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeait aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui était si cher, et il commençait à jouir déjà du fruit de ses peines lorsqu'il fut attaqué tout à coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il sentit fort bien qu'il n'était pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas et il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddin ; il le fit appeler et lui dit : Mon fils, vous voyez que le monde est périssable ; il n'y a que celui où je vais bientôt passer qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi ; préparez-vous à faire ce passage sans regret et sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman ni sur ceux d'un parfaitement honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit et par ce que vous en ont appris vos maîtres et par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connaître soi-même et que vous ne pouvez bien avoir cette connaissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre.

J'ai pris naissance en Égypte, poursuivit-il, mon père, votre aïeul, était premier ministre du sultan du royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des visirs de ce même sultan avec mon frère votre oncle, qui, je crois, vit encore et qui se nomme Schemseddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui et je vins en ce pays où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner.

En même temps Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avait écrit de sa propre main et qu'il portait toujours sur soi, et le donnant à Bedreddin Hassan : Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir, vous y trouverez entre autres choses le jour de mon mariage et celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite et qui doivent vous obliger à le garder avec soin. Bedreddin Hassan, sensiblement affligé de voir son père dans l'état où il était, touché de ses discours, reçut le cahier, les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

En ce moment il prit à Noureddin Ali une faiblesse qui fit croire qu'il allait expirer. Mais il revint à lui et reprenant la parole : Mon fils, dit-il, la première maxime que j'ai à vous enseigner, c'est de ne vous pas abandonner au commerce de toutes sortes de personnes. Le moyen de vivre en sûreté c'est de se donner entièrement à soi-même et de ne se pas communiquer facilement.

La seconde, de ne faire violence à qui que ce soit, car en ce cas, tout le monde se révolterait contre vous, et vous devez regarder le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion et de la tolérance.

La troisième, de ne dire mot quand on vous chargera d'injures. On est hors de danger, dit le proverbe, lorsque l'on garde le silence. C'est particulièrement en cette occasion que vous devez le pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un de nos poëtes a dit que le silence est l'ornement et la sauvegarde de la vie, qu'il ne faut pas, en parlant, ressembler à la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est jamais repenti de s'être tu, au lieu que l'on a souvent été fâché d'avoir parlé.

La quatrième, de ne pas boire de vin, car c'est la source de tous les vices.

La cinquième de bien ménager vos biens : si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à vous préserver de la nécessité, il ne faut pas pourtant en avoir trop ni être avare : pour peu que vous en ayiez et que vous le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'amis, mais, si au contraire, vous avez de grandes richesses et que vous en fassiez mauvais usage, tout le monde s'éloignera de vous et vous abandonnera.

Enfin Noureddin Ali continua jusqu'au dernier moment de sa vie à donner de bons conseils à son fils ; et quand il fut mort on lui fit des obsèques magnifiques. . . . . Scheherazade à ces paroles apercevant le jour cessa de parler et remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI[e] NUIT.

La sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle prit la parole et l'adressa à Schahriar : Sire, dit-elle, le calife ne s'ennuyait pas d'écouter le grand visir Giafar qui poursuivit ainsi son histoire : On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dus à sa dignité [1]. Bedreddin Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma à cause qu'il était né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite, sans voir personne et sans sortir même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora, lequel irrité de cette négligence et la regardant comme une marque de mépris pour sa cour et pour sa personne, se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le nouveau grand visir, car il en avait fait un dès qu'il avait appris la mort de Noureddin Ali ; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt et de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres et effets, sans rien laisser à Bedreddin Hassan, dont il commanda même qu'on se saisît.

Le nouveau grand visir accompagné d'un grand nombre d'huissiers du palais, de gens de justice et d'autres officiers, ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan qui était par hasard parmi la foule, n'eut pas plus tôt appris le dessein du visir, qu'il prit les devants et courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison aussi affligé que si son père n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine et après lui avoir baisé le bas de sa robe : Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. — Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddin en levant la tête ? Quelle nouvelle m'apportes-tu ? — Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colère contre vous et on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez et même se saisir de votre personne.

Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries ? — Non, seigneur, répliqua l'esclave ; le grand visir sera dans un moment ici. Partez tout à l'heure, sauvez-vous. Bedreddin Hassan se leva vite du sofa où il était, mit les pieds dans ses pabouches, et après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage, s'enfuit sans savoir de quel côté il devait tourner ses pas pour s'échapper du danger qui le menaçait. La première pensée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière public, et, comme la nuit s'approchait, il résolut de l'aller passer au tombeau de son père. C'était un édifice d'assez grande apparence en forme de dôme que Noureddin Ali avait fait bâtir de son vivant ; mais il rencontra en chemin un juif fort riche qui était banquier et marchand de profession. Il revenait d'un lieu où quelque affaire l'avait appelé, et il s'en retournait dans la ville.

Ce juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta et le salua fort respectueusement. En cet endroit le jour venant à paraître imposa silence à Scheherazade qui reprit son discours la nuit suivante.

XCVII[e] NUIT.

Sire, dit-elle, le calife écoutait avec beaucoup d'attention le grand visir Giafar qui continua de cette manière : Le juif, poursuivit-il, qui se nommait Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan et lui avoir baisé la main, lui dit :

[1] Lorsqu'un musulman est mort, on procède aussitôt à ses funérailles. Le corps, après avoir été lavé avec une décoction d'aromates par des hommes qui en font métier, est enseveli dans un linceul blanc d'une seule pièce, et qui l'enveloppe bien tout entier, puis déposé dans une bière qui doit avoir été préalablement parfumée de même que le linceul.

Lorsque ces préparatifs sont terminés, on récite les prières funèbres, et le convoi se met en marche. Tous les amis du défunt et toutes les personnes attachées à son service forment le cortége, précédés des prêtres des mosquées. Le cercueil est porté par quatre hommes, qui sont quelquefois remplacés par de pieux musulmans qui regardent comme une œuvre méritoire de remplir cet office. Lorsqu'on est arrivé au cimetière, on dépose le corps dans la fosse, le visage tourné vers le temple sacré de la Mecque. La religion défend de couvrir le lieu de la sépulture de mausolées en marbre, et même de simples constructions en briques ou en bois. Ces monumens d'une vaine gloire et d'une ostentation mondaine sont incompatibles avec la nature du tombeau qui est le symbole du néant des grandeurs humaines. Des fleurs et des arbres peuvent seuls, d'après la loi, orner la sépulture des fidèles ; mais ce précepte n'est pas observé, et tous les pays musulmans renferment de nombreux monumens élevés aux princes et aux souverains. (Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. II, p. 296 et suiv., et *la Perse*, par Jourdain, t. IV, p. 149.)

Seigneur, oserais-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine? — Oui, répondit Bedreddin; je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil mon père s'est apparu à moi. Il avait le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et je suis parti aussitôt pour venir faire ma prière sur son tombeau. — Seigneur, reprit le juif, qui ne pouvait pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan était sorti de la ville, comme le feu grand visir votre père et mon seigneur d'heureuse mémoire avait chargé en marchandise plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Je suis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos vaisseaux; et pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans une bourse, et je suis prêt à vous les livrer d'avance. En disant cela il tira une grande bourse qu'il avait sous son bras par-dessous sa robe, et la lui montra cachetée de son cachet.

Bedreddin Hassan, dans l'état où il était, chassé de chez lui et dépouillé de tout ce qu'il avait au monde, regarda la proposition du juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. Seigneur, lui dit alors le juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port. — Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddin Hassan, et c'est une chose faite. Le juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en s'offrant de les compter. Mais Bedreddin lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fiait bien à lui. — Puisque cela est ainsi, reprit le juif, ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. En disant cela, il tira son écritoire qu'il avait à la ceinture; et après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui présenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres, et pendant qu'il tenait le cornet, Bedreddin Hassan écrivit ces mots:

« Cet écrit est pour rendre témoignage que Bedreddin Hassan de Balsora a vendu au juif Isaac, pour la somme de mille sequins qu'il a reçus, le chargement du premier de ses navires qui abordera dans ce port.

BEDREDDIN HASSAN DE BALSORA. »

Après avoir fait cet écrit, il le donna au juif qui le mit dans son porte-lettres, et qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivait son chemin vers la ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son père Noureddin Ali. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre, et, les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misère. Hélas, disait-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu devenir? Où iras-tu chercher un asile contre l'injuste prince qui te persécute? N'était-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un père si chéri? Fallait-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à mes justes regrets? Il demeura longtemps dans cet état; mais enfin il se releva, et ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, et il ne cessa de soupirer et de se plaindre jusqu'à ce que, succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre et s'étendit tout de son long sur le pavé, où il s'endormit.

Il goûtait à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avait établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra; et comme Bedreddin était couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté..... Le jour qui paraissait ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire cette nuit; mais le lendemain à l'heure ordinaire elle la continua de cette sorte:

XCVIII^e NUIT.

Quand le génie, reprit le grand visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même: A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un l'autre, ensuite il lui dit: Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté, qui n'est pas moins

digne de votre admiration que de la mienne. La fée y consentit. Ils descendirent tous deux en un instant, et lorsqu'ils furent dans le tombeau : Hé bien ! dit le génie à la fée en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ?

La fée examina Bedreddin avec attention, puis se tournant vers le génie : Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très-bien fait ; mais je viens de voir au Caire tout à l'heure un objet encore plus merveilleux dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. — Vous me ferez un très-grand plaisir, répliqua le génie. — Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée, car je vais prendre la chose de loin, que le sultan d'Égypte a un visir qui se nomme Schemseddin Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le sultan, informé par la voie publique de la beauté de cette jeune demoiselle, fit appeler le visir son père un de ces derniers jours, et lui dit : J'ai appris que vous avez une fille à marier ; j'ai envie de l'épouser ; ne voulez-vous pas bien me l'accorder ? Le visir qui ne s'attendait pas à cette proposition, en fut un peu troublé, mais il n'en fut pas ébloui ; et au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auraient pas manqué de faire, il répondit au sultan : Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre majesté me veut faire, et je la supplie très-humblement de ne pas trouver mauvais que je m'oppose à son dessein. Vous savez que j'avais un frère nommé Noureddin Ali, qui avait comme moi l'honneur d'être un de vos visirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout à coup, et je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là, si ce n'est que j'appris, il y a quatre jours, qu'il est mort à Balsora dans la dignité de grand visir du sultan de ce royaume. Il a laissé un fils, et comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfans ensemble, supposé que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'intention de faire ce mariage. C'est pourquoi, de mon côté, je voudrais accomplir ma promesse, et je conjure votre majesté de me le permettre. Il y a dans cette cour beaucoup d'autres seigneurs qui ont des filles comme moi et que vous pouvez honorer de votre alliance.

Le sultan d'Égypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed.... Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes, en faisant toujours parler le visir Giafar au calife Haroun Alraschid.

XCIX^e NUIT.

Le sultan d'Égypte, choqué du refus et de la hardiesse de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous ? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre, et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves. En achevant ces mots, il renvoya brusquement le visir, qui se retira chez lui plein de confusion et cruellement mortifié.

Aujourd'hui le sultan a fait venir un de ses palefreniers qui est bossu par devant et par derrière, et laid à faire peur ; et, après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet affreux esclave, il a fait dresser et signer le contrat par des témoins en sa présence : les préparatifs de ces bizarres noces sont achevés, et à l'heure que je vous parle tous les esclaves des seigneurs de la cour d'égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palefrenier bossu, qui y est et qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse, qui de son côté est déjà coiffée et habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les dames assemblées se disposaient à la conduire avec tous ses ornemens nuptiaux dans la salle où elle doit recevoir le bossu et où elle l'attend présentement. Je l'ai vue et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration.

Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : Quoique vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. — Je ne veux pas disputer contre vous, répliqua la fée ; je confesse qu'il mériterait d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu, et il me semble que nous ferions une action digne

de nous, si, nous opposant à l'injustice du sultan d'Égypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. — Vous avez raison, repartit le génie ; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue : trompons, j'y consens, la vengeance du sultan d'Égypte ; consolons un père affligé, et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable : je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet, et je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas ; je me charge de le porter au Caire, sans qu'il se réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise.

Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils voulaient faire, le génie enleva doucement Bedreddin, et le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain d'où le bossu était près de sortir avec la suite des esclaves qui l'attendaient.

Bedreddin Hassan s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui était inconnue. Il voulut crier pour demander où il était ; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule et l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main : Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnaîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès à présent ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux joueurs d'instrumens, aux danseurs et aux danseuses dans la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit ; ne vous étonnez de rien, ne craignez personne ; et vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré.

Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avait à faire, s'avança vers la porte du bain : la première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave ; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux et accompagna le bossu qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sultan.

Le jour, qui parut, imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

C. NUIT,

Sire, dit-elle, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des joueurs d'instrumens, des danseurs et des danseuses, qui marchaient immédiatement devant le bossu, tirait de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuait. Comme il faisait ses largesses avec une grâce sans pareille et un air très-obligeant, tous ceux qui les recevaient jetaient les yeux sur lui, et dès qu'ils l'avaient envisagé, ils le trouvaient si bien fait et si beau qu'ils ne pouvaient plus en détourner leurs regards.

On arriva enfin à la porte du visir Schemseddin Mohammed, oncle de Bedreddin Hassan, qui était bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût si près de lui. Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêtèrent tous les esclaves qui portaient des flambeaux, et ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddin Hassan ; mais les joueurs d'instrumens pour qui la porte était ouverte, s'arrêtèrent en protestant qu'ils n'entreraient pas si on ne le laissait entrer avec eux. Il n'est pas du nombre des esclaves, disaient-ils ; il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est sans doute un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces en cette ville. En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, et le firent entrer malgré les huissiers. Ils lui ôtèrent son flambeau qu'ils donnèrent au premier qui se présenta, et après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné près de la fille du visir.

On la voyait parée de tous ses atours ; mais il paraissait sur son visage une langueur, ou plutôt une tristesse mortelle dont il n'était pas difficile de deviner la cause, en voyant à côté d'elle un mari si difforme et si peu digne de son

amour. Le trône de ces époux si mal assortis était au milieu d'un sofa. Les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan, et plusieurs autres dames de la cour et de la ville étaient assises de chaque côté un peu plus bas, chacune selon son rang, et toutes habillées d'une manière si avantageuse et si riche que c'était un spectacle très-agréable à voir. Elles tenaient de grandes bougies allumées.

Lorsqu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jetèrent les yeux sur lui, et admirant sa taille, son air et la beauté de son visage, elles ne pouvaient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui et le considérer de plus près; et il n'y en eut guère qui en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

La différence qu'il y avait entre Bedreddin Hassan et le palfrenier bossu dont la figure faisait horreur, excita des murmures dans l'assemblée. C'est à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissait la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le bossu et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelques temps la symphonie qui se faisait entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instrumens recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avaient habillé la mariée s'approchèrent d'elle.

En prononçant ces dernières paroles, Scheherazade remarqua qu'il était jour. Elle garda aussitôt le silence, et la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

CIII[e] NUIT [1].

Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, votre majesté n'a pas oublié que c'est le grand visir Giafar qui parle au calife Haroun Alraschid. A chaque fois, poursuivit-il, que la nouvelle mariée changeait d'habit, elle se levait de sa place et suivie de ses femmes, passait devant le bossu sans daigner le regarder, et allait se présenter devant Bedreddin Hassan pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddin Hassan suivant l'instruction qu'il avait reçue du génie, ne manquait pas de mettre la main dans sa bourse et d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuait aux femmes qui accompagnaient la mariée. Il n'oubliait pas les joueurs et les danseurs, il leur en jetait aussi. C'était un plaisir de voir comme ils se poussaient les uns les autres pour en ramasser; ils lui en témoignèrent de la reconnaissance et lui marquaient par signes qu'ils voulaient que la jeune épouse fût pour lui et non pour le bossu. Les femmes qui étaient autour d'elle lui disaient la même chose, et ne se souciaient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisaient mille niches; ce qui divertissait fort tous les spectateurs.

Lorsque la cérémonie de changer d'habit tant de fois fut achevée, les joueurs d'instrumens cessèrent de jouer, et se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étaient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Hassan et quelques domestiques. Le bossu qui en voulait furieusement à Bedreddin qui lui faisait ombrage, le regarda de travers et lui dit : Et toi, qu'attends-tu? Pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres? marche. Comme Bedreddin n'avait aucun prétexte pour demeurer là, il sortit assez embarrassé de sa personne; mais il n'était pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présentèrent à lui et l'arrêtèrent. Où allez-vous? lui dit le génie, demeurez; le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin : vous n'avez qu'à y rentrer et vous introduire dans la chambre de la mariée. Lors que vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari; que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu; et que pour apaiser ce mari prétendu vous

[1] La cent et unième et la cent-deuxième nuits sont employées dans l'original à la description de sept robes et de sept parures différentes, dont la fille du visir Schemseddin Mohammed changea au son des instrumens. Comme cette description ne m'a point paru agréable et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les Français ne pourraient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux nuits. (*Galland.*)

lui avez fait apprêter un bon plat de crême dans son écurie ? Dites-lui là dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Étant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre et ne vous empêche de passer la nuit avec votre épouse ; car c'est la vôtre et non pas la sienne.

Pendant que le génie encourageait ainsi Bedreddin et l'instruisait de ce qu'il devait faire, le bossu était véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il était, prit la figure d'un gros chat noir et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat et frappa des mains pour le faire fuir ; mais le chat au lieu de se retirer, se raidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammés et regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant, et en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu à cet objet voulu crier au secours ; mais la frayeur l'avait tellement saisi qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne lui pas donner de relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, et sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : Vilain bossu. A ces mots l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, lui répondit en tremblant : Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi ?—Malheur à toi, lui repartit le génie ; tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse !—Eh ! seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner : si je suis criminel ce n'est que par ignorance ; je ne savais pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qu'il vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir.—Par la mort', répliqua le génie ; si tu sors d'ici ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève : si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison, mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi, et si tu as l'audace d'y revenir il t'en coûtera la vie. En achevant ces paroles, le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds, et après l'avoir levé la tête en bas contre le mur ; si tu branles, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te reprendrai par les pieds et te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille.

Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il était rentré dans la salle et s'était coulé dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'était le bossu ou un autre ; après quoi elle la ferma et se retira.

La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir au lieu du bossu, Bedreddin Hassan qui se présenta à elle de la meilleure grâce du monde. Hé quoi ! mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est ? Il faut donc que vous soyiez camarade de mon mari. —Non, madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. —Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux.—Lui, votre époux ! madame, repartit-il. Pouvez-vous conserver si longtemps cette pensée ? sortez de votre erreur. Tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au visir votre père, et il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instrumens, les danseurs, vos femmes et tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crême dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paraîtra devant vos beaux yeux.

A ce discours, la fille du visir, qui était entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, prit un air gai, qui la rendit si belle que Bedreddin en fut charmé. Je ne m'attendais pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable, et je m'étais déjà condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. En disant cela, elle acheva de se déshabiller et se mit au lit. De son côté, Bedreddin Hassan ravi de se voir possesseur

de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siége et sur la bourse que le juif lui avait donnée, laquelle était encore pleine, malgré tout ce qu'il en avait tiré. Il ôta aussi son turban, pour en prendre un de nuit qu'on avait préparé pour le bossu; et il alla se coucher en chemise et en caleçon [1]. Le caleçon était en satin bleu et attaché avec un cordon tissu d'or.

L'aurore qui se faisait voir obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit suivante, ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette histoire et la continua dans ces termes :

CIV[e] NUIT.

Lorsque les deux amans se furent endormis, poursuivit le grand visir Giafar, le génie, qui avait rejoint la fée, lui dit qu'il était temps d'achever ce qu'ils avaient si bien commencé et conduit jusqu'alors. Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paraîtra bientôt, allez et enlevez le jeune homme sans l'éveiller.

La fée se rendit dans la chambre des amans qui dormaient profondément, enleva Bedreddin Hassan dans l'état où il était, c'est-à-dire en chemise et en caleçon; et volant avec le génie d'une vitesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, il y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des mosquées, préposés pour cette fonction, appelaient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour [2]. La fée posa doucement à terre Bedreddin, et, le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

On ouvrit les portes de la ville, et les gens qui s'étaient déjà assemblés en grand nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddin Hassan étendu par terre, en chemise et en caleçon. L'un disait : il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. — Voyez un peu, disait l'autre, à quels accidens on est exposé; il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité, et au lieu de rentrer il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisait, et le sommeil l'y aura surpris. D'autres en parlaient autrement, et personne ne pouvait deviner par quelle aventure il se trouvait là. Un petit vent qui commençait alors à souffler, leva sa chemise et laissa voir sa poitrine qui était plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'était jamais venu, et environné d'une foule de gens qui le considéraient avec attention. Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi, de grâce, où je suis et ce que vous souhaitez de moi. L'un d'entre eux prit la parole et lui répondit : Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville, et, en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder. Est-ce que vous avez passé ici la nuit? et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas? — A une des portes de Damas! répliqua Bedreddin, vous vous moquez de moi; en me couchant cette nuit, j'étais au Caire. A ces mots, quelques-uns, touchés de compassion, dirent que c'était dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit, et ils passèrent leur chemin.

Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas; puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier soir au Caire? cela ne peut pas être. — Cela est pourtant très-vrai, repartit Bedreddin, et je vous

[1] Tous les orientaux couchent en caleçon, et cette circonstance est nécessaire pour la suite. (*Galland.*)

[2] « On sait que les musulmans ne se servent pas de cloches pour appeler les peuples à leurs mosquées; ils emploient à cet usage la voix des chantres ou crieurs religieux qu'ils nomment *mouezzins*.

» Ces crieurs font entendre leurs cris solennels du haut des minarets, cinq fois par jour, et invitent les musulmans à la prière, par la répétition de la formule suivante, qui se nomme *ezzân*, d'où ils ont reçu le titre de *mouezzin*.

»Dieu est grand! Dieu est grand! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu! J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu! J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu! A la prière! A la prière! A la source du bonheur! »

« A la première proclamation, c'est-à-dire à celle de l'aurore, le mouezzin ajoute : « Allons! La prière vaut mieux que le » sommeil! La prière vaut mieux que le sommeil! »

» La proclamation de la prière se fait six fois le jour sacré du vendredi, et cette sixième annonce a lieu deux heures avant la prière de midi. (*Salât-eddohor.*)

» On remarque que c'est le calife El Walyd ebn-Abdelmalek, sixième des Ommiades, qui fit construire le premier ces tours élevées nommées minarets, qui sont maintenant une partie essentielle de toutes les mosquées.

» Ces tours, très-élevées, ont plusieurs étages, dont chacun offre une galerie saillante tout autour, et c'est de là que le mouezzin fait entendre sa voix. » (*Contes du cheikh Elmohdy*, traduits par M. Marcel, t. III, p. 469, note.)

jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. A peine eut-il achevé ces paroles que tout le monde fit un grand éclat de rire et se mit à crier : C'est un fou ! c'est un fou ! Quelques-uns néanmoins le plaignaient à cause de sa jeunesse, et un homme de la compagnie lui dit : Mon fils, il faut que vous ayiez perdu la raison, vous ne songez pas à ce que vous dites. Est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora, la nuit au Caire et le matin à Damas ? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé ? rappelez vos esprits. — Ce que je dis, reprit Bedreddin Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. Tous ceux qui avaient ri auparavant redoublèrent leurs ris à ce discours. Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venait de lui parler, il faut que vous ayiez rêvé tout cela et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. — Je sais bien ce que je dis, répondit le jeune homme ; dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois, et où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendait lui donner. Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe, mon turban et la bourse de sequins que j'avais au Caire ?

Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étaient réelles, les personnes qui l'écoutaient n'en firent que rire ; ce qui le troubla de sorte qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il devait penser de tout ce qui lui était arrivé.

Le jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua ainsi son récit le lendemain :

CV^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avait dit était véritable, il se leva pour entrer dans la ville, et tout le monde le suivait en criant : C'est un fou ! c'est un fou ! A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes, et d'autres se joignant à ceux qui environnaient Bedreddin, criaient comme eux : C'est un fou, sans savoir de quoi il s'agissait. Dans l'embarras où était ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvrait sa boutique, et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivait.

Ce pâtissier avait été autrefois chef d'une troupe de vagabonds qui détroussaient les caravanes, et quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnait aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissait pas d'être craint de tous ceux qui le connaissaient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivait Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier voyant qu'il n'y avait plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme ; il lui demanda qui il était et ce qui l'avait amené à Damas. Bedreddin Hassan ne lui cacha ni sa naissance, ni la mort du grand visir son père. Il lui conta ensuite de quelle manière il était sorti de Balsora, et comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son père, il s'était trouvé, à son réveil, au Caire, où il avait épousé une dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il était de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier ; mais, si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, et vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les disgrâces dont il permet que vous soyiez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là, et comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnaître pour mon fils si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace.

Quoique cette adoption ne fît pas honneur au fils d'un grand visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'était le meilleur parti qu'il devait prendre dans la situation où était sa fortune. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins et alla déclarer devant un cadi qu'il le reconnaissait pour son fils ; après quoi Bedreddin demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

Pendant que cela se passait à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla et ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'était levé sans vouloir interrompre son repos et qu'il reviendrait bientôt. Elle attendait son retour, lorsque le visir Schemseddin

Mohammed son père, vivement touché de l'affront qu'il croyait avoir reçu du sultan d'Égypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela par son nom, et elle n'eut pas plus tôt entendu sa voix qu'elle se leva pour lui ouvrir la porte. Elle lui baisa la main et le reçut d'un air si satisfait, que le visir, qui s'attendait à la trouver baignée de pleurs et aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. Malheureuse! lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parais devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?

Scheherazade cessa de parler en cet endroit parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours et dit au sultan des Indes :

CVI^e NUIT.

Sire, le grand visir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan : Quand la nouvelle mariée, poursuivit-il, vit que son père lui reprochait la joie qu'elle faisait paraître, elle lui dit : Seigneur, ne me faites point, de grâce, un reproche si injuste; ce n'est pas le bossu, que je déteste plus que la mort, ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé : tout le monde lui a fait tant de confusion qu'il a été contraint de s'aller cacher et de faire place à un jeune homme charmant qui est mon véritable mari. — Quelle fable me contez-vous? interrompit brusquement Schemseddin Mohammed. Quoi! le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous? — Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de gros yeux et de grands sourcils noirs. A ces paroles le visir perdit patience et se mit dans une furieuse colère contre sa fille. Ah! méchante, lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez! — C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. — Il n'est donc pas vrai, répliqua le visir, que le bossu..... — Hé! laissons là le bossu, interrompit-elle avec précipitation, maudit soit le bossu! Entendrai-je toujours parler du bossu! Je vous le répète encore, mon père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher époux que je vous dis et qui ne doit pas être loin d'ici.

Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher; mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avait la tête en bas, les pieds en haut, dans la même situation où l'avait mis le génie. Que veut dire cela, lui dit-il, qui vous a mis en cet état? Le bossu, reconnaissant le visir, lui répondit : Ah! ah! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amoureuse d'un vilain génie? Je ne serai pas votre dupe et vous ne m'y attraperez pas.

Scheherazade en était là lorsqu'elle aperçut la première lumière du jour; quoiqu'il n'y eût pas longtemps qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit ainsi la suite de sa narration et dit au sultan des Indes :

CVII^e NUIT.

Sire, le grand visir Giafar poursuivant son histoire, Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguait quand il l'entendit parler de cette sorte, et il lui dit : Otez-vous de là, mettez-vous sur vos pieds. — Je m'en garderai bien, repartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir il parut tout-à-coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle; je n'ai pas oublié ce qu'il m'a dit, c'est pourquoi allez à vos affaires et me laissez ici. Le visir, au lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds et l'obligea de se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force sans regarder derrière lui. Il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Égypte et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avait fait le génie.

Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné et plus incertain qu'auparavant de ce qu'il voulait savoir. Hé bien, fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclaircir davantage sur une aventure qui me rend interdit et confus. — Seigneur, lui répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux, qu'il a laissé sur cette chaise; il vous donnera peut-être les éclaircissemens que vous cherchez. En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au

visir, qui le prit et qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : Je le prendrais, dit-il, pour un turban de visir s'il n'était à la mode de Moussoul[1]. Mais s'apercevant qu'il y avait quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure, il demanda des ciseaux et ayant décousu, il trouva un papier plié. C'était le cahier que Noureddin Ali avait donné en mourant à Bedreddin son fils, qui l'avait caché en cet endroit pour mieux le conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali et lut ce titre : *Pour mon fils Bedreddin Hassan.* Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avait trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi et elle était remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit, car, malgré les largesses que Bedreddin Hassan avait faites, elle était toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : *Mille sequins appartenant au juif Isaac*, et ceux-ci au-dessous, que le juif avait écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan : *Livrés à Bedreddin Hassan pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des vaisseaux qui ont ci-devant appartenu à Noureddin Ali, son père d'heureuse mémoire, lorsqu'il aura abordé en ce port.* Il n'eut pas achevé cette lecture qu'il fit un grand cri et s'évanouit.

Scheherazade voulait continuer, mais le jour parut et le sultan des Indes se leva, résolu d'entendre la fin de cette histoire.

CVIII[e] NUIT.

Le lendemain, Scheherazade ayant repris la parole, dit à Schahriar : Sire, le visir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille et des femmes qu'elle avait appelées : Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver. La cause en est telle qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a passé la nuit avec vous est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère : c'est sans doute le présent de noce qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses et particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance. Il regarda ensuite l'écriture de son frère et la baisa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. Que ne puis-je, disait-il, aussi bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie, voir ici Noureddin lui-même et me réconcilier avec lui !

Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan, et lorsque, après avoir confronté à ces dates celle de son mariage et de la naissance de sa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avait entre elles et fait enfin réflexion que son neveu était son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse, les alla montrer au sultan, qui lui pardonna le passé et qui fut tellement charmé du récit de cette histoire qu'il la fit mettre par écrit avec toutes ses circonstances pour la faire passer à la postérité.

Cependant le visir Schemseddin Mohammed ne pouvait comprendre pourquoi son neveu avait disparu ; il espérait néanmoins le voir arriver à tous momens et il l'attendait avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire, mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. Voilà, disait-il, une aventure bien singulière, jamais personne n'en a éprouvé une pareille.

Dans l'incertitude de ce qui pouvait arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où était alors sa maison, de quelle manière les noces s'étaient passées, comment la salle et la chambre de sa fille étaient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse et du reste de l'habillement de Bedreddin, et l'enferma sous la clé..... La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer là parce qu'elle vit que le jour paraissait. Sur la fin de la nuit suivante elle poursuivit cette histoire dans ces termes :

CIX[e] NUIT.

Sire, le grand visir Giafar continuant de parler au calife : Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du visir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle était grosse, et en effet elle ac-

[1] La ville de Moussoul est dans la Mésopotamie, bâtie vis-à-vis de l'ancienne Ninive. (*Galland.*)

coucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir, et son aïeul le nomma Agib [1].

Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le visir Schemseddin Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avait une grande réputation, et deux esclaves avaient soin de le conduire et de le ramener tous les jours. Agib jouait avec ses camarades : comme ils étaient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avaient beaucoup de déférence pour lui, et en cela ils se réglaient sur le maître d'école, qui lui passait bien des choses qu'il ne pardonnait pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avait pour Agib le perdit : il devint fier, insolent, il voulait que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominait partout, et si quelqu'un avait la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disait mille injures et allait souvent jusqu'aux coups. Enfin il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience ; mais quand il vit qu'ils ne faisaient qu'irriter par là l'insolence d'Agib, et fatigué lui-même des peines qu'il lui faisait : Mes enfans, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent ; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus ; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu et que vous voudrez jouer ensemble, rangez-vous tous autour de lui, et que quelqu'un dise tout haut : Nous voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront diront leur nom, celui de leur mère et de leur père. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, et nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteraient Agib par ce moyen, et ils se retirèrent chez eux avec bien de la joie.

Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avait enseigné. Ils environnèrent Agib, et l'un d'entre eux prenant la parole : Jouons, dit-il à un jeu, mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère et de son père, n'y jouera pas. Ils répondirent tous, et Agib lui-même, qu'ils y consentaient. Alors celui qui avait parlé les interrogea l'un après l'autre, et ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : Je me nomme Agib, ma mère s'appelle Dame de Beauté, et mon père Schemseddin Mohammed, visir du sultan.

A ces mots, tous les enfans s'écrièrent : Agib, que dites-vous ! ce n'est point là le nom de votre père, c'est celui de votre grand-père.—Que Dieu vous confonde ! répliqua-t-il en colère ; quoi ! vous osez dire que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père ! Les écoliers lui repartirent avec de grands éclats de rire : Non, non, il n'est que votre aïeul, et vous ne jouerez pas avec nous ; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. En disant cela ils s'éloignèrent de lui en le raillant, et ils continuèrent de rire entre eux. Agib fut fort mortifié de leurs railleries et se mit à pleurer.

Le maître d'école, qui était aux écoutes et qui avait tout entendu, entra sur ces entrefaites et s'adressant à Agib : Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre père ? Il est votre aïeul, père de votre mère Dame de Beauté. Nous ignorons comme vous le nom de votre père. Nous savons seulement que le sultan avait voulu marier votre mère avec un de ses palefreniers qui était bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous et doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Scheherazade en cet endroit, remarquant qu'il était jour, mit fin à son discours. Elle en

[1] La cérémonie par laquelle on donne un nom aux enfans nouveau nés a lieu en même temps que la circoncision pour les enfans mâles, dans les quarante jours qui suivent la naissance. C'est le père ou le tuteur qui a seul le droit de choisir le nom ; l'usage est cependant de le laisser choisir à l'iman de la mosquée. Les Arabes, de même que les Persans, n'ont point de nom de famille ; chaque individu, à sa naissance, reçoit un nom pris parmi ceux qui ont été portés par les personnages éminens de l'ancien testament, de la religion ou de l'histoire musulmane, comme ceux d'*Ibrahim*, *Ismael*, *Yacoub*, *Youssouf*, ou formé de deux mots, dont le premier signifie serviteur, et le second est un des noms de Dieu, comme *Abd-allah*, *Abd-alrahman* (serviteur du miséricordieux). Les Arabes sont aussi dans l'usage d'ajouter à leur nom personnel, pour le rendre distinctif, celui de leur père ou de leur aïeul. Quelquefois encore le nom de leur fils leur a fourni une dénomination. C'est ainsi que Mahomet était appelé Aboulcassem, c'est-à-dire père de Cassem, et qu'Aboubecre devait son nom, qui signifie père de la pucelle, à son alliance avec le prophète. Les seconds noms ou surnoms, sont très-souvent des épithètes emphatiques, comme celles de *Schemseddin*, soleil de la religion, *Assad-allah*, le lion de Dieu.

reprit le fil la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CX^e^ NUIT.

Sire, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école et retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère, Dame de Beauté, laquelle, alarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il était pressé de sa douleur, et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son affliction. Quand il eut achevé : Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, qui est mon père. — Mon fils, répondit-elle, votre père est le visir Schemseddin Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. — Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il, ce n'est point mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je le fils? A cette demande, Dame de Beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces suivie d'un si long veuvage, commença de répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

Dans le temps que Dame de Beauté pleurait d'un côté et Agib de l'autre, le visir Schemseddin entra et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de Beauté lui apprit et lui raconta la mortification qu'Agib avait reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le visir, qui joignit ses pleurs à leurs larmes, et qui jugeant par là que tout le monde tenait des discours contre l'honneur de sa fille, en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au palais du sultan, et après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia très humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du Levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan, disant qu'il ne pouvait souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de Beauté. Le sultan entra dans les peines du visir, approuva sa résolution et lui permit de l'exécuter. Il lui fit même expédier une patente par laquelle il priait dans les termes les plus obligeans les princes et les seigneurs des lieux où pourrait être Bedreddin, de consentir que le visir l'amenât avec lui.

Schemseddin Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sultan de la bonté qu'il avait pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une seconde fois; mais les larmes qui coulaient de ses yeux marquèrent assez sa reconnaissance. Enfin il prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence qu'au bout de quatre jours, il partit accompagné de sa fille Dame de Beauté et d'Agib son petit-fils.

Scheherazade s'apercevant que le jour commençait à paraître, cessa de parler en cet endroit. Le sultan des Indes se leva fort satisfait du récit de la sultane, et résolut d'entendre la suite de cette histoire. Scheherazade contenta sa curiosité la nuit suivante, et reprit la parole dans ces termes :

CXI^e^ NUIT.

Sire, le grand visir Giafar adressant toujours la parole au calife Haroun Alraschid : Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec sa fille Dame de Beauté et Agib son petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit; mais le vingtième, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pied à terre et firent dresser leurs tentes sur le bord d'une rivière qui passe à travers la ville et rend ses environs très agréables.

Le visir Schemseddin Mohammed déclara qu'il voulait séjourner deux jours dans ce beau lieu, et que le troisième il continuerait son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profitèrent presque tous de cette permission, les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avaient ouï parler si avantageusement, les autres pour y vendre des marchandises d'Égypte qu'ils avaient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de Beauté souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servait de gouverneur à cet enfant de l'y conduire et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Agib, magnifiquement habillé, se mit en

chemin avec l'eunuque, qui avait à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plus tôt entrés dans la ville qu'Agib, qui était beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortaient de leurs maisons pour le voir de plus près ; les autres mettaient la tête aux fenêtres, et ceux qui passaient dans les rues ne se contentaient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnaient pour avoir le plaisir de le considérer plus longtemps. Enfin il n'y avait personne qui ne l'admirât et qui ne donnât mille bénédictions au père et à la mère qui avaient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où était Bedreddin Hassan, et là ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le pâtissier qui avait adopté Bedreddin Hassan était mort depuis quelques années et lui avait laissé comme à son héritier sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin était donc alors maître de la boutique, et il exerçait la profession de pâtissier si habilement qu'il était en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte regardait avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi.

Scheherazade, à ces mots, voyant paraître le jour, se tut, et Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passerait entre Agib et Bedreddin. La sultane satisfit son impatience sur la fin de la nuit suivante, et reprit ainsi la parole :

CXIIe NUIT.

Bedreddin Hassan, poursuivit le visir Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt tout ému sans savoir pourquoi. Il n'était pas frappé comme le peuple de l'éclatante beauté de ce jeune garçon : son trouble et son émotion avaient une autre cause qui lui était inconnue. C'était la force du sang qui agissait dans ce tendre père, lequel interrompant ses occupations s'approcha d'Agib et lui dit d'un air engageant : Mon petit seigneur, qui m'avez gagné l'âme, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. Il prononça ces paroles avec tant de tendresse que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, et se tournant vers l'eunuque : Ce bon homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît, et il me parle d'une manière si affectueuse que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui et mangeons de sa pâtisserie. — Ah ! vraiment, lui dit l'esclave, il ferait beau voir qu'un fils de visir comme vous entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger. Ne croyez pas que je le souffre. — Hélas ! mon petit seigneur, s'écria alors Bedreddin Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. Puis s'adressant à l'eunuque : Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grâce que je lui demande. Ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi, et par là vous ferez connaître que si vous êtes brun au dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au dedans comme elle. Savez-vous bien, poursuivit-il, que je sais le secret de vous rendre blanc de noir que vous êtes ! L'eunuque se mit à rire à ce discours et demanda à Bedreddin ce que c'était que ce secret. Je vais vous l'apprendre, répondit-il. Aussitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, disant que c'était par leur ministère que l'honneur des sultans, des princes et de tous les grands était en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers, et cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib en sa boutique et y entra aussi lui-même.

Bedreddin Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur, et se remettant au travail qu'il avait interrompu : Je faisais, dit-il, des tartes à la crême ; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez ; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes, car ma mère, qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, et l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crême, et après avoir mis dessus des grains de grenade et du sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddin en présenta, en porta le même jugement.

Pendant qu'ils mangeaient tous deux, Bedreddin Hassan examinait Agib avec une grande attention, et se représentant en le regardant

qu'il avait peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avait été si tôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparait à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas, mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque, qui le pressait de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement et marcha sur leurs pas.

Scheherazade en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva résolu de l'entendre tout entière et de laisser vivre la sultane jusqu'à ce temps-là.

CXIII^e^ NUIT.

Le lendemain avant le jour Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours : Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. [L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut extrêmement surpris : Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous ? — Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas : j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui se tournant vers Agib, lui dit : Voilà ce que vous m'avez attiré ; je l'avais bien prévu que je me repentirais de ma complaisance ; vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme ; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. — Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville, et les chemins sont libres pour tout le monde. En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivait toujours. Alors Agib, remarquant qu'il était à deux pas de lui, rougit et pâlit successivement selon les divers mouvemens qui l'agitaient. Il craignait que le visir son aïeul ne vînt à savoir qu'il était entré dans la boutique d'un pâtissier et qu'il y avait mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front et lui couvrit le visage de sang ; après quoi, se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan qu'il ne devait pas se plaindre de ce malheur, qu'il avait mérité et qu'il s'était attiré lui-même.

Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier, qu'il n'avait pas ôté. J'ai tort, disait-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant, car il ne m'a traité de cette manière que parce qu'il a cru sans doute que je méditais quelque dessein funeste contre lui. Étant arrivé chez lui, il se fit panser et se consola de cet accident en faisant réflexion qu'il y avait sur la terre des gens encore plus malheureux que lui.

Le jour, qui paraissait, imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin et fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

CXIV^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Scheherazade adressant la parole au sultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan : Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emesse, d'où il se rendit à Hamah et de là à Halep, où il s'arrêta deux jours. D'Halep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie, et après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengiar, Diarbekir et plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plus tôt informé du rang de Schemseddin Mohammed qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. Sire, répondit le visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. — Il y a longtemps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son père

il disparut tout à coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes visirs, vit encore. Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte, et le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction: il se fit enseigner où demeurait cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

La veuve de Noureddin Ali demeurait toujours dans l'hôtel où avait demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'était une très belle maison, superbement bâtie et ornée de colonnes de marbre; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte et un marbre sur lequel était écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur, dont les domestiques lui dirent qu'elle était dans un petit édifice en forme de dôme qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet cette tendre mère avait coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice, qu'elle avait fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan, qu'elle croyait mort après l'avoir si longtemps attendu en vain. Elle y était alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

Il lui fit son compliment, et après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il lui apprit qu'il avoit l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avait obligé de partir du Caire et de venir à Balsora.

En achevant ces mots, Scheherazade, voyant paraître le jour, cessa de poursuivre son récit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante:

CXV^e^ NUIT.

Schemseddin Mohammed, continua le visir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'était passé au Caire la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avait causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

Quand la veuve de Noureddin Ali, qui était demeurée assise comme une femme qui ne prenait plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venait d'entendre que le cher fils qu'elle regrettait tant pouvait vivre encore, elle se leva et embrassa très-étroitement Dame de Beauté et son petit Agib, en qui reconnaissant les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandait depuis si longtemps. Elle ne pouvait se lasser de baiser ce jeune homme, qui de son côté recevait ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il était capable. Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est temps de finir vos regrets et d'essuyer vos larmes: il faut vous disposer à venir en Égypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu, et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité.

La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience, et ayant pris congé du sultan, qui le renvoya comblé d'honneurs avec un présent considérable pour lui et un autre plus riche pour le sultan d'Égypte, il partit de Balsora et reprit le chemin de Damas.

Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par où il y devait entrer, et dit qu'il y séjournerait trois jours pour faire reposer son équipage et pour acheter ce qu'il trouverait de plus curieux et de plus digne d'être présenté au sultan d'Égypte.

Pendant qu'il était occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avaient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir son conducteur de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitait de voir les choses qu'il n'avait pas eu le temps de voir en passant, et qu'il serait bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avait donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère Dame de Beauté.

Ils entrèrent dans Damas par la porte du Paradis, qui était la plus proche des tentes du

visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendaient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades [1] dans le temps qu'on s'y assemblait pour faire la prière [2] d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême. Je vous salue, lui dit Agib, regardez-moi. Vous souvenez-vous de m'avoir vu ? A ces mots Bedreddin jeta les yeux sur lui, et le reconnaissant (ô surprenant effet de l'amour paternel!) il sentit la même émotion que la première fois: il se troubla, et au lieu de lui répondre il demeura longtemps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits: Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur, venez goûter d'une tarte à la crême. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédais pas, je ne savais ce que je faisais, vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI[e] NUIT.

Commandeur des croyans, poursuivit le visir Giafar, Agib, étonné d'entendre ce que lui disait Bedreddin, répondit : Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Egypte. — Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'était pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avait présentée la première fois. Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la joie qu'il avait de se voir à ses côtés ; mais Agib le repoussa en lui disant : Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder et de m'entretenir. Bedreddin obéit et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib ; il ne mangea point et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver [1] et une serviette très-blanche

[1] Les Arabes donnent le nom d'Ommiades à une dynastie de califes qui a occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-huit ans, depuis l'an 41 de l'hégire (661 J.-C.) jusqu'à l'année 132 (749 J.-C.). Moaviah, premier calife de cette dynastie, était arrière petit-fils d'un personnage nommé Ommiah ou Ommayah, d'où la famille a pris son nom. Il se révolta contre le calife Ali, gendre de Mahomet, et, provoqué par lui au combat singulier, il refusa de se mesurer avec ce redoutable adversaire, en disant qu'Ali, dans ces occasions, ne manquait jamais de tuer son homme, et que lui Moaviah ne voulait pas s'exposer à la chance presque certaine de tomber sous ses coups. Le calife légitime périt sous le poignard d'un fanatique, et son compétiteur lui succéda.

Le quatorzième et dernier calife Ommiade, Merwan II, fut vaincu par Abdallah, oncle d'Aboulabbas, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelle, et cette fameuse bataille porta sur le trône la nouvelle dynastie des Abbassides. On raconte de Merwan une anecdote qui a pu fournir à l'Arioste le touchant épisode d'Isabelle de Galice. (*Roland furieux*, chant XXVIII.) Le calife étant en Égypte, devint amoureux d'une religieuse chrétienne et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver son honneur, promit à Merwan un onguent qui rendait invulnérable et offrit d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frotté le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper sans crainte, et le crédule musulman lui fit tomber la tête. (*Bibliothèque orientale*, article *Marwan.*)

Lorsque Abdallah, vainqueur de Merwan, eut placé son neveu Aboulabbas sur le trône des califes, il forma le projet d'exterminer tous les membres de la famille déchue. Craignant de laisser échapper un seul de ses ennemis, il annonça une amnistie générale pour tous les Ommiades qui se rendraient près de lui, et ces infortunés eurent l'imprudence de se fier à ses promesses. Abdallah les ayant tous rassemblés, les fit envelopper par ses soldats, qui les massacrèrent en sa présence. Après cette horrible exécution, Abdallah fit ranger l'un auprès de l'autre les corps de ses victimes, et des planches étendues sur les cadavres et couvertes de tapis de Perse servirent de table au prince et à ses officiers. Un seul Ommiade, nommé Abderame, échappa ; il passa en Espagne, où il finit par être proclamé calife, en l'année 142 de l'hégire (759 J.-C.).

La célèbre mosquée des Ommiades, l'un des plus beaux édifices de l'Asie, fut élevée par ordre du calife Walid Ier, qui en fit jeter les fondemens sur les ruines de l'ancienne église de Saint-Jean-Baptiste. Douze mille ouvriers travaillèrent pendant quinze ans à ce magnifique édifice, et il coûta cinq millions six cent mille dinars (cinquante-six millions de francs). Les architectes les plus habiles des états du calife et de l'empire grec y furent employés. Six cents lampes suspendues par des chaînes d'or y répandaient un tel éclat qu'elles causaient aux musulmans des distractions ; aussi furent-elles dans la suite remplacées par des lampes de fer.

[2] Cette prière se fait en tout temps deux heures et demie avant le coucher du soleil. (*Galland.*)

[1] Comme les mahométans se lavent les mains cinq fois le jour

pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet[1], et leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige[2] fort propre. Puis présentant la porcelaine au petit Agib : Prenez, lui dit-il, c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville ; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la porcelaine et la présenta aussi à l'eunuque, qui but à long traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

Enfin Agib et son gouverneur, rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avait faite, et se retirèrent en diligence parce qu'il était déjà un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir, et comme elle avait toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. Ah! mon fils, lui dit-elle, ma joie serait parfaite si j'avais le plaisir d'embrasser votre père Bedreddin Hassan comme je vous embrasse. Elle se mettait alors à table pour souper ; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade, et en lui disant qu'il ne devait pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crême, qu'elle avait elle même faite et qui était excellente, car on a déjà dit qu'elle les savait mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque ; mais ils avaient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddin qu'ils n'en pouvaient pas seulement goûter.

Le jour, qui paraissait, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais sur la fin de la suivante elle continua son récit dans ces termes :

lorsqu'ils vont faire leurs prières, ils ne croient pas avoir besoin de se laver avant que de manger ; mais ils se lavent après, parce qu'ils mangent sans fourchette. (*Galland.*)

[1] Le sorbet, ou *scherbet*, comme prononcent les Arabes, est une boisson composée de jus de citron ou d'autres fruits, de sucre et d'eau, dans laquelle on fait dissoudre quelques pâtes parfumées.

[2] C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson promptement dans tout le Levant où l'on a l'usage de la neige. (*Galland.*)

On rapporte que le calife Abasside Mahdi, père d'Haroun Alraschid, ayant entrepris le pèlerinage de la Mecque pendant l'été, fit ce voyage avec tant de faste qu'il emmena de Bagdad cinq cents chameaux chargés de neige et de glace, afin d'en avoir une quantité suffisante pour rafraîchir les fruits et les sorbets, qu'il partageait avec la nombreuse suite qui l'escortait. (Voyez, sur l'usage que les Persans font de la glace et de la neige, le *Voyage de Chardin*, t. IV, p. 62, édition de Langlès.)

CXVII^e^ NUIT.

Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avait servi, que, feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier, et Schaban[1], c'est le nom de l'eunuque, fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'aperçut avec chagrin du peu de cas que son petit-fils faisait de sa tarte. Hé quoi! mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains! Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. — Ah! ma bonne grand'mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

A ces paroles la grand'mère regardant l'eunuque de travers : Comment! Schaban, lui dit-elle avec colère, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux ! — Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier ; mais nous n'avons pas mangé chez lui. — Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique et nous y avons mangé d'une tarte à la crême. La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant qu'à lui faire excuser sa faute.

Schemseddin Mohammed, qui était naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur et dit à l'eunuque : Quoi! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi! Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : Mon grand-père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre que nous

[1] Les mahométans donnent ordinairement ce nom aux eunuques noirs. (*Galland.*)

n'avons pas besoin de souper. Le pâtissier nous a même régalés d'une grande porcelaine de sorbet. Hé bien! méchant esclave, s'écria le visir en se tournant vers l'eunuque, après cela ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier et que vous y avez mangé? Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'était pas vrai. Tu es un menteur, lui dit alors le visir, je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crême qui est sur cette table, je serai persuadé que tu dis la vérité.

Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve et prit un morceau de la tarte à la crême; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore en disant qu'il avait tant mangé le jour précédent que l'appétit ne lui était pas encore revenu. Le visir, irrité de tous les mensonges de l'eunuque et convaincu qu'il était coupable, le fit coucher par terre et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment et confessa la vérité. Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crême chez un pâtissier et elle était cent fois meilleure que celle qui est sur cette table.

La veuve de Noureddin Ali crut que c'était par dépit contre elle et pour la mortifier que Schaban louait la tarte du pâtissier; c'est pourquoi s'adressant à lui : Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crême de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir; tu sais où il demeure, va chez lui et m'apporte une tarte à la crême tout à l'heure. En parlant ainsi elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il partit. Étant arrivé à la boutique de Bedreddin : Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crême, une de nos dames souhaite d'en goûter. Il y en avait alors de toutes chaudes; Bedreddin choisit la meilleure et la donnant à l'eunuque : Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente et je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère, qui vit peut-être encore.

Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddin, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger; mais elle ne l'eut pas plus tôt porté à sa bouche qu'elle fit un grand cri et qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed, qui était présent, fut extrêmement étonné de cet accident. Il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur et s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa faiblesse : O Dieu! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin qui ait fait cette tarte [1].

La clarté du jour, en cet endroit, vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière et alla tenir son conseil, et, la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIII[e] NUIT.

Quand le visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il fallait que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crême que l'eunuque venait d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais venant à faire réflexion que cette joie était sans fondement et que, selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devait être fausse, il lui dit : Mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crême que votre fils?— Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute singulière et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et désirons depuis si longtemps. — Madame, répliqua le visir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous devons en penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier. Si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnaîtrez bien, ma fille et vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux et que vous le voyiez sans qu'il vous voie, car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas. J'ai dessein

[1] La manière dont Bedreddin est reconnu par sa grand'mère semble empruntée au poëme sanscrit intitulé *Histoire de Nala*. La belle Damayanti, épouse du roi Nala, reconnaît, en mangeant d'un mets, qu'il ne peut avoir été préparé que par son mari. Richard Hole avait déjà fait cette remarque d'après une analyse du poëme de Nala, publiée par Kindersley, dans son ouvrage intitulé *Specimens of hindu litterature*.

de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable.

En achevant ces paroles il laissa les dames sous leur tente et se rendit sous la sienne. Là, il fit venir cinquante de ses gens et leur dit : Prenez chacun un bâton et suivez Schaban, qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond que oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien et me l'amenez ; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez et ne perdez pas de temps.

Le visir fut promptement obéi ; ses gens, armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casseroles, les tables et tous les autres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crême et de confitures. A ce spectacle, Bedreddin Hassan, fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : Hé ! bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte ? De quoi s'agit-il ? Qu'ai-je fait ? — N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? — Oui, c'est moi-même, répondit-il : qu'y trouve-t-on à dire ? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. Au lieu de lui repartir, ils continuèrent de briser tout, et le four même ne fut pas épargné.

Cependant les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandaient le sujet d'une si grande violence, et Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisaient : Apprenez-moi, de grâce, quel crime je puis avoir commis pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi ? — N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à cet eunuque ? — Oui, oui, c'est moi, repartit-il, je soutiens qu'elle est bonne, et je ne mérite pas ce traitement injuste que vous me faites. Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter, et après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos, puis le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

La populace qui s'était assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed ; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville qui écartèrent le peuple et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed était allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avait donné et pour lui demander main forte, et ce gouverneur, qui commandait sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avait eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînait donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes.

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paraître. Mais le lendemain elle reprit sa narration et dit au sultan des Indes :

CXIX^e^ NUIT.

Sire, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan, dit-il, avait beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient ce que l'on avait trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondait rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

Le visir étant de retour demanda des nouvelles du pâtissier. On le lui amena. Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grâce de me dire en quoi je vous ai offensé. — Ah ! malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée ? — J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin : quel crime ai-je commis en cela ? — Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin Mohammed, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. — Hé ! bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entends ! Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crême ? — Oui, dit le visir, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi tous deux, les dames, qui s'étaient cachées, observaient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnaître malgré le longtemps qu'elles ne l'avaient vu. La joie qu'elles

en eurent fut telle qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement elles voulaient s'aller jeter au cou de Bedreddin ; mais la parole qu'elles avaient donnée au visir de ne se point montrer l'emporta sur les plus tendres mouvemens de la nature.

Comme Schemseddin Mohammed avait résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes et préparer les voitures pour se mettre en marche, et à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée et qu'on le chargeât sur un chameau [1]. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le visir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de la caisse pour lui faire prendre de la nourriture ; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme, et pendant vingt jours que dura le voyage, on le traita de la même manière.

En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du visir Schemseddin Mohammed, qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avait fait venir : Va chercher du bois et dresse promptement un poteau. — Hé ! seigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau ? — T'y attacher, repartit le visir, et te faire ensuite promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crême sans y mettre de poivre. A ces mots Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : Grand Dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse !

En achevant ces mots, Scheherazade, remarquant qu'il était jour, se tut, et Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin et fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour :

CXXe NUIT.

Sire, le calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le visir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçait de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis de poivre dans la tarte à la crême qu'il avait vendue à Schaban. Hé quoi ! disait Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau, et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crême ! Hé ! grand Dieu, qui a jamais ouï parler d'une pareille chose ! Sont-ce là des actions de musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres ! En disant cela il fondait en larmes ; puis recommençant ses plaintes : Non, reprenait-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême ! Que maudites soient toutes les tartes à la crême, aussi bien que l'heure où je suis né ! Plût à Dieu que je fusse mort en ce moment.

Le désolé Bedreddin ne cessa de se lamenter, et lorsqu'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible. O ciel, dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infâme et douloureux ! et cela pour quel crime ! Ce n'est pas pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion : c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême.

Comme la nuit était alors déjà assez avancée, le visir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa caisse et lui dit : Demeure là jusqu'à demain ; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. On emporta la caisse et l'on en chargea le chameau qui l'avait apportée depuis Damas. On chargea en même temps tous les autres chameaux, et le visir étant remonté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portait son neveu et entra dans la ville suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne

[1] « Le chameau et le dromadaire du désert, dit le général Malcolm, ne sont guère moins considérés de l'Arabe que son cheval. Ce patient et robuste compagnon de sa vie lui fournit du lait pour sa nourriture, transporte d'une extrémité du désert à l'autre ses biens et sa famille, et, quand l'occasion l'exige, le met en état de fuir ou de poursuivre son ennemi, à des distances et avec une vitesse presque incroyables. » (*Histoire de Perse*, t. Ier, p. 249 de la traduction française.)

ne parut parce que tout le monde s'était retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonnerait.

Tandis qu'on déchargeait les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddin Hassan et sa fille, et s'adressant à la dernière : Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari. Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où était votre chambre la première nuit de vos noces. Allez, faites-y mettre toutes choses comme elles étaient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrais y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté je vais donner ordre au reste.

Dame de Beauté alla exécuter avec joie ce que venait de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle de la même manière qu'elles étaient lorsque Bedreddin Hassan s'y était trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Égypte. A mesure qu'il lisait l'écrit, ses domestiques mettaient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le visir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de Beauté : Déshabillez-vous, ma fille, et vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors longtemps, et lui dites que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne pas le trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, madame votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. A ces mots il sortit de l'appartement de sa fille et lui laissa la liberté de se coucher.

Scheherazade voulait poursuivre son récit, mais le jour, qui commença à paraître, l'en empêcha.

CXXI^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, le sultan des Indes, qui avait une extrême impatience d'apprendre comment se dénouerait l'histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade et l'avertit de la continuer, ce qu'elle fit dans ces termes : Schemseddin Mohammed, dit le visir Giafar au calife, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étaient, et leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul et d'en fermer la porte.

Bedreddin Hassan, quoique accablé de douleur, s'était endormi pendant tout ce temps-là, si bien que les domestiques du visir l'eurent plus tôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon qu'il ne fut réveillé, et ils le transportèrent dans la salle si brusquement qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnaître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts, et les choses qu'il voyait rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'était la même salle où il avait vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore lorsque, s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenait de l'avoir mis la nuit de ses noces. Bon Dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi ? suis-je éveillé?

Dame de Beauté, qui l'observait, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien longtemps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. Bedreddin Hassan changea de visage lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parlait était cette charmante personne avec laquelle il se souvenait d'avoir couché. Il entra dans la chambre, mais au lieu d'aller au lit, comme il était plein des idées de tout ce qui lui était arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvait se persuader que tous ces événemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la caisse où étaient ses habits et la bourse de sequins, et après les avoir examinés avec beaucoup d'attention : Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre! La dame, qui prenait plaisir à voir son embarras, lui dit : Encore une fois, seigneur, venez vous remettre au lit. A quoi vous amusez-vous? A ces paroles il s'avança vers

Dame de Beauté. Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a longtemps que je suis auprès de vous ?—La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout à l'heure ? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé.—Madame, reprit Bedreddin, je ne l'ai assurément pas fort tranquille. Je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous ; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si longtemps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grâce, ce que j'en dois penser : si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. — Oui, seigneur, repartit Dame de Beauté, vous avez rêvé sans doute que vous avez été à Damas.—Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paraître très-réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en caleçon, comme je suis en ce moment ; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivait en m'insultant ; que je me suis sauvé chez un pâtissier, qui m'a adopté, m'a appris son métier et m'a laissé tous ses biens en mourant ; qu'après sa mort j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seraient trop longues à raconter, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller, sans cela on m'allait clouer à un poteau.—Et pour quel sujet, dit Dame de Beauté en faisant l'étonnée, voulait-on vous traiter si cruellement ? Il fallait donc que vous eussiez commis un crime énorme. —Point du tout, répondit Bedreddin, c'était pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule. Tout mon crime était d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre.—Ah ! pour cela, dit Dame de Beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisait une horrible injustice.—Oh ! madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crême où l'on me reprochait de n'avoir pas mis de poivre, on avait tout rompu et brisé dans ma boutique, on m'avait lié avec des cordes et enfermé dans une caisse où j'étais si étroitement qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin on avait fait venir un charpentier et on lui avait commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais Dieu soit béni de ce que tout cela n'est qu'un ouvrage de sommeil [1].

Scheherazade en cet endroit apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avait pris une chose réelle pour un songe. Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, et je suis persuadé que le lendemain le visir Schemseddin Mohammed et sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. — Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. Le sultan des Indes se leva sans rien répliquer à ces paroles, mais il était fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII[e] NUIT.

Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit ; il se réveillait de temps en temps et se demandait à lui-même s'il rêvait ou s'il était réveillé. Il se défiait de son bonheur, et cherchant à s'en assurer, il ouvrait les rideaux et parcourait des yeux toute la chambre. Je ne me trompe pas, disait-il, voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu, et je suis couché avec la belle dame qui lui était destinée. Le jour, qui paraissait, n'avait pas encore dissipé son inquiétude lorsque le visir Schemseddin Mohammed son oncle frappa à la porte et entra presque en même temps pour lui donner le bon jour.

Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paraître subitement un homme qu'il connaissait si bien, mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui avait prononcé l'arrêt de sa mort. Ah ! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre ? Le visir se prit à rire, et pour le tirer

[1] L'illusion de Bedreddin, qui se persuade que tout ce qui lui est arrivé pendant dix ans n'est qu'un rêve, n'est pas sans quelque rapport avec le principal incident du conte intitulé *Le Scheik Schehabeddin*, dans le roman turc de *La Sulthane de Perse et les visirs*, traduit par Petis de Lacroix.

de peine, lui conta comment par le ministère d'un génie, car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure, il s'était trouvé chez lui et avait épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'était par un cahier écrit de la main de Noureddin Ali qu'il avait découvert qu'il était son neveu, et enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte il était parti du Caire et était allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ait fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez retrouver d'autant plus charmant qu'il vous a coûté plus de peines. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir madame votre mère, qui est dans une grande impatience de vous embrasser, et je vous amènerai votre fils, que vous avez vu à Damas et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connaître.

Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorsqu'il vit sa mère et son fils Agib. Ces trois personnes ne cessaient de s'embrasser et de faire paraître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avait causée une si longue absence et des pleurs qu'elle avait versés. Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père, ne cessait point de les recevoir, et Bedreddin Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyait pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

Pendant que ces choses se passaient chez Schemseddin Mohammed, ce visir était allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avait fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec toute sa famille, et toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances.

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun Alraschid : Commandeur des croyans, voilà ce que j'avais à raconter à votre majesté. Le calife trouva cette histoire si surprenante qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan, et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avait de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimait beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens et le chérit jusqu'à sa mort.... Mais, sire, ajouta Scheherazade remarquant que le jour commençait à paraître, quelque agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. Schahriar se leva sans rien dire et fort incertain de ce qu'il avait à faire. La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires, et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre tout entière. Je ne sais si je ne devrais pas la faire mourir aujourd'hui; mais non : ne précipitons rien. L'histoire dont elle me fait fête est peut-être encore plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort.

CXXIII^e NUIT.

Dinarzade ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane des Indes, laquelle, après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle avait promis de raconter, prit ainsi la parole :

HISTOIRE DU PETIT BOSSU [1].

Il y avait autrefois à Casgar[2], aux extrémités

[1] L'histoire du *Petit Bossu* est incontestablement le type de deux fabliaux composés vers la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième, et intitulés, l'un, le *Sacristain de Cluny*; l'autre, *la longue Nuit*, ou *du Prêtre qu'on porte*. Legrand d'Aussy a donné l'analyse de ces deux contes dans son recueil de fabliaux (t. IV, p. 266 et 275, in-8°, édition de 1829). Le comte de Caylus a aussi donné l'extrait du premier, dans sa dissertation sur les fabliaux. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XX, p. 364.)

[2] Casgar, ville de la Bukharie orientale qui a autrefois donné son nom à tout ce petit royaume.

de la Grande-Tartarie, un tailleur qui avait une très-belle femme qu'il aimait beaucoup et dont il était aimé de même. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme. Avec ses chansons plaisantes, disait-il, il nous divertira tous deux ce soir. Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déjà mis le couvert, parce qu'il était temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arrête ou un os dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident qu'il était arrivé chez eux et qu'ils avaient sujet de craindre que si la justice venait à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort. Il fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif, et là dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds et l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très-raide par où l'on montait à sa chambre; une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre et demande ce qu'ils souhaitent. Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendaient à la porte et le priaient de descendre pour voir un malade qu'ils avaient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il se laissa transporter de joie; se voyant payé d'avance, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait et qu'il ne fallait pas négliger. Prends vite de la lumière, dit-il à la servante, et suis-moi. En disant cela il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât, et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. Peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. Enfin elle arriva; il descendit avec elle et trouvant que ce qui avait roulé était un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras et tous les autres prophètes de sa loi. Malheureux que je suis, disait-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière! J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avait amené. Je suis cause de sa mort, et si le bon âne d'Esdras[1] ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier.

Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? — Il ne s'agit point de cela, repartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant..... Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. A ces mots elle se tut et la nuit suivante elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIVe NUIT.

Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il

[1] L'auteur arabe se divertit ici aux dépens des juifs : cet âne est celui qui, selon les mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem. (*Galland.*)

ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : Il me vient une pensée ; portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis et le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin.

Ce musulman était un des pourvoyeurs du sultan : il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre et toute sorte de graisses. Il avait chez lui son magasin, où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison, et après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenait d'un festin de noces auquel il avait été invité ce soir-là et il avait une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumière un homme debout dans sa cheminée ; mais comme il était naturellement courageux et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu : Ah! ah! lui dit-il, je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. En achevant ces mots, il frappe le bossu et lui donne plusieurs coups de bâton. Le cadavre tombe le nez contre terre. Le pourvoyeur redouble ses coups ; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. Qu'ai-je fait, misérable ! dit-il : je viens d'assommer un homme. Ah ! j'ai porté trop loin ma vengeance ! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie. Maudites soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle! Il demeura pâle et défait. Il croyait déjà voir les ministres de la justice qui le traînaient au supplice et il ne savait quelle résolution il devait prendre.

L'aurore, qui paraissait, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXV^e^ NUIT.

Sire, le pourvoyeur du sultan de Casgar en frappant le bossu n'avait pas pris garde à sa bosse. Lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. Maudit bossu, s'écria-t-il, chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses et que je ne t'eusse point trouvé ici ! Je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse. Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de lumière que pour moi dans un danger si évident. En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où, l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien, qui était fort riche et qui fournissait au palais du sultan la plupart des choses dont on y avait besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit était fort avancée et qu'on allait bientôt appeler à la prière de la pointe du jour : c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain, de peur que quelque musulman, en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins, quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avait mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête : il lui en donna beaucoup d'autres ensuite et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris, et voyant que c'était un chrétien qui maltraitait un musulman (car le bossu était de notre religion) : Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un musulman ? — Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. — Vous vous

êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de là. En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever; mais remarquant qu'il était mort : Oh! oh! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'assassiner un musulman! En achevant ces mots, il arrêta le chrétien et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait de réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment de simples coups de poing avaient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu appartenait au sultan, car c'était un de ses bouffons [1], le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passait au sultan, qui lui dit : Je n'ai point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un chrétien qui avait tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence, et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'élever en l'air lorsque le pourvoyeur du sultan, fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : Attendez, attendez, ne vous pressez pas, ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. Le lieutenant de police, qui assistait à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avait tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé. Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'était plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel.

Le jour, qui commençait à paraître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante :

CXXVI^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident par sa propre confession qu'il est le coupable. Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur, et dans le temps qu'il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le priait instamment de suspendre l'exécution et qui se faisait faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort, c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme, que je ne connais pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenaient : ma servante alla ouvrir sans lumière et reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part de

[1] L'office de bouffon, qui subsiste encore aujourd'hui en Perse, semble avoir de tout temps fait partie de la cour d'un prince oriental, et ce burlesque personnage jouit même d'une très-grande liberté de paroles. Il est d'usage de rire des plaisanteries du bouffon, quelque malicieuses qu'elles soient, et le souverain lui-même respecte ce privilége. L'anecdote suivante, rapportée par le général Malcolm, en est la preuve. Le roi Kerim-Khan appartenait à une des tribus indigènes de la Perse, dont le langage, à cause de sa rudesse, est généralement regardé comme un dialecte barbare par les autres habitans du pays. Un jour ce prince donna ordre à son bouffon d'aller savoir ce que voulait un chien qui aboyait très-haut, et de venir le lui dire. Les courtisans se mirent à rire de la plaisanterie du monarque. Le bouffon alla s'acquitter de sa commission; et après avoir paru quelque temps écouter avec beaucoup d'attention, il revint et dit d'un air grave : « Il faut que votre majesté envoie un des officiers de sa propre famille pour savoir ce que dit ce monsieur; il ne parle pas d'autre langue que le dialecte barbare, qui lui est très-familier, et dont je ne comprends pas un seul mot. » Le monarque était d'un bon caractère; il fut, dit-on, le premier à rire du ridicule qu'on prêtait à sa tribu, et fit un don au plaisant pour le récompenser. (*Histoire de Perse*, traduction française, t. IV, p. 345.)

Les califes avaient aussi des bouffons. Motawackel, dixième calife abbasside, était à boire avec des amis et son bouffon, lorsque des conspirateurs entrèrent dans la salle et le massacrèrent. Son visir, voyant le calife sans vie, s'écria : « O Motawackel, je ne veux pas te survivre; » et il reçut la mort à l'instant même. Le bouffon s'était caché dans un coin, mais ayant vu le sort du visir, il s'avança, et parodiant le ton solennel du visir, il dit : « O Motawackel, je désire ardemment te survivre. » Les conjurés ne purent s'empêcher de rire, et le plaisant fut sauvé.

prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parlait, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle, et, dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier; enfin je vis qu'il était mort et que c'était le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi, nous le portâmes sur notre toit, d'où nous passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par la cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui l'a traité comme un voleur, l'a frappé et a cru l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre, et, quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, et me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu.

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Schahriar se leva, et le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitait d'apprendre la suite de l'histoire du bossu, Scheherazade satisfit ainsi sa curiosité :

CXXVII^e NUIT.

Sire, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avait déjà la corde au cou et allait cesser de vivre quand on entendit la voix du tailleur, qui priait le bourreau de ne pas passer plus avant et qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connaître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillais dans ma boutique et que j'étais en humeur de me réjouir, le bossu, à demi ivre, arriva et s'assit. Il chanta quelque temps et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, je lui servis un morceau de poisson : en le mangeant, une arête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort, et, de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai et je dis à la servante qui vint ouvrir de remonter promptement et de prier son maître, de notre part, de descendre pour voir un malade que nous lui amenions, et, afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt, ma femme et moi, pour nous retirer chez nous. Le médecin en voulant descendre fit rouler le bossu, ce qui lui a fait croire qu'il était cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin et me faites mourir.

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvaient assez admirer les étranges événemens dont la mort du bossu avait été suivie. Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. Le bourreau, ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur. Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. Le sultan des Indes y consentit et se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

CXXVIII^e NUIT.

La sultane, ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole : Sire, pendant que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvait se passer longtemps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après

s'être enivré hier, s'échappa du palais, contre sa coutume, pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes et se déchargent l'un l'autre. Il y a longtemps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin.

A ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice. Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés et qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu, que je veux voir encore une fois. L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau, ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre et lâcha le tailleur. Après cela l'huissier, ayant joint le lieutenant de police, lui déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince, et, quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étaient présentes : Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu mon bouffon? Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit; je vais vous la raconter si votre majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

Sire, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire : je suis étranger, natif du Caire en Égypte, Copte [1] de nation et chrétien de religion. Mon père était courtier, et il avait amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple et embrassai sa profession. Comme j'étais un jour au Caire, dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne [2], vint m'aborder; il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avait une montre de sésame : Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez?

Scheherazade, apercevant le jour, se tut en cet endroit; mais elle reprit son discours la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CXXIXe NUIT.

Sire, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venait de commencer : J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune marchand me montrait, et je lui répondis qu'il valait au prix courant cent dragmes d'argent la grande mesure. Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation: je vous attendrai là. En disant ces paroles il partit et me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendraient tant que je leur en voudrais donner à cent dix dragmes d'argent la mesure, et à ce compte je trouvais à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendait. Il me mena dans son magasin, qui était plein de sésame; il y en avait

[1] Les Coptes sont l'ancienne population égyptienne, mêlée avec les Grecs et les Romains venus en Égypte avec la conquête.

[2] Les ânes, au Caire, sont de très-beaux animaux, et servent de monture ordinaire aux personnes de la classe la plus distinguée.

cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'argent. De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit à dix par mesure; je vous les accorde, et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands et me le gardez jusqu'à ce que j'aille vous le demander. Je lui répondis qu'il serait prêt toutes les fois qu'il voudrait le venir prendre ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant et me retirai fort satisfait de sa générosité.

Je fus un mois sans le revoir; au bout de ce temps-là je le vis paraître. Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez? — Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, et je vais vous les compter tout à l'heure. Comme il était monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent, j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près, mais je vais revenir et en repassant je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi de me laisser entre les mains, sans me connaître, une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent: un autre que lui n'en userait pas ainsi et craindrait que je ne la lui emportasse. Il revint à la fin du troisième mois; il était encore monté sur son âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois.

Scheherazade, voyant que le jour commençait à paraître, n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la suivante elle poursuivit de cette manière, en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar:

CXXX^e NUIT.

D'abord que j'aperçus le jeune marchand j'allai au-devant de lui; je le conjurai de descendre et lui demandai s'il ne voulait donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avais à lui. Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai et content, je sais qu'il est en bonne main, je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu! ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. A ces mots il donna un coup de fouet à son âne et je l'eus bientôt perdu de vue. Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, et selon son discours je ne le reverrai peut-être de longtemps. Je vais cependant faire valoir son argent, ce sera un revenant-bon pour moi.

Je ne me trompai pas dans ma conjecture: l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me semblait avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. — Je ne ferai que ce qu'il vous plaira, repris-je; descendez donc, de grâce. Il mit pied à terre et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulais lui faire, et, en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et je fus fort étonné de voir qu'il ne se servait nullement de la droite. Je ne savais ce que j'en devais penser. Depuis que je connais ce marchand, disais-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli: serait-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite?

Le jour, qui éclairait l'appartement du sultan des Indes, ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar:

CXXXI^e NUIT.

Sire, le marchand chrétien était fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeait que de la main gauche: Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche. Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main

droite. Vous y avez mal apparemment ? Il fit un grand soupir au lieu de me répondre, et, tirant son bras droit, qu'il avait tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avait la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. Vous avez été choqué sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche ; mais jugez si j'ai pu faire autrement.—Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite ? Il versa des larmes à cette demande, et après les avoir essuyées, il me conta son histoire comme je vais vous la raconter.

Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père riche et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. A peine étais-je entré dans le monde que, fréquentant des personnes qui avaient voyagé et qui disaient des merveilles de l'Égypte et particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours et j'eus envie d'y faire un voyage ; mais mon père vivait encore et il ne m'en aurait pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad et de Moussoul et me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mesrour ; j'y pris un logement avec un magasin dans lequel je fis mettre les ballots que j'avais apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer et me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens, à qui j'avais donné de l'argent, allèrent acheter des vivres et firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques et d'autres endroits qui méritaient d'être vus.

Le lendemain, je m'habillai proprement, et après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles et de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein [1] pour voir ce qu'on en offrirait, j'en chargeai quelques-uns de mes esclaves et me rendis au bezestein des Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs qui avaient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffe entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestein ; mais nul des marchands n'en offrit que beaucoup moins que ce qu'elles me coûtaient d'achat et de frais de voiture. Cela me fâcha, et comme j'en marquais mon ressentiment aux crieurs : Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes.

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante elle reprit son discours de cette manière :

CXXXII[e] NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il fallait faire pour cela. Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils ; ils les vendront en détail, et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, et les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir et de vous promener dans la ville et sur le Nil.

Je suivis leur conseil, je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises, et retournant au bezestein, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avaient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderais rien le premier mois.

Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à peu près de mon âge qui avaient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, et d'un changeur pour régler la bonté et la valeur des espèces qu'ils me comptaient ; ainsi les jours de recette, quand je me retirais au khan de Mesrour, où j'étais logé, j'emportais une bonne somme d'argent. Cela n'empêchait pas que les autres jours de la semaine je n'allasse passer la matinée tantôt chez un marchand et tantôt chez un autre ; je

[1] Lieu public où se vendent des étoffes de soie et autres marchandises précieuses. (*Galland.*)

me divertissais à m'entretenir avec eux et à voir ce qui se passait dans le bezestein.

Un lundi que j'étais assis dans la boutique d'un de ces marchands qui se nommait Bedreddin, une dame de condition, comme il était aisé de le connaître à son air, à son habillement et par une esclave fort proprement mise qui la suivait, entra dans la même boutique et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paraissait en tout ce qu'elle faisait, me prévint en sa faveur et me donna une grande envie de la mieux connaître que je ne faisais. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenais plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisait point; mais elle haussa le crépon qui lui descendait sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachait, et me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son agréable de sa voix et par ses manières honnêtes et gracieuses lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avait vu.

Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchait une certaine étoffe à fond d'or; qu'elle venait à sa boutique comme à celle qui était la mieux assortie de tout le bezestein, et que s'il en avait, il lui ferait un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. Je consens de vous en donner cette somme, lui dit-elle; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain et me permettre d'emporter l'étoffe. Je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle.—Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferais crédit avec plaisir et vous laisserais emporter l'étoffe si elle m'appartenait; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez, et c'est aujourd'hui un jour que je dois lui compter de l'argent. — Et d'où vient, reprit la dame, fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique, et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes et que vous avez bien voulu que je les aie emportées sans les payer sur-le-champ, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? Le marchand en demeura d'accord. Il est vrai, madame, repartit-il, mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui.—Eh bien! voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jetant: que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands! Vous êtes tous faits les uns comme les autres, vous n'avez aucun égard pour personne. En achevant ces paroles, elle se leva brusquement et sortit fort irritée contre Bedreddin.

Là, Scheherazade, voyant que le jour paraissait, cessa de parler. La nuit suivante elle continua de cette manière :

CXXXIIIe NUIT.

Le marchand chrétien poursuivant son histoire : Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retirait, je sentis bien que mon cœur s'intéressait pour elle. Je la rappelai. Madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir; peut-être trouverai-je le moyen de vous contenter l'un et l'autre. Elle revint en me disant que c'était pour l'amour de moi. Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient? — Onze cents dragmes d'argent, répondit-il, je ne puis la donner à moins. — Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez à moi. Effectivement je fis le billet, le signai et le mis entre les mains de Bedreddin. Ensuite présentant l'étoffe à la dame: Vous pouvez l'emporter, madame, lui dis-je, et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. — Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-elle: vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serais indigne de paraître devant les hommes si je ne vous en témoignais pas de la reconnaissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre longtemps après moi, vous ouvre la porte des cieux à votre mort, et que toute la ville publie votre générosité !

Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir: ce sera me payer avec usure. A ces mots, elle se

retourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvrait le visage et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensais. Je ne me serais jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût, et après avoir abaissé le crépon, elle prit la pièce d'étoffe et s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étais en y arrivant. Je demeurai longtemps dans un trouble, dans un désordre étrange. Avant que de quitter le marchand, je lui demandai s'il connaissait la dame. Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses.

Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troublait mon repos; et dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Mais, sire, dit Scheherazade, le jour, que je vois paraître, m'empêche de continuer mon récit. Après avoir dit ces paroles elle se tut, et la nuit suivante elle reprit sa narration dans ces termes:

CXXXIVe NUIT.

Sire, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien: Il n'y avait pas longtemps, dit-il, que j'étais arrivé à la boutique de Bedreddin lorsque je vis venir la dame suivie de son esclave et plus magnifiquement vêtue que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le marchand, et s'adressant à moi seul: Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connaître, par une générosité que je n'oublierai jamais. — Madame, lui répondis-je, il n'était pas besoin de vous presser si fort. J'étais sans inquiétude sur mon argent, et je suis fâché de la peine que vous avez prise.—Il n'était pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains et s'assit près de moi.

Alors, profitant de l'occasion que j'avais de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentais pour elle; mais elle se leva et me quitta brusquement comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venais de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir, et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand et sortis du bezestein sans savoir où j'allais. Je rêvais à cette aventure lorsque je sentis qu'on me tirait par derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvait être, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avais l'esprit occupé. Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudrait bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. Je la suivis et trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendait dans la boutique d'un changeur où elle était assise.

Elle me fit asseoir auprès d'elle, et prenant la parole: Mon cher seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement. Je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenais plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous; mais pour moi je puis vous assurer qu'en vous voyant je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, et mon empressement à vous venir chercher si matin doit bien vous prouver que vous ne me déplaisez pas. — Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvais rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne saurait aimer avec plus de passion que je vous aime: depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux, ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance.—Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle; je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi ou si vous souhaitez que j'aille chez vous?—Madame,

lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite.

Scheherazade allait poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours parce que le jour paraissait. Le lendemain elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV^e NUIT.

Il est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure ; j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. Il est, dit-elle, vendredi après-demain; venez ce jour-là, après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abou-Schamma, surnommé Bercout, autrefois chef des émirs : vous me trouverez là. A ces mots, nous nous séparâmes, et je passai le lendemain dans une grande impatience.

Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or, et, monté sur un âne que j'avais retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avait loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où était la maison que je cherchais : on la lui enseigna et il m'y mena. Je descendis à la porte. Je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissait et de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin pour me remener au khan de Mesrour.

Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige et très-proprement habillées vinrent ouvrir. Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. J'entrai dans la cour et vis un grand pavillon élevé sur sept marches et entouré d'une grille qui le séparait d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servaient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avait une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux qui mêlaient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse qu'on voyait au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs ce jet d'eau était très-agréable à voir : quatre gros dragons dorés paraissaient aux angles du bassin, qui était en carré, et ces dragons jetaient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avais faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé, et pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi et me fit remarquer toutes les beautés du salon.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paraître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'apprendre ce que ferait le jeune homme de Bagdad dans le salon de la dame du Caire. La sultane contenta le lendemain la curiosité de ce prince en reprenant ainsi cette histoire :

CXXXVI^e NUIT.

Sire, le marchand chrétien continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière : Je n'attendis pas longtemps dans le salon, me dit le jeune homme ; la dame que j'aimais y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'était plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir, car c'est une chose que je ne pourrais que faiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens, nous nous assîmes tous deux sur un sofa où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table, et après le repas nous nous remîmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instrumens que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même et acheva par ses chansons de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

Le lendemain matin, après avoir mis adroi-

tement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avais apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrais : Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte, et en nous séparant elle me conjura de tenir ma promesse.

Le même homme qui m'avait amené m'attendait avec son âne. Je montai dessus et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payais pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui et me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

En la quittant le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or, et je revins au khan de Mesrour... A ces mots Scheherazade ayant aperçu le jour, en avertit le sultan des Indes, qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée :

CXXXVII^e^ NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : Le jeune homme de Bagdad, dit-il, poursuivit son histoire dans ces termes : Je continuai de voir la dame tous les jours et de lui laisser chaque jour une bourse de cinquante pièces d'or, et cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avais donné mes marchandises à vendre, et que je voyais régulièrement deux fois la semaine, ne me dûrent plus rien : enfin je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

Dans cet état affreux et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisais, et m'en allai du côté du château, où il y avait un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle que donnait le sultan d'Égypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où était tout ce monde, je me mêlai parmi la foule et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avait à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortait un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devait être celui d'une bourse qui était dedans. Pendant que je faisais ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle était pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

Quand le porteur fut passé, le cavalier qui avait apparemment quelque soupçon de ce que j'avais fait pendant qu'il avait eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac ; et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchés, et quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier et lui demander pour quel sujet il m'avait frappé : s'il lui était permis de maltraiter ainsi un musulman. De quoi vous mêlez-vous ; leur répondit-il d'un ton brusque ; je ne l'ai pas fait sans raison : c'est un voleur. A ces paroles je me relevai, et à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il était un menteur, qu'il n'était pas croyable qu'un jeune homme tel que moi eût commis la méchante action qu'il m'imputait : enfin ils soutenaient que j'étais innocent, et tandis qu'ils retenaient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi le lieutenant de police suivi de ses gens passa par là ; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha, et demanda ce qui était arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disait. Il demanda au cavalier s'il ne soupçonnait pas quelque autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non et lui dit les raisons qu'il avait de croire qu'il ne se trompait pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à

ses gens de m'arrêter et de me fouiller, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte, j'en tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse.

Mais sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant: si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de cette histoire. Schahriar, qui n'avait pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, et alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII[e] NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire : Lorsque le lieutenant de police, dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle était à lui et combien il y avait mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avait été prise, et assura qu'il y avait dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui. Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité. Est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier? N'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. Alors, baissant les yeux, je dis en moi-même : Si je nie le fait, la bourse dont on m'a trouvé saisi me fera passer pour un menteur. Ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête et confessai que c'était moi. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main, et la sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs : je remarquai même sur le visage du cavalier qu'il n'en était pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police voulait encore me faire couper un pied; mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce : il la demanda et l'obtint.

Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi : Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous; mais, tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne et je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. En achevant ces paroles il me quitta, et comme j'étais très-faible à cause du sang que j'avais perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras et mirent ma main dans un linge que j'emportai avec moi attaché à ma ceinture.

Quand je serais retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurais pas trouvé le secours dont j'avais besoin. C'était aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. Elle ne voudra peut-être plus me voir, disais-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti, et afin que le monde qui me suivait se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées et me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si faible et si fatigué que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe, car je me gardai bien de le faire voir.

Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrais, vint avec empressement, et me voyant pâle et défait: Ma chère âme, me dit-elle, qu'avez-vous donc? Je dissimulai: Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. Elle en parut très-affligée. Asseyez-vous, reprit-elle, car je m'étais levé pour la recevoir; dites-moi comment cela vous est venu : vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir! Il y a quelque autre chose que vous me cachez; apprenez-moi ce que c'est. Comme je gardais le silence et qu'au lieu de répondre, les larmes coulaient de mes yeux : Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger. Vous en aurais-je donné quelque sujet sans y penser, et venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus? — Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon mal.

Je ne pouvais me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper. Elle me pria de manger; mais, ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avais nul appétit. Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté : votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. —

Hélas! madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. Je n'eus pas prononcé ces paroles qu'elle me versa à boire, et me présentant la tasse : Prenez, dit-elle, et buvez, cela vous donnera du courage. J'avançai donc la main gauche et pris la tasse.

A ces mots, Scheherazade, apercevant le jour, cessa de parler ; mais la nuit suivante elle poursuivit son discours de cette manière :

CXXXIXe NUIT.

Lorsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer si amèrement, me dit alors la dame, et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite ? — Ah ! madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure : c'est que j'ai une tumeur à la main droite. — Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. Je m'en excusai en disant qu'elle n'était pas encore en état de l'être, et je vidai toute la tasse, qui était très-grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude et l'abattement où j'étais m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil qui dura jusqu'au lendemain.

Pendant ce temps-là la dame, voulant savoir quel mal j'avais à la main droite, leva ma robe, qui la cachait, et vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser qu'elle était coupée et que je l'avais apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine pourquoi j'avais tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avait faites, et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage qu'elle était saisie d'une vive douleur. Néanmoins pour ne me pas chagriner elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avait préparé par son ordre, me fit manger et boire pour me donner, disait-elle, les forces dont j'avais besoin. Après cela je voulus prendre congé d'elle, mais me retenant par ma robe : Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre longtemps ; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leur peine, elle ouvrit un grand coffre où étaient toutes les bourses dont je lui avais fait présent depuis le commencement de nos amours. Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clé du coffre, vous en êtes le maître. Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté. Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant d'abandonner une résolution si funeste ; mais je ne pus l'en détourner, et le chagrin de me voir manchot lui causa une maladie de cinq ou six semaines dont elle mourut.

Après avoir regretté sa mort autant que je le devais, je me mis en possession de tous ses biens, qu'elle m'avait fait connaître, et le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisait une partie.

Scheherazade voulait continuer sa narration, mais le jour, qui paraissait, l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLe NUIT.

Le jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche. Je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis assez reconnaître votre fidélité, et, comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire : Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons ensemble et nous partagerons également le gain que nous ferons.

Quand le jeune homme de Bagdad eut achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le

remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisait; et quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptais très-volontiers, en l'assurant que ses intérêts me seraient toujours aussi chers que les miens.

Nous prîmes jour pour notre départ, et lorsqu'il fut arrivé nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avait dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit, et moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avais à vous raconter. Ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu?

Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien. Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention et de la comparer à celle du bossu. Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon bouffon? Je vais vous faire pendre tous quatre pour venger sa mort.

A ces paroles, le pourvoyeur, effrayé, se jeta aux pieds du sultan. Sire, dit-il, je supplie votre majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre si l'histoire que je vais conter à votre majesté est plus belle que celle du bossu. — Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan; parle. Le pourvoyeur prit alors la parole et dit :

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR DU SULTAN DE CASGAR.

Sire, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez lui sur le soir à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes des plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies on servit un festin magnifique, on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avait entre autres choses une entrée accommodée avec de l'ail, qui était excellente et dont tout le monde voulait avoir, et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressait pas d'en manger quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus. Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail; je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avait causé une si grande aversion pour l'ail; mais sans lui donner le temps de nous répondre : Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table? Ce ragoût est délicieux; ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grâce comme les autres. — Seigneur, lui repartit le convive, qui était un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse; je veux bien vous obéir si vous le voulez absolument; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec de l'alcali [1], quarante autres fois avec de la cendre de la même plante et autant de fois avec du savon : vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade, voyant paraître le jour, se tut, et Schahriar se leva fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avait juré de se laver six vingts fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLI[e] NUIT.

Le pourvoyeur parlant au sultan de Casgar : Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêt un bassin et de l'eau avec de l'alcali, de la cendre de la même plante et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il

[1] Cali est le nom que les Arabes donnent à la soude, et qui a passé dans notre langue. Les tiges et les feuilles des soudes fournissent, par la combustion, l'espèce d'alcali appelé soude comme les plantes elles-mêmes, alcali qui est très-employé dans les arts, et principalement dans la fabrication du savon et du verre.

lui plairait. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez; l'alcali, la cendre de la même plante et le savon ne vous manqueront pas.

Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisait, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avait que quatre doigts et point de pouce, et personne jusque-là ne s'en était aperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole : Vous n'avez point de pouce, lui dit-il, par quel accident l'avez-vous perdu? Il faut que ce soit à quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. — Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai pas aussi à la gauche. En même temps il avança la main gauche et nous fit voir que ce qu'il nous disait était véritable. Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il, le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied, et vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre. Elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. A ces mots il se leva de table, et après s'être lavé les mains six vingts fois, il revint prendre sa place et nous fit le récit de son histoire dans ces termes :

Vous saurez, mes seigneurs, que sous le règne du calife Haroun Alraschid, mon père vivait à Bagdad, où je suis né, et passait pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'était un homme attaché à ses plaisirs, qui aimait la débauche et négligeait le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avait laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes, et par mes soins ma petite fortune commença de prendre une face assez riante.

Un matin que j'ouvrais ma boutique, une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main et qui lui dit : Madame, je vous l'avais bien dit, que vous veniez de trop bonne heure; vous voyez bien qu'il n'y a encore personne au bezestein, et si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avait pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je le devais.

Scheherazade n'en serait pas demeurée en cet endroit si le jour, qu'elle vit paraître, ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitait d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLII[e] NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan : Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avait commencé : La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avait personne que l'eunuque et moi dans le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément ce fut la même chose pour moi. J'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui était pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise et elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue l'y obligea.

Après qu'elle se fut remise au même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchait plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches, qu'elle me nomma, et elle me demanda si j'en avais. Hélas! madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir. Je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce, et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais, pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez : ils m'en diront le prix au

juste, et sans aller plus loin vous ferez ici vos emplettes. Elle y consentit et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus longtemps que je lui faisais accroire que les marchands qu'elle demandait n'étaient pas encore arrivés.

Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avais été de la beauté de son visage ; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation : je courus chercher les étoffes qu'elle désirait, et quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent monnayé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite et partit après avoir pris congé de moi. Je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

La dame n'eut pas plus tôt disparu que je m'aperçus que l'amour m'avait fait faire une grande faute. Il m'avait tellement troublé l'esprit que je n'avais pas pris garde qu'elle s'en allait sans payer et ne lui avais pas seulement demandé qui elle était ni où elle demeurait. Je fis réflexion pourtant que j'étais redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auraient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible en leur disant que je connaissais la dame. Enfin je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette.

Scheherazade en cet endroit vit paraître le jour et cessa de parler. La nuit suivante elle continua de cette manière :

CXLIII[e] NUIT.

J'avais prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement. La huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai. Ils y consentirent ; mais dès le lendemain je vis arriver la dame montée sur sa mule avec la même suite et à la même heure que la première fois.

Elle vint droit à ma boutique : Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle, mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour : portez-le chez un changeur, qu'il voie s'il est de bon aloi et si le compte y est. L'eunuque qui avait l'argent vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein furent ouvertes. Quoique nous ne parlassions que de choses très-communes, elle leur donnait néanmoins un tour qui les faisait paraître nouvelles et qui me fit voir que je ne m'étais pas trompé quand dès la première conversation j'avais jugé qu'elle avait beaucoup d'esprit.

Lorsque les marchands furent arrivés et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devais à ceux chez qui j'avais pris des étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avait demandées. J'en levai pour mille pièces d'or et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire ni sans se faire connaître. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne hasardait rien et que je demeurais sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. Elle me paie une somme assez considérable, disais-je en moi-même, mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Serait-ce une trompeuse, et serait-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner ? Les marchands ne la connaissent pas et c'est à moi qu'ils s'adresseront. Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin les marchands s'impatientaient et pour les satisfaire, j'étais prêt à vendre tout ce que j'avais, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étais marié. Je lui répondis que non et que je ne l'avais jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. L'eunuque se mit à rire, et m'ayant tiré à l'écart me fit peser l'or. Pendant que je le pesais, l'eunuque me dit à l'oreille : A vous

voir, je connais parfaitement que vous aimez ma maîtresse et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre amour: elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes, elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente. C'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. — Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vue, mais je n'osais aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle et je ne manquerai pas de reconnaître le bon office que vous me rendez.

Enfin j'achevai de peser les pièces d'or, et pendant que je les remettais dans le sac, l'eunuque se tourna du côté de la dame et lui dit que j'étais très-content. C'était le mot dont ils étaient convenus entre eux. Aussitôt la dame, qui était assise, se leva et partit en me disant qu'elle m'enverrait l'eunuque, et que je n'aurais qu'à faire ce qu'il me dirait de sa part.

Je portai à chaque marchand l'argent qui lui était dû et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin. Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paraît. A ces mots elle garda le silence; le lendemain elle reprit ainsi la suite de son discours:

CXLIVe NUIT.

Je fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux; elle est malade d'amour; on ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a, et si elle disposait de ses actions elle viendrait vous chercher et passerait volontiers avec vous tous les momens de sa vie. — A son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'était quelque dame de considération. — Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque: elle est favorite de Zobéide, épouse du calife, laquelle l'aime d'autant plus chèrement qu'elle l'a élevée dès son enfance et qu'elle se repose sur elle des emplettes qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du commandeur des croyans qu'elle avait jeté les yeux sur vous et lui a demandé son consentement. Zobéide lui a dit qu'elle y consentait, mais qu'elle voulait vous voir auparavant, afin de juger si elle avait fait un bon choix, et qu'en ce cas-là elle ferait les frais des noces. C'est pourquoi vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir et qui ne voudrait pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais et c'est pour cela que vous me voyez ici, c'est à vous de prendre votre résolution. — Elle est toute prise, repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. — Voilà qui est bien, reprit l'eunuque, mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret. La favorite en a pris de justes: de votre côté faites tout ce qui dépendra de vous; mais surtout soyez discret, car il y va de votre vie.

Je l'assurai que je ferais exactement tout ce qui me serait ordonné. Il faut donc, me dit-il, que ce soir à l'entrée de la nuit vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. Je consentis à tout ce qu'il voulut; j'attendis la fin du jour avec impatience, et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et demie après le soleil couché dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étaient eunuques. Ils débarquèrent et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent. Il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avait toujours accompagné la dame, et qui m'avait parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étais prêt à exécuter ses ordres. Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle. En disant cela, elle ouvrit un des coffres et m'ordonna de me mettre dedans. C'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien, et laissez-moi disposer du reste. J'en avais trop fait pour reculer; je fis ce qu'elle désirait, et aussitôt elle referma le

coffre à la clé. Ensuite l'eunuque qui était dans sa confidence appela les autres eunuques qui avaient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau; puis la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença de ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

Pendant ce temps-là, je faisais de sérieuses réflexions, et considérant le danger où j'étais, je me repentis de m'y être exposé; je fis des vœux et des prières qui n'étaient guère de saison.

Le bateau aborda devant la porte du palais du calife, on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques qui garde la clé de celui des dames et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier était couché, il fallut l'éveiller et le faire lever... Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paraître. Schahriar se leva pour aller tenir son conseil et dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avait écoutée jusque-là avec plaisir.

CXLV^e^ NUIT.

Quelques momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad: L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avait interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenait si tard. Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il; pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir et que je ne l'aie exactement visité. En même temps il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étais enfermé : ils le prirent et le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

La favorite, qui avait la clé, protesta qu'elle ne la donnerait pas et ne souffrirait jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine [1] de Zemzem envoyées de la Mecque. Si quelqu'une venait à se casser, les marchandises en seraient gâtées et vous en répondriez : la femme du commandeur des croyans saurait bien se venger de votre insolence. Enfin elle parla avec tant de fermeté que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite ni du coffre où j'étais ni des autres. Passez donc, dit-il en colère, marchez ! On ouvrit l'appartement des dames et l'on y porta tous les coffres.

A peine y furent-ils que j'entendis crier tout-à-coup : Voilà le calife ! Voilà le calife ! Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ. C'était effectivement le calife. Qu'apportez-vous donc dans ces coffres? dit-il à la favorite.—Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât.—Ouvrez, ouvrez, reprit le calife, je les veux voir aussi. Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étaient propres que pour des dames, et que ce serait ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisait de les voir la première. Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. Elle lui remontra encore que sa majesté, en l'obligeant à manquer de fidélité à sa maîtresse, l'exposait à sa colère. Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche : ouvrez, seulement, et ne me faites pas attendre plus longtemps.

Il fallut obéir, et je sentis alors de si vives alarmes que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après

[1] Cette fontaine est à la Mecque, et, selon les mahométans, c'est la source que Dieu fit paraître en faveur de Hagar (Agar), après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, et l'on en envoie en présent aux princes et aux princesses. (*Galland.*)

« Mahomet, dit d'Herbelot, pour rendre la ville de la Mecque, lieu de sa naissance, plus considérable, pour échauffer la dévotion des peuples et y attirer une plus grande foule de pélerins, a donné de grands éloges à l'eau de ce puits. Car il y a une tradition de lui, reçue par le calife Omar, qui porte que l'eau du puits de Zemzem sert de remède et donne la santé à celui qui en boit; mais que celui qui en boit abondamment et qui s'en désaltère obtient le pardon de tous ses péchés. Et l'on rapporte d'Abdallah, surnommé Alhafedh à cause qu'il savait par cœur un grand nombre de traditions, qu'étant interrogé sur sa mémoire, il répondit que depuis qu'il avait bu à longs traits de l'eau de Zemzem, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris.» (*Bibliothèque orientale*, art. *Zemzem.*)

l'autre et les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisait remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier : elle voulait mettre sa patience à bout, mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'était pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étais, elle ne s'empressait pas de le faire apporter, et il ne restait plus que celui-là à visiter. Achevons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. Je ne puis dire si j'étais vif ou mort en ce moment ; mais je ne croyais pas échapper d'un si grand danger.

Scheherazade à ces derniers mots vit paraître le jour. Elle interrompit sa narration ; mais elle la continua de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLVI^e^ NUIT.

Lorsque la favorite de Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife voulait absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étais : Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : il y a des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. — Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content, faites emporter vos coffres. Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

Dès que les eunuques qui les avaient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étais prisonnier. Sortez, me dit-elle en me montrant la porte d'un escalier qui conduisait à une chambre au-dessus, montez et allez m'attendre. Elle n'eut pas fermé la porte sur moi que le calife entra et s'assit sur le coffre d'où je venais de sortir. Le motif de cette visite était un mouvement de curiosité qui ne me regardait pas. Ce prince voulait faire des questions sur ce qu'elle avait vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez longtemps, après quoi il la quitta enfin et se retira dans son appartement.

Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étais monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avait causées. Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre ; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous et pour moi qui courais le même péril. Une autre à ma place n'aurait peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne fallait pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit, ou plutôt il fallait avoir tout l'amour que j'ai pour vous pour sortir de cet embarras ; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : Il est temps, me dit-elle, de vous reposer ; couchez-vous ; je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide, ma maîtresse, à quelque heure du jour, et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. Rassuré par ce discours, je dormis assez tranquillement, ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avait tant d'esprit et de beauté.

Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant de me faire paraître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devais soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette princesse me ferait, et me dicta les réponses que je devais faire. Après cela elle me conduisit dans une salle où tout était d'une magnificence, d'une richesse et d'une propreté surprenantes. Je n'y étais pas entré que vingt dames esclaves d'un âge un peu avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes et habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant que leurs habits avaient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux qu'à peine pouvait-elle marcher[1]. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliais de vous dire que sa dame favorite l'accompagnait, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves un peu plus éloignées étaient en foule des deux côtés du trône.

D'abord que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étaient entrées les premières me firent signe d'approcher. Je m'avançai au

[1] Cette habitude de se charger d'une profusion de joyaux subsiste encore aujourd'hui en Perse. Lorsque l'épouse de l'ambassadeur anglais sir Gore Ouseley alla rendre visite à la première des femmes du roi Feth Aly Schah, celle-ci était tellement chargée de pierreries qu'elle pouvait à peine se remuer. (*Second voyage de Morier en Perse*, t. I, p. 378 de la traduction française.)

milieu des deux rangs qu'elles formaient, et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever et me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis à son gré. Je m'en aperçus, non-seulement à son air, elle me le fit même connaître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appelait sa dame favorite), car je la regarde comme telle après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente: je l'approuve et consens que vous vous mariiez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces; mais auparavant j'ai besoin de ma fille pour dix jours. Pendant ce temps-là je parlerai au calife et obtiendrai son consentement; et vous, demeurez ici, on aura soin de vous.

En achevant ces paroles, Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain elle reprit la parole de cette manière:

CXLVII[e] NUIT.

Je demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là je fus privé du plaisir de voir la dame favorite; mais on me traita si bien par son ordre que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avait prise de marier sa favorite, et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairait, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage, qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent, on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté et moi d'un autre, et sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts, entre autres un ragoût à l'ail comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver, et c'était une négligence qui ne m'était jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il était nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux, tout le palais retentissait de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servaient lui firent changer plusieurs fois d'habits et lui peignirent le visage de différentes manières selon la coutume pratiquée au jour des noces, et chaque fois qu'on lui changeait d'habillement, on me la faisait voir.

Enfin toutes ces cérémonies finirent et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser; mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement et se mit à faire des cris épouvantables, qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étais demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. — Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. — Hé! madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère? — Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi pour m'empester! — Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenaient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames: Prenez-le, qu'on l'envoie au lieutenant de police et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail.

A ces paroles, je m'écriai: Grand Dieu, je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît

d'affliction on me condamne encore à avoir la main coupée ; et pourquoi ? pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail et avoir oublié de me laver les mains ! Quelle colère pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail ! Maudits soient le cuisinier qui l'a apprêté et celui qui l'a servi !

La sultane Scheherazade, remarquant qu'il était jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

CXLVIII^e^ NUIT.

Le lendemain Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente : Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avaient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme à la vérité qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise et de la lui pardonner. — Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle : je veux qu'il apprenne à vivre et qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. Elles ne se rebutèrent pas de son refus, elles se jetèrent à ses pieds et lui baisant la main : Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère et accordez-nous la grâce que nous vous demandons. Elle ne leur répondit rien ; mais elle se leva, et après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre ; toutes les dames la suivirent et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une vieille esclave qui venait m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail ! Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère ! J'aimais cependant ma femme malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

Un jour l'esclave me dit : Votre épouse est guérie ; elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendra voir demain. Ainsi, ayez encore patience et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse.

Véritablement ma femme vint le lendemain et me dit d'abord : Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous que je ne vous aie puni comme vous le méritez pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre, et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir et eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang ; mais cela n'empêcha pas que je m'évanouisse par la quantité que j'en avais perdu et par le mal que j'avais souffert.

Je revins de mon évanouissement et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. Ah ! madame, dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois je me laverai les mains six-vingt fois avec de l'alcali, de la cendre de la même plante et du savon. — Hé bien ! dit ma femme, à cette condition je veux bien oublier le passé et vivre avec vous comme avec mon mari.

Voilà, messeigneurs, ajouta le marchand de Bagdad en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi.

Le jour, qui commençait à paraître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais le lendemain elle reprit la parole dans ces termes :

CXLIX^e^ NUIT.

Sire, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire : Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de la racine que j'ai dite pour étancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la

Mecque[1], qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avaient pris dans l'apothicairerie du calife. Par la vertu de ce baume admirable je fus parfaitement guéri en peu de jours, et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avais toujours joui de ma liberté, je m'ennuyais fort d'être enfermé dans le palais du calife; néanmoins je n'en voulais rien témoigner à mon épouse de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut; elle ne demandait pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnaissance seule la retenait auprès de Zobéide; mais elle avait de l'esprit et elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étais de ne pas vivre dans la ville avec des gens de ma condition comme j'avais toujours fait, que cette bonne princesse aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

C'est pourquoi, un mois après notre mariage, je vis paraître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portaient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour. Mais je m'en suis bien aperçue et j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content : Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille et allez nous acheter une maison.

J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme, et l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe et nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais elle ne fut pas de longue durée : au bout d'un an ma femme tomba malade et mourut en peu de jours.

J'aurais pu me remarier et continuer de vivre honorablement à Bagdad; mais l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison, et après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane et passai en Perse. De là je pris la route de Samarcande, d'où je suis venu m'établir en cette ville.

Voilà, sire, dit le pourvoyeur qui parlait au sultan de Casgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. — Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. Alors le médecin juif s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince et lui dit en se relevant : Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui conter. — Hé bien! parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie :

La sultane Scheherazade s'arrêta en cet endroit parce qu'il était jour. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours.

CLe NUIT.

Sire, dit-elle, le médecin juif voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

Sire, pendant que j'étudiais en médecine à Damas et que je commençais à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint quérir pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffrait. Je le saluai en m'asseyant près de lui; il ne répondit point à mon compliment; mais il me fit un signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendait et qu'il me remerciait. Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le pouls. Au lieu de tendre la main droite il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris. Voilà, dis-je en moi-même, une grande igno-

[1] Le *baume de la Mecque* est le suc résineux d'un arbre de la famille des térébinthacées, appelé par Linné *amyris gileadensis*. Le baume de la Mecque coule naturellement de l'arbre pendant les chaleurs de l'été sous formes de petites gouttelettes résineuses dont on aide la sortie par des incisions. Ce baume, regardé comme le plus précieux, est réservé aujourd'hui pour le grand-seigneur et pour les pachas, etc.

En faisant bouillir les rameaux et les feuilles de l'arbre, on en retire du baume de deux autres qualités. La dernière est la seule que l'on trouve dans le commerce. Les Orientaux attribuent de grandes propriétés médicales au baume de la Mecque et le regardent comme propre à cicatriser les plaies même intérieures; mais en Europe il n'est presque plus usité aujourd'hui. (*Dictionnaire universel de matière médicale*, par MM. Mérat et de Lens, t. I, p. 271.)

rance de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin et non pas la gauche. Je ne laissai pas de lui tâter le pouls, et après avoir écrit une ordonnance je me retirai.

Je continuai mes visites pendant neuf jours, et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls il me tendit la main gauche. Le dixième jour il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avait plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas, qui était présent, pour me marquer combien il était content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche, en me disant qu'il me faisait médecin de l'hôpital de la ville et médecin ordinaire de sa maison, où je pouvais aller librement manger à sa table quand il me plairait.

Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes, et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquait. Je remarquai même qu'il n'y avait pas longtemps qu'on la lui avait coupée : c'était aussi la cause de sa maladie, que l'on m'avait cachée, et tandis qu'on y appliquait des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avait appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avait pris n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état ; il le remarqua bien sur mon visage. Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée : je vous en dirai quelque jour le sujet, et vous entendrez une histoire des plus surprenantes.

Après que nous fûmes sortis du bain nous nous mîmes à table ; nous nous entretînmes ensuite, et il me demanda s'il pouvait, sans intéresser sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non seulement il le pouvait, mais qu'il lui était très-salutaire de prendre l'air. Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. Je repartis que j'étais tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation, puis nous partîmes et nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade, et après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisait un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

Je suis né à Moussoul et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père était l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa, en mourant, tous en vie et mariés. Mais de ce grand nombre de frères mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très grand soin de mon éducation et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devait pas ignorer..... Mais sire, dit Scheherazade en se reprenant dans cet endroit, l'aurore, qui paraît, m'impose silence. A ces mots elle se tut et le sultan se leva.

CLI^e^ NUIT.

Le lendemain, Scheherazade reprenant la suite de son discours de la nuit précédente : Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Casgar : Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

J'étais déjà grand et je commençais à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnait par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux, et s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit que si l'on en voulait croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avait pas au monde un plus beau pays que l'Égypte et le Nil, et ce qu'il en raconta m'en donna une si grande idée que dès ce moment je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, en appelant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne firent pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avait parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. Quoiqu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde ! La terre y est toute d'or, c'est-à-dire si fertile qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment ou par leur beauté ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable ! Quelle eau

fut jamais plus légère et plus délicieuse! Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres terres, avec toute la peine que l'on prend à les cultiver! Écoutez ce qu'un poëte obligé d'abandonner l'Égypte, disait aux Égyptiens : « Votre Nil vous comble tous les jours de biens, c'est pour vous uniquement qu'il vient de si loin. Hélas! en m'éloignant de vous mes larmes vont couler aussi abondamment que ses eaux : vous allez continuer de jouir de ses douceurs, tandis que je suis condamné à m'en priver malgré moi. »

Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'île que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure! quel émail de toutes sortes de fleurs! quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux et de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différens canaux de l'île qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche que le grand Caire? Que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez jusqu'aux pyramides, vous serez saisis d'étonnement, vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux : vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons, qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes, aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux non seulement en Égypte, mais sur la terre même, en magnificence et en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens que les savans ne sauraient convenir entre eux du temps qu'on les a élevés, subsistent encore aujourd'hui et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme Damiette [1], Rosette [1], Alexandrie [2], où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles et mille autres choses pour la commodité et les délices des hommes. Je vous en parle avec connaissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse que je compterai tant que je vivrai pour les plus agréables de ma vie.

Scheherazade parlait ainsi lorsque la lumière du jour, qui commençait à naître, vint frapper ses yeux. Elle demeura aussitôt dans le silence; mais sur la fin de la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLII[e] NUIT.

Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon

[1] Damiette ou *Doumiat*, suivant la prononciation arabe, est une ville située sur un des bras du Nil, et se nommait *Thamiatis* sous la domination des Grecs du bas-empire. Elle était alors peu considérable; mais lorsque les musulmans en furent maîtres, ils reconnurent l'importance de sa position et l'entourèrent de fortes murailles. Saint Louis s'en empara en juin 1249, au début de son expédition d'Égypte, et fut obligé l'année suivante de la rendre pour sortir de captivité. La ville rentra alors au pouvoir des musulmans, qui la renversèrent de fond en comble et la rebâtirent plus avant dans les terres. (Voyez les *lettres de Savary sur l'Égypte*, t. I, p. 308 et suiv.)

[1] Rosette est une ville du Delta d'Égypte. C'est dans le voisinage de cette ville que fut trouvé le fameux monument qui est l'objet des travaux des savans qui se livrent à l'étude des textes hiéroglyphiques. Pendant l'expédition d'Égypte, M. Bouchard, officier du genie, chargé d'exécuter des fouilles près de la ville de Rosette, trouva, en août 1799, dans les ruines d'un ancien fort, une pierre de granit noir couverte de caractères. Cette pierre, qui est aujourd'hui déposée au Musée britannique, présente trois inscriptions en caractères différens. L'inscription qui occupe la partie supérieure de la pierre est en caractères hiéroglyphiques, ou sacrés; celle du milieu est en caractères démotiques, ou vulgaires, et la troisième en grec. Ces trois inscriptions sont la reproduction du même texte. (Voyez dans la *Revue française de* 1837 un article de M. L. Dubeux, intitulé *Analyse grammaticale et raisonnée de différens textes anciens egyptiens.*)

[2] On sait que la ville d'Alexandrie porte le nom du conquérant fameux qui la fonda et que ce prince éleva dans une île du voisinage un phare destiné à éclairer pendant la nuit l'entrée d'un port dont les abords sont dangereux. Les Orientaux prétendent qu'Alexandre plaça au sommet de ce phare un miroir dans lequel on découvrait ce qui se passait dans le monde à une grande distance, ce que faisaient les habitans des contrées environnantes, et tous les vaisseaux de guerre qui venaient dans le dessein d'attaquer l'Égypte. (Voyez la notice de M. de Guignes sur la *Chronique de Massoudi*, t. I, p. 26 des *Notices et extraits des manuscrits*, et les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 418.) Benjamin de Tudèle, qui parcourait l'Orient vers la fin du douzième siècle, dans la relation de son voyage répète cette fable, qu'il amplifie encore; il raconte que le miroir merveilleux fut détruit par un capitaine grec nommé Sodorus, qui, du temps que les Grecs étaient assujettis aux Égyptiens, parvint à s'introduire dans la tour qui recelait le précieux talisman, enivra les hommes qui étaient chargés de le garder et profita de leur sommeil pour briser le miroir. « Depuis ce temps-là, dit Benjamin de Tudèle, les affaires des Égyptiens commencèrent à déchoir, parce que ceux d'Edom mirent en mer une flotte de grands et de petits vaisseaux avec lesquels ils attaquèrent d'abord l'île de Crète et ensuite celle de Cypre, qui sont restées jusqu'aujourd'hui en la possession des Grecs; tout ce que les Égyptiens ont pu tenter depuis contre eux a été inutile. » (Voyez le voyage de Benjamin de Tudèle dans la *Collection des voyages en Asie*, publiée par Bergeron, t. I, p. 61.)

père, poursuivit le jeune homme de Moussoul, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venait de dire du Nil, du Caire et de tout le royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie que je n'en dormis pas la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connaître eux-mêmes combien ils avaient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Égypte. Il accepta la proposition, et comme ils étaient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisaient les préparatifs de leur départ: j'allai trouver mon père, je le suppliai les larmes aux yeux de me permettre de l'accompagner et de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte: la fatigue en est trop grande, et de plus je suis persuadé que vous vous y perdriez. Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager. J'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père, dont ils obtinrent enfin que j'irais seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseraient pendant qu'ils continueraient leur voyage jusqu'en Égypte. La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque-là. Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte après ce que je lui en avais ouï dire, il était mon père, je me soumis à sa volonté.

Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate, nous arrivâmes à Halep où nous séjournâmes peu de jours, et de là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan: je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, et nous convînmes que l'on avait raison de dire que Damas était au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route: ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises, ce qu'ils firent si avantageusement pour moi que j'y gagnai cinq cents pour cent: cette vente produisit une somme considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas et poursuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique: elle était toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur: elle avait un jardin où l'on voyait de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandait, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avait autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville nommé Modoun Abdalrahim [1], et elle appartenait alors à un riche marchand joaillier à qui je n'en payais que deux [2] scherifs par mois. J'avais un assez grand nombre de domestiques: je vivais honorablement, je donnais quelquefois à manger aux gens avec qui j'avais fait connaissance, et quelquefois j'allais manger chez eux. C'est ainsi que je passais le temps à Damas en attendant le retour de mon père: aucune passion ne troublait mon repos, et le commerce des honnêtes gens faisait mon unique occupation.

Un jour que j'étais assis à la porte de ma maison et que je prenais le frais, une dame fort proprement habillée et qui paraissait fort bien faite vint à moi et me demanda si je ne vendais pas des étoffes. En disant cela, elle entra dans le logis.

En cet endroit, Scheherazade voyant qu'il était jour se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CLIII^e^ NUIT.

Quand je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame était entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étaient dignes de vous être montrées, mais je n'en ai plus présentement et j'en suis très-fâché. Elle ôta le voile qui lui couvrait le visage et fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvemens que je n'avais point encore sentis. Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous si

[1] Abdalrahim signifie serviteur du miséricordieux.

[2] Un schérif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans nos anciens auteurs. (*Galland.*)

vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation.

Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit : enfin je n'avais point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin je voulus mettre dix scherifs dans la main de la dame, mais elle la retira brusquement. Je ne suis pas venue vous voir, dit-elle, dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus : en même temps elle tira dix scherifs de sa bourse et me força de les prendre. Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. A ces mots elle prit congé de moi et je sentis qu'en partant elle emportait mon cœur avec elle.

Au bout de trois jours elle ne manqua pas de revenir à l'heure marquée, et je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendait impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois, et le lendemain en me quittant elle promit de me revenir voir encore dans trois jours ; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

Étant revenue pour la troisième fois, et lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : Mon cher cœur, que pensez-vous de moi? ne suis-je pas belle et amusante? — Madame, lui répondis-je, cette question est assez inutile ; toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime; je suis charmé de vous voir et de vous posséder ; vous êtes ma reine, ma sultane ; vous faites tout le bonheur de ma vie. — Ah! je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi ; elle a l'humeur si enjouée qu'elle ferait rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici : je lui ai parlé de vous, et sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. — Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous que rien n'est capable de l'en détacher. — Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve.

Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, au lieu de dix scherifs, elle m'en donna quinze, que je fus forcé d'accepter. Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse, songez à la bien recevoir ; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. Je fis orner la salle et préparer une belle collation pour le jour qu'elles devaient venir.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CLIV^e^ NUIT.

Sire, le jeune homme de Moussoul continua de raconter son histoire au médecin juif. J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre, et si j'avais été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avait des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif et des yeux si brillans que j'en pouvais à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait et la suppliai de m'excuser si je ne la recevais pas comme elle le méritait. Laissons là les complimens, me dit-elle, ce serait à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici ; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies et ne songeons qu'à nous réjouir.

Comme j'avais donné ordre qu'on nous servît la collation d'abord que les dames seraient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étais vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessait de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant, et loin de se contraindre elle me dit des choses assez vives.

L'autre dame, qui nous observait, n'en fit d'abord que rire. Je vous l'avais bien dit, s'é-

cria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'aviez fait de m'être fidèle. — Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquais de civilité pour une dame que vous m'avez amenée et que vous chérissez : vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurais pas faire les honneurs de ma maison.

Nous continuâmes de boire; mais à mesure que le vin nous échauffait, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue que son amie en conçut un jalousie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva et sortit en nous disant qu'elle allait revenir; mais peu de momens après, la dame qui était restée avec moi changea de visage, il lui prit de grandes convulsions et enfin elle rendit l'âme entre mes bras, tandis que j'appelais du monde pour m'aider à la secourir. Je sors aussitôt, je demande l'autre dame; mes gens me dirent qu'elle avait ouvert la porte de la rue et qu'elle s'en était allée. Je soupçonnai alors, et rien n'était plus véritable, que c'était elle qui avait causé la mort de son amie. Effectivement, elle avait eu l'adresse et la malice de mettre d'un poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avait présentée elle-même.

Je fus vivement affligé de cet accident. Que ferai-je ? dis-je alors en moi-même, que vais-je devenir? Comme je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison était pavée, et fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avais d'argent et je fermai tout jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en était propriétaire, je lui payai ce que je lui devais de loyer, avec une année d'avance, et lui donnant la clé, je le priai de me la garder. Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque temps : il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. Enfin je pris congé de lui et dans le moment je montai à cheval et partis avec mes gens, qui m'attendaient.

Le jour, qui commençait à paraître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante elle reprit son discours de cette sorte :

CLV^e^ NUIT.

Mon voyage fut heureux, poursuivit le jeune homme de Moussoul : j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse que je m'étais ennuyé de les attendre et que, ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avait fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan et vis tout ce qu'il y avait de beau à voir au Caire.

Comme ils avaient achevé de vendre leurs marchandises, ils parlaient de s'en retourner à Moussoul et ils commençaient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avais envie de voir en Égypte, je quittai mes oncles et allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent longtemps par toute la ville; mais, ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Égypte contre la volonté de mon père m'avait obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer et de me prendre en passant.

Je restai donc au Caire après leur départ et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avais de voir toutes les merveilles de l'Égypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier en lui mandant de me conserver sa maison, car j'avais dessein de retourner à Damas et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée, mais vous allez sans doute être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec joie et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison pour me faire voir que personne n'y était entré pendant mon absence. En effet, le sceau était encore en son entier sur

la serrure. J'entrai et trouvai toutes choses dans le même état où je les avais laissées.

En nettoyant et en balayant la salle où j'avais mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avait d'espace en espace dix perles très-grosses et très-parfaites; il me l'apporta et je le reconnus pour celui que j'avais vu au col de la jeune dame qui avait été empoisonnée. Je compris qu'il s'était détaché et qu'il était tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes en me souvenant d'une personne si aimable et que j'avais vu mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

Je passai quelques jours à me remettre des fatigues de mon voyage; après quoi je commençai à voir les gens avec qui j'avais fait autrefois connaissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier, mais je me connaissais si peu en perles que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

Je me rendis au bezestein, où tirant à part un crieur et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulais vendre et que je le priais de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. Ah! la belle chose! s'écria-t-il après l'avoir regardé longtemps avec admiration; jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche : je vais leur faire un grand plaisir, et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. Il me mena à une boutique et il se trouva que c'était celle du propriétaire de ma maison. Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse.

Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint et me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimait le collier pour le moins mille scherifs, il m'assura qu'on n'en voulait donner que cinquante. C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étaient fausses; voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. Comme je le crus sur sa parole et que j'avais besoin d'argent : Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites et à ceux qui s'y connaissent mieux que moi; livrez-le et m'en apportez l'argent tout à l'heure.

Le crieur m'était venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avait fait cette offre que pour me sonder et savoir si je connaissais bien la valeur de ce que je mettais en vente. Ainsi, il n'eut pas plustôt appris ma réponse qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui montrant le collier : Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé, et le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante scherifs pour un joyau qui en vaut deux mille. Rien ne saurait mieux prouver que c'est un voleur.

Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ, et lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenait à la main n'était pas celui que je venais de mettre en vente au bezestein. Je lui répondis que oui. Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante scherifs? J'en demeurai d'accord. Hé bien! dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade, il nous dira bientôt, avec son bel habit de marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur : qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. La violence des coups de bâtons me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avais volé le collier, et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à peine de retour chez moi que je vis arriver le propriétaire de la maison. Mon fils, me dit-il, vous paraissez un jeune homme si sage et si bien élevé! Comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler! Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent? je vous en aurais prêté; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus longtemps dans ma maison : prenez votre parti, allez chercher un autre logement. Je fus extrêmement mortifié de ces paroles : je priai le joaillier les larmes aux yeux de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison, ce qu'il m'accorda.

Hélas! m'écriai-je, quel malheur et quel affront! Oserai-je retourner à Moussoul! tout ce

que je pourrai dire à mon père sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent!

Scheherazade s'arrêta en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle continua cette histoire dans ces termes :

CLVI^e^ NUIT.

Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison et le marchand qui m'avait accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenait ; mais, au lieu de me répondre, ils me lièrent et garrottèrent en m'accablant d'injures et en me disant que le collier appartenait au gouverneur de Damas, qui l'avait perdu depuis trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avait disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle. Je pris néanmoins ma résolution. Je dirai la vérité au gouverneur, disais-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir.

Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier, et puis s'adressant au marchand joaillier mon accusateur et au propriétaire de ma maison : Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles? Ils ne lui eurent pas plus tôt répondu que oui, qu'il dit : Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier et je suis fort étonné qu'on lui ai fait une si grande injustice. Rassuré par ces paroles : Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis même persuadé que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avais fait ce vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens et pour une raison que je suis prêt à vous dire si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. — J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à cet homme, dont l'innocence m'est connue.

On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut emmené et puni comme il le méritait. Après cela le gouverneur ayant fait sortir tout le monde me dit : Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains et ne me déguisez rien. Alors je lui découvris tout ce qui s'était passé et lui avouai que j'avais mieux aimé passer pour un voleur que de révéler cette tragique aventure. Grand Dieu ! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles et nous devons nous y soumettre sans murmure ! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. Ensuite m'adressant la parole : Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez que je suis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paraître le jour. Elle interrompit sa narration et, sur la fin de la nuit suivante, elle la continua de cette manière :

CLVII^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : Mon fils, dit-il, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous était l'aînée de toutes mes filles. Je l'avais mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut : elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avait apprises en Égypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, était fort sage et ne m'avait jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite et la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle.

Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée, qui était revenue au logis ; mais, au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulais savoir : Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma

sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit et n'a point paru depuis. Je fis chercher ma fille par toute la ville; mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée, qui se repentait sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture et mit fin par là à ses déplorables jours.

Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés. Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs et ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eu, et je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne et, après ma mort, vous serez, vous et elle, mes seuls héritiers. — Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnaissance. — Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. En disant cela, il fit appeler des témoins et dresser un contrat de mariage; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand joaillier qui m'avait faussement accusé, il fit confisquer à mon profit tous ses biens, qui sont très-considérables; enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Égypte exprès pour m'y chercher, ayant en passant découvert que j'étais en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père et m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul; mais comme l'alliance et l'amitié du gouverneur m'attachent à lui et ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie en vous présentant la main gauche au lieu de la droite.

Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut. Après sa mort, comme j'étais à la fleur de mon âge, j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse et allai dans les Indes, et enfin je suis venu m'établir dans votre capitale, où j'exerce avec honneur la profession de médecin.

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. J'avoue, dit-il au juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire; mais franchement l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante : ainsi n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres : je vais vous faire pendre tous quatre. — Attendez, de grâce, sire, s'écria le tailleur en s'avançant et se prosternant aux pieds du sultan : puisque votre majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui conter ne lui déplaira pas. — Je veux bien l'écouter aussi, lui dit le sultan, mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance et commença son discours dans ces termes :

HISTOIRE QUE RACONTA LE TAILLEUR.

Sire, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnait hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure et j'y trouvai environ vingt personnes.

Nous n'attendions plus que le maître de la maison, qui était sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous et, pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il était prêt à le faire lorsque, apercevant un barbier qui était de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. Où allez-vous? lui dit-il; je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir! — Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne pas me retenir et de permettre que je m'en

aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien ; mais il a l'âme encore plus noire et plus horrible que le visage.

Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante elle reprit ainsi sa narration :

CLVIIIe NUIT.

Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avait raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisait un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avait de haïr le barbier. Mes seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il serait et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeurerait : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad, où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville, au milieu de la Grande-Tartarie, comme en un endroit où je me flattais de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici ; cela m'oblige, mes seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui et m'aller coucher si je puis dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. En achevant ces paroles, il voulut nous quitter ; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avait pour le barbier, qui pendant tout ce temps-là avait les yeux baissés et gardait le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison, et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa et nous raconta ainsi son histoire, après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir.

Mon père tenait dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges, mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvait mériter. Il n'eut que moi d'enfant, et quand il mourut j'avais déjà l'esprit formé et j'étais en âge de disposer des grands biens qu'il m'avait laissés. Je ne les dissipai point follement, j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

Je n'avais point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitais avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étais dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames ; pour ne pas les rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvais et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étais vis-à-vis d'une fenêtre où il y avait un vase de très-belles fleurs, et j'avais les yeux attachés dessus lorsque la fenêtre s'ouvrit. Je vis paraître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi, et en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle que j'avais eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs et m'avoir lancé un regard plein de charmes qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevable.

J'y serais demeuré bien longtemps si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant et vis que c'était le premier cadi de la ville, monté sur une mule et accompagné de cinq ou six de ses gens. Il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avait ouvert une fenêtre ; il y entra, ce qui me fit juger qu'il était son père.

Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étais lorsque j'en étais sorti, agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en avais jamais senti l'atteinte. Je me mis au lit avec une grosse fièvre qui répandit une grande affliction dans mon domestique. Mes parens, qui m'aimaient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardais bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connaissaient rien à mon mal, qui ne fit qu'aug-

menter par leurs remèdes au lieu de diminuer.

Mes parens commençaient à désespérer de ma vie lorsqu'une vieille dame de leur connaissance, informée de ma maladie, arriva; elle me considéra avec beaucoup d'attention, et, après m'avoir bien examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi et de faire retirer tous mes gens.

Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal, mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connaître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre : car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames, et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir; mais enfin ce que j'avais prévu est arrivé, et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine.

Mais, sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avait écouté le commencement avec plaisir.

CLIX^e^ NUIT.

Sire, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux poursuivant son histoire : La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osais découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame et poussai un grand soupir, sans lui rien dire. Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de parler, ou si c'est manque de confiance en moi? Doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrais vous citer une infinité de jeunes gens de votre connaissance qui ont été dans la même peine que vous et que j'ai soulagés.

Enfin la bonne dame me dit tant d'autres choses encore que je rompis le silence. Je lui déclarai mon mal, je lui appris l'endroit où j'avais vu l'objet qui le causait et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez comptez sur ma reconnaissance. — Mon fils, me répondit la vieille dame, je connais la personne dont vous me parlez : elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez. C'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad; mais ce qui me chagrine, elle est très-fière et d'un très-difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, et le cadi que vous avez vu est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelque autre dame, je n'aurais pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir-faire, mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage et ayez de la confiance en moi.

La vieille me quitta, et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venait de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain et je lus sur son visage qu'elle n'avait rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : Mon fils, je ne m'étais pas trompée, j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père. Vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer; elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement; elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir, mais d'abord

que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition, je vous défends de me revoir jamais si vous voulez me tenir de pareils discours.

Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter, et pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étais donc regardé comme un homme qui n'attendait que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant et lui répondis avec transport : Le présent ne vous manquera pas, qu'avez-vous à me dire ?— Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé et fort content de moi. Hier lundi j'allai chez la dame que vous aimez et je la trouvai en bonne humeur. Je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance et laissai couler quelques larmes. Ma bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous ? Pourquoi paraissez-vous si affligée ? — Hélas ! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlais l'autre jour : c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous ; c'est un grand dommage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. — Je ne sais, répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort. Comment puis-je y contribuer ?— Comment ? lui repartis-je. Hé ! ne vous disais-je pas l'autre jour qu'il était assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser votre vase de fleurs. Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours ; depuis ce moment, il languit et son mal s'est tellement augmenté qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai l'honneur de vous dire.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit en ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLX^e^ NUIT.

Sire, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour l'entretien qu'elle avait eu avec la fille du cadi : Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il était. Je retournai chez lui après vous avoir quittée, et il ne connut pas plus tôt en me voyant, que je ne lui apportais pas une réponse favorable, que son mal en redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est prêt à perdre la vie et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui.

Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla et je vis son visage changer de couleur. Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai, et n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? — Ah ! madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable : plût à Dieu que cela fût faux ! — Hé ! croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de me voir et de me parler pût contribuer à le tirer du péril où il est ?— Peut-être bien, lui dis-je, et si vous me l'ordonnez j'essaierai ce remède. — Hé bien ! répliqua-t-elle en soupirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra, mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs à moins qu'il n'aspire à m'épouser et que mon père ne consente à ce mariage. — Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté ! je vais trouver ce jeune seigneur et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. — Je ne vois pas un temps plus commode à lui faire cette grâce, dit-elle, que vendredi prochain, pendant que l'on fera la prière de midi. Qu'il observe quand mon père sera sorti pour y aller et qu'il vienne aussitôt se présenter devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre et je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le temps de la prière et il se retirera avant le retour de mon père.

Nous sommes au mardi, continua la vieille,

vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces et vous disposer à cette entrevue. A mesure que la bonne dame parlait, je sentais diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours. Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui était toute pleine, c'est à vous seule que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens et se retirèrent chez eux.

Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençais à m'habiller et que je choisissais l'habit le plus propre de ma garderobe. Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez; l'occupation où je vous vois me fait assez connaître ce que je dois penser là-dessus : mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi? — Cela consumerait trop de temps, lui répondis-je, je me contenterai de faire venir un barbier et de me faire raser la tête et la barbe. Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa perfection et fort expéditif.

L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit après m'avoir salué : Seigneur, il paraît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. Je lui répondis que je sortais d'une maladie. Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux et que sa grâce vous accompagne toujours. — J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. — Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé, dites-moi présentement de quoi il s'agit, j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes, souhaitez-vous que je vous rase ou que je vous tire du sang ? [1] — Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser; dépêchez-vous et ne perdons pas le temps à discourir, car je suis pressé et l'on m'attend à midi précisément.

Scheherazade se tut en achevant ces paroles à cause du jour qui paraissait. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte :

CLXI[e] NUIT.

Le barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe [1] fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de Safar, de l'an 653 [2] depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320 [3], de l'époque du grand Iskender aux deux cornes; et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui à l'heure qu'il est pour vous faire raser. Mais d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous. Elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger; non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours; vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur, je serais fâché qu'il vous arrivât.

Jugez, mes seigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant : quel fâcheux contretemps pour un amant qui se préparait à un rendez-vous ! j'en fus choqué. Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions : je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie; vous êtes venu

[1] La chirurgie est encore aujourd'hui tout-à-fait dans l'enfance en Orient, et les chirurgiens sont de simples barbiers.

[1] Les astrologues orientaux font un grand usage de l'astrolabe, qui leur sert à prendre la hauteur des astres.

[2] Cette année 653 est une de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, et elle répond à l'an 1255 depuis la naissance de Jésus-Christ; on peut conjecturer de là que ces contes ont été composés en arabe vers ce temps-là. (*Galland.*)

Cette observation de Galland est juste, et d'autres témoignages la confirment; mais elle ne doit s'appliquer qu'à la rédaction des *Mille et une Nuits* en arabe, laquelle dérive selon toute apparence d'un recueil persan plus ancien intitulé les *Mille contes*, ainsi qu'on peut le voir dans l'introduction.

[3] Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supputation. L'an 653 de l'hégire et 1255 de Jésus-Christ ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère ou époque des Seleucides, qui est la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes. (*Galland.*)

ici pour me raser : ainsi, rasez-moi ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier.

Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas ; et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne, le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre, un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie. J'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poëte, architecte ; mais que ne suis-je pas? Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, était bien persuadé de mon mérite : il me chérissait, me caressait et ne cessait de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvait, comme le premier homme du monde: je veux par reconnaissance et par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer.

A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, m'écriai-je, et voulez-vous commencer à me raser?

En cet endroit Scheherazade cessa de poursuivre l'histoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle aperçut le jour; mais la nuit suivante elle en reprit ainsi la suite :

CLXII^e^ NUIT.

Le jeune boiteux continuant son histoire : Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avais six frères que vous auriez pu avec raison appeler babillards, et afin que vous les connaissiez, l'aîné se nommait Bacbouc, le second Bakbarah, le troisième Bakbac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étaient des discoureurs importuns ; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours.

De grâce, messeigneurs, mettez-vous à ma place : quel parti pouvais-je prendre en me voyant si cruellement assassiné? Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisait la dépense de ma maison ; qu'il s'en aille et me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir, et cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendait plus de justice. Toutes les fois qu'il m'envoyait quérir pour lui tirer du sang, il me faisait asseoir auprès de lui, et alors c'était un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenais. Je le tenais dans une admiration continuelle ; je l'enlevais, et quand j'avais achevé : Ah! s'écriait-il, vous êtes une source inépuisable de sciences ! personne n'approche de la profondeur de votre savoir.—Mon cher seigneur, lui répondais-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque chose de beau j'en suis redevable à l'audience favorable que vous avez la bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. Un jour qu'il était charmé d'un discours admirable que je venais de lui faire :

Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, et qu'on le revêtisse d'une de mes plus riches robes. Je reçus ce présent sur-le-champ ; aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnaissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses.

Il n'en demeura pas là : il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre et chagrin de voir que le temps s'écoulait sans que j'en fusse plus avancé, je ne savais plus que lui dire. Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens.

La clarté du jour qui se faisait voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain elle continua son récit de cette manière.

CLXIII[e] NUIT.

Je crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirais mieux en prenant le barbier par la douceur. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement; une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. A ces mots il se mit à rire: Ce serait une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurait toujours dans la même situation; si nous étions toujours sages et prudens: je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur, c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul. Ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires, et je puis dire sans vanité qu'ils se louaient fort de mes conseils. Voyez-vous, seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées: on ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme; je vous suis tout acquis et vous n'avez qu'à me commander.

—Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire. Rasez-moi donc ou retirez-vous. En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

Quant il vit que j'étais fâché tout de bon: Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. Effectivement il me lava la tête et se mit à me raser, mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire: Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayiez de la considération pour moi à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes.

— Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus:— C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse: je vais parier que je ne me trompe pas. — Et il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis. Vous devriez déjà m'avoir rasé. — Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire: quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me dissiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirais mon sentiment: vous avez du temps de reste puisque l'on ne vous attend qu'à midi et qu'il ne sera midi que dans trois heures.—Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je, les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné. Mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous je tombe dans les défauts des barbiers babillards; achevez vite de me raser.

Plus je témoignais d'empressement, et moins il en avait à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe, puis laissant son astrolabe il reprit son rasoir.

Scheherazade voyant paraître le jour, garda le silence. La nuit suivante elle poursuivit ainsi l'histoire commencée.

CLXIV[e] NUIT.

Le barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il était précisément. Il revint: Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. — Juste ciel! m'écriai-je, ma patience est à bout, je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle. — Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez pas de retomber malade: ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. En disant ces paroles il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture et recommença de me raser: mais en me rasant il ne put s'empêcher de parler. Si vous voulez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerais quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

Quand le barbier entendit parler de régal : Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres ! s'écria-t-il ; vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi : je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucun préparatif. — Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni. Je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera ; je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez ; car j'en ai d'excellent dans ma cave : mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; et souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisait des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire.

Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais : Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ; mais montre-moi tout-à-l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis. Je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. — J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudrait des fruits et de quoi assaisonner la viande. Je lui fis encore donner ce qu'il demandait : il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre, et comme cet examen dura près d'une demi-heure ; je pestais, j'enrageais, mais j'avais beau pester et enrager, le bourreau ne s'empressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens, puis, s'arrêtant tout à coup : Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez libéral : je commence à connaître que feu monsieur votre père revit en vous. Certes, je ne méritais pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance : car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout qui frotte le monde au bain, à Sali qui vend des pois chiches grillés par les rues, à Salout qui vend des fèves, à Akerscha qui vend des herbes, à Abou Mekarés qui arrose les rues pour abattre la poussière et à Cassem de la garde du calife. Tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie : ils ne sont ni fâcheux, ni querelleurs ; plus contens de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour, ils sont toujous gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain : regardez-moi et voyez si je sais bien l'imiter.

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le lendemain elle poursuivit sa narration dans ces termes :

CLXV^e^ NUIT.

Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux, et quoique je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela, s'adressant à moi : Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens ; si vous m'en croyez vous serez des nôtres et vous laisserez là vos amis qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez, au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir.

Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas à faire, j'accepterais la proposition que vous me faites, j'irais de bon cœur me réjouir avec vous ; mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie : achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner ; vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande, venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content que vous renonceriez pour eux à vos amis. Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin.

Je ne gagnai rien par la douceur. Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua

le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné; mes amis mangeront, si bon leur semble : je reviendrai aussitôt; je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul, vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns: allez trouver vos amis, buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne, aussi bien il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu; on n'y veut que moi. —Vous vous moquez, seigneur, repartit-il; si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoique vous me puissiez dire, la chose est résolue; je vous accompagnerai malgré vous.

Ces paroles, mes seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. Comment me déferai-je de ce maudit barbier, disais-je en moi-même? Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. D'ailleurs, j'entendais qu'on appelait déjà pour la première fois à la prière de midi, et qu'il était temps de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser, et cela étant fait, je lui dis : Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous.

Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois; je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier, qui avait jugé de mon intention, s'était contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de rue pour m'observer, et me suivre : en effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue; j'en eus un chagrin mortel.

La porte du cadi était à demi ouverte, et en entrant je vis la vieille dame qui m'attendait; et qui, après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux; mais à peine commençais-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de la jalousie que c'était le cadi son père qui revenait déjà de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis au même endroit d'où j'avais vu la jeune dame.

J'eus alors deux sujets de crainte : l'arrivée du cadi et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très-rarement: et que comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causait une grande inquiétude : et vous allez voir que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait mérité. L'esclave poussait de grands cris qu'on entendait dans la rue; le barbier crut que c'était moi qui criais, et qu'on maltraitait. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage qui vient à lui aussitôt; on lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. Hélas! s'écria-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron; et sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était; mais l'esclave tout effrayé retourne vers son maître. Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte.

Le cadi courut aussitôt lui-même, ouvrit la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? —Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurais-je assassiné votre maître, que je ne connais pas et qui ne m'a point offensé:

voilà ma maison ouverte, entrez, voyez, cherchez.—Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment.—Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma maison? et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit?—Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi; vous en avez sans doute été averti, vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves: mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément, le calife en sera informé, et en fera bonne et brève justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher à votre honte.—Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat; si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et qu'à le chercher, je vous en donne la permission. Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout.

Scheherazade en cet endroit ayant apperçu le jour cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de savoir ce qui s'était passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvait être devenu boiteux. La sultane satisfit sa curiosité le lendemain, et reprit la parole dans ces termes.

CLXVI^e^ NUIT.

Le tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avait commencée: Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi: Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai et que je fermai sur moi. Le barbier après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étais. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit; et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta. Il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à s'ouvrir par malheur, et alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse était pleine; et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier profitant de la ruse dont je m'étais servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force: Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux et à qui nous avons tant d'obligation, mes amis et moi! Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse. Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute: et si de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? Où allez-vous donc, seigneur? Attendez-moi.

C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue. Il ne se contentait pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il voulait encore que toute la ville en eût connaissance. Dans la rage où j'étais, j'avais envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurais fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti: comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui paraissaient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtaient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan [1] dont le concierge m'était connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avait attiré: Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. Il me le promit et me tint parole, mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier voulait entrer malgré lui, et ne se retira

[1] Lieu public dans les villes du Levant où logent les étrangers. (Voyez ci-dessus p. 54.)

qu'après lui avoir dit mille injures ; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontra le grand service qu'il prétendait m'avoir rendu.

Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure : je la lui racontai, ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? Je ne veux point y retourner, lui répondis-je ; ce détestable barbier ne manquerait pas de m'y venir trouver : j'en serais tous les jours obsédé, et je mourrais à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. Effectivement dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et du reste de mon bien, j'en fis une donation à mes parens.

Je partis donc de Bagdad, mes seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'espérer que je ne rencontrerais point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien ; et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc pas surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avait de lui avoir donné, quoique innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et lui dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. Messieurs, nous répondit-il, en levant la tête qu'il avait toujours tenue baissée jusqu'alors ; le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenu, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoiqu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait. Je vous en rends juges vous-mêmes : Ne s'était-il pas jeté dans le péril, et sans mon secours en serait-il sorti si heureusement? Il est trop heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginais qu'on le maltraitait? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats? Il m'accuse d'être un babillard : c'est une pure calomnie. De sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, mes seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE DU BARBIER.

Sous le règne du calife Mostanser Billah [1], poursuivit-il, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédaient les chemins des environs de Bagdad, et faisaient depuis longtemps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du Baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençait à paraître. Ce prince se leva, et la nuit

[1] Mostanser Billah, trente-sixième calife Abbasside, monta sur le trône en 1226 de notre ère (623 de l'hégire). Ce prince, l'un des meilleurs de sa dynastie, se recommande par sa justice et par une libéralité extraordinaire. Un jour qu'il visitait les trésors amassés par ses ancêtres, frappé d'étonnement à la vue d'une citerne remplie d'or, il s'écria : Que ne puis-je vivre assez pour faire un bon emploi de ces richesses si longtemps enfouies! — Seigneur, répondit un des courtisans, votre aïeul Naser formait le vœu contraire. Voyant qu'il s'en fallait de deux brasses que cette citerne ne fût comble, il souhaitait de vivre assez pour la voir entièrement pleine. On rapporte que pendant les nuits du mois de ramadan, qui est consacré à un jeûne sévère, il faisait dresser dans les rues de Bagdad des tables bien servies, auxquelles tous les Musulmans pouvaient venir s'asseoir. Le trait suivant offre un exemple de libéralité porté jusqu'à la profusion. Mostanser ayant un jour aperçu du haut de son palais des hardes étendues sur les terrasses d'un grand nombre de maisons, en demanda le motif, et apprit que les vêtemens qu'il voyait étaient ceux de plusieurs habitans de Bagdad qui les avaient lavés et mis sécher, afin de solenniser la fête du Baïram. « Est-il possible, dit le calife, qu'il y ait parmi mes sujets un si grand nombre de personnes n'ayant pas les moyens de s'acheter un habit pour fêter le Baïram ? » Aussitôt il fit venir des orfèvres, et leur ordonna de faire une certaine quantité de balles d'or, que le calife et ses courtisans lancèrent avec des arbalètes sur toutes les terrasses où on voyait des vêtemens étendus. Mostanser mourut en 1242 de J.-C. (640 de l'hégire), âgé de cinquante et un ans.

suivante la sultane reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences, et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du Baïram. Je me promenais alors sur le bord du Tigre ; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais connu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient ; mais je ne regardai qu'eux : et prévenu que c'étaient des gens qui allaient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avais mal jugé d'eux. Au sortir du bateau nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire ; que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance ? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes qui ne m'auraient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étais avec des voleurs, c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs en commençant par le premier ; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappait pas, se mit en colère : Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs ? pourquoi ne la coupe-tu qu'à neuf ? — Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté : voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées ; elle peut les faire compter. Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement ; et ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : Bon Vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts ? Je lui répondis : Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable : J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté ; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célèbre de notre religion.

Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure ; et tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence : Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans une occasion qui aurait excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire ; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de Silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'ai eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie : enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères. Vous ressemblaient-ils ? — En aucune manière, lui repartis-je : ils étaient tous plus babillards les uns que les autres, et quant à la figure, il y avait encore une grande différence entre eux et moi : le premier était bossu ; le second, brèche-dent ; le troisième, borgne ; le quatrième, aveugle ; le cinquième, avait les oreilles coupées, et le sixième les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. Comme il me parut que le calife ne demandait pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bacbouc le bossu, était tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin ; et comme il n'avait point encore fait de pratiques, il avait bien de la peine à vivre de son travail : le meunier au contraire était fort à son aise et possédait une très belle femme. Un jour mon frère, en travaillant dans sa boutique,

leva la tête et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle qu'il en fut enchanté. Pour la meunière elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever la tête et lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espérait toujours que la meunière se ferait voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent; la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres : La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connaître ce qui se passait dans son cœur.

Le jour qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante.

CLXVIII[e] NUIT.

Sire, le barbier continua l'histoire de son frère aîné : Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plus tôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avait une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avait déjà longtemps qu'elle voulait se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et le lui envoya par une jeune esclave qu'elle avait. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur : Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps : elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très content. Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyait du travail, immédiatement après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de lui prouver qu'elle avait lu dans le fond de son cœur, et l'assurer du progrès qu'il avait fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. En effet il y travailla avec tant de diligence qu'il l'acheva le même jour.

Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse pour avoir négligé son habit. Je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que chez moi. La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frère : A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. — Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

Il n'y avait pas un quart d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin : Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde; mais comme il est très-beau et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plus tôt de cette pièce de satin. Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. La meu-

nière se montra souvent à sa fenêtre et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre, mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avait déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusait et qui ne s'en apercevait pas, n'avait rien mangé de tout ce jour là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitait de lui parler. Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien; et lui présentant une pièce de toile : J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile; je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt. S'il y a du reste, vous me le rendrez.

Scheherazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :

CLXIXe NUIT.

Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui fallait pour sa peine, sur quoi mon frère dit qu'il se contenterait de vingt drachmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeune esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnaie qu'il allait donner était de poids. L'esclave, qui avait le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin, et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avait cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je lui donnai quelques monnaies de cuivre que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours. Il est vrai qu'il ne vivait que de bouillie, et qu'encore ne mangeait-il pas tout son saoul.

Un jour il entra chez le meunier, qui était occupé à faire aller son moulin, et qui, croyant qu'il venait lui demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui était présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et lui fit répondre au meunier qu'il ne venait pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse. La jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois. Ainsi cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies : c'est-à-dire, amoureux, affamé et sans argent.

La meunière était avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle, et voici comme ils s'y prirent : Le meunier invita Bacbouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit du moulin où il y avait un lit. Il le laissa là et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit le meunier vint trouver mon frère : Voisin, lui dit-il, dormez-vous? ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre. Vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. Bacbouc, pour lui marquer qu'il était homme de bonne volonté, lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service : qu'on n'avait seulement qu'à lui montrer comment il fallait faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule pour faire tourner le moulin, et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : Marchez, voisin, lui dit-il. — Hé! pourquoi me frappez-vous? lui dit mon frère. — C'est pour vous encoura-

ger, répondit le meunier, car sans cela ma mule ne marche pas. Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : Courage, voisin ; ne vous arrêtez pas, je vous en prie ; il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il était jour. Le lendemain, elle reprit son discours de cette sorte :

CLXX[e] NUIT.

Le meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état ; à la fin la jeune esclave vint, qui le détacha. Ah ! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi, s'écria la perfide ; nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière.

Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife : Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. — Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il était disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

Mon second frère, qui s'appelait Bakbarah le brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée ; elle l'aborda : J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. Il s'arrêta en lui demandant ce qu'elle lui voulait. Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique où vous verrez une dame plus belle que le jour. Elle vous recevra avec beaucoup de plaisir et vous présentera la collation avec d'excellent vin. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage. — Ce que vous me dites est-il bien vrai, répliqua mon frère ? — Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille, je ne vous propose rien qui ne soit véritable ; mais écoutez ce que j'exige de vous : il faut que vous soyiez sage, que vous parliez peu et que vous ayiez une complaisance infinie. Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère ; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère et lui dit : Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène aime la douceur et la retenue ; elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. Bakbarah la remercia de cet avis et promit d'en profiter.

Elle le fit entrer dans un bel appartement : c'était un grand bâtiment carré qui répondait à la magnificence du palais ; une galerie régnait à l'entour et l'on voyait au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avertir de son arrivée la jeune dame.

Mon frère, qui n'était jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue, et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit qui était causé par une troupe d'esclaves enjouées qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire qui se faisait aisément reconnaître pour leur maîtresse par les égards qu'on avait pour elle. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui, et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'était levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur, et puis, l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un air riant : Je suis ravie de vous voir et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez

désirer. — Madame, lui répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. — Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble.

Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèche-dent, et elle le faisait remarquer aux esclaves, qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levait la tête pour la regarder et qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue et se flatta que bientôt elle écarterait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avait cette pensée, et prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avait de meilleur.

La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens et commencèrent à jouer et à chanter, d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin et regarda mon frère en souriant pour lui marquer qu'elle allait boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir et le présenta à mon frère afin qu'il lui fît raison.

Scheherazade voulait poursuivre son récit; mais remarquant qu'il était jour, elle cessa de parler. La nuit suivante elle reprit la parole et dit au sultan des Indes :

CLXXI^e^ NUIT.

Sire, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah : Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant et but debout en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avait faite; ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle et commença de le caresser; elle lui passa la main derrière la tête en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimait le plus heureux homme du monde; il était tenté de badiner aussi avec cette charmante personne, mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui et qui ne cessaient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et à la fin lui en appliqua un si rudement qu'il en fut scandalisé. Il en rougit et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avait amené le regarda d'une manière à lui faire connaître qu'il avait tort et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute et pour la réparer il se rapprocha de la jeune dame en feignant qu'il ne s'en était pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves qui ne cherchaient qu'à la divertir se mirent de la partie; l'une donnait au pauvre Bakbarah des nazardes de toute sa force, l'autre lui tirait les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela avec une patience admirable; il affectait même un air gai, et regardant la vieille avec un sourire forcé : vous l'avez bien dit, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, toute agréable, toute charmante. Que je vous ai d'obligation! Ce n'est rien encore que cela, lui répondait la vieille : laissez faire, vous verrez bien autre chose. La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : Vous êtes un brave homme, je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. Madame, repartit Bakbarah charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. Que vous me faites de plaisir répliqua la dame, en me marquant tant de soumission! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyiez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. A ces mots deux esclaves se détachèrent et revinrent bientôt après; l'une avec une cassolette d'argent où il y avait du bois d'aloës le plus exquis dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avaient déjà joué des instrumens et chanté de recommencer leurs concerts. Elles obéirent, et pendant ce temps-là la dame appela une autre esclave et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle en lui disant : Faites-lui ce que vous savez, et quand vous aurez achevé ramenez-le moi. Bakbarah qui entendit cet ordre se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille ; elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme, et cette esclave, qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache et vous habiller en femme. — On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserais-je paraître après cela sans moustache? — Gardez-vous de vous opposer à à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille, vous gâteriez vos affaires qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir? Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille, et, sans dire un seul mot, se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : Oh ! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. L'esclave lui représenta qu'il était inutile de lui avoir ôté sa moustache s'il ne voulait pas consentir qu'on lui rasât la barbe, qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme, et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons. Elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin, elle lui dit tant de choses qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

Lorsqu'il fut habillé en femme, on le remena devant la jeune dame qui se prit si fort à rire en le voyant qu'elle se renversa sur le sofa où elle était assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et, sans cesser de rire, lui dit : Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurais tort de ne vous pas aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi, c'est de danser comme vous voilà. Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, et pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venait de lui faire : Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout de vos souffrances et vous allez en recevoir le prix.

Le jour qui paraissait déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII[e] NUIT.

La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah : Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie et de chambre en chambre jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous vite en chemise, déshabillez-vous sans faire de façons.

Mon bon frère en avait trop fait pour reculer. Il se déshabilla, et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exci-

ter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait encore sur mon frère : elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avaient vu sortir mon frère dans l'état où il était par une porte de l'appartement des femmes du grand-visir qui donnait sur la rue. Là-dessus le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

Voilà, commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'avanture de mon second frère que je voulais raconter à votre majesté. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans, se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. La nuit suivante elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXIIIe NUIT.

Sire, le barbier sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

Commandeur des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère qui se nommait Bakbac était aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait une si longue habitude de marcher seul par les rues, qu'il n'avait pas besoin de conducteur. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison ; le maître du logis qui était seul s'écria : Qui est là ? Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre et demande à mon frère ce qu'il veut.—Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. —Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le maître de la maison ?—Hélas! oui, repartit mon frère.—Tendez la main, lui dit le maître. Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône ; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivait ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se remit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait.—Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu.—Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue.—Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter.—Et pourquoi, innocent que vous êtes, repartit le maître, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez et qu'on vous demande qui est là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle?—Que voulez vous donc faire de moi, dit mon frère ?—Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. — Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, repliqua Bakbac. L'escalier est devant vous, répondit le maître ; descendez seul si vous voulez. Mon frère se mit à descendre ; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la

tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison qui ne fit que rire de sa chûte.

Comme il sortait du logis, deux aveugles de ses camarades qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta ce qui lui était arrivé, et après leur avoir dit que de toute la journée il n'avait rien reçu : Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun pour m'acheter de quoi souper. Les deux aveugles y consentirent et il les mena chez lui.

Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avait été si maltraité, était un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avait dit à ses camarades ; c'est pourquoi il descendit, les suivit et entra avec eux dans une méchante maison où logeait mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : Frères, il faut s'il vous plaît fermer la porte et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. A ces paroles, le voleur fut fort embarassé ; mais apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte et firent leur tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui se croyant seul avec les aveugles, leur dit : Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis longtemps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille drachmes, et que nous les mîmes en dix sacs. Je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : Les voilà, poursuivit-il, vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous le souhaitez. Ses camarades lui ayant répondu qu'ils s'en fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix drachmes : les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère, choisissait ce qu'il y avait de meilleur et mangeait avec eux ; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : Nous sommes perdus ! Il y a un étranger avec nous. En parlant de la sorte, il étendit la main et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent aussi à crier et à frapper le voleur, qui de son côté se défendit le mieux qu'il put. Comme il était fort et vigoureux et qu'il avait l'avantage de voir où il adressait ses coups, il en portait de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre quand il pouvait en avoir la liberté, et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte et eurent bien de la peine à séparer les combattans ; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différent. Mes seigneurs, s'écria mon frère, qui n'avait pas quitté le voleur ; cet homme que je tiens est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. Le voleur, qui avait fermé les yeux d'abord qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle et dit alors : Mes seigneurs, c'est un menteur. Je vous jure par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi et je demande justice. Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation et les menèrent tous quatre au juge de police.

Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes

trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne et qu'à commencer par moi. Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.

A ces mots Scheherazade remarquant qu'il était jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain :

CLXXIV^e^ NUIT.

On mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné : Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? — Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce et me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt et qui vous sert de cachet, je suis prêt à vous révéler tout le mystère.

Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau et promit de lui faire grâce. Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur faiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille drachmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part, ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, Seigneur, que vous me ferez livrer vous même les deux mille cinq cents drachmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité que j'avance, faites leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçu, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi.

Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible, mais le juge ne daigna pas les écouter : Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions? — C'est une imposture, s'écria mon frère! Il est faux qu'aucun de nous voie clair; nous en prenons Dieu à témoin.

Tout ce que put dire mon frère fut inutile, ses camarades et lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendait toujours qu'ils ouvrissent les yeux et attribuait à une grande obstination ce qui n'était pas possible qu'il arrivât. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles : Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. Puis s'adressant au juge de police : Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout et que jamais ils n'ouvriront les yeux. Ils veulent sans doute éviter la honte qu'ils auraient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verraient. Il vaut mieux leur faire grâce et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille drachmes qu'ils ont cachées.

Le juge n'eut garde d'y manquer; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents drachmes au voleur et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui était arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurais bien pu le justifier auprès du juge de police et faire punir le voleur comme il le méritait; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire.

Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avait déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

Alcouz était le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il était boucher de profession. Il avait un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'était acquis la connaissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux[1]. Il était d'ailleurs fort achalandé. Il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il était fort riche, et qu'il n'épargnait rien pour avoir la meilleure.

Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard qui avait une longue barbe blanche vint acheter six livres de viande, lui donna de l'argent et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnayé qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas durant cinq mois de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

Au bout des cinq mois Alcouz voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement ici avec son air hypocrite! Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, et mettant la main sur lui: Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. En même temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'était assemblée autour de lui ce qu'il avait déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard sans s'émouvoir lui dit froidement: Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serais fâché. — Hé! qu'avez-vous à dire contre moi, lui répliqua mon frère? Je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard du même ton? Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton comme il le doit, il vend de la chair humaine. — Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. — Non, non, dit alors le vieillard, à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au-dehors de votre boutique comme un mouton : qu'on y aille et l'on verra si je dis la vérité.

Avant que d'ouvrir le coffre où étaient les feuilles, mon frère avait tué un mouton ce jour-là, l'avait accommodé et exposé hors de sa boutique selon sa coutume. Il protesta que ce que disait le vieillard était faux; mais malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché comme l'accusateur l'avait dit. Car ce vieillard, qui était magicien, avait fasciné les yeux de tout le monde comme il les avait fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avait données[1].

[1] Le spectacle des combats d'animaux plaît beaucoup aux Orientaux. Du temps de Chardin, les Persans faisaient combattre tantôt des léopards et des lions contre des buffles, tantôt des buffles, des béliers, des loups, des gazelles et même des coqs les uns contre les autres. « Les buffles, dit le voyageur, se lancent l'un contre l'autre, et se prennent aux cornes. Ils se poussent sans se quitter, que l'un ne soit vaincu et ne s'en soit fui hors de la lice. Mais les béliers s'élancent l'un contre l'autre, à dix ou douze pas de distance, et se rencontrent d'un si furieux choc, contre le front, qu'on entend le coup à cinquante pas. Après cela ils se retirent vite, courant à reculons jusqu'à pareille distance, puis retournent à la charge, et se rechoquent, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un des deux soit renversé, ou que le sang lui sorte de la tête. Pour les loups, ils se dressent sur les pieds, se prennent au corps, et se chamaillent jusqu'à ce qu'on les sépare. » (*Voyage de Chardin*, t. III, p. 181, édition de Langlès.) Dans l'Inde, à l'époque où Bernier s'y trouvait, un des spectacles favoris du Grand-Mogol et de sa cour, était le combat des éléphans. (Voyez la lettre de Bernier à M. Lamothe Levayer.)

[1] Les Musulmans croient que les sorciers ont le pouvoir de fasciner les yeux des autres hommes, et qu'il existe même des êtres malfaisans dont le regard suffit pour donner la mort. En conséquence, ils ne manquent pas de prendre des précautions pour se garantir de la vue des envieux et des méchans, et surtout pour en préserver les enfans dont les organes, encore ten-

A ce spectacle, un de ceux qui tenaient Alcouz lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine? Et le vieillard, qui ne l'avait pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent s'approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avait détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé : Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous en fassiez un châtiment exemplaire. Le juge de police entendit mon frère avec patience, mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi qu'il traita mon frère d'imposteur, et s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cents coups de bâton. Ensuite l'ayant obligé de lui dire où était son argent, il lui enleva tout ce qu'il avait, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville trois jours de suite monté sur un chameau.

Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paraître m'impose silence. Elle se tut, et la nuit suivante elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV^e^ NUIT.

Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz. Je n'étais pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri; car c'était sur le dos qu'on l'avait frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit, par des chemins détournés, à une ville où il n'était connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors par hasard près de la porte d'une grande maison, et comme après ce qui lui était arrivé il appréhendait tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter; c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher, et après l'avoir refermée il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui et le prenant au collet : Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous. Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits que nous n'en avons pas dormi, et vous n'avez épargné notre vie que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein.

Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment : Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez et vous me prenez sans doute pour un autre. — Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avait et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. En disant cela, ils le fouillèrent et trouvèrent qu'il avait un couteau sur lui. Oh! oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes point un voleur? — Eh! quoi, leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il; au lieu d'avoir une si mauvaise opinion de moi, vous serez touché de mes malheurs. Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avait au dos : Ah! chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire croire que tu es honnête homme et ton dos nous fait voir le contraire. — Hélas! s'écria

dres, pourraient plus facilement être affectés. Le moyen le plus ordinaire d'éviter l'influence du mauvais œil, est de porter un amulette, c'est-à-dire un morceau de papier ou une pierre précieuse portant la légende suivante de l'Alcoran.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Quoique les infidèles tâchent de te troubler par leurs regards lorsqu'ils t'entendent réciter l'Alcoran, et qu'ils disent que ce n'est qu'un tissu de folies, il n'a été envoyé que pour l'instruction des hommes sensés.»

Ce passage est celui que les Musulmans croient avoir été apporté par l'ange Gabriel à Mahomet, et avec lequel le prophète creva les yeux à un fameux enchanteur de son temps, qui tuait les hommes de son seul regard, et qui se proposait d'exercer sur Mahomet son art meurtrier. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 165 et 166.)

mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque, après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable.

Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes; ils le menèrent au juge de police qui lui dit : Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? — Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment; personne n'est plus digne de compassion que moi. — Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens? Si vous refusez de nous croire vous n'avez qu'à regarder son dos. En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit remarquer au juge qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite il le fit promener par la ville sur un chameau et crier devant lui : Voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons.

Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette disgrâce, m'avertirent du lieu où il était. J'allai l'y trouver et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole et lui dis : Mon souverain seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu; et puisque votre majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir entendre encore les aventures de mes deux autres frères. J'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire une histoire complète qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Alnaschar..... Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit en cet endroit Scheherazade. Elle garda le silence et reprit ainsi son discours la nuit suivante.

CLXXVI^e^ NUIT.

Sire, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

Alnaschar, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander le soir et de vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse et nous laissa pour tout bien sept cents drachmes d'argent. Nous les partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Il se consulta longtemps lui-même là-dessus et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla acheter chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour et choisit une fort petite boutique, où il s'assit, le panier devant lui et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et, dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin : Ce panier, dit-il, me coûte cent drachmes et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents drachmes en le vendant en détail, et de ces deux cents drachmes, que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Continuant ainsi, j'amasserai, par la suite du temps, quatre mille drachmes. De quatre mille drachmes j'irai aisément jusqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai là la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles et de toute sorte de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille drachmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille drachmes, je m'estimerai autant qu'un prince et j'enverrai demander en mariage la

fille du grand visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille, et enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le visir était assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne saurait arriver, j'irais l'enlever à sa barbe et l'amènerais malgré lui chez moi.

D'abord que j'aurai épousé la fille du grand visir, je lui acheterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince, et, monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits, qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche, et le grand visir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant : Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon mariage, et lui offrant l'autre : Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant pour vous marquer que je suis homme de parole et que je donne plus que je ne promets. Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité.

Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir, son père ; j'honorerai l'officier d'une belle robe et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement, pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti, et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu, et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous ; elle attend que vous la caressiez et elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder. Elle est fatiguée d'être si longtemps debout ; dites-lui au moins de s'asseoir. Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je leverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait, puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la mèneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit, et moi cependant je me leverai de mon côté et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge, elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi longtemps que la première fois. Je commencerai, dès le premier jour de mes noces, à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie.

La sultane Scheherazade se tut à ses paroles à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain et dit au sultan des Indes :

CLXXVII^e^ NUIT.

Sire, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère : Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens, qui sera près de moi, une bourse de cinq cents pièces d'or que je donnerai aux coiffeuses afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain elle ne manquera pas de se plaindre

de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand visir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect et me dira : Seigneur, car elle n'osera m'appeler son gendre de peur de me déplaire en me parlant si familièrement, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille et de vous approcher d'elle. Je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire et qu'elle vous aime de toute son âme. Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois et me dira : Seigneur, serait-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux et que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer une si grande mortification : faites-lui la grâce de la regarder, de lui parler et de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. Tout cela ne me touchera point : ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin et le mettant à la main de sa fille mon épouse : Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin, il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira les larmes aux yeux : Mon cœur, ma chère ame, mon aimable seigneur, je vous conjure par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble servante. Je me garderai bien de la regarder encore et de lui répondre. Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche. Je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. Alors fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible et lui donnerai un bon soufflet sur la joue en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

Mon frère était tellement absorbé dans ces visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle ; et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux [1].

Le tailleur, son voisin, qui avait ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. Oh ! que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère ! ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle. Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne. Si j'étais à la place du grand visir, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerfs de bœufs, et te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites.

Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même ; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits et se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il y allait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête s'était dissipée avec son bien ; et il pleurait encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion ; elle demanda qui il était et ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement, que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier était tombé et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui

[1] L'idée de la mésaventure du pauvre Alnaschar, qui voit tout-à-coup se dissiper ses rêves de richesse et de splendeur, est sans doute empruntée au célèbre recueil d'apologues indiens attribué par les Orientaux au sage Bidpaï, et qui est une imitation du livre sanscrit intitulé *Pantcha-tantra*. Dans cet ouvrage, un pauvre Brâhmane nommé Soma-Sarma, possesseur d'une jarre pleine de farine, qu'il a reçue en aumône, fonde sur cette jarre des espérances de fortune. Il se voit, au moyen d'une succession de trafics avantageux, possesseur d'une somme considérable, maître d'une belle maison, et marié à une femme très riche. « Si ma femme n'obéit pas à mes ordres, se dit-il, je lui donnerai un coup de pied. » Et en disant cela il allonge le pied avec tant de violence, qu'il renverse la jarre ; toute la farine est répandue, et se remplit de poussière, de sorte qu'elle n'est plus bonne à rien, et les rêves de bonheur du pauvre homme s'évanouissent. (Voyez l'*Analyse du Pantcha-tantra*, par M. Wilson, dans le premier volume des *Transactions of the royal asiatic Society of London*, p. 195.)

l'accompagnait : Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. L'eunuque obéit et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cent pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame ; et après avoir fermé sa boutique où sa présence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir il demanda qui frappait, et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit : Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : Voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi s'il vous plait entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau ; ensuite il reprit sa place, et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière, et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se proterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu ; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.

L'aurore dont la clarté commençait à paraître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours en faisant toujours parler le barbier.

CLXXVIII^e^ NUIT.

La vieille souhaita donc toute sorte de biens à mon frère, et le remercia de son honnêteté. Comme elle était habillée assez pauvrement et qu'elle s'humiliait fort devant lui, il crut qu'elle lui demandait l'aumône, et il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure : Grand Dieu, lui dit-elle, que veut dire ceci ? Serait-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône ? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci. J'appartiens à une jeune dame de cette ville, qui est pourvue d'une beauté charmante, et qui est avec cela très-riche ; elle ne me laisse manquer de rien.

Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avait refusé les deux pièces d'or que pour en attrapper davantage. Il lui demanda si elle ne pourrait pas lui procurer l'honneur de voir cette dame. — Très volontiers, lui répondit-elle, elle sera bien aise de vous épouser, et de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne. Prenez votre argent et suivez-moi. Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or, et se laissa conduire par la vieille.

Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvrait. La vieille le fit entrer le premier, et passer au travers d'une cour bien pavée, et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avait fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la dame, il s'assit, et comme il avait chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air grâcieux de reprendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir, et après lui avoir dit quelques douceurs : Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. A ces mots elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée où elle s'entretint encore quelque temps avec lui. Puis elle le quitta en lui disant : Demeurez, je suis à vous dans un moment. Il attendit, mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement ? Alnaschar à cet aspect fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portait, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre où il resta sans mouvement, quoiqu'il eut encore l'usage de

ses sens. Le noir le croyant mort demanda du sel, l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin ; ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit malgré la douleur cuisante qu'il souffrait, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avait fait tomber mon frère dans le piége, vint le prendre par les pieds et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jetta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avaient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avoient été frottées lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir, et au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paraître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vit pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, et il vint se réfugiez chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étaient arrivées en si peu de temps.

Au bout d'un mois il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or, et au lieu d'or il la remplit de morceaux de verre.

Scheherazade en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit. Mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar.

CLXXIX[e] NUIT.

Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la vieille qui se promenait déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or ; je voudrais bien voir si elles sont de poids.—Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils qui est changeur; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit; et tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque accoutumée à ce manège se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel ; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main et qui avait quitté le voile dont il s'était couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mais mon frère courant plus fort qu'elle, la joignit, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. Perfide, s'écria-t-il, me reconnais-tu ? Hélas! seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.—Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite; t'en souvient-il ? Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pièces.

Il ne restait plus que la dame qui ne savait rien de ce qui venait de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me venger si justement. J'étais, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille dont je ne connaissais pas la méchanceté, me venait voir

quelquefois. Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles noces chez nous; vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or; je la suivis; elle m'amena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force; il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur.— De la manière dont ce détestable noir se gouvernait, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. — Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous le verrez. Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvait revenir. Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. Mon frère ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les emmena avec lui; et en arrivant à la maison il fut fort étonné de trouver la porte ouverte : mais il le fut bien davantage, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. Au défaut des coffres et pour ne s'en pas retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles où il y en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avaient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avaient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avait paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin comme il sortait du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent à marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ami de mon frère, qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient : il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avaient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXX[e] NUIT.

Sire, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous? Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait.—Je vous la donne, répliqua le juge. Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé, et tout ce qu'il avait fait depuis que la vieille était venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. A l'égard de ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

Le juge sans rien promettre à mon frère envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait; et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restait plus rien, et que tout avait été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie; parce qu'il craignait que s'il y demeurait, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit et allai le trouver où il était. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères.

HISTOIRE DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent drachmes d'argent qu'il avait eues en partage de même que ses autres frères; de sorte qu'il s'était vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittait avec adresse, et il s'étudiait surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissait voir une cour très-spacieuse, où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmécide [1]. Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmécides étaient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avait plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous empêche et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content.

Mon frère ne s'attendait pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers et entra avec leur permission dans l'hôtel qui était si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmécide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré d'une très-belle architecture et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissaient la vue. Les appartemens d'en bas, qui régnaient à l'entour étaient presque tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée.

Un lieu si agréable aurait causé de l'admiration à mon frère, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avait. Il avança et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur, ce qui lui fit juger que c'était le maître de la maison. En effet, c'était le seigneur Barmécide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il était le bien venu et qui lui demanda ce qu'il souhaitait. Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce seigneur qui était recommandable par mille qualités.

Le Barmécide parut étonné de la réponse de mon frère, et portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur : Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? voilà ce que je ne puis souffrir. A ces démonstrations, mon frère, prévenu qu'il allait lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions et lui souhaitait toute sorte de biens. Il ne sera pas dit, reprit le Barmécide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. — Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. — Est-il bien vrai, repartit le Barmécide, que vous soyiez à jeun à l'heure qu'il est: hélas! le pauvre homme, il meurt de faim! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous lavions les mains. Quoiqu'aucun garçon ne parût et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmécide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus, et en faisant cela il disait à mon frère : Approchez donc, lavez-vous avec moi. Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmécide aimait à rire, et comme il entendait lui-même raillerie et qu'il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui.

Allons, dit alors le Barmécide, qu'on apporte à manger et qu'on ne nous fasse point attendre. En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un

[1] Les Barmécides, comme on l'a déjà dit ailleurs, étaient une noble famille de Perse qui s'était établie à Bagdad. (Voyez ci-dessus p. 143.)

plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vide en disant à mon frère : Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous. Mangez donc, pour un homme affamé il me semble que vous faites la petite bouche. — Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps et que je fais assez bien mon devoir. — Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmécide, ne le trouvez-vous pas excellent? — Ah! seigneur, repartit mon frère, qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. — Mangez-en donc tout votre saoul, répliqua le seigneur Barmécide ; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.

Scheherazade voulait continuer, mais le jour qui paraissait l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CLXXXI[e] NUIT.

Le Barmécide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère et vanté son pain que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère, encore qu'aucun garçon n'eût paru, goûtez de ce nouveau mets et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là? — Il est admirable, lui répondit mon frère, aussi je m'en donne comme il faut. — Que vous me faites de plaisir, reprit le seigneur Barmécide ! je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez fort à votre goût. Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches, ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. — L'oie est bien grasse, dit le Barmécide, mangez-en une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il vous revient encore beaucoup d'autres choses. Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère en mourant de faim continua de faire semblant de manger ; mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît et qui fut servi de même que les plats précédens. — Oh! pour ce mets, dit le seigneur Barmécide, c'est un mets qu'on ne mange point ailleurs que chez moi : je veux que vous vous en rassasiiez. En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère : Tenez, lui dit-il, avalez cela, vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. — Je savais bien, reprit le Barmécide que vous le trouveriez bon. — Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. — Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmécide ; je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau : hé bien ! qu'en pensez-vous ? — Il est merveilleux, répondit Schacabac ; on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre et les herbes les plus odorantes, et toutes ces odeurs sont si bien ménagées que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre : quelle volupté ! — Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmécide ; mangez-en donc, je vous en prie. Holà ! garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. — Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère ; en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage : je n'en puis plus.

Qu'on desserve donc, dit alors le Barmécide et qu'on apporte les fruits. Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir, après quoi reprenant la parole : Goûtez de ces amandes, poursuivit-il, elles sont bonnes et fraîchement cueillies. Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmécide invitant mon frère à prendre d'autres choses : Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes ; choisissez ce qu'il vous plaira. Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. Schacabac fit semblant de prendre et de manger : Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le

Barmécide, et en cela comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. Il excita encore mon frère à manger : pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. — Seigneur, lui repartit mon frère qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli que je ne saurais manger un seul morceau davantage.

Mon hôte, reprit le Barmécide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions[1] : Vous boirez bien du vin. — Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. — Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmécide : faites comme moi. — J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac : à ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance et même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin : je me contenterai de boire de l'eau. — Non, non, dit le Barmécide, vous boirez du vin : en même temps il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier ; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : Buvez à ma santé, lui dit-il ; sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir si la couleur du vin était belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en était agréable ; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmécide pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent ; mais il n'est pas assez fort ce me semble. — Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmécide, vous n'avez qu'à parler ; il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci ? A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même et puis à mon frère, et il fit cela tant de fois, que Schacabac feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main et frappa le Barmécide à la tête si rudement qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore ; mais le Barmécide, présentant la main pour éviter le coup, lui cria : Êtes-vous fou ? Alors mon frère se retenant lui dit : Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave et de lui donner un grand festin. Vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger. Il ne fallait pas me faire boire de vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, et je vous en demande mille pardons.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmécide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force : Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... Mais, sire, dit Scheherazade au Sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. Schahriar se leva aussitôt. Et la nuit suivante la sultane continua de parler dans ces termes.

CLXXXII[e] NUIT.

Sire, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère : Le Barmécide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyions amis et que vous n'ayiez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la la complaisance de vous accommoder à mon humeur et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques qui parurent d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin, et en même temps un nombre d'esclaves belles et richement habillées entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmécide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

Le Barmécide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le

[1] Les orientaux et particulièrement les mahométans ne boivent qu'après le repas. (*Galland.*)

soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmécide accablé de vieillesse mourut, et n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins [1] supérieur à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger de se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté, mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. Enfin mon frère eut beau lui exposer toute sa misère et tâcher de le toucher par ses larmes, le Bédouin fut impitoyable, et, de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres pour se venger par cette inhumanité de la perte qu'il croyait avoir faite.

Le Bédouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle autant qu'elle cherchait l'occasion d'être seul avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa pour ses péchés de badiner aussi avec elle. Le Bédouin s'imagina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle, et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Bagdad, de sorte que des passans qui l'avaient rencontré me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin et le ramenai dans la ville.

Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné à juste titre le surnom de silencieux. Personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife était mort, je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville, que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province, et lorsque j'y pensais le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi.

Scheherazade en cet endroit s'apercevant qu'il était jour se tut, et la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte.

CLXXXIII[e] NUIT.

Sire, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du Barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté. Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avait pas eu tort de l'accuser d'être un parleur. Néanmoins nous voulûmes bien qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avait préparé. Nous nous

[1] Les Bédouins sont des Arabes errans par les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister. (*Galland.*)

mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara, et je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu à demi ivre se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerais pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avait une arrête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où on crut que le marchand l'avait tué. Voilà, sire, ajouta le tailleur, ce que j'avais à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort.

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content, qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier, et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrais voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. En même temps il dépêcha un huissier pour l'aller chercher, avec le tailleur qui savait où il pourrait être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier était un vieillard qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans. Il avait la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant: Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes.—Sire, lui répondit le barbier, laissons-là, s'il vous plaît pour le présent les histoires que je puis savoir. Je supplie très-humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle, ce chrétien, ce juif, ce musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : Qu'est-ce que cela vous importe?—Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent; mais un homme justement appelé le silencieux.

Scheherazade frappée par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes.

CLXXXIV^e^ NUIT.

Sire, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paraissait le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenait pas. Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux; et après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il était devant le sultan de Casgar. Puis, se relevant sans cesser de rire : On le dit bien et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu.

A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon ou comme un vieillard qui avait l'esprit égaré. Homme silencieux, lui dit le sultan, parlez-moi, qu'avez-vous donc à rire si fort? Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de votre majesté, que ce bossu n'est pas mort : il est encore en vie; et je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même. En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avait plusieurs remèdes, qu'il portait sur lui pour s'en servir dans l'occasion, et il en tira

une petite fiole balsamique dont il frotta longtemps le cou du bossu. Ensuite, il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents ; et après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arrête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença malgré ses défauts à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire qui méritait si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là, pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne.

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures, auxquelles la prétendue mort du bossu avait donné occasion. Comme le jour paraissait déjà, elle se tut, et sa chère sœur Dinarzade voyant qu'elle ne parlait plus lui dit : Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendais pas. J'avais cru le bossu mort absolument. — Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. — L'histoire du jeune boiteux de Bagdad, m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. — J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane ; et puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan notre seigneur et maître, si sa majesté me faisait encore la grâce de me conserver la vie, j'aurais l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid, qui n'est pas moins digne de son attention et de la vôtre que l'histoire du bossu. Le sultan des Indes, qui était assez content des choses dont Scheherazade l'avait entretenu jusqu'alors, se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettait. Il se leva pour faire sa prière et tenir son conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

CLIXXXV^e^ NUIT.

Dinarzade toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paraîtra bientôt ; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelqu'une de ces histoires agréables que vous savez. — Il n'en faut pas chercher d'autres, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. — Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. En même temps elle commença de cette manière :

HISTOIRE D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE HAROUN ALRASCHID.

Sous le règne du calife Haroun Alraschid, il y avait à Bagdad un droguiste qui se nommait Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait et très-agréable de sa personne. Il avait plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession, et sa droiture, sa sincérité et l'enjouement de son humeur le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connaissait son mérite, avait en lui une confiance aveugle. Il l'estimait tant, qu'il se reposait sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvaient avoir besoin. C'était lui qui choisissait leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries, ce qu'il faisait avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiraient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang ; sa maison était le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'allaient voir tous les jours, il y en avait un qu'il considérait plus que les autres et avec lequel il avait contracté une amitié particulière. Ce sei-

gneur s'appelait Aboulhassan Ali Ebn Becar et tirait son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistait encore à Bagdad, depuis que par la force de leurs armes, les musulmans avaient fait la conquête de ce royaume. La nature semblait avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit. Il avait le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parlait, il s'exprimait toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau; le ton de sa voix avait même quelque chose qui charmait tous ceux qui l'entendaient. Avec cela, comme il avait beaucoup d'esprit et de jugement, il pensait et parlait de toutes choses avec une justesse admirable. Il avait tant de retenue et de modestie, qu'il n'avançait rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Étant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avait distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avaient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince était chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnaient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvait juger à leur air et au travers du voile qui leur couvrait le visage. La dame avait une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclataient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire, et pour sa beauté, il était aisé de voir qu'elle surpassait celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venait de faire quelque emplette, et comme elle avait à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique qui était grande et spacieuse, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodait le coussin d'étoffe à fond d'or qui devait servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usait librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. Le prince de Perse obéit et s'assit sur le bord du sofa. Il avait toujours les yeux attachés sur elle et il avalait à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passait en son âme, et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse : Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale.

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimait déjà passionnément fût d'une si haute condition. Vous voulez dire sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse? — Oui madame, repartit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres, et depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. —Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connaître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas, autrement je serai fâchée contre vous et ne reviendrai ici de ma vie.

Ebn Thaher avait trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles des sentimens de la dame : Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faisant une inclination de tête, et après avoir jeté au prince de Perse un regard

obligeant, elle remonta sur sa mule et partit.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever à cause du jour qui paraissait. Elle continua cette histoire la nuit suivante et dit à Schahriar :

CLXXXVI[e] NUIT.

Sire, le prince de Perse, éperdument amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, et il y avait déjà long-temps qu'il ne la voyait plus, qu'il avait encore la vue tournée du côté qu'elle avait pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquait que quelques personnes l'observaient et commençaient à rire de le voir en cette attitude. Hélas! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé. Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse [1] Schemselnihar, la première favorite du calife notre maître. — Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuage. — Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher ; aussi le commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir autant qu'il me sera possible en tout ce qu'elle pourra désirer.

Il lui parlait de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvait être que malheureux. Mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. Je m'étais bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me serait pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire.

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame en s'en retournant chez elle songeait aux moyens de voir le prince et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avait montrée et à qui elle avait donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parlait encore au prince et qu'il s'efforçait de le dissuader par les raisons les plus fortes d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : Seigneur, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. Ebn Thaher, pour marquer combien il était prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave et s'avança pour la suivre non sans répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avait dans cette visite ; la présence d'Ebn Thaher, qui avait l'entrée de chez la favorite, le mettait là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchait un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar qui était déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avait encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvait. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étaient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis Ebn Thaher et lui, une esclave noire fort propre leur servit une table couverte de plusieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave, qui les avait amenés, ne les abandonna point. Elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connaissait pour les meilleurs. D'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains ; après quoi on leur

[1] Ce mot arabe signifie le soleil du jour. (*Galland.*)

apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui était aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle était dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage selon la coutume. Ils se mirent à leur place; mais ils étaient à peine assis que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étaient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'était un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étaient ornées d'animaux à quatre pieds et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offraient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne il y avait un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate et d'autres pierres précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étaient entre les colonnes étaient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avaient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étaient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentaient le tapis du salon en dôme, de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il semblait que le dôme et le jardin avec tous ses agrémens fussent sur le même tapis. La vue était terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardaient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un, plus élevé que l'autre, laissait tomber son eau en nappe dans le dernier; et de beaux vases de bronze doré, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étaient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisaient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formaient un concert mélodieux et divertissaient la vue par leurs vols divers et les combats, tantôt innocens et tantôt sanglans, qu'ils se livraient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent longtemps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappait, ils s'écriaient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse, qui n'avait jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyait alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissait pas d'y remarquer des beautés qui lui paraissaient toutes nouvelles. Enfin ils ne se lassaient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étaient encore agréablement occupés lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étaient toutes assises au dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siége de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un instrument de musique à la main, et elles n'attendaient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyait en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montait au jardin par degrés et qui était environnée de très beaux appartemens. L'esclave les avait quittés, et comme ils étaient seuls, ils s'entretinrent quelque temps. Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paraît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne d'aimer un objet soumis à mon rival et dans un lieu où ce rival est si puissant que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle reprit la parole et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

Sire, Ebn Thaher entendant parler le prince de Perse de la manière que je disais hier à votre majesté, lui dit : Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi cer-

taines de l'heureux succès de vos amours que je le puis de la sûreté de votre vie. Quoique ce palais superbe appartienne au calife, qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar sous le nom de Palais des Plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière, dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville sans en demander la permission à personne; elle rentre lorsqu'il lui plaît, et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le temps que Ebn Thaher achevait ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étaient assises devant eux de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder, et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter et accompagna sa voix d'un luth, dont elle jouait admirablement bien. Comme elle avait été avertie du sujet sur lequel elle devait chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. Serait-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connaissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots! Je ne m'exprimerais pas moi-même en d'autres termes. La femme ne répondit rien à ce discours : elle continua et chanta plusieurs autres couplets dont ce prince fut si touché qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux, ce qui faisait assez connaître qu'il s'en appliquait le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles que la pleine lune allait se lever avec tout son éclat et qu'on la verrait bientôt s'approcher du soleil. Cela signifiait que Schemselnihar allait paraître et que le prince de Perse aurait bientôt le plaisir de la voir.

En effet, regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince remarquèrent que l'esclave confidente s'approchait et qu'elle était suivie de dix femmes noires qui apportaient avec bien de la peine un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière des arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes toutes belles et très richement habillées d'une parure uniforme s'avancèrent en deux files en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenaient chacune et se rangèrent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenaient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande qu'ils étaient curieux de savoir à quoi elles se termineraient. Enfin ils virent paraître à la même porte par où étaient venues les dix femmes noires qui avaient apporté le trône, et les vingt autres qui venaient d'arriver, dix autres femmes également belles et bien vêtues qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles attendaient la favorite, qui se montra enfin et se mit au milieu d'elles.

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII[e] NUIT.

Schemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avaient attendue à la porte. Il était aisé de la distinguer autant par sa taille et par son air majestueux que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portait attaché sur ses épaules pardessus son habillement, qui était le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servaient d'ornement n'étaient pas en confusion : ie tout était en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentait pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avait été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle. On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherche, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on

le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ? C'est l'origine de mes maux, maux que je bénis et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être. A cet objet, je ne me possède plus moi-même ; mon ame se trouble, se révolte, je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon ame, je te le permets ; mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce faible corps ! C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici, et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. Il fondit en larmes en achevant ces paroles. Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar était la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnaissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappellez donc votre raison égarée et vous mettez en état de paraître devant elle comme la bienséance le demande. La voilà qui approche : si c'était à recommencer, je prendrais d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais.

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel, en peu de momens, ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auraient pu dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardait le prince, plus il trouvait dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui était pas indifférent, et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimait la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avaient commencé à chanter s'approchassent. Elles se levèrent, et pendant qu'elles s'avançaient, les femmes noires, qui sortirent de l'allée où elles étaient, apportèrent leurs siéges et les placèrent près de la fenêtre et de l'avance du dôme où étaient Ebn Thaher et le prince de Perse, de manière que les siéges ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avait à ses côtés formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étaient assises auparavant sur ces siéges eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar, qui le leur ordonna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ces femmes pour chanter. Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens était que deux amans qui s'aimaient parfaitement avaient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes, que leurs cœurs en deux corps différens n'en faisaient qu'un, et que lorsque quelque obstacle s'opposait à leurs désirs, ils pouvaient se dire les larmes aux yeux : Si nous nous aimons parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous ? qu'on s'en prenne à la destinée.

Schemselnihar laissa si bien connaître dans ses yeux et par ses gestes que ces paroles devaient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avançant par-dessus le balustre qui lui servait d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venait de chanter de prendre garde à son action. Comme elle était près de lui : Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimaient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar, suivant son exemple, dit à une de ses femmes : Écoutez-moi aussi et accompagnez ma voix. En même temps, elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui lui répondit par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avait déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemsel-

nihar céda à la force de la sienne : elle se leva de dessus son trône, toute hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seraient tombés si les femmes qui avaient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar fut de regarder de tous côtés, et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il était. Ebn Thaher s'était écarté par respect, tandis que les femmes étaient occupées après leur maîtresse, et craignait en lui-même avec raison quelque suite fâcheuse de ce qu'il venait de voir. Dès qu'il eut ouï que Schemselnihar le demandait, il s'avança et se présenta devant elle.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour, qui paraissait. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CLXXXIX^e^ NUIT.

Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes : Obligeant Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnaître toutes les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurais jamais connu le prince de Perse ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate et que ma reconnaissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle désirait.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse, qui était assis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion après ce qui s'était passé entre eux : Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez, et de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois et pour vous et pour moi que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel et d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. — Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame d'une manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, et Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite : Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer ? Mais, que dis-je ! vous obligera : il y a longtemps que nous sommes ici, et vous savez, madame, qu'il est temps que nous nous retirions. — Ah ! que vous êtes cruel ! repartit Schemselnihar. Vous qui connaissez la cause de mes larmes, n'aurez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez ! Triste fatalité ! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement !

Comme elle était persuadée que Ebn Thaher ne lui avait parlé que par amitié, elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avait dit ; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit aussitôt et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avait de meilleur et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avait touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar, qui le prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux, mais se voyant dans un lieu où il ne se croyait pas en sûreté,

il aurait mieux aimé être chez lui, et il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place, et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis sur une soucoupe d'or, qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savaient chanter et jouer des instrumens; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but; ensuite elle prit une des deux autres tasses, et la présenta au prince en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venait de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec un transport d'amour et de joie; mais avant que de boire il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument, et en chantant les larmes lui coulèrent des yeux abondamment: aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantait qu'il ne savait si c'était le vin qu'elle lui avait présenté qu'il allait boire ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté et de l'honneur qu'elle lui faisait.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée qu'il semblait qu'elle ne se possédait pas, et le prince de Perse les yeux attachés sur elle demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites l'esclave confidente arriva tout émue, et s'adressant à sa maîtresse: Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent sont à la porte et demandent à vous parler de la part du calife. Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur et commencèrent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un souris.

La clarté du jour, qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte:

CXC^e^ NUIT.

Schemselnihar, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir et qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon et qu'on abaissât les toiles peintes qui étaient du côté du jardin, et après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvaient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnait sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avaient suivie, elle fit emporter tous les siéges qui avaient servi aux femmes qui jouaient des instrumens à s'asseoir près de la fenêtre d'où le prince de Perse et Ebn Thaher les avaient entendues, et lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitait, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva et alla au-devant de Mesrour, qui marchait le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportait. Il lui répondit: Madame, le commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus longtemps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être avec vous.

A ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevait l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée: Je vous prie, lui dit-elle, de dire au commandeur

des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa majesté, et que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis, congédiant le chef des eunuques : Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous en supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre.

Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrêmement affligée de la nécessité où elle se voyait de renvoyer le prince de Perse plus tôt qu'elle ne s'y était attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux, ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aie rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. — Hélas ! mon cher cœur, ma chère âme, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux et que je me trouve malheureuse quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine et vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel ! à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite ! Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux. L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ! Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ! J'aurai l'esprit distrait en lui parlant, et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes et ses caresses ! Jugez, prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. Les larmes qu'elle laissa couler alors et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir, mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur et celle que lui faisait voir sa maîtresse lui avaient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aspirait qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre. Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre. Les eunuques commençent d'arriver, et vous savez que le calife paraîtra bientôt. O ciel ! que cette séparation est cruelle ! s'écria la favorite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté et de l'autre sur le Tigre, et lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. A ces mots elle embrassa tendrement le prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, et alla au devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avait marquée, et lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avaient rien à craindre et qu'elle viendrait les faire sortir quand il en serait temps. Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, que je vois paraître, m'impose silence. Elle se tut, et reprenant son discours la nuit suivante :

CXCI^e^ NUIT.

Sire, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venait de les assurer qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême lorsqu'ils connurent qu'il n'y avait pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisasssent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout-à-coup du côté du jardin au travers des jalousies les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venait. Elle était causée par cent flambeaux de cire blanche qu'autant de jeunes eunuques noirs portaient à la main. Ces eunuques étaient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux

dont j'ai déjà parlé, et le calife marchait après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avait à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avait à sa gauche.

Schemselnihar attendait le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante et ornées de colliers et de pendans d'oreilles de gros diamans et d'autres, dont elles avaient la tête couverte. Elles chantaient au son de leurs instrumens et formaient un concert charmant. La favorite ne vit pas plus tôt paraître ce prince qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrais m'humilier ainsi. Mon cœur n'y sentirait aucune répugnance.

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de m'être privé si longtemps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles il la prit par la main, et sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avait fait apporter. Cette dame s'assit sur un siége devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres siéges, pendant que les jeunes eunuques se dispersèrent dans le jardin, à certaine distance les uns des autres, afin que le calife joutt du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis, il regarda autour de lui et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenaient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon était fermé. Il s'en étonna et en demanda la raison. On l'avait fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plus tôt parlé que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois et qu'il le vit illuminé au dehors et en dedans d'une manière tout autrement bien entendue qu'il ne l'avait vu auparavant. Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends : vous avez voulu me faire connaître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir.

Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher, que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvait assez admirer tout ce qui s'offrait à sa vue. Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesses et de magnificence à la fois !

Le prince de Perse n'était pas touché de tous ces objets éclatans qui faisaient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avait des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeait dans une affliction inconcevable. Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devrait me causer de l'admiration ! Mais, hélas ! je suis dans un état bien différent : tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime et ne pas mourir de désespoir ! Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant ! Ciel ! que mon destin est bizarre et cruel ! Il n'y a qu'un moment que je m'estimais l'amant du monde le plus fortuné, et dans cet instant je me sens frappé le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher : ma patience est à bout, mon mal m'accable et mon courage y succombe. En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passait quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence et d'y prêter son attention.

En effet, le calife avait ordonné à une des femmes qui étaient près de lui de chanter sur son luth, et elle commençait à chanter. Les paroles qu'elle chanta étaient fort passionnées, et le calife, persuadé qu'elle les chantait par ordre de Schemselnihar, qui lui avait donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'était pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquait à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvait plus soutenir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de la chaise, qui n'avait pas de bras d'appui, et elle serait tombée si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui était dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce prince était épris pour Schemselnihar, et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où ils se trouvaient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher était dans cet embarras lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savait plus où elle en était. Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion et je crois que voici le dernier de nos jours.—Hé! comment voulez-vous que nous partions! répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquait sa tristesse. Approchez, de grâce, et voyez en quel état est le prince de Perse. Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau sans perdre le temps à discourir et revint en peu de momens.

Enfin le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits. Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici, vous et moi, si nous y restons davantage : faites donc un effort et nous sauvons au plus vite. Il était si faible qu'il ne put se lever tout seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvrait sur le Tigre. Ils sortirent par là et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquait au fleuve. La confidente frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais et mettant l'autre sur son cœur : Cher objet de mon âme, s'écria-t-il d'une voix faible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.

En cet endroit Scheherazade s'aperçut qu'il était jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CXCII^e^ NUIT.

Cependant le batelier ramait de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvait aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

Le prince de Perse était toujours dans une grande faiblesse. Ebn Thaher le consolait et l'exhortait à prendre courage. Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi: car de vous mener, à l'heure qu'il est et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis : nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. Ils sortirent enfin du bateau ; mais le prince avait si peu de forces qu'il ne pouvait marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avait un ami dans le voisinage, il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie, et quand il les eut fait asseoir, il leur demanda d'où ils venaient si tard. Ebn Thaher lui répondit : J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable était dans le dessein de partir pour un long voyage. Je n'ai point perdu de temps, je suis allé le chercher, et en chemin j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez et à qui j'ai mille obligations ; comme il connaît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout, et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon seigneur, pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout-à-coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit.

L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étaient les bienvenus et offrit au prince, qu'il ne connaissait pas, toute l'assis-

tance qu'il pouvait désirer. Mais Ebn Thaher, prenant la parole pour le prince, dit que son mal était d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitaient de se reposer. C'est pourquoi il les conduisit dans un appartement où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentaient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife et l'entretenaient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avait une grande impatience de se revoir chez lui et qui ne doutait pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle, car il ne lui était jamais arrivé de coucher dehors, se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'était levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui, et la première chose que fit le prince de Perse, qui s'était fait un grand effort pour marcher, fut de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'était pas en état de se rendre en sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre, et afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il était. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui et d'y disposer à son gré de toutes choses. J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince, mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît; je vous conjure de faire comme si je n'étais pas chez vous. Je n'y voudrais pas demeurer un moment si je croyais que ma présence vous contraignît en la moindre chose.

D'abord que Ebn Thaher eut un moment pour se reconnaître, il apprit à sa famille tout ce qui s'était passé au palais de Schemselnihar et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avait couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, et l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avaient avertis de son indisposition. Ces amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui, et si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causaient son mal, il en tira du moins cet avantage qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il voulait prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour, mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de faiblesse qu'il l'obligea d'attendre au lendemain; cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens. Mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent et irrita ses ennuis au lieu de les soulager. De sorte que, le jour suivant, son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avait de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter, il l'accompagna, et quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avait de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvait être heureuse ni pour lui ni pour la favorite. Ah! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre! J'en conçois toute l'importance sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. Lorsque Ebn Thaher vit qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer.

Scheherazade, en cet endroit voyant paraître le jour, garda le silence, et le lendemain elle reprit ainsi son discours:

CXCIII^e NUIT.

Le prince de Perse le retint. Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'était pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne m'en pas faire un crime et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort et les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas de suite funeste et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part.

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de

Schemselnihar : il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il était de savoir l'état de la santé du prince de Perse ne lui permit pas d'être plus longtemps sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire et environné d'un nombre d'amis et de quelques médecins qui employaient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissait de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pouvaient deviner le sujet de sa maladie, se trompaient dans leurs raisonnemens.

Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte que Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvait depuis qu'il ne l'avait vu. Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour, qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar augmentent mon mal à chaque moment et me mettent dans un état qui afflige mes parens et mes amis et déconcerte mes médecins, qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent et que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage ; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar? avez-vous vu sa confidente? que vous a-t-elle dit? Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avait pas vue; et il n'eut pas plus tôt appris au prince cette triste nouvelle que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne put repartir un seul mot, tant il avait le cœur serré. Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes ; quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens qui pourraient être démêlés par là. Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur ; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes désirs n'était plus au monde, je ne lui survivrais pas un moment. — Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher; Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter : si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes ; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avait un air triste et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente, car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où était le prince de Perse. Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle voulait savoir, et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'était pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife était assis près d'elle avec toutes les marques d'une véritable douleur ; il demandait à toutes les femmes et à moi particulièrement si nous n'avions aucune connaissance de la cause de son mal. Mais nous gardâmes le secret et nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si longtemps et nous n'oubliions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il était bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avait eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvait lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant, et après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grâce entière de me laisser expirer aux pieds de votre majesté, pour vous marquer par là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontés. — Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife, mais je vous commande de vous

conserver pour l'amour de moi. Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indisposition; prenez-y garde, et je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, et je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. A ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin, qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle et se retira dans son appartement.

Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avait longtemps que vous n'étiez plus dans le palais, et lui mis l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avaient tirée avec tant de peine; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs, tant que je serai privée de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne cesseras de verser des larmes que tu ne m'aies retrouvée; il est juste que je pleure et que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes vœux. En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquait la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras.

En cet endroit Scheherazade voyant paraître le jour cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

CXCIV[e] NUIT.

La confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui était arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. Nous fûmes encore longtemps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin, et alors je lui dis : Madame, êtes-vous donc résolue de vous laisser mourir et de nous faire mourir nous-mêmes avec vous? Je vous supplie au nom du prince de Perse, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grâce, laissez-vous persuader et faites les efforts que vous vous devez à vous-même, à l'amour du prince et à notre attachement pour vous.—Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre zèle et de vos conseils. Mais, hélas! peuvent-ils m'être utiles! Il ne nous est pas permis de nous flatter de quelque espérance, et ce n'est que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. Une de mes compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées en chantant un air sur son luth; mais elle lui imposa silence et lui ordonna comme à toutes les autres de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô ciel! Elle la passa dans les pleurs et les gémissemens, et nommant sans cesse le prince de Perse, elle se plaignait du sort qui l'avait destinée au calife, qu'elle ne pouvait aimer, et non pas à lui, qu'elle aimait éperdument.

Le lendemain, comme elle n'était pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plus tôt arrivée que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife, et ce prince ne fut pas longtemps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet qu'ils ignoraient la cause de son mal, et la contrainte où la mettait la présence du calife ne faisait que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit, et d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse. —Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher : ainsi, retournez vers votre maîtresse et l'assurez que le prince de Perse attendait de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendait de lui. Exhortez-la surtout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourrait nous perdre avec elle.—Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports; j'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensais là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui en parle encore de votre part.

Ebn Thaher, qui ne faisait que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner si tôt et de négliger des affaires importantes qui lui étaient survenues en rentrant chez lui : il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince était seul et ne se portait pas mieux que le matin. Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paraître, vous avez sans doute

beaucoup d'amis ; mais ces amis ne connaissent pas ce que vous valez, comme vous le faites connaître par votre zèle, par vos soins et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous.—Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie. Je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse et la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de ce que lui avait dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendait toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il était pouvait être capable.

Leur conversation dura si longtemps que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournait au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, et qui l'ayant abordé, lui dit : Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. Le zélé Ebn Thaher prit la lettre et retourna chez le prince accompagné de l'esclave confidente.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour, qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXCV^e^ NUIT.

Sire, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui demanda avec empressement quelle nouvelle il avait à lui annoncer. La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre antichambre, elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse, elle n'attend que votre ordre pour entrer. — Qu'elle entre ! s'écria le prince avec un transport de joie. En disant cela il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étaient sortis de la chambre d'abord qu'ils avaient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut et la reçut d'une manière fort obligeante. Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendait pour vous ramener. Mais j'espère que la lettre que je vous apporte contribuera à votre guérison. A ces mots elle lui présenta la lettre. Il la prit, et après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit et lut les paroles suivantes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE ALI EBN BECAR.

« La personne qui vous rendra cette lettre vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même, car je ne me connais plus depuis que j'ai cessé de vous voir. Privée de votre présence, je cherche à me tromper en vous entretenant par ces lignes mal formées avec le même plaisir que si j'avais le bonheur de vous parler.

» On dit que la patience est un remède à tous les maux, et toutefois elle aigrit les miens au lieu de les soulager. Quoique votre portrait soit profondément gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir incessamment l'original, et ils perdront toute leur lumière s'il faut qu'ils en soient encore longtemps privés. Puis-je me flatter que les vôtres aient la même impatience de me voir ? Oui, je le puis, ils me l'on fait assez connaître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar serait heureuse et que vous seriez heureux, prince, si mes désirs, qui sont conformes aux vôtres, n'étaient pas traversés par des obstacles insurmontables ! Ces obstacles m'affligent d'autant plus vivement qu'ils vous affligent vous-même.

» Ces sentimens que mes doigts retracent et que j'exprime avec un plaisir incroyable, en

les répétant plusieurs fois, partent du plus profond de mon cœur et de la blessure incurable que vous y avez faite, blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence! Je compterais pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours s'il m'était seulement permis de vous voir quelques fois en liberté. Je vous possèderais alors, que pourrais-je souhaiter de plus!

» Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas! de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis. Mes yeux, qui sont dans une veille continuelle et qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoient; mon cœur affligé, qui ne désire que vous seul; les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est-à-dire à tout moment; mon imagination, qui ne me représente plus d'autre objet que mon cher prince; les plaintes que je fais au ciel de la rigueur de ma destinée; enfin ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens, qui ne me donnent aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vue, sont garans de ce que je vous écris.

» Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans espérance de jouir de ce que j'aime! Cette pensée désolante m'accable à un point que j'en mourrais si je n'étais pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation balance mon désespoir et m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez toujours: je garderai votre lettre précieusement, je la lirai mille fois le jour, je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le ciel cesse d'être irrité contre nous et nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons et que nous ne cesserons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous avons tant d'obligation l'un et l'autre. »

Le prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre. Il lui sembla qu'il l'avait lue avec trop peu d'attention. Il l'a relut plus lentement, et en lisant, tantôt il poussait de tristes soupirs, tantôt il versait des larmes et tantôt il faisait éclater des transports de joie et de tendresse, selon qu'il était touché de ce qu'il lisait. Enfin il ne se lassait point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main, et il se préparait à les lire pour la troisième fois lorsque Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avait pas tant de temps à perdre et qu'il devait songer à faire réponse. Hélas! s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante! En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis! J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon âme, comment pourrai-je tenir le papier et conduire la canne [1] pour former les lettres!

En parlant ainsi il tira d'un petit bureau qu'il avait près de lui du papier, une canne taillée et un cornet où il y avait de l'encre.

Scheherazade, apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXCVII^e NUIT.

Sire, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrirait, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il y devait répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tombaient des yeux sur son papier l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin la lettre, et la donnant à Ebn Thaher : Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, et me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit m'a permis de faire une réponse raisonnable. Ebn Thaher la prit et lut ce qui suit:

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE A LA LETTRE DE SCHEMSELNIHAR.

« J'étais plongé dans une affliction mortelle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir seulement, j'ai été transporté d'une joie que je ne puis vous exprimer, et à la vue des caractères tracés par votre belle main, mes yeux ont reçu une lumière plus vive que celle

[1] Les Arabes, les Persans et les Turcs, quand ils écrivent, tiennent le papier de la main gauche appuyée ordinairement sur le genou, et écrivent de la droite avec une petite canne taillée et fendue comme nos plumes. Cette sorte de canne est pleine et ressemble à nos roseaux, mais elle a plus de consistance. (*Galland.*)

qu'ils avaient perdue lorsque les vôtres se fermèrent subitement aux pieds de mon rival. Les paroles que contient cette obligeante lettre sont autant de rayons lumineux qui ont dissipé les ténèbres dont mon âme était obscurcie. Elles m'apprennent combien vous souffrez pour l'amour de moi et me font connaître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, et par là elles me consolent dans mes maux. D'un côté elles me font verser des larmes abondamment, et de l'autre elles embrasent mon cœur d'un feu qui le soutient et m'empêche d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis notre cruelle séparation. Votre lettre seule apporte quelque soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçue, elle m'a redonné la parole. J'étais enseveli dans une mélancolie profonde, elle m'a inspiré une joie qui a d'abord éclaté dans mes yeux et sur mon visage. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore méritée a été si grande que je ne savais par où commencer pour vous en marquer ma reconnaissance. Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois, comme un gage précieux de vos bontés, je l'ai lue et relue et suis demeuré confus de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah! quand je ne vous aurais pas aimée aussi parfaitement que je vous aime, je ne pourrais m'empêcher de vous adorer après toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun. Oui, je vous aime, ma chère âme, et ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez allumé dans mon cœur. Je ne me plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens qu'il me consume, et quelque rigoureux que soient les maux que votre absence me cause, je les supporterai constamment dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu. »

Ebn Thaher ne put lire les dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avait rien à corriger. Le prince la ferma, et quand il l'eut cachetée : Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar, qui était un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maîtresse. Je vous conjure de la lui porter et de la saluer de ma part. L'esclave confidente prit la lettre et se retira avec Ebn Thaher.

En achevant ces mots la sultane des Indes voyant paraître le jour, se tut, et la nuit suivante elle continua de cette manière :

CXCVIII[e] NUIT.

Ebn Thaher après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta et retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvait malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avaient de cacher leur intelligence, se ménageaient avec si peu de discrétion qu'elle pourrait bien n'être pas longtemps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devait tirer. Si Schemselnihar, se disait-il à lui-même, était une dame du commun, je contribuerais de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle; mais c'est la favorite du calife et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar, il en coûtera la vie au prince de Perse et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille et mon bien à conserver. Il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril.

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avait déjà inutilement représenté : qu'il ferait beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avait pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner; que ce penchant était d'autant plus dangereux que son rival était plus puissant. Enfin, seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami, et quelque jour vous m'en remercierez.

Le prince écouta Ebn Thaher impatiemment. Néanmoins, il se laissa dire tout ce qu'il voulut; mais prenant la parole à son tour : Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi, et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper! Non! quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir.

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse, le quitta brusquement et se retira chez lui, où, rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avait à prendre. Pendant ce temps-là un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'était aperçu que la confidente de Schemselnihar allait chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et que Ebn Thaher était presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie était sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause. Tout cela lui avait donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêveur, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassait, et croyant être au fait, il lui demanda ce que lui voulait l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande et voulut dissimuler, en lui disant que c'était pour une bagatelle qu'elle venait si souvent chez lui. Vous ne me parlez pas sincèrement, lui répliqua le joaillier, et vous m'allez persuader par votre dissimulation que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord.

Ebn Thaher voyant que son ami le pressait si fort, lui dit : Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avais résolu de la tenir secrète; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret, vous connaîtrez par ce que je vais vous dire combien il est important de le garder. Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. ¡Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour et dans la ville auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venaient à être découvertes! Mais, que dis-je! ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi! Voilà ce qui m'embarrasse l'esprit; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû, et je dois; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et recouvrer mes dettes, et après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver; je prie Dieu de leur faire connaître le danger où ils s'exposent et de les conserver; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connaissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment, car je ne les crois pas assez méchans pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude serait extrême si cela arrivait; ce serait mal payer les services que je leur ai rendus et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourrait se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le voulait. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, et l'absence le dégagerait insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer.

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devaient y résister et faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence! Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée : c'est par là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. Après cet entretien, le joaillier se leva et prit congé d'Ebn Thaher.

Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour, que je vois paraître, m'empêche d'entretenir votre majesté plus longtemps. Elle se tut, et le lendemain, elle reprit son discours dans ces termes :

CXCIX[e] NUIT.

Avant que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer, par l'amitié qui les unissait tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avait appris. Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier, je vous garderai le secret au péril de ma vie.

Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et voyant qu'elle était fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avait parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il savait pourquoi elle n'était pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savait autre chose, sinon que Ebn Thaher était allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en savoir davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle! Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar! Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous. Il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'affaire qui l'avait obligé de sortir n'était pas de grande conséquence; il la négligea, et quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens et le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitait de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier et l'introduisit dans la chambre du prince, qui était à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il était le bienvenu, et après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avait quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venait lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. Prince, lui répondit le joaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce début, le joaillier entra en matière et poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a longtemps que la conformité d'humeur et quelques affaires que nous avons eues ensemble nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'il y avait deux jours que Ebn Thaher avait pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il allait, disait-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse, et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde m'a déterminé à vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours, que le joaillier avait accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur et regarda le joaillier d'un air qui lui fit connaître combien il était affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvait m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui! s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi si ce que vous me dites est véritable! Ebn Thaher, qui était toute ma consolation, en qui je mettais toute mon espérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.

Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse dont Ebn Thaher l'avait entretenu. La simple amitié ne parle pas un tel langage, il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses gens : Allez, lui dit-il, jusque chez Ebn Thaher. Parlez à quelqu'un de ses domestiques et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domestique, le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention. Il

était la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvait se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, et tantôt il n'en doutait pas, quand il faisait réflexion au discours que ce confident lui avait tenu la dernière fois qu'il l'était venu voir, et à l'air brusque dont il l'avait quitté.

Enfin le domestique du prince arriva, et rapporta qu'il avait parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avait assuré qu'il n'était plus à Bagdad, qu'il était parti depuis deux jours pour Balsora. Comme je sortais de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder ; et après m'avoir demandé si je n'avais pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avait à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, et je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. Le prince commanda aussitôt qu'on la fît entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'était elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avait appris qui elle était. Elle ne pouvait arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua.... Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. Elle se tut, et la nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CC^e^ NUIT.

Le prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'était levé dès qu'il l'avait vue paraître, et s'était tiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui et sortit. Elle le laissa tout autre qu'il n'était auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai ; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venait de dire des choses favorables pour son amour.

Le joaillier ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. Le prince de Perse, fort étonné et alarmé de ce discours, répondit au joaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife ? — J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. — Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave, répliqua le prince ? — A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connais, poursuivit-il, cette esclave et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller et venir par les rues assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse.

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. Il ne me parlerait pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnait ou plutôt s'il ne savait pas mon secret. Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin, il reprit la parole et dit au joaillier : Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci ; je vous conjure de ne me rien dissimuler.

Alors le joaillier qui ne demandait pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avait eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connaître qu'il était instruit du commerce qu'il avait avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetait, lui avait fait part du dessein qu'il avait de se retirer à Balsora, et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutait se fût dissipé. C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier, et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connaître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous, je viens vous offrir mes services, et si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté, je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie ; et afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le prince et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher : J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point

d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité, et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croirez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous? elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, et elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez de me dire. — Prince, lui répliqua le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il voulait se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il était homme sage et prudent; mais que cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance, je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. — Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutais pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon qui n'a point de fondement, et vous devez l'excuser de même que je l'excuse.

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il fallait commencer par désabuser la confidente qui était si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverrait, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle aurait des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devait point paraître si souvent chez le prince; parce qu'elle pourrait par là donner lieu de découvrir ce qu'il était si important de cacher. Enfin le joaillier se leva, et après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CCI^e^ NUIT.

Sire, le joaillier en se retirant en sa maison aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avait laissée tomber. Il la ramassa. Comme elle n'était pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle était conçue dans ces termes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE.

« Je viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant Ebn Thaher nous perdons beaucoup à la vérité; mais que cela ne vous empêche pas, cher prince, de songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pu éviter; il faut que nous nous en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous manque dans le temps que nous avions le plus besoin de son secours; mais munissons-nous de patience contre ce coup imprévu, et ne laissons pas de nous aimer constamment. Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce; on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point; espérons que le ciel nous sera favorable, et qu'après tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu. »

Pendant que le joaillier s'entretenait avec le prince de Perse, la confidente avait eu le temps de retourner au palais et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher; Schemselnihar avait aussitôt écrit cette lettre, et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avait laissée tomber par mégarde.

Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée, car elle lui fournissait un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente et de l'amener au point qu'il souhaitait. Comme il achevait de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchait avec beaucoup d'inquiétude en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement et la mit dans son sein; mais l'esclave prit garde à son action et courut à lui. Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main : je vous supplie de vouloir bien me la rendre. Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et sans lui répondre, continua son chemin jusqu'en sa maison.

Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente qui le suivait y pût entrer. Elle n'y manqua pas, et lorsqu'elle fut dans sa chambre: Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée; et vous ne feriez pas difficulté de me la rendre si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée. D'ailleurs vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir, après quoi il lui dit: N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse? L'esclave, qui ne s'attendait pas à cette demande, changea de couleur: La question vous embarrasse, reprit-il, mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscrétion. J'aurais pu vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'est pourtant ce que vous avez fait lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends point perdre le temps à me justifier auprès de vous, il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissait le prince, dont il m'avait découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'était plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle et lui offrir les mêmes services qu'il lui rendait. J'ai réussi dans mon dessein, et pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire et assurez-la bien que quand je devrais périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre.

La confidente, après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avait conçue de lui au zèle qu'elle avait pour les intérêts de sa maîtresse. J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade, en cet endroit remarquant qu'il était jour, cessa de parler. La nuit suivante elle poursuivit ainsi son discours :

CCII^e^ NUIT.

Après que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avait de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit, en lui disant: Tenez, portez-la promptement au prince de Perse et repassez par ici, afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien.

La confidente prit la lettre et la porta au prince qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse qui contenait ces paroles:

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIHAR.

« Votre précieuse lettre produit en moi un grand effet, mais pas si grand que je le souhaiterais. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas! quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connaissez ces maux, et vous savez qu'il n'y a que votre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le temps que j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé? Qu'il me paraît éloigné! où plutôt faut-il nous flatter que nous le pourrons voir? Vous me commandez de me conserver: je vous obéirai, puisque j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne suivre que la vôtre. Adieu! »

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant: Je vais, seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avait pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la

vit arriver avec un air qui marquait combien elle était satisfaite. Votre seule vue, lui dit-il, me fait connaître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. — Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendait avec impatience. Je lui remis la lettre du prince; elle la lut les larmes dans les yeux; et quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle allait s'abandonner à ses chagrins ordinaires : Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif qui vous avait fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse et à elle, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. Ah! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons nous pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez! Je veux le connaître, le voir pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, et le remercier d'une générosité inouie envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir et je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain et de me l'amener. C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassa le joaillier. Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avait auprès du calife, lui donnait entrée partout, et les officiers qui le connaissaient le laissaient aller et venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserais-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourraient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger.

La confidente tâcha de rassurer le joaillier : Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle; vous de qui elle attend des services si considérables. Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose se sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte était mal fondée.

Le joaillier se rendit aux discours de la confidente et se leva pour la suivre; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'était tellement emparée de lui, que tout le corps lui tremblait. Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir, et il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même : cela étant ainsi, seigneur, ne sortez pas; je suis assurée que vous ne serez pas longtemps sans la voir arriver. La confidente l'avait bien prévu; elle n'eut pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle était un peu fatiguée du chemin qu'elle avait fait, elle se dévoila et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connaître que le prince de Perse était excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux et lui dit : Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâce au ciel de nous avoir aussitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit à cause du jour qu'elle vit paraître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

CCIII[e] NUIT.

Schemselnihar dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier; après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant: Je vous attendais avec impatience; l'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse; mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoique me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre. Le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'était mon appui : J'ai tout perdu en le perdant. Je pouvais me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avait auprès de Schemselnihar.

A ces mots que le prince prononça avec tant de vivacité qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends, et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. A ce discours le prince se tut et lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar; vous savez par expérience, que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. Comme le joaillier achevait ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'était déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher : tout ce que vous ferez sera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le prince eut remercié le joaillier du zèle qu'il lui faisait paraître, le joaillier se retira chez lui, où dès le lendemain matin la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avait fait espérer au prince de Perse, qu'il pourrait voir bientôt Schemselnihar. — Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison serait assez commode pour cette entrevue. — Je pourrais bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il est que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps.

Effectivement elle fut fort diligente. Elle ne tarda pas à revenir et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manquerait pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même temps elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'était pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devaient se renconter, afin qu'elle sût où elle était et qu'elle y pût amener sa maîtresse; et dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des coussins fort riches et d'autres meubles, dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il y eut mis toute chose en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le joaillier lui dit, qu'il le venait prendre pour le conduire à la maison qu'il avait préparée pour le recevoir lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique et sortit sans suite avec le joaillier qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas longtemps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché, avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa, se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étaient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le joaillier, la confidente et les deux autres esclaves en pleurèrent.

Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier, s'il n'avait pas un luth ou quelqu'autre instrument. Le joaillier, qui avait eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvait lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder et ensuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CCIV[e] NUIT.

Dans le temps que Schemselnihar charmait le prince de Perse, en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composait sur-le-champ, on entendit un grand bruit, et aussitôt un esclave, que le joaillier avait amené avec lui, parut tout effrayé et vint dire qu'on enfonçait la porte; qu'il avait demandé qui c'était, mais qu'au lieu de répondre on avait redoublé les coups. Le joaillier alarmé quitta Schemselnihar et le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il était déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de bayonnettes et de sabres qui avaient enfoncé la porte et venaient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, et sans en être aperçu il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvait pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même et prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison et alla se réfugier chez un voisin qui n'était pas encore couché, ne doutant point que cette violence ne se fît par ordre du calife qui avait sans doute été informé du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'était sauvé, il entendait le grand bruit que l'on faisait dans la sienne, et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors comme il lui semblait que tout y était tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre, et muni de cette arme il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il était. Il reconnut à la voix que c'était son esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? — Seigneur, je me suis caché dans un coin de la cour et j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison, ce sont des voleurs qui ces jours passés en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici et qu'elle ne leur ait donné dans la vue.

Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison et vit en effet que les voleurs avaient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avait reçu Schemselnihar et son amant, qu'ils avaient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y avaient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé : O ciel! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que les voleurs ont forcé ma maison et dérobé ce qu'ils m'avaient si généreusement prêté! Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue et je servirai de victime à sa colère. L'esclave qui lui était fort affectionné tâcha de le consoler. A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves; le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seule la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour; et ils n'ignorent pas que, malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût, le joaillier fit racommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avait été

forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave en faisant de tristes réflexions sur ce qui était arrivé. Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi, il avait prévu ce malheur, où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie.

A peine était-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville et attira chez lui une foule d'amis et de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner la douleur de cet accident, étaient curieux d'en connaître le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquaient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parlait de Schemselnihar ni du prince de Perse, ce qui lui fit croire qu'ils étaient chez eux; ou qu'ils devaient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il était environ midi, lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avait à la porte un homme qu'il ne connaissait pas, qui demandait à lui parler. Le joaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva et alla lui parler à la porte. Quoique vous ne me connaissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connaître, et je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le joaillier, à ces paroles, le pria d'entrer. Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. — Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'ai une autre maison que celle-ci? — Je le sais, repartit l'inconnu, vous n'avez seulement qu'à me suivre et ne craignez rien; j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le joaillier partit aussitôt avec lui, et après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils allaient avait été volée, il lui dit qu'elle n'était pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte était à moitié brisée: Passons outre, dit-il au joaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. En disant cela, ils continuèrent de marcher et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avait fait, et chagrin de voir que la nuit s'approchait et que l'inconnu marchait toujours sans lui dire où il prétendait le mener, commençait à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisait au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avait été de sa vie, et après lui voir fait traverser je ne sais combien de rues détournées; il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer et le conduisit dans une chambre où il y avait dix autres hommes qui n'étaient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avait amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir, ce qu'il fit. Il en avait grand besoin, car il n'était pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si longtemps, la frayeur dont il était saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui aurait pas permis de demeurer debout. Comme ils attendaient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à faire la même chose et à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savait à qui il parlait? il répondit que non, et qu'il ignorait même le quartier et le lieu où il était. Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils et ne nous déguisez rien. Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit: Mes seigneurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? — Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme et la jeune dame qui étaient chez vous hier au soir nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parlait aux voleurs qui avait forcé et pillé sa maison: Mes seigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame, ne pourriez-vous pas m'en dire des nouvelles?

Scheherazade en cet endroit s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paraissait, et elle demeura dans le silence. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours:

CCV^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, sur la demande que le joaillier

fit aux voleurs s'ils ne pouvaient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : N'en soyez pas en peine, reprirent-ils, ils sont en lieu de sûreté et ils se portent bien. En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets et ils l'assurèrent qu'ils y étaient chacun séparément. Ils nous ont appris, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connaissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toute sorte de bons traitemens, et personne de nous ne voudrait leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous.

Le joaillier, rassuré par ce discours et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avaient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, il les flatta et leur donna mille bénédictions. Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connaissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé, et s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger. Vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferais pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux autres personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée.

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confidence entière de ce qu'il avait à leur révéler, qui ne pouvait produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvait le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avait procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venaient d'entendre. Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar ? Le joaillier leur jura que rien n'était plus vrai que ce qu'il leur avait dit, et il ajouta qu'ils ne devaient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connaître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent aussitôt se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar, l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne leur serait rien arrivé de ce qui s'était passé s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. Ils revinrent au joaillier. Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé de chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition : nous vous prions de vous contenter de l'argenterie, que nous allons vous remettre entre les mains.

Le joaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisait. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent, de même qu'au joaillier, qu'ils allaient les remener en un lieu d'où ils pourraient se retirer chacun chez soi ; mais qu'auparavant ils voulaient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auraient pu se fier à leur seule parole ; mais, puisqu'ils le souhaitaient, qu'ils juraient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier, inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étaient devenues. Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle ; je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, fit passer l'eau et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons.

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien. Ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un ba-

teau, s'embarquèrent avec eux et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier se débarquaient, on entendit un grand bruit du guet à cheval, qui accourait, et il arriva dans le moment que le bateau ne faisait que de déborder et qu'il repassait les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier d'où ils venaient si tard et qui ils étaient. Comme ils étaient saisis de frayeur et que d'ailleurs ils craignaient de dire quelque chose qui leur fît tort, ils demeurèrent interdits. Il fallait parler cependant : c'est ce que fit le joaillier, qui avait l'esprit un peu plus libre. Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer, premièrement, que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, et qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs, qui forcèrent, la dernière nuit, la maison où nous étions. Ils la pillèrent et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avaient fait, que voici. Et en disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portait.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier; il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre. Dites-nous au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connaissez et en quel quartier vous demeurez?

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savaient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté : elle tira le commandant à part, et elle ne lui eut pas plus tôt parlé qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre, avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devaient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étaient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avaient été donnés et au joaillier, leur dit qu'il mènerait le joaillier chez lui et leur nomma le quartier où il demeurait. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avait donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on allait les mettre au corps de garde pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'était pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avaient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse, qui était assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués qu'à peine ils pouvaient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse était d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui était arrivé à lui et Schemselnihar, et qui lui ôtait désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupaient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui était arrivé au prince, dont l'absence les avait mis dans une inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, et se tut, à cause du jour dont la clarté commençait à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVI[e] NUIT.

Sire, je disais hier à votre majesté que pendant que l'on était occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avaient demandé au joaillier ce qui était arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avait garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenait pas de savoir, leur répondit que la chose était très extraordinaire; mais que ce n'était pas le temps d'en faire le récit, et qu'il valait mieux songer à secourir le prince. Par bonheur le prince de Perse revint à lui en ce moment, et ceux qui lui avaient fait cette de-

mande avec empressement, s'écartèrent, et demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avait pas duré plus longtemps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connaissance, il demeura néanmoins dans une si grande faiblesse, qu'il ne pouvait ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondait que par signes, même à ses parens qui lui parlaient. Il était encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui tendant la main : et comme il vit qu'il était chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoient rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre, et de le porter chez lui.

On avait attendu le joaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en était sorti avec l'homme qui l'était venu demander, et que l'on ne connaissait pas : et l'on n'avait pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelqu'autre affaire pire que la première, dès que le temps qu'il devait être revenu, fut passé. Sa femme, ses enfans, et ses domestiques en étaient dans de grandes alarmes, et ils en pleuraient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir ; mais ils furent troublés de ce qu'il était extrêmement changé, depuis le peu de temps qu'ils ne l'avaient vu. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avait passée dans de grandes frayeurs et sans dormir, étaient la cause de ce changement qui l'avait rendu à peine reconnaissable. Comme il se sentait lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes, à qui il avait commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier, qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteraient s'il sortait pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez longtemps. Comme il se levait pour prendre congé de son ami, et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisait signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'était bien douté qu'elle le ferait, parce que le lieu où il était n'était pas commode à s'entretenir avec elle. Comme il marchait un peu vite, la confidente, qui ne pouvait le suivre du même pas, lui criait de temps en temps de l'attendre. Il l'entendait bien ; mais après ce qui lui était arrivé, il ne voulait pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût, ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savait dans Bagdad qu'elle appartenait à cette favorite, et qu'elle faisait toutes ses emplettes. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui était peu fréquentée, et où il savait bien qu'il n'y aurait personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoin.

Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avaient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, et leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardait leur propre personne.

Le joaillier voulait que la confidente commençât par lui raconter comment elle avait échappé avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avait vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui était arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez d'apprendre de moi : Apprenez-moi, je vous prie à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paraître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai sans les bien examiner, que c'étaient les soldats de la garde du calife, que le calife avait été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avait envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse, et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur-le-champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étaient le prince de Perse et Schemselnihar, et les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et chez qui nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avait fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, et d'autant plus affligées, que nous ne savions quel aurait été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres fem-

mes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle était demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devait nous envoyer appeler pour aller la reprendre, quand elle voudrait revenir, et elles se contentèrent de cette excuse.

Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve, qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller de côté et d'autre le long du fleuve, voir s'il n'apercevrait pas une dame, et s'il la rencontrait de l'amener.

J'attendis son retour avec les deux esclaves, qui étaient dans la même peine que moi, et il était déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à se lever, et à se débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir, et de ce qu'elle était retrouvée, que je ne puis exprimer.

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVII[e] NUIT.

Sire, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontait au joaillier ce qui lui était arrivé depuis qu'ils ne s'étaient vus, et les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais : elle poursuivit ainsi :

Je donnai, dit-elle, la main à Schemselnihar, pour l'aider à mettre pied à terre. Ella avait grand besoin de ce secours ; car elle ne pouvait presque se soutenir. Quand elle se fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquait son affliction, d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avaient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir, et après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse, et je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier, et je fermai la porte.

Je rejoignis Schemselnihar, qu'elle n'était pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la deshabillâmes, et nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'âme tout le reste de la nuit.

Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir ; mais je leur dis qu'elle était revenue extrêmement fatiguée et qu'elle avait besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes et moi, tout le secours que nous pûmes imaginer et qu'elle pouvait attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, et nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçus que le vin que nous lui donnions de temps en temps, lui faisait reprendre des forces. A force de prières enfin nous vainquîmes son opiniâtreté et nous l'obligeâmes de manger.

Lorsque je vis qu'elle était en état de parler, (car elle n'avait fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors) je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avait échappé des mains des voleurs. Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction ! Plût à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver ! mes maux seraient finis, et je ne vis que pour souffrir davantage.

Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

Écoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyais n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre et le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse et moi, et je ne regrettais pas ma mort, dans la pensée que je devais mourir avec lui. Au lieu de se jetter sur nous pour nous percer le cœur comme je m'y attendais, deux furent commandés pour nous garder, et les autres cependant firent des ballots de tout ce qu'il y avait dans la chambre et dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé et qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs

épaules, ils sortirent et nous emmenèrent avec eux.

Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnaient me demanda qui j'étais ; et je lui dis que j'étais danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il était bourgeois.

Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi, et après avoir considéré mon habillement et les riches joyaux dont j'étais parée, ils se doutèrent que j'avais déguisé ma qualité. Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils, dites-nous au vrai qui vous êtes?

Comme ils virent que je ne répondais rien : Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi? nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils desiraient de savoir. Il leur dit seulement qu'il était venu voir le joaillier, qu'il nomma, et se divertir avec lui, et que la maison où ils nous avaient trouvés lui appartenait.

Je connais ce joaillier, dit aussitôt un des voleurs qui paraissait avoir de l'autorité parmi eux ; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien, et je sais qu'il a une autre maison, je me charge de le faire venir demain : nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort.

Le joaillier fut amené le lendemain, et comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, et je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui était dans un autre endroit, et ils me protestèrent qu'ils n'auraient pas forcé la maison où ils nous avaient trouvés, s'ils eussent su qu'elle appartenait au joaillier Ils nous prirent aussitôt le prince de Perse, le joaillier et moi, et ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve : ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté ; mais nous ne fûmes pas débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

Je pris le commandant à part, je me nommai et lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassaient de leur côté, m'avaient arrêtée et emmenée chez eux ; que je leur avais dit qui j'étais et qu'en me relâchant ils avaient fait la même grâce, à ma considération, aux deux personnes qu'il voyait, après les avoir assurés qu'ils étaient de ma connaissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur, et après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avait de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux et me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus, qui m'ont escortée jusqu'ici : pour ce qui est du prince de Perse et du joaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner et les conduire en sûreté jusque chez eux.

J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant et en fondant en larmes, qu'il ne leur sera pas arrivé de mal depuis notre séparation et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le joaillier, qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse.

Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai sur le dernier ordre qu'elle venait de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venait d'essuyer et dont elle n'avait échappé que par un miracle. Ne me répliquez pas, reprit-elle, et faites ce que je vous commande.

Je fus contrainte de me taire et je suis venue pour lui obéir ; j'ai été chez vous, où je ne vous ai pas trouvé, et dans l'incertitude si je vous trouverais où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse, mais je n'ai osé l'entreprendre ; j'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connaissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.

Scheherazade s'aperçut que le jour paraissait, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante et dit au sultan des Indes.

CCVIII^e NUIT.

Sire, la confidente revint joindre le joaillier

dans la mosquée où elle l'avait laissé, et en lui donnant les deux bourses : Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis. Il y en a, reprit le joaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserais refuser la grâce qu'une dame si honnête et si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente qu'elle viendrait le trouver à la maison où elle l'avait vu la première fois, lorsqu'elle aurait quelque chose à lui commander de la part de Schemselnihar, et apprendre des nouvelles du prince de Perse, après quoi ils se séparèrent.

Le joaillier retourna chez lui, bien satisfait, non-seulement de ce qu'il avait de quoi satisfaire ses amis pleinement; mais qu'il voyait même que personne ne savait à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avait été pillée. Il est vrai qu'il avait déclaré la chose aux voleurs; mais il avait confiance en leur secret. Ils n'avaient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde, pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avaient obligé, et il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler son autre maison fort proprement, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avait échappé, et sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince, qui reçurent le joaillier, lui dirent qu'il arrivait bien à propos; que le prince, depuis qu'il ne l'avait vu, était dans un état qui donnait tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'on ne pouvait tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, et il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, et dans un état qui lui fit compassion : il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le joaillier lui parlait, il ouvrit les yeux, et le regarda d'une manière qui lui fit connaître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avait eu depuis la première fois qu'il avait vu Schemselnihar : il lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit d'une voix faible qu'il lui était bien obligé de la peine qu'il prenait de venir voir un prince aussi malheureux et aussi affligé qu'il l'était.

Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir; je voudrais bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre, eussent eu un meilleur succès : parlons plutôt de votre santé; dans l'état où je vous vois je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire.

Les gens qui étaient près du prince leur maître prirent cette occasion pour dire au joaillier, qu'ils avaient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose, qu'il ne s'aidait pas, et qu'il y avait longtemps qu'il n'avait rien pris. Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture, et d'en prendre, il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse eut mangé plus amplement qu'il n'eût encore fait, par la persuation du joaillier, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui; et lorsqu'ils furent sortis : Avec le malheur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi : il est juste que je songe à vous en récompenser : mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire, si vous n'avez rien appris de Schemselnihar, depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le joaillier, instruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il savait de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle avait été depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'elle se trouva mieux, et qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du joaillier que par des soupirs et par des larmes : ensuite il se fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, et alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier.

Le joaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisait; mais quoi qu'il lui représentât que Schemselnihar lui avait déjà envoyé plus qu'il n'avait eu besoin pour remplacer ce que ses amis avaient perdu,

il voulut néanmoins être obéi. De la sorte, le joaillier fut obligé de lui témoigner combien il était confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvait assez l'en remercier. Il voulait prendre congé : mais le prince le pria de rester, et ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le joaillier vit encore le prince de Perse avant de se retirer, et le prince le fit asseoir près de lui. Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle : s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre : vous comprenez que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus que de songer à la mort : je me la serais déjà donnée, si ma religion ne me défendait d'être homicide de moi-même : mais il n'est pas besoin que je la prévienne, je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. Il se tut à ses paroles, avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots et des larmes, qu'il laissa couler en abondance.

Le joaillier, qui ne savait pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, et en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignait que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il était à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. Je vous laisse aller, lui dit le prince; et si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar, que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir, et jusque dans le tombeau.

Le joaillier revint chez lui, et y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après; mais toute en pleurs, et dans un grand désordre. Le joaillier alarmé lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

Schemselnihar, le prince de Perse, vous, et moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Ecoutez la triste nouvelle que j'appris hier en rentrant au palais après vous avoir quittée.

Schemselnihar avait fait châtier, pour quelque faute, une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte, elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite.

Ce n'est pas tout, l'autre esclave sa compagne a fui aussi, et s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques, qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober, et de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret.

Le jour dont on voyait déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCIX^e^ NUIT.

Sire, la confidente ajouta à ce qu'elle venait de dire au joaillier, qu'il était bon qu'il allât trouver le prince de Perse sans perdre de temps et l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tînt prêt à tout évènement, et qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'aurait pu lui répondre le joaillier dans l'état où il se trouvait ? Il demeura immobile et comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressait : il se fit violence, et alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquait déjà la méchante nouvelle qu'il venait lui annoncer : Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance et de courage, et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie.

Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, et ne me faites pas languir ? je suis prêt de mourir s'il en est besoin.

Le joaillier lui raconta ce qu'il venait d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement : le temps

est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur et de frayeur. Il se recueillit, et demanda au joaillier, quelle résolution il lui conseillait de prendre dans une conjoncture où il n'y avait pas un moment dont il ne dût profiter. Il n'y en a pas d'autre, repartit le joaillier, que de monter à cheval au plus tôt, et de prendre le chemin d'Anbar[1], pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, et souffrez que je me sauve avec vous.

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent et des pierreries, et après avoir pris congé de sa mère, il partit et s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le joaillier, et les gens qu'il avait choisis.

Ils marchèrent le reste du jour, et toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain, que fatigués d'une si longue traite, et que leurs chevaux n'en pouvant plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avaient presque pas eu le temps de respirer, qu'ils se virent assaillis tout-à-coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très-courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier de mettre les armes bas, et de s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie: mais après qu'ils se furent saisis des chevaux et du bagage, ils les dépouillèrent, et en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés: eh bien, dit le prince désolé au joaillier; que dites-vous de notre aventure et de l'état où nous voilà? Ne vaudrait-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, et que j'y eusse attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir?

Prince, reprit le joaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu: il lui plaît de nous éprouver par affliction sur affliction. C'est à nous de n'en pas murmurer, et de recevoir ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage, et cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur.

Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse; il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment où nous parlons, Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. Le joaillier le persuada enfin à force de prières. Ils marchèrent quelque temps et ils rencontrèrent une mosquée qui était ouverte, où ils entrèrent, et passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière, et quand il eut achevé, il aperçut en se retournant le prince de Perse et le joaillier qui étaient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connaître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers.

Le joaillier prit la parole: — Vous ne vous trompez pas, répondit-il, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours; mais nous ne savons à qui nous adresser. — Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le joaillier se tourna du côté du prince de Perse et lui dit à l'oreille: Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connaît pas et nous avons à craindre que quelque autre ne vienne et ne nous connaisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. — Vous êtes le maître, reprit le prince, et je consens à tout ce que vous voudrez.

L'homme, qui vit que le joaillier et le prince de Perse consultaient ensemble, s'imagina qu'ils faisaient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avait faite. Il leur demanda quelle était leur résolution. — Nous sommes prêts de vous suivre, répondit le joaillier; ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nus et que nous avons honte de paraître en cet état.

Par bonheur l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Il n'y furent pas plutôt arrivés que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre, et comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger et

[1] Anbar était une ville sur le Tigre, vingt lieues au-dessous de Bagdad. (*Galland.*)

qu'ils seraient bien aise d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas, surtout le prince de Perse, qui était dans une langueur et dans un abattement qui fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour, et sur le soir, comme il savait qu'ils avaient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'aperçut que ce prince avait la respiration forte et véhémente, et cela lui fit comprendre qu'il n'avait plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, et le prince lui dit : C'en est fait, comme vous le voyez, et je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction et je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère qui m'a toujours aimé tendrement et pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux et de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, et priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes et qu'elle m'y assiste de ses prières. Il n'oublia pas l'hôte de la maison, il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avait fait, et après lui avoir demandé en grâce, de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui, jusqu'à ce qu'on vint l'enlever, il expira.

Scheherazade en était en cet endroit, lorsqu'elle s'aperçut que le jour paraissait. Elle cessa de parler et elle reprit son discours la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCX^e^ NUIT.

Sire, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse, qui venait à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui, et changer d'habit à son arrivée, et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince, qu'il souhaitait de lui parler, et l'on ne fut pas longtemps à l'introduire dans une salle où elle était avec plusieurs de ses femmes. Madame, lui dit le joaillier, d'un air et d'un ton qui marquaient la fâcheuse nouvelle qu'il avait à lui annoncer : Dieu vous conserve et vous comble de ses bontés. Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plaît...

La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage : Ah ! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils. Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui, mêlés avec ceux de ses femmes, renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle se tourmenta et s'affligea longtemps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avait à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs et ses gémissemens, et elle le pria de continuer, et de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit, et quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avait pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire, dans les derniers momens de sa vie. Il lui assura qu'il n'avait pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avait souhaitée était qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes, et de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le joaillier, qui avait été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste et les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchait recueilli en lui-même, une femme se présenta et s'arrêta devant lui. Il leva les yeux et vit que c'était la confidente de Schemselnihar, qui était habillée de noir et qui pleurait. Il renouvela ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, et il continua de marcher jusques chez lui, où la confidente le suivit et entra avec lui.

Ils s'assirent, et le joaillier, en prenant la parole le premier, demanda à la confidente, avec un grand soupir, si elle avait déjà appris la mort du prince de Perse et si c'était lui qu'elle pleurait. Hélas ! non, s'écria-t-elle ; quoi ! ce prince si charmant est mort : il n'a pas vécu longtemps après sa chère Schemselnihar. Belles âmes, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de

pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étaient un empêchement à vos souhaits, et le ciel vous en a délivrés pour vous unir.

Le joaillier, qui ne savait rien de la mort de Schemselnihar et qui n'avait pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parlait était habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemselnihar est morte ! s'écria-t-il. — Elle est morte ! reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, et c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières, et elles méritent que vous les sachiez ; mais, avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar, ma chère et respectable maîtresse.

Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandait, et dès qu'il lui eut raconté le tout jusqu'au départ de la mère du prince de Perse, qui venait de se mettre en chemin elle-même pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avait fait venir Schemselnihar à son palais : il était vrai, comme nous avions tout sujet de nous le persuader, que le calife avait été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse par les deux esclaves qu'il avait interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout, il ne songea pas un moment au prince de Perse : il plaignit seulement Schemselnihar, et il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avait donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose après la manière toute extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

Le calife la reçut avec un visage ouvert, et quand il eut remarqué la tristesse dont elle était accablée, qui cependant ne diminuait rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur) : Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paraissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée ; vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, et ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie et disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable et de divertissant à votre ordinaire. Il lui dit plusieurs autres choses très-obligeantes et il la fit entrer dans un appartement magnifique près du sien, où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemselnihar fut très-sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne ; mais plus elle connaissait combien elle était obligée au calife, plus elle était pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse, sans qui elle ne pouvait plus vivre.

Cette entrevue du calife et de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étais venue vous parler, et j'en ai appris les particularités de mes compagnes, qui étaient présentes ; mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar et je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit, et comme elle se douta que je venais de chez vous, elle me fit approcher, et sans que personne m'entendît : Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre ; je sens bien que ce sera le dernier. Elle n'en dit pas davantage, et je n'étais pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchaient, et l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'était qu'évanouie, et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir, mais elle ne revint pas, et voilà de quelle manière nous la perdîmes.

Le calife l'honora de ses larmes, qu'il ne put retenir, et, avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près

du corps; je le lavai et l'ensevelis moi-même en le baignant de mes larmes, et le lendemain elle fut enterrée, par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il lui avait déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avait choisi elle-même. Puisque vous me dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince à Bagdad, je suis résolue de faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau.

Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. Vous n'y songez pas, reprit-il, jamais le calife ne le souffrira. — Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente, elle ne l'est pas, et vous en conviendrez vous-même quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune suffisante pour subsister, et qu'il m'a chargée du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs, le calife, qui n'ignore pas les amours du prince et de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. Le joaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en arrivant quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accourait de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin, et lorsqu'il eut fait sa prière : Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier, vous et moi, ce que nous savons des amours de l'un et de l'autre, et particulièrement de la mort du prince de Perse, arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. La chose réussit, et le jour que l'on sut que le corps devait arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville, où elle se présenta à la mère du prince et la supplia, au nom de toute la ville, qui le souhaitait ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans, qui n'avaient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort depuis qu'ils avaient commencé de s'aimer, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit, et le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, et mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là, tous les habitans de Bagdad et même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau et d'y aller faire leurs prières.

C'est, sire, dit ici Scheherazade, qui s'aperçut en même temps qu'il était jour, ce que j'avais à raconter à votre majesté des amours de la belle Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid, et de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perse.

Quand Dinazarde vit que la sultane sa sœur avait cessé de parler, elle la remercia le plus obligeamment du monde du plaisir qu'elle lui avait fait par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman [1], que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut, et le sultan, qui ne put encore se résoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

CCXI^e NUIT.

Le lendemain avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinarzade, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avait promis, et dit :

HISTOIRE DES AMOURS DE CAMARALZAMAN, PRINCE DE L'ILE DES ENFANS DE KHALÉDAN, ET DE BADOURE, PRINCESSE DE LA CHINE.

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y avait dans la vaste mer une île que l'on appelle l'île des enfans de Khalédan. Cette île est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très-puissant. Autrefois elle était gouvernée par un roi nommé [2] Schahzaman, qui avait quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, et soixante concubines.

[1] C'est, en arabe, la lune du temps ou la lune du siècle. (*Galland.*)

[2] C'est-à-dire, en persien, roi du temps ou roi du siècle. (*Galland.*)

Schahzaman s'estimait le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité et la prospérité de son règne. Une seule chose troublait son bonheur, c'est qu'il était déjà avancé en âge et qu'il n'avait pas d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savait à quoi attribuer cette stérilité, et dans son affliction, il regardait comme le plus grand malheur qui pût lui arriver de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula longtemps le chagrin cuisant qui le tourmentait, et il souffrait d'autant plus, qu'il se faisait de violence pour ne pas faire paraître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence, et un jour, après qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savait pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendait des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle aurait bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment ; mais j'avoue que mon expérience et mes connaissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins : au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnaissions sa toute-puissance et que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis serait que votre majesté leur fît des aumônes et les exhortât de joindre leurs prières aux vôtres : peut-être que, dans le grand nombre, il s'en trouvera quelqu'un assez pur et assez agréable à Dieu pour obtenir qu'il exauce vos vœux.

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia son grand visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu. Il fit même venir les supérieurs, et après qu'il les eut régalés d'un festin frugal, il leur déclara son intention et les pria d'en avertir les dévots qui étaient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désirait et cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de grâces, il envoya de nouvelles aumônes aux communautés des musulmans dévots, dignes de sa grandeur et de sa puissance, et l'on célébra la naissance du prince, non-seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté qu'il lui donnale nom de Camaralzaman, *lune du siècle.*

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables, et dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman, son père, lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité trouvèrent en lui un esprit aisé, docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le règlement de ses mœurs que pour les connaissances qu'un prince comme lui devait avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices et il s'en acquittait avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charmait tout le le monde et particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimait avec tendresse et qui lui en donnait tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand visir. Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu de lui abandonner le gouvernement et de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. Il y a longtemps que je travaille et j'ai besoin de repos.

Le grand visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auraient pu le dissuader d'exécuter sa résolution : il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté avec beaucoup de raison ; mais, pour y remédier, ne jugerait-elle pas plus à propos de le marier auparavant : le

mariage attache et empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Avec cela votre majesté lui donnerait entrée dans ses conseils, où il apprendrait peu à peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avait toujours vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui était ordinaire, il le salua avec un grand respect et s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler? — Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusque dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. — Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble?

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent, la sueur lui en montait même au visage et il ne savait que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : Sire, je vous supplie de me pardonner si je parais interdit à la déclaration que votre majesté me fait : je ne m'y attendais pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien; mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs, de leurs fourberies, de leurs méchancetés et de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment : je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi.

Scheherazade voulait poursuivre, mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'était aperçu que le jour paraissait, sortait du lit, et cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante et lui dit :

CCXII^e NUIT.

Sire, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance ni user du pouvoir paternel. Il se contenta de lui dire : Je ne veux pas vous contraindre là-dessus; je vous donne le temps d'y penser et de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous et dans les enfans qui doivent sortir de vous.

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, et lui donna d'ailleurs tous les sujets d'être content qu'il pouvait désirer. Au bout d'un an il le prit en particulier. Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avais de vous marier dès l'année passée? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance, et voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction?

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, et il n'hésita pas longtemps à répondre en ces termes, avec fermeté: Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devais; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, et ce que j'entends dire chaque jour de leurs malices, sont les motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi votre majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. Il en demeura là et quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman aurait eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venait de lui parler, et à ne l'en pas faire repentir. Mais il le chérissait et il voulait employer

toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venait de lui donner. J'ai suivi votre conseil, lui dit-il, mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'était la première fois que je lui en parlai, et il s'en est expliqué en des termes si hardis que j'ai eu besoin de ma raison et de toute ma modération pour ne pas me mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

—Sire, reprit le grand visir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience: peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie. Mais votre majesté n'aura en rien à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation si elle juge à propos de donner une autre année au prince à se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors, quand l'année sera expirée, il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil qu'il est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorerez de votre présence.

Le sultan, qui désirait si passionnément de voir le prince son fils marié que les momens d'un si long délai lui paraissaient des années, eut bien de la peine à se résoudre d'attendre si longtemps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand visir, qu'il ne pouvait désapprouver.

Le jour, qui avait déjà commencé de paraître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXII^e^ NUIT.

Sire, après que le grand visir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avait longtemps qu'il avait témoigné l'ardent désir qu'il avait de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venait de le refuser une seconde fois, et marqué l'indulgence qu'il voulait bien avoir encore pour lui par le conseil de son grand visir: Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez et qu'il vous écoute plus familièrement. Je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement et de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son opiniâtreté il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serais très-fâché et qui le feraient repentir lui-même de m'avoir désobéi.

Fatime, c'était ainsi que s'appelait la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle était informée du nouveau refus de se marier qu'il avait fait au sultan son père, et combien elle était fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire. Je craindrais trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connut par cette réponse que la plaie était trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Longtemps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autre que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus faible ni moins raisonnable. Je ne veux point prendre la défense des méchantes femmes, il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé! mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, et que je ne veux pas excuser. Mais, que ne faites-vous attention à tant de monarques, tant de sultans et tant d'autres princes particuliers dont les tyrannies, les barbaries et les cruautés font horreur, à les lire dans les histoires que j'ai lues comme vous. Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans et

de ces barbares. Et les femmes honnêtes et sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ?

— Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces et de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté.

Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience. Quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand bonheur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté. Qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait, qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ; que son entretien ne sera que des choses solides et non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens et de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens ; en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, et qu'elle n'épuisera pas tout un état pour ses dépenses frivoles, en habits, en pierreries, en bijoux et en magnificence folle et mal entendue ?

Comme vous le voyez, madame, voilà sur un seul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite et si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes pour ne pas désister de mon sentiment non plus que de ma résolution.

— Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire. Je prétendais cependant vous y répondre et vous fermer la bouche en un mot. — Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince: j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse.

— Je voulais dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine pas l'état.

— Eh ! madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince d'être contraint d'en venir à cette extrémité ! Ne vaut-il pas beaucoup mieux pour sa gloire et pour son repos qu'il ne s'y expose pas ?

— Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race qui ont régné si glorieusement dans les îles des enfans de Khalédan.

— Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrais avant lui, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherai de me rendre tel que ses prédécesseurs et que celui par où elle a commencé.

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, et il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter par d'autres raisons auxquelles elle ne savait que répondre, et il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, et au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le premier visir, les autres visirs, les principaux officiers de la couronne et les généraux d'armée étaient assemblés, le sultan prit la parole et dit au prince : Mon fils, il y a longtemps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je désirais de vous voir marié, et j'attendais de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandait rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé : c'est que le bien de mes états l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que, selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois.

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue ou plutôt avec tant d'empor-

tement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnait en plein conseil, s'écria : Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! Il le fit arrêter par les huissiers, et conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis longtemps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres et un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se lava, il fit sa prière, et après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran, avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe, qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

Dans cette tour il y avait un puits qui servait de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il était environ minuit lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits, pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porterait. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, et sans s'arrêter à l'esclave qui était couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira, et elle fut plus surprise qu'auparavant de voir que quelqu'un y était couché.

Le prince Camaralzaman avait le visage à demi couvert sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable, qu'elle avait souvent parcourue. Quel éclat ! dit-elle en elle-même, ou plutôt, quel prodige de beauté ne doit-ce pas être lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est ? Car elle avait déjà appris de ses nouvelles, et elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvait se lasser d'admirer le prince Camaralzaman ; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue et au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle était auparavant, et prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes, qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant elle connut que c'était un génie qui faisait ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu : car, pour Maimoune, elle était de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnaître depuis ce temps-là[1].

Le génie, qui se nommait Danhasch et qui était fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connaissait qu'elle avait une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il aurait bien voulu éviter sa rencontre, mais il se trouva si près d'elle qu'il fallait se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : brave Maimoune, lui dit-il d'un ton suppliant, jurez-moi par le grand nom de Dieu, que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

—Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire ? Je ne te crains pas : je veux bien t'accorder cette grâce, et je te fais le serment que tu demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit. — Belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant à cause de la clarté du jour, qui se faisait voir. Elle cessa de parler, et la nuit suivante, elle continua en ces termes :

CCXIII^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit et dit à Maimoune : Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières îles de cet hémisphère... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui tremblait de peur à la présence de cette fée et qui avait de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner et de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes ?

— Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, et que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait ? Prens bien garde seulement de ne me rien dire

[1] Voyez ci-dessus p. 25.

qui ne soit vrai : autrement je te couperai les ailes et te traiterai comme tu le mérites.

Danhasch, un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai ; ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine, d'où je viens, est un des plus grands et des plus puissans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières îles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti, ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun et d'une si grande longueur qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, et ils sont en si grande abondance qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucle sur sa tête. Au-dessous de ces cheveux elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, et d'une forme admirable ; les yeux noirs à fleur de tête, brillans et pleins de feu ; le nez ni trop long ni trop court ; la bouche petite et vermeille ; les dents sont comme deux fils de perles qui surpassent les plus belles en blancheur, et quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce et agréable, et elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit. Le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette faible ébauche, enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connaîtrait pas bien le roi père de cette princesse jugerait, aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtresse la plus chérie ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser lui a fait inventer et exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avait résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais, à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

Le premier palais est de cristal de roche ; le second, de bronze ; le troisième, de fin acier ; le quatrième, d'une autre sorte de bronze plus précieux que le premier et que l'acier ; le cinquième, de pierre de touche ; le sixième, d'argent, et le septième, d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié, dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à perte de vue, où le soleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour, enfin, a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse, les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne voulait marier la princesse que de son consentement, et que la princesse n'agréait aucun des partis qu'on lui proposait, si les ambassadeurs se retiraient peu satisfaits quant au sujet de leur ambassade, ils partaient au moins très-contens des civilités et des honneurs qu'ils avaient reçus.

Sire, disait la princesse au roi de la Chine, vous voulez me marier et vous croyez par là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée et je vous en suis très-obligée. Mais où pourrais-je trouver ailleurs que près de votre majesté des palais si superbes et des jardins si délicieux ? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien et qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverais en aucun autre endroit du monde, à quelque époux que je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, et je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que tous ceux qui s'étaient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille et lui exagéra combien il lui serait avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa ; mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devait au roi son père. Sire,

lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage; ni d'aucun autre, sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein et me délivrerai de vos importunités.

Le roi de la Chine, extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : Ma fille, vous êtes une folle et je vous traiterai en folle. En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un des sept palais, et ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie et la servir, dont la principale était sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avaient envoyés des ambassades ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle était pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour que s'il y avait quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avait qu'à venir et qu'il la lui donnerait pour femme en récompense.

Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, et je ne manque pas d'aller réglément chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serais bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure, elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt de vous servir de guide vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire, qui durèrent longtemps, et Danhasch, qui ne savait à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : Bon! bon! lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyais que tu allais me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse. Eh! fi! fi! que dirais-tu donc, maudit, si tu avais vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, et que j'aime autant qu'il le mérite? Vraiment c'est bien autre chose, tu en deviendrais fou.

Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserais-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez? — Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à la princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père voulait le marier à toute force. Après de longues et de grandes importunités, il a déclaré franc et net qu'il n'en ferait rien. C'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour, où je fais ma demeure et où je viens l'admirer.

—Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche de la beauté de ma princesse. — Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune, je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. — Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch : le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, et de me montrer ensuite votre prince.

—Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune, il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un et l'autre : c'est d'apporter ta princesse et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi et à toi, de les comparer ensemble et de vider notre procès.

Danhasch consentit à ce que la fée souhaitait, et il voulait retourner à la Chine sur-le-champ. Maimoune l'arrêta. Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, et quand Maimoune l'eut montrée à Danhasch : Va prendre ta princesse, lui dit-elle, et fais vite, tu me trouveras ici. Mais, écoute, j'entends au moins que tu me paieras une gageure si mon prince se trouve plus beau que ta princesse, et je veux bien aussi t'en payer une si ta princesse est plus belle.

Le jour, qui se faisait voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXIV^e^ NUIT.

Sire, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine et revint avec une diligence incroyable chargé de la belle princesse endormie. Maimoune le reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la

posèrent ensemble sur son lit, à côté de lui.

Quand le prince et la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer et à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : Vous le voyez, dit-il à Maimoune, et je vous l'avais bien dit, que ma princesse était plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement?

—Comment! si j'en doute! reprit Maimoune: oui vraiment, j'en doute. Il faut que tu sois aveugle pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le désavoue pas ; mais ne te presse pas et compare-les bien l'un avec l'autre sans prévention : tu verras que la chose est comme je le dis.

—Quand je mettrais plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en penserais pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, et le temps ne me ferait pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède si vous le souhaitez. — Cela ne sera pas ainsi, repartit Maimoune, je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grâce. Je remets la chose à un arbitre, et si tu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus.

Danhasch, qui était prêt à avoir toute autre complaisance pour Maimoune, n'eut pas plus tôt donné son consentement que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit et aussitôt il en sortit un génie hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les mains et les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre se fut rejointe et qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds, et en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle souhaitait de son très-humble service.

Levez-vous, Caschcasch, lui dit-elle (c'était le nom du génie), je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit et dites-nous sans partialité qui vous paraît plus beau du jeune homme ou de la jeune dame.

Caschcasch regarda le prince et la princesse avec des marques d'une surprise et d'une admiration extraordinaires. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperais et que je me trahirais moi-même si je vous disais que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine et plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connaître, et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci : c'est de les éveiller l'un après l'autre, et que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement et même par son emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté, en quelque chose.

Le conseil de Caschcasch plut également à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla et y porta la main; mais il ne prit rien : Maimoune avait été prompte à faire un saut en arrière et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il allait faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse et sa beauté incomparable l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avait pas encore été sensible et dont il s'était gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, et il ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur! mon âme ! Et en disant ces paroles il la baisa au front, aux deux joues et à la bouche avec si peu de précaution qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire par l'enchantement de Danhasch.

Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! Qui que vous soyiez, il n'est pas indigne du vôtre. Il allait l'éveiller tout de bon, mais il se retint tout à coup. Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père voulait me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne me la pas faire

voir plus tôt. Je ne l'aurais pas offensé par ma désobéissance et par mon emportement si public contre lui, et il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avait commise, et il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de Chine. Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre sans doute, qu'il a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paraître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même et s'il n'est pas caché pour se faire voir et me faire honte de ma dissimulation. Cette seconde faute serait de beaucoup plus grande que la première. A tout événement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle.

C'était une fort belle bague que la princesse avait au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, et il ne fut pas longtemps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant, et en ouvrant les yeux elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, et de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paraître dès qu'elle eut vu que c'était un jeune homme si bien fait et si aimable.

Quoi! s'écria-t-elle, est-ce vous que mon père m'avait destiné pour époux? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su. Je ne l'aurais pas mis en colère contre moi et je n'aurais pas été si longtemps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Éveillez-vous, éveillez-vous, il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces.

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort qu'il se fût éveillé si, dans le moment, Maimoune n'eût augmenté son sommeil en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises, et comme elle vit qu'il ne s'éveillait pas : Eh quoi! que vous est-il arrivé? quelque rival jaloux de votre bonheur et du mien aurait-il eu recours à la magie et vous aurait-il jeté dans cet assoupissement insurmontable lorsque vous devez être plus éveillé que jamais? Elle lui prit la main, et en la baisant tendrement elle s'aperçut de la bague qu'il avait au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne qu'elle fut convaincue que c'était elle-même quand elle eut vu qu'elle en avait une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'était fait, mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avait prise pour l'éveiller, et assurée, comme elle le pensait, qu'il ne lui échapperait pas : Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir! Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha et mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvait parler sans craindre que la princesse de la Chine ne se réveillât : Eh bien! maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu? es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince? Va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. Et se tournant du côté de Caschcasch : Pour vous, ajouta-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch et reportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. Danhasch et Caschcasch exécutèrent l'ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits.

Le jour, qui commençait à paraître, imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva, et la nuit suivante la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

CCXV^e^ NUIT.

SUITE DE L'HISTOIRE DE CAMARALZAMAN.

Sire, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui si la dame qu'il avait vue la même nuit y était encore. Quand il vit qu'elle n'y était plus : Je l'avais bien pensé, dit-il en lui-même, que c'était une surprise que le roi mon père voulait me faire : je me sais bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'esclave, qui dormait encore, et le pressa de venir l'habiller sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin

et l'eau : il se lava, et après avoir fait sa prière, il prit un livre et lut quelque temps.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : Viens çà, lui dit-il, et ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi et qui l'a amenée.

— Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? — De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue ou qu'on a amenée ici cette nuit et qui a couché avec moi. — Prince, repartit l'esclave, je vous jure que je n'en sais rien. Par où cette dame serait-elle venue, puisque je couche à la porte ?

— Tu es un menteur, maraud, répliqua le prince, et tu es d'intelligence pour m'affliger davantage et me faire enrager. En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet dont il le jeta par terre, et après l'avoir foulé longtemps sous les pieds, il le lia au dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans et le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête. Je te noierai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame et qui l'a amenée.

L'esclave, furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur, et je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est.

Le prince retira l'esclave et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis pas vous satisfaire dans l'état où je suis : donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. — Je te l'accorde, reprit le prince, mais fais vite et prends bien garde de ne me pas cacher la vérité.

L'esclave sortit, et après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il était. Le roi s'y entretenait avec son premier visir et se plaignait à lui de la mauvaise nuit qu'il avait passée au sujet de la désobéissance et de l'emportement si criminel du prince son fils en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchait de le consoler et de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avait donné lieu de le réduire. Sire, lui disait-il, votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse et qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui.

Le grand visir achevait ces derniers mots lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui et l'état où il m'a mis, comme votre majesté le peut voir, ne font que trop connaître qu'il n'est plus dans son bon sens. Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avait dit et de l'excès dont il avait traité en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi, qui ne s'attendait pas à ce nouveau sujet d'affliction : Voici, dit-il, à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est et venez m'en informer.

Le grand visir obéit sur-le-champ, et en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis et fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisait. Il le salua, et après qu'il se fut assis près de lui : Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

— Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave.

— Prince, repartit le visir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable. Le bon état où je vous vois et où je prie Dieu qu'il vous conserve me fait connaître qu'il n'en est rien. — Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous, qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.

Le grand visir demeura comme hors de lui-même à cette demande. Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paraître sur ce que vous me demandez. Serait-il possible, je ne dis pas qu'une dame,

mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte et qu'en marchant sur le ventre de votre esclave! De grâce, rappelez votre mémoire et vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

—Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut, je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame, et je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir.

A ces paroles fermes, le grand visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, et il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui serait possible. Il prit le prince par la douceur et il lui demanda dans les termes les plus humbles et les plus ménagés si lui-même il avait vu cette dame.

Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue et je me suis fort bien aperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit, de ne me pas dire un mot, de faire la dormeuse et de se retirer dès que je serais rendormi. Vous le savez sans doute, et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit.

— Prince, répliqua le grand visir, je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'apprendre de votre bouche, et que le roi votre père et moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois que vous n'avez vu cette dame qu'en songe.

—Vous venez donc pour vous moquer de moi, répliqua encore le prince en colère, et pour me dire en face, que ce que je vous dis est un songe? Il le prit aussitôt par la barbe et il le chargea de coups aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand visir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger. Au milieu des coups dont le prince le chargeait encore : Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. Le prince, las de frapper, le laissa parler.

Je vous avoue, dit alors le grand visir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. — Je vous le permets, lui dit le prince, allez et dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée et qui a couché cette nuit avec moi; faites promptement et apportez-moi la réponse. Le grand visir fit une profonde révérence en le quittant et ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. Eh bien! lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils? — Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté n'est que trop vrai. Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avait eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'était pas possible que la dame dont il parlait eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il avait reçu de lui et de l'adresse dont il s'était servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman, d'autant plus mortifié qu'il aimait toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même. Il alla le voir à la tour et mena le grand visir avec lui.

Mais, sire, dit ici la sultane Scheherazade, en s'interrompant, je m'aperçois que le jour commence à paraître. Elle garda le silence, et la nuit suivante, en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes :

CCXVI^e^ NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il était en prison avec un grand respect. Le roi s'assit, et après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très-bon sens. Et de temps en temps il regardait le grand visir, comme pour lui dire qu'il ne voyait pas que le prince son fils eût perdu l'esprit, comme il l'avait assuré, et qu'il fallait qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

— Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelque aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma faiblesse. Je suis prêt de la recevoir de votre main avec la dernière obligation.

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du prince, si éloignée, comme il le lui semblait, du bon sens qu'il venait de faire paraître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi, que je ne sais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment aurait-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement? Car, quoique vous en ait pu dire mon grand visir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous apaiser. Il faut que ce soit un songe : prenez-y garde, je vous en conjure, et rappelez vos sens.

— Sire, repartit le prince, je serais indigne à jamais des bontés de votre majesté si je n'ajoutais pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter, et de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire est un songe.

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi son père de quelle manière il s'était éveillé. Il lui exagéra la beauté et les charmes de la dame qu'il avait trouvée à son côté, l'amour qu'il avait conçu pour elle en un moment et tout ce qu'il avait fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avait obligé de se réveiller et de se rendormir après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin et en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire.

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venait de lui raconter qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand qu'il demeura longtemps sans dire un mot.

Le prince profita de ces momens. Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi et de me procurer le bonheur de la posséder.

— Après ce que je viens d'entendre, mon fils, et après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle et que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse, cette dame! Vous seriez content dès aujourd'hui, et je serais le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher? Comment et par où est-elle entrée ici sans que j'en ai rien su et sans mon consentement? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour pendant qu'elle dormait, et disparaître pendant que vous dormiez? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils, et si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau, vous et moi. En achevant ces paroles et en prenant le prince par la main : Venez, ajouta-il, allons nous affliger ensemble, vous, d'aimer sans espérance, et moi, de vous voir affligé et de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour et l'emmena au palais, où le prince, au désespoir d'aimer de toute son ame une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma et pleura plusieurs jours avec lui sans vouloir prendre aucune connaissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui était le seul à qui il avait laissé l'entrée libre, vint un jour lui représenter que toute sa cour et même les peuples commençaient à murmurer de ne le pas voir et de ce qu'il ne rendait plus la justice chaque jour, à son ordinaire, et qu'il ne répondait pas du désordre qui pouvait en arriver. Je supplie votre majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince et que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite île, peu éloignée du port, et de donner audience deux fois la

semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bel air et la vue merveilleuse dont on y jouit feront que le prince supportera votre absence de peu de durée avec plus de patience.

Le roi Schahzaman approuva ce conseil, et dès que le château, où il n'était allé depuis longtemps, fut meublé, il y passa avec le prince, où il ne le quittait que pour donner les deux audiences précisément. Il passait le reste du temps au chevet de son lit et tantôt il tâchait de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligeait avec lui.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Pendant que ces choses se passaient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies, Danhasch et Caschcasch, avaient reporté la princesse de la Chine au palais où le roi de la Chine l'avait renfermée, et l'avaient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son réveil, la princesse de la Chine regarda à droite et à gauche, et quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'était plus près d'elle, elle appela ses femmes d'une voix qui les fit accourir promptement et environner son lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitait et s'il lui était arrivé quelque chose.

Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme, que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi?—Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours si vous ne vous expliquez pas davantage.

— C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme le mieux fait et le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormait près de moi cette nuit, que je l'ai caressé longtemps, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller sans y réussir : je vous demande où il est?

— Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous, ce que vous en faites. Vous plaît-il de vous lever?—Je parle très-sérieusement, répliqua la princesse, et je veux savoir où il est.—Mais, princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, et personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes et moi.

La princesse de la Chine perdit patience; elle prit sa nourrice par la tête, et en lui donnant des soufflets et de grands coups de poing: Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai!

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains : elle s'en tira enfin, et elle alla sur-le-champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux et le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avait mise en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse. Elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère et de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de bon sens. Vous en jugerez vous-même si vous prenez la peine de la venir voir.

La tendresse de la reine de la Chine était trop intéressée dans ce qu'elle venait d'entendre. Elle se fit suivre par la nourrice, et elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade voulait continuer, mais elle s'aperçut que le jour avait déjà commencé. Elle se tut, et en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXVII^e^ NUIT.

Sire, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle était renfermée, et après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avait contre sa nourrice, qu'elle avait maltraitée. Ma fille, lui dit-elle, cela n'est pas bien et jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à ces excès.

—Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre majesté vient pour se moquer aussi de moi; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est : je vous supplie de le faire revenir.

—Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez et je ne comprends rien à votre discours. La

princesse perdit le respect. Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père et vous, vous m'avez persécutée pour me contraindre de me marier lorsque je n'en avais pas d'envie. Cette envie m'est venue présentement et je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai.

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement et qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit et fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction et d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine voulut s'éclaircir lui-même de la chose. Il vint à l'appartement de la princesse sa fille, et il lui demanda si ce qu'il venait d'apprendre était véritable. Sire. répondit-elle, ne parlons pas de cela; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

—Quoi! ma fille, reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit?—Comment! sire, repartit la princesse sans lui donner le temps de poursuivre, vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi! Votre majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande, ne me refusez pas, je vous en supplie. Afin que votre majesté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aie vu ce cavalier, qu'il n'ait couché avec moi, que je ne l'aie caressé et que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette bague. Elle avança la main, et le roi de la Chine ne sut que dire quand il eut vu que c'était la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvait rien comprendre à tout ce qu'elle lui disait et qu'il l'avait renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre sa personne ou contre ceux qui s'approcheraient d'elle, il la fit enchaîner et resserrer plus étroitement, et ne lui donna que sa nourrice pour la servir avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui était arrivé à la princesse sa fille d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyait, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil, et après avoir exposé l'état où elle était : Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir et qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage et le ferai héritier de mes états et de ma couronne après ma mort.

Le désir de posséder une belle princesse et l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé qui était présent au conseil. Comme il était habile dans la magie, il se flatta d'y réussir et s'offrit au roi. J'y consens, reprit le roi, mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas. Il ne serait pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition, et le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paraître l'émir . Sire, dit-elle, votre majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connais pas et à qui la religion me défend de me laisser voir. —Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser. C'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné et dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte. Ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'émir s'était attendu que la princesse ferait et dirait des extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille, et parler de si bon sens, et il connut très-parfaitement qu'elle n'avait pas d'autre folie qu'un amour très-violent, qui devait être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'aurait pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qu'il voulait lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds : Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il serait inutile que j'entreprisse de guérir la princesse. Je n'ai pas de remèdes propres à son mal, et ma vie est à la disposition de sa majesté. Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, et de la peine qu'il lui avait donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à

se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale que s'il y avait quelque médecin, astrologue, magicien assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avait qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissait pas. Il envoya publier la même chose dans toutes les principales villes de ses états et dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta fut un astrologue et magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avait apporté sous le bras un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre avec plusieurs autres choses et demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifiait tout cet appareil. Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez et le jeter au fond de la mer [1].

—Maudit astrologue, s'écria la princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens et que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusque-là, amène-moi seulement celui que j'aime : c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. — Princesse, repartit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre père uniquement que vous devez l'attendre. Il remit dans son sac ce qu'il en avait tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut remené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi; il lui parla lui-même d'abord : Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que votre majesté l'a fait publier et qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse était folle et j'étais sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connaissance; mais je n'ai pas été longtemps à reconnaître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, et mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour : votre majesté y remédiera mieux que personne quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le roi traita cet astrologue d'insolent et lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majesté par des répétitions, tant astrologues que médecins et magiciens, il s'en présenta cinquante qui eurent tous le même sort, et leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

HISTOIRE DE MARZAVAN AVEC LA SUITE DE CELLE DE CAMARALZAMAN.

La nourrice de la princesse de la Chine avait un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avait nourri et élevé avec elle. Leur amitié avait été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avaient été ensemble, qu'ils se traitaient de frère et de sœur, même après que leur âge un peu avancé eût obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avait cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avait porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance [1] et d'autres sciences secrètes, et il s'y était rendu très-habile. Non content de ce qu'il avait appris de ses maîtres, il s'était mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science et en aucun art qu'il n'ait été chercher dans les villes

[1] Nous avons vu plus haut (voyez ci-dessus, p. 25) qu'une des superstitions de l'Orient est de croire que les hommes consommés dans les sciences occultes ont le pouvoir de soumettre à leur volonté un malin génie et de l'enfermer dans un vase destiné à lui servir de prison. Dans un livre de cabale intitulé *Vinculum Spirituum*, qui dérive de l'Orient, il est dit que Salomon découvrit, par le moyen d'un livre magique, le secret important de renfermer dans une bouteille de verre noir trois millions d'esprits infernaux avec soixante-douze de leurs rois, dont le premier était Beleth, le second Beliar, et le troisième Asmodée. Salomon jeta ensuite la bouteille dans un grand puits, près de Babylone. Fort heureusement pour les prisonniers, les Babyloniens, s'imaginant trouver un trésor dans ce puits, y descendirent et brisèrent la bouteille, de sorte que les démons furent rendus à la liberté. (Dunlop, *History of fiction*, t. III, p. 320.)

[1] La géomance est une science qui consiste à marquer sur la terre des points qui servent à tracer des lignes ou des cercles par la rencontre desquels les hommes livrés aux sciences occultes prétendent deviner ce qu'ils désirent savoir.

Les Arabes, les Persans et les Turcs désignent cet art sous le nom d'*Elm-Elraml*, ou science du sable, parce qu'on se sert, pour marquer les points, d'un sable préparé. Ces points, disposés en un certain nombre sur plusieurs lignes inégales, se tracent aussi avec la plume sur le papier.

Les Orientaux sont partagés au sujet de l'invention de cet art; les uns l'attribuent à Edris, qui est le patriarche Enoch; les autres, au prophète Daniel. (*Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, article *Raml.*)

les plus éloignées et qu'il n'ait fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connaissances qui étaient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine, et les têtes coupées et rangées, qu'il aperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étaient et sur toute chose il s'informa des nouvelles de la princesse sa sœur de lait, qu'il n'avait pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur sa première demande sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitait avec bien de la douleur, en attendant que sa mère, nourrice de la princesse, lui en apprît davantage.

Scheherazade mit fin à ce discours en cet endroit pour cette nuit. Elle reprit la suivante en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

CCXVIII^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plus tôt appris que ce cher fils était de retour qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser et de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où était la princesse et le sujet pourquoi le roi de la Chine lui faisait ce mauvais traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvait pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connaissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques momens : Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement. Mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse.

Comme, après la nourrice, personne ne pouvait s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandait à la garde de la porte, la nourrice, qui savait qu'il était dans le service depuis peu et qu'il ignorait ce qui s'était passé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé et nourri la princesse ; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille du même âge, que j'avais alors et que j'ai mariée il n'y a pas longtemps. La princesse, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudrait bien la voir, mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voie entrer ni sortir.

La nourrice voulait parler davantage, mais l'eunuque l'arrêta. Cela suffit, lui dit-il, je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse. Faites venir ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, et amenez-la après que le roi se sera retiré : la porte lui sera ouverte.

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'apercevoir que c'était un homme, et l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte et les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez, c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous présenter ses respects.

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie : Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, et ôtez ce voile ; il n'est pas défendu à un frère et à une sœur de se voir à visage découvert.

Marzavan la salua avec un grand respect, et sans lui donner le temps de parler : Je suis ravie, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé après une absence de tant d'années sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère.

— Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendais d'en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres que celles dont j'ai été informé et dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerais d'autre fruit de mes études et de mes voyages que celui-là, je ne laisserais pas de m'estimer bien récompensé.

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre et d'autres choses dont il s'était muni et qu'il avait cru nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avait fait de la maladie de la princesse. La princesse, qui vit cet attirail : Quoi !

mon frère! s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle! Désabusez-vous et écoutez-moi.

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne, qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguisé, ajouta-t-elle, en tout ce que vous venez d'entendre : il est vrai qu'il y a quelque chose, que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme je le dis.

Quand la princesse eut cessé de parler, Marzavan, rempli d'admiration et d'étonnement, demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, et en prenant la parole : Princesse, dit-il, si ce que vous venez de raconter est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne désespère pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps, jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché, et lorsque vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion ne sera pas loin de vous. Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse et partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province et d'île en île, et en chaque lieu qu'il arrivait, il n'entendait parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommait la princesse de la Chine) et de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Tarf, ville maritime, grande et très-peuplée, où il n'entendit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman, que l'on disait être malade et dont l'on racontait l'histoire, à peu près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer : il s'informa en quel endroit du monde était ce prince, et on le lui enseigna. Il y avait deux chemins, l'un par terre et par mer, et l'autre seulement par mer, qui était le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, et il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau toucha malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt et coula à fond à la vue et peu loin du château où était le prince Camaralzaman et où le roi son père, Schahzaman, se trouvait alors avec son grand visir.

Marzavan savait parfaitement bien nager : il n'hésita pas à se jeter à la mer, et il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut reçu et secouru par ordre du grand visir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien, et lorsqu'il fut remis, on le conduisit au grand visir, qui avait demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan était un jeune homme très-bien fait et d'un bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, et il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes et pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit. Il s'aperçut même insensiblement qu'il avait mille belles connaissances. Cela l'obligea de lui dire : A vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Plût à Dieu que dans vos voyages vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis longtemps.

Marzavan répondit que s'il savait la maladie dont cette personne était attaquée, peut-être y trouverait-il un remède.

Le grand visir raconta alors à Marzavan l'état où était le prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince et de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étaient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avait d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendait être la bague de cette dame, qui n'était peut-être pas au monde.

A ce discours du grand visir, Marzavan se réjouit infiniment de ce que, dans le malheur de son naufrage, il était arrivé si heureusement où était celui qu'il cherchait. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman

était celui pour qui la princesse de la Chine brûlait d'amour, et que cette princesse était l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand visir : il lui dit seulement que s'il voyait le prince, il jugerait mieux du secours qu'il pourrait lui donner. Suivez-moi, lui dit le grand visir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il voulait vous voir.

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit languissant et les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui était assis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvait incommoder, il ne laissa pas de s'écrier : Ciel ! rien au monde n'est plus semblable ! Il voulait dire qu'il le trouvait ressemblant à la princesse de la Chine, et il était vrai qu'ils avaient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux et le regarda. Marzavan, qui avait infiniment de l'esprit, profita de ce moment et lui fit son compliment en vers sur-le-champ. Quoique d'une manière enveloppée, où le roi et le grand visir ne comprirent rien, il lui dépeignit si bien ce qui lui était arrivé avec la princesse de la Chine qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût et qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paraître des marques dans ses yeux et sur son visage.

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la nuit suivante et de lui parler en ces termes :

CCXIX^e^ NUIT.

Sire, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place et de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnait bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main et l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venait de quitter. Il lui demanda qui il était et d'où il venait ; et après que Marzavan lui eut répondu qu'il était sujet du roi de la Chine et qu'il venait de ses états : Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie ! je vous en aurai une obligation infinie, et les marques de ma reconnaissance seront si éclatantes que toute la terre reconnaîtra que jamais service n'aura mieux été récompensé. En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissait d'une rencontre si heureuse avec son grand visir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman et en lui parlant bas : Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue, c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine, qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure et sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous que vous souffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savait de l'histoire de la princesse, depuis la nuit fatale qu'ils s'étaient entrevus d'une manière si peu croyable. Il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisait à ceux qui entreprenaient en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui pouvez la guérir parfaitement et vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures nécessaires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé.

Le discours de Marzavan fit un puissant effet : le prince Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venait de concevoir, qu'il se sentit assez de force pour se lever et qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'était servi pour faire un effet si surprenant, et il sortit aussitôt de la chambre du prince avec le grand visir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours, il fit des largesses à ses officiers et au peuple, des aumônes aux pauvres, et fit élar-

gir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie et d'allégresse dans la capitale et bientôt dans tous les états du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affaibli par des veilles continuelles et par une longue abstinence, presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle était bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier. Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse et de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberais au même état que vous m'avez vu si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige et m'en fait craindre le retardement. C'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre de m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux, et cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance, du zèle et de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerais à mon devoir si je n'en profitais pas pour sa consolation et en même temps pour la vôtre, et si je n'y employais toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre père, telle que nous la souhaitons, vous et moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée : témoignez-lui que vous désirez de prendre l'air, et demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'on nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter et l'autre de relais, et laissez-moi faire le reste.

Le lendemain, le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son père l'envie qu'il avait de prendre un peu l'air, et le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourrait vous nuire, et une absence plus longue me ferait de la peine. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, et il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa, et après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman et Marzavan gagnèrent la campagne, et pour amuser les deux palefreniers qui conduisaient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, et ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent et dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman sans éveiller les palefreniers. Il pria le prince de lui donner son habit et d'en prendre un autre qu'un des palefreniers avait apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avait amené, et après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palefreniers par la bride, ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageait en quatre. En cet endroit-là, Marzavan pria le prince de l'attendre un moment et entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palefrenier, déchira l'habit que le prince avait quitté, le teignit dans le sang, et lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, où il se partageait.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzaman quel était son dessein. Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour ou qu'il aura appris des palefreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormaient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté et qui rencontreront cet habit ensanglanté ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré et que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi, qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher et nous donnera

lieu de continuer notre voyage sans crainte d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout-à-coup l'alarme assommante de la mort d'un fils à un père qui l'aime si passionnément. Mais la joie du roi votre père en sera plus grande quand il apprendra que vous serez en vie et content. — Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux et je vous en ai une nouvelle obligation.

Le prince et Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre et par mer, et ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage, et dans cet intervalle, Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, et à la sortie du bain il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir sa mère, nourrice de la princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.

La sultane Scheherazade en était à ces derniers mots lorsqu'elle s'aperçut que le jour avait déjà commencé de paraître. Elle cessa aussitôt de parler, et, en poursuivant, la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXX^e^ NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman, instruit par Marzavan de ce qu'il devait faire, et muni de tout ce qui convenait à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine, et en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde et des portiers : Je suis astrologue et je viens donner la guérison à la respectable princesse Badoure, fille du haut et puissant monarque Gaïour, roi de la Chine, aux conditions proposées par sa majesté de l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je ne réussis pas.

Outre les gardes et les portiers du roi, la nouveauté fit assembler, en un instant, une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avait longtemps qu'il ne s'était présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avaient échoué dans leur entreprise. On croyait qu'il n'y en avait plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avait plus d'aussi insensés.

A voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paraissait sur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compassion. A quoi pensez-vous, seigneur? lui dirent ceux qui étaient le plus près de lui. Quelle est votre fureur, d'exposer ainsi à une mort certaine une vie qui donne de si belles espérances? Les têtes coupées que vous avez vues au-dessus des portes ne vous ont-elles pas fait horreur? Au nom de Dieu, abandonnez ce dessein de désespoir, retirez-vous.

A ces remontrances, le prince Camaralzaman demeura ferme, et, au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venait pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit frémir tout le monde. Et tout le monde s'écria alors : Il est résolu de mourir, Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse et de son âme. Il cria une troisième fois, et le grand visir enfin vint le prendre en personne, de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plus tôt aperçu, assis sur son trône, qu'il se prosterna et baisa la terre devant lui. Le roi, qui de tous ceux qu'une présomption démesurée avait fait venir apporter leurs têtes à ses pieds, n'en avait encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposait. Il lui fit aussi plus d'honneur, il voulut qu'il s'approchât et s'assît près de lui. Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis, à votre âge, assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrais que vous pussiez y réussir : je vous la donnerais en mariage, non-seulement sans répugnance, au lieu que je l'aurais donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous, mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur que si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre

air de noblesse, ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

— Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à votre majesté de l'honneur qu'elle me fait et de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne dirait-on pas de ma légèreté si j'abandonnais un dessein si généreux après tant de fatigues et tant de dangers que j'ai essuyés! Votre majesté elle-même ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus longtemps dans l'impatience de faire connaître la certitude de mon art par l'expérience que je suis prêt d'en donner.

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque garde de la princesse Badoure, qui était présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il était encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas, il suivit l'eunuque avec une résolution ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman, et quand ils furent dans une longue galerie, au bout de laquelle était l'appartement de la princesse, le prince, qui se vit si près de l'objet qui lui avait fait verser tant de larmes et pour lequel il n'avait cessé de soupirer depuis si longtemps, pressa le pas et devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même et eut de la peine à le rejoindre. Où allez-vous donc si vite? lui dit-il en l'arrêtant par le bras : vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir si vite à la mort. Pas un, de tant d'astrologues que j'ai vus et que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empressement.

— Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque et en marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles n'étaient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savaient avec certitude qu'ils perdraient la vie s'ils ne réussissaient pas, et ils n'en avaient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avaient raison de trembler en approchant du lieu où je vais et où je suis certain de trouver mon bonheur. Il en était à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit et introduisit le prince dans une grande salle, d'où l'on entrait dans la chambre de la princesse, qui n'était fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta, et en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la princesse : Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix: qu'aimes-tu mieux que je guérisse, la princesse en sa présence, ou d'ici, sans passer plus avant et sans la voir.

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parlait. Il cessa de l'insulter, et en lui parlant sérieusement : Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle, non-seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

— Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang, qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins, je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. Comme il était fourni de tout ce qui distinguait un astrologue, il tira son écritoire et du papier, et écrivit ce billet à la princesse de la Chine :

BILLET DU PRINCE CAMARALZAMAN A LA PRINCESSE DE LA CHINE.

« Adorable princesse, l'amoureux prince Camarlazaman ne vous parle pas des maux inexprimables qu'il souffre depuis la nuit fatale que vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il avait résolu de conserver toute sa vie. Il vous marque seulement qu'alors il vous donna son cœur dans votre charmant sommeil : sommeil importun qui le priva du vif éclat de vos beaux yeux, malgré ses efforts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague pour marque de son amour, et prendre la vôtre en échange, qu'il vous envoie

dans ce billet. Si vous daignez la lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre, il s'estimera le plus heureux de tous les amans. Sinon, votre refus ne l'empêchera pas de recevoir le coup de la mort avec une résignation d'autant plus grande qu'il le recevra pour l'amour de vous. Il attend votre réponse dans votre antichambre. »

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse, qu'il enveloppa dedans sans faire voir à l'eunuque ce que c'était; et en le lui donnant : Ami, dit-il, prends et porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet et vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne et le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont et qui seront à jamais.

Le jour, que la sultane Scheherazade vit paraître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit, la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXI^e^ NUIT.

Sire, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, et en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyait : Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres vient d'arriver et prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet et vu ce qui est dedans. Je souhaiterais qu'il ne fût ni menteur ni imposteur.

La princesse Badoure prit le billet et l'ouvrit avec assez d'indifférence; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenait attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière et l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement, et sans pouvoir parler, dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent longtemps, en admirant comment ils se revoyaient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvaient rien comprendre. La nourrice, qui était accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince. Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrais pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie. Elles ne peuvent être l'une et l'autre en de meilleures mains.

L'eunuque cependant était allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venait de se passer. Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins et autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent n'étaient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoires, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses : il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la manière, et le roi, agréablement surpris, vint aussitôt à l'appartement de la princesse, qu'il embrassa. Il embrassa le prince de même, prit sa main, et en la mettant dans celle de la princesse : Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je tiens ma promesse et je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paraissez et ce que vous avez voulu me faire croire.

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis, pour lui mieux témoigner sa reconnaissance. Pour ce qui est de ma personne, sire, poursuivit-il, il est vrai que je ne suis pas astrologue, comme votre majesté l'a bien jugé. Je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince, fils de roi et de reine : mon nom est Camaralzaman, et mon père s'appelle Schahzaman, qui règne dans les îles assez connues des enfans de Khalédan. Ensuite il lui raconta son histoire et lui fit connaître combien l'origine de son amour était merveilleuse, que celle de l'amour de la princesse était la même, et que cela se justifiait par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : Une histoire si extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai faire, et après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle passe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage se fit le même jour, et l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié : le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec

promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure, l'un et l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen, et pendant plusieurs mois le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman, son père, au lit, prêt à rendre l'âme, qui disait : Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, et lui-même est cause de de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, et la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupirait.

Hélas! s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure que je parle le roi mon père n'est plus au monde, et il lui raconta le sujet qu'il avait d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse, qui ne cherchait qu'à lui complaire et qui connut que le désir de revoir le roi son père pourrait diminuer le plaisir qu'il avait de demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à votre majesté, et je la supplie de ne me la pas refuser. Mais afin qu'elle ne croie pas que je la lui demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aille voir avec lui le roi Schahzaman, mon beau-père.

—Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution. Elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien, mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi et que nous revoyions tour à tour, lui son fils et sa belle-fille, et moi ma fille et mon gendre.

La princesse annonça ce consentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, et il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venait de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage, et lorsque tout fut en état, il partit avec eux et les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part et d'autre. Le roi les embrassa tendrement, et après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille comme il l'aimait, il les laissa continuer leur voyage et retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure n'eurent pas plus tôt essuyé leurs larmes qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman aurait de les voir et de les embrasser, et qu'à celle qu'ils auraient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étaient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue et plantée, d'espace en espace, de grands arbres qui faisaient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur était excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, et il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement qu'elle voulait lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans un bel endroit, et dès que la tente fut dressée, la princesse Badoure, qui s'était assise à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnait ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle ; après quoi, comme elle était fatiguée, elle s'endormit et ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente, et comme il vit que la princesse dormait, il entra et s'assit sans faire du bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse : il regarda l'un après l'autre les diamans et les rubis dont elle était enrichie, et il aperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement et fermée avec un cordon. Il la toucha et il sentit qu'il y avait quelque chose dedans qui résistait. Curieux de savoir ce que c'était, il ouvrit la bourse et il en tira une cornaline gravée de figures et de caractères qui lui étaient inconnus. Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux ; ma princesse ne la porterait pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'était.

En effet, c'était un talisman dont la reine de la Chine avait fait présent à la princesse sa fille,

pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disait, tant qu'elle le porterait sur elle.

Pour mieux voir le talisman [1], le prince Camaralzaman sortit hors de la tente, qui était obscure, et voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenait au milieu de la main, un oiseau fondit de l'air tout-à-coup et le lui enleva.

Le jour se faisait déjà voir dans le temps que la sultane Scheherazade en était à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut et cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXXII[e] NUIT.

Sire, votre majesté peut mieux juger de l'étonnement et de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrais l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison et qui privait la princesse d'une chose si précieuse, il demeura immobile quelques momens.

SÉPARATION DU PRINCE CAMARALZAMAN D'AVEC LA PRINCESSE BADOURE.

L'oiseau, après avoir fait son coup, s'était posé à terre à peu de distance avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcherait; mais dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol et se posa à terre une seconde fois. Il continua de le poursuivre. L'oiseau, après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince, qui était fort adroit, espéra alors de le tuer d'un coup de pierre et le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre et à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline et de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie et de la princesse Badoure, et le soir, au lieu de se jeter dans un buisson, où Camaralzaman aurait pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre, où il était en sûreté [1].

Le prince, au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retournerait à son camp. Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je? Remonterai-je, redescendrai-je par les collines et par les vallons par où je suis venu? Ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres, et mes forces me le permettront-elles? Et quand je le pourrais, oserais-je me présenter devant la princesse et ne pas lui reporter son talis-

[1] Les talismans sont des pierres précieuses, comme l'agate, la cornaline, le jade, la sardoine, l'améthyste, ou des vases, des coupes, des miroirs, des plaques de métal, de marbre ou de cristal, portant des inscriptions gravées sous l'influence d'une constellation, au jour et à l'heure déclarés favorables par les calculs astrologiques. Ces inscriptions, que les Orientaux considèrent comme de puissans préservatifs, et auxquelles ils attribuent des vertus toutes particulières, se composent ou de passages de l'Alcoran, ou de mots dont le sens est inconnu, mais qui jouissent d'une grande estime, ou de signes cabalistiques, ou de combinaisons de lettres et de chiffres disposés dans un ordre spécial et consacrés aux différentes planètes ou à certains anges, ou enfin de figures comme l'hexagone, le pentagone, etc. Les casques et les sabres portent aussi bien souvent des mots ou des formules talismaniques. Le luxe des pierres précieuses et des vases ne convient, bien entendu, qu'aux personnes opulentes; les pauvres se contentent de formules écrites sur des morceaux de papier, et qu'ils portent pliées et enveloppées dans de petits sacs. Ces amulettes, appelées *invocations*, sont destinées à préserver ceux qui en sont munis de toutes sortes de maux, de la peste, des maladies, des incendies, des sortilèges, et les gens de guerre ne manquent pas d'en prendre, dans l'espoir d'être préservés des coups de l'ennemi. Certaines plaques talismaniques ont pour objet de procurer à ceux qui les possèdent la connaissance des trésors enfouis; d'autres sont destinées à défendre des enchantemens. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. I[er], p. 62 et suiv., et t. II, p. 236 et suiv., et 325 et suiv.)

Ce qu'il y a de très-singulier dans la croyance superstitieuse des Orientaux, relativement aux talismans et aux amulettes, c'est qu'en dépit du mépris qu'ils professent pour les chrétiens, ils s'adressent très-souvent à eux, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, pour en obtenir des formules talismaniques.

[1] Cet incident se retrouve dans un roman du quinzième siècle intitulé *Histoire du noble et vaillant chevalier Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples.* Dans ce roman, Pierre de Provence aperçoit sur la poitrine de sa maîtresse, la belle Maguelonne, qui est endormie sur ses genoux, un petit sac de cendal rouge, renfermant trois anneaux qu'il lui avait donnés, *et qu'elle gardait de bonne amour.* Le prince, après les avoir regardés, les pose à côté de lui; mais tout-à-coup un oiseau de proie prenant ce cendal rouge pour un morceau de chair, fond dessus et l'enlève. Pierre le poursuit longtemps; l'oiseau finit par aller se percher sur un rocher, au bord de la mer, et y laisse tomber le cendal. Dans l'espoir de le retrouver, Pierre entre dans une barque qui se trouve là par hasard. Le vent l'éloigne du rivage, et il finit par être poussé par les vents vers la ville d'Alexandrie. (Voyez les chapitres XV et XVI de l'édition gothique, et l'analyse faite de Tressan, t. III de ses œuvres, édition de 1822, p. 359.) Les trois anneaux sont retrouvés par des pêcheurs dans le ventre d'un poisson, et remis par eux au comte et à la comtesse de Provence, qui les rapportent à la belle Maguelonne. (Chap. XXI, *Analyse de Tressan*, p. 368.)

M. Jonathan Scott fait observer que la circonstance de l'enlèvement du talisman dans le conte oriental n'est nullement invraisemblable. Dans l'Orient il arrive fréquemment que des milans et les vautours se précipitent sur un objet de couleur rouge qu'ils aperçoivent dans la main d'une personne, et même qu'ils enlèvent des plats de viande pendant qu'on les porte de la cuisine dans les maisons.

man ? Abîmé dans ces pensées désolantes, et accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha et passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre, et ne l'eut pas plus tôt vu reprendre son vol qu'il l'observa et le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvait en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil depuis le matin jusqu'au soir et en passant la nuit au pied de l'arbre, où il la passait toujours au plus haut.

Le onzième jour l'oiseau, toujours en volant, et Camaralzaman en ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, et prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de le revoir et de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman, affligé de tant de manières et au-delà de toute expression, entra dans la ville, qui était bâtie sur le bord de la mer avec un très-beau port. Il marcha longtemps par les rues, sans savoir où il allait ni où s'arrêter, et arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devait faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui était ouverte, où il se présenta. Le jardinier, qui était un bon vieillard, occupé à travailler, leva la tête en ce moment, et il ne l'eut pas plus tôt aperçu et connu qu'il était étranger et musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement et de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte, et, en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avait fait prendre cette précaution. C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé et musulman, et que cette ville est habitée pour la plus grande partie par des idolâtres, qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, et qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, et je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les musulmans étrangers à leur arrivée, et à les faire tomber dans quelque piége s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnaissance de la retraite qu'il lui donnait si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il voulait en dire davantage, mais le jardinier l'interrompit. Laissons là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué et vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. Il le mena dans sa petite maison, et après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier, et quand il eut fini son histoire sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourrait retourner aux états du roi son père, car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princesse, où la trouverai-je, après onze jours que je me suis séparé d'avec elle par une aventure si extraordinaire. Que sais-je même si elle est encore au monde. A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venait de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvait, il y avait une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avait que des musulmans commandés par des princes de leur religion ; mais que par mer on arrivait à l'île d'Ebène en beaucoup moins de temps, et que de là il était plus aisé de passer aux îles des enfans de Khalédan ; que chaque année un navire marchand allait à l'île d'Ebène, et qu'il pourrait prendre cette commodité pour retourner de là aux îles des enfans de Khalédan. Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très bon cœur.

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avait aucune connaissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre et il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'île d'Ebène, il s'occupait à travailler au jardin pendant le jour, et la nuit, que rien ne le détournait de

penser à sa chère princesse Badoure, il la passait dans les soupirs, dans les regrets et dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE BADOURE APRÈS LA SÉPARATION DU PRINCE CAMARALZAMAN.

La princesse dormit assez longtemps, et en s'éveillant elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes et elle leur demanda si elles ne savaient pas où il était. Dans le temps qu'elles lui assuraient qu'elles l'avaient vu entrer, mais qu'elles ne l'avaient pas vu sortir, elle s'aperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse était ouverte et que son talisman n'y était plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'était et qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, et elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait l'obliger d'être éloigné d'elle si longtemps. Comme elle vit qu'il était déjà nuit obscure et qu'il ne revenait pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le talisman et celui qui l'avait fait, et si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa mère, qui lui avait fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture d'autant plus fâcheuse qu'elle ne savait par quel endroit le talisman pouvait être la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement. Elle prit au contraire une résolution courageuse peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avait que la princesse et ses femmes dans le camp qui sussent que Camaralzaman avait disparu : car alors ses gens se reposaient ou dormaient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent s'ils venaient à en avoir connaissance, elle modéra premièrement sa douleur et défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paraître qui pût en donner le moindre soupçon. Ensuite elle quitta son habit et en reprit un de Camaralzaman, à qui elle ressemblait si fort que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paraître, et qu'elle leur commanda de plier bagage et de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litière ; pour elle, elle monta à cheval, et l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre et par mer, la princesse, qui avait fait continuer la route, sous le nom du prince Camaralzaman, pour se rendre à l'île des enfans de Khalédan, aborda à la capitale de l'île du royaume d'Ebène, dont le roi qui régnait alors s'appelait Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement eurent publié que le vaisseau qui venait d'arriver portait le prince Camaralzalman, qui revenait d'un long voyage, et que le mauvais temps l'avait obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au devant de la princesse, et il la rencontra qu'elle venait de se débarquer et qu'elle prenait le chemin du logement qu'on avait retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avait toujours vécu de bonne intelligence, et la mena à son palais, où il la logea, elle et tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, et il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenait toujours pour le prince Camaralzaman, parlait de se rembarquer et de continuer son voyage, et qu'il était charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air et qui avait infiniment de l'esprit, il la prit en particulier. Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très peu d'espérance de vivre encore longtemps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance et aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main, avec ma couronne, dont je me démets dès à présent en votre faveur, et demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose, après en avoir soutenu le poids de si longues années, et je ne puis le faire avec plus de con-

solation que pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur.

La sultane Scheherazade voulait poursuivre; mais le jour, qui paraissait déjà, l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXIII[e] NUIT.

Sire, l'offre généreuse du roi de l'île d'Ebène de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvait l'accepter parce qu'elle était femme, et de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendait pas. De lui déclarer qu'elle n'était pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il était indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi, après lui avoir assuré qu'elle était ce prince et qu'elle en avait si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avait une juste crainte dans la grande passion qu'il témoignait pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion et en haine, et n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savait pas si elle trouverait le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman, son père.

Ces considérations et celles d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venait de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : Sire, j'ai une obligation infinie à votre majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait et d'une si grande faveur, que je ne mérite pas et que je n'ose refuser. Mais, sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils et que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant.

Le mariage conclu et arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, et la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenaient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devait se passer, afin qu'il ne s'en étonnassent pas, et elle les assura que la princesse Badoure y avait donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes et les chargea de continuer de bien garder le secret.

Le roi de l'île d'Ébène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il était si content, assembla son conseil le lendemain et déclara qu'il donnait la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman, qu'il avait amené et fait asseoir près de lui ; qu'il lui remettait sa couronne, et leur enjoignit de le reconnaître pour leur roi et de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, et, après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure et qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité et les hommages des seigneurs les plus puissans de l'île d'Ebène, qui étaient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville ; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées et des courriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies et les mêmes démonstrations de joie.

Le soir tout le palais fut en fête, et la princesse Hayatalnefous [1] (c'est ainsi que se nommait la princesse de l'île d'Ébène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules et elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevait dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage et comme nouveau roi, le roi Armanos et la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine, leur fille, et s'informèrent d'elle comment elle avait passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux, et la tristesse qui parut sur son visage fit assez connaître qu'elle n'était pas contente.

Pour consoler la princesse Hayatalnefous : Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne vous doit pas faire de peine ; le prince Camaralzaman, en abordant ici, ne songeait qu'à se rendre au plus tôt auprès du roi Schahzaman, son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout à coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui ni personne

[1] Ce mot est arabe et signifie la vie des âmes. (*Galland.*).

de sa famille. Vous devez donc attendre que, quand ces mouvemens de tendresse filiale se seront ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari.

La princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman et de roi de l'île d'Ébène, passa toute la journée non-seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison et à plusieurs autres fonctions royales avec une dignité et une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il était nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Hayatalnefous, et elle connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut qu'elle se souvenait de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit (et elle en avait infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimait parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, et dans cet intervalle elle se mit à faire sa prière, mais elle la fit si longue que la reine Hayatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier et se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenait pas que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessait de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Hayatalnefous fût éveillée, et alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, et il la trouva dans les pleurs et dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connaître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginait, dont il ne pouvait comprendre la cause : Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre et le chasser avec honte s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sais même si je me contenterai d'un châtiment si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant.

Le même jour, la princesse Badoure rentra fort tard chez Hayatalnefous, comme la nuit précédente. Elle s'entretint de même avec elle et voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucherait; mais Hayatalnefous la retint et l'obligea de se rasseoir. Quoi! dit-elle, vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières! Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore et qui s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang d'avoir un prince si aimable pour mari! Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, aurait une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée; mais quand je ne vous aimerais pas autant que je vous aime, bonne et touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes, comme je le suis, je ne laisserais pas de vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir des marques de sa juste colère si vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer.

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Hayatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avait témoignée ce jour-là ne lui avait que trop fait connaître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite était de faire confidence de son sexe à Hayatalnefous; mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle serait obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle était si la princesse le prendrait en mal ou en bien la faisait trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman était encore au monde, il fallait de nécessité qu'il vînt à l'île d'Ébène pour se rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devait se conserver pour lui et qu'elle ne pouvait le faire si elle ne se découvrait à la princesse Hayatalnefous, elle hasarda cette voie.

Comme la princesse Badoure était demeurée interdite, Hayatalnefous, impatiente, allait reprendre la parole lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : Aimable et trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, et je me condamne moi-même; mais j'espère que vous me pardonnerez et que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification.

En même temps la princesse Badoure ouvrit

son sein. Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse femme comme vous ne mérite pas que vous lui pardonniez. Je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire et surtout de la disgrace affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez.

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connaître entièrement à la princesse de l'île d'Ébène pour ce qu'elle était, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret et de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle espérait de revoir bientôt.

Princesse, reprit la princesse de l'île d'Ébène, ce serait une destinée étrange qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de si peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connaisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'île d'Ébène pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandais de l'amour, et présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement, et après mille témoignages d'amitié réciproque elles se couchèrent.

Selon la coutume du pays, il fallait faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage : les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté. Ainsi les femmes de la princesse Hayatalnefous furent trompées le lendemain matin et trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme et toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi et de tout le royaume.

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisait apercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCXXIV^e^ NUIT.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE CAMARALZAMAN DEPUIS SA SÉPARATION D'AVEC LA PRINCESSE BADOURE.

Sire, pendant qu'en l'île d'Ébène les choses étaient entre la princesse Badoure, la princesse Hayatalnefous et le roi Armanos avec la reine, la cour et les peuples du royaume dans l'état que votre majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours, le prince Camaralzaman était toujours dans la ville des Idolâtres, chez le jardinier qui lui avait donné retraite.

Un jour de grand matin, que le prince se préparait à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête, et comme ils s'abstiennent de travail, pour la passer en des assemblées et en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent, et les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles, qui méritent d'être vus. Aussi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici, et comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire le voyage de l'île d'Ébène, je vais voir quelques amis et m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, et en même temps je ménagerai votre embarquement. Le jardinier mit son plus bel habit et sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissait dans toute la ville, l'inaction où il était lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère princesse. Recueilli en lui-même, il soupirait et gémissait en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisaient sur un arbre l'obligea de lever la tête et de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battaient cruellement à coups de bec et qu'en peu de momens l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui était demeuré vainqueur reprit son vol et disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avaient vu le combat de loin, arrivèrent d'un autre côté, se posèrent l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une ma-

nière qui marquait leur douleur et lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avaient ôtée, ils s'envolèrent et peu de temps après ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aile et l'autre par un pied, l'oiseau meurtrier, qui faisait des cris effroyables et de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avait sacrifié à sa rage, et là, en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassinat qu'il avait commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laissèrent le corps sur la place et s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'était passée, et en jetant les yeux sur les entrailles dispersées, il aperçut quelque chose de rouge qui sortait de l'estomac, que les oiseaux vengeurs avaient déchiré. Il ramassa l'estomac, et, en tirant dehors ce qu'il avait vu de rouge, il trouva que c'était le talisman de la princesse Badoure, sa bien aimée, qui lui avait coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs depuis que cet oiseau le lui avait enlevé. Cruel, s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisais à faire du mal et j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite de bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné, qui me rend ce qui vous était si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même et peut-être plus tôt que je ne pense. Béni soit le ciel, qui m'envoie ce bonheur et qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter.

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa et le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avait passé presque toutes les nuits à se tourmenter et sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure, et le lendemain, quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas et de déraciner un certain vieil arbre qui ne portait plus de fruits.

Camaralzaman prit une cognée et alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupait une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista et qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussitôt, et quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en carré, où il compta cinquante grands vases de bronze, rangés à l'entour, chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre et il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau, extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier et acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avait appris le jour de devant que le vaisseau qui faisait le voyage de l'île d'Ébène chaque année devait partir dans très-peu de jours; mais on n'avait pu lui dire le jour précisément et on l'avait remis au lendemain. Il y était allé et il revint avec un visage qui marquait la bonne nouvelle qu'il avait à annoncer à Camaralzaman. Mon fils, lui dit-il (car, par le privilége de son grand âge, il avait coutume de le traiter ainsi), réjouissez-vous et tenez-vous prêt à partir dans trois jours : le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute et je suis convenu de votre embarquement et de votre passage avec le capitaine.

—Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi et vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avait déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau, et quand il lui eut fait voir la quantité de vases remplis de poudre d'or qu'il y avait, il lui témoigna sa joie de ce que Dieu récompensait enfin la vertu et toutes les peines qu'il avait prises depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous? reprit le jardinier : vous vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce trésor? Il est tout à vous et je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin

sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous était destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassiez. Il convient à un prince comme vous, plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse et qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage.

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité et ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendrait rien absolument s'il n'en retenait la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit et ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez, il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau et de les embarquer si secrètement que personne n'en ait connaissance : autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a point d'olives dans l'île d'Ébène et celles qu'on y porte d'ici sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin. Il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié et le reste d'olives par-dessus, et nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil et employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots, et comme il craignait que le talisman de la princesse Badoure qu'il portait au bras ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots et d'y faire une marque pour le reconnaître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés, comme la nuit approchait, il se retira avec le jardinier, et en s'entretenant, il lui raconta le combat des deux oiseaux et les circonstances de cette aventure, qui lui avait fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit; son mal augmenta tout le jour suivant : or, il se trouvait encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine du vaisseau en personne et plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman, qui leur ouvrit, où était le passager qui devait s'embarquer sur leur vaisseau. C'est moi-même, répondit-il; le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade et ne peut vous parler; ne laissez pas d'entrer et emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà, avec mes hardes, et je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargèrent des pots et des hardes, et en quittant Camaralzaman : Ne manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine; le vent est bon et je n'attends que vous pour mettre à la voile.

Dès que le capitaine et les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui et le remercier de tous les bons services qu'il lui avait rendus. Mais il le trouva qu'il agonisait, et il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa profession de foi, selon la coutume des bons musulmans à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où était le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, et après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car comme les mahométans n'étaient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avaient pas de cimetière public), il l'enterra lui seul, et il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour aller s'embarquer. Il emporta même la clé du jardin avec lui, afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance, en présence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avait levé l'ancre, il y avait déjà du temps, et même qu'on l'avait perdu de vue. On ajouta qu'il n'avait mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade voulait poursuivre, mais la clarté du jour, dont elle s'aperçut, l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXV[e] NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de le juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avait et ne voulait avoir aucune habitude et d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venait de perdre. Ce qui le désolait davantage, c'est qu'il s'était dessaisi du talisman de la princesse Badoure et qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il était sorti, de le prendre à louage du proprietaire à qui il appartenait et de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur et sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvait supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à gage, et afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenait par la mort du jardinier, qui était mort sans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençait une nouvelle année de peine, de douleur et d'impatience, le vaisseau continuait sa navigation avec un vent très-favorable, et il arriva heureusement à la capitale de l'île d'Ebène.

Comme le palais était sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure, qui aperçut le vaisseau dans le temps qu'il allait entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'était, et on lui dit qu'il venait tous les ans de la ville des Idolâtres dans la même saison, et qu'ordinairement il était chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnait, s'imagina que Camaralzaman pouvait y être embarqué, et la pensée lui vint de le prévenir et d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connaître (car elle se doutait bien qu'il ne la reconnaîtrait pas), mais pour le remarquer et prendre les mesures qu'elle jugerait à propos pour leur reconnaissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises et même de voir la première et choisir les plus précieuses qui lui conviendraient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle, et elle y arriva dans le temps que le capitaine venait de se débarquer. Elle le fit venir et voulut savoir de lui d'où il venait, combien il y avait de temps qu'il était parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avait faites dans sa navigation, s'il n'amenait pas quelque étranger de distinction, et surtout de quoi son vaisseau était chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes, et quant aux passagers, il assura qu'il n'y avait que des marchands qui avaient coutume de venir et qu'ils apportaient des étoffes très-riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes et non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives et plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimait les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler: Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine; faites-les débarquer incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau, avant de le faire voir à personne.

— Sire, reprit la capitaine, qui la prenait pour le roi de l'île d'Ebène, comme elle l'était en effet sous l'habit qu'elle en portait, il y en a cinquante pots fort grands, mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avais averti moi-même et je l'attendis longtemps. Comme je vis qu'il ne venait pas et que son retardement m'empêchait de profiter du bon vent, je perdis la patience et je mis à la voile. — Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse; cela ne nous empêchera pas de faire le marché.

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau et elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvaient valoir dans l'île d'Ebène. Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre; votre majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.

— Afin qu'il soit content, reprit la princesse, et en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or, que vous aurez soin de lui donner. Elle donna l'ordre pour le paiement, et après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchait, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princesse Hayatalnefous et se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter et pour en goûter elle-même, et le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure! quelle merveille! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir et vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Hayatalnefous, et son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étaient mêlées avec la poudre d'or. Mais, quand on vint à vider celui où Camaralzaman avait mis son talisman, et qu'elle eut aperçu le talisman, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit [1].

La princesse Hayatalnefous et ses femmes secoururent la princesse Badoure et la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman et le baisa à plusieurs reprises. Mais comme elle ne voulait rien dire devant les femmes de la princesse, qui ignoraient son déguisement, et qu'il était temps de se coucher, elle les congédia. Princesse, dit-elle à Hayatalnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien et celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le prince Camaralzaman, mon cher mari, et moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un et pour l'autre; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : Éclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenaient les olives que j'achetai hier. Vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des Idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y faisait ?

— Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer votre majesté comme d'une chose que je sais par moi-même. J'étais convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverais à son jardin, dont il m'enseigna l'endroit, où il travaillait sous lui : c'est ce qui m'a obligé de dire à votre majesté qu'il était pauvre; j'ai été le chercher et l'avertir moi-même dans ce jardin de venir s'embarquer, et je lui ai parlé.

— Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des Idolâtres et que vous m'ameniez ici ce garçon jardinier, qui est mon débiteur, sinon je vous déclare que je confisquerai, non-seulement les marchandises qui vous appartiennent et celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie et celle des marchands m'en répondront. Dès à présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande : c'est ce que j'avais à vous dire; allez et faites ce que je vous commande.

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'exécution devait être d'un très-grand dommage à ses affaires et à celles des marchands. Il le leur signifia et ils ne s'empressèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres et d'eau dont il avait besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très-heureuse, et le capitaine prit si bien ses mesures qu'il arriva de nuit devant la ville des Idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre; mais pendant que le vaisseau était en panne, il se débarqua dans sa chaloupe et alla descendre en terre en un endroit un peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

[1] Cette circonstance se retrouve encore dans l'*Histoire de Pierre de Provence* (voyez ci-dessus, p. 298); mais le romancier français en a tiré bien moins de parti que l'auteur oriental. Pierre, après avoir passé longtemps à la cour du soudan d'Alexandrie, prend congé de lui et met le trésor qu'il tient de sa générosité dans neuf barils, qu'il recouvre de sel, et s'embarque. Pendant la traversée, le patron du navire abandonne le prince dans une île et arrive au port sarrasin où Maguelonne a établi un hôpital en attendant le retour de Pierre. Elle fait l'emplette des barils de sel, et y trouve le trésor du prince son époux, mais sans savoir qu'il vient de lui. (Chap. XXII de l'édition gothique — *OEuvres de Tressan*, t. III, p. 372.)

L'incident du trésor caché dans des barils de sel, et celui que l'on a vu précédemment du talisman enlevé par un oiseau de proie, se retrouvent dans un conte turc intitulé *Aventures du prince Abdulselam et de la princesse Chelnissa*, conte qui n'offre qu'un mauvais ramassis de circonstances prises dans plusieurs contes orientaux. (Voyez la *Bibliothèque des Romans d'août* 1777, p. 51 et suiv.)

Camaralzaman ne dormait pas alors, sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine, sa femme, l'affligeait à son ordinaire, et il détestait le moment qu'il s'était laissé tenter par la curiosité, non pas de manier, mais même de toucher sa ceinture. Il passait ainsi les momens consacrés au repos lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi habillé, et il n'eut pas plus tôt ouvert que, sans lui dire mot, le capitaine et les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force et le menèrent au vaisseau, qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman, qui avait gardé le silence jusqu'alors, de même que le capitaine et les matelots, demanda au capitaine, qu'il avait reconnu, quel sujet il avait de l'enlever avec tant de violence. N'êtes-vous pas débiteur du roi de de l'île d'Ébène ? lui demanda le capitaine à son tour. — Moi, débiteur du roi de l'île d'Ébène ! reprit Camaralzaman avec étonnement : je ne le connais pas, jamais je n'ai eu affaire avec lui, et jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. — C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine ; vous lui parlerez vous-même ; demeurez ici cependant et prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit pour donner lieu au sultan des Indes de se lever et de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, et lui parla en ces termes :

CCXXVI^e^ NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'île d'Ébène qu'il l'avait été à l'aller prendre dans la ville des Idolâtres. Quoiqu'il fut déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord et de mener le prince Camaralzaman au palais, où il demanda d'être présenté au roi.

La princesse Badoure, qui s'était déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plus tôt avertie de son retour et de l'arrivée de Camaralzaman qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman, pour qui elle avait versé tant de larmes depuis leur séparation, et elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince, qui tremblait devant un roi, comme il le croyait, à qui il avait à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il désirait si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui et se fût fait connaître en l'embrassant ; mais elle se retint et elle crut qu'il était de l'intérêt de l'un et de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage de roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui était présent, et de le charger de prendre soin de lui et de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardait le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine pour reconnaître le service important qu'il lui avait rendu : elle chargea un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avait été apposé à ses marchandises et à celles de ses marchands, et le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venait de faire. Elle lui dit même qu'il n'avait qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, et qu'elle saurait bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venait d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'île d'Ébène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret et en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeait à propos de prendre avant de se faire connaître au prince Camaralzaman et de le faire connaître lui-même pour ce qu'il était. Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y aurait du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'île d'Ébène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribuerait elle-même avec un très-grand plaisir, et qu'elle n'avait qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiterait qu'elle fît.

Le lendemain la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit et l'autorité de roi de l'île d'Ébène, après avoir pris soin de faire mener le prince Camaralzaman au bain de grand matin et de lui faire prendre un habit d'émir, ou gouverneur de province, le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous les sei-

gneurs qui étaient présens par sa bonne mine et par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avait vu tant de fois, et cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris place au rang des émirs par son ordre : Seigneurs, dit-elle en s'adressant aux émirs, Camaralzaman, que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre, et je puis assurer qu'il se fera connaître à vous-mêmes autant par sa valeur et mille autres qualités que par la grandeur de son génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'île d'Ébène, qu'il était bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avait nommé et assuré qu'il le connaissait, lui qui était certain qu'il ne s'était rencontré avec lui en aucun endroit. Il le fut davantage des louanges excessives qu'il venait de recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majesté ne le déconcertèrent pas. Il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritait, mais qu'elles ne lui donnaient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, et en se relevant : Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter.

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse Badoure avait déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers et des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, et une écurie garnie de très-beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venait d'être honoré ; et quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dépense. Moins il pouvait concevoir par quel endroit lui venait ce grand bonheur, plus il en était dans l'admiration, et jamais il n'eut la pensée que la princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours, la princesse Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne et en même temps plus de distinction, le gratifia de la charge de grand-trésorier, qui venait de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquit non-seulement l'amitié de tous les seigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par sa droiture et par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes de se voir dans une si haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il se l'imaginait, et d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentait tous les jours, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur il ne cessait de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle, dans un pays où il semblait qu'elle devait avoir passé depuis le temps qu'il s'était séparé d'avec elle d'une manière si affligeante pour l'un et pour l'autre. Il aurait pu se douter de quelque chose si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avait pris avec son habit ; mais elle l'avait changé en montant sur le trône, et s'était donné celui d'Armanos, pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte, on ne la connaissait plus que sous le nom de roi Armanos le jeune, et il n'y avait que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman, dont elle se faisait appeler en arrivant à la cour de l'île d'Ébène. Camaralzaman n'avait pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire, mais à la fin il pouvait l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignait que cela n'arrivât et qu'elle était bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnaissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens et à ceux qu'elle savait qu'il souffrait. En effet, elle avait remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenait avec lui des affaires qui dépendaient de sa charge, il poussait de temps en temps des soupirs qui ne pouvaient s'adresser qu'à elle. Elle vivait elle-même dans une contrainte dont elle était résolue de se délivrer sans différer plus longtemps. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zèle et l'affection du peuple, tout contribuait à lui mettre la couronne de l'île d'Ébène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plus tôt pris cette résolution, de concert avec la princesse Hayatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour. Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec

vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je le puisse faire plus commodément que la nuit, venez ce soir et avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avait marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur, et après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparait à la suivre, qu'elle n'avait point besoin de son service et qu'il tînt seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Hayatalnefous, où elle avait coutume de coucher.

Quand le prince et la princesse furent dans la chambre où il y avait un lit et que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, et en le présentant à Camaralzaman : Il n'y a pas longtemps, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le talisman et s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre : hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur et de chagrin si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante et la plus aimable qui ait paru sous le ciel, à qui il a appartenu et dont il m'a causé la perte : il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucherait votre majesté de compassion pour un mari et pour un amant infortuné comme moi, si elle voulait se donner la patience de l'entendre.

— Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse, mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en sais déjà quelque chose : je reviens à vous, attendez-moi un moment.

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet, où elle quitta le turban royal, et après avoir pris en peu de momens une coiffure et un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avait le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, et en l'embrassant tendrement : Ah ! s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! — N'attendez pas de revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux : en me voyant, vous voyez le roi : asseyons-nous, que je vous explique cette énigme.

Ils s'assirent et la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avait prise, dans la prairie où ils avaient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendait inutilement ; de quelle manière elle l'avait exécutée jusqu'à son arrivée à l'île d'Ébène, où elle avait été obligée d'épouser la princesse Hayatalnefous et d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avait offerte en conséquence de son mariage ; comment la princesse, dont elle lui exagéra le mérite, avait reçu la déclaration qu'elle lui avait faite de son sexe, et enfin l'aventure du talisman, trouvé dans un des pots d'olives et de poudre d'or qu'elle avait achetés, qui lui avait donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des Idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé, elle voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avait été cause de leur séparation. Il la satisfit, et quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avait eue de le faire languir si longtemps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé ; après quoi, comme il était fort tard, ils se couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles à cause du jour, qu'elle voyait paraître. Elle poursuivit la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCXXVII^e^ NUIT.

Sire, la princesse Badoure et le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, et lorsqu'elle fut habillée elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui était inconnue et le grand-trésorier, à qui il n'appartenait pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où était le roi.

Sire, reprit la princesse, hier j'étais le roi, et aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire, de l'un et de l'autre, j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. Le roi Armanos lui donna audience et l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : Sire, ajouta la princesse, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre majesté consent de donner la princesse Hayatalnefous, sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang et la qualité de reine, qui lui appartient de droit, et me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendrait pas, je ne laisserais pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus et je suis caution qu'elle en sera très-contente.

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration, et quand elle eut achevé : Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure, votre femme, que j'avais regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi et accepter la couronne que la princesse Badoure mériterait de porter toute sa vie, si elle n'aimait mieux la quitter pour l'amour de vous. —Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre majesté et à la princesse Hayatalnefous sont si essentielles que je ne puis lui rien refuser.

Camaralzaman fut proclamé roi et marié le même jour avec de grandes magnificences, et fut très-satisfait de la beauté, de l'esprit et de l'amour de la princesse Hayatalnefous [1].

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié et la même union qu'auparavant, et furent très-satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardait à leur égard en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année presque en même temps, et la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad [1] au premier, dont la reine Badoure était accouchée, et celui d'Assad [2] à celui que la reine Hayatalnefous avait mis au monde.

HISTOIRE DES PRINCES AMGIAD ET ASSAD.

Les deux princes furent élevés avec grand soin, et lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences et dans les beaux-arts, que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, et que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre dès leur enfance avait donné lieu à cette uniformité, qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étaient unis si étroitement qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman, leur père, de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, et ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement et la même table. Insensiblement Camaralzaman avait pris une si grande confiance en leur capacité et en leur droiture que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisait pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement, toutes les fois qu'il faisait des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étaient également beaux et bien faits dès leur enfance, les deux reines avaient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avait plus de penchant pour Assad, fils de la reine de Hayatalnefous, que pour Amgiad, son propre fils, et que la reine

[1] L'histoire de Bharam et de Zohera dans le *Behar-danish* ressemble beaucoup à celle du prince Camaralzaman et n'en est peut-être qu'une imitation. (Voyez le *Behar-danish*, translated by Jonathan Scott, vol. III, p. 277.)

[1] Très-glorieux.

[2] Très-heureux.

Hayatalnefous en avait plus pour Amgiad que pour Assad, qui était le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédait de l'excès de celle qu'elles conservaient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu à peu en une forte inclination, et cette inclination enfin en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur était connue : elles firent aussi de grands efforts pour y résister. Mais la familiarité avec laquelle elles les voyaient tous les jours et l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les louer, de les caresser, dont il n'était plus en leur pouvoir de se défaire, les embrasèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil, le boire et le manger. Pour leur malheur et pour le malheur des princes mêmes, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent par le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étaient pas fait un secret de leur passion et qu'elles n'avaient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimait en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, et pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles profitèrent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil et rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil, comme il rentrait dans le palais, un eunuque le prit en particulier et lui présenta un billet de la part de la reine Hayatalnefous. Amgiad le prit et le lut avec horreur. Quoi! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire et en tirant le sabre, est-ce là la fidélité que tu dois à ton maître et à ton roi! En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad, transporté de colère, alla trouver la reine Badoure, sa mère, d'un air qui marquait son ressentiment, lui montra le billet et l'informa du contenu après lui avoir dit de quelle part il venait. Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère elle-même. Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites est une calomnie et une imposture : la reine Hayatalnefous est sage, et je vous trouve bien hardi de me parler contre elle avec cette insolence. Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il : si je n'étais retenu par le respect que je dois au roi mon père, ce jour serait le dernier de la vie d'Hayatalnefous.

La reine Badoure pouvait bien juger de l'exemple de son fils Amgiad que le prince Assad, qui n'était pas moins vertueux, ne recevrait pas plus favorablement la déclaration qu'elle avait à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, et elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avait entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venait de présider à son tour. Le prince le prit, et en le lisant il se laissa emporter à la colère si vivement que, sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre et punit la vieille comme elle le méritait. Il courut à l'appartement de la reine Hayatalnefous, sa mère, le billet à la main. Il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps ni même celui de parler. Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, et vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Allez, retirez-vous et ne paraissez jamais devant moi.

Assad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'était pas attendu, et elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint et il se retira sans répliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'âme. Comme le prince Amgiad avait eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avait reçu le jour d'auparavant, et que ce que la reine sa mère venait de lui dire lui faisait comprendre qu'elle n'était pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion et mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devait les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature et de mère et concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avaient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris et par

les malédictions qu'elles leur donnaient, et se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite les eût réduites aux abois.

Mais, sire, dit Scheherazade, le jour paraît et m'impose silence. Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit la même histoire et dit au sultan des Indes :

CCXXVIII^e^ NUIT.

Sire, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman, à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées et dans un état qu'elles surent bien contrefaire, qui le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur était arrivé.

A cette demande, les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissemens et leurs sanglots, et après qu'il les eut bien pressées, la reine Badoure prit enfin la parole : Sire, dit-elle, de la juste douleur dont nous sommes affligées, nous ne devrions pas voir le jour, après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait, par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse et l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre majesté nous dispense d'en dire davantage : notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste.

Le roi fit appeler les deux princes et il leur eût ôté la vie de sa propre main si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui était présent, ne lui eût retenu le bras. Mon fils, lui dit-il, que pensez-vous faire? Voulez-vous ensanglanter vos mains et votre palais de votre propre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. Il tâcha de l'apaiser, et il le pria de bien examiner s'il était certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusait.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans ; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté et si loin qu'il lui plairait, et de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnait.

Giondar marcha toute la nuit, et le lendemain matin quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avait. Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, et c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur. Plût à Dieu que je pusse m'en dispenser! — Faites votre devoir, reprirent les princes; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort, nous vous la pardonnons de bon cœur.

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent et se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse qu'ils furent longtemps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. Commencez par moi, dit-il, Giondar, que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. Amgiad s'y opposa, et Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquait combien leur amitié était sincère et parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante et ils prièrent Giondar de les lier ensemble et de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même temps. Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui jusqu'à leur innocence n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde.

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitaient : il les lia, et quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avaient quelque chose à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes, c'est de bien assurer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens, mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. Giondar leur promit qu'il n'y manquerait pas, et en même temps il tira son sabre. Son cheval, qui était lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action et de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa et se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'était un cheval de grand prix et richement harnaché, que Giondar aurait été bien fâché

de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le sabre et courut après pour le rattraper.

Le cheval, qui était vigoureux, fit plusieurs caracolles devant Giondar et il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit et le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormait : le lion accourut, et au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar dès qu'il l'eut aperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue et qui le suivait de près au travers des arbres. Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverrait pas ce châtiment, disait-il en lui-même, si les princes, à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étaient pas innocens, et pour mon malheur je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'il n'étaient pas loin d'une source d'eau, et lui proposa de se délier et d'aller boire. Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons encore à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens.

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia et délia le prince son frère malgré lui : ils allèrent à la source, et après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion et de grands cris dans le bois où le cheval et Giondar étaient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'était débarrassé. Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar : peut-être arriverons nous assez tôt pour le délivrer du péril où il est.

Les deux princes ne perdirent pas de temps et ils arrivèrent dans le même moment que le lion venait d'abattre Giondar. Le lion, qui vit que le prince Amgiad avançait vers lui, le sabre levé, lâcha sa prise et vint droit à lui avec furie : le prince le reçut avec intrépidité et lui donna un coup avec tant de force et d'adresse qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'était aux deux princes qu'il devait la vie, il se jeta à leurs pieds et les remercia de la grande obligation qu'il leur avait en des termes qui marquaient sa parfaite reconnaissance. Princes, leur dit-il en se relevant et en leur baisant les mains, les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie après le secours si obligeant et si éclatant que vous venez de me donner ! Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude.

—Le service que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre : reprenons auparavant votre cheval et retournons au lieu où vous nous aviez laissés. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval, qui avait passé sa fougue et qui s'était arrêté ; mais quand ils furent de retour près de la source, quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir. La seule chose que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, et que je vous supplie de m'accorder, c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le vôtre et de vous sauver si loin que le roi votre père n'entende jamais parler de vous.

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut, et après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un et l'autre et qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'émir Giondar leur donna ce qu'il avait sur lui d'or et d'argent et prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes, il passa par le bois, où il teignit leurs habits du sang du lion, et continua son chemin jusqu'à la capitale de l'île d'Ebène. A son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avait été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avait donné. Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages.

— Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. — Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable et avec une résignation aux décrets de Dieu qui marquait la sincérité avec laquelle ils faisaient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté et avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. Nous mourons innocens, disaient-ils, mais

nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de Dieu et nous la pardonnons au roi notre père : nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité.

Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, et il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet, qu'il ouvrit et qu'il lut. Il n'eut pas plus tôt connu que la reine Hayatalnefous l'avait écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui était dedans, qu'il frémit. Il fouilla ensuite dans celles d'Assad en tremblant, et le billet de la reine Badoure, qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt et si vif qu'il s'évanouit.

La sultane Scheherazade, qui s'aperçut à ces derniers mots que le jour paraissait, cessa de parler et garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCXXIXe NUIT.

Sire, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. Qu'as-tu fait, père barbare ! s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfans, enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes les volontés, leur vertu, ne te parlaient-elles pas assez pour leur défense ! Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrable ! Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, et c'est le châtiment dont Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étais né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois !

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonnes gardes, et de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeait ainsi de la perte des princes ses fils, dont il était lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erraient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités et la rencontre de toutes sortes de personnes ; ils ne vivaient que d'herbes et de fruits sauvages, et ne buvaient que de méchante eau de pluie, qu'ils trouvaient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormaient et veillaient tour à tour.

Au bout d'un mois ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire et inaccessible, comme il leur paraissait. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé ; mais ils le trouvèrent si étroit et si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de la côtoyer et marchèrent pendant cinq jours ; mais la peine qu'ils se donnèrent fut inutile : ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avaient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable qu'ils délibérèrent longtemps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin et ils montèrent.

Plus les deux princes avançaient, plus il leur semblait que la montagne était haute et escarpée, et ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un était las et que l'autre s'en apercevait, celui-ci s'arrêtait et ils reprenaient haleine ensemble. Quelquefois ils étaient tous deux si fatigués que les forces leur manquaient. Alors ils ne songeaient plus à continuer de monter, mais à mourir de fatigue et de lassitude. Quelques momens après, qu'ils sentaient leurs forces un peu revenues, ils s'animaient et ils reprenaient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage et leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, et le prince Assad se trouva si fatigué et si épuisé de forces qu'il demeura tout court. Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'âme.—Reposons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, et prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter et que la lune nous favorise.

Après une bonne demi-heure de repos, Assad fit un nouvel effort, et ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, et en avançant il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusque-là et trouva que c'était un grenadier chargé de grosses grenades, et qu'il y avait une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad, et l'amena sous

l'arbre près de la fontaine, se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin quand les princes furent éveillés : Allons, mon frère, dit Amgiad à Assad, poursuivons notre chemin : je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, et nous n'avons qu'à descendre. Mais Assad était tellement fatigué du jour précédent qu'il ne lui fallait pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant, comme ils avaient déjà fait plusieurs fois, de l'amour désordonné de leurs mères, qui les avait réduits à un état si déplorable. Mais, disaient-ils, si Dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience et nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin, et comme la montagne était de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville, où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue et m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous sommes, et en revenant j'aurai soin d'apporter des vivres? Il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.

— Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage et plein de prudence ; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, et vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne serait-ce pas pour moi s'il vous arrivait quelque chose.

— Mais, mon frère, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire et de m'attendre avec patience.—Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad, et s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. Amgiad fut obligé de céder, et il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

LE PRINCE ASSAD ARRÊTE EN ENTRANT DANS LA VILLE DES MAGES.

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad était chargé, et continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis et qui avait une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction et qu'il ne voudrait pas le tromper, il l'aborda. Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le prince en souriant. Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger, vous ne me feriez pas cette demande si cela n'était. — Oui, seigneur, je suis étranger, reprit Assad. — Soyez le bienvenu, repartit le vieillard, notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique ?

— Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai et moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là nous n'avons pas discontinué de marcher, et nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, et je viens chercher des vivres pour lui et pour moi.

— Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venu le plus à propos du monde, et je m'en réjouis pour l'amour de vous et de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets, où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger, et quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore, pour vous et pour votre frère, de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre, car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi. Il y en a,

je vous assure, de bien méchans. Venez donc, je veux vous faire connaître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, et bien des gens qui se vantent de l'être et ne le sont pas.

— Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez. Je me remets entièrement à vous et je suis prêt d'aller où il vous plaira.

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, riait en sa barbe, et de crainte qu'Assad ne s'en aperçût, il l'entretenait de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avait conçue pour lui. Entre autres, il faut avouer, lui disait-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue Dieu de ce que vous m'avez rencontré : vous saurez pourquoi je dis cela quand vous serez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à sa maison et introduisit Assad dans une grande salle, où il vit quarante vieillards qui faisaient un cercle autour d'un feu allumé, qu'ils adoraient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé et de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad était immobile de l'étonnement où il était, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban ? ajouta-t-il : qu'on le fasse venir.

A ces paroles, prononcées assez haut, un noir, qui les entendit de dessous la salle, parut, et ce noir, qui était Gazban, n'eut pas plus tôt aperçu le désolé Assad qu'il comprit pourquoi il avait été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna et le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé : Mène-le là-bas, lui commanda le vieillard, et ne manque pas de dire à mes filles Bostane et Cavame de lui bien donner la bastonnade chaque jour, avec un pain le matin et un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue et pour la montagne du feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité [1].

[1] La religion de Zoroastre était celle que professaient les Persans à l'époque de la conquête de leur pays par les disciples de Mahomet, dans le septième siècle de notre ère. Le législateur Zoroastre avait substitué au sabéisme la croyance à un Dieu unique, éternel et créateur ; c'était en l'honneur de ce Dieu qu'il avait institué l'entretien du feu sacré, symbole de la divinité. L'obstination avec laquelle les Persans défendirent leur indépendance et leur culte irrita au plus haut degré les fanatiques musulmans, qui brûlèrent et rasèrent les temples, massacrèrent les prêtres et cherchèrent à anéantir tout ce qui pouvait rappeler un culte proscrit. La haine des disciples du prophète pour le magisme a survécu à cette lutte, et dans les contes populaires des Arabes, les guèbres, c'est-à-dire les disciples de Zoroastre, sont toujours représentés comme des sorciers, rendant au feu un culte idolâtre et se portant sans cesse à des actes de violence et de cruauté contre les musulmans. (Voyez l'*Histoire de Perse*, par Malcolm, t. Ier, p. 295 de la traduction française.)

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit, à cause du jour qui paraissait. Elle poursuivit la suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXe NUIT.

Sire, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, et après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusque dans un cachot où l'on descendait par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses et des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard. Mais le vieillard leur parlait déjà lui-même. Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas et donnez la bastonnade de la manière que vous savez au musulman dont je viens de faire capture, et ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes bonnes adoratrices du feu.

Bostane et Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad et le bâtonnèrent impitoyablement jusqu'au sang et jusqu'à lui faire perdre connaissance. Après cette exécution si barbare elles mirent un pain et un pot d'eau près de lui et se retirèrent.

Assad ne revint à lui que longtemps après, et ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux, en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'était pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir au pied de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il était deux, trois et quatre heures de nuit et qu'il n'était pas revenu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit

dans cette inquiétude désolante, et dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra et le pria de lui dire comment elle s'appelait. Il apprit que c'était la ville des Mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étaient en plus grand nombre et qu'il n'y avait que très peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptait de là à l'île d'Ebène, et la réponse qu'on lui fit fut que par mer il y avait quatre mois de navigation et une année de voyage par terre. Celui à qui il s'était adressé le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, et continua son chemin parce qu'il était pressé.

Amgiad, qui n'avait mis qu'environ six semaines à venir de l'île d'Ébène avec son frère Assad, ne pouvait comprendre comment ils avaient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement ou que le chemin de la montagne par où ils étaient venus ne fût un chemin plus court qui n'était point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avait déjà reconnu celui à qui il avait parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué et lui raconta le sujet de la peine où il était.

Quand le prince Amgiad eut achevé : Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource et je vous conseille de vous en consoler et de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi et je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre et remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avait pour lui.

HISTOIRE DU PRINCE AMGIAD ET D'UNE DAME DE LA VILLE DES MAGES.

Le prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur : il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passait par une rue où il n'y avait personne, il rencontra une dame qui venait à lui.

La dame, qui vit un jeune homme très-bien fait et tout frais sortir du bain, leva son voile et lui demanda où il allait, d'un air riant et en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paraître. Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela est à votre choix.

—Seigneur, répondit la dame avec un sourire agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas des hommes chez elles, elles vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas. Il n'osait prendre la hardiesse de la mener chez son hôte, qui s'en serait scandalisé, et il aurait couru risque de perdre la protection dont il avait besoin dans une ville où il y avait tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avait faisait aussi qu'il ne savait aucun endroit où la conduire et il ne pouvait se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude, il résolut de se livrer au hasard, et sans répondre à la dame, il marcha devant et la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena longtemps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, et ils étaient fatigués de marcher, l'un et l'autre, lorsqu'il enfila une rue, qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence, avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine, et la dame, plus fatiguée que lui, s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : C'est donc ici votre maison ? dit-elle au prince Amgiad. — Vous le voyez, madame, reprit le prince. — Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repartit-elle ; qu'attendez-vous ? — Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clé, je l'ai laissée à mon esclave, que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être revenu. Et comme je lui ai commandé, après qu'il aurait fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîner, je crains que nous ne l'attendions encore longtemps.

La difficulté que le prince trouvait à satisfaire sa passion, dont il commençait à se repentir, lui avait fait imaginer cette défaite, dans l'espérance que cette dame donnerait dedans et que le dépit l'obligerait de le laisser là et d'aller chercher fortune ailleurs ; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire

ainsi attendre, reprit la dame; je le châtierai moi-même comme il le mérite si vous ne le châtiez pas bien quand il sera de retour. Il n'est pas bienséant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant cela elle se leva et ramassa une pierre pour rompre la serrure, qui n'était que de bois et fort faible, à la mode du pays.

Amgiad, au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer. Madame, dit-il, que prétendez-vous faire? De grâce, donnez-vous quelques momens de patience. — Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle, la maison n'est-elle pas à vous? Ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la serrure[1], et dès que la porte fut ouverte, elle entra et marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée : il hésita s'il devait entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyait indubitable, et il allait prendre ce parti lorsque la dame se retourna et vit qu'il n'entrait pas. Qu'avez-vous, que vous n'entrez pas chez vous? lui dit-elle. — C'est, madame, répondit-il, que je regardais si mon esclave ne revenait pas et je crains qu'il n'y ait rien de prêt. — Venez, venez, reprit-elle, nous attendrons mieux ici que dehors en attendant qu'il arrive.

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse et proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à un grand vestibule, où ils aperçurent, lui et la dame, une grande salle ouverte et très-bien meublée, et dans la salle une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits et un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne survivras pas longtemps à ton cher frère Assad. La dame au contraire, ravie de ce spectacle agréable : Hé quoi! seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt! Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais, si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe, qu'elle vienne, cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve et vous aussi.

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il était. Madame, reprit-il en pensant toute autre chose qui le désolait dans l'âme, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvait se résoudre de se mettre à une table qui n'avait pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa. Mais la dame l'en empêcha. Que faites-vous? lui dit-elle, vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons et réjouissons-nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table et ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre et une bouteille, se versa à boire et but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le verre et le présenta à Amgiad, qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisait réflexion sur son aventure, plus il était dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paraissait pas et même qu'une maison où tout était si propre et si riche était sans un seul domestique. Mon bonheur serait bien extraordinaire, se disait-il à soi-même, si le maître pouvait ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue. Pendant qu'il s'entretenait de ces pensées et d'autres plus fâcheuses, la dame continuait de manger, buvait de temps en temps et l'obligeait de faire de même. Ils en étaient bientôt au fruit lorsque le maître de la maison arriva.

C'était le grand écuyer du roi des mages et son nom était Bahader. La maison lui appartenait, mais il en avait une autre où il faisait sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servait qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis, où il faisait tout apporter de chez lui, et c'est ce qu'il avait fait faire ce jour-là par quelques-uns de ses gens qui ne faisaient que de sortir peu de temps avant que Amgiad et la dame arrivassent.

[1] « Les serrures des Orientaux sont en bois et en forme de verrous, ne pouvant s'ouvrir que du côté même où la serrure est placée. La clé, également en bois, est formée d'un simple bâton hérissé de clous saillans, suivant une certaine combinaison : ces clous correspondent à autant de trous dans l'intérieur de la serrure, et lorsqu'on l'y insère, soulèvent autant de clous mobiles dont la descente empêche le verrou de glisser. Cette clé ne passe point comme les nôtres à travers la porte, et ne se laisse jamais sur la serrure, à laquelle on l'applique seulement au moment de l'ouvrir. En conséquence, presque toutes les portes ont deux serrures, l'une intérieure, l'autre extérieure, fermant chacune de son côté. » (*Contes du Cheikh Elmohdy*, traduits par M. Marcel, t. Ier, p. 426, note.)

Bahader arriva sans suite et déguisé, comme il le faisait ordinairement, et il venait un peu avant l'heure qu'il avait donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit, et comme il eut entendu que l'on parlait et que l'on se réjouissait dans la salle, il se coula le long du mur et avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étaient. Comme il eut vu que c'était un jeune homme et une jeune dame qui mangeaient à la table qui n'avait été préparée que pour ses amis et pour lui, et que le mal n'était pas si grand qu'il s'était imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame, qui avait le dos un peu tourné, ne pouvait pas voir le grand écuyer; mais Amgiad l'aperçut d'abord et alors il avait le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader, qui lui fit signe de ne dire mot et de venir lui parler.

Amgiad but et se leva. Où allez-vous? lui demanda la dame. — Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie; je suis à vous dans un moment : une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'attendait sous le vestibule et qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.

Scheherazade s'aperçut à ces derniers mots qu'il était temps que le sultan des Indes se levât. Elle se tut et eut le temps de poursuivre la nuit suivante et de lui parler en ces termes :

CCXXXI^e^ NUIT.

Sire, quand Bahader et le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvait chez lui avec la dame et pourquoi ils avaient forcé la porte de sa maison.

Seigneur, répondit Amgiad, je dois paraître bien coupable dans votre esprit, mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très-innocent. Il poursuivit son discours et lui raconta en peu de mots la chose comme elle était, sans rien déguiser; et afin de le bien persuader qu'il n'était pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il était prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvait dans la ville des Mages.

Bahader, qui aimait naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité et du rang d'Amgiad. En effet, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis et ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi et que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, et cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave, et afin que cela ne vous fasse pas de peine et que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument, et vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place et continuer de vous divertir, et quand je reviendrai dans quelque temps et que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez-moi bien; ne craignez pas même de me frapper; je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table et jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi, vous et la dame, et demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc et ne perdez pas de temps. Amgiad voulut repartir, mais le grand écuyer ne le permit pas et il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle que les amis que le grand écuyer avait invités arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevait pas ce jour-là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveraient la cause quand il les en aurait informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il sortit et il alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avait conduit dans une maison qui appartenait à un maître de si grande distinction et qui en usait si honnêtement avec lui. En se remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité et de la mau-

vaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraud me le paiera et je lui ferai voir s'il doit être dehors si longtemps.

— Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui : s'il fait des fautes, il les paiera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir.

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément que Amgiad n'était plus inquiet comme auparavant de ce qui arriverait de l'indiscrétion de la dame, qui ne devait pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, et ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeaient, jusqu'à l'arrivée de Bahader, déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave bien mortifié de voir que son maître était en compagnie et de ce qu'il revenait si tard. Il se jeta à ses pieds en baisant la terre, pour implorer sa clémence, et quand il se fut relevé, il demeura debout les mains croisées et les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad avec un œil et d'un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi ? Où as-tu été ? qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est ?

— Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données : je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

— Tu es un maraud, repartit Amgiad, et je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir et à manquer à ton devoir. Il se leva, prit un bâton et lui en donna deux ou trois coups assez légèrement, après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiment ; elle se leva à son tour, prit le bâton et en chargea Bahader de tant de coups sans l'épargner que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad, scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnait et de ce qu'elle maltraitait un officier du roi de cette importance, avait beau crier que c'était assez, elle frappait toujours. Laissez-moi faire, disait-elle, je veux me satisfaire et lui apprendre à ne pas s'absenter si longtemps une autre fois. Elle continuait toujours avec tant de furie qu'il fut contraint de se lever et de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvait plus battre Bahader, elle se remit à sa place et lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes et demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvaient et qu'ils ne mangeaient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu, et dès qu'il fut nuit il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortait ou qu'il entrait, la dame ne manquait pas de le gronder, de le menacer et de l'injurier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui voulait le ménager et n'osait lui rien dire. A l'heure qu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa et se retira dans une une chambre vis-à-vis, où il ne fut pas longtemps à s'endormir après une si grande fatigue.

Amgiad et la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure, et avant de se coucher la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronflait déjà et qu'elle avait vu qu'il y avait un sabre dans la salle : Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. — De quoi s'agit-il pour votre service ? reprit Amgiad.—Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, et d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que le vin faisait faire à la dame, comme il n'en douta pas. Madame, lui dit-il, laissons là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui ; je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit ; d'ailleurs, je suis très-content de lui et il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

— Je ne me paie pas de cela, reprit la dame enragée, je veux que ce coquin meure, et s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire du fourreau et s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule, et en la rencontrant : Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire, puisque vous le souhaitez : je serais fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. Quand elle lui eut remis le sabre : Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, et ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. Ils entrèrent dans la chambre où était Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame et lui coupa la tête, qui tomba sur Bahader.

Le jour avait déjà commencé de paraître lorsque Scheherazade en était à ces paroles ; elle s'en aperçut et cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante et dit au sultan Schahriar :

CCXXXII[e] NUIT.

Sire, la tête de la dame eût interrompu le sommeil du grand écuyer en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Étonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté et le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifiait. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'était passée, et en achevant : Pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

— Seigneur, reprit Bahader plein de reconnaissance, des personnes de votre sang et aussi généreuses ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur et je ne puis assez vous en remercier. Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer combien il lui était obligé : Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, et c'est ce que je vais faire. Amgiad s'y opposa et dit qu'il l'emporterait lui-même, puisqu'il avait fait le coup. Un nouveau venu en cette ville comme vous n'y réussirait pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire et demeurez ici en repos. Si je ne viens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là, je vais vous faire par écrit une donation de la maison et de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit et livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules et marcha de rue en rue, en prenant le chemin de la mer. Il n'en était pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisait sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac et y trouvèrent le corps de la dame massacrée et sa tête. Le juge, qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, l'emmena chez lui, et comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plus tôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avait commise, comme il le croyait selon les indices, qu'il le chargea d'injures. C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, et que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie ! Qu'on les en délivre et qu'on le pende.

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible et ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remena, et pendant que l'on préparait la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on allait faire, à midi, d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad, qui avait attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer quand il entendit ce cri de la maison où il était. Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme si méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand écuyer, c'est moi, et je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. Sans délibérer davantage, il sortit et se rendit à la place où se devait faire l'exécution, avec le peuple qui y courait de toute part.

Dès que Amgiad vit paraître le juge qui amenait Bahader à la potence, il alla se présenter à lui. Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer et vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort est très-innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui voulait l'ôter à un grand écuyer, et voici comment la chose s'est passée.

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avait été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avait été cause qu'il était entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, et de tout ce qui s'était passé jusqu'au moment qu'il avait été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer, le juge sursit l'exécution et le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même, et Amgiad, pour lui faire mieux comprendre son innocence et celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire et de celle de son frère Assad depuis le commencement jusqu'à leur arrivée, et jusqu'au moment qu'il lui parlait.

Quand le prince eut achevé : Prince, lui dit

le roi, je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connaître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous et que je rétablis dans sa charge, je vous fais même mon grand visir, pour vous consoler du traitement injuste, quoique excusable, que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après que Amgiad eut remercié le roi de la ville et du pays des mages, et qu'il eut pris possession de la charge de grand visir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville une grande récompense à ceux qui le lui amèneraient ou même qui lui en apprendraient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne, mais, quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE ASSAD.

Assad cependant était toujours à la chaîne dans le cachot où il avait été enfermé par l'adresse du rusé vieillard, et Bostane et Cavame, filles du vieillard, le maltraitaient avec la même cruauté et la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du feu approcha : on équipa le vaisseau qui avait coutume de faire le voyage de la montagne du feu. On le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zélateur de la religion des mages. Quand il fut en état de mettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, et fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand visir Amgiad, frère d'Assad, qui avait été averti que les adorateurs du feu avaient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du feu, et que Assad, qui était peut-être tombé entre leurs mains, pourrait bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne et fit monter tous les matelots et tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau ; mais on ne trouva pas Assad, il était trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port, et quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le prince Assad de la caisse et le mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignorait pas qu'on allait le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avait toujours accompagné le vaisseau devint contraire et augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route, Behram et son pilote ne savaient plus même où ils étaient, et ils craignaient de rencontrer quelque rocher à chaque moment et de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, et Behram la reconnut pour l'endroit où était le port et la capitale de la reine Margiane, et il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane, qui était musulmane, était ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non-seulement elle n'en souffrait pas un seul dans ses états, elle ne permettait même qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'était plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer et se perdre contre la côte, qui était bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité il tint conseil avec son pilote et avec ses matelots. Enfans, dit-il, vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une, ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions de la reine Margiane ; mais sa haine implacable contre notre religion et contre tous ceux qui en font profession vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau et de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, et que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle et qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avais, et que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire et écrire. Elle voudra le voir, et comme il est bien fait et que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion et ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, et,

en cette considération, de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le moi, je vous écouterai. Le pilote et les matelots applaudirent à son sentiment, qui fut suivi.

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour, qui se faisait voir. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXII[e] NUIT.

Sire, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne et le fit habiller en esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il voulait le faire paraître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitait que le vaisseau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avait son palais situé du côté de la mer de manière que le jardin s'étendait jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avait mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler, et pour satisfaire plus tôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram, qui s'était attendu d'être appelé, se débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il était son esclave et son écrivain, et fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds, et après lui avoir marqué la nécessité qui l'avait obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il était marchand d'esclaves, que Assad, qu'il avait amené, était le seul qui lui restât, et qu'il gardait pour lui servir d'écrivain.

Assad avait plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avait vu, et elle fut ravie d'apprendre qu'il fût esclave. Résolue de l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Assad comment il s'appelait.

Grande reine, reprit Assad les larmes aux yeux, votre majesté me demande-t-elle le nom que je portais ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui ? — Comment, repartit la reine, est-ce que vous avez deux noms ? — Hélas ! il n'est que trop vrai, répliqua Assad, je m'appellais autrefois Assad (très-heureux) et aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié).

Margiane, qui ne pouvait pénétrer le véritable sens de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage, et connut en même temps qu'il avait beaucoup d'esprit. Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle ensuite, je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites-moi voir de votre écriture.

Assad, muni d'une écritoire qu'il portait à sa ceinture, et de papier par les soins de Behram, qui n'avait pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il voulait qu'elle crût, se tira un peu à l'écart et écrivit ces sentences par rapport à sa misère :

« L'aveugle se détourne de la fosse où le clair voyant se laisse tomber. L'ignorant s'élève aux dignités par des discours qui ne signifient rien : le savant demeure dans la poussière avec son éloquence. Le musulman est dans la dernière misère avec toutes ses richesses : l'infidèle triomphe au milieu de ses biens. On ne peut pas espérer que les choses changent : c'est un décret du Tout-Puissant qu'elles demeurent en cet état. »

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences que la beauté du caractère, et il n'en fallut pas davantage pour achever d'embraser son cœur et de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plus tôt achevé de le lire qu'elle s'adressa à Behram : Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave ou de m'en faire un présent ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avait pas de choix à faire, qu'il avait besoin de son esclave et qu'il voulait le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram ; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle, et en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle ferait confisquer toutes ses marchandises et mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passait la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, et de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le souper, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir auprès d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenait pas un esclave.

A un esclave! reprit la reine, il n'y a qu'un moment que vous l'étiez; mais vous ne l'êtes plus. Asseyez-vous près de moi, vous dis-je, et racontez-moi votre histoire, car ce que vous avez écrit pour me faire voir votre écriture et l'insolence de ce marchand d'esclaves me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire.

Le prince Assad obéit et quand il fut assis : Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire et plus qu'elle ne pourrait se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts et le genre de mort auquel j'étais destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connaître la grandeur de son bienfait, que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail, qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule, qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença pas l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères, changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie et enfin à la perte qu'il avait faite de son frère et à la prison si longue et si douloureuse, d'où on ne l'avait fait sortir que pour être immolé sur la montagne du feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane, animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : Prince, lui dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux; mais après le traitement barbare qu'ils vous ont fait et leur dessein exécrable de faire une victime de votre personne à leur feu, je leur déclare dès à présent une guerre implacable. Elle voulait s'étendre davantage sur ce sujet; mais l'on servit et elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir et de l'entendre et déjà prévenue pour lui d'une passion dont elle se promettait de trouver bientôt l'occasion de le faire apercevoir. Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes et de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire. Vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances, et, en lui disant ces paroles et d'autres à peu près semblables, elle lui servait à manger et lui faisait verser à boire coup sur coup. Le repas dura longtemps et le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvait porter.

Quand la table fut levée, Assad eut besoin de sortir et il prit son temps que la reine ne s'en aperçut pas. Il descendit dans la cour, et, comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra; attiré par les beautés dont il était diversifié, il s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à un jet d'eau, qui en faisait le plus grand agrément, il s'y lava les mains et le visage pour se rafraîchir, et en voulant se reposer sur le gazon, dont il était bordé, il s'y endormit.

La nuit approchait alors, et Behram, qui ne voulait pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avait déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avait faite d'Assad et d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchait néanmoins de se consoler sur ce que la tempête était cessée et qu'un vent de terre le favorisait à s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe; avant de la tirer dans le vaisseau : Enfans, dit-il aux matelots qui étaient dedans, attendez, ne remontez pas, je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau et je vous attendrai sur les bords. Les matelots, qui ne savaient pas où ils en pourraient faire, voulurent s'en excuser; mais comme Behram avait parlé à la reine dans le jardin et qu'il y avait remarqué le jet d'eau : Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avait marqué, et après qu'ils se furent chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en se débarquant ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent aperçu un homme couché qui dormait sur le bord, ils s'approchèrent de lui et ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent, et pendant que les uns firent quelques barils d'eau, avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnèrent Assad et l'observèrent pour l'arrêter, au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna le temps, et dès que les barils furent pleins et chargés sur

les épaules de ceux qui devaient les emporter, les autres se saisirent de lui et l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnaître, ils le passèrent par-dessus le mur, l'embarquèrent avec leurs barils et le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau : Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois et vos tambours, nous vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvait comprendre comment ses matelots auraient pu retrouver et reprendre Assad et qui ne pouvait aussi l'apercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils voulaient dire; mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie, et, sans s'informer comment ils s'étaient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne et, après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voile, en reprenant la route de la montagne du feu.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit. Elle poursuivit la suivante et dit au sultan des Indes :

CCXXXIII^e^ NUIT.

Sire, j'achevai hier en faisant remarquer à votre majesté que Behram avait repris la route de la montagne du feu, bien joyeux de ce que ses matelots lui avaient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant était dans de grandes alarmes : elle ne s'inquiéta pas d'abord, quand elle se fut aperçue que le prince Assad était sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps qu'elle vit qu'il ne paraissait pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il était; elles le cherchèrent et elles ne lui en portèrent pas de nouvelles. La nuit vint, et elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience et dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux, et comme elle eut aperçu que la porte du jardin était ouverte, elle y entra et le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau et du bassin, elle remarqua une pabouche [1] sur le bord du gazon qu'elle fit ramasser, et elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin lui fit croire que Behram pourrait bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il était encore au port, et comme elle eut appris qu'il avait fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'était arrêté quelque temps sur les bords, et que sa chaloupe était venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avait dans son port, toujours équipés et prêts à partir au premier commandement, qu'elle voulait s'embarquer en personne le lendemain à une heure de jour.

Le commandant fit ses diligences, il assembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats, et tout fut embarqué à l'heure qu'elle avait souhaité. Elle s'embarqua, et quand son escadre fut hors du port et à la voile, elle déclara son intention au commandant. Je veux, dit-elle, que vous fassiez force de voile, et que vous donniez la chase au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez; mais si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra.

Les dix vaisseaux donnèrent chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers et ne virent rien. Ils le découvrirent le troisième à la pointe du jour, et sur le midi ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvait pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut aperçu les dix vaisseaux, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivait, et alors il donnait la bastonnade à Assad : car depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des mages, il n'avait pas manqué un jour de lui faire ce même traitement : cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il allait être environné. De garder Assad, c'était se déclarer coupable ; de lui ôter aussi la vie, il craignait qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner, et quand on l'eut fait monter du fond de cale où il était, et qu'on l'eut amené devant lui : C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit ; et en disant ces paroles il le jeta dans la mer.

[1] Soulier du Levant. (*Galland.*)

Le prince Assad, qui savait nager, s'aida de ses pieds et de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secondaient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber et pour gagner la terre. Quand il fut sur le rivage, la première chose qu'il fit fut de remercier Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, et tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite, et après avoir bien exprimé l'eau de son habit, il l'étendit sur un rocher, où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil que par la chaleur du rocher qui en était échauffé.

Il se reposa cependant, en déplorant sa misère, sans savoir en quel pays il était ni de quel côté il tournerait. Il reprit enfin son habit et marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitait, et où il ne trouvait que des fruits sauvages et quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivait. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des mages, où il avait été si fort maltraité, et où son père Amgiad était grand visir. Il en eut de la joie; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelque musulman. Car il se souvenait d'y en avoir remarqué quelques-uns, la première fois qu'il y était entré. Comme il était tard et qu'il savait bien que les boutiques étaient déjà fermées, et qu'il trouverait peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui était près de la ville, où il y avait plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolées. En cherchant il en trouva un où il entra, résolu d'y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram : il ne fut pas longtemps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad à la mer. Il fut abordé par le vaisseau où était la reine, et à son approche, comme il n'était pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendait.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau, et demanda à Behram où était l'écrivain qu'il avait eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. Reine, répondit Behram, je jure à votre majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau, elle peut le faire chercher et connaître par là mon innocence.

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitait si passionnément de retrouver, autant parce qu'elle l'aimait que par la générosité qui lui était naturelle. Elle fut sur le point de lui ôter la vie de sa propre main; mais elle se retint et elle se contenta de confisquer son vaisseau et toute la charge, et de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des mages la même nuit qu'Assad s'était arrêté dans le cimetière, et retiré dans le tombeau. Comme la porte était fermée, il fut contraint de chercher aussi dans le cimetière quelque tombeau, pour y attendre qu'il fût jour et qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il était. Il y entra et y vit un homme qui dormait, la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit, et en levant la tête il demanda qui c'était.

Behram le reconnut d'abord : Ha! ha! dit-il, vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie! Vous n'avez pas été sacrifié cette année; mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, et le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de remener Assad chez le vieillard qui l'avait abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées, où personne n'était encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avait été tiré, et informa le vieillard du triste sujet de son retour et du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant s'il était possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avait déjà tant souffert, et dans l'attente des mêmes tourmens dont il avait cru être délivré pour toujours. Il pleurait la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain et une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable et à la seule pensée des supplices jour-

naliers qu'il avait encore à souffrir toute une année, pour mourrir ensuite d'une manière pleine d'horreur.

Mais le jour que la sultane Scheherazade vit paraître, comme elle en était à ses dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXIV^e^ NUIT.

Sire, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avait déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad, qui la suppliait de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie et de verser des larmes avec lui. Seigneur, lui dit-elle, en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, et dont je viens de vous faire sentir encore des effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous et acharné à votre perte ; mais enfin je déteste et j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous, vos maux sont finis, et je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connais l'énormité, par de meilleurs traitemens. Vous m'avez regardée jusque aujourd'hui comme une infidèle, regardez-moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion qui me sert m'a données. J'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits, et j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad. Il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avait touché le cœur de Bostane, et après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle était pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non-seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire et de toutes ses disgrâces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avait prise, il lui demanda comment elle ferait pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connaissance et ne vînt le maltraiter à son tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir.

En effet, Bostane sut toujours prévenir Cavame, toutes les fois qu'elle voulait descendre au cachot. Elle voyait cependant fort souvent le prince Assad, et au lieu de ne lui porter que du pain et de l'eau, elle lui portait du vin et de bons mets, qu'elle faisait préparer par douze esclaves musulmanes qui la servaient. Elle mangeait même de temps en temps avec lui et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane était à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publiait quelque chose. Comme elle n'entendait pas ce que c'était à cause que le crieur était trop éloigné, et qu'il approchait pour passer devant la maison, elle rentra et en tenant la porte à demi ouverte, elle vit qu'il marchait devant le grand visir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers et de quantité de ses gens qui marchaient devant et après lui.

Le crieur n'était plus qu'à quelques pas de la porte lorsqu'il repéta ce cri à haute voix : «L'excellent et l'illustre grand visir, que voici en personne, cherche son cher frère, qui s'est séparé d'avec lui, il y a plus d'un an. Il est fait de telle et telle manière. Si quelqu'un le garde chez lui ou sait où il est, son excellence commande qu'il ait à le lui amener ou à lui en donner avis, avec promesse de le bien récompenser. Si quelqu'un le cache et qu'on le découvre, son excellence déclare qu'elle le punira de mort, lui, sa femme, ses enfans et toute sa famille, et fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plus tôt entendu ces paroles qu'elle ferma la porte au plus vite et alla trouver Assad dans le cachot. Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs : suivez-moi et venez promptement. Assad, qu'elle avait ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avait été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : Le voici ! le voici !

Le grand visir, qui n'était pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui et l'embrassa. Amgiad, qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très-étroitement, le fit monter sur le cheval d'un de ses officiers, qui mit pied à terre, et le mena

au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

Bostane, qui n'avait pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, et qui n'avait pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père et Behram, amenés devant le roi, avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds et implorèrent sa clémence. Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu et que vous n'embrassiez la religion musulmane. Ils sauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, et leurs familles.

En considération de ce que Behram s'était fait musulman, Amgiad, qui voulut le récompenser aussi de la perte qu'il avait faite avant de mériter sa grâce, le fit un de ses principaux officiers et le logea chez lui. Behram, informé en peu de jours, de l'histoire d'Amgiad son bienfaiteur, et d'Assad, son frère, leur proposa de faire équiper un vaisseau et de les renvoyer au roi Camaralzaman, leur père. Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence et qu'il désire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnaître avant de se débarquer, et s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram ; ils parlèrent de leur dessein au roi, qui l'approuva, et donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible, et quand il fut prêt de mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisaient leurs complimens et qu'ils remerciaient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, et en même temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchait et que personne ne savait quelle armée c'était.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avait honoré, je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service, et je la supplie de vouloir bien que j'aille voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale, sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le roi l'en pria et il partit sur-le-champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad, ne fut pas longtemps à découvrir l'armée, qui lui parut puissante et qui avançait toujours. Les avant-coureurs, qui avaient leurs ordres, le reçurent favorablement et le menèrent devant une princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence et lui demanda si elle venait comme amie ou comme ennemie, et si elle venait comme ennemie, quel sujet de plainte elle avait contre le roi son maître.

Je viens comme amie, répondit la princesse, et je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des mages. Ses états et les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement demander un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appele Behram, le plus insolent de tous les hommes, et j'espère que votre roi me fera justice, quand il saura que je suis Margiane.

—Puissante reine, reprit le prince Amgiad, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avais perdu et je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, et j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste : le roi mon maître sera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusque dans la ville et jusqu'au palais, où il la présenta au roi, et après que le roi l'eut reçue comme elle le méritait, le prince Assad, qui était présent et qui l'avait reconnue dès qu'elle avait paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignait la joie quelle avait de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paraissait d'un autre côté de la ville.

Le roi des mages, épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeait lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitait à son approche et qui couvraient déjà le ciel : Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous ? Voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.

Amgiad comprit l'intention du roi, il monta à cheval et courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra à parler à celui qui la commandait et on le conduisit devant un roi, qu'il reconnut à la couronne qu'il portait sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, et lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitait du roi son maître.

Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, et suis roi de la Chine. Le désir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des îles des enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avais permis à ce prince d'aller voir le roi son père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant, je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligerait un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir.

Le prince Amgiad, qui reconnut le roi son grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse, et en lui répondant : Sire, dit-il, votre majesté me pardonnera cette liberté, quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'île d'Ebène et de la reine Badoure, dont elle est en peine, et je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume.

Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa aussitôt très-tendrement, et cette rencontre si heureuse et si peu attendue leur tira des larmes de part et d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avait amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute son histoire et celle du prince Assad, son frère. Quand il eut achevé : Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'est pas juste que des princes innocens comme vous soient maltraités plus longtemps. Consolez-vous, je vous reménerai, vous et votre frère, et je ferai votre paix. Retournez et faites part de mon arrivée à votre frère.

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avait trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des mages, qui l'attendait avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long et si pénible, excité par le désir de voir sa fille et qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler et se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paraître une grande poussière d'un autre côté de la ville et l'on apprit bientôt que c'était une troisième armée qui arrivait. Cela obligea le roi de demeurer et de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandait.

Amgiad partit et le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'était l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venait les chercher. Il avait donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus que l'émir Giondar à la fin lui avait déclaré de quelle manière il leur avait conservé la vie ; ce qui l'avait fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il versait depuis si longtemps. Les princes ne lui eurent pas plus tôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venait d'arriver aussi le même jour qu'il se détacha avec eux et avec peu de suite et alla le voir en son camp. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin qu'ils aperçurent une quatrième armée qui s'avançait en bel ordre et paraissait venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'était et qu'il les attendrait. Ils partirent aussitôt, et à leur arrivée ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenait. Après l'avoir salué profondément, ils lui demandèrent à quel dessein il s'était approché si près de la capitale du roi des mages.

Le grand visir, qui était présent, prit la parole. Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman, roi des îles des enfans de Khaledan, qui voyage depuis longtemps dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses états il y a de longues années. Si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer.

Les princes ne répondirent autre chose sinon qu'ils apporteraient la réponse dans peu de temps, et ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venait d'arriver était celle du roi Schahzaman,

et que le roi son père y était en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père, sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il était si près de lui; il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad et Assad à le soulager, et lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De longtemps il ne s'était vu une entrevue si tendre entre un père et un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avait eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle et Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avait fait commettre.

Les trois rois et la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des mages, qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très-remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, et du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avait rendu au prince Assad. Les trois rois enfin, et la reine Margiane, avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des mages, qui l'avait pris en affection et qui était déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête, et Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu et à établir la religion musulmane dans ses états [1].

HISTOIRE DE NOUREDDIN ET DE LA BELLE PERSIENNE.

La ville de Balsora fut longtemps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernait du temps du calife Haroun Alraschid s'appelait Zinebi, et l'un et l'autre étaient cousins, fils de deux frères. Zinebi n'avait pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul visir, il en avait choisi deux, Khacan et Saouy.

Khacan était doux, prévenant, libéral et se faisait un devoir d'obliger ceux qui avaient affaire à lui, en tout ce qui dépendait de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il était obligé de rendre. Il n'y avait aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât et ne publiât les louanges qu'il méritait.

Saouy était tout d'un autre caractère, il était toujours chagrin et il rebutait également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédait, il était d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvait le souffrir, et jamais on n'avait entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendait plus haïssable, c'était la grande aversion qu'il avait pour Khacan, et qu'en interprétant en mal tout le bien que faisait ce digne ministre, il ne cessait de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour après le conseil, le roi de Balsora se délassait l'esprit et s'entretenait avec ses deux visirs et plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves, que l'on achète et que l'on tient parmi nous à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendaient qu'il suffisait qu'une esclave que l'on achetait fût belle et bien faite, pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par alliance ou intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenaient, et Khacan était de ce sentiment, que la beauté et toutes les qualités du corps n'étaient pas les seules choses que l'on devait rechercher dans une esclave, mais qu'il fallait qu'elles fussent accompagnées de de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, et s'il se pouvait, de plusieurs belles connaissances. La raison qu'ils en apportaient, est, disaient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver en se retirant en leur particulier une compagnie dont l'entretien était également utile, agréable et divertissant. Car enfin, ajoutaient-ils, c'est ne pas différer des bêtes que d'avoir une esclave pour la voir simplement et contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers et il le fit connaître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté,

[1] On croit que la portion la plus ancienne de la rédaction actuelle des *Mille et une Nuits* finit avec l'histoire de Camaralzaman, et que les contes qui suivent sont plus modernes.

qui eût toutes les belles qualités que l'on venait de dire, et sur toutes choses, qui fût très-savante.

Saouy, jaloux de l'honneur que le roi faisait à Khacan et qui avait été de l'avis contraire : Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. — Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse ; elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. En même temps le roi ordonna à son grand trésorier, qui était présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêlaient de la vente des femmes et des filles esclaves, et les chargea, dès qu'ils auraient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le visir Khacan que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitait. Il ne se passait guère de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvait toujours quelque défaut.

Un jour de grand matin, que Khacan allait au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement et lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avait une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvait avoir vues. A l'égard de son esprit et de ses connaissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits et de savans au monde [1].

Khacan, joyeux de cette nouvelle, qui lui faisait espérer de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais et continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le visir à l'heure marquée, et Khacan trouva l'esclave belle, si fort au-delà de son attente qu'il lui donna dès lors le nom de belle Persienne. Comme il avait infiniment d'esprit et qu'il était très-savant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle qu'il chercherait inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandait. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avait mise.

Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que, sans compter ses soins, ses peines et le temps qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, et pour l'instruire et lui former l'esprit, qu'en habits et en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi, dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvait contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles, elle fait des vers, il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lus. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en sait.

Le visir Khacan, qui connaissait le mérite de la belle Persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parlait que sur ce que le marchand lui en avait appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouverait.

Quand le marchand de Perse fut arrivé : Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le visir Khacan : c'est pour le roi ; mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis. — Seigneur, reprit le marchand, je me ferais un grand honneur d'en faire présent à sa majesté, s'il appartenait à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former et la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que sa majesté aura fait une acquisition dont elle sera très-contente.

Le visir Khacan ne voulut pas marchander, il fit compter la somme au marchand ; et le

[1] Dans le curieux traité intitulé *Hassaniah* et qui a pour objet de prouver la supériorité de la foi schiite, qui est celle des Persans, sur les dogmes religieux des Sunnites, c'est une esclave savante nommée Hassaniah qui défend les dogmes des Persans contre un docteur de la foi contraire dans une conférence tenue devant le calife Haroun Alraschid. Le général Malcolm a donné dans son *Histoire de Perse* une analyse étendue de ce curieux ouvrage. (Voyez le t. IV, p. 70 et suiv. de la traduction française.)

marchand avant de se retirer : Seigneur, dit-il au visir, puisque l'esclave est destinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareille, ce sera néanmoins tout autre chose si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, et que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter. Ce temps-là passé, lorsque vous la présenterez au roi, elle vous fera un honneur et un mérite dont j'espère que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le soleil lui a un peu gâté le teint ; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, et que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, et résolut de le suivre. Il donna à la belle Persienne un appartement en particulier près de celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle et de la regarder comme une dame qui appartenait au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il serait possible et qui lui conviendraient le mieux. Avant de quitter la belle Persienne : Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même : c'est pour le roi que je vous ai achetée, et j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avait chargé. Ainsi je suis bien aise de vous avertir que j'ai un fils, qui ne manque pas d'esprit, mais jeune, folâtre et entreprenant, et de vous bien garder de lui lorsqu'il s'approchera de vous. La belle Persienne le remercia de cet avis, et après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiterait, il se retira.

Noureddin [1], c'est ainsi que se nommait le fils du visir Khacan, entrait librement dans l'appartement de sa mère, avec qui il avait coutume de prendre ses repas. Il était très-bien fait de sa personne, jeune, agréable et hardi, et comme il avait infiniment de l'esprit et qu'il s'exprimait avec facilité, il avait un don particulier de persuader tout ce qu'il voulait. Il vit la belle Persienne, et dès leur première entrevue, quoiqu'il eût appris que son père l'avait achetée pour le roi, et que son père le lui eût déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins la moindre violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord, et l'entretien qu'il eut avec elle lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au roi.

De son côté la belle Persienne trouva Noureddin très-aimable. Le visir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balsora. Je m'estimerais très-heureuse quand il se contenterait de ne me donner qu'à son fils.

Noureddin fut très-assidu à profiter de l'avantage qu'il avait de voir une beauté dont il était si amoureux, de s'entretenir, de rire et de badiner avec elle. Jamais il ne la quittait que sa mère ne l'y eût contraint. Mon fils, lui disait-elle, il n'est pas bienséant à un jeune homme comme vous de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, et travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avait longtemps que la belle Persienne n'était allée au bain, à cause du long voyage qu'elle venait de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le visir avait chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même, et, au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique qu'elle lui avait déjà fait faire. Elle y avait pris d'autant plus de soin qu'elle voulait s'en faire un mérite auprès du visir son mari, et lui faire connaître combien elle s'intéressait en tout ce qui pouvait lui plaire.

A la sortie du bain, la belle Persienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avait paru à Khacan lorsqu'il l'avait achetée, vint se faire voir à la femme de ce visir, qui eut de la peine à la reconnaître.

La belle Persienne lui baisa la main avec grâce et lui dit : Madame, je ne sais pas comment vous me trouverez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'assurent qu'il me fait si bien qu'elles ne me connaissent plus, sont

[1] Noureddin signifie en arabe *la lumière de la religion*. C'est le nom que portait le célèbre sultan d'Égypte et de Syrie que nos écrivains des croisades appellent *Noradin*.

apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disaient la vérité, ce serait vous, madame, à qui j'aurais toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

—Ma fille, reprit la femme du visir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connais mieux qu'elles, et sans parler de votre habit, qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant que je ne vous reconnais plus moi-même. Si je croyais que le bain fût encore assez bon, j'irais en prendre ma part. Je suis aussi bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision.— Madame, reprit la belle Persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable, et si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du visir considéra qu'il y avait plusieurs jours qu'elle n'était allée au bain [1], et voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, et ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui était nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement, et la femme du visir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne laisser pas entrer Noureddin, s'il venait.

Pendant que la femme du visir Khacan était au bain[1] et que la belle Persienne était seule, Noureddin arriva, et comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où était sa mère. A quoi elles répondirent qu'elle était au bain. Et la belle Persienne, reprit Noureddin, y est-elle aussi? —Elle en est revenue, repartirent les esclaves, et elle est dans sa chambre; mais nous avons ordre de madame votre mère de ne vous pas laisser entrer.

La chambre de la belle Persienne n'était fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, et les deux esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une et l'autre, les mit hors de l'antichambre et ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, et annoncèrent à leur dame en pleurant que Noureddin était entré dans la chambre de la belle Persienne, malgré elles, et qu'il les avait chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain et s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé et qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persienne, Noureddin en était sorti et il avait pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du visir tout en pleurs et comme une femme qui ne se possédait plus. Madame, lui dit-elle, oserais-je vous demander d'où vient que vous êtes affligée? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir si tôt?

—Quoi! s'écria la femme du visir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre et qu'il y est demeuré seul avec vous! Pouvait-il nous arriver un plus grand malheur, à lui et à moi!

—De grâce, madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous et pour Noureddin en ce que Noureddin a fait?— Comment! répliqua la femme du visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi, et ne vous avait-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous?

—Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle Persienne; mais Noureddin m'est venu dire que le visir son père avait changé de sentiment, et qu'au lieu de me réserver pour

[1] Les bains de l'Orient sont fort différens des nôtres, et on trouvera à ce sujet des détails aussi exacts que curieux dans le premier volume des *Lettres de Savary sur l'Égypte*, et dans les *Voyages de Chardin*, t. V, p. 195, édit. de Langlès.

« Les femmes aiment passionnément ces bains, dit Savary. Elles y vont au moins une fois par semaine et mènent avec elles des esclaves accoutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes, après avoir subi les préparations ordinaires, elles se lavent le corps et surtout la tête avec de l'eau rose. C'est là que des coiffeuses tressent leurs longs cheveux noirs, ou au lieu de poudre et de pommade elles mêlent des essences précieuses. C'est là qu'elles se noircissent le bord des paupières et s'allongent les sourcils avec du *cohel*. C'est là qu'elles se teignent les ongles des mains et des pieds avec le *henné* qui leur donne une couleur aurore. Le linge et les habits qui servent à les vêtir sont passés à la vapeur suave du bois d'aloès. Lorsque leur toilette est finie, elles restent dans l'appartement extérieur et passent le jour en festins. Des chanteuses viennent exécuter devant elles des danses et des airs voluptueux, ou raconter des histoires d'amour. » (*Lettres de Savary*, t. Ier.)

le roi, comme il en avait eu l'intention, il lui avait fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame, et esclave comme je suis, accoutumée aux lois de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu et que je n'ai dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance que j'avais conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, et je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle Persienne : Plût à Dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites fût vrai ! j'en aurais bien de la joie. Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur ; il vous a trompée, et il n'est pas possible que son père lui ait fait le présent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux et que je suis malheureuse ! Et que son père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre et que nous devons craindre avec lui ! Mes pleurs, ni mes prières ne seront pas capables de le fléchir ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amèrement, et ses esclaves, qui ne craignaient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le visir Khacan arriva quelques momens après et fut dans un grand étonnement de voir sa femme, et les esclaves en pleurs et la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause et sa femme et les esclaves augmentèrent leurs cris et leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage et en s'adressant à sa femme : Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer et que vous me disiez la vérité.

La dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari : Promettez-moi donc, seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez pas de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : Pendant que j'étais au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu et a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi et que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous et pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du visir Khacan quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. Ah ! s'écria-t-il, en se frappant cruellement, en se mordant les mains et en s'arrachant la barbe ; c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur, que tu le perds et que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang ni du mien pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler : Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en achèterez une autre esclave, qui sera plus belle et plus digne du roi.

—Eh ! croyez-vous, reprit le visir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or ? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je serais aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde.— Il me semble néanmoins, seigneur, reprit la dame, que ce qui se peut réparer par l'argent n'est pas d'une si grande conséquence.

—Hé quoi ! répliqua le visir, ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital ! Croyez-vous que, dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi ! Votre majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection et du zèle de Khacan pour son service ; il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une commission si honorable, et jamais personne n'a vu une si belle esclave ; mais, au lieu de l'amener à votre majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils. Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous : vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise et il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'assurer à votre majesté, et votre majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le

visir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment et enlever l'esclave. J'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

—Seigneur, reprit la dame à ce discours du visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes et qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avait la moindre connaissance. Mais peut-il savoir ni lui ni personne ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? Quand on le soupçonnerait et que le roi vous en parlerait, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avait paru d'abord; que le marchand vous a trompé; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable; mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit et qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avait vantée? Le roi vous en croira à votre parole, et Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc, et si vous voulez me croire envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Persienne et chargez-les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très-raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits et il prit le parti de le suivre; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée; il n'osa même chercher un asile chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentait ordinairement, de crainte que son père ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville et se réfugia dans un jardin où il n'était jamais allé et où il n'était pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savait bien que son père était retiré, et il se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fût levé, et il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-sensible. En effet, les femmes ne le flattaient pas : elles lui déclaraient franchement que le visir son père persistait dans la même colère et protestait qu'il le tuerait s'il se présentait devant lui.

La femme de ce ministre savait par ses femmes que Noureddin revenait chaque jour; mais elle n'osait prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin. Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur et de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle Persienne, je l'avoue; mais, après tout, quelle est votre intention? Voulez-vous le perdre absolument? Au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée? Si cela arrivait, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

—Madame, reprit le visir, ce que vous dites là est de bon sens; mais je ne puis me résoudre de pardonner à Noureddin que je ne l'aie mortifié comme il le mérite.— Il sera suffisamment mortifié, reprit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit lorsque vous êtes retiré, il y couche et il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée et faites semblant de le vouloir tuer. Je viendrai à son secours, et en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle Persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime et je sais que la belle Persienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien suivre ce conseil: ainsi, avant qu'on ouvrît à Noureddin, lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte, et dès qu'on lui eut ouvert il se jeta sur lui et le mit sous les pieds. Noureddin tourna la tête et reconnut son père le poignard à la main prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce moment, et en retenant le visir par le bras : Qu'allez-vous faire, seigneur! s'écria-t-elle.—Laissez-moi, reprit le visir, que je tue ce fils indigne.— Ah! seigneur, reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-même : je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains de votre propre sang. Noureddin profita de ce moment. Mon

père, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, j'implore votre clémence et votre miséricorde; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paraîtrons tous devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la main, et dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin se jeta à ses pieds et les lui baisa, pour marquer combien il se repentait de l'avoir offensé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère, je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne, mais à condition que vous me promettrez par serment de ne pas la regarder comme esclave, mais comme votre femme, c'est-à-dire que vous ne la vendrez et même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle est sage et qu'elle a de l'esprit et de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence : il remercia son père avec toute la reconnaissance imaginable, et lui fit de très-bon cœur le serment qu'il souhaitait. Ils furent très-contens l'un de l'autre, la belle Persienne et lui, et le visir fut très-satisfait de leur bonne union.

Le visir Khacan n'attendait pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avait donnée : il avait grand soin de l'en entretenir souvent et de lui marquer les difficultés qu'il trouvait à s'en acquitter à la satisfaction de sa majesté; il sut enfin le ménager avec tant d'adresse qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avait su quelque chose de ce qui s'était passé, mais Khacan était si avant dans la faveur du roi qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avait plus d'un an que cette affaire si délicate s'était passée plus heureusement que ce ministre ne l'avait cru d'abord, lorsqu'il alla au bain et qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé; l'air, qui était un peu froid, le frappa et lui causa une fluxion sur la poitrine, qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La maladie augmenta, et comme il s'aperçut qu'il n'était pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin, qui ne l'abandonnait pas : Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devais des grandes richesses que Dieu m'a données : vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, et il laissa un deuil inexprimable dans sa maison, à la cour et dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage, zélé et fidèle, et toute la ville le pleura comme son protecteur et son bienfaiteur. Jamais on n'avait vu des funérailles plus honorables à Balsora. Les visirs, les émirs et généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur les épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sépulture, et les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venait de faire devait lui causer, et il demeura longtemps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler, et comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devait et satisfait pleinement à tout ce que demandait la bienséance, il était temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis et qu'il soutînt le rang que sa naissance et son mérite lui avaient acquis. Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les lois de la nature et même contre les lois civiles si lorsque nos pères sont morts nous ne leur rendions les devoirs que la tendresse exige de nous, et l'on nous regarderait comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés et qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant et de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Essuyez donc vos larmes et reprenez cet air de gaîté qui a toujours inspiré la joie partout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami était très-raisonnable et Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandait. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami, et lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lende-

main et d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à peu près de son âge, et il passait le temps avec eux en des festins et des réjouissances continuelles. Il n'y avait pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois, pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisait venir la belle Persienne; elle avait la complaisance de lui obéir, mais elle n'approuvait pas cette profusion excessive. Elle lui en disait son sentiment en liberté. Je ne doute pas, lui disait-elle, que le visir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses, mais si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis et se divertir avec eux; mais qu'on en fasse une coutume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur et pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père et de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutait la belle Persienne en riant, et quand elle avait achevé : Ma belle, reprenait-il en continuant de rire, laissons là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien aise de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous parlez : un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre fut qu'il ne voulait pas entendre parler de compter avec son maître d'hôtel. Il le renvoyait chaque fois qu'il se présentait avec son livre. Va, va, lui disait-il, je me fie bien à toi : aie soin seulement que je fasse toujours bonne chère.

—Vous êtes le maître, seigneur, reprenait le maître d'hôtel; vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit que qui fait grande dépense et ne compte pas se trouve à la fin réduit à la mendicité sans s'en être aperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire quand ils seraient aussi gros que des montagnes.—Va, te dis-je, lui répétait Noureddin; je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger et ne te mets pas en peine du reste.

Les amis de Noureddin cependant étaient fort assidus à sa table et ne manquaient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattaient, ils le louaient et faisaient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Surtout ils n'oubliaient pas d'exalter tout ce qui lui appartenait, et ils y trouvaient leur compte. Seigneur, lui disait l'un, je passais l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne.—Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenait Noureddin; qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier, et que je n'en entende plus parler : c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avaient pas plus tôt vanté quelqu'une des maisons, des bains et des lieux publics à loger les étrangers qui lui appartenaient et lui rapportaient un gros revenu, qu'il leur en faisait une donation. La belle Persienne lui représentait le tort qu'il se faisait : au lieu de l'écouter, il continuait de prodiguer ce qui lui restait à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute l'année que de faire bonne chère, se donner du bon temps et se divertir en prodiguant et dissipant les grands biens que ses prédécesseurs et le bon visir son père avaient acquis ou conservés avec beaucoup de soins et de peine. L'année ne faisait que de s'écouler que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il était à table. Il avait renvoyé ses esclaves et il s'y était renfermé avec ses amis pour être en plus grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever, mais Noureddin le devança et alla ouvrir lui-même. C'était son maître d'hôtel, et Noureddin, pour écouter ce qu'il voulait, s'avança un peu hors de la salle et ferma la porte à demi.

L'ami qui avait voulu se lever et qui avait aperçu le maître d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avait à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière et la porte et entendit que le maître d'hôtel tint ce discours : Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos

plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer est, ce me semble, de si grande importance que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes et je trouve que ce que j'avais prévu il y a longtemps et dont je vous avais averti plusieurs fois, est arrivé, c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés, et vos fermiers et ceux qui vous devaient des rentes m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenaient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les, et si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds ; sinon, permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui était aux écoutes et qui avait tout entendu rentra aussitôt et fit part aux autres amis de ce qu'il venait d'apprendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis : pour moi, je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin.—Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui, non plus que vous : il ne nous y verra pas davantage.

Noureddin revint en ce moment, et quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venaient d'apprendre. Il s'était à peine remis à sa place qu'un des amis se leva de la sienne. Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus longtemps : je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. — Quelle affaire vous oblige de nous quitter si tôt ? reprit Noureddin. — Seigneur, reprit-il, ma femme est accouchée aujourd'hui : vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence et partit. Un moment après, un autre se retira sur un autre prétexte : les autres firent la même chose l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne resta pas un seul des dix amis qui jusqu'alors avaient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avaient prise de ne le plus voir. Il alla à l'appartement de la belle Persienne et il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître d'hôtel lui avait faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étaient ses affaires.

Seigneur, lui dit la belle Persienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens : vous voyez présentement ce qui vous en est arrivé. Je ne me trompais pas lorsque je vous prédisais la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas encore tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulais vous en dire ma pensée : Réjouissons-nous, me disiez-vous, et profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable ; peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avais pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter et j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi.

—J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable ; mais si j'ai mangé tout mon bien, ç'a été avec une élite d'amis que je connais depuis longtemps : ils sont honnêtes et pleins de reconnaissance, je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. — Seigneur, répliqua la belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnaissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée et vous m'en direz des nouvelles avec le temps.

—Charmante Persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, et vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie, comme j'y suis résolu, et je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuraient dans une même rue : il frappa à la première porte qui se présenta, où demeurait un des plus riches. Une esclave vint, et avant d'ouvrir elle demanda qui frappait. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils

du feu visir Khacan. L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle et entra dans la chambre où était son maître, à qui elle annonça que Noureddin venait le voir. Noureddin! reprit le maître avec un ton de mépris et si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement: va, dis-lui que je n'y suis pas, et toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'esclave revint et donna pour réponse à Noureddin qu'elle avait cru que son maître y était, mais qu'elle s'était trompée.

Noureddin sortit avec confusion. Ah! le perfide, le méchant homme! s'écria-t-il, il me protestait hier que je n'avais pas un meilleur ami que lui et aujourd'hui il me traite si indignement! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, et cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, et ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même et qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne et sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avait été en état de leur faire des régals somptueux et de les combler de largesses et de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même, les larmes aux yeux, qu'un homme heureux, comme je l'étais, ressemble à un arbre chargé de fruit: tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour et d'en cueillir; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne et on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui; mais dès qu'il y fut rentré il s'abandonna tout entier à son affliction et alla la témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paraître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avait pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'était attendu. Eh bien, seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avais prédit? — Ah! ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement! Pas un n'a voulu me reconnaître, me voir, me parler: jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations et pour qui je me suis épuisé moi-même. Je ne me possède plus et je crains de commettre quelque action indigne de moi, dans l'état déplorable et dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. — Seigneur, reprit la belle Persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur que de vendre vos esclaves et vos meubles et de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin; mais qu'eût-il pu faire dans la nécessité de vivre où il était? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au delà de ce qu'il était en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit, et lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avaient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps; mais enfin ce secours manqua et il ne lui restait plus de quoi faire d'autre argent: il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persienne.

Noureddin ne s'attendait pas à la réponse que lui fit cette sage personne. Seigneur, lui dit-elle, je suis votre esclave et vous savez que le feu visir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là, mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché et de me vendre: avec l'argent que vous toucherez, qui sera très-considérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu, et par là vous aurez trouvé le moyen de vivre, sinon dans une grande opulence, d'une manière au moins à vous rendre heureux et content.

— Ah! charmante et belle Persienne, s'écria Noureddin, est-il possible que vous ayiez pu concevoir cette pensée! vous ai-je donné si peu de marques de mon amour que vous me croyiez capable de cette lâcheté! Et quand je l'aurais, cette lâcheté indigne, pourrais-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre! Je mourrais plutôt que d'y contrevenir et que de me séparer d'avec vous, que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connaître qu'il s'en faut de

beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

— Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites, et Dieu connaît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre et combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage, et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir; je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous et pour moi; mais, après tout, je ne vois pas d'autre moyen de nous tirer de la misère, vous et moi.

Noureddin, qui connaissait fort bien la vérité de ce que la belle Persienne venait de lui représenter et qui n'avait point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avait proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendait les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer. Il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre; vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Hassan fit entrer Noureddin et la belle Persienne dans une chambre, et dès que la belle Persienne eut ôté le voile qui lui cachait le visage : Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompé-je! n'est-ce pas là l'esclave que le feu visir votre père acheta dix mille pièces d'or? Noureddin lui assura que c'était elle-même, et Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tirerait une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui serait possible.

Hagi Hassan et Noureddin sortirent de la chambre, et Hagi Hassan y enferma la belle Persienne. Il alla ensuite chercher les marchands; mais ils étaient tous occupés à acheter des esclaves grecques, françaises, africaines, tartares et autres, et il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé et qu'à peu près ils se furent tous rassemblés : Mes bons seigneurs, leur dit-il avec une gaîté qui paraissait sur son visage et dans ses gestes, tout ce qui est rond n'est pas noisette, tout ce qui est long n'est pas figue, tout ce qui est rouge n'est pas chair et tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu et bien acheté des esclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce : c'est la perle des esclaves. Venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands suivirent Hagi Hassan, et Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où était la belle Persienne. Ils la virent avec surprise et ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvait d'abord la mettre à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre, et Hagi Hassan, qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix sans s'éloigner : A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne!

Aucun des marchands n'avait encore parlé, et ils se consultaient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devaient mettre lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut aperçu Noureddin dans la place : Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savait qu'il en avait vendu) et qu'il est venu acheter une esclave. Il s'avança, et Hagi Hassan cria une seconde fois : A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne!

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devait être d'une beauté toute particulière, et aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan, qui était environné de marchands. Ouvre la porte, lui dit-il, et fais-moi voir l'esclave. Ce n'était pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier dès que les marchands l'avaient vue et qu'ils la marchandaient; mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un visir, et Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte et de faire signe à la belle Persienne de s'approcher afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable quand il vit une esclave d'une beauté si extraor-

dinaire. Il avait déjà eu affaire avec le courtier, et son nom ne lui était pas inconnu. Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries ? — Oui, seigneur, répondit-il ; les marchands que vous voyez sont convenus il n'y a qu'un moment que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère et au dernier mot. — Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquait assez qu'il ne prétendait pas qu'ils enchérissent. Il était si redoutable à tout le monde qu'ils se gardèrent bien aussi d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenait sur leur droit.

Quand le visir Saoui eut attendu quelque temps et qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissait : Hé bien ! qu'attends-tu ? dit-il à Hagi Hassan ; va trouver le vendeur et conclus avec lui à quatre mille pièces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. Il ne savait pas encore que l'esclave appartînt à Noureddin.

Hagi Hassan, qui avait déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin. Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle : votre esclave va être vendue pour rien. — Pour quelle raison ? reprit Noureddin. — Seigneur, repartit Hagi Hassan, la chose avait pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre esclave, ils me chargèrent, sans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, et aussitôt le visir Saouy est venu, et sa présence a fermé la bouche aux marchands, que je voyais disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu visir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, et c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connaissez, seigneur, et tout le monde le connaît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne pas vous compter la somme.

—Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil : ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent, mais j'aimerais mieux mourir dans la dernière pauvreté que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages et tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

—Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave et d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'aviez pas entendu de la vendre et que ce que vous en avez fait n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, et Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, et dans le moment que je la présenterai à Saouy comme si c'était de votre consentement et que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups et remenez-la chez vous. — Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je suivrai ton conseil.

Hagi Hassan retourna à la chambre, il l'ouvrit et entra, et après avoir averti la belle Persienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui allait arriver, il la prit par le bras et l'amena au visir Saouy, qui était toujours devant la porte. Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous, prenez-la.

Hagi Hassan n'avait pas achevé ces paroles que Noureddin s'était saisi de la belle Persienne. Il la tira à lui, et en lui donnant un soufflet : Venez çà, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, et revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avait bien obligé de faire serment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous et je serai à temps d'en venir à cette extrémité quand il ne me restera plus autre chose.

Le visir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ! Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin, piqué au vif de l'affront que le visir lui faisait, ne fit que lâcher la belle Persienne et lui dire de l'attendre, et en se jetant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière. Méchant barbon, dit-il alors au visir, je te ravirais l'âme sur l'heure si je n'étais retenu par la considération de tout le monde que voilà.

Comme le visir Saouy n'était aimé de personne et qu'au contraire il était haï de tout le monde, il n'y en avait pas un de tous ceux

qui étaient présens qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes et lui firent comprendre qu'il pouvait se venger comme il lui plairait, et que personne ne se mêlerait de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval; mais Noureddin, qui était un jeune homme fort et puissant, enhardi par la bienveillance des assistans, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups et lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui accompagnaient Saouy voulurent tirer le sabre et se jeter sur Noureddin, mais les marchands se mirent au devant et les empêchèrent. Que prétendez-vous faire? leur dirent-ils: ne voyez-vous pas que si l'un est visir, l'autre est fils de visir? Laissez-les vider leur différend entre eux : peut-être se raccommoderont-ils un de ces jours, et si vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puissant qu'il est, pût vous garantir de la justice? Noureddin se lassa enfin de battre le visir Saouy; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persienne et retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple, qui le louait de l'action qu'il venait de faire.

Saouy, meurtri de coups, se releva à l'aide de ses gens avec bien de la peine, et il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange et de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, et dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignait. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier et à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir, et dès qu'il parut il lui demanda qui l'avait maltraité et mis dans l'état où il était. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majesté et avoir quelque part à ses sacrés conseils pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter.—Laissons là ces discours, reprit le roi, et dites-moi seulement la chose comme elle est et qui est l'offenseur; je saurai bien le faire repentir s'il a tort.

— Sire, dit alors Saouy en racontant la chose tout à son avantage, j'étais allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin : j'y suis arrivé et j'ai trouvé qu'on y criait une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave, c'est la plus belle qu'on ait vue et qu'on puisse jamais voir : je ne l'ai pas eu plus tôt considérée avec une satisfaction extrême que j'ai demandé à qui elle appartenait, et j'ai appris que Noureddin, fils du feu visir Khacan, voulait la vendre.

Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, et de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avait employée à acheter celle-ci; mais au lieu de l'amener à votre majesté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé et dissipé tout ce qu'il avait, et il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'était enfin résolu de vendre et que l'on vendait en effet en son nom. Je l'ai fait venir, et sans lui parler de la prévarication ou plutôt de la perfidie de son père envers votre majesté: Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre, ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut; croyez-moi, donnez-la moi pour les quatre mille, et je vais l'acheter pour en faire un présent au roi, notre seigneur et maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourraient vous en donner.

Au lieu de répondre en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement. Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerais mon esclave à un juif pour rien plutôt que de te la vendre.—Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il était, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance, qui devait l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage. Il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu et m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête et se tourna de

côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi, abusé et animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paraître sur son visage des marques d'une grande colère. Il se tourna du côté de son capitaine des gardes, qui était auprès de lui. Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, et quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage et que vous aurez donné des ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave.

Le capitaine des gardes n'était pas encore hors de l'appartement du roi qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre avait déjà pris le devant. Il s'appelait Sangiar et il avait été autrefois esclave du visir Khacan, qui l'avait introduit dans la maison du roi, où il s'était avancé par degrés.

Sangiar, plein de reconnaissance pour son ancien maître et de zèle pour Noureddin, qu'il avait vu naître, et qui connaissait depuis longtemps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avait pu entendre l'ordre sans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée : il a prévenu le roi, et le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. Il fit une diligence si grande qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venait de se passer chez le roi et lui donner lieu de se sauver avec la belle Persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avait plus de domestique il y avait longtemps, de venir ouvrir lui-même sans différer. Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora : partez et sauvez-vous sans perdre un moment.

— Pourquoi cela? reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? — Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, et emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous et lui, et le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats se saisir de vous et d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asile : je vous en donnerais davantage, si j'en avais sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage : je vous laisse malgré moi, pour votre bien et pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier et se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la nécessité où ils étaient l'un et l'autre de s'éloigner dans le moment : elle ne fit que mettre son voile et ils sortirent de la maison. Ils eurent le bonheur non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'aperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate, qui n'était pas éloignée, et de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine était sur le tillac au milieu des passagers. Enfans, leur demandait-il, êtes-vous tous ici? quelqu'un de vous a-t-il encore affaire ou a-t-il oublié quelque chose à la ville? A quoi chacun répondit qu'ils y étaient tous et qu'il pouvait faire voile quand il lui plairait. Noureddin ne fut pas plus tôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau allait, et il fut ravi d'apprendre qu'il allait à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, et le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappait à la colère du roi avec la belle Persienne :

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin et frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvrait, il la fit enfoncer, et aussitôt les soldats entrèrent en foule. Ils cherchèrent par tous les coins et recoins, et ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander et demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avaient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avait pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avait pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pillait et que l'on rasait sa maison, il alla porter cette nouvelle au roi. Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, et le roi renvoya le visir Saouy avec honneur. Allez, lui dit-il, retournez chez vous et ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin : je vous vengerai moi-même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville par les crieurs publics qu'il donnerait mille pièces d'or à celui qui lui amènerait Noureddin et son esclave, et qu'il

ferait punir sévèrement celui qui les aurait cachés. Mais quelque soin qu'il prît et quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle, et le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avait pris son parti.

Noureddin et la belle Persienne, cependant, avançaient et faisaient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad, et dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut aperçu la ville : Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous : la voilà, cette grande et merveilleuse ville, où il y a un concours général et perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, et vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver ni les chaleurs excessives de l'été. Vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs et avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers se débarquèrent et se rendirent chacun où ils devaient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage et se débarqua aussi avec la belle Persienne. Mais il n'était jamais venu à Bagdad, et il ne savait où aller prendre logement. Ils marchèrent longtemps le long des jardins qui bordaient le Tigre, et ils en côtoyèrent un qui était fermé d'une belle et longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte, qui était très-magnifique, était fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avait un sofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Persienne; la nuit approche et nous avons mangé avant de nous débarquer. Je suis d'avis que nous y passions la nuit, et demain nous aurons le temps de chercher à nous loger. — Vous savez, seigneur, répondit la belle Persienne, que je ne veux que ce que vous voulez : ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. Ils burent chacun un coup à la fontaine et montèrent sur un des deux sofas, où ils s'entretinrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin et ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenait au calife, et il y avait au milieu un grand pavillon qu'on appelait le pavillon des peintures, à cause que son principal ornement était des peintures à la persienne, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avait fait venir exprès. Le grand et superbe salon que ce pavillon formait était éclairé par quatre-vingts fenêtres avec un lustre à chacune, et les quatre-vingts lustres ne s'allumaient que lorsque le calife y venait passer la soirée, que le temps était si tranquille qu'il n'y avait pas un souffle de vent. Ils faisaient alors une agréable illumination qu'on apercevait bien loin à la campagne de ce côté-là et d'une grande partie de la ville.

Il ne demeurait qu'un concierge dans ce jardin, et c'était un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupait ce poste, où le calife l'avait mis lui-même par récompense. Le calife lui avait bien recommandé de n'y pas laisser entrer toute sorte de personnes et surtout de ne pas souffrir qu'on s'assît sur les deux sofas qui étaient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, et de châtier ceux qu'il y trouverait.

Une affaire avait obligé le concierge de sortir, et il n'était pas encore revenu. Il revint enfin, et il arriva assez de jour pour s'apercevoir d'abord que deux personnes dormaient sur un des sofas, l'un et l'autre la tête sous un linge pour être à l'abri des cousins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife : je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit, et un moment après il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il allait frapper de toute sa force sur l'un et sur l'autre, mais il se retint. Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper et tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger et qui ignorent l'intention du calife; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvrait la tête avec une grande précaution, et il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait et une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête, et dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coula sur les genoux, et en lui prenant la main, qu'il baisa : Bon père, lui dit-il, que Dieu vous conserve.

Souhaitez-vous quelque chose? — Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? — Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, et nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. — Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément, et la vue du jardin, qui est très-beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. — Et ce jardin est-il à vous? demanda Noureddin. — Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant, c'est un héritage que j'ai eu de mon père : entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui était obligé de son honnêteté, et entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte, et en marchant devant eux, il les mena en un endroit d'où ils virent à peu près la disposition, la grandeur et la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avait vu d'assez beaux jardins à Balsora, mais il n'en avait pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré et qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge, qui l'accompagnait, et lui demanda comment il s'appelait. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appelait Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux: Dieu vous y conserve longtemps. Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu. Il est juste que nous vous en témoignions notre reconnaissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimait fort ce métal, sourit en sa barbe; il les prit, et en laissant Noureddin et la belle Persienne pour aller faire la commission, car il était seul : Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie; je me serais fait un grand tort à moi-même si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter et de les chasser. Je les régalerai en princes avec la dixième partie de cet argent, et le reste me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin et la belle Persienne se promenèrent dans le jardin et arrivèrent au pavillon des peintures, qui était au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur et sa hauteur, et après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du salon par un grand escalier de beau marbre blanc; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin et la belle Persienne ne faisaient que de descendre l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient?—Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, et je le dis encore : pourquoi me faites-vous cette demande?—Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est-il à vous aussi? Scheich Ibrahim ne s'attendait pas à cette autre demande, et il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin et que je ne le sois pas du pavillon. Comme il avait bien voulu feindre que le jardin était à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin, l'un et l'autre m'appartiennent.—Puisque cela est, reprit alors Noureddin, et que vous voulez bien que nous soyions vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisait après les avances qu'il avait déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avait pas envoyé l'avertir, comme il avait de coutume, et ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là et qu'il pouvait même y faire manger ses hôtes et manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avait apportés sur le premier degré de l'escalier, et alla chercher la clé dans le logement où il demeurait. Il revint avec de la lumière et il ouvrit la porte.

Noureddin et la belle Persienne entrèrent dans le salon, et ils le trouvèrent si surprenant qu'ils ne pouvaient se lasser d'en admirer la beauté et la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étaient magnifiques, et

avec les lustres qui pendaient à chaque fenêtre, il y avait encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie. Et Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avait vécu et sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa, et quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne et lui s'assirent et mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé et qu'ils eurent lavé leurs mains, Noureddin ouvrit une fenêtre et appela la belle Persienne. Approchez, lui dit-il, et admirez avec moi la belle vue et la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait : rien n'est plus charmant. Elle s'approcha et ils jouirent ensemble de ce spectacle pendant que Scheich Ibrahim ôtait la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait et qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avait pas quelque boisson dont il voulût bien les régaler. Quelle boisson voudriez-vous? reprit Scheich Ibrahim. Est-ce du sorbet? J'en ai du plus exquis ; mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le sorbet après souper.

—Je le sais bien, repartit Noureddin ; ce n'est pas aussi du sorbet que nous vous demandons, c'est une autre boisson : je m'étonne que vous ne m'entendiez pas.—C'est donc du vin, dont vous voulez parler, répliqua Scheich Ibrahim. —Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin ; si vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après souper pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche.

—Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, et même d'approcher d'un lieu où il y en aurait. Un homme comme moi, qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute sa vie [1].

—Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver, reprit Noureddin, et si cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enseigner un moyen sans que vous entriez au cabaret et sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. —Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich Ibrahim ; dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

—Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de la porte de votre jardin, dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment, et vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or : prenez l'âne avec ses paniers et allez au premier cabaret sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant, et priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra l'une dans un panier et l'autre dans l'autre, et de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, et nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venait de recevoir firent un puissant effet sur son esprit. Ah ! mon fils, s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. Il les quitta pour aller faire la commission, et il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers et les porta au salon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit

[1] La Mecque est l'objet d'une vénération particulière de la part des musulmans, comme le lieu où le prophète des Arabes a pris naissance. « On sait, dit M. Reinaud, que le pèlerinage de la Mecque est d'obligation pour tout musulman de l'un et de l'autre sexe parvenu à l'âge de raison, il doit le faire au moins une fois dans sa vie, et, s'il ne le peut, envoyer quelqu'un à sa place. Presque tous s'acquittent de ce devoir. Ordinairement ils se préparent à ce voyage par la prière et les abstinences. Le pèlerinage est même, dans les personnes d'une conduite scandaleuse, un signe qu'elles veulent changer de vie. A leur retour, elles sont regardées comme des hommes régénérés, comme des êtres qui ont revêtu un caractère sacré : elles portent pour se distinguer un turban blanc. Mais, à en croire le témoignage des musulmans eux-mêmes, il est rare que la conduite de ces nouveaux convertis devienne plus régulière. Sadi, dans son *Gulistan* (liv. VII, ch. XII), s'élève avec indignation contre quelques pèlerins avec lesquels il avait fait le voyage de la Mecque, et qui, à peine sortis des lieux saints, se prirent de querelle et en vinrent aux coups. Il compare à cette occasion certains pèlerins musulmans aux pions que l'on fait mouvoir sur un damier, disant qu'ils n'égalent pas même ces pièces de bois, car les pions, à force d'aller d'un carré à l'autre, finissent par occuper de bonnes positions, au lieu que les pèlerins parcourent souvent les plaines et les montagnes sans en devenir meilleurs.» (*Monumens arabes, persans et turcs*, t. II, p. 220.)

Autrefois les califes et les princes s'acquittaient par eux-mêmes du pèlerinage et tenaient à grand honneur de mériter ainsi le titre de *haggi* ou *pèlerin*, que prennent tous ceux qui ont fait le saint voyage. Mais depuis fort longtemps les souverains se font remplacer dans l'accomplissement de ce pieux devoir et n'en prennent pas moins le titre de *haggi*.

où il l'avait pris, et lorsqu'il fut revenu : Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre, mais il nous manque encore quelque chose.—Et quoi? reprit Scheich Ibrahim; que puis-je faire encore pour votre service?—Nous n'avons pas de tasses, repartit Noureddin, et quelques fruits nous accommoderaient bien si vous en aviez.—Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter.

Scheich Ibrahim descendit, et en peu de temps il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits, avec des tasses d'or et d'argent à choisir, et quand il leur eut demandé s'ils avaient besoin de quelque autre chose, il se retira sans vouloir rester, quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instance.

Noureddin et la belle Persienne se remirent à table et ils commencèrent par boire chacun un coup : ils trouvèrent le vin excellent. Hé bien! ma belle, dit Noureddin à la belle Persienne, ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable et si charmant? Réjouissons-nous et remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand que de vous avoir d'un côté et la tasse de l'autre! Ils burent plusieurs autres fois en s'entretenant agréablement et en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avaient la voix parfaitement belle l'un et l'autre, particulièrement la belle Persienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit longtemps de dessus le perron avec un grand plaisir, sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte. Courage, seigneur, dit-il à Noureddin, qu'il croyait déjà ivre, je suis ravi de vous voir dans cette joie.

—Ah! Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme et que nous vous sommes obligés! Nous n'oserions vous prier de boire un coup, mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous et faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie.—Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons; et en disant ces paroles il disparut.

La belle Persienne s'aperçut que Scheich Ibrahim s'était arrêté sur le perron, et elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une grande aversion pour le vin; je ne désespèrerais pas de lui en faire boire, si vous vouliez faire ce que je vous dirais. —Et quoi? demanda Noureddin. Vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. —Engagez-le seulement à entrer et à demeurer avec nous, dit-elle; quelque temps après, versez à boire et présentez-lui la tasse; s'il vous refuse, buvez et ensuite faites semblant de dormir, je ferai le reste.

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne; il appela Scheich Ibrahim, qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes et vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde : voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie. Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader, il entra et s'assit sur le bord du sofa qui était le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là et nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin. Approchez-vous, je vous en supplie, et asseyez-vous près de madame, elle le voudra bien. —Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim. Il s'approcha, et en souriant du plaisir qu'il allait avoir d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisait, et elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse et présenta la tasse à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. —Seigneur, reprit-il en se tirant en arrière, comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser, je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a longtemps. — Puisque absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvait, la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme, et en la présentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas

que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme, qui est excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête et la porta à sa bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, et Noureddin cependant se renversa sur le sofa et fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persienne s'avança vers Scheich Ibrahim, et en lui parlant fort bas : Le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble. Il n'a pas plus tôt bu deux coups qu'il s'endort et me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle Persienne prit une tasse, elle la remplit de vin, et en la présentant à Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, et buvez à ma santé, je vais vous faire raison. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, et il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement que, vaincu par ses charmes et par ses instances, il prit la tasse et but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimait à boire le petit coup, mais il avait honte de le faire devant des gens qu'il ne connaissait pas. Il allait au cabaret en cachette, comme beaucoup d'autres, et il n'avait pas pris les précautions que Noureddin lui avait enseignées pour aller acheter le vin. Il était allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il était très-connu : la nuit lui avait servi de manteau, et il avait épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevait de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle Persienne lui emplit une autre tasse qu'il prit avec bien moins de difficulté ; il n'en fit aucune à la troisième. Il buvait enfin la quatrième lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir. Il se leva sur son séant, et en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha ! ha ! Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends : vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, et vous ne laissez pas d'en boire !

Scheich Ibrahim ne s'attendait pas à cette surprise, et la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire, et quand il eut fait : Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces !

La belle Persienne, qui s'entendait avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire et ne vous contraignez pas : continuez d'en boire et réjouissez-vous. Quelques momens après, Noureddin se versa à boire et en versa ensuite à la belle Persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versait pas, il prit une tasse et la lui présenta. Et moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi bien que vous ?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin et la belle Persienne firent un grand éclat de rire et ils continuèrent de se réjouir, de rire et de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là la belle Persienne s'avisa que la table n'était éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle et voilà tant de belles bougies. Faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin lorsqu'on en a la tête échauffée, et afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenait Noureddin : Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne ; cela convient mieux à une jeunesse comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, et pour cause, cela suffira. La belle Persienne se leva, alla prendre une bougie, qu'elle vint allumer à la chandelle qui était sur la table, et elle alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avait dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenait la belle Persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étaient allumées : Il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyiez bien paresseux ou que vous ayiez moins de vigueur que moi si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les ; mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous et ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avec la belle Persienne, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraschid n'était pas encore retiré alors. Il était dans un salon de son palais

qui avançait jusqu'au Tigre et qui avait vue du côté du jardin et du pavillon des peintures. Par hasard, il ouvrit une fenêtre de ce côté-là et il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé et d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu était dans la ville. Le grand visir Giafar était encore avec lui et il n'attendait que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère. Visir négligent, s'écria-t-il, viens çà, approche-toi, regarde le pavillon des peintures et dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas.

Le grand visir trembla de frayeur à cette nouvelle, de crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha et trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avait dit était vrai. Il fallait cependant un prétexte pour l'apaiser. Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi; il me témoigna qu'il avait dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée pour une certaine cérémonie qu'il était bien aise de faire sous l'heureux règne de votre majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitait que je fisse pour son service en cette rencontre; sur quoi il me supplia d'obtenir de votre majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée et la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvait faire et que je ne manquerais pas d'en parler à votre majesté: je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, et en régalant les ministres de sa mosquée il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination.

— Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquait qu'il était un peu apaisé, selon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables : la première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon: un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur; la seconde, de ne m'en avoir point parlé, et la troisième, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon homme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé et je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue par la dépense plus grande de cette illumination.

Le grand visir Giafar, joyeux de ce que le calife prenait la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venait de lui reprocher, et il avoua franchement qu'il avait tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes, mais la punition en sera légère: c'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens, que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, va te déguiser de même avec Mesrour et venez tous deux avec moi. Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il était tard et que la compagnie se serait retirée avant qu'il fût arrivé, mais il repartit qu'il voulait y aller absolument. Comme il n'était rien de ce que le visir lui avait dit, le visir fut au désespoir de cette résolution; mais il fallait obéir et ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais déguisé en bourgeois, avec le grand visir Giafar et Mesrour, chef des eunuques, et marcha par les rues de Bagdad jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte était ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avait oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé. Giafar, dit-il au grand visir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est? Serait-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit? J'aime mieux croire que l'embarras de sa fête lui a fait commettre cette faute.

Le calife entra dans le jardin, et quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne voulait pas monter au salon avant de savoir ce qui s'y passait, il consulta avec le grand visir s'il ne devait pas monter sur un des arbres qui en étaient le plus près pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du salon le grand visir s'aperçut qu'elle était entr'ouverte et l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avait laissée ainsi lorsqu'il s'était laissé persuader d'entrer et de tenir compagnie à Noureddin et à la belle Persienne.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du salon sans faire de bruit, et la porte était entr'ouverte de manière qu'il pouvait voir ceux qui étaient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes quand il

eut aperçu une dame d'une beauté sans égale et un jeune homme des mieux faits avec Scheich Ibrahim, assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenait la tasse à la main. Ma belle dame, disait-il à la belle Persienne, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, et le calife en fut d'autant plus étonné qu'il avait ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin et qu'il l'avait cru un homme sage et posé, comme il le lui avait toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en était approché et vint au grand visir Giafar, qui était sur l'escalier, quelques degrés au dessous du perron. Monte, lui dit-il, et vois si ceux qui sont là dedans sont des ministres de mosquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand visir connut fort bien que la chose allait mal pour lui. Il monta, et en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation et dans l'état où elles étaient. Il revint au calife tout confus et il ne sut que lui dire. Quel désordre! lui dit le calife, que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin et dans mon pavillon; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre et se divertisse avec eux! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme et une jeune dame mieux faits et mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage et savoir qui ils peuvent être et à quelle occasion ils sont ici. Il retourna à la porte pour les observer encore, et le visir, qui le suivit, demeura derrière lui pendant qu'il avait les yeux sur eux. Ils entendirent l'un et l'autre que Scheich Ibrahim disait à la belle Persienne: Mon aimable dame, y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie? — Il me semble, reprit la belle Persienne, que tout irait bien si vous aviez ici un instrument dont je pusse jouer et que vous voulussiez me l'apporter.— Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth? — Apportez, lui dit la belle Persienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire et le présenta à la belle Persienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand visir Giafar. Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien, je lui pardonnerai de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle; pour toi, je ne laisserai pas de te faire pendre. — Commandeur des croyans, reprit le grand visir, si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. — Pourquoi cela? repartit le calife. — Plus nous serons de monde, répliqua le grand visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle et bonne compagnie. Le calife, qui aimait les bons mots, se mit à rire de cette repartie, et en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludait déjà d'une manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouait en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, et elle accompagna sa voix, qu'elle avait admirable, avec le luth, et elle le fit avec tant d'art et de perfection que le calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier et le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix ni mieux jouer du luth. Isaac [1], que je croyais le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi. Il s'agit de voir de quelle manière je le ferai.

— Commandeur des croyans, reprit le grand visir, si vous y entrez et que Scheich Ibrahim vous reconnaisse, il en mourra de frayeur. — C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife, et je serais faché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour et attendez dans la première allée que je revienne.

Le voisinage du Tigre avait donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par-dessous une grande voûte bien terrassée, pour former une belle pièce d'eau où ce qu'il y avait de plus beau poisson dans le Tigre venait se retirer. Les pêcheurs le savaient bien, et ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher,

[1] C'était un excellent joueur de luth qui vivait à Bagdad sous le règne de ce calife. (*Galland.*)

mais le calife avait défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins, un pêcheur qui passait devant la porte du jardin depuis que le calife y était entré, et qu'il l'avait laissée ouverte comme il l'avait trouvée, avait profité de l'occasion et s'était coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avait jeté ses filets et il était prêt de les tirer au moment que le calife, qui, après la négligence de Scheich Ibrahim, s'était douté de ce qui était arrivé et voulait profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut et se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon et en s'excusant sur sa pauvreté. Relève-toi et ne crains rien, reprit le calife, tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura.

Le pêcheur, rassuré, exécuta promptement ce que le calife souhaitait et il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : Donne-moi ton habit et prends le mien. L'échange se fit en peu de momens, et dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure et le turban : Prends tes filets, dit-il au pêcheur, et va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main et alla retrouver le grand visir Giafar et Mesrour. Il s'arrêta devant le grand visir, et le grand visir ne le reconnut pas. Que demandes-tu? lui dit-il, va, passe ton chemin. Le calife se mit aussitôt à rire et le grand visir le reconnut. Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous ! je ne vous reconnaissais pas et je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnaisse. — Restez donc encore ici, lui dit-il, et à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le calife monta au salon et frappa à la porte. Noureddin, qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, et Scheich Ibrahim demanda qui c'était. Le calife ouvrit la porte et en avançant seulement un pas dans le salon pour se faire voir : Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kérim; comme je me suis aperçu que vous régaliez de vos amis, et que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin et la belle Persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle Persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. Scheich Ibrahim n'était plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il était venu : il songea seulement à plaire à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avait bu, et dit en bégayant au calife, qu'il prenait pour un pêcheur : Approche, bon voleur de nuit, approche, qu'on te voie.

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur et présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne, j'en mangerais volontiers s'il était cuit et bien accommodé. — Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous fassions de ton poisson s'il n'est accommodé? Va, accommode-le toi-même et apporte-le-nous, tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le calife revint trouver le grand visir Giafar. Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. — Je vais l'accommoder, reprit le grand visir, cela sera fait en un moment. — J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse et je ne m'en suis pas mal acquitté. En disant ces paroles, il avait pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, et le grand visir et Mesrour le suivaient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois, et quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquait rien des choses dont ils avaient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta, et en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en servissent s'ils le souhaitaient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin et la belle Persienne particulièrement, et le calife demeura devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife. Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas

manger de meilleur poisson et tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. Il mit la main dans son sein en même temps et il en tira sa bourse, où il y avait trente pièces d'or, le reste des quarante que Sangiar, huissier du palais du roi de Balsora, lui avait données avant son départ. Prends, lui dit-il, je t'en donnerais davantage si j'en avais. Je t'eusse mis à l'abri de de la pauvreté si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine; ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent était beaucoup plus considérable.

Le calife prit la bourse, et en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'était de l'or qui était dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de votre libéralité : on est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous; mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire, que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth, qui me fait connaître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce d'en jouer une seule pièce, je m'en retournerais le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle Persienne, dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grâce, j'espère que vous ne me la refuserez pas. Elle prit le luth, et après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua et chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter, et elle le fit avec tant de force et d'agrément qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eut cessé de jouer : Ah! s'écria le calife, quelle voix! quelle main et quel jeu! A-t-on jamais mieux chanté! mieux joué du luth! jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil.

Noureddin, accoutumé de donner ce qui lui appartenait à tous ceux qui en faisaient les louanges : Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connais : puisqu'il te plaît si fort, c'est à toi, je t'en fais présent. En même temps il se leva, prit sa robe, qu'il avait quittée, et il voulut partir et laisser le calife, qu'il ne connaissait que pour un pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne, extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller? Remettez-vous à votre place, je vous en supplie, et écoutez ce que je vais jouer et chanter. Il fit ce qu'elle souhaitait, et alors, en touchant le luth et en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur-le-champ et lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avait pour elle, puisqu'il l'abandonnait si facilement à Kérim et avec tant de dureté. Elle voulait dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kérim, qu'elle ne connaissait pas pour le calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle et porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes, qu'elle ne pouvait retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches et il marqua par son silence qu'il ne se repentait pas de la donation qu'il avait faite. Mais le calife, surpris de ce qu'il venait d'entendre, lui dit : Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave et vous êtes son maître? — Cela est vrai, Kérim, reprit Noureddin, et tu serais beaucoup plus étonné que tu ne le parais, si je te racontais toutes les disgrâces qui me sont arrivées à son occasion. —Eh! de grâce, seigneur, repartit le calife en s'acquittant toujours fort bien du personnage de pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin, qui venait de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le visir son père avait fait de la belle Persienne pour le roi de Balsora, et n'omit rien de ce qu'il avait fait et de tout ce qui lui était arrivé à Bagdad avec elle et jusqu'au moment qu'il lui parlait.

Quand Noureddin eut achevé : Et présentement où allez-vous? lui demanda le calife.—Où je vais? répondit-il : où Dieu me conduira.—Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre, que vous donnerez au roi de ma part : vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lue, et que personne ne vous dira mot.

—Kérim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur, comme toi, ait eu correspondance

avec un roi.—Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife, nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, et nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable : elle l'a fait roi et moi pêcheur ; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a, de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire et vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le calife voulut ; et comme il y avait dans le salon de tout ce qu'il fallait pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très petits caractères : « Au nom de Dieu très-miséricordieux, » pour marque qu'il voulait être obéi absolument.

LETTRE DU CALIFE HAROUN ALRASCHID AU ROI DE BALSORA.

« Haroun Alraschid, fils de Mahdi, envoie cette lettre à Mohammed Zinebi, son confin. Dès que Noureddin, fils du visir Khacan, porteur de cette lettre, te l'auras rendue, et que tu l'auras lue, à l'instant dépouille-toi du manteau royal, mets-le-lui sur ses épaules, et le fais asseoir à ta place, et n'y manque pas. Adieu. »

Le calife plia et cacheta la lettre, et sans dire à Noureddin ce qu'elle contenait : Tenez, lui dit-il, et allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt comme il en part un chaque jour à la même heure : vous dormirez quand vous serez embarqué. Noureddin prit la lettre et partit avec le peu d'argent qu'il avait sur lui quand l'huissier Sangiar lui avait donné sa bourse, et la belle Persienne, inconsolable de son départ, se tira à part sur le sofa et fondit en pleurs.

A peine Noureddin était sorti du salon que Scheich Ibrahim, qui avait gardé le silence pendant tout ce qui venait de se passer, regarda le calife, qu'il prenait toujours pour le pêcheur Kérim. Écoute Kérim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnaie de cuivre au plus, et pour cela on t'a donné une bourse et une esclave : penses-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans : si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi, et si c'est de l'or, je te prendrai tout et je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse.

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé, le calife avait chargé le grand visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais pour lui amener quatre valets de chambre avec un habit, et de venir attendre de l'autre côté du pavillon jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand visir s'était acquitté de cet ordre, et lui et Mesrour avec les quatre valets de chambre attendaient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane : Le calife, toujours sous le personnage de pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne sais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur ; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim, emporté de colère à cette insolence, comme il la regardait dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étaient sur la table et la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur, où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim, plus emporté qu'auparavant après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui était sur la table, se lève en chancelant et descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là et frappa des mains à une des fenêtres [1]. Le grand visir Mesrour et les quatre valets de chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur et mis celui qu'ils lui avaient apporté. Ils n'avaient pas encore achevé et ils étaient occupés autour du calife, qui était assis sur le trône qu'il avait dans le salon, que Scheich Ibrahim animé par

[1] On est encore aujourd'hui dans l'usage, en Orient, de frapper dans les mains pour faire venir les esclaves et les serviteurs.

l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettait de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il aperçut son habit au milieu du salon et vit le calife assis sur son trône avec le grand visir et Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle et douta s'il était éveillé ou s'il dormait. Le calife se mit à rire de son étonnement. Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu? que cherches-tu?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvait plus douter que ce ne fût le calife, se jeta aussitôt à ses pieds, la face et sa longue barbe contre terre. Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence et vous en demande mille pardons. Comme les valets de chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône. Lève-toi, je te pardonne.

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avait suspendu sa douleur dès qu'elle se fut aperçue que le jardin et le pavillon appartenaient à ce prince et non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avait dissimulé et que c'était lui-même qui s'était déguisé en pêcheur. Belle Persienne, lui dit-il, levez-vous et suivez-moi. Vous devez connaître qui je suis après ce que vous venez de voir, et que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi et je vous enverrai pour y être reine dès que je lui aurai fait venir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais où vous serez traitée selon votre mérite.

Ce discours rassura et consola la belle Persienne par un endroit bien sensible, et elle se dédommagea pleinement de son affliction par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimait passionnément, venait d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venait de lui donner : il la recommanda même à Zobéide sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venait d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux et plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant : il alla droit au palais du roi, et le roi donnait audience. Il fendit la presse en tenant la lettre la main levée : on lui fit place et il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit et changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois, et il allait exécuter l'ordre lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy, qui avait reconnu Noureddin et qui cherchait en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il était venu, ne fut pas moins surpris que le roi de l'ordre que la lettre contenait. Comme il n'y était pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue, et pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçût et sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquait que le calife voulait être obéi absolument, la porta à la bouche et l'avala.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre et en parlant bas : Hé bien! sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre majesté? — De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. — Gardez-vous en bien, sire, répondit le méchant visir : c'est bien là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. Le roi l'avait fort bien remarquée, mais, dans le trouble où il était, il s'imagina qu'il s'était trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le visir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté et contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépossède pas un roi comme votre majesté sans cette formalité : un autre que Noureddin pourrait venir de même avec une fausse lettre; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre majesté peut s'en reposer sur ma parole et je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le roi Zinebi se laissa persuader et abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main forte. Dès qu'il fut arrivé il lui fit donner la bastonnade

jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort, et dans cet état il le fit porter en prison, où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur et le plus profond, avec ordre au geôlier de de ne lui donner que du pain et de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui et qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. Ah! pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé et que j'ai été facile à te croire! pouvais-je m'attendre à une destinée si cruelle après le bien que je t'ai fait! Dieu te bénisse néanmoins, je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, et j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, et le visir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avait fait mettre. Résolu de lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présens et alla se présenter au roi à leur tête. Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avénement à la couronne.

Le roi comprit ce que Saouy voulait lui faire entendre. Quoi! reprit-il, ce malheureux vit encore? je croyais que tu l'eusses fait mourir. — Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne: c'est à votre majesté. — Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. — Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à votre majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais et que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le roi lui accorda ce qu'il demandait, et les crieurs, en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père fit que personne n'apprit qu'avec indignation qu'on allait faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation et par la méchanceté du visir Saouy.

Saouy alla à la prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, et il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi: Tu triomphes, lui dit-il, et tu abuses de ta puissance; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos livres: « Vous jugez injustement, et dans peu vous serez jugés vous-mêmes. » Le visir Saouy, qui triomphait véritablement en lui-même: Quoi! insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore! Va, je te le pardonne, il arrivera ce qu'il pourra pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres: « Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi. »

Ce ministre implacable dans sa haine et dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, et prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, et il l'eût lapidé si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau et il alla se rendre près du roi, qui était déjà dans son cabinet, prêt à repaître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparait.

La garde du roi et les esclaves du visir Saouy, qui faisaient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisait tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre et l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui. Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort; je ne suis qu'un esclave et je ne puis me dispenser de faire mon devoir; à moins que vous n'ayiez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plaît, en état: le roi va me commander de frapper.

Dans ce moment si cruel: Quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin en tournant la tête à droite et à gauche, ne voudrait-elle pas m'apporter de l'eau pour étancher ma soif? On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy, qui s'aperçut de ce retardement, cria au bourreau, de la fenêtre du cabinet du roi où il était: Qu'attends-tu? frappe. A ces paroles barbares et pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui, et le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il

le fit paraître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui était devant lui et qui aboutissait à la place, et qu'il aperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouraient à toute bride. Visir, dit-il aussitôt à Saouy, qu'est-ce que cela? regarde. Saouy, qui se douta de ce que ce pouvait être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. Non, reprit le roi, je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. C'était le grand visir Giafar avec sa suite, qui venait de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'était pas souvenu le lendemain ni même plusieurs jours après d'envoyer un exprès avec la patente dont il avait parlé à la belle Persienne. Il était dans le palais intérieur, qui était celui des femmes, et en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix. Il s'arrêta, et il n'eut pas plus tôt entendu quelques paroles qui marquaient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivait qui était la femme qui demeurait dans l'appartement, et l'officier répondit que c'était l'esclave du jeune seigneur qu'il avait envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah! pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. Ce ministre arriva. Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnaître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier : prends du monde et des chevaux de poste, et rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde et qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy ; s'il n'est pas mort, amène-le moi avec le roi et ce visir.

Le grand visir Giafar ne se donna que le temps de monter à cheval et il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière et dans le temps que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin, et il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora, qui avait reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui et le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand visir demanda d'abord si Noureddin vivait encore, et s'il vivait, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivait et donna ordre qu'on l'amenât. Comme il parut bientôt, mais lié et garrotté, il le fit délier et mettre en liberté, et commanda qu'on s'assurât du visir Saouy et qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora : il repartit le lendemain, et selon l'ordre qu'il avait, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora et Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife, et après qu'il eut rendu compte de son voyage et particulièrement de l'état où il avait trouvé Noureddin et du traitement qu'on lui avait fait par le conseil et l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au visir Saouy [1]. Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme et qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerais le plus infâme de tous les hommes si j'avais trempé mes mains dans son sang. Le calife lui sut bon gré de sa générosité, et il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut renvoyer Noureddin à Balsora pour y régner; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande, après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrais toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne si elle avait la bonté de m'en accorder la grâce. Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persienne et lui fit de si grands biens qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort avec tout le bonheur qu'ils pouvaient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife se contenta de lui avoir fait connaître combien il devait être attentif au choix qu'il faisait des visirs, et le renvoya dans son royaume.

[1] La coutume barbare de confier aux mains de la partie lésée l'exécution d'une sentence de mort est encore à présent pratiquée en Perse. (Voyez l'*Histoire de la Perse*, par sir John Malcolm, t. IV, p. 195 de la traduction française.)

HISTOIRE DE BEDER, PRINCE DE PERSE, ET DE GIAUHARE, PRINCESSE DU ROYAUME DE SAMANDAL.

La Perse est une partie de la terre de si grande étendue que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avaient conquis, autant il y avait de rois, et ces rois ne leur payaient pas seulement de gros tributs, ils leur étaient même aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois, qui avait commencé son règne par d'heureuses et de grandes conquêtes, régnait il y avait de longues années avec un bonheur et une tranquillité qui le rendaient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avait qu'un seul endroit par où il s'estimait malheureux : c'est qu'il était fort âgé et que de toutes ses femmes il n'y en avait pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avait cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement et séparément, avec des femmes esclaves pour les servir et des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes et à prévenir leurs désirs, aucune ne remplissait son attente. On lui en amenait de tous les pays les plus éloignés, et il ne se contentait pas de les payer sans faire de prix : dès qu'elles lui agréaient, il comblait encore les marchands d'honneurs, de bienfaits et de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il aurait un fils de quelqu'une. Il n'y avait pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisait des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa religion, et de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitait si ardemment.

Un jour que, selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs lorsqu'ils étaient de résidence dans leur capitale, il tenait l'assemblée de ses courtisans, où se trouvaient tous les ambassadeurs et les étrangers de distinction qui étaient à sa cour, où l'on s'entretenait, non pas de nouvelles qui regardaient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poësie et de tout autre chose capable de récréer l'esprit agréablement, ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venait d'un pays très éloigné, avec une esclave qu'il lui amenait, demandait la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer et qu'on le place, dit le roi, je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le marchand et on le plaça dans un endroit d'où il pouvait voir le roi à son aise et l'entendre parler familièrement avec ceux qui étaient le plus près de sa personne.

Le roi en usait ainsi avec tous les étrangers qui devaient lui parler, et il le faisait exprès afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, et qu'en le voyant parler aux uns et aux autres avec familiarité et avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat et la grandeur dont il était environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auraient pas été accoutumés. Il le pratiquait même à l'égard des ambassadeurs. D'abord il mangeait avec eux, et pendant le repas il s'informait de leur santé, de leur voyage et des particularités de leurs pays. Cela leur donnait de l'assurance auprès de sa personne, et ensuite il leur donnait audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré et qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant le trône du roi, la face contre terre, et lui souhaita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il était vrai qu'il lui eût amené une esclave comme on le lui avait dit et si elle était belle.

Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très-belles depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens et toutes les perfections dont elle est partagée. — Où est-elle ? reprit le roi, amène-la-moi. — Sire, repartit le marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques. Votre majesté peut commander qu'on la fasse venir.

On amena l'esclave, et dès que le roi la vit il en fut charmé, à la considérer seulement par sa taille belle et dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet, où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avait un voile de satin rouge rayé d'or qui lui cachait le visage.

Le marchand le lui ôta, et le roi de Perse vit une dame qui surpassait en beauté toutes celles qu'il avait alors et qu'il avait jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, et il demanda au marchand combien il la voulait vendre.

Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, et je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent si elle lui agrée. —Je le suis obligé, reprit le roi, ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec des marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir. Je vais te faire compter dix mille pièces d'or. Seras-tu content ?

—Sire, repartit le marchand, je me fusse estimé très-heureux si votre majesté eût bien voulu l'accepter pour rien; mais je n'oserais refuser une aussi grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon pays et dans tous les lieux par où je passerai. La somme lui fut comptée, et avant qu'il se retirât le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocard d'or[1].

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et lui assigna plusieurs matrones et autres femmes esclaves pour la servir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver, et de se faire apporter les plus beaux colliers de perles et les diamans les plus fins et autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Les matrones officieuses, qui n'avaient autre attention que de plaire au roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connaissaient parfaitement bien : Sire, lui dirent-elles, si votre majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement qu'elle ne la reconnaîtra plus. Le roi eut bien de la peine à se priver si longtemps du plaisir de la posséder entièrement. Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse.

La capitale du roi de Perse était située dans une île, et son palais, qui était très-superbe, était bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avait vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'était pas éloigné du sien, avait aussi la même vue, et elle était d'autant plus agréable que la mer battait presque au pied des murailles.

Au bout de trois jours, la belle esclave, parée et ornée magnifiquement, était seule dans sa chambre, assise sur un sofa et appuyée à une des fenêtres qui regardaient la mer, lorsque le roi, averti qu'il pouvait la voir, y entra. L'esclave, qui entendit que l'on marchait dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avaient servie jusqu'alors, tourna aussitôt la tête pour voir qui c'était. Elle reconnut le roi; mais, sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité et pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre, comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle et si bien faite sût si peu ce que c'était que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avait donnée et au peu de soin qu'on avait pris de lui apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où, nonobstant la manière et la froideur avec laquelle elle venait de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer et même caresser et embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses et ces embrassemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante ! s'écriait-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où sont et qui sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes. Que je vous aime et que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour femme ce que j'ai senti pour vous; j'en ai cependant bien vu, et j'en vois encore un grand nombre tous les jours, mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois, qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutait-il, vous ne me répondez rien, vous ne me faites même connaître par aucune marque que vous soyez

[1] L'usage de donner un vêtement, ou *calaat*, à la personne qu'on veut honorer subsiste encore aujourd'hui en Orient. (Voyez le *Second Voyage de Morier en Perse*, t. Ier, p. 200 de la traduction française.)

sensible à tant de témoignagnes que je vous donne de mon amour extrême. Vous ne détournez pas même les yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace? D'où vient ce sérieux ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? Hé quoi! un roi de Perse, qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler et de vous tenir lieu de toute chose au monde!

Quelque protestation d'amour que le roi de Perse fît à l'esclave, et quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche et de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder et sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse, ravi d'avoir fait une acquisition dont il était si content, ne la pressa pas davantage dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui ferait la ferait changer. Il frappa des mains, et aussitôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi : Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-vous et venez souper avec moi. Elle se leva de la place où elle était, et quand elle fut assise vis à vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, et la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés et sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandait si les mets étaient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appelait, si elle était contente de son habillement, des pierreries dont elle était ornée, ce qu'elle pensait de son appartement et de l'ameublement, et si la vue de la mer la divertissait. Mais sur toutes ces demandes elle garda le même silence, dont il ne savait plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle était muette. Mais, disait-il en lui-même, serait-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite et si accomplie, et qu'elle eût un si grand défaut! Ce serait un grand dommage; avec cela je ne pourrais m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté pendant que l'esclave se les lavait de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentaient le bassin et la serviette, si elle leur avait parlé. Celle qui prit la parole lui répondit : Sire, nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que votre majesté vient de le voir elle-même; nous lui avons rendu nos services dans le bain, nous l'avons peignée, coiffée, habillée dans sa chambre, et jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire : Cela est bien, je suis contente. Nous lui demandions : Madame, n'avez-vous besoin de rien? Souhaitez-vous quelque chose? Demandez, commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris, affliction, bêtise ou qu'elle soit muette, nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole : c'est tout ce que nous pouvons dire à votre majesté.

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venait d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvait avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir. Pour cela, il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent, et celles qui savaient jouer des instrumens en jouèrent, et les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un et l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux, qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens : elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés et avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement, et le roi, qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avait été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, sans en excepter aucune, et plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paraître : en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle et il exécuta sa résolution. Dès le même jour il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries et les bijoux qu'elles avaient à leur usage, et chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur semblerait, et il ne retint que les matrones et autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière : il ne laissa pas cependant d'être très-assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, et de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très-violente.

L'année était écoulée et le roi, assis un jour près de sa belle, lui protestait que son amour, au lieu de diminuer, augmentait tous les jours avec plus de force. Ma reine, lui disait-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez : rien n'est plus vrai cependant, et je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atôme, lorsque je vous vois et que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire ; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avais dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir, il y a un an passé que je les renvoyai toutes, et je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle qu'au moment que je cessai de les voir, et je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manquerait à ma satisfaction, à mon contentement et à ma joie si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire si vous êtes muette ! Hélas ! je ne crains que trop que cela ne soit ! Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler et que vous gardez un silence si affligeant pour moi ! S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort. Je me sens vieillir tous les jours, et dès à présent j'aurais besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé ! de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination : dites-moi un mot seulement, après cela je ne me soucie plus de mourir.

A ce discours, la belle esclave, qui, selon sa coutume, avait écouté le roi toujours les yeux baissés, et qui ne lui avait pas seulement donné lieu de croire qu'elle était muette, mais même qu'elle n'avait jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en aperçut avec une surprise qui lui en fit faire une exclamation de joie, et comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention et avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence et elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces et de tous les honneurs dont elle m'a comblée, et de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis et ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendue parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec elle que ce soit d'un fils. Ce qu'il y a, sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse (je supplie votre majesté de prendre ma sincérité en bonne part) j'étais résolue de ne jamais vous aimer, aussi bien que de garder un silence perpétuel, et que présentement je vous aime autant que je le dois.

Le roi de Perse, ravi d'avoir entendu parler la belle esclave et lui annoncer une nouvelle qui l'intéressait si fort, l'embrassa tendrement. Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvais recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé et vous m'avez annoncé votre grossesse ! Je ne me sens pas moi-même, après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendais pas.

Dans le transport de joie où était le roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle esclave. Il la quitta, mais d'une manière à faire connaître qu'il allait revenir bientôt. Comme il voulait que le sujet de sa joie fût rendu public, il l'annonça à ses officiers et fit appeler son grand visir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion qui faisaient vœu de pauvreté, aux hôpitaux et aux pauvres, en action de grâces à Dieu, et sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement, vous m'en avez donné l'occasion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous en entretenir une autre fois : je désire savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère âme, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de

manger et de coucher avec moi chaque jour toute une année, et d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disais. Cela me passe et je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire.

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse : Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, mes parens, mes connaissances, ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre majesté trouve si étrange? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, et la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connaître tout le prix. Le corps peut bien être assujetti à l'autorité d'un maître qui a la force et la puissance en main, mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même: votre majesté en a vu un exemple dans ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux et de malheureuses que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut leur être ôtée.

— Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites; mais il m'avait semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens et de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, devait s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître.

—Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à votre majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un monarque et de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant! Elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras de son père et de sa mère, et peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que votre majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur et de quoi elle peut être capable.

Le roi de Perse, étonné de ce discours : Quoi! madame, répliqua-t-il, serait-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal! Éclaircissez-moi de grâce là-dessus, et n'augmentez pas mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père et l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, et surtout comment vous vous appelez.

— Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est Gulnare[1] de la Mer; mon père, qui est mort, était un des plus puissans rois de la mer, et en mourant il nous laissa son royaume, à un frère que j'ai, nommé Saleh[2], à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer très-puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume et dans une paix profonde lorsqu'un ennemi envieux de notre bonheur entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable et inaccessible avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer aux moyens de chasser l'injuste possesseur de nos états, et dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier. Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très-incertains; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états, et je serais moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourrait vous en arriver. Pour la prévenir et vous en préserver, je voudrais bien vous voir mariée auparavant. Mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterais que vous pussiez vous résoudre d'entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre. Je suis prêt à y employer tous mes soins; de la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne.

[1] Gulnare signifie, en Persien, rose ou fleur de grenadier. (*Galland.*)

[2] Saleh, ce mot signifie bon en arabe. (*Galland.*)

Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père et de ma mère je descends comme vous de rois et de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois et reines de la terre. Je ne prétends pas me mésallier plus qu'eux, et j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connaissance pour m'apercevoir de la noblesse et de l'ancienneté de notre maison. L'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution, et si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendais pas de votre part.

Mon frère, entêté de ce mariage qui ne me convenait pas à mon sens, voulut me représenter qu'il y avait des rois de la terre qui ne cèderaient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère et dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étais mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étais, je m'élançai du fond la mer et j'allai aborder à l'île de la Lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avait obligée de venir me jeter dans cette île, je ne laissais pas d'y vivre assez contente, et je me retirais dans des lieux écartés où j'étais commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormais et ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour et il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnait rien par la douceur, il crut qu'il réussirait mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence qu'il résolut de me vendre et il me vendit au marchand qui m'a amenée et vendue à votre majesté. C'était un homme sage, doux et humain, et dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna jamais que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de votre majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée, si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour avec une sincérité dont je n'ai pu douter, que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes, je ne feins pas de lui dire que je ne serais pas demeurée avec elle. Je me serais jetée dans la mer par cette fenêtre où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, et je serais allée retrouver mon frère, ma mère et mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein et je l'eusse exécuté si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderais bien de le faire dans l'état où je suis : en effet, quoi que je pusse dire à ma mère et à mon frère, jamais ils ne voudraient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre majesté et jamais aussi ils ne reviendraient de la faute que j'aurais commise contre mon honneur de mon consentement. Avec cela, sire, soit un prince ou une princesse que je mette au monde, ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre majesté : j'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave, mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance.

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de faire connaître et de raconter son histoire au roi de Perse. Ma charmante, mon adorable princesse, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre! Quelle ample matière à ma curiosité de vous faire des questions sur des choses si inouïes! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté et de votre patience à éprouver la sincérité et la constance de mon amour. Je ne croyais pas pouvoir aimer plus que je vous aimais : depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse! madame, vous ne l'êtes plus, vous êtes ma reine et reine de Perse, comme j'en suis le roi : ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connaître que vous l'êtes et ma femme légitime. Cela serait fait il y a longtemps si vous m'eussiez tiré plus tôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours et de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement et que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états et de ces peuples de la mer, qui me sont inconnus.

J'avais bien entendu parler d'hommes marins, mais j'avais toujours pris ce que l'on m'en avait dit pour des contes et des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites, et j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes et qui avez bien voulu être ma femme, et cela par un avantage dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir. C'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau, sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous qui ont l'art de demeurer sous l'eau ; ils y périraient néanmoins s'ils ne s'en retiraient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse et leurs forces.

— Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai votre majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans l'eau comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer, comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits et que quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit : la lune nous éclaire et les planètes et les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces et dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes, comme sur la terre.

Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cristal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles : de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable, parmi nous, de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin ni de chars ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins, qui n'ait ses écuries et ses haras de chevaux marins ; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes et dans les réjouissances publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter et à faire paraître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle ornés de mille coquillages de toute sorte de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes et ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très-curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feraient un très-grand plaisir à votre majesté. Mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre, et j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, et en même temps le roi mon frère, avec qui je suis bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire et qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre majesté de me le permettre; ils seront bien aises aussi de lui rendre leurs respects, et je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction à les voir.

— Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse : faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils mé-

ritent. Mais je voudrais bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous désirez d'eux, et quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception et que j'aille moi-même au-devant d'eux. — Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies : ils seront ici dans un moment, et votre majesté verra de quelle manière ils arriveront : elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, et regarder par la jalousie.

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes, qu'elle renvoya en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloès dans une boîte ; elle le mit dans la cassolette, et dès qu'elle vit paraître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observait avec grande attention tout ce qu'elle faisait, et elle n'avait pas encore achevé que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où était le roi était disposé de manière qu'il s'en aperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étaient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance, et aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait et de belle taille, avec la moustache de vert de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédaient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, et elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère et ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher, et quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avait paru et d'où elle s'était retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère et ses parentes, l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse et les larmes aux yeux à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible et quand elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole : Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir après une si longue absence, et je suis sûre que votre frère et vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement sans en avoir rien dit à personne nous a jetés dans une affliction inexprimable, et nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avait eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avait paru avantageux pour votre établissement dans l'état où vous étiez aussi bien que nous. Il ne fallait pas vous alarmer si fort s'il ne vous plaisait pas, et vous voudrez bien que je vous dise, que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons là ce discours qui ne ferait que renouveler des sujets de douleur et de plaintes que vous devez oublier avec nous, et faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si longtemps que nous ne vous avons vue, et de de l'état où vous êtes présentement : sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère, et après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant : Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, et je ne suis redevable qu'à votre bonté du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connaître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même que la chose à quoi ma volonté était la plus opposée est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. Elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis que le dépit l'avait portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avait été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvait : Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités et vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer et je m'étonne de votre patience à demeurer si longtemps dans l'esclavage. Levez-vous et revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en était emparé.

Le roi de Perse, qui entendit ces paroles du cabinet où il était, en fut dans la dernière alarme. Ah ! dit-il en lui-même, je suis perdu et ma mort est certaine si ma reine, si ma

Gulnare écoute un conseil si pernicieux. Je ne puis plus vivre sans elle, et l'on m'en veut priver ! La reine Gulnare ne le laissa pas longtemps dans la crainte où il était.

Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant et le plus renommé de tous ses princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous serait aisé de lui restituer les dix milles pièces d'or que je lui ai coûtées. Je parle de celui d'une femme avec un mari, et d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvait pas m'en donner une plus signalée que de congédier, dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avait, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme et il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse et que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre bien qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer et de passer ma vie avec lui, plus par reconnaissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance, que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer et de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part et avoir le bien de vous voir après une si longue séparation.

— Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, et que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier qu'approuver une résolution si raisonnable et si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux et des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mère et de la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venait d'avancer. Ma fille, reprit-elle en s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, et je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serais la première à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnaissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion et qui a fait de si grandes choses pour vous.

Autant le roi de Perse, qui était dans le cabinet, avait été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle était résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvait plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, et il se promit bien de lui en marquer sa reconnaissance par tous les endroits qu'il lui serait possible.

Pendant que le roi de Perse s'entretenait ainsi avec un plaisir incroyable, la reine Gulnare avait frappé des mains et avait commandé à des esclaves qui étaient entrées aussitôt de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère, le roi son frère et ses parentes de s'approcher et de manger. Mais ils eurent tous la même pensée que, sans en avoir demandé la permission, ils se trouvaient dans le palais d'un puissant roi, qui ne les avait jamais vus et qui ne les connaissait pas, et qu'il y aurait une grande incivilité de manger à la table sans lui. La rougeur leur en monta au visage, et de l'émotion où ils en étaient, ils jetèrent des flammes par les narines et par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendait pas et dont il ignorait la cause. La reine Gulnare, qui se douta de ce qui en était et qui avait compris l'intention de ses parens, ne fit que le

leur marquer, en se levant de sa place, et qu'elle allait revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majesté ne soit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs et de retourner avec eux dans nos états ; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerais la première.—Ah! ma reine, s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez : vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnaissance. Je n'avais pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connaître de la manière la plus éclatante. — Eh ! sire, reprit la reine Gulnare, pouvais-je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible.

Mais, sire, ajouta la reine Gulnare, laissons là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère et le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir et de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre majesté de vouloir bien entrer et de les honorer de votre présence.

— Madame, repartit le roi de Perse, j'aurai un grand plaisir de saluer des personnes qui vous appartiennent de si près ; mais ces flammes que j'ai vues sortir de leurs narines et de leurs bouches me donnent de la frayeur. — Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine, elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence et ne mange avec eux.

Le roi de Perse, rassuré par ces paroles, se leva de sa place et entra dans la chambre avec la reine Gulnare, et la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère et à ses parentes, qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux, les obligea de se relever et les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole : Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare ma sœur, dans sa disgrâce, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié et tant de tendresse pour elle que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucuns des puissans princes de la mer, qui nous l'avaient demandée en mariage, avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservait, sire, et nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre de longues années avec elle, avec toute sorte de prospérités et de satisfactions.

— Il fallait bien, reprit le roi de Perse, que le ciel me l'eût réservée, comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime me fait connaître que je n'avais jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnaissance à la reine sa mère ni à vous, prince, ni à votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles, il les invita de se mettre à table et il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit, et, lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avait fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvait faire paraître sa grandeur et sa magnificence, et insensiblement il les engagea de demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvait avoir besoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, et elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère, qui l'accoucha et qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes, qui étaient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'expri-

mer. Comme le visage du petit prince son fils était plein et éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de Beder [1]. En action de grâce au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, et il fit distribuer de grosses sommes aux ministres et aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour et au peuple, et l'on publia, par son ordre, des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, la roi Saleh son frère et les princesses leurs parentes, s'entretenaient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder qu'elle portait entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, et, après l'avoir pris entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser et à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant et en le tenant en l'air entre les mains, et tout d'un coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui était ouverte, et se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse, qui ne s'attendait pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverrait plus le prince son cher fils, ou, s'il avait à le revoir, qu'il ne le reverrait que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'âme au milieu de son affliction, de sa douleur et de ses pleurs. Sire, lui dit la reine Gulnare, d'un visage et d'un ton assuré à le rassurer lui-même, que votre majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils comme il est le vôtre, et je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, et vous verrez bientôt reparaître le roi son oncle, qui le rapportera sain et sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous de pouvoir vivre également dans la mer et sur la terre. La reine sa mère et les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla et l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, et qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre qu'il était sorti. Le roi de Perse fut ravi et dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avait cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : Sire, votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? — Ah ! prince, reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer : je l'ai cru perdu de ce moment, et vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. — Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étais douté ; mais il n'y avait pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger j'avais prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étaient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer, et en vertu de ces paroles ils reçoivent le même privilége que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, et toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer et de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein.

Après ces paroles, le roi Saleh, qui avait déjà remis le petit Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il était allé prendre dans son palais, dans le peu de temps qu'il avait disparu, et qu'il avait apportée remplie de trois cents diamans, gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, et de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle était, et qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si

[1] Pleine lune en arabe. (*Galland.*)

grand monarque, c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vides. Comme nous ne pouvons assez témoigner notre reconnaissance à votre majesté, nous la supplions d'en agréer cette faible marque, en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. Hé quoi! prince, s'écria-t-il, appelez-vous une faible marque de votre reconnaissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable! Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous; je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté, le roi votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir, et je le supplierais de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignais qu'il ne s'en offensât: priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

— Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que votre majesté trouve le présent extraordinaire: je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité et en si grand nombre tout à la fois. Mais si elle savait que je sais où sont les minières d'où on les tire, et qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonnerait que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, et de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse de l'accepter, et il lui en fit de grands remercîmens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes et lui n'auraient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa cour; mais que comme il y avait longtemps qu'ils étaient absens de leur royaume, et que leur présence y était nécessaire, ils le priaient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui et de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il était bien fâché de ce qu'il n'était pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare et que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes de répandues de part et d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier, mais la reine sa mère et les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvait se résoudre à les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare: Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin depuis le moment que votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux; je m'en souviendrai toute ma vie et je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi, préférablement à tout autre prince.

Le petit prince Beder fut nourri et élevé dans le palais, sous les yeux du roi et de la reine de Perse, qui le virent croître et augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à mesure qu'il avança en âge, par son enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisait, et par les marques de la justesse et de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disait; et cette satisfaction leur était d'autant plus sensible que le roi Saleh, son oncle, la reine sa grand'mère et les princesses ses cousines venaient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire et à écrire, et on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenaient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittait déjà de tous ses exercices, infiniment avec plus d'adresse et de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela, il était d'une sagesse et d'une prudence admirable. Le roi de Perse, qui avait reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque, qui l'avait vu s'y fortifier jusqu'alors,

et qui d'ailleurs s'apercevait tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas s'entendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitait là-dessus; et les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie que le prince Beder était digne de les commander. En effet, comme il y avait longtemps qu'il paraissait en public, ils avaient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avait pas cet air dédaigneux, fier et rebutant si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une hauteur et un mépris insupportable. Ils savaient au contraire qu'il regardait tout le monde avec une bonté qui invitait à s'approcher de lui; qu'il écoutait favorablement ceux qui avaient à lui parler; qu'il leur répondait avec une bienveillance qui lui était particulière, et qu'il ne refusait rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandait fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté, et ce jour-là, au milieu de son conseil, qui était plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'était assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur sur celle du prince Beder, et après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marquer qu'il lui remettait toute son autorité et tout son pouvoir, après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs et des émirs.

Aussitôt les visirs, les émirs et tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi et lui prêtèrent le serment de fidélité, chacun dans son rang. Le grand visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversations et en mit d'autres à leur place avec un discernement si juste et si équitable qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables que la flatterie n'y avait aucune part. Il sortit enfin du conseil et, accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plus tôt avec la couronne sur la tête qu'elle courut à lui et l'embrassa avec beaucoup de tendresse en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toute chose il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires et de tout ce qui pouvait contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi son père, il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse, mais c'était pour parcourir toutes les provinces de son royaume afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre et la discipline partout et ôter aux princes ses voisins malintentionnés l'envie de rien entreprendre contre la sûreté et la tranquillité de ses états, en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour que le roi son père tomba malade si dangereusement que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèverait pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité, et l'unique soin qu'il eut fut de recommander aux ministres et aux seigneurs de la cour du roi son fils de persister dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée, et il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder et de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume en Perse de pleurer les morts un mois entier et de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie s'il eût écouté l'excès de son affliction et s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine mère de la reine Gulnare, et le roi Saleh, avec les princesses leurs parentes, arrivèrent et prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand visir et à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets et de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoigna une si grande répugnance à les écouter que le grand

visir fut obligé de prendre la parole et de lui dire : Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée et que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes ; il quitta l'habit de deuil dès ce moment, et après qu'il eut repris l'habillement et les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume et de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle, et comme il était exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'aperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh, qui était retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère et les princesses, dès qu'il eut vu que le roi Beder avait repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, et le roi Beder et la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir au sortir de table, après qu'on eut desservi et qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, et témoigna à la reine sa sœur combien il était satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernait, qui lui avait acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder, qui ne pouvait entendre parler de sa personne si avantageusement, et ne voulait pas aussi par bienséance imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté et fit semblant de dormir, en appuyant la tête sur un coussin qui était derrière lui.

Des louanges qui ne regardaient que la conduite merveilleuse et l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh passa à celles du corps et en parla comme d'un prodige qui n'avait rien de semblable sur la terre ni dans les royaumes de dessous les eaux de la mer, dont il eût connaissance. Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait et tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe cependant, il est dans sa vingtième année, et à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même puisque vous n'y pensez pas, et lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui.

—Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avais pas fait d'attention moi-même, et je suis bien aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en nommer quelqu'une, mais si belle et si accomplie que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

—J'en sais une, repartit le roi Saleh en parlant bas ; mais avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort : je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna, et comme elle vit Beder dans la situation où il était, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avait à dire avec tant de secret. Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frère : vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu.

—Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait si tôt connaissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, et il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espère, mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse [1] Giauhare et le roi de Samandal.

[1] Giauhar en arabe signifie pierre precieuse. (*Galland.*)

—Que dites-vous, mon frère? repartit la reine Gulnare : la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse d'avec vous; elle avait environ dix-huit mois, et dès lors elle était d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, et de les surmonter.

—Ma sœur, répliqua le roi Saleh, c'est que le roi de Samandal est d'une vanité insupportable et qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois; qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille, et s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs, où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur et que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque temps sur le même sujet, et avant de se séparer ils convinrent que le roi Saleh retournerait incessamment dans son royaume et ferait la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare et le roi Saleh, qui croyaient que le roi Beder dormait véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer, et le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il était vrai cependant qu'il n'avait pas perdu un mot de leur entretien et que le portrait qu'ils avaient fait de la princesse Giauhare avait enflammé son cœur d'une passion qui lui était toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté si avantageuse que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare et du roi son neveu. Le jeune roi de Perse, qui savait bien que le roi son oncle ne voulait partir si tôt que pour aller travailler à son bonheur sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion était si forte qu'elle ne lui permettait pas de demeurer sans voir l'objet qui la causait aussi longtemps qu'il jugeait qu'il en mettrait à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais comme il ne voulait pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit et le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec le roi son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avait projeté. Au plus fort de la chasse, que le roi Saleh s'était séparé d'avec lui et qu'aucun officier ni de ses gens n'était resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau, et après qu'il eut attaché son cheval à un arbre qui faisait un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordaient, il se coucha à demi sur le gazon et donna un cours libre à ses larmes qui coulèrent en abondance accompagnées de soupirs et de sanglots. Il demeura longtemps dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant, qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il était et il ne trouvait personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs et en le cherchant il l'aperçut de loin. Il avait remarqué dès le jour précédent, et encore plus clairement le même jour, qu'il n'avait pas son enjouement ordinaire, qu'il était rêveur, contre sa coutume, et qu'il n'était pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisait, ou s'il y répondait, ne le faisait pas à propos. Mais il n'avait pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il était, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avait eu avec la reine Gulnare et qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour et s'en approcha sans faire de bruit, si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

Aimable princesse du royaume de Saman-

dal, s'écriait-t-il, on ne m'a fait sans doute qu'une faible ébauche de votre beauté incomparable. Je vous soutiens encore plus belle préférablement à toutes les princesses du monde que le soleil n'est beau préférablement à la lune et à tous les astres ensemble. J'irais dès ce moment vous offrir mon cœur si je savais où vous trouver : il vous appartient et jamais princesse ne le possèdera que vous.

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança, et en se faisant voir au roi Beder : A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine votre mère et moi. Ce n'était pas notre intention et nous avons cru que vous dormiez.— Mon oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole et j'ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu et que vous n'avez pu éviter. Je vous avais retenu exprès dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ; mais la honte de vous faire un aveu de ma faiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi et de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayez obtenu le consentement du roi son père pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh. Le roi Saleh lui représenta combien il lui était difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandait, qu'il ne pouvait le faire sans l'emmener avec lui; et comme sa présence était nécessaire dans son royaume, que tout était à craindre s'il s'en abstenait, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y allait employer toute la diligence possible et qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons. Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étais persuadé et que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

— Je suis prêt de faire voir à votre majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger, mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère : que dirait-elle de vous et de moi? Je le veux bien, si elle y consent, et je joindrai mes prières aux vôtres. — Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne et cette excuse me fait mieux connaître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment et que vous m'emmeniez avec vous.

Le roi Saleh, forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avait au doigt, où étaient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu que sur le sceau de Salomon, qui avait fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt et ne craignez ni les eaux de la mer ni sa profondeur. Le roi de Perse prit la bague, et quand il l'eut mise au doigt : Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh, et en même temps ils s'élevèrent en l'air légèrement en avançant vers la mer, qui n'était pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse, son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand'mère, et la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien et j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de la reine Gulnare, votre mère et ma fille. Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il était parti sans prendre congé d'elle; il l'assura au contraire qu'il l'avait laissée en parfaite santé et qu'elle l'avait chargé de lui bien faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses, et pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare sur le seul récit de sa beauté, contre son intention; qu'il l'avait amené sans avoir pu s'en défendre, et qu'il allait aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'avoir

parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle; espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion?

— Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, et nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément et qu'il mourra d'affliction et de douleur si nous ne la lui obtenons en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, et j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal avec un riche présent de pierreries et lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas et qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre.

— Il eût été à souhaiter, repartit la reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous ayons un succès aussi heureux que nous le souhaiterions; mais, comme il s'agit du repos et de la satisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement. Sur toute chose, puisque vous connaissez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus et d'une manière si obligeante qu'il ne s'en offense pas.

La reine prépara le présent elle-même et le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes et de files de perles, et les mit dans une cassette fort riche et fort propre. Le lendemain le roi prit congé d'elle et du roi de Perse, et partit avec une troupe choisie et peu nombreuse de ses officiers et de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale et au palais du roi de Samandal, et le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paraître, et le roi Saleh, qui voulut bien oublier ce qu'il était pour quelques momens, se prosterna à ses pieds en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvait désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever, et, après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il était le bienvenu et lui demanda s'il avait quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurais pas d'autre motif que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde et si distingué par sa sagesse et par sa valeur, je ne marquerais que faiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvait pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connaîtrait la grande vénération dont il est rempli pour elle et le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit, et en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne me faites pas un présent si considérable que vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez et dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

— Il est vrai, sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre majesté, et je me garderais bien de la lui demander s'il n'était en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument que je la demanderais en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles et je la supplie de ne me la pas refuser. — Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, et vous verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis.

— Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, et de fortifier par là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si longtemps.

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avait le dos appuyé, et d'une manière fort injurieuse au roi

Saleh. Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étais imaginé que vous étiez un prince de bon sens, sage et avisé, et votre discours, au contraire, me fait connaître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où était votre esprit quand vous vous êtes formé une aussi grande chimère que celle dont vous venez de me parler. Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse, fille d'un roi aussi grand et aussi puissant que je le suis? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi et ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisais de votre personne.

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante et il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. Que Dieu, sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre majesté comme elle le mérite : elle voudra bien que j'aie l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela serait, bien loin que votre majesté dût s'en offenser ou la princesse elle-même, je croirais faire beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. Votre majesté sait bien que je suis un des rois de la mer, comme elle, que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, et que le royaume que je tiens d'eux n'est pas moins florissant ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance et la grandeur, non plus que ses qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnaît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait et le plus accompli qu'il y ait sur la terre et dans tous les royaumes de la mer, et les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle et pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse et le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer.

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si longtemps, si l'emportement où il le mit lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans prendre la parole, après qu'il eut cessé, tant il était hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces et indignes d'un grand roi. Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours et proférer seulement le nom de ma fille devant moi! Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille! Qui es-tu, toi? qui était ton père? qui est ta sœur et qui est ton neveu? Son père n'était-il pas un chien et fils de chien comme toi! Qu'on arrête l'insolent et qu'on lui coupe le cou.

Les officiers, en petit nombre, qui étaient autour du roi de Samandal, se mirent aussitôt en devoir d'obéir; mais comme le roi Saleh était dans la force de son âge, léger et dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, et il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ses parens et de sa maison bien armés et bien équipés, qui ne faisaient que d'arriver. La reine sa mère avait fait réflexion sur le peu de monde qu'il avait pris avec lui, et comme elle avait pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvait lui faire, elle les avait envoyés et priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête se surent bon gré d'être arrivés si à propos quand ils le virent venir avec ses gens, qui le suivaient dans un grand désordre, et qu'on le poursuivait. Sire, s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignit, de quoi s'agit-il? nous voici prêts de vous venger, vous n'avez qu'à commander.

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe pendant que les autres restèrent à la porte, dont ils se saisirent, et retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers et de gardes qui l'avaient poursuivi se furent dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres et arrêté en même temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne, et il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais, au premier bruit, cette princesse s'était élancée à la surface de la mer

avec les femmes qui s'étaient trouvées auprès d'elle, et s'était sauvée dans une île déserte.

Comme ces choses se passaient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh, qui avaient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine sa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avaient laissé. Le jeune roi Beder, qui était présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvait arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où était le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer, et, comme il ne savait quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même île où la princesse Giauhare s'était sauvée.

Comme ce prince était hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui était environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenait ses esprits, il entendit que l'on parlait; il prêta aussitôt l'oreille, mais il était un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disait. Il se leva, et s'avançant sans faire de bruit du côté d'où venait le son des paroles, il aperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant et en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père; si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon âme. Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir, et en s'approchant de la princesse avec une profonde révérence : Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie, madame, de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

—Il est vrai, seigneur, reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste, qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, et je m'appelle Giauhare. J'étais tranquillement dans son palais et dans mon appartement lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit effroyable; on est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avait forcé le palais et s'était saisi du roi mon père, après avoir fait main basse sur tous ceux de sa garde qui lui avaient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver et de chercher ici un asile contre sa violence.

Au discours de la princesse, le roi Beder eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand'mère si brusquement, sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avait apportée; mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal. Il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. Adorable princesse, repartit-il, votre douleur est très-juste, mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse et que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre père; il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aie l'honneur et le bonheur d'être son gendre en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avais déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté et de vos charmes; loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir et d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, et que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états uniquement pour venir vous l'offrir mérite de la reconnaissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aie l'honneur d'aller vous présenter au roi mon oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant.

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avait attendu. La princesse ne l'avait pas plus tôt aperçu qu'à sa bonne mine, à son air et à la bonne grâce avec laquelle il l'avait abordée, elle l'avait regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu; mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il était la cause du mauvais traitement qu'on venait de faire au roi son père, de la douleur qu'elle en

avait, de la frayeur qu'elle en avait eue elle-même par rapport à sa propre personne, et de la nécessité où elle avait été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devait pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désirait, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvait avoir de rejeter cette alliance, c'était que le roi Beder était né d'un roi de la terre, elle était résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder, et en faisant semblant de le voir avec plaisir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc le fils de la reine Gulnare, si célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, et je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble; il ne vous aura pas plus tôt vu qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un et l'autre. En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il était au comble de son bonheur; il avança la main, et en prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps. Téméraire, lui dit-elle en le repoussant et en lui crachant au visage faute d'eau, quitte cette forme d'homme et prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec et les pieds rouges. Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en un oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, et portez-le dans l'île sèche. Cette île n'était qu'un rocher affreux où il n'y avait pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau, et en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. Ce serait dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre mourût de faim et de soif. La princesse, si bonne et si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel quand elle sera revenue de sa grande colère : il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. Elle le porta dans une île bien peuplée, et elle le laissa dans une campagne agréable plantée de toute sorte d'arbres fruitiers et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare et qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais, sous bonne garde, et quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venait de faire. Il demanda où était le roi son neveu en arrivant, et il apprit avec une grande surprise et beaucoup de chagrin qu'il avait disparu. On est venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal, et pendant que je donnais des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, et qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avait eue de condescendre au désir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelque diligence qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle, et au lieu de la joie qu'il s'était faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardait comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendait pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mère, et alla gouverner celui du roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoique avec tous les égards dus à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh était parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'était pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'était imaginé que l'ardeur de la chasse, comme cela lui était arrivé quelquefois, l'avait emporté plus loin qu'il ne se l'était proposé. Mais quand elle vit qu'il n'était pas revenu le lendemain ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il est aisé de juger par la tendresse qu'elle avait pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus

grande quand elle eut appris des officiers qui l'avaient accompagné et qui avaient été obligés de revenir après l'avoir cherché longtemps, lui et le roi Saleh, son oncle, sans les avoir trouvés, qu'il fallait qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvaient deviner; qu'ils avaient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes ils n'en avaient eu aucune nouvelle, quelque diligence qu'ils eussent faite pour en apprendre. Sur ce rapport, elle avait pris le parti de dissimuler et de cacher son affliction, et les avait chargés de retourner sur leurs pas et de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là, elle avait pris son parti, et sans rien dire à personne, et après avoir dit à ses femmes qu'elle voulait être seule, elle s'était plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avait que le roi Saleh pouvait avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eût été reçue par la reine sa mère avec grand plaisir si, dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avait amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils, et celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction, aussi bien que la mienne. J'avais eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle ; mais je n'eus pas plus tôt appris qu'il était parti sans vous en avoir parlé que je pris part à la peine que vous en souffririez. Elle lui fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh était allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare, et de ce qui en était arrivé jusqu'à ce que le roi Beder avait disparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle, et le roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté. C'a été sans succès jusqu'à présent ; mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas.

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance : elle regarda le roi son cher fils comme perdu, et elle le pleura amèrement en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine, sa mère, lui fit considérer la nécessité qu'il y avait qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. Il est vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devait pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution, ni consentir jamais à amener le roi mon petit-fils, sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse soit péri absolument, vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale : votre présence y est nécessaire, et il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir.

Il ne fallait pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre : elle prit congé de la reine sa mère, et elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût aperçu qu'elle s'en était absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avait renvoyés à la quête du roi son fils, et leur annoncer qu'elle savait où il était et qu'on le reverrait bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville et elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre et le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avait porté et laissé dans l'île comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul et sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état qu'il ne savait où il était ni en quelle partie du monde le royaume de Perse était situé. Quand il l'eut su et qu'il eut assez connu la force de ses ailes pour se hasarder à traverser tant de mers et à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose que de se trouver dans la même peine et dans la même difficulté où il était, d'être connu, non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il était, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espèce, et de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un paysan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets arriva à l'endroit où il était et eut une grande joie quand il eut aperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui était inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassait aux filets. Il employa toute l'adresse dont il était capable,

et il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau. Ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devait lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenait ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage et le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta et lui demanda combien il voulait vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le paysan demanda au bourgeois à son tour ce qu'il en prétendait faire quand il l'aurait acheté. Bonhomme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger. — Sur ce pied-là, repartit le paysan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davantage, et ce ne serait pas pour vous quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux, mais depuis que je me connais je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi, il en connaîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le paysan alla au palais, où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi était près d'une fenêtre d'où il voyait tout ce qui se passait dans la place. Comme il eut aperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques, avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au paysan et lui demanda combien il voulait le vendre. Si c'est pour sa majesté, reprit le paysan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent et je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiseau au roi, et le roi le trouva si particulier qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au paysan, qui se retira très-content; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique et lui donna du grain et de l'eau dans des vases précieux.

Le roi, qui était prêt de monter à cheval pour aller à la chasse et qui n'avait pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage, et afin de le mieux considérer le roi l'ouvrit lui-même et prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avait vu manger. Sire, reprit l'officier, votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein et je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le roi dit qu'il fallait lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendrait.

Comme on avait déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivait cet ordre; dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des ailes, s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain et sur les viandes, tantôt dans un plat et tantôt dans un autre; le roi en fut si surpris qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots et la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile et voulut se retirer. Le roi, étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avait que des eunuques dans la chambre et des femmes qui l'avaient suivie, lui demanda la raison qu'elle avait d'en user ainsi.

Sire, répondit la reine, votre majesté n'en sera plus étonnée quand elle aura appris que cet oiseau, n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, et que c'est un homme.— Madame, reprit le roi, plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi sans doute : vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. — Sire, Dieu me garde de me railler de votre majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire et je l'assure que c'est le roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume et petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare et de Saleh, et c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment et pourquoi la princesse Giauhare s'était ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avait fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire qu'il savait qu'elle était une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, et que comme elle n'ignorait rien de tout ce qui s'y passait, il était d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, et les prévenait. Il eut compassion du roi de Perse, et il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenait sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir. Sire, dit-elle au roi, que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec

l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. L'oiseau, qui avait cessé de manger pour être attentif à l'entretien du roi et de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le cabinet, et la reine y entra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner; elle en prit aussitôt dans la main, et en la jetant sur l'oiseau: « Par la vertu des paroles saintes et mystérieuses que je viens de prononcer, dit-elle, et au nom du Créateur du ciel et de la terre, qui ressuscite les morts et maintient l'univers dans son état, quitte cette forme d'oiseau et reprends celle que tu as reçue de ton Créateur. »

La reine avait à peine achevé ces paroles qu'au lieu de l'oiseau le roi vit paraître un jeune prince de belle taille, dont le bel air et la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord et rendit grâces à Dieu de celle qu'il venait de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant et la baisa pour lui marquer sa parfaite reconnaissance. Mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, et lui témoigna combien il avait de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine, mais elle était déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, et après le repas il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avait eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'était; et le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. Il était louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avait fait au roi son père; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devait pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, et dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté est si grande que je devrais demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnaissance. Mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, et même que la reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le roi lui accorda ce qu'il demandait de la meilleure grâce du monde, et sans différer il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort et le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions et de munitions nécessaires, et dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua après avoir pris congé du roi et l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui était redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer; le onzième jour il devint un peu contraire; il augmenta, et enfin il fut si violent qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité que tous ses mâts se rompirent, et que, porté au gré du vent, il donna sur une sèche et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord; des autres, les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, et les autres se prirent à quelque pièce de bois ou à une planche. Beder fut des derniers, et, emporté, tantôt par les courans et tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il était près de terre et peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restait de force pour y aborder, et y arriva enfin si près du rivage, où la mer était tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avait été d'un grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toute part des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux et d'autres animaux qui bordèrent le rivage et se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination et à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine et qu'il eût séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour en-

trer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein et lui faire comprendre qu'il y avait du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville et il vit plusieurs rues belles et spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne recontrait personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'était pas sans sujet que tant d'animaux avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connaître que la ville n'était pas aussi dépeuplée qu'il se l'était imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avait plusieurs sortes de fruits, exposés en vente d'une manière fort propre, et salua un vieillard qui y était assis.

Le vieillard, qui était occupé à quelque chose, leva la tête, et comme il vit un jeune homme qui marquait quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignait beaucoup de surprise d'où il venait et quelle occasion l'avait amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots, et le vieillard lui demanda encore s'il n'avait rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aie vu, reprit le roi, et je ne puis comprendre qu'une ville si belle et de tant d'apparence soit déserte comme elle l'est.—Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard, peut-être vous en arriverait-il quelque mal. Je satisferai à votre curiosité à loisir et je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution.

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra et s'assit près du vieillard. Mais comme le vieillard avait compris par le récit de sa disgrâce que le prince avait besoin de nourriture, il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces, et quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avait pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignait que les choses fâcheuses qu'il avait à lui dire ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeait plus : Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. — Eh! pour quel sujet? reprit le roi Beder, effrayé et alarmé.

—Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle la Ville des Enchantemens et qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine, et cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne et la plus dangereuse que l'on puisse connaître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets et autres animaux que vous avez vus sont autant d'hommes comme vous et moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique[1]. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent et qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans ; elle les caresse, elle les régale, elle les loge magnifiquement, et elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime qu'elle n'a pas de peine à y réussir ; mais elle ne les laisse pas jouir longtemps de leur bonheur prétendu : il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre et d'entrer dans la ville; c'est qu'ils ne pouvaient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, et qu'ils faisaient ce qui était en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. Hélas! s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée! je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal et de la cruauté qu'elle avait eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venait de la voir et de lui faire une déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avait eu de trouver une reine qui avait rompu cet enchantement, et par des témoigna-

[1] Cet incident du conte rappelle la fable de Circé. (Voyez ci-dessus la note de la page 121.)

ges de la peur qu'il avait de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard, qui voulut le rassurer : Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne et de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, et je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçait envers lui et de la protection qu'il lui donnait avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique, et il n'y parut pas plus tôt que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même et firent compliment au vieillard sur ce qu'il avait acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginaient. Et ils en paraissaient d'autant plus surpris qu'ils ne pouvaient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disait le vieillard ; vous savez que je ne suis assez riche ni de condition pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avais, qui est mort, et comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devait avoir de son arrivée ; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avaient que la reine ne le lui enlevât. Vous la connaissez, lui disaient-ils, et vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur serait la vôtre si elle lui faisait le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons.

— Je vous suis bien obligé, reprenait le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez et de la part que vous prenez à mes intérêts, et je vous en remercie avec toute la reconnaissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose et qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard était ravi d'entendre les louanges qu'on donnait au jeune roi de Perse : il y prenait part comme si véritablement il eût été son propre fils, et il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui lui donna lieu de le mieux connaître. Il y avait environ un mois qu'ils vivaient ensemble, lorsqu'un jour, que le roi Beder était assis à l'entrée de la boutique, à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appelait la reine magicienne, vint passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plus tôt aperçu la tête des gardes qui marchaient devant elle qu'il se leva, rentra dans la boutique et demanda au vieillard son hôte ce que cela signifiait. C'est la reine, qui va passer, reprit-il, mais demeurez et ne craignez rien.

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille, et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocart et mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées et ornées de pierreries, venaient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main, et la reine Labe paraissait au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or et une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passaient, et la reine, frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelait, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait et si charmant ? Y a-t-il longtemps que vous avez fait cette acquisition ?

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, et en se relevant : Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avais, qui est mort il n'y a pas longtemps.

Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, et je l'ai fait venir pour ma consolation et pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La reine Labe, qui n'avait encore vu personne de comparable au roi Beder et qui venait de concevoir une forte passion pour lui, songea, sur ce discours, à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? Ne me refusez pas, je vous en prie : je jure par le feu et par la lumière que je le ferai si grand et si puissant que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurais le dessein de faire mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi que sur l'estime que je fais et que j'ai toujours faite de votre personne.

— Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi et de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine ; je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

— Abdallah, répliqua la reine, je m'étais flattée que vous m'aimiez davantage et je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu et par la lumière, et même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre que je n'aie vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine, mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui et par rapport au roi Beder d'être forcé de céder à la volonté de la reine. Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière sur sa parole, et je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu jusqu'au premier jour qu'elle repassera.—Ce sera donc demain, repartit la reine, et en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avait, et reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnait : Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'était accoutumé d'appeler ainsi afin de ne le pas faire connaître en parlant de lui en public, je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin, afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, et de vous faire, autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel et plus signalé qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis, par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour et par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle serait bien maudite du ciel si elle me trompait, mais elle ne me tromperait pas impunément et je saurais bien m'en venger.

Ces assurances, qui paraissaient fort incertaines, ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserais peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire et je me laisserais éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savais déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare et dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage et firent connaître avec quelle répugnance il se voyait dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses et même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas, et c'est pour cela, préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moin-

dre mal, quand elle serait assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi, et pourvu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi.

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah avec la même pompe que le jour d'auparavant, et le vieillard l'attendait avec un grand respect. Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, et je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment.

Abdallah, qui s'était prosterné dès qu'il avait vu que la reine s'approchait, se releva quand elle eut cessé de parler, et comme il ne voulait pas que personne entendît ce qu'il avait à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, et en lui parlant bas : Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, et votre majesté me mettrait au désespoir si elle en usait avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

— Je vous le promets encore, repartit la reine, et je vous répète par le même serment qu'hier que vous et lui vous aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle : vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert ; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder, qui s'était approché avec Abdallah, une beauté incomparable. Mais le roi Beder en fut peu touché. En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie.

Dans le temps que le roi Beder faisait ces réflexions les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté, et en le prenant par la main, il le lui présenta. Le voilà, madame, lui dit-il ; je supplie votre majesté encore une fois de se souvenir qu'il est mon neveu, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La reine le lui promit, et pour lui marquer sa reconnaissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avait fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, et il ne put s'en dispenser. Elle avait fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien pour le roi de Perse. On le lui présenta, et pendant qu'il mettait le pied à l'étrier : J'oubliais, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il se nommait Beder [1] : On s'est mépris, reprit-elle, on devait plutôt le nommer Schems [2].

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche, et voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, et après lui avoir fait une inclination de tête, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de leur souveraine, le roi Beder s'aperçut au contraire qu'on la regardait avec mépris, et même que plusieurs faisaient mille imprécations contre elle. La magicienne, disaient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté : le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? Pauvre étranger ! s'écriaient d'autres, tu es bien trompé si tu crois que ton bonheur durera longtemps : c'est pour rendre ta chute plus assommante que l'on t'élève si haut. Ces discours lui firent connaître que le vieillard Abdallah lui avait dépeint la reine Labe telle qu'elle était en effet. Mais comme il ne dépendait plus de lui de se tirer du danger où il était, il s'abandonna à la Providence et à ce qu'il plairait au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais, et quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder et entra avec lui accompagnée de ses femmes et des officiers de

[1] Pleine lune.
[2] Soleil.

ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avait qu'or massif, pierreries et que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louait tout ce qu'il voyait avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins qu'elle ne pouvait se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes jusqu'à ce qu'on vînt avertir la reine que l'on avait servi.

La reine et le roi Beder se levèrent et allèrent se mettre à table. La table était d'or massif et les plats de la même matière. Ils mangèrent et ils ne burent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la reine se fit remplir sa coupe d'or d'excellent vin, et après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter et la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect, et par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvait réciproquement à sa santé.

Dans le même temps, dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire enfin, ils s'échauffèrent si fort l'un et l'autre qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine était magicienne et qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut aperçue qu'elle l'avait amené au point qu'elle souhaitait, elle fit signe aux eunuques et à ses femmes de se retirer. Ils obéirent et le roi Beder et elle couchèrent ensemble.

Le lendemain, la reine et le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés, et au sortir du bain, les femmes qui y avaient servi le roi lui présentèrent du linge blanc et un habit des plus magnifiques. La reine, qui avait pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre et ils allèrent ensemble à son appartement; on leur servit un bon repas, après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin et à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita et régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avait coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième, qu'ils étaient couchés, comme elle croyait que le roi Beder dormait, elle se leva sans faire de bruit; mais le roi Beder, qui était éveillé et qui s'aperçut qu'elle avait quelque dessein, fit semblant de dormir et fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre et en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur et il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormait, pour ne pas donner à connaître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase et en versa dans un bassin où il y avait de la farine dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort longtemps; elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes, et elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme, avant toute chose, elle avait allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus, et pendant que le gâteau cuisait elle remit les vases et les boîtes dont elle s'était servie en leur lieu, et à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui coulait au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise et le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venait de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs et les divertissemens avaient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avait quitté, se souvint de lui et crut qu'il avait besoin de son conseil après ce qu'il avait vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avait de l'aller voir et la supplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi! mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe et où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément et qui vous en donne tant de marques!

—Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrais-je m'ennuyer de tant grâces et de

tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler! Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté que pour lui faire connaître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse et qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y corresponds pas en demeurant plus longtemps sans le voir. — Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne serez pas longtemps à revenir si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché et il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder ; sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, et le roi Beder l'embrassa de même afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : Hé bien! demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé et comment vous trouvez-vous encore avec cette infidèle, cette magicienne?

—Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, et qu'elle a eu toute la considération et tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement ; mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyait que je dormais profondément, quoique je fusse éveillé, je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution et qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormais toujours. En continuant son discours, il lui raconta comment et avec quelles circonstances il lui avait vu faire le gâteau, et en achevant : Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avais presque oublié avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés. Mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt, et je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étais attendu.

— Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquait qu'il n'avait pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement : rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, et vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, et qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs et la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop longtemps que la terre porte ce monstre : il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder et lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il allait entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas, mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, et au lieu de le mettre à la bouche, faites en sorte de manger à la place d'un des deux que je viens de vous donner sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal ; elle n'y réussira pas, elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire et vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'âme et qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent et vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne serait que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main et, en la lui jetant au visage, dites-lui : Quitte cette forme et prends celle d'un tel ou tel animal qu'il vous plaira, et venez avec l'animal ; je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah, en des termes les plus expressifs, combien il lui était obligé de l'intérêt qu'il prenait à em-

pêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; et après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta et retourna au palais. En arrivant il apprit que la magicienne l'attendait dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, et la reine Labe ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connaître la force et l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime : je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu. Pour peu que vous eussiez différé, je me préparais à vous aller chercher moi-même.

—Madame, reprit le roi Beder, je puis assurer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime et qui ne m'avait vu depuis si longtemps. Il voulait me retenir, mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appelait, et de la collation qu'il m'avait préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le roi Beder, qui avait enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, et en le lui présentant : Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

— Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous et de votre oncle, mon bon ami ; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. — Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, et elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance.

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine l'autre que le vieillard Abdallah lui avait donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah ! reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis. Comme ils étaient près d'un jet d'eau, la magicienne, qui vit qu'il avait avalé le morceau et qu'il en allait manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, et la lui jetant au visage : Malheureux, lui dit-elle, quitte cette figure d'homme et prends celle d'un vilain cheval borgne et boiteux.

Ces paroles ne firent pas d'effet, et la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état et donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage, et comme elle vit qu'elle avait manqué son coup : Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous ; je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serais la plus misérable et la plus exécrable de toutes les femmes si je commettais une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

— Puissante reine, repartit le roi Beder, quelque persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise. Quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ! Mais, madame, laissons là ce discours, et puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien.

La reine Labe, qui ne pouvait mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau du gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé elle parut toute troublée et elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps, il prit de l'eau du même bassin, et en la lui jetant au visage : Abominable magicienne, s'écria-t-il, sors de cette figure et change-toi en cavale.

Au même moment la reine Labe fut changée en une très-belle cavale, et sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'était pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avait fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la faire seller et brider ; mais de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une se trouva propre. Il fit seller et brider deux chevaux, un pour lui et l'autre pour le pale-

frenier, et il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah, avec la cavale en main.

Abdallah, qui aperçut de loin le roi Beder et la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avait recommandé. Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritais. Le roi Beder mit pied à terre en arrivant et entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avait rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'était passé, et lui marqua qu'il n'avait pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah, qui en avait une à tout cheval, en brida la cavale lui-même, et dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux: Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville; montez la cavale et retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait, et après qu'il lui eut dit adieu il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plus tôt hors de la ville qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger et d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avait eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il était dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération, qui allait à pied à une maison de plaisance qu'il y avait. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserais-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta aussi pour le satisfaire, et comme le vieillard lui faisait plusieurs questions, une vieille survint, qui s'arrêta pareillement et se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder et le vieillard interrompirent leur entretien pour regarder la vieille, et le roi Beder lui demanda quel sujet elle avait de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avait et que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirais que c'est la même si elle n'était morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la paierai ce qu'elle vaut, et avec cela je vous en aurai une très-grande obligation.

— Bonne mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez: ma cavale n'est pas à vendre.—Ah! seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu. Nous mourrions de déplaisir, mon fils et moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. — Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderais très-volontiers si je m'étais déterminé à me défaire d'une si bonne cavale; mais quand cela serait, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or: car en ce cas-là je ne l'estimerais pas moins. — Pourquoi ne les donnerais-je pas! repartit la vieille: vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le roi Beder, qui voyait que la vieille était habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché: Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avait autour de sa ceinture, et en la lui présentant: Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est. Au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin.

L'étonnement du roi Beder fut extrême quand il vit la bourse. Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ait dit n'est que pour rire! Je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre.

Le vieillard, qui avait été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole. Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose, que je vois bien que vous ignorez: c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière, sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme et de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit que de vous exposer au malheur qui pourrait vous en arriver.

Le roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride et à débrider la cavale, et encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui coulait au milieu de la rue, et de la jeter sur

la cavale, avec ces paroles : Ma fille, quittez cette forme étrangère et reprenez la vôtre. Le changement se fit en un moment, et le roi Beder, qui s'évanouit dès qu'il vit paraître la reine Labe devant lui, fut tombé par terre si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille, qui était mère de la reine Labe et qui l'avait instruite de tous ses secrets de la magie, n'eut pas plus tôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paraître par un sifflement un génie hideux, d'une figure et d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille et la reine magicienne de l'autre, et les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la Ville des Enchantemens.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder dès qu'elle fut de retour dans son palais. Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle et toi, vous m'avez donné des marques de reconnaissance après tout ce que j'ai fait pour vous! Je vous en ferai sentir, à l'un et à l'autre, ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage; mais elle prit de l'eau, et en la lui jetant au visage : Sors de cette figure, dit-elle, et prends celle d'un vilain hibou. Ses paroles furent suivies de l'effet, et aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage et de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage, et sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille et de l'eau. Et cependant, comme elle était amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venait de traiter son neveu et de son dessein de les faire périr, l'un et l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher et qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avait pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière, et aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui et lui demanda pour quel sujet il l'avait appelé. L'Éclair, lui dit-il (c'est ainsi que s'appelait ce génie), il s'agit de conserver la vie du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne et transporte incessamment à la capitale de Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils et du besoin qu'il a de son secours : prends garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, et dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Éclair disparut, et passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air et la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondait à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisait, et elle trouva la reine Gulnare et la reine Farasche, sa mère, qui s'entretenaient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence et par le récit qu'elle leur fit elles connurent le besoin que le roi Beder avait d'être secouru promptement.

A cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place et en embrassant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui était obligée du service qu'elle venait de lui rendre. Elle sortit aussitôt et commanda qu'on fît jouer les trompettes, les timbales et les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriverait bientôt. Elle revint et trouva le roi Saleh, son frère, que la reine Farasche avait déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu, mon cher fils, est dans la Ville des Enchantemens, sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer, il n'y a pas de temps à perdre.

Le roi Saleh assembla une puissante armée des troupes de ses états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la reine Farasche, la reine Gulnare et les princesses, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air et ils fondirent bientôt sur le palais et sur la Ville des Enchantemens, où la reine magicienne, sa mère et tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin d'œil.

La reine Gulnare s'était fait suivre par la femme de la reine Labe qui était venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement et de l'emprisonnement du roi son fils, et elle lui avait recommandé de n'avoir pas d'autre soin

dans la mêlée, que d'aller prendre la cage et de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avait souhaité : elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors, et en jetant sur lui de l'eau qu'elle s'était fait apporter : Mon cher fils, dit-elle, quittez cette figure étrangère et reprenez celle d'homme, qui est la vôtre.

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou : elle vit le roi Beder, son fils. Elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie, qu'elle n'était pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle était ; ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimait avec beaucoup de force. Elle ne pouvait se résoudre à le quitter, et il fallut que la reine Farasche le lui arrachât d'entre les bras pour l'embrasser à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle et par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle était obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande qu'il n'y rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnaissance : faites connaître vous-même en quoi je le puis, vous serez satisfait.—Grande reine, reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, et que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame, qui était présente, et comme la dame fit connaître par une honnête pudeur qu'elle n'avait pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, et le roi de Perse et elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mère : Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire : il en reste un auquel vous devriez bien songer. La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendait parler : elle y pensa un moment, et dès qu'elle l'eut compris : C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère et les génies qui étaient présens. Partez, dit-elle, et parcourez tous les palais de la mer et de la terre, et venez nous donner avis de la princesse la plus belle et la plus digne du roi mon fils que vous aurez remarquée.

— Madame, repartit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue et je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni sur la terre ni sous les ondes une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que, sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eût pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour ; mais elle est excusable, et elle ne pouvait me traiter moins rigoureusement après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissais pas d'être la cause, quoique innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment et qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer et à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti.

— Mon fils, répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, et nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été.

Quelque étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité par les ordres du roi Saleh, il avait toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égard, et il s'était apprivoisé avec les officiers qui le gardaient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, et il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla et l'on vit bientôt paraître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnaient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds, et en demeurant le genou en terre : Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse, c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare.

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus longtemps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, et en l'obligeant de se relever : Sire, reprit-il, je serais bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppose. En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avait bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare et de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare était toujours restée où le roi de Perse l'avait rencontrée. L'officier l'y trouva, et on le vit bientôt de retour avec elle et ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse. Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux : c'est le roi de Perse, que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers. La préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses nous oblige, vous et moi, de lui en marquer notre reconnaissance.

— Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devais à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir et j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir.

Les noces furent célébrées dans le palais de la Ville des Enchantemens avec une solennité d'autant plus grande que tous les amans de la reine magicienne, qui avaient repris leur première forme au moment qu'elle avait cessé de vivre et qui en étaient venus faire leurs remercîmens au roi de Perse, à la reine Gulnare et au roi Saleh, y assistèrent. Ils étaient tous fils de rois, ou princes, ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume et le remit en possession de ses états. Le roi de Perse, au comble de ses désirs, partit et retourna à la capitale de Perse avec la reine Giauhare, la reine Gulnare, la reine Farasche et les princesses, et la reine Farasche et les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre et les remena en son royaume sous les flots de la mer.

HISTOIRE DE GANEM, FILS D'ABOU AIOUB, SURNOMMÉ L'ESCLAVE D'AMOUR [1].

Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, il y avait autrefois à Damas un marchand qui, par son industrie et par son travail, avait amassé de grands biens, dont il vivait fort honorablement. Abou Aïoub, c'était son nom, avait un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, et depuis surnommé l'Esclave d'amour. Il était très-bien fait, et son esprit, qui était naturellement excellent, avait été cultivé par de bons maîtres que son père avait eu soin de lui donner. Et la fille fut nommée Force des Cœurs [2], parce qu'elle était pourvue d'une beauté si parfaite que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aïoub mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocarts et d'autres étoffes de soie, qui se trouvaient dans son magasin, n'en faisaient que la moindre partie. Les charges étaient toutes faites, et sur chaque balle on lisait en gros caractères : Pour Bagdad.

En ce temps-là, Mohammed, fils de Soliman, surnommé Zinebi, régnait dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun Alraschid, qui faisait sa résidence à Bagdad, lui avait donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aïoub, Ganem s'entretenait avec sa mère des affaires de leur maison, et à propos des charges de marchandises qui étaient dans le magasin, il demanda ce que voulait dire l'écriture qu'on lisait sur chaque balle. Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageait tantôt dans une province et tantôt dans une autre, et il avait coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposait d'aller. Il avait mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad et il était prêt à partir quand la mort..... Elle n'eut pas la force d'achever ; un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage et lui fit verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mère attendrie sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quel-

[1] Le conte intitulé *Le Pêcheur khalife*, dans le recueil traduit par M. Trebutien, d'après M. de Hammer, t. II, p. 285, ne diffère pas pour le fond de celui de Ganem.

[2] En arabe, Couet-alcoloub.

ques momens sans parler; mais il se remit enfin, et lorsqu'il vit sa mère en état de l'écouter, il prit la parole : Puisque mon père, dit-il, a destiné ces marchandises pour Bagdad et qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein, je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ, de peur que ces marchandises ne dépérissent ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement.

La veuve d'Abou Aïoub, qui aimait tendrement son fils, fut fort alarmée de cette résolution. Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience et nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner et ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée! Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas et nous contenter d'un profit raisonnable que de vous exposer à périr?

Elle avait beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvait goûter. L'envie de voyager et de perfectionner son esprit par une entière connaissance des choses du monde le sollicitait à partir et l'emporta sur les remontrances, les prières et sur les pleurs même de sa mère. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux, et s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas qui allaient négocier à Bagdad.

Ces marchands, suivis de tous leurs esclaves et accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composaient une caravane si considérable qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bédouins, c'est-à-dire des Arabes qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer et piller les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route, ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de la ville de Bagdad, où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le khan le plus magnifique et le plus fréquenté de la la ville; mais Ganem, qui voulait être logé commodément et en particulier, n'y prit pas d'appartement. Il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison, richement meublée, où il y avait un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau et de bosquets qu'on y voyait.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison et qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement et se rendit au lieu public où s'assemblaient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il était suivi d'un esclave qui portait un paquet de plusieurs pièces d'étoffes et de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté, et leur chef, ou syndic, à qui d'abord il s'adressa, prit et acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette qui était attachée à chaque pièce d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur qu'il vendait toutes les marchandises qu'il faisait porter chaque jour.

Il ne lui restait plus qu'une balle, qu'il avait fait tirer du magasin et apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire. Il en demanda la cause et on lui dit qu'un des premiers marchands, qui ne lui était pas inconnu, était mort, et que tous ses confrères, suivant la coutume, étaient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devait faire la prière et d'où le corps devait être porté au lieu de sa sépulture; et quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises et prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'était pas encore achevée, et on la faisait dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands et de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui était hors de la ville et fort éloigné. C'était un édifice de pierre en forme de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt. Et comme il était fort petit, on avait dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau et l'on y posa le corps; puis on le referma. Ensuite l'iman et les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis sous la principale tente et récitèrent le reste des prières. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'Alcoran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens et

les marchands, à l'exemple des ministres, s'assirent en rond derrière eux.

Il était presque nuit lorsque tout fut achevé. Ganem, qui ne s'était pas attendu à une si longue cérémonie, commençait à s'inquiéter, et son inquiétude augmenta quand il vit qu'on servait un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avaient pas été tendues seulement contre l'ardeur du soleil, mais aussi contre le serein, parce qu'on ne s'en retournerait à la ville que le lendemain. Ce discours alarma Ganem. Je suis étranger, dit-il en lui-même, et je passe pour un riche marchand. Des voleurs peuvent profiter de mon absence et aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion. Ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu pour mes marchandises : où les irai-je chercher? Vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte et se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence; mais, comme il arrive assez souvent que plus on est pressé moins on avance, il prit un chemin pour un autre et s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il était près de minuit quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée. Ce contre-temps lui causa une peine nouvelle et il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit et attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste qu'il s'étendait depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venait. Il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes qui entouraient un petit champ qui faisait le cimetière particulier d'une famille et où était un palmier. Il y avait encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'était pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem, trouvant ouvert celui où il y avait un palmier, y entra et ferma la porte après lui. Il se coucha sur l'herbe et fit tout ce qu'il put pour s'endormir; mais l'inquiétude où il était de se voir hors de chez lui l'en empêcha. Il se leva, et après avoir, en se promenant, passé et repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi. Aussitôt il aperçut de loin une lumière qui semblait venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit, il poussa la porte, qui ne se fermait qu'avec un loquet, et monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il était agité, lui parut le plus sûr asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plus tôt qu'à la faveur de la lumière qui l'avait effrayé, il distingua et vit entrer dans le cimetière où il était trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchait devant avec une lanterne, et les deux autres le suivaient chargés d'un coffre, long de cinq à six pieds, qu'ils portaient sur leurs épaules. Ils le mirent à terre et alors un des trois esclaves dit à ses camarades : Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre et nous reprendrons le chemin de la ville. — Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés. Enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment; ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avaient apportés pour cela, et quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans et le couvrirent de la terre qu'ils avaient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela et s'en retournèrent chez eux.

Ganem, qui du haut du palmier avait entendu les paroles que les esclaves avaient prononcées, ne savait que penser de cette aventure. Il jugea qu'il fallait que ce coffre renfermât quelque chose de précieux et que la personne à qui il appartenait avait ses raisons pour le faire cacher dans ce cimetière. Il résolut de s'en éclaircir sur-le-champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avait ôté sa frayeur. Il se mit à travailler sur la fosse et il y employa si bien les pieds et les mains qu'en peu de temps il vit le coffre à découvert; mais il le trouva fermé d'un gros cadenas. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchait de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage, et le jour venant à paraître sur ces entrefaites lui fit découvrir dans le cimetière plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenas. Alors, plein d'impatience, il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'était imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais et vermeil, et encore

plus à une respiration douce et réglée, il connut qu'elle était pleine de vie; mais il ne pouvait comprendre pourquoi, si elle n'était qu'endormie, elle ne s'était pas réveillée au bruit qu'il avait fait en forçant le cadenas. Elle avait un habillement si magnifique, des bracelets et des pendans d'oreilles de diamans, avec un collier de perles fines si grosses, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un si bel objet, non-seulement la pitié et l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger, mais même quelque chose de plus fort que Ganem alors ne pouvait pas bien démêler, le portèrent à donner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendait de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetière, que les esclaves avaient laissée ouverte. Il revint ensuite prendre la dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre et la coucha sur la terre qu'il avait ôtée. La dame fut à peine dans cette situation et exposée au grand air qu'elle éternua et qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avait l'estomac chargé. Puis, entr'ouvant et se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix, dont Ganem, qu'elle ne voyait pas, fut enchanté : Fleur du Jardin [1], Branche de Corail [2], Canne de Sucre [3], Lumière du Jour [4], Étoile du Matin [5], Délices du Temps [6], parlez donc, où êtes-vous? C'étaient autant de noms de femmes esclaves qui avaient coutume de la servir. Elle les appelait, et elle était fort étonnée de ce que personne ne répondait. Elle ouvrit enfin les yeux, et, se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte. Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils? Sommes-nous au jour du jugement? Quel étrange changement du soir au matin!

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus longtemps dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussitôt avec tout le respect possible et de la manière la plus honnête du monde. Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que faiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, et de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il était et par quel hasard il se trouvait dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves et de quelle manière ils avaient enterré le coffre. La dame, qui s'était couvert le visage de son voile dès que Ganem s'était présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avait. Je rends grâce à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez, de grâce, dans la ville chercher un muletier qui vienne avec un mulet me prendre et me transporter chez vous dans ce même coffre. Car si j'allais avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourrait faire attention et me suivre, ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire, et cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse. Il la combla de terre, remit la dame dans le coffre et l'y renferma de sorte qu'il ne paraissait pas que le cadenas eût été forcé. Mais, de peur qu'elle n'étouffât, il ne renferma point exactement le coffre et y laissa entrer de l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui, et comme celle de la ville était ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait. Il revint au cimetière, où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet. Et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il était arrivé la nuit avec un autre muletier qui, pressé de s'en retourner, avait déchargé le coffre dans ce cimetière.

Ganem, qui depuis son arrivée à Bagdad ne s'était occupé que de son négoce, n'avait pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avait pu voir la jeune dame sans en être ébloui, et l'inquiétude dont il se sentit agiter en suivant de loin le muletier, et la crainte qu'il n'arrivât en che-

[1] Zohorobbostan.
[2] Schagerommargian.
[3] Cassabossoucar.
[4] Nouronnihar.
[5] Nagematossobi.
[6] Nouzhatozzaman.

min quelque accident qui lui fît perdre sa conquête, lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le muletier et ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison, il ouvrit le coffre, aida la dame à en sortir, lui présenta la main et la conduisit à son appartement en la plaignant de ce qu'elle devait avoir souffert dans une si étroite prison. Si j'ai souffert, lui dit-elle, j'en suis bien dédommagée par ce que vous avez fait pour moi et par le plaisir que je sens à me voir en sûreté.

L'appartement de Ganem, tout richement meublé qu'il était, attira moins les regards de la dame que la taille et la bonne mine de son libérateur, dont la politesse et les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnaissance. Elle s'assit sur un sofa, et pour commencer à faire connaître au marchand combien elle était sensible au service qu'elle en avait reçu, elle ôta son voile. Ganem, de son côté, sentit toute la grâce qu'une dame si aimable lui faisait de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avait déjà pour elle une passion violente. Quelque obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem et n'en fut point alarmée, parce qu'il paraissait fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avait besoin de manger, et ne voulant charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave et alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux et les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin et du même pain qu'on mangeait au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avait achetés, et les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide et plus digne de vous, choisissez, de grâce, prenez quelques-uns de ces fruits. Il voulait demeurer debout, mais elle lui dit qu'elle ne toucherait à rien qu'il ne fût assis et qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit, et après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem, remarquant que le voile de la dame, qu'elle avait mis auprès d'elle sur le sofa, avait le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda la permission de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile et le lui présenta en lui demandant s'il savait lire. Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand ferait mal ses affaires s'il ne savait au moins lire et écrire. — Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile ; aussi bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire.

Ganem prit le voile et lut ces mots : Je suis à vous et vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du prophète. Ce descendant de l'oncle du prophète était le calife Haroun Alraschid, qui régnait alors et qui descendait d'Abbas [1], oncle de Mahomet [2].

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : Ah ! madame, s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie et voilà une

[1] Abbas, fils d'Abdelmothaleb, oncle de Mahomet, se déclara d'abord contre son neveu et l'accusa d'imposture lorsqu'il s'annonça comme prophète. Mais le sort des armes lui ayant été contraire, il tomba entre les mains de Mahomet et finit par embrasser la nouvelle religion, dont il devint un des défenseurs les plus zélés. Il rendit de grands services au prophète : aussi était-il l'objet de la vénération des musulmans, et l'on rapporte que les califes Omar et Osman descendaient toujours de cheval pour le saluer lorsqu'ils le rencontraient. Ce fut un descendant d'Abbas qui, cent ans après sa mort, fonda la dynastie des princes appelés *Abbassides*.

[2] Mahomet, ou plus exactement Mohammed, est, comme on sait, le nom du célèbre législateur et prophète des Arabes. Il naquit à la Mecque le 10 novembre 570, et sa famille appartenait à l'illustre tribu des Coreischites, qui avait la prétention de descendre d'Ismael, fils d'Abraham. Mahomet avait quarante ans lorsqu'il annonça que Dieu l'avait choisi pour convertir les Arabes à une nouvelle religion. Il commença d'abord par annoncer sa mission divine à ses parens et à ses amis, qui embrassèrent la loi nouvelle appelée islamisme, et promirent de l'aider à répandre sa doctrine. Mais de puissans ennemis ne tardèrent pas à se déclarer contre lui, et, pour leur échapper, il fut forcé de fuir de la Mecque et de se réfugier à Yathreb, qui fut alors appelée *Medinet alnaby* (ville du prophète), ou simplement *Médine*, nom qu'elle a conservé. Cet événement est d'une grande importance, en ce que tous les peuples musulmans l'ont adopté pour point de départ de l'ère dont ils se servent et qui est connue sous le nom d'*hegirah* (hégire), qui signifie fuite. Le premier jour de cette ère répond au vendredi 16 juillet de l'année 622 de J.-C. A partir de cette époque, Mahomet eut presque sans cesse les armes à la main, ne faisant jamais grâce à ses ennemis que lorsqu'ils consentaient à embrasser l'islamisme. Le sort, qui lui fut d'abord contraire, finit par se déclarer en sa faveur, et les succès de Mahomet et de ses généraux furent si rapides en Arabie que le prophète pensa à étendre sa religion hors de cette contrée, et il adressa aux rois et aux princes voisins des lettres pour les engager à embrasser les doctrines de l'Alcoran. Mahomet mourut le 13 du mois de reby premier, de la onzième année de l'hégire (8 juin, 632 de J.-C.), à l'âge de soixante-trois ans, après avoir prêché pendant vingt-trois ans sa nouvelle religion. (Voyez sur Mahomet un excellent article de MM. Silvestre de Sacy et Audiffret dans la *Biographie universelle*, t. XXVI, l'*Histoire de Mohammed*, par Aboulféda, traduite de l'arabe par M. Noël Des Vergers, Paris, 1837, in-8°, et les *Monumens arabes, persans et turcs*, par M. Reinaud, t. I^er.)

écriture qui me donne la mort ! Je n'en comprends pas tout le mystère, mais elle ne me fait que trop connaître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur. Vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a point été en mon pouvoir de vous le refuser et c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposais de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, par ma constance, et à-peine j'ai conçu ce dessein flatteur que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir longtemps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement de ma triste destinée.

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée ; loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venait d'entendre, elle en sentit une joie secrète, car son cœur commençait à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois, et comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ganem : Je me serais bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir, et je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez.

Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme Tourmente [1], nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma vue causerait un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le calife Haroun Alraschid, mon souverain maître et le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi.

On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années et j'y ai été élevée avec le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner, et cela, joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du calife, qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction : il nomma vingt femmes pour me servir avec autant d'eunuques, et depuis ce temps-là il m'a fait des présens si considérables que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par là que Zobéide, femme et parente du calife, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables, elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre.

Jusqu'à présent je m'étais assez bien garantie de ses piéges ; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de sa jalousie, et sans vous je serais à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes esclaves, qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre, et cet assoupissement est tel que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement que j'ai le sommeil naturellement très-léger et que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéide, pour exécuter son mauvais dessein, a pris le temps de l'absence du calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes pour punir l'audace de quelques rois voisins qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'aurait osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au calife la connaissance de cette action ; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie. Je ne serais point en sûreté chez vous tant que le calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète, car si Zobéide apprenait l'obligation que je vous ai, elle vous punirait vous-même de m'avoir conservée.

Au retour du calife, j'aurai moins de mesure à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, et je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnaître un service qui me rend à son amour.

Aussitôt que la belle favorite d'Haroun Alraschid eut cessé de parler, Ganem prit la parole : Madame, lui dit-il, je vous rends mille grâces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, et je vous supplie

[1] En arabe, Fetnah.

de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez inspirés vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourraient manquer à la fidélité qu'ils me doivent s'ils savaient par quel hasard et dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserais même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une et que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu. Ayez donc l'esprit en repos là-dessus, et soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien, et je ne l'oublierai jamais, que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave; mais je vous aimais avant que vous m'eussiez appris que votre foi est engagée au calife; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui, quoique encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite correspondance. Je souhaite que votre auguste et trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéide en vous rappelant auprès de lui, et quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem, qui n'est pas moins votre conquête que le calife. Tout puissant qu'il est, ce prince, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime, et je ne cesserai point de brûler pour vous, en quelque lieu du monde que j'aille expirer après vous avoir perdue.

Tourmente s'aperçut que Ganem était pénétré de la plus vive douleur. Elle en fut attendrie; mais voyant l'embarras où elle allait se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvait insensiblement la conduire à faire paraître le penchant qu'elle se sentait pour lui: Je vois bien, dit-elle, que ce discours vous fait trop de peine; laissons-le et parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie quand je songe que sans votre secours je serais privée de la lumière du jour.

Heureusement pour l'un et pour l'autre on frappa à la porte en ce moment. Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvait être, et il se trouva que c'était un de ses esclaves qui venait lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ganem, qui, pour plus grande précaution, ne voulait pas que ses esclaves entrassent dans la chambre où était Tourmente, alla prendre ce que le traiteur avait apprêté et le servit lui-même à sa belle hôtesse, qui dans le fond de son âme était ravie des soins qu'il avait pour elle.

Après le repas, Ganem desservit comme il avait servi, et quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves: Madame, dit-il à Tourmente, vous serez peut-être bien aise de vous reposer présentement. Je vous laisse, et quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres.

En achevant ces paroles il sortit et alla acheter deux femmes esclaves. Il acheta aussi deux paquets, l'un de linge fin et l'autre de tout ce qui pouvait composer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux esclaves, et les présentant à Tourmente: Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir; trouvez bon que je vous donne celles-ci.

Tourmente admira l'attention de Ganem. Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai; mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate et que le ciel me mettra bientôt en état de reconnaître toutes vos actions généreuses.

Quand les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya, il s'assit sur le sofa où était Tourmente, mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, et dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtaient toute espérance. Je n'ose même espérer, disait-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas! dans mon malheur ce serait une consolation pour moi si je pouvais me flatter que vous

n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour. — Seigneur, lui répondit Tourmente... —Ah! madame, interrompit Ganem à ce mot de seigneur, c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur; la présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensais; au nom de Dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me convient pas. Traitez-moi, de grâce, comme votre esclave. Je le suis et je ne cesserai jamais de l'être.

—Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serais une ingrate si je disais ou si je faisais quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnaissance, et n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, et je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration. Il en pleura de joie, et ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savait bien ce qu'elle devait au calife, il n'ignorait pas de son côté que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.

Comme il s'aperçut que la nuit approchait, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même et de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad, où, après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits et à boire du vin en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentaient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire, et ils n'eurent pas plus tôt bu deux ou trois coups qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantait des vers qu'il composait sur-le-champ et qui exprimaient la force de sa passion; et Tourmente, animée par son exemple, composait et chantait aussi des chansons qui avaient du rapport à son aventure et dans lesquelles il y avait toujours quelque chose que Ganem pouvait expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devait au calife y fut exactement gardée. La collation dura fort longtemps; la nuit était déjà fort avancée, qu'ils ne songeaient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement et laissa Tourmente dans celui où elle était, où les femmes esclaves qu'il avait achetées entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortait que pour des affaires de la dernière importance, encore prenait-il le temps que sa dame reposait, car il ne pouvait se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui était permis de passer auprès d'elle. Il n'était occupé que de sa chère Tourmente, qui de son côté, entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avait pas moins d'amour pour lui qu'il en avait pour elle. Cependant, quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeait d'eux, ce qui rendait leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente, arrachée, pour ainsi dire, des mains de la mort, passait si agréablement le temps chez Ganem, Zobéide n'était pas sans embarras au palais d'Haroun Alraschid.

Les trois esclaves ministres de sa vengeance n'eurent pas plus tôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il y avait dedans ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil. Elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. Mon époux, disait-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles? Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes, mais elle n'en était pas contente. Elle y trouvait toujours des difficultés et elle ne savait à quoi se déterminer. Elle avait auprès d'elle une vieille dame qui l'avait élevée dès sa plus tendre enfance. Elle la fit venir dès la pointe du jour, et après lui avoir fait confidence de son secret: Ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils: si jamais j'en ai eu besoin,

c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit, qu'un trouble mortel agite, et de me donner un moyen de contenter le calife.

— Ma chère maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes ; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le commandeur des croyans, et je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre. Nous l'envelopperons de vieux linges, et après l'avoir enfermée dans une bière, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais ; ensuite, sans perdre de temps, vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture et dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir et accompagner de grands chandeliers et de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose, poursuivit la vieille dame, qu'il est bon de ne pas oublier : il faudra que vous preniez le deuil et que vous le fassiez prendre à vos femmes aussi bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques et enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife sera de retour, qu'il verra tout son palais en deuil et vous-même, il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente, qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée et qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui aurait rendus lui-même s'il avait été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême, il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi, ajouta la vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement. Il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie, et regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper et l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer et ouvrir la bière, et il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort sitôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, et il vous en témoignera de la reconnaissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville qui ne saura point l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente qui lui présenta hier de la limonade d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit, et afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis et que vous avez déjà donné ordre à Mesrour de la faire ensevelir et enterrer.

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéide tira un riche diamant de sa cassette, et le lui mettant au doigt et l'embrassant : Ah ! ma bonne mère, lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation ! je ne me serais jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, et je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois et je vais donner ordre au reste.

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéide pouvait souhaiter et portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort et la mit dans une bière. Puis Mesrour, qui y fut trompé lui-même, fit enlever la bière et le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéide avait marqué, et aux pleurs que versaient les femmes de la favorite, dont celle qui avait présenté la limonade encourageait les autres par ses cris et ses lamentations.

Dès le même jour, Zobéide fit venir l'architecte du palais et des autres maisons du calife, et sur les ordres qu'elle lui donna, le mausolée fut achevé en très-peu de temps. Des princesses aussi puissantes que l'était l'épouse d'un prince qui commandait du levant au couchant sont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour, ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre, car, comme je l'ai déjà dit, il ne sortait presque point. Il l'apprit pourtant un jour. Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad et je ne doute pas que Zobéide elle-même n'en soit persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause et l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous voulussiez lier votre sort au

mien et venir avec moi loin d'ici régner sur mon cœur! Mais où m'emporte un transport trop doux! Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre et que le seul Haroun Alraschid est digne de vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier, quand vous voudriez me suivre, devrais-je y consentir? Non, je dois me souvenir sans cesse que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisait paraître, gagnait sur elle de n'y pas répondre. Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéide de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime; mais laissons-la faire, je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le calife reviendra et nous trouverons moyen de l'informer secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis: je vous en ai déjà dit les conséquences.

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad glorieux et vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente et de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avait laissés tous habillés de noir. Il en frémit sans savoir pourquoi, et son émotion redoubla lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobéide il aperçut cette princesse qui venait au-devant de lui en deuil aussi bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des croyans, répondit Zobéide, je l'ai pris pour Tourmente, votre esclave, qui est morte si promptement qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remède à son mal. Elle voulut poursuivre, mais le calife ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle qu'il en poussa un grand cri. Ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son visir, dont il était accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa faiblesse, et, d'une voix qui marquait son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avait été enterrée. Seigneur, lui dit Zobéide, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles et n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire si vous le souhaitez.

Le calife ne voulut pas que Zobéide prît cette peine et se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il était, c'est-à-dire en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour et la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéide eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe, et comme il était naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme et pensa que sa maîtresse pouvait n'être pas morte; que Zobéide, profitant de sa longue absence, l'avait peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avait chargés de sa conduite de la mener si loin que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon, car il ne croyait pas Zobéide assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât la représentation et fit ouvrir la fosse et la bière en sa présence; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppait la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte, et cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour et sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse et remettre la représentation en l'état où elle était auparavant.

Le calife, se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais et les lecteurs de l'Alcoran, et tandis que l'on était occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvrait le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avait appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, et eux se rangèrent à l'entour et récitèrent de longues prières; après quoi les lecteurs de l'Alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin et l'après-dînée, et toujours en présence du calife, du grand visir Giafar et des principaux officiers de la cour, qui tous étaient en deuil aussi bien que le calife, qui durant tout ce temps-là ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente et ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les prières et la lec-

ture de l'Alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant, et enfin lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Alraschid, fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement et s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet et l'autre au pied de son lit s'occupaient durant son sommeil à des ouvrages de broderie et demeuraient dans un grand silence.

Celle qui était au chevet et qui s'appelait Aube du Jour[1], voyant le calife endormi, dit tout bas à l'autre dame : Étoile du Matin[2] (car elle se nommait ainsi), il y a bien des nouvelles. Le commandeur des croyans, notre seigneur et maître, sentira une grande joie à son réveil lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte, elle est en parfaite santé. — O ciel! s'écria d'abord Étoile du Matin toute transportée de joie, serait-il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore au monde! Étoile du Matin prononça ces paroles avec tant de vivacité et d'un ton ton si haut que le calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avait interrompu son sommeil. Ah! seigneur, reprit Étoile du Matin, pardonnez-moi cette indiscrétion, je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore : j'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. — Hé! qu'est-elle donc devenue, dit le calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? — Commandeur des croyans, répondit Aube du Jour, j'ai reçu ce soir d'un homme inconnu un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure et m'ordonne de vous en instruire. J'attendais pour m'acquitter de ma commission que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue et..... — Donnez-moi, donnez-moi ce billet! interrompit avec précipitation le calife : vous avez mal à propos différé de me le remettre.

Aube du Jour lui présenta aussitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience. Tourmente y faisait un détail de tout ce qui s'était passé, mais elle s'étendait un peu trop sur les soins que Ganem avait d'elle. Le calife, naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéide, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avait faite. Hé quoi! dit-il après avoir lu le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle! Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, et elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles! L'ingrate! pendant que je consume les jours à la pleurer, elle les passe à me trahir. Allons, vengeons-nous d'une infidèle et du jeune audacieux qui m'outrage. En achevant ces mots, ce prince se leva et entra dans une grande salle où il avait coutume de se faire voir et de donner audience aux seigneurs de sa cour. La première porte en fut ouverte et aussitôt les courtisans, qui attendaient ce moment, entrèrent. Le grand visir Giafar parut et se prosterna devant le trône, où le calife s'était assis ; ensuite il se releva et se tint debout devant son maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il voulait être obéi promptement : Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cents hommes de ma garde et t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Aïoub ; quand tu le sauras, rends-toi à sa maison et fais-la raser jusqu'aux fondemens ; mais saisis-toi auparavant de la personne de Ganem et me l'amène ici avec Tourmente, mon esclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier et faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect.

Le grand visir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au calife en se mettant la main sur la tête pour marquer qu'il voulait la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, et puis il sortit. La première chose qu'il fit fut d'envoyer demander au syndic des marchands d'étoffes étrangères et de toiles fines des nouvelles de Ganem, avec ordre surtout de s'informer de la rue et de la maison où il demeurait. L'officier qu'il chargea de cet ordre lui rapporta bientôt qu'il y avait quelques mois qu'il ne paraissait presque plus et que l'on ignorait ce qui pouvait le retenir chez lui s'il y était. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeurait Ganem et jusqu'au nom de la veuve qui lui avait loué la maison.

Sur ces avis, auxquels on pouvait se fier, ce ministre, sans perdre de temps, se mit en

[1] Nouronnihar.
[2] Nagematossobi.

marche avec les soldats que le calife lui avait ordonné de prendre; il alla chez le juge de police, dont il se fit accompagner, et, suivi d'un grand nombre de maçons et de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle était isolée, il disposa les soldats à l'entour pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente et Ganem achevaient alors de dîner. La dame était assise près d'une fenêtre qui donnait sur la rue; elle entend du bruit, elle regarde par la jalousie, et voyant le grand visir qui s'approchait avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en voulait pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avait été reçu, mais elle ne s'était pas attendue à une pareille réponse, et elle avait espéré que le calife prendrait la chose d'une autre manière. Elle ne savait pas depuis quel temps ce prince était de retour, et quoiqu'elle lui connût du penchant à la jalousie, elle ne craignait rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand visir et des soldats la fit trembler, non pour elle, à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne doutait point qu'elle ne se justifiât pourvu que le calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem, qu'elle chérissait moins par reconnaissance que par inclination, elle prévoyait que son rival, irrité, voudrait le voir et pourrait le condamner sur sa jeunesse et sa bonne mine. Prévenue de cette pensée, elle se retourna vers le jeune marchand: Ah! Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus: c'est vous et moi que l'on cherche. Il regarda aussitôt par la jalousie et fut saisi de frayeur lorsqu'il aperçut les gardes du calife, le sabre nu, et le grand visir avec le juge de police à leur tête. A cette vue il demeura immobile et n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez, prenez vite l'habit d'un de vos esclaves et frottez-vous le visage et les bras de noir de cheminée; mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur votre tête: on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur et on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison, répondez sans hésiter qu'il est au logis. — Ah! madame, dit à son tour Ganem moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne songez qu'à moi. Hélas! qu'allez-vous devenir? — Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle, c'est à moi d'y songer; à l'égard de ce que vous laissez dans cette maison, j'en aurai soin, et j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colère du calife sera passée; mais évitez sa violence: les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens sont toujours funestes. L'affliction du jeune marchand était telle qu'il ne savait à quoi se déterminer, et il se serait sans doute laissé surprendre par les soldats du calife si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances; il prit un habit d'esclave, se barbouilla de suie, et il était temps, car on frappa à la porte, et tout ce qu'ils purent faire ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étaient tous deux si pénétrés de douleur qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur la tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur, et on ne l'arrêta point; au contraire, le grand visir, qu'il rencontra le premier, se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchait. Ceux qui étaient derrière le grand visir lui firent place de même et favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence et se sauva.

Pendant qu'il se dérobait aux poursuites du grand visir Giafar, ce ministre entra dans la chambre où était Tourmente assise sur un sofa et où il y avait une assez grande quantité de coffres remplis des hardes de Ganem et de l'argent qu'il avait fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand visir, elle se prosterna la face contre terre, demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort. Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'arrêt que le commandeur des croyans a prononcé contre moi. Vous n'avez qu'à me l'annoncer. — Madame, lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi et de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. — Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont ap-

pelé, et jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais et de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable.

— Vous serez obéie, madame, répliqua Giafar, et aussitôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres et de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du juge de police, il le chargea du soin de faire raser la maison et d'y faire auparavant chercher partout Ganem, qu'il soupçonnait d'être caché, quoi que lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit et emmena avec lui cette jeune dame suivie des deux femmes esclaves qui la servaient. A l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlèrent parmi la foule et on ne sait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison que les maçons et les charpentiers commencèrent à la raser, et ils firent si bien leur devoir qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand visir avant que ce ministre arrivât au palais. Hé bien, lui dit Haroun Alraschid en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres? — Oui, seigneur, répondit Giafar, la maison où demeurait Ganem est rasée de fond en comble, et je vous amène Tourmente, votre favorite. Elle est à la porte de votre cabinet. Je vais la faire entrer si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoi qu'on l'ait cherché partout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égala celui que le calife fit paraître lorsqu'il apprit que Ganem lui était échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avait manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui était présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente et va l'enfermer dans la tour obscure. Cette tour était dans l'enceinte du palais et servait ordinairement de prison aux favorites qui donnaient quelque sujet de plainte au calife.

Mesrour, accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée qu'elle avait compté que le calife ne refuserait pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée et suivre Mesrour, qui la conduisit à la tour obscure, où il la laissa.

Cependant le calife, irrité, renvoya son grand visir et n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit au roi de Syrie, son cousin et son tributaire, qui demeurait à Damas.

LETTRE DU CALIFE HAROUN ALRASCHID A MOHAMMED ZINEBI, ROI DE SYRIE.

« Mon cousin, cette lettre est pour vous apprendre qu'un marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Aïoub, a séduit la plus aimable de mes esclaves, nommée Tourmente, et qu'il a pris la fuite. Mon intention est qu'après ma lettre reçue vous fassiez chercher et saisir Ganem. Dès qu'il sera en votre puissance, vous le ferez charger de chaînes, et pendant trois jours consécutifs, vous lui ferez donner cinquante coups de nerfs de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par tous les quartiers de la ville avec un crieur qui crie devant lui : Voilà le plus léger des châtimens que le commandeur des croyans fait souffrir à celui qui offense son seigneur et séduit une de ses esclaves. Après cela vous me l'enverrez sous bonne garde. Ce n'est pas tout. Je veux que vous mettiez sa maison au pillage, et quand vous l'aurez fait raser, ordonnez que l'on en transporte les matériaux hors de la ville au milieu de la campagne. Outre cela, s'il a père, mère, sœurs, femmes, filles et autres parens, faites-les dépouiller, et quand ils seront nus, donnez-les en spectacle trois jours de suite à toute la ville, avec défense sous peine de la vie de leur donner retraite. J'espère que vous n'apporterez aucun retardement à l'exécution de ce que je vous recommande.

» HAROUN ALRASCHID. »

Le calife, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courier, lui ordonnant de faire diligence et de porter avec lui des pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'aurait fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a

lâchés, surtout lorsqu'ils ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé, et par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courrier du calife marcha jour et nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître, et en arrivant à Damas il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du calife. Le courrier l'ayant présentée, Mohammed la prit, et reconnaissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre et la mit sur sa tête pour marquer qu'il était prêt d'exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvait contenir. Il l'ouvrit et sitôt qu'il l'eut lue il descendit de son trône et monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avertir le juge de police, qui le vint trouver, et, suivi de tous les soldats de sa garde, il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand était parti de Damas, sa mère n'en avait reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avait entrepris le voyage de Bagdad étaient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avaient laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenait point et qu'il négligeait de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il était mort. Elle se le persuada si bien qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir et qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur, et loin de chercher à se consoler, elle prenait plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme sous lequel elle mit une figure qui représentait son fils, et qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle passait presque les jours et les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là, et la belle Force des Cœurs, sa fille, lui tenait compagnie et mêlait ses pleurs avec les siens.

Il y avait déjà du temps qu'elles s'occupaient ainsi à s'affliger et que le voisinage, qui entendait leurs cris et leurs lamentations, plaignait des parens si tendres, lorsque le roi Mohammed Zinebi vint frapper à la porte, et une esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en demandant où était Ganem, fils d'Abou Aïoub.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea néanmoins, à sa suite, qu'il devait être un des principaux officiers de Damas. Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem, que vous cherchez, est mort. Ma maîtresse, sa mère, est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère et la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentait Ganem, et leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère, qui reconnut le roi de Damas, se leva et courut se prosterner à ses pieds. Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchais votre fils Ganem, est-il ici? — Ah! sire, s'écria-t-elle, il y a longtemps qu'il n'est plus. Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, et que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau! Ah! mon fils, mon cher fils..... Elle voulut continuer, mais elle fut saisie d'une si vive douleur qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'était un prince d'un naturel fort doux et très-compatissant aux peines des malheureux. Si Ganem est seul coupable, disait-il en lui-même, pourquoi punir la mère et la sœur, qui sont innocentes? Ah! cruel Haroun Alraschid, à quelle mortification me réduis-tu en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé!

Les gardes que le roi avait chargés de chercher Ganem lui vinrent dire qu'ils avaient fait une recherche inutile. Il en demeura très-persuadé. Les pleurs de ces deux femmes ne lui permirent pas d'en douter. Il était au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du calife; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisir, il n'osait se résoudre à tromper le ressentiment du calife. Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ganem, sortez de ce tombeau, vous et votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. Elles sortirent, et en même temps, pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus, qui était fort ample, et les couvrit toutes deux en leur recommandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laisser en-

trer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité et avec des cris dont la mère et la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées qu'elles en ignoraient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse et des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or et d'argent, des porcelaines ; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs ; et ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames, de voir piller tous leurs biens sans savoir pourquoi on les traitait si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau, et pendant qu'on y travaillait, il emmena dans son palais Force des Cœurs et sa mère. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction en leur déclarant les volontés du calife. Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller et que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel et plein d'ignominie. Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisait connaître qu'il était effectivement pénétré de douleur et de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraschid, en faisant faire pour la mère de Ganem et pour Force des Cœurs de grosses chemises sans manches, d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain, ces deux victimes de la colère du calife furent dépouillées de leurs habits et revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coiffures, de sorte que leurs cheveux épars flottaient sur leurs épaules. Force des Cœurs les avait du plus beau blond du monde, et ils tombaient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police suivi de ses gens les accompagnait et on les promena par toute la ville. Elles étaient précédées d'un crieur qui, de temps en temps, disait à haute voix : Tel est le châtiment de ceux qui se sont attiré l'indignation du commandeur des croyans.

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras et les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement et tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux, dont elles se couvraient le visage, tout le peuple fondait en larmes. Les dames surtout, les regardant comme innocentes, au travers des jalousies, et touchées principalement de la jeunesse et de la beauté de Force des Cœurs, faisaient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passaient sous leurs fenêtres. Les enfans mêmes, effrayés par ces cris et par le spectacle qui les causait, mêlaient leurs pleurs à cette désolation générale et y ajoutaient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auraient été dans la ville de Damas et qu'ils y auraient tout mis à feu et à sang, on n'y aurait pas vu régner une plus grande consternation.

Il était presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère et la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'étaient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant qu'elles demeurèrent longtemps évanouies. La reine de Damas, vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avait faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraîchissemens et du vin pour leur faire reprendre leurs forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies et presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportaient. Cependant à force de soins on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines, et la reine de Syrie, notre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le roi son époux. La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille grâces pour elle et pour Force des Cœurs ; et s'adressant ensuite à celle qui lui avait parlé : Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages. Apprenez-nous, de grâce, quels crimes nous avons commis. — Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem. Il n'est pas mort, ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus

chérie des favorites du calife, et comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife, mais tout le monde le craint et vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres de peur de lui déplaire. Ainsi tout ce que nous pouvons faire c'est de vous plaindre et de vous exhorter à prendre patience.

— Je connais mon fils, reprit la mère de Ganem, je l'ai élevé avec grand soin et dans le respect dû au commandeur des croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuse et je réponds de son innocence. Je cesse donc de murmurer et de me plaindre, puisque c'est pour lui que je souffre et qu'il n'est pas mort. Ah! Ganem, ajouta-t-elle emportée par un mouvement mêlé de tendresse et de joie, mon cher fils Ganem, est-il possible que tu vives encore! Je ne regrette plus mes biens, et à quelque excès que puissent aller les ordres du calife, je lui en pardonne la rigueur pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige, ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple.

A ces paroles, Force des Cœurs, qui avait paru insensible jusque-là, se tourna vers sa mère et lui jetant ses bras au cou : Oui, ma chère mère, lui dit-elle, je suivrai toujours votre exemple, à quelque extrémité que puisse vous porter votre amour pour mon frère.

La mère et la fille, confondant ainsi leurs soupirs et leurs larmes, demeurèrent assez longtemps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine, que ce spectacle attendrissait fort, n'oublièrent rien pour engager la mère de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire, et Force des Cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portait que les parens de Ganem paraîtraient trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force des Cœurs et sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusqu'au soir; mais ce jour-là et le jour suivant ne se passèrent pas de la même manière : les rues, qui avaient été d'abord pleines de monde, devinrent désertes ; tous les marchands, indignés du traitement que l'on faisait à la veuve et à la fille d'Abou Aïoub, fermèrent leurs boutiques et demeurèrent enfermés chez eux ; les dames, au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une âme dans les places publiques par où l'on fit passer ces deux infortunées. Il semblait que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi, qui voulait exécuter fidèlement les ordres du calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie et d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mère et à la sœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau, en un mot, de leur prêter la moindre assistance et d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avait ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère et la fille hors du palais et qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudraient. On ne les vit pas plus tôt paraître que tout le monde s'éloigna d'elles, tant la défense qui venait d'être publiée avait fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyait ; mais comme elles en ignoraient la cause, elles en furent très-surprises, et leur étonnement augmenta encore lorsque, en entrant dans une rue où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent disparaître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc, dit alors la mère de Ganem, sommes-nous pestiférées! Le traitement injuste et barbare qu'on nous fait doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens! Allons, ma fille, poursuivit-elle, sortons au plus tôt de Damas, ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainsi, ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville et se retirèrent dans une masure pour y passer la nuit. Là, quelques musulmans, poussés par un esprit de charité et de compassion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions ; mais ils n'osèrent s'arrêter pour les consoler, de peur d'être découverts et punis comme désobéissant aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avait lâché le pigeon pour informer Haroun Alraschid de son exactitude. Il lui mandait tout ce qui s'était passé et le conjurait de lui faire savoir ce qu'il voulait ordonner de la mère et de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du calife, qui lui écrivit qu'il les bannissait pour jamais de Damas. Aussitôt le roi de Syrie envoya des gens dans la masure avec ordre de prendre la mère et la fille et de les conduire à trois journées de Damas, et de les laisser là en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur commission ; mais, moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraschid, ils donnèrent par pitié à Force des Cœurs et à sa mère quelques menues monnaies pour se procurer de quoi vivre, et à chacune un sac, qu'ils leur passèrent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les paysannes s'assemblèrent autour d'elles, et comme au travers de leur déguisement on ne laissait pas de remarquer que c'étaient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeait à voyager ainsi sous un habillement qui ne paraissait pas être leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisait, elles se prirent à pleurer, ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes et à leur inspirer de la compassion. La mère de Ganem leur conta ce qu'elle et sa fille avaient souffert : les bonnes villageoises en furent attendries et tâchèrent de les consoler. Elles les régalèrent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crins de cheval, qui les incommodaient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent avec des souliers et de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces paysannes charitables, Force des Cœurs et sa mère s'avancèrent du côté d'Alep à petites journées. Elles avaient accoutumé de se retirer autour des mosquées ou dans les mosquées mêmes, où elles passaient la nuit sur de la natte lorsque le pavé en était couvert, autrement elles couchaient sur le pavé même ; ou bien elles allaient loger dans les lieux publics destinés à servir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquaient pas : elles rencontraient souvent de ces lieux où l'on fait des distributions de pain, de riz cuit et d'autres mets à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arrivèrent à Alep ; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, et continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve et entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'était le lieu où tendaient leurs désirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fût dans une ville où le calife faisait sa demeure; mais elles l'espéraient parce qu'elles le souhaitaient : leur tendresse pour lui, malgré leurs malheurs, augmentait au lieu de diminuer. Leurs discours roulaient ordinairement sur lui; elles en demandaient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontraient. Mais laissons là Force des Cœurs et sa mère pour revenir à Tourmente.

Elle était toujours enfermée très-étroitement dans la tour obscure depuis le jour qui avait été si funeste à Ganem et à elle. Cependant, quelque désagréable que lui fût sa prison, elle en était beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui causait une inquiétude mortelle. Il n'y avait presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le calife se promenait seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivait assez souvent, car c'était le prince du monde le plus curieux, et quelquefois dans ses promenades nocturnes il apprenait des choses qui se passaient dans le palais, et qui sans cela ne seraient jamais venues à sa connaissance ; une nuit donc, en se promenant, il passa près de la tour obscure, et comme il crut entendre parler, il s'arrêta, il s'approcha de la porte pour mieux écouter, et il ouït distinctement ces paroles que Tourmente, toujours en proie au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute : O Ganem ! trop infortuné Ganem, où es-tu présentement ! Dans quel lieu ton destin déplorable t'a-t-il conduit ! Hélas ! c'est moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laissais-tu périr misérablement au lieu de me prêter un secours généreux ! Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins et de tes respects !

Le commandeur des croyans, qui devrait te récompenser, te persécute pour prix de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit, tu perds tous tes biens et te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah! calife, barbare calife! que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge souverain, et que les anges rendront témoignage de la vérité en votre présence! Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, et sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne soyez condamné et puni de votre injuste violence. Tourmente cessa de parler à ces mots, car ses soupirs et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que, si ce qu'il venait d'entendre était vrai, sa favorite était innocente et qu'il avait donné des ordres contre Ganem et sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquait paraissait fort intéressée, il retourna aussitôt à son appartement, et dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la tour obscure et de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre et encore plus à l'air du calife que ce prince voulait pardonner à sa favorite et la rappeler auprès de lui. Il en fut ravi, car il aimait Tourmente et avait pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vole sur-le-champ à la tour. Madame, dit-il à la favorite d'un ton qui marquait sa joie, prenez la peine de me suivre. J'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse. Le commandeur des croyans veut vous entretenir, et j'en conçois un heureux présage.

Tourmente suivit Mesrour, qui la mena et l'introduisit dans le cabinet du calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince, et elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le calife sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence et d'injustice. Qui est donc celui qui, malgré les égards et la considération qu'il a eus pour moi, se trouve dans une situation misérable? Parle, tu sais combien je suis bon naturellement et que j'aime à rendre justice.

La favorite comprit par ce discours que le calife l'avait entendue parler, et profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : Commandeur des croyans, répondit-elle, s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre majesté, je vous supplie très-humblement de me la pardonner. Mais celui dont vous voulez connaître l'innocence et la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïoub, marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie et qui m'a donné un asile dans sa maison. Je vous avouerai que, dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi et l'espérance de m'engager à souffrir ses soins; j'en jugeai ainsi à l'empressement qu'il fit paraître à me régaler et à me rendre tous les services dont j'avais besoin dans l'état où je me trouvais; mais sitôt qu'il apprit que j'avais l'honneur de vous appartenir : Ah! madame, me dit-il, ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave. Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, et vous en répondrez devant le tribunal de Dieu.

Le calife ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avait dans ce discours. Mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem?— Oui, repartit-elle, vous le pouvez. Je ne voudrais pas pour toute chose au monde vous déguiser la vérité. Et pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être; mais j'en demande pardon par avance à votre majesté. — Parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschid. Je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. — Hé bien! répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui; je passai même plus avant : vous connaissez la tyrannie de l'amour; je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens. Il s'en aperçut; mais loin de chercher à profiter de ma faiblesse, et malgré tout le feu dont il se sentait brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir, et tout ce que sa passion pouvait lui arracher, c'étaient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté. Ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave.

Cette déclaration ingénue aurait peut-être

aigri tout autre que le calife, mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il lui ordonna de se relever, et la faisant asseoir auprès de lui : Raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardait Zobéide. Elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avait à Ganem, sur la dépense qu'il avait faite pour elle, et surtout elle vanta fort sa discrétion : voulant par là faire comprendre au calife qu'elle s'était trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéide, et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle sans déguisement elle dit au calife qu'elle l'avait forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler, ce prince lui dit : Je crois tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles? fallait-il attendre un mois après mon retour pour me faire savoir où vous étiez ? — Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem sortait si rarement de sa maison qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris des premiers votre retour. D'ailleurs, Ganem, qui s'était chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du Jour, a été longtemps sans pouvoir trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

— C'est assez, Tourmente, reprit le calife, je reconnais ma faute, et voudrais la réparer en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc, que puis-je faire pour lui ? Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. A ces mots, la favorite se jeta aux pieds du calife, la face contre terre, et se relevant : Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos états que vous pardonnez au fils d'Abou Aïoub, et qu'il n'a qu'à vous venir trouver. — Je ferai plus, repartit ce prince, pour t'avoir conservé la vie, pour reconnaître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, et enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. Tourmente ne pouvait trouver d'expressions assez fortes pour remercier le calife de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupait avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y était encore ; on n'y avait nullement touché. Mais ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres et les ballots de Ganem, que Mesrour avait eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun Alraschid donna ordre au grand visir de faire publier par toutes les villes de ses états qu'il pardonnait à Ganem, fils d'Abou Aïoub. Mais cette publication fut inutile, car il se passa un temps considérable sans qu'on entendît parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avait pu survivre à la douleur de l'avoir perdue : une affreuse inquiétude s'empara de son esprit ; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem ; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette et sortit un matin du palais, montée sur une mule des écuries du calife, très-richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnaient, qui avaient de chaque côté la main sur la croupe de sa mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendait, leur disait-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée et ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, et, sur le soir, elle retourna au palais.

Le jour suivant, elle prit une autre bourse de la même somme, et dans le même équipage elle se rendit à la joaillerie. Elle s'arrêta devant la porte, et, sans mettre pied à terre, elle fit appeler le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic, qui était un homme très-charitable et qui employait plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. Je m'adresse à vous, lui dit-elle en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez, car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre

charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, et que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. — Madame, lui répondit le syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, et prendre la peine de venir jusque chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivaient dans la ville. Elles étaient dans un état pitoyable, et j'en fus d'autant plus touché qu'il me parut que c'étaient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvraient, malgré l'impression que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, et les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves, pendant qu'elle-même s'occupait à leur laver le visage et à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions.

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic se mit en devoir de la mener chez lui, mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, et elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre et suivit l'esclave du syndic, qui avait pris les devans pour aller avertir sa maîtresse, qui était dans la chambre de Force des Cœurs et de sa mère, car c'était d'elles que le syndic venait de parler à Tourmente.

La femme du syndic, ayant appris par son esclave qu'une dame du palais était dans sa maison, voulut sortir de la chambre où elle était pour l'aller recevoir; mais Tourmente, qui suivait de près l'esclave, ne lui en donna pas le temps et entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avait pour tout ce qui appartenait au calife. Tourmente la releva et lui dit : Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir.—Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, et la considérant avec attention : Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas sans crédit dans cette ville, et je pourrai vous être utile à vous et à votre compagne.—Madame, répondit la mère de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. En achevant ces paroles, elle se prit à pleurer si amèrement que Tourmente et la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife après avoir essuyé les siennes dit à la mère de Ganem : Apprenez-nous, de grâce, vos malheurs et nous racontez votre histoire; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. — Madame, reprit la triste veuve d'Abou Aïoub, une favorite du commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente cause toute notre infortune. A ce discours la favorite se sentit frapper comme d'un coup de foudre; mais dissimulant son trouble et son agitation, elle laissa la mère de Ganem, qui poursuivit de cette manière : Je suis veuve d'Abou Aïoub, marchand de Damas. J'avais un fils nommé Ganem, qui, étant venu trafiquer à Bagdad, a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher partout pour le faire mourir, et ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller et raser notre maison, et de nous exposer, ma fille et moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, et puis de nous bannir de Syrie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerais si mon fils vivait encore et que je pusse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur et pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens et tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas! je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente et qu'il n'est pas plus coupable envers le calife que sa sœur et moi. — Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence, puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de

votre fils s'il n'est plus au monde ; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Ganem dans l'esprit du calife. Ce prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnait au fils d'Abou Aïoub, et ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ganem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu en unissant nos fortunes. Il me donne à lui pour épouse. Ainsi, regardez-moi comme votre fille, et permettez que je vous consacre une éternelle amitié. En disant cela elle se pencha sur la mère de Ganem, qui ne put répondre à ce discours, tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint longtemps embrassée et ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force des Cœurs, qui, s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mère et à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvaient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : Cessez de vous affliger l'une et l'autre. Les richesses que Ganem avait en cette ville ne sont pas perdues, elle sont au palais du calife dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauraient vous consoler sans Ganem. C'est le jugement que je fais de sa mère et de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir ? Nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines et le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas, dans le temps que vous y possédiez Ganem.

Tourmente allait poursuivre, lorsque le syndic des joailliers arriva : Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'est un jeune homme qu'un chamelier amenait à l'hôpital de Bagdad. Il était lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avait pas la force de se soutenir. On l'avait déjà délié et on était prêt à le porter dans l'hôpital, lorsque j'ai passé par là. Je me suis approché du jeune homme ; je l'ai considéré avec attention et il m'a paru que son visage ne m'était pas tout à fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille et sur son pays ; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs et des soupirs. J'en ai eu pitié, et connaissant par l'habitude que j'ai de voir des malades qu'il était dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital, car je sais trop de quelle manière on y gouverne les malades, et je connais l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge et le servent comme ils me serviraient moi-même.

Tourmente tressaillit à ce discours du joaillier et sentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre raison. Menez-moi, dit-elle au syndic, dans la chambre de ce malade. Je souhaite de le voir. Le syndic l'y conduisit, et tandis qu'elle y allait, la mère de Ganem dit à Force des Cœurs : Ah ! ma fille, quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frère, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux !

La favorite du calife étant dans la chambre où était le malade s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avaient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avait les yeux fermés, le visage pâle, défiguré et tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention ; son cœur palpite : elle croit reconnaître Ganem ; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paraît d'ailleurs si différent qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle s'arrêta pour donner le temps au jeune homme de répondre ; mais s'apercevant qu'il y paraissait insensible : Ah ! Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination, trop pleine de ton image, a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aïoub, quelque malade qu'il pût être, entendrait la voix de Tourmente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'était effectivement lui) ouvrit la paupière et tourna la tête vers la personne qui lui adressait la parole, et reconnaissant la favorite du calife : Ah ! madame, est-ce vous ? Par quel miracle... Il ne put achever. Il fut tout à coup saisi d'un transport de joie si vif qu'il s'évanouit. Tourmente et le

syndic s'empressèrent à le secourir; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençait à revenir de son évanouissement, le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme, ayant repris ses esprits, regarda de tous côtés, et ne voyant pas ce qu'il cherchait : Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue? vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion?—Non, seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame; mais vous la reverrez sitôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement et rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ganem à qui le commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnait le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé. Pour moi, je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. En achevant ces mots, il laissa reposer Ganem et alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète et par la fatigue.

Pendant ce temps-là, Tourmente était dans la chambre de Force des Cœurs et de sa mère, où se passa la même scène à peu près, car, quand la mère de Ganem apprit que cet étranger malade que le syndic venait de faire apporter chez lui était Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque par les soins de Tourmente et de la femme du syndic elle fut revenue de sa faiblesse, elle voulut se lever pour aller voir son fils; mais le syndic, qui arriva sur ces entrefaites, l'en empêcha, en lui représentant que Ganem était si faible et si exténué que l'on ne pouvait, sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mère et d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvait entretenir son fils sans mettre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : Bénissons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures, et demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette manière, elle embrassa la mère et la fille et sortit. Elle arriva au palais, et dès qu'elle y fut, elle fit demander par Mesrour une audience particulière au calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince. Il y était seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever et l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avait appris des nouvelles de Ganem. Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait que je l'ai retrouvé avec sa mère et sa sœur. Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avait pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité et lui dit tant de bien de la mère de Ganem et de Force des Cœurs qu'il eut envie de les voir aussi bien que le jeune marchand.

Si Haroun Alraschid était violent, et si dans ses emportemens il se portait quelquefois à des actions cruelles, en récompense il était équitable et le plus généreux prince du monde dès que sa colère était passée et qu'on lui faisait connaître son injustice. Ainsi, ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem et sa famille, et les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches, j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que je t'ai faite. Tu épouseras Ganem et je déclare dès à présent que tu n'es plus mon esclave, tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand, et dès que sa santé sera rétablie, tu me l'amèneras avec sa mère et sa sœur.

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic des joailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem et d'apprendre à la mère et à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avait à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra fut le syndic, qui lui dit que Ganem avait fort bien passé la nuit ; que son mal ne provenant que de mélancolie et la cause en étant ôtée, il serait bientôt guéri.

Effectivement le fils d'Abou Aïoub se trouva beaucoup mieux. Le repos et les bons remèdes qu'il avait pris, et plus que tout cela la nouvelle situation de son esprit, avaient produit un si bon effet que le syndic jugea qu'il pou-

vait sans péril voir sa mère, sa sœur et sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il était à craindre que, ne sachant point que sa mère et sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise et de joie. Il fut résolu que Tourmente entrerait d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, et qu'elle ferait signe aux deux autres dames de paraître quand il en serait temps.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien! Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais.—Ah! madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à moi? Je vous croyais au palais du calife. Ce prince vous a sans doute écoutée. Vous avez dissipé ses soupçons et il vous a redonné sa tendresse?—Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joie si vive qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence si connu des amans. Mais il le rompit enfin. Ah! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez? Croirai-je qu'en effet le calife vous cède au fils d'Abou Aïoub?—Rien n'est plus véritable, repartit la dame. Ce prince, qui vous faisait auparavant chercher pour vous ôter la vie, et qui dans sa fureur a fait souffrir mille indignités à votre mère et à votre sœur, souhaite de vous voir présentement pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui, et il ne faut pas douter qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle manière le calife avait traité sa mère et sa sœur; ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avait mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étaient actuellement à Bagdad et dans la même maison où il se trouvait, il parut avoir une si grande impatience de les voir que la favorite ne différa point de la satisfaire. Elle les appela. Elles étaient à la porte, où elles n'attendaient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem et l'embrassant tour à tour elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens! Ganem en avait le visage tout couvert aussi bien que sa mère et sa sœur. Tourmente en versait abondamment. Le syndic même et sa femme, que ce spectacle attendrissait, ne pouvaient retenir leurs pleurs ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassemblait chez eux quatre personnes que la fortune avait si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avait souffert depuis le jour qu'il avait quitté Tourmente jusqu'au moment que le syndic l'avait fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village il y était tombé malade, que quelques paysans charitables en avaient eu soin; mais que ne guérissant point, un chamelier s'était chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le calife, après l'avoir entendue parler dans la tour, l'avait fait venir dans son cabinet, et par quels discours elle s'était justifiée. Enfin quand ils se furent tous instruits des choses qui leur étaient arrivées, Tourmente dit: Bénissons le ciel qui nous a tous réunis et ne songeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ganem sera rétablie, il faudra qu'il paraisse devant le calife avec sa mère et sa sœur; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre. Je vous prie de m'attendre un moment.

En disant ces mots elle sortit, alla au palais et revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avait encore mille pièces d'or. Elle la donna au syndic en le priant d'acheter des habits pour Force des Cœurs et pour sa mère. Le syndic, qui était un homme de bon goût, en choisit de fort beaux et les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours, et Ganem se sentant assez fort pour sortir s'y disposa. Mais le jour qu'il avait pris pour aller saluer le calife, comme il s'y préparait avec Force des Cœurs et sa mère, on vit arriver chez le syndic le grand visir Giafar.

Ce ministre était à cheval avec une grande suite d'officiers. Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du commandeur

des croyans, mon maître et le vôtre; l'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir. Je dois vous accompagner et vous présenter au calife, qui souhaite de vous voir. Ganem ne répondit au compliment du grand visir que par une très-profonde inclination de tête, et monta un cheval des écuries du calife, qu'on lui présenta et qu'il manía avec beaucoup de grâce. On fit monter la mère et la fille sur des mules du palais, et tandis que Tourmente, aussi montée sur une mule, les menait chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre et l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y était assis sur son trône et environné des émirs, des visirs, des chefs, des huissiers et des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains et syriens de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand visir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jetant la face contre terre, et puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers qui, bien que composés sur-le-champ, ne laissèrent pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher et lui dit : Je suis bien aise de te voir et d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite et tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, et parut si sincère que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche: selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donne audience. Ensuite il lui dit : Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour. — Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie et son bien. Le calife fut très-satisfait de la réponse de Ganem, et lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône, et se faisant suivre par Ganem et par le grand visir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutait pas que Tourmente n'y fût avec la mère et la fille d'Abou Aïoub, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever et il trouva Force des Cœurs si belle qu'après l'avoir considérée avec attention : J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse et par là je punirai Zobéide, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem : Madame, vous êtes encore jeune et je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand visir. Je vous donne à Giafar, et vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un cadi et des témoins, et que les trois contrats soient dressés et signés tout à l'heure. Ganem voulut représenter au calife que sa sœur serait trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites; mais ce prince voulut épouser Force des Cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'histoire de Ganem, fils d'Abou Aïoub, le sultan des Indes témoigna qu'elle lui avait fait plaisir. Sire, dit alors la sultane, puisque cette histoire vous a diverti, je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien entendre celle du prince Zeyn-Alasnam et du roi des génies. Vous n'en serez pas moins content. Schahriar y consentit; mais comme le jour commençait à paraître, on la remit à la nuit suivante. La sultane la commença de cette manière :

HISTOIRE DU PRINCE ZEYN-ALASNAM ET DU ROI DES GÉNIES. [1]

Un roi de Balsora possédait de grandes richesses. Il était aimé de ses sujets; mais il n'avait point d'enfans et cela l'affligeait fort. Cependant il engagea par des présens considérables tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui, et leurs prières ne furent pas inutiles : la reine devint grosse et accoucha très-heureusement d'un

[1] Ce conte et le suivant ne font pas partie des *Mille et une Nuits*, et ne sont pas traduits par Galland, qui les a désavoués. C'est à son insu qu'ils ont été insérés dans le huitième volume de l'édition originale des *Mille et une Nuits*, et il se proposait de les supprimer dans une seconde édition. Cependant ces deux contes ayant été jusqu'à présent reproduits dans toutes les éditions de la traduction de Galland, on n'a pas cru devoir les retrancher.

fils qui fut nommé Zeyn-Alasnam, c'est-à-dire l'ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivrait longtemps, qu'il serait courageux, mais qu'il aurait besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçaient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux. Il est bon que les princes éprouvent des disgrâces; l'adversité purifie leur vertu : ils en savent mieux régner.

Il récompensa les astrologues et les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin il se proposait d'en faire un prince accompli, quand tout à coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela son fils et lui recommanda entre autres choses de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre de son peuple; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs et d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivait souvent que les rois, séduits par de fausses apparences, accablaient de bienfaits les méchans et opprimaient l'innocence.

Aussitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitième, il monta sur le trône, ôta du trésor royal le sceau de son père pour y mettre le sien et commença à goûter la douceur de régner. Le plaisir de voir ses courtisans fléchir devant lui et se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance et leur zèle; en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ses sujets lui devaient sans penser à ce qu'il devait à ses sujets. Il se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règles. Comme il était naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses et insensiblement ses femmes et ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mère vivait encore. C'était une princesse sage et prudente. Elle avait essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités et des débauches du roi son fils, en lui représentant que, s'il ne changeait bientôt de conduite, non-seulement il dissiperait ses richesses, mais qu'il s'aliènerait même l'esprit de ses peuples et causerait une révolution qui lui coûterait peut-être la couronne et la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avait prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement, et leurs murmures auraient infailliblement été suivis d'une révolte générale si la reine n'avait eu l'adresse de la prévenir; mais cette princesse, informée de la disposition des choses, en avertit le roi, qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui surent bien retenir ses sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ses richesses consumées se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, et rien ne pouvait le consoler. Une nuit il vit en songe un vénérable vieillard, qui s'avança vers lui et lui dit d'un air riant : O Zeyn! sache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne soit suivi de joie, point de malheur qui ne traîne à sa suite quelque bonheur. Si tu veux voir la fin de ton affliction, lève-toi, pars pour l'Égypte, va-t-en au Caire : une grande fortune t'y attend.

Le prince, à son réveil, fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mère, qui n'en fit que rire. Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Égypte sur la foi de ce beau songe? — Pourquoi non, madame? répondit Zeyn. Pensez-vous que tous les songes soient chimériques? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en serais pas persuadé, je ne pourrais me défendre d'écouter mon songe. Le vieillard qui m'est apparu avait quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes que la seule vieillesse rend respectables : je ne sais quel air divin était répandu dans sa personne. Il était tel enfin que l'on nous représente notre grand prophète, et si vous voulez que je vous découvre ma pensée, je crois que c'est lui qui touché de mes peines veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée. Je suis plein de ses promesses et j'ai résolu de suivre sa voix. La reine essaya de l'en détourner, mais elle ne put en venir à bout. Le prince lui laissa la conduite

du royaume, sortit une nuit du palais fort secrètement et prit la route du Caire sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue et de peine, il arriva dans cette fameuse ville, qui en a peu de semblables au monde, soit pour la grandeur, soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée, où, se sentant accablé de lassitude, il se coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard, qui lui dit : O mon fils! je suis content de toi, tu as ajouté foi à mes paroles, tu es venu ici sans que la longueur et les difficultés des chemins t'aient rebuté; mais apprends que je ne t'ai fait faire un si long voyage que pour t'éprouver. Je vois que tu as du courage et de la fermeté : tu mérites que je te rende le plus riche et le plus heureux de tous les princes de la terre. Retourne à Balsora, tu trouveras dans ton palais des richesses immenses : jamais roi n'en a tant possédé qu'il y en a.

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe. Hélas! dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle était mon erreur! Ce vieillard, que je croyais notre grand prophète, n'est qu'un pur ouvrage de ma fantaisie agitée. J'en avais l'imagination si remplie qu'il n'est pas surprenant que j'y aie rêvé une seconde fois. Retournons à Balsora. Que ferais-je ici plus longtemps? Je suis bien heureux de n'avoir dit à personne qu'à ma mère le motif de mon voyage : je deviendrais la fable de mes peuples s'ils le savaient.

Il reprit donc le chemin de son royaume, et dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenait content. Il lui conta tout ce qui s'était passé et parut si mortifié d'avoir été trop crédule que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle; si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des orgues et du vin couleur de pourpre. Fuyez tous ces plaisirs : ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux : en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre.

Le prince Zeyn jura qu'il suivrait désormais tous les conseils de sa mère et ceux des sages visirs dont elle avait fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement; mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard, qui lui dit : O courageux Zeyn, le temps de ta prospérité est enfin venu. Demain matin, d'abord que tu seras levé, prends une pioche et va fouiller dans le cabinet du feu roi, tu y trouveras un grand trésor.

Le prince ne fut pas plus tôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine et lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venait de faire. En vérité, mon fils, dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné : il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois. Êtes-vous d'humeur à vous y fier encore? — Non, madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit, mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. — Oh! je m'en doutais bien, s'écria la reine en éclatant de rire; allez, mon fils, contentez-vous. Ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte.

— Hé bien! madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance. Il est lié aux deux autres, car enfin examinons toutes les paroles du vieillard. Il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte : là il m'a dit qu'il ne m'avait fait faire ce voyage que pour m'éprouver. Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite, c'est là que tu dois trouver des trésors. Cette nuit il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis; ils n'ont rien d'équivoque, pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimériques; mais j'aime mieux faire une recherche vaine que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal à propos l'esprit fort.

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche et entra seul dans le cabinet du feu roi. Il se mit à piocher et il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer, disant en lui-même : J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raison de se moquer de moi. Néanmoins il reprit courage et continua son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : il découvrit tout à coup une pierre blanche qu'il leva, et dessous il trouva une porte sur laquelle était attaché un cadenas d'acier. Il le

rompit à coups de pioche et ouvrit la porte qui couvrait un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie et descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaines de la Chine et dont les lambris et le plafond étaient de cristal, mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades sur chacune desquelles il y avait dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étaient pleines de vin. Bon ! dit-il, ce vin doit être bien vieux ; je ne doute pas qu'il ne soit excellent. Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle et vit avec autant de surprise que de joie qu'elle était remplie de pièces d'or. Il visita les quarante urnes l'une après l'autre et les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée, qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avait vu. O mon fils ! s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens comme vous avez déjà fait de ceux du trésor royal. Que vos ennemis n'aient pas un si grand sujet de se réjouir. — Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction.

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain que le feu roi son mari avait fait faire si secrètement qu'elle n'en avait jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet, l'aida à descendre l'escalier de marbre et la fit entrer dans la chambre où étaient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux et remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres : le prince ne l'avait point encore aperçue. Il la prit et l'ayant ouverte, il trouva dedans une clé d'or. Mon fils, dit alors la reine, cette clé enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons partout, voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée.

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention et trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'était celle dont ils avaient la clé. Le roi en fit l'essai sur-le-champ. Aussitôt une porte s'ouvrit et leur laissa voir une autre chambre au milieu de laquelle étaient neuf piédestaux d'or massif, dont huit soutenaient chacun une statue faite d'un seul diamant, et ces statues jetaient tant d'éclat que la chambre en était toute éclairée.

O ciel ! s'écria Zeyn tout surpris, où est-ce que mon père a pu trouver de si belles choses ? Le neuvième piédestal redoubla son étonnement, car il y avait dessus une pièce de satin blanc sur laquelle étaient écrits ces mots : « O mon cher fils, ces huit statues m'ont coûté beaucoup de peine à acquérir. Mais quoiqu'elles soient d'une grande beauté, sache qu'il y en a une neuvième au monde qui les surpasse. Elle vaut mieux toute seule que mille comme celles que tu vois. Si tu souhaites de t'en rendre possesseur, va dans la ville du Caire en Égypte. Il y a là un de mes anciens esclaves appelé Mobarec : tu n'auras nulle peine à le découvrir. La première personne que tu rencontreras t'enseignera sa demeure. Va le trouver, dis-lui tout ce qui t'est arrivé. Il te connaîtra pour mon fils et il te conduira jusqu'au lieu où est cette merveilleuse statue que tu acquerras avec le salut. »

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine : Je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-ci, toutes ensemble, ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution ? — Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète, il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos visirs et moi nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. Le prince fit préparer son équipage, mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'était un des plus riches citoyens de la ville ; qu'il vivait en grand seigneur et que sa maison était ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre et lui dit : Que souhaitez-vous et qui êtes-vous ? — Je suis étranger, répondit le prince. J'ai ouï parler de la générosité du seigneur Mobarec et je viens loger chez lui. L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment ; puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte et dit au prince qu'il était le bienvenu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour et passa dans une salle magnifiquement ornée,

où Mobarec, qui l'attendait, le reçut fort civilement et le remercia de l'honneur qu'il lui faisait de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince, après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : Je suis fils du feu roi de Balsora, et je m'appelle Zeyn Alasnam. — Ce roi, dit Mobarec, a été autrefois mon maître; mais, seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous? — J'ai vingt ans, répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père? — Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils? — Mon père, repartit Zeyn, avait sous son cabinet un souterrain dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. — Et quelle autre chose y a-t-il encore? répliqua Mobarec. — Il y a, dit le prince, neuf piédestaux d'or massif, sur huit desquels sont huit statues de diamant, et il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue, parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez.

Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles que Mobarec se jeta à ses genoux, et lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : Je rends grâces à Dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connais pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse, je vous y mènerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire. Nous étions à table lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, seigneur, de venir vous réjouir avec nous? — Non, répondit Zeyn, je serai ravi d'être de votre festin. Aussitôt Mobarec le conduisit sous un dôme où était la compagnie. Il le fit mettre à table et commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disaient tout bas les uns aux autres : Eh! qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect?

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : Grands du Caire, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du roi de Balsora, mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté. Ainsi je suis encore esclave; et par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince, son unique héritier. Zeyn l'interrompit en cet endroit. Oh! Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces seigneurs que je vous affranchis dès ce moment et que je retranche de mes biens votre personne avec tout ce que vous possédez. Voyez, outre cela, ce que vous souhaitez que je vous donne. Mobarec, à ce discours, baisa la terre et fit de grands remercîmens au prince. Ensuite on apporta le vin. Ils en burent toute la journée, et sur le soir les présens furent distribués aux convives, qui se retirèrent.

Le lendemain, Zeyn dit à Mobarec : J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvième statue. Il est temps que nous partions pour l'aller conquérir. — Seigneur, répondit Mobarec, je suis prêt à céder à votre envie, mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. — Quelque péril qu'il y ait, répliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement et que votre fermeté soit égale à la mienne.

Mobarec, le voyant déterminé à partir, appela ses domestiques et leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite le prince et lui firent l'ablution et la prière de précepte appelée Farz. Après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquèrent sur leur route une infinité de choses rares et merveilleuses. Ils marchèrent pendant plusieurs jours, au bout desquels, étant arrivés dans un séjour délicieux, ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivaient : Demeurez en cet endroit et gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. Puis il dit à Zeyn : Allons, seigneur, avançons-nous seuls. Nous sommes proches du lieu terrible où l'on garde la neuvième statue. Vous allez avoir besoin de votre courage.

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage en disant au prince : Il faut que nous passions cette mer. — Eh! comment la pourrons-nous passer? répondit Zeyn, nous n'avons point de bateau. — Vous en verrez paraître un dans un moment, reprit Mobarec. Le bateau enchanté du roi des

génies va venir nous prendre; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Il faut garder un profond silence. Ne parlez point au batelier. Quelque singulière que vous paraisse sa figure, quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer, ne dites rien : car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarqués, la barque fondra sous les eaux. — Je saurai bien me taire, dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire et je le ferai fort exactement.

En parlant ainsi, il aperçut tout à coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avait un mât d'ambre fin avec une banderolle de satin bleu. Il n'y avait dedans qu'un batelier dont la tête ressemblait à celle d'un éléphant, et son corps avait la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince et de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre et les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe, les posa sur le rivage et disparut aussitôt avec sa barque.

Nous pouvons présentement parler, dit Mobarec. L'île où nous sommes est celle du roi des génies. Il n'y en a point de semblables au reste du monde. Regardez de tous côtés, prince : est-il un plus charmant séjour? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs et de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. Zeyn ne pouvait se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnaient, et il en remarquait de nouvelles à mesure qu'il s'avançait dans l'île.

Enfin ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel, d'espace en espace, étaient plantés des arbres si hauts qu'ils couvraient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis de la porte, qui était d'or massif, il y avait un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoiqu'il eût pour le moins six toises de long et trois de large. On voyait à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démesurée qui défendaient l'entrée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous assommeraient, et si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. En même temps il tira d'une bourse qu'il avait sous sa robe quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entoura sa ceinture et mit une autre sur son dos. Il donna les deux autres au prince, qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes aux bords desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc et de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes et Zeyn s'assit sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : Seigneur, je vais présentement conjurer le roi des génies, qui habite ce palais qui s'offre à nos yeux. Puisse-t-il venir à nous sans colère! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son île lui déplaît, il paraîtra sous la figure d'un monstre effroyable; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever et le saluer sans sortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz : Souverain maître des génies, mon père, qui était votre serviteur, a été emporté par l'ange de la mort. Puisse votre majesté me protéger comme elle a toujours protégé mon père. Et si le roi des génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grâce vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez : Sire, c'est la neuvième statue que je vous supplie très-humblement de me donner.

Mobarec, après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre. Toute l'île se couvrit d'épaisses ténèbres. Il s'éleva un vent furieux. L'on entendit ensuite un cri épouvantable. La terre en fut ébranlée et l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'Asrafyel [1] doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelque émotion et commençait à tirer de ce bruit un fort mauvais présage lorsque Mobarec, qui savait mieux que lui ce qu'il en fallait penser, se prit à sourire et lui

[1] Asrafyel est l'ange chargé de garder la trompette céleste dont il sonnera à l'époque de la fin du monde.

dit : Rassurez-vous, mon prince, tout va bien. En effet, dans le moment le roi des génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissait pas toutefois d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'aperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avait dicté. Le roi des génies en sourit et répondit : O mon fils, j'aimais ton père, et toutes les fois qu'il me venait rendre ses respects, je lui faisais présent d'une statue, qu'il emportait. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père, quelques jours devant sa mort, à écrire ce que tu as lu sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection et de te donner la neuvième statue, qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes et les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je sais ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu désires. Quand je n'aurais pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderais volontiers. Mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un serment inviolable que tu reviendras dans cette île et que tu m'amèneras une fille qui sera dans sa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme ni souhaité d'en connaître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite et que tu sois si bien maître de toi que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici.

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeait de lui. Mais seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez : comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée? — J'avoue, répondit le roi des génies en souriant, que tu t'y pourrais tromper à la mine. Cette connaissance passe les enfans d'Adam. Aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir ; tu y verras l'image de cette fille. La glace se conservera pure et nette si la fille est chaste, et si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait. Garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me sente pour toi. Le prince Zeyn-Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendrait exactement sa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les mains un miroir en disant : O mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras. Voilà le miroir dont tu dois te servir. Zeyn et Mobarec prirent congé du roi des génies et marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque et les repassa de la même manière qu'il les avait passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite, avec lesquelles ils retournèrent au Caire.

Le prince Alasnam se reposa quelques jours chez Mobarec ; ensuite il lui dit : Partons pour Bagdad ; allons-y chercher une fille pour le roi des génies. — Hé! ne sommes-nous pas au grand Caire ? répondit Mobarec. N'y trouverons-nous pas bien de belles filles ? — Vous avez raison, reprit le prince, mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles sont ? — Ne vous mettez point en peine de cela, seigneur, répliqua Mobarec. Je connais une vieille femme fort adroite ; je la veux charger de cet emploi : elle s'en acquittera bien.

Effectivement, la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorsque, après les avoir regardées, il venait à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace, se ternissait toujours. Toutes les filles de la cour et de la ville qui se trouvèrent dans leur quinzième année subirent l'examen l'une après l'autre, et jamais la glace ne se conserva pure et nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient rencontrer de filles chastes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenaient table ouverte, et après que tout le monde avait mangé dans le palais, on portait les restes aux derviches, qui par là subsistaient commodément.

Or, il y avait dans le quartier un iman appelé Boubekir Muezin. C'était un homme vain, fier et envieux. Il haïssait les gens riches seulement parce qu'il était pauvre. Sa misère l'aigrissait contre la prospérité de son pro-

chain. Il entendit parler de Zeyn-Alasnam et de l'abondance qui régnait chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin qu'un jour, dans sa mosquée, il dit au peuple après la prière du soir : O mes frères, j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que sait-on? cet inconnu est peut-être un scélerat qui aura volé dans son pays des biens considérables, et il vient dans cette grande ville se donner du bon temps. Prenons-y garde, mes frères. Si le calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi, je vous déclare que je m'en lave les mains et que s'il en arrive quelque accident, ce ne sera pas ma faute. Le peuple, qui se laisse aisément persuader, cria tout d'une voix à Boubekir : C'est votre affaire, docteur. Faites savoir cela au conseil. Alors l'iman, satisfait, se retira chez lui et se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec, qui avait été à la prière et qui avait entendu comme les autres le discours du docteur, mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soie et s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitait. O docteur, lui répond Mobarec d'un air doux, et lui mettant entre les mains l'or et les étoffes, je suis votre voisin et votre serviteur. Je viens de la part du prince Zeyn, qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, et il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitait de faire connaissance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit présent. Boubekir fut transporté de joie et répondit à Mobarec : De grâce, seigneur, demandez bien pardon au prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir, mais je réparerai ma faute, et dès demain j'irai lui rendre mes devoirs.

En effet, le jour suivant, après la prière du matin, il dit au peuple : Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlais hier au soir n'est point un méchant homme, comme quelques gens malintentionnés me l'ont voulu faire accroire. C'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife.

Boubekir par ce discours ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avait donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie et alla voir ce jeune prince, qui le reçut très-agréablement. Après plusieurs complimens de part et d'autre, Boubekir dit au prince : Seigneur, vous proposez-vous d'être longtemps à Bagdad? — J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle et si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme ni souhaité d'en connaître. — Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'iman, et je craindrais fort que votre recherche ne fût inutile si je ne savais pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été visir autrefois, mais il a quitté la cour et vit depuis longtemps dans une maison écartée, où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous. Je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. — N'allons pas si vite, repartit le prince. Je n'épouserai point cette fille que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous, mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner? — Hé! quelles assurances en voulez-vous avoir? dit Boubekir. — Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn, je n'en veux pas davantage pour me déterminer. — Vous vous connaissez donc bien en physionomies? reprit l'iman en souriant. Hé bien, venez avec moi chez son père, je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence.

Muezin conduisit le prince chez le visir, qui ne fut pas plus tôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn qu'il fit venir sa fille et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'était présentée aux yeux du jeune roi de Balsora. Il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille était aussi chaste que belle, il tira son miroir, et la glace se conserva pure et nette.

Quand il vit qu'il avait enfin trouvé une personne telle qu'il la souhaitait, il pria le visir de la lui accorder. Aussitôt on envoya chercher le cadi, qui vint. On fit le contrat et la prière du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le visir en sa maison, où il le régala magnifique-

ment et lui fit des présens considérables. Ensuite il envoya une infinité de joyaux à la mariée par Mobarec, qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenait au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : Allons, seigneur, ne demeurons pas plus longtemps à Bagdad. Reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des génies. — Partons, répondit le prince, il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au roi des génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, et je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. — Ah ! seigneur, répliqua Mobarec, gardez-vous de céder à votre envie. Rendez-vous maître de vos passions, et quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des génies. — Hé bien ! Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux. Peut-être même ne l'ai-je que trop vue.

Mobarec fit faire les préparatifs du départ : ils retournèrent au Caire, et de là prirent la route de l'île du roi des génies. Lorsqu'ils y furent, la fille, qui avait fait le voyage en litière et que le prince n'avait point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : En quels lieux sommes-nous ? Serons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? — Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre père.

Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi : c'est pour vous livrer au roi des génies, qui lui a demandé une fille de votre caractère. A ces mots, elle se mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince et Mobarec. Ayez pitié de moi leur disait-elle. Je suis une étrangère. Vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite.

Ses larmes et ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : Prince, je suis content de vous. La fille que vous avez amenée est charmante et chaste, et l'effort que vous avez fait pour me tenir parole m'est agréable. Retournez dans vos états, et quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promise. Je vais l'y faire transporter par mes génies. Zeyn remercia le roi et reprit la route du Caire avec Mobarec ; mais il ne demeura pas longtemps dans cette ville. L'impatience de revoir la neuvième statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissait pas de penser souvent à la fille qu'il avait épousée, et se reprochant la tromperie qu'il lui avait faite, il se regardait comme la cause et l'instrument de son malheur. Hélas ! disait-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son père pour la sacrifier à un génie. O beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort !

Le prince Zeyn, occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses sujets, charmés de son retour, firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avait obtenu la neuvième statue. Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterrain, puisque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. Le jeune roi et sa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain et entrèrent dans la chambre des statues ; mais quelle fut leur surprise lorsque, au lieu d'une statue de diamans, ils aperçurent sur le neuvième piédestal une parfaitement belle fille que le prince reconnut pour celle qu'il avait conduite dans l'île des génies. Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici. Vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi, et je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposiez une plus belle récompense. — Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi des génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamant, vaut-elle le plaisir de vous posséder ? Je vous aime mieux que tous les diamans et toutes les richesses du monde.

Dans le temps qu'il achevait de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée ; mais le roi des génies, qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. Madame, lui dit-il, je protége et j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il serait capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne

l'ont frappé, et qu'il n'a pas exactement tenu la promesse qu'il m'avait faite de ne point souhaiter sa possession ; mais je connais trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, et je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinais ; elle est plus rare et plus précieuse que les autres. Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse ; et si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure et constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, et je réponds de sa fidélité. Le roi des génies disparut à ces paroles, et Zeyn, enchanté de la jeune dame, consomma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora, et ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La sultane des Indes n'eut pas plus tôt fini l'histoire du prince Zeyn-Alasnam qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre. Ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour allait bientôt paraître, cette princesse en fit le récit dans ces termes :

HISTOIRE DE CODADAD ET DE SES FRÈRES.

Ceux qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir[1] rapportent que dans la ville de Harran régnait autrefois un roi très-magnifique et très-puissant. Il n'aimait pas moins ses sujets qu'il en était aimé. Il avait mille vertus et il ne lui manquait pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoi qu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvait avoir d'enfans. Il en demandait sans cesse au ciel, et une nuit, pendant qu'il goûtait la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut et lui dit : Tes prières sont exaucées. Tu as enfin obtenu ce que tu désirais. Lève-toi aussitôt que tu seras réveillé, mets-toi en prières et fais deux génuflexions ; après cela, va dans les jardins de ton palais, appelle ton jardinier et lui ordonne de t'apporter une grenade ; manges-en autant de grains qu'il te plaira et tes souhaits seront comblés.

Le roi, se rappelant ce songe à son réveil, en rendit grâces au ciel. Il se leva, se mit en prières, fit deux génuflexions, puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre et qu'il mangea. Il avait cinquante femmes qui partageaient son lit. Elles devinrent toutes grosses ; mais il y en eut une, nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame et il voulait la faire mourir. Sa stérilité, disait-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. Il formait cette cruelle résolution, mais son visir l'en détourna en lui représentant que toutes les femmes n'étaient pas du même tempérament, et qu'il n'était pas impossible que Pirouzé fût grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. Hé bien ! reprit le roi, qu'elle vive, mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne la puis souffrir. — Que votre majesté, répliqua le visir, l'envoie chez le prince Samer, votre cousin. Le roi goûta cet avis ; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre par laquelle il mandait à son cousin de la bien traiter, et si elle était grosse de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée en ce pays-là qu'on s'aperçut qu'elle était enceinte, et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils et l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie et fit une réponse au prince Samer conçue dans ces termes : « Mon cousin, toutes mes autres femmes ont mis aussi au monde chacune un prince, de sorte que nous avons ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de Pirouzé, de lui donner le nom de Codadad[2], et vous me l'enverrez quand je vous le manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc et toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad à dix-huit ans pouvait passer pour un prodige. Ce jeune prince, se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie. Je sens que j'aime la gloire : permettez-moi d'aller chercher les oc-

[1] Le Dyarbekir comprend une partie de l'ancienne Mésopotamie.

[2] Dieu-donné.

casions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran, mon père, a des ennemis. Quelques princes de ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours ? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si longtemps ? Ne devrais-je pas être déjà dans sa cour ? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté ? — Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrais que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père, mais il faut attendre qu'il vous demande. — Non, madame, répliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, et je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, et je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses. Je veux mériter son estime avant qu'il me reconnaisse. Pirouzé approuva cette généreuse résolution, et de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il était monté sur un cheval blanc qui avait une bride et des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avait un sabre dont la poignée était d'un seul diamant et le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes et de rubis. Il portait sur ses épaules son carquois et son arc, et dans cet équipage, qui relevait merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt le moyen de se faire présenter au roi, qui, charmé de sa beauté, de sa taille avantageuse ou peut-être entraîné par la force du sang, lui fit un accueil favorable et lui demanda son nom et sa qualité. Sire, répondit Codadad, je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie, et comme j'ai appris en passant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majesté. Le roi l'accabla de caresses et lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats, et comme il n'avait pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les hommages du roi qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours, les ministres et les autres courtisans ne manquaient pas d'aller voir Codadad, et ils recherchaient avec autant d'empressement son amitié qu'ils négligeaient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en apercevoir sans chagrin, et s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi, l'aimant de plus en plus tous les jours, ne se lassait point de lui donner des marques de son affection. Il le voulait avoir sans cesse auprès de lui. Il admirait ses discours pleins d'esprit et de sagesse, et pour faire voir jusqu'à quel point il le croyait sage et prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge ; de manière que voilà Codadad gouverneur de ses frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. Comment donc, dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut qu'il soit encore notre gouverneur et que nous ne fassions rien sans sa permission ! C'est ce que nous ne devons point souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. Nous n'avons, disait l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble et le faire tomber sous nos coups. — Non, non, disait l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-mêmes. Sa mort nous rendrait odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclarerait tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse, et quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin de quelque ville où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi, qui ne nous voyant pas revenir perdra patience et fera peut-être mourir l'étranger. Il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais.

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad et le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piége, il accorda la permission que ses frères lui demandaient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avait déjà trois jours qu'ils étaient absens lorsque le roi dit à Codadad : Où sont les princes ? Il y a longtemps que je ne les ai vus. — Sire, répondit-il après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours. Ils m'avaient pourtant promis qu'ils reviendraient plus tôt. Le roi devint inquiet, et son inquiétude

augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paraissaient point encore. Il ne put retenir sa colère : Imprudent étranger, dit-il à Codadad, devais-tu laisser partir mes fils sans les accompagner? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé? Va les chercher tout à l'heure et me les amène, autrement ta perte est assurée.

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville comme un berger qui a perdu son troupeau, il cherche partout ses frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vus, et n'en apprenant aucunes nouvelles, il s'abandonne à la plus vive douleur. Ah! mes frères, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenus? Seriez-vous au pouvoir de nos ennemis? Ne serais-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un déplaisir si sensible? Il était inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse ou de ne les avoir pas accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avait un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa seule beauté, car elle avait les cheveux épars, des habits déchirés, et l'on remarquait sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Codadad et qu'elle jugea qu'il pouvait l'entendre, elle lui adressa ces paroles : O jeune homme! éloigne-toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un nègre qui ne se repaît que de sang humain fait ici sa demeure. Il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine, et il les enferme dans de sombres cachots d'où il ne les tire que pour les dévorer.

—Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes et ne vous mettez point en peine du reste.—Je suis une fille de qualité du Caire, repartit la dame; je passais hier près de ce château pour aller à Bagdad, je rencontrai le nègre, qui tua tous mes domestiques et m'amena ici. Je voudrais n'avoir rien à craindre que la mort; mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui, et si demain je ne me rends sans efforts à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir. Il est sorti pour aller poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, et je ne sais pas même si par une prompte fuite tu pourras lui échapper.

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'était un homme d'une grandeur démesurée et d'une mine effroyable. Il montait un puissant cheval de Tartarie et portait un cimeterre si large et si pesant que lui seul pouvait s'en servir. Le prince, l'ayant aperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable; ensuite il tira son sabre et attendit de pied ferme le nègre, qui, méprisant un si faible ennemi, le somma de se rendre sans combattre; mais Codadad fit connaître par sa contenance qu'il voulait défendre sa vie, car il s'approcha de lui et le frappa rudement au genou. Le nègre se sentant blessé pousse un cri si effroyable que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, il se lève sur ses étriers et veut frapper à son tour Codadad de son redoutable cimeterre. Le coup fut porté avec tant de raideur que c'était fait du jeune prince s'il n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimeterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eût le temps de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force qu'il le lui coupa. Le terrible cimeterre tomba avec la main qui le soutenait, et le nègre, cédant à la violence du coup, vida les étriers et fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même temps le prince descendit de cheval, se jeta sur son ennemi et lui coupa la tête. En ce moment, la dame, dont les yeux avaient été témoins de ce combat et qui faisait encore au ciel des vœux pour ce jeune héros qu'elle admirait, fit un cri de joie et dit à Codadad : Prince, car la pénible victoire que vous venez de remporter me persuade, aussi bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune, achevez votre ouvrage : le nègre a les clés de ce château; prenez-les et venez me tirer de prison. Le prince fouilla dans les poches du misérable qui était étendu sur la poussière et y trouva plusieurs clés.

Il ouvrit la première porte et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui ve-

nait au-devant de lui; elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa reconnaissance, mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses complimens, et comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne sais si elle sentait plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avait été que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissemens. Qu'entends-je? s'écria Codadad. D'où partent ces voix pitoyables qui frappent nos oreilles? — Seigneur, dit la dame en lui montrant du doigt une porte basse qui était dans la cour, elles viennent de cet endroit. Il y a là je ne sais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre. Ils sont tous enchaînés, et chaque jour ce monstre en tirait un pour le manger.

— C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté. Vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchaient, ils entendaient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en était pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ses clés dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il fallait; il en prend une autre, et au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient, selon sa coutume, leur apporter à manger et en même temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublent leurs cris et leurs gémissemens. On entendait des voix lamentables qui semblaient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte et trouva un escalier assez raide par où il descendit dans une vaste et profonde cave qui recevait un faible jour par un soupirail et où il y avait plus de cent personnes attachées à des pieux, les mains liées. Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes, qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras. J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie et je viens briser vos fers. Les prisonniers n'eurent pas sitôt entendu ces paroles qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise et de joie. Codadad et la dame commencèrent à les délier, et à mesure qu'ils les déliaient, ceux qui se voyaient débarrassés de leurs chaînes aidaient à défaire celles des autres : de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, et après avoir remercié Codadad de ce qu'il venait de faire pour eux, ils sortirent de la cave, et quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince de voir parmi ces prisonniers ses frères qu'il cherchait et qu'il n'espérait plus de rencontrer. Ah! princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompai-je point! Est-ce vous en effet que je vois! Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre père, qui est inconsolable de vous avoir perdus! Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer! Êtes-vous tous en vie? Hélas! la mort d'un seul d'entre vous suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés!

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnaître à Codadad, qui les embrassa l'un après l'autre et leur apprit l'inquiétude que leur absence causait au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritait, aussi bien que les autres prisonniers, qui ne pouvaient trouver de termes assez forts à leur gré pour lui témoigner toute la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avait des richesses immenses, des toiles fines, des brocarts d'or, des tapis de Perse, des satins de la Chine et une infinité d'autres marchandises que le nègre avait prises aux caravanes qu'il avait pillées et dont la plus grande partie appartenait aux prisonniers que Codadad venait de délivrer. Chacun reconnut son bien et le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots et partagea même entre eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : Comment ferez-vous pour porter vos étoffes? Nous sommes ici dans un désert et il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. — Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises, peut-être sont-ils dans les écuries de ce château. — Cela n'est pas impossible, reprit Codadad, il faut nous en éclaircir. En même temps ils

allèrent aux écuries, où non-seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran, ce qui les combla tous de joie. Il y avait dans les écuries quelques esclaves noirs qui, voyant tous les prisonniers délivrés et jugeant par là que le nègre avait été tué, prirent l'épouvante et la fuite par des détours qui leur étaient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands, ravis d'avoir recouvré leurs chameaux et leurs marchandises avec leur liberté, se disposèrent à partir; mais avant leur départ, ils firent de nouveaux remercimens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad, s'adressant à la dame, lui dit : En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller? Où tendaient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, et je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteraient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

Prince, lui dit-elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici, et, outre que ce serait abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin, je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étais une dame du Caire; mais après les bontés que vous me témoignez et l'obligation que je vous ai, seigneur, ajouta-t-elle en regardant Codadad, j'aurais mauvaise grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père après lui avoir ôté la vie, et pour conserver la mienne j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. A cet aveu, Codadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenaient toute la part possible à ses malheurs et qu'ils étoient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisaient, elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité, et elle commença de cette sorte le récit de ses aventures :

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

Il y a dans une île une grande ville appelée Deryabar. Elle a été longtemps gouvernée par un roi puissant, magnifique et vertueux. Ce prince n'avait point d'enfans, et cela seul manquait à son bonheur. Il adressait sans cesse des prières au ciel, mais le ciel ne les exauça qu'à demi, car la reine sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

Je suis cette malheureuse princesse. Mon père eut plus de chagrin que de joie de ma naissance; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avait point de fils, de m'apprendre l'art de régner et de me faire occuper sa place après lui.

Un jour qu'il prenait le divertissement de la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuit, il se sépare du gros de la chasse, et son ardeur l'emporta si loin que, sans songer qu'il s'égarait, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avait remarqué que l'âne s'était jeté. A peine le jour venait de se fermer qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'était pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il était. Il se leva et marcha vers la lumière qui lui servait de fanal pour se conduire.

Il connut bientôt qu'il s'était trompé : cette lumière n'était autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche et voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui était assis sur un sofa. Le monstre avait devant lui une grosse cruche de vin et faisait rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venait d'écorcher. Tantôt il portait la cruche à sa bouche et tantôt il dépeçait ce bœuf et en mangeait des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père, fut une très-belle femme qu'il aperçut dans la cabane. Elle paraissait plongée dans une profonde tristesse, elle avait les mains liées, et l'on voyait à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans qui, comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère, pleurait sans relâche et faisait retentir l'air de ses cris.

Mon père, frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant; mais faisant réflexion que ce combat serait trop inégal, il s'arrêta et résolut, puisque ses forces ne suffisaient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant, après

avoir vidé la cruche et mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme et lui dit: Belle princesse, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse. Vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidèle, et j'aurai pour vous des manières plus douces. — O satyre affreux! répondit la dame, n'espère pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi. Tu seras toujours un monstre à mes yeux. Ces mots furent suivis de tant d'injures que le géant en fut irrité. C'en est trop, s'écria-t-il d'un ton furieux, mon amour méprisé se convertit en rage. Ta haine excite enfin la mienne; je sens qu'elle triomphe de mes désirs et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, et de l'autre, tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi mon père décoche une flèche et perce l'estomac du géant, qui chancelle et tombe aussitôt sans vie.

Mon père entra dans la cabane; il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle était et par quelle aventure elle se trouvait là. Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrasines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer était un de ses principaux officiers. Ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté; il nous enleva tous deux, et pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeait bien que mon mari ferait de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrasins, et nous amena jusque dans ce bois, où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse pas de sentir une secrète consolation quand je pense que ce géant, tout brutal et tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus fâcheuses extrémités s'il ne pouvait vaincre autrement ma résistance, et je vous avoue que tout à l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur.

Voilà, seigneur, continua la femme du prince des Sarrasins, voilà mon histoire, et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne vous pas repentir de m'avoir si généreusement secourue. — Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri, j'en suis vivement touché; mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar, dont je suis le souverain, et, si vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon palais jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer.

La dame sarrasine accepta la proposition et suivit le jour suivant le roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers, qui avaient passé la nuit à le chercher et qui étaient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avait rencontrée et le péril qu'il avait couru en s'approchant de la cabane où sans doute il aurait perdu la vie si le géant l'eût aperçu. Un des officiers prit la dame en croupe et un autre porta l'enfant.

Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père, qui donna un logement à la belle Sarrasine et fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi, elle eut pour lui toute la reconnaissance qu'il pouvait souhaiter. Elle avait paru d'abord assez inquiète et impatiente de ce que son mari ne la réclamait point, mais peu à peu elle perdit son inquiétude; les déférences que mon père avait pour elle charmèrent son impatience, et je crois qu'elle eût enfin su plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parens que de l'en avoir éloignée.

Cependant le fils de cette dame devint grand. Il était fort bien fait, et comme il ne manquait pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au roi mon père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent et jugèrent que ce jeune homme pourrait m'épouser. Dans cette pensée, et le regardant déjà comme l'héritier de la couronne, ils s'attachaient à lui et

chacun s'efforçait de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement, il s'en applaudit, et, oubliant la distance qui était entre nos conditions, il se flatta de l'espérance qu'en effet mon père l'aimait assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus, le roi tardant trop à son gré à lui offrir ma main, il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace, mon père se contenta de lui dire qu'il avait d'autres vues sur moi et ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus. Cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisait de sa recherche que s'il eût demandé une fille du commun ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là. Il résolut de se venger du roi, et par une ingratitude dont il est peu d'exemples, il conspira contre lui. Il le poignarda et se fit proclamer roi de Deryabar par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ménager le chagrin. Son premier soin dès qu'il se vit défait de mon père fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein était de m'ôter la vie ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui échapper. Tandis qu'il était occupé à égorger mon père, le grand visir, qui avait toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau secrètement préparé par ses soins fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'île accompagnée seulement d'une gouvernante et de ce généreux ministre, qui aima mieux suivre la fille de son maître et s'associer à ses malheurs que d'obéir au tyran.

Le grand visir se proposait de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer pour moi leur assistance et de les exciter à venger la mort de mon père; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paraissait si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau, emporté par la violence des vents et des flots, se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage. Je vous peindrais mal de quelle manière ma gouvernante, le grand visir et tous ceux qui m'accompagnaient furent engloutis dans les abîmes de la mer. La frayeur dont j'étais saisie ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment, et, soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel, qui me réservait à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver, quand j'eus repris mes esprits je me trouvai sur le rivage.

Souvent les malheurs nous rendent injustes. Au lieu de remercier Dieu de la grâce particulière que j'en recevais, je ne levai les yeux au ciel que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le visir et ma gouvernante, j'enviais leur destinée, et peu à peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troublaient je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étais prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes et de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'était, et je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avait un monté sur un cheval arabe. Celui-là portait une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, et il avait une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurais pas jugé à son habillement que c'était le maître des autres, je m'en serais aperçue à l'air de grandeur qui était répandu dans toute sa personne. C'était un jeune homme parfaitement bien fait et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques-uns de ses officiers pour me venir demander qui j'étais. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage était couvert des débris de notre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venait de se briser sur la côte et que j'étais sans doute une personne échappée du naufrage. Cette conjecture et la vive douleur que je faisais paraître irritèrent la curiosité des officiers, qui commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi était un prince généreux et que je trouverais dans sa cour de la consolation.

Leur roi, impatient d'apprendre qui je pouvais être, s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers; il s'approcha de moi. Il me regarda avec beaucoup d'attention, et comme je ne cessais pas de pleurer et de m'affliger sans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeaient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs questions, et s'adressant à moi : Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait

éprouver sa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au désespoir? Ayez, je vous prie, plus de fermeté. La fortune qui vous persécute est inconstante. Votre sort peut changer. J'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés, ils le seront dans mes états. Je vous offre mon palais. Vous demeurerez auprès de la reine ma mère, qui s'efforcera par ses bons traitemens d'adoucir vos peines. Je ne sais point encore qui vous êtes, mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous.

Je remerciai ce jeune roi de ses bontés. J'acceptai les offres obligeantes qu'il me faisait, et pour lui montrer que je n'en étais pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarrasin, et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion et celle de tous ses officiers qui m'écoutaient. Le prince, après que j'eus cessé de parler, reprit la parole et m'assura de nouveau qu'il prenait beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais, où il me présenta à la reine sa mère. Il fallut là recommencer le récit de mes aventures et renouveler mes larmes. La reine se montra très-sensible à mes chagrins et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi, son fils, de son côté, devint éperdument amoureux de moi et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étais encore si occupée de mes disgrâces que le prince, tout aimable qu'il était, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il aurait pu faire dans un autre temps. Cependant, pénétrée de reconnaissance, je ne refusai point de faire son bonheur. Notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

Pendant que tout le peuple était occupé à célébrer les noces de son souverain, un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'île avec un grand nombre de combattans. Ce redoutable ennemi était le roi de Zanguebar. Il surprit tout le monde et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut qu'il ne nous prît tous deux, car il était déjà dans le palais avec une partie de ses gens; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer, où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheurs que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours sans savoir ce que nous deviendrions. Le troisième, nous aperçûmes un vaisseau qui venait à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord, parce que nous nous imaginâmes que c'était un vaisseau marchand qui pourrait nous recevoir; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer lorsque, s'étant approché de nous, dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage, cinq ou six d'entre eux se jetèrent dans notre barque, se saisirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, et nous firent passer dans leur vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent. Tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue. Au lieu de tirer au sort, chacun prétend avoir la préférence et que je devienne sa proie. Ils s'échauffent, ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le tillac, en un moment, est couvert de corps morts. Enfin ils se tuèrent tous à la réserve d'un seul qui, se voyant maître de ma personne, me dit: Vous êtes à moi. Je vais vous conduire au Caire pour vous livrer à un de mes amis à qui j'ai promis une belle esclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là? quels liens l'attachent à vous? sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour? — Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. — Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié. Il souffrirait trop de vous voir entre les bras de mon ami. A ces mots, il prit ce malheureux prince, qui était lié, et le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

Je poussai des cris effroyables à cette cruelle action, et je me serais indubitablement précipitée dans les flots si le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avais point d'autre envie. C'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât, et puis mettant à la voile il cingla vers la terre, où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville où il acheta des chameaux, des tentes et des esclaves, et prit ensuite la route du Caire dans le dessein, disait-il toujours, de m'aller présenter à son ami et dégager sa parole.

Il y avait déjà plusieurs jours que nous étions en marche lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous aperçûmes le nègre qui habitait ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour, et lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimeterre et somma le pirate de se

rendre prisonnier avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisait. Le corsaire avait du courage, et, secondé de tous ses esclaves, qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura longtemps. Mais le pirate tomba sous les coups de son ennemi aussi bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate, qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisais que pleurer : Jeune dame, dispose-toi à combler mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grâce à la nécessité. Je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs et ravie d'être réservée à mon lit. En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre et se coucha dans la sienne après avoir fermé lui-même les portes du château. Il les a ouvertes ce matin et refermées aussitôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin. Mais il faut qu'ils lui soient échappés puisqu'il revenait seul et sans leurs dépouilles lorsque vous l'avez attaqué.

La princesse n'eut pas plus tôt achevé le récit de ses aventures que Codadad lui témoigna qu'il était vivement touché de ses malheurs. Mais, madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père; acceptez-le, de grâce. Vous y serez chérie de ce prince et respectée de tout le monde; et, si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente et que je vous épouse devant tous ces princes. Qu'ils soient témoins de notre engagement. La princesse y consentit, et dès le jour même ce mariage se fit dans le château, où ils trouvèrent toutes sortes de provisions. Les cuisines étaient pleines de viandes et d'autres mets dont le nègre avait coutume de se nourrir lorsqu'il était rassasié de chair humaine. Il y avait aussi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs espèces, et, pour comble de délices, une grande quantité de liqueurs et de vins exquis.

Ils se mirent tous à table, et après avoir bien mangé et bien bu, ils emportèrent tout le reste des provisions et sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvaient trouver, et ils n'étaient plus qu'à une journée de Harran lorsque, s'étant arrêtés et achevant de boire leur vin, comme gens qui ne se souciaient plus de le ménager, Codadad prit la parole : Princes, dit-il, c'est trop longtemps vous cacher qui je suis. Vous voyez votre frère Codadad. Je dois le jour aussi bien que vous au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar, pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt j'aurais prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. — Non, seigneur, lui répondit la princesse, les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés se sont fortifiés de moment en moment, et pour faire mon bonheur vous n'avez pas besoin de cette origine que vous me découvrez.

Les princes félicitèrent Codadad sur sa naissance et lui en témoignèrent beaucoup de joie; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aises, leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit et se retirèrent dans un lieu écarté pendant que Codadad et la princesse sa femme goûtaient, sous leur tente, la douceur du sommeil. Ces ingrats, ces envieux frères, oubliant que sans le courageux fils de Pirouzé ils seraient tous devenus la proie du nègre, résolurent entre eux de l'assassiner. Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchans; dès que mon père saura que cet étranger qu'il aime tant est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges et le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frère et de lui obéir. A ces paroles il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Codadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard, et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père qu'il désespérait de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retardement, mais ils se gardèrent bien de la lui dire ; ils ne firent aucune mention du nègre ni de Codadad et dirent seulement que, n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays, ils s'étaient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Codadad, noyé dans son sang et peu différent d'un homme mort, était sous sa tente avec la princesse sa femme, qui ne paraissait guère moins à plaindre que lui. Elle remplissait l'air de cris pitoyables, elle s'arrachait les cheveux, et mouillant de ses pleurs le corps de son mari : Ah! Codadad, s'écriait-elle à tous momens, mon cher Codadad, est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts ! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ! Croirais-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré ! Tes frères que ta valeur a sauvés ! Non, ce sont plutôt des démons qui sous des traits si chers sont venus t'arracher la vie. Ah! barbares, qui que vous soyez, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ! Mais pourquoi m'en prendre à tes frères, malheureux Codadad ? C'est à moi seule que je dois imputer ta mort! Tu as voulu joindre ta destinée à la mienne, et toute l'infortune que je traîne avec moi depuis que je suis sortie du palais de mon père s'est répandue sur toi. O ciel ! qui m'avez condamnée à mener une vie errante et pleine de disgrâces, si vous ne voulez pas que j'aie d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux.

C'était par de semblables discours et de plus touchans encore que la déplorable princesse de Deryabar exprimait sa douleur en regardant l'infortuné Codadad, qui ne pouvait l'entendre. Il n'était pourtant pas mort, et sa femme, ayant pris garde qu'il respirait encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle ; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad, ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avait emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes et ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri, et ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyait, il lui proposa de retourner dans le bourg et lui offrit sa maison et ses services.

Elle se laissa entraîner. Le chirurgien l'emmena chez lui, et, sans savoir encore qui elle était, la traita avec toute la considération et tout le respect imaginable. Il tâchait par ses discours de la consoler, mais il avait beau combattre sa douleur, il ne faisait que l'aigrir au lieu de la soulager. Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grâce, tous vos malheurs ; dites-moi de quel pays et de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conseils quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés.

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence qu'il persuada la princesse. Elle lui raconta toutes ses aventures, et lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole : Madame, dit-il, puisque les choses sont ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plutôt vous armer de constance et faire ce que le nom et le devoir d'une épouse exigent de vous. Vous devez venger votre mari. Je vais, si vous le souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran. Ce prince est bon et très-équitable. Vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ses frères, je suis persuadé qu'il vous fera justice. — Je cède à ces raisons, répondit la princesse. Oui, je dois entreprendre la vengeance de Codadad, et puisque vous êtes assez obligeant et assez généreux pour vouloir m'accompagner, je suis prête à partir. Elle n'eut pas sitôt pris cette résolution que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse et lui se mirent en chemin et se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier caravansérail qu'ils rencontrèrent. Ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. Elle est, leur dit-il, dans une assez grande inquiétude. Le roi avait un fils qui, comme un inconnu, a demeuré près de lui fort longtemps, et l'on ne sait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi, nommée Pirouzé, en est la mère.

Elle en a fait faire mille perquisitions qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince, car il avait beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils, tous sortis de mères différentes, mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le roi de la mort de Codadad ; je dis de sa mort, parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore, puisqu'on ne l'a pu trouver malgré toutes les recherches qu'on en a faites.

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avait point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'était pas sans péril et demandait beaucoup de précautions. Il était à craindre que si les fils du roi de Harran apprenaient l'arrivée et le dessein de leur belle-sœur, ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions et se représenta ce qu'il risquait lui-même. C'est pourquoi, voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravansérail, pendant qu'il irait au palais reconnaître les chemins par où il pourrait sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville et marchait vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement enharnachée ; elle était suivie de plusieurs demoiselles, aussi montées sur des mules, et d'un très-grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeait en haie pour la voir passer et la saluait en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière et demanda ensuite à un calender qui se trouva près de lui si cette dame était une femme du roi. Oui, frère, lui dit le calender, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du peuple, parce qu'elle est mère du prince Codadad, dont vous devez avoir ouï parler.

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage. Il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée où elle entra pour distribuer des aumônes et assister aux prières publiques que le roi avait ordonnées pour demander à Dieu le retour de Codadad. Le peuple, qui s'intéressait extrêmement à la destinée de ce jeune prince, courait en foule joindre ses vœux aux prières des prêtres, de sorte que la mosquée était remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières, et lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves et lui dit à l'oreille : Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé ; ne pourrais-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? — Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez ; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse, car elle n'est occupée que de son fils, et elle ne veut point entendre parler d'autre chose. — Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. — Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais et vous lui parlerez bientôt.

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avait quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Codadad y était intéressé. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes ses femmes à la réserve de deux pour qui elle n'avait rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avait à lui annoncer. Madame, répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, et des choses sans doute qui vous surprendront. Alors il lui fit un détail de tout ce qui s'était passé entre Codadad et ses frères, ce qu'elle écouta avec une attention avide ; mais quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût sentie frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Ses deux femmes la secoururent promptement et lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : Allez retrouver la princesse de Deryabar, et l'assurez de ma part que le roi la reconnaîtra bientôt pour sa belle-fille, et à votre égard, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés.

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé

demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer, et s'attendrissant au souvenir de Codadad : O mon fils, disait-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vue ! Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour et que je reçus tes adieux, hélas ! je ne croyais pas qu'une mort funeste t'attendît loin de moi. O malheureux Codadad, pourquoi m'as-tu quittée? Tu n'aurais pas, à la vérité, acquis tant de gloire, mais tu vivrais encore et tu ne coûterais pas tant de pleurs à ta mère. En disant ces paroles elle pleurait amèrement, et ses deux confidentes, touchées de sa douleur, mêlaient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeaient comme à l'envi toutes trois, le roi entra dans le cabinet, et les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avait reçu de tristes nouvelles de Codadad. Ah ! seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie, et, pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture, car, selon toutes les apparences, des bêtes sauvages l'ont dévoré. En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avait appris, et elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Codadad avait été assassiné par ses frères.

Le roi ne donne pas le temps à Pirouzé d'achever son récit ; il se sent enflammer de colère, et cédant à son transport : Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes et qui causent à leur père une douleur mortelle vont éprouver un juste châtiment. En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience, où étaient tous ses courtisans et ceux d'entre le peuple qui avaient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paraître d'un air furieux. Ils jugent qu'il est en colère contre son peuple. Leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur son trône, et faisant approcher son grand visir : Hassan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner : va tout à l'heure prendre mille soldats de ma garde et arrête tous les princes mes fils. Enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, et que cela soit fait dans un moment. A cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étaient présens frémirent, et le grand visir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour montrer qu'il était prêt d'obéir, et sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il était fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venaient lui demander audience, et déclara que d'un mois il ne voulait entendre parler d'aucune affaire. Il était encore dans la salle quand le visir revint. Hé bien, visir, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour? — Oui, sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. — Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner. En disant cela, il sortit de la salle d'audience et retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le visir, qui le suivait. Il demanda à cette princesse où était logée la veuve de Codadad. Les femmes de Pirouzé le dirent, car le chirurgien ne l'avait pas oublié dans son récit. Alors le roi se tournant vers son ministre : Va, lui dit-il, dans ce caravanserail, et amène ici une jeune princesse qui y loge. Mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang.

Le visir ne fut pas longtemps à faire ce qu'on lui ordonnait. Il monta à cheval avec tous les émirs et les autres courtisans, et se rendit au caravanserail où était la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta de la part du roi une belle mule blanche qui avait une selle et une bride d'or parsemées de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus, et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnait aussi, monté sur un beau cheval tartare que le visir lui avait fait donner. Tout le peuple était aux fenêtres ou dans les rues pour voir passer une si magnifique cavalcade, et comme on répandait que cette princesse que l'on conduisait si pompeusement à la cour était femme de Codadad, ce ne fut qu'acclamations ; l'air retentit de mille cris de joie, qui se seraient sans doute tournés en gémissemens si l'on avait su la fatale aventure de ce jeune prince, tant il était aimé de tout le monde.

La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendait à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main et la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari, comme le père et la mère ne purent voir l'épouse de leur fils sans être fort agités. Elle se jeta aux pieds du roi, et après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'était pas dans un état moins dé-

plorable ; elle paraissait pénétrée de ses déplaisirs, et le roi, frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre faiblesse. Ces trois personnes, confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin la princesse de Deryabar étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Codadad. Ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront, mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte point mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. A ces mots, il s'adressa à son visir et lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie, et cependant il donna dans son palais un très-bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hassan fit travailler avec tant de diligence et employa tant d'ouvriers qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau sur lequel était une figure qui représentait Codadad. Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières et marqua un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se répandirent dans la plaine pour voir la cérémonie, qui se fit de cette manière : le roi, suivi de son visir et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme, et quand il y fut arrivé, il entra et s'assit avec eux sur des tapis de pied de satin noir à fleurs d'or ; ensuite une grosse troupe de gardes à cheval, la tête basse et les yeux à demi fermés, s'approcha du dôme ; ils en firent le tour deux fois, gardant un profond silence ; mais à la troisième, ils s'arrêtèrent devant la porte et dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix : O prince fils du roi, si nous pouvions apporter quelque soulagement à ton mal par le tranchant de nos cimeterres et par la valeur humaine, nous te ferions revoir la lumière ; mais le roi des rois a commandé et l'ange de la mort a obéi. A ces mots, ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étaient tous montés sur des mules noires et qui portaient de longues barbes blanches.

C'étaient des solitaires qui pendant le cours de leur vie se tenaient cachés dans des grottes. Ils ne se montraient jamais aux yeux des hommes que pour assister aux obsèques des rois de Harran et des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portaient sur leurs têtes chacun un gros livre qu'ils tenaient d'une main. Ils firent trois fois le tour du dôme sans rien dire ; ensuite, s'étant arrêtés à la porte, l'un d'entre eux prononça ces mots : O prince, que pouvons-nous faire pour toi ? Si par la prière ou par la science on pouvait te rendre la vie, nous frotterions nos barbes blanches à tes pieds et nous réciterions des oraisons ; mais le roi de l'univers t'a enlevé pour jamais.

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignèrent du dôme, et aussitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent. Elles montaient chacune un petit cheval blanc ; elles étaient sans voiles et portaient des corbeilles d'or pleines de pierres précieuses. Elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme, et s'était arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole et dit : O prince autrefois si beau, quel secours peux-tu attendre de nous ? Si nous pouvions te ranimer par nos attraits, nous nous rendrions tes esclaves ; mais tu n'es plus sensible à la beauté et tu n'as plus besoin de nous.

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi et les courtisans se levèrent et firent trois fois le tour de la représentation. Puis le roi prenant la parole dit : O mon cher fils, lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours! Il accompagna ces mots de soupirs et arrosa le tombeau de ses larmes. Ses courtisans pleurèrent à son exemple. Ensuite on ferma la porte du dôme et tout le monde retourna dans la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées et on les continua huit jours de suite. Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple, indigné du traitement qu'ils avaient fait à Codadad, semblait attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échafauds ; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps parce que tout à coup on apprit que les princes voisins, qui avaient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançaient avec des troupes plus nombreuses que la première fois et qu'ils n'étaient pas même fort éloignés de la ville. Il y avait déjà longtemps qu'on savait qu'ils se préparaient à faire la guerre, mais on ne s'était point alarmé de leurs préparatifs.

Cette nouvelle causa une consternation générale et fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'était signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. Ah! disaient-ils, si le généreux Codadad vivait encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. Cependant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, lève du monde à la hâte, forme une armée assez considérable, et, trop courageux pour attendre dans ses murs que ses ennemis l'y viennent chercher, il sort et marche au-devant d'eux. Les ennemis, de leur côté, ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançait pour les combattre, s'arrêtent dans une plaine et mettent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il range aussi et dispose ses troupes au combat. Il fait sonner la charge et attaque avec une extrême vigueur. On lui résiste de même. Il se répand de part et d'autre beaucoup de sang, et la victoire demeure longtemps incertaine; mais enfin elle allait se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels, étant en plus grand nombre, allaient l'envelopper, lorsqu'on vit paraître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approcha des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis, qui ne savaient ce qu'ils en devaient penser; mais ils ne demeurèrent pas longtemps dans l'incertitude. Ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie qu'ils les mirent d'abord en désordre et bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là: ils les poursuivirent vivement et les taillèrent en pièces presque tous.

Le roi de Harran, qui avait observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'était passé, avait admiré l'audace de ces cavaliers, dont le secours inopiné venait de déterminer la victoire en sa faveur. Il avait surtout été charmé de leur chef, qu'il avait vu combattre avec une valeur extrême. Il souhaitait de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir et de le remercier, il cherche à le joindre, il l'aperçoit qui s'avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent, et le roi de Harran, reconnaissant Codadad dans ce brave guerrier qui venait de le secourir ou plutôt de battre ses ennemis, demeura immobile de surprise et de joie. Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet sans doute d'être étonné de voir paraître tout à coup devant votre majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le serais si le ciel ne m'avait pas conservé pour vous servir contre vos ennemis. — Ah! mon fils, s'écria le roi, est-il bien possible que vous me soyez rendu! Hélas! je désespérais de vous revoir. En disant cela, il tendit les bras au jeune prince, qui se livra à un embrassement si doux.

— Je sais tout, mon fils, reprit le roi après l'avoir tenu longtemps embrassé. Je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais. Votre mère, à qui vous avez bien coûté des pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage! — Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château. Quelqu'un de mes frères, poussé par ses remords, vous l'aurait-il avouée? — Non, répondit le roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses, car elle est dans mon palais, et elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme était à la cour. Allons, seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère, qui nous attend. Je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes aussi bien que celles de la princesse de Deryabar.

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée, qu'il congédia. Il rentra victorieux dans son palais aux acclamations du peuple, qui le suivait en foule en priant le ciel de prolonger ses années et en portant jusqu'au ciel le nom de Codadad. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé et sa belle-fille, qui attendaient le roi pour le féliciter. Mais on ne peut exprimer tous les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnait. Ce furent des embrassemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avaient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvemens que le sang et l'amour leur inspiraient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il était encore vivant.

Il répondit qu'un paysan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il était évanoui, le voyant seul et percé de coups, l'avait attaché sur sa mule et conduit à sa maison, et que là, il avait appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avaient rétabli en peu de jours. Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le paysan et lui donnai tous les diamans que j'avais. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran, mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avaient assemblé des troupes et venaient fondre sur les sujets du roi, je me fis connaître dans les villages, et j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de ces jeunes gens, et me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étaient aux mains.

Quand il eut achevé de parler, le roi dit : Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad. Mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périssent aujourd'hui. — Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats, tout méchans qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang. Ce sont mes frères, je leur pardonne leur crime et je vous demande grâce pour eux. Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple et déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fît venir les princes prisonniers, qui étaient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leur chaînes et les embrassa tous les uns après les autres d'aussi bon cœur qu'il avait fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé du naturel de Codadad et lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la princesse de Deryabar.

La sultane Scheherazade venait de raconter l'histoire de Ganem avec tant d'agrément que le sultan des Indes, son époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avait entendue avec un très-grand plaisir. Sire, lui dit la sultane, je ne doute pas que votre majesté n'ait eu bien de la satisfaction d'avoir vu le calife Haroun Alraschid changer de sentiment en faveur de Ganem, de sa mère, de sa sœur et de Force des Cœurs, et je crois qu'elle doit avoir été touchée sensiblement des disgrâces des uns et des mauvais traitemens faits aux autres. Mais je suis persuadée que si votre majesté voulait bien entendre l'histoire du Dormeur éveillé, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation et de compassion que celle de Ganem doit avoir excité dans son cœur et dont il est encore ému, celle-ci au contraire ne lui inspirerait que de la joie et du plaisir.

Au seul titre de l'histoire dont la sultane venait de lui parler, le sultan, qui s'en promettait des aventures toutes réjouissantes, eut bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il était temps qu'il se levât ; c'est pourquoi il remit au lendemain à entendre la sultane Scheherazade, à qui cette histoire servit à se faire prolonger la vie encore plusieurs nuits et plusieurs jours. Ainsi, le jour suivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette manière :

HISTOIRE DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

Sous le règne du calife Haroun Alraschid, il y avait à Bagdad un marchand fort riche dont la femme était déjà vieille. Ils avaient un fils unique nommé Abou-Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avait été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut. Abou-Hassan, qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son père avait amassées pendant sa vie avec beaucoup d'épargne et avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avait des vues et des inclinations différentes de celles de son père, en usa aussi tout autrement. Comme son père ne lui avait donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisait précisément pour son entretien, et qu'il avait toujours porté envie aux jeunes gens de son âge qui n'en manquaient pas et qui ne se refusaient aucuns des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venait de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts : l'une fut employée en acquisition de terres à la campagne et de maisons dans la ville, dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendraient, mais de les amasser à mesure qu'il les recevrait. L'autre moitié, qui consistait en une somme considérable en argent comptant, fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyait avoir perdu

sous la dure contrainte où son père l'avait retenu jusqu'à sa mort. Mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenser au delà de cette somme dans le déréglement de vie qu'il s'était proposé.

Dans ce dessein, Abou-Hassan se fit en peu de jours une société de gens à peu près de son âge et de sa condition, et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très-agréablement. Pour cet effet il ne se contenta pas de les bien régaler les jours et les nuits, et de leur faire des festins splendides, où les mets les plus délicats et les vins les plus exquis étaient servis en abondance : il y joignit encore la musique en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. La jeune bande, de son côté, le verre à la main, mêlait quelquefois ses chansons à celles des musiciens, et tous ensemble ils semblaient s'accorder avec tous les instrumens de musique dont ils étaient accompagnés. Ces fêtes étaient ordinairement terminées par des bals où les meilleurs danseurs et baladins de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagdad étaient appelés. Tous ces divertissemens, renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou-Hassan dans des dépenses si prodigieuses qu'il ne put continuer une si grande profusion au delà d'une année. La grosse somme qu'il avait consacrée à cette prodigalité et l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, ses amis disparurent : il ne les rencontrait pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyaient dès qu'ils l'apercevaient, et si par hasard il en joignait quelqu'un et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusait sur différens prétextes.

Abou-Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis, qui l'abandonnaient avec tant d'indignité et d'ingratitude après toutes les démonstrations et les protestations d'amitié qu'ils lui avaient faites et d'avoir pour lui un attachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avait dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée et avec un visage sur lequel un morne chagrin était dépeint, il entra dans l'appartement de sa mère et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils? lui demanda sa mère en le voyant en cet état. Pourquoi êtes-vous si changé, si abattu et si différent de vous-même? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas fait autrement. Je sais la dépense effroyable que vous avez faite, et depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien, et si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je savais la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou-Hassan fondit en larmes à ces paroles, et au milieu de ses pleurs et de ses soupirs : Ma mère, s'écria-t-il, je connais enfin par une expérience bien douloureuse combien la pauvreté est insupportable. Oui, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnait et tout le bien que l'on disait de nous avant d'y être tombés : elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mesures pour ne pas être remarqués et à passer les nuits en versant des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé, même par ses parens et par ses amis, que comme un étranger. Vous savez, ma mère, poursuivit-il, de quelle manière j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser, et aujourd'hui, que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entends parler de l'argent que j'avais mis à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, sous la condition et sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observerai, ce serment, et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre, et quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entre eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheu-

reux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnaissance.

— Mon fils, reprit la mère d'Abou-Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein ; mais je puis vous dire par avance que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi, quoi que vous puissiez faire, il est inutile que vous en veniez à cette épreuve : vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé par devers vous. Je vois bien que vous ne connaissiez pas encore ces amis, qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte, mais vous allez les connaître. Dieu veuille que ce soit de la manière que je le souhaite, c'est-à-dire pour votre bien. — Ma mère, repartit Abou-Hassan, je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites : je serai plus certain d'un fait qui me regarde de si près quand je me serai éclairci par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité.

Abou-Hassan partit à l'heure même et il prit si bien son temps qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il était et il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier de leur rendre les sommes qu'ils lui auraient prêtées dès que ses affaires seraient rétablies, sans néanmoins leur faire connaître que c'était en grande partie à leur considération qu'il s'était si fort incommodé, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avait déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteilles ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou-Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connaissaient pas et qu'ils ne se souvenaient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur et d'indignation. Ah ! ma mère, s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez bien dit, au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats et des méchants, indignes de mon amitié. C'en est fait, je renonce à la leur et je vous promets de ne les revoir jamais.

Abou-Hassan demeura ferme dans sa résolution de tenir sa parole. Pour cet effet il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occasions, et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec serment de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffre-fort où était l'argent de son revenu du lieu où il l'avait mis en réserve, et il le mit à la place de celui qu'il venait de vider. Il résolut de n'en tirer pour la dépense de chaque jour qu'une somme réglée et suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne serait pas de Bagdad, mais un étranger qui y serait arrivé le même jour, et qu'il le renverrait le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou-Hassan avait soin lui-même, chaque matin, de faire la provision nécessaire pour ce régal, et vers la fin du jour il allait s'asseoir au bout du pont de Bagdad, et dès qu'il voyait un étranger, de quelque état où condition qu'il fût, il l'abordait civilement et l'invitait de même à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée, et après l'avoir informé de la loi qu'il s'était faite et de la condition qu'il avait mise à son honnêteté, il l'emmenait en son logis.

Le repas dont Abou-Hassan régalait son hôte n'était pas somptueux, mais il y avait suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin surtout n'y manquait pas. On faisait durer le repas jusque bien avant dans la nuit, et au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectait au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il était naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant, et sur quelque sujet que ce fût, il savait donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin : En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disait Abou-Hassan, Dieu vous préserve de tout sujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée. Ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, et même que nous ne nous verrons plus chez moi ni ailleurs : j'ai mes raisons pour en user ainsi. Dieu vous conduise.

Abou-Hassan était exact dans l'observation de cette règle : il ne regardait plus les étrangers qu'il avait une fois reçus chez lui, et il ne leur parlait plus. Quand il les rencontrait dans les rues, dans les places ou dans les assemblées publiques, il faisait semblant de ne les pas voir, il se détournait même pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder, enfin il n'avait plus aucun commerce avec eux. Il y avait du temps qu'il se gouvernait de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, comme il était assis, à son ordinaire, au bout du pont, le calife Haroun Alraschid vint à paraître, mais déguisé de manière qu'il ne pouvait pas le reconnaître.

Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers, chefs de justice, d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il voulait néanmoins prendre connaissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il allait souvent, déguisé en différentes manières, par la ville de Bagdad. Il ne négligeait pas même les dehors, et à cet égard, il s'était fait une coutume d'aller chaque premier jour du mois sur les grands chemins par où on y abordait, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut, déguisé en marchand de Moussoul qui venait de se débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

Comme le calife avait dans son déguisement un air grave et respectable, Abou-Hassan, qui le croyait marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il était assis, et après l'avoir salué d'un air gracieux et lui avoir baisé la main : Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée ; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi et de passer cette nuit en ma maison pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandait, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'était faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui serait possible et pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenterait à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou-Hassan que l'envie lui prit de le connaître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvait mieux répondre à une si grande honnêteté, à laquelle il ne s'était pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venait de lui faire ; qu'il n'avait qu'à lui montrer le chemin et qu'il était tout prêt de le suivre.

Abou-Hassan, qui ne savait pas que l'hôte que le hasard venait de lui présenter était infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison et le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, à l'endroit le plus honorable. Le souper était prêt et le couvert était mis. La mère d'Abou-Hassan, qui entendait fort bien la cuisine, servit trois plats, l'un au milieu, garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets, et les deux autres à côté, qui servaient d'entrées, l'une d'une oie grasse, et l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avait rien de plus, mais ces viandes étaient bien choisies et d'un goût délicieux.

Abou-Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte, et le calife et lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui était de son goût, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'esclave du calife leur donna à laver, et cependant la mère d'Abou-Hassan desservit et apporta le dessert, qui consistait en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires et plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou-Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fît souper l'esclave du calife.

Quand le feint marchand de Moussoul, c'est-à-dire le calife, et Abou-Hassan se furent remis à table, Abou-Hassan, avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier, et en la tenant à la main : Seigneur, dit-il au calife, qui était, selon lui, un marchand de Moussoul, vous savez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez; pour moi, il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage ne l'est pas. Laissons là ces sortes de gens avec leur humeur sombre et chagrine, et cherchons la joie : elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la vident.

Pendant que Abou-Hassan buvait : Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la tasse

qui lui était destinée, et voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur et avec cette gaîté ; j'attends que vous m'en versiez autant.

Abou-Hassan n'eut pas plus tôt bu qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentait : Goûtez, seigneur, dit-il, vous le trouverez bon.

—J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant ; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses.

Pendant que le calife buvait : Il ne faut que vous regarder, repartit Abou-Hassan, pour s'apercevoir du premier coup d'œil que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde et qui savent vivre. Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, était capable de sentiment et qu'elle fût sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marquerait hautement, et en se prosternant devant vous, elle s'écrierait : Ha ! quel plaisir, quel bonheur, de me voir honorée de la présence d'une personne si honnête et si complaisante qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces saillies d'Abou-Hassan divertissaient fort le calife, qui avait naturellement l'esprit très-enjoué et qui se faisait un plaisir de l'exciter à boire en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connaître dans son entretien par la gaîté que le vin lui inspirerait. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appelait, à quoi il s'occupait et de quelle manière il passait la vie. Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou-Hassan. J'ai perdu mon père, qui était marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivaient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avait été fort sévère et que jusqu'à sa mort j'avais passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyais avoir perdu.

En cela néanmoins, poursuivit Abou-Hassan, je me gouvernais d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans considération, et ils s'y abandonnent jusqu'à ce que, réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds et l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditais, et je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connaissance et à peu près de mon âge, et sur l'argent comptant que je dépensais à pleine main, je les régalais splendidement chaque jour, de manière que rien ne manquait à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, et en même temps tous mes amis de table disparurent. Je les vis l'un après l'autre, je leur représentai l'état malheureux où je me trouvais, mais aucun ne m'offrit de quoi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, et en me réduisant à ne plus dépenser que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerais chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite.

Le calife, fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou-Hassan : Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris, d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, et de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse. Je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas était bien glissant, et je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu et même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée et à qui elle n'arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement et à qui vous donnez lieu de publier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous ni moi nous ne nous apercevons pas que c'est parler trop longtemps sans boire : buvez et versez-m'en ensuite. Le calife et Abou-Hassan conti-

nuèrent de boire longtemps en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit était déjà fort avancée, et le calife, en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avait fait, dit à Abou-Hassan qu'il avait besoin de repos. Je ne veux pas aussi, de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonne chère et à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne sais par quel endroit vous en témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie de me le faire connaître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui ferait plaisir. Ouvrez votre cœur et parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même ou par l'entremise de mes amis.

A ces offres du calife, que Abou-Hassan ne prenait toujours que pour un marchand: Mon bon seigneur, reprit Abou-Hassan, je suis très-persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances si généreuses; mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni désir, et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, et je suis très-content de mon sort. Ainsi je n'ai qu'à vous remercier non-seulement de vos offres si obligeantes, mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai néanmoins, poursuivit Abou-Hassan, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers, et que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y assemble. L'iman est un grand vieillard d'un visage austère et parfait hypocrite s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui régulièrement chaque jour, et dans leur conciliabule, il n'y a médisance, calomnie et malice qu'ils ne mettent en usage contre moi et contre tout le quartier pour en troubler la tranquillité et y faire régner la dissension. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin se rendre les maîtres et que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur Alcoran et qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix.

— Hé bien! reprit le calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre? — Vous l'avez dit, repartit Abou-Hassan, et la seule chose que je demanderais à Dieu pour cela, ce serait d'être calife à la place du commandeur des croyans Haroun Alraschid, notre souverain seigneur et maître, seulement pour un jour. — Que feriez-vous si cela arrivait? demanda le calife. — Je ferais une chose d'un grand exemple, répondit Abou-Hassan, et qui donnerait de la satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferais donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et de chagriner ainsi leurs voisins.

Le calife trouva la pensée d'Abou-Hassan fort plaisante, et comme il était né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurais un grand plaisir d'en voir l'effet, et peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouillerait volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains s'il était informé de votre bonne intention et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer pour quelque chose.

— Je vois bien, repartit Abou-Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moquerait aussi s'il avait connaissance d'une telle extravagance. Ce que

cela pourrait peut-être produire, c'est qu'il se ferait informer de la conduite de l'iman et de ses conseillers, et qu'il les ferait châtier.

— Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife; Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable pour une personne comme vous, qui m'avez si bien régalé, tout inconnu que je vous suis, et je vous assure que le calife ne s'en moquerait pas aussi. Mais laissons là ce discours; il n'est pas loin de minuit et il est temps de nous coucher.

— Brisons donc là notre entretien, dit Abou-Hassan; je ne veux pas apporter d'obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer, ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant que Abou-Hassan parlait, le calife s'était saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier en faisant connaître à Abou-Hassan que c'était pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou-Hassan une pincée d'une poudre qu'il avait sur lui et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou-Hassan : Vous avez, dit-il, pris la peine de me verser à boire toute la soirée, c'est bien la moindre chose que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois : je vous prie de prendre cette tasse de ma main et de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou-Hassan prit la tasse, et pour marquer davantage à son hôte avec combien de plaisir il recevait l'honneur qu'il lui faisait, il but et il la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table que la poudre fit son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond que la tête lui tomba presque sur les genoux d'une manière si subite que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'était fait suivre était revenu dès qu'il avait eu soupé, et il y avait quelque temps qu'il était là tout prêt à recevoir ses commandemens. Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le calife, mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le calife, suivi de l'esclave qui était chargé d'Abou-Hassan, sortit de la maison, mais sans fermer la porte, comme Abou-Hassan l'en avait prié, et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète et il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendaient. Déshabillez cet homme, leur dit-il, et couchez-le dans mon lit : je vous dirai ensuite mes intentions.

Les officiers déshabillèrent Abou-Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife et le couchèrent selon son ordre. Personne n'était encore couché dans le palais; le calife fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames, et quand ils furent tous en sa présence : Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne, et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de tout ce qu'il pourra demander et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera près de lui que s'il était véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le calife et le commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance.

Les officiers et les dames, qui comprirent d'abord que le calife voulait se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination, et dès lors chacun de son côté se prépara à contribuer de tout son pouvoir, en tout ce qui serait de sa fonction, à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le calife avait envoyé appeler le grand visir Giafar par le premier officier qu'il avait rencontré, et ce premier ministre venait d'arriver. Le calife lui dit : Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain, en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché

dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards et le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de commandeur des croyans. Écoute et exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandais. Il ne manquera pas de faire des libéralités et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agirait d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers du dehors de mon palais de lui rendre demain, à l'audience publique, les mêmes honneurs qu'à ma personne et de dissimuler si bien qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre chose qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, et donne-moi la satisfaction que je te demande.

Après que le grand visir se fut retiré, le calife passa à un autre appartement, et en se couchant il donna à Mesrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devait exécuter de son côté, afin que tout réussît de la manière qu'il l'entendait pour remplir le souhait d'Abou-Hassan et voir comment il userait de la puissance et de l'autorité du calife dans le peu de temps qu'il l'avait désiré. Sur toute chose, il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée et avant qu'on éveillât Abou-Hassan, parce qu'il voulait y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife dans le temps qu'il lui avait commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou-Hassan dormait, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvait voir par une jalousie tout ce qui s'y passait sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devaient se trouver au lever d'Abou-Hassan entrèrent en même temps et se postèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever, et prêts de s'acquitter de la fonction à laquelle ils étaient destinés.

Comme la pointe du jour avait déjà commencé de paraître et qu'il était temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil, l'officier qui était le plus près du chevet du lit approcha du nez d'Abou-Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou-Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux, et avec un petit effort, il jeta comme de la pituite, qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied et ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avait fait prendre, quand, à proportion de la dose, elle cesse, en plus ou en moins de temps, de causer l'assoupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet, Abou-Hassan ouvrit les yeux, et autant que le peu de jour qu'il faisait le lui permettait, il se vit au milieu d'une grande chambre magnifique et superbement meublée, avec un plafond à plusieurs enfoncemens de diverses figures peints à l'arabesque, ornée de grands vases d'or massif, de portières, et d'un tapis de pied or et soie, et environné de jeunes dames, dont plusieurs avaient différentes sortes d'instrumens de musique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante, d'eunuques noirs, tous richement habillés et debout dans une grande modestie. En jetant les yeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle était de brocart d'or à fond rouge, rehaussée de perles et de diamans, et près du lit un habit de même étoffe et de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife.

A ces objets si éclatans, Abou-Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion inexprimables. Il les regardait tous comme dans un songe, songe si véritable à son égard qu'il désirait que ce n'en fût pas un. Bon, disait-il en lui-même, me voilà calife; mais, ajoutait-il un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, effet du souhait dont je m'entretenais tantôt avec mon hôte, et il refermait les yeux comme pour dormir.

En même temps un eunuque s'approcha : Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rendorme pas, il est temps qu'elle se lève pour faire la prière; l'aurore commence à paraître.

A ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou-Hassan : Suis-je éveillé ou si je dors? disait-il encore en lui-même. Mais je dors, continuait-il en tenant toujours les yeux fermés, je ne dois pas en douter.

Un moment après : Commandeur des croyans, reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondait rien et ne donnait aucune marque de vouloir se lever, votre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à

moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin : le soleil va se lever et elle n'a pas coutume d'y manquer.

—Je me trompais, dit aussitôt Abou-Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé. Ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux, et comme il était grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avait aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition, et le calife, qui l'observait sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Abou-Hassan, et celles qui tenaient des instrumens de musique lui donnèrent le bon jour par un concert de flûtes douces, de hautbois, de téorbes et d'autres instrumens harmoniques, dont il fut enchanté et ravi en extase, de manière qu'il ne savait où il était et qu'il ne se possédait pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, et il doutait encore si tout ce qu'il voyait et entendait était un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux, et en baissant la tête : Que veut dire tout ceci ? disait-il en lui-même? Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce palais ? Que signifient ces eunuques, ces officiers si bien faits et si bien mis, ces dames si belles et ces musiciennes qui m'enchantent ? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ? Il ôta enfin les mains de devant ses yeux, les ouvre, et en levant la tête il vit que le soleil jetait déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il était.

Dans ce moment, Mesrour, chef des eunuques entra, se prosterna profondément devant Abou-Hassan, et lui dit en se relevant : Commandeur des croyans, votre majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard et qu'elle a laissé passer le temps de faire sa prière. A moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit et qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que celui d'aller monter sur son trône pour tenir son conseil et se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces et les autres grands officiers de sa cour n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte.

Au discours de Mesrour, Abou-Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormait pas et que l'état où il se trouvait n'était pas un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendrait. Enfin, il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton sérieux : A qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, et quel est celui que vous appelez commandeur des croyans, vous que je ne connais pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou-Hassan ; mais, instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. Mon respectable seigneur et maître, s'écria-t-il, votre majesté me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver. Votre majesté n'est-elle pas le commandeur des croyans, le monarque du monde, de l'orient à l'occident, et le vicaire, sur la terre, du prophète envoyé de Dieu, maître de ce monde terrestre et du céleste. Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur et le bonheur de rendre ses respects et ses services à votre majesté. Il s'estimerait le plus malheureux de tous les hommes s'il avait encouru votre disgrace ; il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer : il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit.

Abou-Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même s'il n'eût craint de mettre fin dès son commencement à la plaisante scène qu'il avait résolu de se donner.

Abou-Hassan, après avoir ri longtemps en cette posture, se remit sur son séant, et en s'adressant à un petit eunuque, noir comme Mesrour : Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis.— Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le commandeur des croyans et le vicaire en terre du maître des deux mondes. — Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou-Hassan.

Abou-Hassan appela ensuite une des dames qui était plus près de lui que les autres. Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main ; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille.

La dame, qui savait que le calife voyait tout ce qui se passait dans la chambre, fut ravie d'a-

voir occasion de faire voir de quoi elle était capable quand il s'agissait de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou-Hassan avec tout le sérieux possible, et en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avait avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : Je ne dors pas, dit aussitôt Abou-Hassan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle suis-je donc devenu calife en une nuit ? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse et la plus surprenante ! En s'adressant ensuite à la même dame : Ne me cachez pas la vérité, dit-il ; je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance, aussi bien que moi : Est-il bien vrai que je sois le commandeur des croyans ? — Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le commandeur des croyans que nous avons sujet, tous tant que nous sommes de vos esclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'est pas. — Vous êtes une menteuse, reprit Abou-Hassan ; je sais bien ce que je suis.

Comme le chef des eunuques s'aperçut que Abou-Hassan voulait se lever, il lui présenta sa main et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps par une acclamation en ces termes : Commandeur des croyans, que Dieu donne le bon jour à votre majesté.

Ah ciel ! quelle merveille ! s'écria alors Abou-Hassan : j'étais hier au soir Abou-Hassan, et ce matin je suis le commandeur des croyans ! Je ne comprends rien à un changement si prompt et si surprenant. Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement, et quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques et les dames s'étaient rangés en deux files jusqu'à la porte par où il devait entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant et Abou-Hassan le suivit. La portière fut tirée et la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil et marcha encore avant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui suivait l'aidait de même à monter de l'autre.

Abou-Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheurs et de prospérités, et en se tournant à droite et à gauche, il vit les officiers et les gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Le calife cependant, qui était sorti du cabinet où il était caché au moment que Abou-Hassan était entré dans la chambre du conseil, passa à un autre cabinet qui avait vue aussi sur la même chambre, d'où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait au conseil quand son grand visir y présidait à sa place et que quelque incommodité l'empêchait d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord fut de voir que Abou-Hassan le représentait sur son trône presque avec autant de grâce que lui-même.

Dès que Abou-Hassan eut pris place, le grand visir Giafar, qui venait d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, se releva, et en s'adressant à sa personne : Commandeur des croyans, dit-il, que Dieu comble votre majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive en son paradis dans l'autre et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

Abou-Hassan, après tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était éveillé et ce qu'il venait d'entendre par la bouche du grand visir, ne douta plus qu'il ne fût calife, comme il avait souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'était fait, il prit sur-le-champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand visir, en le regardant avec gravité, s'il avait quelque chose à lui dire.

Commandeur des croyans, reprit le grand visir, les émirs, les visirs et les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté sont à la porte et ils n'attendent que le moment que votre majesté leur donne la permission d'entrer et de venir lui rendre leurs respects accoutumés. Abou-Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît, et le grand visir, en se retournant et en s'adressant au chef des huissiers, qui n'attendait que l'ordre : Chef des huissiers, dit-il, le commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir.

La porte fut ouverte, et en même temps les visirs, les émirs et les principaux officiers de la cour, tous en habit de cérémonie magnifique, entrèrent dans un bel ordre, s'avancèrent jusqu'au pied du trône et rendirent leurs respects à Abou-Hassan, chacun à son rang, le genou en terre et le front contre le tapis de

pied, comme à la personne du calife, et le saluèrent en lui donnant le titre de commandeur des croyans, selon l'instruction que le grand visir leur avait donnée, et ils prirent chacun leur place, à mesure qu'ils s'étaient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée et qu'ils se furent tous placés, il se fit un grand silence.

Alors le grand visir, toujours debout devant le trône, commença à faire son rapport de plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenait à la main. Les affaires, à la vérité, étaient ordinaires et de peu de conséquence. Abou-Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer, même par le calife. En effet, il ne demeura pas court, il ne parut pas même embarrassé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspirait, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandait.

Avant que le grand visir eut achevé son rapport, Abou-Hassan apperçut le juge de police, qu'il connaissait de vue, assis en son rang : Attendez un moment, dit-il au grand visir en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police.

Le juge de police, qui avait les yeux sur Abou-Hassan et qui s'aperçut que Abou-Hassan le regardait particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place et s'approcha gravement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. Juge de police, lui dit Abou-Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure et sans perdre de temps dans un tel quartier et dans une rue qu'il lui indiqua : il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'iman et quatre vieillards à barbe blanche : saisissez-vous de leurs personnes et faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf et quatre cents à l'iman. Après cela, vous les ferez monter tous cinq, chacun sur un chameau, vêtus de haillons et la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage, vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix : Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent des affaires qui ne les regardent pas et qui se font une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins et de leur causer tout le mal dont ils sont capables. Mon intention est encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres.

Le juge de police mit la main sur sa tête pour marquer qu'il allait exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir sous peine de la perdre lui-même s'il y manquait. Il se prosterna une seconde fois devant le trône, et après s'être relevé il s'en alla.

Cet ordre, donné avec tant de fermeté, fit au calife un plaisir d'autant plus sensible qu'il connut par là que Abou-Hassan ne perdait pas le temps de profiter de l'occasion de châtier l'iman et les quatre vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avait pensé en se voyant calife avait été de les faire punir.

Le grand visir, cependant, continua de faire son rapport, et il était prêt de finir lorsque le juge de police, de retour, se présenta pour rendre compte de sa commission. Il s'approcha du trône, et après la cérémonie ordinaire de se prosterner : Commandeur des croyans, dit-il à Abou-Hassan, j'ai trouvé l'iman et les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée, et pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avais reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal, signé de plusieurs témoins, des principaux du quartier. En même temps il tira un papier de son sein et le présenta au calife prétendu.

Abou-Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étaient connus, et quand il eut achevé : Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant, je suis content et vous m'avez fait plaisir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisaient de gloser sur mes actions et qui trouvaient mauvais que je reçusse et que je régalasse d'honnêtes gens chez moi, méritaient bien cette avanie et ce châtiment. Le calife, qui l'observait, pénétra dans sa pensée et sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou-Hassan s'adressa ensuite au grand visir. Faites-vous donner par le grand trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnaie d'or et allez au quartier où j'ai envoyé le

juge de police la porter à la mère d'un certain Abou-Hassan, surnommé le Débauché. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom : il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez et revenez promptement.

Le grand visir Giafar mit la main sur sa tête pour marquer qu'il allait obéir, et après s'être prosterné devant le trône, il sortit et s'en alla chez le grand trésorier, qui lui délivra la bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivaient et s'en alla la porter à la mère d'Abou-Hassan. Il la trouva et il lui dit que le calife lui envoyait ce présent, sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise qu'elle ne pouvait imaginer ce qui pouvait avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité et qu'elle ignorait ce qui se passait au palais.

Pendant l'absence du grand visir, le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardaient sa fonction, et ce rapport dura jusqu'au retour du visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil et qu'il eut assuré Abou-Hassan qu'il s'était acquitté de l'ordre qu'il lui avait donné, le chef des eunuques, c'est-à-dire Mesrour, qui était rentré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné Abou-Hassan jusqu'au trône, revint et marqua par un signe aux visirs, aux émirs et à tous les officiers que le conseil était fini et que chacun pouvait se retirer, ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pied du trône, dans le même ordre que quand ils étaient entrés. Il ne resta auprès d'Abou-Hassan que les officiers de la garde du calife et le grand visir.

Abou-Hassan ne demeura pas plus longtemps sur le trône du calife ; il en descendit de la même manière qu'il y était monté, c'est-à-dire aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques, qui le prirent par-dessous les bras et qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il était sorti. Il y entra précédé du grand visir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre, qui était pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il se trouvait était couvert de riches tapis de pieds ainsi que les autres appartemens du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or, qu'on avait coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit, et comme il n'en savait pas l'usage, il la mit dans une de ses manches, qui étaient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que de quelque chose de conséquence, peu s'en fallut que le grand visir, Mesrour et tous les officiers du palais, qui étaient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, et ne gâtassent toute la fête ; mais ils se retinrent, et le grand visir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devait la chausser pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant que Abou-Hassan était dans le cabinet, le grand visir alla trouver le calife, qui s'était déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou-Hassan sans être vu, et lui raconta ce qui venait d'arriver, et le calife s'en fit un nouveau plaisir.

Abou-Hassan sortit du cabinet et Mesrour, en marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement intérieur, où le couvert était mis. La porte qui y donnait communication fut ouverte et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchait. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix et d'instrumens des plus mélodieux, avec tant de charmes pour Abou-Hassan qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir et ne savait absolument que penser de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Si c'est un songe, se disait-il à lui-même, le songe est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe, continuait-il, je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le commandeur des croyans : il n'y a qu'un commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs et les respects que l'on m'a rendus et que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés en sont des preuves suffisantes.

Enfin Abou-Hassan tint pour constant qu'il était le calife et le commandeur des croyans, et il en fut pleinement convaincu lorsqu'il se vit dans un salon très-magnifique et des plus spacieux : l'or, mêlé avec les couleurs les plus vives, y brillait de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouraient ce salon, et sept lustres d'or à sept branches pendaient de divers

endroits du plafond, où l'or et l'azur, ingénieusement mêlés, faisaient un effet merveilleux. Au milieu était une table couverte de sept grands plats d'or massif qui embaumaient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre dont les viandes étaient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes couleurs, environnaient cette table. Elles avaient chacune à la main un éventail dont elles devaient se servir pour donner de l'air à Abou-Hassan pendant qu'il serait à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou-Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il y faisait, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentaient à sa vue. Il se tournait à tout moment de côté et d'autre, avec un plaisir très-sensible du calife, qui l'observait très-attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu et il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étaient à l'entour agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardait l'une après l'autre, et après avoir admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittaient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux qu'il croyait qu'une seule d'entre elles suffisait pour lui donner tout l'air dont il aurait besoin, et il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite et les trois autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table était ronde, et Abou-Hassan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jetât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables et tout divertissans.

Les six dames obéirent et se mirent à table. Mais Abou-Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeaient point, par respect pour lui; ce qui lui donna occasion de les servir lui-même, en les invitant et les pressant de manger, dans des termes tout à fait obligeans. Il leur demanda ensuite comment elles s'appelaient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étaient, Cou d'Albâtre, Bouche de Corail, Face de Lune, Éclat du Soleil, Plaisir des Yeux, Délices du Cœur. Il fit aussi la même demande à la septième, qui tenait l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelait Canne de Sucre. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms firent voir qu'il avait infiniment de l'esprit, et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avait rien perdu de tout ce qu'il avait dit à ce sujet, avait déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent que Abou-Hassan ne mangeait plus: Le commandeur des croyans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étaient présens pour servir, veut passer au salon du dessert: qu'on apporte à laver. Elles se levèrent toutes de table en même temps, et elles prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière de même métal, et la troisième une serviette, et se présentèrent le genou en terre devant Abou-Hassan, qui était encore assis, et lui donnèrent à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque tira la portière et ouvrit la porte d'un autre salon où il devait passer.

Mesrour, qui n'avait pas abandonné Abou-Hassan, marcha encore devant lui et l'introduisit dans un salon de pareille grandeur à celui d'où il sortait, mais orné de diverses peintures des plus excellens maîtres, et tout autrement enrichi de vases de l'un et de l'autre métal, de tapis de pied et d'autres meubles plus précieux. Il y avait dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étaient dans le premier salon, et ces sept troupes, ou plutôt ces sept chœurs de musique, commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou-Hassan parut. Le salon était orné de sept autres grands lustres, et la table au milieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or remplis en pyramide de toute sorte de fruits de la saison, les plus beaux, les mieux choisis et les plus exquis, et à l'entour sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui surpassaient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou-Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, et firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus sensibles de sa surprise et de son étonnement. Il s'avança enfin jusqu'à la table, et après qu'il s'y fut assis et qu'il eut contemplé les sept dames à son aise, l'une après l'autre, avec un embarras qui marquait qu'il ne savait à laquelle il devait donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de se mettre à table et de manger avec lui, en disant que la chaleur n'était pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à la droite et à la gauche d'Abou-Hassan, il voulut avant

toutes choses savoir comment elles s'appelaient, et il apprit qu'elles avaient chacune un nom différent des noms des sept dames du premier salon, et que ces noms signifiaient de même quelque perfection de l'âme ou de l'esprit qui les distinguait les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement, et il le fit connaître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion, en leur présentant, l'une après l'autre, des fruits de chaque bassin. Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des Cœurs, qu'il avait à sa droite, en lui présentant une figue, et rendez plus supportable les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. Et en présentant un raisin à Tourment de l'Ame : Prenez ce raisin, dit-il, à la charge que vous ferez cesser bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous ; et ainsi des autres dames. Et par ces endroits, Abou-Hassan faisait que le calife, qui était fort attaché à toutes ses actions et à toutes ses paroles, se savait bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissait si agréablement et qui lui avait donné lieu d'imaginer le moyen de le connaître plus à fond.

Quand Abou-Hassan eut mangé de tous les fruits qui étaient dans les bassins ce qu'il lui plut selon son goût, il se leva, et aussitôt Mesrour, qui ne l'abandonnait pas, marcha encore devant lui et l'introduisit dans un troisième salon, orné, meublé et enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou-Hassan y trouva sept autres chœurs de musique et sept autres dames, autour d'une table couverte de sept bassins d'or remplis de confitures liquides de différentes couleurs et de plusieurs façons. Après avoir jeté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la table, au bruit harmonieux des sept chœurs de musique, qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés, par son ordre, et comme il ne pouvait leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avait fait aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seraient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms, qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames, par leur diversité, et qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles et de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife, qui ne perdait rien de tout ce qu'il disait.

Le jour commençait à finir lorsque Abou-Hassan fut conduit dans le quatrième salon. Il était orné comme les autres des meubles les plus magnifiques et les plus précieux. Il y avait aussi sept grands lustres d'or qui se trouvèrent remplis de bougies allumées, et tout le salon éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui faisaient un effet merveilleux et surprenant. On n'avait rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avait pas été besoin. Abou-Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avait trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertaient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, et qui semblaient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étaient debout autour d'une table, aussi couverte de sept bassins d'or, remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce que Abou-Hassan y aperçut, qu'il n'avait point vu aux autres salons, c'était un buffet chargé de sept flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis et de sept verres de cristal de roche, d'un très-beau travail, auprès de chaque flacon.

Jusque-là, c'est-à-dire dans les trois premiers salons, Abou-Hassan n'avait bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi bien parmi le peuple et dans les ordres supérieurs qu'à la cour du calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement sont regardés comme des débauchés et ils n'osent se montrer de jour. Cette coutume est d'autant plus louable qu'on a besoin de tout son bon sens dans la journée pour vaquer aux affaires, et que par là, comme on ne boit du vin que le soir, on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou-Hassan entra donc dans ce quatrième salon, et il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura un grand espace de temps, comme en extase, à admirer les sept dames qui étaient autour de lui, et les trouva plus belles que celles qu'il avait vues dans les autres salons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la musique, et surtout des tambours de basque dont on jouait à chaque chœur, ne lui permettait pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire

cesser, et aussitôt il se fit un grand silence.

Alors, en prenant par la main la dame qui était plus près de lui, à sa droite, il la fit asseoir, et après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelait. Commandeur des croyans, répondit la dame, mon nom est Bouquet de Perles. — On ne pouvait vous donner un nom plus convenable, reprit Abou-Hassan, et qui fît mieux connaître ce que vous valez. Sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. Bouquet de Perles, ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre et de m'apporter à boire de votre belle main.

La dame alla aussitôt au buffet et revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou-Hassan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaisir, et en la regardant passionnément : Bouquet de Perles, lui dit-il, je bois à votre santé. Je vous prie de vous en verser autant et de me faire raison. Elle courut vite au buffet et revint le verre à la main ; mais, avant de boire, elle chanta une chanson qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou-Hassan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appelait Étoile du Matin. Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire. Ce qu'elle fit sur-le-champ de la meilleure grâce du monde. Il en usa de même envers la troisième dame, qui se nommait Lumière du Jour, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire, avec une satisfaction extrême du calife.

Quand Abou-Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avait de dames, Bouquet de Perles, la première à qui il s'était adressé, alla au buffet, prit un verre, qu'elle remplit de vin après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'était servi le jour précédent, et vint le lui présenter. Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre majesté, par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin et de me faire la grâce, avant de le boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, et je ne l'ai encore chantée à qui que ce soit.

— Je vous accorde cette grâce avec plaisir, lui dit Abou-Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentait, et je vous ordonne, en qualité de commandeur des croyans, de me la chanter, persuadé que je suis qu'une belle personne comme vous n'en peut faire que de très-agréables et pleines d'esprit. La dame prit un luth, et elle chanta la chanson en accordant sa voix au son de cet instrument avec tant de justesse, de grâce et d'expression qu'elle tint Abou-Hassan comme en extase depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle qu'il la lui fit répéter une seconde fois, et il n'en fut pas moins charmé que la première fois.

Quand la dame eut achevé, Abou-Hassan, qui voulait la louer comme elle le méritait, vida le verre auparavant tout d'un trait, et puis tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent, et en laissant tomber sa tête jusque sur la table, comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avait fait le jour précédent, environ à la même heure, quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre, et dans le même instant une des dames qui était auprès de lui fut assez diligente pour recevoir le verre, qu'il laissa tomber de sa main. Le calife, qui s'était donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au delà de ce qu'il s'en était promis, et qui avait été spectateur de cette dernière scène aussi bien que de toutes les autres qu'Abou-Hassan lui avait données, sortit de l'endroit où il était et parut dans le salon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou-Hassan de l'habit de calife dont on l'avait revêtu le matin, et qu'on lui remît celui dont il était habillé il y avait vingt-quatre heures, quand l'esclave qui l'accompagnait l'avait apporté en son palais. Il fit appeler ensuite le même esclave, et quand il se fut présenté : Reprends cet homme, lui dit-il, et reporte-le chez lui sur son sofa, sans faire de bruit, et en te retirant de même, laisse la porte ouverte.

L'esclave prit Abou-Hassan, l'emporta par la porte secrète du palais, le remit chez lui comme le calife lui avait ordonné, et revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avait fait. Abou-Hassan, dit alors le calife, avait souhaité d'être calife pendant un jour seulement, pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier et les quatre scheikhs ou vieillards dont la conduite ne lui plaisait pas ; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, et il doit être content de cet article.

Abou-Hassan, remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, et il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avait jetée dans le dernier verre qu'il avait bu eut fait tout son effet. Alors, en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui. Bouquet de Perles, Etoile du Matin, Aube du Jour, Bouche de Corail, Face de Lune, s'écria-t-il en appelant les dames du palais qui lui avaient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes-vous ? Venez, approchez.

Abou-Hassan criait de toute sa force. Sa mère, qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit, et en entrant dans sa chambre : Qu'avez-vous donc, mon fils ? lui demanda-t-elle. Que vous est-il arrivé ?

A ces paroles, Abou-Hassan leva la tête, et en regardant sa mère fièrement et avec mépris : Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour, qui est donc celui que tu appelles ton fils ?

— C'est vous-même, répondit la mère avec beaucoup de douceur. N'êtes-vous pas Abou-Hassan, mon fils ? Ce serait la chose du monde la plus singulière que vous l'eussiez oublié en si peu de temps.

—Moi, ton fils ! vieille exécrable ! reprit Abou-Hassan : tu ne sais ce que tu dis, et tu es une menteuse. Je ne suis pas l'Abou-Hassan que tu dis, je suis le commandeur des croyans.

—Taisez-vous, mon fils, repartit la mère ; vous n'êtes pas sage. On vous prendrait pour un fou si l'on vous entendait.

—Tu es une vieille folle, toi-même, répliqua Abou-Hassan, et je ne suis pas fou, comme tu le dis. Je te répète que je suis le commandeur des croyans et le vicaire en terre du maître des deux mondes.

—Ah ! mon fils, s'écria la mère, est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit ! Quel malin génie vous obsède, pour vous faire tenir un semblable discours ? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous et qu'il vous délivre de la malignité de Satan ! Vous êtes mon fils Abou-Hassan, et je suis votre mère.

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même et lui faire voir qu'il était dans l'erreur: Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre et non pas la chambre d'un palais, digne d'un commandeur des croyans, et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inséparablement avec moi ! Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis et ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être : encore une fois, mon fils, pensez-y sérieusement.

Abou-Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mère, et, les yeux baissés et la main au bas du visage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend: Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère. Quelques momens après, en revenant comme d'un profond sommeil, sans pourtant changer de posture: Il me semble, dit-il, que je suis Abou-Hassan, que vous êtes ma mère et que je suis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui et sur tout ce qui se présentait à sa vue, je suis Abou-Hassan, je n'en doute plus, et je m'étais mis cette rêverie dans la tête.

La mère crut de bonne foi que son fils était guéri du trouble qui agitait son esprit et qu'elle attribuait à un songe. Elle se préparait même à en rire avec lui et à l'interroger sur ce songe, quand tout à coup il se mit sur son séant, et en la regardant de travers: Vieille sorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne sais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils et tu n'es pas ma mère. Tu te trompes toi-même et tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le commandeur des croyans, et tu ne me persuaderas pas le contraire.

— De grâce, mon fils, recommandez-vous à Dieu et abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur. Parlons plutôt d'autre chose, et laissez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre

quartier à l'iman de notre mosquée et à quatre scheikhs de nos voisins. Le juge de police les fit prendre, et après leur avoir fait donner en sa présence, à chacun je ne sais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur que c'était là le châtiment de ceux qui se mêlaient des affaires qui ne les regardaient pas et qui se faisaient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville, avec le même cri, et leur fit défense de remettre jamais le pied dans notre quartier.

La mère d'Abou-Hassan, qui ne pouvait s'imaginer que son fils eût eu quelque part à l'aventure qu'elle lui racontait, avait exprès changé de discours et regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impression fantastique où elle le voyait, d'être le commandeur des croyans.

Mais il en arriva tout autrement, et ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avait toujours d'être le commandeur des croyans, ne servit qu'à la lui rappeler et à la lui graver d'autant plus profondément dans son imagination qu'en effet elle n'était pas fantastique, mais réelle.

Aussi, dès qu'Abou-Hassan eut entendu ce récit : Je ne suis plus ton fils ni Abou-Hassan, reprit-il : je suis certainement le commandeur des croyans ; je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'est par mes ordres que l'iman et les quatre scheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je suis donc véritablement le commandeur des croyans, te dis-je, et cesse de me dire que c'est un rêve. Je ne dors pas et j'étais aussi éveillé que je le suis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaisir de me confirmer ce que le juge de police, à qui j'en avais donné l'ordre, m'en a rapporté, c'est-à-dire que mon ordre a été exécuté ponctuellement, et j'en suis d'autant plus réjoui que cet iman et ces quatre scheikhs sont de francs hypocrites. Je voudrais bien savoir qui m'a apporté en ce lieu-ci. Dieu soit loué de tout : ce qu'il y a de vrai c'est que je suis très-certainement le commandeur des croyans, et toutes tes raisons ne me persuaderont pas le contraire.

La mère, qui ne pouvait deviner ni même s'imaginer pourquoi son fils soutenait si fortement et avec tant d'assurance qu'il était le commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'esprit en lui entendant dire des choses qui étaient dans son esprit au delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou-Hassan. Dans cette pensée : Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous et qu'il vous fasse miséricorde. Cessez, mon fils, de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu ; demandez-lui qu'il vous pardonne et vous fasse la grâce de parler comme un homme raisonnable. Que dirait-on de vous si l'on vous entendait parler ainsi ? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles ?

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou-Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire. Si tu continues davantage, je me lèverai et je te traiterai de manière que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le calife, le commandeur des croyans, et tu dois me croire quand je le dis.

Alors la bonne dame, qui vit qu'Abou-Hassan s'égarait de plus en plus de son bon sens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs et aux larmes, et en se frappant le visage et la poitrine, elle faisait des exclamations qui marquaient son étonnement et sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou-Hassan, au lieu de s'apaiser et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia lui-même, au contraire, jusqu'à perdre envers elle le respect que la nature lui inspirait. Il se leva brusquement, il se saisit d'un bâton, et en venant à elle la main levée, comme un furieux : Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance et d'un ton à donner de la terreur à toute autre qu'à une mère, pleine de tendresse pour lui, dis-moi tout à l'heure qui je suis!

— Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connaître celle qui vous a mis au monde et de vous méconnaître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou-Hassan et que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun Alraschid, votre souverain

seigneur et le mien, pendant que ce monarque nous comble de biens, vous et moi, par le présent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous sachiez que le grand visir Giafar prit la peine de venir hier me trouver, et qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pièces d'or, il me dit de prier Dieu pour le commandeur des croyans, qui me faisait ce présent. Et cette libéralité, ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi, qui n'ai plus que deux jours à vivre ?

A ces paroles, Abou-Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife, que sa mère venait de lui raconter, lui marquaient qu'il ne se trompait pas et lui persuadaient plus que jamais qu'il était le calife, puisque le visir n'avait porté la bourse que par son ordre. Hé bien ! vieille sorcière, s'écria-t-il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand visir Giafar, qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avais donné en qualité de commandeur des croyans ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long temps ta malice impunie. En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenait à la main.

La pauvre mère, qui n'avait pas cru que son fils passerait si promptement des menaces aux actions, en se sentant frapper, se mit à crier de toute sa force au secours ; et jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou-Hassan ne cessait de frapper, en lui demandant à chaque coup : Suis-je commandeur des croyans ? A quoi la mère répondait toujours ces tendres paroles : Vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou-Hassan commençait un peu à se ralentir quand les voisins arrivèrent dans sa chambre. Le premier qui se présenta se mit aussitôt entre sa mère et lui, et après lui avoir arraché son bâton de la main : Que faites-vous donc, Abou-Hassan? lui dit-il. Avez-vous perdu la crainte de Dieu et la raison ? Jamais un fils bien né comme vous a-t-il osé lever la main sur sa mère ! et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement !

Abou-Hassan, encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parlait sans lui rien répondre, et en jetant en même temps ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnaient : Quel est cet Abou-Hassan dont vous parlez? leur demanda-t-il. Est-ce moi que vous appelez de ce nom ?

Cette demande déconcerta un peu les voisins. Comment ! repartit celui qui venait de lui parler, vous ne reconnaissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé et avec qui nous vous avons toujours vu demeurer, en un mot pour votre mère ? — Vous êtes des impertinens, répliqua Abou-Hassan ; je ne la connais pas, ni vous non plus, et je ne veux pas vous connaître. Je ne suis pas Abou-Hassan, je suis le commandeur des croyans, et si vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens.

A ce discours d'Abou-Hassan, les voisins ne doutèrent plus de l'aliénation de son esprit, et pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venait de commettre contre sa mère, ils se saisirent de sa personne malgré sa résistance, et ils le lièrent de manière qu'ils lui ôtèrent l'usage des bras, des mains et des pieds. En cet état et hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mère. Deux de la compagnie se détachèrent et allèrent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passait. Il y vint aussitôt avec les voisins, accompagné d'un bon nombre de ses gens, chargés de chaînes, de menottes et d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou-Hassan, qui ne s'attendait à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarrasser; mais le concierge, qui s'était fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou-Hassan qu'il se contint et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes et lui appliquèrent les menottes et les entraves, et quand ils eurent achevé, ils le tirèrent hors de chez lui et le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou-Hassan ne fut pas plus tôt dans la rue qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnait un coup de poing, un autre un soufflet, et d'autres le chargeaient

d'injures, en le traitant de fou, d'insensé et d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens : Il n'y a, disait-il, de grandeur et de force qu'en Dieu très-haut et tout-puissant. On veut que je sois fou, quoique je sois dans mon bon sens : je souffre cette injure et toutes ces indignités pour l'amour de Dieu.

Abou-Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea et on l'attacha dans une cage de fer, et avant de l'y enfermer, le concierge, endurci à cette terrible exécution, le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur le dos, et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : Reviens en ton bon sens, et dis si tu es encore le commandeur des croyans.

— Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondait Abou-Hassan ; je ne suis pas fou ; mais si j'avais à le devenir, rien ne serait plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce que les coups dont tu m'assommes.

Cependant la mère d'Abou-Hassan venait voir son fils réglément chaque jour, et elle ne pouvait retenir ses larmes en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint et ses forces et en l'entendant se plaindre et soupirer des douleurs qu'il souffrait. En effet, il avait les épaules, le dos et les côtes noircies et meurtries, et il ne savait de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère voulait lui parler pour le consoler et pour tâcher de sonder s'il était toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de calife et de commandeur des croyans. Mais toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche pour lui en toucher quelque chose, il la rebutait avec tant de furie qu'elle était contrainte de le laisser et de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes et sensibles que Abou-Hassan avait conservées dans son esprit de s'être vu revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en calife, et qui l'avaient persuadé à son réveil qu'il l'était véritablement et l'avaient fait persister si longtemps dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

Si j'étais calife et commandeur des croyans, se disait-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serais-je trouvé chez moi en me réveillant et revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me serais-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques et d'une si grosse foule de belles dames? Pourquoi le grand visir Giafar, que j'ai vu à mes pieds, tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auraient-ils abandonné? Il y a longtemps, sans doute, qu'ils m'auraient délivré de l'état pitoyable où je suis si j'avais quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, et je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman et les quatre vieillards de son conseil ; j'ai ordonné au grand visir Giafar de porter mille pièces d'or à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête et je n'y comprends rien. Mais combien de choses y a-t-il que je ne comprends pas et que je ne comprendrai jamais! Je m'en remets donc entre les mains de Dieu!, qui sait et qui connaît tout.

Abou-Hassan était encore occupé de ces pensées et dans ces sentimens quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avait encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots, elle le salua du salut ordinaire, et Abou-Hassan le lui rendit, contre sa coutume depuis qu'il était dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure. Hé bien, mon fils, lui dit-elle en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous? En quelle assiette est votre esprit? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avait suggérés?

— Ma mère, répondit Abou-Hassan d'un sens rassis et fort tranquille, et d'une manière qui peignait la douleur qu'il ressentait des excès auxquels il s'était porté contre elle, je reconnais mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable que je déteste et dont je suis coupable envers vous. Je fais la même prière à mes voisins à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe, mais un songe si extraordinaire et si semblable à la vérité que je puis mettre en fait que tout autre que moi, à qui il serait ar-

rivé, n'en aurait pas été moins frappé et serait peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé, au moment que je vous parle, que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé en soit un, tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre des gens qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en soit, je le tiens et le veux tenir constamment pour un songe et pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife et de commandeur des croyans, mais Abou-Hassan, votre fils, de vous, dis-je, que j'ai toujours honorée jusqu'à ce jour fatal dont le souvenir me couvre de confusion, que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois.

A ces paroles si sages et si sensées, les larmes de douleur, de compassion et d'affliction que la mère d'Abou-Hassan versait depuis si longtemps se changèrent en larmes de joie, de consolation et d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvait. Mon fils, s'écria-t-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement et de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venais de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure et que je vous fasse remarquer une chose à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé, et je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, et le prier de vous préserver de tomber davantage dans les piéges de l'esprit malin.

— Vous avez trouvé la source de mon mal, répondit Abou-Hassan, et c'est justement cette nuit-là que j'eus ce songe qui me renversa la cervelle. J'avais cependant averti le marchand expressément de fermer la porte après lui, et je connais à présent qu'il n'en a rien fait. Je suis persuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il est entré et qu'il m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut qu'on ne sache pas à Moussoul, d'où venait ce marchand, comme nous sommes bien convaincus à Bagdad, que le démon vient causer tous ces songes fâcheux, qui nous inquiètent la nuit, quand on laisse les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère, puisque, par la grâce de Dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étais, je vous supplie, aussi bonne mère que vous l'êtes, de me faire sortir au plus tôt de cet enfer et de me délivrer de la main du bourreau, qui abrégera mes jours infailliblement si j'y demeure davantage.

La mère d'Abou-Hassan, parfaitement consolée et attendrie de voir qu'Abou-Hassan était revenu entièrement de sa folle imagination d'être calife, alla sur-le-champ trouver le concierge, qui l'avait amené et qui l'avait gouverné jusqu'alors, et dès qu'elle lui eut assuré qu'il était parfaitement rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina et le mit en liberté en sa présence.

Abou-Hassan retourna chez lui et il y demeura plusieurs jours afin de rétablir sa santé par de meilleurs alimens que ceux dont il avait été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à peu près repris ses forces et qu'il ne se ressentit plus des incommodités qu'il avait souffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avait faits dans sa prison, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant, c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller vers le coucher du soleil au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenterait et le prier de lui faire l'honneur de souper avec lui, était le premier du mois, et le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le calife se divertissait à aller déguisé hors de quelqu'une des portes par où on abordait en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passait rien contre la bonne police, de la manière qu'il l'avait établie et réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avait pas longtemps qu'Abou-Hassan était arrivé et qu'il s'était assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il aperçut le calife qui venait à lui, déguisé en marchand de

Moussoul, comme la première fois, et suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avait souffert ne venait que de ce que le calife, qu'il ne connaissait que pour un marchand de Moussoul, avait laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant. Que Dieu veuille me préserver! dit-il en lui-même: voilà, si je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. Il tourna aussitôt la tête du côté de la rivière, en s'appuyant sur le parapet, afin de ne le pas voir, jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le calife, qui voulait porter plus loin le plaisir qu'il s'était déjà donné à l'occasion d'Abou-Hassan, avait eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avait dit et fait le lendemain à son réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, et de tout ce qui lui était arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit, et même du mauvais traitement qui lui avait été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque était généreux et plein de justice, et qu'il avait reconnu dans Abou-Hassan un esprit propre à le réjouir plus longtemps, et de plus, qu'il s'était douté qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de calife, il reprendrait sa manière de vie ordinaire, il jugea à propos, dans le dessein de l'attirer près de sa personne, de se déguiser le premier du mois en marchand de Moussoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avait résolu à son égard. Il aperçut donc Abou-Hassan presque en même temps qu'il fut aperçu de lui, et à son action il comprit d'abord combien il était mécontent de lui et que son dessein était de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où était Abou-Hassan le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête et il le regarda en face. C'est donc vous, mon frère Abou-Hassan? lui dit-il. Je vous salue; permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser.

— Et moi, répondit brusquement Abou-Hassan sans regarder le faux marchand de Moussoul, je ne vous salue pas: je n'ai besoin ni de votre salut ni de vos embrassades, passez votre chemin.

— Hé quoi! reprit le calife, ne me reconnaissez-vous pas? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes ensemble, il y a un mois, chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité? — Non, repartit Abou-Hassan sur le même ton qu'auparavant, je ne vous connais pas et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez, encore une fois, et passez votre chemin.

Le calife ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou-Hassan. Il savait bien qu'une des lois qu'Abou-Hassan s'était imposées à lui-même était de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il aurait une fois régalé. Abou-Hassan le lui avait déclaré, mais il voulait bien faire semblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnaissiez pas; il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes vus, et il n'est pas possible que vous m'ayez oublié si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur, qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnaissance par mes bons souhaits et même sur certaine chose qui vous tenait au cœur: je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'est pas à mépriser.

— J'ignore, repartit Abou-Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin et ne me chagrinez pas davantage.

— Ah! mon frère Abou-Hassan, répliqua le calife en l'embrassant, je ne prétends pas me séparer de vous de cette manière. Puisque ma bonne fortune a voulu que je vous ai rencontré une seconde fois, il faut que vous exerciez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi et que j'aie l'honneur de boire encore avec vous.

C'est de quoi Abou-Hassan protesta qu'il saurait bien se garder. J'ai assez de pouvoir sur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec soi. Vous savez le proverbe qui dit: Prenez votre tambour sur les épaules et délogez. Faites-vous-en l'application. Faut-il vous le répéter tant de fois? Dieu vous conduise, vous m'avez causé assez de mal, je ne veux pas m'y exposer davantage.

— Mon bon ami Abou-Hassan, reprit le calife en l'embrassant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me fusse pas attendu. Je vous supplie de ne pas me tenir un discours si offensant et d'être au contraire

bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore et qui voudrais trouver l'occasion de vous en faire afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. Abou-Hassan se rendit aux instances du calife, et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : Votre incrédulité et votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connaître si c'est à tort que je me plains de vous.

Le calife s'assit auprès d'Abou-Hassan, qui lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis son réveil dans le palais jusqu'à son second réveil dans sa chambre, et il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui lui était arrivé avec une infinité de circonstances que le calife savait aussi bien que lui et qui renouvelèrent le plaisir qu'il s'en était fait. Il lui exagéra ensuite l'impression que ce songe lui avait laissée dans l'esprit d'être le calife et le commandeur des croyans, impression, ajouta-t-il, qui m'avait jeté dans des extravagances si grandes que mes voisins avaient été contraints de me lier comme un furieux et de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare et inhumaine ; mais ce qui vous surprendra et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avais faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait : au contraire, vous l'avez laissée ouverte, et le démon y est entré et m'a rempli la tête de ce songe, qui, tout agréable qu'il m'avait paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre négligence (qui vous rend responsable de mon crime) que j'ai commis une chose horrible et détestable en levant non-seulement les mains contre ma mère, mais même qu'il s'en est peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'âme à mes pieds en commettant un parricide. Et cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense, puisque c'est à cause qu'elle m'appelait son fils, comme je le suis en effet, et qu'elle ne voulait pas me reconnaître pour le commandeur des croyans, tel que je croyais l'être, et que je lui soutenais effectivement que je l'étais. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me surprirent acharné à la vouloir assommer, ce qui ne serait point arrivé si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avais prié. Ils ne seraient pas entrés chez moi sans ma permission, et, ce qui me fait plus de peine, ils n'auraient point été témoins de ma folie. Je n'aurais pas été obligé de les frapper en me défendant contre eux, et ils ne m'auraient pas maltraité et lié comme ils ont fait pour me conduire et me faire enfermer dans l'hôpital des fous, où je puis assurer que chaque jour, pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf.

Abou-Hassan racontait au calife ses sujets de plaintes avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le calife savait mieux que lui tout ce qui s'était passé, et il était ravi en lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyait encore ; mais il ne put entendre ce récit, fait avec tant de naïveté, sans faire un grand éclat de rire.

Abou-Hassan, qui croyait son récit digne de compassion et que tout le monde devait y être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement ? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance ? Tenez, voyez et regardez vous-même, vous me direz après cela si je me moque. En disant ces paroles, il se baissa, et, en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au calife les cicatrices et les meurtrissures que lui avaient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avait reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou-Hassang et il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même, et en embrassant Abou-Hassan de tout son cœur : Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux ; venez et allons chez vous ; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous : demain,

s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou-Hassan, malgré sa résolution et contre le serment qu'il avait fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenait toujours pour un marchand de Moussoul. Je le veux bien, dit-il au faux marchand, mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez de tenir avec serment : c'est de me faire la grâce de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois. Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux et ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou-Hassan : Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez point hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toute sorte de biens et de prospérités, et dont vous verrez les effets.

—Je ne vous demande pas cela, repartit Abou-Hassan en s'arrêtant tout court : je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous dispense de vos souhaits et je vous supplie, au nom de Dieu, de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à présent n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits.

—Hé bien ! répliqua le calife en riant en lui-même de l'imagination toujours blessée d'Abou-Hassan, puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi et je promets de ne vous en jamais faire. — Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou-Hassan, et je ne vous demande pas autre chose. Je serai trop content pourvu que vous teniez votre parole. Je vous tiens quitte de tout le reste.

Abou-Hassan et le calife suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchaient insensiblement du rendez-vous. Le jour commençait à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou-Hassan. Aussitôt il appela sa mère et se fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place sur le sofa et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table qu'on avait approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou-Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, et le vin avec les tasses près de son fils. Ensuite elle se retira et ne parut pas davantage.

Abou-Hassan commença à se verser du vin le premier et en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit que Abou-Hassan commençait à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours et lui demanda s'il n'avait jamais aimé.

Mon frère, répondit familièrement Abou-Hassan, qui croyait parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai eu toujours de la répugnance à me soumettre, et jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chère et surtout le bon vin ; en un mot, qu'à me bien divertir et à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement si je pouvais rencontrer une femme de la beauté et de la belle humeur de celles que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus ici la première fois et que pour mon malheur vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte, qui voulût bien passer les soirées à boire avec moi, qui sût chanter, jouer des instrumens et m'entretenir agréablement, qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire et à me divertir : je crois, au contraire, que je changerais toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, et que je croirais vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du commandeur des croyans, chez le grand visir Giafar ou chez les seigneurs de la cour les plus puissans, à qui l'or et l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir ! J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille : c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux. En disant ces paroles, il prit sa tasse et il se versa du vin. Prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au calife, et continuons de goûter un plaisir si charmant.

Quand le calife et Abou-Hassan eurent bu : C'est grand dommage, reprit le calife, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire et si retirée.

—Je n'ai pas de peine, repartit Abou-Hassan,

à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène à la compagnie d'une femme qui ne serait peut-être pas d'une beauté à me plaire et qui d'ailleurs me causerait mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur.

Ils poussèrent entre eux la conversation assez loin sur ce sujet, et le calife, qui vit Abou-Hassan au point où il le désirait : Laissez-moi faire, lui dit-il ; puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien. A l'instant il prit la bouteille et la tasse d'Abou-Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'était déjà servi, lui versa une rasade, et en lui présentant la tasse : Prenez, continua-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie : vous en serez content.

Abou-Hassan prit la tasse en riant, et en branlant la tête : Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez, je ne saurais commettre une incivilité envers vous ni désobliger un hôte de votre mérite pour une chose de si peu de conséquence ; je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse.

Abou-Hassan n'eut pas plus tôt bu la rasade qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens, comme les deux autres fois, et le calife fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avait amené de prendre Abou-Hassan et de l'apporter au palais. L'esclave l'enleva, et le calife, qui n'avait pas dessein de renvoyer Abou-Hassan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en sortant.

L'esclave suivit avec sa charge, et quand le calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou-Hassan sur un sofa dans le quatrième salon d'où il l'avait fait reporter chez lui, assoupi et et endormi, il y avait un mois. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avait été revêtu par son ordre pour lui faire faire le personnage de calife : ce qui fut fait en sa présence. Ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher et ordonna au chef et aux autres officiers des eunuques, aux officiers de la chambre, aux musiciennes et aux mêmes dames qui s'étaient trouvées dans ce salon lorsqu'il avait bu le dernier verre de de vin qui lui avait causé l'assoupissement, de se trouver sans faute le lendemain à la pointe du jour à son réveil, et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le calife alla se coucher après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le salon, afin qu'il se plaçât dans le même cabinet où il s'était déjà caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avait marquée. Il se fit habiller promptement et sortit pour se rendre au salon où Abou-Hassan dormait encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames et les musiciennes à la porte, qui attendaient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle était son intention. Puis il entra et alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou-Hassan était couché, de manière qu'ils n'empêchaient pas le calife de le voir et de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées, dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet, Abou-Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux et il jeta un peu de pituite, qui fut reçue dans un petit bassin d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix touchantes au son des hautbois, des flûtes douces et des autres instrumens, et firent entendre un concert très-agréable.

La surprise d'Abou-Hassan fut extrême quand il entendit une musique si harmonieuse. Il ouvrit les yeux, et elle redoubla lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnaient et qu'il crut reconnaître. Le salon où il se trouvait lui parut le même que celui qu'il avait vu dans son premier rêve. Il y remarquait la même illumination, le même ameublement et les mêmes ornemens.

Le concert cessa afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de son nouvel hôte et à tout ce qu'il pourrait dire dans sa surprise. Les dames, Mesrour et tous les officiers de la chambre, en gardant un grand silence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. Hélas ! s'écria Abou-Hassan en se mordant les doigts et si haut que le calife l'entendit avec joie, me voilà retombé dans le même songe et dans la même illusion qu'il y a un mois ! Je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de

bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine providence. C'est un malhonnête homme que j'ai reçu chez moi hier au soir qui est la cause de cette illusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître et le perfide qu'il est m'avait promis avec serment qu'il fermerait la porte de ma chambre en sortant de chez moi; mais il ne l'a pas fait, et le diable est entré, qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de commandeur des croyans et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan, et puisses-tu être accablé sous une montagne de pierres!

Après ces dernières paroles, Abou-Hassan ferma les yeux et demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après il les ouvrit, et en les jetant de côté et d'autre sur tous les objets qui se présentaient à sa vue: Grand Dieu! s'écria-t-il encore une fois; avec moins d'étonnement et en souriant, je me remets entre les mains de votre providence, préservez-moi de la tentation de Satan. Puis en refermant les yeux: Je sais, continua-t-il, ce que je ferai, je vais dormir jusqu'à ce que Satan me quitte et s'en retourne par où il est venu, quand je devrais attendre jusqu'à midi.

On ne lui donna pas le temps de se rendormir, comme il venait de se le proposer. Force des Cœurs, une des dames qu'il avait vues la première fois, s'approcha de lui, et en s'asseyant sur le bord du sofa: Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire des efforts pour se réveiller et se lever, parce que le jour commence à paraître.—Retire-toi, Satan! dit Abou-Hassan en entendant cette voix. Puis en regardant Force des Cœurs: Est-ce moi, lui dit-il, que vous appelez commandeur des croyans? Vous me prenez pour un autre certainement.

—C'est à votre majesté, reprit Force des Cœurs, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce qu'il y a au monde de musulmans, dont je suis très-humblement esclave et à qui j'ai l'honneur de parler. Votre majesté veut se divertir sans doute, ajouta-t-elle, en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelque songe fâcheux. Mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination se dissiperont, et elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers et de toutes tant que nous sommes de ses esclaves, prêtes à lui rendre nos services ordinaires. Au reste, votre majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce salon et non pas dans son lit: elle s'endormit hier si subitement que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre, et nous nous contentâmes de la coucher commodément sur ce sofa.

Force des Cœurs dit tant d'autres choses à Abou-Hassan qui lui parurent vraisemblables qu'enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux et il la reconnut, de même que Bouquet de Perles et les autres dames qu'il avait déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble, et Force des Cœurs, en reprenant la parole: Commandeur des croyans et vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre majesté aura pour agréable que nous l'avertissions encore qu'il est temps qu'elle se lève, voilà le jour qui paraît.

—Vous êtes des fâcheuses et des importunes, reprit Abou-Hassan en se frottant les yeux; je ne suis pas commandeur des croyans, je suis Abou-Hassan, je le sais bien et vous ne me persuaderez pas le contraire. — Nous ne connaissons pas l'Abou-Hassan dont votre majesté nous parle, reprit Force des Cœurs; nous ne voulons pas même le connaître: nous connaissons votre majesté pour le commandeur des croyans, et elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas.

Abou-Hassan jetait les yeux de tout côté et se trouvait comme enchanté de se voir dans le même salon où il s'était déjà trouvé, mais il attribuait tout cela à un songe pareil à celui qu'il avait eu et dont il craignait les suites fâcheuses. Dieu me fasse miséricorde! s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux comme un homme qui ne sait où il en est; je me remets entre ses mains. Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable, qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède et ne trouble mon imagination de toutes ces visions. Le calife, qui le voyait et qui venait d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou-Hassan cependant s'était recouché et il avait refermé les yeux. Commandeur des

croyans, lui dit aussitôt Force des Cœurs, puisque votre majesté ne se lève pas, après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, et qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. En même temps, elle le prit par un bras et elle appela les autres dames, qui lui aidèrent à le faire sortir du lit et le portèrent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, et elles dansèrent et sautèrent autour de lui, au son de tous les instrumens et de tous les tambours de basque, que l'on faisait retentir sur sa tête et autour de ses oreilles.

Abou-Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. Serais-je véritablement calife et commandeur des croyans? se disait-il à lui-même. Enfin, dans l'incertitude où il était, il voulait dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchait de se faire entendre. Il fit signe à Bouquet de Perles et à Étoile du Matin, qui se tenaient par la main en dansant autour de lui, qu'il voulait parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instrumens, et elles s'approchèrent de lui. Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénument, et dites-moi dans la vérité qui je suis.

—Commandeur des croyans, répondit Étoile du Matin, votre majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande, comme si elle ne savait pas elle-même qu'elle est le commandeur des croyans et le vicaire en terre du prophète de Dieu, maître de l'un et de l'autre monde, de ce monde où nous sommes et du monde à venir après la mort. Si cela n'était pas, il faudrait qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourrait bien en être quelque chose si l'on considère que votre majesté a dormi cette nuit plus longtemps qu'à l'ordinaire. Néanmoins si votre majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans la journée. Elle lui raconta donc son entrée au conseil, le châtiment de l'iman et des quatre vieillards par le juge de police; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyée par son visir à la mère d'un nommé Abou-Hassan; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier, où votre majesté, continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons et de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment que votre majesté s'endormit de la manière que Force des Cœurs vient de le raconter. Depuis ce temps votre majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il est jour. Bouquet de Perles, toutes les autres esclaves et tous les officiers qui sont ici certifieront la même chose. Ainsi, que votre majesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps.

—Bon! bon! reprit Abou-Hassan en branlant la tête; vous m'en feriez bien accroire si je voulais vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes toutes des folles et que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi, que j'y ai fort maltraité ma mère, qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe! Vous vous moquez.

—Commandeur des croyans, repartit Étoile du Matin, nous sommes prêtes, toutes tant que nous sommes, de jurer, par ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier et elle n'a pas cessé d'y dormir toute la nuit jusqu'à présent.

La confiance avec laquelle cette dame assurait à Abou-Hassan que tout ce qu'elle lui disait était véritable et qu'il n'était point sorti du salon depuis qu'il y était entré le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il était et de ce qu'il voyait. Il demeura un espace de temps abîmé dans ses pensées. O ciel! disait-il en lui-même, suis-je Abou-Hassan! suis-je commandeur des croyans! Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement, faites-moi connaître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. Il découvrit ensuite ses épaules, encore toutes livides des coups qu'il avait reçus, et en les montrant aux dames: Voyez, leur dit-il, et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard, je puis vous assu-

rer qu'elles ont été très-réelles, et la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant, c'est la chose du monde la plus extraordinaire et la plus étonnante, et je vous avoue qu'elle me passe.

Dans l'incertitude où était Abou-Hassan de son état, il appela un des officiers du calife qui était près de lui. Approchez-vous, dit-il, et mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille. L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents et le serra si fort qu'Abou-Hassan fit un cri effroyable.

A ce cri, tous les instrumens de musique jouèrent en même temps, et les dames et les officiers se mirent à danser, à chanter et à sauter autour d'Abou-Hassan avec un si grand bruit qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avait revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avait sur la tête, et nu, en chemise et en caleçon, il se leva brusquement et se jeta entre deux dames, qu'il prit par la main, et se mit à danser et à sauter avec tant d'action, de mouvement et de contorsions bouffonnes et divertissantes que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il était. La plaisanterie subite d'Abou-Hassan le fit rire avec tant d'éclat qu'il se laissa aller à la renverse et se fit entendre par-dessus tout le bruit des instrumens de musique et des tambours de basque. Il fut si longtemps sans pouvoir se retenir que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva et il ouvrit la jalousie. Alors, en avançant la tête et en riant toujours : Abou-Hassan, Abou-Hassan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire ?

A la voix du calife, tout le monde se tut et le bruit cessa. Abou-Hassan s'arrêta comme les autres et tourna la tête du côté qu'elle s'était fait entendre. Il reconnut le calife et en même temps le marchand de Moussoul. Il ne se déconcerta pas pour cela ; au contraire, il comprit dans ce moment qu'il était bien éveillé et que tout ce qui lui était arrivé était très-réel et non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie et dans l'intention du calife. Ha ! ha ! s'écria-t-il en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Moussoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mère et de ceux que j'ai reçus pendant un si long temps à l'hôpital des fous ! vous qui avez si fort maltraité l'iman de la mosquée de mon quartier et les quatre scheikhs mes voisins, car ce n'est pas moi, je m'en lave les mains ! vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit et tant de traverses ! Enfin, n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur, et ne suis-je pas l'offensé ?

— Tu as raison, Abou-Hassan, répondit le calife en continuant de rire ; mais pour te consoler et pour te dédommager de toutes tes peines, je suis prêt, et j'en prends Dieu à témoin, de te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer.

En achevant ces paroles, le calife descendit du cabinet et entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre et d'en revêtir Abou-Hassan. Quand elles l'eurent habillé : Tu es mon frère, lui dit le calife en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui peut te faire plaisir, je te l'accorderai.

— Commandeur des croyans, reprit Abou-Hassan, je supplie votre majesté de me faire la grâce de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau et quel a été son dessein. Cela m'importe présentement plus que toute autre chose, pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire.

Le calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou-Hassan. Tu dois savoir premièrement, lui dit-il, que je me déguise assez souvent, et particulièrement la nuit, pour connaître par moi-même si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad. Et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et je reviens toujours par le pont. Je revenais de faire ce tour le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la seule chose que tu désirais c'était d'être calife et commandeur des croyans, l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'iman de la mosquée de ton quartier et les quatre scheikhs ses conseillers. Ton désir me parut très-propre pour m'en donner

un sujet de divertissement, et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu désirais. J'avais sur moi de la poudre qui fait dormir, du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où, après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves, qui te servait, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt et je te fis reporter chez toi par le même esclave qui t'avait apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'a raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivans. Je ne m'étais pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion. Mais, comme je m'y suis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler et te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir et demande-moi hardiment ce que tu souhaites.

— Commandeur des croyans, reprit Abou-Hassan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur et maître. A l'égard de la générosité dont votre majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable. Mais, comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grâce que j'ose lui demander c'est de me donner assez d'accès près de sa personne pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur.

Ce dernier témoignage du désintéressement d'Abou-Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du calife. Je te sais bon gré de ta demande, lui dit le calife; je te l'accorde avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure, en quelque endroit que je me trouve. En même temps il lui assigna un logement dans le palais, et à l'égard de ses appointemens, il lui dit qu'il ne voulait pas qu'il eût affaire à ses trésoriers, mais à sa personne même, et sur-le-champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou-Hassan fit de profonds remercîmens au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil selon sa coutume [1].

Abou-Hassan prit ce temps-là pour aller au plus tôt informer sa mère de tout ce qui se passait et lui apprendre sa bonne fortune. Il lui fit connaître que tout ce qui lui était arrivé n'était point un songe, qu'il avait été calife et qu'il en avait réellement fait les fonctions pendant un jour entier et reçu véritablement les honneurs; qu'elle ne devait pas douter de ce qu'il lui disait, puisqu'il en avait eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou-Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad; elle passa même dans les provin-

[1] Le conte du *Dormeur Éveillé*, l'un des meilleurs du recueil des *Mille et une Nuits*, est aussi du nombre de ceux qui ont pénétré de bonne heure en Europe. Le plus ancien auteur qui l'ait rapporté, à ma connaissance, est le chroniqueur hollandais Pontus Heuterus (Heuiter), qui, dans son *Histoire de Bourgogne* publiée en 1583, rapporte le conte comme le récit traditionnel d'un événement arrivé à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui joue dans la légende du chroniqueur le même rôle qu'Haroun Alraschid dans le conte arabe. Philippe-le-Bon trouva un soir sur la place de son hôtel, à Bruges, un homme du peuple ivre et plongé dans un profond sommeil. Il le fit transporter dans son palais, et le lendemain le pauvre diable, en se réveillant, se trouva, à sa grande surprise, dans un lit magnifique, et pendant toute la journée il reçut les honneurs que l'on avait coutume de rendre au duc. A la suite d'un festin splendide, il retomba dans l'état où il était la veille. Reporté sur la place, il fut très-fort étonné le lendemain de se retrouver couvert de ses vêtemens grossiers, et s'imagina que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un songe. (*Rerum Burgundicarum*, lib. IV, cap. XIX.) La même anecdote, selon toute apparence, a fourni à Shakespeare le prologue (*induction*) de la comédie de *la méchante Femme mise à la raison* (*Taming of the Shrew*), comédie représentée, à ce qu'on croit, vers 1594. Suivant Malone, cité par M. Dunlop dans son *Histoire de la Fiction* (vol. III, p. 63), Shakespeare aurait tiré son prologue du livre de Grimstone, intitulé *Admirable and memorable stories*. Je ne connais pas cet ouvrage, mais s'il est en effet, comme le dit M. Dunlop, une traduction de celui de Simon Goulart, qui est intitulé *Histoires admirables et mémorables de notre temps*, la première édition de ce dernier livre n'ayant paru qu'en 1600, et l'anecdote où figure le duc de Bourgogne ne faisant pas partie de cette première édition, mais seulement de celle qui parut en 1607, le recueil de Grimstone n'a pas pu être consulté par Shakespeare pour sa pièce, représentée en 1594. Quoi qu'il en soit, l'anecdote de Philippe-le-Bon se trouve dans le recueil de Goulart sous le titre de *Vanité du monde magnifiquement représentée* (t. Ier, p. 360, *verso* de l'édition de 1607). Angelin Gazet l'a mise en vers latins dans ses contes dévots (*Pia hilaria*. Antverpiæ, 1629, t. Ier, p. 132, in-18). Le père Du Cerceau en a fait sa comédie *des Incommodités de la grandeur*, et Sédaine a composé sur le même sujet son opéra comique du *Diable à quatre*.

ces voisines, et de là dans les plus éloignées, avec les circonstances toutes singulières et divertissantes dont elle avait été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou-Hassan le rendait extrêmement assidu auprès du calife. Comme il était naturellement de bonne humeur et qu'il faisait naître la joie partout où il se trouvait par ses bons mots et par ses plaisanteries, le calife ne pouvait guère se passer de lui, et il ne faisait aucune partie de divertissement sans l'y appeler; il le menait même quelquefois chez Zobéide, son épouse, à qui il avait raconté son histoire, qui l'avait extrêmement divertie. Zobéide le goûtait assez, mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnait le calife chez elle, il avait toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhat-Oulaoudat [1] : c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi que toutes les fois qu'Abou-Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhat-Oulaoudat et qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un et de l'autre.

—Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir d'une chose que je devrais avoir déjà faite. Je sais le goût d'Abou-Hassan sur le mariage, par lui-même, et je lui avais toujours promis de lui donner une femme dont il aurait tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, et je ne sais comment la chose m'était échappée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou-Hassan ait suivi son inclination par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhat-Oulaoudat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent.

Abou-Hassan se jeta aux pieds du calife et de Zobéide pour leur marquer combien il était sensible aux bontés qu'ils avaient pour lui. Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains; mais je n'ose espérer que Nouzhat-Oulaoudat veuille me donner la sienne d'aussi bon cœur que je suis prêt de lui donner la mienne. En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté par son silence respectueux et par la rougeur qui lui montait au visage qu'elle était toute disposée à suivre la volonté du calife et de Zobéide, sa maîtresse.

Le mariage se fit et les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances, qui durèrent plusieurs jours. Zobéide se fit un point d'honneur de faire de riches présens à son esclave pour faire plaisir au calife, et le calife, de son côté, en considération de Zobéide, en usa de même envers Abou-Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le calife avait assigné à Abou-Hassan, son mari, qui l'attendait avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique et des chœurs de musiciens et musiciennes du palais, qui faisaient retentir l'air du concert de leurs voix et de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou-Hassan et sa nouvelle épouse étaient charmés l'un de l'autre. Ils vivaient dans une union si parfaite que, hors le temps qu'ils employaient à faire leur cour, l'un au calife et l'autre à la princesse Zobéide, ils étaient toujours ensemble et ne se quittaient point. Il est vrai que Nouzhat-Oulaoudat avait toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou-Hassan, puisqu'elle était selon les souhaits sur lesquels il s'était expliqué au calife, c'est-à-dire en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvaient manquer de passer ensemble leur temps très-agréablement. Aussi leur table était-elle toujours mise et couverte à chaque repas des mets les plus délicats et les plus frians, qu'un traiteur avait soin de leur apprêter et de leur fournir. Le buffet était toujours chargé du vin le plus exquis et disposé de manière qu'il était à la portée de l'un et de l'autre lorsqu'ils étaient à table. Là, ils jouissaient d'un agréable tête à tête et s'entretenaient de mille plaisanteries, qui leur faisaient faire des éclats de rire plus ou moins grands, selon qu'ils avaient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque chose capable de les réjouir. Le repas du soir était particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisaient servir que des fruits excellens, des gâteaux et des pâtes d'amandes,

[1] C'est-à-dire divertissement qui rappelle ou qui fait revenir. (*Galland.*)

et à chaque coup de vin qu'il buvaient, ils s'excitaient l'un et l'autre par quelques chansons nouvelles, qui fort souvent étaient des impromptus faits à propos et sur le sujet dont ils s'entretenaient. Ces chansons étaient quelquefois accompagnées d'un luth ou de quelque autre instrument dont ils savaient toucher l'un et l'autre.

Abou-Hassan et Nouzhat-Oulaoudat passèrent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chère et à se bien divertir. Ils ne s'étaient jamais mis en peine de leur dépense de bouche, et le traiteur qu'ils avaient choisi pour cela avait fait les avances. Il était juste qu'il reçût quelque argent : c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avait avancé. La somme se trouva très-forte. On y ajouta celle à quoi pouvait monter la dépense déjà faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un et pour l'autre, et en joyaux de très-grand prix pour la mariée. Et la somme se trouva si excessive qu'ils s'aperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avaient reçu des bienfaits du calife et de la princesse Zobéide en considération de leur mariage, il ne leur restait précisément que ce qu'il fallait pour y satisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions sur le passé qui ne remédiaient point au mal présent. Abou-Hassan fut d'avis de payer le traiteur, et sa femme y consentit. Ils le firent venir et lui payèrent tout ce qu'ils lui devaient, sans rien témoigner de l'embarras où ils allaient se trouver sitôt qu'ils auraient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleur de coin : on n'en voyait pas d'autres dans le palais du calife. Abou-Hassan et Nouzhat-Oulaoudat ne le furent guère d'avoir vu le fond de leur bourse. Il demeurèrent dans un grand silence, les yeux baissés, et fort embarrassés de l'état où ils se voyaient réduits dès la première année de leur mariage.

Abou-Hassan se souvenait bien que le calife, en le retenant dans son palais, lui avait promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considérait qu'il avait prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, outre qu'il n'était pas d'humeur à demander, il ne voulait pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au calife le mauvais usage qu'il en avait fait et le besoin où il était d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avait abandonné son bien de patrimoine à sa mère sitôt que le calife l'avait retenu près de sa personne, et il était fort éloigné de recourir à la bourse de sa mère, à qui il aurait fait connaître par ce procédé qu'il était retombé dans le même désordre qu'après la mort de son père.

De son côté, Nouzhat-Oulaoudat, qui regardait les libéralités de Zobéide et la liberté qu'elle lui avait accordée en la mariant comme une récompense plus que suffisante de ses services et de son attachement, ne croyait pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou-Hassan rompit enfin le silence, et en regardant Nouzhat-Oulaoudat avec un visage ouvert : Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi et que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout à coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne sais quel peut être votre sentiment : pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose, et je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au calife, ni vous à Zobéide, et je crois l'avoir trouvé. Mais, pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce discours d'Abou-Hassan plut beaucoup à Nouzhat-Oulaoudat et lui donna quelque espérance. Je n'étais pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle, et si je ne m'en expliquais pas, c'est que je n'y voyais aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire me fait le plus grand plaisir du monde. Mais, puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites et que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, et vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux.

— Je m'attendais bien, reprit Abou-Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, et vous à Zobéide, et qui, je m'assure, les divertira et ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous

dire quelle est la tromperie que j'entends : c'est que nous mourions tous deux.

—Que nous mourions tous deux ! interrompit Nouzhat-Oulaoudat. Mourez, si vous voulez, tout seul : pour moi, je ne suis pas lasse de vivre et je ne prétends pas, ne vous en déplaise, mourir encore si tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même, car je vous assure que je ne m'en mêlerai point.

—Vous êtes femme, repartit Abou-Hassan, je veux dire d'une vivacité et d'une promptitude surprenante ; à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Écoutez-moi donc un moment avec patience, et vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte.

—Ah ! bon pour cela, interrompit encore Nouzhat-Oulaoudat ; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je suis à vous, vous pouvez compter sur moi, vous serez témoin du zèle avec lequel je vous seconderai à mourir de cette manière : car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir si tôt, de la manière que je l'entendais tantôt.

— Hé bien, vous serez satisfaite, continua Abou-Hassan. Voici comme je l'entends pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort. Aussitôt vous prendrez un linceul et vous m'ensevelirez comme si je l'étais effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage et les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en de pareilles occasions, en déchirant vos habits et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez toute en pleurs et les cheveux épars vous présenter à Zobéide. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes, et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles et d'une pièce de brocart pour me servir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique et pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent et cette pièce de brocart, je me lèverai du milieu de la chambre et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte, et après vous avoir ensevelie, j'irai de mon côté faire auprès du calife le même personnage que vous aurez fait chez Zobéide. Et j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard que Zobéide l'aura été envers vous [1].

Quand Abou-Hassan eut achevé d'expliquer sa pensée sur ce qu'il avait projeté : Je crois que la tromperie sera fort divertissante, reprit aussitôt Nouzhat-Oulaoudat, et je serais fort trompée si le calife et Zobéide ne nous en savent bon gré. Il s'agit présentement de la bien conduire. A mon égard, vous pouvez me laisser faire, je m'acquitterai de mon rôle pour le moins aussi bien que je m'attends que vous vous acquitterez du vôtre et avec d'autant plus de zèle et d'attention que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemise et en caleçon ; je sais ensevelir aussi bien que qui que ce soit, car lorsque j'étais au service de Zobéide et que quelque esclave de mes compagnes venait à mourir, j'avais toujours la commission de l'ensevelir.

Abou-Hassan ne tarda guère à faire ce que Nouzhat-Oualoudat lui avait dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avait été mis sur le tapis de pied au milieu de la chambre, croisa ses bras et se laissa envelopper, de manière qu'il semblait qu'il n'y avait qu'à le mettre dans une bière et l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines et mit son turban par-dessus, de manière qu'il avait la respiration libre. Elle se décoiffa ensuite, et les larmes aux yeux, les cheveux pendans et épars, en faisant semblant de se les arracher, avec de grands cris, elle se frappait les joues et se donnait de grands coups sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage, elle sortit et traversa une cour fort spacieuse pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéide.

[1] Un des derniers éditeurs des *Mille et une Nuits*, M. Gauttier, a fait observer avec raison que la ruse d'Abou-Hassan a probablement donné à Andrieux l'idée de sa charmante comédie *des Étourdis*.

Nouzhat-Oulaoudat faisait des cris si perçans que Zobéide les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étaient alors auprès d'elle de voir d'où pouvaient venir ces plaintes et ces cris qu'elle entendait. Elles coururent vite aux jalousies et revinrent avertir Zobéide que c'était Nouzhat-Oulaoudat qui s'avançait tout éplorée. Aussitôt la princesse, impatiente de savoir ce qui pouvait lui être arrivé, se leva et alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhat-Oulaoudat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut aperçu Zobéide, qui tenait elle-même la portière de son antichambre entr'ouverte et qui l'attendait, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, se frappa les joues et la poitrine plus fortement, et se jeta à ses pieds, en les baignant de ses larmes.

Zobéide, étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avait et quelle disgrâce lui était arrivée.

Au lieu de répondre, la fausse affligée continua ses sanglots quelque temps, en feignant de se faire violence pour les retenir. Hélas! ma très-honorée dame et maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de sanglots, quel malheur plus grand et plus funeste pouvait-il m'arriver que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre majesté dans la disgrâce extrême où je suis réduite! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable princesse, et vous donne de longues et heureuses années : Abou-Hassan, le pauvre Abou-Hassan, que vous avez honoré de vos bontés et que vous m'aviez donné pour époux, avec le commandeur des croyans, ne vit plus.

En achevant ces dernières paroles, Nouzhat-Oulaoudat redoubla ses larmes et ses sanglots et se jeta encore aux pieds de la princesse. Zobéide fut extrêmement surprise de cette nouvelle. Abou-Hassan est mort! s'écria-t-elle; cet homme si plein de santé, si agréable et si divertissant! En vérité, je ne m'attendais pas d'apprendre si tôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettait une plus longue vie et qui la méritait si bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves, qui l'accompagnaient et qui avaient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou-Hassan quand il était admis aux entretiens familiers de Zobéide et du calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs leurs regrets de sa perte et la part qu'elles y prenaient.

Zobéide, ses femmes esclaves et Nouzhat-Oulaoudat demeurèrent un temps considérable, le mouchoir devant les yeux, à pleurer et à jeter des soupirs de cette prétendue mort. Enfin la princesse Zobéide rompit le silence. Méchante, s'écria-t-elle en s'adressant à la fausse veuve, c'est peut-être toi qui es cause de sa mort. Tu lui auras donné tant de sujets de chagrins, par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhat-Oulaoudat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéide lui faisait. Ah! madame, s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre majesté, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave, le moindre sujet d'avoir une opinion si désavantageuse de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher. Je m'estimerais la plus malheureuse de toutes les femmes si vous en étiez persuadée. J'ai chéri Abou-Hassan comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime passionnément, et je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritait que j'eusse pour lui par toutes les complaisances raisonnables qu'il avait pour moi et qui m'étaient un témoignage qu'il ne m'aimait pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifierait pleinement là-dessus dans l'esprit de votre majesté s'il était encore au monde. Mais, madame, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes, son heure était venue, et c'est la cause unique de sa mort.

Zobéide, en effet, avait toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne se démentait jamais, une grande docilité et un zèle en tout ce qu'elle faisait pour son service qui marquait qu'elle le faisait plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point à l'en croire sur sa parole, et elle commanda à sa trésorière d'aller prendre dans son trésor une bourse de cent pièces de monnaie d'or et une pièce de brocart.

La trésorière revint bientôt avec la bourse et la pièce de brocart, qu'elle mit, par ordre

de Zobéide, entre les mains de Nouzhat-Oulaoudat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux pieds de la princesse et lui en fit ses très-humbles remercîmens, avec une grande satisfaction dans l'âme d'avoir si bien réussi. Va, lui dit Zobéide; fais servir la pièce de brocart de drap mortuaire sur la bière de ton mari, et emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables et dignes de lui. Après cela modère les transports de ton affliction, j'aurai soin de toi.

Nouzhat-Oulaoudat ne fut pas plus tôt hors de la présence de Zobéide qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie et retourna au plus tôt rendre compte à Abou-Hassan du bon succès de son rôle.

En rentrant, Nouzhat-Oulaoudat fit un grand éclat de rire en retrouvant Abou-Hassan au même état qu'elle l'avait laissé, c'est-à-dire enseveli au milieu de la chambre. Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, et venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéide. Nous ne mourrons pas de faim d'aujourd'hui.

Abou-Hassan se leva promptement et se réjouit fort avec sa femme en voyant la bourse et la pièce de brocart.

Nouzhat-Oulaoudat était si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venait de faire à la princesse qu'elle ne pouvait contenir sa joie. Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant: je veux faire la morte à mon tour et voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéide.

—Voilà justement le génie des femmes, reprit Abou-Hassan; on a bien raison de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles font plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que par leur conseil. Il ferait beau voir que je n'en fisse pas au moins autant que vous auprès du calife, moi qui suis l'inventeur de la fourberie. Mais ne perdons pas le temps en discours inutiles. Faites la morte comme moi, et vous verrez si je n'aurai pas le même succès.

Abou-Hassan ensevelit sa femme, la mit au même endroit qu'il était, lui tourna les pieds du côté de la Mecque et sortit de sa chambre tout en désordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui est dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le calife, qui tenait alors un conseil particulier avec le grand visir Giafar et d'autres visirs en qui il avait le plus de confiance. Il se présenta à la porte, et l'huissier, qui savait qu'il avait les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laissait couler en abondance, en se frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimaient l'excès d'une grande douleur.

Le calife, qui était accoutumé à voir Abou-Hassan avec un visage toujours gai et qui n'inspirait que la joie, fut fort surpris de le voir paraître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnait à l'affaire dont on parlait dans son conseil pour lui demander la cause de sa douleur.

Commandeur des croyans, répondit Abou-Hassan avec des sanglots et des soupirs réitérés, il ne pouvait m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le sujet de mon affliction. Que Dieu laisse vivre votre majesté sur le trône qu'elle remplit si glorieusement: Nouzhat-Oulaoudat, qu'elle m'avait donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle.... Hélas!....

A cette exclamation, Abou-Hassan fit semblant d'avoir le cœur si pressé qu'il n'en dit pas davantage et fondit en larmes.

Le calife, qui comprit qu'Abou-Hassan venait lui annoncer la mort de sa femme, en parut extrêmement touché. Dieu lui fasse miséricorde, dit-il d'un air qui marquait combien il la regrettait: c'était une bonne esclave, et nous te l'avions donnée, Zobéide et moi, dans l'intention de te faire plaisir. Elle méritait de vivre plus longtemps. Alors les larmes lui coulèrent des yeux et il fut obligé de prendre son mouchoir pour les essuyer.

La douleur d'Abou-Hassan et les larmes du calife attirèrent celles du grand visir Giafar et des autres visirs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhat-Oulaoudat, qui de son côté était dans une grande impatience d'apprendre comment Abou-Hassan aurait réussi.

Le calife eut la même pensée du mari que Zobéide avait eue de la femme, et il s'imagina qu'il était peut-être la cause de sa mort. Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens! Ah! je n'en fais

aucun doute. Tu devais au moins avoir quelque considération pour la princesse Zobéide, mon épouse, qui l'aimait plus que ses autres esclaves et qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnaissance!

—Commandeur des croyans, répondit Abou-Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou-Hassan, qu'elle a comblé de ses grâces et de ses bienfaits et à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer, ait pu être capable d'une si grande ingratitude! J'aimais Nouzhat-Oulaoudat, mon épouse, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avait et qui étaient cause que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendresse et tout l'amour qu'elle méritait. Mais, seigneur, ajouta-t-il, elle devait mourir, et Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus longtemps d'un bonheur que je tenais des bontés de votre majesté et de Zobéide, sa chère épouse.

Enfin Abou-Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction que le calife, qui d'ailleurs n'avait pas entendu dire qu'il eût fait mauvais ménage avec sa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit et ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais était présent, et le calife lui commanda d'aller au trésor et de donner à Abou-Hassan une bourse de cent pièces de monnaie d'or avec une belle pièce de brocart. Abou-Hassan se jeta aussitôt aux pieds du calife pour lui marquer sa reconnaissance et le remercier de son présent. Suis le trésorier, lui dit le calife; la pièce de brocart est pour servir de drap mortuaire à la défunte, et l'argent pour lui faire des obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou-Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du calife que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier, et aussitôt que la bourse et la pièce de brocart lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content et bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement et si facilement de quoi suppléer à la nécessité où il s'était trouvé et qui lui avait causé tant d'inquiétudes.

Nouzhat-Oulaoudat, fatiguée d'avoir été si longtemps dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou-Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle était. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui. Hé bien, lui dit-elle, le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéide?

— Vous voyez, répondit Abou-Hassan en plaisantant et en lui montrant la bourse et la pièce de brocart, que je ne sais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie.

Abou-Hassan cependant se doutait bien que cette double tromperie ne manquerait pas d'avoir des suites. C'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put sur tout ce qui pourrait en arriver, afin d'agir de concert. Car, ajoutait-il, mieux nous réussirons à jeter le calife et Zobéide dans quelque sorte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin, et peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. Cette dernière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur serait possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenait, le calife néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéide lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva peu de temps après le départ d'Abou-Hassan et remit le conseil à un autre jour. Le grand visir et les autres visirs prirent congé et ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Mesrour, chef des eunuques de son palais, qui était presque inséparable de sa personne et qui d'ailleurs était de tous ses conseils : Suis-moi et viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse sur la mort de Nouzhat-Oulaoudat, son esclave.

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéide. Quand le calife fut à la porte, il entr'ouvrit la portière et il aperçut la princesse assise sur le sofa, fort affligée et les yeux encore tout baignés de larmes.

Le calife entra, et en avançant vers Zobéide: Madame, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre affliction, puisque vous n'ignorez pas que je ne sois aussi sensible à ce qui vous fait de la peine que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir. Mais

nous sommes tous mortels et nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée quand il nous la demande. Nouzhat-Oulaoudat, votre esclave fidèle, avait véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime, et j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie. Ainsi, madame, si vous voulez m'en croire et si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte et prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très-précieuse et qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnaient le compliment du calife, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhat-Oulaoudat, à quoi elle ne s'attendait pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Son étonnement redoublait d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venait d'apprendre et lui ôtait la parole. Elle se remit, et en la reprenant enfin : Commandeur des croyans, dit-elle d'un air et d'un ton qui marquaient son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi, mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé. Dieu nous conserve vous et moi, seigneur : si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou-Hassan, son mari, votre favori, que j'estimais autant par la considération que vous aviez pour lui que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connaître et qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort et l'oubli que vous en témoignez en si peu de temps, après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent et me surprennent. Et cette insensibilité paraît davantage par le change que vous me voulez donner en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne.

Le calife, qui croyait être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave et qui avait sujet de le croire par ce qu'il avait vu et entendu, se mit à rire et à hausser les épaules d'entendre ainsi parler Zobéide. Mesrour, dit-il en se tournant de son côté et lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse? N'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit qu'on ne peut que difficilement pardonner? Car enfin tu as vu et entendu aussi bien que moi. Et en se retournant du côté de Zobéide : Madame, lui dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou-Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la la mort de votre chère esclave : il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement, tout en pleurs et dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent pièces d'or avec une pièce de brocart pour aider à le consoler et à faire les funérailles de la défunte. Ce discours du calife ne parut pas à la princesse un discours sérieux; elle crut qu'il lui en voulait faire accroire. Commandeur des croyans, reprit-elle, quoique ce soit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'est pas ici l'occasion de le faire. Ce que je vous dis est très-sérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon esclave, mais de la mort d'Abou-Hassan, son mari, dont je plains le sort, que vous devriez plaindre avec moi.

—Et moi, madame, repartit le calife en prenant son plus grand sérieux, je vous dis sans raillerie que vous vous trompez. C'est Nouzhat-Oulaoudat qui est morte, et Abou-Hassan est vivant et plein de santé.

Zobéide fut piquée de la repartie sèche du calife. Commandeur des croyans, répliqua-t-elle d'un ton vif, Dieu vous préserve de demeurer plus longtemps en cette erreur, vous me feriez croire que votre esprit n'est pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Abou-Hassan qui est mort, et que Nouzhat-Oulaoudat, mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y était venue toute désolée et dans un état qui seul aurait été capable de me tirer des larmes quand même elle ne m'aurait point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, et elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent pièces d'or et d'une pièce de brocart. Et la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant était autant causée par la mort de son

mari que par la désolation où je venais de la voir. J'allais même vous envoyer faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobéide : Voilà, madame, une obstination bien étrange ! s'écria le calife avec un grand éclat de rire. Et moi je vous dis, continua-t-il en reprenant son sérieux, que c'est Nouzhat-Oulaoudat qui est morte. — Non, vous dis-je, seigneur, reprit Zobéide à l'instant et aussi sérieusement, c'est Abou-Hassan qui est mort : vous ne me ferez pas accroire ce qui n'est pas.

De colère, le feu monta au visage du calife ; il s'assit sur le sofa assez loin de la princesse, et en s'adressant à Mesrour : Va voir tout à l'heure, lui dit-il, qui est mort de l'un ou de l'autre, et viens me dire incessamment ce qui en est. Quoique je sois très-certain que c'est Nouzhat-Oulaoudat qui est morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage sur une chose qui m'est parfaitement connue.

Le calife n'avait pas achevé que Mesrour était parti. Vous verrez, continua-t-il en s'adressant à Zobéide, dans un moment, qui a raison de vous ou de moi.

— Pour moi, reprit Zobéide, je sais bien que la raison est de mon côté, et vous verrez vous-même que c'est Abou-Hassan qui est mort, comme je l'ai dit.

— Et moi, repartit le calife, je suis si certain que c'est Nouzhat-Oulaoudat que je suis prêt à gager contre vous, ce que vous voudrez, qu'elle n'est plus au monde et qu'Abou-Hassan se porte bien.

— Ne pensez pas le prendre par là, répliqua Zobéide, j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou-Hassan que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition ni ce que j'aime le plus, selon mon inclination. Vous n'avez qu'à choisir et à proposer, je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi.

— Puisque cela est ainsi, dit alors le calife, je gage donc mon jardin de délices contre votre palais de peintures : l'un vaut bien l'autre.

— Il ne s'agit pas de savoir, reprit Zobéide, si votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayez choisi ce qu'il vous a plu de ce qui m'appartient pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens et la gageure est arrêtée. Je ne serai pas la première à m'en dédire, j'en prends Dieu à témoin. Le calife fit le même serment, et ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrour.

Pendant que le calife et Zobéide contestaient si vivement et avec tant de chaleur sur la mort d'Abou-Hassan ou de Nouzhat-Oulaoudat, Abou-Hassan, qui avait prévu leur démêlé à ce sujet, était fort attentif à tout ce qui pourrait en arriver. D'aussi loin qu'il aperçut Mesrour, au travers de la jalousie contre laquelle il était assis en s'entretenant avec sa femme, et qu'il eut remarqué qu'il venait droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il était envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étaient convenus, et de ne pas perdre de temps.

En effet, le temps pressait, et c'est tout ce qu'Abou-Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme et d'étendre sur elle la pièce de brocart que le calife lui avait fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis, et le visage triste et abattu, en tenant son mouchoir devant ses yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé que Mesrour se trouva dans sa chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord lui donna une joie secrète, par rapport à l'ordre dont le calife l'avait chargé. Sitôt qu'Abou-Hassan l'aperçut, il s'avança au-devant de lui, et en lui baisant la main par respect : Seigneur, dit-il en soupirant et en gémissant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvait jamais m'arriver par la mort de Nouzhat-Oulaoudat, ma chère épouse, que vous honoriez de vos bontés.

Mesrour fut attendri à ce discours, et il ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage, qui était à découvert, et en le laissant aller, après l'avoir seulement entrevue : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un soupir profond ; nous devons nous soumettre tous à sa volonté et toute créature doit retourner à lui. Nouzhat-Oulaoudat, ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée : Dieu te fasse miséricorde ! Il se tourna ensuite du côté d'Abou-

Hassan, qui fondait en larmes. Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéide, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au calife que c'était vous qui étiez mort et non votre femme, et quelque chose que le calife lui ait pu dire au contraire pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité et la lui confirmer, puisque, comme vous le savez, j'étais présent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante; mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations l'un contre l'autre, qui n'auraient pas fini si le calife, pour convaincre Zobéide, ne s'était avisé de m'envoyer vers vous pour en savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir, car, de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâtreté insurmontable quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire.

Que Dieu conserve le commandeur des croyans dans la possession et dans le bon usage de son rare esprit! reprit Abou-Hassan, toujours les larmes aux yeux et avec des paroles entrecoupées de sanglots. Vous voyez ce qui en est et que je n'en ai pas imposé à sa majesté. Et plût à Dieu, s'écria-t-il pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste et si affligeante! Hélas! ajouta-t-il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui. — Cela est vrai, reprit Mesrour, et je puis vous assurer que je prends beaucoup de part à votre affliction. Mais enfin il faut vous en consoler et ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le calife; mais je vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne sois revenu, car je veux assister à son enterrement et l'accompagner de mes prières.

Mesrour était déjà sorti pour aller rendre compte de son message quand Abou-Hassan, qui le conduisait jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritait pas l'honneur qu'il voulait lui faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelque temps, et lorsqu'il le vit assez éloigné il rentra chez lui. Et en débarrassant Nouzhat-Oulaoudat de tout ce qui l'enveloppait: Voilà déjà, lui disait-il, une nouvelle scène de jouée; mais je m'imagine bien que ce ne sera pas la dernière, et certainement la princesse Zobéide ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour: au contraire elle s'en moquera. Elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi : ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. Pendant ce discours d'Abou-Hassan, Nouzhat-Oulaoudat eut le temps de reprendre ses habits; ils allèrent tous deux se remettre sur le sofa contre la jalousie pour tâcher de découvrir ce qui se passait.

Cependant Mesrour arriva chez Zobéide. Il entra dans son cabinet en riant et en frappant des mains, comme un homme qui avait quelque chose d'agréable à annoncer.

La calife était naturellement impatient, il voulait être éclairci promptement de cette affaire : d'ailleurs il était vivement piqué au jeu par le défi de la princesse; c'est pourquoi, dès qu'il vit Mesrour : Méchant esclave, s'écria-t-il, il n'est pas temps de rire. Tu ne dis mot. Parle hardiment : Qui est mort, du mari ou de la femme?

— Commandeur des croyans, répondit aussitôt Mesrour en prenant un air sérieux, c'est Nouzhat-Oulaoudat qui est morte, et Abou-Hassan en est toujours aussi affligé qu'il l'a paru tantôt devant votre majesté.

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre, le calife l'interrompit. Bonne nouvelle! s'écria-t-il avec un grand éclat de rire, il n'y a qu'un moment que Zobéide, ta maîtresse, avait à elle le palais des peintures : il est présentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin des délices depuis que tu es parti. Ainsi, tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir, j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela; dis-moi de point en point ce que tu as vu.

— Commandeur des croyans, poursuivit Mesrour, en arrivant chez Abou-Hassan, je suis entré dans sa chambre, qui était ouverte. Je l'ai trouvé toujours très-affligé et pleurant la mort de Nouzhat-Oulaoudat, sa femme. Il était assis près de la tête de la défunte, qui était ensevelie au milieu de la chambre, les pieds

tournés du côté de la Mecque, et couverte de la pièce de brocart dont votre majesté a tantôt fait présent à Abou-Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenais à sa douleur, je me suis approché, et en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhat-Oulaoudat, qui avait déjà le visage enflé et tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou-Hassan à se consoler, et en me retirant je lui ai marqué que je voulais me trouver à l'enterrement de sa femme et que je le priais d'attendre à faire enlever le corps que je fusse venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport : Je ne t'en demandais pas davantage, lui dit le calife en riant de tout son cœur, et je suis très-content de ton exactitude. Et en s'adressant à la princesse Zobéide : Hé bien, madame, lui dit le calife, avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante? Croyez-vous toujours que Nouzhat-Oulaoudat soit vivante et qu'Abou-Hassan soit mort, et n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure?

Zobéide ne demeura nullement d'accord que Mesrour eût rapporté la vérité. Comment, seigneur, reprit-elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet esclave? C'est un impertinent qui ne sait ce qu'il dit. Je ne suis ni aveugle ni insensée, j'ai vu de mes propres yeux Nouzhat-Oulaoudat dans sa plus grande affliction, je lui ai parlé moi-même et j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son mari.

— Madame, repartit Mesrour, je vous jure par votre vie et par la vie du commandeur des croyans, choses au monde qui me sont les plus chères, que Nouzhat-Oulaoudat est morte et qu'Abou-Hassan est vivant. — Tu mens, esclave vil et méprisable, lui répliqua Zobéide toute en colère, et je veux te confondre tout à l'heure. Aussitôt elle appela ses femmes en frappant des mains. Elles entrèrent à l'instant en grand nombre. Venez çà, leur dit la princesse, dites-moi la vérité : Qui est la personne qui est venue me parler peu de temps avant que le commandeur des croyans arrivât ici? Les femmes répondirent toutes que c'était la pauvre affligée Nouzhat-Oulaoudat. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à sa trésorière, que vous ai-je commandé de lui donner en se retirant? — Madame, répondit la trésorière, j'ai donné à Nouzhat-Oulaoudat, par l'ordre de votre majesté, une bourse de cent pièces de monnaie d'or et une pièce de brocart qu'elle a emportée avec elle. — Hé bien, malheureux, esclave indigne, dit alors Zobéide à Mesrour dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre? Qui penses-tu présentement que je doive croire ou de toi ou de ma trésorière et de mes autres femmes et de moi-même?

Mesrour ne manquait pas de raisons à opposer au discours de la princesse; mais comme il craignait de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue et demeura dans le silence, bien convaincu pourtant, par toutes les preuves qu'il en avait, que Nouzhat-Oulaoudat était morte et non pas Abou-Hassan.

Pendant cette contestation entre Zobéide et Mesrour, le calife, qui avait vu les témoignages apportés de part et d'autre, dont chacun se faisait fort, et toujours persuadé du contraire de ce que disait la princesse, tant par ce qu'il avait vu lui-même en parlant à Abou-Hassan que par ce que Mesrour venait de lui rapporter, riait de tout son cœur de voir que Zobéide était si fort en colère contre Mesrour. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéide, je ne sais pas qui est celui qui a dit que les femmes avaient quelquefois des absences d'esprit; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvait rien dire de plus véritable. Mesrour vient tout fraîchement de chez Abou-Hassan, il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhat-Oulaoudat morte au milieu de la chambre, et Abou-Hassan vivant assis auprès de la défunte, et nonobstant son témoignage, qu'on ne peut pas raisonnablement récuser, vous ne voulez pas le croire: c'est ce que je ne puis comprendre.

Zobéide, sans vouloir entendre ce que le calife lui représentait : Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi si je vous tiens pour suspect. Je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner et pour pousser ma patience à bout. Et comme je m'aperçois que le rapport que Mesrour vous a fait est un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou-Hassan pour savoir si je suis dans l'erreur.

Le calife y consentit et la princesse chargea

sa nourrice de cette importante commission. C'était une femme fort âgée qui était toujours restée près de Zobéide depuis son enfance, et qui était là présente parmi ses autres femmes. Nourrice, lui dit-elle, écoute, va-t-en chez Abou-Hassan, ou plutôt chez Nouzhat-Oulaoudat, puisque Abou-Hassan est mort; tu vois quelle est ma dispute avec le commandeur des croyans et avec Mesrour : il n'est pas besoin de te rien dire davantage. Éclaire-toi de tout, et si tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau présent pour toi. Va vite et reviens incessamment.

La nourrice partit, avec une grande joie du calife, qui était ravi de voir Zobéide dans cet embarras. Mais Mesrour, extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colère contre lui, cherchait les moyens de l'apaiser et de faire en sorte que le calife et Zobéide fussent également contens de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéide prenait le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou-Hassan, parce qu'il était persuadé que le rapport qu'elle lui ferait ne manquerait pas de se trouver conforme au sien et qu'il servirait à le justifier et à le remettre dans ses bonnes grâces.

Abou-Hassan cependant, qui était toujours en sentinelle à la jalousie, aperçut la nourrice d'assez loin. Il comprit d'abord que c'était un message de la part de Zobéide. Il appela sa femme, et sans hésiter un moment sur le parti qu'ils avaient à prendre: Voilà, lui dit-il, la nourrice de la princesse qui vient pour s'informer de la vérité; c'est à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout était préparé. Nouzhat-Oulaoudat ensevelit Abou-Hassan promptement, jeta pardessus lui la pièce de brocart que Zobéide lui avait donnée, et lui mit son turban sur le visage. La nourrice, dans l'empressement où elle était de s'acquitter de sa commission, était venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhat-Oulaoudat assise à la tête d'Abou-Hassan, toute échevelée et toute en pleurs, qui se frappait les joues et la poitrine en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve. Ma chère Nouzhat-Oulaoudat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici pour troubler votre douleur ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimait si tendrement. — Ah! bonne mère, interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrâce et de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou-Hassan, que Zobéide, ma chère maîtresse et la vôtre, et le commandeur des croyans m'avaient donné pour mari. Abou-Hassan, mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait pour m'avoir abandonnée si promptement! N'ai-je pas toujours suivi vos volontés plutôt que les miennes! Hélas! que deviendra la pauvre Nouzhat-Oulaoudat!

La nourrice était dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avait rapporté au calife. Ce visage noir de Mesrour, s'écria-t-elle avec exclamation en élevant les mains, mériterait bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse et le commandeur des croyans par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait. Il faut, ma fille, dit-elle en s'adressant à Nouzhat-Oulaoudat, que je vous dise la méchanceté et l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a soutenu à notre bonne maîtresse, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte et qu'Abou-Hassan était vivant.

— Hélas! ma bonne mère, s'écria alors Nouzhat-Oulaoudat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai! Je ne serais pas dans l'affliction où vous me voyez et je ne pleurerais pas un époux qui m'était si cher. En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes et elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs et de ses cris.

La nourrice, attendrie par les larmes de Nouzhat-Oulaoudat, s'assit auprès d'elle, et, en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou-Hassan, souleva un peu son turban et lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnaître. Ah! pauvre Abou-Hassan, dit-elle en le recouvrant aussitôt, je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde. Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhat-Oulaoudat; si je pouvais vous tenir compagnie plus longtemps, je le ferais de bon cœur; mais je ne puis m'arrêter davantage, mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant, même avec serment, que vous étiez morte.

A peine la nourrice de Zobéide eut fermé la

porte en sortant que Nouzhat-Oulaoudat, qui jugeait bien qu'elle ne reviendrait pas, tant elle avait hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plus tôt Abou-Hassan de tout ce qui était autour de lui, et ils allèrent tous deux reprendre leurs places sur le sofa contre la jalousie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie, toujours prêts de se tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéide cependant, malgré sa grande vieillesse, avait pressé le pas en revenant encore plus qu'elle n'avait fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une bonne nouvelle, et plus encore l'espérance d'une bonne récompense, la firent arriver en peu de temps. Elle entra dans le cabinet de la princesse presque hors d'haleine, et en lui rendant compte de sa commission, elle raconta naïvement à Zobéide tout ce qu'elle venait de voir.

Zobéide écouta le rapport de sa nourrice avec un plaisir des plus sensibles, et elle le fit bien voir, car dès qu'elle eut achevé, elle dit à sa nourrice d'un ton qui marquait gain de cause : Raconte donc la même chose au commandeur des croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon sens, et qui, avec cela, voudrait nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion et que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant esclave noir, qui a l'insolence de me soutenir une chose qui n'est pas et que je sais mieux que lui.

Mesrour, qui s'était attendu que le voyage de la nourrice et le rapport qu'elle ferait lui seraient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avait réussi tout au contraire. D'ailleurs, il se trouvait piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéide avait contre lui pour un fait dont il se croyait plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à laquelle il n'osait répondre, de crainte de perdre le respect. Vieille sans dents, dit-il à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse, il n'est rien de tout ce que tu dis. J'ai vu de mes propres yeux Nouzhat-Oulaoudat étendue morte au milieu de sa chambre.

— Tu es un menteur, et un insigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton insultant, d'oser soutenir une telle fausseté, à moi qui sors de chez Abou-Hassan, que j'ai vu étendu mort, et qui viens de quitter sa femme pleine de vie.

— Je ne suis pas un imposteur, repartit Mesrour ; c'est toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur.

— Voilà une grande effronterie, répliqua la nourrice, d'oser me démentir ainsi en présence de leurs majestés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

— Nourrice, repartit encore Mesrour, tu ferais mieux de ne point parler, tu radotes.

Zobéide ne put supporter ce manquement de respect dans Mesrour, qui sans aucun égard traitait sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi, sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce : Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande justice contre cette insolence, qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle était outrée de dépit ; le reste fut étouffé par ses larmes.

Le calife, qui avait entendu toute cette contestation, la trouva fort embarrassante. Il avait beau rêver, il ne savait que penser de toutes ces contrariétés. La princesse, de son côté, aussi bien que Mesrour, la nourrice et les femmes esclaves qui étaient là présentes ne savaient que croire de cette aventure et gardaient le silence. Le calife enfin prit la parole. Madame, dit-il en s'adressant à Zobéide, je vois bien que nous sommes tous des menteurs, moi le premier, toi Mesrour et toi nourrice : au moins il ne paraît pas que l'un soit plus croyable que l'autre ; ainsi levons-nous et allons nous-mêmes sur les lieux reconnaître de quel côté est la vérité. Je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes et de nous mettre l'esprit en repos.

En disant ces paroles, le calife se leva, la princesse le suivit, et Mesrour, en marchant devant pour ouvrir la portière : Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre majesté ait pris ce parti, et j'en aurai une bien plus grande quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puisque cette expression a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtresse, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'est pas véritable.

La nourrice ne demeura pas sans réplique. Tais-toi, visage noir, reprit-elle ; il

n'y a ici personne que toi qui puisse radoter.

Zobéide, qui était extraordinairement outrée contre Mesrour, ne put souffrir qu'il vînt encore à la charge contre sa nourrice. Elle prit encore son parti. Méchant esclave, lui dit-elle, quoi que tu puisses dire, je maintiens que ma nourrice à dit la vérité : pour toi, je ne te regarde que comme un menteur.

— Madame, reprit Mesrour, si la nourrice est si fortement assurée que Nouzhat-Oulaoudat est vivante et qu'Abou-Hassan est mort, qu'elle gage donc quelque chose contre moi. Elle ne l'oserait.

La nourrice fut prompte à la repartie. Je l'ose si bien, lui dit-elle, que je te prends au mot ; voyons si tu oseras t'en dédire.

Mesrour ne se dédit pas de sa parole ; ils gagèrent, la nourrice et lui, en présence du calife et de la princesse, une pièce de brocart d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un et de l'autre.

L'appartement d'où le calife et Zobéide sortirent, quoique assez éloigné, était néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou-Hassan et de Nouzhat-Oulaoudat. Abou-Hassan, qui les aperçut venir précédés de Mesrour et suivis de la nourrice et de la foule des femmes de Zobéide, en avertit aussitôt sa femme, en lui disant qu'il était le plus trompé du monde s'ils n'allaient être honorés de leur visite. Nouzhat-Oulaoudat regarda aussi par la jalousie, et elle vit la même chose. Quoique son mari l'eût avertie d'avance que cela pourrait arriver, elle en fut néanmoins fort surprise. Que ferons nous ! s'écria-t-elle. Nous sommes perdus.

— Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou-Hassan de sang-froid. Avez-vous déjà oublié ce que nous avons dit là-dessus ? Faisons seulement les morts, vous et moi, comme nous l'avons déjà fait séparément et comme nous en sommes convenus, et vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous serons accommodés avant qu'ils soient à la porte.

En effet, Abou-Hassan et sa femme prirent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut possible, et en cet état, après qu'ils se furent mis au milieu de la chambre l'un près de l'autre, couverts chacun de leur pièce de brocart, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venait rendre visite.

Cette illustre compagnie arriva enfin. Mesrour ouvrit la porte, et le calife et Zobéide entrèrent dans la chambre, suivis de tous leurs gens. Ils furent fort surpris et ils demeurèrent comme immobiles à la vue du spectacle funèbre qui se présentait à leurs yeux. Chacun ne savait que penser d'un tel événement. Zobéide enfin rompit le silence. Hélas ! dit-elle au calife, ils sont morts tous deux. Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le calife et Mesrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère esclave était morte, qu'elle l'est en effet, et sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. — Dites plutôt, madame, répondit le calife, prévenu du contraire, que Nouzhat-Oulaoudat est morte la première et que c'est le pauvre Abou-Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme, votre chère esclave. Ainsi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure et que votre palais des peintures est à moi tout de bon.

— Et moi, repartit Zobéide, animée par la contradiction du calife, je soutiens que vous avez perdu vous-même et que votre jardin des délices m'appartient. Abou-Hassan est mort le premier, puisque ma nourrice vous a dit, comme à moi, qu'elle a vu sa femme vivante qui pleurait son mari mort.

Cette contestation du calife et de Zobéide en attira une autre. Mesrour et la nourrice étaient dans le même cas ; ils avaient aussi gagé, et chacun prétendait avoir gagné. La dispute s'échauffait violemment, et le chef des eunuques avec la nourrice étaient prêts d'en venir à de grosses injures.

Enfin le calife, en réfléchissant sur tout ce qui s'était passé, convenait tacitement que Zobéide n'avait pas moins de raison que lui de soutenir qu'elle avait gagné. Dans le chagrin où il était de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure, il s'avança près des deux corps morts et s'assit du côté de la tête, en cherchant en lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéide. Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le saint nom de Dieu que je donnerai mille pièces d'or de ma monnaie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux.

A peine le calife eut achevé ces dernières paroles qu'il entendit une voix de dessous le brocart qui couvrait Abou-Hassan, qui lui cria : Commandeur des croyans, c'est moi qui suis mort le premier, donnez-moi les mille pièces d'or. Et en même temps il vit Abou-Hassan

qui se débarrassait de la pièce de brocart qui le couvrait, et qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même et alla pour se jeter aux pieds de Zobéide, en se couvrant de sa pièce de brocart par bienséance. Mais Zobéide fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étaient là présens. La princesse, enfin revenue de sa peur, se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chère esclave ressuscitée presque dans le moment qu'elle était inconsolable de l'avoir vue morte. Ah! méchante, s'écria-t-elle, tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi en plus d'une manière. Je te le pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte.

Le calife, de son côté, n'avait pas pris la chose si à cœur. Loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou-Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se débarrasser de tout ce qui les entourait, et en entendant Abou-Hassan demander très-sérieusement les mille pièces d'or qu'il avait promises à celui qui lui dirait qui était mort le premier. Quoi donc! Abou-Hassan, lui dit le calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conspiré à me faire mourir à force de rire, et d'où t'est venue la pensée de nous surprendre ainsi, Zobéide et moi, par un endroit sur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi?

— Commandeur des croyans, répondit Abou-Hassan, je vais le déclarer sans dissimulation. Votre majesté sait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donné n'a point ralenti en moi cette passion; au contraire j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions, votre majesté jugera facilement que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer, avec tous ceux de votre majesté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin. C'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre majesté. Ce matin, après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le satisfaisant et en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous restait rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé et les résolutions de mieux faire à l'avenir sont venues en foule occuper notre esprit et nos pensées. Nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin la honte de nous voir réduits en un si triste état et de n'oser le déclarer à votre majesté nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins en vous divertissant par cette petite tromperie, que nous prions votre majesté de nous pardonner.

Le calife et Zobéide furent fort contens de la sincérité d'Abou-Hassan; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'était passé; au contraire Zobéide, qui avait toujours pris la chose très-sérieusement, ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou-Hassan avait imaginé pour réussir dans son dessein. Le calife, qui n'avait presque pas cessé de rire, tant cette imagination lui paraissait singulière: Suivez-moi l'un et l'autre, dit-il à Abou-Hassan et à sa femme en se levant; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promises, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

— Commandeur des croyans, reprit Zobéide, contentez-vous, je vous prie, de faire donner ces mille pièces d'or à Abou-Hassan: vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. En même temps elle commanda à sa trésorière, qui l'accompagnait, de faire donner aussi mille pièces d'or à Nouzhat-Oulaoudat, pour lui marquer de son côté la joie qu'elle avait aussi de ce qu'elle était encore en vie.

Par ce moyen, Abou-Hassan et Nouzhat-Oulaoudat, sa chère femme, conservèrent longtemps les bonnes grâces du calife Haroun Alraschid et de Zobéide, son épouse, et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou-Hassan, avait promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertirait pas moins. Dinarzade, sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole et que le sultan lui avait témoigné qu'il était prêt de l'entendre. Aussitôt Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit en ces termes:

HISTOIRE D'ALADDIN, OU LA LAMPE MERVEILLEUSE [1].

Sire, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très-riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avait un tailleur nommé Mustafa [2], sans autre distinction que celle que sa profession lui donnait. Mustafa le tailleur était fort pauvre et son travail lui produisait à peine de quoi le faire subsister, lui, sa femme et un fils que Dieu leur avait donné.

Le fils, qui se nommait Aladdin, avait été élevé d'une manière très-négligée et qui lui avait fait contracter des inclinations vicieuses. Il était méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu plus grand, ses parens ne le purent retenir à la maison. Il sortait dès le matin et il passait les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques avec de petits vagabonds qui étaient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son père, qui n'était pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit en sa boutique et commença à lui montrer de quelle manière il devait manier l'aiguille. Mais, ni par douceur ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils. Il ne put le contraindre à se contenir et à demeurer assidu et attaché au travail, comme il le souhaitait. Sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladdin s'échappait et il ne revenait plus de tout le jour. Le père le châtiait; mais Aladdin était incorrigible, et, à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine, et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir lui causa une maladie si opiniâtre qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin, qui vit que son fils ne prenait pas le chemin d'apprendre le métier de son père, ferma la boutique et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourrait gagner à filer du coton.

Aladdin, qui n'était plus retenu par la crainte d'un père, et qui se souciait si peu de sa mère qu'il avait même la hardiesse de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisait, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentait de plus en plus les enfans de son âge et ne cessait de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit et sans faire réflexion à ce qu'il pourrait devenir un jour. Il était dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger qui passait par cette place s'arrêta à le regarder.

Cet étranger était un magicien insigne, que les auteurs qui ont écrit cette histoire nous font connaître sous le nom de magicien africain. C'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers qu'il était véritablement d'Afrique et qu'il n'était arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien africain, qui se connaissait en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui était absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui avait fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de ce qu'il était et de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitait, il s'approcha du jeune homme, et en le tirant à part, à quelques pas de ses camarades: Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur? — Oui, monsieur, répondit Aladdin; mais il y a longtemps qu'il est mort.

A ces paroles, le magicien africain se jeta au

[1] L'histoire d'Aladdin a toujours été considérée comme une des plus agréables du recueil des *Mille et une Nuits*. Le conte qui a pour titre *Histoire du Pêcheur*, dans le supplément de M. Jonathan Scott, n'en est qu'un abrégé très-insignifiant. L'*Histoire de Marouf*, dans les *Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien d'après la version allemande de M. de Hammer (t. III, p. 222), ne diffère pas non plus pour le fond du conte d'Aladdin. On sait qu'il a fourni le sujet de l'opéra de Nicolo et Benincori intitulé *la Lampe merveilleuse*, et qui a obtenu un grand succès il y a quelques années.

[2] Mustafa est un mot arabe qui signifie *élu*, et que l'on a appliqué à Mahomet parce que ce prophète, au dire de ses disciples, avait été de toute éternité choisi de Dieu pour faire refleurir son véritable culte sur la terre. On l'a converti ensuite en un nom propre, auquel on a fait partager les mérites attachés aux divers noms du prophète, et que les dévots musulmans s'honorent de porter. Il paraît, au reste, que c'est particulièrement dans l'empire ottoman que le mot de *mustafa* est devenu un nom propre. (Voyez les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. II, p. 75 et 99.)

Plusieurs contes nous ont déjà donné lieu de remarquer que le rédacteur des *Mille et une Nuits* s'est peu inquiété de l'exactitude historique. Dans le conte d'Aladdin il convertit l'empire de la Chine en un royaume musulman, quoique la religion de Mahomet n'ait jamais compté de prosélytes dans cette vaste contrée.

cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa par plusieurs fois, les larmes aux yeux accompagnées de soupirs. Aladdin, qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avait de pleurer. Ah! mon fils, s'écria le magicien africain, comment pourrais-je m'en empêcher! Je suis votre oncle, et votre père était mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage, et dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir et de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort! Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendais. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est qu'autant que je puis m'en souvenir, je reconnais ses traits sur votre visage, et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. Il demanda à Aladdin, en mettant sa main à la bourse, où demeurait sa mère. Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, et le magicien africain lui donna en même temps une poignée de menue monnaie, en lui disant: Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes complimens et dites-lui que j'irai la voir demain, si le temps me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si longtemps et où il a fini ses jours.

Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venait de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner. Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. — Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. — Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce qu'il m'a assuré. Il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père était mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu et où il est mort.

— Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avait un frère; mais il y a longtemps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre.

Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain, le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouait dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa comme il avait fait le jour précédent, et en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit: Mon fils, portez cela à votre mère, dites-lui que j'irai la voir ce soir et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble. Mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison. Il le lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère, et dès qu'elle lui eut dit quelle était l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer et revint avec de bonnes provisions; et comme elle était dépourvue d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avait besoin, elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper, et sur le soir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin: Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison, allez au-devant de lui et l'amenez si vous le voyez.

Quoique Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain, il était prêt néanmoins de sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit et il reconnut le magicien africain, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits, qu'il apportait pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu'il apportait entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avait coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra, et aussitôt il se prosterna et il baisa cette place plusieurs fois, les larmes aux yeux, en s'écriant: Mon pauvre frère, que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort! Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'asseoir à la même place. Non, dit-il, je m'en garderai bien; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne, comme père d'une famille qui m'est si chère, je puisse au moins l'y regarder comme s'il était présent. La mère d'Aladdin ne le pressa pas davantage, et elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien africain se fut assis à la

place qu'il lui avait plu de choisir, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin : Ma bonne sœur, lui disait-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa, d'heureuse mémoire. Il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien, aussi bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Égypte, et séjourné dans les plus belles villes de ces pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parens et de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un désir si efficace de revoir le mien, de venir embrasser mon cher frère pendant que je me sentais encore assez de force et de courage pour entreprendre un aussi long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs et à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici. Je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié et affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avais toujours aimé et que j'aimais d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu, votre fils, et c'est ce qui me l'a fait distinguer pardessus tous les autres enfans avec qui il était. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'était plus au monde. Mais il faut louer Dieu de toutes choses : je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables.

Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissait sur le souvenir de son mari en renouvelant sa douleur, changea de discours, et en se tournant du côté d'Aladdin il lui demanda son nom.—Je m'appelle Aladdin, lui dit-il.—Eh bien! Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous? savez-vous quelque métier?

A cette demande, Aladdin baissa les yeux et fut déconcerté. Mais sa mère, en prenant la parole : Aladdin, dit-elle, est un fainéant. Son père a fait tout son possible pendant qu'il vivait pour lui apprendre son métier et il n'a pu en venir à bout; et depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond et passer tout son temps à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant; et si vous ne lui en faites la honte et qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien, et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolue de lui fermer la porte un de ces jours, et de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin : Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes : voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre; ne me dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondait rien : Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, et que vous vouliez être honnête homme, je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines, vous vous mettrez en état de les vendre, et de l'argent que vous en ferez, vous achèterez d'autres marchandises, et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même et dites-moi franchement ce que vous en pensez. Vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse.

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisait d'autant plus qu'il avait assez de connaissance pour s'être aperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étaient propres et fréquentées et que les marchands étaient bien habillés et fort considérés. Il marqua au magicien africain, qu'il regardait comme son oncle, que son penchant était plutôt de ce côté là que d'un autre, et qu'il lui serait obligé toute sa vie du bien qu'il voulait lui faire. Puisque cette profession vous agrée, reprit le magicien africain, je vous mènerai demain avec moi et je vous ferai habiller proprement et richement, conformément à l'é-

tat d'un des plus gros marchands de cette ville, et après-demain nous songerons à vous lever une boutique de la manière que je l'entends.

La mère d'Aladdin, qui n'avait pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettait de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions ; et après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisait espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas et jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit était avancée, prit congé de la mère et du fils, et se retira.

Le lendemain matin, le magicien africain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le tailleur, comme il l'avait promis. Il prit Aladdin avec lui et il le mena chez un gros marchand qui ne vendait que des habits tout faits, de toutes sortes d'étoffes, pour les différens âges et conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin, et après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisaient davantage et rejeté les autres qui n'étaient pas de la beauté qu'il entendait, il dit à Aladdin : Mon neveu, choisissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin, charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un, et le magicien l'acheta avec tout ce qui devait l'accompagner et paya tout le monde sans marchander.

Lorsque Aladdin se vit ainsi habillé magnifiquement, depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remercîmens imaginables, et le magicien lui promit encore de ne le point abandonner et de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étaient les boutiques des riches marchands ; et quand il fut dans la rue où étaient les boutiques des plus riches étoffes et des toiles fines, il dit à Aladdin : Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez et qu'ils vous connaissent. Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles et les plus grandes, et il le conduisit dans le khan où logeaient les marchands étrangers et dans tous les endroits du palais du sultan où il était libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khan où le magicien avait pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avait commencé de faire connaissance depuis son arrivée et qu'il avait assemblés exprès pour les bien régaler et leur donner en même temps la connaissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner, mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie, et elle ne cessait de donner mille bénédictions au magicien qui avait fait une si grande dépense pour son enfant. Généreux parent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité ; je sais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, et qu'il en serait indigne s'il n'en était reconnaissant et s'il négligeait de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon âme, et je vous souhaite une vie assez longue pour être témoin de la reconnaissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils.

—Aladdin, reprit le magicien africain, est un bon enfant, il m'écoute assez et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché d'une chose, de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi, les boutiques seront fermées, et il n'y a pas lieu de songer à en louer une et à la garnir pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir ; ainsi, nous remettrons l'affaire à samedi. Mais je viendrai demain le prendre et je le mènerai promener dans les jardins où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissemens qu'on y prend ; il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfans, il faut qu'il voie des hommes. Le magicien africain prit enfin congé de la mère et du fils et se retira. Aladdin cependant, qui était déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des environs de la ville. En effet, jamais il n'était sorti hors des portes et jamais il n'avait vu les environs, qui étaient d'une grande beauté et très-agréables.

Aladdin se leva et s'habilla le lendemain de

grand matin pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Après avoir attendu longtemps, à ce qu'il lui semblait, l'impatience lui fit ouvrir la porte et se tenir sur le pas pour voir s'il ne le verrait point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère, et, en prenant congé d'elle, il ferma la porte et courut à lui pour le joindre.

Le magicien africain fit beaucoup de caresses à Aladdin quand il le vit. Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. Il le mena par une grande porte qui conduisait à de grandes et belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avaient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étaient libres. A chaque palais qu'ils rencontraient, il demandait à Aladdin s'il le trouvait beau, et Aladdin en le prévenant quand un autre se présentait : Mon oncle, disait-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançaient toujours plus avant dans la campagne, et le rusé magicien, qui avait envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avait dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevait une très-belle eau par un mufle de lion de bronze, et feignit qu'il était las, afin de faire reposer Aladdin : Mon neveu, lui dit-il, vous devez être aussi fatigué que moi; reposons-nous ici pour reprendre des forces, nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade.

Quand ils furent assis, le magicien africain tira d'un linge attaché à sa ceinture des gateaux et plusieurs sortes de fruits dont il avait fait provision, et il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui et Aladdin, et à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seraient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il entretint son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendaient à l'exhorter de se détacher de la fréquentation des enfans et de s'approcher plutôt des hommes sages et prudens, de les écouter et de profiter de leurs entretiens : Bientôt, lui disait-il, vous serez homme comme eux, et vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire des bonnes choses à leur exemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent et ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins qui n'étaient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquaient les limites, mais qui n'en empêchaient pas la communication : la bonne foi faisait que les citoyens de cette capitale n'apportaient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement, le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins et le fit traverser des campagnes qui le conduisirent jusque assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avait fait tant de chemin, se sentit fort fatigué d'une si longue marche : Mon oncle, dit-il au magicien africain, où allons-nous ? Nous avons laissé les jardins bien loin derrière nous, et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus loin, je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. — Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir ; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas, et quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu après vous en être approché si près. Aladdin se laissa persuader, et le magicien le mena encore fort loin en l'entretenant de différentes histoires amusantes pour lui rendre le chemin moins ennuyeux et la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes, d'une hauteur médiocre et à peu près égales, séparées par un vallon de très-peu de largeur. C'était là cet endroit remarquable où le magicien africain avait voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'avait fait venir de l'extrémité de l'Afrique jusqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin ; je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires et inconnues à tous les mortels, et quand vous les aurez vues, vous me remercierez d'avoir été témoin de tant de merveilles que personne au monde n'aura vu que vous. Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez, celles qui seront les plus sèches, afin d'allumer du feu.

Il y avait une si grande quantité de ces broussailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que suffisant dans le temps que le magicien allumait l'allumette. Il y mit le feu, et dans le moment que les broussailles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta d'un

parfum qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaisse qu'il détourna de côté et d'autre en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment, la terre trembla un peu et s'ouvrit en cet endroit, devant le magicien et Aladdin, et fit voir à découvert une pierre d'environ un pied et demi en carré et d'environ un pied de profondeur, posée horizontalement, avec un anneau de bronze scellé dans le milieu pour s'en servir à la lever. Aladdin, effrayé de tout ce qui se passait à ses yeux, eut peur et il voulut prendre la fuite. Mais il était nécessaire à ce mystère, et le magicien le retint et le gronda fort en lui donnant un soufflet si fortement appliqué qu'il le jeta par terre, et que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il parut par le sang qui en sortit. Le pauvre Aladdin, tout tremblant et les larmes aux yeux : Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement?—J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle, qui vous tient présentement lieu de père, et vous ne devez pas me répliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien, je ne demande autre chose de vous que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter et vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte et le ressentiment d'Aladdin, et lorsque le magicien le vit entièrement rassuré : Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum et des paroles que j'ai prononcées ; apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné et qui doit vous rendre un jour plus riche que tous les plus grands rois du monde. Cela est si vrai qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis de toucher cette pierre et de la lever pour y entrer. Il m'est même défendu d'y toucher et de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer : la chose est de grande conséquence, et pour vous et pour moi.

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyait et de tout ce qu'il venait d'entendre dire au magicien de ce trésor qui devait le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'était passé. Hé bien! mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? Commandez, je suis tout prêt d'obéir.—Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain en l'embrassant, que vous ayez pris ce parti ; venez, approchez-vous, prenez cet anneau et levez la pierre.—Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever, il faut donc que vous m'aidiez.—Non, repartit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, et nous ne ferions rien, vous et moi, si je vous aidais : il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père en tenant l'anneau et levez, vous verrez qu'il viendra à vous sans peine. Aladdin fit comme le magicien lui avait dit, il leva la pierre avec facilité et il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau ; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune, vous verrez à droite et à gauche quatre vases de bronze, grands comme des cuves, pleins d'or et d'argent ; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe et serrez-la bien autour de vous ; quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, et de là à la troisième, aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous bien d'approcher des murs et d'y toucher, même avec votre robe : car si vous y touchiez, vous mourriez sur-le-champ. C'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisième salle, il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits. Marchez tout droit et traversez ce jardin, par un chemin qui vous mènera à un escalier de cinquante marches pour monter sur une terrasse. Quand vous serez sur la terrasse, vous verrez devant vous une niche, et dans la niche une lampe allumée. Prenez la lampe et éteignez-

la, et quand vous aurez jeté le lumignon et versé la liqueur, mettez-la dans votre sein et apportez-la-moi. Ne craignez pas de gâter votre habit, la liqueur n'est pas de l'huile, et la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous voudrez, cela ne vous est pas défendu.

En achevant ces paroles, le magicien africain tira un anneau qu'il avait au doigt, et il le mit à l'un des doigts d'Aladdin en lui disant que c'était un préservatif contre tout ce qui pourrait lui arriver de mal, en observant bien tout ce qu'il venait de lui prescrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette instruction, descendez hardiment; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie.

Aladdin sauta légèrement dans le caveau et il descendit jusqu'au bas des degrés. Il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avait fait la description; il passa au travers avec d'autant plus de précaution qu'il appréhendait de mourir s'il manquait à observer soigneusement ce qui lui avait été prescrit. Il traversa le jardin sans s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon et la liqueur, et en la voyant sans humidité, comme le magicien le lui avait dit, il la mit dans son sein. Il descendit de la terrasse et il s'arrêta dans le jardin à en considérer les fruits, qu'il n'avait vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étaient tous chargés de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portait de différentes couleurs. Il y en avait de blancs, de luisans et transparens comme le cristal; de rouges, les uns plus chargés, les autres moins; de verts, de bleus, de violets, de tirant sur le jaune et de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étaient des perles; les luisans et transparens, des diamans; les rouges les plus foncés, des rubis; les autres moins foncés, des rubis balais; les verts, des émeraudes; les bleus, des turquoises; les violets, des améthystes; ceux qui tiraient sur le jaune, des saphirs; et ainsi des autres. Et ces fruits étaient tous d'une grosseur et d'une perfection à quoi on avait vu rien de pareil dans le monde. Aladdin, qui n'en connaissait ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits, qui n'étaient pas de son goût, comme l'eussent été des figues, des raisins et les autres fruits excellens qui sont communs dans la Chine. Aussi n'était-il pas encore dans un âge à en connaître le prix. Il s'imagina que tous ces fruits n'étaient que du verre coloré et qu'ils ne valaient pas davantage. La diversité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté et la grosseur extraordinaire de chaque fruit lui donna envie d'en cueillir de toutes les sortes. En effet il en prit plusieurs de chaque couleur, et il en emplit ses deux poches et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avait achetées avec l'habit dont il lui avait fait présent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; et comme les deux bourses ne pouvaient tenir dans ses poches, qui étaient déjà pleines, il les attacha de chaque côté à sa ceinture. Il en enveloppa même dans les plis de sa ceinture, qui était d'une étoffe de soie ample et à plusieurs tours, et il les accommoda de manière qu'ils ne pouvaient pas tomber. Il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre la robe et la chemise autour de lui.

Aladdin, ainsi chargé de tant de richesses sans le savoir, reprit en diligence le chemin des trois salles, pour ne pas faire attendre trop longtemps le magicien africain; et après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il était descendu et se présenta à l'entrée du caveau, où le magicien africain l'attendait avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut: Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. Le magicien africain lui dit: Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourrait vous embarrasser. — Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas; je vous la donnerai dès que je serai monté. Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau, et Aladdin, qui avait embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'était garni de tous côtés, refusa absolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain, au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable: il jeta un peu de son parfum sur le feu, qu'il avait eu soin d'entretenir, et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques que la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau se remit elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle était à l'arrivée du magicien africain et d'Aladdin.

Il est certain que le magicien africain n'était pas frère de Mustafa le tailleur, comme il s'en était vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il était véritablement d'Afrique, et il y était né ; et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs, il s'y était appliqué dès sa jeunesse, et après quarante années ou environ d'enchantemens, d'opérations de géomance, de suffumigations et de lecture de livres de magie, il était enfin parvenu à découvrir qu'il y avait dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendrait plus puissant qu'aucun monarque de l'univers s'il pouvait en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avait connu que cette lampe était dans un lieu souterrain au milieu de la Chine, à l'endroit et avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il était parti de l'extrémité de l'Afrique, comme nous l'avons dit; et après un voyage long et pénible, il était arrivé à la ville qui était si voisine du trésor. Mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avait connaissance, il ne lui était pas permis néanmoins de l'en lever lui-même ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle était. Il fallait qu'un autre y descendît, l'allât prendre et la lui mît entre les mains : c'est pourquoi il s'était adressé à Aladdin, qui lui avait paru un jeune enfant sans conséquence et très-propre à lui rendre ce service qu'il attendait de lui, bien résolu, dès qu'il aurait la lampe dans ses mains, de faire la dernière fumigation que nous avons dite et de prononcer les deux paroles magiques qui devaient faire l'effet que nous avons vu, et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin et l'autorité qu'il avait prise sur lui n'avaient pour but que de l'accoutumer à le craindre et à lui obéir exactement, afin que, lorsqu'il lui demanderait cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt. Mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'était proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que, s'il contestait plus longtemps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre et ne rendît public ce qu'il voulait tenir très-caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes et belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner en Afrique. C'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours pour ne pas rentrer dans la ville d'où il était sorti avec Aladdin. Il avait à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvaient l'avoir vu se promener avec cet enfant et revenir sans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devait plus entendre parler d'Aladdin. Mais celui-là même qui avait cru le perdre pour jamais n'avait pas fait attention qu'il lui avait mis au doigt un anneau qui pouvait servir à le sauver. En effet ce fut cet anneau qui fut cause du salut d'Aladdin, qui n'en savait nullement la vertu; et il est étonnant que cette perte, jointe à celle de la lampe, n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgrâces et aux événemens contraires à leurs souhaits qu'ils ne cessent, tant qu'ils vivent, de se repaître de fumée, de chimères et de visions.

Aladdin, qui ne s'attendait pas à la méchanceté de son faux oncle, après les caresses et le bien qu'il lui avait faits, fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de représenter par des paroles. Quand il se vit enterré tout vif, il appela mille fois son oncle en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe; mais ses cris étaient inutiles et il n'y avait plus moyen d'être entendu. Ainsi il demeura dans les ténèbres et dans l'obscurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ses larmes, il descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avait déjà passé. Mais le mur, qui s'était ouvert par enchantement, s'était refermé et rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui, à droite et à gauche par plusieurs fois, et il ne trouve plus de porte. Il redouble ses cris et ses pleurs, et il s'assied sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, et avec la triste certitude, au contraire, de passer des ténèbres où il était dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger et sans boire. Le troisième jour enfin, en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant et, avec une résignation entière à la volonté de Dieu, il s'é-

cria : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le haut, le grand. » Dans cette action de mains jointes, il frotta sans y penser l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt et dont il ne connaissait pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de dessous terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la voûte, et dit à Aladdin ces paroles : « Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave et l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves de l'anneau. »

En tout autre temps et en toute autre occasion, Aladdin, qui n'était pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur et perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire. Mais occupé uniquement du danger présent où il était, il répondit sans hésiter : « Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu si tu en as le pouvoir. » A peine eut-il prononcé ces paroles que la terre s'ouvrit et qu'il se trouva hors du caveau et à l'endroit justement où le magicien l'avait amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui était demeuré si longtemps dans les ténèbres les plus épaisses, ait eu d'abord de la peine à soutenir le grand jour. Il y accoutuma ses yeux peu à peu, et en regardant autour de lui, il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre ; il ne put comprendre de quelle manière il se trouvait si subitement hors de ses entrailles. Il n'y eut que la place où les broussailles avaient été allumées qui lui fit reconnaître à peu près où était le caveau. Ensuite, en se tournant du côté de la ville, il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnaient et il reconnut le chemin par où le magicien africain l'avait amené. Il le reprit en rendant grâces à Dieu de se revoir une autre fois au monde après avoir désespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville et se traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez sa mère, la joie de la revoir jointe à la faiblesse dans laquelle il était de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours lui causèrent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mère, qui l'avait déjà pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ses soins pour le faire revenir. Il revint enfin de son évanouissement, et les premières paroles qu'il prononça furent celles-ci : Ma mère, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger ; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. Sa mère lui apporta ce qu'elle avait, et en le mettant devant lui : Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas, cela est dangereux ; mangez peu à peu et à votre aise, et ménagez-vous, dans le grand besoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez. Vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi et toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il était nuit et que vous n'étiez pas revenu à la maison.

Aladdin suivit le conseil de sa mère, il mangea tranquillement et peu à peu, et il but à proportion. Quand il eut achevé : Ma mère, dit-il, j'aurais de grandes plaintes à vous faire sur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avait dessein de me perdre et qui tient, à l'heure que je vous parle, ma mort si certaine qu'il ne doute pas ou que je ne sois plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour. Mais vous avez cru qu'il était mon oncle, et je l'ai cru comme vous. Eh ! pouvions-nous avoir d'autre pensée d'un homme qui m'accablait de caresses et de biens, et qui me faisait tant d'autres promesses avantageuses ? Sachez, ma mère, que ce n'est qu'un traître, un méchant, un fourbe. Il ne m'a fait tant de bien et tant de promesses, qu'afin d'arriver au but qu'il s'était proposé de me perdre comme je l'ai dit, sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein.

Aladdin commença à raconter à sa mère tout ce qui lui était arrivé avec le magicien depuis le vendredi qu'il était venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins qui étaient hors de la ville ; ce qui lui arriva dans le chemin jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devait opérer le grand prodige du magicien ; comment, avec un par-

fum jeté dans du feu et quelques paroles magiques, la terre s'était ouverte en un instant et avait fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisait à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avait reçu du magicien, et de quelle manière, après s'être un peu radouci, il l'avait engagé, par de grandes promesses et en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avait vu en passant et en repassant dans les trois salles, dans le jardin et sur la terrasse, où il avait pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la tirant de son sein, aussi-bien que les fruits transparens et de différentes couleurs qu'il avait cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère et dont elle fit peu de cas. Ces fruits étaient cependant des pierres précieuses dont l'éclat brillant comme le soleil, qu'ils rendaient à la faveur d'une lampe qui éclairait la chambre, devait faire juger de leur grand prix. Mais la mère d'Aladdin n'avait pas sur cela plus de connaissance que son fils; elle avait été élevée dans une condition très-médiocre, et son mari n'avait pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries; d'ailleurs elle n'en avait jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines : ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur et bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs, ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il était assis. Il acheva le récit de son aventure en lui disant que, comme il fût revenu et qu'il se fût présenté à l'entrée du caveau prêt à en sortir, sur le refus qu'il avait fait au magicien de lui donner la lampe, qu'il voulait avoir, l'entrée du caveau s'était refermée en un instant par la force du parfum que le magicien avait jeté sur le feu, qu'il n'avait pas laissé éteindre, et des paroles qu'il avait prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes en lui représentant l'état malheureux où il s'était trouvé lorsqu'il s'était vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en était sorti, et que pour ainsi dire, il était revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connaissait pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mère, le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure et quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu.

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux et surprenant, et en même temps si affligeant pour une mère qui aimait son fils tendrement, malgré ses défauts, sans l'interrompre. Dans les endroits néanmoins les plus touchans, et qui faisaient connaître davantage la perfidie du magicien africain, elle ne put s'empêcher de faire paraître combien elle le détestait par les marques de son indignation. Mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur; elle l'appela traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi et destructeur du genre humain. Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, et les magiciens sont des pestes publiques : ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens et par leurs sorcelleries. Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son effet entier contre vous. Vous devez bien le remercier de la grâce qu'il vous a faite. La mort vous était inévitable si vous ne vous fussiez souvenu de lui et que vous n'eussiez imploré son secours. Elle dit encore beaucoup de choses en détestant toujours la trahison que le magicien avait faite à son fils, mais en parlant elle s'aperçut qu'Aladdin, qui n'avait pas dormi depuis trois jours, avait besoin de repos. Elle le fit coucher, et peu de temps après elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avait pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avait été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil et ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva, et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avait besoin de manger, et qu'elle ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeûner. Hélas! mon fils, lui répondit sa mère, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner; vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avait dans la maison. Mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas longtemps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail, je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. — Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour

une autre fois et donnez-moi la lampe que j'apportai hier, j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeûner et dîner, et peut-être de quoi souper.

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise. La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer. Mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva et parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante : « Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe. »

La mère d'Aladdin n'était pas en état de répondre. Sa vue n'avait pu soutenir la figure hideuse et épouvantable du génie, et sa frayeur avait été si grande dès les premières paroles qu'il avait prononcées, qu'elle était tombée évanouie.

Aladdin, qui avait déjà eu une apparition à peu près semblable dans le caveau, sans perdre de temps, ni le jugement, se saisit promptement de la lampe, et en suppléant au défaut de sa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme : « J'ai faim, dit-il au génie, apporte-moi de quoi manger. « Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent, qu'il portait sur sa tête, avec douze plats couverts, de même métal, pleins d'excellens mets arrangés dessus avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa et aussitôt il disparut.

Cela se fit en si peu de temps que la mère d'Aladdin n'était pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avait déjà commencé à lui jeter de l'eau sur le visage sans effet, se mit en devoir de recommencer pour la faire revenir; mais, soit que les esprits qui s'étaient dissipés se fussent enfin réunis ou que l'odeur des mets que le génie venait d'apporter y eut contribué pour quelque chose, elle revint dans le moment. Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'est rien, levez-vous et venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur et en même temps de quoi satisfaire au grand besoin que j'ai de manger. Ne laissons pas refroidir de si bons mets, et mangeons.

La mère d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle vit le grand bassin, les douze plats, les six pains, les deux bouteilles et les deux tasses, et qu'elle sentit l'odeur délicieuse qui s'exhalait de tous ces plats. Mon fils, demanda-t-elle à Aladin, d'où nous vient cette abondance, et à qui sommes-nous redevables d'une si grande libéralité? Le sultan aurait-il eu connaissance de notre pauvreté et aurait-il eu compassion de nous? — Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi bien que moi, je vous le dirai quand nous aurons déjeûné. Ils se mirent à table, et ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit que la mère et le fils ne s'étaient jamais trouvé à une table si bien fournie.

Pendant le repas, la mère d'Aladdin ne pouvait se lasser de regarder et d'admirer le bassin et les plats, quoiqu'elle ne sût pas trop distinctement s'ils étaient d'argent ou d'une autre matière, tant elle était peu accoutumée à en voir de pareils, et, à proprement parler, sans avoir égard à leur valeur, qui lui était inconnue; il n'y avait que la nouveauté qui la tenait en admiration, et son fils Aladdin n'en avait pas plus de connaissance qu'elle.

Aladdin et sa mère, qui ne croyaient faire qu'un simple déjeuner, se trouvèrent encore à table à l'heure du dîner. Des mets si excellens les avaient mis en appétit, et pendant qu'ils étaient chauds, ils crurent qu'ils ne feraient pas mal de joindre les deux repas ensemble et de n'en pas faire à deux fois. Le double repas fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi et mis à part les viandes auxquelles ils n'avaient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'était passé entre le génie et lui pendant son évanouissement jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin était dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie. Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies? jamais, de-

puis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connaissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu à moi? pourquoi s'est-il adressé à moi et non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor?

— Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparaître n'est pas le même qui m'est apparu. Ils se ressemblent en quelque manière par leur grandeur de géant, mais ils sont entièrement différens par leurs mines et par leur habillement : aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en souvenez, celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt, et celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main; mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi! s'écria la mère d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce maudit génie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous? Ah! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux et la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je consens plutôt qu'elle soit jetée ou vendue que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez aussi de l'anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec des génies, ce sont des démons, et notre prophète l'a dit.

— Ma mère, avec votre permission, reprit Aladdin, je me garderai bien présentement de vendre, comme j'étais prêt de le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile, à vous et à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer? Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir et nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'était pas sans raison que mon faux et méchant oncle s'était donné tant de mouvemens et avait entrepris un si long et pénible voyage, puisque c'était pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avait préférée à tout l'or et l'argent qu'il savait être dans les salles et que j'ai vu moi-même comme il m'en avait averti. Il savait trop bien le mérite et la valeur de cette lampe pour ne demander autre chose d'un trésor si riche. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat et qui ne nous attire pas l'envie et la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurais aussi me résoudre à le jeter. Sans cet anneau, vous ne m'eussiez jamais revu, et si je vivais à l'heure qu'il est, ce ne serait peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder et de le porter toujours au doigt bien précieusement. Qui sait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger, que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer? Comme le raisonnement d'Aladdin paraissait assez juste, sa mère n'eut rien à y répliquer. Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez : pour moi, je ne voudrais pas avoir affaire avec des génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains et que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au soir, après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le génie avait apportée. Le jour suivant, Aladdin, qui ne voulait pas attendre que la faim le pressât, prit un des plats d'argent sous sa robe et sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin. Il le tira à l'écart, et en lui montrant le plat, il lui demanda s'il voulait l'acheter.

Le juif, rusé et adroit, prend le plat, l'examine, et il n'eut pas plus tôt connu qu'il était de bon argent qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimait. Aladdin, qui n'en connaissait pas la valeur et qui n'avait jamais fait commerce de cette marchandise, se contenta de lui dire qu'il savait bien lui-même ce que ce plat pouvait valoir, et qu'il s'en rapportait à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il était de savoir si Aladdin en connaissait la matière et la valeur, il tira de sa bourse une pièce d'or, qui ne faisait au plus que la soixante-deuxième partie de la valeur du plat, et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement, et dès qu'il l'eut dans la main, il se retira si promptement que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faisait par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignorait le prix de ce qu'il lui avait vendu, et qu'il aurait pu lui en donner beaucoup moins. Il fut sur le point de courir après le jeune homme pour tâcher de retirer quelque chose de sa pièce d'or; mais Aladdin courait, et il était déjà

si loin qu'il aurait eu de la peine à le joindre.

Aladdin, en s'en retournant chez sa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain pour sa mère et pour lui, et qu'il paya sur sa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant, il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les autres provisions nécessaires pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage, c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif, l'un après l'autre jusqu'au douzième, de la même manière qu'il avait fait le premier, à mesure que l'argent venait à manquer dans la maison. Le juif, qui avait donné une pièce d'or du premier, n'osa lui offrir moins des autres : de crainte de perdre une si bonne aubaine, il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé, Aladdin eut recours au bassin, qui pesait lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire, mais son grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le juif, qu'il amena chez sa mère, et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

Tant que les pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépense journalière de la maison. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oisive, s'était abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge depuis son aventure avec le magicien africain. Il passait les journées à se promener ou à s'entretenir avec des gens avec lesquels il avait fait connaissance ; quelquefois il s'arrêtait dans les boutiques des gros marchands, où il prêtait l'oreille aux entretiens de gens de distinction qui s'y arrêtaient ou qui s'y trouvaient comme à une espèce de rendez-vous : et ces entretiens peu à peu lui donnèrent quelque teinture de la connaissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe. Il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avait touché, et comme il l'eut reconnu à l'impression que le sable y avait laissée, il la frotta comme elle avait fait, et aussitôt le même génie qui s'était déjà fait voir se présenta devant lui; mais comme Aladdin avait frotté la lampe plus légèrement que sa mère, il lui parla aussi d'un ton plus radouci. Que veux-tu? lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant, me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et les autres esclaves de la lampe comme moi. Aladdin lui dit : J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. Le génie disparut, et peu de momens après, il reparut chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avait apporté la première fois. Il le posa sur le sofa, et dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin, avertie du dessein de son fils, était sortie exprès pour quelque affaire afin de ne pas se trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après, vit la table et le buffet très-bien garnis, et demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe qu'elle l'avait été la première fois. Aladdin et sa mère se mirent à table, et après le repas, il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avait plus dans la maison ni pain, ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent et alla chercher le juif qu'il connaissait pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un orfèvre, respectable par sa vieillesse, honnête homme et d'une grande probité. L'orfèvre, qui l'aperçut, l'appela et le fit entrer. Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre avec un tel juif et repasser peu de temps après sans être chargé : je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez ; mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur et même plus trompeur que les autres juifs, et que personne de ceux qui le connaissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici n'est que pour vous faire plaisir. Si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement et qu'il soit à vendre, je vous en donnerai fidèlement son juste prix si cela me convient, sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne vous tromperont pas.

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de dessous sa robe et le montra à l'orfèvre. Le vieillard, qui connut d'abord que le plat était d'argent fin, lui demanda s'il en avait vendu de semblables au juif, et combien il les lui avait payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avait vendu douze, et qu'il n'avait reçu du juif qu'une pièce d'or de cha-

cun. Ah le voleur! s'écria l'orfèvre! Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait, il n'y faut plus penser; mais en vous faisant voir ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connaîtrez combien le juif vous a trompé.

L'orfèvre prit la balance, il pesa le plat; et après avoir expliqué à Aladdin ce que c'était qu'un marc d'argent, combien il valait, et ses subdivisions, il lui fit remarquer que, suivant le poids du plat, il valait soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira, et s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons, et c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'orfèvre du bon conseil qu'il venait de lui donner et dont il tirait déjà un si grand avantage. Dans la suite, il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoique Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudraient dès qu'il viendrait à leur manquer, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettait à part pour s'entretenir honnêtement et pour se pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit ménage. Sa mère de son côté ne prenait la dépense de ses habits que sur ce que lui valait le coton qu'elle filait. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avait vendus à l'orfèvre, devait leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisait de la lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle, Aladdin, qui ne manquait pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or et d'argent, d'étoffes de soies, de toiles les plus fines et de joailleries, et qui se mêlait quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, et prit insensiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avait que les fruits transparens qu'il avait cueillis dans le jardin où il était allé prendre la lampe n'étaient que du verre coloré, et qu'il apprit que c'étaient des pierres de grand prix. A force de voir vendre et acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connaissance et le prix, et comme il n'en voyait point de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avait regardé comme des bagatelles, il possédait un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère, et il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la suite qu'il s'éleva.

Un jour en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan de fermer les boutiques et les portes des maisons et de se renfermer chacun chez soi jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour [1], fille du sultan, fût passée pour aller au bain et qu'elle en fût revenue [2].

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert. Mais il ne le pouvait qu'en se mettant dans quelque maison de connaissance et au travers d'une jalousie, ce qui ne le contentait pas, parce que la princesse, selon la coutume, devait avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit. Il alla se placer derrière la porte du bain, qui était disposée de manière qu'il ne pouvait manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas longtemps. La princesse parut, et il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu. Elle était accompagnée d'une grande foule de ses femmes et d'eunuques qui marchaient sur les côtés et à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvrait le visage et qui la gênait beaucoup, et de la sorte elle donna lieu à Aladdin

[1] C'est-à-dire pleine lune des pleines lunes. (*Galland*)

[2] Il est défendu encore aujourd'hui, en Perse, de se trouver sur le passage des femmes du roi. (Voyez, relativement à cet usage, les *Voyages de Chardin*, t. VI, p. 32, édition de Langlès.)

de la voir d'autant plus à son aise qu'elle venait droit à lui.

Jusqu'à ce moment, Aladdin n'avait pas vu d'autres femmes le visage découvert que sa mère, qui était âgée et qui n'avait jamais eu d'assez beaux traits pour faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvait bien avoir entendu dire qu'il y en avait d'une beauté surprenante : mais quelques paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avait que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère. Ses sentimens se trouvèrent bien différens, et son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venait de le charmer. En effet la princesse était la plus belle brune que l'on pût voir au monde. Elle avait les yeux grands à fleur de tête, vifs et brillans : le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion et sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie. En un mot, tous les traits de son visage étaient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui, et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles, qui lui étaient inconnues. Avec toutes ces perfections, la princesse avait encore une riche taille, un port et un air majestueux qui, à la voir seulement, lui attirait le respect qui lui était dû.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase en retraçant et en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il était charmé et pénétré jusqu'au fond du cœur. Il rentra enfin en lui-même, et en considérant que la princesse était passée et qu'il garderait inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devait lui tourner le dos et être voilée, il prit le parti de l'abandonner et de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble et son inquiétude que sa mère ne s'en aperçût. Elle fut surprise de le voir ainsi triste et rêveur, contre son ordinaire. Elle lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose, ou s'il se trouvait indisposé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour. Sa mère, qui préparait le souper, ne le pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui sur le sofa et se mit à table, mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisait aucune attention, elle l'avertit de manger, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés et avec un silence si profond qu'il ne fut pas possible à sa mère de tirer de lui la moindre parole, sur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le souper, elle voulut recommencer à lui demander le sujet d'une si grande mélancolie, mais elle ne put en rien savoir, et il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction sur cela.

Sans examiner comment Aladdin, épris de la beauté et des charmes de la princesse Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il était assis sur le sofa, vis-à-vis de sa mère, qui filait du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : Ma mère, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville. Il vous a fait de la peine, et je m'en suis bien aperçu. Je n'étais pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, et je ne le suis pas encore. Mais je puis vous dire que ce que je sentais et ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connaître.

On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, et ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sultan, alla au bain l'après-dîner. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû et lui laisser le chemin libre dans les rues par où elle devait passer. Comme je n'étais pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvait arriver qu'elle ôterait son voile quand

elle serait prête d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, et vous pouvez juger vous-même que je devais la voir à mon aise si ce que je m'étais imaginé arrivait. En effet, elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mère, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurais vous l'exprimer, et comme ma passion vive et ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan.

La mère d'Aladdin avait écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernières paroles ; mais quand elle eut entendu que son dessein était de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre ; mais en l'interrompant encore : Eh ! mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous ? Il faut que vous ayiez perdu l'esprit, pour me tenir un pareil discours.

— Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit ; je suis dans mon bon sens, j'ai prévu les reproches de folie et d'extravagance que vous me faites et ceux que vous pourriez me faire : mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution et prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage.

— En vérité, mon fils, repartit la mère très-sérieusement, je ne saurais m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement, et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire cette demande au sultan. — Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. — Par moi ! s'écria la mère d'un air de surprise et d'étonnement ; et au sultan ? Ah ! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan ? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée ? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage même à des fils de sultans, qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux ?

— Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter. Vos discours ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentimens. Je vous ai dit que je ferais demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise, c'est une grâce que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne me la pas refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois.

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistait dans un dessein si éloigné du bon sens. Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère, et comme une bonne mère, qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état et au vôtre que je ne fusse prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agissait de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voisins, d'une condition pareille ou approchant de la vôtre, je n'oublierais rien et je m'emploierais de bon cœur en tout ce qui serait en mon pouvoir ; encore pour y réussir faudrait-il que vous eussiez quelques biens ou quelque revenu, ou que vous sussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à quoi ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire cette réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage et d'épouser la fille de votre souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter et vous écraser. Je laisse à part ce qui vous regarde, c'est à vous à y faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayiez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire, que celle de vouloir que j'aille faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose

que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerais, ne me traitât pas de folle et ne me chassât pas indignement comme je le mériterais? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan: je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, et qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent; je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir quand il voit qu'on l'a mérité et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là et croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous? en êtes-vous digne? qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie et en quoi vous êtes-vous distingué? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grâce, et que d'ailleurs vous n'en soyiez pas digne, avec quel front pourrais-je la demander? Comment pourrais-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sultan? Sa présence toute majestueuse et l'éclat de sa cour me fermeraient la bouche aussitôt, à moi qui tremblais devant feu mon mari, votre père, quand j'avais à lui demander la moindre chose? Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main quand on a quelque chose à leur demander. Les présens ont au moins cet avantage que, s'ils refusent la grâce pour les raisons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire? Et quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque, quelle proportion y aurait-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire? Rentrez en vous-même et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein, et après avoir fait réflexion sur tous les points de sa remontrance, il prit enfin la parole et il lui dit: J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes intentions aussi loin que je fais, et une grande inconsidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur et de promptitude d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorable: je vous en demande pardon. Mais dans la violence de la passion qui me possède, ne vous étonnez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser. C'est une chose arrêtée et résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire; je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets.

Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord du présent, et je vous avoue que je n'y avais pas pensé; mais, quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable, de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très-agréable au sultan? je parle de ce que j'ai apporté dans mes deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés: mais à présent je suis détrompé, et je vous apprends, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les joailliers, et vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands joailliers ne sont pas comparables à celles que nous possédons ni en grosseur ni en beauté, et cependant ils les font monter à des prix excessifs. A la vérité, nous ignorons, vous et moi, le prix des nôtres; mais quoi qu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très-agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande et d'une forme très-propre pour les contenir; apportez-la et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs.

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses et les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour, par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur brillant, fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis. Ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avaient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avait vues chacune sur leurs arbres comme des fruits qui devaient faire un spectacle ravissant; mais comme il était encore enfant, il n'avait regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à s'en jouer, et il ne s'en était chargé que dans cette vue et sans aucune connaissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire : en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables.

Quoique la mère d'Aladdin, nonobstant la beauté et l'éclat du présent, ne le crut pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimait, elle jugea néanmoins qu'il pouvait être agréé, et elle sentait bien qu'elle n'avait rien à lui répliquer sur ce sujet. Mais elle en revenait toujours à la demande qu'Aladdin voulait qu'elle fît au sultan à la faveur de ce présent; cela l'inquiétait toujours fortement : Mon fils, lui disait-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet et que le sultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force et que je demeurerai muette. Ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui selon vous est d'une richesse si extraordinaire, et je reviendrais avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit, et vous devez croire que cela arrivera ainsi.

Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, et que j'aie assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse, il arrivera très-certainement ou que le sultan se moquera de moi et me renverra comme une folle ou qu'il se mettra dans une juste colère dont immanquablement nous serons, vous et moi, les victimes.

La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avaient fait une impression trop forte dans son cœur pour le détourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avait résolu, et autant par la tendresse qu'elle avait pour lui que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance et elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il était trop tard et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour là était passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée, et Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avait enfin accepté d'aller se présenter au sultan. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvait se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire : et véritablement il faut avouer qu'elle avait tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse, mais qu'après ce bon accueil, il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses et vos états, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses plutôt que de votre personne; si, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde?

—Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sultan et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de me dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire, et j'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin.

La mère d'Aladdin n'eut rien à répliquer à ce que son fils venait de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parlait pouvait bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfit et leva en même temps toutes les diffi-

cultés qui auraient pu encore la détourner du service qu'elle avait promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : Ma mère, au moins souvenez-vous de garder le secret : c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre, vous et moi, de cette affaire. Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos. Mais l'amour violent et les grands projets d'une fortune immense dont le fils avait l'esprit tout rempli l'empêchèrent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il aurait bien souhaité. Il se leva avant la petite pointe du jour et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourrait, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan et d'y entrer à l'ouverture, en même temps que le grand visir, les visirs subalternes et tous les grands officiers de l'état y entraient pour la séance du divan [1], où le sultan assistait toujours en personne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où était le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin et très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin avec une grande satisfaction d'Aladdin, et elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand visir, accompagné des autres visirs, et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étaient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avaient des affaires au divan était grande. On ouvrit et elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'était un très-beau salon, profond et spacieux, dont l'entrée était grande et magnifique. Elle s'arrêta et se rangea de manière qu'elle avait en face le sultan, le grand visir et les seigneurs qui avaient séance au conseil, à droite et à gauche. On appela les parties les unes après les autres, selon l'ordre des requêtes qu'elles avaient présentées, et leurs affaires furent rapportées, plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand visir. Les autres visirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étaient trouvés pour des affaires particulières firent la même chose, les uns contens du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement rendu contre eux, et d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

La mère d'Aladdin, qui avait vu le sultan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparaîtrait pas davantage ce jour-là en voyant tout le monde sortir : ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin, qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il était qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avait pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportait. La bonne mère, qui n'avait jamais mis le pied dans le palais du sultan et qui n'avait pas la moindre connaissance de ce qui s'y pratiquait ordinairement, tira son fils de l'embarras où il était en lui disant avec une grande naïveté : Mon fils, j'ai vu le sultan et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi : j'étais placée devant lui, et personne ne l'empêchait de me voir ; mais il était si fort occupé par tous ceux qui lui parlaient à droite, à gauche, qu'il me faisait compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnait à les écouter. Cela a duré si longtemps qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé, car il s'est levé sans qu'on s'y attendît et il s'est retiré assez brusquement sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étaient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençais à perdre patience et j'étais extrêmement fatiguée de demeurer debout si longtemps. Mais il n'y a rien de gâté ; je ne manquerai pas d'y retourner demain : le sultan ne sera peut-être pas si occupé.

Quelque amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse et de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avait fait la démar-

[1] *Divan* est un mot arabe qui signifie chambre de justice ou de conseil. Il a aussi une autre signification fort différente et s'emploie pour désigner un recueil de diverses pièces en prose ou en vers.

Les souverains de l'Orient, qui s'acquittent avec exactitude des devoirs que leur dignité leur impose, se lèvent avec l'aurore et peu de temps après donnent audience à leurs sujets de tous les rangs qui ont des pétitions à leur présenter. Les empereurs de l'Hindoustan avaient coutume de se montrer sur un balcon du palais, ou, lorsqu'ils étaient au camp, sur un trône élevé, d'où ils pouvaient recevoir tous ceux qui se présentaient et qui étaient trop nombreux pour être admis dans une salle ordinaire d'audience. Les pétitionnaires tenaient leur requête sur leurs têtes ; elles étaient reçues par des huissiers désignés pour cet office, qui les portaient à l'empereur.

che la plus difficile, qui était de soutenir la vue du sultan, et d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avaient parlé en sa présence, elle n'hésiterait pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle était chargée quand le moment favorable de lui parler se présenterait.

Le lendemain, d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du sultan avec le présent de pierreries ; mais son voyage fut inutile : elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avait de conseil que de deux jours l'un, et ainsi qu'il fallait qu'elle revînt le jour suivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois, aux jours marqués, avec aussi peu de succès, et peut-être qu'elle y serait retournée cent autres fois aussi inutilement si le sultan, qui la voyait toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable qu'il n'y avait que ceux qui avaient des requêtes à présenter qui approchaient du sultan, chacun à leur tour, pour plaider leur cause dans leur rang, et la mère d'Aladdin n'était point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand visir : Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon conseil et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin et affecte de se mettre toujours devant moi. Savez-vous ce qu'elle demande?

Le grand visir, qui n'en savait pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien. Celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la méchante farine ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. Au premier jour de conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. Le grand visir ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête pour marquer qu'il était prêt de la perdre s'il y manquait.

La mère d'Aladdin s'était déjà fait une habitude si grande de paraître au conseil devant le sultan qu'elle comptait sa peine pour rien pourvu qu'elle fît connaître à son fils qu'elle n'oubliait rien de tout ce qui dépendait d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil, et elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand visir n'avait pas encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avait été témoin. Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliiez, dit-il au grand visir, voilà la femme dont je vous parlais dernièrement : faites-la venir et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène. Aussitôt le grand visir montra cette femme au chef des huissiers, qui était debout prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin, et au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand visir.

La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avait vu aborder le sultan, se prosterna le front contre le tapis qui couvrait les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commanda de se lever. Elle se leva, et alors : Bonne femme, lui dit le sultan, il y a longtemps que je vous vois venir à mon divan et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin. Quelle affaire vous amène ici?

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois après avoir entendu ces paroles, et quand elle fut relevée : Monarque au-dessus des monarques du monde, dit-elle, avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire et même presque incroyable qui me fait paraître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire. Elle est si peu commune que je tremble et que j'ai honte de la proposer à mon sultan. Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sultan commanda que tout le monde sortît du divan et qu'on le laissât seul avec son grand visir, et alors il lui dit qu'elle pouvait s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan, qui venait de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tant de monde : elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avait à craindre de la proposition qu'elle devait lui faire et à laquelle il ne s'attendait pas. Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'ose encore supplier votre majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon et de m'en accorder la grâce. — Quoi que ce puisse être, repartit le sultan, je vous le pardonne dès à présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal. Parlez hardiment.

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ces précautions, en femme qui redoutait toute la colère du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avait à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avait vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avait inspiré, la déclaration qu'il lui en avait faite, tout ce qu'elle lui avait représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à votre majesté, dit-elle au sultan, qu'à la princesse votre fille; mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de reconnaître sa hardiesse, s'était obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir si je refusais de venir demander la princesse en mariage à votre majesté, et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui, de quoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance.

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, et même sans prendre la demande en raillerie. Mais avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'était que ce qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase de porcelaine, qu'elle avait mis au pied du trône avant de se prosterner, elle le découvrit et le présenta au sultan.

On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sultan lorsqu'il vit rassemblé dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes et d'une grosseur dont il n'avait point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration qu'il en était immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : Ah! que cela est beau! que cela est riche! Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguait, il se tourna du côté de son grand visir, et en lui montrant le vase : Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. Le visir en fut charmé. Eh bien! continua le sultan, que dis-tu d'un tel présent? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner à ce prix-là, à celui qui me la fait demander?

Ces paroles mirent le grand visir dans une étrange agitation. Il y avait quelque temps que le sultan lui avait fait entendre que son intention était de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il craignit, et ce n'était pas sans fondement, que le sultan, ébloui par un présent si riche et si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du sultan, et en lui parlant à l'oreille : Sire, dit-il, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse. Mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer. J'espère qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avait jeté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre majesté ne connaît pas. Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que son grand visir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande conséquence à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de l'écouter et de lui accorder cette grâce. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : Allez, bonne femme, retournez chez vous et dites à votre fils que j'agrée la proposition que vous m'avez faite de sa part, mais que je ne puis marier la princesse ma fille que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi revenez en ce temps-là.

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec

une joie d'autant plus grande que, par rapport à son état, elle avait d'abord regardé l'accès auprès du sultan comme impossible, et que d'ailleurs elle avait obtenu une réponse si favorable, au lieu qu'elle ne s'était attendue qu'à un rebut qui l'aurait couverte de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin, quand il vit rentrer sa mère, qu'elle lui apportait une bonne nouvelle : l'une, qu'elle revenait de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et l'autre, qu'elle avait le visage gai et ouvert. Hé bien ! ma mère, lui dit-il, dois-je espérer, dois-je mourir de désespoir ? Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui : Mon fils, lui dit-elle, pour ne pas vous tenir trop longtemps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire que, bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. En poursuivant son discours, elle lui raconta de quelle manière elle avait eu audience avant tout le monde, ce qui était cause qu'elle était revenue de si bonne heure, les précautions qu'elle avait prises pour faire au sultan, sans qu'il s'en offensât, la proposition de mariage de la princesse Badroulboudour avec lui et la réponse toute favorable que le sultan lui avait faite de sa propre bouche. Elle ajouta qu'autant qu'elle en pouvait juger par les marques que le sultan en avait données, le présent, sur toutes choses, avait fait un puissant effet sur son esprit, pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportait. Je m'y attendais d'autant moins, dit-elle encore, que le grand visir lui avait parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, et que je craignais qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvait avoir pour vous.

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'était données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès était si important pour son repos. Et quoique, dans l'impatience où il était de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardait comme irrévocable. Pendant qu'il comptait non-seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étaient écoulés quand sa mère, un soir, en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avait plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter, et en avançant dans la ville, elle vit que tout y était en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étaient ouvertes ; on les ornait de feuillages, on y préparait des illuminations, chacun s'efforçait à qui les ferait avec plus de pompe et de magnificence pour mieux marquer son zèle. Tout le monde enfin donnait des démonstrations de joie et de réjouissance. Les rues étaient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui allaient et venaient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetait son huile ce que tout cela signifiait. D'où venez-vous, ma bonne dame ? lui dit-il. Ne savez-vous pas que le fils du grand visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sultan ? Elle va bientôt sortir du bain, et les officiers que vous voyez s'assemblent pour lui faire cortége jusqu'au palais, où se doit faire la cérémonie.

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils, qui ne s'attendait à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportait. Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous. Vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en sera rien. Aladdin, alarmé de ces paroles : Ma mère, reprit-il, par quel endroit le sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? Comment le savez-vous ? — Ce soir, repartit la mère, le fils du grand visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. Elle lui raconta de quelle manière elle venait de l'apprendre par tant de circonstances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer longtemps. Dans le moment, il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors, et, sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan, contre le grand visir ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : Ma mère, le fils du grand visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper.

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils

voulait faire usage de la lampe pour empêcher, s'il était possible, que le mariage du fils du grand visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, et elle ne se trompait pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avait portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa mère, après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur. Il prit, dis-je, la lampe, et il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant le génie parut devant lui. Que veux-tu, dit-il à Aladdin, me voici prêt à t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et les autres esclaves de la lampe. — Écoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin. Il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise et il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand visir : je viens de l'apprendre et la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. — Mon maître, reprit le génie, je vais t'obéir. As-tu autre chose à me commander ? — Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère; il soupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avait de coutume. Après le souper, il s'entretint quelque temps avec elle du mariage de la princesse comme d'une chose qui ne l'embarrassait plus. Il retourna à sa chambre et il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui, il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie et l'exécution du commandement qu'il lui avait fait.

Pendant ce temps-là tout avait été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du sultan pour la célébration des noces de la princesse, et la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances jusque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand visir, au signal que lui fit le chef des eunuques de la princesse, s'échappa adroitement, et cet officier l'introduisit dans l'appartement de la princesse son épouse jusqu'à la chambre où le lit nuptial était préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la sultane, accompagnée de ses femmes et de celles de la princesse sa fille, amena la nouvelle épouse. Elle faisait de grandes résistances selon la coutume des nouvelles mariées. La sultane aida à la déshabiller, la mit dans le lit comme par force, et après l'avoir embrassée en lui souhaitant la bonne nuit, elle se retira avec toutes ses femmes, et la dernière qui sortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le génie, comme esclave fidèle de la lampe, et exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avaient à la main, sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse, enlève le lit avec l'époux et l'épouse, au grand étonnement de l'un et de l'autre, et en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose.

Aladdin, qui attendait ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand visir demeurât couché avec la princesse. Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le génie enleva aussitôt le fils du grand visir hors du lit en chemise et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avait dit, où il le laissa après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds et qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours lorsqu'il se vit seul avec elle. Ne craignez rien, adorable princesse, lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté, et quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté et pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan votre père en ma faveur.

La princesse, qui ne savait rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'était nullement en état de lui répondre. La frayeur et l'étonnement où elle était d'une aventure si surprenante et si peu attendue l'avaient mise dans

un tel état qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là, il prit le parti de se déshabiller, et il se coucha à la place du fils du grand visir, le dos tourné du côté de la princesse, après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre la princesse et lui, pour marquer qu'il mériterait d'être puni s'il attentait à son honneur [1].

Aladdin, content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'était flatté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui était arrivé de passer un nuit aussi fâcheuse et aussi désagréable que celle-là; et si l'on veut bien faire réflexion au lieu et à l'état où le génie avait laissé le fils du grand visir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain, Aladdin n'eut pas besoin de frotter la lampe pour appeler le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avait marquée, et dans le temps qu'il achevait de s'habiller : Me voici, dit-il à Aladdin, qu'as-tu à me commander? — Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand visir où tu l'as mis, viens le remettre dans ce lit et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. Le génie alla relever le fils du grand visir de sentinelle, et Aladdin reprenait son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, et en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avait apporté. Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut aperçu ni de la princesse ni du fils du grand visir : sa forme hideuse eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours d'entre Aladdin et lui, et ils ne s'aperçurent que de l'ébranlement du lit et de leur transport d'un lieu à un autre, et c'était bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie ne venait que de poser le lit nuptial en sa place quand le sultan, curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avait passé la nuit de ses noces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bonjour. Le fils du grand visir, morfondu du froid qu'il avait souffert toute la nuit, et qui n'avait pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvrait la porte, qu'il se leva et passa dans une garderobe où il s'était déshabillé le soir.

Le sultan approcha du lit de la princesse, la baisa entre les deux yeux, selon la coutume, en lui souhaitant le bonjour, et lui demanda en souriant comment elle se trouvait de la nuit passée. Mais en relevant la tête et en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, et qu'elle ne lui marquait, ni par la rougeur qui eût pu lui monter au visage ni par aucun autre signe, ce qui eût pu satisfaire sa curiosité. Elle lui jeta seulement un regard des plus tristes d'une manière [qui marquait une grande affliction ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il n'en pouvait tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisait par pudeur et il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans son silence, ce qui l'obligea d'aller sur-le-champ à l'appartement de la sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avait trouvé la princesse et de la réception qu'elle lui avait faite. Sire, lui dit la sultane, cela ne doit pas surprendre votre majesté, il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses noces; ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours : alors, elle recevra le sultan son père comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, et je suis bien trompée si elle me fait le même accueil.

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'était pas encore levée. Elle s'approcha de son lit et elle lui donna le bon jour en l'embrassant. Mais sa surprise fut des plus grandes, non-seulement de ce qu'elle ne lui répondait rien, mais même de ce qu'en la regardant elle s'aperçut qu'elle était dans un grand abattement qui lui fit juger qu'il lui était arrivé quelque chose qu'elle ne

[1] Cette circonstance se retrouve dans plusieurs romans du moyen-âge. Dans l'histoire du héros scandinave appelé Sigurd, ce personnage épouse, sous le nom et sous les traits de son ami Gunar, une vierge merveilleuse nommée Brunhilde, et passe trois nuits auprès d'elle; mais, respectant les droits de son frère d'armes, il place entre elle et lui-même son épée nue. (Voyez dans la *Revue des deux Mondes* du 1er août 1832, l'article de M. Ampère, intitulé *Sigurd, tradition épique selon l'Edda et les Nibelungs.*) Le vieux roman français intitulé *Miles et Amys*, et dont il a été publié une analyse dans la *Bibliothèque des Romans* de décembre 1778, offre un incident semblable.

Dans la rédaction anglaise du roman de Tristan (Tristrem), analysée par Walter Scott, le roi Marc rencontre un jour Tristan et la belle Iseult dormant l'un à côté de l'autre dans un bois; mais, à la vue d'une épée que le hasard a placée entre eux, il s'éloigne, persuadé que son honneur n'a point souffert. (Voyez la *Traduction française des œuvres de Sir Walter Scott*, Furne, 1830, t. Ier, p. 74.)

pénétrait pas. Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais ? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons ? Et doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes ? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose : avouez-le-moi franchement et ne me laissez pas plus longtemps dans une inquiétude qui m'accable.

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir. Ah ! madame et très-honorée mère, s'écria-t-elle, pardonnez-moi si j'ai manqué au respect que je vous dois. J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ! ni de mes frayeurs et que j'ai même de la peine à me reconnaître moi-même. Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives de quelle manière, un instant après qu'elle et son époux furent couchés, le lit avait été enlevé et transporté en un moment dans une chambre malpropre et obscure, où elle s'était vue seule et séparée de son époux, sans savoir ce qu'il était devenu, et où elle avait vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avait empêchée d'entendre, s'était couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entre elle et lui, et que le matin son époux lui avait été rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps. Tout cela ne venait que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sultan mon père est entré dans ma chambre. J'étais si accablée de tristesse que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole. Ainsi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'espère qu'il me pardonnera quand il saura ma triste aventure et l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter ; mais elle ne voulut pas y ajouter foi. Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendrait pour une folle si on vous entendait parler de la sorte.—Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens. Vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose.—Je m'en informerai, repartit la sultane ; mais quand il m'en parlerait comme vous, je n'en serais pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant et ôtez-vous cette imagination de l'esprit. Il ferait beau voir que vous troublassiez par une pareille vision les fêtes ordonnées pour vos noces et qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais et dans tout le royaume ! N'entendez-vous pas déjà les fanfares et les concerts de trompettes, de timbales et de tambours ? Tout cela vous doit inspirer la joie et le plaisir, et vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. En même temps la sultane appela les femmes de la princesse, et après qu'elle l'eût fait lever et qu'elle l'eut vue se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du sultan. Elle lui dit que quelque fantaisie avait passé véritablement par la tête de sa fille, mais que ce n'était rien. Elle fit appeler le fils du visir pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avait dit ; mais le fils du visir, qui s'estimait infiniment honoré de l'alliance du sultan, avait pris le parti de dissimuler. Mon gendre, lui dit la sultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse ?—Madame, reprit le fils du visir, oserais-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande ?—Cela suffit, repartit la sultane, je n'en veux pas savoir davantage, vous êtes plus sage qu'elle.

Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais, et la sultane, qui n'abandonna pas la princesse, n'oublia rien pour lui inspirer la joie et pour lui faire prendre part aux divertissemens qu'on lui donnait par différentes sortes de spectacles ; mais elle était tellement frappée des idées de ce qui lui était arrivé la nuit qu'il était aisé de voir qu'elle en était tout occupée. Le fils du grand visir n'était pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avait passée. Mais son ambition le fit dissimuler, et, à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin, qui était bien informé de ce qui se passait au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur était arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avait pas envie de les laisser en repos : ainsi, dès

que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut et fit à Aladdin le même compliment que les autres fois en lui offrant son service. Le fils du grand visir et la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore ensemble cette nuit. Va, et du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici comme hier.

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité et d'exactitude que le jour de devant. Le fils du grand visir passa la nuit aussi froidement et aussi désagréablement qu'il avait déjà fait, et la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entre elle et lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de son épouse, enleva le lit avec les nouveaux mariés et le reporta dans la chambre du palais où il l'avait pris.

Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avait faite le jour précédent, inquiet de savoir comment elle aurait passé la seconde nuit et si elle lui ferait une réception pareille à celle qu'elle lui avait déjà faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin pour en être éclairci. Le fils du grand visir, plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan qu'il se leva avec précipitation et se jeta dans la garderobe.

Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse en lui donnant le bonjour, et après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour de devant : Hé bien ! ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous étiez hier ? Me direz-vous comment vous avez passé la nuit ? La princesse garda le même silence, et le sultan s'aperçut qu'elle avait l'esprit beaucoup moins tranquille et qu'elle était plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors, irrité du mystère qu'elle lui en faisait : Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure.

La princesse, plus effrayée du ton et de la menace du sultan offensé que de la vue du sabre nu, rompit enfin le silence. Mon cher père et mon sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majesté si je l'ai offensée ; j'espère de sa bonté et de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colère quand je lui aurai fait le récit fidèle du triste et pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit et la nuit passée.

Après ce préambule, qui apaisa et qui attendrit un peu le sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une manière si touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur par l'amour et par la tendresse qu'il avait pour elle. Elle finit par ces paroles : Si votre majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné : je suis bien persuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends.

Le sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devait avoir causée à la princesse. Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais plutôt dans la vue de vous rendre heureuse et contente et de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez et que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avait paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits aussi désagréables et aussi peu supportables que celles que vous avez passées.

Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand visir. Visir, lui dit-il, avez-vous vu votre fils et ne vous a-t-il rien dit ? Comme le grand visir lui eut répondu qu'il ne l'avait pas vu, le sultan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venait de lui raconter. En achevant : Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je serai bien aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils. Allez, et demandez-lui ce qui en est.

Le grand visir ne différa pas d'aller joindre son fils. Il lui fit part de ce que le sultan venait de lui communiquer et il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité et de lui dire si

tout cela était vrai. Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils. Tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier. Les voici. Depuis mon mariage, j'ai passé deux nuits, les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expression pour vous décrire au juste et avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eu de me sentir enlever quatre fois dans mon lit sans voir qui enlevait le lit et le transportait d'un lieu à un autre et sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état facheux où je me suis trouvé, lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits, debout et nu en chemise, dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où je fus posé et sans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances; je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentimens d'amour, de respect et de reconnaissance qu'elle mérite; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur et tout l'éclat qui rejaillit sur moi d'avoir épousé la fille de mon souverain, j'aimerais mieux mourir que de vivre plus longtemps dans une si haute alliance, s'il faut essuyer des traitemens aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi, et elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi, mon père, je vous supplie par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'ambition du grand visir de voir son fils gendre du sultan, la ferme résolution néanmoins où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette traverse ne finirait point. Il le laissa et il revint rendre réponse au sultan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'était que trop vraie après ce qu'il venait d'apprendre de son fils. Sans attendre même que le sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyait bien qu'il n'était que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais et qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'était pas juste que la princesse fût exposée un moment davantage à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand visir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait. Dès ce moment, le sultan, qui avait déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais et dans la ville, et même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers; et en très-peu de temps, toutes les marques de joie et de réjouissances publiques cessèrent dans toute la ville et dans le royaume.

Ce changement subit et si peu attendu, donna occasion à bien des raisonnemens différens. On se demandait les uns aux autres d'où pouvait venir ce contre-temps, et l'on n'en disait autre chose, sinon qu'on avait vu le grand visir sortir du palais et se retirer chez lui accompagné de son fils, l'un et l'autre avec un air fort triste. Il n'y avait qu'Aladdin qui en savait le secret, et qui se réjouissait en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procurait. Ainsi, comme il eut appris avec certitude que son rival avait abandonné le palais, et que le mariage entre la princesse et lui était rompu absolument, il n'eut pas besoin de frotter la lampe davantage et d'appeler le génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sultan, ni le grand visir, qui avaient oublié Aladdin et la demande qu'il avait fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venait de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avait marqués pour le mariage d'entre la princesse Badroulboudour et lui. Il en avait compté tous les jours avec grand soin, et quand ils furent achevés, dès le lendemain, il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais, pour faire souvenir le sultan de sa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais, comme son fils lui avait dit, et elle se présenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le

sultan n'eut pas plus tôt jeté la vue sur elle qu'il la reconnut et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avait faite et du temps auquel il l'avait remis. Le grand visir lui faisait alors le rapport d'une affaire. Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a a quelques mois : faites-la venir, vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. Le grand visir, en jetant les yeux du côté de l'entrée du divan, aperçut aussi la mère d'Aladdin. Aussitôt il appela le chef des huissiers, et en la lui montrant il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, où elle se prosterna, selon la coutume. Après qu'elle se fut relevée, le sultan lui demanda ce qu'elle souhaitait. Sire, lui répondit-elle, je me présente encore devant votre majesté pour lui représenter, au nom d'Aladdin, mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire sont expirés, et la supplier de vouloir bien s'en souvenir.

Le sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la première fois qu'il l'avait vue, avait cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage qu'il regardait comme peu convenable à la princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse et la pauvreté de la mère d'Aladdin, qui paraissait devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venait de lui faire de tenir sa parole lui parut embarrassante. Il ne jugea pas à propos de lui répondre sur-le-champ. Il consulta son grand visir et il lui marqua la répugnance qu'il avait à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu, dont il supposait que la fortune devait être beaucoup au-dessous de la plus médiocre.

Le grand visir n'hésita pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensait. Sire, lui dit-il, il me semble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage si disproportionné sans qu'Aladdin, quand même il serait connu de votre majesté, puisse s'en plaindre : c'est de mettre la princesse à un si haut prix que ses richesses, quelles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le faire désister d'une poursuite si hardie, pour ne pas dire si téméraire, à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager.

Le sultan approuva le conseil du grand visir. Il se retourna du côté de la mère d'Aladdin, et après quelques momens de réflexion : Ma bonne femme, lui dit-il, les sultans doivent tenir leur parole ; je suis prêt de tenir la mienne et de rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille. Mais, comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble, des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs, jeunes, bien faits et de belle taille, et tous habillés très-magnifiquement. Voilà les conditions auxquelles je suis prêt de lui donner la princesse ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse.

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sultan et elle se retira. Dans le chemin, elle riait en elle-même de la folle imagination de son fils. Vraiment, disait-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or et une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Retournera-t-il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée pour en cueillir aux arbres ? Et tous ces esclaves, tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il ? Le voilà bien éloigné de sa prétention, et je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées qui lui faisaient croire qu'Aladdin n'avait plus rien à espérer : Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sultan, à la vérité, m'a reçue avec beaucoup de bonté, et je crois qu'il était bien intentionné pour vous ; mais le grand visir, si je ne me trompe, lui a fait changer de sentiment, et vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa majesté que les trois mois étaient expirés et que je le priais de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand visir. La mère d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que le sultan lui avait dit et des conditions auxquelles il consentirait au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant :

Mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse; mais, entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il l'attendra longtemps.

— Pas si longtemps que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin, et le sultan se trompe lui-même s'il a cru, par ses demandes exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendais à d'autres difficultés insurmontables, ou qu'il mettrait mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut. Mais à présent je suis content, et ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serais en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner et laissez-moi faire.

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la lampe et il la frotta. Dans l'instant le génie se présenta devant lui, et, dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés, il lui demanda ce qu'il avait à lui commander, en marquant qu'il était prêt à le servir. Aladdin lui dit: Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif et bien pesans, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins d'or soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs, jeunes, bien faits, de belle taille et habillés très-richement. Va et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sultan avant qu'il lève la séance du divan. Le génie lui dit que son commandement allait être exécuté incessamment et il disparut.

Très-peu de temps après, le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, plein de perles, de diamans, de rubis et d'émeraudes mieux choisies, même pour la beauté et pour la grosseur, que celles qui avaient déjà été présentées au sultan. Chaque bassin était couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupaient presque toute la maison, qui était assez médiocre, avec une petite cour sur le devant et un petit jardin sur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il était content et s'il avait encore quelque autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandait rien davantage et il disparut aussitôt.

La mère d'Aladdin revint du marché, et en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportait, elle voulut ôter le voile qui lui couvrait le visage; mais Aladdin l'en empêcha. Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre; avant que le sultan achève de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour qu'il m'a demandés, afin qu'il juge par ma diligence et par mon exactitude du zèle ardent et sincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance.

Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte sur la rue et lui fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, et ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il ferma la porte et il demeura tranquillement dans sa chambre, avec l'espérance que le sultan, après ce présent, tel qu'il l'avait demandé, voudrait bien le recevoir enfin pour gendre.

Le premier esclave blanc qui était sorti de la maison d'Aladdin avait fait arrêter tous les passans qui l'aperçurent, et avant que les quatre-vingts esclaves, entremêlés de blancs et de noirs, eussent achevé de sortir, la rue se trouva pleine d'une grande foule de peuple, qui accourait de toute part pour voir un spectacle si magnifique et si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave était si riche en étoffe et en pierreries, que les meilleurs connaisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grâce, le bel air, la taille uniforme et avantageuse de chaque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries, d'une grosseur excessive, enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symétrie, et les enseignes, aussi de pierreries, attachées à leurs bonnets, qui étaient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande qu'ils ne pou-

vaient se lasser de les regarder et de les conduire des yeux aussi loin qu'il leur était possible. Mais les rues étaient tellement bordées de peuple que chacun était contraint de rester dans la place où il se trouvait.

Comme il fallait passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toute sorte d'états et de condition, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais, et les portiers, qui s'étaient mis en haie dès qu'ils s'étaient aperçus que cette file merveilleuse approchait, le prirent pour un roi, tant il était richement et magnifiquement habillé. Ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de la robe. Mais l'esclave, instruit par le génie, les arrêta et il leur dit gravement : Nous ne sommes que des esclaves, notre maître paraîtra quand il en sera temps.

Le premier esclave, suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde cour, qui était très-spacieuse et où la maison du sultan était rangée pendant la séance du divan. Les officiers à la tête de chaque troupe étaient d'une grande magnificence, mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs du présent d'Aladdin, et qui en faisaient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau ni si éclatant dans toute la maison du sultan, et tout le brillant des seigneurs de sa cour qui l'environnaient n'était rien en comparaison de ce qui se présentait alors à sa vue.

Comme le sultan avait été averti de la marche et de l'arrivée de ces esclaves, il avait donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouvèrent l'entrée du divan libre, et ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés et qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portaient sur le tapis de pied. Ils se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même temps. Ils se relevèrent tous, et les noirs, en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étaient devant eux, et tous demeurèrent debout, les mains croisées sur la poitrine, avec une grande modestie.

La mère d'Aladdin, qui cependant s'était avancée jusqu'au pied du trône, dit au sultan après s'être prosternée : Sire, Aladdin, mon fils, n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre majesté ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour. Il espère néanmoins que votre majesté l'aura pour agréable et qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la princesse, avec d'autant plus de confiance qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plu de lui imposer.

Le sultan n'était pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup d'œil jeté sur les quarante bassins d'or, pleins à comble des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde, et sur les quatre-vingts esclaves, qui paraissaient autant de rois, tant par leur bonne mine que par la richesse et la magnificence surprenante de leur habillement, l'avait frappé d'une manière qu'il ne pouvait revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin, il s'adressa au grand visir, qui ne pouvait comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvait être venue : Eh bien! visir, dit-il publiquement, que pensez-vous de celui, quel qu'il puisse être, qui m'envoie un présent si riche et si extraordinaire et que ni moi ni vous ne connaissons pas? Le croyez vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour, ma fille?

Quelque jalousie et quelque douleur qu'eût le grand visir de voir qu'un inconnu allait devenir le gendre du sultan préférablement à son fils, il n'osa dissimuler son sentiment. Il était trop visible que le présent d'Aladdin était plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au sultan, et entrant dans son sentiment : Sire, dit-il, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserais dire qu'il mériterait davantage si je n'étais persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre majesté. Les seigneurs de la cour qui étaient de la séance du conseil témoignèrent par leurs applaudissemens que leurs avis n'étaient pas différens de celui du grand visir.

Le sultan ne différa plus, il ne pensa pas même de s'informer si Aladdin avait les autres

qualités convenables à celui qui pouvait aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses et la diligence avec laquelle Aladdin venait de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avait imposées, lui persuadèrent aisément qu'il ne lui manquait rien de tout ce qui pouvait le rendre accompli et tel qu'il le désirait. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvait désirer, il lui dit: Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'embrasser, et que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir.

Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation contre son attente, le sultan mit fin à l'audience de ce jour. Et en se levant de son trône, il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à son loisir, et cet ordre fut exécuté sur-le-champ, par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs et noirs ne furent pas oubliés : on les fit entrer dans l'intérieur du palais, et quelque temps après le sultan, qui venait de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fît venir devant l'appartement, afin qu'elle les considérât au travers des jalousies et qu'elle connût que, bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venait de lui faire, il lui en avait dit beaucoup moins de ce qui en était.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquait par avance la bonne nouvelle qu'elle apportait à son fils. Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être content : vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, et vous savez ce que je vous en avais dit. Afin de ne vous pas tenir trop longtemps en suspens, le sultan, avec applaudissement de toute la cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser et pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne. Mais après ce que j'ai vu des merveilles que vous savez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le sultan vous attend avec impatience : ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui.

Aladdin, charmé de cette nouvelle et tout plein de l'objet qui l'avait enchanté, dit peu de paroles à sa mère et se retira dans sa chambre. Là, après avoir pris la lampe, qui lui avait été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins et en tout ce qu'il avait souhaité, il ne l'eut pas plus tôt frottée que le génie continua de marquer son obéissance en paraissant d'abord sans se faire attendre. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout à l'heure, et quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche et le plus magnifique que jamais monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva et le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin et de différentes couleurs les plus belles et les plus diversifiées. Sans voir qui le servait, il fut déshabillé dans un salon spacieux et d'une grande propreté. Du salon on le fit entrer dans le bain, qui était d'une chaleur modérée, et là il fut frotté et lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur, selon les différentes pièces du bain, il en sortit, mais tout autre que quand il y était entré. Son teint se trouva frais, blanc, vermeil et son corps beaucoup plus léger et plus dispos. Il rentra dans le salon et il ne trouva plus l'habit qu'il y avait laissé. Le génie avait eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avait demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avait substitué. Il s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenait, tant elles étaient toutes au delà de ce qu'il avait pu s'imaginer. Quand il eut achevé, le génie le reporta chez lui dans la même chambre où il l'avait pris. Alors il lui demanda s'il avait autre chose à lui commander. Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amènes au plus tôt un cheval qui surpasse en beauté et en bonté le cheval le plus estimé

qui soit dans l'écurie du sultan, dont la housse, la selle, la bride et tout le harnais vaillent plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même temps vingt esclaves habillés aussi richement et aussi lestement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes côtés et à ma suite en troupe, et vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, et chargées chacune d'un habit complet, aussi magnifique et aussi pompeux que pour la sultane. J'ai besoin aussi de dix mille pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avais à te commander : va et fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ces ordres au génie, le génie disparut et bientôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portaient chacun une bourse de mille pièces d'or, et avec six femmes esclaves, chargées sur la tête, chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, et le génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre, qu'il donna à sa mère, en lui disant que c'était pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portaient, avec ordre de les garder et de les jeter au peuple par poignées, en passant par les rues, dans la marche qu'ils devaient faire pour se rendre au palais du sultan. Il ordonna aussi qu'ils marcheraient devant lui avec les autres, trois à droite et trois à gauche. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étaient à elle et qu'elle pouvait s'en servir comme leur maîtresse, et que les habits qu'elles avaient apportés étaient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il dit au génie en le congédiant qu'il l'appellerait quand il aurait besoin de son service, et le génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plus tôt au désir que le sultan avait témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étaient tous également, avec ordre de s'adresser au chef des huissiers et de lui demander quand il pourrait avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du sultan. L'esclave ne fut pas longtemps à s'acquitter de son message ; il apporta pour réponse que le sultan l'attendait avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval et de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grâce que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa furent remplies presque en un moment d'une foule innombrable de peuple qui faisait retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration et de bénédictions chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avaient les bourses faisaient voler des poignées des pièces en l'air, à droite et à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venaient pas de la part de ceux qui se poussaient et qui se baissaient pour amasser de ces pièces, mais de ceux qui, d'un rang au-dessus du menu peuple, ne pouvaient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritait. Non-seulement ceux qui se souvenaient de l'avoir vu jouer dans les rues, dans un âge déjà avancé, comme un vagabond, ne le reconnaissaient plus, ceux mêmes qui l'avaient vu il n'y a pas long-temps avaient peine à le reconnaître, tant il avait les traits changés. Cela venait de ce que la lampe avait cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédaient les perfections convenables à l'état auquel ils parvenaient par le bon usage qu'ils en faisaient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnait, que la plupart avaient déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avaient porté ou accompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connaisseurs, qui surent en distinguer la beauté sans se laisser éblouir ni par la richesse ni par le brillant des diamans et des autres pierreries dont il était couvert. Comme le bruit s'était répandu que le sultan lui donnait la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au palais, où tout était disposé pour l'y recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre pour se conformer à l'usage observé par le grand

visir, par les généraux d'armées et les gouverneurs du premier rang; mais le chef des huissiers, qui l'y attendait par ordre du sultan, l'en empêcha et l'accompagna jusque près de la salle du conseil ou de l'audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y opposât fortement et ne le voulût pas souffrir; mais il ne fut pas le maître. Cependant les huissiers faisaient une double haie à l'entrée de la salle. Leur chef mit Aladdin à sa droite, et après l'avoir fait passer par le milieu, il le conduisit jusqu'au trône du sultan.

Dès que le sultan eut aperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement et plus magnifiquement qu'il ne l'avait jamais été lui-même que surpris, contre son attente, de sa bonne mine, de sa belle taille et d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mère avait paru devant lui. Son étonnement et sa surprise néanmoins ne l'empêchèrent pas de se lever et de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds et pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du sultan, mais le sultan le retint par la main et l'obligea de monter et de s'asseoir entre le visir et lui.

Alors Aladdin prit la parole. Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre majesté me fait parce qu'elle a la bonté et qu'il lui plaît de me les faire; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave, que je connais la grandeur de sa puissance et que je n'ignore pas combien ma naissance me met au-dessous de la splendeur et de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. S'il y a quelque endroit, continua-t-il, par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse qu'un pur hasard m'a fait naître d'élever mes yeux, mes pensées et mes désirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre majesté de ma témérité; mais je ne puis dissimuler que je mourrais de douleur si je perdais l'espérance d'en voir l'accomplissement.

— Mon fils, répondit le sultan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir et de vous entendre à tous mes trésors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles, le sultan fit un signal, et aussitôt on entendit l'air retentir du son des hautbois et des timbales, et en même temps le sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon où on servit un superbe festin. Le sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand visir et les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité et selon leur rang, les accompagnèrent pendant le repas. Le sultan, qui avait toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenait plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets différens. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas et sur quelque matière qu'il le mît, il parla avec tant de connaissance et de sagesse qu'il acheva de confirmer le sultan dans la bonne opinion qu'il avait conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le sultan fit appeler le premier juge de sa capitale et il lui commanda de dresser et de mettre au net sur-le-champ le contrat de mariage de la princesse Badroulboudour', sa fille, et d'Aladdin. Pendant ce temps-là, le sultan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifférentes en présence du grand visir et des seigneurs de la cour, qui admirèrent la solidité de son esprit et la grande facilité qu'il avait de parler et de s'énoncer, et les pensées fines et délicates dont il assaisonnait son discours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requises, le sultan demanda à Aladdin s'il voulait rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour. Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je les diffère jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais pour recevoir la princesse selon son mérite et sa dignité. Je la prie, pour cet effet, de m'accorder une place convenable devant le sien afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. — Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrain que vous jugerez à propos : le vide est trop grand devant mon palais, et j'avais déjà songé moi-même à le remplir; mais souvenez-vous que je ne puis assez

tôt vous voir uni avec ma fille pour mettre le comble à ma joie. En achevant ces paroles, il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé et qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval et il retourna chez lui dans le même ordre qu'il était venu, au travers de la même foule et aux acclamations du peuple, qui lui souhaitait toute sorte de bonheur et de prospérité. Dès qu'il fut rentré et qu'il eut mis pied à terre, il prit la lampe et il appela le génie comme il avait accoutumé. Le génie ne se fit pas attendre ; il parut et il lui fit offre de ses services. Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent par la puissance de cette lampe, ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui que, pour l'amour d'elle, tu fasses paraître, s'il est possible, plus de zèle et d'obéissance que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir, vis-à-vis du palais du sultan, à une juste distance, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour, mon épouse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis et du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, et du reste de l'édifice ; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autre matière que d'or et d'argent massifs, posées alternativement, avec vingt-quatre croisées, six à chaque face, et que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule, que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies avec art et symétrie de diamans, de rubis et d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin, mais, sur toute chose, qu'il y ait, dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or et d'argent monnayés. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons et proportionnés à la magnificence du palais ; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine et d'office, et des femmes esclaves, nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention ; va et reviens quand cela sera fait.

Le soleil venait de se coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avait imaginé. Le lendemain matin à la petite pointe du jour, Aladdin, à qui l'amour de la princesse ne permettait pas de dormir tranquillement, était à peine levé que le génie se présenta à lui. Seigneur, dit-il, votre palais est achevé, venez voir si vous en êtes content. Aladdin n'eut pas plus tôt témoigné qu'il le voulait bien que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente qu'il ne pouvait assez l'admirer. Le génie le conduisit en tous les endroits, et partout il ne trouva que richesses, que propreté et que magnificence, avec des officiers et des esclaves, tous habillés selon leur rang et selon les services auxquels ils étaient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, et Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenaient, élevés jusqu'à la voûte et disposés dans un arrangement qui faisait plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries, et là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, et les palefreniers dans un grand mouvement occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais d'appartement en appartement et de pièce en pièce, depuis le haut jusqu'au bas, et particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, et qu'il y eut trouvé des richesses et de la magnificence, avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en était promis, il dit au génie : Génie, on ne peut être plus content que je le suis, et j'aurais tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit parce que je ne m'en étais pas avisé. C'est d'étendre depuis la porte de l'appartement destiné à la princesse dans ce palais-ci un tapis du plus beau velours afin qu'elle marche dessus en venant du palais du sultan. — Je reviens dans un moment, dit le génie. Et comme il eut disparu,

peu de temps après Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avait souhaité exécuté sans savoir comment cela s'était fait. Le génie reparut et il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvrait la porte du palais du sultan.

Les portiers du palais, qui venaient d'ouvrir la porte et qui avaient toujours eu la vue libre du côté où était alors celui d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée et de voir un tapis de velours qui venait de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sultan. Ils ne distinguèrent d'abord pas bien ce que c'était. Mais leur surprise augmenta quand ils eurent aperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille aussi surprenante fut répandue par tout le palais en très-peu de temps. Le grand visir, qui était arrivé jusqu'à l'ouverture de la porte du palais, n'avait pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres. Il en fit part au sultan le premier; mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. Visir, reprit le sultan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement? Vous savez aussi bien que moi que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir, par la permission que je lui en ai donnée en votre présence, pour loger la princesse ma fille[1]. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de temps? Il a voulu nous surprendre et nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à un autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler vient d'un peu de jalousie. L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus longtemps.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui et qu'il eut congédié le génie, il trouva que sa mère était levée et qu'elle commençait à se parer d'un des habits qu'il lui avait fait apporter.

[1] Le conte d'Aladdin pourrait bien être puisé en partie à des sources indiennes. Dans le recueil intitulé le *Trône enchanté* (*Singhâsana-Dwâtrinsati*), un prince de la race des génies nommé Gandharba-Séna, chassé du ciel par le dieu Indra, dont il a provoqué la colère, demande à un roi de lui donner sa fille en mariage. « Si tu es en effet de la race des génies, répond le roi, il faut, pour m'en convaincre, que tu fasses construire dès cette nuit dans l'enceinte de ma capitale un château fort entièrement en airain, avec quatre portes très-solides. » Gandharba-Séna appelle à son aide Viswacarma, architecte et ingénieur des dieux, et lui fait connaître le désir du roi. Viswacarma promet d'exécuter cet ordre, et en effet, le lendemain, le roi en se levant aperçoit dans l'intérieur de sa capitale le château fort d'airain entièrement terminé. (Voyez le *Trône enchanté*, conte indien, traduit du persan, par Lescallier, t. Ier, p. 9 et 10.)

A peu près vers le temps que le sultan venait de sortir du conseil, Aladdin disposa sa mère à aller au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étaient venues par le ministère du génie. Il la pria, si elle voyait le sultan, de lui marquer qu'elle venait pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse, vers le soir, quand elle serait en état de passer à son palais. Elle partit; mais quoiqu'elle et ses femmes esclaves qui la suivaient fussent habillées en sultanes, la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir passer qu'elles étaient voilées et qu'un surtout convenable couvrait la richesse et la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui est d'Aladdin, il monta à cheval, et après être sorti de sa maison paternelle pour n'y plus revenir, sans avoir oublié la lampe merveilleuse, dont le secours lui avait été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur, il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il était allé se présenter au sultan le jour de devant.

Dès que les portiers du palais du sultan eurent aperçu la mère d'Aladdin qui venait, ils en avertirent le sultan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de timbales, de fifres et de hautbois, qui étaient déjà postées en différens endroits des terrasses du palais, et en un moment l'air retentit de fanfares et de concerts, qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de coussins et de feuillages, et à préparer des illuminations pour la nuit. Les artisans quittèrent leur travail, et le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sultan et celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration non pas tant à cause qu'ils étaient accoutumés à voir celui du sultan que parce que celui du sultan ne pouvait entrer en comparaison avec celui d'Aladdin. Mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouïe ils voyaient un palais si magnifique dans un lieu où, le jour d'auparavant, il n'y avait ni matériaux ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur et introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'aperçut, elle alla l'embrasser et lui fit prendre

place sur son sofa, et pendant que ses femmes achevaient de l'habiller et de la parer des joyaux les plus précieux, dont Aladdin lui avait fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sultan, qui venait pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourrait avant qu'elle se séparât d'avec lui pour aller au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avait parlé plusieurs fois au sultan en public, mais il ne l'avait point encore vue sans voile comme elle était alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y observait encore des traits qui faisaient assez connaître qu'elle avait été du nombre des belles dans sa jeunesse. Le sultan, qui l'avait toujours vue habillée fort simplement, pour ne pas dire pauvrement, était dans l'admiration de la voir aussi richement et aussi magnifiquement vêtue que la princesse sa fille. Cela lui fit faire cette réflexion qu'Aladdin était également prudent, sage et entendu en toute chose.

Quand la nuit fut venue, la princesse prit congé du sultan son père. Leurs adieux furent tendres et mêlés de larmes; ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire, et enfin la princesse sortit de son appartement et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche, et suivie de cent femmes esclaves habillées d'une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instrumens, qui n'avaient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin, s'étaient réunies et commençaient cette marche. Elles étaient suivies par cent tchaoux et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan, en deux bandes qui marchaient sur les côtés en tenant chacun leur flambeau à la main, faisaient une lumière qui, jointe aux illuminations tant du palais du sultan que de celui d'Aladdin, suppléait merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du sultan jusqu'au palais d'Aladdin, et à mesure qu'elle avançait, les instrumens qui étaient à la tête de la marche, en s'approchant et en se mêlant avec ceux qui se faisaient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin, formèrent un concert qui, tout extraordinaire et confus qu'il paraissait, ne laissait pas d'augmenter la joie non-seulement dans la place, remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville et bien loin au dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais, et Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui était destiné pour la recevoir. La mère d'Aladdin avait eu soin de faire distinguer son fils à la princesse au milieu des officiers qui l'environnaient, et la princesse en l'apercevant le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. Adorable princesse, lui dit Aladdin en l'abordant et en la saluant très-respectueusement, si j'avais le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, fille de mon sultan, j'ose vous dire que ce serait à vos beaux yeux et à vos charmes que vous devriez vous en prendre et non pas à moi. — Prince, que je suis en droit de traiter ainsi à présent, lui répondit la princesse, j'obéis à la volonté du sultan mon père, et il me suffit de vous avoir vu pour vous dire que je lui obéis sans répugnance.

Aladdin, charmé d'une réponse si agréable et si satisfaisante pour lui, ne laissa pas plus longtemps la princesse debout après le chemin qu'elle venait de faire, à quoi elle n'était point accoutumée : il lui prit la main, qu'il baisa avec une grande démonstration de joie, et il la conduisit dans un grand salon éclairé d'une infinité de bougies, où, par les soins du génie, la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étaient d'or massif et remplis des viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet était très-bien garni, étaient aussi d'or et d'un travail exquis. Les autres ornemens et tous les embellissemens du salon répondaient parfaitement à cette grande richesse. La princesse, enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un même lieu, dit à Aladdin : Prince, je croyais que rien au monde n'était plus beau que le palais du sultan mon père; mais, à voir ce seul salon, je m'aperçois que je me suis trompée. — Princesse, répondit Aladdin en la faisant mettre à table à la place qui lui était destinée, je reçois une si grande honnêteté comme je le dois, mais je sais ce que je dois croire.

La princesse Badroulboudour, Aladdin et la mère d'Aladdin se mirent à table, et aussitôt un chœur d'instrumens les plus harmonieux, touchés et accompagnés de très-belles voix de femmes, toutes d'une grande beauté, com-

mença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée qu'elle dit qu'elle n'avait rien entendu de pareil dans le palais du sultan son père. Mais elle ne savait pas que ces musiciennes étaient des fées choisies par le génie esclave de la lampe.

Quand le souper fut achevé et que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs et de danseuses succédèrent aux musiciennes. Ils dansèrent plusieurs sortes de danses figurées selon la coutume du pays, et ils finirent par un danseur et une danseuse qui dansèrent seuls avec une légèreté surprenante et firent paraître chacun à leur tour toute la bonne grâce et l'adresse dont ils étaient capables. Il était près de minuit quand, selon la coutume de la Chine de ce temps-là, Aladdin se leva et présenta la main à la princesse Badroulboudour pour danser ensemble et terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un si bon air qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la princesse, et ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial était préparé. Les femmes de la princesse servirent à la déshabiller et la mirent au lit, et les officiers d'Aladdin en firent autant et chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies et les réjouissances des noces d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets de chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais aussi riche et aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta, et il se rendit au palais du sultan au milieu d'une grosse troupe d'esclaves qui marchaient devant lui, à ses côtés et à sa suite. Le sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois, il l'embrassa, et, après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône, il commanda qu'on servît le déjeuner. Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur. Je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand visir et les seigneurs de sa cour. Le sultan lui accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure même, et comme le chemin n'était pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand visir à sa gauche et les seigneurs à sa suite, précédé par les tchaoux et par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchait du palais d'Aladdin, plus il était frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il y fut entré : ses exclamations ne cessaient pas à chaque pièce qu'il voyait. Mais quand il fut arrivé au salon à vingt-quatre croisées, où Aladdin l'avait invité à monter, qu'il en eut vu les ornemens et surtout qu'il eut jeté les yeux sur les jalousies, enrichies de diamans, de rubis et d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse était pareille au dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état : Visir, dit-il à ce ministre, qui était près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume et si près de mon palais un palais si superbe et que je l'aie ignoré jusqu'à présent ? — Votre majesté, reprit le grand visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venait de reconnaître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien. Le même jour, au coucher du soleil, il n'y avait pas encore de palais en cette place, et hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais était fait et achevé. — Je m'en souviens, repartit le sultan, mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or et d'argent massif, au lieu d'assises ou de pierre ou de marbre, dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamans, de rubis et d'émeraudes ? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le sultan voulut voir et admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, et il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième était demeurée imparfaite. Visir, dit-il (car le grand visir se faisait un devoir de ne pas l'abandonner), je suis surpris qu'un salon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. — Sire, reprit le grand visir, Aladdin apparemment a été pressé, et le temps lui a manqué pour rendre cette croisée semblable

aux autres ; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires et qu'au premier jour il y fera travailler.

Aladdin, qui avait quitté le sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites. Mon fils, lui dit le sultan, voici le salon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend, c'est de voir que cette jalousie soit demeurée imparfaite. Est-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la dernière main à un si beau morceau d'architecture? — Sire, répondit Aladdin, ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état que votre majesté la voit. La chose a été faite à dessein, et c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché : je voulais que votre majesté eût la gloire de faire achever ce salon et le palais en même temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur et de la grâce que j'aurai reçues d'elle. — Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le sultan, je vous en sais bon gré ; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet il ordonna qu'on fît venir les joailliers les mieux fournis de pierreries et les orfévres les plus habiles de sa capitale.

Le sultan cependant descendit du salon, et Aladdin le conduisit dans celui où il avait régalé la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après, qui reçut le sultan son père d'un air qui lui fit connaître avec plaisir combien elle était contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux et servies toutes en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la première et mangea avec la princesse sa fille, Aladdin et le grand visir. Tous les seigneurs de la cour furent régalés à la seconde, qui était fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, et il avoua que jamais il n'avait rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose du vin, qui était en effet très-délicieux. Ce qu'il admira davantage furent quatre grands buffets garnis et chargés de flacons, de bassins et de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique, qui étaient disposés dans le salon, pendant que les fanfares de trompettes, accompagnées de timbales et de tambours, retentissaient au dehors à une distance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le temps que le sultan venait de sortir de table, on l'avertit que les joailliers et les orfévres qui avaient été appelés par son ordre étaient arrivés. Il remonta au salon à vingt-quatre croisées, et quand il y fut, il montra aux joailliers et aux orfévres qui l'avaient suivi la croisée qui était imparfaite. Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croisée et que vous la mettiez dans la même perfection que les autres. Examinez-les et ne perdez pas de temps à me rendre celle-ci toute semblable.

Les joailliers et les orfévres examinèrent les vingt-trois autres jalousies avec un grande attention, et après qu'ils eurent consulté ensemble et qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvaient contribuer chacun de son côté, ils revinrent se présenter devant le sultan, et le joaillier ordinaire du palais, qui prit la parole, lui dit : Sire, nous sommes prêts d'employer nos soins et notre industrie pour obéir à votre majesté ; mais entre nous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. — J'en ai, dit le sultan, et au delà de ce qu'il en faudra : Venez à mon palais, je vous mettrai à même, et vous choisirez.

Quand le sultan fut de retour à son palais, il fit apporter toutes ses pierreries ; ils en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venaient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, et en un mois ils n'avaient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sultan, avec ce que le grand visir lui prêta des siennes, et tout ce qu'ils purent faire avec tout cela fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin, qui connut que le sultan s'efforçait inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres et que jamais il n'en viendrait à son honneur, fit venir les orfévres et leur dit non-seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avaient fait et de reporter au sultan toutes ses pierreries avec celles qu'il avait empruntées du grand visir.

L'ouvrage que les joailliers et les orfévres avaient mis plus de six semaines à faire fut

détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent et laissèrent Aladdin seul dans le salon. Il tira la lampe, qu'il avait sur lui, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta. Génie, lui dit Aladdin, je t'avais ordonné de laisser une des vingt-quatre jalousies de ce salon imparfaite et tu avais exécuté mon ordre : présentement je t'ai fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rendes pareille aux autres. Le génie disparut et Aladdin descendit du salon. Peu de momens après, comme il y fut remonté, il trouva la jalousie dans l'état qu'il avait souhaité et pareille aux autres.

Les joailliers et les orfèvres cependant arrivèrent au palais et furent introduits et présentés au sultan dans son appartement. Le premier joaillier, en lui présentant les pierreries qu'ils lui rapportaient, dit au sultan au nom de tous : Sire, votre majesté sait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre industrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargé. Il était déjà fort avancé lorsque Aladdin nous a obligés non-seulement de cesser, mais même de défaire tout ce que nous avions fait et de lui rapporter ses pierreries et celles du grand visir. Le sultan leur demanda si Aladdin ne leur en avait pas dit la raison, et comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avait rien témoigné, il donna ordre sur-le-champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amène, il le monte et part sans autre suite que de ses gens, qui l'accompagnèrent à pied. Il arrive au palais d'Aladdin, et il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisait au salon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, et il n'eut que le temps de recevoir le sultan à la porte.

Le sultan, sans donner à Aladdin le temps de se plaindre obligeamment de ce que sa majesté ne l'avait pas fait avertir et qu'elle l'avait mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit : Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait un salon aussi magnifique et aussi singulier que celui de votre palais.

Aladdin dissimula la véritable raison, qui était que le sultan n'était pas assez riche en pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connaître combien le palais tel qu'il était surpassait non-seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avait pu le parachever dans la moindre de ses parties, il lui répondit: Sire, il est vrai que votre majesté a vu ce salon imparfait ; mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque.

Le sultan alla droit à la fenêtre dont il avait vu la jalousie imparfaite, et quand il eut remarqué qu'elle était semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étaient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre, et quand il fut convaincu que la jalousie à laquelle il avait fait employer tant de temps et qui avait coûté tant de journées d'ouvriers, venait d'être achevée dans le peu de temps qui lui était connu, il embrassa Aladdin et le baisa au front entre les deux yeux. Mon fils, lui dit-il ; rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes et presque en un clin d'œil ? Vous n'avez pas votre semblable au monde, et plus je vous connais, plus je vous trouve admirable.

Aladdin reçut les louanges du sultan avec beaucoup de modestie, et il lui répondit en ces termes : Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance et l'approbation de votre majesté ; ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une et l'autre de plus en plus.

Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y était venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant il trouva le grand visir qui l'attendait. Le sultan, encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venait d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sultan la racontait, mais qui confirmèrent le visir dans la croyance où il était déjà que le palais d'Aladdin était l'effet d'un enchantement, dont il s'était ouvert au sultan presque dans le moment que ce palais venait de paraître. Il voulut lui répéter la même chose. Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose, mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand visir vit bien que le sultan était prévenu. Il ne voulut pas entrer en contestation avec lui et il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément, dès que le sultan était levé, il ne manquait pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvrait tout le palais

d'Aladdin, et il y allait encore pendant la journée pour le contempler et l'admirer.

Aladdin cependant ne demeurait pas renfermé dans son palais; il avait soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine, soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand visir, qui affectait d'aller lui faire la cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régalait souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortait, il faisait jeter par deux de ses esclaves, qui marchaient en troupe autour de son cheval, des pièces d'or à poignées dans les rues et dans les places par où il passait et où le peuple se rendait toujours en grande foule. D'ailleurs pas un pauvre ne se présentait à la porte de son palais qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisait par ses ordres.

Comme Aladdin avait partagé son temps de manière qu'il n'y avait pas de semaine qu'il n'allât à la chasse au moins une fois, tantôt aux environs de la ville, quelquefois plus loin, il exerçait la même libéralité par les chemins et par les villages. Cette inclination généreuse lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, et il était ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner ombrage au sultan, à qui il faisait fort régulièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'était attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple, et que, généralement parlant, il était plus aimé que le sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur et un zèle pour le bien de l'état qu'on ne saurait assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plus tôt appris que le sultan levait une armée pour la dissiper qu'il le supplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence que le sultan apprit plus tôt que les révoltés avaient été défaits, châtiés ou dissipés que son arrivée à l'armée. Cette action, qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur; il revint victorieux, mais aussi doux et aussi affable qu'il avait toujours été.

Il y avait déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernait comme nous venons de le dire quand le magicien, qui lui avait donné sans y penser le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique, où il était retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin était mort dans le souterrain où il l'avait laissé, il lui vint néanmoins en pensée de savoir précisément quelle avait été sa fin. Comme il était grand géomancien, il tira d'une armoire un carré en forme de boîte couverte, dont il se servait pour faire ses observations de géomance. Il s'assied sur son sofa, met le carré devant lui, le découvre, et après avoir préparé et égalé le sable avec l'intention de savoir si Aladdin était mort dans le souterrain, il jette les points, il en tire les figures et il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de trouver qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, il découvre qu'il en était sorti et qu'il vivait sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté.

Le magicien africain n'eut pas plus tôt appris, par les règles de son art diabolique, qu'Aladdin était dans cette grande élévation que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même : Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe : j'avais cru sa mort certaine, et le voilà qui jouit du fruit de mes travaux et de mes veilles! J'empêcherai qu'il n'en jouisse longtemps ou je périrai. Il ne fut pas longtemps à délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avait dans son écurie et il se mit en chemin. De ville en ville et de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en était besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arrive à la Chine, et bientôt dans la capitale du sultan dont Aladdin avait épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan, ou hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reste du jour et la nuit suivante pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain, avant toute chose, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disait d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux et le plus fréquenté par les personnes de grande distinctiou, où l'on s'assemble pour boire d'une certaine boisson chaude qui lui était connue dès son premier voyage [1]. Il n'y eut pas plus tôt

[1] Si le romancier a voulu parler ici du thé, comme c'est proba-

pris place qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse et qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtait l'oreille à droite et à gauche, il entendit qu'on s'entretenait du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenaient et, en prenant son temps, il lui demanda en particulier ce que c'était que ce palais dont on parlait si avantageusement. D'où venez-vous ? lui dit celui à qui il s'était adressé. Il faut que vous soyez bien nouveau venu si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore encore entendu parler du palais du prince Aladdin. (On n'appelait plus autrement Aladdin depuis qu'il avait épousé la princesse Badroulboudour.) Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre depuis qu'il est bâti. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. — Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain, je ne suis arrivé que d'hier et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en était pas encore venue jusque-là quand je suis parti. Et comme, par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu d'autre vue dans mon voyage que d'arriver au plus tôt, sans m'arrêter et sans faire aucune connaissance, je n'en savais que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est même si grande que je suis prêt à satisfaire ma curiosité dès à présent si vous voulez bien me faire la grâce de m'en enseigner le chemin.

Celui à qui le magicien africain s'était adressé se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il fallait qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin, et le magicien africain se leva et partit dans le moment. Quand il fut arrivé et qu'il eut examiné le palais de près et de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savait bien qu'il n'appartenait de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe dont l'acquisition lui avait échappé. Piqué au vif du bonheur et de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faisait presque pas de différence avec celle du sultan, il retourna au khan où il avait pris logement.

Il s'agissait de savoir où était la lampe, si Aladdin la portait avec lui ou en quel lieu il la conservait, et c'est ce qu'il fallait que le magicien découvrît par une opération de géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeait, il prit son carré et son sable, qu'il portait en tous ses voyages. L'opération terminée, il connut que la lampe était dans le palais d'Aladdin, et il eut une joie si grande de cette découverte qu'à peine il se sentait lui-même. Je l'aurai, cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever et de le faire descendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un si haut vol.

Le malheur pour Aladdin voulut qu'alors il était allé à une partie de chasse pour huit jours, et qu'il n'y en avait que trois qu'il était parti ; et voici de quelle manière le magicien africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venait de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan, sous prétexte de s'entretenir avec lui, et il en avait un fort naturel qu'il n'était pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venait de voir le palais d'Aladdin, et après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avait remarqué de plus surprenant et tout ce qui l'avait frappé davantage et qui frappait généralement tout le monde : Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, et je ne serai pas satisfait que je n'aie vu le maître à qui appartiens un édifice si merveilleux. — Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge ; il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion quand il est dans la ville, mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse qui en doit durer huit.

Le magicien africain ne voulut pas en savoir davantage ; il prit congé du concierge, et en se retirant : Voilà le temps d'agir, dit-il en lui-même ; je ne dois pas le laisser échapper.

ble, il en résulte que la rédaction du conte d'Aladdin que Galland a eue sous les yeux ne pouvait pas faire partie de l'ancien recueil des *Mille et une Nuits*. L'usage du thé n'était pas connu hors de la Chine au treizième siècle. Plusieurs des contes des derniers volumes de la traduction française pourraient bien avoir été tirés par Galland de quelque recueil moderne en langue turque. Le nom de *Mustafa*, que l'on rencontre dans le conte d'Aladdin et dans celui d'Ali-Baba, nom qui est particulièrement répandu dans l'empire Ottoman, permet de faire cette supposition.

Il alla à la boutique d'un faiseur et vendeur de lampes. Maître, lui dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre : pouvez-vous me la fournir ? Le vendeur lui dit qu'il en manquait quelques-unes, mais que s'il voulait se donner patience jusqu'au lendemain, il la lui fournirait complète à l'heure qu'il voudrait. Le magicien le voulut bien. Il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies, et après lui avoir promis qu'il le paierait bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain, la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain, qui les paya au prix qui lui en fut demandé sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'était pourvu exprès, et avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, et quand il s'en fut approché il se mit à crier : Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ? A mesure qu'il avançait et d'aussi loin que les petits enfans qui jouaient sur la place l'entendirent, ils accoururent et ils s'assemblèrent autour de lui, avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passans riaient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginaient. Il faut, disaient-ils, qu'il ait perdu l'esprit pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.

Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfans ni de tout ce qu'on pouvait dire de lui, et pour débiter sa marchandise, il continua de crier : Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ? Il répéta si souvent la même chose en allant et venant dans la place, devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui était alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme. Mais comme elle ne pouvait distinguer ce qu'il criait, à cause des huées des enfans qui le suivaient, et dont le nombre augmentait de moment en moment, elle envoya une de ses femmes esclaves qui l'approchaient de plus près, pour voir ce que c'était que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas longtemps à remonter ; elle entra dans le salon en faisant de grands éclats de rire. Elle riait de si bonne grâce que la princesse ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant. Hé bien ! folle, dit la princesse, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? — Princesse, répondit la femme esclave en riant toujours, qui pourrait s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles ! Ce sont les enfans, dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend en se moquant de lui.

Sur ce récit, une autre femme esclave, en prenant la parole : A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche. Celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille sans rien demander de retour.

La lampe dont la femme esclave parlait était la lampe merveilleuse dont Aladdin s'était servi pour s'élever au point de grandeur où il était arrivé, et il l'avait mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, et il avait pris la même précaution toutes les fois qu'il y était allé. Mais ni les femmes esclaves, ni les eunuques, ni la princesse même n'y avaient fait attention une seule fois jusqu'alors pendant son absence. Hors du temps de la chasse il la portait toujours sur lui. On dira que la précaution d'Aladdin était bonne, mais au moins qu'il aurait dû enfermer la lampe. Cela est vrai, mais on a fait de semblables fautes de tout temps, on en fait encore aujourd'hui et l'on ne cessera d'en faire.

La princesse Badroulboudour, qui ignorait que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'était et qu'Aladdin, sans parler d'elle-même, eût un intérêt aussi grand qu'il l'avait qu'on n'y touchât pas et qu'elle fût conservée, entra dans la plaisanterie et elle commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit : il descendit du salon et il ne fut pas plus tôt sorti du palais qu'il aperçut le magicien africain. Il l'appela, et quand il fut venu à lui, et en lui montrant la vieille lampe : Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci.

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchait. Il ne pouvait pas y en avoir d'autre dans le palais d'Aladdin, où toute la vaisselle n'était que d'or ou d'argent. Il la prit promptement de la main de l'eunuque, et après l'avoir fourrée bien avant dans son

sein, il lui présenta son panier et il lui dit de choisir celle qui lui plairait. L'eunuque choisit et, après avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour. Mais l'échange ne fut pas plus tôt fait que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avaient encore faits, en se moquant, selon eux, de la bêtise du magicien.

Le magicien africain les laissa criailler tant qu'ils voulurent. Mais sans s'arrêter plus longtemps aux environs du palais d'Aladdin, il s'en éloigna insensiblement et sans bruit, c'est-à-dire sans crier et sans parler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles : il n'en voulait pas d'autres que celle qu'il emportait, et son silence fit que les enfans s'écartèrent et qu'ils le laissèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui était entre les deux palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées, et comme il n'avait plus besoin des autres lampes ni du panier, il posa le panier et les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avait personne. Alors, dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le faubourg, qui était fort long, il fit quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin, dans un lieu à l'écart hors de la vue du monde, où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos pour achever d'exécuter le dessein qui l'avait amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laissait dans le khan où il avait pris logement : il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venait d'acquérir.

Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein et il la frotta. A cet appel, le génie lui apparut. Que veux-tu? lui demanda le génie, me voilà prêt à t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et ses autres esclaves. — Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais que toi ou les autres esclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivans, et que tu le transportes, avec moi et en même temps, dans un tel endroit de l'Afrique. Sans lui répondre, le génie, avec l'aide d'autres génies esclaves de la lampe comme lui, le transporta en très-peu de temps, lui et le palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avait été marqué. Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique pour parler de la surprise du sultan.

Dès que le sultan fut levé, il ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre au cabinet ouvert pour avoir le plaisir de contempler et d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta la vue du côté où il avait coutume de voir ce palais : il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle était avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompait et il se frotta les yeux ; mais il ne vit rien plus que la première fois, quoique le temps fût serein, le ciel net et que l'aurore, qui avait commencé à paraître, rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures, à droite et à gauche, et il ne vit que ce qu'il avait coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand qu'il demeura longtemps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avait été et où il ne le voyait plus, en cherchant ce qu'il ne pouvait comprendre, sans savoir comment il se pouvait faire qu'un palais aussi grand et aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avait vu presque chaque jour depuis qu'il avait été bâti avec sa permisssion, et tout récemment, le jour de devant, se fût évanoui de manière qu'il n'en paraissait pas le moindre vestige. Je ne me trompe pas, disait-il en lui-même, il était dans la place que voilà. S'il s'était écroulé, les matériaux paraîtraient en monceaux, et si la terre l'avait englouti, on en verrait quelque marque. De quelque manière que cela fût arrivé et quoique convaincu que le palais n'y était plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps pour voir si en effet il ne se trompait pas. Il se retira enfin, et après avoir regardé encore derrière lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement ; il commanda qu'on lui fît venir le grand visir en toute diligence et cependant il s'assit l'esprit agité de pensées si différentes qu'il ne savait quel parti prendre.

Le grand visir ne fit pas attendre le sultan : il vint même avec une si grande précipitation que ni lui ni ses gens ne firent réflexion, en passant, que le palais d'Aladdin n'était plus à sa place. Les portiers même, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étaient pas aperçus.

En abordant le sultan : Sire, lui dit le grand visir, l'empressement avec lequel votre majesté m'a fait appeler m'a fait juger que quelque chose de bien extraordiaire était arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil et que je ne devais pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. — Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire, comme tu le dis, et tu vas en convenir. Dis-moi, où est le palais d'Aladdin ? — Le palais d'Aladdin, sire? répondit le grand visir avec étonnement. Je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il était à sa place. Des bâtimens aussi solides que celui-là ne changent pas de place si facilement. — Va voir au cabinet, répondit le sultan, et tu viendras me dire si tu l'auras vu.

Le grand visir alla au cabinet ouvert et il lui arriva la même chose qu'au sultan. Quand il se fut bien assuré que le palais d'Aladdin n'était plus où il avait été et qu'il n'en paraissait pas le moindre vestige, il revint se présenter au sultan. Hé bien, as-tu vu le palais d'Aladdin ? lui demanda le sultan. — Sire, répondit le grand visir, votre majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisait le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'était qu'un ouvrage de magie et d'un magicien ; mais votre majesté n'a pas voulu y faire attention.

Le sultan, qui ne pouvait disconvenir de ce que le grand visir lui représentait, entra dans une colère d'autant plus grande qu'il ne pouvait désavouer son incrédulité. Où est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat? Que je lui fasse couper la tête ! — Sire, reprit le grand visir, il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre majesté ; il faut envoyer lui demander où est son palais, il ne doit pas l'ignorer. — Ce serait le traiter avec trop d'indulgence, repartit le sultan ; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes.

Le grand visir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, et il instruisit leur officier de quelle manière ils devaient s'y prendre afin qu'il ne leur échappât pas. Ils partirent et ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenait en chassant. L'officier lui dit en l'abordant que le sultan, impatient de le revoir, les avait envoyés pour le lui témoigner, et revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avait amené ce détachement de la garde du sultan ; il continua de revenir en chassant. Mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, et l'officier, en prenant la parole, lui dit : Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter et de vous mener à lui en criminel d'état ; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir et de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentait innocent. Il demanda à l'officier s'il savait de quel crime il était accusé, à quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savaient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étaient de beaucoup inférieurs au détachement, et même qu'ils s'éloignaient, il mit pied à terre. Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du sultan ni envers l'état. On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avait pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne, et en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de suivre à pied, et dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menait Aladdin en criminel d'état ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il était généralement aimé, les uns prirent le sabre et d'autres armes, et ceux qui n'en avaient pas s'armèrent de pierres et ils suivirent les cavaliers. Quelques-uns, qui étaient à la queue, firent volte-face en faisant mine de vouloir les dissiper; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre que les cavaliers prirent le parti de dissimuler, trop heureux s'ils pouvaient arriver jusqu'au palais du sultan sans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réussir, selon que les rues étaient plus ou moins larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant. De la sorte ils arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier et

le cavalier qui menait Aladdin fussent entrés dans le palais et que les portiers eussent fermé la porte pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan, qui l'attendait sur un balcon, accompagné du grand visir, et sitôt qu'il le vit il commanda au bourreau, qui avait eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avait au cou et autour du corps, et après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avait exécutés, il l'y fit mettre à genoux et il lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, il prit sa mesure, pour donner le coup, en s'essayant et en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois fois, et il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand visir aperçut que la populace qui avait forcé les cavaliers et qui avait rempli la place venait d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits et commençait à les démolir pour faire brèche. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : Sire, je supplie votre majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire. Elle va courir risque de voir son palais forcé, et si ce malheur arrivait, l'événement pourrait en être funeste. — Mon palais forcé! reprit le sultan. Qui peut avoir cette audace ? — Sire, repartit le grand visir, que votre majesté jette les yeux sur les murs du palais et sur la place, elle connaîtra la vérité de ce que je lui dis.

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émotion si vive et si animée que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin et de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux tchaoux de crier que le sultan lui faisait grâce et que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étaient déjà montés sur les murs du palais, témoins de ce qui venait de se passer, abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans, et, pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimaient véritablement, ils publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étaient autour d'eux. Elle passa bientôt à toute la populace qui était dans la place du palais, et les cris des tchaoux, qui annonçaient la même chose du haut des terrasses où ils étaient montés, achevèrent de la rendre publique. La justice que le sultan venait de rendre à Aladdin en lui faisant grâce désarma la populace, fit cesser le tumulte, et insensiblement chacun se retira chez soi.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon, et comme il eut aperçu le sultan : Sire, dit-il en élevant sa voix d'une manière touchante, je supplie votre majesté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire, c'est de vouloir bien me faire connaître quel est mon crime. — Quel est ton crime, perfide ! répondit le sultan : ne le sais-tu pas ? Monte jusqu'ici, continua-t-il, et je te le ferai connaître.

Aladdin monta, et quand il se fut présenté : Suis-moi, lui dit le sultan en marchant devant lui sans le regarder. Il le mena jusqu'au cabinet ouvert, et quand il fut arrivé à la porte : Entre, lui dit le sultan, tu dois savoir où était ton palais ; regarde de tout côté et dis-moi ce qu'il est devenu.

Aladdin regarde et ne voit rien. Il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupait ; mais comme il ne put deviner comment il avait pu disparaître, cet événement extraordinaire et surprenant le mit dans une confusion et dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au sultan.

Le sultan, impatient : Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où est ton palais et où est ma fille ? Alors Aladdin rompit le silence. Sire, dit-il, je vois bien, et je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il était, je vois qu'il a disparu, et je ne puis dire aussi à votre majesté où il peut être, mais je peux l'assurer que je n'ai aucune part à cet événement.

— Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le sultan. J'estime ma fille un million de fois davantage : je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, et nulle considération ne m'en empêchera.

— Sire, repartit Aladdin, je supplie votre majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences, et si dans cet intervalle je n'y réussis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône afin qu'elle en dispose à sa volonté. — Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit

le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais en pensant échapper à mon ressentiment. En quelque endroit de la terre que tu puisses être, je saurai bien te trouver.

Aladdin s'éloigna de la présence du sultan dans une grande humiliation et dans un état à faire pitié. Il passa au travers des cours du palais la tête baissée, sans oser lever les yeux dans la confusion où il était, et les principaux officiers de la cour, dont il n'avait pas désobligé un seul, quoique amis, au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne le pas le voir qu'afin qu'il ne pût pas les reconnaître. Mais, quand ils se fussent approchés de lui pour lui dire quelque chose de consolant ou pour lui faire offre de service, ils n'eussent plus reconnu Aladdin: il ne se reconnaissait pas lui-même et il n'avait plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connaître quand il fut hors du palais, car, sans penser à ce qu'il faisait, il demandait de porte en porte et à tous ceux qu'il rencontrait si l'on n'avait pas vu son palais ou si on ne pouvait pas lui en dire des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avait perdu l'esprit. Quelques-uns n'en firent que rire, mais les gens les plus raisonnables, et particulièrement ceux qui avaient eu quelque liaison d'amitié et de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compassion. Il demeura trois jours dans la ville en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et en ne mangeant que ce qu'on lui présentait par charité, et sans prendre aucune résolution.

Enfin, comme il ne pouvait plus, dans l'état malheureux où il se voyait, rester dans une ville où il avait fait une si belle figure, il en sortit et il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes et après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une rivière. Là, il lui prit une pensée de désespoir. Où irai-je chercher mon palais? dit-il en lui-même. En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi bien que ma chère princesse, que le sultan me demande? Jamais je n'y réussirai : il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues, qui n'aboutiraient à rien, et de tous les chagrins cuisans qui me rongent. Il allait se jeter dans la rivière, selon la résolution qu'il venait de prendre, mais il crut, en bon musulman, fidèle à sa religion, qu'il ne devait pas le faire sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains et le visage, suivant la coutume du pays. Mais comme cet endroit était un peu en pente et mouillé par l'eau qui y battait, il glissa et il serait tombé dans la rivière s'il ne se fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds. Heureusement pour lui, il portait encore l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller enlever la précieuse lampe qui venait de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant. Dans l'instant, le même génie qui lui était apparu dans ce souterrain où le magicien africain l'avait enfermé lui apparut encore. Que veux-tu, lui dit le génie, me voici prêt à t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves de l'anneau.

Aladdin, agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il était, répondit : Génie, sauve-moi la vie une seconde fois en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il était.—Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau, adresse-toi à l'esclave de la lampe.—Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais, en quelque endroit de la terre qu'il soit, et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler que le génie le prit et le transporta en Afrique, au milieu d'une grande prairie où était le palais, peu éloigné d'une grande ville, et le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse Badroulboudour. Mais comme la nuit était avancée et que tout était tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart et s'assit au pied d'un arbre. Là, rempli d'espérance, en faisant réflexion à son bonheur, dont

il était redevable à un pur hasard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible que depuis qu'il avait été arrêté, amené devant le sultan et délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces pensées agréables ; mais enfin, comme il y avait cinq ou six jours qu'il ne dormait point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accablait et il s'endormit au pied de l'arbre où il était.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paraître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-seulement par le ramage des oiseaux qui avaient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il était couché, mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, et alors il sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître et en même temps de posséder encore une fois sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous les fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle et qu'on pût l'apercevoir. Dans cette attente, il cherchait en lui-même d'où pouvait être venue la cause de son malheur, et après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir quitté sa lampe de vue. Il s'accusa lui-même de négligence et du peu de soin qu'il avait eu de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarrassait davantage, c'est qu'il ne pouvait s'imaginer qui était jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord s'il eût su que lui et son palais se trouvaient alors en Afrique ; mais le génie esclave de l'anneau ne lui en avait rien dit ; il ne s'en était point informé lui-même. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé dans sa mémoire le magicien africain, son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levait plus matin qu'elle n'avait de coutume depuis son enlèvement et son transport en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avait été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il était maître du palais ; mais elle l'avait traité si durement chaque fois qu'il n'avait encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, aperçoit Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse, qui ne pouvait croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenêtre et aperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête, il la reconnaît et il la salue d'un air qui exprimait l'excès de sa joie. Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète ; entrez et montez, et elle referma la jalousie.

La porte secrète était au-dessous de l'appartement de la princesse ; elle se trouva ouverte, et Aladdin monta à l'appartement de la princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent ces deux époux de se revoir après s'être crus séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois et se donnèrent toutes les marques d'amour et de tendresse qu'on peut s'imaginer après une séparation aussi triste et aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassemens, mêlés de larmes de joie, ils s'assirent, et Aladdin en prenant la parole : Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt et pour celui du sultan votre respectable père que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avais mise sur la corniche du salon à vingt-quatre croisées avant d'aller à la chasse.

—Ah ! cher époux, répondit la princesse, je m'étais bien doutée que notre malheur réciproque venait de cette lampe, et ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause moi-même. —Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cause, elle est toute sur moi, et je devais avoir été plus soigneux de la conserver. Ne songeons qu'à réparer cette perte, et pour cela faites-moi la grâce de me raconter comment la chose s'est passée et en quelles mains elle est tombée.

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'était passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve, qu'elle fit apporter afin qu'il la vît, et comment la nuit suivante, après s'être aperçue du transport du palais, elle s'était trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parlait et qui était l'Afrique, particularité qu'elle avait apprise de la bouche même du traître qui l'y avait fait transporter par son art magique.

Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connaître le traître en me mar-

quant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe et où il l'a mise. — Il la porte dans son sein enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, et je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée et développée en ma présence pour m'en faire un trophée.

— Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue : elles sont également importantes pour vous et pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide. — Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour, et je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée et de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais, que vous ne vivez plus et que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute pour se justifier que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui et mille autre choses que je lui laisse dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, et à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes.

— Princesse, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'est pas en vain, puisqu'elles sont dissipées et que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi et du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi et alors je vous communiquerai quel est mon dessein et ce qu'il faudra que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en soyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. La princesse lui promit qu'on l'attendrait à la porte et que l'on serait prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse et qu'il fut sorti par la même porte, il regarda de côté et d'autre et il aperçut un paysan qui prenait le chemin de la campagne.

Comme le paysan allait au delà du palais et qu'il était un peu éloigné, Aladdin pressa le pas, et quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit et il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson, et quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila la rue qui aboutissait à la porte, et en se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands et d'artisans avaient leur rue particulière. Il entra dans celles des droguistes, et en s'adressant à la boutique la plus grande et la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avait une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand, qui s'imagina qu'Aladdin était pauvre, à le regarder par son habit, et qu'il n'avait pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avait, mais qu'elle était chère. Aladdin pénétra dans la pensée du marchand; il tira sa bourse, et en faisant voir de l'or, il demanda une demi-drachme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, et en la présentant à Aladdin, il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains, et sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète, elle lui fut ouverte d'abord, et il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez et même que vous vous fassiez violence si vous voulez vous délivrer de sa persécution et donner au sultan votre père et mon seigneur la satisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès à présent de vous habiller d'un de vos plus beaux habits,

et quand le magicien africain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible, sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation, dondez-lui à connaître que vous faites vos efforts pour m'oublier, et afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays. Il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors, en attendant qu'il revienne, quand le buffet sera mis, mettez dans un des gobelets pareils à celui dans lequel vous avez coutume de boire la poudre que voici, et en la mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'apporter plein de vin, au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, et de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu et que vous serez à table, après avoir mangé et bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre et changez votre gobelet avec le sien. Il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande qu'il ne la refusera pas. Il boira même sans rien laisser dans le gobelet, et à peine l'aura-t-il vidé que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte : l'effet de la poudre sera si prompt qu'il n'aura pas le temps de faire réflexion si vous buvez ou si vous ne buvez pas.

Quand Aladdin eut achevé : Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence en consentant de faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse. Mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi. Je ferai donc ce que vous me conseillez, puisque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle et il alla passer le reste du jour aux environs du palais en attendant la nuit, qu'il se rapprocha de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour, inconsolable non-seulement de se voir séparée d'Aladdin, son cher époux, qu'elle avait aimé d'abord et qu'elle continuait d'aimer encore, plus par inclination que par devoir, mais même d'avec le sultan son père, qu'elle chérissait et dont elle était tendrement aimée, était toujours demeurée dans une grande négligence de sa personne depuis le moment de cette douloureuse séparation. Elle avait même, pour ainsi dire, oublié la propreté, qui sied si bien aux personnes de son sexe, particulièrement après que le magicien africain se fut présenté à elle la première fois et qu'elle eut appris par ses femmes, qui l'avaient reconnu, que c'était lui qui avait pris la vieille lampe en échange de la neuve, et que par cette fourberie insigne il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance comme il le méritait et plus tôt qu'elle n'avait osé l'espérer fit qu'elle résolut de contenter Aladdin. Ainsi, dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coiffer par ses femmes de la manière qui lui était la plus avantageuse et elle prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'était qu'or et que diamans enchâssés, les plus gros et les mieux assortis, et elle accompagna la ceinture d'un collier de treize perles seulement, dont les six de chaque côté étaient d'une telle proportion avec celle du milieu, qui était la plus grosse et la plus précieuse, que les plus grandes sultanes et les plus grandes reines se seraient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celui de la princesse. Les bracelets, entremêlés de diamans et de rubis, répondaient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture et du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement, et après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquait aucun des charmes qui pouvaient flatter la folle passion du magicien africain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées, où elle l'attendait, elle se leva avec tout son appareil de beauté et de charmes et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendait qu'il se mît pour s'asseoir en même temps que lui, civilité distinguée qu'elle ne lui avait pas encore faite.

Le magicien africain, plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse que du brillant

des pierreries dont elle était ornée, fut fort surpris. Son air majestueux et un certain air gracieux dont elle l'accueillait, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avait reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa; mais comme il vit que la princesse ne voulait pas s'asseoir dans la sienne qu'il ne se fût assis où elle souhaitait, il obéit.

Quand le magicien africain fut placé, la princesse, pour le tirer de l'embarras où elle le voyait, prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui était plus odieux, comme elle l'avait fait paraître auparavant, et elle lui dit: Vous vous étonnerez sans doute de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent, mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins et aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plus tôt possible dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin, et de l'humeur dont je connais mon père, je suis persuadée comme vous qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerais à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feraient pas revivre. C'est pour cela qu'après lui avoir rendu, même jusque dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandait que je lui rendisse, il m'a paru que je devais chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement et persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le magicien africain, qui avait regardé comme une chose impossible le bonheur de parvenir si promptement et si facilement à entrer dans les bonnes grâces de la princesse Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvait pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il était sensible à ses bontés, et en effet, pour finir au plus tôt un entretien dont il eût eu peine à se tirer s'il s'y fût engagé plus avant, il se jeta sur le vin d'Afrique, dont elle venait de lui parler, et lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvait se glorifier, celui de produire d'excellent vin était un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvait; qu'il en avait une pièce de sept ans, qui n'était pas encore entamée, et que, sans le trop priser, c'était un vin qui surpassait en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma princesse, ajouta-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, et je serai de retour incessamment. — Je serais fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse, il vaudrait mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. — Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain; personne que moi ne sait où est la clé du magasin et personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. — Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc et revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, et songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour.

Le magicien africain, plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt et il revint fort promptement. La princesse, qui n'avait pas douté qu'il ne fît diligence, avait jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avait apportée dans un gobelet qu'elle avait mis à part, et elle venait de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avait le dos tourné au buffet. En lui présentant de ce qu'il y avait de meilleur, la princesse lui dit: Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens et des voix; mais comme nous ne sommes que vous et moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. Et le magicien regarda ce choix de la princesse pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien, et quand elle eut bu: Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en ai bu de si délicieux. — Charmante princesse, répondit-il en tenant à la main le gobelet qu'on venait de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. — Buvez à ma santé, reprit la princesse, vous trouverez vous-même que je m'y connais. Il but à la santé de la princesse. Et en regardant le gobelet: Prin-

cesse, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une manière.

Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse, qui avait achevé de charmer le magicien africain par ses honnêtetés et par ses manières tout obligeantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnait à boire, en disant en même temps qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on emplît de même celui du magicien africain et qu'on le lui présentât. Quand ils eurent chacun le gobelet à la main : Je ne sais, dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien et qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez nous, à la Chine, l'amant et l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, et de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre. En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenait, en avançant l'autre main pour recevoir le sien.

Le magicien africain se hâta de faire cet échange, avec d'autant plus de plaisir qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse, ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant qu'il bût : Princesse, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos Africains soient aussi raffinés dans l'art d'assaisonner l'amour de tous ses agrémens que les Chinois, et en m'instruisant d'une leçon que j'ignorais, j'apprends aussi à quel point je dois être sensible à la grâce que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse, d'avoir retrouvé, en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance si elle eût continué.

La princesse Badroulboudour, qui s'ennuyait du discours à perte de vue du magicien africain : Buvons, dit-elle en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. En même temps elle porta à la bouche le gobelet, qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain se pressa si fort de la prévenir qu'il vida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vider, comme il avait un peu penché la tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avait toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournaient et qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes, qui avaient le mot, s'étaient disposées d'espace en espace, depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier, de manière que le magicien africain ne fut pas plus tôt tombé à la renverse que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta et il entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien africain étendu sur le sofa, il arrêta la princesse Badroulboudour, qui s'était levée et qui s'avançait pour lui témoigner sa joie en l'embrassant. Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps, obligez-moi de vous retirer à votre appartement et faites qu'on me laisse seul pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En effet, quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques, Aladdin ferma la porte, et après qu'il se fut approché du cadavre du magicien africain, qui était demeuré sans vie, il ouvrit sa veste et il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princesse lui avait marqué. Il la développa et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta avec son compliment ordinaire. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour t'ordonner, de la part de la lampe, ta bonne maîtresse, que tu vois, de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. Le génie, après avoir marqué par une inclination de tête qu'il allait obéir, disparut. En effet, le transport se fit et on ne le sentit que par deux agitations fort légères, l'une quand il fut enlevé du lieu où il était en Afrique, et l'autre quand il fut posé dans la Chine vis-à-vis le palais du sultan, ce qui se fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse, et alors en l'embrassant : Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin. Comme la princesse n'avait pas achevé de souper et que Aladdin avait besoin de manger, la princesse fit apporter du salon aux vingt-quatre croisées les mets qu'on y avait servis et auxquels on n'avait presque pas touché. La princesse et Aladdin mangèrent ensemble et burent du bon vin vieux du magicien africain ; après quoi,

sans parler de leur entretien, qui ne pouvait être que très-satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour, le sultan père de cette princesse était inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'était imaginé. Il ne dormait presque ni nuit ni jour, et, au lieu d'éviter tout ce qui pouvait l'entretenir dans son affliction, c'était au contraire ce qu'il cherchait avec plus de soin. Ainsi, au lieu qu'auparavant il n'allait que le matin au cabinet ouvert de son palais pour se satisfaire par l'agrément de cette vue, dont il ne pouvait se rassasier, il y allait plusieurs fois le jour renouveler ses larmes et se plonger de plus en plus dans ses profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avait tant plu et d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher au monde. L'aurore ne faisait encore que de paraître lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venait d'être rapporté à sa place. En y entrant, il était si recueilli en lui-même et si pénétré de sa douleur qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place, où il ne croyait voir que l'air vide sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vide était rempli, il s'imagina d'abord que c'était l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention et il connaît, à n'en pas douter, que c'était le palais d'Aladdin. Alors, la joie et l'épanouissement du cœur succédèrent aux chagrins et à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, et il commande qu'on lui selle et qu'on lui amène un cheval. On le lui amène, il le monte, il part et il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin, qui avait prévu ce qui pouvait arriver, s'était levé dès la pointe du jour, et dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garderobe, il était monté au salon aux vingt-quatre croisées, d'où il aperçut que le sultan venait. Il descendit et il fut assez à temps pour le recevoir au bas du grand escalier et à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous parler que je n'aie vu et embrassé ma fille.

Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Et la princesse, qu'Aladdin en se levant avait avertie de se souvenir qu'elle n'était plus en Afrique, mais dans la Chine et dans la ville capitale du sultan son père, voisine de son palais, venait d'achever de s'habiller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie, et la princesse, de son côté, lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avait de le revoir.

Le sultan fut quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il était attendri d'avoir retrouvé sa chère fille, après l'avoir pleurée sincèrement comme perdue, et la princesse, de son côté, était tout en larmes de la joie de revoir le sultan son père.

Le sultan prit enfin la parole. Ma fille, dit-il, je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paraissez aussi peu changée que s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins que vous avez beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier, aussi subitement que vous l'avez été, sans de grandes alarmes et de terribles angoisses. Je veux que vous me racontiez ce qui en est et que vous ne me cachiez rien.

La princesse se fit un plaisir de donner au sultan son père la satisfaction qu'il demandait. Sire, dit la princesse, si je parais si peu changée, je supplie votre majesté de considérer que je commençai à respirer dès hier de grand matin, par la présence d'Aladdin, mon cher époux et mon libérateur, que j'avais regardé et pleuré comme perdu pour moi, et que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser me remet à peu près dans la même assiette qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre majesté et à mon cher époux, non-seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étais sur les tristes effets du courroux de votre majesté, auquel je ne doutais pas qu'il ne dût être exposé, tout innocent qu'il était. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur, qui m'a tenu des discours qui ne me plaisaient pas. Je les ai arrêtés par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs, j'étais aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part : j'en suis la cause moi seule, mais très-innocente. Pour persuader au sultan qu'elle disait la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien africain en marchand de lampes neuves à changer contre

des vieilles, et du divertissement qu'elle s'était donné en faisant l'échange de la lampe d'Aladdin, dont elle ignorait le secret et l'importance, de l'enlèvement du palais et de sa personne après cet échange, et du transport de l'un et de l'autre en Afrique avec le magicien africain, qui avait été reconnu par deux de ses femmes et par l'eunuque qui avait fait l'échange de la lampe, quand il avait pris la hardiesse de venir se présenter à elle la première fois, après le succès de son audacieuse entreprise, et de lui faire la proposition de l'épouser; enfin de la persécution qu'elle avait soufferte jusqu'à l'arrivée d'Aladdin, des mesures qu'ils avaient prises conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portait sur lui, comment ils y avaient réussi, elle particulièrement, en prenant le parti de dissimuler avec lui, et enfin de l'inviter à souper avec elle, jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avait présenté. Quant au reste, ajouta-t-elle, je laisse à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choses à dire au sultan. Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte secrète, que j'eus monté au salon aux vingt-quatre croisées et que j'eus vu le traître étendu mort sur le sofa par la violence de la poudre, comme il ne convenait pas que la princesse restât davantage, je la priai de descendre à son appartement avec ses femmes et ses eunuques. Je restai seul, et, après avoir tiré la lampe du sein du magicien, je me servis du même secret dont il s'était servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait en sorte que le palais se trouve en sa place, et j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre majesté, comme elle me l'avait commandé. Je n'en impose pas à votre majesté, et, si elle veut se donner la peine de monter au salon, elle verra le magicien puni comme il le méritait.

Pour s'assurer entièrement de la vérité, le sultan se leva et monta, et quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en lui disant : Mon fils, ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé contre vous; l'amour paternel m'y a forcé, et je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me suis porté.—Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre majesté, elle n'a fait que ce qu'elle devait faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre majesté en aura le loisir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préservé par une grâce de Dieu toute particulière. — Je prendrai ce loisir exprès, repartit le sultan, et bientôt. Mais songeons à nous réjouir, et faites ôter cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes et les autres instrumens annonçassent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour et d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie; mais ce fut pas le dernier, il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances.

Le magicien africain avait un frère cadet qui n'était pas moins habile que lui dans l'art magique; on peut même dire qu'il le surpassait en méchanceté et en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuraient pas toujours ensemble ou dans la même ville, et que souvent l'un se trouvait au levant pendant que l'autre était au couchant, chacun de son côté ils ne manquaient pas chaque année de s'instruire par la géomance en quelle partie du monde ils étaient, en quel état ils se trouvaient et s'ils n'avaient pas besoin du secours l'un de l'autre.

Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet, qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis un an, et qui n'était pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut savoir en quel endroit de la terre il était, comment il se portait et ce qu'il y faisait. En quelque lieu qu'il allât, il portait toujours avec lui son carré géomantique, aussi bien que son frère. Il prend ce carré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque maison, il trouve que son frère n'était plus au monde; dans une autre maison, qu'il avait été empoisonné et qu'il était mort subitement; dans une autre, que cela était arrivé dans la Chine, et dans une autre,

que c'était dans une capitale de la Chine, située en tel endroit, et enfin que celui par qui il avait été empoisonné était un homme de basse naissance qui avait épousé une princesse fille d'un sultan.

Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avait été la triste destinée de son frère, il ne perdit pas le temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur-le-champ de venger sa mort, il monte à cheval et il se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts, et après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine et peu de temps après à la capitale que la géomance lui avait enseignée. Certain qu'il ne s'était pas trompé et qu'il n'avait pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale et il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée le magicien sort, et en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés, qui lui étaient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduit dans des lieux les plus fréquentés et il prête l'oreille à ce que l'on disait. Dans un lieu où l'on passait le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux et où, pendant que les uns jouaient, d'autres s'entretenaient, les uns de nouvelles et des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenait et qu'on racontait des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, et même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvait lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditait, il prit à part un de ceux de la compagnie et il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle était cette sainte femme et quelle sorte de miracles elle faisait.

Quoi ! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses autorités et par le bon exemple qu'elle donne. A la réserve du lundi et du vendredi, elle ne sort pas de son petit ermitage, et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, et il n'y a personne affligé du mal de tête qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains.

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville était l'ermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna; sur quoi, après avoir conçu et arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête, sans la perdre de vue jusqu'au soir, qu'il la vit rentrer dans son ermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvait d'une certaine boisson chaude et où l'on pouvait passer la nuit si l'on voulait, particulièrement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit.

Le magicien, après avoir contenté le maître du lieu en lui payant le peu de dépense qu'il avait fait, sortit vers le minuit et il alla droit à l'ermitage de Fatime, la sainte femme, nom sous lequel elle était connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte: elle n'était fermée qu'avec un loquet. Il la referma sans faire de bruit quand il fut entré, et il aperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air et qui dormait sur un sofa garni d'une méchante natte et appuyé contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, et après avoir tiré un poignard qu'il portait au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à le lui enfoncer : Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue. Mais lève-toi et fais ce que je te dirai.

Fatime, qui était couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le moi et prends le mien. Ils firent l'échange d'habit, et quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble et que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle tremblait encore, pour la rassurer et afin qu'elle fît ce qu'il souhaitait avec plus d'assurance, il lui dit : Ne crains pas, te dis-je encore une fois; je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa lampe, et en prenant d'une certaine liqueur dans un

vase avec un pinceau, elle lui en frotta le visage et elle lui assura que la couleur ne changerait pas et qu'il avait le visage de la même couleur qu'elle sans différence ; elle lui mit ensuite sa propre coiffure sur la tête, avec un voile dont elle lui enseigna comment il fallait qu'il s'en cachât le visage en allant par la ville. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet, qui lui pendait par-devant jusqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avait coutume de porter, et en lui présentant un miroir : Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. Le magicien se trouva comme il l'avait souhaité, mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avait fait si solennellement. Afin qu'on ne vît pas de sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla, et quand il vit qu'elle avait rendu l'âme, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'ermitage, et il la jeta dedans.

Le magicien, déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'ermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain matin, à une heure ou deux de jour, quoique dans un jour que la sainte femme n'avait pas coutume de sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogerait pas là-dessus, et au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avait faites en arrivant avait été d'aller reconnaître le palais d'Aladdin et que c'était là qu'il avait projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut aperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandaient à ses prières, d'autres lui baisaient la main, d'autres, plus réservés, ne lui baisaient que le bas de la robe, et d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête ou que leur intention fût seulement d'en être préservés, s'inclinaient devant lui afin qu'il leur imposât les mains, ce qu'il faisait en marmottant quelques paroles en guise de prières, et il imitait si bien la sainte femme que tout le monde le prenait pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens, qui ne recevaient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où, comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcherait de lui. Les plus forts et les plus zélés fendaient la foule pour se faire place, et de là s'émurent des querelles dont le bruit se fit entendre du salon aux vingt-quatre croisées, où était la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'était que ce bruit, et comme personne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir et qu'on vînt lui en rendre compte. Sans sortir du salon, une de ses femmes regarda par une jalousie et elle revint lui dire que le bruit venait de la foule du monde qui environnait la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse, qui depuis longtemps avait entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avait pas encore vue, eut la curiosité de la voir et de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques, qui était présent, lui dit que si elle le souhaitait, il était aisé de la faire venir et qu'elle n'avait qu'à commander. La princesse y consentit, et aussitôt il détache quatre eunuques avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin et qu'on eut vu qu'ils venaient du côté où était le magicien déguisé, la foule se dissipa, et quand il fut libre et qu'il eut vu qu'ils venaient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyait que sa fourberie prenait un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole lui dit : Sainte femme, la princesse veut vous voir, venez, suivez-nous. — La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime : je suis prête à lui obéir. Et en même temps elle suivit les eunuques, qui avaient déjà repris le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous un habit de sainteté cachait un cœur diabolique, eut été introduit dans le salon aux vingt-quatre croisées et qu'il eut aperçu la princesse, il débuta par une prière qui contenait une longue énumération de vœux et de souhaits pour sa santé, pour sa prospérité et pour l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer. Il déploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur et d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse sous le manteau d'une grande piété, et il lui fut d'au-

tant plus aisé de réussir que la princesse, qui était bonne naturellement, était persuadée que tout le monde était bon comme elle, ceux et celles particulièrement qui faisaient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : Ma bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières, j'y ai grande confiance et j'espère que Dieu les exaucera. Approchez-vous et asseyez-vous près de moi. La fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée, et alors en reprenant la parole : Ma bonne mère, dit la princesse, je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez ; ne me refusez pas, je vous en prie : c'est que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie et que j'apprenne de vous et par vos bons exemples comment je dois servir Dieu.

— Princesse, dit alors la feinte Fatime, je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner et me distraire de mes prières et de mes exercices de dévotion. — Que cela ne vous fasse pas de peine, reprit la princesse, j'ai plusieurs appartemens qui ne sont pas occupés ; vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux, et vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre ermitage.

Le magicien, qui n'avait autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, où il lui serait bien plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditait, en y demeurant sous les auspices et la protection de la princesse, que s'il eût été obligé d'aller et de venir de l'ermitage au palais et du palais à l'ermitage, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. Princesse, dit-il, quelque résolution qu'une femme pauvre et misérable comme je le suis ait fait de renoncer au monde, à ses pompes et à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté et au commandement d'une princesse si pieuse et si charitable.

Sur cette réponse du magicien, la princesse en se levant elle-même lui dit : Levez-vous et venez avec moi, que je vous fasse voir les appartemens vides que j'ai, afin que vous choisissiez. Il suivit la princesse Badroulboudour, et de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étaient très-propres et très-biens meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en disant par hypocrisie qu'il était trop bon pour lui et qu'il ne le choisissait que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au salon aux vingt-quatre croisées pour le faire dîner avec elle. Mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage, qu'il avait toujours eu voilé jusqu'alors, et qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'était pas Fatime la sainte femme, comme elle le croyait, il la pria avec tant d'instances de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeait que du pain et quelques fruits secs, et de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement qu'elle le lui accorda. Ma bonne mère, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre ermitage : je vais vous faire apporter à manger ; mais souvenez-vous que je vous attends dès que vous aurez pris votre repas.

La princesse dîna, et la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avait prié de l'en avertir qu'elle était sortie de table. Ma bonne mère, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce palais, comment le trouvez-vous ? Mais avant que je vous le fasse voir pièce par pièce, dites-moi premièrement ce que vous pensez de ce salon.

Sur cette demande, la fausse Fatime, qui, pour mieux jouer son rôle, avait affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée, sans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin et parcourut le salon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre, et quand elle l'eut bien considéré : Princesse, dit-elle, ce salon est véritablement admirable et d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me semble qu'il y manque une chose. — Quelle chose, ma bonne mère ? reprit la princesse Badroulboudour ; apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi, j'ai cru, et l'avais entendu dire ainsi, qu'il n'y manquait rien ; s'il y manque quelque chose, j'y ferai remédier

— Princesse, repartit la fausse Fatime avec une grande dissimulation, pardonnez-moi la liberté que je prends. Mon avis, s'il peut être de quelque importance, serait que si, au haut et au milieu de ce dôme, il y avait un œuf de

roc suspendu, ce salon n'aurait point de pareil dans les quatre parties du monde, et votre palais serait la merveille de l'univers.

—Ma bonne mère, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le roc et où pourrait-on en trouver un œuf?—Princesse, répondit la fausse Fatime, c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse qui habite au plus haut du mont Caucase, et l'architecte de votre palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis, à ce qu'elle croyait, la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il serait revenu de la chasse. Il y avait six jours qu'il y était allé, et le magicien, qui ne l'avait pas ignoré, avait voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir, dans le temps que la fausse Fatime venait de prendre congé de la princesse et de se retirer à son appartement. En arrivant il monta à l'appartement de la princesse, qui venait d'y rentrer. Il la salua et il l'embrassa; mais il lui parut qu'elle le recevait avec un peu de froideur. Ma princesse, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaîté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu et causé du chagrin ou du mécontentement? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas : il n'y a rien que je ne fasse pour vous le faire dissiper s'il est en mon pouvoir.—C'est peu de chose, reprit la princesse, et cela me donne si peu d'inquiétude que je n'ai pas cru qu'il eût rejailli rien sur mon visage pour vous en faire apercevoir. Mais, puisque, contre mon attente, vous y apercevez quelque altération, je ne vous en dissimulerai pas la cause, qui est de très-peu de conséquence.

J'avais cru avec vous, continua la princesse Badroulboudour, que notre palais était le plus superbe, le plus magnifique et le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il n'y aurait plus rien à désirer si un œuf de roc était suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme?—Princesse, repartit Aladdin, il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc pour y trouver le même défaut. Vous verrez, par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous.

Dans le moment Aladdin quitta la princesse Badroulboudour; il monta au salon aux vingt-quatre croisées, et là, après avoir tiré de son sein la lampe, qu'il portait toujours sur lui, en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avait couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frotta. Aussitôt le génie se présenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc suspendu au milieu de l'enfoncement: je te demande, au nom de la lampe que je tiens, que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles que le génie fit un cri si bruyant et si épouvantable que le salon en fut ébranlé et qu'Aladdin en chancela, prêt à tomber de son haut. Quoi! misérable! lui dit le génie d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré, ne te suffit-il pas que, mes compagnons et moi, nous ayons fait toute chose en ta considération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître et que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme! Cet attentat mériterait que vous fussiez réduits en cendre sur-le-champ, toi, ta femme et ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur et que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur: c'est le frère du magicien africain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritait. Il est dans ton palais, déguisé sous l'habit de Fatime la sainte femme, qu'il a assassinée, et c'est lui qui a suggéré à ta femme de faire la demande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer, c'est à toi d'y prendre garde. Et en achevant il disparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie. Il avait entendu parler de Fatime la sainte femme, et il n'ignorait pas de quelle manière elle guérissait le mal de tête, à ce que l'on prétendait. Il revint à l'appartement de la princesse, et sans parler de ce qui venait de lui arriver, il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venait de le prendre tout-à-coup et en s'appuyant la main contre le front. La princesse commanda aussitôt qu'on fît venir la sainte femme, et pendant qu'on alla l'appeler, elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvait dans le palais, où elle lui avait donné un appartement.

La fausse Fatime arriva, et dès qu'elle fut entrée : Venez, ma bonne mère, lui dit Aladdin; je suis bien aise de vous voir et de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, et j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce que vous faites à tant d'affligés de ce mal. En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête, et la fausse Fatime s'avança de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avait à sa ceinture, sous sa robe. Aladdin, qui l'observait, lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré, et en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez-vous fait! s'écria la princesse dans sa surprise : vous avez tué la sainte femme. — Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime, mais un scélérat qui m'allait assassiner si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il en le dévoilant, qui a étranglé Fatime, que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, et qui s'était déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connaissiez mieux, il était frère du magicien africain votre ravisseur. Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avait appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après, le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles, la princesse Badroulboudour, en qualité de légitime héritière, lui succéda et communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils règnèrent ensemble de longues années et laissèrent une illustre postérité.

Sire, dit la sultane Sheherazade en achevant l'histoire des aventures arrivées à l'occasion de la lampe merveilleuse, votre majesté sans doute aura remarqué dans la personne du magicien africain un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenses, dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui d'une basse naissance s'élève jusqu'à la royauté, en se servant des mêmes trésors, qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin, pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sultan elle aura appris combien un monarque bon, juste et équitable court de dangers et risque même d'être détrôné lorsque, par une injustice criante et contre toutes les règles de l'équité, il ose, par une promptitude déraisonnable, condamner à mort un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux scélérats de magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, et l'autre sa vie et sa religion à la vengeance d'un scélérat comme lui, et qui comme lui aussi reçoit le châtiment de sa méchanceté.

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, son épouse, qu'il était très-satisfait des prodiges qu'il venait d'entendre de la lampe merveilleuse, et que les contes qu'elle lui faisait chaque nuit lui faisaient beaucoup de plaisir. En effet ils étaient divertissans et presque toujours assaisonnés d'une bonne morale. Il voyait bien que la sultane les faisait adroitement succéder les uns aux autres, et il n'était pas fâché qu'elle lui donnât occasion par ce moyen de tenir en suspens à son égard l'exécution du serment qu'il avait fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit et de la faire mourir le lendemain. Il n'avait même presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendrait point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin et de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avait été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade et il l'éveilla elle-même, en demandant à la sultane, qui venait de s'éveiller aussi, si elle était à la fin de ses contes.

A la fin de mes contes, sire! répondit la sultane en se récriant sur la demande, j'en suis bien éloignée : le nombre en est si grand qu'il ne me serait pas possible à moi-même d'en dire le compte précisément à votre majesté. Ce que je crains, sire, c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie et ne se lasse de m'entendre plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matière.

— Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La sultane Scheherazade, encouragée par

ces paroles du sultan des Indes, commença à lui raconter une nouvelle histoire en ces termes : Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs fois votre majesté de quelques aventures arrivées au fameux calife Haroun Alraschid. Il lui en est arrivé un grand nombre d'autres, dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité.

LES AVENTURES DU CALIFE HAROUN ALRASCHID.

Quelquefois, comme votre majesté ne l'ignore pas et comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi, nous sommes dans une mélancolie si profonde que nous sommes insupportables à nous-mêmes et que, bien loin d'en pouvoir dire la cause si on nous la demandait, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le calife était un jour dans cette situation d'esprit quand Giafar, son grand visir fidèle et aimé, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivait rarement, et comme il s'aperçut en s'avançant qu'il était enseveli dans une humeur sombre, et même qu'il ne levait pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le calife enfin leva les yeux et regarda Giafar ; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture et aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand visir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife, qui le regardât personnellement, il prit la parole. Commandeur des croyans, dit-il, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paraître et dont il m'a toujours paru qu'elle était si peu susceptible?

—Il est vrai, visir, répondit le calife en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible, et, sans toi, je ne me serais pas aperçu de celle où tu me trouves et dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

—Commandeur des croyans, reprit le grand visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, et je prends la liberté de faire souvenir votre majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa capitale et aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine, et c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaîté ordinaire.

— Je l'avais oublié, répliqua le calife, et tu m'en fais souvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger, et sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnait à la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville, par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville qui était de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta, et après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville opposée à celle qu'ils venaient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisait la communication.

Ils passèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé qui demandait l'aumône. Le calife se détourna et lui mit une pièce de monnaie d'or dans la main.

L'aveugle, à l'instant, lui prit la main et l'arrêta. Charitable personne, dit-il, qui que vous soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grâce que je vous demande de me donner un soufflet : je l'ai mérité et même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet ; mais, de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le calife, surpris de la demande et de l'action de l'aveugle : Bon homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes ; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasse. Et, en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle, qui s'était douté de la répugnance

de son bienfaiteur par l'expérience qu'il en avait depuis longtemps, fit un plus grand effort pour le retenir. Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardiesse et mon importunité; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône; je ne puis la recevoir qu'à cette condition sans contrevenir à un serment solennel que j'en ai fait devant Dieu; et si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi que la peine en est très-légère.

Le calife, qui ne voulait pas être retardé plus longtemps, céda à l'importunité de l'aveugle, et il lui donna un soufflet assez léger. L'aveugle quitta prise aussitôt en le remerciant et en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand visir. Mais à quelques pas de là il dit au visir : Il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumône soit un sujet grave. Je serais bien aise d'en être informé; ainsi, retourne et dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais au temps de la prière de l'après-dînée, et que je veux lui parler.

Le grand visir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle, et après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre et il vint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville, et, en passant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de spectateurs qui regardaient un homme jeune et bien mis, monté sur une cavale qu'il poussait à toute bride autour de la place et qu'il maltraitait cruellement à coups de fouet et d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle était tout en écume et tout en sang.

Le calife, étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savait quel sujet il avait de maltraiter ainsi sa cavale, et il apprit qu'on l'ignorait, mais qu'il y avait déjà quelque temps que chaque jour et à la même heure il lui faisait faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher, et le calife dit au grand visir de bien remarquer cette place et de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où il y avait longtemps qu'il n'avait passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de sa cour. Il demanda au grand visir s'il savait à qui il appartenait. Le grand visir répondit qu'il l'ignorait, mais qu'il allait s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin, qui lui dit que cette maison appartenait à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal à cause de la profession de cordier qu'il lui avait vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, et que, sans savoir par quel endroit la fortune l'avait favorisé, il avait acquis de si grands biens qu'il soutenait fort honorablement et splendidement la dépense qu'il avait faite à la faire bâtir.

Le grand visir alla rejoindre le calife et lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. Le grand visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife rentra dans son appartement, et le grand visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé et les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du commandeur des croyans, et quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appelait. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

— Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi. Je t'aurais empêché dès lors de donner au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien, et sur ce que tu vas me dire, je jugerai si tu as bien fait et si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paraît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc sans me rien déguiser d'où t'est venue cette pensée extravagante. Ne me cache rien, je veux le savoir absolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du calife, et après s'être relevé : Commandeur des croyans, dit-il aussitôt, je demande très-humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai

osé exiger d'elle et la forcer de faire une chose qui à la vérité paraît hors de bon sens. Je reconnais mon crime, mais comme je ne connaissais pas alors votre majesté, j'implore sa clémence et j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en est une, et mon action doit paraître telle aux yeux des hommes. Mais à l'égard de Dieu, c'est une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je suis coupable et que je n'expierais pas quand tous les mortels m'accableraient de soufflets, les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même quand par le récit de mon histoire, que je vais lui raconter en obéissant à ses ordres, je lui aurai fait connaître quelle est cette faute énorme.

HISTOIRE DE L'AVEUGLE BABA-ABDALLA.

Commandeur des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad avec quelques biens dont je devais hériter de mon père et de ma mère, qui moururent tous deux à peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles et dans la débauche. Je n'oublai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins et par les peines que je me donnais. Enfin, j'étais devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingts chameaux, que je louais aux marchands des caravanes et qui me valaient de grosses sommes chaque voyage que je faisais en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre majesté, où je les accompagnais.

Au milieu de ce bonheur et avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour, comme je revenais de Balsora à vide avec mes chameaux, que j'y avais conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, et que je les faisais paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation et où le bon pâturage m'avait fait arrêter, un derviche à pied, qui allait à Balsora, vint m'aborder et s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venait et où il allait. Il me fit les mêmes demandes, et après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part et d'autre, nous mîmes nos provisions en commun et nous mangeâmes ensemble.

En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avait connaissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses que quand mes quatre-vingts chameaux seraient chargés de l'or et des pierreries qu'on en pouvait tirer, il ne paraîtrait presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit et me charma en même temps. La joie que je ressentis en moi-même faisait que je ne me possédais plus. Je ne croyais pas le derviche capable de m'en faire accroire. Ainsi, je me jetai à son cou, en lui disant : Bon derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde : ainsi, à quoi peut vous servir la connaissance de ce trésor? Vous êtes seul et vous ne pouvez en emporter que très-peu de chose; enseignez-moi où il est, j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux et je vous en ferai présent d'un en reconnaissance du bien et du plaisir que vous m'aurez faits.

J'offrais peu de chose, il est vrai, mais c'était beaucoup, à ce qu'il me paraissait, par rapport à l'excès d'avarice qui s'était emparé tout à coup de mon cœur depuis qu'il m'avait fait cette confidence, et je regardais les soixante-dix-neuf charges qui me devaient rester comme presque rien en comparaison de celle dont je me priverais en la lui abandonnant.

Le derviche, qui vit ma passion étrange pour les richesses, ne se scandalisa pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venais de lui faire. Mon frère, me dit-il sans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvais me dispenser de vous parler de ce trésor et garder mon secret. Mais ce que j'ai bien voulu vous en dire peut vous faire connaître la bonne intention que j'avais et que j'ai encore de vous obliger et de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais en faisant votre fortune et la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste et plus équitable à vous faire : c'est à vous de voir si elle vous accommode.

Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingts chameaux : je suis prêt de

vous mener où est le trésor ; nous les chargerons, vous et moi, d'autant d'or et de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en cèderez la moitié avec leur charge, et que vous retiendrez pour vous l'autre moitié, après quoi nous nous séparerons et les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté et moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, et que si vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez aussi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvais disconvenir que la condition que le derviche me proposait ne fût très-équitable. Sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvaient m'en revenir en l'acceptant, je regardais comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérais que le derviche ne serait pas moins riche que moi. Enfin, je payais déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avais pas encore reçu du derviche. Mais il n'y avait pas à balancer, il fallait accepter la condition ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir par ma faute perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je rassemblai mes chameaux et nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée était fort étroite. Mes chameaux n'y purent passer qu'un à un ; mais comme le terrain s'élargissait, ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes qui formaient ce vallon en se terminant en un demi-cercle à l'extrémité étaient si élevées, si escarpées et si impraticables qu'il n'y avait pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais apercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le derviche ; arrêtez vos chameaux et faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger, et quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor.

Je fis ce que le derviche m'avait dit, et je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main, qui amassait un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, et aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée, et dans le moment, quoique le roc qui était entre les deux montagnes et qui s'élevait fort haut en ligne perpendiculaire parût n'avoir aucune espèce d'ouverture, il s'en fit néanmoins une comme une espèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc et de la même matière avec un artifice admirable.

Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un palais magnifique pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes, car il ne paraissait pas que des hommes eussent pu même s'aviser d'une entreprise si hardie et si surprenante.

Mais, commandeur des croyans, c'est après coup que je fais cette observation à votre majesté, car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richesses infinies que je voyais de tous côtés, et sans m'arrêter à observer l'économie qu'on avait gardée dans l'arrangement de tant de trésors, comme l'aigle fond sur sa proie, je me jetai sur le premier tas de monnaie d'or qui se présenta devant moi, et je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étais déjà saisi autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étaient grands et je les eusse volontiers emplis tous ; mais il fallait les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le derviche fit la même chose que moi, mais je m'aperçus qu'il s'attachait plutôt aux pierreries, et comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, et nous enlevâmes beaucoup plus de toutes sortes de pierres précieuses que d'or monnayé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs et nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restait plus qu'à refermer le trésor et à nous en aller.

Avant que de partir, le derviche rentra dans le trésor, et comme il y avait plusieurs grands vases d'orfévrerie de toutes sortes de façons et d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'était inconnu, et qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avait qu'une espèce de pommade.

Le derviche fit la même cérémonie pour fer-

mer le trésor qu'il avait fait pour l'ouvrir, et, après avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se referma et le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étais réservés, et le derviche à la tête des autres que je lui avais cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, et nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin, où nous devions nous séparer, le derviche pour continuer sa route vers Balsora, et moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts et ceux qui pouvaient lui marquer davantage ma reconnaissance de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie, et après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchaient toujours dans le chemin où je les avais mis, que le démon de l'ingratitude et de l'envie s'empara de mon cœur; je déplorais la perte de mes quarante chameaux et encore plus les richesses dont ils étaient chargés. Le derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disais-je en moi-même; il est le maître des trésors, il en aura tant qu'il voudra. Ainsi je me livrai à la plus noire ingratitude, et je me déterminai tout à coup à lui enlever ses chameaux avec leur charge.

Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter mes chameaux. Ensuite je courus après le derviche, que j'appelais de toute ma force pour lui faire comprendre que j'avais encore quelque chose à lui dire, et je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens et de m'attendre. Il entendit ma voix et il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint: Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plus tôt quitté que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avais pas pensé auparavant et à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon derviche accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde et sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire vous n'en emmèneriez que trente, et je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

—Je crois que vous avez raison, reprit le derviche, qui ne se voyait pas en état de pouvoir me rien disputer, et j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avais pas fait réflexion. Je commençais déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les et allez à la garde de Dieu.

J'en mis à part dix, et, après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyais pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, et je me flattai que je n'aurais pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il venait de me faire : Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener à un homme comme vous particulièrement, qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi et pour mon intérêt que pour vous faire un grand plaisir: soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'effet que je souhaitais, et le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandais, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt, et je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassait les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devais être content.

Mais, commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restaient encore au derviche.

Je redoublai mes sollicitations, mes prières et mes importunités pour faire condescendre

le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grâce, et quant aux dix autres qui lui restaient, je l'embrassai, je le baisai et je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser et de mettre par là le comble à l'obligation que je lui aurais éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentait. Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, et souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne si nous ne nous en servons à secourir les pauvres, qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde.

Mon aveuglement était si grand que je n'étais pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux et de savoir qu'ils étaient chargés d'un trésor inestimable qui devait me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'était saisi et qu'il m'avait montrée pouvait être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étais redevable. L'endroit où le derviche l'a prise, disais-je en moi-même, et le soin qu'il a eu de s'en saisir, me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venais de l'embrasser en lui disant adieu. A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade? Elle me paraît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez; je vous prie de m'en faire présent: aussi bien, un derviche, comme vous, qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée, cette boîte! Mais quand il l'aurait voulu faire, je ne me possédais plus, j'étais plus fort que lui et bien résolu à la lui enlever par force, afin que, pour mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fut l'obligation que je lui avais.

Loin de me la refuser, le derviche la tira d'abord de son sein, et en me la présentant de la meilleure grâce du monde: Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà: qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content; si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt de vous satisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris, et en considérant la pommade: Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, et que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade.

—L'usage en est surprenant et merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fera paraître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulais avoir moi-même l'expérience d'un effet si admirable. Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, et appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi, je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paraît incroyable.

Le derviche voulut bien se donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche et m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil et j'éprouvai qu'il m'avait dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de trésors, remplis de richesses si prodigieuses et si diversifiées qu'il ne me serait pas possible d'en faire un détail au juste. Mais comme j'étais obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main et que cela me fatiguait, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

Je suis prêt de le faire, me dit le derviche; mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me persuader que le derviche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avait encore quelque nouveau mystère qu'il voulait me cacher. Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire: il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposés l'un à l'autre.

— La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche en prenant le nom de Dieu à témoin, et vous devez m'en croire sur ma parole, car je ne sais point déguiser la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parlait en homme d'honneur. L'en-

vie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, et peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrais m'en donner le plaisir, fit que je ne voulus pas écouter ses remontrances ni me persuader d'une chose qui cependant n'était que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étais, j'allai m'imaginer que si cette pommade avait la vertu de me faire voir tous les trésors de la terre en l'appliquant sur l'œil gauche, elle avait peut-être la vertu de les mettre à ma disposition en l'appliquant sur le droit. Dans cette pensée, je m'obstinai à presser le derviche à m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refusa constamment de le faire. Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal. Considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, et ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout. Mon frère, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites. Vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent : voulez-vous que je me sépare d'avec vous mal satisfait pour une chose de si peu de conséquence ? Au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur. Quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous et la faute en sera sur moi seul.

Le derviche fit toute la résistance possible ; mais comme il vit que j'étais en état de l'y forcer : Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale et me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenais fermé ; mais, hélas ! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux et je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah ! malheureux derviche ! m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai. Fatale curiosité, ajoutai-je, désir insatiable des richesses, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jeter ! Je sens bien à présent que je me les suis attirés ; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore en m'adressant au derviche, qui êtes si charitable et si bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connaissance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue ?

— Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur, mais tu n'as que ce que tu mérites, et c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets, tu l'as pu connaître dans le peu de temps que j'ai été avec toi ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un. Il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avait donné des richesses dont tu étais indigne. Il te les a ôtées et il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnaissans comme toi.

Le derviche ne m'en dit pas davantage et je n'avais rien à lui répliquer. Il me laissa seul, accablé de confusion et plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; et après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena et poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux et de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane, mais il fut sourd à mes prières et à mes cris. Ainsi privé de la vue et de tout ce que je possédais au monde, je serais mort d'affliction et de faim si, le lendemain, une caravane qui revenait de Balsora ne m'eût bien voulu recevoir charitablement et me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des princes, sinon en forces et en puissance, au moins en richesses et en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. Mais, pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même temps la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable qui aurait compassion de ma misère.

Voilà enfin, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté et de ce qui doit m'avoir fait encourir son indignation. Je lui en demande pardon encore une fois, comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne de prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère et beaucoup au-dessous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché est grand ; mais Dieu soit loué de ce que tu en as connu l'énormité et de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion. Et afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône, ta vie durant, de quatre drachmes d'argent par jour de ma monnaie, que mon grand visir te fera donner. Ainsi ne t'en retourne pas et attends qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles, Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, et en se relevant il lui fit son remercîment en lui souhaitant toute sorte de bonheur et de prospérité.

Le calife Haroun Alraschid, content de l'histoire de Baba-Abdalla et du derviche, s'adressa au jeune homme qu'il avait vu maltraiter sa cavale et il lui demanda son nom comme il avait fait à l'aveugle. Le jeune homme lui dit qu'il s'appelait Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie et souvent j'en ai exercé moi-même, mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussais hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuraient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, et il s'en fallut peu que je me fisse connaître, contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare et cruel ; je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet. Puisque je sais que ce n'est pas la première fois et qu'il y a déjà bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, et je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes : surtout dis-moi la chose comme elle est et ne me déguise rien.

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeait de lui. Ce récit lui faisait de la peine, il changea de couleur plusieurs fois et fit voir malgré lui combien était grand l'embarras où il se trouvait. Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet. Ainsi, avant que de parler, il se prosterna devant le trône du calife, et après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le calife, mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, devant lequel il paraissait, que par la nature du récit qu'il avait à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman. Il vit bien qu'il fallait ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avait parlé, ou enfin que dans ce qu'il avait à lui dire il pouvait y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, reprends tes esprits et fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine et dont tu croies que je pourrais être offensé, je te le pardonne dès à présent. Défais-toi donc de toutes tes inquiétudes, parle-moi à cœur ouvert et ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi-Nouman, rassuré par les dernières paroles du calife, prit enfin la parole. Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de la majesté et de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes : je ne suis pas assez méchant pour avoir commis et même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les lois qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnais que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance. Cela m'est arrivé : en ce cas-là je ne dis pas que j'ai confiance au pardon qu'il a plu à votre majesté de m'accorder sans m'avoir entendu, je me soumets au contraire à sa justice et à être puni si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle et de très-mauvais exemple. Mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé et qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châtiment. Mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-

temps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé :

HISTOIRE DE SIDI NOUMAN [1].

Commandeur des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majesté de ma naissance, elle n'est pas d'un assez grand éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres, par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvais souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition et sans être à charge à personne.

Avec ces avantages, la seule chose que je pouvais désirer pour rendre mon bonheur accompli était de trouver une femme aimable qui eût toute ma tendresse et qui, en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi. Mais il n'a pas plu à Dieu de me l'accorder : au contraire, il m'en a donné une qui dès le lendemain de mes noces a commencé d'exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auraient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir et sans connaître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre quand il trouve que la femme qui lui est échue n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite et que les bonnes mœurs, le bon esprit et la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourrait avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avait pas trompé dans le rapport qu'on m'avait fait de sa beauté : je la trouvai à mon gré, et elle me plut.

Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets. Je me rendis où la table était mise, et comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler. Après m'avoir fait attendre longtemps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience et nous nous mîmes à table. Je commençai par le riz, que je pris avec une cuiller comme à l'ordinaire.

Ma femme, au contraire, au lieu de se servir de cuiller comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avait dans sa poche une espèce de cure-oreille avec lequel elle commença de prendre le riz et de le porter à sa bouche grain à grain, car il ne pouvait pas en tenir davantage.

Surpris de cette manière de manger : Amine, lui dis-je, car c'était son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte ? Le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en usez ainsi par épargne et pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, et je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons, par la grâce de Dieu, de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, et mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faisais ces remontrances semblait devoir m'attirer quelque réponse obligeante ; mais, sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière, et afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin à loin, et, au lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps un peu de pain émietté, à peu près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

Son opiniâtreté me scandalisa ; je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir et pour l'excuser, qu'elle n'était pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avait peut-être enseigné qu'elle devait avoir une retenue qu'elle poussait trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvait avoir déjeuné, ou, si elle ne l'avait pas fait, qu'elle se réservait à manger seule et en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, et je la laissai seule.

Le soir au souper ce fut la même chose. Le lendemain et toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportait de la même manière. Je voyais bien qu'il n'était pas possible

[1] Dans le Behar-Danisch, l'histoire du roi, marié à une magicienne, a quelque rapport avec celle de Sidi Nouman. (Voyez le *Bahar-Danush translated by Jonathan Scott*, vol. II, p. 1 et suiv.)

qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenait, et qu'il y avait là-dessous quelque mystère qui m'était inconnu. Cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumerait à vivre avec moi comme je le souhaitais. Mais mon espérance était vaine, et je ne fus pas longtemps à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyait fort endormi, elle se leva tout doucement, et je remarquai qu'elle s'habillait avec de grandes précautions, pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller. Je ne pouvais comprendre à quel dessein elle troublait ainsi son repos, et la curiosité de savoir ce qu'elle voulait devenir me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, et un moment après, elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules; j'eus le temps d'apercevoir par une fenêtre qui donnait sur la cour qu'elle ouvrait la porte de la rue et qu'elle sortit.

Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte, et à la faveur du clair de la lune, je la suivis jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui était voisin de notre maison. Alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminait au cimetière, et après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'aperçus Amine avec une goule [1].

Votre majesté n'ignore pas que les goules de l'un et de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passans, qu'ils tuent et dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable lorsque je vis ma femme avec cette goule. Elles déterrèrent un mort qu'on avait enterré le même jour, et la goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenaient fort tranquillement en faisant un repas si cruel et si inhumain; mais j'étais trop éloigné et il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devait être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse, qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avaient ôtée. Je les laissai faire et je regagnai en diligence notre maison. En entrant je laissai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avais trouvée, et après être rentré dans ma chambre, je me recouchai et je fis semblant de dormir.

Amine rentra peu de temps après, sans faire de bruit. Elle se déshabilla et elle se recoucha de même, avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi sans que je m'en fusse aperçu.

L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare et aussi abominable que celle dont je venais d'être témoin, avec la répugnance que j'avais de me voir couché près de celle qui l'avait commise, je fus longtemps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si léger que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour me réveilla. Je m'habillai et je me rendis à la mosquée.

Après la prière, je sortis hors de la ville et je passai la matinée à me promener dans les jardins et à songer au parti que je prendrais pour obliger ma femme à changer de manière de vie. Je rejetai toutes les voies de violence qui se présentèrent à mon esprit, et je résolus de n'employer que celles de la douceur pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avait. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusque chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîner.

Dès qu'Amine me vit, elle fit servir et nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle persistait toujours à ne manger le riz que grain à grain : Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris, le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz en si petite quantité et d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé. Vous savez aussi que je me contentai de vous faire connaître la peine que cela me faisait, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui

[1] Les goules ont beaucoup de rapports avec des génies malfaisans de la mythologie indienne, lesquels sont désignés sous le nom de *rákchasas*. Ce sont des espèces d'ogres ou de vampires, avides de sang et de chair humaine, hantant les forêts et les cimetières.

nous sont servies et que l'on a soin d'accommoder de différentes manières afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce temps-là vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles et jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même et de me faire la même peine. J'ai gardé le silence parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, et je serais fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine. Mais, Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort ?

Je n'eus pas plus tôt prononcé ces dernières paroles qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avais observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination. Son visage s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, et elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyais me remplit d'épouvante ; je devins comme immobile et hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditait contre moi et dont votre majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts en marmottant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas, et, en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux : Malheureux, reçois la punition de ta curiosité et deviens chien !

A peine Amine, que je n'avais pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques que tout à coup je me vis changé en chien. L'étonnement et la surprise où j'étais d'un changement si subit et si peu attendu m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver, ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur la place. Je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour ; mais elle m'y poursuivit avec la même fureur, et de quelque souplesse que je pusse me servir en courant de côté et d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, et il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper et de me poursuivre, et au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle avait envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire. Elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser quand je la passerais pour m'enfuir. Tout chien que j'étais, je me doutai de son pernicieux dessein, et comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance et ses mouvemens, que je trompai sa vigilance et que je passai assez vite pour me sauver la vie et éluder sa méchanceté, et j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier et aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit sortir sur moi quelques chiens dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues et de pieds de moutons cuits, où je me sauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion en chassant les chiens qui me poursuivaient et qui voulaient pénétrer jusque dans sa maison. Pour moi, mon premier soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobai à leur vue. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asile et la protection que j'avais espérés. C'était un de ces superstitieux à outrance qui, sous prétexte que les chiens sont immondes [1], ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avaient donné la chasse se furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois pour me chasser dès le même jour ; mais j'étais caché et hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, et j'avais be-

[1] Dans l'Orient les chiens ne sont pas considérés comme des animaux domestiques ; les préjugés religieux les ont au contraire placés dans la classe des animaux immondes, et les ont par là exclus de la communauté d'habitation avec les hommes.

Quelques musulmans moins scrupuleux ont chez eux des chiens de chasse ou des chiens de garde, mais ce sont des exceptions. Du reste, quoique les musulmans considèrent les chiens comme des animaux réprouvés, ils ne leur font éprouver aucun mauvais traitement et se contentent d'éviter leur rencontre et leur contact, qui les mettraient dans le cas d'impureté légale. (Voyez les *Contes du Cheikh Elmohdy*, traduits par M. Marcel, tom. III, p. 452, *note*.)

En Perse, où les préjugés religieux dominent moins que dans les autres pays musulmans, les chiens sont généralement admis dans la société de l'homme. « Ils sont, dit le général Malcolm, particulièrement aimés des tribus errantes. Ils veillent sur leurs troupeaux, gardent leurs tentes et leur prêtent secours pour la chasse ; quelques uns de ceux qu'on emploie à ce dernier usage peuvent être comptés parmi les plus beaux de leur espèce. » (*Histoire de la Perse*, t. IV, p. 294 de la traduction française.)

soin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avait fait.

Afin de ne pas ennuyer votre majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues et de pieds de moutons, et qu'après avoir ouvert sa boutique et pendant qu'il étalait sa marchandise, je sortis de mon coin et je m'en allais lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte en attendant qu'il leur jetât quelque chose. Je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avais pas mangé depuis que je m'étais sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros et plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, en le regardant et en remuant la queue d'une manière qui pouvait lui marquer que je le suppliais de me faire encore cette faveur; mais il fut inflexible, et il s'opposa à mon dessein le bâton à la main et d'un air si impitoyable que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui, tout au contraire du vendeur de têtes de moutons, que la mélancolie dévorait, me parut un homme gai et de bonne humeur et qui l'était en effet. Il déjeunait alors, et quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête et un mouvement de queue pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité et il sourit. Je n'avais pas besoin de manger; cependant, pour lui faire plaisir, je pris le morceau de pain et je le mangeai assez lentement pour lui faire connaître que je le faisais par honneur. Il remarqua tout cela et voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis et tourné du côté de la rue pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandais autre chose que sa protection.

Il me l'accorda et même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'était qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais : au contraire, il me montra un endroit où je pouvais me placer sans lui être incommode, et je me mis en possession de la place, que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, et il ne déjeunait, dînait et soupait pas que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté j'avais pour lui toute l'attache et toute la fidélité qu'il pouvait exiger de ma reconnaissance.

Mes yeux étaient toujours attachés sur lui et il ne faisait pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisais la même chose quand le temps lui permettait de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étais d'autant plus exact que je m'étais aperçu que mon attention lui plaisait, et que souvent, quand il avait dessein de sortir sans me donner lieu de m'en apercevoir, il m'appelait par le nom de Rougeau, qu'il m'avait donné.

A ce nom, je m'élançais aussitôt de ma place dans la rue, je sautais, je faisais des gambades et des courses devant la porte; je ne cessais toutes ces caresses que quand il était sorti, et alors je l'accompagnais fort exactement en le suivant ou en courant devant lui et en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

Il y avait déjà du temps que j'étais dans cette maison lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger, qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre et prétendit qu'elle était bonne. Mon hôte soutint le contraire, et dans la contestation : La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperait pas. Viens çà, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. A sa voix je sautai légèrement sur le comptoir, et le boulanger, en jetant devant moi les pièces d'argent: Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse? Je regarde toutes ces pièces, et en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le boulanger, qui ne s'en était rapporté à mon

jugement que par manière d'acquit et pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avais si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire et fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins et il leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'était passé.

Les voisins en voulurent avoir l'expérience, et de toutes les pièces fausses qu'ils me montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la patte et que je ne séparasse d'avec les bonnes.

La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connaissance qu'elle rencontra dans son chemin ce qui venait de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnaie se répandit en peu de temps, non-seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier et insensiblement dans toute la ville.

Je ne manquais pas d'occupation toute la journée. Il fallait contenter tous ceux qui venaient acheter du pain chez mon maître et leur faire voir ce que je savais faire. C'était un attrait pour tout le monde, et l'on venait des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques qu'à peine pouvait-il suffire à les contenter. Cela dura longtemps, et mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins et à ses amis que je lui valais un trésor.

Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, et il était obligé de me garder à vue. Un jour une femme, attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire était alors sur le comptoir; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avait une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres, et en mettant la patte dessus la pièce fausse, je la regardai, comme pour lui demander si ce ne l'était pas là.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua longtemps à me regarder et à me considérer avec admiration, pendant que je la regardais de même. Elle paya le pain qu'elle était venue acheter, et quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

J'étais toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avais remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avait examiné. Je m'imaginai qu'elle avait peut-être connu quelque chose de mon infortune et de l'état malheureux où j'étais réduit, et je ne me trompais pas. Je la laissai pourtant en aller et je me contentais de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna, et voyant que je ne faisais que la regarder sans branler de ma place, elle me fit signe de la suivre.

Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger était occupé à nettoyer son four pour une cuisson et qu'il ne prenait pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir et je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison. Elle en ouvrit la porte, et quand elle fut entrée, en tenant la porte ouverte : Entre, entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. Quand je fus entré et qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté, qui brodait. C'était la fille de la femme charitable qui m'avait amené, habile et expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger qui sait si bien distinguer la fausse monnaie d'avec la bonne. Vous savez que je vous en ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvait bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on en a publiée, et j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare, qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille? me suis-je trompée dans ma conjecture?—Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille, je vais vous le faire voir.

La demoiselle se leva, elle prit un vase plein d'eau dans lequel elle plongea la main, et en me jetant de cette eau, elle dit: « Si tu es né chien, demeure chien; mais si tu es né homme, reprends la forme d'homme par la vertu de cette eau. » A l'instant l'enchantement fut rompu: je perdis la figure de chien et je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un si grand bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiselle, et après lui avoir baisé le bas de la robe : Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égale envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnaissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre; je ne suis plus à moi, je suis à vous, et afin que vous connaissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étais, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance et de ma patience à supporter son humeur, et de ses manières tout extraordinaires, et de l'indignité avec laquelle elle m'avait traité, par une méchanceté inconcevable. Et je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venait de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez. La seule connaissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous me tient lieu de toute reconnaissance. Parlons d'Amine, votre femme. Je l'ai connue avant votre mariage, et comme je savais qu'elle était magicienne, elle n'ignorait pas aussi que j'avais quelque connaissance du même art, puisque nous avions pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain, mais comme nos humeurs ne s'accordaient pas, j'avais un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle, en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir que par la même raison elle évitait de son côté d'en avoir avec moi : je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas : je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avait exclu si méchamment de la société des hommes, il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, et je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet, et pendant qu'elle y resta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étais obligé, aussi bien qu'à sa fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un si bon usage que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait et qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connaissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire et que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirais pas si je m'apercevais qu'elle en abusât en la moindre chose.

La mère avait commencé de me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avait été témoin quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main. Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres, que je viens de consulter, m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant, devant vos domestiques, d'être dans une grande inquiétude de votre absence, et elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avait obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, et qu'un chien était entré et était venu jusque dans la salle où elle achevait de dîner, et qu'elle l'avait chassé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maison sans perdre de temps, avec la petite bouteille que voici et que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre; elle ne vous fera pas attendre longtemps. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour et présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir, contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite. Alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille, que vous tiendrez prête, et en la jetant prononcez hardiment ces paroles : « Reçois le châtiment de ta méchanceté. » Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtait plus, je pris congé d'elle et de sa mère avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnaissance et une protestation sincère que je me souviendrais éternellement de l'obligation que je leur avais, et je retournai chez moi.

Les choses se passèrent comme la jeune magicienne me l'avait prédit. Amine ne fut pas longtemps à rentrer. Comme elle s'avançait, je me présentai à elle, l'eau dans la main, prêt à la lui jeter. Elle fit un grand cri, et comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avait enseignées, et aussitôt elle fut changée en une cavale, et c'est celle que votre majesté vit hier.

A l'instant et dans la surprise où elle était, je la saisis au crin, et malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, et après l'avoir attachée en lui reprochant son crime et sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet si longtemps que la lassitude enfin m'obligea de cesser; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite et qu'elle trouvera qu'une femme si méchante et si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avait plus rien à dire : Ton histoire est singulière, lui dit le sultan, et la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas absolument le châtiment que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent; mais je veux que tu considères combien son supplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, et je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerais même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoser de la sorte pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâtreté et la dureté incorrigible des magiciens et des magiciennes qui abusent de leur art ne m'étaient connues et que je ne craignisse de sa part contre toi un effet de sa vengeance plus cruel que le premier.

Le calife, naturellement doux et plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand visir Giafar avait fait venir. Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, il me parut si magnifique que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenait. J'appris que tu l'avais fait bâtir après avoir fait profession d'un métier qui te produisait à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnaissais pas, que tu faisais un bon usage des richesses que Dieu t'a données et que tes voisins disaient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife, et je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la Providence de te gratifier de ses dons doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, et c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connaissance. Et afin que ma curiosité ne te soit pas suspecte et que tu ne croies pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare que, loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il était couvert, et après qu'il se fut relevé : Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se serait pas senti la conscience aussi pure et aussi nette que je me la sens, aurait pu être troublé en recevant l'ordre de venir paraître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect et de vénération, et que je n'ai rien commis contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les lois, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine est la juste crainte dont j'ai été saisi de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins, sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit et écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré et je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage et la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourrait exiger de moi.

C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimenter en m'accordant sa puissante protection sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux quand, pour satisfaire à son commandement, je lui aurai fait le récit de mes aventures.

Après ce petit compliment pour se concilier la bienveillance et l'attention du calife, et après avoir pendant quelques momens rappelé dans sa mémoire ce qu'il avait à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE DE COCIA HASSAN ALHABBAL.

Commandeur des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad, qui vivent encore et qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en suis redevable après Dieu, le premier auteur de tout bien et de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi et l'autre Saad. Saadi, qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde qu'autant qu'il a des biens et de grandes richesses pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses autant qu'elles sont nécessaires à la vie ; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes sans d'autre attache aux biens du monde que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir et que pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, et il vit très-heureux et très-content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très-sincère, et le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation que sur ce seul point : en toute autre chose leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à peu près sur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendait que les pauvres n'étaient pauvres que parce qu'ils étaient nés dans la pauvreté, ou que, nés avec des richesses, ils les avaient perdues ou par débauche ou par quelqu'une des fatalités imprévues qui ne sont pas extraordinaires. Mon opinion, disait-il, est que ces pauvres ne le sont que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse pour se tirer de la misère en employant leur industrie à la faire valoir, et mon sentiment est que s'ils venaient à ce point et qu'ils fissent un usage convenable de cette somme, ils ne deviendraient pas seulement riches, mais même très-opulens avec le temps.

Saad ne convint pas de la proposition de Saadi. Le moyen que vous proposez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche ne me paraît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque et je pourrais appuyer mon sentiment contre le vôtre de plusieurs bonnes raisons qui nous mèneraient trop loin. Je crois, au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent. On fait souvent par un hasard une fortune plus grande et plus surprenante qu'avec une somme d'argent telle que vous le prétendez, quelque ménagement et quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

— Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerais rien avec vous en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre. Je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant, par exemple, en pur don une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvres de père en fils, qui vivent au jour la journée et qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si vous réussirez mieux de la manière que vous l'entendez.

Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passèrent par le quartier où je travaillais de mon métier de cordier, que j'avais appris de mon père et qu'il avait appris lui-même de mon aïeul et ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage et mon habillement, ils n'eurent pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad, qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit : Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a longtemps que je vois faisant le métier de cordier et toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité et tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

— Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, et je n'attendais que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble et que vous en fussiez témoin. Abordons-le et sachons si véritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moi, et comme je vis qu'ils voulaient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnèrent l'un et l'autre le salut ordinaire du souhait de paix, et Saadi, en

prenant la parole, me demanda comment je m'appelais.

Je leur rendis le même salut, et pour répondre à la demande de Saadi : Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan, et à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal.

— Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, et même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelque épargne et que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider et pour vous mettre insensiblement plus au large.

— Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne et que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir, moi et ma famille, de pain et de quelques légumes. J'ai une femme et cinq enfans, dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose : il faut les entretenir et les habiller, et dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer. Quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, et c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages. Sans cela il ne me serait pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajoutai-je, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large moi et ma famille. Il nous suffit que nous soyons contens du peu que Dieu nous donne et qu'il nous ôte la connaissance et le désir de ce qui nous manque. Mais nous ne trouvons pas que rien nous manque quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir et que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étais et je comprends toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisais présent d'une bourse de deux cents pièces d'or, n'en feriez vous pas un bon usage et ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ?

— Seigneur, repris-je, vous me paraissez un si honnête homme que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi et que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffirait, non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette ville de Bagdad, aussi grande et aussi peuplée qu'elle est.

Le généreux Saadi me fit voir sur-le-champ qu'il m'avait parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, et en me la mettant entre les mains : Prenez, dit-il, voilà la bourse, vous y trouverez les deux cents pièces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne sa bénédiction et qu'il vous fasse la grâce d'en faire le bon usage que je souhaite, et croyez que mon ami Saad, que voici, et moi nous aurons un très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse et que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grand et je fus si fort pénétré de reconnaissance que la parole me manqua et qu'il ne me fut pas possible d'en donner autre marque à mon bienfaiteur que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe et la baiser. Mais il la retira en s'éloignant et ils continuèrent leur chemin, lui et son ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint fut d'aviser où je mettrais la bourse pour être en sûreté. Je n'avais dans ma petite et pauvre maison ni coffre ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne serait pas découverte si je l'y cachais.

Dans cette perplexité, comme j'avais coutume, avec les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnaie que j'avais dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage et je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien mes précautions que, sans que ma femme et mes enfans s'en

aperçussent, je tirai dix pièces d'or de la bourse, que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, et j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entourait mon bonnet.

La principale dépense que je fis dès le même jour fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avait longtemps qu'on n'avait vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie et j'en achetai pour le souper.

En m'en revenant, je tenais ma viande à la main lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse me défendre, fondit dessus et me l'eût arrachée de la main si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas! j'aurais bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse. Plus il trouvait en moi de résistance, plus il s'opiniâtrait à la vouloir avoir. Il me traînait de côté et d'autre, pendant qu'il se soutenait en l'air sans quitter prise; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisais mon turban tomba par terre.

Aussitôt le milan lâcha prise et se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser et l'enleva[1]. Je poussai des cris si perçans que les hommes, femmes et enfans du voisinage en furent effrayés et joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter prise au milan.

On réussit souvent par ce moyen à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé. Mais les cris n'épouvantèrent pas le milan, il emporta mon turban si loin que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eût été inutile de me donner la peine et la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venais de faire de mon turban et de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avais tirées de la bourse. J'en avais déjà dépensé pour l'achat du chanvre, et ce qui me restait ne suffisait pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avais conçues.

Ce qui me fit le plus de peine fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur aurait d'avoir si mal placé sa libéralité quand il apprendrait le malheur qui m'était arrivé, qu'il regarderait peut-être comme incroyable, et par conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des dix pièces d'or qui me restait, nous nous en ressentîmes, ma petite famille et moi; mais je retombai bientôt dans le même état et dans la même impuissance de me tirer hors de misère qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, disais-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendais le moins; il me l'a ôté presque dans le même temps parce qu'il lui a plu ainsi et qu'il était à lui; qu'il en soit loué comme je l'avais loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'avait favorisé, tels qu'il lui avait plu aussi : je me soumets à sa volonté.

J'étais dans ces sentimens pendant que ma femme, à qui je n'avais pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avais faite et par quel endroit elle m'était venue, était inconsolable. Il m'était échappé aussi, dans le trouble où j'étais, de dire à mes voisins qu'en perdant mon turban je perdais une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or; mais comme ma pauvreté leur était connue et qu'ils ne pouvaient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, et les enfans plus qu'eux.

Il y avait environ six mois que le milan m'avait causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurais. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal; passons-y et voyons si les deux cents pièces d'or que vous lui avez données ont contribué pour quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu.

— Je le veux bien, reprit Saadi; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensais à lui en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurais en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, et je m'attends que nous aurons de la peine à le reconnaître.

Les deux amis s'étaient déjà détournés et ils entraient dans la rue en même temps que Saadi parlait encore. Saad, qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami : Il me semble que vous preniez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan

[1] Voyez ci-dessus, p. 258, une note qui prouve que cet incident n'a rien d'invraisemblable.

Alhabbal, mais il ne me paraît aucun changement en sa personne : il est aussi mal habillé qu'il l'était quand nous lui avons parlé ensemble ; la différence que j'y vois, c'est que son turban est un peu moins malpropre : voyez vous-même si je me trompe.

En approchant, Saadi, qui m'avait aperçu aussi, vit bien que Saad avait raison, et il ne savait sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyait en ma personne. Il en fut même si fort étonné que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire : Eh bien, Hassan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu ; elles ont pris sans doute un meilleur train ; les deux cents pièces d'or doivent y avoir contribué.

— Seigneurs, repris-je en m'adressant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos souhaits, vos vœux et vos espérances, aussi bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre et que je m'étais promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée ; je vous assure néanmoins en homme d'honneur, et vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur de l'exposer à votre majesté.

Saadi rejeta mon discours bien loin. Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi et vous voulez me tromper ; ce que vous me dites est une chose incroyable : les milans n'en veulent pas aux turbans ; ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire : s'ils font un gain extraordinaire ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendaient pas leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure, et dès qu'ils ont tout mangé ils se retrouvent dans la même nécessité et dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère que parce que vous le méritez et que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

— Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches et je suis prêt d'en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les souffre avec d'autant plus de patience que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avais pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans ; mais la chose m'est arrivée comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées et qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti et il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étaient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein : il m'en compta deux cents pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein, faute de bourse.

Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cents pièces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres et de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devraient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avais de cette seconde grâce était d'autant plus grande que je ne la méritais pas après ce qui m'était arrivé, et que je n'oublierais rien pour profiter de son bon conseil. Je voulais poursuivre ; mais il ne m'en donna pas le temps : il me quitta et il continua sa promenade avec son ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ : je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne se trouvaient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cents et j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissait de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avisai de le mettre au fond d'un grand vase de terre plein de son qui était dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iraient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après, et comme il ne me restait que très-peu de chanvre, sans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allais en acheter.

La sultane Scheherazade, n'ayant pu le jour précédent finir l'histoire de Cogia Hassan Alhabbal, à laquelle elle sentait que le sultan

des Indes, son époux, prenait un singulier plaisir, ne manqua pas, aussitôt qu'elle fut éveillée par sa sœur Dinarzade, de la reprendre ainsi :

SUITE DE L'HISTOIRE DE COGIA HASSAN ALHABBAL.

Commandeur des croyans, vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore présent de deux cents autres pièces d'or pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que sans reprendre mon travail je rentrai chez moi, que je pris dix pièces d'or, et ayant mis le reste, enveloppé dans un linge, au fond d'un grand pot rempli de son, à l'insu de ma femme et de mes enfans, je leur dis que j'allais acheter du chanvre.

Je sortis, mais pendant que j'étais allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser, dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue et se fit entendre par son cri.

Ma femme, qui n'avait plus de cette terre, appelle le vendeur, et comme elle n'avait pas d'argent, elle lui demande s'il voulait lui donner de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demande à voir le son. Ma femme lui montre le vase. Le marché se fait, il se conclut. Elle reçoit la terre à décrasser, et le vendeur emporte le vase avec le son.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvais porter, suivi de cinq porteurs chargés comme moi de la même marchandise, dont j'emplis une soupente que j'avais ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs de leur peine, et après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude : alors je jetai les yeux du côté où j'avais laissé le vase de son et je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à votre majesté quelle fut ma surprise ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il était devenu, et elle me raconta le marché qu'elle en avait fait comme une chose en quoi elle croyait avoir beaucoup gagné.

Ah! femme infortunée! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même et à vos enfans, en faisant un marché qui nous perd sans ressource. Vous avez cru ne vendre que du son, et avec ce son, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt-dix pièces d'or dont Saadi, accompagné de son ami, venait de me faire présent pour la seconde fois.

Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât quand elle eut appris la grande faute qu'elle avait commise par son ignorance. Elle se lamenta, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, et déchirant l'habit dont elle était revêtue : Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle! Où chercherai-je ce vendeur de terre! je ne le connais pas, il n'a passé par notre rue que cette seule fois, et peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah! mon mari! ajouta-t-elle, vous avez un grand tort : pourquoi avez-vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance? Cela ne fut pas arrivé si vous m'eussiez fait part de votre secret. Je ne finirais pas si je rapportais à votre majesté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tout le voisinage par vos cris et par vos pleurs. Il n'est pas besoin qu'ils soient informés de nos disgrâces. Bien loin de prendre part à notre malheur ou de nous donner de la consolation, ils se feraient un plaisir de se railler de votre simplicité et de la mienne.

Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment, de manière qu'il n'en paraisse pas la moindre chose, et de nous soumettre à la volonté de Dieu. Bénissons-le, au contraire, de ce que de deux cents pièces d'or qu'il nous avait données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix et qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement.

Quelque bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le temps, qui adoucit les maux les plus grands et qui paraissent les moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

Nous vivons pauvrement, lui disais-je, il est vrai, mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas? Ne respirons-nous pas le même air? Ne jouissons-nous pas de la même lumière et de la même chaleur du soleil? Quelques

commodités qu'ils ont plus que nous pourraient nous faire envier leur bonheur s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre, munis de la crainte de Dieu, que nous devons avoir sur toute chose, l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considérable que nous ne devons pas nous y arrêter.

Je n'ennuierai pas votre majesté plus longtemps par mes réflexions morales. Nous nous consolâmes, ma femme et moi, et je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait deux pertes si mortifiantes à peu de temps l'une de l'autre.

La seule chose qui me chagrinait, et cela arrivait souvent, c'était quand je me demandais à moi-même comment je pourrais soutenir la présence de Saadi lorsqu'il viendrait me demander compte de l'emploi de ses deux cents pièces d'or et de l'avancement de ma fortune par le moyen de sa libéralité, et que je n'y voyais autre remède que de me résoudre à la confusion que j'en aurais, quoique, cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse rien contribué à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus longtemps à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avait parlé souvent à Saadi; mais Saadi avait toujours différé. Plus nous différerons, disait-il, plus Hassan se sera enrichi et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande.

Saad n'avait pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami. Vous croyez donc, reprenait-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première. Je ne vous conseille pas de vous en flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus sensible si vous trouviez que le contraire fût arrivé. Mais, répétait Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été attrapé, il aura pris ses précautions pour ne pas l'être une seconde fois.

— Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais, ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie et n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan que sur son malheur. Pour vous dire ce que j'en pense et ce que j'en ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi et que je réussirai mieux que vous à prouver qu'un pauvre homme peut devenir riche de toute autre manière qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad se trouvait chez Saadi, après une longue contestation semblable : C'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est; voilà le temps de la promenade, ne la perdons pas et allons savoir lequel de nous deux aura perdu la gageure.

Les deux amis partirent, et je les vis venir de loin: j'en fus tout ému et je fus sur le point de quitter mon ouvrage et d'aller me cacher pour ne point paraître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne pas les avoir aperçus, et je ne levai les yeux pour les regarder que quand ils furent si près de moi et que, m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les baissai aussitôt, et en leur contant ma dernière disgrâce dans toutes ses circonstances, je leur fis connaître pourquoi ils me trouvaient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avaient vu.

Quand j'eus achevé : Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devais cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son qui devait le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avait plusieurs années que ce vase y était, qu'il servait à cet usage et que, toutes les fois que ma femme avait vendu le son à mesure qu'il en était plein, le vase était toujours resté. Pouvais-je deviner que ce jour-là même, en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passerait à point nommé, que ma femme se trouverait sans argent et qu'elle ferait avec lui l'échange qu'elle a fait? Vous pourriez me dire que je devais avertir ma femme; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages que je suis persuadé que vous êtes m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvais-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté?

Seigneur, dis-je en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à Dieu que votre libéralité servît à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre et non pas riche. Je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que

si elle avait eu son effet entier selon vos souhaits.

Je me tus, et Saadi, qui prit la parole, me dit : Hassan, quand je voudrais me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, et que ce ne serait pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourrait être, je me garderais bien néanmoins de passer outre et de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cents pièces d'or dont je me suis privé pour essayer de vous tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de votre part que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose était capable de m'en faire repentir, ce serait de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en aurait mieux profité. Et en se tournant du côté de son ami : Saad, continua-t-il, vous pouvez connaître par ce que je viens de dire que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si longtemps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entends et que vous l'entendez, et ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoi que vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cents pièces d'or.

Saad tenait un morceau de plomb dans la main, qu'il montrait à Saadi. Vous m'avez vu, reprit-il, amasser à mes pieds ce morceau de plomb; je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad. Un morceau de plomb ! s'écria-t-il : hé! que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, et que fera-t-il avec une obole ! Saad, en me présentant le morceau de plomb, me dit : Laissez rire Saadi et ne laissez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parlait pas sérieusement et que ce qu'il en faisait n'était que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant, et, pour le contenter, je le mis dans ma veste, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, et je continuai mon travail.

Le soir, comme je me déshabillais pour me coucher, et après que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avait donné, auquel je n'avais plus songé depuis, tomba par terre; je le ramassai et le mis dans le premier endroit que je trouvai.

La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquait un morceau de plomb : il n'en avait pas d'autre pour le remplacer et il n'était pas l'heure d'en envoyer acheter, les boutiques étaient fermées. Il fallait cependant, s'il voulait avoir pour vivre le lendemain, lui et sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme et il l'envoie en demander dans le voisinage pour y suppléer.

La femme obéit à son mari ; elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, et ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demande, en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avait frappé à leur porte. Elle répondit que oui. Et chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été?

— Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusque-là parce qu'il y a trop loin, et quand j'en aurais pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé ? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller : je le sais par expérience.

— Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez. Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin : encore une fois, je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur sortit en murmurant et en grondant et vint frapper à ma porte. Il y avait déjà quelque temps que je dormais ; je me réveillai en demandant ce qu'on voulait. Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix, mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets. Si par hasard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avait donné m'était si récente, surtout après ce qui m'était arrivé en me déshabillant, que je ne pouvais pas l'avoir oublié. Je répondis à la voisine que j'en avais, qu'elle attendit un mo-

ment et que ma femme allait lui en donner un morceau.

Ma femme, qui s'était aussi éveillée au bruit, se lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avais enseigné qu'il était, entr'ouvre la porte et le donne à la voisine.

La femme du pêcheur, ravie de n'être pas venue en vain : Voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites, à mon mari et à moi, est si grand que je vous promets tout le poisson que mon mari amènera du premier jet de ses filets, et je vous assure qu'il ne me dédira pas.

Le pêcheur, ravi d'avoir trouvé, contre son espérance, le plomb qui lui manquait, approuva la promesse que sa femme nous avait faite. Je vous sais bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. Il acheva d'accommoder ses filets, et il alla à la pêche deux heures avant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets, mais long de plus d'une coudée et gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux ; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poisson qu'il amena, il y en eût un seul qui approchât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé sa pêche et qu'il fut revenu chez lui, le premier soin qu'il eut fut de songer à moi, et je fus extrêmement surpris, comme je travaillais, de le voir se présenter devant moi chargé de ce poisson. Voisin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amènerais du premier jet de mes filets, en reconnaissance du plaisir que vous nous avez fait, et j'ai approuvé sa promesse. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci : je vous prie de l'agréer ; s'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils eussent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il est, comme s'il était plus considérable.

—Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose qu'il ne méritait pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins ; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvais en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserais de recevoir votre présent si je n'étais persuadé que vous me le faites de bon cœur ; je croirais même vous offenser si j'en usais de la sorte. Je le reçois donc, puisque vous le voulez ainsi, et je vous en fais mon remercîment.

Nos civilités en demeurèrent là, et je portai le poisson à ma femme. Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur notre voisin vient de m'apporter en reconnaissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est, je crois, tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier en me promettant qu'il me porterait bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis et de ce qui s'était passé entre eux et moi.

Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand et si gros. Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions? Notre gril n'est propre qu'à rôtir de petits poissons, et nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. — C'est votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira : rôti ou bouilli, j'en serai content ; et en disant ces paroles, je retournai à mon travail.

En accommodant le poisson, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant qu'elle prit pour du verre quand elle l'eut nettoyé. Elle avait bien entendu parler de diamans, et si elle en avait vu ou manié, elle n'en avait pas assez de connaissance pour en faire la distinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ses frères et sœurs, qui voulaient le voir et le manier tour à tour, en se le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat et le brillant.

Le soir, quand la lampe fut allumée, nos enfans, qui continuaient leur jeu en se cédant le diamant pour le considérer l'un après l'autre, s'aperçurent qu'il rendait de la lumière à mesure que ma femme leur cachait la clarté de la lampe en se donnant du mouvement pour achever de préparer le souper, et cela engageait les enfans à se l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuraient quand les plus grands ne le leur laissaient pas autant de temps qu'ils voulaient, et ceux-ci étaient contraints de le leur rendre pour les apaiser.

Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans et causer de la dispute entre eux, et que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faisait le sujet du bruit et du tintamarre dont ils nous étourdissaient. Ils cessèrent enfin

quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous et que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le souper, les enfans se rassemblèrent et ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle était la cause de leur dispute : j'appelai l'aîné et je lui demandai quel sujet ils avaient de faire ainsi grand bruit. Il me dit : Mon père, c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. Je me le fis apporter et j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire et me fit demander à ma femme ce que c'était que ce morceau de verre. Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant.

Je ne m'imaginai pas non plus qu'elle que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin; je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée : elle le fit, et je vis que le prétendu morceau de verre faisait une lumière si grande que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre et je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné nous procure en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avais fait éteindre la lampe et que le morceau de verre y suppléait, sur cette merveille, ils poussèrent des cris d'admiration si hauts et avec tant d'éclat qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme et moi, à force de crier pour les faire taire, et nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés et qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un temps considérable à leur manière de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

Nous nous couchâmes après eux, ma femme et moi, et le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étais accoutumé à voir du verre et qui n'avais jamais vu de diamans; et si j'en avais vu, je n'avais pas fait d'attention à en connaître la valeur.

Je ferai remarquer à votre majesté, en cet endroit, qu'entre ma maison et celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avait qu'une cloison de charpente et de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appartenait à un juif fort riche, joaillier de profession, et la chambre où lui et sa femme couchaient joignait à la cloison. Ils étaient déjà couchés et endormis quand mes enfans avaient fait le plus grand bruit : cela les avait éveillés, et ils avaient été longtemps à se rendormir.

Le lendemain, la femme du juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses plaintes à la mienne de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme. Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appelait la femme du juif, lui dit ma femme, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé et je vous en fais mes excuses. Vous savez ce que c'est que les enfans; un rien les fait rire, de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez et je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes.

La juive entra, et ma femme prit le diamant, puisqu'enfin c'en était un, et un d'une grande singularité. Il était encore sur la cheminée, et en le lui présentant : Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. Pendant que la juive, qui avait connaissance de toute sorte de pierreries, examinait ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avait trouvé dans le ventre du poisson et tout ce qui en était arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la juive, qui savait comment elle s'appelait : Aischah, dit-elle en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre; mais comme il est plus beau que le verre ordinaire et que j'ai un morceau de verre à peu près semblable dont je me pare quelquefois, et qu'il y ferait un accompagnement, je l'achèterais si vous vouliez me le vendre.

Mes enfans, qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation en se récriant contre, en priant leur mère de le leur garder, ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les apaiser.

La juive, obligée de se retirer, sortit, et avant de quitter ma femme, qui l'avait accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria en parlant bas, si elle avait dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne

qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

Le juif était allé à sa boutique de grand matin, dans le quartier des joailliers; la juive alla l'y trouver et elle lui annonça la découverte qu'elle venait de faire. Elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à peu près, de la beauté, de la belle eau et de l'éclat du diamant, et surtout de sa singularité, qui était de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable qu'il était naïf.

Le juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugerait à propos, et d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouverait, et enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

La juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant, et elle lui demanda si elle en voulait vingt pièces d'or pour un morceau de verre, comme elle le pensait. Ma femme trouva la somme considérable; elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non : elle dit seulement à la juive qu'elle ne pouvait l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

Dans ces entrefaites, je venais de quitter mon travail et je voulais rentrer chez moi pour dîner comme elles se parlaient à la porte. Ma femme m'arrête et me demande si je consentais à vendre le morceau de verre qu'elle avait trouvé dans le ventre du poisson pour vingt pièces d'or que la juive notre voisine en offrait.

Je ne répondis pas sur-le-champ; je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avait promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il ferait ma fortune, et la juive crut que c'était en méprisant la somme qu'elle avait offerte que je ne répondais rien. Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante. En êtes-vous content?

Comme je vis que de vingt pièces d'or, la juive augmentait si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme et je lui dis qu'elle était bien éloignée du prix auquel je prétendais le vendre. Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or; c'est beaucoup, je ne sais même si mon mari m'avouera. A cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulais en avoir cent mille pièces d'or; que je voyais bien que le diamant valait davantage; mais que, pour lui faire plaisir, à elle et à son mari, comme voisins, je me bornais à cette somme, que je voulais en avoir absolument, et s'ils le refusaient à ce prix-là, que d'autres joailliers m'en donneraient davantage.

La juive me confirma elle-même dans ma résolution par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or, que je refusais. Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir. La grâce que je vous demande, c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé et qu'il ait vu le diamant. Ce que je lui promis.

Le soir, quand le juif fut revenu chez lui, il apprit de sa femme qu'elle n'avait rien avancé avec la mienne ni avec moi, l'offre qu'elle m'avait faite de cinquante mille pièces d'or et la grâce qu'elle m'avait demandée.

Le juif observa le temps que je quittai mon ouvrage et que je voulus rentrer chez moi. Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne. Je le fis entrer et je le lui montrai.

Comme il faisait fort sombre et que la lampe n'était pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendait et par son grand éclat au milieu de ma main, qui en était éclairée, que sa femme lui avait fait un rapport fidèle. Il le prit, et après l'avoir examiné longtemps et en ne cessant de l'admirer : Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or. Afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille davantage.

— Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille : ou vous me les donnerez ou le diamant me demeurera, il n'y a pas de milieu. Il marchanda longtemps, dans l'espérance que je le lui donnerais à quelque chose de moins; mais il ne put rien obtenir, et la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres joailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché au prix que je demandais. Il me dit qu'il n'avait pas les cent mille pièces d'or chez lui, mais que le lendemain il me consignerait toute la somme avant qu'il fût la même heure, et il m'en apporta le même jour deux sacs, chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

Le lendemain, je ne sais si le juif emprunta de ses amis ou s'il fit société avec d'autres joailliers : quoi qu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avait donné parole, et je lui mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi terminée, et riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai Dieu de sa bonté et de sa libéralité, et je fusse allé me jeter aux pieds de Saad pour lui témoigner ma reconnaissance si j'eusse su où il demeurait. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avais la première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avait pour moi.

Je songeai ensuite au bon usage que je devais faire d'une somme si considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle et pour ses enfans, d'acheter une maison et de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous en à moi; ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fonds dont on puisse tirer sans qu'il tarisse : c'est à quoi je pense, et dès demain je commencerai à établir ce fonds.

Le jour suivant j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier qui n'étaient pas plus à leur aise que je l'avais été jusqu'alors, et en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon son habileté et son pouvoir, avec promesse de ne les pas faire attendre et d'être exact à les bien payer de leur travail à mesure qu'ils m'apporteraient de leurs ouvrages. Le jour d'après j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang à travailler pour moi, et depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouvriers devaient produire des ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits, et dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir que pour la vente en gros et en détail, et bientôt par cette économie je me fis un gain et un revenu considérable.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison qui occupait un grand terrain mais qui tombait en ruine; je la fis mettre à bas, et à la place je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, et de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi et pour ma famille.

Il y avait déjà quelque temps que j'avais abandonné mon ancienne et petite maison pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi et Saad, qui n'avaient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade, et en passant par la rue où ils m'avaient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avaient vu. Ils demandèrent ce que j'étais devenu, si j'étais mort ou vivant. Leur étonnement augmenta quand ils eurent appris que celui qu'ils demandaient était devenu un gros marchand et qu'on ne l'appelait plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal, c'est-à-dire le marchand Hassan le cordier, et qu'il s'était fait bâtir, dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avait l'apparence d'un palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue, et dans le chemin, comme Saadi ne pouvait s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avait donné fût la cause d'une si haute fortune : J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal; mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges pour me tirer quatre cents pièces d'or au lieu de deux cents, car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, et personne non plus que moi ne l'y attribuerait.

—C'est votre pensée, reprit Saad, mais ce n'est pas la mienne, et je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, et que c'est le morceau de plomb que je lui donnai qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bientôt nous éclaircir vous et moi.

Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est

ma maison en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle était ; on la leur montra, et, à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte et mon portier ouvrit.

Saadi, qui craignait de commettre une incivilité s'il prenait la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchait, dit au portier : On nous a enseigné cette maison pour celle de Cogia Hassan Alhabbal. Dites-nous si nous ne nous trompons pas. — Non, seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier en ouvrant la porte plus grande : c'est elle-même, entrez, il est dans la salle, et vous trouverez parmi ses esclaves quelqu'un qui vous annoncera.

Les deux amis me furent annoncés, et je les reconnus dès que je les vis paraître. Je me levai de ma place, je courus à eux et voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Ils m'en empêchèrent, et il fallut que je souffrisse malgré moi qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand sofa, en leur en montrant un plus petit à quatre personnes qui avançait sur mon jardin. Je les priai de prendre place, et ils voulaient que je me misse à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal, et quand je serais tout autre que je ne suis et que je ne vous aurais pas les obligations que je vous ai, je sais ce qui vous est dû. Je vous supplie de ne me pas couvrir plus longtemps de confusion. Ils prirent la place qui leur était due, et je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

Alors Saadi, en prenant la parole et en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à peu près dans l'état que je souhaitais quand je vous fis présent, sans vous en faire un reproche, des deux cents pièces d'or, tant la première que la seconde fois, et je suis persuadé que les quatre cents pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois en alléguant des pertes arrivées par des contre-temps qui m'ont paru et qui me paraissent encore incroyables. Ne serait-ce pas que, quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cents premières qu'avec les deux cents dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainsi par avance, et je m'attends que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, et il le témoigna les yeux baissés en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : Saadi, reprit-il, pardonnez si avant que Cogia Hassan vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité et que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a donné ci-devant. Je vous ai déjà dit et je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des deux accidens qui lui sont arrivés, et quoi que vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables. Mais laissons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même qui de nous deux lui rend justice.

Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, et en la leur adressant également : Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerais à un silence perpétuel sur l'éclaircissement que vous me demandez si je n'étais certain que la dispute que vous avez à mon occasion n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi ; mais auparavant je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'était arrivé. Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre majesté l'a entendue, sans oublier la moindre circonstance.

Mes protestations ne firent pas d'impression sur l'esprit de Saadi. Pour le guérir de sa prévention, quand j'eus cessé de parler : Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson et du diamant trouvé dans son ventre à point nommé me paraît aussi peu croyable que l'enlèvement de votre turban par un milan et que le vase de son échangé pour de la terre à décrasser. Quoi qu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention était que vous le devinssiez par mon moyen, et je m'en réjouis très-sincèrement.

Comme il était tard, il se leva pour prendre congé, et Saad en même temps que lui. Je me levai de même, et en les arrêtant : Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce et que je vous supplie de ne

me la pas refuser : c'est de souffrir que j'aie l'honneur de vous donner un souper frugal et ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne que j'ai achetée pour y aller prendre l'air de temps en temps, d'où je vous ramènerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie.

— Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, dit Saadi, j'y consens de bon cœur. — Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous et chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. Je leur fis venir un esclave, et pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le temps de donner ordre pour le souper.

En attendant l'heure du souper, je fis voir ma maison à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue par rapport à mon état. Je les appelle mes bienfaiteurs l'un et l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, et que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cents pièces d'or, à quoi je rapporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce, et je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

On vint enfin m'avertir que le souper était servi. Comme la table était mise dans une autre salle, je les y fis passer. Ils se récrièrent sur l'illumination dont elle était éclairée, sur la propreté du lieu, sur le buffet et sur les mets, qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai aussi d'un concert de voix et d'instrumens pendant le repas, et, quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs et danseuses et d'autres divertissemens, en tâchant de leur faire connaître autant qu'il m'était possible combien j'étais pénétré de reconnaissance à leur égard.

Le lendemain, comme j'avais fait convenir Saadi et Saad de partir de grand matin afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la rivière avant que le soleil fût levé. Nous nous embarquâmes sur un bateau très-propre et garni de tapis qu'on nous tenait prêt, et à la faveur de six bons rameurs et du courant de l'eau, environ en une heure et demie de navigation, nous abordâmes à ma maison de campagne.

En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent moins pour en considérer la beauté par le dehors que pour en admirer la situation avantageuse par les belles vues, ni trop bornées ni trop étendues, qui la rendaient agréable de tous les côtés. Je les menai dans tous les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances et les commodités, qui la leur firent trouver toute riante et très-charmante.

Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage fut une forêt d'orangers et de citronniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits et de fleurs dont l'air était embaumé, plantés par allées à distance égale et arrosés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux et plusieurs autres agrémens les frappèrent de manière qu'ils s'arrêtaient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avaient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me féliciter de l'acquisition que j'avais faite et pour me faire d'autres complimens obligeans.

Je les menai jusqu'au bout de cette forêt, qui est fort longue et fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres qui termine mon jardin. Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchaient pas qu'on n'y eût la vue libre, et je les invitai d'y entrer et de s'y reposer sur un sofa garni de tapis et de coussins.

Deux de mes fils, que nous avions trouvés dans la maison et que j'y avais envoyés depuis quelque temps avec leur précepteur pour y prendre l'air, nous avaient quittés pour entrer dans le bois, et comme ils cherchaient des nids d'oiseaux, ils en aperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter, mais comme ils n'avaient ni la force ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avais donné, qui ne les abandonnait pas, et ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

L'esclave monta sur l'arbre, et quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut étonné de voir qu'il était pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il était, descend de l'arbre et fait remarquer le turban à mes enfans. Mais comme il ne

douta pas que ce ne fût une chose que je serais bien aise de voir, il le leur témoigna et il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid, et en me le présentant: Mon père me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban!

Saadi et Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté, mais je le fus bien plus qu'eux en reconnaissant que le turban était celui que le milan m'avait enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné et tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portais le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois?

— Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention, non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pouvons en douter si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent.

—Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnais fort bien, je m'aperçois aussi à la pesanteur que ce n'en est pas un autre, et vous vous en apercevrez vous-même si vous prenez la peine de le manier. Je le lui présentai après en avoir ôté les oiseaux, que je donnai à mes enfans. Il le prit entre ses mains et le présenta à Saadi pour juger du poids qu'il pourrait avoir.

Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi ; j'en serai néanmoins mieux convaincu quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en espèces.

— Au moins, seigneur, ajoutai-je quand j'eus repris le turban, observez bien, je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre, et que l'état où vous le voyez, et le nid qui y est si proprement accommodé, sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvait depuis le jour que le milan me l'a emporté, et qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre, dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre; et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque, j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part.

Saad me seconda dans mon dessein. Saadi, reprit-il, cela vous regarde et non pas moi, qui suis bien persuadé que Cogia Hassan ne nous en impose pas.

Pendant que Saad parlait, j'ôtai la toile qui environnait en plusieurs tours le bonnet qui faisait partie du turban, et j'en tirai la bourse, que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avait donnée. Je la vidai sur le tapis devant eux, et je leur dis : Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez-les vous-mêmes, et voyez si le compte n'y est pas. Saadi les arrangea par dizaines jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix, et alors Saadi, qui ne pouvait nier une vérité si manifeste, prit la parole, et en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu servir à vous enrichir; mais les quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer.

— Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi bien à l'égard de cette dernière somme qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractasse pour dire un mensonge.

— Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion ; je consens de bon cœur qu'il croie que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune par le moyen de la dernière somme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, et qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson.

— Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent.

— Quoi ! repartit Saad, si le hasard voulait que je trouvasse un diamant de cinquante mille pièces d'or, et qu'on m'en donnât la somme, aurais-je acquis cette somme avec de l'argent?

La contestation en demeura là. Nous nous levâmes, et en rentrant dans la maison, comme le dîner était servi, nous nous mîmes à table. Après le dîner, je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tranquilliser, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge et à mon jardinier. Je les rejoignis et nous nous entretînmes de choses indifférentes jusqu'à ce que la plus grande chaleur fut passée, que nous retournâmes au jardin, où nous restâmes à la fraîcheur presque

jusqu'au coucher du soleil. Alors les deux amis et moi nous montâmes à cheval, et, suivis d'un esclave, nous arrivâmes à Bagdad, environ à deux heures de nuit, avec un beau clair de lune.

Je ne sais par quelle négligence de mes gens il était arrivé qu'il manquait d'orge chez moi pour les chevaux. Les magasins étaient fermés et ils étaient trop éloignés pour en aller faire provision si tard.

En cherchant dans le voisinage, un de mes esclaves trouva un vase de son dans une boutique: il acheta le son et l'apporta avec le vase, à la charge de rapporter et de rendre le vase le lendemain. L'esclave vida le son dans l'auge, et en l'étendant afin que les chevaux en eussent chacun leur part, il sentit sous sa main un linge lié qui était pesant. Il m'apporta le linge sans y toucher et dans l'état qu'il l'avait trouvé, et il me le présenta en me disant que c'était peut-être le linge dont il m'avait entendu parler souvent en racontant mon histoire à mes amis.

Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs: Seigneurs, Dieu ne veut pas que vous vous sépariez d'avec moi que vous ne soyiez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai cessé de vous assurer. Voici, continuai-je en m'adressant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main; je le connais au linge. Je déliai le linge et je comptai la somme devant eux. Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus et je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connaissait, avec ordre de ne lui rien dire de ce qu'il venait d'arriver. Elle le connut d'abord et elle m'envoya dire que c'était le même vase qu'elle avait échangé plein de son pour de la terre à décrasser.

Saadi se rendit de bonne foi, et, revenu de son incrédulité, il dit à Saad : Je vous cède et je reconnais avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre et devenir riche.

Quand Saadi eut achevé: Seigneur, lui dis-je, je n'oserais vous proposer de reprendre les trois cent quatre-vingts pièces qu'il a plu à Dieu de faire reparaître aujourd'hui pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté, je ne prétends pas d'en profiter, aussi content que je le suis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs. Mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres, afin que Dieu nous en donne la récompense à vous et à moi.

Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là, et le lendemain, après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très-contens de la réception que je leur avais faite et d'avoir connu que je n'abusais pas du bonheur dont je leur étais redevable après Dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux, chacun en particulier. Et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié et de continuer de les voir.

Le calife Haroun Alraschid donnait à Cogia Hassan une attention si grande qu'il ne s'aperçût de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit : Cogia Hassan, il y avait longtemps que je n'avais rien entendu qui m'ait fait un aussi grand plaisir que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plu à Dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre grâces par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est dans mon trésor, et de mon côté, je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse et la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre, et, pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnaisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richesses en peu de temps et sans beaucoup de peine. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit et qu'elle y soit conservée avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman et à Baba Abdallah qu'il était content d'eux, ils prirent congé en se prosternant devant son trône, après quoi ils se retirèrent.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte, mais le sultan des Indes, qui

s'aperçut que l'aurore commençait à paraître, remit à lui donner audience le jour suivant.

HISTOIRE D'ALI BABA ET DE QUARANTE VOLEURS EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE.

La sultane Scheherazade, éveillée par la vigilance de Dinarzade, sa sœur, raconta au sultan des Indes, son époux, l'histoire à laquelle il s'attendait.

Puissant sultan, dit-elle, dans une ville de Perse, aux confins des états de votre majesté, il y avait deux frères, dont l'un se nommait Cassim et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avait laissé que peu de biens et qu'ils les avaient partagés également, il semble que leur fortune devait être égale: le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises et de biens en fonds de terre qui le mirent tout à coup à son aise et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement et il n'avait d'autre industrie pour gagner sa vie et de quoi s'entretenir, lui et ses enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisaient toute sa possession.

Ali Baba était un jour dans la forêt et il achevait d'avoir coupé à peu près assez de bois pour faire la charge de ses ânes lorsqu'il aperçût une grosse poussière qui s'élevait en l'air et qui avançait droit du côté où il était. Il regarde attentivement et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ce pouvaient en être, et, sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre dont les branches à peu de hauteur se séparaient en rond si près les unes des autres qu'elles n'étaient séparées que par un très-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance qu'il pouvait voir sans être vu; et l'arbre s'élevait au pied d'un rocher isolé de tous côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, et escarpé de manière qu'on ne pouvait monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers, grands, puissans, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre, et Ali-Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompa pas: en effet, c'étaient des voleurs qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin et avaient là leur rendez-vous, et ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avait apporté sur la croupe et ils se chargèrent chacun de leur valise, et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent monnayé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher fort près du gros arbre où il s'était réfugié, et après qu'il se fut fait un chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement: « Sesame, ouvre-toi, » qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit, et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher, et Ali Baba, qui craignit que quelqu'un d'eux ou que tous ensemble ne sortissent s'il quittait son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de deux chevaux, en monter un et mener l'autre par la bride, et de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent, et au lieu que le capitaine était entré le dernier, il sortit le premier et après les avoir vu défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte en prononçant ces paroles: « Sesame, referme-toi. » Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise et remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étaient tous prêts à partir, il se mit à la tête et il reprit avec eux le chemin par lequel ils étaient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord ; il dit en lui-même : ils peuvent avoir oublié quelque chose qui les oblige de revenir, et je me trouverais attrapé si cela arrivait. Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue, et il ne descendit que longtemps après pour plus grande sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux et il aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant et il dit : « Sesame, ouvre-toi, » et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'était attendu de voir un lieu de ténèbres et d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé en voûte fort élevée à main d'hommes, qui recevait la lumière du haut du rocher par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en pile, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de grand prix et surtout de l'or et de l'argent monnayé par tas et dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres ; et, à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre : il entra dans la grotte, et dès qu'il y fut entré la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas, il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnayé et particulièrement à celui qui était dans des sacs ; il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvait en porter et qu'ils purent suffire pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes, qui étaient dispersés, et quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs, et pour les cacher il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvait les apercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte, et il n'eut pas prononcé ces paroles : « Sesame, referme-toi, » qu'elle se ferma, car elle s'était fermée d'elle-même chaque fois qu'il y était entré et demeurée ouverte chaque fois qu'il en était sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville, et, arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour et referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvrait les sacs, et il porta les sacs dans sa maison, qu'il posa et arrangea devant sa femme, qui était assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs, et comme elle se fut aperçue qu'ils étaient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés, de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire : Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour.... Ali Baba l'interrompit : Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. Il vida les sacs, qui firent un gros tas d'or, dont sa femme fut éblouie ; et quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure depuis le commencement jusqu'à la fin, et en achevant il lui recommanda sur toute chose de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur était arrivé, et elle voulut compter pièce par pièce tout l'or qui était devant elle. Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage. Que prétendez-vous faire ? quand auriez-vous achevé de compter ? Je vais creuser une fosse et l'enfouir dedans, nous n'avons pas de temps à perdre.—Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à peu près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je mesurerai pendant que vous creuserez la fosse.—Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien, vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira ; mais souvenez-vous de garder le secret.

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, et elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui, et à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demande si elle la voulait grande ou petite, et la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite. Très-volontiers, dit la belle-sœur ; attendez un moment, je vais vous l'apporter.

La belle-sœur va chercher la mesure : elle

la trouve ; mais comme elle connaissait la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure, et elle y en appliqua. Elle revint, et en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avait eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle : elle pose la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vide un peu plus loin sur le sofa jusqu'à ce qu'elle eut achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari, qui venait d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude et sa diligence à sa belle-sœur, lui reporte la mesure, mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'était attachée au-dessous. Belle-sœur, dit-elle en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé longtemps votre mesure, je vous en suis bien obligée, je vous la rends.

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous, et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée[1]. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. Quoi ! dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure ! et où le misérable a-t-il pris cet or ? Cassim, son mari, n'était pas à la maison, comme nous l'avons dit : il était à sa boutique, d'où il ne devait revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle était de lui apprendre une grande nouvelle dont il ne devait pas être moins surpris qu'elle.

A l'arrivée de Cassim chez lui : Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous ; il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. Cassim demanda l'explication de cette énigme, et elle lui en donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'était servie pour faire cette découverte, et elle lui montra la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée attachée au-dessous de la mesure, pièce si ancienne que le nom du prince qui y était marqué lui était inconnu.

[1] Dans l'Orient les pièces d'or sont généralement plus minces et plus légères que les nôtres, et cet incident n'est nullement invraisemblable.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui que le soleil n'était pas levé. Il ne le traita pas de frère, il avait oublié ce nom depuis qu'il avait épousé la riche veuve. Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires : vous faites le pauvre, le misérable, le gueux, et vous mesurez l'or.

— Mon frère, reprit Ali-Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler, expliquez-vous. — Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim ; et en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avait mise entre les mains : Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celles-ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ?

A ce discours, Ali-Baba connut que Cassim et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savaient déjà ce qu'il avait un si grand intérêt de tenir caché. Mais la faute était faite, elle ne pouvait se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose et il lui raconta par quel hasard il avait découvert la retraite des voleurs et en quel endroit, et il lui offrit, s'il voulait garder le secret, de lui faire part du trésor.

Je le prétends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier ; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques et comment je pourrais y entrer moi-même s'il m'en prenait envie : autrement, je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement vous n'aurez plus rien à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba, plutôt par son bon naturel qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitait et même des paroles dont il fallait qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir et plein d'espérance de s'emparer du trésor lui seul. Il part le lendemain de grand matin avant la pointe du jour, avec dix mulets char-

gés de grands coffres, qu'il se proposa de remplir, en se réservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouverait dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avait enseigné; il arrive près du rocher et il reconnait les enseignes et l'arbre sur lequel Ali Baba s'était caché. Il cherche la porte, il la trouve, et pour la faire ouvrir, il prononce les paroles : « Sesame, ouvre-toi. » La porte s'ouvre, il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avait compris par le récit d'Ali Baba, et son admiration augmenta à mesure qu'il examina chaque chose en particulier. Avare et amateur des richesses comme il l'était, il eût passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or s'il n'eût songé qu'il était venu pour l'enlever et pour en charger ses dix mulets. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter, et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que de ce qui lui importait davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, et au lieu de « Sesame, » il dit : « Orge, ouvre-toi, » et il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grain, autres que celui qu'il fallait, et la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendait pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne, et plus il fait d'effort pour se souvenir du mot de sesame, plus il embrouille sa mémoire, et il en demeure exclu absolument comme si jamais il n'en avait entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il était chargé. Il se promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi, et quand ils furent à peu de distance et qu'ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride et firent prendre la fuite aux dix mulets, que Cassim avait négligé d'attacher et qui paissaient librement, de manière qu'ils se dispersèrent deçà delà dans la forêt, si loin qu'il les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets : il leur importait davantage de trouver celui à qui ils appartenaient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine avec les autres met pied à terre et va droit à la porte, le sabre à la main, prononce les paroles et la porte s'ouvre.

Cassim, qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins de faire un effort pour échapper de leurs mains et se sauver, il s'était tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvrirait. Il ne la vit pas plus tôt ouverte après avoir entendu prononcer le mot de sesame, qui était échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avaient aussi le sabre à la main et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Le premier soin des voleurs après cette exécution fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avait commencé d'enlever pour les emporter et en charger ses mulets, et ils les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avait emportés auparavant. En tenant conseil et en délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim n'avait pu sortir de la grotte; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvaient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvait être descendu par le haut de la grotte; mais l'ouverture par où le jour y venait était si élevée et le haut du rocher était si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquait qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela était hors de leur connaissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvaient se persuader, à moins qu'il n'eût eu le secret de la faire ouvrir; mais ils tenaient pour certain qu'ils étaient les seuls qui l'avaient, en quoi ils se trompaient en ignorant qu'ils avaient été épiés par Ali Baba, qui le savait.

De quelque manière que la chose fût arrivée, comme il s'agissait que leurs richesses communes fussent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim et de les

mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque aurait la hardiesse de faire une pareille entreprise, sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre serait exhalée. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent, et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval et allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer et exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il était nuit close et que son mari n'était pas revenu. Elle alla chez Ali Baba tout alarmée et elle lui dit : Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frère est allé à la forêt et pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu et voilà la nuit avancée ; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé.

Ali Baba s'était douté de ce voyage de son frère après le discours qu'il lui avait tenu, et ce fut pour cela qu'il s'était abstenu d'aller à la forêt ce jour-là afin de ne pas lui donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser, ni son mari s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devait pas encore s'alarmer et que Cassim apparemment avait jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi d'autant plus facilement qu'elle considéra combien il il était important que son mari fît la chose secrètement. Elle retourna chez elle et elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvait la faire éclater ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devait être cachée au voisinage. Alors si sa faute était irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avait eue, par une envie condamnable, de pénétrer dans les affaires de son beau-frère et de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs, et dès la pointe du jour elle courut chez eux et leur annonça le sujet qui l'amenait plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim était devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans tout le chemin ni son frère ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte et il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte, il prononça les paroles ; elle s'ouvrit, et il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre pour rendre les derniers devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avait eue pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un des ânes avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or et de bois par-dessus, comme la première fois, sans perdre de temps, et dès qu'il eut achevé et qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville, mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt assez de temps pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer dans sa cour que les deux ânes chargés d'or, et après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger et lui avoir fait part en peu de mots de ce qui était arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane, et Morgiane était une esclave adroite, entendue et féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles, et Ali Baba la connaissait pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets, et en prenant Morgiane à part : Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets. Il s'agit de le faire enterrer comme s'il était mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse et sois attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit sa maîtresse, et Ali Baba, qui la suivait, entra. Hé bien ! beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? Je n'aperçois rien sur votre visage qui doive me consoler.

— Belle-sœur, répondit Ali Baba, je ne puis

vous rien dire qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien et pour votre repos.

— Ah! s'écria la belle-sœur sans élever la voix, ce préambule me fait connaître que mon mari n'est plus. Mais en même temps je connais la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence; dites, je vous écoute.

Ali Baba raconta à sa belle-sœur tout le succès de son voyage jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim. Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant et en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paraisse que mon frère est mort de sa mort naturelle, et c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, et j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quel meilleur parti pouvait prendre la veuve de Cassim que celui qu'Ali Baba lui proposait, elle qui, avec les biens qui lui demeuraient par la mort de son premier mari, en trouvait un autre plus riche qu'elle, et qui, par la découverte du trésor qu'il avait faite, pouvait le devenir davantage. Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes, qu'elle avait commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptait son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition, et après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane ne s'oublia pas; elle sortit en même temps qu'Ali Baba et alla chez un apothicaire qui était dans le voisinage. Elle frappe à la boutique, on ouvre, et elle demande d'une sorte de tablettes très-salutaires dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en donna pour l'argent qu'elle avait présenté, en demandant qui était malade chez son maître. Ah! dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître. On n'entend rien à sa maladie, il ne parle ni ne peut manger. Avec ces paroles, elle emporte les tablettes, dont véritablement Cassim n'était plus en état de faire usage.

Le lendemain, la même Morgiane revient chez le même apothicaire et demande, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avait coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité; et on n'espérait rien de leur vie si cette essence ne les faisait revivre. Hélas! dit-elle avec une grande affliction en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes. Ah! que je perds un bon maître.

D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba et sa femme d'un air triste faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre les cris lamentables de la femme de Cassim et surtout de Morgiane, qui annonçaient que Cassim était mort.

Le jour suivant de grand matin, que le jour ne faisait que commencer à paraître, Morgiane, qui savait qu'il y avait sur la place un bon homme de savetier fort vieux, qui ouvrait tous les jours sa boutique le premier, longtemps avant les autres, sort et elle va le trouver. En l'abordant et en lui donnant le bonjour, elle lui met une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom; Baba Moustafa, dis-je, qui était naturellement gai et qui avait toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or à cause qu'il n'était pas encore bien jour et en voyant que c'était de l'or : Bonne étrenne, dit-il, de quoi s'agit-il? me voilà prêt à bien faire.

— Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre et venez avec moi promptement, mais à condition que je vous banderai les yeux quand nous serons dans un tel endroit.

A ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile. Oh! oh! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience ou contre mon honneur. En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : Dieu garde, reprit Morgiane,

que j'exige rien de vous que vous ne puissiez faire en tout honneur. Venez seulement et ne craignez rien.

Baba Moustafa se laissa mener, et Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avait marqué, le mena chez défunt son maître, et elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avait mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : Baba Moustafa, dit-elle, c'est pour faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps, et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or.

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre, et après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avait promise et lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant ; et là, après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, et le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venait de rentrer, le lava, le parfuma d'encens et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière qu'Ali Baba avait pris soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'apercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte, et après l'avoir payé et renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans ; et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée destinés pour laver les corps des morts s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction, mais elle leur dit que la chose était faite.

Morgiane, de retour, ne faisait presque que de rentrer quand l'iman et d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre des voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules, et en suivant l'iman, qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frappant la poitrine de grands coups et en s'arrachant les cheveux, et Ali Baba marchait après accompagné des voisins, qui se détachaient tour à tour, de temps en temps, pour relayer et soulager les autres voisins qui portaient la bière, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de Cassim, elle resta dans sa maison, en se désolant et en poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, et qui, en joignant leurs lamentations aux siennes, remplirent tout le quartier de tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Ali Baba, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane avec un ménagement si grand que personne de la ville, loin d'en avoir la connaissance, n'en eut pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il avait, avec l'argent qu'il avait enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que de nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connaître son nouveau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba avait un fils qui depuis quelque temps avait achevé son apprentissage chez un autre gros marchand qui avait toujours rendu témoignage de sa bonne conduite. Il la lui donna avec promesse, s'il continuait de se gouverner sagement, qu'il ne serait pas longtemps à le marier avantageusement selon son état.

Laissons Ali Baba jouir des commencemens de sa bonne fortune et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt dans le temps dont ils étaient convenus ; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or. Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous n'y prenons garde et que nous ne cherchions promptement à y apporter le remède ; insensiblement nous allons perdre tant de richesses que nos ancêtres et nous avons amassées avec tant de peines et de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de

faire ouvrir la porte et que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le temps qu'il en allait sortir. Mais il n'était pas le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté et notre trésor diminué en sont des marques incontestables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens? n'êtes-vous pas de même avis que moi?

La proposition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie qu'ils l'approuvèrent tous et qu'ils tombèrent d'accord qu'il fallait abandonner toute autre entreprise pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, et ne s'en départir qu'ils n'y eussent réussi.

Je n'en attendais pas moins de votre courage et de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toute chose il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant, aille à la ville, sans armes et en habit de voyageur et d'étranger, et qu'il emploie tout son savoir faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le méritait, qui il était et en quelle maison il demeurait. C'est ce qu'il nous est important que nous sachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayions lieu de nous repentir en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous sommes inconnus depuis si longtemps et où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission et l'empêcher de se tromper en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui serait capable de causer notre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages: Je m'y soumets, dit l'un des voleurs, et je fais gloire d'exposer ma vie en me chargeant de la commission. Si je n'y réussis pas, vous vous souviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté ni de courage pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvait le prendre pour ce qu'il était. En se séparant de la troupe, il partit la nuit et il prit si bien ses mesures qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisait que commencer à paraître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'était celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa était assis sur son siége, l'alène à la main, déjà prêt de travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder en lui souhaitant le bonjour, et comme il se fut aperçu de son grand âge: Bon homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin: il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes. Et quand il ferait plus clair, je doute que vous ayiez d'assez bons yeux pour coudre.

— Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connaissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens, et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas longtemps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisait guère plus clair qu'il fait présentement.

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnait de lui-même nouvelle de ce qui l'avait amené, sans le lui demander. Un mort! reprit-il avec étonnement et pour le faire parler: pourquoi coudre un mort? ajouta-t-il; vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli.

— Non, non, repartit Baba Moustafa, je sais ce que je veux dire: vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage.

Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait découvert ce qu'il était venu chercher. Il tira une pièce d'or, et en la mettant dans la main de Baba Moustafa, il lui dit: Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerais pas si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort.

— Quand j'aurais la volonté de vous accorder la grâce que vous me demandez, reprit Baba Moustafa en retenant la pièce d'or, prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrais pas le faire, et vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison: c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a

bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où, après avoir fait ce que je devais faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service.

—Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché. Et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or : venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. Et, en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Mustafa ; il les regarda quelque temps dans sa main sans dire mot, en se consultant pour savoir ce qu'il devait faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et en les mettant dedans : Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne précisément du chemin qu'on me fit faire. Mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir.

Baba Mustafa se leva à la grande satisfaction du voleur, et sans fermer sa boutique, où il n'y avait rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avait bandé les yeux. Quand ils y furent arrivés : C'est ici, dit Baba Mustafa, qu'on m'a bandé, et j'étais tourné comme vous me voyez. Le voleur, qui avait son mouchoir prêt, les lui banda, et il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant et en partie en se laissant conduire par lui jusqu'à ce qu'il s'arrêta.

Alors, il me semble, dit Baba Mustafa, que je n'ai point passé plus loin, et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeurait alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenait prête, et quand il le lui eut ôté, il demanda s'il savait à qui appartenait la maison. Baba Mustafa lui répondit qu'il n'était pas du quartier, et ainsi qu'il ne pouvait lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvait apprendre rien davantage de Baba Mustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avait fait prendre ; et, après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Mustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire, et en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avait faite : elle s'arrêta pour y faire attention. Que signifie cette marque? dit-elle en elle-même ; quelqu'un voudrait-il du mal à mon maître? ou l'a-t-on fait pour se divertir? A quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout événement. Elle prend aussi de la craie, et comme les deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étaient semblables, elle les marqua au même endroit et elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venait de faire ni à son maître ni à sa maîtresse [1].

Le voleur, cependant, qui continuait son chemin, arriva à la forêt et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit le rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avait eu d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avait appris le fait dont il était venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pu lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction, et le capitaine, en prenant la parole après l'avoir loué de sa diligence : Camarades, dit-il en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre : partons bien armés sans qu'il paraisse que nous le soyions, et quand nous serons entrés dans la ville, séparément les uns après les autres pour ne pas donner de soupçon, que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres d'un autre, pendant que j'irai reconnaître la maison avec notre camarade qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils

[1] La ruse de Morgiane rappelle celle du palefrenier dans la deuxième nouvelle de la troisième journée du Décaméron. Le roi des Lombards, pour reconnaître l'homme qui a pénétré dans l'appartement de la reine, lui coupe les cheveux d'un côté et celui-ci se tire d'affaire en faisant la même chose à tous ses camarades. Boccace paraît avoir pris l'idée de cette partie de son conte dans le vieux roman français intitulé *Dolopathos* et qui a pour auteur le poète Herbers, qui vivait au treizième siècle. (Voyez le *Conservateur* de janvier 1760.)

défilèrent deux à deux, trois à trois et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres ; ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui y était venu le matin y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avait marqué la maison d'Ali Baba, et quand il fut devant une des portes qui avait été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer en lui disant que c'était celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivait était marquée de la même marque et au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, et il lui demanda si c'était celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus et il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivaient avaient aussi la même marque. Il assura au capitaine avec serment qu'il n'en avait marqué qu'une. Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance, mais dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer laquelle est celle que j'ai marquée.

Le capitaine, qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra qu'ils avaient perdu leur peine et fait un voyage inutile, et qu'ils n'avaient autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étaient venus.

Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pour quoi il les avait fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort, tout d'une voix, et il s'y condamna lui-même en reconnaissant qu'il avait dû prendre mieux sa précaution, et il présenta le col avec fermeté à celui qui se présenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissait, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avait été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venait d'être châtié, se présenta et demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté, il marche, il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avait corrompu, et Baba Moustafa lui fait connaître la maison d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marqua de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'était un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étaient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane sortit de la maison, comme le jour précédent, et quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avait fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines et au même endroit.

Le voleur, à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avait prise, comme infaillible, disait-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditaient. Et le capitaine et le voleur en arrivant vont à la rue d'Ali Baba ; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avait précédé avec la même commission.

Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'était soumis volontairement.

Le capitaine, qui vit sa troupe diminuée de deux braves sujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuait de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maison d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connaître qu'ils n'étaient propres tous qu'à des coups de main et nullement à agir de tête dans les occasions. Il se charge de la chose lui-même : il vient à la ville, et avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connaître la maison d'Ali Baba ; mais il l'examina si bien, non-seulement en la considérant attentivement, mais même en passant et en repassant à diverses fois par devant, qu'il n'était pas possible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage et instruit de ce qu'il avait souhaité, retourna à la forêt, et quand il fut arrivé dans la grotte, où toute sa troupe l'attendait : Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous em-

pêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connais avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber, et dans le chemin j'ai songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement que personne ne pourra avoir connaissance du lieu de notre retraite non plus que de notre trésor, car c'est le but que nous devons avoir dans notre entreprise : autrement, au lieu de nous être utile, elle nous serait funeste.

Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendait s'y comporter; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs et dans les villages d'alentour et même dans la ville, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein et les autres vides.

En deux ou trois jours de temps les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vides étaient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir, et après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avait jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avait fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paraissaient pleins d'huile, et pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile qu'il prit du vase qui en était plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui était plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville dans le temps qu'il avait résolu et y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du soleil, comme il se l'était proposé. Il y entra et il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte et de demander à y passer la nuit avec ses mulets, sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper : il trouva Ali Baba à la porte, qui prenait le frais après le souper. Il fit arrêter ses mulets, et en s'adressant à Ali Baba : Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez de bien loin pour la vendre demain au marché, et à l'heure qu'il est, je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit, je vous en aurai obligation.

Quoique Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parlait et même entendu sa voix, comment eût-il pu le reconnaître pour le capitaine des quarante voleurs sous le déguisement d'un marchand d'huile! Vous êtes le bienvenu, lui dit-il, entrez. Et en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même temps Ali Baba appela un esclave qu'il avait et lui commanda, quand les mulets seraient déchargés, de les mettre non-seulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin et de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine et d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venait d'arriver et de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avait déchargé ses mulets, que les mulets avaient été menés dans l'écurie comme il l'avait commandé, et qu'il cherchait une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevait son monde, en lui disant qu'il ne souffrirait pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort sous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais dans le vrai pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditait avec plus de liberté, et il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes instances.

Ali Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en voulait à sa vie jusqu'à ce que Morgiane lui eût servi le souper, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, et il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avait régalé. Je vous laisse le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service.

Le capitaine des voleurs se leva en même temps qu'Ali Baba et l'accompagna jusqu'à la porte, et pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquait à ses mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nou-

veau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte et de ne le laisser manquer de rien : Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt et de le donner à Abdalla (c'était le nom de son esclave), et fais-moi un bon bouillon pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs cependant, à la sortie de l'écurie alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devaient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun : Quand je jetterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture en fendant le vase depuis le haut jusqu'au bas avec le couteau dont vous êtes munis, et d'en sortir ; aussitôt je serai à vous. Et le couteau dont il parlait était pointu et affilé pour cet usage.

Cela fait, il revint, et comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane prit de la lumière et elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avait préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avait besoin de quelque autre chose. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière peu de temps après et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il aurait fait son premier somme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba; elle prépare son linge de bain, elle en charge Abdalla, qui n'était pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avait plus d'huile dans la maison et la chandelle y manquait aussi. Que faire ? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot ; elle en témoigne sa peine à Abdalla. Te voilà bien embarrassée, lui dit Abdalla, va prendre de l'huile dans un des vases que voilà dans la cour.

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, et pendant qu'il va se coucher près de la chambre d'Ali Baba pour le suivre au bain, elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle se fut approchée du premier vase qu'elle rencontra, le voleur qui était caché dedans demanda en parlant bas : Est-il temps ?

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avait ouvert non seulement ce vase, mais même tous les autres pour donner de l'air à ses gens, qui d'ailleurs y étaient fort mal à leur aise, sans y être encore privés de la facilité de respirer.

Toute autre esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut en trouvant un homme dans un vase au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchait, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane était au-dessus de ses semblables. Elle comprit en un instant l'importance de garder le secret, le danger présent où se trouvaient Ali Baba et sa famille et où elle se trouvait elle-même, et la nécessité d'y apporter promptement le remède sans faire d'éclat ; et par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, et sans faire paraître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande et elle dit : Pas encore, mais bientôt. Elle s'approcha du vase qui suivait, et la même demande lui fut faite, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier, qui était plein d'huile; et à la même demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par là que son maître Ali Baba, qui avait cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avait donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand, leur capitaine. Elle emplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans sa cuisine, où, après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu et met dessous force bois, parce que plus tôt l'huile bouillira, plus tôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin ; elle prend la chaudière et elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avait projetée, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vide et ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avait allumé, et elle n'en laisse qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Ensuite

elle souffle la lampe et elle demeure dans un grand silence, résolue de ne pas se coucher qu'elle n'eût observé ce qui arriverait par une fenêtre de la cuisine qui donnait sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvait le permettre. Il n'y avait pas encore un quart d'heure que Morgiane attendait quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il se lève, il regarde par la fenêtre, qu'il ouvre, et comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un grand repos et un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille et il n'entend ni n'aperçoit rien qui lui fasse connaître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet, il jette de petites pierres une seconde et une troisième fois. Elles tombent sur les vases, et cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, et il n'en peut comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible ; il approche de même du premier vase, et quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé qui exhale du vase, par où il connaît que son entreprise contre Ali Baba pour lui ôter la vie et pour piller sa maison, et pour emporter, s'il pouvait, l'or qu'il avait enlevé à sa communauté, était échouée. Il passe au vase qui suivait et à tous les autres l'un après l'autre, et il trouve que tous ses gens étaient péris par le même sort. Et par la diminution de l'huile dans le vase qu'il avait apporté plein, il connut la manière dont on s'était pris pour le priver du secours qu'il en attendait. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnait dans la cour, et de jardin en jardin, en passant pardessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit et qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avait pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui était fermée à double tour. Satisfaite et dans une grande joie d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin et elle s'endormit.

Ali Baba cependant sortit avant le jour et alla au bain, suivi de son esclave, sans rien savoir de l'événement étonnant qui était arrivé chez lui pendant qu'il dormait, au sujet duquel Morgiane n'avait pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raison qu'elle n'avait pas de temps à perdre dans le temps du danger, et qu'il était inutile de troubler son repos, après qu'elle l'eût détourné.

En revenant des bains et en rentrant chez lui, que le soleil était levé, Ali Baba fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane, qui lui était venu ouvrir et qui avait laissé toutes choses dans l'état où il les voyait, pour lui en donner le spectacle et lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avait fait pour sa conservation

Mon bon maître, dit Morgiane en répondant à Ali Baba, Dieu vous conserve, vous et toute votre maison. Vous apprendrez mieux ce que vous désirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase. Regardez dans le vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile.

Ali Baba regarda, et comme il eut vu un homme dans le vase, il se tira en arrière tout effrayé, avec un grand cri. Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal. Il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire ni à vous ni à personne, il n'a plus de vie.

— Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? Explique-le-moi.

—Je vous l'expliquerai, dit Morgiane ; mais modérez votre étonnement et n'éveillez pas la curiosité des voisins d'avoir connaissance d'une chose qu'il est très important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases.

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier, où il y avait de l'huile, dont il remarqua que l'huile était notablement diminuée ; et quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane sans dire mot, tant la surprise où il se trouvait était grande. A la fin, comme si la parole lui fût revenue : Et le

marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ?

—Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai aussi qui il est et ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre, car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon ; elle le lui apporta, et avant de le prendre, Ali Baba lui dit : Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, et raconte-moi une histoire si étrange avec toutes ses circonstances.

Morgiane, pour obéir à Ali-Baba, lui dit : Seigneur, hier au soir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, et j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon, et comme je l'écumais, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout à coup, et il n'y en avait pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelque bout de chandelle, et je n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarrassée, me fit souvenir des vases pleins d'huile qui étaient dans la cour, comme il n'en doutait pas non plus que moi et comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche et je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix qui me demanda : Est-il temps ? Je ne m'effrayai pas ; mais en comprenant sur-le-champ la malice du faux marchand, je répondis sans hésiter : Pas encore, mais bientôt. Je passai au vase qui suivait, et une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases, l'un après l'autre ; à pareille demande, pareille réponse, et je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus considéré qu'il y avait trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendaient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous aviez pris pour un marchand et à qui vous aviez fait un si grand accueil, pour mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de temps. Je rapportai la cruche, j'allumai la lampe, et après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, et quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étaient les voleurs, autant qu'il en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avait amenés.

La chose ainsi terminée de la manière que je l'avais méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe, et avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendrait le faux marchand d'huile.

Au bout de quelque temps, j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde et une troisième fois, et comme il n'aperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, et je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier ; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque temps, et comme je vis qu'il ne revenait pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi persuadée que la maison était en sûreté, je me couchai.

En achevant, Morgiane ajouta : Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avais faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avais pas cru devoir vous entretenir, qui est qu'une fois, en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue était marquée de blanc, et le jour d'après de rouge, après la marque blanche ; et que chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvait avoir été fait, j'avais marqué de même et au même endroit deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avaient juré votre perte et qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée.

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avait, lui dit : Je ne mourrai pas que je ne t'aie récompensée comme tu le mérites. Je te dois la

vie, et pour commencer à t'en donner une marque de reconnaissance, je te donne la liberté dès à présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen; j'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, et qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persécution et de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain avec un si grand secret que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée, et c'est à quoi je vais travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba était d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave creuser une fosse longue et large à proportion des corps qu'ils avaient à y enterrer. Le terrain était aisé à remuer et ils ne mirent pas un long temps à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases et ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étaient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin et ils les arrangèrent dans la fosse, et après les avoir couverts de la terre qu'ils en avaient tirée, ils dispersèrent ce qui en restait aux environs, de manière que le terrain parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes, et quant aux mulets, dont il n'avait pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenait toutes ces mesures pour ôter à la connaissance du public par quel moyen il était devenu si riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs était retourné à la forêt avec une mortification inconcevable, et dans l'agitation ou plutôt dans la confusion où il était d'un succès si malheureux et si contraire à ce qu'il s'était promis, il était rentré dans la grotte sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution dans le chemin sur ce qu'il devait faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure lui parut affreuse. Braves gens, s'écria-t-il; compagnons de mes veilles, de mes courses et de mes travaux, où êtes-vous? que puis-je faire sans vous? Vous avais-je assemblés et choisis pour vous voir périr tous à la fois par une destinée si fatale et si indigne de votre courage! Je vous regretterais moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous? et quand je le voudrais pourrais-je l'entreprendre et ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie! Je ne puis et je ne dois y songer qu'auparavant je ne lui aie ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul, et quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs ni sans maîtres après moi, qu'il se conserve et qu'il s'augmente dans toute la postérité. Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter, et alors, plein d'espérance et l'esprit tranquille, il s'endormit et il passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain le capitaine des voleurs, éveillé de grand matin, comme il se l'était proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avait médité, et il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan, et comme il s'attendait que ce qui s'était passé chez Ali Baba pouvait avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge par manière d'entretien s'il y avait quelque chose de nouveau dans la ville; sur quoi le concierge parla de tout autre chose que de ce qui lui importait de savoir. Il jugea de là, que la raison pourquoi Ali Baba gardait un si profond secret venait de ce qu'il ne voulait que la connaissance qu'il avait du trésor et du moyen d'y entrer fût divulguée, et de ce qu'il n'ignorait pas que c'était pour ce sujet qu'on en voulait à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour se défaire de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs sortes de riches étoffes et de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt, avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les allait prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avait jugé à propos, il chercha une boutique, il en trouva une, et après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit et il s'y établit. La boutique qui se trouva vis-à-vis de la sienne était celle qui avait appartenu à Cas-

sim et qui était occupée par le fils d'Ali Baba il n'y avait pas longtemps.

Le capitaine des voleurs, qui avait pris le nom de Cogia Houssain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba était jeune, bien fait, qu'il ne manquait pas d'esprit et qu'il avait occasion plus souvent de lui parler et de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui, il s'attacha même à le cultiver plus fortement et plus assidûment quand, trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Ali Baba, qui vint voir son fils et qui s'arrêta à s'entretenir avec lui comme il avait coutume de le faire de temps en temps; et qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'était son père, il augmenta ses empressemens auprès de lui, il le caressa, il lui fit de petit présens, il le régala même et lui donna plusieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houssain sans lui rendre la pareille, mais il était logé étroitement et il n'avait pas la même commodité que lui pour le régaler comme il le souhaitait; il parla de son dessein à Ali Baba, son père, en lui faisant remarquer qu'il ne serait pas bien séant, qu'il demeurât plus longtemps sans reconnaître les honnêtetés de Cogia Houssain.

Ali Baba se chargea du régal avec plaisir. Mon fils, dit-il : il est demain vendredi, comme c'est un jour que les gros marchands, comme Cogia Houssain et comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dînée, et en revenant faites en sorte que vous le fassiez passer par chez moi et que vous le fassiez entrer : il sera mieux que la chose se fasse de la sorte que si vous l'invitiez dans les formes; je vais ordonner à Morgiane de faire le souper et de le tenir prêt.

Le vendredi le fils d'Ali Baba et Cogia Houssain se trouvèrent l'après-dînée au rendez-vous qu'ils s'étaient donné et ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avait affecté de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeurait son père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta et en frappant : C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel, sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connaissance; je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable.

Quoique Cogia Houssain fût arrivé au but qu'il s'était proposé, qui était d'avoir entrée chez Ali Baba et de lui ôter la vie sans hasarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat, il ne laissa pas néanmoins de s'excuser et de faire semblant de prendre congé du fils; mais comme l'esclave d'Ali Baba venait d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, et en entrant le premier, il le tira et le força en quelque manière d'entrer comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage ouvert et avec le bon accueil qu'il pouvait souhaiter; il le remercia des bontés qu'il avait pour son fils. L'obligation qu'il vous en a et que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde et que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Cogia Houssain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en lui assurant que si son fils n'avait pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avait un bon sens qui lui tenait lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens, Cogia Houssain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta. Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez, mais tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner.

—Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houssain, je suis persuadé de votre bon cœur, et si je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raison que vous approuveriez si elle vous était connue.

—Et quelle peut être cette raison, seigneur? repartit Ali Baba. Peut-on vous la demander?— Je puis vous la dire, répliqua Cogia Houssain : c'est que je ne mange ni viande ni ragoût où il y ait du sel : jugez vous-même de la contenance que je ferais à votre table. —Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit

pas me priver du plaisir de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi, et quant à à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous; je vais y donner ordre : ainsi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuisine et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avait à servir et de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avait commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane, qui était prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre et de s'en expliquer à Ali Baba. Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel? Votre souper ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. —Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba : c'est un honnête homme, fais ce que je te dis.

Morgiane obéit, mais à contre-cœur, et elle eut la curiosité de connaître cet homme qui ne mangeait pas de sel. Quand elle eut achevé et qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré son déguisement, et en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il avait un poignard caché sous son habit. Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel [1] avec mon maître : c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner, mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de servir ou de faire servir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on soupait; elle fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis, et elle venait d'achever lorsqu'Abdalla vint l'avertir qu'il était temps de servir le fruit. Elle porta le fruit, et dès qu'Abdalla eut levé ce qui était sur la table, elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses, et en sortant elle emmena Abdalla avec elle comme pour aller souper ensemble et donner à Ali Baba, selon sa coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir agréablement avec son hôte, et de le faire bien boire.

Alors le faux Cogia Houssain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba était venue. Je vais, dit-il, faire enivrer le père et le fils, et le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper ou seront endormis dans la cuisine.

Au lieu de souper, Morgiane, qui avait pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable et se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard dont la gaîne et la poignée étaient de même métal, et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : Abdalla, prends ton tambour de basque et allons donner à l'hôte de notre maître et ami de son fils le divertissement que nous lui donnons quelquefois le soir.

Abdalla prend le tambour de basque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, et il entre dans la salle. Morgiane, en entrant après lui, fait une profonde révérence d'un air délibéré et à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savait faire.

[1] Le sel était l'emblème de l'amitié et de la fidélité chez les anciens, et ils l'emploient dans tous leurs sacrifices et leurs alliances. Les Bédouins, ou Arabes du désert, le considèrent encore comme le symbole et le gage de la fidélité et de l'inviolabilité des traités. Ils ont le plus grand respect, dit don Raphaël, pour le pain et le sel. Après avoir mangé le pain et le sel avec un homme, ce serait une action horrible non-seulement de le dépouiller, mais encore de toucher le moins du monde à son bagage ou aux marchandises qu'il fait transporter à travers le désert. On ne regarderait pas comme une moindre abomination la plus légère insulte faite à sa personne. L'Arabe que souillerait un crime de cette espèce serait regardé comme un lâche, n'aurait plus droit qu'à l'animadversion et au dédain de chacun; il deviendrait méprisable à ses propres yeux et ne pourrait jamais laver son déshonneur. Il est presque inouï que des Arabes se soient souillés de cet opprobre; ils ne se refusent jamais au lien du pain et du sel. L'étranger qui, les rencontrant dans le désert, arrivant dans une tribu, ou qui, avant son départ d'une ville, peut l'opposer à leur rapacité, est plus tranquille pour son bagage et sa vie, même au fond du désert, que dès les premières journées de chemin sous la responsabilité de vingt otages : l'Arabe avec lequel il a mangé le pain et le sel, et tous les Arabes de la même tribu le regardent comme un compatriote et un frère. Il n'est sorte d'honneurs qu'on ne lui fasse, de preuves d'attachement qu'on ne lui donne. (*Contes inédits des Mille et une Nuits*, traduits par M. Trébutien, t. II, p. 186, *note*.)

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba voulait parler, il cessa de toucher le tambour de basque. Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba; Cogia Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Cogia Houssain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, et vous voyez que ce sont mon esclave et ma cuisinière et dépensière en même temps qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable.

Cogia Houssain ne s'attendait pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertissement au souper qu'il lui donnait. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyait avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père et du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisait plaisir ne pouvait pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba et Cogia Houssain avaient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque et l'accompagna de sa voix sur un air à danser, et Morgiane, qui ne le cédait à aucun danseur ou danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnait ce spectacle, dont il n'y avait peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément et de la même force, elle tira enfin le poignard et, en le tenant à la main, elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même dans le sein.

Comme, hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla de la main gauche et en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et des danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Cogia Houssain, qui vit qu'elle allait venir aussi à lui, avait déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettait la main dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de sa fermeté et de sa résolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba et son fils, épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri. Ah! malheureuse! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait! Est-ce pour nous perdre, moi et ma famille?

— Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conservation. Alors, en ouvrant la robe de Cogia Houssain et en montrant à Ali Baba le poignard dont il était armé: Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, et regardez-le bien au visage : vous y reconnaîtrez le faux marchand d'huile et le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux? Avant que je l'eusse vu, le soupçon m'en était venu du moment que vous m'avez fait connaître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu et vous voyez que mon soupçon n'était pas mal fondé.

Ali Baba, qui connut la nouvelle obligation qu'il avait à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa. Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je te promis que ma reconnaissance n'en demeurerait pas là et que bientôt j'y mettrais le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille.

Et en s'adressant à son fils: Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houssain n'avait recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison, et s'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane vous épousez le soutien de ma famille tant que je

vivrai, et l'appui de la vôtre jusqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentait à ce mariage, non-seulement parce qu'il ne voulait pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y était porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine auprès de ceux des quarante voleurs, et cela se fit si secrètement qu'on n'en eut connaissance qu'après de longues années, lorsque personne ne se trouvait plus intéressé dans la publication de cette histoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane avec grande solennité et par un festin somptueux accompagné de danses, de spectacles et des divertissemens accoutumés. Et il eut la satisfaction de voir que ses amis et ses voisins, qu'il avait invités, sans avoir connaissance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoraient pas les belles et bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité et de son bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba, qui s'était abstenu de retourner à la grotte des voleurs depuis qu'il en avait tiré et rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avait chargés, par la crainte de les y trouver ou d'y être surpris, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui était pas connu, étaient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'était fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval, et quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha son cheval, et en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles: « Sesame, ouvre toi, » qu'il n'avait pas oubliées. La porte s'ouvrit, il entra, et l'état où il trouva toutes choses dans la grotte lui fit juger que personne n'y était entré depuis environ le temps que le faux Cogia Houssain était venu lever boutique dans la ville, et ainsi que la troupe des quarente voleurs était entièrement dissipée et exterminée depuis ce temps-là, et il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte et que le trésor qu'elle enfermait était à sa disposition. Il s'était muni d'une valise, il la remplit d'autant d'or que son cheval en put porter et il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils, qu'il mena à la grotte et à qui il enseigna le secret pour y entrer, et après eux leur postérité, à laquelle ils firent passer le même secret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande splendeur et honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sultan Schahriar, Scheherazade, qui vit qu'il n'était pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir.

HISTOIRE D'ALI COGIA MARCHAND DE BAGDAD.

Sous le règne du calife Haroun Alraschid, dit la sultane, il y avait à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia qui n'était ni des plus riches ni aussi du dernier ordre, lequel demeurait dans sa maison paternelle, sans femme et sans enfans. Dans le temps que, libre de ses actions, il vivait content de ce que son négoce lui produisait, il eut trois jours de suite un songe, dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard sévère qui le réprimandait de ce qu'il ne s'était pas encore acquitté du pèlerinage de la Mecque.

Ce songe troubla Ali Cogia et le mit dans un grand embarras. Comme bon musulman, il n'ignorait pas l'obligation où il était de faire ce pèlerinage; mais comme il était chargé d'une maison, de meubles et d'une boutique, il avait toujours cru que c'étaient des motifs assez puissans pour s'en dispenser en tâchant d'y suppléer par des aumônes et par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe, sa conscience le pressait si vivement que la crainte qu'il ne lui en arrivât quelque malheur le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui courait, Ali Cogia commença par la vente de ses meubles; il vendit ensuite sa boutique et la plus grande partie des marchandises dont elle était garnie, en réservant celles qui pouvaient être de débit à la Mecque, et pour ce qui est de la maison, il trouva un

locataire à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées, il se trouva prêt à partir dans le temps que la caravane de Bagdad pour la Mecque se mettrait en chemin. La seule chose qui lui restait à faire était de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eût embarrassé dans le pèlerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui pour sa dépense et pour d'autres besoins.

Ali Cogia choisit un vase d'une capacité convenable, il y mit les mille pièces d'or et il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase, il le porte chez un marchand de ses amis. Il lui dit : Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pèlerin de la Mecque avec la caravane. Je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici et de me le conserver jusqu'à mon retour. Le marchand lui dit obligeamment : Tenez, voilà la clé de mon magasin, portez-y vous-même votre vase et mettez-le où il vous plaira, je vous promets que vous l'y retrouverez.

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia, avec un chameau chargé des marchandises dont il avait fait choix et qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit et il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita avec tous les autres pèlerins le temple si célèbre et si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes, qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très-religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pèlerinage, il exposa les marchandises qu'il avait apportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux marchands qui passaient et qui virent les marchandises d'Ali Cogia les trouvèrent si belles qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : Si ce marchand savait le gain qu'il ferait au Caire sur ses marchandises, il les y porterait plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles, et comme il avait entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il résolut sur-le-champ de profiter de l'occasion et d'en faire le voyage. Ainsi, après avoir rempaqueté et remballé ses marchandises, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Egypte en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avait pris ; il y trouva si bien son compte qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avait espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas, et en attendant la commodité d'une caravane qui devait partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui était digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides et il remonta le Nil jusqu'à une certaine distance, et il vit les villes les plus célèbres situées sur l'un et sur l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane était de passer par Jérusalem, notre marchand de Bagdad profita de l'occasion de visiter le temple, regardé par tous les musulmans comme le plus saint après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de noble sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies et par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avait lu de ses agrémens dans nos histoires lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, et il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oubliait pas qu'il était de Bagdad, il en partit enfin, et il arriva à Halep, où il fit encore quelque séjour, et de là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse avec lesquels il était venu d'Halep et avec qui il avait contracté une grande amitié avaient pris un si grand ascendant sur son esprit par leurs honnêtetés et par leurs entretiens agréables qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui serait aisé de retourner à Bagdad avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanié, de Rei, de Coam, de Caschan, d'Ispahan et de là à Schiraz, d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes et de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avait fait dans chaque ville, il y avait bientôt sept ans qu'Ali Cogia était parti de Bagdad quand enfin il résolut d'en prendre le chemin. Et jusque

alors l'ami auquel il avait confié le vase d'olives avant son départ pour le lui garder n'avait songé à lui ni au vase. Dans le temps qu'il était en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un soir que ce marchand son ami soupait en famille, on vint à parler d'olives, et sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avait longtemps qu'on en avait vu dans la maison.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque, il y a sept ans, et qu'il le mit lui-même dans mon magasin pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avait passé en Egypte. Il faut qu'il y soit mort, puisqu'il n'est pas revenu depuis tant d'années; nous pouvons désormais manger les olives si elles sont bonnes. Qu'on me donne un plat et de la lumière, j'en irai prendre et nous en goûterons.

—Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de Dieu, de commettre une action si noire; vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia est allé à la Mecque et qu'il n'est pas revenu; mais on vous a dit qu'il était allé en Égypte, et d'Égypte que savez-vous s'il n'est pas allé plus loin. Il suffit que vous n'ayiez pas de nouvelles de sa mort, il peut revenir demain, après-demain. Quelle infamie ne serait-ce pas pour vous et pour votre famille s'il revenait et que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même état et tel qu'il vous l'a confié! Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives et que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez-vous qu'après tant de temps, les olives soient encore bonnes? Elles sont pourries et gâtées. Et si Ali Cogia revient, comme un pressentiment me le dit, et qu'il s'aperçoive que vous y avez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié et de votre fidélité? Abandonnez votre dessein, je vous en conjure.

La femme ne tint un si long discours à son mari que parce qu'elle lisait son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils, il se leva et il alla à son magasin avec de la lumière et un plat. Alors : Souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les oreilles fermées et il persista dans son dessein. Quand il fut dans le magasin, il prend le vase, il le découvre et il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous était aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, et de la secousse avec laquelle il les y versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide et attentif, regarde dans le vase et aperçoit qu'il avait versé presque toutes les olives dans le plat et que le reste était tout or en belle monnaie. Il remet dans le vase ce qu'il avait versé d'olives, il le recouvre et il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison, les olives sont pourries et j'ai rebouché le vase de manière qu'Ali Cogia ne s'apercevra pas que j'y ai touché, si jamais il revient. —Vous eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, et de ne pas y toucher; Dieu veuille qu'il n'en arrive pas de mal.

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme que de la remontrance qu'elle lui avait faite. Il passa la nuit presque entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia et à faire en sorte qu'il lui demeurât, au cas qu'il revînt et qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand matin, il va acheter des olives de l'année, il revient, il jette les vieilles du vase d'Ali Cogia, il en prend l'or, il le met en sûreté, et après l'avoir rempli des olives qu'il venait d'acheter, il le recouvre du même couvercle et il le remet à la même place où Ali Cogia l'avait mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche et qui devait lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de son long voyage. Comme il avait loué sa maison avant son départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût signifié son arrivée à son locataire et que le locataire se fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand son ami, qui le reçut en l'embrassant et en lui témoignant la joie qu'il avait de son retour après une absence de tant d'années, qui disait-il, avait commencé de lui faire perdre l'espérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part et d'autre accoutumés dans une semblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vase d'olives qu'il avait confié à sa garde et de l'excuser de la liberté qu'il avait prise de l'en embarrasser

Ali Cogia, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase, et dans une pareille occasion j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi; tenez, voilà la clé de mon magasin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magasin du marchand, il en apporta son vase, et après lui avoir rendu la clé, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avait reçu, il retourne au khan où il avait pris logement, il découvre le vase, et en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avait cachées devaient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper, et pour se tirer de peine promptement, il prend une partie des plats et autres vases de sa cuisine de voyage, et il verse tout le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement, et en élevant les mains et les yeux au ciel: Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardais comme mon bon ami m'ait fait une infidélité si insigne!

Ali Cogia, sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand. Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas. J'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives, que j'ai repris dans votre magasin, pour celui que j'y avais mis; avec les olives, j'y avais mis mille pièces d'or que je n'y retrouve pas; peut-être en avez-vous eu besoin et que vous vous en êtes servi pour votre négoce. Si cela est, elles sont à votre service; je vous prie seulement de me tirer hors de peine et de m'en donner une reconnaissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand, qui s'était attendu qu'Ali Cogia viendrait lui faire ce compliment, avait médité aussi ce qu'il devait lui répondre. Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché? ne vous ai-je pas donné la clé de mon magasin? ne l'y avez-vous pas porté vous-même et ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état et couvert de même? Si vous y avez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avait des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais, vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché.

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que la paix, et je serais fâché d'en venir à des extrémités qui ne vous feraient pas honneur dans le monde et dont je ne me servirais qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation; encore une fois, je serais au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeait de prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit que d'y recourir.

—Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt; vous l'avez repris, vous l'avez emporté, et vous venez me demander mille pièces d'or! M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase? J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées; je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous et ne faites pas assembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étaient déjà arrêtés, et ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortait hors des bornes de la modération, firent que non-seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques et vinrent pour prendre connaissance de la dispute qui était entre lui et Ali Cogia et tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avait à répondre.

Le marchand avoua qu'il avait gardé le vase d'Ali Cogia dans son magasin, mais il nia qu'il y eut touché et il fit serment qu'il ne savait qu'il y eût des olives que parce qu'Ali Cogia le lui avait dit, et qu'il les prenait tous à témoin de l'affront et de l'insulte qu'il venait lui faire jusque chez lui.

Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le

bras ; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de Dieu. Voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi.

A cette sommation, à laquelle tout bon musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance. Allons, dit-il, c'est ce que je demande, nous verrons qui a tort, vous ou moi.

Ali Cogia mena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous le venons de voir. Le cadi lui demanda s'il avait des témoins. Il répondit que c'était une précaution qu'il n'avait pas prise parce qu'il avait cru que celui à qui il confiait son dépôt était son ami et que jusqu'alors il l'avait reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avait déjà dit à Ali Cogia et en présence de ses voisins, et il acheva en disant qu'il était prêt d'affirmer par serment non-seulement qu'il était faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusait, mais même qu'il n'en avait aucune connaissance. Le cadi exigea de lui le serment, après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia, extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement en déclarant au cadi qu'il en porterait sa plainte au calife Haroun Alraschid, qui lui ferait justice ; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, et il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avait pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournait chez lui en triomphant d'Ali Cogia, avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, Ali Cogia alla dresser un placet, et dès le lendemain, après avoir pris son temps que le calife devait retourner de la mosquée après la prière de midi, il se mit dans une rue sur le chemin, et dans le temps qu'il passait il éleva le bras en tenant le placet à la main, et un officier chargé de cette fonction, qui marchait devant le calife et qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savait que la coutume du calife Haroun Alraschid, en rentrant dans son palais, était de lire lui-même les placets qu'on lui présentait de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais et attendit que l'officier qui avait pris le placet sortît de l'appartement du calife. En sortant, l'officier lui dit que le calife avait lu son placet, lui marqua l'heure qu'il lui donnerait audience le lendemain, et après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le calife avec le grand visir Giafar, et Mesrour, le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre majesté qu'il avait coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue le calife entendit du bruit ; il pressa le pas et il arriva à une porte qui donnait entrée dans une cour où dix ou douze enfans, qui n'étaient pas encore retirés, jouaient au clair de la lune, de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

Le calife, curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouaient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte, et comme il continuait de regarder par la fente il entendit qu'un des enfans, le plus vif et le plus éveillé de tous, dit aux autres : Jouons au cadi ; je suis le cadi, amenez-moi Ali Cogia et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le calife se souvint du placet qui lui avait été présenté le même jour et qu'il avait lu, et cela lui fit redoubler son attention pour voir quel serait le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia et du marchand était nouvelle et qu'elle faisait grand bruit dans la ville de Bagdad jusque parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la proposition avec joie et ils convinrent du personnage que chacun devait jouer. Personne ne refusa à celui qui s'était offert de faire le cadi d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant et la gravité d'un cadi, un autre, comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux dont il appela l'un Ali Cogia et l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portait sa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole, et en interrogeant gravement le feint Ali Cogia : Ali

Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà?

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point, et en achevant il conclut en le suppliant à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement pour empêcher qu'il ne fît une perte si considérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand et il lui demanda pourquoi il ne rendait pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandait.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avait alléguées devant le cadi de Bagdad, et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disait était vérité.

N'allons pas si vite, reprit le feint cadi; avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase? Comme il eut répondu qu'il ne l'avait pas apporté : Allez le prendre, reprit-il, apportez-le-moi.

Le feint Ali Cogia disparaît pour un moment, et en revenant il feint de poser un vase devant le feint cadi en disant que c'était le même vase qu'il avait mis chez l'accusé et qu'il avait retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnaissait aussi pour le même vase, et comme le feint marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvait le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, et le feint cadi, en faisant semblant de regarder dans le vase : Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter et il ajouta : Elles sont excellentes.

Mais, continua le feint cadi, il me semble que des olives gardées pendant sept ans ne devraient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives et qu'ils voient ce qui en est. Deux enfans lui furent présentés en qualité de marchands d'olives. Êtes-vous marchands d'olives? leur demanda le feint cadi. Comme ils eurent répondu que c'était leur profession : Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de temps des olives accommodées par des gens qui s'y entendent peuvent se conserver bonnes à manger?

— Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année, elles n'ont plus ni saveur ni couleur, elles ne sont bonnes qu'à jeter. — Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà et dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont.

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives et d'en goûter, et témoignèrent au cadi qu'elles étaient récentes et bonnes. — Vous vous trompez, reprit le feint cadi : voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase, il y a sept ans.

— Seigneur, repartirent les marchands appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année, et nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand, accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts. Mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps. Tais-toi, dit-il, tu es un voleur, qu'on le pende. De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec grande joie, en frappant des mains et en se jetant sur le feint criminel comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun Alraschid admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venait de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devait être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente et en se levant, il demanda à son grand visir, qui avait été attentif aussi à ce qui venait de se passer, s'il avait entendu le jugement que l'enfant venait de rendre et ce qu'il en pensait. Commandeur des croyans, répondit le grand visir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé.

— Mais, reprit le calife, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire et que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui? — Je l'apprends de votre majesté, répondit le grand visir. — Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre? — Si l'affaire est la même; repartit le grand visir, il ne me paraît pas que votre majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement.

— Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife, et amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma présence. Mande aussi au cadi qui a renvoyé absous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant et qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vase d'olives et que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. Le calife lui donna cet ordre en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose qui méritât son attention.

Le lendemain le grand visir Giafar vint à la maison où le calife avait été témoin du jeu des enfans, et il demanda à parler au maître : au défaut du maître, qui était sorti, on lui fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avait des enfans ; elle répondit qu'elle en avait trois, et elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le grand visir, qui de vous faisait le cadi hier au soir que vous jouiez ensemble ? Le plus grand, qui était l'aîné, répondit que c'était lui, et comme il ignorait pourquoi il lui faisait cette demande, il changea de couleur. Mon fils, lui dit le grand visir, venez avec moi, le commandeur des croyans veut vous voir.

La mère fut dans une grande alarme quand elle vit que le grand visir voulait emmener son fils. Elle lui demanda : Seigneur, est-ce pour enlever mon fils que le commandeur des croyans le demande ? Le grand visir la rassura en lui promettant que son fils lui serait renvoyé en moins d'une heure et qu'elle apprendrait à son retour le sujet pourquoi il était appelé, dont elle serait contente. Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre et qui le rende plus digne de paraître devant le commandeur des croyans ; et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand visir emmena l'enfant et il le présenta au calife à l'heure qu'il avait donnée à Ali Cogia et au marchand pour les entendre.

Le calife, qui vit l'enfant un peu interdit et qui voulut le préparer à ce qu'il attendait de lui : Venez, mon fils, dit-il, approchez ; est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia et du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu et je vous ai entendu, je suis bien content de vous. L'enfant ne se décontenança pas, il répondit modestement que c'était lui. Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia et le véritable marchand : venez vous asseoir près de moi.

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône, et quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étaient les parties. On les fit avancer et on les lui nomma pendant qu'ils se prosternaient et qu'ils frappaient de leur front le tapis qui couvrait le trône. Quand ils se furent relevés, le calife leur dit : Plaidez chacun votre cause ; l'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice, et s'il manque en quelque chose, j'y suppléerai.

Ali Cogia et le marchand parlèrent l'un après l'autre, et quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avait fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'était pas encore temps et qu'auparavant il était à propos de voir le vase d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa aux pieds du calife et le découvrit. Le calife regarda les olives et il en prit une, dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avaient été appelés, et leur rapport fut que les olives étaient bonnes et de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assurait qu'elles y avaient été mises il y avait sept ans, à quoi ils firent la même réponse que les enfans feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venaient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier ; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre. Il regarda le calife : Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu : c'est à votre majesté de condamner à mort sérieusement et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire[1].

[1] Le jugement porté par l'enfant sur le vase d'olives a quelque rapport avec un conte de la *Discipline clericale* de Pierre Alfonse. Dans ce conte un marchand prie un jeune homme qui vient d'hériter d'une belle maison, que ce marchand convoite, de lui prendre en dépôt dix barrils d'huile, qu'il fait transporter dans la maison ; mais de ces dix barrils cinq n'étaient pleins qu'à moitié. Au bout de quelque temps il réclame son huile et fait grand bruit en prétendant que le jeune homme lui en a volé une partie. Il le fait appeler devant le juge, et l'accusé, fort embarrassé, expose l'affaire à un philosophe, qui lui promet gain de cause. Arrivé au tribunal, il demande aux juges de faire soutirer l'huile des barrils, disant que si les barrils étaient tous également pleins, ils doivent laisser la même quantité de lie. L'é-

Le calife, instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre, ce qui fut exécuté après qu'il eut déclaré où il avait caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avait rendu le premier jugement, lequel était présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE DU CHEVAL ENCHANTÉ.

Scheherazade, en continuant de raconter au sultan des Indes ses histoires si agréables et auxquelles il prenait un si grand plaisir, l'entretint de celle du cheval enchanté. Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nevrouz, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année et du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solennelle et si ancienne dans toute l'étendue de la Perse dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, et que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir, quoique l'on puisse dire qu'elle est toute païenne et que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenans et nouveaux, et des étrangers des états voisins et même des plus éloignés, attirés par les récompenses et par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions et par leur industrie, de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles et les plus ingénieux du pays avec les étrangers qui s'étaient rendus à Schiraz, où la cour était alors, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, et que le roi leur eut fait ses largesses à chacun selon ce qu'il avait mérité et ce qu'il avait fait paraître de plus extraordinaire, de plus merveilleux et de plus satisfaisant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avait pas un qui ne s'estimât dignement récompensé, dans le temps qu'il se préparait à se retirer et à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône en faisant avancer un cheval sellé, bridé et richement harnaché représenté avec tant d'art qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône, et quand il se fut relevé, en montrant le cheval au roi : Sire, dit-il, quoique je me présente le dernier devant votre majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. — Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel autant qu'il lui a été possible. Mais un autre ouvrier pourrait en faire un semblable, qui le surpasserait même en perfection.

Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction ni par ce qu'il paraît à l'extérieur que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre majesté comme une merveille. C'est par l'usage que j'en sais faire et que tout homme comme moi peut en faire, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelque endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de temps. En peu de mots, sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval, merveille dont personne n'a jamais entendu parler et dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté si elle me le commande.

Le roi de Perse, qui était curieux de tout ce qui tenait du merveilleux, et qui, après tant de choses de cette nature qu'il avait vues et qu'il avait cherché et désiré de voir, n'avait rien vu qui en approchât ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'Indien qu'il n'y avait que l'expérience qu'il venait de lui proposer qui pouvait le convaincre de la préémi-

preuve est aussitôt faite et l'accusateur est convaincu de mauvaise foi. (Voyez l'édition de la *Disciplina clericalis*, publiée par les bibliophiles, t. Ier, p. 99 ; l'édition de Schmidt, p. 57, et les *Fabliaux* traduits par Legrand d'Aussy, t. III, p. 62.)

nence de son cheval, et qu'il était prêt d'en voir la vérité.

L'Indien mit aussitôt le pied à l'étrier, se jeta sur le cheval avec une grande légèreté, et quand il eut mis le pied dans l'autre étrier et qu'il se fût bien assuré sur sa selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisait de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz, il y avait une haute montagne qu'on découvrait à plein de la grande place où le roi de Perse était devant son palais, remplie de tout le peuple qui s'y était rendu. Vois-tu cette montagne? dit le roi en la montrant à l'Indien. C'est où je souhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue, mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et parce qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusque-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne.

A peine le roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ses paroles que l'Indien ne fit que tourner une cheville qui s'élevait un peu au défaut du cou du cheval en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant, le cheval s'éleva de terre et enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu de momens ceux qui avaient les yeux les plus perçans le perdirent de vue, et cela se fit avec une grande admiration du roi et de ses courtisans, et de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avait presque pas un quart d'heure que l'Indien était parti quand on l'aperçut au haut de l'air, qui revenait la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place, où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissait, jusqu'à ce qu'il vint se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il était parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre, et en s'approchant du trône, il se prosterna et il posa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perse, qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inouï que l'Indien venait de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval ; et comme il se persuadait qu'il ne trouverait pas de difficulté à en traiter avec l'Indien, quelque somme qu'il lui en demandât, résolu de la lui accorder, il le regardait déjà comme la pièce la plus précieuse qu'il aurait dans son trésor, dont il comptait de l'enrichir. A juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenais pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé, et pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt de l'acheter s'il est à vendre.

— Sire, répondit l'Indien, je n'ai pas douté que votre majesté, qui passe, entre tous les rois qui règnent aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait juger le mieux de toutes choses et les estimer selon leur juste valeur, rendrait à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurais fait connaître par où il était digne de son attention. J'avais même prévu qu'elle ne se contenterait pas de l'admirer et de le louer, mais même qu'elle désirerait d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, sire, quoique j'en connaisse le prix autant qu'on peut le connaître, et que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval. Je ne l'ai obtenu de l'inventeur et du fabricateur qu'en lui donnant en mariage ma fille unique, qu'il me demanda, et en même temps il exigea de moi que je ne le vendrais pas, et si j'avais à lui donner un autre possesseur, ce serait par un échange tel que je le jugerais à propos.

L'Indien voulait poursuivre; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit. Je suis prêt, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand et qu'il est rempli de grandes villes puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours.

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse ; mais il était fort au-dessous de ce que l'Indien s'était proposé. Il avait porté ses vœux à quelque chose de beaucoup plus relevé. Il répondit au roi : Sire, je suis infiniment obligé à votre majesté de l'offre qu'elle me fait, et je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les courtisans qui environnaient le roi de Perse ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien ; mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvait sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balança, néanmoins, savoir s'il devait prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah, qui vit que le roi son père hésitait sur la réponse qu'il devait faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandait, chose qu'il eût regardée comme également injurieuse à la dignité royale, à la princesse sa sœur et à sa propre personne. Il prit donc la parole, et en le prévenant : Sire, dit-il, que votre majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien et d'un bateleur infâme, et qu'elle lui donne lieu de se flatter un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre ! Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit non-seulement à soi-même, mais même à son sang et à la haute noblesse de ses aïeux.

— Mon fils, reprit le roi de Perse, je prends votre remontrance en bonne part, et je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçue ; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voie pour l'acquérir peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus le point d'honneur, et que je serais au désespoir si un autre monarque pouvait se vanter de m'avoir surpassé en générosité et de m'avoir privé de posséder le cheval que j'estime la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire, néanmoins, que je consente à lui accorder ce qu'il demande. Peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même sur l'exorbitance de sa prétention, et que, la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention avec lui qu'il en sera content. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, et que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien me le permettre.

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'Indien, qui crut entrevoir dans le discours qu'il venait d'entendre que le roi de Perse n'était pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance en acceptant le cheval à ce prix, et que le prince, au lieu de lui être contraire, comme il venait de le faire paraître, pourrait lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie ; et pour marque qu'il y consentait avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter et l'avertir ensuite de ce qu'il fallait qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien, et il n'eut pas plus tôt le pied assuré dans l'un et l'autre étrier que, sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avait vu tourner peu de temps auparavant lorsqu'il l'avait monté. Du moment qu'il l'eut tournée, le cheval l'enleva avec la même vitesse qu'une flèche tirée par l'archer le plus fort et le plus adroit, et de la sorte, en peu de momens, le roi, toute la cour et toute la nombreuse assemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paraissaient plus dans l'air, et le roi de Perse faisait des efforts inutilement pour l'apercevoir, quand l'Indien, alarmé de ce qui venait d'arriver, se prosterna devant le trône et obligea le roi de jeter les yeux sur lui et de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes : Sire, dit-il, votre majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis par sa prompti-

tude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avait pas besoin de mon avis pour partir et s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avais à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, sire, la grâce que je demande à votre majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où était le prince son fils était inévitable s'il était vrai, comme l'Indien le disait, qu'il y eut un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisait partir et élever en l'air. Il lui demanda en colère pourquoi il ne l'avait pas rappelé dans le moment qu'il l'avait vu partir.

Sire, répondit l'Indien, votre majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval et le prince ont été enlevés ; la surprise où j'en ai été et où j'en suis encore m'a d'abord ôté la parole, et quand j'ai été en état de m'en servir, il était déjà si éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix, et quand il l'eût entendue, il n'eût pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savait pas le secret, qu'il ne s'est pas donné la patience d'apprendre de moi. Mais, sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et qu'en la tournant le cheval aussitôt cessera de s'élever et descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobstant le raisonnement de l'Indien, qui avait toute l'apparence possible, le roi de Perse, alarmé du péril évident où était le prince son fils : Je suppose, reprit-il, chose néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'aperçoive de l'autre cheville et qu'il en fasse l'usage que tu dis : le cheval, au lieu de descendre jusqu'en terre, ne peut-il pas tomber sur des rochers ou se précipiter avec lui jusqu'au fond de la mer ?

—Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, et qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre. Et votre majesté peut s'assurer que, pour peu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre, et il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours et se faire connaître.

A ces paroles de l'Indien : Quoi qu'il en soit, répliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf ou que j'apprenne certainement qu'il soit vivant. Il commanda qu'on s'assurât de sa personne et qu'on le resserrât dans une prison étroite ; après quoi il se retira dans son palais, extrêmement affligé de ce que la fête de Nevrouz, si solennelle dans toute la Perse, se fût terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

Le prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit, et en moins d'une heure il se vit si haut qu'il ne distinguait plus rien sur la terre, où les montagnes et les vallées lui paraissaient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il était parti. Pour y réussir, il s'imagina qu'à tourner la même cheville à contre-sens et en tournant la bride en même temps, il réussirait ; mais son étonnement fut extrême quand il vit que le cheval l'enlevait toujours avec la même rapidité. Il la tourna et retourna plusieurs fois, mais inutilement. Ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avait commise de ne pas prendre de l'Indien tous les renseignemens nécessaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il était ; mais cette connaissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même, avec tout le bon sens dont il était capable, et en examinant la tête et le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite et moins apparente que la première à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, et dans le moment il remarqua qu'il descendait vers la terre par une ligne semblable à celle par où il avait monté, mais moins rapidement.

Il y avait une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvraient la terre à l'endroit où le prince Firouz Schah se trouvait perpendiculairement quand il tourna la cheville ; mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se

coucha aussi pour lui en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêterait, savoir si ce serait un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta et se posa qu'il était plus de minuit, et le prince Firouz Schah mit pied à terre, mais avec une grande faiblesse, qui venait de ce qu'il n'avait rien pris depuis le matin du jour qui venait de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit fut de reconnaître le lieu où il était, et il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montait du palais, dont la porte n'était pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Schah n'eût peut-être pas hasardé de descendre, dans la grande obscurité qui régnait alors dans l'escalier, outre la difficulté qui se présentait s'il trouverait amis ou ennemis, considération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même, et apparemment ceux qui me verront les premiers et qui ne me verront pas les armes à la main auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit et il descendit de même avec grande précaution pour s'empêcher de faire quelque faux pas dont le bruit eût pu éveiller quelqu'un. Il réussit, et dans un entrepôt de l'escalier il trouva la porte ouverte d'une grande salle où il y avait de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte, et en prêtant l'oreille il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormaient profondément et qui ronflaient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle, et à la lumière d'une lanterne il vit que ceux qui dormaient étaient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nu près de soi, et cela lui fit connaître que c'était la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princesse, et il se trouva que c'était celui d'une princesse.

La chambre où couchait la princesse suivait après cette salle, et la porte qui était ouverte le faisait connaître à la grande lumière dont elle était éclairée, qui se laissait voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portière, le pied en l'air, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, et quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui était toute royale, circonstance qui lui importait peu dans l'état où il était, il ne fit attention qu'à ce qui lui importait davantage. Il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa et les autres au bas. Des femmes de la princesse étaient couchées dans ceux-ci, pour lui tenir compagnie et l'assister dans ses besoins, et la princesse dans le premier.

A cette distinction, le prince Firouz Schah ne se trompa pas dans le choix qu'il avait à faire pour s'adresser à la princesse elle-même. Il s'approcha de son lit sans l'éveiller ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire et si surprenante qu'il en fut charmé et enflammé d'amour dès la première vue. Ciel! s'écria-t-il en lui-même, ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conservée entière jusqu'à présent! Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre et la perfection à un assemblage d'attraits et de charmes si merveilleux! Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même et que la nécessité l'ordonne ainsi.

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il se trouvait et à la beauté de la princesse, le prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, et en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortait un bras blanc comme de la neige et fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princesse ouvrit les yeux, et dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis et de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baissa la tête presque jusque sur le tapis de pieds, et en la relevant: Respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la

plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvait hier au matin près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu où il est en danger de périr si vous n'avez la bonté et la générosité de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore, cette protection, adorable princesse, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader avec d'autant plus de fondement qu'il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes et tant de majesté.

La princesse à qui le prince Firouz Schah s'était adressé si heureusement était la princesse de Bengale [1], fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avait fait bâtir ce palais peu éloigné de la capitale, où elle venait souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvait désirer, elle lui répondit avec la même bonté. Prince, dit-elle, rassurez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare. L'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez, vous l'avez trouvée toute acquise, non-seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume. Vous pouvez m'en croire et vous fier à ma parole.

Le prince de Perse voulait remercier la princesse de Bengale de son honnêteté et de la grâce qu'elle venait de lui accorder si obligeamment, et il avait déjà baissé la tête fort bas pour lui en faire son compliment, mais elle ne lui donna pas le temps de parler : Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse et par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement que vous avez trompé la vigilance de ma garde. Comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, et que je vous regarde en qualité d'un hôte qui est le bienvenu, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de mes chambres, de vous y bien régaler et de vous y laisser reposer et délasser jusqu'à ce que vous soyiez en état de satisfaire ma curiosité, et moi de vous entendre.

Les femmes de la princesse, qui s'étaient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avait adressées à la princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princesse qu'elles ne concevaient pas comment il avait pu y arriver sans les éveiller ni elles ni les ennuques ; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plus tôt compris l'intention de la princesse qu'elles s'habillèrent en diligence et qu'elles furent prêtes d'exécuter ses ordres dans le moment qu'elle les leur eut donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre qui éclairaient la chambre de la princesse, et quand le prince eut pris congé en se retirant très-respectueusement, elles marchèrent devant lui et le conduisirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit pendant que les autres allèrent à la cuisine et à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princesse de Bengale, ne firent pas attendre longtemps le prince Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence ; il choisit ce ce qui lui plut, et quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avait, elles desservirent et le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouverait toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse et de toutes les autres belles qualités du prince de Perse, dont elle avait été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui, n'avait encore pu se rendormir quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avaient eu bien soin de lui, si elles l'avaient laissé content, si rien ne lui manquait et sur toute chose ce qu'elles pensaient de ce prince.

[1] Les musulmans envahirent pour la première fois en 1203 le Bengale, qui formait alors un royaume indien, gouverné par un prince portant le titre de *raja*. Mohammed-Bakhtiar Khilgi, général du vice-roi de Delhi, fut chargé de la conquête du Bengale, qui fut soumis presque tout entier dans le cours d'une année, et dont les musulmans sont restés maîtres jusqu'au milieu du siècle dernier. Les Anglais sont aujourd'hui, comme on sait, en possession de cette riche et belle contrée de l'Inde.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier : Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même; pour nous, nous vous estimerions très-heureuse si le roi votre père vous donnait pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, et nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous.

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale ; mais comme elle ne voulait pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. Vous êtes des conteuses, dit-elle : recouchez-vous et laissez-moi me rendormir.

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée fut de se mettre à sa toilette; jusqu'alors elle n'avait pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer et s'ajuster en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avaient eu besoin de plus de patience pour faire et défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente. Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé, je m'en suis aperçue, disait-elle en elle-même; il verra autre chose quand je serai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros et les plus brillans avec un collier, des bracelets et une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable, et l'habit qu'elle prit était d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travaillait que pour les rois, les princes et les princesses, et d'une couleur qui achevait de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois et qu'elle eut demandé à ses femmes, l'une après l'autre, s'il manquait quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse était éveillé, et au cas qu'il le fût et habillé, comme elle ne doutait pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, de lui marquer qu'elle allait venir elle-même et qu'elle avait ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse, qui avait gagné sur le jour ce qu'il avait perdu de la nuit, et qui s'était remis parfaitement de son voyage pénible, venait d'achever de s'habiller quand il reçut le bonjour de la princesse de Bengale par une de ses femmes.

Le prince, sans donner à la femme de la princesse le temps de lui faire part de ce qu'elle avait à lui dire, lui demanda si la princesse était en état qu'il pût lui rendre son devoir et ses respects. Mais quand la femme se fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avait : La princesse, dit-il, est la maîtresse, et je ne suis chez elle que pour exécuter ses commandemens.

La princesse de Bengale n'eut pas plus tôt appris que le prince de Perse l'attendait qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince sur ce qu'il avait éveillé la princesse au plus fort de son sommeil, dont il lui demanda mille pardons, et de la part de la princesse, qui lui demanda comment il avait passé la nuit et en quel état il se trouvait, la princesse s'assit sur le sofa, et le prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la princesse, en prenant la parole : Prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit; mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer et que jamais il ne pénètre jusqu'ici sans ma permission, dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en sommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus : obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous demande.

Pour satisfaire la princesse de Bengale, le prince Firouz Schah commença son discours par la fête solennelle et annuelle du Nevrouz dans tout le royaume de Perse, avec le récit de tous les spectacles dignes de sa curiosité qui avaient fait le divertissement de la cour de Perse et presque généralement de la ville de Schiraz. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont la description, avec le récit des merveilles que l'Indien monté dessus avait fait voir devant une assemblée si célèbre, convainquit la princesse qu'on ne pouvait rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. Princesse, continua le prince de Perse, vous jugez bien que le roi mon père, qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares et les plus curieuses dont il peut avoir connaissance, doit avoir été enflammé d'un grand désir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet et il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimait.

La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes : il dit qu'il n'avait pas acheté le cheval, mais qu'il l'avait acquis en échange d'une fille unique qu'il avait, et que comme il ne pouvait s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvait le lui céder qu'en épousant avec son consentement la princesse ma sœur.

La foule des courtisans qui environnaient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement, et en mon particulier j'en conçus une indignation si grande qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'aperçus que le roi mon père balançait sur ce qu'il devait répondre. En effet, je crus voir le moment qu'il allait lui accorder ce qu'il demandait si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il allait faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable : il crut que je pourrais entrer dans son sentiment si une fois je pouvais comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginait, combien ce cheval était estimable par sa singularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse et que j'en fisse l'essai moi-même.

Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval, et dès que je fus dessus, comme j'avais vu l'Indien mettre la main à une cheville et la tourner pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre autre enseignement de lui, je fis la même chose, et dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vitesse beaucoup plus grande que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste et le plus expérimenté.

En peu de temps je fus si fort éloigné de la terre que je n'y distinguais plus aucun objet, et il me semblait que j'approchais si fort de la voûte du ciel que je craignais d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étais emporté, je fus longtemps comme hors de moi-même et hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étais exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contresens la cheville que j'avais tournée d'abord ; mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étais attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel et ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'aperçus enfin d'une autre cheville ; je la tournai, et le cheval, au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre ; et comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, et qu'il n'était pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger, je tins la bride en un même état, et je me remis à la volonté de Dieu sur ce qui pourrait arriver de mon sort.

Le cheval enfin se posa, je mis pied à terre, et en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce palais. Je trouvai la porte de l'escalier qui était entr'ouverte, je descendis sans bruit, et une porte ouverte, avec un peu de lumière, se présenta devant moi. J'avançai la tête, et comme j'eus vu des eunuques endormis et une grande lumière au travers d'une portière, la nécessité pressante où j'étais, nonobstant le danger inévitable dont j'étais menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement et d'ouvrir la portière.

Il n'est pas besoin, princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste, vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté et de votre générosité, et vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnaissance d'un si grand bienfait, telle que vous en soyiez satisfaite. Comme, selon le droit des gens, je suis déjà votre esclave et que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je ! princesse, il n'est plus à moi, ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, et d'une manière que, bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainsi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connais pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés.

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton et d'un air qui ne laissèrent pas douter la princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avait attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage ne servit qu'à la rendre plus belle et plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler : Prince, reprit la princesse de Bengale, si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surpre-

nantes et merveilleuses que je viens d'entendre, d'un autre côté je n'ai pu vous regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air, et quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain et sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre que dans le moment que vous m'avez appris que le cheval de l'Indien était venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais. La même chose pouvait arriver en mille autres endroits ; mais je suis ravie de ce que le hasard m'a donné la préférence et l'occasion de vous faire connaître que le même hasard pouvait vous adresser ailleurs, mais non pas où vous puissiez être reçu plus agréablement et avec plus de plaisir.

Ainsi, prince, je me tiendrais offensée très-sensiblement si je voulais croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fût sérieuse, et que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère ; et la réception que je vous fis hier doit vous faire connaître que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse.

Quand à votre cœur, ajouta la princesse de Bengale d'un ton qui ne marquait rien moins qu'un refus, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à en disposer, et que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serais fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité.

Le prince Firouz Schah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il était venu de Perse maître de son cœur ; mais dans le moment qu'il allait prendre la parole, une des femmes de la princesse, qui en avait l'ordre, vint avertir que le dîner était servi.

Cette interruption délivra le prince et la princesse d'une explication qui les eût embarrassés également, dont ils n'avaient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; et quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles et à la manière favorable dont il avait été écouté qu'il avait lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenait la portière ouverte, la princesse de Bengale en se levant dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avait pas coutume de dîner de si bonne heure; mais comme elle ne doutait pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant souper, qu'elle avait donné ordre qu'on servît le dîner plus tôt qu'à l'ordinaire. Et en disant ces paroles elle le conduisit dans un salon magnifique où la table était préparée et chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table, et dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles et richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens et de voix qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert était des plus doux et ménagé de manière qu'il n'empêchait pas le prince de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince et à l'inviter de manger, et le prince, de son côté, à servir la princesse de ce qui lui paraissait le meilleur afin de la prévenir, avec des manières et des paroles qui lui attiraient de nouvelles honnêtetés et de nouveaux complimens de la part de la princesse. Et dans ce commerce réciproque de civilités et d'attention l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part et d'autre qu'un tête-à-tête prémédité.

Le prince et la princesse se levèrent enfin de table ; la princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand et magnifique par sa structure et par l'or et l'azur qui l'embellissaient avec symétrie et richement meublé. Ils s'assirent sur le sofa, qui avait une vue très-agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah par la variété des fleurs, des arbustes et des arbres tout différens de ceux de Perse, auxquels ils ne cédaient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit : Princesse, dit-il, j'avais cru qu'il n'y avait au monde que la Perse où il y eût des palais superbes et des jardins admirables dignes de la majesté des rois. Mais je vois bien que partout où il y a de grands rois, les rois savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur et à leur puissance, et s'il y a de la différence dans la manière de bâtir et dans les accompagnemens, elles se ressemblent dans la grandeur et dans la magnificence.

— Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien pour vous en dire mon sentiment. Mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me

persuader qu'elle soit juste. Vous voudrez bien que je croie que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous : vous avez de trop bons yeux et vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger sainement. Mais je vous assure que je le trouve très-médiocre quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté et en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir et y saluer le roi mon père afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang et de votre mérite.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale et d'y saluer le roi son père, la princesse se flattait que si elle pouvait y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage et si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourrait peut-être se résoudre à lui proposer une alliance en offrant de la lui donner pour épouse. Et par là comme elle était bien persuadée qu'elle n'était pas indifférente au prince et que le prince ne refuserait pas d'entrer dans cette alliance, elle espérait de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui voulait paraître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avait pensé.

Princesse, reprit le prince, le rapport que vous venez de me faire de la préférence que vous donnez au palais du roi de Bengale sur le vôtre, me suffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il est sincère. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferais non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même : me conseilleriez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite et sans un train convenable à mon rang?

— Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine : vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire un tel train qu'il vous plaira; je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre, vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos pour vous faire une maison qui vous fera honneur.

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Bengale et la marque sensible qu'elle lui donnait de son amour par cet endroit augmenta la passion qu'il avait conçue pour elle; mais, quelque forte qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter: Princesse, dit-il, j'accepterais de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnaissance, si l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement ne m'en empêchait absolument. Je serais indigne des bontés et de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi si je ne retournais au plus tôt et ne me rendais auprès de lui pour les faire cesser. Je le connais, et pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles et qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis pas, sans ingratitude et même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop longtemps pourrait lui causer la perte.

Après cela, Princesse, continua le prince de Perse, si vous me le permettez et que vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne voulait pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurais pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrâce.

De la manière que le prince venait de s'expliquer, la princesse de Bengale était trop raisonnable pour insister à lui persuader de se faire voir au roi de Bengale et d'exiger de lui de rien faire contre son devoir et contre son honneur. Mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditait, à ce qu'il lui parut, et elle craignit, s'il prenait congé d'elle sitôt, que, bien loin de tenir la promesse qu'il lui faisait, il ne l'oubliât dès qu'il aurait cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit : Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre

en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez et que je n'avais pas prévue. Je me rendrais complice moi-même de la faute que vous commettriez si j'en avais la pensée. Mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnaître, (et puisque mon bonheur a voulu que vous soyiez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un désert ou que sur le sommet d'une montagne si escarpée qu'il vous eût été impossible d'en descendre) d'y faire un séjour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse.

Ce discours de la princesse de Bengale avait pour but que le prince Firouz Schah, en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devînt insensiblement plus passionné pour ses charmes, dans l'espérance que par ce moyen l'ardent désir qu'elle apercevait en lui de retourner en Perse se ralentirait et qu'alors il pourrait se déterminer à paraître en public et à se faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grâce qu'elle lui demandait après la réception et l'accueil favorable qu'il en avait reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre, et la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissemens qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin et que chasses dans le parc du palais, où il y avait toute sorte de bêtes fauves, de cerfs, de biches, daims, chevreuils, et d'autres semblables particulières au royaume de Bengale, dont la chasse non dangereuse pouvait convenir à la princesse.

A la fin de ces chasses, le prince et la princesse se rejoignaient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendait un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là, en reprenant leurs esprits et en se remettant de l'exercice violent qu'ils venaient de se donner, ils s'entretenaient sur divers sujets. Sur toute chose la princesse de Bengale prenait un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses et le gouvernement de la Perse, afin que du discours du prince Firouz Schah elle put à son tour prendre occasion de lui parler du royaume de Bengale et de ses avantages, et par là gagner sur son esprit de le faire résoudre à s'y arrêter. Mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'était proposé.

En effet le prince de Perse, sans rien exagérer, lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence et de l'opulence qui y régnaient, de ses forces militaires, de son commerce par terre et par mer jusqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étaient inconnus, et de la multitude de ses grandes villes, presque toutes aussi peuplées que celle qu'il avait choisie pour sa résidence, où il y avait même des palais tout meublés, prêts à le recevoir selon les différentes saisons, de manière qu'il était à son choix de jouir d'un printemps perpétuel, que, avant qu'il eût achevé, la princesse regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perse par plusieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini son discours et qu'il l'eut priée de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il était constant que le royaume de Bengale surpassait le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connaître la disposition où elle était de l'y accompagner qu'il jugea qu'elle pourrait y consentir à la première proposition qu'il lui en ferait. Mais il crut qu'il ne serait à propos de la lui faire que quand il aurait eu la complaisance de demeurer avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus longtemps et l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer et qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eût dû faire autre chose que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement

qu'il n'y avait que trop longtemps qu'il manquait à son devoir, et il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avait déjà faite de revenir incessamment et dans un équipage digne d'elle et digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes, et sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils s'en sont éloignés. Mais, pour marque de la passion non feinte et non dissimulée avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princesse aussi aimable que vous l'êtes, et qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oserais vous demander la grâce de vous emmener avec moi si je ne craignais que vous ne prissiez ma demande pour une offense.

Comme le prince Firouz Schah se fut aperçu que la princesse avait rougi à ces dernières paroles, et que, sans aucune marque de colère, elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre: Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père et de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié et de considération qu'il a toujours eues et qu'il conserve encore pour vous, il faudrait qu'il fût tout autre que vous me l'avez dépeint, c'est-à-dire ennemi de votre repos et de votre bonheur, s'il ne recevait avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverrait pour obtenir l'approbation de notre mariage.

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse; mais son silence et ses yeux baissés lui firent connaître mieux qu'aucune autre déclaration qu'elle n'avait pas de répugnance à l'accompagner en Perse et qu'elle y consentait. La seule difficulté qu'elle parut y trouver fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, et qu'elle craignait de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avait fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvait s'en fier à lui, et qu'après ce qui lui était arrivé, il pouvait défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui les mesures pour partir si secrètement que personne de son palais ne put avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit, et dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais était encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince, le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvait elle-même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier, et quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main pour plus grande sûreté, et qu'elle lui eut marqué qu'il pouvait partir, il tourna la même cheville qu'il avait tournée dans la capitale de la Perse, et le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire, et le prince Firouz Schah le gouverna de manière que, environ en deux heures et demie, il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il était parti ni dans le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que, pour lui faire rendre les honneurs qui lui étaient dus, il allait avertir le sultan son père de leur arrivée, et qu'elle le reverrait incessamment; que cependant il donnait ordre au concierge du palais, qui était présent, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvait avoir besoin.

Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta, et après avoir renvoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre sur toute chose de la faire déjeûner de ce qui pouvait lui être servi le plus promptement, il partit, et dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie après avoir désespéré de le revoir jamais depuis qu'il avait disparu. Le sultan son père donnait audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui était tout en habit de deuil, comme le sultan, depuis le jour que le

le cheval l'avait emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse; il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien était devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au sultan son père l'embarras et le danger où il s'était trouvé après que le cheval l'eut enlevé dans l'air, de quelle manière il s'en était tiré et comment il était arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale, la bonne réception qu'elle lui avait faite, le motif qui l'avait obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devait, et la complaisance qu'il avait eue de ne la pas désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même temps que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien, elle attend dans un des palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui ai pas fait la promesse en vain.

A ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père pour le fléchir; mais le sultan l'en empêcha, il le retint, et en l'embrassant une seconde fois: Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais et célébrer ses noces dès aujourd'hui.

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il voulait faire à la princesse de Bengale, ordonné que l'on quittât l'habit de deuil et que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes et des tambours, avec les autres instrumens guerriers, commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison et qu'on le lui amenât.

L'Indien lui fut amené, et quand on le lui eut présenté: Je m'étais assuré de ta personne, lui dit le sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eût pas été une victime suffisante ni à ma colère ni à ma douleur, me répondît de celle du prince mon fils. Rends grâce à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval et ne parais plus devant moi.

Quand l'Indien fut hors de la présence du sultan de Perse, comme il avait appris de ceux qui étaient venus le délivrer de prison que le prince Firouz Schah était de retour avec la princesse qu'il avait amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avait mis pied à terre et où il l'avait laissée, et que le sultan se disposait à aller la prendre et l'amener à son palais, il n'hésita pas à le dévancer lui et le prince de Perse, et, sans perdre de temps, il se rendit en diligence au palais de plaisance, et en s'adressant au concierge, il dit qu'il venait de la part du sultan et du prince de Perse pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval et la mener en l'air au sultan, qui l'attendait, disait-il, dans la place de son palais pour la recevoir et donner ce spectacle à sa cour et à la ville de Schiraz.

L'Indien était connu du concierge, qui savait que le sultan l'avait fait arrêter, et le concierge fit d'autant moins de difficulté à ajouter foi à sa parole qu'il le voyait en liberté. Il se présenta à la princesse de Bengale, et la princesse n'eut pas plus tôt appris qu'il venait particulièrement de la part du prince de Perse qu'elle consentit à ce que le prince souhaitait, comme elle se le persuadait.

L'Indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvait à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe, avec l'aide du concierge, il tourna la cheville et aussitôt le cheval les enleva, lui et la princesse, au plus haut de l'air.

Dans le même moment le sultan de Perse, suivi de sa cour, sortait de son palais pour se rendre au palais de plaisance, et le prince de Perse venait de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir, comme l'Indien affectait de passer au-dessus de la ville avec sa proie, pour braver le sultan et le prince et pour se venger du traitement injuste qui lui avait été fait, comme il le prétendait.

Quand le sultan de Perse eut aperçu le ravisseur, qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible et plus affligeant qu'il n'était pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisait avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans et avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée et de cette méchanceté sans égale.

L'Indien, peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa

route pendant que le sultan de Perse rentra dans son palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce et de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale, qu'il aimait si passionnément qu'il ne pouvait plus vivre sans elle! A cet objet auquel il ne s'était pas attendu, il demeura comme immobile, et avant qu'il eût délibéré s'il se déchaînerait en injures contre l'Indien, ou s'il plaindrait le sort déplorable de la princesse, et s'il lui demanderait pardon du peu de précaution qu'il avait pris pour se la conserver, elle qui s'était livrée à lui d'une manière qui marquait si bien combien il en était aimé, le cheval, qui emportait l'un et l'autre avec une rapidité incroyable, les avait dérobés à sa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du sultan son père se renfermer dans son appartement pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer sa princesse de ses mains et le punir comme il le méritait? Sa générosité, son amour, son courage ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

A l'arrivée du prince, le concierge, qui s'était aperçu de sa crédulité et qu'il s'était laissé tromper par l'Indien, se présente devant lui les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis et se condamne à la mort, qu'il attend de sa main.

Lève-toi, lui dit le prince, ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princesse, je ne l'impute qu'à moi-même et qu'à ma simplicité. Sans perdre de temps, va-moi chercher un habillement de derviche et prends garde de dire que c'est pour moi.

Peu loin du palais de plaisance, il y avait un couvent de derviches dont le scheikh, ou supérieur, était ami du concierge. Le concierge alla le trouver, et en lui faisant une fausse confidence de la disgrâce d'un officier de considération de la cour auquel il avait de grandes obligations et qu'il était bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait. Il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte, et, pour la dépense et pour le besoin du voyage qu'il allait entreprendre, muni d'une boîte de perles et de diamans qu'il avait apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, et incertain de la route qu'il devait prendre, mais résolu de ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse et qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'Indien. Il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Cachemire[1]. Comme il avait besoin de manger et qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvait être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon près d'un ruisseau d'une eau très-fraîche et très-claire.

Pendant l'absence de l'Indien, la princesse de Bengale, qui se voyait sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutait la violence, avait songé à se dérober et à chercher un lieu d'asile; mais comme elle avait mangé fort légèrement le matin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une faiblesse si grande quand elle voulut exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner et de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger. Elle mangea et elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparait à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent, elle et l'Indien.

C'était le sultan du royaume de Cachemire, lequel, en revenant de la chasse avec sa suite, passait par cet endroit-là heureusement pour

[1] Le Cachemire est un petit royaume situé dans la partie septrionale de l'Inde et dont le climat passe pour délicieux. La neuvième lettre de Bernier à M. de Merveilles en renferme une description très-étendue. On trouvera aussi des détails intéressans sur cette contrée dans la *correspondance* de Victor Jacquemont.

la princesse de Bengale, et qui était accouru au bruit qu'il avait entendu. Il s'adressa à l'Indien et lui demanda qui il était et ce qu'il prétendait de la dame qu'il voyait. L'Indien répondit avec impudence que c'était sa femme et qu'il n'appartenait à personne d'entrer en connaissance du démêlé qu'il avait avec elle.

La princesse, qui ne connaissait ni la qualité ni la dignité de celui qui se présentait si à propos pour la délivrer, démentit l'Indien. Seigneur, qui que vous soyiez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une princesse et n'ajoutez pas foi à un imposteur. Dieu me garde d'être femme d'un Indien aussi vil et aussi méprisable. C'est un magicien abominable qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étais destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez.

La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sultan de Cachemire qu'elle disait la vérité. Sa beauté, son air de princesse et ses larmes parlaient pour elle. Elle voulut poursuivre ; mais, au lieu de l'écouter, le sultan de Cachemire, justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur-le-champ, et commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité que l'Indien, qui avait commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avait aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale, délivrée de la persécution de l'Indien, tomba dans une autre, qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le sultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle et pour la servir, avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusque dans cet appartement, où, sans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avait, de la manière qu'elle l'avait médité : Princesse, dit-il, je ne doute pas que vous n'ayiez besoin de repos : je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée. Et en achevant ces paroles, il se retira.

La princesse de Bengale était dans une joie inexprimable de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvait regarder qu'avec horreur, et elle se flatta que le sultan de Cachemire voudrait bien mettre le comble à sa générosité en la renvoyant au prince de Perse quand elle lui aurait appris de quelle manière elle était à lui et qu'elle l'aurait supplié de lui faire cette grâce. Mais elle était bien éloignée de voir l'accomplissemént de l'espérance qu'elle avait conçue.

En effet, le roi de Cachemire avait résolu de l'épouser le lendemain, et il en avait fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour, par le son des timbales, des tambours, des trompettes et d'autres instrumens propres à inspirer la joie, qui retentissaient non-seulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, et elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisait entendre. Mais quand le sultan de Cachemire, qui avait donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle serait en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, et qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connaître que les fanfares qu'elle entendait étaient pour rendre leurs noces plus solennelles, et l'eut priée en même temps d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse, qui étaient présentes, accoururent à son secours, et le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura longtemps dans cet état avant qu'elle reprît ses esprits. Elle les reprit enfin, et alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avait promise au prince Firouz Schah, en consentant aux noces que le sultan de Cachemire avait résolues sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venait de lui tourner dans l'évanouissement. Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui, de manière que le sultan fut fort surpris et fort affligé de ce contretemps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenait pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner et de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvait, et chaque fois on lui rapporta

ou qu'elle était au même état ou que le mal augmentait plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour, et de la sorte le sultan de Cachemire ne fut pas cette nuit-là aussi heureux qu'il se l'était promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans et d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit. Ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le sultan de Cachemire fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie et de leur demander s'ils ne savaient pas de remèdes pour la guérir.

Les médecins après une consultation entre eux, répondirent d'un commun accord qu'il y avait plusieurs sortes et plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvaient se guérir, et les autres étaient incurables, et qu'ils ne pouvaient juger de quelle nature était celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la vissent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse, qui avait prévu ce qui arrivait et qui craignit que si elle laissait approcher les médecins de sa personne et qu'ils vinssent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne vînt à connaître qu'elle était en bonne santé et que sa maladie n'était qu'une feinte, à mesure qu'il en paraissait, elle entrait dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchaient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendaient plus habiles que les autres et qui se vantaient de juger les maladies à la seule vue des malades lui ordonnèrent de certaines potions, qu'elle faisait d'autant moins de difficulté de prendre qu'elle était sûre qu'il était en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairait et qu'elle le jugerait à propos, et que ces potions ne pouvaient pas lui faire de mal.

Quand le sultan de Cachemire vit que les médecins de sa cour n'avaient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté et l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, et tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans ses états, dans les royaumes et dans les cours des princes ses voisins des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendraient se rendre à la capitale de Caechmire, et d'une récompense magnifique à celui qui guérirait la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage, mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de sa cour et de son royaume et lui remettre l'esprit dans son assiette, chose qui ne dépendait ni d'eux ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle le prince Firouz Schah, déguisé sous l'habit de derviche, avait parcouru plusieurs provinces et les principales villes de ces provinces, avec d'autant plus de peine d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignorait s'il ne tenait pas un chemin opposé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchait.

Attentif aux nouvelles que l'on débitait dans chaque lieu par où il passait, il arriva enfin dans une grande ville des Indes où l'on s'entretenait fort d'une princesse de Bengale à qui l'esprit avait tourné le même jour que le sultan de Cachemire avait destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de princesse de Bengale, en supposant que c'était celle qui faisait le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance qu'il n'avait pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne, sur la foi du bruit commun qui s'en était répandu, il prit la route du royaume et de la capitale de Cachemire. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale et la malheureuse fin de l'Indien, telle qu'il la méritait, qui l'avait amenée sur le cheval enchanté, circonstance qui lui fit connaître à ne pouvoir pas s'y tromper que la princesse était celle qu'il venait chercher et enfin la dépense inutile que le sultan avait faite en médecins qui n'avaient pu la guérir.

Le prince de Perse, bien informé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain, et avec cet habit et la longue barbe qu'il s'était laissé croître dans le voyage, il se fit connaître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il était de voir sa princesse, il ne différa pas d'aller au palais du sultan, où il demanda à parler à un officier. On l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourrait peut-être regarder en lui comme une témérité qu'en qualité de médecin il vînt se présenter pour tenter la guérison de la princesse, après que tant d'autres avant lui n'avaient pu y réussir; mais qu'il espérait, par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étaient connus et dont il avait l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avaient pu lui donner. Le chef des huissiers lui dit qu'il était le bienvenu, que le sultan le verrait avec plaisir, et s'il réussissait à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvait s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du sultan son seigneur et maître. Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment.

Il y avait du temps qu'aucun médecin ne s'était présenté, et le sultan de Cachemire, avec grande douleur, avait comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avait vue et en même temps dans celui de lui témoigner, en l'épousant, jusqu'à quel point il l'aimait. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener promptement le médecin qu'il venait de lui annoncer.

Le prince de Perse fut présenté au sultan de Cachemire sous l'habit et le déguisement de médecin, et le sultan, sans perdre le temps en des discours superflus, après lui avoir marqué que la princesse de Bengale ne pouvait supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisaient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet en soupente, d'où il pouvait la voir par une jalousie sans être vu.

Le prince Firouz Schah monta et il aperçut son aimable princesse, assise négligemment, qui chantait, les larmes aux yeux, une chanson par laquelle elle déplorait sa malheureuse destinée, qui la privait peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimait si tendrement.

Le prince, attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre que sa maladie était feinte et que c'était pour l'amour de lui qu'elle se trouvait dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet, et après avoir rapporté au sultan qu'il venait de découvrir de quelle nature était la maladie de la princesse et qu'elle n'était pas incurable, il lui dit que, pour parvenir à sa guérison, il était nécessaire qu'il lui parlât en particulier et seul à seul, et quant aux emportemens où elle entrait à la vue des médecins, il espérait qu'elle le recevrait et l'écouterait favoralement.

Le sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, et le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paraître, comme elle le prenait pour un médecin, dont il avait l'habit, elle se leva comme en furie en le menaçant et en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher, et quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne voulait être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas et d'un air respectueux à se rendre croyable : Princesse, je ne suis pas médecin, reconnaissez, je vous en supplie, le prince de Perse, qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix et aux traits du haut du visage, qu'elle reconnut en même temps nonobstant la longue barbe que le prince s'était laissé croître, la princesse de Bengale se calma, et en un instant elle fit paraître sur son visage la joie que ce que l'on désire le plus et à quoi l'on s'attend le moins est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva lui ôta la parole pour un temps et donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le désespoir dans lequel il s'était trouvé plongé dans le moment qu'il avait vu l'Indien la ravir et l'enlever à ses yeux; la résolution qu'il avait prise dès lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelque endroit de la terre qu'elle pût être, et de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée et arrachée des mains du perfide, et par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux et fatigant, il avait la satisfaction de la trouver dans le palais du sultan de Cachemire. Quand il eut achevé en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui était arrivé depuis son enlèvement jusqu'au moment où il avait le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il était important qu'il eût cette connaissance afin de prendre

des mesures justes pour ne la pas laisser plus longtemps sous la tyrannie du sultan de Cachemire.

La princesse de Bengale n'avait pas un long discours à tenir au prince de Perse, puisqu'elle n'avait qu'à lui raconter de quelle manière elle avait été délivrée de la violence de l'Indien par le sultan de Cachemire en revenant de la chasse, mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il était venu lui faire du dessein précipité qu'il avait pris de l'épouser le même jour sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement, conduite violente et tyrannique qui lui avait causé un évanouissement, après lequel elle n'avait vu de parti à prendre que celui qu'elle avait pris, comme le meilleur pour se conserver un prince auquel elle avait donné son cœur et sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne pouvait aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avait en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savait ce que le cheval enchanté était devenu après la mort de l'Indien. J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus; mais, après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'a pas négligé.

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Cachemire n'eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avait de s'en servir pour la remener en Perse, et il convint avec elle des moyens qu'ils devaient prendre pour y réussir, afin que rien n'en empêchât l'exécution, et particulièrement qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle l'était alors, elle s'habillerait le lendemain pour recevoir le sultan avec civilité quand il le lui amènerait, sans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le sultan de Cachemire fut dans une grande joie quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avait opéré, dès la première visite, pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison était bien avancée, comme il le lui avait fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il était ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite, et après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin si habile pour achever ce qu'il avait si bien commencé en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse, qui avait accompagné le sultan de Cachemire, sortit avec lui de la chambre de la princesse, et en l'accompagnant, il lui demanda si, sans manquer au respect qui lui était dû, il pouvait lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvait seule dans le royaume de Cachemire, si fort éloignée de son pays (comme s'il l'eût ignoré et que la princesse ne lui en eût rien dit); mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté et apprendre de sa bouche ce qu'il en avait fait.

Le sultan de Cachemire, qui ne pouvait pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisait cette demande, ne lui en fit pas un mystère : il lui dit à peu près la même chose que ce qu'il avait appris de la princesse de Bengale, et quant au cheval enchanté, qu'il l'avait fait porter dans son trésor comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvait s'en servir.

Sire, reprit le feint médecin, la connaissance que votre majesté vient de me donner me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval et que le cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre majesté veut en avoir le plaisir et donner un spectacle des plus surprenans à sa cour et au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son palais et qu'elle s'en remette sur moi pour le reste : je promets de faire voir à ses yeux et à toute l'assemblée, en très-peu de momens, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit et de corps que jamais de sa vie. Et afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les joyaux les plus précieux que votre majesté peut avoir.

Le sultan de Cachemire eut fait des choses plus difficiles que celles que le prince de Perse lui proposait pour arriver à la jouissance de ses désirs, qu'il regardait si prochaine.

Le lendemain le cheval enchanté fut tiré du

trésor par son ordre et posé de grand matin dans la grande place du palais, et le bruit se répandit bientôt dans toute la ville que c'était un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devait s'y passer, et l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le désorde et pour laisser un grand espace vide autour du cheval.

Le sultan de Cachemire parut, et quand il eut pris place sur un échafaud, environné des principaux seigneurs et officiers de sa cour, la princesse de Bengale, accompagnée de toute la troupe des femmes que le sultan lui avait assignées, s'approcha du cheval enchanté et ses femmes l'aidèrent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un et dans l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs grandes cassolettes pleines de feu, qu'il avait fait apporter, et en tournant à l'entour, il jeta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite, recueilli en lui-même, les yeux baissés et les mains appliquées sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval en faisant semblant de prononcer certaines paroles, et dans le moment que les cassolettes exhalaient à la fois une fumée la plus épaisse d'une odeur très-suave et que la princesse en était environnée de manière qu'on avait de la peine à la voir, ni elle ni le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ, qu'il tourna, et dans le moment que le cheval les enlevait en l'air, lui et la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sultan lui-même les entendit : « Sultan de Cachemire, quand tu voudras épouser des princesses qui imploreront ta protection, apprends auparavant à avoir leur consentement. »

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra et délivra la princesse de Bengale et la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père, et le roi de Perse ne différa la solennité de son mariage avec la princesse de Bengale qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse et qui marquât davantage la part qu'il y prenait.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna fut de nommer et d'envoyer une ambassade célèbre au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé et pour lui demander l'approbation et la ratification de l'alliance qu'il venait de contracter avec lui par ce mariage, que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un honneur et un plaisir d'accorder [1].

HISTOIRE DU PRINCE AHMED ET DE LA FÉE PARI-BANOU.

La sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou [2], et en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupait paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avait dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisaient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se

[1] Ce conte est un de ceux du recueil des *Mille et une Nuits* qui ont pénétré de bonne heure en Europe. Le roman en vers de *Clamades et Clarmonde*, composé par Adenès de 1275 à 1283, selon l'opinion de M. Paris (*Lettre à M. de Monmerqué*, p. xlviij), diffère peu pour le fond du *Cheval enchanté*. Ce poëme, qui n'a pas moins de dix-neuf mille vers, a été traduit en espagnol, on ne sait pas bien à quelle époque, et dans le quinzième siècle, la version espagnole fut retraduite en français. L'édition gothique porte le titre suivant : *Cy commence le livre de Clamades, fils du roy d'Espaigne et de la belle Clermonde, fille du roy Cornuant* (petit in-folio, sans date, imprimé vers 1480). Tressan en a fait une analyse qu'il a intitulée *Clamades et Claremonde* (Voyez le IIIe volume de ses œuvres, Paris, 1822 ; in-8°). Une autre traduction a été faite sur l'espagnol par Mme L. G. D. R. (Le Givre de Richebourg) et a paru en 1733. Le *Cheval enchanté* figure encore dans l'*Histoire des nobles et vaillans chevaliers Valentin et Orson*. (Voyez la *Bibliothèque des Romans*, mai 1777, p. 122 et suiv.)

Quant au fameux *Chevillard* du *Don Quichotte*, on doit moins le considérer comme une imitation que comme une parodie du roman de *Clamadès*.

La fiction sur laquelle repose le conte arabe est bien évidemment indienne. Il n'est pas de recueil de contes indiens où ne figure un cheval, un oiseau ou un char mis en mouvement par l'art magique. (Voyez entre autres le *Trône enchanté*, traduit par Lescallier, t. Ier, p. 191 ; le *Behar-danisch*, t. II, p. 288 de la traduction anglaise ; le *Bytal-puchisi*, p. 55.) Remarquons d'ailleurs que le conteur arabe n'a pas cherché à dissimuler l'origine de sa fiction, et que c'est un Indien qui figure dans le récit comme inventeur du cheval talismanique.

[2] Ce sont deux mots persans qui signifient la même chose, c'est-à-dire génie femelle, fée. (*Galland.*)

nommait Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, et la princesse sa nièce Nourounnihar [1].

La princesse Nourounnihar était fille d'un prince, cadet du sultan, que le sultan avait partagé d'un apanage d'un grand revenu, mais qui était mort peu d'années après avoir été marié en la laissant dans un fort bas âge. Le sultan, en considération de ce que le prince son frère avait toujours parfaitement correspondu à l'amitié fraternelle qui était entre eux avec une grande attache à sa personne, s'était chargé de l'éducation de sa fille et l'avait fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière et avec toutes les perfections du corps qui pouvaient la rendre accomplie, cette princesse avait aussi infiniment de l'esprit, et sa vertu sans reproche la distinguait entre toutes les princesses de son temps.

Le sultan oncle de la princesse, qui s'était proposé de la marier dès qu'elle serait en âge et de faire alliance avec quelque prince de ses voisins en la lui donnant pour épouse, y songeait sérieusement lorsqu'il s'aperçut que les trois princes ses fils l'aimaient passionnément. Il en eut une grande douleur, et cette douleur ne venait pas tant de ce que leur passion l'empêcherait de contracter l'alliance qu'il avait méditée que de la difficulté, comme il le prévoyait, à obtenir d'eux qu'ils s'accordassent et que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier, et après leur avoir remontré l'impossibilité qu'il y avait qu'une seule princesse devînt l'épouse des trois, et les troubles qu'ils allaient causer s'ils persistaient dans leur passion, il n'oublia rien pour leur persuader ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse ferait en faveur de l'un des trois ou de se désister de leurs prétentions et de songer à d'autres noces, dont il leur laissait la liberté du choix, et de convenir entre eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais comme il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui et il leur tint ce discours : Mes enfans, dit-il, puisque, pour votre bien et pour votre repos, je n'ai pu réussir à vous persuader de ne plus aspirer à épouser la princesse ma nièce et votre cousine, comme je ne veux pas user de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens et à conserver l'union qui doit être entre vous si vous voulez m'écouter et que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer, et comme vous savez que je suis curieux sur toute chose de tout ce qui peut passer pour rare et singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire et la plus singulière. De la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage et pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai la même somme à chacun convenable à votre naissance, sans l'employer néanmoins en dépense de suite et d'équipage, qui, en vous faisant connaître pour ce que vous êtes, vous priverait de la liberté dont vous avez besoin, non-seulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, et enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage.

Comme les trois princes avaient toujours été très-soumis aux volontés du sultan leur père, et que chacun de son côté se flattait que la fortune lui serait favorable et lui donnerait lieu de parvenir à la possession de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étaient prêts d'obéir. Sans différer, le sultan leur fit compter la somme qu'il venait de promettre, et dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du sultan pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés et bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance déguisé en esclave, et ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageait en trois, par l'un desquels ils devaient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir, en se régalant d'un sou-

[1] Mot arabe qui signifie lumière du jour. (*Galland.*)

per qu'ils s'étaient fait préparer, ils convinrent que leur voyage serait d'un an et se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriverait attendrait les deux autres, et les deux autres le troisième, afin que comme ils avaient pris congé du sultan leur père les trois ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés et souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval et prirent chacun l'un des trois chemins sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avait entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses et de la splendeur du royaume de Bisnagar [1], prit sa route du côté de la mer des Indes, et après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts et par des montagnes stériles, et tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés et les plus fertiles qu'il y en eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume dont elle est la capitale et qui est la demeure ordinaire de ses rois. Il se logea dans un khan destiné pour les marchands étrangers, et comme il avait appris qu'il y avait quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les sortes de marchandises avaient leurs boutiques, au milieu desquelles était situé le château ou plutôt le palais des rois, lequel occupait un terrain très-vaste, comme au centre de la ville, qui avait trois enceintes et deux lieues en tous sens d'une porte à l'autre, dès le lendemain il se rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houssain ne put voir le quartier où il se trouva sans admiration : il était vaste, coupé et traversé par plusieurs rues, toutes voûtées contre l'ardeur du soleil et néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étaient d'une même grandeur et d'une même symétrie, et celles des marchands d'une même sorte de marchandises n'étaient pas dispersées, mais rassemblées dans une même rue, et il en était de même des boutiques des artisans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même sorte de marchandises, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes, des toiles peintes des couleurs les plus vives qui représentaient au naturel des personnages, des paysages, des arbres, des fleurs ; d'étoffes de soie et de brocart, tant de la Perse que de la Chine et d'autres lieux ; de porcelaines du Japon et de la Chine ; de tapis de pied de toutes les grandeurs, le surprirent si extraordinairement qu'il ne savait s'il devait s'en rapporter à ses propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfévres et des joailliers (car les deux professions étaient exercées par les mêmes marchands), il fut comme ravi en extase à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or et en argent, et comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs et d'autres pierreries qui y étaient en vente et en confusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des bramines [1] et des ministres des idoles, qui faisaient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avait dans

[1] Le royaume indien de Bisnagar, dans la presqu'île de l'Inde, a jeté un grand éclat pendant le quinzième siècle, et les souverains de cet état paraissent avoir été maîtres médiatement ou immédiatement de la presque totalité de l'Inde méridionale située au sud du fleuve Kistna. Les auteurs portugais le désignent quelquefois sous le nom de royaume de Narsinga, nom qui est celui de l'un des plus puissans princes de ce royaume. La capitale, Bisnagar, fut fondée vers le milieu du quatorzième siècle, sur les bords du Tongbudra, par deux frères qui l'appelèrent *Vidjayanagara* (Ville de la victoire), dont on a fait Bisnagar. Ce royaume fut détruit en 1564 par une coalition des quatre sultans musulmans des états de Vizapour, de Golconde, d'Ahmednagar et de Bérar. Après une bataille dans laquelle le prince indien fut vaincu et tué, sa capitale tomba au pouvoir des musulmans, qui ravagèrent le royaume et en conquirent une partie.

Remarquons que la mention du royaume de Bisnagar dans ce conte prouve que sa rédaction ne peut pas être antérieure au quinzième siècle. Ce conte est probablement en effet du nombre de ceux qui n'appartiennent pas à la rédaction arabe des *Mille et une Nuits*, et que Galland a tirés de quelque autre recueil.

[1] On sait que dans l'Inde les hommes sont divisés en quatre classes ou castes principales. La première de ces quatre castes est la sacerdotale, dont les membres sont appelés bramines ou plus exactement brâhmanes et ont seuls le droit d'accomplir les cérémonies religieuses. Dans l'antique société indienne, les brâhmanes jouissaient de priviléges considérables énumérés dans le code de *Manou*.

« Brâhma, dit le législateur, pour la propagation de la race humaine produisit de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied le brâhmane, le guerrier, le marchand et l'homme de la classe servile.

» Il donna en partage au brâhmane l'étude et l'enseignement de la sainte écriture, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir.

» Par son origine, qu'il tire de la partie du corps la plus noble, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la sainte écriture, le brâhmane est de droit le seigneur de toute cette création.» (*Lois de Manou*, liv. I^er^, St. 31, 88 et 93.)

toute son étendue ni Indien ni Indienne qui n'eût des colliers, des bracelets et des ornemens aux jambes et aux pieds, de perles ou de pierreries, qui paraissaient avec d'autant plus d'éclat qu'ils étaient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant [1].

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain fut le grand nombre de vendeurs de roses, qui faisaient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il fallait que les Indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puisqu'il n'y en avait pas un qui n'en portât un bouquet à la main ou à la tête en guirlande, ni de marchand qui n'en eût plusieurs vases garnis dans sa boutique, de manière que le quartier, si grand qu'il était, en était tout embaumé.

Le prince Houssain enfin, après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richesses qui s'étaient présentées à ses yeux, eut besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, et le marchand fort civilement l'invita à entrer et à s'asseoir dans sa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avait pas longtemps qu'il était assis dans la boutique quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras, d'environ six pieds en carré, qui le criait à trente bourses à l'enchère [2]; il appela le crieur et il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenait pas comment un tapis de pied si petit et de si peu d'apparence était mis à un si haut prix.

Le crieur, qui prenait le prince Houssain pour un marchand, lui dit pour réponse : Seigneur, si ce prix vous paraît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses et de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. — Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelque endroit qui ne m'est pas connu. — Vous l'avez deviné, seigneur, repartit le crieur, et vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, aussitôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, et l'on s'y trouve presque dans le moment sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle [1].

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal de son voyage était d'en rapporter au sultan son père quelque rareté singulière dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvait acquérir aucune dont le sultan dût être plus satisfait. Si le tapis, dit-il au crieur, avait la vertu que tu lui donnes, non-seulement je ne trouverais pas que ce serait l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrais même me résoudre à m'en accommoder pour le prix, et avec cela je te ferais un présent dont tu aurais lieu d'être content. — Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, et il sera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante bourses en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourses et qu'il faudrait que pour les recevoir je vous accompagnasse jusqu'au khan, où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique, j'y étendrai le tapis, et quand nous y serons assis, vous et moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, si nous n'y sommes pas transportés sur-le-champ, il n'y aura pas de marché fait et vous ne serez tenu à rien. Quant au présent, comme c'est au vendeur à me récompenser de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, dont je vous aurai l'obligation.

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché sous la condition proposée, après quoi il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permission. Le crieur étendit le tapis, ils s'as-

[1] Ceci n'est qu'exagéré : les Indiens méridionaux ont le teint olivâtre et presque noir.

[2] Quinze mille écus ; la bourse vaut cinq cents écus.

[1] On a vu précédemment que la fiction du *Cheval enchanté* est un emprunt fait à l'Inde. (Voyez p. 610); celle du tapis magique en dérive aussi très-probablement. Dans le *Trône enchanté* traduit par Lescallier (t. Ier, p. 40), le dieu Dharmarâdja fait présent au roi Vicramaditya d'un sopha magique au moyen duquel il peut se transporter partout où il désire. Les musulmans croient que Salomon possédait un talisman semblable. Weber, dans son introduction aux *Contes Orientaux* (p. xxxiv), rapproche le tapis magique du chapeau de Fortunatus, qui donnait à la personne qui l'avait sur la tête le pouvoir de se transporter à l'instant dans le lieu désiré (voyez les *Riches entretiens des adventures et voyages de Fortunatus, nouvellement traduits d'espagnol en françois*, Paris, 1637, in-12, ch. XXXI, p. 177.) La fable des *Bottes de sept lieues* d'un de nos contes populaires se rattache encore probablement à la même fiction.

sirent dessus l'un et l'autre, et dès que le prince eut formé le désir d'être transporté au khan, dans son appartement, il s'y trouva avec le crieur dans la même situation. Comme il n'avait pas besoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la somme des quarante bourses en or, et il y ajouta un présent de vingt pièces d'or dont il gratifia le crieur.

De la sorte, le prince Houssain demeura possesseur du tapis, avec une joie extrême d'avoir acquis, à son arrivée à Bisnagar, une pièce si rare, qui devait, comme il n'en doutait pas, lui valoir la possession de Nourounnihar. En effet, il tenait comme une chose impossible que les princes ses cadets rapportassent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaison avec ce qu'il avait rencontré si heureusement. Sans faire un plus long séjour à Bisnagar, il pouvait, en s'asseyant sur le tapis, se rendre le même jour au rendez-vous dont il était convenu avec eux; mais il eût été obligé de les attendre trop longtemps. Cela fit que, curieux de voir le roi de Bisnagar et sa cour et de prendre connaissance des forces, des lois, des coutumes, de la religion et de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satisfaire sa curiosité.

La coutume du roi de Bisnagar était de donner accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne voulait point passer pour ce qu'il était, le vit plusieurs fois. Et comme ce prince, qui d'ailleurs était très-bien fait de sa personne, avait infiniment de l'esprit et qu'il était d'une politesse achevée, c'était par où il se distinguait des marchands avec lesquels il paraissait devant le roi; c'était à lui, préférablement aux marchands, qu'il adressait la parole pour s'informer de la personne du sultan des Indes, des forces, des richesses et du gouvernement de son empire.

Les autres jours, le prince les employait à voir ce qu'il y avait de plus remarquable dans la ville et aux environs. Entre autres choses dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles dont la structure était particulière, en ce qu'elle était toute de bronze : il avait dix coudées en carré dans son assiette, et quinze en hauteur, et ce qui en faisait la plus grande beauté était une idole d'or massif de la hauteur d'un homme, dont les yeux étaient deux rubis, appliqués avec tant d'art qu'il semblait à ceux qui la regardaient qu'elle avait les yeux sur eux, de quelque côté qu'ils se tournassent pour la voir. Il en vit un autre qui n'était pas moins admirable. C'était dans un village où il y avait une plaine d'environ dix arpens, laquelle n'était qu'un jardin délicieux parsemé de roses et d'autres fleurs agréables à la vue, et tout cet espace était environné d'un petit mur environ à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchassent. Au milieu de la plaine il s'élevait une terrasse à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble avec tant de soin et d'industrie qu'il semblait que ce ne fût qu'une seule pierre. Le temple, qui était en dôme, était posé au milieu de la terrasse, haut de cinquante coudées, ce qui faisait qu'on le découvrait de plusieurs lieues à l'entour. La longueur était de trente et la largeur de vingt, et le marbre rouge dont il était bâti était extrêmement poli. La voûte du dôme était ornée de trois rangs de peintures fort vives et de bon goût, et tout le temple était généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas-reliefs et d'idoles qu'il n'y avait aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir et le matin on faisait des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étaient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants et de festins. Et les ministres du temple et les habitans du lieu ne subsistent que des offrandes que les pèlerins en foule y apportent continuellement des endroits les plus éloignés du royaume pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solennelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs, les juges des villes et les bramines les plus célèbres par leur doctrine sont obligés de se trouver, et il y en a de si éloignés qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'Indiens, se fait dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant tant que la vue peut s'étendre. Au centre de cette plaine il y avait une place d'une grande longueur et largeur, fermée d'un côté par un bâtiment superbe en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes et destiné pour

le roi, pour sa cour et pour les étrangers qu'il honorait de son audience une fois la semaine; en dedans il était orné et meublé magnifiquement, et au dehors, peint de paysages où l'on voyait toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes et même de mouches et de moucherons, le tout au naturel; et d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou cinq étages, et peints à peu près les uns de même que les autres, formaient les trois autres côtés. Et ces échafauds avaient cela de particulier qu'on les faisait tourner et changer de face et de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étaient rangés mille éléphans avec des harnais d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour carrée de bois doré, et de joueurs d'instrumens ou de farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles et le reste du corps étaient peints de cinabre et d'autres couleurs, qui représentaient des figures grotesques [1].

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houssain l'industrie, l'adresse et le génie inventif des Indiens fut de voir un des éléphans, le plus puissant et le plus gros, les quatre pieds posés sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement et hors de terre d'environ deux pieds, jouer en battant l'air de sa trompe à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puissant, au bout d'une poutre posée en travers sur un poteau à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une grosseur prodigieuse, attachée et suspendue à l'autre bout, qui lui servait de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en présence du roi et de sa cour, il marquait, par les mouvemens de son corps et de sa trompe, les cadences des instrumens, de même que l'autre éléphant. Les Indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avaient attiré l'autre bout jusqu'en terre à force d'hommes et y avaient fait monter l'éléphant.

Le prince Houssain eût pu faire un plus long séjour à la cour et dans le royaume de Bisnagar; une infinité d'autres merveilles eussent pu l'y arrêter agréablement jusqu'au dernier jour de l'année révolue, dont les princes ses frères et lui étaient convenus pour se rejoindre; mais, pleinement satisfait de ce qu'il avait vu, comme il était continuellement occupé de l'objet de son amour et que, depuis l'acquisition qu'il avait faite, la beauté et les charmes de la princesse Nourounnihar augmentaient de jour en jour la violence de sa passion, il lui sembla qu'il aurait l'esprit plus tranquille et qu'il serait plus près de son bonheur quand il se serait approché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avait occupé et lui avoir marqué l'heure qu'il pourrait venir prendre la clé, qu'il laisserait à la porte, sans lui avoir marqué de quelle manière il partirait, il y rentra en fermant la porte sur lui et en y laissant la clé. Il étendit le tapis et s'y assit avec l'officier qu'il avait amené avec lui. Alors il se recueillit en lui-même, et après avoir souhaité sérieusement d'être transporté au gîte où les princes ses frères devaient se rendre comme lui, il s'aperçut bientôt qu'il y était arrivé. Il s'y arrêta, et, sans se faire connaître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, qui avait projeté de voyager en Perse, pour se conformer à l'intention du sultan des Indes, en avait pris la route avec une caravane, à laquelle il s'était joint à la troisième journée après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois, il arriva enfin à Schiraz, qui était alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avait fait amitié et société en chemin avec un petit nombre de marchands sans se faire connaître pour autre que pour marchand joaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvraient leurs ballots de marchandises, le prince Ali, qui ne voyageait que pour son plaisir et qui ne s'était embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendaient les pierreries, les ouvrages en or et en argent, brocart, étoffes de soie, toiles fines et les autres marchandises les plus rares et les plus précieuses. Ce lieu, qui était spacieux et bâti solidement, était voûté, et la voûte était soutenue de gros piliers autour desquels les boutiques étaient ménagées de

[1] Dans sa lettre à M. Lamothe-Levayer sur Dehli et Agra, Bernier rapporte que, les jours de cérémonie, on peignait en noir des pieds à la tête les éléphans du grand-mogol Aureng-Zeyb, et qu'on leur traçait sur la tête deux raies de peinture rouge qui se joignaient vers la trompe.

même que le long des murs, tant en dedans qu'en dehors, et il était connu communément à Schiraz sous le nom de bezestein. D'abord le prince Ali parcourut le bezestein en long et en large de tous les côtés, et il jugea avec admiration des richesses qui étaient renfermées par la quantité prodigieuse des marchandises les plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui allaient et venaient chargés de différentes pièces en les criant à l'encan, il ne fut pas peu surpris d'en voir un qui tenait à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied et de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il criait à trente bourses. Il s'imagina d'abord que le crieur n'était pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand : Seigneur, dit-il au marchand en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, si je me trompe : cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourses a-t-il l'esprit bien sain? — Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs et le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance quand il s'agit de la vente de quelque chose de grand prix, et quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille, et même davantage, par quelque endroit qui ne paraît pas. Il va repasser dans un moment, nous l'appellerons et vous vous en informerez par vous-même. Asseyez-vous cependant sur mon sofa et reposez-vous.

Le prince Ali ne refusa pas l'offre obligeante du marchand, et peu de temps après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'approcha. Alors, en lui montrant le prince Ali, il lui dit: Répondez à ce seigneur, qui demande si vous êtes dans votre bon sens de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui paraît de si peu de conséquence. J'en serais étonné moi-même si je ne savais que vous êtes un homme sage. Le crieur, en s'adressant au prince Ali, lui dit: Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou à l'occasion de ce tuyau, mais vous jugerez vous-même si je le suis quand je vous en aurai dit la propriété, et j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère comme ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avaient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, et considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt. — Je suis prêt de vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connaître la vérité de ce que vous avancez. Et comme il avait le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres : Montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse. Et le crieur le lui montra. Le prince regarda, et en souhaitant de voir le sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sultan il n'avait rien de plus cher au monde que la princesse Nourounnihar, il souhaita de la voir et il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante et de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau était la chose la plus précieuse qu'il y eût alors, non-seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers, et il crut que s'il négligeait de l'acheter, jamais il ne rencontrerait une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeurerait dix ans, ni ailleurs. Il dit au crieur : Je me rétracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens; mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt de vous en faire en achetant le tuyau. Comme je serais fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe, sans vous donner la peine de le crier davantage et de vous fatiguer à aller et venir. Vous n'aurez qu'à venir avec moi, je vous en compterai la somme. Le crieur lui assura avec serment qu'il avait ordre de lui en porter quarante bourses, et pour peu qu'il en doutât, qu'il était prêt de le mener à lui-même. Le prince indien ajouta foi à sa parole; il l'emmena avec lui, et quand ils furent arrivés au khan où était son logement, il lui compta les quarante bourses en belle monnaie d'or, et de la sorte il demeura possesseur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquisition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande que les princes ses frères, comme il se le persuada, n'auraient rencontré rien d'aussi rare et aussi digne d'admiration, et ainsi que la princesse Nourounnihar serait la récompense

des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connaissance de la cour de Perse sans se faire connaître, et qu'à voir ce qu'il y avait de plus curieux à Schiraz et aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il était venu reprît la route des Indes. Il avait achevé de satisfaire sa curiosité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre et elle se mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche, et sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées et la fatigue du voyage, elle arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssain était déjà arrivé. Le prince Ali l'y trouva, et il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avait pris le chemin de Samarcande, et comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères et qu'il se fut rendu au bezestein, à peine il y était entré qu'un crieur se présenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il criait à trente-cinq bourses. Il arrêta le crieur en lui disant : Montrez-moi cette pomme et apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir pour être criée à un si haut prix. En la lui mettant dans la main afin qu'il l'examinât : Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme, à ne la regarder que par l'extérieur, est véritablement peu de chose ; mais si l'on en considère les propriétés, les vertus et l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, et il est certain que qui la possède possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleurésie, de peste et d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guérisse et auquel elle ne fasse sur-le-champ recouvrer la santé aussi parfaite que si jamais de sa vie il n'eût été malade. Et cela se fait par le moyen du monde le plus facile, puisque c'est simplement en la faisant flairer par la personne.

— Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix ; mais sur quoi peut se fonder un honnête homme comme moi qui aurait envie de l'acheter pour se persuader qu'il n'y a ni déguisement ni exagération dans l'éloge que vous en faites ?

— Seigneur, repartit le crieur, la chose est connue et avérée dans toute la ville de Samarcande, et sans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui sont ici rassemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront et vous en trouverez qui ne vivraient pas aujourd'hui, comme il vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne se fussent servis de cette excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en est, c'est le fruit de l'étude et des veilles d'un philosophe très-célèbre de cette ville, qui s'était appliqué toute sa vie à la connaissance de la vertu des plantes et des minéraux, et qui enfin était parvenu à en faire la composition que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes que jamais sa mémoire n'y sera en oubli. Une mort si subite qu'elle ne lui donna pas le temps de faire lui-même usage de son remède souverain l'enleva il y a peu de temps, et sa veuve, qu'il a laissée avec très-peu de bien et chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolue de le mettre en vente pour se mettre plus à l'aise, elle et sa famille.

Pendant que le crieur informait le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent et les environnèrent, dont la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disait. Et comme l'un deux eut témoigné qu'il avait un ami malade si dangereusement qu'on n'espérait plus rien de sa vie et que c'était une occasion présente et favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed, le prince Ahmed prit la parole et dit au crieur qu'il en donnerait quarante bourses si elle guérissait le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur, qui avait ordre de la vendre ce prix-là : Seigneur, dit-il au prince Ahmed, allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous, et je le dis avec d'autant plus de confiance qu'il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie était désespérée.

L'expérience réussit, et le prince, après avoir compté les quarante bourses au crieur, qui lui livra la pomme artificielle, attendit avec patience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande et aux environs tout ce qui était digne de sa curiosité et principalement la vallée de la Sogde, ainsi nommée de la rivière de même nom, qui l'arrose et que les Arabes reconnais-

sent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ses campagnes et de ses jardins, accompagnés de palais, par sa fertilité en toute sorte de fruits et par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occasion de la première caravane qui prit la route des Indes : il partit, et nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain et Ali l'attendaient.

Le prince Ali, en arrivant quelque temps avant le prince Ahmed, demanda au prince Houssain, qui était venu le premier, combien il y avait de temps qu'il était arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avait près de trois mois : Il faut donc, reprit-il, que vous ne soyez pas allé bien loin. — Je ne vous dirai rien présentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé, mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre.— Si cela est, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de séjour. — Mon frère, lui dit le prince Houssain, vous vous trompez : le séjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, et il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long.—A moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire.

— Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houssain, et c'est une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même temps quelle est la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne sais pas ce que vous avez rapporté : il faut que ce soit peu de chose. En effet je ne vois pas que vos charges soient augmentées.—Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu de conséquence dont votre sofa est garni et dont vous devez avoir fait acquisition, il me semble que je pourrais vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paraît que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquisition.

Le prince Houssain repartit : Je tiens la rareté que j'ai rapportée si fort au-dessus de toute autre, quelle qu'elle puisse être, que je ne ferais pas de difficulté de vous la montrer et de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, soit arrivé; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard et de bienséance les uns pour les autres de la bonne fortune qui nous sera échue.

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnait à la rareté qu'il avait apportée. Il se contenta d'être persuadé que si le tuyau qu'il avait à lui montrer n'était pas préférable, il n'était pas possible au moins qu'il fût inférieur, et il convint avec lui d'attendre à le produire que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse et fait compliment sur le bonheur qu'ils avaient de se revoir dans le même lieu où ils s'étaient séparés, le prince Houssain, comme l'aîné, prit la parole et dit : Mes frères, nous aurons du temps de reste à nous entretenir des particularités chacun de son voyage; parlons de ce qui nous est le plus important de savoir, et comme je tiens pour certain que vous vous êtes souvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons, et nous le montrant, faisons-nous justice par avance et voyons en faveur de qui le sultan notre père pourra juger de la préférence.

— Pour vous donner l'exemple, reprit le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au royaume de Bisnagar est le tapis sur lequel je suis assis. Il est commun et sans apparence, comme vous le voyez, mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande que jamais vous n'avez rien entendu de pareil, et vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paraît, si l'on est assis dessus comme nous y sommes et que l'on désire d'être transporté en quelque lieu si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûtées sans les regretter, et quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour

de Bisnagar et que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener moi et mon domestique, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un et à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté peut entrer en comparaison avec mon tapis.

Le prince Houssain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis, et le prince Ali, en prenant la parole, la lui adressa en ces termes : Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus, mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre. Et pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, à le voir, ne paraît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, et je ne suis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre. Equitable même comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé quand vous saurez et que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des bouts, on voit tel objet que l'on souhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez à ma parole, ajouta le prince Ali en lui présentant le tuyau; voilà le tuyau, voyez si je vous en impose.

Le prince Houssain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali, et comme il eut approché l'œil du bout que le prince Ali lui avait marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse Nourounnihar et d'apprendre comment elle se portait, le prince Ali et le prince Ahmed, qui avaient les yeux sur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout à coup changer de visage, d'une manière qui marquait une surprise extraordinaire jointe à une grande affliction. Le prince Houssain ne leur donna pas le temps de lui en demander le sujet : Princes, s'écria-t-il, c'est inutilement que vous et moi nous avons entrepris un voyage si pénible dans l'espérance d'en être récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar : dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie. Je viens de la voir dans son lit, environnée de ses femmes et de ses eunuques, qui sont en pleurs et qui paraissent n'attendre autre chose que de la voir rendre l'âme. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, et joignez vos larmes aux miennes.

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houssain. Il regarda, et après avoir vu le même objet avec un déplaisir très-sensible, il le présenta au prince Ahmed afin qu'il vît aussi un spectacle si triste et si affligeant, qui devait les intéresser également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau des mains du prince Ali, qu'il eut regardé et qu'il eut vu la princesse Nourounnihar si peu éloignée de la fin de ses jours, il prit la parole, et l'adressant aux deux princes ses frères : Princes, dit-il, la princesse Nourounnihar, qui fait également le sujet de nos vœux, est véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près. Mais autant qu'il me le paraît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu de la préserver de ce moment fatal.

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu'il avait acquise, et en la montrant aux princes ses frères, il leur dit : La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis et que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse fait que je ne regrette pas les quarante bourses qu'elle m'a coûtées. Pour ne pas vous tenir en suspens, elle a la vertu qu'un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur-le-champ ; l'expérience que j'en ai faite m'empêche d'en douter, et je puis vous en faire voir l'effet à vous-même, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir.

— Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence qu'en nous transportant à l'instant jusque dans la chambre de la princesse par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps, approchez-vous et asseyez-vous-y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser. Mais avant toute chose, donnons ordre chacun à notre domestique de partir ensemble incessamment et de venir nous trouver au palais.

Quand cet ordre eut été donné, le prince Ali et le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain, et comme ils avaient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté, et ils y furent transportés si promptement qu'ils s'aperçurent d'être arrivés au lieu où ils avaient souhaité et nullement d'être partis de celui qu'ils venaient de quitter.

La présence des trois princes, si peu attendue, effraya les femmes et les eunuques de la princesse, qui ne comprenaient pas par quel enchantement trois hommes se trouvaient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, et les eunuques étaient prêts de se jeter sur eux comme sur des gens qui avaient pénétré jusque dans un lieu dont il ne leur était pas même permis d'approcher. Mais ils revinrent bientôt de leur erreur en les reconnaissant pour ce qu'ils étaient.

Le prince Ahmed ne se vit pas plus tôt dans la chambre de Nourounnihar, et il n'eut pas plus tôt aperçu cette princesse mourante qu'il se leva de dessus le tapis, ce que firent aussi les deux autres princes, s'approcha du lit et lui mit sa pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après, la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté et d'autre en regardant les personnes qui l'environnaient, et elle se mit sur son séant en demandant à s'habiller, avec la même liberté et la même connaissance que si elle n'eût fait que de se réveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquait leur joie que c'était aux trois princes ses cousins et particulièrement au prince Ahmed qu'elle avait l'obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avait de les revoir, elle les remercia tous ensemble et le prince Ahmed en particulier. Comme elle avait demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui marquer combien était grand le plaisir qu'ils avaient d'être arrivés assez à temps pour contribuer, chacun en quelque chose, à la tirer du danger évident où ils l'avaient vue, et les vœux ardens qu'ils faisaient pour la longue durée de sa vie; après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habillait, les princes, en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux pieds du sultan leur père et lui rendre leurs respects, et en paraissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avaient été prévenus par le principal eunuque de la princesse, qui l'informait de leur arrivée imprévue et de quelle manière la princesse venait d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le sultan les reçut et les embrassa avec une joie d'autant plus grande qu'en même temps qu'il les voyait de retour, il apprenait que la princesse sa nièce, qu'il aimait comme si elle eût été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venait de recouvrer la santé d'une manière toute merveilleuse. Après les complimens de part et d'autre ordinaires dans une pareille occasion, les princes lui présentèrent chacun la rareté qu'ils avaient apportée : le prince Houssain, le tapis qu'il avait eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse; le prince Ali, le tuyau d'ivoire, et le prince Ahmed, la pomme artificielle, et après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains à son rang, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnait la préférence, et ainsi de déclarer auquel des trois il donnait la princesse Nourounnihar pour épouse, selon sa promesse.

Le sultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avaient apporté, sans les interrompre, et bien informé de ce qui venait de se passer dans la guérison de la princesse Nourounnihar, demeura quelque temps dans le silence, comme s'il eût pensé à ce qu'il avait à leur répondre. Il l'interrompit enfin, et il leur tint ce discours plein de sagesse : Mes enfans, dit-il, je déclarerais l'un de vous avec un grand plaisir si je pouvais le faire avec justice; mais considérez vous-mêmes si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle; mais je vous demande, la lui eussiez vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connaître le danger où elle était, et que le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à venir la secourir promptement? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connaître, à vous et aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, et en cela il faut convenir qu'elle vous a une très-grande obligation. Il faut aussi que

vous conveniez que cette connaissance serait demeurée inutile, pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle et sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse serait une ingrate si elle ne vous marquait sa reconnaissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer si vous n'eussiez eu connaissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, et que le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, et que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul, vous voyez vous-mêmes que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé [1].

Si cela est vrai, ajouta le sultan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc et une flèche, et rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux : je vais me préparer pour m'y rendre, et je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général et chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire et de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter et l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier lieu et que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on en peut faire.

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sultan venait de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc et une flèche qu'ils remirent à un de leurs officiers, qui s'étaient assemblés dès qu'ils avaient appris la nouvelle de leur arrivée, et ils se rendirent à la plaine des exercices de chevaux, et suivis d'une foule innombrable de peuple [1].

Le sultan ne se fit pas attendre, et dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc et la flèche et tira le premier ; le prince Ali tira ensuite, et l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain ; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la flèche de vue, et personne ne la vit tomber : on courut, on chercha ; mais quelque diligence que l'on y fît et que le prince Ahmed fît lui-même, il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'était lui qui avait tiré plus loin, et ainsi qu'il avait mérité que la princesse Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il était nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente et certaine, quelque remontrance qu'il fît au sultan, le sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solennité des noces, et peu de jours après, elles se célébrèrent avec grande magnificence.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar était très-sincère, très-

[1] Cette première partie de l'histoire du prince Ahmed se retrouve fort en abrégé dans un conte arabe intitulé le *Choix incertain*, et dont Langlès a publié la traduction dans ses *Contes, fables et sentences tirés de divers auteurs arabes ou persans* (Paris, 1788, in-8°, p. 66). Selon toute apparence, l'histoire est indienne. Dans un des contes du recueil ayant pour titre le *Trône enchanté*, trois prétendans se présentent pour obtenir la même jeune fille. Sur ces entrefaites elle tombe malade et meurt. Les trois amans accompagnent le cortége funèbre jusqu'au lieu de la sépulture, et un d'eux réclame le droit de jeter un dernier regard sur celle qu'il a aimée. Il écarte le linceul, et un des autres prétendans s'approchant également croit reconnaître des signes de vie. Le troisième, par une espèce d'opération magique, parvient à rendre la santé à la jeune personne. Alors grande contestation entre les prétendans, et chacun d'eux cherche à faire valoir ses droits à la main de la jeune fille. La préférence finit par être accordée au dernier. (Voyez le *Trône enchanté*, conte indien traduit par Lescallier, t. Ier, p. 200 et suiv.)

[1] Cette circonstance du conte dérive peut-être d'un usage répandu chez les Arabes avant Mahomet et contre lequel le prophète s'élève dans l'Alcoran. Cet usage était une espèce de divination par le moyen des flèches. La manière dont elles étaient lancées, leur direction vers le but ou leur aberration servaient, suivant quelques auteurs, de présages pour deviner l'avenir.

Suivant une autre opinion plus généralement reçue, ce genre de divination se faisait par des noms inscrits sur les flèches et que l'on choisissait au hasard. (Voyez les *Contes du cheikh Elmohdy*, traduits par M. Marcel, t. Ier, p. 412, et un article de M. de Sacy sur les *Mémoires de l'empereur mogol Humayoun*, dans le *Journal des Savans* de février 1833, p. 96.)

vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel, disait-il, ne la méritait pas mieux ni ne l'aimait plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible qu'il abandonna la cour et qu'il renonça au droit qu'il avait de succéder à la couronne pour aller se faire derviche et se mettre sous la discipline d'un scheikh très-fameux, lequel était dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, et qui avait établi sa demeure et celle de ses disciples, qui étaient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aussi aux noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar, mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvait comprendre comment la flèche qu'il avait tirée était pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens, et, résolu de la chercher d'une manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celle des princes Houssain et Ali avaient été amassées; de là, en marchant droit devant lui et en regardant à droite et à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cherchait qu'il jugea que la peine qu'il se donnait était inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort élevés où il eût été obligé de se détourner quand il eût voulu passer outre, et ces rochers, extrêmement escarpés, étaient situés dans un lieu stérile, à quatre lieues loin d'où il était parti.

En s'approchant de ces rochers, le prince Ahmed aperçoit une flèche, il la ramasse, il la considère, et il fut dans un grand étonnement de voir que c'était la même qu'il avait tirée. C'est elle, dit-il en lui-même, mais ni moi ni aucun mortel au monde nous n'avons la force de tirer une flèche si loin. Comme il l'avait trouvée couchée par terre et non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avait donné contre le rocher et qu'elle avait été renvoyée par sa résistance. Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, et ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune, après m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devait, comme je l'espérais, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation.

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançait en pointes et se reculait en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens, et comme il jetait les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée; mais en la poussant elle s'ouvrit en dedans, et il vit une descente douce en pente, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il allait entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittait, et en entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas ou environ, il aperçut un palais magnifique dont il n'eut pas le temps d'admirer la structure admirable. En effet, en même temps une dame d'un air et d'un port majestueux, et d'une beauté à laquelle la richesse des étoffes dont elle était habillée et les pierreries dont elle était ornée n'ajoutaient aucun avantage, s'avança jusque sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut aperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects, et la dame, de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles en élevant la voix : Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bienvenu.

La surprise du prince ne fut pas médiocre quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avait jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sultan son père, et il ne comprenait pas comment il pouvait être connu d'une dame qu'il ne connaissait pas. Il aborda enfin la dame en se jetant à ses pieds, et en se relevant : Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avais à craindre que ma curiosité ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bienvenu. Mais, madame, sans commettre une incivilité, oserais-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous-même, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage sans que j'en aie eu connaissance qu'aujourd'hui. — Prince, lui dit la dame, entrons dans le salon, j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous et pour moi.

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans

un salon dont la structure merveilleuse, l'or et l'azur qui en embellissaient la voûte en dôme et la richesse inestimable des meubles lui parurent une nouveauté si grande qu'il en témoigna son admiration en s'écriant qu'il n'avait rien vu de semblable et qu'il ne croyait pas qu'on pût rien voir qui en approchât.—Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, et vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. Elle monta et elle s'assit sur un sofa, et quand le prince eut pris place près d'elle, à la prière qu'elle lui en fit : Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connais sans que vous me connaissiez : votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas sans doute une chose que votre religion vous enseigne, qui est que le monde est habité par des génies aussi bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces génies, des plus puissans et des plus distingués parmi eux, et mon nom est Pari-Banou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connaisse, vous, le sultan votre père, les princes vos frères et la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour et de votre voyage, dont je pourrais vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, et à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounnihar, et que pour vous y faire acheminer, comme je me trouvais présente dans le temps que vous tirâtes la flèche que je vois que vous tenez, et que je prévis qu'elle ne passerait pas même au delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air et lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente de devenir plus heureux.

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre et en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendait parler. Il considéra tout d'une vue que Nourounnihar ne pouvait plus être à lui et que la fée Pari-Banou la surpassait infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant et par des richesses immenses, autant qu'il pouvait le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvait, et il bénit le moment que la pensée lui était venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avait tirée, et en cédant au penchant qui l'entraînait du côté du nouvel objet qui l'enflammait : Madame, reprit-il, quand je n'aurais toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave et l'admirateur de tant de charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerais le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grâce, et ne dédaignez pas en me la refusant d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous.

— Prince, repartit la fée, comme il y a longtemps que je suis maîtresse de mes volontés, du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne et de tout ce qui m'appartient et peut m'appartenir, conjointement avec moi, en me donnant votre foi et en voulant bien m'agréer pour épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je suis maîtresse de mes volontés; j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances : elles tiendraient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons et nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation.

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée, mais, pénétré de reconnaissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de la robe. Elle ne lui en donna pas le temps, elle lui présenta la main, qu'il baisa, et en retenant et en serrant la sienne : Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi comme je vous donne la mienne? — Eh! madame, reprit le prince, ravi de joie, que pourrais-je faire de mieux et qui me fît plus de plaisir! Oui, ma sultane, ma reine, je vous la donne

avec mon cœur, sans réserve. — Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux et je suis votre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies [1] : ils sont plus fermes et plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, et comme apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, et vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce salon en est la moindre pièce.

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étaient entrées dans le salon avec elle et qui comprirent quelle était son intention, sortirent et peu de temps après apportèrent quelques mets et d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé et bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude et toute sorte de pierreries fines, employées avec les perles, l'agate, le jaspe, le porphyre et toutes sortes de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens, qui étaient d'une richesse inestimable, le tout employé dans une profusion si étonnante que, bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvait y avoir rien de pareil au monde. Prince, lui dit la fée, si vous admirez si fort mon palais, qui à la vérité a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui sont tous autrement beaux, spacieux et magnifiques! Je pourrais vous faire admirer aussi la beauté de mon jardin; mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois : la nuit approche et il est temps de nous mettre à table.

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed et où la table était servie était la dernière pièce du palais qui restait à faire voir au prince : elle n'était pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venait de voir. En entrant il admira l'illumination d'une infinité de bougies, parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, était dans une symétrie bien entendue, qui faisait plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendait plus précieuse que la matière, et de plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante et richement habillées, qui commencèrent un concert de voix et de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eût jamais entendus. Ils se mirent à table, et comme Pari-Banou prit un grand soin de servir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommait à mesure en l'invitant à en goûter, et comme le prince n'en avait jamais entendu parler et qu'il les trouvait exquis, il en faisait l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisait surpassait toute celle que l'on faisait parmi les hommes. Il s'écria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire, la fée et lui, qu'au dessert, qui n'était que de fruits, que de gâteaux et d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

Après le dessert enfin, la fée Pari-Banou et le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée sur-le-champ, et s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé de coussins d'étoffe de soie, à grands fleurons de différentes couleurs, ouvrage à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussitôt un grand nombre de génies et de fées entrèrent dans la salle et commencèrent un bal des plus surprenans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la fée et le prince Ahmed se levèrent. Alors les génies et les fées, en continuant de danser, sortirent de la salle et marchèrent devant les nouveaux mariés jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial était préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haie pour les laisser entrer, après quoi il se retirèrent et les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain, ou plutôt les jours qui en suivirent la célébration furent une fête continuelle que la fée Pari-Banou, à qui la chose était aisée, sut diversifier par de nouveaux ragoûts et de nouveaux mets dans les festins, de nouveaux concerts, de nouvelles danses, de nouveaux spectacles et de nouveaux divertissemens, tous si extraordinaires que le prince Ahmed n'eût pu se les imaginer en toute sa vie parmi

[1] Ce mode de mariage est absolument semblable à celui que l'on appelle dans l'Inde mariage des *gandharvas*, ou *choristes célestes*, lequel consiste simplement dans le consentement réciproque des parties contractantes, sans aucune cérémonie, et n'en est pas moins parfaitement valable. Ce mariage, qui est au nombre des huit consacrés par la loi, est particulièrement réservé aux hommes qui font partie de la classe royale et militaire. Il y a donc tout lieu de penser que cette partie de l'histoire ou l'histoire elle-même est tirée de quelque conte indien.

les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas seulement de donner au prince des marques essentielles de la sincérité de son amour et de l'excès de sa passion par tant d'endroits : elle voulut aussi lui faire connaître par là que, comme il n'avait plus rien à prétendre à la cour du sultan son père et en aucun endroit du monde, sans parler de sa beauté ni des charmes qui l'accompagnaient, il ne trouverait rien de comparable au bonheur dont il jouissait auprès d'elle, afin qu'il s'attachât à elle entièrement et que jamais il ne s'en séparât. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'était proposé: l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession, il augmenta à un point qu'il n'était plus en son pouvoir de cesser de l'aimer quand elle-même elle eût put se résoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de six mois, le prince Ahmed, qui avait toujours aimé et honoré le sultan son père, conçut un grand désir d'apprendre de ses nouvelles, et comme il ne pouvait le satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, et il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, et elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner. Elle lui dit : En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger de me demander cette permission ? Serait-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, et que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément! Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner.

—Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis très-convaincu de votre amour et je m'en rendrais indigne si je ne vous en témoignais pas ma reconnaissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me le pardonner, il n'y a pas de réparation que je ne sois prêt de vous en faire. Je ne l'ai pas fait pour vous déplaire, je l'ai fait uniquement par un motif de respect envers le sultan mon père, que je souhaiterais de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue, affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez et il n'y a rien au monde que je ne sois prêt de faire pour vous complaire.

Le prince Ahmed, qui ne dissimulait pas et qui l'aimait en son cœur aussi parfaitement qu'il venait de l'en assurer par ses paroles, cessa d'insister davantage sur la permission qu'il lui avait demandée, et la fée lui témoigna combien elle était satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvait pas abandonner absolument le dessein qu'il s'était formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du sultan des Indes et surtout des marques de tendresse dont il lui était obligé en son particulier, avec espérance qu'à la fin elle se laisserait fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avait jugé, il était vrai que le sultan des Indes, au milieu des réjouissances à l'occasion des noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar, avait été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils. Il ne fut pas longtemps à être informé du parti que le prince Houssain avait pris d'abandonner le monde et du lieu qu'il avait choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père, qui fait consister une partie de son bonheur à voir les enfans qui sont sortis de ses reins, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour attaché à sa personne; comme néanmoins il ne pouvait pas désapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'était engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter et de l'obliger à revenir à la cour; mais les soins qu'il se donna n'eurent pas le succès qu'il avait espéré, et ses peines, au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquait avec son grand visir. Visir, disait-il, tu sais qu'Ahmed est celui des princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, et tu n'ignores pas les voies que j'ai prises pour parvenir à le retrouver, sans y réussir. La douleur que j'en sens est si vive que j'y succomberai à la fin si tu n'as compassion de moi. Pour peu d'égard que tu aies pour ma conservation, je te conjure de m'aider de ton secours et de tes conseils.

Le grand visir, non moins attaché à la personne du sultan que zélé à se bien acquitter de l'administration des affaires de l'état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d'une magicienne dont on disait des merveilles. Il proposa de la faire venir et de la consulter. Le sultan y consentit, et le grand visir, après l'avoir envoyée chercher, la lui amena lui-même.

Le sultan dit à la magicienne : L'affliction où je suis depuis les noces du prince Ali, mon fils, et de la princesse Nourounnihar, ma nièce, de l'absence du prince Ahmed est si connue et si publique que tu ne l'ignores pas sans doute. Par ton art et par ton habileté ne pourrais-tu pas me dire ce qu'il est devenu ? Est-il encore en vie ? où est-il ? que fait-il ? dois-je espérer de le revoir ?

La magicienne, pour satisfaire à ce que le sultan lui demandait, répondit : Sire, quelque habileté que je puisse avoir dans ma profession, il ne m'est pas possible néanmoins de satisfaire sur-le-champ à la demande que votre majesté me fait. Mais si elle veut bien me donner du temps jusqu'à demain, je lui en donnerai la réponse. Le sultan, en lui accordant ce délai, la renvoya avec promesse de la bien récompenser si la réponse se trouvait conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, et le grand visir la présenta au sultan pour la seconde fois. Elle dit au sultan : Sire, quelque diligence que j'aie apportée, en me servant des règles de mon art, pour obéir à votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir, je n'ai pu trouver autre chose sinon que le prince Ahmed n'est pas mort : la chose est très-certaine, et elle peut s'en assurer. Quant au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Le sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse, qui le laissa à peu près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou si souvent du sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avait de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel était son dessein. Aussi, comme elle se fut aperçue de sa retenue et de la crainte qu'il avait de lui déplaire après le refus qu'elle lui avait fait, elle inféra premièrement que l'amour qu'il avait pour elle, dont il ne cessait de lui donner des marques en toute rencontre, était sincère. Ensuite, en jugeant par elle-même de l'injustice qu'il y aurait de faire violence à un fils sur sa tendresse pour un père, en voulant le forcer à renoncer au penchant naturel qui l'y portait, elle résolut de lui accorder ce qu'elle voyait bien qu'il désirait toujours très-ardemment. Elle lui dit un jour : Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sultan votre père m'avait donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance et pour m'abandonner, et je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser. Mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles que je peux me reposer sur votre constance et sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment et je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue et que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeais de vous par défiance : je ne le fais que parce que je sais qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, comme je viens de vous le témoigner, de la sincérité de votre amour.

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la fée pour lui mieux marquer combien il était pénétré de reconnaissance, mais elle l'en empêcha. Ma sultane, dit-il, je connais tout le prix de la grâce que vous me faites, mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterais. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure, et quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi ne me ferait pas de peine : je vous le fais d'autant plus volontiers qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir, et la diligence que j'apporterai à revenir vous fera connaître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure si j'y manquais, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie inséparablement, et si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourrait causer une trop longue absence.

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince qu'ils la délivrèrent des

soupçons qu'elle s'était formés contre lui par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le sultan des Indes ne fût un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il lui avait promise. Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi et où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, et que le seul motif qui vous aura amené est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvait être au sujet de votre destinée. Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés et équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant et en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avait fait tenir prêt : outre qu'il était richement harnaché, il était aussi plus beau et de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du sultan des Indes. Il le monta de bonne grâce avec un grand plaisir de la fée, et après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduisait à la capitale des Indes n'était pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation, et la plupart se détachèrent et l'accompagnèrent en foule jusqu'à l'appartement du sultan. Le sultan le reçut et l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins, d'une manière qui partait de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une longue absence l'avait jeté. Et cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse qu'après ce que le sort avait décidé à votre désavantage en faveur du prince Ali, votre frère, j'avais lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelque action de désespoir.

— Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre majesté si, après avoir perdu Nourounnihar, qui avait été l'unique objet de mes souhaits, je pouvais me résoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on pensé de mon amour à la cour et à la ville, et qu'en eût pensé votre majesté elle-même? L'amour est une passion qu'on n'abandonne pas quand on veut: elle domine, elle maîtrise et ne donne pas le temps à un véritable amant de faire usage de sa raison. Votre majesté sait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire que jamais elle n'est arrivée à personne, savoir, quoique dans une plaine aussi unie et aussi dégagée que celle des exercices de chevaux, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avais tirée, ce qui fit que je perdis une cause dont la justice n'était pas moins due à mon amour qu'elle l'était aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du sort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenais pas, je m'éloignai de mes gens sans qu'ils s'en aperçussent, et je retournai sur le lieu, seul, pour chercher ma flèche. Je la cherchai en deçà, au delà, à droite, à gauche de l'endroit où je savais que celles du prince Houssain et du prince Ali avaient été amassées et où il me semblait que la mienne devait être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je poursuivis ma recherche en continuant de marcher en avant sur le terrain à peu près en droite ligne, où je m'imaginais qu'elle pouvait être tombée. J'avais déjà fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté et d'autre et même en me détournant de temps en temps pour aller reconnaître la moindre chose qui me donnait l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'était pas possible que la mienne fût venue si loin. Je m'arrêtai et je me demandai à moi-même si j'avais perdu l'esprit et si j'étais dépourvu de bon sens au point de me flatter d'avoir la force de pousser une flèche à une si longue distance qu'aucun de nos héros les plus anciens et les plus renommés par leur force n'avait jamais eue. Je fis ce raisonnement et j'étais prêt d'abandonner mon entreprise ; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi, et après avoir marché quatre lieues jusqu'où la plaine est terminée par des rochers, j'aperçus une flèche : je courus, je l'amassai et je reconnus que c'était celle que j'avais tirée, mais qui n'avait pas été trouvée ni dans le lieu ni dans le temps qu'il le fallait. Ainsi, bien loin de penser que votre majesté m'eût fait une

injustice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'était arrivé tout autrement et je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un mystère à mon avantage sur lequel je ne devais rien oublier pour en voir l'éclaircissement, et j'eus cet éclaircissement sans m'éloigner trop de l'endroit. Mais c'est un autre mystère sur lequel je supplie votre majesté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le silence, et de se contenter d'apprendre par ma bouche que je suis heureux et content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la seule chose qui le troublait et qui était capable de le troubler était l'inquiétude où je ne doutais pas que votre majesté ne fût au sujet de ce que je pouvais être devenu depuis que j'ai disparu et que je me suis éloigné de la cour, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir vous en délivrer et je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène : la seule grâce que je demande à votre majesté c'est de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes respects et apprendre des nouvelles de l'état de sa santé.

— Mon fils, répondit le sultan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez : j'aurais beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pu vous résoudre à demeurer auprès de moi : apprenez-moi au moins où je pourrai avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même ou que votre présence serait nécessaire. — Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majesté me demande fait partie du mystère dont je lui ai parlé. Je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point ; je me rendrai si fréquemment à mon devoir que je crains plutôt de me rendre importun que de lui donner lieu de m'accuser de négligence quand ma présence sera nécessaire.

Le sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article ; il lui dit : Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret : je vous en laisse le maître entièrement pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre par votre présence la joie, dont je n'avais pas été susceptible depuis si longtemps, et que vous serez le bienvenu toutes les fois que vous pourrez venir sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs.

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sultan son père ; il en partit le quatrième de bon matin, et la fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie qu'elle ne s'attendait pas qu'il dût revenir si tôt, et sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devait et qu'il lui avait promise si solennellement. Elle ne dissimula pas au prince, elle lui avoua franchement sa faiblesse et lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite que ce que l'un voulait, l'autre le voulait de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce temps-là ce prince, qui n'avait pas manqué de lui faire le récit de son voyage et de lui parler de l'entretien qu'il avait eu avec le sultan son père, dans lequel il lui avait demandé la permission de venir le voir de temps en temps ; que ce prince, dis-je, ne lui avait parlé du sultan, non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parlait si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenait par la considération qu'il avait pour elle. De là elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours : Prince, dites-moi, avez-vous mis le sultan votre père en oubli ? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite d'aller le voir de temps en temps ? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, et je vous en fais souvenir afin que vous n'attendiez pas plus longtemps à vous acquitter de votre promesse pour la première fois.

— Madame, reprit le prince Ahmed sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus en vous marquant à contre-temps de l'empressement pour obtenir une chose qui eût pu vous faire de la peine à me l'accorder. — Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi, et afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vu le sultan des Indes, votre père, il me semble que vous ne devez pas mettre entre les visites que vous aurez à lui rendre un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès

demain et continuez de même de mois en mois, sans qu'il soit besoin que vous m'en parliez ou que vous attendiez que je vous en parle: j'y consens très-volontiers..

Le prince Ahmed partit le lendemain avec la même suite, mais plus leste, et lui-même monté, équipé et habillé plus magnifiquement que la première fois, et il fut reçu par le sultan avec la même joie et avec la même satisfaction. Il continua plusieurs mois à lui rendre visite, et toujours dans un équipage plus riche et plus éclatant.

A la fin, quelques visirs favoris du sultan, qui jugèrent de la grandeur et de la puissance du prince Ahmed par les échantillons qu'il en faisait paraître, abusèrent de la liberté que le sultan leur donnait de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui représentèrent qu'il était de la bonne prudence qu'il sût où le prince son fils faisait sa retraite, d'où il prenait de quoi faire une si grande dépense, lui à qui il n'avait assigné ni apanage ni revenu fixe, qui semblait ne venir à la cour que pour le braver, en affectant de faire voir qu'il n'avait pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince, et qu'enfin il était à craindre qu'il ne fît soulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le sultan des Indes, qui était bien éloigné de penser que le prince Ahmed fût capable de former un dessein aussi pernicieux que celui que les favoris prétendaient lui faire accroire, leur dit: Vous vous moquez, mon fils m'aime, et je suis d'autant plus sûr de sa tendresse et de sa fidélité que je ne me souviens pas de lui avoir donné le moindre sujet d'être mécontent de moi.

Sur ces dernières paroles, un favori prit occasion de lui dire: Sire, quoique votre majesté, au jugement général des plus sensés, n'ait pu prendre un meilleur parti que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes au sujet du mariage de la princesse Nourounnihar, qui sait si le prince Ahmed s'est soumis à la décision du sort avec la même résignation que le prince Houssain? Ne peut-il pas s'être imaginé qu'il le méritait seul, et que votre majesté, au lieu de la lui accorder préférablement à ses aînés, lui a fait une injustice en remettant la chose à ce qui en serait décidé par le sort?

Votre majesté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs sont vaines, que nous nous alarmons trop facilement et que nous avons tort de lui suggérer des soupçons de cette nature contre un prince de son sang, qui peut-être n'ont pas de fondement. Mais, sire, poursuivit le favori, peut-être aussi que ces soupçons sont bien fondés. Votre majesté n'ignore pas que dans une affaire aussi délicate et aussi importante il faut s'attacher au parti le plus sûr. Qu'elle considère que la dissimulation, de la part du prince, peut l'amuser et la tromper, et que le danger est d'autant plus à craindre qu'il ne paraît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui et ses gens sont frais; leurs habillemens et les housses des chevaux avec leurs ornemens ont le même éclat que s'ils ne faisaient que de sortir de la maison de l'ouvrier. Leurs chevaux mêmes ne sont pas plus harassés que s'ils ne venaient que d'une promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes que nous croirions manquer à notre devoir si nous ne lui en faisions notre humble remontrance, afin que, pour sa propre conservation et pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sultan, en mettant fin à l'entretien, dit: Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, et je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.

Le sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connaître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, et il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed sans en donner connaissance à son grand visir; il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais et amenée jusque dans son cabinet. Il lui dit: Tu m'as dit la vérité quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'était pas mort, et je t'en ai obligation; il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé et qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pu obtenir

de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'est établi, et je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui. Mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma curiosité soit satisfaite sans que ni lui ni personne de ma cour en sachent rien. Tu sais qu'il est ici, et comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, va dès aujourd'hui sur son chemin, et observe-le si bien que tu saches où il se retire et que tu m'en apportes la réponse.

En sortant du palais du sultan, comme la magicienne avait appris en quel endroit le prince Ahmed avait trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla et se cacha près des rochers de manière qu'elle ne pouvait pas être aperçue.

Le lendemain le prince Ahmed partit dès la pointe du jour sans avoir pris congé ni du sultan ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir et elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue, lui et sa suite.

Comme les rochers formaient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pied, soit à cheval, tant ils étaient escarpés, la magicienne jugea de deux choses l'une : ou que le prince se retirait dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain où des génies et des fées faisaient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince et ses gens devaient avoir disparu et être rentrés dans leur caverne ou dans le souterrain qu'elle s'était imaginé, elle sortit du lieu où elle s'était cachée et elle alla droit à l'enfoncement où elle les avait vus entrer ; elle y entra, et, en avançant jusqu'où il se terminait par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant et en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais, nonobstant sa diligence, elle n'aperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avait pas échappé à la recherche du prince Ahmed. C'est que cette porte était apparente pour les hommes, et particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvait être agréable à la fée Pari-Banou, et nullement pour les femmes.

La magicienne, qui vit que la peine qu'elle se donnait était inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venait de faire. Elle revint en rendre compte au sultan, et en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta : Sire, comme votre majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès à présent ce que j'en pense : j'aime mieux le lui faire connaître d'une manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y venir, je ne lui demande que du temps et de la patience, avec la permission de me laisser faire sans s'informer des moyens dont j'ai dessein de me servir.

Le sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenait avec lui. Il lui dit : Tu es la maîtresse, va et fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. Et afin de l'encourager il lui fit présent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'était en attendant qu'il la récompensât pleinement, quand elle aurait achevé de lui rendre le service important dont il se reposait sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avait obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sultan des Indes, n'avait pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois, la magicienne, qui ne l'ignorait pas, attendit que le mois qui courait fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avait perdu de vue le prince et ses gens, et elle attendit là, dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avait imaginé.

Dès le lendemain, le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avait coutume de l'accompagner, et il arriva près de la magicienne, qu'il ne connaissait pas pour ce qu'elle était. Comme il eut aperçu qu'elle était couchée, la tête appuyée sur le roc, et qu'elle se plaignait comme une personne qui souffrait beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle et qu'il lui demanda quel était son mal et ce qu'il pouvait faire pour la soulager.

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il était déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, comme par une grande difficulté de respirer, qu'elle était partie de chez elle pour aller à la

ville, et que dans le chemin elle avait été attaquée d'une fièvre si violente que les forces à la fin lui avaient manqué, et qu'elle avait été contrainte de s'arrêter et de demeurer dans l'état où il la voyait dans un lieu éloigné de toute habitation, et ainsi sans espérance d'être secourue.

Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas aussi éloignée du secours dont vous avez besoin que vous le croyez. Je suis prêt de vous le faire éprouver et de vous mettre fort près d'ici, dans un lieu où l'on aura pour vous non-seulement tout le soin possible, mais même où vous trouverez une prompte guérison. Pour cela, vous n'avez qu'à vous leyer et qu'à souffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe.

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne, qui ne feignait d'être malade que pour apprendre où il demeurait, ce qu'il faisait et quel était son sort, ne refusa pas le bienfait qu'il lui offrit de si bonne grâce, et pour marquer qu'elle acceptait l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'en empêchait, elle fit des efforts pour se lever. En même temps, deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à se lever sur ses pieds et la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontaient à cheval, le prince, qui rebroussa chemin, se mit à la tête et arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'était avancé. Il entra, et quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses cavaliers pour l'avertir qu'il voulait lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence à venir qu'elle ne comprenait pas quel motif avait pu obliger le prince Ahmed à revenir sitôt sur ses pas. Sans lui donner le temps de lui demander quel était ce motif : Ma princesse, lui dit le prince en lui montrant la magicienne, que deux de ses gens venaient de mettre à terre et qui la soutenaient par-dessous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, et je lui ai promis l'assistance dont elle a besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination qu'en considération de ma prière.

La fée Pari-Banou, qui avait eu les yeux attachés sur le prétendue malade pendant que le prince Ahmed lui parlait, commanda à deux de ses femmes qui l'avaient suivie de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais et de prendre pour elle le même soin qu'elles prendraient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes exécutaient l'ordre qu'elles venaient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed, et en baissant la voix : Prince, dit-elle, je loue votre compassion, digne de vous et de votre naissance, et je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal récompensée. Il ne me paraît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paraître, et je suis fort trompée si elle n'est apostée exprès pour vous donner des mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas, et quoi que l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les piéges que l'on pourra vous tendre : allez et poursuivez votre voyage.

Ce discours n'alarma pas le prince Ahmed. Ma princesse, reprit-il, comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne et que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer ; quoi qu'il en puisse être, je ne cesserai pas de faire le bien toutes les fois que l'occasion s'en présentera. En achevant, il prit congé de la fée, et en se séparant il reprit son chemin, qu'il avait interrompu à l'occasion de la magicienne, et en peu de temps il arriva avec sa suite à la cour du sultan des Indes, qui le reçut à peu près à son ordinaire, en se contraignant autant qu'il lui était possible pour ne rien faire paraître du trouble causé par les soupçons que les discours de ses favoris lui avaient fait naître.

Les deux femmes cependant que la fée Pari-Banou avait chargées de ses ordres avaient mené la magicienne dans un très-bel appartement et meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où pendant qu'elle était appuyée contre un coussin de brocart à fond d'or, elles préparèrent devant elle sur le même sofa un lit dont les matelas de satin étaient relevés d'une broderie de soie, les draps d'une toile des plus fines et la couverture de drap

d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher. (car la magicienne continuait de feindre que l'accès de fièvre dont elle était attaquée la tourmentait de manière qu'elle ne pouvait s'aider elle-même), alors, dis-je, une des deux femmes sortit et revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne pendant que l'autre femme l'aidait à se mettre sur son séant. Prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la fontaine des lions, remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps.'

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier longtemps, comme si elle eût eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine et elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien. Demeurez en repos, lui dit celle qui avait apporté la potion, et dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, et nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons environ dans une heure.

La magicienne, qui n'était pas venue pour faire la malade longtemps, mais uniquement pour épier où était la retraite du prince Ahmed et ce qui pouvait l'avoir obligé de renoncer à la cour du sultan son père, et qui en était déjà informée suffisamment, eût volontiers déclaré dès lors que la potion avait fait son effet, tant elle avait d'envie de retourner et d'informer le sultan du bon succès de la commission dont il l'avait chargée. Mais comme on ne lui avait pas dit que la potion fît effet sur-le-champ, il fallut malgré elle qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps qu'elles avaient dit, et elles trouvèrent la magicienne levée, habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer. O l'admirable potion! s'écria-t-elle; elle a fait son effet bien plus tôt que vous ne me l'aviez dit, et je vous attendais avec impatience, il y a déjà du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, et que, guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage.

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenaient à la joie qu'elle avait de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin et la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortait, dans le salon le plus magnifique et le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou était dans ce salon, assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis et de perles d'une grosseur extraordinaire, et à droite et à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées toutes d'une beauté charmante et habillées très-richement. A la vue de tant d'éclat et de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, elle demeura même si interdite qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'était proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine. Bonne femme, dit-elle, je suis bien aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée et de vous voir en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas, mais auparavant vous ne serez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes, elles vous accompagneront et vous le feront voir.

La magicienne, toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvrait le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, et elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnaient. Elle vit avec étonnement et avec des exclamations continuelles les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avait fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'était présenté devant elle, comme nous l'avons vu. Et ce qui lui donna le plus d'admiration fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venait d'admirer n'était qu'un échantillon de la grandeur et de la puissance de leur maîtresse, et que dans l'étendue de ses états elle avait d'autres palais dont elles ne pouvaient dire le nombre, tous d'une architecture et d'un modèle différens, non moins superbes et magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer, par où le

prince Ahmed l'avait amenée, l'ouvrirent et lui dirent qu'elles lui souhaitaient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles et qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étaient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte et pour la reconnaître ; mais elle la chercha en vain, elle était devenue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du sultan assez contente d'elle-même de s'être si bien acquittée, de la manière qu'elle l'avait projeté, de la commission dont elle avait été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla par des rues détournées se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le sultan, averti de son arrivée, la fit venir, et comme il la vit paraître avec un visage sombre, il jugea qu'elle n'avait pas réussi et il lui dit: A te voir, je juge que ton voyage a été inutile et que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendais de ta diligence.

—Sire, reprit la magicienne, votre majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait et de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause: le récit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui fera connaître.

Alors la magicienne raconta au sultan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avait fait en sorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avait fait mener dans un lieu souterrain, présentée et recommandée lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avait pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua ensuite avec quelle complaisance la fée avait aussitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnaient de se charger d'elle et de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré sa santé, ce qui lui avait fait connaître qu'une si grande condescendance ne pouvait venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la surprise où elle avait été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyait pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menaient pardessous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignait de l'être, qui n'eût pu se soutenir ni marcher sans leur secours. Elle lui fit un détail de leur empressement à la soulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avaient conduite, de la potion qu'on lui avait fait prendre, de la prompte guérison qui s'était ensuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion ; de la majesté de la fée, assise sur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur surpassait toutes les richesses du royaume des Indes, et enfin des autres richesses immenses et hors de toute supputation, tant en général qu'en particulier, qui étaient renfermées dans la vaste capacité du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission, et en continuant son discours : Sire, poursuivit-elle, que pense votre majesté de ces richesses inouïes de la fée? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration et qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed, son fils, qui en jouit en commun avec la fée. Pour moi, sire, je supplie votre majesté de me pardonner si je prends la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement et même que j'en suis dans l'épouvante quand je considère le malheur qui peut lui en arriver. Et c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit aperçue. Je veux croire que le prince Ahmed, par son bon naturel, n'est pas capable de rien entreprendre contre votre majesté ; mais qui peut répondre que la fée, par ses attraits, par ses caresses et par le pouvoir qu'elle a déjà acquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicieux dessein de la supplanter et de s'emparer de la couronne du royaume des Indes. C'est à votre majesté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une aussi grande importance.

Quelque persuadé que fût le sultan des Indes

du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il lui dit en la congédiant : Je te remercie de la peine que tu t'es donnée et de ton avis salutaire. J'en connais toute l'importance, qui me paraît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil.

Quand on était venu annoncer au sultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenait avec les mêmes favoris qui lui avaient déjà inspiré contre le prince Ahmed les soupçons que nous avons dit. Il se fit suivre par la magicienne et il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venait d'apprendre, et après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avait de craindre que la fée ne fît changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyaient qu'on pouvait se servir pour prévenir un si grand mal.

L'un des favoris, en prenant la parole pour tous, répondit: Pour prévenir ce mal, sire, puisque votre majesté connaît celui qui pourrait en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, et qu'il est en son pouvoir de le faire, elle ne devrait pas hésiter à le faire arrêter, et je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chose serait un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prison étroite pour le reste de ses jours. Les autres favoris applaudirent à ce sentiment tout d'une voix.

La magicienne, qui trouva le conseil trop violent, demanda au sultan la permission de parler, et, quand il la lui eut accordée, elle dit: Sire, je suis persuadée que c'est le bon zèle pour les intérêts de votre majesté qui fait que ses conseillers lui proposent de faire arrêter le prince Ahmed. Mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur fasse considérer qu'en arrêtant ce prince, il faudrait donc en même temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent sont des génies. Croient-ils qu'il soit aisé de les surprendre, de mettre la main sur eux et de se saisir de leurs personnes? Ne disparaîtraient-ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles, et dans le moment n'iraient-ils pas informer la fée de l'insulte qu'on aurait faite à son époux? Et la fée laisserait-elle l'insulte sans vengeance? Mais si par quelque autre moyen, moins éclatant, le sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourrait avoir sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée et que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part, ne serait-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique? Si sa majesté avait quelque confiance en mon conseil, comme les génies et les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piquerait le prince Ahmed d'honneur en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de sa fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité dont il lui aurait obligation. Par exemple, toutes les fois que votre majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non-seulement en pavillons et en tentes pour elle et pour son armée, mais même en chameaux, en mulets et autres bêtes de charge, seulement pour voiturer tout cet attirail. Ne pourrait-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous lequel cependant toute votre armée puisse demeurer à couvert? Je n'en dis pas davantage à votre majesté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il succombe dans les difficultés ou dans l'impossibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens et en inventions que puisse être la fée qui vous l'a enlevé par ses enchantemens. De la sorte, la honte fera qu'il n'osera plus paraître et qu'il sera contraint de passer ses jours avec sa fée, exclu du commerce de ce monde, d'où il arrivera que votre majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises et qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse que celle de l'effusion du sang d'un fils ou de le confiner dans une prison perpétuelle.

Quand la magicienne eut achevé de parler, le sultan demanda à ses favoris s'ils avaient quelque chose de meilleur à lui proposer, et comme il vit qu'ils gardaient le silence, il se détermina à suivre le conseil de la magicienne comme celui qui lui paraissait le plus raisonnable et qui d'ailleurs était conforme à la douceur qu'il avait toujours suivie dans sa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sultan son père, qui s'entretenait avec ses favoris, et qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha

pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque temps. Ensuite le sultan prit la parole, et en l'adressant au prince Ahmed : Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avait plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite, et satisfait de vous revoir et d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans votre secret dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sais quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père qui, dès lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenait à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur, je m'en réjouis avec vous et j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une fée si digne d'être aimée, si riche et si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne m'eût pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourrait être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence comme vous avez toujours fait jusqu'à présent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir son assistance dans les besoins que je pourrais avoir, et dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépense excessive, sans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers subalternes et moi-même nous sommes obligés, toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons et de tentes, de chameaux et d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire en sorte que la fée vous accorde un pavillon qui tienne dans la main et sous lequel toute mon armée puisse être à couvert, surtout quand vous lui aurez fait connaître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus : tout le monde sait le pouvoir qu'ont les fées d'en faire de plus extraordinaires.

Le prince Ahmed ne s'était pas attendu que le sultan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des génies et des fées était grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandait. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avait rien demandé d'approchant à Pari-Banou. Il se contentait des marques continuelles qu'elle lui donnait de sa passion et il n'oubliait rien de tout ce qui pouvait lui persuader qu'il y correspondait de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes grâces. Ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avait à faire. Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à votre majesté de ce qui m'était arrivé et du parti que j'avais pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée. J'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé ; je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé, je l'aime et je suis persuadé qu'elle m'aime de même. Mais pour ce qui est du crédit que j'ai auprès d'elle comme votre majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non-seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée, et j'eusse fort souhaité que votre majesté eût voulu me dispenser de l'entreprendre et me laisser jouir du bonheur d'aimer et d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étais proposé. Mais ce qu'un père demande est un commandement pour un fils qui, comme moi, se fait un devoir de lui obéir en toute chose. Quoique malgré moi et avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de faire à mon épouse la demande que votre majesté souhaite que je lui fasse, mais je ne lui promets pas de l'obtenir. Et si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenue, et par avance je lui demande la grâce de me le pardonner et de considérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrémité.

Le sultan des Indes repartit au prince Ahmed : Mon fils, je serais bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne plus vous voir. Je vois bien que vous ne connaissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme : la vôtre ferait voir qu'elle ne vous aimerait que très-faible-

ment si, avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusait une chose d'aussi peu de conséquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité; elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au delà de ce que vous croyez, et souvenez-vous que, faute de ne pas demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderait, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime.

Le sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours : le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou, et dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plus tôt qu'il n'avait de coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avait toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquait. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandait des nouvelles de sa santé d'un air qui faisait connaître qu'il évitait de la satisfaire : Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. Le prince s'en défendit longtemps en lui protestant que ce n'était rien; mais plus il se défendait, plus elle le pressait. Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être : il faudrait qu'elle fût bien extraordinaire si elle était hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sultan votre père. En ce cas-là, avec ce que je tâcherais d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporterait la consolation.

Le prince Ahmed ne put résister plus longtemps aux vives instances de la fée; il lui dit : Madame, Dieu prolonge la vie du sultan mon père et le bénisse jusqu'à la fin de ses jours; je l'ai laissé plein de vie et en parfaite santé; ainsi ce n'est pas cela qui cause le chagrin dont vous vous êtes aperçue : c'est le sultan lui-même qui en est la cause, et j'en suis d'autant plus affligé qu'il me met dans la nécessité fâcheuse de vous être importun. Premièrement, madame, vous savez le soin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces et votre amour, et de recevoir votre foi en vous donnant la mienne; je ne sais néanmoins par quel endroit il en a été informé.

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit. Et moi, reprit-elle, je le sais; souvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle était malade et dont vous avez eu compassion : c'est elle-même qui a rapporté au sultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avais dit qu'elle était aussi peu malade que vous et que moi : elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avais recommandée lui eurent fait prendre d'une eau souveraine pour toutes sortes de fièvres, dont cependant elle n'avait pas besoin, elle feignit que cette eau l'avait guérie et se fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller incessamment rendre compte du succès de son entreprise. Elle était même si pressée qu'elle serait partie sans voir mon palais si, en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valait la peine d'être vu. Mais poursuivez, et voyons en quoi le sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun, chose néanmoins qui n'arrivera pas, je vous prie d'en être persuadé.

—Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, content que vous m'aimiez, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable, que pourrais-je désirer davantage! Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir, mais je m'étais fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sultan mon père qui vous fait la demande indiscrète, autant qu'il me le paraît, d'un pavillon qui le mettre à couvert des injures du temps quand il est en campagne, lui, toute sa cour et toute son armée, et qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sultan mon père qui vous demande cette grâce.

—Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâchée que si peu de chose vous ai causé l'embarras et le tourment d'esprit que vous me faites paraître. Je vois bien que deux choses y ont

contribué : l'une est la loi que vous vous êtes imposée de vous contenter de m'aimer et d'être aimé, et de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre, que je ne doute pas, quoi que vous en puissiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande que le sultan votre père a exigé que vous me fissiez était au delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue et je vous en aimerais davantage s'il était possible. Quant à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connaître que ce que le sultan me demande est une bagatelle, et, dans l'occasion, que je puis toute autre chose plus difficile. Mettez-vous donc l'esprit en repos et soyez persuadé que, bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaisir de vous accorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous.

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir sa trésorière. La trésorière vint. Nourgihan, lui dit la fée (c'était le nom de la trésorière), apporte-moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. Nourgihan revint peu de momens après, et elle apporta un pavillon, lequel tenait non-seulement dans la main, mais même que la main pouvait cacher en la fermant, et elle le présenta à la fée sa maîtresse, qui le prit et le mit entre les mains du prince Ahmed afin qu'il le considérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appelait un pavillon, le pavillon le plus grand, disait-elle, qu'il y eût dans son trésor, il crut qu'elle voulait se moquer de lui, et les marques de sa surprise parurent sur son visage et dans sa contenance. Pari-Banou, qui s'en aperçut, fit un grand éclat de rire. Quoi! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout à l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourgihan, dit-elle à sa trésorière en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed et en le lui remettant, va, dresse-le, que le prince juge si le sultan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.

La trésorière sortit du palais, et elle s'en éloigna assez loin pour faire en sorte que, quand elle l'aurait dressé, l'extrémité vînt d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais si grand que deux armées aussi nombreuses que celle du sultan des Indes eussent pu y être à couvert. Alors : Ma princesse, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de mon incrédulité. Après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre dont vous ne puissiez venir à bout. — Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est de besoin. Mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété qu'il s'agrandit ou s'appétisse, à proportion de ce qui doit être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main.

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit en son premier état, l'apporta et le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit, et le lendemain, sans différer plus longtemps, il monta à cheval, et accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sultan son père.

Le sultan, qui s'était persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avait demandé était hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon, et après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons dite et qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvaient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité qui pouvait même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir que cette grandeur se trouverait toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avait d'un présent si magnifique en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part, et pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisait, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor ; mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs et la magicienne lui avaient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvait exécuter des choses qui étaient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur et ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire en sorte qu'il périt, il consulta la magicienne, et la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des lions.

Sur le soir, comme le sultan tenait l'assem-

blée ordinaire de ses courtisans et que le prince Ahmed s'y trouvait, il lui adressa la parole en ces termes : Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé par le présent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor; il faut que, pour l'amour de moi, vous fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la fontaine des lions, qui guérit toutes sortes de fièvres les plus dangereuses; comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est très-chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuilliez bien lui en demander un vase et me l'apporter comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre service important, et mettez par là le comble aux tendresses d'un bon fils envers un bon père.

Le prince Ahmed, qui avait cru que le sultan son père se contenterait d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier et aussi utile que celui qu'il venait de lui apporter, et qu'il ne lui imposerait pas une nouvelle charge capable de le mettre mal avec la fée Pari-Banou, demeura comme interdit dans cette autre demande qu'il venait de lui faire, nonobstant l'assurance qu'elle lui avait donnée de lui accorder tout ce qui dépendrait de son pouvoir. Après un silence de quelques momens : Sire, dit-il, je supplie votre majesté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne sois prêt de faire ou d'entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui serait capable de prolonger ses jours, mais je souhaiterais que ce fût sans l'intervention de mon épouse; c'est pour cela que je n'ose lui promettre d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'est de l'assurer que j'en ferai la demande, mais en me faisant la même violence que je me suis faite au sujet du pavillon.

Le lendemain, le prince Ahmed, de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit sincère et fidèle de ce qu'il avait fait et de ce qui s'était passé à la cour du sultan son père à la présentation du pavillon, qu'il avait reçu avec un grand sentiment de reconnaissance pour elle, et il ne manqua pas de lui marquer la nouvelle demande qu'il était chargé de lui faire de sa part; et en achevant il ajouta : Ma princesse, je ne vous expose ceci que comme un simple récit de ce qui s'est passé entre le sultan mon père et moi; quant au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite ou de le rejeter sans que j'y prenne aucun intérêt : je ne veux que ce que vous voudrez.

—Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je suis bien aise que le sultan des Indes sache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter, et quelques conseils que la magicienne puisse lui donner (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute), qu'il ne nous trouve pas en défaut, ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande, et vous allez le comprendre par le récit que vous allez entendre. La fontaine des lions est au milieu de la cour d'un grand château dont l'entrée est gardée par quatre lions [1] des plus puissans, dont deux dorment alternativement pendant que les autres veillent. Mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger.

La fée Pari-Banou s'occupait alors à coudre, et comme elle avait près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, et en le présentant au prince Ahmed : Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton; je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second lieu, faites vous préparer deux chevaux, un que vous monterez et l'autre que vous mènerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser de l'eau. Demain de bon matin, montez à cheval avec l'autre cheval en main, et quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil : le peloton roulera et ne cessera de rouler qu'à la porte du château. Suivez-le jusque-là, et quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions, dont les deux qui veilleront éveilleront les deux autres qui dormiront par leur rugissement. Ne vous effrayez pas, mais jetez-leur à chacun un quartier de

[1] Les lions figurent dans plusieurs contes Orientaux comme gardiens des palais des souverains, et plusieurs princes de l'Orient ont employé des lions apprivoisés à la garde de leur personne. Hamarouyah, second prince de la dynastie des Thoulounides, qui a régné sur l'Égypte et la Syrie au IXe siècle de notre ère, avait habituellement auprès de son lit une lionne apprivoisée qui ne laissait approcher personne de son maître pendant qu'il dormait. Les esclaves de Hamarouyah, ayant formé une conjuration contre lui, profitèrent pour l'assassiner d'un voyage qu'il fit à Damas et pendant lequel la lionne resta en Égypte. (*Histoire des Arabes*, par Marigny, t. III, p. 399.)

mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval, et d'une course légère rendez-vous promptement à la fontaine, emplissez votre vase sans mettre encore pied à terre, et revenez avec la même légèreté. Les lions, encore occupés à manger, vous laisseront la sortie libre.

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avait marquée et il exécuta de point en point ce qu'elle lui avait prescrit. Il arriva à la porte du château, il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions, et après avoir passé au milieu d'eux avec intrepidité, il pénétra jusqu'à la fontaine, il puisa de l'eau plein le vase, il revint et sortit du château sain et sauf comme il y était entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il aperçut deux des lions qui accouraient en venant à lui : sans s'effrayer, il tira le sabre et il se mit en défense. Mais comme il eût vu, en chemin faisant, que l'un s'était détourné à quelque distance, en marquant de la tête et de la queue qu'il ne venait pas pour lui faire mal, mais pour marcher devant lui, et que l'autre restait derrière pour le suivre, il rengaina son sabre, et de la sorte il poursuivit son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions, qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du sultan. Ils l'y laissèrent entrer, après quoi il reprirent le même chemin par où ils étaient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple et de ceux qui les virent, lesquels se cachaient ou fuyaient, qui d'un côté, qui d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du sultan, où il s'entretenait avec ses favoris. (Là il s'approcha du trône, posa le vase aux pieds du sultan et baisa le riche tapis qui couvrait le marchepied, et en se relevant : Sire, dit-il, voilà l'eau salutaire que votre majesté à souhaité de mettre au rang des choses précieuses et curieuses qui enrichissent et ornent son trésor. Je lui souhaite une santé toujours si parfaite que jamais elle n'ait besoin d'en faire usage.

Quand le prince eut achevé son compliment, le sultan lui fit prendre place à sa droite, et alors : Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre présent aussi grande que le péril auquel vous vous êtes exposé pour l'amour de moi. (Il en avait été informé par la magicienne, qui avait connaissance de la fontaine des lions et du danger auquel on s'exposait pour en aller puiser de l'eau.) Faites-moi le plaisir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adresse ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti.

— Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre majesté, il est dû tout entier à la fée mon épouse et je ne m'en attribue autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. Alors il lui fit connaître quels avaient été ces bons conseils par le récit du voyage qu'il avait fait et de quelle manière il s'y était comporté. Quand il eut achevé, le sultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret avec la même jalousie, qui augmenta au lieu de diminuer, se leva et se retira seul dans l'intérieur du palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne à son arrivée épargna au sultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed et du succès de son voyage. Elle en avait été informée d'abord par le bruit qui s'en était répandu, et elle s'était déjà préparée sur le moyen immanquable, à ce qu'elle prétendait. Elle communiqua ce moyen au sultan, et le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans le sultan le déclara au prince Ahmed, qui s'y trouvait, en ces termes : Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance ni de votre crédit auprès de la fée votre épouse. C'est de m'amener un homme qui n'ait pas de hauteur plus d'un pied et demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, et qui sache parler.

Le prince Ahmed, qui ne croyait pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sultan son père le demandait, voulut s'excuser, mais le sultan persista dans sa demande en lui répétant que la fée pouvait des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou, à laquelle il marqua la nouvelle demande du sul-

tan son père, qu'il regardait, disait-il, comme une chose qu'il croyait encore moins possible qu'il n'avait cru d'abord les deux premières : Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait ou qu'il puisse y avoir de cette sorte d'hommes. Il veut sans doute éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver ; ou, s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit qui soit armé de la manière qu'il l'entend ? De quelles armes pourrais-je me servir pour le réduire à se soumettre à mes volontés ? S'il y en a, j'attends que vous me suggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur.

— Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas. Il y avait du risque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des lions au sultan votre père : il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère Schaïbar, lequel, bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans d'un même père, est d'un naturel si violent que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment pour peu qu'on lui déplaise ou qu'on l'offense. D'ailleurs, il est le meilleur du monde et il est toujours prêt à obliger en tout ce que l'on souhaite. Il est fait justement comme le sultan votre père l'a décrit et il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cents livres pesant, sans laquelle jamais il ne marche et qui lui sert à se faire porter respect. Je vais le faire venir, et vous jugerez si je dis la vérité ; mais sur toute chose, préparez-vous à ne vous pas effrayer de sa figure extraordinaire quand vous le verrez paraître. — Ma reine, reprit le prince Ahmed, Schaïbar, dites-vous, est votre frère ? De quelque laideur et si contrefait qu'il puisse être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer et regarder comme mon allié le plus proche.

La fée se fit apporter sous le vestibule de son palais une cassolette d'or pleine de feu et une boîte de même métal qui lui fut présentée. Elle tira de la boîte d'un parfum qui y était conservé, et comme elle l'eut jeté dans la cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed : Mon prince, voilà mon frère qui vient ; le voyez-vous ? Le prince regarda et il aperçut Schaïbar, qui n'était pas plus haut que d'un pied et demi, et qui venait gravement avec la barre de fer de cinq cents livres pesant sur l'épaule et la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui se soutenait en avant, la moustache épaisse à proportion et retroussée jusqu'aux oreilles, qui lui couvrait presque le visage, les yeux de cochon enfoncés dans la tête, qu'il avait d'une grosseur énorme et couverte d'un bonnet en pointe. Avec cela enfin, il était bossu par devant et par derrière.

Si le prince Ahmed n'eût été prévenu que Schaïbar était frère de Pari-Banou, il n'eût pu le voir sans un grand effroi ; mais, rassuré par cette connaissance, il l'attendit de pied ferme avec la fée et il le reçut sans aucune marque de faiblesse.

Schaïbar, qui, à mesure qu'il avançait, avait regardé le prince Ahmed d'un œil qui eût dû lui glacer l'âme dans le cœur, demanda à Pari-Banou en l'abordant qui était cet homme. Mon frère, répondit-elle, c'est mon époux : son nom est Ahmed et il est fils du sultan des Indes. La raison pourquoi je ne vous ai pas invité à mes noces, c'est que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux : c'est à sa considération que j'ai pris la liberté de vous appeler.

A ces paroles, Schaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuait rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche : Ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service ? Il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. — Le sultan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir : je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. — Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis prêt de le suivre. — Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui : ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sultan des Indes et le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir.

Le lendemain, Schaïbar, informé de ce qu'il était à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed,

qui devait le présenter au sultan. Ils arrivèrent à la capitale, et comme Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'aperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils fermèrent les portes, et les autres en prenant la fuite communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Schaïbar et le prince Ahmed avançaient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande solitude dans toutes les rues et dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là les portiers, au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, se sauvèrent, qui d'un côté, qui d'un autre, et laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince et Schaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le sultan, assis sur son trône, donnait des ordres, et comme les huissiers avaient abandonné leur poste dès qu'ils avaient vu paraître Schaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Schaïbar, la tête haute, s'approcha du trône fièrement, et sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le sultan des Indes en ces termes : Tu m'as demandé, dit-il, me voici, que veux-tu de moi?

Le sultan, au lieu de répondre, s'était mis les mains devant les yeux et détournait les mains pour ne pas voir un objet si effroyable. Schaïbar, indigné de cet accueil incivil et offensant après lui avoir donné la peine de venir, leva sa barre de fer, et en lui disant : Parle donc! il la lui déchargea sur la tête et l'assomma. Et il eut plus tôt fait que le prince Ahmed n'eût pensé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand visir, qui n'était pas loin de la droite du sultan, en lui représentant qu'il n'avait qu'à se louer des bons conseils qu'il avait donnés au sultan son père. Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais? Et en prononçant ces paroles, il assomma les autres visirs, à droite et à gauche, tous favoris, flatteurs du sultan et ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, et il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'était pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles et les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la salle du conseil, et au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand visir, qui accompagnait le prince Ahmed, auquel il devait la vie : Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère que les favoris indignes que je viens de châtier : je veux qu'on m'amène cette magicienne. Le grand visir l'envoya chercher : on l'amena, et Schaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer : Apprends, dit-il, à donner des conseils pernicieux et à faire la malade. Et la magicienne demeura morte sur la place.

Alors : Ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar, je vais assommer de même toute la ville si dans le moment elle ne reconnaît le prince Ahmed, mon beau-frère, pour son sultan et pour sultan des Indes. Aussitôt ceux qui étaient présens et qui entendirent cet arrêt firent retentir l'air en criant à haute voix : Vive le sultan Ahmed! et en peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation et proclamation en même temps. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement de sultan des Indes, l'installa sur le trône, et après lui avoir fait rendre l'hommage et le serment de fidélité qui lui étaient dus, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, l'amena en grande pompe et la fit reconnaître de même pour sultane de Indes.

Quant au prince Ali et à la princesse Nourounnihar, comme ils n'avaient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed, qui venait d'être vengé, et dont même ils n'avaient pas eu connaissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très-considérable avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un officier au prince Houssain, son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venait d'arriver et pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qu'il lui plairait pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvait si heureux dans sa solitude qu'il chargea l'officier de bien remercier le sultan son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avait bien voulu lui faire, de l'assurer de sa soumission et de lui marquer que la seule grâce qu'il lui demandait était de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avait choisie.

HISTOIRE DES DEUX SOEURS JALOUSES DE LEUR CADETTE.

La sultane Scheherazade en continuant de tenir en suspens le sultan des Indes par le récit de ses contes, savoir s'il la ferait mourir ou s'il la laisserait vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avait un prince de Perse, nommé Khosrouschah, lequel, en commençant de prendre connaissance du monde, se plaisait fort aux aventures de nuit. Il se déguisait souvent accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui, et en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivait alors d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majesté ; mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de jours après qu'il eut monté sur le trône à la place du sultan son père, lequel, en mourant dans une grande vieillesse, lui avait laissé le royaume de Perse pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées au sujet de son avénement à la couronne et après celles des funérailles du sultan son père, le nouveau sultan Khosrouschah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connaissance lui-même de ce qui se passait, sortit un soir de son palais, environ à deux heures de nuit, accompagné de son grand visir, déguisé comme lui. Comme il se trouvait dans un quartier où il n'y avait que du menu peuple, en passant par une rue, il entendit qu'on parlait assez haut ; il s'approcha de la maison d'où venait le bruit, et en regardant par une fente de la porte, il aperçut de la lumière et trois sœurs, assises sur un sofa, qui s'entretenaient après le souper. Par le discours de la plus âgée, il eut bientôt appris que les souhaits faisaient le sujet de leur entretien. Puisque nous sommes sur les souhaits, disait-elle, le mien serait d'avoir le boulanger du sultan pour mari : je mangerais tout mon soûl de ce pain si délicat qu'on appelle pain du sultan par excellence. Voyons si votre goût est aussi bon que le mien. — Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait serait d'être femme du chef de cuisine du sultan : je mangerais d'excellens ragoûts, et comme je suis bien persuadée que le pain du sultan est commun dans le palais, je n'en manquerais pas. Vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre.

La sœur cadette, qui était d'une très-grande beauté et qui avait beaucoup plus d'agrémens et plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour. Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prends un vol plus haut, et puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterais d'être épouse du sultan. Je lui donnerais un prince dont les cheveux seraient d'or d'un côté et d'argent de l'autre ; quand il pleurerait, les larmes qui lui tomberaient des yeux seraient des perles, et autant de fois qu'il sourirait, ses lèvres vermeilles paraîtraient un bouton de rose quand il éclot.

Les souhaits des trois sœurs, et particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sultan Khosrouschah qu'il résolut de les contenter, et sans rien communiquer de ce dessein à son grand visir, il le chargea de bien remarquer la maison pour venir les prendre le lendemain et de les lui amener toutes trois.

Le grand visir, en exécutant l'ordre du sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le temps de s'habiller promptement pour paraître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa majesté voulait les voir. Il les amena au palais, et quand il les eut présentées au sultan, le sultan leur demanda : Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne humeur ? Ne dissimulez pas, je veux les savoir.

A ces paroles du sultan, les trois sœurs, qui ne s'y attendaient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux, et le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, lequel acheva de gagner le cœur du sultan. Comme la pudeur et la crainte d'avoir offensé le sultan par leur entretien leur faisaient garder le silence, le sultan, qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer : Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine, et comme je vois que la demande que je vous ai faite vous en fait, contre mon intention, et que je sais quel est chacune votre souhait, je veux bien la faire cesser. Vous, ajouta-t-il, qui souhaitez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui ; et vous, continua-t-il en s'adressant de même à la première et à la seconde sœur, je fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche et avec le chef de ma cuisine.

Dès que le sultan eut déclaré sa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux pieds du sultan pour lui marquer sa reconnaissance : Sire, dit-elle, mon souhait puisqu'il est connu à votre majesté, n'a été que par manière d'entretien et de divertissement : je ne suis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, et je lui demande pardon de ma hardiesse. Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même; mais le sultan en les interrompant : Non non, dit-il, il n'en sera pas autre chose : le souhait de chacune sera accompli.

Les noces furent célébrées le même jour de la manière que le sultan Khosrouschah l'avait résolu, mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe et de toutes les marques de réjouissances qui convenaient à l'union conjugale d'un sultan et d'une sultane de Perse, pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvait attendre de la qualité de leurs époux, c'est-à-dire du premier boulanger et du chef de cuisine du sultan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avait entre leurs mariages et celui de leur cadette. Aussi cette considération fit que, loin d'être contentes du bonheur qui leur était arrivé, même selon chacune son souhait, quoique beaucoup au delà de leurs espérances, elles se livrèrent à un excès de jalousie qui ne troubla pas seulement leur joie, mais même qui causa de grands malheurs, des humiliations et des afflictions les plus mortifiantes à la sultane leur cadette. Elles n'avaient pas eu le temps de se communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avaient pensé d'abord de la préférence que le sultan lui avait donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendaient : elles n'en avaient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étaient donné rendez-vous : Hé bien! ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre cadette? N'est-ce pas un beau sujet pour être sultane? — Je vous avoue, dit l'autre sœur, que je n'y comprends rien; je ne conçois pas quels attraits le sultan a trouvés en elle pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmotte, et vous savez en quel état nous l'avons vue vous et moi. Était-ce une raison au sultan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous. Vous étiez digne de sa couche, et il devait vous faire la justice de vous préférer à elle.

— Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi : je n'aurais rien à dire si le sultan vous eût choisie; mais qu'il ait choisi une malpropre, c'est ce qui me désole : je m'en vengerai ou je ne pourrai, et vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agissions de concert dans une cause comme celle-ci, qui nous intéresse également, et de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me suggérera.

Après ce complot pernicieux, les deux sœurs se virent souvent, et chaque fois elles ne s'entretenaient que des voies qu'elles pourraient prendre pour traverser et même détruire le bonheur de la sultane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs; mais en délibérant sur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés si grandes qu'elles n'osèrent hasarder de s'en servir. De temps en temps cependant, elles lui rendaient visite ensemble et avec une dissimulation condamnable; elles lui donnaient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvaient imaginer pour lui persuader combien elles étaient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté, la sultane les recevait toujours avec toutes les démonstrations d'estime et de considération qu'elles pouvaient attendre d'une sœur qui n'était pas entêtée de sa dignité et qui ne cessait de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage, la sultane se trouva enceinte; le sultan en témoigna une grande joie, et cette joie, après s'être communiquée dans le palais et à la cour, se répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs compliments, et dès lors, en la prévenant sur la sage-femme dont elle aurait besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles. La sultane leur dit obligeamment : Mes sœurs, je ne demanderais pas mieux, comme vous pouvez le croire, si le choix dépendait de moi absolument; je vous suis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté : je ne puis me dis-

penser de me soumettre à ce que le sultan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire ensorte que chacune vos maris emploient leurs amis pour faire demander cette grâce au sultan, et si le sultan m'en parle, soyez persuadées que non-seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous.

Les deux maris, chacun de son côté, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, et les supplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiraient, et ces protecteurs agirent si puissamment et si efficacement que le sultan leur promit d'y penser. Le sultan leur tint sa promesse, et dans un entretien avec la sultane, il lui dit qu'il lui paraissait que ses sœurs seraient plus propres à la secourir dans ses couches que toute autre sage-femme étrangère, mais qu'il ne voulait pas les nommer sans avoir auparavant son consentement. La sultane, sensible à la déférence dont le sultan lui donnait une marque si obligeante, lui dit : Sire, j'étais disposée à ne faire que ce que votre majesté me commandera; mais puisqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux sur mes sœurs, je la remercie de la considération qu'elle a pour l'amour de moi, et je ne dissimulerai pas que je les recevrai de sa part avec plus de plaisir que des étrangères.

Le sultan Khosrouschah nomma donc les deux sœurs de la sultane pour lui servir de sages-femmes, et dès lors l'une et l'autre passèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occasion telle qu'elles pouvaient la souhaiter d'exécuter la méchanceté détestable qu'elles avaient méditée contre la sultane leur sœur.

Le temps des couches arriva, et la sultane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté ni sa délicatesse ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des sœurs impitoyables. Elles l'enveloppèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille et abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui passait au pied de l'appartement de la sultane, et elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la sultane en était accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sultan, et le sultan en conçut une indignation qui eût pu être funeste à la sultane si son grand visir ne lui eût représenté que sa majesté ne pouvait pas, sans injustice, la regarder comme responsable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant dans laquelle le petit prince était exposé fut emportée sur le canal jusque hors de l'enceinte d'un mur qui bornait la vue de l'appartement de la sultane par le bas, d'où il continuait en passant au travers du jardin du palais. Par hasard l'intendant des jardins du sultan, l'un des officiers principaux et des plus considérés du royaume, se promenait dans le jardin, le long du canal. Comme il eut aperçu la corbeille qui flottait, il appela un jardinier qui n'était pas loin. Va promptement, dit-il en la lui montrant, et apporte-moi cette corbeille, que je voie ce qui est dedans. Le jardinier part, et du bord du canal il attire la corbeille à soi adroitement avec la bêche qu'il tenait, l'enlève et l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement surpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, et un enfant lequel, quoiqu'il ne fît que de naître, comme il était aisé de le voir, ne laissait pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avait longtemps que l'intendant des jardins était marié; mais quelque envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avait pas encore secondé ses vœux jusqu'alors. Il interrompt sa promenade, se fait suivre par le jardinier, chargé de la corbeille et de l'enfant, et quand il fut arrivé à son hôtel, qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de sa femme. Ma femme, dit-il, nous n'avions pas d'enfans, en voici un que Dieu nous envoie. Je vous le recommande; faites-lui chercher une nourrice promptement et prenez-en soin comme de notre fils: je le reconnais pour tel dès à présent. La femme prit l'enfant avec joie et elle se fit un grand plaisir de s'en charger. L'intendant des jardins ne voulut pas approfondir d'où pouvait venir l'enfant. Je vois bien, se disait-il, qu'il est venu du côté de l'appartement de la sultane; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y passe ni de causer du trouble dans un lieu où la paix est si nécessaire.

L'année suivante la sultane accoucha d'un autre prince. Les sœurs dénaturées n'eurent pas plus de compassion de lui que de son aîné. Elles l'exposèrent de même dans une corbeille sur le canal et elles supposèrent que la sultane était accouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins, étant près du

canal, le fit enlever et porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier, ce qu'elle fit non moins par sa propre inclination que pour se conformer à la bonne intention de son mari.

Le sultan de Perse fut plus indigné de cet accouchement contre la sultane que du premier, et il en eût fait éclater son ressentiment si les remontrances du grand visir n'eussent encore été assez persuasives pour l'apaiser.

La sultane enfin accoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse: l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs, qui avaient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables qu'elles ne vissent la sultane, leur cadette, au moins rejetée, chassée et humiliée, lui firent le même traitement en l'exposant sur le canal. La princesse fut secourue et arrachée à une mort certaine par la compassion et par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie et élevée.

A cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge et l'imposture, comme auparavant. Elles montrèrent un morceau de bois, en assurant faussement que c'était une mole dont la sultane était accouchée [1].

Le sultan Khosrouschah ne put se contenir quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire. Quoi! dit-il, cette femme indigne de ma couche remplirait donc mon palais de monstres si je la laissais vivre davantage. Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il; elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde. Il prononça cet arrêt de mort et il commanda à son grand visir de le faire exécuter.

Le grand visir et les courtisans qui étaient présens se jetèrent aux pieds du sultan pour le supplier de révoquer l'arrêt. Le grand visir prit la parole: Sire, dit-il, que votre majesté me permette de lui représenter que les lois qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sultane, si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué? Une infinité d'autres femmes en ont fait et en font tous les jours; elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre majesté peut s'abstenir de la voir et la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui sera un assez grand supplice.

Le sultan de Perse rentra en lui-même, et comme il vit bien l'injustice qu'il y avait de condamner la sultane à mort pour des fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyait faussement: Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi. Je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte; qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, et que chaque musulman qui ira à la mosquée faire sa prière lui crache au nez en passant: si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment. Et afin que je sois obéi, vous, visir, je vous commande d'y mettre des surveillans.

Le ton dont le sultan prononça ce dernier arrêt ferma la bouche au grand visir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti et achevé, et la sultane, véritablement digne de compassion, y fut renfermée, dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le sultan l'avait commandé, et exposée ignominieusement à la risée et au mépris de tout un peuple; traitement néanmoins qu'elle n'avait pas mérité et qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration et en même temps la compassion de tous ceux qui jugeaient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes et la princesse furent nourris et élevés par l'intendant des jardins et par sa femme avec la tendresse de père et de mère, et cette tendresse augmenta, à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans

[1] Le commencement de l'ancien roman intitulé *Histoire miraculeuse du chevalier au cygne* diffère peu pour le fond du début de ce conte. Dans le roman, la reine Bietris, épouse du roi Oriant, met au jour six princes et une princesse d'une beauté parfaite et portant tous en naissant une chaîne d'or au cou. Matabrune, sa belle-mère, substitue aux beaux enfans sept petits chiens. (Voyez le roman du *Chevalier au cygne*, in-4° gothique, et les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. F, p. 11.)

Cette ridicule substitution de chiens à des enfans nouveau-nés paraît avoir plu singulièrement aux romanciers du moyen-âge, car on la retrouve dans plusieurs romans, entre autres dans celui de *La belle Hélène de Constantinople, laquelle fut mère de saint Martin de Tours, en Touraine* (Paris, in-4° gothique), et dans le roman de *Theseus de Cologne*. (Voyez les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. H, p. 188, et t. O, p. 131.)

les princes, et surtout par les grands traits de beauté de la princesse, qui se développaient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle et toutes autres que celles des enfans ordinaires, et par un certain air qui ne pouvait convenir qu'à des princes et qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appelèrent le premier Bahman, et le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avaient porté. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade [1], que plusieurs reines et princesses du royaume avaient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire et à écrire, et la princesse leur sœur, qui se trouvait aux leçons qu'on leur donnait, montra une envie si grande d'apprendre à lire et à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité et par son esprit pénétrant, elle devint en peu de temps aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce temps-là les frères et la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux-arts, dans la géographie, dans la poésie, dans l'histoire et dans les sciences, même dans les sciences secrètes; et comme ils n'y trouvaient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux que les maîtres en étaient étonnés et que bientôt ils avouèrent sans déguisement qu'il iraient plus loin qu'ils n'étaient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de récréation, la princesse apprit aussi la musique, à chanter et à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle; elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savait monter à cheval, le mener, tirer l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse, et souvent même elle les devançait à la course.

L'intendant des jardins, qui était au comble de la joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps et de l'esprit et qu'ils avaient correspondu aux dépenses qu'il avait faites pour leur éducation beaucoup au delà de ce qu'il s'en était promis, en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors, content du logement qu'il avait dans l'enceinte du jardin du palais, il avait vécu sans maison de campagne. Il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avait de grandes dépendances en terres labourables, en prairies et en bois, et comme la maison ne lui parut pas assez belle ni assez commode, il la fit mettre bas et il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs; il y allait tous les jours pour faire hâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre, et dès qu'il y eut un appartement achevé propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite autant que les fonctions et le devoir de sa charge le lui permettaient. Par son assiduité enfin, la maison fut achevée, et pendant qu'on la meublait avec la même diligence de meubles les plus riches et qui correspondaient avec la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin sur le dessin qu'il avait tracé lui-même et à la manière qui était ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles et remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes et la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairait.

Quand la maison de campagne fut entièrement achevée et en état d'être habitée, l'intendant des jardins alla se jeter aux pieds du sultan, et après avoir représenté combien il y avait longtemps qu'il était dans le service, et les infirmités de la vieillesse où il se trouvait, il le supplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge, qu'il faisait entre les mains de sa majesté, et qu'il se retirât. Le sultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaisir qu'il était très-satisfait de ses longs services, tant sous le règne du sultan son père que depuis qu'il était monté lui-même sur le trône, et en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvait faire pour le récompenser. Sire, répondit l'intendant des jardins, je suis comblé des bienfaits de votre majesté et de ceux du sultan son père, d'heureuse mémoire, à un point qu'il ne me reste plus à désirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes grâces. Il prit congé du sultan Khosrouschah, après quoi il passa à la maison de campagne qu'il venait de faire bâtir, avec les deux princes Bahman et Perviz et la princesse Parizade; pour ce qui est de sa femme, il y avait quelques années qu'elle était morte.

[1] *Parizade* veut dire *fille de fée*; c'est le nom dont les Grecs ont fait *Parisatis*.

Il n'eut pas vécu cinq ou six mois avec eux qu'il fut surpris par une mort si subite qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la vérité de leur naissance, chose néanmoins qu'il avait résolu de faire comme nécessaire pour les obliger de continuer de vivre comme ils avaient fait jusqu'alors, selon leur état et leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avait donnée et au penchant qui les y portait.

Les princes Bahman et Perviz et la princesse Parizade, qui ne connaissaient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, et ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour et la reconnaissance filiale exigeaient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avait laissés, ils continuèrent de vivre ensemble dans la même union qu'ils avaient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour dans la vue des premières charges et des dignités, auxquelles il leur eût été aisé de parvenir.[1]

Un jour que les deux princes étaient à la chasse et que la princesse Parizade était restée, une dévote musulmane, qui était fort âgée, se présenta à la porte et pria qu'on lui permît d'entrer pour faire sa prière, dont il était l'heure. On alla demander la permission à la princesse, et la princesse commanda qu'on la fît entrer et qu'on lui montrât l'oratoire dont l'intendant des jardins du sultan avait eu soin de faire accompagner la maison, au défaut de mosquée dans le voisinage. Elle commanda aussi que quand la dévote aurait fait sa prière, on lui fît voir la maison et le jardin, et qu'ensuite on la lui amenât.

La dévote musulmane entra, elle fit sa prière dans l'oratoire, qu'on lui montra, et quand elle eut fait, deux femmes de la princesse qui attendaient qu'elle sortît l'invitèrent à voir la maison et le jardin. Comme elle eut marqué qu'elle était prête de les suivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, et dans chacun elle considéra toute chose en femme qui s'entendait en ameublemens et dans la belle disposition de chaque pièce; elles la firent entrer aussi dans le jardin, dont elle trouva le dessin si nouveau et si bien entendu qu'elle l'admira en disant qu'il fallait que celui qui l'avait fait tracer fût un excellent maître dans son art. Elle fut enfin amenée devant la princesse, qui l'attendait dans un grand salon, lequel surpassait en beauté, en propreté et en richesses tout ce qu'elle avait admiré dans les appartemens.

Dès que la princesse vit entrer la dévote: Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous et venez vous asseoir près de moi; je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente de profiter pendant quelques momens du bon exemple et du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant toute à Dieu, et que tout le monde devrait imiter s'il était sage.

La dévote, au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord, mais la princesse ne le souffrit pas; elle se leva de sa place, et en s'avançant elle la prit par la main et l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité. Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement et je ne vous obéis que parce que vous le commandez et que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle et devant la princesse une petite table basse marquetée de nacre de perle et d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux et de plusieurs porcelaines de fruits de la saison et de confitures sèches et liquides.

La princesse prit un des gâteaux, et en le présentant à la dévote: Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez et choisissez de ces fruits ce qu'il vous plaira; vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. — Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates, et si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que Dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre.

Pendant que la dévote mangeait, la princesse, qui mangea aussi quelque chose pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquait et sur la manière dont elle vivait, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie, et de discours en discours, elle lui demanda ce qu'il lui paraissait de la maison qu'elle voyait et si elle la trouvait à son gré.

Madame, répondit la dévote, il faudrait être de très-mauvais goût pour y trouver à reprendre; elle est belle, riante, meublée magnifiquement sans confusion, très-bien entendue,

et les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrain agréable, et l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir à voir que celui dont elle est accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien dissimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maison serait incomparable si trois choses qui y manquent à mon avis s'y rencontraient. — Ma bonne, reprit la princesse Parizade, quelles sont ces trois choses? Enseignez-les-moi, je vous en conjure au nom de Dieu : je n'épargnerai rien pour les acquérir s'il est possible.

— Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choses est l'oiseau qui parle : c'est un oiseau singulier qu'on nomme Bulbulhezar [1], lequel a encore la propriété d'attirer des environs tous les oiseaux qui chantent, lesquels viennent accompagner son chant. La seconde est l'arbre qui chante, dont les feuilles sont autant de bouches qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne cesse jamais. La troisième chose enfin est l'eau jaune couleur d'or, dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprès en quelque endroit que ce soit d'un jardin, foisonne d'une manière qu'elle le remplit d'abord et s'élève dans le milieu en gerbe qui ne cesse jamais de s'élever et de retomber dans le bassin, sans que le bassin déborde.

— Ah! ma bonne mère, s'écria la princesse, que je vous ai d'obligation de la connaissance que vous me donnez de ces choses! Elles sont surprenantes et je n'avais pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de si curieux et d'aussi admirable; mais comme je suis bien persuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles se trouvent, j'attends que vous me fassiez la grâce de me l'enseigner.

Pour donner la satisfaction à la princesse, la bonne dévote lui dit : Madame, je me rendrais indigne de l'hospitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté si je refusais de satisfaire votre curiosité sur ce que vous souhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire que les trois choses dont je viens de vous parler se trouvent dans un même lieu, aux confins de ce royaume du côté des Indes. Le chemin qui y conduit passe devant votre maison; celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le suivre pendant vingt jours, et le vingtième jour, qu'il demande où sont l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune : le premier auquel il s'adressera le lui enseignera. En achevant ces paroles, elle se leva, et après avoir pris congé, elle se retira et poursuivit son chemin.

La princesse Parizade avait l'esprit si fort occupé à retenir les enseignes que la dévote musulmane venait de lui donner de l'oiseau qui parlait, de l'arbre qui chantait et de l'eau jaune, qu'elle ne s'aperçut qu'elle était partie que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclaircissement. Il lui semblait en effet que ce qu'elle venait d'entendre de sa bouche n'était pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un effort sur sa mémoire pour se rappeler tout ce qu'elle avait entendu et n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui était échappé, elle se fit un grand plaisir de penser à la satisfaction qu'elle aurait si elle pouvait venir à bout de posséder des choses si merveilleuses; mais la difficulté qu'elle y trouvait et la crainte de ne pas y réussir la plongeaient dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade était abîmée dans ces pensées quand les princes ses frères arrivèrent de la chasse; ils entrèrent dans le salon, et au lieu de la trouver le visage ouvert et l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même et comme affligée, sans lever la tête pour marquer au moins qu'elle s'apercevait de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole : Ma sœur, dit-il, où sont la joie et la gaîté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent? Êtes-vous incommodée? vous est-il arrivé quelque malheur? vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin? Apprenez-le-nous afin que nous y prenions la part que nous devons et que nous y apportions remède ou que nous vous vengions si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû.

La princesse Parizade demeura quelque temps sans rien répondre et dans la même situation. Elle leva les yeux enfin en regardant les princes ses frères, et les baissa presque aussitôt après leur avoir dit que ce n'était rien.

[1] Bulbulhezar est sans doute une abréviation de *Bulbulhezardastan*, qui veut dire *rossignol aux mille histoires*, nom qui a été donné au rossignol à cause de la variété de son chant.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité, il faut bien que ce soit quelque chose et même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand et aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous vous soit arrivé pour rien. Vous voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié et à l'union ferme et constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse.

La princesse, qui était bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée. Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisait de la peine n'était rien, je l'ai dit par rapport à vous et non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelque importance. Et puisque vous me pressez par le droit de notre amitié et de notre union, qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, et je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir était complète en toute manière et que rien n'y manquait. Aujourd'hui cependant, j'ai appris qu'il y manque trois choses qui la mettraient hors de comparaison d'avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune de couleur d'or. Après leur avoir expliqué en quoi consistait l'excellence de ces choses : C'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque et qui m'a enseigné le lieu où elles sont et le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence, pour faire que notre maison soit accomplie, et qu'elle peut toujours passer pour une très-belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, et ainsi que nous pouvons nous en passer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en mon particulier, je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires et que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils et de voir qui je pourrais envoyer à cette conquête.

— Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qui ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons portés de notre propre mouvement et pour notre satisfaction particulière, car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi, et nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez. L'importance et la singularité dont il s'agit méritent bien ce nom. Je me charge de le faire; dites-moi seulement le chemin que je dois tenir et le lieu, je ne différerai pas le voyage plus longtemps que jusqu'à demain.

— Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous absentiez de la maison pour un si long temps, vous qui en êtes le chef et l'appui, et je prie ma sœur de se joindre avec moi pour vous obliger d'abandonner votre dessein et de trouver bon que je fasse le voyage. Je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous et la chose sera plus dans l'ordre. — Mon frère, repartit le prince Bahman, je suis bien persuadé de votre bonne volonté et que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi; mais c'est une chose résolue, je le veux faire et je le ferai. Vous resterez avec notre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande. Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage et à se faire bien instruire par la princesse des enseignes que la dévote lui avait données pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin, le prince Bahman monta à cheval, et le prince Perviz et la princesse Parizade, qui avaient voulu le voir partir, l'embrassèrent et lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui était pas venue dans l'esprit. A propos, mon frère, dit-elle, je ne songeais pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages. Qui sait si je ne vous reverrai jamais. Mettez pied à terre, je vous en conjure, et laissez là le voyage. J'aime mieux me priver de la vue et de la possession de l'oiseau qui parle, de l'arbre qui chante et de l'eau jaune que de courir le risque de vous perdre pour jamais.

— Ma sœur, reprit le prince Bahman en souriant de la frayeur soudaine de la princesse Parizade, la résolution en est prise, et quand cela ne serait pas, je la prendrais encore et vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre, mais aussi je puis être des heureux, qui sont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens sont incertains et que je puis succomber dans mon entreprise, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser un couteau, que voici.

Alors le prince Bahman tira un couteau, et en le présentant dans la gaîne à la princesse: Prenez, dit-il, et donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de sa gaîne; tant que vous le verrez net comme vous le voyez, ce sera une marque que je serai vivant; mais si vous voyez qu'il en dégoutte du sang, croyez que je ne serai plus en vie et accompagnez ma mort de vos prières [1].

La princesse Parizade ne put obtenir autre chose du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu à elle et au prince Perviz pour la dernière fois, et il partit bien monté, bien armé et bien équipé. Il se mit dans le chemin, et sans s'en écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traversant la Perse, et le vingtième jour de sa marche, il aperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel était assis sous un arbre, à quelque distance d'une chaumière qui lui servait de retraite contre les injures du temps.

Les sourcils blancs comme la neige, de même que les cheveux, la moustache et la barbe, lui venaient jusqu'au bout du nez; la moustache lui couvrait la bouche, et la barbe avec les cheveux lui tombaient presque jusqu'aux pieds. Il avait les ongles des mains et des pieds d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat et fort large qui lui couvrait la tête en forme de parasol; et pour tout habit une natte, dans laquelle il était enveloppé [1].

Ce bon vieillard était un derviche qui s'était retiré du monde il y avait de longues années, et s'était négligé pour s'attacher à Dieu uniquement, de manière qu'à la fin il était fait comme nous venons de le voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avait été attentif à observer s'il rencontrerait quelqu'un dont il pût s'informer du lieu où son dessein était de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme étant le premier qu'il rencontrait, et mit pied à terre pour se conformer à ce que la dévote avait marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au derviche, et en le saluant : Bon père, dit-il, Dieu

[1] Le conte de la continuation des *Mille et une Nuits*, par M. Jonathan Scott, lequel est intitulé *Histoire des trois princes et de l'oiseau merveilleux*, offre la même circonstance. L'aîné des trois fils d'un prince de l'Orient ayant entendu parler d'un oiseau appelé *bulbul-alsyak* (le rossignol du trépas), entreprend d'aller à sa recherche; mais avant de partir il remet à un de ses frères un anneau magique en lui disant : « Lorsque cet anneau vous piquera le doigt, ce sera un signe que j'aurai cessé d'exister »

Cet incident d'un talisman destiné à faire connaître qu'une personne est morte ou en danger de mourir a passé de l'Orient dans plusieurs romans du moyen âge. Dans le vieux roman français intitulé *Histoire d'Olivier de Castille et de Artus d'Algarbe, son loyal compaignon*, Olivier, forcé de quitter son pays pour échapper aux poursuites amoureuses de sa belle-mère, fait remettre à son ami Artus d'Algarbe une fiole accompagnée d'un billet ainsi conçu : « Mon frère, pource que je ne sçay quand je vous reverray, je vous laisse ceste petite fiole de voirre, laquelle est pleine d'eaue clere, comme vous pourrez veoir. Si vous prie qu'elle soit tous les jours regardée de vous une fois pour l'amour de moy. Car se j'ai aulcune mauvaise adventure, ceste eaue qui dedans est se changera et deviendra couleur noire, qui sera signe de mon desplaisir. Et lors, mon très-loyal frère et compaignon, je vous prye que pour la grand fraternité et amytyé de vous et de moy, se la chose ainsi advient, vous veulliez partir et non jamais arrester jusques à tant que vous ayez nouvelles de moy » (chap. XI).—Voyez aussi l'analyse de ce roman dans les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, t. E, p. 82.

Dans le roman de *Flores et Blanchefleur*, Flores reçoit de sa maîtresse, à la même intention, un anneau constellé; si la pierre de cet anneau devient terne, c'est signe que la vie ou la liberté de Blanchefleur est en péril. (Voyez l'*Histoire amoureuse de Flores et Blanchefleur, s'amye*, traduite de l'espagnol par Jacques Vincent. Rouen, 1693, in-12, p. 48, et les *OEuvres de Tressan*, t. III, p. 211, édit. de 1822.)

[1] Les détails donnés par le romancier se rapportent assez bien à ces ascétiques indiens auxquels on donne le nom de *sannyasis*, lequel exprime leur détachement complet des choses du monde, et quelques-uns se livrent à des austérités effrayantes. Dans le septième acte du drame indien intitulé *la Reconnaissance de Sacountala*, et dont le savant Chézy a publié une traduction française aussi élégante que fidèle, le roi Douchmanta, en descendant du ciel, où il a été rendre visite au dieu Indra, rencontre un de ces ascétiques, dont le poète fait une description aussi bizarre que pittoresque. « Voyez, dit l'écuyer » du dieu Indra au roi Douchmanta, ce pieux solitaire, fixant » dans une immobilité parfaite le disque radieux du soleil; le » corps déjà à moitié plongé dans un monticule de sable que » les termites amoncellent sans crainte autour de lui; portant au » lieu de cordon brâhmanique la peau hideuse d'un énorme ser» pent, pour collier les branches entrelacées d'arbrisseaux épi» neux, dont il ne ressent pas même les blessures, et recelant » parmi ses cheveux, relevés en partie en un énorme faisceau » sur le sommet de sa tête et flottant en partie sur ses larges » épaules, une foule d'oiseaux qui, pleins de confiance, y ont » construit leurs nids comme dans un arbre touffu. » (Voyez *la Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit et pracrit, traduit par M. Chézy. — Paris, 1832, in-8°, p. 225.)

prolonge vos jours et vous accorde l'accomplissement de vos désirs !

Le derviche répondit au salut du prince, mais si peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venait de ce que la moustache couvrait la bouche du derviche, et qu'il ne voulait pas passer outre sans prendre de lui l'instruction dont il avait besoin, il prit des ciseaux dont il était muni, et après avoir attaché son cheval à une branche de l'arbre, il lui dit : Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre moustache empêche que je ne vous entende. Vous voudrez bien, et je vous prie de me laisser faire, que je vous l'accommode avec vos sourcils, qui vous défigurent et vous font ressembler plutôt à un ours qu'à un homme.

Le derviche ne s'opposa pas au dessein du prince, il le laissa faire, et comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avait le teint frais et qu'il paraissait beaucoup moins âgé qu'il ne l'était en effet, il lui dit : Bon derviche, si j'avais un miroir je vous ferais voir combien vous êtes rajeuni : vous êtes présentement un homme, et auparavant personne n'eût pu distinguer ce que vous étiez.

Les caresses du prince Bahman lui attirèrent de la part du derviche un sourire avec un compliment. Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, je vous suis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre ; je suis prêt à vous en marquer ma reconnaissance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque besoin ne vous y ait obligé : dites-moi ce que c'est, je tâcherai de vous contenter si je le puis.

— Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin et je cherche l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune. Je sais que ces trois choses sont quelque part ici aux environs, mais j'ignore l'endroit où elles sont précisément. Si vous le savez, je vous conjure de m'enseigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre et que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris.

Le prince, à mesure qu'il tenait ce discours, remarqua que le derviche changeait de visage, qu'il baissait les yeux et qu'il prit un grand sérieux, jusque-là qu'au lieu de répondre, il demeura dans le silence. Cela l'obligea de reprendre la parole. Bon père, poursuivit-il, il me semble que vous m'avez entendu. Dites-moi si vous savez ce que je vous demande ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de temps et que je m'en informe ailleurs.

Le derviche rompit enfin son silence. Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu ; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, et qui est devenue plus forte par le service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens pour savoir si je dois vous accorder la satisfaction que vous souhaitez. — Quel motif peut vous empêcher, reprit le prince, et quelle difficulté trouvez-vous à me la donner ? — Je vous le dirai, repartit le derviche, c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs en grand nombre, qui n'avaient ni moins de hardiesse ni moins de courage que vous en pouvez avoir, ont passé par ici et m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire ; je leur ai enseigné le chemin malgré moi en me rendant à leurs instances, et je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué et que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie et que vous veuilliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin et vous retournerez chez vous.

Le prince Bahman persista dans sa résolution. Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conseil est sincère, et je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez. Mais quel que soit le danger dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein. Quiconque m'attaquera, j'ai de bonnes armes, et il ne sera ni plus vaillant ni plus brave que moi. — Et si ceux qui vous attaqueront, remontra le derviche, ne se font pas voir (car ils sont plusieurs), comment vous défendrez-vous contre des gens qui sont invisibles ? — Il n'importe, repartit le prince, quoi que vous puissiez dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous savez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner et de ne pas me refuser cette grâce.

Quand le derviche vit qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, et qu'il était opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage nonobstant les avis salutaires qu'il lui donnait, il mit la main dans un sac qu'il

avait près de lui et il en tira une boule qu'il lui présenta. Puisque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutiez et que vous profitiez de mes conseils, prenez cette boule, et quand vous serez à cheval, jetez-la devant vous et suivez-la jusqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera. Quand elle sera arrêtée, vous mettrez pied à terre et vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant vous verrez à droite et à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, et vous entendrez une confusion de voix de tous côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager et pour faire en sorte que vous ne montiez pas jusqu'au haut. Mais gardez-vous bien de vous effrayer, et sur toute chose, de tourner la tête pour regarder en arrière : en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont autant de seigneurs comme vous qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disais. Si vous évitez le grand danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y fassiez bien réflexion, et que vous arriviez au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, et dans la cage l'oiseau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où sont l'arbre qui chante et l'eau jaune, et il vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage, voilà ce que vous avez à faire, voilà ce que vous avez à éviter; mais si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné et vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du temps à y penser, considérez que cette perte irréparable est attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre.

— Pour ce qui est du conseil que vous venez de me répéter et dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre, mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, et j'espère que bientôt vous me verrez revenir et vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre chose sinon qu'il le reverrait avec joie et qu'il souhaitait que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, et jeta la boule devant lui.

La boule roula et continua de rouler presque de la même vitesse que le prince Bahman lui avait imprimée en la jetant, ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la course de son cheval à la même vitesse pour la suivre afin de ne la pas perdre de vue. Il la suivit, et quand elle fut au pied de la montagne que le derviche avait dit, où elle s'arrêta, alors il descendit de cheval, et le cheval ne branla pas de la place, quand même il lui eut mis la bride sur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux et qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, et il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avait parlé se firent entendre sans qu'il vît personne. Les unes disaient : Où va cet étourdi? où va-t-il? que veut-il? ne le laissez pas passer. D'autres : Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. D'autres criaient d'une voix de tonnerre : Au voleur! à l'assassin! au meurtre! D'autres au contraire criaient d'un ton railleur : Non, ne lui faites pas de mal, laissez passer le beau mignon; vraiment, c'est pour lui qu'on garde la cage et l'oiseau!

Nonobstant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec constance et avec fermeté en s'animant lui-même; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre si grand et si près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le saisit. Les pieds et les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela, et bientôt, comme il se fut aperçu que les forces commencèrent à lui manquer, il oublia l'avis du derviche : il se tourna pour se sauver en descendant, et dans le moment il fut changé en une pierre noire, métamorphose qui était arrivée à tant d'autres avant lui pour avoir tenté la même entreprise, et la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avait attaché à sa ceinture le couteau avec la gaîne qu'il lui avait laissé pour être informée s'il était mort ou vivant, n'avait pas manqué de le tirer et de le consulter même plusieurs fois chaque jour. De la sorte, elle avait eu la consolation d'apprendre qu'il était en parfaite santé et de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenait quelquefois en lui en demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin que le prince Bahman venait d'être métamorphosé en pierre, comme le prince et la princesse s'entretenaient de lui sur le soir, selon leur coutume : Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, et apprenons de ses nouvelles. La princesse le tira, et en le regardant ils virent couler le sang de l'extrémité. La princesse, saisie d'horreur et de douleur, jeta le couteau. Ah ! mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu, et perdu par ma faute, et je ne vous reverrai jamais ! Que je suis malheureuse ! pourquoi vous ai-je parlé d'oiseau qui parle, d'arbre qui chante et d'eau jaune, ou plutôt que m'importait-il de savoir si la dévote trouvait cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie ! Plût à Dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser ! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devais-tu reconnaître ainsi la réception que je t'ai faite ! Pourquoi m'as-tu parlé d'un oiseau, d'un arbre et d'une eau qui, tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère si chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement !

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort du prince Bahman que la princesse Parizade ; mais sans perdre le temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur qu'elle désirait toujours passionnément d'avoir en sa possession l'oiseau qui parlait, l'arbre qui chantait et l'eau jaune, il interrompit. Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman : nos plaintes et notre douleur ne lui rendraient pas la vie. C'est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre et l'adorer dans ses décrets sans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter présentement des paroles de la dévote musulmane, après les avoir tenues si fermement pour certaines et pour vraies ! Croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choses si elles n'existaient pas et qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper, vous qui, bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue et accueillie avec tant d'honnêteté et de bonté ? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de sa faute ou par quelque accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, ma sœur, que sa mort ne nous empêche pas de poursuivre notre recherche ; je m'étais offert de faire le voyage à sa place, je suis dans la même disposition, et comme son exemple ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai.

La princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger au lieu d'un frère d'en perdre deux ; mais il demeura inébranlable nonobstant les remontrances qu'elle lui fit, et avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du succès du voyage qu'il entreprenait, comme elle l'avait été de celui du prince Bahman par le moyen du couteau qu'il lui avait laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains pour le même usage, et en le lui présentant : Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence ; en le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent, de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir ni les faire couler les uns après les autres comme s'ils étaient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère. Mais espérons que cela n'arrivera pas et que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous et moi.

Le prince Perviz partit, et le vingtième jour de son voyage il rencontra le même derviche à l'endroit où le prince Bahman l'avait trouvé. Il s'approcha de lui, et après l'avoir salué, il le pria, s'il le savait, de lui enseigner le lieu où était l'oiseau qui parlait, l'arbre qui chantait et l'eau jaune. Le derviche lui fit les mêmes difficultés et les mêmes remontrances qu'il avait faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avait très-peu de temps qu'un jeune cavalier dont il lui voyait beaucoup de ressemblance lui avait demandé le même chemin ; que, vaincu par ses instances pressantes et par son importunité, il le lui avait enseigné, il lui avait donné de quoi lui servir de guide et prescrit ce qu'il devait observer pour réussir ; mais qu'il ne l'avait pas vu revenir, d'où il n'y avait pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avaient précédé.

Bon derviche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez : c'était mon frère aîné, et je suis informé avec certitude qu'il est mort ; de quelle mort, c'est ce que j'ignore. — Je puis vous le dire, repartit le derviche : il a été changé en pierre noire comme ceux de qui je viens de parler, et vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avais don-

nés au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois.

— Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie, tout inconnu que je vous suis et sans que j'aie rien fait pour mériter votre bienveillance. Mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti j'y ai bien songé et que je ne puis l'abandonner. Ainsi je vous supplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère : peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes enseignemens que j'attends de vous. — Puisque je ne puis réussir, dit le derviche, à vous persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchait et que je pusse me soutenir, je me lèverais pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide.

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre, et comme il se fut avancé jusqu'au derviche, le derviche qui venait de tirer la boule de son sac, où il y en avait un bon nombre d'autres, la lui donna et lui dit l'usage qu'il en devait faire, comme ci-devant au prince Bahman, et après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendrait sans voir personne, quelque menaçantes qu'elles fussent, mais de ne pas laisser de monter jusqu'à ce qu'il eût aperçu la cage et l'oiseau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche, et quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval, et en piquant des deux en même temps, il la suivit. Il arriva enfin au bas de la montagne, et quand il eut vu que la boule s'était arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place en rappelant dans sa mémoire les avis que le derviche lui avait donnés. Il s'encouragea et il monta bien résolu d'arriver jusqu'au haut de la montagne, et il avança cinq ou six pas ; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappelait et l'insultait en criant : Attends, téméraire, que je te punisse de ton audace.

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche ; il mit la main sur le sabre, il le tira et il se tourna pour se venger ; mais à peine eut-il le temps de voir que personne ne le suivait qu'il fut changé en une pierre noire, lui et son cheval.

Depuis que le prince Perviz était parti, la princesse Parizade n'avait pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avait reçu de sa main le jour qu'il était parti, et, quand elle n'avait autre chose à faire, de le dire en faisant passer les grains par ses doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avait pas même quitté la nuit tout ce temps-là : chaque soir en se couchant elle se l'était passé autour du col, et le matin en s'éveillant elle y avait porté la main pour éprouver si les grains venaient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, et au moment que le prince Perviz eut la même destinée que le prince Bahman d'être changé en pierre noire, comme elle tenait le chapelet à son ordinaire et qu'elle le disait, tout à coup elle sentit que les grains n'obéissaient plus au mouvement qu'elle leur donnait, et elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avait déjà pris sa résolution sur le parti qu'elle prendrait au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps en donnant des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même, et dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée et équipée, et qu'elle eut marqué à ses gens qu'elle reviendrait dans peu de jours, elle monta à cheval et partit en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avaient tenu.

La princesse Parizade, qui était accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auraient pu faire. Comme elle avait fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans la vingtième journée de marche comme eux. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, et, en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui, et, après qu'elle l'eut salué, elle lui dit : Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous et me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune.

Le derviche répondit : Madame, puisque votre voix me fait connaître quel est votre sexe,

nonobstant votre déguisement en homme, et que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment et je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connaissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande?

— Bon derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux que je brûle d'envie de les posséder. — Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité: ces choses sont encore plus surprenantes et plus singulières qu'on ne vous les a représentées; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir. Vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible et si dangereuse si l'on vous en avait bien informée. Croyez-moi, ne passez pas plus avant, retournez sur vos pas et ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte.

— Bon père, répliqua la princesse, je viens de loin et il me fâcherait fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés et du danger de perdre la vie; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés et en quoi consistent ces dangers; c'est ce que je désirerais de savoir, pour me consulter et voir si je pourrais prendre confiance sur ma résolution, sur mon courage et sur mes forces, ou ne la pas prendre.

Alors le derviche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avait tenu aux princes Bahman et Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne, où était l'oiseau dans sa cage, dont il fallait se rendre maître, après quoi l'oiseau donnerait connaissance de l'arbre et de l'eau jaune; le bruit et le tintamarre des voix menaçantes et effroyables qu'on entendait de tous les côtés sans voir personne, et enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul était capable de donner de l'effroi à elle et à tout autre, quand elle saurait que ces pierres étaient autant de braves cavaliers qui avaient été ainsi métamorphosés pour avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui était de ne pas se tourner pour regarder derrière soi qu'auparavant on ne se fût saisi de la cage.

Quand le derviche eut achevé: A ce que je comprends par votre discours, reprit la princesse, la grande difficulté pour réussir dans cette affaire est premièrement de monter jusqu'à la cage, sans s'effrayer du tintamarre des voix qu'on entend sans voir personne, et en second lieu de ne pas regarder derrière soi. Pour ce qui est de cette dernière condition, j'espère que je serai assez maîtresse de moi-même pour la bien observer. Quant à la première, j'avoue que ces voix telles que vous me les représentez sont capables d'épouvanter les plus assurés. Mais comme dans toutes les entreprises de grande conséquence et périlleuses il n'est pas défendu d'user d'adresse, je vous demande si l'on pourrait s'en servir dans celle-ci, qui m'est d'une si grande importance.—Et de quelle adresse voudriez-vous user? demanda le derviche. — Il me semble, répondit la princesse, qu'en me bouchant les oreilles de coton, si fortes et si effroyables que les voix pussent être, elles en seraient frappées avec beaucoup moins d'impression; comme aussi elles feraient moins d'effet sur mon imagination, mon esprit demeurerait dans la liberté de ne se pas troubler jusqu'à perdre l'usage de la raison.

— Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui jusqu'à présent se sont adressés à moi pour s'informer du chemin que vous demandez, je ne sais si quelqu'un s'est servi de l'adresse que vous me proposez. Ce que je sais, c'est que pas un ne me l'a proposée et que tous y sont péris. Si vous persistez dans votre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve, à la bonne heure si elle vous réussit; mais je ne vous conseillerais pas de vous y exposer.

— Bon père, repartit la princesse, que je ne persiste pas dans mon dessein! le cœur me dit que l'adresse me réussira et je suis résolue de m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus que d'apprendre de vous quel chemin je dois prendre, c'est la grâce que je vous conjure de ne me pas refuser. Le derviche l'exhorta pour la dernière fois à se bien consulter, et comme il vit qu'elle était inébranlable dans sa résolution, il tira une boule, et en la lui présentant: Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, et quand vous l'aurez jetée devant vous, suivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne où est ce que vous cherchez et où elle s'arrêtera. Quand elle sera arrêtée, arrêtez-vous aussi, mettez pied à terre et montez. Allez, vous savez le reste, n'oubliez pas d'en profiter.

La princesse Parizade, après avoir remercié le derviche et pris congé de lui, remonta à cheval. Elle jeta la boule et elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant; la boule continua son roulement et enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princesse mit pied à terre, elle se boucha les oreilles de coton, et après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle avait à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix et elle s'aperçut d'abord que le coton lui était d'un grand secours. Plus elle avançait, plus les voix devenaient fortes et se multipliaient, mais non pas à lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs sortes d'injures et de railleries piquantes, par rapport à son sexe, qu'elle méprisa et dont elle ne fit que rire. Je ne m'offense ni de vos injures ni de vos railleries, disait-elle en elle-même; dites encore pire, je m'en moque et vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. Elle monta enfin si haut qu'elle commença d'apercevoir la cage et l'oiseau, lequel, de complot avec les voix, tâchait de l'intimider en lui criant d'une voix tonnante nonobstant la petitesse de son corps: Retire-toi, n'approche pas.

La princesse, animée davantage par cet objet, doubla le pas quand elle se vit si près de la fin de sa carrière; elle gagna le haut de la montagne, où le terrain était égal; elle courut droit à la cage et elle mit la main dessus, en disant à l'oiseau: Oiseau, je te tiens malgré toi, et tu ne m'échapperas pas.

Pendant que Parizade ôtait le coton qui lui bouchait les oreilles: Brave dame, lui dit l'oiseau, ne me veuillez pas de mal de ce que je me suis joint à ceux qui faisaient leurs efforts pour la conservation de ma liberté. Quoique enfermé dans une cage, je ne laissais pas d'être content de mon sort; mais destiné à devenir esclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtresse, vous qui m'avez acquis si courageusement et si dignement, que toute autre personne du monde; et dès à présent je vous jure une fidélité inviolable, avec une soumission entière à tous vos commandemens. Je sais qui vous êtes et je vous apprendrai que vous ne vous connaissez pas vous-même pour ce que vous êtes; mais un jour viendra que je vous rendrai un service dont j'espère que vous m'aurez quelque obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma sincérité, faites-moi connaître ce que vous souhaitez, je suis prêt de vous obéir.

La princesse, pleine d'une joie d'autant plus inexprimable que la conquête qu'elle venait de faire lui coûtait la mort de deux frères chéris tendrement et à elle-même tant de fatigue et un danger dont elle connaissait la grandeur, après s'en être sortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le derviche lui en avait représenté, dit à l'oiseau après qu'il eut cessé de parler: Oiseau, c'était bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance; je suis ravie que tu m'aies prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété est merveilleuse; je te demande de m'enseigner où elle est avant toute chose. L'oiseau lui enseigna l'endroit, qui n'était pas beaucoup éloigné. Elle y alla et elle en emplit un petit flacon d'argent qu'elle avait apporté avec elle. Elle revint à l'oiseau et elle lui dit: Oiseau, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'arbre qui chante; dis-moi où il est. L'oiseau lui dit: Tournez-vous et vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. Le bois n'était pas éloigné, la princesse alla jusque-là, et entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit lui fit connaître celui qu'elle cherchait; mais il était fort gros et fort haut. Elle revint et elle dit à l'oiseau: Oiseau, j'ai trouvé l'arbre qui chante, mais je ne puis ni le déraciner ni l'emporter. — Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'oiseau, il suffit que vous en preniez la moindre branche et que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin; elle prendra racine dès qu'elle sera dans terre et en peu de temps vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir.

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote musulmane lui avait fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau: Oiseau, tout ce que tu viens de faire pour moi n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant; je prétends les ramener avec moi.

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article:

en effet, il en fit difficulté. Oiseau, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu l'es en effet et que ta vie est à ma disposition. — Je ne puis, reprit l'oiseau contester cette vérité, mais quoique ce que vous me demandez soit d'une plus grande difficulté que les autres, je ne laisserai pas d'y satisfaire comme aux autres. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, et voyez si vous n'y verrez pas une cruche. — Je l'aperçois, dit la princesse. — Prenez-la, dit-il, et en descendant de la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères.

La princesse Parizade prit la cruche, et en emportant avec soi la cage avec l'oiseau, le flacon et la branche, à mesure qu'elle descendait elle versait de l'eau de la cruche sur chaque pierre noire qu'elle rencontrait, et chacune se changeait en homme [1]. Et comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman et Perviz, qui la reconnurent aussi et qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même et en leur témoignant son étonnement : Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici ? Comme ils eurent répondu qu'ils venaient de dormir : Oui, mais, reprit-elle, sans moi votre sommeil durerait encore et il eût peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient-il pas que vous étiez venu chercher l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune, et d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit était parsemé ? Regardez et voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous environnent et vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir. Et si vous désirez de savoir comment cette merveille s'est faite, c'est, continua-t-elle en leur montrant la cruche dont elle n'avait plus besoin et qu'elle avait déjà posée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette cruche était pleine et que j'ai versée sur chaque pierre. Comme, après avoir rendu mon esclave l'oiseau qui parle, que voici dans cette cage, et trouvé par son moyen l'arbre qui chante, dont je tiens une branche, et l'eau jaune, dont ce flacon est plein, je ne voulais pas retourner sans vous remener avec moi, je l'ai contraint par le pouvoir que j'ai acquis sur lui de m'en donner le moyen, et il m'a enseigné où était cette cruche et l'usage que j'en devais faire.

Les princes Bahman et Perviz connurent par ce discours l'obligation qu'ils avaient à la princesse leur sœur, et les seigneurs, qui s'étaient tous assemblés autour d'eux et qui avaient entendu le même discours, les imitèrent en lui marquant que, bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venait de faire et à laquelle ils avaient aspiré, ils ne pouvaient mieux lui témoigner leur reconnaissance de la vie qu'elle venait de leur redonner qu'en se déclarant ses esclaves et prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonnerait.

Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait que de recouvrer mes frères : ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, et je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs je vous regarde, chacun en particulier, comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrâce, et je me réjouis avec vous du bonheur qui vous en est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus longtemps : remontons à cheval et retournons chacun au pays d'où nous sommes venus.

La princesse Parizade donna l'exemple la première en allant reprendre son cheval, qu'elle trouva où elle l'avait laissé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui voulait la soulager, la pria de lui donner la cage à porter. Mon frère, reprit la princesse, l'oiseau est mon esclave, je veux le porter moi-même ; mais si vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage néanmoins pour me la rendre quand je serai à cheval. Quand elle fut remontée à cheval et que

[1] Toute la partie de ce conte que l'on vient de lire et qui a rapport à la recherche de l'oiseau se retrouve d'une manière plus abrégée dans un des contes traduits par M. Jonathan Scott et qui est intitulé *Histoire des trois princes et de l'oiseau merveilleux*. (Voyez ci-dessus, p. 650.) Dans cette histoire, trois jeunes princes, fils d'un roi de l'Orient, entreprennent successivement la conquête de l'oiseau qui change en pierre tous ceux qui l'approchent. Le dernier des trois réussit dans son entreprise et détruit l'enchantement en répandant des poignées d'une terre blanche que l'oiseau lui indique, sur tous les voyageurs transformés en statues de marbre.

le prince Bahman lui eut rendu la cage et l'oiseau : Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en se tournant du côté où il était, voilà aussi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde si cela ne vous incommode pas. Et le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaisir.

Quand le prince Bahman et le prince Perviz et tous les seigneurs furent tous à cheval, la princesse Parizade attendait que quelqu'un d'eux se mît à la tête et commençât la marche. Les deux princes voulurent en faire civilité aux seigneurs, et les seigneurs de leur côté voulaient la faire à la princesse. Comme la princesse vit que pas un des seigneurs ne voulait se donner cet avantage, et que c'était pour lui en laisser l'honneur, elle s'adressa à tous et elle leur dit : Seigneurs, j'attends que vous marchiez. — Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étaient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts de vous rendre après ce que vous venez de faire pour nous, nonobstant votre modestie. Nous la supplions de ne nous pas priver plus longtemps du bonheur de la suivre.

— Seigneurs, dit alors la princesse, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites et je ne l'accepte que parce que vous le souhaitez. En même temps elle se mit en marche, et les deux princes et les seigneurs la suivirent en troupe sans distinction.

La troupe voulut voir le derviche en passant, le remercier de son bon accueil et de ses conseils salutaires, qu'ils avaient trouvés sincères ; mais il était mort, et l'on n'a pu savoir si c'était de vieillesse ou parce qu'il n'était plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisait à la conquête des trois choses dont la princesse Parizade venait de triompher.

Ainsi la troupe continua son chemin, mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les seigneurs qui étaient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir, chacun en particulier, réitéré à la princesse l'obligation qu'ils lui avaient, prirent congé d'elle et des princes ses frères, l'un après l'autre, à mesure qu'ils rencontraient le chemin par où ils étaient venus. La princesse et les princes Bahman et Perviz continuèrent le leur jusqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princesse posa la cage dans le jardin dont nous avons parlé, et comme le salon était du côté du jardin, dès que l'oiseau eut fait entendre son chant, les rossignols, les pinsons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets et une infinité d'autres oiseaux du pays vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui est de la branche, elle la fit planter en sa présence dans un endroit du parterre peu éloigné de la maison ; elle prit racine et en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie et le même concert que l'arbre d'où elle avait été cueillie. Quant au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand bassin de beau marbre, et quand il fut achevé, elle y versa toute l'eau jaune qui était contenue dans le flacon. Aussitôt elle commença à foisonner en se gonflant, et quand elle fut venue à peu près jusqu'aux bords du bassin, elle s'éleva dans le milieu en grosse gerbe jusqu'à la hauteur de vingt pieds, en retombant et en continuant de même, sans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles se répandit dans le voisinage, et comme la porte de la maison, non plus que du jardin, n'était fermée à personne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman et Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vie, et comme la chasse était leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval et ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maison. Comme ils chassaient, le sultan de Perse survint en chassant au même endroit qu'ils avaient choisi. Dès qu'ils se furent aperçus qu'il allait arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paraître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser et de se retirer pour éviter sa rencontre ; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent qu'ils le rencontrèrent dans un endroit si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre et de se prosterner devant le sultan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder ; mais le sultan, qui vit qu'ils étaient bien montés et habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de les voir au visage : il s'arrêta et il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent et ils demeurèrent

debout devant leur sultan avec un air libre et dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste et respectueuse. Le sultan les considéra quelque temps depuis la tête jusqu'aux pieds sans parler, et après avoir admiré leur bon air et leur bonne mine, il leur demanda qui ils étaient et où ils demeuraient.

Le prince Bahman prit la parole. Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre majesté, le dernier mort, et nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de temps avant sa mort afin que nous y demeurassions en attendant que nous fussions en âge de servir votre majesté et de lui aller demander de l'emploi quand l'occasion se présenterait.

— A ce que je vois, reprit le sultan, vous aimez la chasse? — Sire, repartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, qu'aucun des sujets de votre majesté qui se destine à porter les armes dans ses armées ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. Le sultan, charmé d'une réponse si sage, leur dit : Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser. Venez et choisissez telle chasse qu'il vous plaira.

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sultan, et ils n'avaient pas avancé bien loin quand ils virent paraître plusieurs bêtes tout à la fois. Le prince Bahman choisit un lion, et le prince Perviz, un ours ; ils partirent l'un et l'autre en même temps avec une intrépidité dont le sultan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presque aussitôt l'un que l'autre et ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, et le prince Pervis l'ours d'outre en outre, et que le sultan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman poursuivit un autre ours, et le prince Perviz un autre lion, et en peu de momens ils les percèrent et les renversèrent sans vie. Ils voulaient continuer, mais le sultan ne le permit pas ; il les fit rappeler, et quand ils furent venus se ranger près de lui : Si je vous laissais faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner que vos personnes, dont la vie me sera désormais très-chère, persuadé que votre bravoure, dans un temps, me sera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable.

Le sultan Khosrouschah enfin sentit une inclination pour les deux princes si forte qu'il les invita à venir le voir et à le suivre sur l'heure. Sire, reprit le prince Bahman, votre majesté nous fait un honneur que nous ne méritons pas et nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser.

Le sultan, qui ne comprenait pas quelle raison les princes pouvaient avoir pour ne pas accepter la marque de considération qu'il leur témoignait, le leur demanda et les pressa de l'en éclaircir. Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur, notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande que nous n'entreprenons rien ni ne faisons qu'auparavant nous n'ayons pris son avis, de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. — Je loue fort votre union fraternelle, reprit le sultan ; consultez donc votre sœur, et demain, en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse.

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non-seulement de l'aventure qui leur était arrivée de rencontrer le sultan et d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avait fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sultan au lieu de la chasse : Eh bien! leur demanda le sultan, avez-vous parlé à votre sœur? a-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attends de vous voir plus particulièrement? Les princes se regardèrent et la rougeur leur monta au visage. Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre majesté de nous excuser ; ni mon frère ni moi, nous ne nous en sommes pas souvenus. — Souvenez-vous-en donc aujourd'hui, reprit le sultan, et demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse.

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, et le sultan ne se scandalisa pas de leur négligence ; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avait dans une bourse, et les mettant dans le sein du prince Bahman : Ces boules, dit-il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliiez une troisième fois ce que je souhaite que vous fassiez pour l'amour de moi : le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture vous en fera souvenir au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant.

La chose arriva comme le sultan l'avait prévue. Sans les trois boules d'or, les princes eus-

sent encore oublié de parler à la princesse Parizade, leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman comme il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussitôt il alla trouver le prince Perviz et ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui n'était pas encore couchée; il lui demandèrent pardon de ce qu'ils venaient l'importuner à une heure indue, et ils lui exposèrent le sujet avec toutes les circonstances de leur rencontre avec le sultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle. Votre rencontre avec le sultan, dit-elle, vous est heureuse et honorable, et dans la suite elle peut l'être davantage, mais elle est fâcheuse et bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sultan souhaitait; je vous en suis infiniment obligée; je connais en cela que votre amitié correspond parfaitement avec la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le sultan en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous sommes jurée, et vous avez bien jugé que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il soit aisé de refuser absolument au sultan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement, comme il le paraît? Ce que les sultans souhaitent sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand, en suivant mon inclination, je vous dissuaderais d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous, je ne ferais que vous exposer à son ressentiment et qu'à me rendre malheureuse avec vous. Vous voyez quel est mon sentiment; avant néanmoins de rien conclure, consultons l'oiseau qui parle et voyons ce qu'il nous conseillera : il est pénétrant et prévoyant, et il nous a promis son secours dans les difficultés qui nous embarrasseraient.

La princesse Parizade se fit apporter la cage, et après qu'elle eut proposé la difficulté à l'oiseau en présence des princes, elle lui demanda ce qu'il était à propos qu'ils fissent dans cette perplexité. L'oiseau répondit : Il faut que les princes vos frères correspondent à la volonté du sultan, et même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maison.

— Mais, oiseau, reprit la princesse, nous nous aimons, mes frères et moi, d'une amitié sans égale; cette amitié ne souffrira-t-elle pas de dommage par cette démarche? — Point du tout, repartit l'oiseau, elle en deviendra plus forte. — De la sorte, répliqua la princesse, le sultan me verra. L'oiseau lui dit qu'il était nécessaire qu'il la vît et que le tout n'en irait que mieux.

Le lendemain, les princes Bahman et Perviz retournèrent à la chasse, et le sultan, d'aussi loin qu'il put se faire entendre, leur demanda s'ils s'étaient souvenus de parler à leur sœur. Le prince Bahman s'approcha et lui dit : Sire, votre majesté peut disposer de nous, et nous sommes prêts de lui obéir : non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle dans une chose qui était de notre devoir à l'égard de votre majesté. Mais, sire, elle s'en est rendue si digne que si nous avons péché, nous espérons que votre majesté nous le pardonnera. — Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sultan; bien loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence et la même attache pour peu que j'aie de part dans votre amitié. Les princes, confus de l'excès de bonté du sultan, ne répondirent que par une profonde inclination pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevaient.

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas longtemps ce jour-là. Comme il avait jugé que les princes n'avaient pas moins d'esprit que de valeur et de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés dans la marche, honneur qui, sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnaient, donna de la jalousie même au grand visir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le sultan fut entré dans sa capitale, le peuple dont les rues étaient bordées n'eut les yeux attachés que sur les deux princes Bahman et Perviz en cherchant qui ils pouvaient être, s'ils étaient étrangers ou du royaume. Quoi qu'il en soit, disaient la plupart, plût à Dieu que le sultan nous eût donné deux princes aussi bien faits et d'aussi bonne mine. Il pourrait en avoir à peu près de même âge si les couches de la sultane, qui en souffre la

peine depuis si longtemps, eussent été heureuses.

La première chose que fit le sultan en arrivant dans son palais fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens et la symétrie sans affectation et en gens qui s'y entendaient. On servit enfin un repas magnifique, et le sultan les fit mettre à table avec lui. Ils voulurent s'en excuser, mais ils obéirent dès que le sultan leur eut dit que c'était sa volonté.

Le sultan, qui avait infiniment de l'esprit, qui avait fait de grands progrès dans les sciences, et particulièrement dans l'histoire, avait bien prévu que, par modestie et par respect, les princes ne se donneraient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença et il y fournit pendant tout le repas ; mais sur quelque matière qu'il ait pu les mettre, ils y satisfirent avec tant de connaissance, d'esprit, de jugement et de discernement qu'il en fut dans l'admiration. Quand ils seraient mes enfans, disait-il en lui-même, et qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauraient pas davantage ni ne seraient plus habiles ni mieux instruits. Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, après être sorti, où il s'entretint encore avec eux un très-long temps. Le sultan enfin leur dit : Jamais je n'eusse cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels et aussi capables : de ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre. Mais en voilà assez, il est temps que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour, et comme aucun n'est plus capable d'en dissiper les nuages que la musique, vous allez entendre un concert de voix et d'instrumens qui ne sera pas désagréable.

Comme le sultan eut achevé de parler, les musiciens, qui avaient eu l'ordre, entrèrent et répondirent fort bien à l'attente qu'on avait de leur habileté. Des farceurs excellens succédèrent au concert, et des danseurs et des danseuses terminèrent le divertissement.

Les deux princes, qui virent que la fin du jour approchait, se prosternèrent aux pieds du sultan et lui demandèrent la permission de se retirer, après l'avoir remercié de ses bontés et des honneurs dont il les avait comblés ; et le sultan en les congédiant leur dit : Je vous laisse aller, et souvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes : vous serez les bienvenus, et plus souvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaisir.

Avant de s'éloigner de la présence du sultan, le prince Bahman lui dit : Sire, oserions-nous prendre la liberté de supplier votre majesté de nous faire la grâce, à nous et à notre sœur, de passer par notre maison et de s'y reposer quelques momens la première fois que le divertissement de la chasse l'amènera aux environs : elle n'est pas digne de votre présence, mais des monarques quelquefois ne dédaignent pas de se mettre à couvert sous une chaumière. Le sultan reprit : Une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut être que belle et digne de vous ; je la verrai avec un grand plaisir, et avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes, vous et votre sœur, qui m'est déjà chère, sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles qualités ; et je ne différerai pas de me donner cette satisfaction plus longtemps que jusqu'après-demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois : trouvez-vous-y, vous me servirez de guide.

Les princes Bahman et Perviz retournèrent chez eux le même jour, et quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse Parizade l'accueil honorable que le sultan leur avait fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avaient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, et qu'il leur en avait marqué le jour, qui serait celui d'après le jour qui devait suivre.

Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès à présent songer à préparer un repas digne de sa majesté, et pour cela il est bon que nous consultions l'oiseau qui parle : il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus du goût de sa majesté que d'autres. Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugerait à propos, elle consulta l'oiseau en son particulier après qu'ils se furent retirés. Oiseau, dit-elle, le sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, et nous devons le régaler : enseigne-nous comment nous pourrons

nous en acquitter de manière qu'il en soit content.

— Ma bonne maîtresse, reprit l'oiseau, vous avez d'excellens cuisiniers, qu'ils fassent de leur mieux, et, sur toute chose, qu'ils lui fassent un plat de concombres avec une farce de perles que vous ferez servir devant le sultan, préférablement à tout autre mets, dès le premier service.

— Des concombres avec une farce de perles! se récria la princesse Parizade avec étonnement. Oiseau, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inouï. Le sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger et non pour admirer des perles. De plus, quand j'y emploierais tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiraient pas pour la farce.

— Ma maîtresse, repartit l'oiseau, faites ce que je dis et ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera, il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, et faites-y fouir, vous en trouverez plus que vous n'en aurez besoin.

Dès le même soir, la princesse Parizade fit avertir un jardinier de se tenir prêt, et le lendemain de grand matin elle le prit avec elle, le mena à l'arbre que l'oiseau lui avait enseigné et lui commanda de creuser au pied. En creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit de la résistance et bientôt il découvrit un coffret d'or d'environ un pied en carré qu'il montra à la princesse. C'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle; continue et prends garde de le gâter avec la bêche.

Le jardinier enfin tira le coffret et le mit entre les mains de la princesse. Comme le coffret n'était fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit et elle vit qu'il était plein de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales et propres à l'usage qui devait en être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras et reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettait la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman et Perviz, qui avaient vu, chacun de son appartement, la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avait de coutume, dans le temps qu'ils s'habillaient, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir et allèrent au devant d'elle; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, et comme ils avaient aperçu de loin qu'elle portait quelque chose sous le bras, et qu'en approchant ils virent que c'était un coffret d'or, ils en furent surpris. Ma sœur, lui dit le prince Bahman en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, et nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or : est-ce un trésor que le jardinier a trouvé et qu'il était venu vous annoncer?

— Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire : c'est moi qui ai mené le jardinier où était le coffret, qui lui ai montré l'endroit et qui l'ai fait déterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille quand vous verrez ce qu'il contient.

La princesse ouvrit le coffret, et les princes, émerveillés quand ils virent qu'il était rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection et à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avait eu connaissance de ce trésor. Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. Le prince Perviz reprit : Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci, qui nous intéresse si fort? Nous n'en avions pas d'autre que de venir à votre rencontre.

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avait faite avec l'oiseau, comme ils en étaient convenus avec elle, de la demande, de la réponse et de ce qu'elle lui avait opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, et du moyen qu'il lui avait donné d'en avoir en lui enseignant et indiquant le lieu où elle venait de trouver le coffret. Les princes et la princesse firent plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'oiseau voulait qu'on préparât un mets de la sorte pour le sultan jusqu'à faire trouver les moyens d'y réussir. Mais enfin, après avoir bien discouru pour et contre sur cette matière, ils conclurent qu'ils n'y comprenaient rien et cependant qu'il fallait exécuter le conseil de point en point et n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sultan de la manière qu'elle l'entendait : Outre tout ce que je viens de vous dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sultan, et ainsi que personne que vous n'y mette la main. Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici. Et en même temps elle ouvrit le coffret et lui montra les perles.

Le chef de cuisine, qui jamais n'avait entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière avec un visage qui marquait assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée : Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle de t'ordonner un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler et dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela est vrai, je le sais comme toi, mais je ne suis pas folle, et c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Va, invente, fais de ton mieux et emporte le coffret, tu me le rapporteras avec les perles qui resteront s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. Le chef de cuisine n'eut rien à répliquer; il prit le coffret et l'emporta. Le même jour enfin la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte que tout fût net, propre et arrangé, tant dans la maison que dans le jardin, pour recevoir le sultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étaient sur le lieu de la chasse lorsque le sultan de Perse y arriva. Le sultan commença la chasse et il la continua jusqu'à ce que la vive ardeur du soleil, qui s'approchait du plus haut de l'horizon, l'obligea de finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du sultan pour l'accompagner, le prince Perviz se mit à la tête de la marche pour montrer le chemin, et quand il fut à la vue de la maison, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princesse Parizade que le sultan arrivait; mais des gens de la princesse, qui s'étaient mis sur les avenues par son ordre, l'avaient déjà avertie, et le prince la trouva qui attendait, prête à le recevoir.

Le sultan arriva, et comme il fut entré dans la cour et qu'il eut mis pied à terre devant le vestibule, la princesse Parizade se présenta et se jeta à ses pieds, et les princes Bahman et Perviz, qui étaient présens, avertirent le sultan que c'était leur sœur et le supplièrent d'agréer les respects qu'elle rendait à sa majesté.

Le sultan se baissa pour aider la princesse à se relever, et après l'avoir considérée, et admiré quelque temps l'éclat de sa beauté, dont il fut ébloui, sa bonne grâce, son bon air et un je ne sais quoi qui ne ressentait pas la campagne, où elle demeurait : Les frères, dit-il, sont dignes de la sœur et la sœur est digne des frères; et à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur; mais j'espère bien la connaître mieux par cet endroit-là que par ce qu'il m'en paraît à la première vue quand j'aurai vu la maison.

Alors la princesse prit la parole. Sire, dit-elle, ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous, qui menons une vie retirée du grand monde : elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques, qui n'appartiennent qu'à des sultans. — Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très-obligeamment le sultan; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir; passez donc devant et montrez-moi le chemin.

La princesse, en laissant le salon à part, mena le sultan, d'appartement en appartement, et le sultan, après avoir considéré chaque pièce avec attention et les avoir admirées par leurs diversités : Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne? Les villes les plus belles et les plus grandes seraient bientôt désertes si toutes les maisons de campagne ressemblaient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort et que vous méprisiez la ville. Faites-moi voir aussi le jardin, je m'attends bien qu'il correspond à la maison.

La princesse ouvrit une porte qui donnait sur le jardin, et ce qui frappa d'abord les yeux du sultan fut la gerbe d'eau jaune couleur d'or. Surpris par un spectable si nouveau pour lui, et après l'avoir regardé un temps avec admiration : D'où vient cette eau merveilleuse, dit-il, qui fait tant de plaisir à voir? où en est la source, et par quel art en a-t-on fait un jet si extraordinaire et auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde? Je veux voir cette merveille de près. Et en disant ces

paroles, il avança. La princesse continua de le conduire et elle le mena par l'endroit où l'arbre harmonieux était planté.

En approchant, le sultan, qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il eût jamais entendus, s'arrêta et chercha des yeux où étaient les musiciens, et comme il n'en vit aucun ni près ni loin et que cependant il entendait le concert assez distinctement, dont il était charmé: Ma belle, dit-il en s'adressant à la princesse Parizade, où sont les musiciens que j'entends? sont-ils sous terre, sont-ils invisibles dans l'air? Avec des voix si excellentes et si charmantes, ils ne hasarderaient rien de se laisser voir; au contraire, ils feraient plaisir.

— Sire, répondit la princesse en souriant, ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'arbre que votre majesté voit devant elle qui le rend, et si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas et les voix lui seront plus distinctes.

Le sultan s'avança, et il fut si charmé de la douce harmonie du concert qu'il ne se lassait pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avait à voir l'eau jaune de près; ainsi en rompant son silence : Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin? est-ce un présent que l'on vous a fait, ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné? Il faut qu'il vienne de bien loin; autrement, curieux des raretés de la nature comme je le suis, j'en aurais entendu parler. De quel nom l'appelez-vous?

— Sire, répondit la princesse, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'arbre qui chante, et il n'en croît pas dans le pays; il serait trop long de raconter par quelle aventure il se trouve ici. C'est une histoire qui a rapport avec l'eau jaune et avec l'oiseau qui parle, qui nous est venu en même temps, et que votre majesté pourra voir après qu'elle aura vu l'eau jaune d'aussi près qu'elle le souhaite; si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle se sera reposée et remise de la fatigue de la chasse, à laquelle elle en ajoute une nouvelle par la peine qu'elle se donne à la grande ardeur du soleil.

— Ma belle, reprit le sultan, je ne m'aperçois pas de la peine que vous dites, tant elle est bien récompensée par les choses merveilleuses que vous me faites voir : dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne. Achevons donc et voyons l'eau jaune; je meurs déjà d'envie de voir et d'admirer l'oiseau qui parle.

Quand le sultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut longtemps les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessait de faire un effet merveilleux, en s'élevant en l'air et en retombant dans le bassin. Selon vous, ma belle, dit-il en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source et elle ne vient d'aucun endroit aux environs par un conduit amené sous terre; au moins je comprends qu'elle est étrangère, de même que l'arbre qui chante.

— Sire, reprit la princesse, la chose est comme votre majesté le dit, et pour marque que l'eau ne vient pas d'ailleurs, c'est que le bassin est d'une seule pièce et qu'ainsi elle ne peut venir ni par les côtés ni par dessous. Et ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majesté, c'est que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le bassin et qu'elle a foisonné comme elle le voit par une propriété qui lui est particulière. Le sultan enfin en s'éloignant du bassin : En voilà, dit-il, assez pour la première fois, car je me promets bien de revenir souvent : menez-moi, que je voie l'oiseau qui parle.

En approchant du salon, le sultan aperçut sur les arbres un nombre prodigieux d'oiseaux qui remplissaient l'air chacun de son chant et de son ramage. Il demanda pourquoi ils étaient là assemblés plutôt que sur les autres arbres du jardin, où il n'en avait ni vu ni entendu chanter. Sire, répondit la princesse, c'est qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiseau qui parle. Votre majesté peut l'apercevoir dans la cage qui est posée sur une des fenêtres du salon où elle va entrer; et si elle y fait attention, elle s'apercevra qu'il a le chant éclatant au-dessus de celui de tous les autres oiseaux, même du rossignol, qui n'en approche que de bien loin.

Le sultan entra dans le salon, et comme l'oiseau continuait son chant : Mon esclave, dit la princesse en élevant la voix, voilà le sultan, faites-lui votre compliment. L'oiseau cessa de chanter dans le moment, et tous les autres oiseaux cessèrent de même. Que le sultan, dit-il, soit le très-bienvenu, que Dieu le comble de prospérités et prolonge le nombre de ses années! Comme le repas était servi sur le sofa près de la fenêtre où était l'oiseau, le sultan en

se mettant à table : Oiseau, dit-il, je te remercie de ton compliment, et je suis ravi de voir en toi le sultan et le roi des oiseaux.

Le sultan, qui vit devant lui le plat de concombres, qu'il croyait farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, et son étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. Quelle nouveauté ! dit-il. A quel dessein une farce de perles ? Les perles ne se mangent pas. Il regardait déjà les deux princes et la princesse pour leur demander ce que cela signifiait, mais l'oiseau l'interrompit. Sire, dit-il, votre majesté peut-elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la sultane son épouse était accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois ? — Je l'ai cru, repartit le sultan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. — Ces sages-femmes, sire, repartit l'oiseau, étaient sœurs de la sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elle, et pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre majesté ; elles avoueront leur crime si vous les faites interroger. Les deux frères et leur sœur que vous voyez sont vos enfans, qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins et nourris et élevés par ses soins.

Le discours de l'oiseau éclaira l'entendement du sultan en un instant. Oiseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres et que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînait de leur côté et la tendresse que je sentais déjà pour eux ne me disaient que trop qu'ils étaient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse et que je vous donne les premières marques de mon amour et de ma tendresse de père. Il se leva, et après avoir embrassé les deux princes et la princesse l'un après l'autre en mêlant ses larmes avec les leurs : Ce n'est pas assez, mes enfans, dit-il, il faut aussi que vous vous embrassiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conservé la vie, mais comme les miens, sortis du sang des rois de Perse, dont je suis persuadé que vous soutiendrez bien la gloire.

Après que les deux princes et la princesse se furent embrassés mutuellement avec une satisfaction toute nouvelle, comme le sultan le souhaitait, le sultan se remit à table avec eux et se pressa de manger. Quand il eut achevé : Mes enfans, dit-il, vous connaissez votre père en ma personne ; demain, je vous amènerai la sultane votre mère, préparez-vous à la recevoir.

Le sultan monta à cheval et retourna à sa capitale en toute diligence. La première chose qu'il fit dès qu'il eut mis pied à terre, en entrant dans son palais, fut de commander à son grand visir d'apporter toute la diligence possible à faire faire le procès aux deux sœurs de la sultane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, confrontées, convaincues et condamnées à être écartelées, et le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le sultan Khosrouschah cependant, suivi de tous les seigneurs de sa cour qui se trouvèrent présens, alla à pied jusqu'à la porte de la grande mosquée, et après avoir lui-même tiré la sultane hors de la prison étroite où elle languissait et souffrait depuis tant d'années : Madame, dit-il en l'embrassant les larmes aux yeux dans l'état pitoyable où elle était, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite et vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avaient séduit par une imposture abominable, et j'espère que vous la regarderez comme entière quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis et d'une princesse aimable et toute charmante, vos enfans et les miens. Venez et reprenez le rang qui vous appartient avec tous les honneurs qui vous sont dus.

Cette réparation se fit devant une multitude de peuple innombrable qui était accourue en foule de toute part dès la première nouvelle de ce qui se passait, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin, le sultan et la sultane, qui avait changé l'habit d'humiliation et d'affliction qu'elle portait le jour de devant en un habit magnifique, tel qu'il lui convenait, suivis de toute leur cour, qui en avait eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes et de la princesse. Ils arrivèrent, et dès qu'ils eurent mis pied à terre, le sultan présenta à la sultane les princes Bahman et Perviz et la princesse Parizade, et lui dit : Madame, voilà les

deux princes vos fils, et voici la princesse votre fille ; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai déjà embrassés, ils sont dignes de moi et dignes de vous. Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, et particulièrement de la part de la sultane, par la consolation et par la joie d'embrasser deux princes ses fils et une princesse sa fille, qui lui en avaient causé de si affligeantes et si longtemps.

Les deux princes et la princesse avaient fait préparer un repas magnifique pour le sultan, pour la sultane et pour toute la cour : on se mit à table, et, après le repas, le sultan mena la sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'arbre harmonieux et le bel effet de l'eau jaune. Pour ce qui est de l'oiseau, elle l'avait vu dans sa cage, et le sultan lui en avait fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le sultan de rester davantage, il remonta à cheval ; le prince Bahman l'accompagna à la droite et le prince Perviz à la gauche ; la sultane avec la princesse à sa gauche marcha après le sultan. Dans cet ordre, précédés et suivis des officiers de la cour, chacun selon leur rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchaient, le peuple se présenta en foule, bien loin hors des portes, qui était venu au-devant, et ils n'avaient pas moins les yeux attachés sur la sultane, en prenant part à sa joie après une si longue souffrance, que sur les deux princes et sur la princesse, qu'ils accompagnaient de leurs acclamations. Leur attention était attirée aussi par l'oiseau dans sa cage, que la princesse Parizade portait devant elle, dont ils admirèrent le chant qui attirait tous les autres oiseaux : ils suivaient en se posant sur les arbres dans la campagne et sur les toits des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman et Perviz avec la princesse Parizade furent enfin amenés au palais avec cette pompe, et le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations et de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours[1].

Le sultan des Indes ne pouvait s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisait point et qui lui fournissait toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille et une nuits s'étaient écoulées dans ces innocens amusemens ; ils avaient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit était adouci ; il était convaincu du mérite et de la grande sagesse de Scheherazade ; il se souvenait du courage avec lequel elle s'était exposée volontairement à devenir son épouse sans appréhender la mort à laquelle elle savait qu'elle était destinée le lendemain, comme les autres qui l'avaient précédée.

Ces considérations et les autres qualités qu'il connaissait en elle le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable dans vos petits contes : il y a assez longtemps que vous m'en divertissez ; vous avez apaisé ma colère, et je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étais imposée ; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, et je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devaient être immolées à mon juste ressentiment.

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement en lui donnant toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite.

Le grand visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville et dans les provinces, ce qui attira au sultan et à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges et mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes[1].

[1] L'histoire des *Deux sœurs jalouses de leur cadette* se retrouve presque complètement dans les *Facecieuses nuicts de Straparole.* (Voyez le troisième conte de la quatrième nuit, portant le titre suivant : *Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un boulanger, de laquelle il eut trois enfants masles, qui estans persécutez par la mère du roy, finablement par le moyen d'une eau, d'une pomme et d'un oyseau, ils vindrent en la cognoissance du père.*) — L'histoire de *l'Oiseau de vérité*, dans le *Gage touché* de Lenoble, est tirée du conte de Straparole.

[1] Ce dénoûment des *Mille et une Nuits* n'est pas le véritable. Le manuscrit que Galland avait sous les yeux n'étant pas terminé, le traducteur y suppléa par un dénoûment de sa façon. Dans l'original, d'après la traduction de M. de Hammer, le sultan, mécontent de la sultane, dont les derniers contes lui ont causé un ennui mortel, veut lui faire couper la tête ; mais elle lui présente trois enfans dont le sultan l'a rendue mère pendant les mille et une nuits qu'ont duré les récits. Le prince ému lui pardonne et renonce désormais à ses projets sanguinaires.

FIN DES MILLE ET UNE NUITS, TRADUITES PAR GALLAND.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES SUPPLÉMENTAIRES.

LE CALIFE VOLEUR[1] OU AVENTURES D'HAROUN ALRASCHID AVEC LA PRINCESSE DE PERSE ET LA BELLE ZEINEB.

La fête de l'Haraphat[2] rassemblait à Bagdad, autour d'Haroun Alraschid, les visirs, les grands, la noblesse et même une partie des potentats soumis au sceptre de ce calife puissant et renommé pour concourir avec lui à la célébration de cette auguste solennité. Tout était prodigué, en observant religieusement le rit, pour en augmenter la magnificence, la décoration et la pompe; enfin rien ne manquait de tout ce qui pouvait attester au ciel et à la terre la piété du prince des fidèles, du commandeur des croyans et du plus grand des souverains de la terre; mais la cérémonie était longue. Haroun, fatigué d'ailleurs par la multitude des hommages qu'il avait particulièrement reçus et par la nécessité de s'y montrer attentif, était excédé de lassitude et même d'ennui; il s'adresse au chef des Barmécides, à son grand visir.

Giafar, lui dit-il, la fête de notre grand prophète devrait inspirer de la joie, et malgré moi la mélancolie me gagne. Au milieu de la pompe et du brillant de cette nombreuse assemblée, je me sens tourmenté par des inquiétudes involontaires; j'ai besoin d'objets de dissipation; mais dans un jour comme celui-ci, je ne puis me livrer qu'à ceux dont le peuple pourra tirer quelque utilité. Nous nous déguiserons tous deux; nous descendrons à Bagdad; nous distribuerons des aumônes aux pauvres et chercherons à procurer du soulagement aux malheureux. Je veux d'ailleurs voir par moi-même si le peuple est heureux sous mon gouvernement, si mes officiers de justice et ceux qui sont chargés de la police de la ville s'acquittent exactement de leur devoir.

Giafar se montra complaisant et soumis aux volontés du calife. Tous deux entrent dans un appartement secret, s'y travestissent, prennent chacun mille pièces d'or, sortent du palais, traversent les rues et les places de la ville en répandant l'aumône à droite et à gauche à tous les nécessiteux qui se trouvaient sur leur chemin. En traversant un quartier de la ville, ils rencontrèrent une femme assise sur le pavé, au milieu de la rue; elle tend la main au calife en lui demandant la charité pour l'amour de Dieu. Ce souverain fut frappé de la beauté du bras qui s'étendait vers lui: il était d'un forme parfaite et plus blanc que l'albâtre. Il donne une pièce d'or à Giafar pour la remettre à cette femme; le visir remplit l'intention de son maître.

La femme, en recevant le don, serre la main et croit s'apercevoir, au volume et au poids, que ce qu'elle tient n'est pas une monnaie ordinaire, telle qu'on a coutume d'en distribuer pour une aumône. Elle écarte les doigts et aperçoit une pièce d'or; alors elle appelle à grands cris Giafar.

Oh! beau jeune homme, dit-elle dès qu'il fut à portée de l'entendre, la pièce que vous m'avez donnée est d'or; prétendiez-vous m'en faire l'aumône ou aviez-vous quelque autre intention? — Ce n'est pas moi, madame, lui répondit Giafar, à qui vous êtes redevable de cette générosité, mais au jeune homme qui est avec moi. — Ayez, je vous en prie, lui repartit la femme, la complaisance de l'engager à

[1] Le premier de ces contes, *le Calife voleur*, est tiré de la continuation des *Mille et une Nuits* publiée par don Chavis et Cazotte; tous les autres sont empruntés au supplément publié par M. Jonathan Scott. La traduction de Cazotte exigeait quelques corrections qui ont été faites.

[2] La fête de l'Haraphat, solennité musulmane dans laquelle on faisait des sacrifices d'animaux.

s'expliquer sur le motif du don qu'il m'a fait. Giafar rapporte au calife cette nouvelle instance de la femme et reçoit ordre de lui dire de se tranquilliser sur l'intention qu'on a eue en lui faisant du bien, puisque la charité et la vue de l'amour de Dieu en étaient la base. En ce cas, vous direz à mon bienfaiteur, reprit la femme, que je le remercie et vais me mettre en prières pour la prolongation de ses jours.

Le calife, instruit par Giafar de la manière dont la femme avait accepté le don et des vœux qu'elle formait pour la main par laquelle elle s'en voyait gratifiée, le renvoie sur-le-champ vers elle. Demandez-lui, dit Haroun, si elle est fille ou mariée. Dans le cas où sa main serait libre, vous lui direz que je lui propose de l'épouser.

Giafar s'acquitte de ce nouveau message; la femme répond qu'elle est fille et prête à se marier avec le jeune homme rempli d'aussi bonnes intentions pour elle, dans le cas où il serait assez riche pour lui donner une dot convenable. Quelle est donc cette femme? disait Giafar en rapportant la réponse. Doute-t-elle que le commandeur des fidèles puisse fournir à une dot?

— Mon déguisement l'excuse, répond le calife. Sachez d'elle à quelle somme elle ferait monter sa dot. Le grand visir obéit à l'ordre qu'il a reçu, et voici la réponse de la femme: Ma dot doit équivaloir aux tributs de la ville d'Ispahan et de la province du Khorassan[1] pendant une année entière.

Cette réponse fit faire un petit mouvement de tête à Giafar. Le calife avait pris les devants pour se rendre en son palais; le grand visir lui rendit compte du pourparler qu'il venait d'avoir avec la fille à marier, et le calife en parut satisfait. Rejoignez-la, lui dit-il, elle va être bien étonnée, car j'accepte sa proposition.

Le grand visir retourne sur-le-champ à l'inconnue et s'acquitte de sa commission auprès d'elle. Quel peut être l'homme, reprit-elle, en état de donner une dot de cette conséquence? Quelles sont ses qualités, sa puissance?

— L'inconnu dont je vous parle, répond Giafar, se nomme Haroun Alraschid; en un mot, c'est le commandeur des croyans.

Au nom du calife, à une semblable proposition venant de sa part, la femme se lève, se couvrant de ses habits pour paraître avec plus de décence et de modestie aux yeux du grand visir; elle rend grâces à Dieu et dit: Si l'époux qui se propose pour moi est le calife, je serai contente de lui appartenir, et vous pouvez l'assurer de mon consentement. Giafar rend compte de la dernière conversation qu'il vient d'avoir et peint en deux mots le maintien, le ton, l'attitude; et le calife sur-le-champ ordonne qu'une des femmes de son palais, de l'extérieur le plus vénérable, accompagnée de quantité d'esclaves, aille chercher la fille inconnue et la conduise aux bains du palais.

Au sortir du bain on l'habilla richement; les diamans, les joyaux, aucune espèce de bijoux ne fut ménagée pour assortir sa parure. On la conduit dans un appartement des plus riches du palais destiné pour elle, et dès qu'elle y est installée, le chef des eunuques vient rendre compte à Haroun de l'exécution de ses ordres. Alors le commandeur des fidèles ordonne à Giafar de faire venir le cadi pour passer le contrat de mariage.

Dès que le soir fut venu, Haroun entra dans l'appartement de son épouse. Elle, en l'apercevant, se prosterne en signe d'hommage et lui témoigne, en termes pleins de sentiment, sa reconnaissance. Le calife s'assied et la fait asseoir à côté de lui. Quel est votre père, madame, lui dit-il, et d'où tirez-vous votre origine, pour m'avoir fait demander une dot aussi considérable?

— Prince des fidèles, lui répondit-elle les yeux modestement baissés, je tire mon origine de Khosrou Nouschirvan[1]; vous en voyez une descendante: les revers de la fortune, la fatalité du destin, m'ont réduite dans l'état où vous m'avez trouvée.

— Princesse, répliqua le calife, vous êtes petite-fille de Khosrou, si malheureusement renommé par les actes de tyrannie dont son règne fut souillé; il exerça de grandes cruautés sur son peuple.

— C'est cette même tyrannie, répondit la princesse, qui a conduit ses enfans à la triste condition de demander l'aumône dans les rues.

— Mais, reprit le calife, on m'a assuré que, revenu de ses erreurs et de ses emportemens, il avait gouverné sur la fin de son règne avec une grande modération et rendu la justice avec tant d'exactitude que les animaux de la terre

[1] Province de Perse qui répond à l'ancienne Bactriane.

[1] Roi de Perse de la dynastie des Sassanides.

et les oiseaux du ciel participaient à sa bienfaisance.

— C'est pour cela même, ô calife, répondit la princesse, que Dieu veut bien récompenser aujourd'hui ses descendans en prenant au milieu des rues une de ses filles pour la faire monter au titre éminent d'épouse du commandeur des fidèles.

Le calife Haroun Alraschid était naturellement fier et ombrageux. Le sang-froid avec lequel sa nouvelle épouse accueillait une élévation aussi glorieuse et aussi inespérée, le piqua tout à coup; il quitta brusquement la princesse et fit serment de ne pas la revoir avant un an.

L'année rigoureuse s'est écoulée: le jour qui la termina se trouvait être le retour de la grande fête de l'Haraphat. Le calife, Giafar, son premier visir, et Mesrour, le chef de ses eunuques, descendirent ensemble à Bagdad; en parcourant les principales rues sous le voile d'un déguisement, tout leur parut être en bon état.

En retournant au palais, le calife passa près de la boutique d'un pâtissier où régnait un si grand air de propreté qu'il devint curieux d'en examiner la pâtisserie étalée avec profusion: rien n'était plus flatteur pour le coup d'œil et l'odorat.

Dès qu'Haroun est rentré dans son appartement, il désigne à un de ses officiers la boutique du pâtissier et lui ordonne d'aller y commander cent petits gâteaux. L'officier s'acquitte de sa commission, et après avoir fait faire les cent gâteaux en sa présence, les envoie au palais. Le calife n'a pas plus tôt reçu la pâtisserie qu'il met une pièce d'or dans chaque gâteau, les couvre de pistaches, saupoudre le tout de sucre et fait porter ce cadeau à la princesse persane son épouse, en la faisant prévenir que l'année du serment étant expirée, le commandeur des croyans viendrait le soir même chez elle.

L'eunuque porteur du message avait en même temps ordre de s'informer de la princesse s'il était quelque chose en laquelle le calife pût complaire à ses désirs. Je n'ai besoin de rien, répondit l'aimable descendante de Khosrou: dès que j'aurai le bonheur de voir la personne du calife, tous mes vœux seront remplis.

Haroun fut très-satisfait de la sagesse de cette réponse; mais désirant beaucoup de faire quelque chose d'agréable à sa nouvelle épouse, il ordonne à Mesrour d'insister auprès d'elle pour qu'elle imagine une chose dans laquelle il puisse lui être agréable.

Puisque le calife, répondit-elle à l'eunuque, veut absolument m'obliger, vous lui direz que je voudrais avoir mille pièces d'or et une femme de confiance qui m'accompagne dans les rues de Bagdad, où je souhaite descendre déguisée pour y répandre des aumônes parmi les pauvres, dont j'augmentais le nombre il y a un an.

Le calife sourit à la demande, ordonne que l'objet en soit rempli sur-le-champ. La princesse et la femme qui l'accompagne traversent les rues de Bagdad en répandant l'aumône de tous côtés jusqu'à ce qu'elles eussent épuisé les mille pièces d'or.

Il faisait ce jour-là une chaleur excessive. La princesse, en retournant au palais, se sent brûler d'une soif très-ardente; elle témoigne son besoin de boire à la femme dont elle est accompagnée; celle-ci aperçoit un vendeur d'eau et propose de l'appeler. Je ne voudrais point, dit la dame, boire dans le même vase où tout le public se désaltère, je m'y sens de la répugnance.

Elles approchaient alors d'un grand hôtel: la femme suivante, dès qu'elle fut sur le seuil de la porte, qui était de bois de sandal, aperçoit à travers une fenêtre ouverte un lustre d'or suspendu au milieu du vestibule par un cordon tressé du même métal; un pan de rideau richement brodé et servant de portière dépassait des deux côtés, et deux bancs du plus beau marbre, l'un à droite, l'autre à gauche de la porte, achevaient de compléter l'ameublement de cette pièce.

Après avoir fait cette petite revue, la suivante frappe à la porte, elle s'ouvre; un jeune homme bien fait, richement vêtu, se présente et lui demande en quoi il pourrait lui rendre service. Vous voyez, seigneur, lui répondit-elle, ma fille; elle a une soif ardente; elle répugne à la satisfaire dans le vase d'un vendeur d'eau: donnez-lui-en un verre et nous vous en aurons une sensible obligation.

— Vous serez satisfaite dans le moment, madame, répond le jeune homme. Il disparaît et revient un moment après avec une coupe d'or pleine d'eau et la donne à la femme; celle-ci la remet à la princesse, qui, l'ayant en main, se tourne du côté de la muraille pour boire

sans être aperçue. Le vase est remis entre les mains du jeune homme ; la femme lui témoigne la reconnaissance de sa prétendue fille et la sienne ; toutes deux se retirent et rentrent bientôt dans le palais.

Quand le commandeur des fidèles eut arrangé, comme nous l'avons dit, le plat de petits gâteaux, il avait recommandé en même temps de dire à la princesse son épouse qu'il lui envoyait un gage et un signe de paix. Le chef des eunuques, porteur du cadeau, ne sachant pas de quelle manière le calife l'avait assaisonné en secret et l'importance qu'on devait y attacher, ne le regardant en un mot que comme une galanterie très-ordinaire, ne rendit pas à la rigueur les paroles qu'il venait d'entendre : il crut enfin qu'en présentant le plat de gâteaux, l'essentiel de son compliment était d'annoncer la visite du calife, et la princesse, s'occupant également de ce point, fit poser la pâtisserie sur une tablette de son appartement et négligea entièrement de s'en occuper.

Rentrée chez elle à la suite de sa distribution d'aumônes, elle aperçoit le plat de pâtisserie et croit y voir l'équivalent du verre d'eau qu'elle a reçu ; elle adresse la parole à la femme qui l'a accompagnée. Portez sur-le-champ, lui dit-elle, mais de votre part, ce plat de gâteaux au jeune homme à qui je viens d'être redevable et de l'eau et de la manière honnête dont il l'a donnée.

La femme s'acquitte du message ; elle trouve le jeune homme assis sur un des deux bancs de son vestibule. Ma fille et moi, lui dit-elle, sommes très-reconnaissantes de votre bonté et de votre politesse : agréez de nous, en retour, cette pâtisserie comme une preuve de notre sensibilité à votre procédé.

— Puisque vous voulez, madame, reconnaître un aussi mince service, répondit le jeune homme, je craindrais de vous désobliger en refusant votre cadeau, et vous pouvez le déposer sur ce banc. Quelques honnêtetés de part et d'autre terminent cette courte entrevue et la femme revient au palais.

A l'instant même le gardien du quartier arriva à l'hôtel du jeune homme pour lui faire le compliment d'usage au sujet de la fête de l'Haraphat, et en le finissant demanda son étrenne. Prenez ce plat de gâteaux, lui dit le jeune homme. Le gardien l'accepte avec reconnaissance, baise la main de son bienfaiteur et revient très-content dans sa maison.

La femme du gardien, le voyant rentrer avec ce plat si brillant, si immense, se récrie : De qui tenez-vous ce plat, mon mari ? auriez-vous eu le malheur de le voler ? — Non, ma femme, répond le gardien. L'hageb [1], ce grand officier du calife, vient de m'en régaler. Dieu lui conserve la vie. Mangeons tout à notre faim des gâteaux ; c'est une très-bonne chose.

— Gourmand ! répond la femme, vous oseriez toucher à des mets d'un aussi grand prix ? Allez les vendre avec ce plat : ces ragoûts ne sont pas faits pour de pauvres gens comme nous ; de l'argent que vous en retirerez, nous achèterons des provisions plus utiles pour notre famille.

— Ma femme ! ma femme ! disait le gardien, Dieu nous a envoyé des gâteaux, je veux en manger.

— Tu n'en goûteras seulement pas d'un, reprit la femme d'un ton de colère. Ton fils n'a ni bonnet ni souliers ; je suis à peu près nue et tu n'es habillé que de pièces. Va vendre ce plat sur-le-champ et tout entier pour que rien n'y manque, et tu en rapporteras l'argent.

Le gardien n'a pu résister à sa femme : il va au marché, donne le plat au crieur public. Un marchand l'achète à un prix tel quel, paie l'honoraire du crieur et emporte son achat.

L'acquéreur, chemin faisant pour arriver à sa maison, examine son emplette et voit le nom d'Haroun Alraschid écrit tout au tour du plat ; il revient bientôt sur le marché, accoste le crieur : Reprenez votre plat, lui dit-il ; voulez-vous me perdre et m'exposer au soupçon d'avoir dérobé la vaisselle du calife ?

Le crieur vérifie le fait, lit les caractères gravés sur les bords du plat, et étonné autant qu'on peut l'être, il vole au palais plutôt qu'il n'y court, demande à être présenté au calife, est admis et lui montre les gâteaux et la pièce de vaisselle sur laquelle ils sont étalés.

Haroun reconnaît dans le moment le plat que lui-même avait préparé pour être un des mets de sa collation avec la princesse [2]. Ce

[1] Hageb, premier officier de la chambre du calife.

[2] Cet incident du plat de gâteaux a beaucoup de rapport avec une histoire d'un recueil de contes indiens intitulée *le Trône enchanté*. Dans ce conte, un homme fait présent au roi Bhartrihari d'une poire merveilleuse qui a la vertu de rajeunir celui qui la mangera. Le roi la porte à la reine son épouse, se proposant de la partager avec elle ; la reine, qui est liée avec le grand écuyer par un commerce criminel, se propose au

grand homme avait le défaut d'attacher beaucoup d'importance à tout ce qu'il faisait : en arrangeant les gâteaux, il avait cru ménager une surprise agréable à sa nouvelle épouse et pensait lui avoir procuré un petit moyen de répandre des libéralités autour d'elle en paraissant ne donner que des gâteaux à toutes ses esclaves.

Le dérangement de ce petit plan de galanterie déplut à la tête souveraine qui l'avait formé. Une réflexion plus fâcheuse s'y joint : on a négligé, méprisé un présent venant directement de lui, malgré ce qu'il a ordonné à l'eunuque de dire de sa part; il entre dans une colère excessive contre la princesse persane.

Parlez! dit-il au crieur avec un ton d'humeur, qui vous a donné ce plat de gâteaux?

— Très-puissant calife, répond le crieur, c'est le gardien de tel quartier de la ville qui me l'a donné pour le mettre en vente.

Le calife ordonne que le gardien lui soit amené tête et pieds nus et enchaîné. L'homme est saisi et conduit aux pieds du calife dans toute la rigueur de l'ordre. Le malheureux, se voyant dans cet état déplorable au sujet du plat de gâteaux, faisait sourdement des imprécations contre sa femme. Créature maudite! disait-il, faite pour trahir l'homme même en voulant le servir : non, il ne faut jamais te croire, quand tu paraîtrais conseiller de faire le bien! Que ne me laissais-tu manger ce plat de gâteaux! rien de fâcheux ne me serait arrivé. Mais tu voulais faire la ménagère, l'économe : ta pareille a perdu le premier homme, ta pareille ne cessera de le faire jusqu'à ce que le dernier y ait passé. Me voilà exposé au courroux du prince de toute la terre; viens à présent me donner un conseil qui me tire de péril s'il peut sortir quelque chose de bon de la bouche qui a toujours menti.

Le calife interrompit ce murmure sourd en demandant au gardien qui lui avait remis le plat de gâteaux. Parle, malheureux! disait le souverain irrité; dis la vérité si tu veux éviter la mort.

— Oh! commandeur des fidèles, s'écria le gardien tout tremblant, que votre hautesse suspende les effets de son courroux et ne les laisse pas tomber sur un malheureux absolument innocent! C'est l'hageb Gemaleddin, votre grand officier, qui, pour mes étrennes, m'a donné le plat et les gâteaux.

Au nom de Gemaleddin, le calife semble redoubler sa colère : il ordonne que cet officier lui soit amené tête et pieds nus, les mains liées, ayant la mousseline de son turban autour du col; le même décret porte que la maison de cet officier sera rasée, ses meubles et ses biens confisqués.

Les porteurs de l'ordre se rendent chez l'hageb, investissent son hôtel, frappent à la porte. Il vient l'ouvrir lui-même. Alors, à son grand étonnement, il s'entend signifier l'ordre rigoureux du calife; on lui en laisse ignorer le motif. La déférence la plus soumise est son premier mouvement. J'obéis, dit-il, à Dieu et au prince des fidèles, son représentant sur la terre.

Un des officiers porte la main au turban de l'hageb et lui en passe la mousseline autour du col. Me traitez-vous ainsi, dit Gemaleddin, par ordre de mon souverain? — Oui, répond l'officier; je dois confisquer vos biens et raser votre maison, vous conduire enchaîné, la tête et les pieds nus. Je n'exécuterai pas mes ordres dans toute la rigueur : nous nous souvenons avec reconnaissance du bien que vous nous avez fait et que votre maison fut ouverte pour nous. — Puisque telles sont les dispositions de votre cœur à mon égard, repartit l'hageb, en détruisant ma maison, laissez un asile à ma mère, accablée par l'âge, et à ma jeune sœur.

Gemaleddin est conduit aux pieds du calife et s'y prosterne. Que le ciel, dit-il, comble de bonheur l'arbitre des ses volontés sur la terre! O sage et équitable Haroun Alraschid, en quoi votre esclave le plus soumis a-t-il pu vous déplaire pour avoir mérité de vous un châtiment aussi sévère?

— Connaissez-vous, répond le calife en lui montrant le gardien, l'homme qui est auprès de vous enchaîné?

— C'est, repartit l'hageb, le gardien de notre quartier. — Connaissez-vous ce plat? poursuivit Haroun; qui vous l'avait remis? pourquoi l'avez-vous dédaigneusement prostitué en le donnant pour étrennes au plus vil de mes esclaves?

contraire de la partager avec ce dernier, et la lui confie; le grand écuyer la porte à sa maîtresse, entre les mains de qui il la laisse, et cette femme pense qu'elle ne peut faire un meilleur emploi de ce fruit merveilleux que de le présenter au roi Bhartrihari. Elle va en effet lui offrir la poire magique, que le prince reconnaît, de sorte que l'infidélité de la reine lui est dévoilée. (Voyez *le Trône enchanté* traduit par Lescallier, t. Ier, p. 22 et suiv.)

— Oh ! mon souverain seigneur, répond Gemaleddin, ayez la bonté de m'entendre. J'étais dans ma maison, on frappe à la porte, je l'ouvre moi-même; une femme âgée qui était avec une dame me dit : Voilà ma fille, elle meurt de soif et ne veut pas boire dans le vase d'un vendeur d'eau; faites-lui donner à boire, je vous en prie. Je suis rentré chez moi et ai remis une coupe pleine à la femme qui m'avait parlé; la jeune a bu, et elles s'en sont allées. J'étais resté assis pour prendre le frais sur un des bancs qui sont à l'entrée de mon hôtel quand la même femme m'est venue joindre, portant ce même plat de gâteaux que je vois. Mon fils, m'a-t-elle dit, la dame à qui vous avez donné si obligeamment à boire vous remercie de ce service et vous prie d'accepter cette petite marque de sa reconnaissance. Elle a posé le plat sur le banc opposé et a disparu. Peu après, le gardien du quartier est venu me faire compliment sur la fête de l'Haraphat en me demandant l'étrenne d'usage. Je lui ai donné quelque monnaie et ce plat, auquel je n'avais pas touché. Voilà, commandeur des croyans, le détail le plus fidèle que je puisse vous faire.

Le calife, pendant ce récit, éprouvait un dépit naturel dans un homme d'un état aussi prodigieusement élevé. Une femme que j'ai tirée de la fange, disait-il en lui-même, donne à un inconnu cent gâteaux assaisonnés d'or, de pistaches et de sucre, et de ma propre main, pour le payer d'un verre d'eau ! Elle a eu raison de prétendre qu'on sacrifiât pour sa dot le revenu de deux provinces ! Je lui envoie un signe d'amour, un gage de paix : elle l'eût donné au vendeur d'eau, sans le dégoût qu'elle avait pour son vase ! et voilà l'estime dans laquelle sont, auprès de la petite-fille du roi Khosrou, les dons que lui faisait de cœur Haroun Alraschid ! Mais voyons jusqu'où la princesse aura porté l'oubli de moi et d'elle-même. Alors, adressant la parole à l'hageb d'un ton altéré et effrayant :

Gemaleddin, lui dit-il, avez-vous vu le visage de la femme à qui vous donniez à boire ? — Oui, répondit l'hageb troublé et sans attention à ce qu'il répondait.

A cet aveu aussi faux qu'involontaire, la jalousie se joignant au dépit dans le cœur d'Haroun, il ordonne que la princesse persane soit sur-le-champ amenée devant lui et qu'on lui tranche la tête, ainsi qu'à Gemaleddin.

La petite-fille de Khosrou paraît. Madame, dit le calife, sous le prétexte de soulager par des aumônes les pauvres et les malheureux, vous parcourez la ville, et c'est pour faire voir votre visage à ce jeune homme ?

La princesse jette les yeux sur Gemaleddin. Avez-vous vu mon visage ? lui dit-elle. Connaissez-vous l'auteur de l'imposture qui va nous coûter la tête à tous deux ?

— Pardonnez-moi, madame, dit l'hageb, c'est moi-même, mes lèvres l'ont prononcée sans l'aveu de mon cœur et de mon esprit. Accusez la fatalité des astres, le malheur de notre destin, qui m'ont contraint à dire une fausseté que mon âme désavoue.

Cette explication ne changea rien à l'ordre qu'avait donné le calife ; le bourreau banda les yeux aux deux coupables prétendus, après quoi il s'adresse à Haroun : Commandeur des fidèles, lui dit-il, est-il permis de donner le coup ? — Donnez-le, lui dit le calife.

Le bourreau fait un tour [1] ou deux autour des condamnés, toujours renouvelant la même demande au calife et en recevant le même ordre.

Après le troisième, le bourreau s'adresse à Gemaleddin : Auriez-vous avant de mourir quelque chose à dire au calife ? Profitez du seul moment où il vous soit permis de parler ; songez que vous avez perdu tout espoir de vivre.

—Délivrez-moi, dit Gemaledin à l'exécuteur, du bandeau que vous avez mis devant mes yeux, je veux voir mes parens et mes amis. L'hageb, ayant la vue libre, jette de tous côtés les regards et voit que personne n'ose marquer de l'intérêt pour lui, tant on respectait le calife.

Un morne silence régnait dans toute l'assemblée. Gemaleddin en profite et s'écrie : Je veux parler au prince des fidèles ! On lui permet d'en approcher. Dispensateur des grâces et des châtimens, lui dit-il, suspendez le mien pendant trois jours, et au bout du délai que je vous demande, vous verrez des choses merveilleuses dont la connaissance est du plus grand intérêt pour vous.

Le calife fut étonné du ton prophétique dont ces merveilles lui étaient annoncées ; la curiosité l'emportant chez lui sur toute autre passion et les coupables ne pouvant lui échapper, il se détermina à envoyer la princesse son épouse et

[1] Le calife Haroun faisait observer l'usage de tourner trois fois autour du coupable avant de frapper : on en aperçoit le motif. (*Cazotte.*)

Gemaleddin en prison, se promettant bien de se faire justice à lui-même, si une fausse prophétie l'avait abusé, dès que le terme fatal en serait expiré.

Le troisième jour le calife se dit à lui-même : Les merveilles ne viennent pas me chercher dans mon palais, il faut aller au-devant d'elles et descendre dans Bagdad sans admettre de compagnons de mes aventures.

L'idée du déguisement le plus bizarre se joint à cette fantaisie de parcourir sa capitale en homme absolument isolé : il entoure sa tête d'un turban grossier, s'affuble d'un habit de l'étoffe la plus commune, s'arme d'un large sabre, prend en main une arquebuse, met une giberne sur son dos, et après avoir altéré son teint, chargé ses sourcils, hérissé sa barbe, il sort de son palais, offrant le tableau d'un Arabe échappé du désert. Une bourse contenant mille pièces d'or est attachée à sa ceinture.

Il avait à peine parcouru deux rues qu'il voit un homme sortir d'un khan[1], disant à haute voix : Voilà la chose la plus merveilleuse !

Il s'approche de l'inconnu. Quelle est, lui dit-il, cette merveille? Celui-ci lui répond : C'est une vieille femme paraissant être dans la dernière pauvreté; depuis le matin elle lit l'Alcoran auprès de la mosquée, aussi couramment, aussi parfaitement que Dieu l'a fait dicter à Mahomet, et personne, bien qu'elle la demande, ne s'est avisé de lui donner l'aumône; et la chose se passe en pays soumis à la loi musulmane ! Peut-on voir rien d'aussi merveilleux?

Le calife, ayant entendu cet homme, entre dans le khan, voit la vieille dont il a ouï parler : elle est assise sur un banc de pierre et lit l'Alcoran avec une netteté, une facilité singulière; elle en est au dernier chapitre. Il s'arrête pour l'écouter, et voit en effet qu'une foule attentive l'entoure et ne lui donne rien. Dès qu'elle a fini sa lecture elle ferme le livre, se lève et s'en va.

Haroun la suit pour lui donner l'aumône; mais, comme il y a une foule entre eux deux, avant qu'il ait pu l'atteindre, il la voit entrer dans la boutique d'un marchand. Curieux de savoir ce qu'était cette femme, ce qu'elle pouvait avoir à faire dans cette boutique, son état de délabrement n'annonçant point qu'elle pût avoir le dessein ni le moyen d'y faire des emplettes, il la suit et voit qu'elle s'entretient avec le propriétaire de la boutique; il s'approche sans être aperçu, prête l'oreille et entend qu'elle dit au marchand : Beau jeune homme, vous n'êtes pas établi; désireriez-vous prendre en mariage une fille de la plus grande beauté? — Cela peut se faire, dit le marchand. — En ce cas, poursuit la femme, vous n'avez qu'à me suivre, je vais vous faire voir une merveille de la nature.

Quand le calife entendit la proposition, il en saisit le sens à sa manière. Ah! maudite vieille, dit-il en lui-même, je t'aurais prise pour une sainte, et tu n'es qu'un instrument de corruption ! Tu n'auras pas l'aumône que je t'avais destinée; il faut que je te suive et que je voie les moyens que tu emploies pour perdre la jeunesse. Je suis sorti de mon palais pour aller à la recherche des merveilles qui m'ont été annoncées, je ne perdrai pas l'occasion de connaître celle que tu viens de préconiser. En disant ces mots, il est sur les talons de la vieille et du jeune homme; celle-ci ouvre une porte, fait entrer le curieux qu'elle a conduit avec elle, retire sa clé et s'enferme dans la maison avec lui.

Haroun Alraschid avait perdu ses pas si le trou de la serrure n'eût été fort grand. Il y applique l'œil : il voit le marchand debout et seul. Un moment après la porte s'ouvre, et il en voit sortir la vieille, conduisant par la main une jeune personne d'une beauté si ravissante qu'en la regardant il en fut presque ébloui : sa taille dégagée ressemblait à la tige d'un jeune arbre planté sur le bord d'un fleuve; ses yeux noirs, coupés comme le fruit du riche amandier de Damas, rendaient un éclat doux comme celui de l'étoile du matin; ses sourcils, pareils à un arc parfait, menaçaient de flèches inévitables tous ceux qui osaient envisager les charmes de son visage; sa bouche était comme l'anneau de Salomon, sur lequel est écrit le nom ineffable; le vermeil de ses lèvres effaçait la vivacité du corail, ses dents étaient rangées à ravir, blanches comme l'albâtre et couvertes du même émail qui fait briller les perles de la mer Rouge et du golfe Persique. Le peu de paroles qui sortaient de sa bouche paraissaient devoir surpasser par leur douceur celle du miel de la Palestine; on aurait dit que sa respiration embaumait l'air, tout en faisant soulever doucement sur sa poitrine deux globes de la blancheur des lis, de la rondeur et de la fermeté

[1] Voyez la note de la page 51.

de la grenade. Enfin, elle était au-dessus de tous les éloges que le plus inspiré des poëtes eût pu faire de ses beautés, et une modestie angélique servait de cadre à ses perfections. Sa vue enchanta le calife, qui remarqua avec peine qu'elle n'avait pas assez de linge pour se couvrir.

Quand cette jeune personne s'aperçut que sa mère l'avait exposée à la vue du marchand, elle fut couverte de confusion et n'en parut encore que plus belle; elle chercha sur-le-champ à se dérober aux regards en rentrant dans le cabinet dont on l'avait fait sortir. Ah! ma mère, s'écria-t-elle, quelle action avez-vous commise en m'exposant à la vue de cet homme : Dieu défend aux femmes et aux filles de se présenter devant eux.

— Rassurez-vous, lui dit la mère, rien n'est mal dans ce qui se fait à bonne fin : l'homme peut voir une fois la personne qu'il recherche; si le sort les unit, alors tout est bien; si on ne se convient pas, on ne se voit plus, et rien n'est mal.

La jeune beauté s'étant retirée, le calife, au lieu de l'œil au trou de la serrure, y avait appliqué l'oreille; entendant le discours de la vieille, il pensa qu'il l'avait mal jugée en la prenant pour une entremetteuse. Cette pauvre femme, dit-il, a une belle jeune fille à marier, il faut bien qu'elle use du seul moyen de lui trouver un mari : c'est de la faire voir.

Pendant cette réflexion du calife, la mère entrait en conversation avec le jeune marchand: Je vous ai promis une merveille, lui dit-elle, et ne vous ai pas trompé; elle est aussi bonne qu'elle est belle : ne vous conviendrait-elle pas?

— Madame, reprit le marchand, elle me convient si parfaitement qu'il ne s'agit plus que de savoir ce que vous me demanderez pour le contrat et pour la dot.

— Quatre mille sequins pour l'un, répond la mère, et autant pour l'autre.

— Madame, répliqua le marchand, je serais réduit à l'aumône et au delà; je n'en possède que quatre mille en tout. J'en offre mille pour la dot, autant pour fournir aux habits de noces et aux ameublemens; il m'en restera deux mille pour mon commerce et faire subsister mon épouse; je ne puis pas faire d'autre sacrifice.

— Par le saint nom de notre grand prophète! jura la femme, si des huit mille sequins que je demande il en manque un, vous ne posséderez pas un cheveu de ma fille.

— Je m'estimerai malheureux, après l'avoir connue, madame, mais ce que vous demandez de moi est impossible. En disant cela il fait un salut et se retire.

Un épouseur vient de faire retraite, un autre va se présenter, c'est le calife lui-même. La belle qu'il a aperçue surpasse de beaucoup en beauté la princesse de Perse, qui même, selon la loi, n'est pas encore son épouse, qu'il a condamnée à la mort et qu'il laisse languir dans une prison en attendant l'événement d'une prophétie de Gemaleddin dont dépend son sort et celui de cet officier.

Haroun Alraschid entre délibérément chez la vieille femme et la salue. Que voulez-vous? lui demande-t-elle. — Je viens, madame, dit le calife, de la part du jeune commerçant à qui vous vouliez donner votre fille; il m'a chargé de vous dire que vous ne deviez plus penser à lui. — Nous le savons, reprit la vieille, il est sorti d'ici à condition de ne plus y revenir.

— Eh bien! donnez-la-moi, repartit le calife, et vous me trouverez disposé à vous compter et les huit mille sequins et ce que vous voudrez exiger pour votre ameublement et pour vos fantaisies; je ne veux point vous borner là-dessus.

La vieille regarde le calife du haut en bas. Voleur que vous êtes! dit-elle, car vous en avez l'équipage, comptez-vous détrousser la caravane de la Mecque pour donner huit mille sequins et tant de linge, d'habits et de meubles? Vous n'avez pas même de quoi vous couvrir; sortez d'ici, brigand! ou je vais appeler du secours.

— Que je sois voleur ou non, madame, reprend le calife, ce ne sont pas vos affaires. Je m'offre à réaliser sur-le-champ les huit mille sequins; j'y joindrai un présent pour vous, que vous trouverez très-honnête; tous les meubles... — Tu penses te moquer de moi, voleur; mais il y a bonne justice à Bagdad; on n'y vient pas railler impunément une pauvre femme sans défense. Je te somme de ta parole : si tu ne la tiens pas et nous berces ici de mensonges, le commandeur des fidèles te fera étrangler ce soir.

— J'accepte les conditions, et je suis prêt à les signer, dit le calife; j'épouse votre fille, et vous verrez que je saurai tenir ma promesse.

Sur ce propos, la vieille le fait entrer dans sa

chambre ; il s'y assied et lui dit : Prenez vos précautions contre moi dans votre absence, enfermez bien votre fille ; allez chez un tel cadi, sa demeure n'est pas éloignée, dites-lui que l'homme qui s'appelle *Il Bondocani* le demande ici et qu'il vienne sur-le-champ.

— Et vous pensez, dit la femme, que le cadi viendra ici pour un homme de votre espèce ? Si vous êtes riche, ce ne peut être que tant pis pour vous ; vous l'êtes sûrement de bien mal acquis. Vous n'êtes qu'un coupe-jarrets, et un cadi se mettrait en mouvement pour vous !.... Le calife sourit à cette réponse : Allez, madame, lui dit-il, ne vous embarrassez de rien ; dites seulement au cadi qu'il vienne et qu'il apporte avec lui du papier et des plumes.

La vieille se détermine à aller chez le cadi. Si le juge vient, dit-elle, sur le premier mot de celui qui se propose pour être mon allié, je puis bien regarder mon gendre prétendu comme un chef de voleurs. Mais, ou le cadi fera ce que je vais lui dire, ou il faut qu'il me débarrasse de ce brigand-là. Tout en faisant ces réflexions, elle est arrivée à la maison du cadi. Elle ne voulut point entrer dans l'appartement où était ce magistrat avec plusieurs nobles de la ville : la honte qui suit la pauvreté et la crainte d'être chassée la retenaient. Cependant, se disait-elle à elle-même, si je n'entre pas je n'avancerai rien ; il faut au moins que je tâche de savoir ce que c'est que l'homme qui veut être mon gendre, ne fût-ce que pour en être débarrassée..... Allons, il faut risquer.... Alors elle avançait près de la porte de l'appartement et revenait bien vite sur ses pas, dans l'appréhension qu'une fausse démarche lui attirât quelque événement fâcheux. A peine s'est-elle donné le temps de laisser entrevoir son visage qu'une terreur panique dont elle est saisie lui ôte absolument le courage de se montrer entièrement.

Le cadi a observé cette tête qui va et vient, se montre et disparaît. Il ordonne à un de ses officiers de voir ce que peut vouloir la personne qui se présente d'une manière si extraordinaire. On lui amène la vieille. Que voulez-vous, bonne femme ? lui dit ce juge. — Seigneur, répondit-elle, j'ai chez moi un jeune homme qui vous mande de le venir trouver.

— Que dis-tu, insolente vieille ? reprit le cadi. Un homme me mande de le venir trouver ? En même temps il se retourne du côté de ses officiers : Qu'on enchaîne cette extravagante et qu'on la conduise à l'hôpital des folles.

Miséricorde ! s'écria la vieille en entendant l'ordre. Ah ! le maudit voleur, qui m'a envoyée ici pour me perdre ! Ne lui avais-je pas dit qu'il n'était pas fait pour commander au cadi de le venir trouver !..... Ne vous en prenez point à moi, monseigneur, dit-elle à ce juge en lui adressant la parole ; j'ai chez moi un voleur, un brigand, un pendard, qui m'a forcée de faire cette démarche. Je venais bien à contre-cœur, mais enfin je ne suis qu'une pauvre femme ; je suis seule ; ce méchant homme se rend le maître chez moi ; il veut absolument épouser ma fille : il dit que vous le connaissez, qu'il s'appelle Il Bondocani [1].

Dès que le cadi eut entendu prononcer ce nom : Qu'on laisse cette femme en liberté, s'écria-t-il. Ma bonne, dit-il à la femme en radoucissant le ton, vous dites que le jeune homme qui vous a envoyée à moi s'appelle....

— Monseigneur, répond la vieille, ne me faites pas répéter son nom ; il me donne la chair de poule. C'est sûrement celui d'un grand coquin, d'un chef de voleurs ; mais puisqu'il faut que je le répète, il s'appelle Il Bondocani.

A ce nom, le cadi reconnut que c'était le calife en personne. Il s'enveloppe de sa robe : Madame, dit-il à la vieille, je vous fais mille excuses de l'équivoque que j'ai faite et de la brusquerie avec laquelle je vous ai parlé sans vous connaître.

Les spectateurs furent très-étonnés de voir en un moment le cadi changer de ton et de procédés, et cela au nom d'un seul homme, parce qu'il s'appelle Il Bondocani. Où allez-vous avec tant d'empressement, seigneur ? lui demandèrent-ils. Il leur répond : J'ai des affaires dont je ne saurais donner connaissance. Puis s'adressant très-poliment à la vieille : C'est chez vous qu'on m'attend, madame ? — Oui, seigneur. — Faites-moi le plaisir de m'y conduire.

On peut juger que la vieille, précédant le cadi, marchait au retour plus lestement qu'elle n'était venue : elle avait bien des frayeurs en sortant de la maison ; la commission qu'elle avait à remplir lui paraissait fort scabreuse, et

[1] *Il Bondocani* veut dire *l'homme à l'arquebuse*. C'était, au dire du romancier, le nom secret du calife, lequel n'était connu que des gens en place.

l'était en effet assez pour l'avoir exposée à passer pour une folle à mettre à l'hôpital. A présent elle se voit traiter avec respect, on la qualifie du nom de dame. Certes, dit-elle en elle-même, mon gendre futur porte un nom bien respectable au cadi, ou la frayeur aura saisi ce magistrat en entendant nommer ce terrible chef de voleurs au point de le rendre fou, puisqu'il vient chez moi sans babouches. Quel changement! Ce n'est plus moi qu'il faut mettre à l'hôpital, c'est lui, qui en entendant un nom, qui me paraît à moi tout comme un autre, se met à courir en habit de cérémonie, pieds nus et sans trop savoir ce qu'il dit. Il faut que ce cadi craigne bien les voleurs, et que mon gendre futur lui en impose plus qu'un autre pour lui avoir joué sans doute quelque mauvais tour.

Ces idées occupèrent la vieille jusqu'à son arrivée dans sa maison. Le cadi, qui la suivait, y entre et reconnaît le commandeur des fidèles. Son premier mouvement est de se prosterner; un signe du calife l'en dispense et lui indique que le souverain veut demeurer inconnu. Alors, après un salut ordinaire, le magistrat s'assied à côté d'Il Bondocani, qui lui dit : Monseigneur, je veux prendre pour épouse la fille de cette vieille femme. Alors la mère et la fille paraissent, et le cadi leur demande si elles acceptent les propositions que leur fait Il Bondocani, et à la fille particulièment si elle veut le prendre pour époux. Toutes deux ayant répondu : Oui, monseigneur, le cadi les presse de dire ce qu'elles exigent pour le contrat et pour la dot. La vieille répond : Quatre mille sequins pour l'une et autant pour l'autre.—Vous, Il Bondocani, dit le cadi au calife, acceptez-vous la proposition de payer les huit mille sequins?—Oui, monseigneur, répond le calife, vous pouvez dresser notre contrat.

L'embarras du cadi ne fut pas médiocre pour obéir au commandeur des fidèles. Il n'avait pas fait attention à l'ordre qu'on lui avait donné d'apporter du papier; il lui restait la ressource de suppléer à ce défaut en écrivant le contrat sur le bas de sa robe.

Après avoir écrit les premières lignes, qui sont le protocole, il s'adresse à la vieille : Madame, il faut dire le nom du père et du grand-père de votre fille.

— Si le père et le grand-père de ma fille vivaient, s'écria douloureusement la vieille, je ne serais pas réduite à la donner à un homme dont je n'oserais dire ce que je pense.

— A la bonne heure, madame, dit le cadi; mais ils ne vivent plus, et leurs noms sont nécessaires ici. —Ma fille, reprit la vieille, s'appelle Zeineb, moi Miriem. Le reste ne saurait venir jusque sur mes lèvres : on n'a pas besoin d'être une fille de si bon lieu pour n'épouser qu'un voleur.

On peut penser combien le calife riait intérieurement de l'embarras du cadi, du chagrin de la femme, en un mot des incidens de la petite scène que lui procurait la bizarrerie de son déguisement.

Le contrat enfin est dressé; l'homme de loi coupe gravement le morceau de sa robe sur lequel il est écrit et le remet à la jeune personne; mais ayant honte de sortir couvert d'un vêtement aussi délabré, il le quitte et le donne à la vieille en la priant d'en faire l'aumône aux pauvres; et son ministère n'étant plus nécessaire, il fait un salut et se retire.

Il faut donc, dit la vieille à son nouveau gendre, que vous ayez joué quelque bon tour de votre métier à ce cadi. On voit que vous êtes un chef de voleurs qui savez vous faire craindre. Ce pauvre homme est accouru ici sans se donner le temps de mettre des babouches; il s'en retourne à demi nu, ayant laissé ici sa robe, et par-dessus tout, il s'en va sans être payé. Vous ne lui avez rien donné pour son contrat : le voilà, pour vous avoir servi, sans argent et sans robe de cérémonie. Êtes-vous donc aussi avare que cela, vous autres voleurs?

— Ma bonne mère, reprend le calife en riant, que vous importe la robe et le paiement du cadi? Ne vous occupez pas de ces choses-là, il en reste de plus essentielles dont vous et moi devons nous mêler. Je sors pour aller chercher la dot convenue et les étoffes suffisantes pour habiller mon épouse; vous verrez que je ne suis avare qu'à propos.

—Et qui est l'infortuné, s'écria la vieille, de qui le coffre-fort et le magasin vont fournir à vos libéralités? Il sera bien étonné demain en se trouvant ainsi dépouillé sans savoir par qui, car je pense bien que dans une ville comme celle-ci, vous faites tous vos coups à la sourdine.

Haroun, sans répondre à cette nouvelle question, retourne dans son palais; il revêt

des habits convenables à sa dignité, il mande son architecte, lui indique la maison qu'il veut faire décorer, et lui ordonne de prendre avec lui tous les ouvriers qui sont nécessaires pour la transformer sur-le-champ de manière que, pour l'ornement dont elle est susceptible, elle puisse entrer en comparaison avec un des plus riches appartemens de son palais. Le grand visir, lui dit-il, vous fera fournir tout ce dont vous aurez besoin pour la perfection de ce travail; mais il faut que tout soit en état avant le coucher du soleil. Assurez-vous de tous vos moyens, et songez que votre tête répond de votre fidelité à remplir mes ordres. Si la femme chez laquelle vous allez vous demande de quelle part vous venez pour faire travailler dans sa maison, vous lui répondrez : De celle de votre gendre. Si elle vous presse pour savoir quelle est la profession de son nouvel allié et son nom, vous direz : Nous ne savons point quel métier il exerce, mais nous pouvons vous dire qu'il se nomme Il Bondocani. Qu'il ne soit question de mon rang vis-à-vis de qui que ce soit; choisissez bien vos ouvriers, et songez que sous peine de la vie vous me répondez de votre discrétion et de la leur.

L'architecte ne fait d'autre réponse que celle-ci : J'obéirai au prince des fidèles. Il rassemble ce qui lui est nécessaire en tout genre, en un mot la maison de la vieille Miriem se remplit d'ouvriers, de meubles, de tapis, d'étoffes; les échelles sont aux murs : on se met à l'ouvrage de tous côtés. Qui vous envoie ici? demande aux ouvriers Miriem; qu'y venez-vous faire? — Nous venons, répondent-ils, embellir votre maison, y appliquer cette menuiserie de bois d'aloès, y placer ces marbres, ces peintures, ces meubles, ces rideaux, par ordre du mari que vous avez donné à votre fille. — Mais comment l'appelez-vous? quelle est sa position, sa qualité? dit la vieille.—Nous ne connaissons point ses qualités : pour ce qui regarde son nom, il nous est aisé de vous satisfaire, il s'appelle Il Bondocani.

Je savais bien, dit alors en elle-même la bonne Miriem, qu'un chef de voleurs se faisait redouter de toute la campagne; il me paraît que cette terreur a absolument gagné la ville : pas un de ces gens-ci n'ose dire qu'un voleur est un voleur; cela est fort extraordinaire.

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, un homme arrive, précédant des portefaix qui qui vont déposer au fond d'un seconde pièce un coffre d'acier damasquiné en or. Qu'apportez-vous là? lui dit la vieille. — C'est, lui répond cet homme, la dot de la nouvelle épouse. Vous trouverez dans ce coffre huit mille sequins en or et deux mille de plus pour vos dépenses; voilà la clé.

A la bonne heure! reprit Miriem, mon gendre, dans sa façon, est homme de parole; mais où a-t-il pris tout cela? qui est-il? que fait-il? — Je ne sais, répond le messager, ni qui il est ni ce qu'il fait; vous devez connaître mieux que moi le mari de votre fille : je ne sais rien autre chose de lui, sinon qu'il s'appelle Il Bondocani.

Pendant ce temps, les ouvriers ont mis la dernière main à leur ouvrage, et la nuit n'est pas encore venue. Deux grandes pièces très-délabrées, dont deux planches appuyées sur quelques cailloux, deux sellettes de bois, deux nattes usées formaient tout l'ameublement, ont tellement changé d'apparence et de forme qu'elles pourraient faire partie d'un appartement royal.

Miriem considère pièce à pièce tous les objets par lesquels on a opéré cette métamorphose et ne peut se retenir, malgré le peu de succès de ses premières tentatives, d'aller aux ouvriers l'un après l'autre leur dire : Vous savez sûrement qui est mon gendre? ce qu'il fait? Elle reçoit toujours la même réponse : Nous savons qu'il se nomme Il Bondocani.

La vieille se trouve enfin seule dans la maison avec sa fille : Votre époux, lui dit-elle, doit être un homme fort extraordinaire; il a fait faire en un jour ce qu'un autre entreprendra vainement de finir en une année. Il n'y a que le calife ou un chef de voleurs qui puisse avoir tant de gens à sa main. Tout en obéissant à mon gendre, ces gens-ci n'osent pourtant pas l'avouer pour ce qu'il est; ils seraient forcés de rougir et pour lui et pour eux-mêmes : d'ailleurs ils ont tous une belle peur. Je me suis accostée du plus jeune d'entre eux, croyant en tirer meilleur parti, et il m'a dit : Si l'un de nous avait l'imprudence de révéler la qualité de votre allié, il lui en coûterait la vie. Vois, ma fille, si tu n'as pas épousé un chef de voleurs et la terreur que cela inspire à tout le le monde. Dieu et son prophète nous soient en aide!

L'architecte est venu rendre compte au calife de l'exécution des ordres que son souverain lui avait donnés; il en reçoit sur-le-champ la récompense et pour lui et pour ceux qu'il a employés. Le logement n'est encore garni que de ses meubles essentiels. Haroun ordonne à Giafar d'y faire transporter tous ces ornemens somptueux prodigués dans les appartemens des monarques pour en augmenter la magnificence plus encore que la commodité.

Miriem voit arriver ce surcroît de luxe et essaie de nouveau de s'informer de la qualité de celui de qui viennent toutes ces belles choses : Nous savons, lui disent les porteurs tout en les mettant dans l'ordre où elles devaient se trouver, qu'elles vous sont envoyées par le mari de votre fille, dont le nom est Il Bondocani; nous en avons reçu l'ordre de lui.

A peine ces porteurs s'étaient retirés que d'autres s'annoncent en frappant à la porte. La vieille leur ouvre; ils sont chargés de ballots d'étoffes magnifiques de toutes les espèces. On les ouvre, on les étale devant elle : Pour qui déployez-vous ces belles choses-là? dit-elle. —Pour vous les faire voir, madame.....—Mais vous me les montrez en vain, ces étoffes ne sauraient être pour nous, nous ne sommes pas assez riches. — N'est-ce pas ici la maison qu'on a réparée aujourd'hui? dirent les porteurs.— Oui, répond Miriem.—En ce cas, reprennent-ils, tout est à vous; celui qui est entré dans votre alliance vous les envoie. Meublez votre maison, habillez la nouvelle épouse et toute votre parenté; votre gendre a de tout en abondance, n'épargnez rien. Nous sommes chargés de vous dire qu'il viendra cette nuit à onze heures dans votre maison. Et en disant cela ils se retirent,

Il viendra à onze heures! répéta la vieille; les voleurs ne rôdent jamais que la nuit, quand tout le monde dort. A la suite de cette petite réflexion, voyant qu'il reste des choses à mettre en ordre, elle demande le secours de quelques-uns de ses voisins. L'étonnement de ceux-ci fut très-considérable en voyant sa maison travestie en un jour d'une espèce de taudis en un palais superbe. Il était naturel qu'ils fussent curieux de savoir comment cela avait pu se faire : cela tenait de l'enchantement, de l'illusion, du songe. Cela s'est fait naturellement, disait la vieille Miriem : un homme est venu ce matin me demander ma fille en mariage; il a fait venir le cadi, le contrat s'est dressé, et un moment après, par les ordres de mon gendre, tous les ouvriers de Bagdad sont venus étaler et arranger ici les magnificences que vous voyez.

— En ce cas, reprirent les voisins, vous avez donné votre fille à un prince ou au plus riche de tous les commerçans du pays. — Il s'en faut de beaucoup, répondit la vieille, que nous soyons si bien tombées. Je crains, par ce que j'ai vu, que mon gendre ne soit un voleur; et par la terreur qu'il inspire à tous ceux que j'ai vus s'employer pour lui, je ne puis le regarder que comme un chef de voleurs.

A cette déclaration, les voisins furent saisis de frayeur. Au moins, madame, dirent-ils à la vieille, rappelez bien à votre allié que l'usage fut toujours parmi leurs semblables d'épargner les gens de leur voisinage.—Ne craignez rien, dit la vieille; sûrement mon gendre est un voleur, mais je ne le crois pas capable de faire du tort à ses voisins. Je l'engagerai à vous ménager, soyez tranquilles sur ma parole.

Sur ces propos, les voisins prennent confiance. Les hommes achèvent de ranger les meubles de la maison, les femmes aident la nouvelle mariée à se parer : la nature avait tant fait pour elle qu'elle n'avait aucun besoin des ressources de l'art, et cependant un bijou semblait augmenter de prix, en contribuant à l'embellir, dès qu'il approchait d'elle.

Le travail intérieur de la maison est interrompu par le bruit qui se fait à la porte, on y frappe; c'est pour qu'on laisse entrer les mets qui peuvent composer le repas le plus délicat et le plus somptueux; il est suivi d'un second service composé des fruits les plus beaux, les plus rares, et des confitures les plus exquises; les vins les plus délicieux, les liqueurs les plus fines sont les accompagnemens des autres préparatifs de ce magnifique banquet. La vaisselle n'est que or et porcelaine.

Prenez cela, madame, disent les porteurs à la vieille, et régalez-vous avec vos voisins.

Vous venez de la part de mon gendre? leur répond Miriem; mais une fois pour toutes, par complaisance, par charité, dites-moi qui il est, quelles sont ses qualités.—Nous n'en savons pas plus que vous, madame, lui répondent les porteurs; tout ce que nous pouvons vous dire c'est son nom....—Ah! je le sais mieux que

vous, répliqua la vieille; je n'ai pas besoin qu'on me le redise tant de fois.

Les porteurs se sont retirés, les voisins de Miriem s'entre-regardent et commencent à croire sérieusement que le nouveau marié est un chef de voleurs. Ils se mettent à table, après avoir mis en réserve ce qu'il y avait de plus délicat pour servir au souper de l'époux et de l'épouse, et se déterminent à tirer le meilleur parti possible de l'aventure en mangeant du plus grand appétit. Le repas fini, ils prennent congé de la fille et de la mère en les félicitant sur l'heureux changement de leur fortune, en leur souhaitant mille prospérités, et se répandent bien vite dans tous les quartiers de la ville pour y semer la nouvelle qu'un chef des voleurs du désert a épousé la charmante fille de la vieille Miriem : cela s'est fait dans le jour même, sans mystère, sans aucune façon; la maison est comblée de richesses, on y trouverait les dépouilles de dix caravanes.

Le jeune marchand à qui Miriem avait proposé sa fille en était devenu fort amoureux : il est piqué qu'un voleur ait eut la préférence sur lui; il prémédite de perdre son rival et de reconquérir l'objet dont celui-ci lui a dérobé la jouissance. Il s'agit d'aller trouver le lieutenant de police, de lui faire une déclaration : les témoins sont là pour l'appuyer. Le voleur sera saisi, étranglé, sans autre forme de procès. Lui aura sa part dans la confiscation, et par-dessus le marché, en dépit de la maudite mère, la fille lui étant adjugée, il l'épousera. Voilà le plan que lui font concevoir et exécuter sur-le-champ l'amour, la jalousie et l'avarice. Il s'est rendu chez le lieutenant, auquel il fait ouvrir les yeux en enchérissant sur le tableau de toutes les richesses que le voleur prétendu avait eu l'imprudence d'étaler dans la maison de Miriem, et par-dessus tout il commence par garnir la main du lieutenant.

Ce magistrat, homme très-intéressé, reçoit l'argent qu'on lui donne, écoute le rapport avec une apparence de flegme, se donne le temps de réfléchir, et prenant le ton de gravité convenable à sa place : Allez, lui dit-il, retournez-vous-en chez vous, il n'est encore que huit heures, vous reviendrez à dix : c'est le temps du souper et le moment favorable pour surprendre le voleur. Je le ferai saisir, enchaîner, étrangler. Je vous mettrai en possession de la jeune fille et ferai donner la bastonnade à la vieille pour la punir de vous avoir donné un semblable concurrent; mais il ne faut pas que rien transpire. Le jeune marchand se retire et revient à l'heure indiquée. Le lieutenant de police avait fait rassembler trois cents hommes; il monte à cheval et s'achemine vers la maison de la vieille, précédé du délateur; il y arrive sans avoir trouvé personne sur le chemin, chacun alors étant retiré chez soi; la demeure de la vieille est investie. La mère et la fille, tranquillement assises, attendaient à la clarté de beaucoup de flambeaux, posés sur des candelabres d'or, l'arrivée du nouveau marié. Elles entendent du bruit; Miriem regarde par une fenêtre de la cour et reconnaît à la lueur d'une multitude de flambeaux le lieutenant de police au milieu de ses officiers et d'une nombreuse escouade.

On frappait à la porte à coups redoublés : la vieille se garde bien de l'ouvrir; mais les coups deviennent plus précipités et plus forts. Celui qui les appuyait de manière à briser le marteau s'appelait Schamama : jamais lieutenant avare et corrompu n'aurait pu choisir un plus digne ministre. Ce démon incarné se donnait de lui-même Satan pour père et le diable pour frère. Enfonçons la porte! criait cet enragé, puisque on ne veut pas nous l'ouvrir. Nous courons le risque que les trésors qui sont ici nous échappent; pendant qu'on fait résistance, on les enterre peut-être, et nous ne pourrons pas les retrouver. D'ailleurs, il peut passer une ronde d'officiers supérieurs; il s'en trouvera qui se porteront ici, éveillés par le bruit, et qui viendront partager le gâteau avec nous. La porte est forte; mais il faut envoyer chercher des leviers et opérer sur-le-champ, si nous voulons que rien ne nous échappe.

Cette brusque exécution cadrait avec la secrète inclination du lieutenant; mais il avait pour second chef sous lui un officier, nommé Hassan, d'un naturel doux, bienfaisant, charitable et même disposé à prendre le parti des malheureux. Le conseil de Schamama est violent et dangereux, dit cet officier au lieutenant; jamais la maison qu'il veut insulter ne fut soupçonnée d'être une retraite de voleurs : ne se peut-il pas que ce jeune marchand, aveuglé par la jalousie, vous ait fait une fausse déclaration? Alors à quoi demeurons-nous exposés pour avoir violé l'asile des femmes, qui est sous la protection expresse de la loi, nous qui devons

compte de nos actions au prince des fidèles.

Miriem prêtait l'oreille à tous ces discours. Ah! dit-elle, en courant à sa fille, nous sommes bien malheureuses : le lieutenant vient chercher le voleur et l'arrêter !

— N'ouvrez point la porte! ma mère, répondit la jeune personne ; il se peut que Dieu nous envoie du secours pour nous tirer de l'extrême embarras où nous sommes.

Cependant le lieutenant continuait de faire frapper à la porte : Qui êtes-vous ? dit la vieille, qui frappe avec cette violence?

— C'est le lieutenant de police, répondit d'une voix terrible le détestable Schamama ; ouvre, infâme vieille, qui prostitue la jeunesse et recèle les voleurs ! ne sais-tu pas à quoi tu t'exposes en résistant?

— Nous ne sommes ici que deux femmes, reprit Miriem ; vous devez connaître et respecter la loi. Nous ne devons ni ne pouvons vous ouvrir, vous ne devez pas entrer ici.

— Ah ! sorcière ! répliqua Schamama écumant de colère, ouvre ta porte, ou nous allons l'enfoncer, et nous ferons brûler ta fille et toi!

Miriem ne répondit ni aux menaces ni aux invectives et vint rejoindre sa fille : Vois, lui dit-elle, si mes craintes étaient fondées? est-il clair maintenant que tu est mariée à un voleur? Fasse le ciel qu'il ne vienne pas ici ce soir ! Le lieutenant et ses officiers, s'ils se saisissent de lui, le feront couper en morceaux. Ah! ma fille, si votre père vivait encore, si même votre frère n'était pas tombé dans le malheur, aurions-nous fait une alliance qui nous eût exposées à voir notre porte assiégée par le lieutenant et tous les méchans qui sont à sa suite? — Que voulez-vous ? disait la jeune personne, depuis quelque temps la fatalité des astres, qui conduit tout, nous poursuit ; c'est assez pour nous de nous y soumettre : épargnons-nous les tourmens des inquiétudes qui ne peuvent remédier à rien.

Pendant que le lieutenant et Schamama insistent pour se faire ouvrir la porte des deux femmes et que celles-ci se lamentent plus ou moins, le calife a repris son arquebuse et son sabre et vient pour jouir des droits du mariage avec sa nouvelle épouse. L'éclat des flambeaux, le nombre des gens qui composent l'escouade du lieutenant et rôdent autour de la maison de Miriem, le bruit qu'on entend l'avertissent qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Bientôt il reconnaît le chef de toute la troupe et voit à côté de lui le jeune marchand dans la boutique duquel la vieille était entrée.

Schamama continuait de frapper à la porte, en assaisonnant chaque coup d'une horrible imprécation. Il répétait les injures, les menaces de la bastonnade, de la corde, du feu, par lesquelles jusque-là il avait essayé d'effrayer, et appelait à son secours la force des leviers pour enfoncer la porte.

Quelques gens de l'escouade se préparaient à mettre en usage ce moyen ; mais l'officier Hassan les arrête : Camarades! leur dit-il, ne commettons point cette violence contre une maison dans laquelle il n'y a que deux femmes ; la frayeur les saisira et elles pourront en mourir! Qui nous a assurés d'ailleurs que l'homme que nous cherchons soit un voleur? Nous risquons tous notre vie en enfreignant la loi, et nous nous exposons à commettre une très-grande injustice.

— Que de scrupules dans l'âme d'un membre de justice! s'écria Schamama; vous n'êtes point propre à votre place, Hassan : les coupables vous échapperont, tandis que vous vous perdez dans les délicatesses de la loi. Une femme qui fait commerce de la vertu des autres, qui livre sa propre fille à un voleur avéré ne doit point jouir du privilége de son sexe. Et pouvez-vous douter que ce ne soit un brigand de profession que nous venons chercher ici quand des voisins de la maison, que l'on peut faire interroger, l'attestent?

— Infâme Schamama ! disait en lui-même le calife en écoutant ce discours, tu me paieras chèrement ta conduite et ta morale ; je ferai de toi un exemple frappant. En disant cela, il imagine par quel moyen il pourra pénétrer, sans être vu, dans la maison de Miriem. Elle était contiguë aux jardins d'un grand palais dont la porte donnait sur une rue à côté ; ce palais appartenait à l'émir Younis, le premier et le chef des princes et de la noblesse de Bagdad, homme cruel et sanguinaire. La porte de ce palais était intérieurement éclairée par beaucoup de flambeaux ; un eunuque y était assis sur un banc de marbre.

L'eunuque voyant entrer le calife, se lève, vient à lui le sabre levé ; le prince des fidèles met la lame du sien en opposition. Ah ! maudit nègre, fils de bâtard, dit-il à ce vilain monstre,

tu es toujours prêt à donner la mort même avant de parler!

Les paroles du calife et la vue du sabre ont fait un tel effet sur l'eunuque qu'il prend la fuite en tremblant et va se réfugier auprès de son maître. Celui-ci, étonné du désordre où il le voit, lui en demande la raison. J'étais, seigneur, lui répond le noir, sous la porte de votre hôtel; un homme d'un aspect effrayant s'y est présenté; j'ai voulu le renvoyer ou le frapper de mon sabre s'il ne s'écartait pas; il a tiré le sien, m'a parlé d'une voix de tonnerre, et j'ai cru en voir tomber sur ma tête l'éclair et le coup.

— Infâme poltron! lui repart l'émir Younis, tu auras eu peur de ton ombre. Cependant je veux savoir quel est le téméraire qui a osé manquer de respect à mon esclave. Il t'a traité, dis-tu, de maudit et de fils de bâtard? Sa vie me répondra de cette insolence : qui insulte mon esclave s'attaque à moi. En disant ces mots, l'émir Younis s'arme d'une énorme masse d'armes et sort de son appartement pour aller trouver celui qui est exposé à son ressentiment.

Le calife, demeuré en place, voit venir à lui le chef de ses émirs et le reconnaît; il lui adresse la parole : O Younis! dit-il, c'est ici votre hôtel? Dès que le chef des émirs a reconnu la voix du calife, la masse d'armes lui tombe des mains; il se prosterne le front en terre et y reste : Commandeur des fidèles, votre esclave est à vos pieds et attend vos ordres!

— Mérites-tu de les recevoir, homme sans âme, ministre sans vigilance! dit le calife; toi, le chef de mes émirs et le commandant de ce quartier, que fais-tu pour maintenir le bon ordre? On vexe, on violente une pauvre femme ta voisine : c'est le lieutenant de police à la tête de ses barbares officiers qui commettent cette indignité en abusant des prérogatives de leur place, et tu ne te sers pas de l'autorité de la tienne pour réprimer cet excès? Tu dors ivre entre les bras de tes femmes; ton eunuque vous garde tous; tu n'es chez toi qu'une femme de plus, et tu laisses lâchement insulter tes pareilles et à ta porte!

— Commandeur des fidèles, répond Younis, je n'ai pas la moindre idée de ce désordre dont j'apprends la première nouvelle : si le bruit des excès commis par le lieutenant de police fût parvenu jusqu'à moi, j'eusse traité lui et son escouade comme ils le méritent; et si vous le permettez, j'irai leur apprendre si c'est à eux à troubler l'ordre public.

— Cesse de faire parade de zèle et de courage à contre-temps. La maison insultée tient aux murs de ton jardin; nous le traverserons, et je veux m'introduire chez ces femmes outragées à l'aide de deux échelles; fais-les-moi donner sur-le-champ.

Younis obéit; le jardin est traversé. Younis tient le pied de la première échelle appuyée contre le mur; à l'aide d'une seconde, le calife descend sur la terrasse de la maison où est sa nouvelle épouse. Younis l'y a suivi : Reste là, dit-il à cet officier, jusqu'à ce que je t'appelle. Puis, s'approchant d'une fenêtre qui donnait sur l'appartement, il trouva en effet que l'industrie de son architecte en avait fait un paradis terrestre : les lustres et les girandoles chargées de bougies y répandaient un éclat comparable à celui du plus beau jour. Éclairée par toutes ces lumières, la jeune épouse, superbement parée, l'emportait même sur l'idée que l'on peut avoir de la beauté : c'était un soleil s'élevant à l'horizon au milieu d'un ciel pur; on eût dit qu'une rosée semblable à des perles sortît de son front, et qu'il découlât de ses beaux yeux baignés de larmes, une manne réunissant toutes les faveurs les plus exquises. Non, la lune à son quatorzième jour ne pouvait briller d'un éclat ni si vif ni si doux. L'amoureux Haroun-Alraschid etait comme en extase; mais il en fut tiré par une exclamation de Miriem.

Oh! ma fille, ils frappent comme des enragés; la porte va être mise en pièces! Que deviendrons-nous entre les mains de ces tigres, pauvres femmes que nous sommes, n'ayant que Dieu pour appui? Quel surcroît de fatalité nous a envoyé ce voleur dont l'alliance achève de nous précipiter dans la plus cruelle des infortunes?

— Ma mère, répondit la fille, vous m'affligez bien douloureusement en traitant mon mari de voleur. Je ne crois point qu'il le soit; mais par l'entremise de votre volonté, je le tiens des mains de Dieu, et je dois me soumettre au décret qui m'unit à lui : tous les reproches qui tombent sur lui me blessent.

On observera combien ce peu de paroles durent enchanter le calife; elles étaient pour ses oreilles la plus douce mélodie.

Dieu soit loué! s'écria Miriem, puisque tu es contente de ton choix, ma pauvre fille. Moi, je trouve en lui bien des choses qui ne me déplaisent pas; je voudrais être un oiseau pour lui aller dire qu'il ne vienne pas ce soir; j'attendrais au bout de la rue pour lui faire rebrousser chemin. Mais s'il arrive, s'il donne dans l'embuscade et qu'il soit pris, il est mort. Ces méchans, qui sont là, vont le mettre en morceaux; ils viendront tout prendre, et nous deux, ma chère fille, seront des brebis à la gueule du loup.

Le calife, pour interrompre ces gémissemens, prend une petite pierre, la jette sur une bougie qui était à côté de la mère et l'éteint. Miriem la rallume sans chercher d'où vient ce petit accident. Une seconde pierre éteint la bougie qui a servi à rallumer la première, et la bonne mère en prend une troisième pour faire revivre celle-ci. Il faut qu'il fasse bien du vent, dit-elle, ou que quelque esprit de l'air s'amuse à souffler les bougies. Comme elle parlait, il lui tombe un gravier sur la main; elle pousse un cri de surprise, regarde du côté de la fenêtre et aperçoit au-dessus le calife. Voyez votre époux, dit-elle à sa fille, il arrive par le chemin que prennent tous ses pareils : jamais voleur n'entra par la porte pour faire ses coups. Soutenez-moi encore que ce n'est pas un voleur! Le voilà, Dieu merci, pour le moment échappé de la griffe du lieutenant de police, et j'en suis on ne peut pas plus contente. Puis s'adressant à lui : Retourne-t-en bien vite par où tu es venu, lui dit-elle; il ne fait pas bon ici pour toi. N'entends-tu pas le bruit que fait à notre porte une bande d'autres voleurs qui ne sont pas des tiens? Ces enragés-là ne te feront point de quartier.

Pendant la harangue de Miriem, le calife a quitté ses bottes, son manteau, sa ceinture; il en fait un paquet dans lequel il a enveloppé son arquebuse, et s'élance dans l'appartement avec la légèreté d'un oiseau. Il a salué affectueusement la mère, il est au cou de la fille, qu'il embrasse très-tendrement, et cela sans donner le temps de parler.

Voleur! dit-elle, c'est bien ici le temps d'embrasser, quand on vient te chercher pour te faire périr! Le moins qu'il puisse t'en coûter, ce sont les deux mains. Voilà comme on vous traite vous autres, quand on vous fait grâce. Est-ce que tous ces gens-là ne te font pas peur?

— Non, notre bonne mère, répond le calife; j'en ai bien vu d'autres, et tel que vous me voyez, je suis fait au bruit. Laissons-en faire à ces gens-là : ils ont soupé et ne sont pas attendus dans leurs maisons par des affaires aussi agréables que le sont ici les miennes. Nous allons nous mettre à table, ma chère épouse et moi; leur tapage nous servira de symphonie. Servez-nous quelques-uns de vos meilleurs plats : vous aurez fait bonne chère à vos voisins, mais sans doute il vous en reste quelque chose.

La vieille dresse la table, la couvre, tout en disant : C'est un vrai démon; il n'a pas plus peur de trois cents hommes que je l'aurais d'une puce. Malgré tout le mal qu'on dit du métier, je conçois qu'une femme pourrait aimer un voleur : ils sont lestes comme des chamois et courageux comme des lions.

La table est mise. Le calife est à côté de son épouse; Miriem est en face : elle voit son gendre manger du meilleur appétit sans cesser de caresser des yeux sa charmante épouse. De temps en temps, le propos tendre et galant se joint à ce langage muet.

Délices de mon âme! disait le calife enivré d'amour, donnez-moi ce petit morceau qui a touché vos lèvres de rose, que votre délicieuse haleine a parfumé? Ah! si je pouvais y surprendre un soupir qui fût pour moi!

— Quel enchanteur! disait la vieille entre ses dents, où a-t-il encore été voler toute cette sorcellerie de paroles pour rendre ma fille folle de lui, afin qu'elle le pleure demain de toutes les larmes de ses yeux?

— Vous parlez seule, notre bonne mère! que dites-vous? — Que vous pourriez être plus honnête à mon égard; il semble que je ne mérite pas à vos yeux les attentions d'un galant homme. — J'honore, je respecte vos rides; elles annoncent une vénérable expérience, une maturité parfaite. — Peste soit de votre maturité! j'ai mérité autrefois qu'on me dît quelque chose de mieux. — Ah! je le crois, pour peu que vous ayez jamais ressemblé à ce charmant enfant-là.

En disant cela, Haroun embrassait tendrement son épouse. Mais tout d'un coup celle-ci frémit à un affreux éclat de voix sortant de la terrible poitrine du redoutable Schamama : Ouvre! ouvre! criait-il, vieille sorcière! Et il semblait frapper à la porte avec des bras de fer.

Ne craignez rien, ma douce colombe! disait le calife. Jouissons ici du charme de nous aimer et de nous en donner des preuves. Il n'est rien de si doux que les plaisirs contrariés; tous les autres affadissent. Frappe, tonne, ébranle, fougueux Schamama! Force la tendre et tremblante beauté, que tes horribles menaces effraient, de venir chercher un asile dans mes bras : que son âme prenne la route de mes lèvres pour venir se réfugier dans mon cœur.

— Finiras-tu? chien de voleur, bourreau! criait la vieille : nous laisseras-tu là? Sauve-toi par la fenêtre; la maison va s'écrouler. Veux-tu y mettre le feu avec tes paroles? Pour ma part, déjà, je suis plus morte que vive.

— Non, je ne sortirai pas d'ici, dit le calife, j'y suis trop délicieusement occupé; mais comme il est temps de nous mettre au lit, puisque la musique de nos noces vous déplaît, il faut renvoyer les symphonistes. Prenez cette bague; parlez par le trou de votre serrure aux gens qui frappent, dites-leur : L'époux de ma fille est ici et m'a dit de remettre sa bague dans les mains propres du lieutenant de police afin qu'il voie ce qu'il a à faire.

— Et vous croyez que votre bague leur va tourner la tête, comme vous la tournez à ma fille par cette ceinture que vous lui faites autour du corps avec vos bras? Si le cadi de tantôt était de connivence avec vous, tous ces gens-ci ne le sont sûrement pas. Mais si vous faites le chef-d'œuvre de les enchanter, comme vous avez fait de tant d'autres, je me ceins sur-le-champ d'une double ceinture, pour avoir cet air leste qui convient aux gens de votre métier, et je vous demande une première leçon de filouterie, ne m'aprissiez-vous qu'à dérober les souliers d'une femme chaussée sans qu'elle s'en aperçoive.

Vous plaisantez, notre bonne mère! tant mieux : vous allez être plus en état de remplir ma commission. Prenez ma bague, donnez-la adroitement au lieutenant de police, en entrouvrant doucement la porte; dites-lui, en la lui remettant : « Voilà la bague de mon gendre, qui s'appelle Il Bondocani. » Prononcez ce nom-là un peu ferme.

— J'y vais, dit la vieille. Je me rappelle qu'il y a une magie dans ce nom, qui fait que les hommes restent sur leurs pieds comme s'ils étaient de marbre.

Pendant que Miriem remplit la commission dont elle est chargée; le calife, en approchant une table de la fenêtre, est remonté sur la terrasse. Il s'adresse à Younis, qui était demeuré pour attendre ses ordres : Prenez mon sabre, lui dit-il, descendez promptement dans la rue, à l'aide de votre échelle; observez, et si quelqu'un était assez hardi ou pour faire ou pour ordonner la moindre violence, faites voler sa tête sur-le-champ. Faites-vous connaître dès que vous vous apercevrez que ma bague, qu'on va remettre, aura disposé toute l'escouade au respect qu'on doit à mes ordres. Vous ferez conduire dans votre cour, sous bonne garde, l'officier prévaricateur Schamama et ceux de la troupe que vous avez dû voir, d'où vous étiez, ou conseiller des excès ou se porter à en commettre; tous seront mis aux fers jusqu'à demain, et dès qu'il fera jour vous ferez châtier tous les coupables.

Cependant la vieille, prenant la bague, va parlementer à la porte avec Schamama.

Ne jette pas la porte, endiablé que tu es! lui dit-elle, retire-toi un moment, fais place à monseigneur le lieutenant, à qui je veux parler; j'ai une bague à lui remettre.

— Ouvre la porte et donne-la-moi, cette bague, vieux cloaque d'impureté! Monseigneur est sur son cheval, il n'en descendra pas pour toi.

— Il faudra cependant qu'il en descende, reprend la vieille, j'ai à lui remettre la bague de mon gendre. Monseigneur saura sûrement lire les chiffres qui sont dessus. En disant cela la vieille entr'ouvrit la porte, seulement pour passer la main, et tendit la bague à Schamama, qui la prit et la remit au lieutenant de police. Celui-ci, ayant reconnu la bague du calife, changea de couleur et un tremblement de tous les membres le saisit. Qu'avez-vous donc, lui dit Schamama?

— Tais-toi, malheureux! lui dit le lieutenant consterné après avoir examiné la bague. Ton avarice infâme, insatiable, ton horrible méchanceté nous ont tous perdus : c'est le calife lui-même.

Schamama, épouvanté, tombe comme une masse sur la terre, la mord et s'y vautre en même temps. Je suis mort! s'écrie-t-il. Il se trouve dans cette position désespérée quand les ordres de l'émir Younis le font charger de chaînes et entraîner chez lui.

La bonne Miriem a été attentive à l'effet

que feraient le nom de son gendre et sa bague; elle revient à lui tranquillisée, mais toujours plus surprise.

Voilà, dit-elle, que le mot et le talisman ont fait leur effet. Vous avez là un fier nom ! Quand j'y pense, il m'en vient un frisson. Quant à ce vaurien de Schamama, il ne lui demeurera pas un boyau dans le ventre, de cette affaire-ci, et tous en général sont comme pétrifiés. Il faut que vous ayez fait bien du mal dans votre vie aux officiers de police qui vous poursuivaient, pour en être redouté à ce point! Tenez, voilà qu'il n'y a plus de bruit, on n'aperçoit plus de lumières dans la rue; je gagerais qu'ils sont tous partis sans demander leur reste. Je ne serais pas fâchée que, par amour, on fît bien des choses pour moi ; mais Dieu me préserve d'inspirer jamais autant de crainte ; car à la fin, il faut rendre compte de tout!

— Oui, notre bonne mère, dit le calife, vous rendrez aussi le vôtre, et s'il en coûte pour avoir trop parlé, on ne vous tiendra pas quitte pour peu. Puis s'approchant de son épouse : Délices de mon âme ! lui dit-il, êtes-vous rassurée ? — Hélas! répond-elle, je n'ai tremblé que pour vous. — Quelles chères petites paroles! dit Haroun; il semble qu'un ange les écrive dans mon cœur pour qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais, oh ! ma chère Zeineb! car je n'ai pas oublié votre joli nom, dites-moi si votre âme est absolument tranquille ?

— Non, reprend Zeineb, je sens une émotion plus forte que celle que m'inspirait la crainte, mais elle ne m'est point à charge, et il me semble que j'aspire à la voir s'augmenter ; j'éprouve en même temps comme une légère crainte.....

— Vous êtes-vous jamais, dit le calife, charme du reste de ma vie! trouvée dans un beau jardin au lever de l'aurore ?.... — Oui, mon cher époux, je m'y suis trouvée!.... — Eh bien! la rose nouvelle, embellie par toutes les perles dont la rosée l'a couverte, craint et désire le regard de l'astre du jour. Telle est ma charmante Zeineb.

— Et tel est mon voleur de gendre, dit la vieille les bras croisés en regardant les deux amoureux, qu'après n'avoir rien laissé nulle part, il va encore faire main basse ici et me dérober le cœur de mon enfant! Patience, que Dieu et le grand prophète bénissent votre union telle qu'elle est, car enfin c'est un mariage : moi, je n'ai plus rien à faire ici qu'à souffler les bougies.

Haroun Alraschid, plus amoureux qu'il n'eût été de sa vie, déshabille lui-même Zeineb, et la mère tire le rideau sur les deux époux. Nous les laisserons pour voir comment l'émir Younis s'acquitte des ordres qu'il a reçus. Schamama, le lieutenant et quatre coquins de l'humeur de Schamama passent la nuit, chargés de fers, dans la cour de l'émir. Dès que le jour est levé, le lieutenant est envoyé en prison. Schamama, conduit au carrefour voisin, expire sous la bastonnade; son corps est mis en pièces. Ses quatre complices, après avoir été rudement traités de la même manière, sont portés dans un cachot presque mourans : un écriteau qualifiait ainsi leur crime : « Officiers de la justice ayant vexé et prévariqué dans leur emploi. »

Il y avait déjà du temps que cette exécution exemplaire était finie quand Haroun et Zeineb ouvrirent les yeux. Le calife se lève; il pense bien qu'Younis aura fait avertir Giafar et Mesrour de l'aventure de la nuit, et qu'on est tranquille au palais ; mais ses affaires l'y appellent, il faut qu'il s'y rende.

La bonne mère Miriem a préparé la collation, elle est fort agréable aux deux époux ; un peu de conversation de tout genre s'y mêle.

Fasse le ciel, dit la vieille, que ce soit ici la fin de nos malheurs ! Jamais il n'y eut sur la terre de femmes plus pauvres et plus malheureuses que nous, après avoir été riches et heureuses au delà de nos désirs.

— Quoi! dit le calife, vous avez eu des richesses, et qui vous les a enlevées ?

— Le malheur et l'injustice, répond Miriem.

— Et cela vous est arrivé dans Bagdad ? reprend le calife inquiet.

— Et où donc ? répond la vieille, si nous n'en sommes jamais sorties ?

— Ce n'est pas, répond le calife, sous le règne d'Haroun Alraschid ?

— Ne régnait-il pas il y a trois jours ? répond la vieille.

— Mais, reprend Haroun, on dit qu'il empêche qu'on ne commette des injustices.

— Oui, dit Miriem, il châtie sévèrement celles des autres ; mais pour les siennes, il se les pardonne, à moins que vous ne vouliez croire qu'il ne sait pas ce qu'il fait !

— Vous m'étonnez, ma bonne mère : il faut que vous me contiez votre affaire : on aura abusé de son nom.

— Non, dit Miriem, on n'en a pas abusé. C'est lui, c'est sa personne; c'est ce sage Haroun, le miroir des princes, qui a fait tout le mal. Encore s'il se fût contenté de priver de la fortune des gens de notre naissance, de notre état; de les réduire à la misère affreuse dans laquelle vous nous avez trouvées; de nous mettre dans le cas enfin, pour ne pas mourir de faim, de livrer ma tourterelle à un homme comme vous, je pourrais le lui pardonner! Mais me priver cruellement d'un fils chéri, d'un bijou dont vous n'avez pas encore le pareil, quoique vous possédiez sa sœur Zeineb! C'était pour la douceur un agneau, une colombe pour la candeur, un aigle pour la décision dans les affaires et la vigilance, un écureuil pour l'activité; il était hageb et servait le calife avec un amour, une attention, un zèle inimitables : on aurait dit que celui-ci l'aimait. Fiez-vous à ces tigres de princes : il a ordonné sa mort et à fait consommer notre ruine et la sienne en un moment, et cela pour un misérable verre d'eau.

Le calife, en écoutant cette histoire, commençait à pressentir tous ses torts. Il s'était fait quelques leçons dans sa vie, mais il n'en avait jamais reçu de personne : il voulut se paraître excusable à lui-même.

— J'ai ouï parler, dit-il, de l'affaire de l'hageb Gemaleddin; il y avait quelque chose de plus qu'un verre d'eau.

— Vous voulez parler d'un plat de gâteaux? voilà une belle merveille! Mon fils ne savait pas d'où venait ce plat; il le donna pour ce que cela valait au gardien du quartier.

— Mais, dit le calife, il y eut quelque chose de beaucoup plus sérieux; il leva les yeux sur la femme qui buvait le verre d'eau, et la loi condamne.....

— Ne vas-tu pas plaider ici pour le calife et pour la loi? Écoute! les gens de ton espèce, qui ne pratiquent pas celle-ci, ne peuvent pas l'entendre. Mon fils n'a point regardé cette femme, le pauvre jeune homme n'a pas plus de malice qu'un agneau; mais quand il l'aurait vue, a-t-il les yeux d'un basilic? l'aurait-il tuée? savait-il que ce fût la femme d'autrui? S'il fallait crever les yeux à tous les hommes qui ont vu par hasard une femme dans les rues de Bagdad, on n'y rencontrerait que des aveugles.

Mais c'était une femme du calife, et celui qui les regarde s'expose à la mort. Pourquoi les laisse-t-il courir dans la rue si ceux qui peuvent les voir ont toujours un sabre suspendu sur la tête? Qu'il fasse mettre un écriteau sur le front de celles à qui il permet de se promener, et je promets qu'elles ne trouveront ni un homme sur leur chemin ni un verre d'eau à boire.

Mais, dis-moi, toi! voleur de profession, car je ne saurais douter que tu ne le sois, puisque tout le monde le dit et qu'on te poursuit comme tel, serais-tu capable d'une cruauté semblable à celle que je suis en droit de reprocher au commandant des fidèles, au lieutenant de Dieu sur la terre?

Vous autres, vous attaquez les gens pour avoir leur bien; vous ne les tuez qu'à votre corps défendant, quand ils résistent; vous leur laissez leurs pieds, leurs mains pour se tirer d'affaire. Assassineriez-vous sans miséricorde celui qui vous aurait fidèlement servi?

Mais vous n'êtes pas des souverains; vous n'êtes que des voleurs, et je vous dirai que je suis tentée de croire qu'à nombre égal, il entrera en paradis cent voleurs contre un roi, puisqu'on ne saurait disconvenir qu'Haroun Alraschid ne soit le plus parfait d'entre tous les princes de la terre.

La bonne Miriem s'arrêta; il en était temps : Haroun, atterré par la vérité de ce qu'elle venait de dire, était entièrement hors de lui-même.

Je sens que vous avez raison, notre bonne mère, lui dit-il. Le calife s'est égaré, il s'est laissé emporter par sa passion : tout le monde s'est empressé à la servir; il n'a pas trouvé dans toute sa cour un ami, un conseiller sage qui se fît un devoir de l'arrêter. Je le trouve très-blâmable, mais il est encore plus à plaindre.

Heureusement il n'y a pas de mal essentiel de fait : votre fils est vivant. On a consommé en un moment la ruine de tous vos biens; en un moment on peut la réparer. Je vais sortir; j'ai des intelligences dans le palais, je mettrai tout en mouvement pour vous servir, et je vous promets que votre fils sera dès aujourd'hui dans vos bras.

— Mon gendre, répond Miriem, vous nous en faites accroire ici; le calife n'est pas un de ces hommes que vous puissiez faire courir après vous sans babouches; vous n'avez plus cette

bague qui a fait tomber en convulsion les coupe-jarrets du juge de police ; tâchez de ne pas vous mêler des affaires du grand Haroun Alraschid, à qui la terre et la mer sont soumises, devant qui les astres s'inclinent comme devant le vicaire de notre grand prophète. Le grand visir Giafar n'oserait pas entreprendre ce que vous voulez faire.

Restez tranquille ici, puisqu'on vous y laisse ; changez de vie, demeurez avec nous, soyez honnête homme, faites des aumônes : Dieu est bon et vous pardonnera le passé. Si vous sortez, si vous vous exposez, vous nous allez faire mourir de frayeur. Voyez les yeux de ma pauvre Zeineb, ils vous demandent grâce pour vous-même; et songez que ces brimborions d'or, de soie et de jaspe que vous nous laissez ne vaudraient pas pour nous ce que vous nous enlèveriez en nous abandonnant. Mon fils est innocent, il est sous la protection divine, et quoique je vous aime moins que lui, je tremble moins pour lui que pour vous.

Le calife fut attendri jusqu'aux larmes par le discours plein d'âme et de religion de Miriem; il se levait comme pour sortir : Zeineb et sa mère le retiennent et le conjurent de ne pas les quitter.

Haroun, encore plus attendri, saisit les mains de Miriem avec un mouvement de tendresse et de respect. Oh ! ma bonne mère, lui dit-il, vous m'avez livré un trésor dans la personne de votre aimable fille, vous m'avez fait encore un plus grand bien par les sages instructions que je puis retirer de ce que vous m'avez dit pour la règle de ma conduite à venir. Je vous voue à jamais le plus vif attachement et la plus sincère reconnaissance, vous en recevrez les preuves les plus signalées ; mais permettez que je sorte, et reposez-vous sur moi du soin de me conserver ; des affaires indispensables m'appellent.

Adieu, ma chère Zeineb, vous me reverrez bientôt. En disant ces mots, il s'échappe, et se rend dans son palais par des issues secrètes qui conduisaient à son appartement.

Dès qu'il est arrivé, il se revêt de ses habits de cérémonie, monte sur son trône et fait assembler ses visirs, ses émirs et ses différens ministres. Pendant que chacun prend sa place, il a le front appuyé sur sa main.

Cruel calife ! se dit-il à lui-même, tu as précipité dans l'infortune une famille illustre, recommandable par son rang et par ses services; tu as été au moment de te baigner dans le sang d'un des plus fidèles de tes sujets ; tu fais encore languir dans une prison une princesse respectable par ses vertus et par ses malheurs : tu t'es conduit comme un odieux tyran, et tes courtisans t'élèvent jusqu'aux nues : tu es, dans leur bouche, le grand Haroun Alraschid !

Pendant que le calife faisait ce douloureux retour sur lui-même, tous les personnages les plus considérables de l'état se sont prosternés devant lui ; il voit d'un air de mécontentement ce trompeur hommage, et cette cour en l'adorant lui paraît l'avilir.

Relevez-vous, dit-il, je vous l'ordonne. Qu'on aille tirer des prisons l'hageb Gemaleddin ; qu'on l'amène ici revêtu des plus riches habillemens. J'ai examiné par moi-même l'affaire malheureuse pour laquelle je l'avais fait traduire devant moi, et j'ai toutes les preuves de son innocence : loin de mériter des châtimens, il est digne de récompense, et je prétends le dédommager aujourd'hui de ce qu'il a souffert mal à propos.

Vous, visirs, qui m'écoutez et savez que je suis accessible à la vérité, m'expliquerez-vous comment, devant mieux connaître que moi le sujet contre lequel des apparences m'avoient prévenu, il ne s'est pas trouvé un seul d'entre vous qui ait osé prendre la défense et demander la grâce d'un homme de cet ordre et de ce mérite ?

— Oh ! calife, répondent les visirs, le respect nous fermait à tous la bouche.

— Je hais, reprend le calife, le respect qui écarte de moi la vérité : songez à ne m'en jamais témoigner de ce genre à l'avenir. Les visirs baisèrent la terre en signe d'obéissance.

Gemaleddin paraît alors au pied du trône et se prosterne. Haroun en descend pour le revêtir lui-même de la plus riche des pelisses qui fût dans le garde-meuble du palais.

Que Dieu prolonge vos jours, souverain de tous les fidèles, disait le jeune homme, comme il a attiré vos regards sur moi !

— Allez porter de la consolation à votre mère, lui dit le calife. Gemaleddin s'empresse d'obéir à un ordre bien agréable pour lui.

Il comptait s'y rendre à pied, en simple particulier, mais un cheval superbement harnaché l'attendait à la porte, et les visirs avaient ordre d'être de la calvacade et de l'accompagner chez lui : quatre cavaliers avaient pris les

devans pour annoncer à Miriem l'arrivée de son fils, de crainte que la surprise ne lui occasionnât quelque révolution.

Pendant que Gemaleddin se rendait chez lui, Giafar et Mesrour reconduisaient à son appartement la jeune princesse de Perse.

Haroun l'avait trop offensée pour oser se présenter devant elle. Elle n'était son épouse qu'en vertu d'un contrat qu'on pouvait déchirer : les deux confidens du calife étaient chargés de la prévenir qu'elle avait recouvré sa liberté et pouvait rester dans le palais toute sa vie, ou sous le nom de femme ou comme la fille du souverain, et y jouir de tous les honneurs attachés à ces qualités.

La princesse de Perse avait consenti à donner sa main à Haroun; elle avait regardé comme un très-grand honneur pour elle d'augmenter le nombre des femmes du commandeur des fidèles, mais son cœur était demeuré libre. Elle ressentit une satisfaction intérieure de la proposition qui lui fut faite. Vous voyez en moi, dit-elle aux confidens du prince, la fille soumise, reconnaissante et respectueuse du commandeur de tous les fidèles.

Haroun fut enchanté de la manière dont la proposition avait été reçue et conçut dans le moment le projet de marier sa fille d'adoption avec Gemaleddin.

La mère et la sœur de Gemaleddin ont couru au-devant de lui : il ne saurait s'arracher de leurs bras. Après ces démonstrations de tendresse mutuelle, aussi naturelle que bien fondée, il entre dans le pavillon où logent sa sœur et sa mère, et s'assied.

Dans quelle maison vous trouvé-je! leur dit-il : la nôtre avait été rasée, dépouillée, et je ne reconnais rien ici, quoique je sois sur la même place dont on m'enleva il y a trois jours. Je vois d'un coup d'œil plus de richesses que nous n'en eûmes jamais.

— Hélas! mon fils, répondit la bonne Miriem, cette richesse est une preuve de l'excès du malheur dans lequel nous étions tombés.

Lorsqu'on vous arracha d'ici, on en enleva, on brisa tout; on nous laissa sans vêtemens, sans pain, sans une cruche pour aller chercher de l'eau; nous étions hors d'état de travailler, et je me vis réduite à la condition de mendier le pain de votre sœur et le mien.

Hier un homme vient chez nous; il propose de donner huit mille sequins pour épouser Zeineb. Il est grand et bien fait, mais ce n'est qu'un Arabe du désert. Je le soupçonnais de ne pas valoir grand' chose, mais nous n'avions pas une once de pain; il m'a proposé d'aller moi-même chercher le cadi pour venir passer le contrat.

Au premier mot que j'ai dit, le cadi a ordonné qu'on me conduisît à l'hôpital des folles; puis, tout à coup changeant d'avis, il m'a fait mille honnêtetés et a couru après moi jusqu'ici sans se donner le temps de mettre ses babouches.

Il n'avait point de papier pour dresser le contrat : il a déchiré sa robe, a écrit dessus, nous en a laissé le morceau, et il est là avec toute l'écriture dessus.

Il a laissé ici sa robe, que voilà, aussi toute déchirée, et s'est sauvé sans regarder derrière lui. Le gendre que j'avais pris s'en est allé.

Un moment après, la maison a été remplie d'architectes, de tapissiers, de marbriers, de peintres, de doreurs : nous ne pouvions pas nous tourner.

Je leur demandai de quelle profession était mon gendre. Je n'en ai pas pu tirer un mot.

Ensuite est arrivé le coffre de la dot, des étoffes, des meubles, enfin un souper comme pour un monarque. Tout était fort beau jusque-là quand, à dix heures, le lieutenant de police est venu avec trente flambeaux et une escouade de trois cents hommes pour enlever le voleur en nous traitant de recéleuses. Ils nous ont dit des injures affreuses; ils voulaient enfoncer nos portes.

Notre homme est tout à coup tombé du ciel sur la terrasse de la maison : il est entré par la fenêtre; il mangeait, il buvait, il plaisantait et faisait l'amour comme si on eût chanté ses louanges à la porte.

Tout à coup, comme il voulait se coucher et qu'apparemment il s'ennuyait du bruit, il m'a donné une bague sur laquelle il y avait des caractères; j'ai entr'ouvert la porte, j'ai remis le talisman au lieutenant; il leur a pris à tous une frayeur épouvantable et ils se sont enfuis. Nous nous sommes couchés aussi tranquilles que s'il n'eût été question de rien.

Ce matin mon gendre s'est levé, nous avons parlé de nos affaires. Il a voulu prendre le parti du calife contre nous. De quoi se mêlait un Arabe du désert, un chef de voleurs! car c'en est un. Je lui en ai dit assez, et il a fini par convenir que le calife avait tort.

Ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'il m'a dit qu'il sortait et allait intriguer pour faire parler au calife pour nous.

Voilà un bon protecteur que nous avons là! Cependant tout n'est pas mauvais en lui : il m'a laissé entrevoir qu'il pourra se corriger; mais je ne m'en trouve pas moins malheureuse d'avoir donné ma fille à un voleur, à un malheureux de sa sorte.

Pendant que la mère de Gemaleddin parlait, son fils tombait d'un étonnement dans un autre. Un voleur faire tant de choses si extraordinaires à découvert et dans Bagdad : mander un cadi, qui vient le trouver nu-pieds! un contrat dressé sur le pan d'une robe déchirée, et le monument entier de cette extravagance est resté dans la maison! faire meubler en un jour un appartement où pourrait loger le calife lui-même ! échapper à la recherche et à la poursuite de trois cents officiers de la justice avec un talisman!

Il y avait là en effet de quoi confondre la sagesse elle-même. Cependant, par les démarches du lieutenant de police contre l'auteur de ces merveilles, il paraissait démontré que l'homme poursuivi par la justice en corps était manifestement un voleur.

Ma mère, répond Gemaleddin, tout porte à la fois dans votre récit le caractère de la vérité et de l'invraisemblance et me confond; mais comment avez-vous pu donner votre fille à un voleur?

— Ah! la misère, la misère! disait en s'écriant Miriem.

— Ce coquin, reprit Gemaleddin, abusait de votre situation ; mais, par la faveur du ciel, elle a changé. Je suis le chef de la famille, et tant que je vivais, ma sœur n'a pu être mariée sans mon aveu. J'ai pour moi la loi et le calife, et je jure par la caaba [1] que si votre brigand vient ici, je le traiterai comme il le mérite. En disant cela, Gemaleddin mettait la main sur la poignée de son cimeterre ; ses yeux étincelans faisaient trembler de frayeur la tendre et timide Zeineb.

Que de malheurs! s'écria la mère. Et tout cela ne serait pas arrivé si le calife eût rendu justice un jour plus tôt : nous n'aurions pas eu la disgrâce d'être forcées de tendre la main pour avoir du pain à ce voleur d'Il Bondocani.

[1] La caaba, ou la maison carrée, citée dans l'Alcoran.

— Quel nom dites-vous là, ma mère? reprit Gemaleddin d'un air inquiet.

— Le nom de mon gendre, répond Miriem: Il Bondocani, Il Bondocani. L'ai-je assez dit?

— Et c'est lui, ma mère, qui a épousé ma sœur? — Tiens, si ce n'est pas assez de le dire, lis sur le contrat; le voilà en toutes lettres : « Convention de mariage entre Zeineb, fille de la veuve Miriem, et Il Bondocani. »

A cette vue, Gemaleddin se prosterne précipitamment la face contre terre. Miriem part d'un éclat de rire.

Ah! ah! mon brave, tu t'es bien fait secouer, mais te voilà à terre tout comme les autres. Tire donc ton sabre à présent! Oh! le vaillant nom que le nom de mon gendre! je suis bien aise de le savoir. Nous attendons la caravane de la Mecque ; j'irai au-devant d'elle, je dirai tout haut le nom de mon gendre et je verrai l'Inde, l'Arménie, la Perse, l'Égypte et la Romélie fléchir le genou devant lui. Je ne ferai pas grâce d'un chameau.

Allons, tu as toujours le nez en terre? Lève-toi, mon lion abattu! quitte tes babouches, déchire ta robe, fais mille extravagances. Ton excuse est toute prête : je t'ai dit le nom qui fait tourner toutes les cervelles. Encore me manque-t-il la bague qui travaille bien autrement les entrailles. Lève-toi, je te l'ordonne au nom d'Il Bondocani.

— Oui, ma mère, je me lèverai, dit Gemaleddin, à ce nom à qui tout ce qui est sur la terre ou porte respect ou doit obéissance. Je remerciais l'Être des êtres des bénédictions dont il venait de combler notre famille en donnant à ma sœur pour mari le prince des princes, le roi des rois, le sage et magnanime Haroun Alraschid, puisque votre gendre Il Bondocani est le calife lui-même.

— Ah! misérable que je suis, s'écria Miriem, où trouverai-je une caverne pour me cacher! Je lui ai dit à votre sujet et pour notre compte mille horreurs de lui-même.

— Lui avez-vous dit vrai en tout? reprit Gemaleddin, car quoiqu'il soit au-dessus des hommes, il est homme, on peut dire du mal de lui.

— Je n'ai rien inventé, dit Miriem, je n'ai parlé que de nous. — Alors, dit le jeune homme, vous voyez le mal qu'il vous en veut par celui qui m'a été fait. Cela m'a valu avec la liberté une robe d'honneur. Voilà comme un

grand homme se venge d'une vérité dure, mais utile.

A peine ce discours était achevé, que Mesrour paraît et annonce l'arrivée du calife. La bonne mère voulait s'aller cacher.

Gemaleddin et Zeineb la retiennent chacun par une main. Allons, ma mère, dit le jeune prince, honorez la vertu par la confiance. Le calife n'est pas un homme ordinaire.

Haroun entre seul, resplendissant de toute la pompe que peuvent ajouter la noblesse et la richesse du vêtement à la dignité. Miriem, Gemaleddin et Zeineb se prosternent le front contre terre : il les relève l'un après l'autre avec empressement, avec bonté, avec tendresse.

Vos craintes sont un peu calmées à mon sujet, madame, dit-il à Miriem, je vous déclare qu'il ne doit point vous en rester. Vous serez toujours à mes yeux la mère de ma Zeineb, de la souveraine de mon cœur, de Gemaleddin, homme digne de ma confiance, et celle enfin dont les sages avis m'ont ouvert les yeux sur des défauts dont je m'estimerais très-heureux de pouvoir me corriger.

Je me flatte d'obtenir de vous le pardon de tous les chagrins dont la disgrâce de votre fils avait pu être le sujet. Son palais va être rebâti convenablement à sa nouvelle dignité ; et, comme je veux le rapprocher de moi de toutes les façons, je lui donnerai aujourd'hui pour épouse ce noble et aimable rejeton de Khosrou Nouschirvan, devenue par mes nouveaux arrangemens, au lieu d'une de mes femmes, ma fille d'adoption.

Pour ma Zeineb, qui ne dédaigna pas de laisser tomber quelques regards de complaisance, de prendre un tendre intérêt au sort d'un Arabe du désert, à la ruine duquel tout semblait concourir ; comme elle m'a paru prête à s'attacher à ma fortune quelle qu'elle fût, je ne lui offre rien qui ne paraisse au-dessous d'elle, en l'appelant à la jouissance de celle du calife Haroun.

On ne saurait dépeindre le plaisir que le discours du calife répandit dans les cœurs de sa nouvelle famille, par un trait plus fort, qu'en disant que Miriem en perdit l'usage de la parole.

Le calife avait fait conduire une litière pour elle et sa fille ; elles y montèrent et il les suivit à cheval entre Gemaleddin et Giafar.

La princesse de Perse fut mariée dès le même jour au nouveau favori. Des fêtes magnifiques, des aumônes répandues en abondance, mirent le peuple dans le cas de partager la satisfaction dont on jouissait dans le palais impérial. Gemaleddin remena son épouse et sa mère dans le sien, et la bonne Miriem allait chaque jour de l'un à l'autre, dans une superbe litière, féliciter ses enfans sur leur bonheur, au lieu de lire l'Alcoran à la porte d'une mosquée en demandant l'aumône à des sourds. Si un d'eux seul l'eût entendu, on n'aurait pas crié à la merveille. Si on n'eût pas crié à la merveille, le calife ne serait point accouru pour voir la plus ravissante de toutes : c'était Zeineb. Gemaleddin eût été un faux prophète.

Il faut convenir que les astres dirigent les évenemens par des fils aussi déliés qu'imperceptibles aux yeux des faibles mortels.

HISTOIRE DES TROIS FILS DU SULTAN D'YÉMEN [1].

Dans le pays d'Yémen régnait jadis un sultan riche et puissant. Craint et respecté des princes ses tributaires, il était honoré des rois ses contemporains. Il possédait des trésors immenses et des chevaux admirables ; de nombreux troupeaux de chameaux et de moutons couvraient ses paturages.

Après un règne long et prospère, sentant que de jour en jour ses forces l'abandonnaient, et que bientôt il lui serait impossible de gouverner son royaume, il fit appeler les trois fils que le ciel lui avait accordés et leur dit : Mes enfans, je vais bientôt vous quitter, mais avant mon dernier moment, je veux partager entre vous tous mes biens et emporter avec moi l'assurance que, vous conformant à mes dernières volontés, vous vivrez toujours unis par une affection fraternelle. Me le promettez-vous ? — Entendre est obéir, répondirent les jeunes princes. Le sultan continua : Je lègue à l'aîné mon royaume, au second mes trésors ; mes nombreux troupeaux seront la part du troisième. Qu'aucun de vous se garde d'usurper les droits de son frère, prêtez-vous au contraire en toute circonstance un mutuel appui. Ayant ainsi parlé, le vieillard leur fit signer la promesse d'observer fidèlement les conditions de ce partage, et peu de temps après, le Très-Haut l'appela auprès de lui.

Les fils du sultan firent à leur père des fu-

[1] Ce conte et les suivans sont empruntés à M. J. Scott.

nérailles proportionnées à sa dignité. Ils lavèrent et ensevelirent le corps, firent les prières d'usage, et lorsque les derniers devoirs furent accomplis, ils retournèrent au palais escortés des visirs, ainsi que des officiers de l'état, et accompagnés de tous les habitans qui gémissaient avec les fils du sultan sur la perte d'un si bon roi. La nouvelle de cette mort se répandit bientôt dans toutes les provinces, et chaque ville envoya des députations chargées d'offrir aux princes des complimens de condoléance.

Lorsque toutes ces cérémonies furent terminées, le fils aîné demanda à être proclamé sultan à la place du monarque décédé, conformément à ses dernières volontés. Mais ses deux frères aspiraient au pouvoir souverain, et ne tardèrent pas à déclarer leurs prétentions ambitieuses. Pour éviter la guerre civile, le frère aîné leur proposa de prendre pour arbitre un des sultans tributaires, et de laisser ensuite celui auquel le royaume serait adjugé en jouir paisiblement. Cet arrangement fut accepté, et les trois princes partirent pour la capitale du sultan qui devait prononcer entre eux.

Lorsqu'ils eurent fait environ la moitié de leur voyage, ils arrivèrent dans un endroit ombragé par des arbres et où la terre couverte d'herbe et de fleurs était arrosée par un clair ruisseau. L'agrément de ce lieu les charma, et ils s'y arrêtèrent pour prendre leur repas. Un des frères, jetant les yeux sur le gazon s'écria : Un chameau chargé d'un côté de sucre, et de l'autre de graines, a récemment passé par ici. — C'est vrai, dit le second frère, et l'animal était borgne. — Oui, ajouta le troisième, et il n'avait pas de queue. A peine avaient-ils terminé ces remarques, que le maître du chameau, qui avait tout entendu, vint à eux et les accusa d'avoir volé l'animal. — Nous ne l'avons ni vu ni touché. — Pardieu! répliqua l'homme, personne que vous n'a pu le prendre, et si vous ne me le rendez pas, je vais aller porter plainte au sultan. — Eh bien, dirent les trois frères, allons trouver le sultan.

Lorsqu'ils furent arrivés au palais, on prévint le sultan de leur venue, et il furent admis en sa présence avec le maître du chameau qui s'écria tout aussitôt : Seigneur, ces hommes de leur propre aveu sont coupables du vol d'un mien chameau, car ils ont donné une description exacte de l'animal, ainsi que de la charge qu'il portait.

L'homme rapporta ensuite ce que chacun des princes avait dit, et le sultan demanda aux trois frères ce qu'ils pouvaient répondre. — Seigneur, répondirent-ils, nous n'avons pas vu le chameau; mais pendant que nous étions assis sur le gazon, nous remarquâmes qu'un côté seulement du paturage avait été brouté : ce qui nous fit penser que le chameau devait être borgne. Nous observâmes ensuite que le fumier de l'animal formait un seul tas, ce qui nous fit penser qu'il devait avoir la queue coupée; car les chameaux ont l'habitude de secouer leur queue et d'éparpiller leur fumier. A l'endroit où le chameau s'était couché, nous vîmes d'un seul côté un grand nombre de mouches, tandis qu'il n'y en avait pas du tout de l'autre, et nous en conclûmes qu'un des paniers devait contenir des sucreries, et le second des graines. Après avoir écouté cette réponse, le sultan dit au plaignant : Mon ami, je te conseille d'aller chercher ailleurs ton chameau, car les observations que je viens d'entendre ne prouvent pas que ceux que tu accuses soient coupables, mais font voir en eux une intelligence et une sagacité peu ordinaires [1].

Le sultan ordonna ensuite de préparer des appartemens pour les princes et d'avoir pour eux les égards dus à leur rang. Le soir lorsqu'on servit le souper, l'aîné des princes, ayant pris

[1] L'histoire de l'origine de ce conte et des diverses imitations qui en ont été faites est assez curieuse. On avait déjà remarqué les rapports qu'il offre avec le troisième chapitre du plus agréable roman de Voltaire. C'est en effet par des raisonnemens analogues à ceux des trois princes de l'Yémen que Zadig reconnaît les traces du cheval du roi de Babylone, ainsi que de la chienne de la reine Astarté, et c'est de la même manière qu'il se justifie de l'accusation portée contre lui. Le spirituel écrivain n'avait pas eu besoin d'aller très-loin pour trouver l'idée du chapitre de Zadig dont je viens de parler; il l'avait très-probablement puisée dans les *Soirées bretonnes* de Gueulette (Paris, 1712, in-12.— *Cabinet des fées*, t. XXXII, p. 120), et ce dernier n'avait fait que reproduire sous une autre forme les principaux contes d'un roman intitulé: *Peregrinaggio di tre giovani figlivoli del re di Serendippo. Per opra di M. Cristoforo Armeno dalla Persiana nell' Italiana lingua trapportato. In Venetia*, 1584. Quelques années après la publication des *Soirées bretonnes*, le chevalier de Mailly publia une traduction française du roman italien sous le titre suivant : *Le Voyage et les Aventures des trois princes de Sarendip, traduits du persan* (Paris, 1719, in-12); et Voltaire peut aussi bien avoir puisé dans ce livre que dans celui de Gueulette. Quant au roman italien, j'ignore s'il offre en effet la traduction d'un livre persan, comme l'indique le titre; mais il est certain que plusieurs des contes qu'il renferme sont fondés sur des légendes persanes ou indiennes. L'incident qu'on vient de lire est de ce nombre; on le retrouve dans le recueil de contes en langue tamoule intitulé : *Alakeswara-katha*. (Voyez l'ouvrage de M. Wilson intitulé : *A descriptive catalogue of the oriental manuscripts, collected by the late lieut.-colon. Colin Mackenzie*. Calcutta, 1828, vol. I, p. 220.)

un pain, dit : Je suis sûr que ce pain a été fait par une femme malade. Le second en goûtant à un chevreau, s'écria : Ce chevreau a été nourri par une chienne. — Moi, dit le troisième frère, je suis convaincu que le sultan qui nous reçoit doit être illégitime. Dans cet instant, le sultan qui avait tout entendu, entra précipitamment, et s'écria : Pourquoi osez-vous tenir des propos aussi audacieux? — Prenez des informations, répliquèrent les princes, et vous verrez que nous n'avons dit que la vérité.

Le sultan rentra dans le harem, il s'enquit de la femme par qui le pain avait été pétri, et apprit qu'en effet elle était malade. Il manda le berger, qui avoua que la mère du chevreau étant morte, cet animal avait été nourri par une chienne. Troublé de l'exactitude des deux premières indications, il courut aux appartemens de la sultane sa mère dans le plus violent courroux, et brandissant son cimeterre, la menaça de la mort si elle n'avouait quel était le véritable auteur de ses jours.

La sultane pleine d'effroi, et craignant pour sa vie, lui dit : Je vais déclarer la vérité. Tu es fils d'un cuisinier; le sultan mon mari n'avait pas d'enfant mâle et il en était désolé. Je devins enceinte, et j'accouchai en même temps que la femme d'un cuisinier; moi d'une fille, elle d'un fils. Craignant que le sultan ne perdît son amour pour moi, je fis un échange, et je lui donnai le fils du cuisinier comme le sien. Ce fils c'est toi, qui possèdes aujourd'hui un grand royaume.

Le faux sultan quitta le harem, surpris au dernier point de la pénétration des trois frères, et les faisant venir en sa présence, il leur demanda ce qui les avait amenés à former de semblables conjectures sur le pain, sur le chevreau et sur lui-même. — Seigneur, répondit l'aîné, quand je rompis ce pain, il en tomba des grumeaux de farine, d'où je conclus que la femme qui avait préparé ce pain n'avait pas eu la force de le bien pétrir, et qu'elle devait être malade. — C'est comme tu l'as dit, répliqua le sultan. Le second prenant la parole : La graisse du chevreau était près des os, et chez tous les animaux autres que le chien, la graisse est ordinairement près de la peau, d'où je conclus que l'animal qu'on nous avait servi avait été nourri par une chienne [1]. — C'est encore vrai, répliqua le sultan; mais venons à ce qui me regarde.

— Ma raison pour te supposer illégitime, dit le plus jeune des trois princes, c'est que tu ne nous a pas admis dans ta compagnie, nous qui sommes du même rang que toi. Tout homme a des qualités qui lui sont transmises par son père, par son grand-père ou par sa mère. Il tient de son père, la générosité ou l'avarice; de son grand-père, la valeur ou la couardise; de sa mère, la modestie ou l'impudence. — Rien n'est plus vrai, répliqua le sultan. Mais pourquoi venez-vous me prendre pour arbitre, lorsque vous êtes bien plus capables que moi de trancher des questions difficiles? Retournez dans votre pays et arrangez-vous ensemble. Les princes suivirent ce conseil, et se conformèrent à la volonté de leur père.

HISTOIRE DES TROIS AVENTURIERS ET DU SULTAN.

Trois rusés matois, faisant société ensemble et se trouvant dans la détresse, résolurent d'aller trouver le sultan du pays et de se donner chacun comme très-habiles dans un art particulier. En conséquence ils s'acheminèrent vers la capitale; mais arrivés au terme de leur voyage, ils trouvèrent qu'il n'était pas aussi facile d'aborder le sultan qu'ils l'avaient présumé, les gardes ne laissant approcher personne du jardin où le prince se promenait. Ils tinrent alors conseil, et imaginèrent de feindre une querelle, dans l'espoir que leurs cris attireraient l'attention du sultan. Leur espoir ne fut pas trompé : le prince les fit en effet venir devant lui et s'informa de ce qu'ils étaient et de la cause de leur dispute. Seigneur, répondirent-ils, notre querelle avait pour objet la prééminence de nos professions, car chacun est passé maître dans la sienne. — Quelles sont donc vos professions? dit le sultan. — Je suis, dit

[1] Cet incident, de même que le précédent, se retrouve dans le *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendip* (p. 7). Il a passé de là dans les *Soirées bretonnes* de Gueulé (*Cabinet des Fées*, t. XXXII, p. 124), et dans le *Voyage et Aventures des trois princes de Sarendip* (p. 23 et suiv.) le conte semble du reste avoir fait beaucoup de chemin, car le rencontre encore, sauf quelque différence pour les détails, dans le recueil de contes indiens intitulé *Bytal-puchisi* (Calcutta, 1834, in-8°, p. 138), et dans la partie de la chronique des premiers temps du Danemarck par Saxo Grammaticus, laquelle comprend l'histoire d'Hamlet. (Voyez les *Notices littéraires et politiques sur l'Allemagne*, par M. Saint-Marc Girardin. Paris, 1835, in-8°, p. 265.) Saxo Grammaticus écrivait à la fin du douzième siècle.

premier, un lapidaire consommé dans mon art. — J'ai bien peur, dit le sultan, que tu ne sois consommé en fourberie.

— Je suis, dit le second, généalogiste de chevaux.— Et moi, continua le troisième, je suis généalogiste de l'espèce humaine. Je sais reconnaître la véritable origine de chacun, et je puis me flatter que mon art est bien supérieur à celui de mes compagnons, puisque je suis le seul qui le possède.

Le sultan, étonné, n'ajouta guère foi à leurs prétentions ; toutefois, il se dit à lui-même : Si ces hommes disent la vérité, ils méritent d'être encouragés. Je vais les garder auprès de moi jusqu'à ce que j'aie une occasion de les mettre à l'épreuve. S'ils sont réellement aussi habiles qu'ils le prétendent, je les récompenserai ; mais s'ils m'ont trompé, je les ferai mettre à mort. Il leur fit alors donner un appartement et leur alloua une ration de trois pains et d'un plat de potage par jour ; mais il recommanda en même temps de veiller sur eux et de ne pas les laisser échapper.

Peu de temps après, le sultan reçut en présent des objets rares, parmi lesquels se trouvaient deux pierres précieuses, dont l'une était partout remarquable par la transparence et la beauté de son eau. Le sultan pensa qu'il ne pouvait pas avoir de meilleure occasion d'éprouver son lapidaire ; il l'envoya chercher, lui donna le beau joyau à examiner, et lui demanda ce qu'il pensait de sa valeur.

Notre homme prit la pierre, la retourna dans tous les sens avec beaucoup de gravité, et dit après un minutieux examen : Seigneur, il y a une paille au milieu de cette pierre.

A ces mots, le sultan devint furieux et donna ordre de couper la tête au lapidaire.

Cette pierre est sans aucune tache, lui dit-il, et tu as l'effronterie de prétendre qu'elle a un défaut.

Déjà l'exécuteur avait saisi le malheureux, et lui ayant lié les mains, s'apprêtait à lui faire couper la tête, lorsque le visir entra, et voyant le sultan tout en fureur, et l'exécuteur son sabre à la main, il s'enquit de ce qui se passait. Et ayant appris, il s'avança vers le sultan et lui dit : Seigneur, avant de faire mettre cet homme de mort, ordonnez qu'on brise cette pierre ; si on y trouve une paille, il aura dit la vérité, et si elle est sans défaut, il mérite d'être puni. Le sultan reconnaissant la justesse de cet avis, brisa la pierre en deux avec une masse d'armes, et à son grand étonnement il vit une paille dans le centre.

Comment as-tu pu découvrir ce défaut, demanda-t-il au lapidaire ? — Par la finesse de ma vue, répondit l'homme. Le sultan le fit relâcher et le renvoya à ses compagnons, en lui allouant pour lui seul un plat de potage et deux pains.

Quelque temps après, le sultan reçut d'une de ses provinces un tribut dont faisait partie un jeune et beau cheval plus noir que la nuit la plus obscure. Le prince enchanté de ce superbe étalon, passait des jours entiers à l'admirer. A la fin, il se souvint de l'aventurier qui s'était donné comme généalogiste de chevaux et ordonna de l'amener en sa présence. Te connais-tu bien en chevaux ? lui dit le sultan. — Oui, seigneur, répondit l'homme. — C'est bien, mais je jure par celui qui m'a choisi pour gardien de ses sujets et qui d'un seul mot a créé l'univers, que si tu ne dis pas la vérité, je te ferai trancher la tête. — Je me soumets à tout, répondit l'homme ; et le cheval lui fut amené pour qu'il l'examinât.

L'aventurier dit à un palefrenier de monter le cheval et de marcher devant lui, ce qui fut exécuté ; et pendant tout ce temps, le fier coursier balançait la tête et se cabrait. C'est assez, dit le généalogiste, et se tournant vers le sultan : Seigneur, lui dit-il, ce cheval est d'une rare beauté et de pur sang du côté paternel ; son allure est admirable et ses proportions sont parfaites ; mais il a un défaut qui seul empêche qu'il soit sans pareil sur la face de la terre parmi les différentes races de chevaux. — Mais quel est ce défaut ? dit le sultan. — Son père, répondit le généalogiste, était de pur sang, mais sa mère appartenait à une race différente que je vous ferai connaître si vous l'ordonnez. — Parle, dit le sultan. — Eh bien, continua le généalogiste, ce bel étalon a eu pour mère un buffle femelle.

A ces paroles, le sultan ne se possède pas de colère, et il commande à l'exécuteur d'abattre la tête du généalogiste, en s'écriant : Chien maudit, comment un buffle femelle pourrait-il produire un cheval ? — Seigneur, répondit l'homme, l'exécuteur est tout prêt ; mais envoyez chercher la personne qui vous a donné le cheval, et demandez-lui la vérité ; si ma déclaration est exacte, on ne pourra révoquer en doute

mon habileté ; si ce que j'ai avancé se trouve faux, je consens à perdre la tête. Le sultan manda sur-le-champ en sa présence le maître du cheval.

Lorsqu'il fut arrivé, le sultan lui demanda s'il avait acheté l'étalon d'une autre personne, ou s'il l'avait élevé lui-même. Seigneur, répondit cet homme, je vais vous déclarer la vérité. L'origine de cet animal est une chose merveilleuse, son père m'appartenait et il était de la véritable race des chevaux marins. Aussi je le tenais avec grand soin enfermé, tant je craignais qu'il ne lui arrivât malheur. Mais un jour de printemps, le palefrenier chargé d'en avoir soin l'emmena dans la campagne pour lui faire prendre l'air, et l'attacha à un piquet dans la plaine. Une femelle de buffle s'en étant approchée, il devint furieux, rompit ses liens et poursuivit la femelle. Au bout du temps ordinaire de la gestation, elle mit bas ce cheval à notre grand étonnement.

Le sultan ne pouvait revenir de sa surprise. Il envoya chercher le généalogiste, et lui dit : Ta déclaration est exacte, et ta prodigieuse habileté est incontestable. Mais à quelle marque as-tu pu reconnaître que la mère de ce cheval était un buffle femelle? — Seigneur, répondit l'homme, cette marque est visible, et n'a pas pu m'échapper. Le sabot d'un cheval est presque rond, comme chacun sait, tandis que le sabot d'un buffle est épais et allongé ; celui de cet étalon a cette dernière forme, et c'est là ce qui m'a fait penser que l'animal avait eu pour mère une femelle de buffle. Le sultan congédia le généalogiste de la manière la plus gracieuse et ordonna qu'une ration de potage et deux pains lui fussent alloués par jour.

Peu de temps après, le sultan pensa au troisième aventurier qui se prétendait généalogiste de la race humaine, et le fit venir en sa présence : C'est toi, lui dit-il, qui te vantes de reconnaître l'origine d'une personne. — Oui seigneur, répondit l'homme. D'après cette réponse le sultan ordonna à un eunuque de conduire le généalogiste au harem, afin qu'il pût reconnaître l'origine de sa favorite. Après avoir bien examiné la dame à travers son voile, l'aventurier retourna vers le sultan qui lui dit aussitôt : Eh bien, qu'as-tu découvert ? — Seigneur, répondit-il, votre favorite est un modèle de grâce, de beauté, d'élégance ; sa taille est ravissante ; chez elle la modestie s'unit à beaucoup de talens et de savoir. En un mot elle ne laisserait rien à désirer, sans un seul défaut qui l'empêche d'être supérieure à toutes les personnes de son sexe. Ces dernières paroles mirent le sultan en fureur ; il tira son cimeterre et aurait infailliblement tranché la tête du généalogiste, si un des officiers ne l'eût arrêté. Seigneur, lui dit-il, ne mettez pas cet homme à mort avant d'être convaincu de son imposture.

Eh bien! s'écria le sultan, quel défaut as-tu remarqué dans ma maîtresse favorite? — Seigneur, répliqua l'homme, votre maîtresse est un ensemble ravissant de perfections, mais sa mère était une danseuse de corde. — Le sultan envoya immédiatement chercher le père de sa favorite. Déclare-moi sincèrement quelle est la mère de ta fille, ou tu vas être mis à mort. — Puissant prince, répondit le père, il n'y a de salut pour un homme que dans la vérité. Ma fille eut pour mère une danseuse de corde que je retirai fort jeune encore d'une troupe de bateleurs, et que je fis élever ; elle devint si belle et si accomplie que je l'épousai, et elle me donna une fille que vous avez choisie pour favorite.

Cette déclaration calma la colère du sultan ; plein d'étonnement, il se tourna vers le généalogiste, et lui dit : Fais-moi connaître ce qui t'a conduit à penser que ma maîtresse était fille d'une danseuse de corde. — Seigneur, répondit l'homme, les femmes de cette espèce ont toutes les yeux très-noirs et les sourcils épais ; c'est à ces deux signes que j'ai reconnu l'origine de votre favorite.

Le sultan convaincu de l'habileté de cet homme, le renvoya en lui assignant les mêmes rations qu'à ses deux autres compagnons.

Quelque temps après, le sultan pensant à la sagacité dont avaient fait preuve les trois aventuriers, fut curieux de connaître au juste sa propre origine. Il fit appeler en sa présence le généalogiste de la race humaine, et lui dit : Pourrais-tu découvrir le véritable auteur de ma naissance? — Oui, seigneur, mais à une condition, c'est que vous épargnerez ma vie, lorsque je vous aurai déclaré ce que vous désirez savoir; car le proverbe dit : crains d'irriter un prince, attendu que s'il ordonne de frapper, l'ordre s'exécute sans délai.— Tu as pour sauve-garde ma parole, répondit le sultan, et tu peux parler sans crainte.

— Puissant prince, ajouta le généalogiste, je demande en outre que personne ne soit présent à la déclaration que je vais vous faire. — Pour quelle raison ? dit le sultan.

— Seigneur, répliqua l'homme, vous savez que les attributs de la divinité doivent être couverts du voile du mystère. Le sultan ordonna à tous ses officiers de se retirer, et lorsqu'il fut seul avec le généalogiste, celui-ci s'approcha et lui dit : Puissant prince, vous êtes illégitime et le fruit d'un adultère.

A ces funestes paroles, le sultan changea de couleur et s'évanouit. Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il demeura quelque temps plongé dans de profondes réflexions, après quoi il s'écria : Par celui qui m'a choisi pour gardien de son peuple, je jure que si ton assertion est vraie, j'abdiquerai en ta faveur et te cèderai un royaume auquel je ne serai plus digne de commander. Mais si tu m'as trompé, ta mort est certaine. — J'y consens, répondit l'aventurier.

Le sultan se rendit sur-le-champ au harem, et se précipitant dans la chambre de sa mère, le cimeterre à la main, il s'écria : Au nom de celui qui a séparé le ciel de la terre, réponds fidèlement à ce que je te vais demander, ou je te couperai en morceaux avec ce cimeterre. — Que voulez-vous, mon fils ? reprit la reine tremblante d'effroi. — Je veux savoir quel est mon père. — Hélas ! s'écria la sultane, puisque un aveu sincère peut seul me sauver, apprenez que vous êtes fils d'un cuisinier. Le sultan, mon époux, n'avait pas d'enfans, et cette privation était pour lui si douloureuse que sa santé s'en était altérée. Il y avait dans la cour du harem des oiseaux de plusieurs espèces. Le sultan eut un jour la fantaisie d'en manger un, et il ordonna au cuisinier de le tuer et de le lui apprêter. J'étais seule dans le bain lorsque le cuisinier vint chercher l'oiseau. Une pensée suggérée par Satan se présenta dans ce moment à mon esprit. Il me vint à l'idée que si je n'avais pas d'enfant au moment de la mort du sultan, je perdrais mon rang et mon influence. J'excitai les désirs de cet homme, et vous êtes le fruit de mon crime. Des signes de grossesse se déclarèrent bientôt ; lorsque le sultan l'apprit, il en eut tant de joie qu'il recouvra la santé et prodigua des présens et des faveurs à ses ministres et à ses courtisans. La naissance d'un fils vint mettre le comble à son ravissement, il ordonna que la ville fût ornée de tentures ; ce qui eut lieu pendant quarante jours. Tel fut mon crime ; telle est votre naissance.

Le sultan, se résignant à son sort, alla retrouver l'aventurier, lui fit ôter ses habits grossiers et lui donna en place ses propres vêtemens royaux dont il se dépouilla, puis il le plaça sous l'ombrelle, signe du pouvoir souverain. Apprends-moi, lui dit-il alors, comment tu as découvert que j'étais le fruit d'un adultère. — Seigneur, repartit l'heureux aventurier, lorsque chacun de nous vous eut prouvé son habileté, vous ne nous fîtes donner que du potage et des pains. Ce traitement mesquin me fit juger que vous deviez être le fils d'un cuisinier ; car la coutume des princes est de récompenser le mérite par de riches présens et des honneurs, tandis que vous ne nous avez donné que des provisions de cuisine.

La justesse de cette observation frappa le sultan et il convint que l'aventurier avait raison [1]. Il acheva alors de mettre le nouveau prince en possession de tous les ornemens royaux, et prenant lui-même un habit de derviche, il quitta le royaume qu'il venait d'abdiquer.

[1] Le recueil intitulé : *Cento novelle antiche*, et qui paraît avoir été rédigé vers la fin du treizième siècle, nous offre un conte qui diffère à peine de celui que l'on vient de lire. Dans la seconde nouvelle de ce recueil, un sage grec qu'un roi tenait en prison, étant consulté par lui sur un beau cheval, lui dit que le cheval a été nourri par une ânesse, ce qui est vérifié et reconnu exact. Le roi lui montre ensuite une pierre d'un grand prix, et le sage déclare qu'il y a un ver dedans, ce qui se trouve vrai. Enfin le roi l'ayant consulté sur son origine, il lui apprend qu'il est fils d'un boulanger, et la mère du prince confesse que c'est la vérité. Le roi demande alors au sage qui a pu lui révéler tous ces secrets ; cet homme répond qu'il a remarqué que le cheval portait les oreilles basses, que la pierre était chaude, et enfin que le roi, en récompense de sa sagacité, lui ayant donné d'abord la moitié d'un pain par jour, puis un pain entier, il en a conclu que ce prince était fils d'un boulanger. (*Libro di novelle et di bel parlar gentile.* In Fiorenza, 1572, p. 4.)

La vie fabuleuse de Virgile, faussement attribuée à Donat, grammairien latin qui vivait au quatrième siècle, offre encore une autre imitation de ce conte bizarre. Dans cet opuscule, dont la date et l'auteur sont inconnus, Virgile arrive à Rome et commence par être employé dans les écuries de l'empereur. Auguste ayant reçu en présent un cheval d'une grande beauté, Virgile déclare qu'il est né d'une cavale infirme, et qu'il n'aura jamais ni force ni vitesse : l'événement confirme cette prédiction. Dans une autre occasion, l'empereur consulte Virgile sur son origine, et celui-ci, qui n'avait reçu jusqu'alors pour récompense de ses talens que des rations de pain, répond au prince qu'il est fils d'un boulanger. La plaisanterie ne déplaît point à César, qui annonce que dorénavant il récompensera Virgile non plus en boulanger, mais en prince libéral.

Remarquons qu'il y a trop de différence entre ces deux versions pour que la dernière ait pu servir de modèle à l'autre, qui se rapproche beaucoup plus du conte oriental.

Lorsque l'heureux aventurier se trouva en possession du trône, il envoya chercher ses compagnons, et voyant qu'ils ne le reconnaissaient pas sous ses ornemens royaux, il les combla de riches présens et leur ordonna de sortir au plus vite de ses états, de peur qu'ils ne vinssent à le découvrir. Une fois tranquille de ce côté, il s'appliqua tout entier à remplir les devoirs de sa nouvelle position, et se conduisit avec tant de noblesse et de libéralité, qu'il était béni de ses peuples qui tous les jours adressaient au ciel des prières pour la prolongation de son règne.

AVENTURES DU SULTAN APRÈS SON ABDICATION.

L'ancien sultan déguisé en derviche voyagea seul sans s'arrêter que lorsqu'il arriva à la ville du Caire. Tout en s'amusant à se promener dans les diverses rues, il vint jusqu'au palais du prince. Il en admirait la magnificence et l'étendue, et regardait la foule des passans, lorsqu'il aperçut le sultan qui revenait de la chasse accompagné d'un cortège nombreux, et il se rangea pour le laisser passer. Le sultan, frappé de l'air noble du derviche, ordonna à un des officiers, gens de sa suite, de l'inviter à se rendre au palais et de lui tenir compagnie jusqu'au moment où il pourrait le recevoir.

Lorsque le sultan se fut un peu reposé, il envoya chercher le prétendu derviche et lui dit : De quel royaume viens-tu? — Seigneur, répondit-t-il, je suis un derviche voué à la vie errante. — C'est très-bien, répliqua le sultan, mais dis-moi quel motif peut t'amener ici. — Seigneur, répondit le derviche, je ne puis vous le faire connaître qu'en particulier. — Soit, dit le sultan, et tout aussitôt il se leva et conduisit son hôte dans un appartement retiré du palais. Le faux derviche satisfit alors la curiosité du sultan en lui racontant son histoire. Le prince fut surpris de sa résignation et s'écria : Béni soit le saint nom de celui qui par son pouvoir souverain élève ou abaisse selon sa volonté; mais mon histoire est encore plus surprenante que la tienne et je vais te la raconter sans te rien cacher.

HISTOIRE DE MOHAMMED, SULTAN DU CAIRE.

A mon entrée dans le monde, j'étais fort pauvre et je ne connaissais aucune des douceurs de la vie. Le hasard m'ayant rendu possesseur de dix pièces d'argent, je résolus de les dépenser à me divertir. Comme je parcourais le marché dans cette intention, cherchant de l'œil quelque mets délicat dont je pusse faire un bon repas, un homme vint à passer suivi de la foule qui le poursuivait de ses huées, et tenant par une chaîne de fer un gros singe qu'il voulait vendre dix pièces d'argent. Je ne sais quel mouvement me poussa à faire ce marché; j'achetai le singe en livrant tout ce que je possédais et j'emmenai l'animal avec moi. Arrivé dans mon modeste logis, je me trouvai dans le plus grand embarras pour me nourrir moi et mon nouveau compagnon. Pendant que j'y réfléchissais tristement, le singe, après avoir fait quelques sauts, se changea tout à coup en un jeune homme aussi beau que la lune à la quatorzième nuit de son cours : Scheikh Mohammed, me dit-il, tu m'as acheté dix pièces d'argent, ce qui était tout ton avoir, et maintenant tu penses aux moyens de te procurer de la nourriture pour moi et pour toi-même. — C'est vrai, lui répondis-je, mais, au nom de Dieu, d'où viens-tu? — Point de questions, répliqua mon compagnon, mais prends cette pièce d'or et va faire emplette de ce qu'il faut pour notre repas. Je pris la pièce d'or, j'allai acheter des provisions, et nous passâmes la soirée à causer et à nous réjouir.

Le lendemain matin, le jeune homme me dit : Mon ami, ce logement n'est pas convenable, il en faut louer un autre. Je fis ce qu'il désirait; j'allai louer un appartement dans un des plus beaux hôtels de la ville et nous allâmes nous y installer. Il me donna alors dix pièces d'or pour acheter des tapis et des coussins. A mon retour, je trouvai devant lui un paquet contenant des vêtemens magnifiques. Il m'ordonna d'aller au bain et d'emporter ces riches habits qui m'étaient destinés. Je lui obéis, je m'habillai ensuite et je trouvai dans chaque poche cent dinars. Je n'étais pas peu fier de la métamorphose opérée en moi par cette superbe toilette. A mon retour, il fit un grand éloge de ma tournure, et me donnant un paquet, il me dit d'aller le présenter au sultan, et de demander sa fille en mariage pour moi-même, m'assurant que ma demande me serait accordée.

Le jeune homme ordonna alors à un esclave qu'il avait amené de prendre le paquet et de

m'accompagner jusqu'au palais. J'y trouvai une foule de grands, d'officiers et de gardes qui me voyant richement vêtu, me demandèrent ce que je désirais. Je répondis que je voulais parler au sultan, et sur-le-champ les huissiers m'introduisirent en sa présence. Après les salutations d'usage auxquelles le sultan répondit gracieusement, je lui présentai le paquet en lui disant : Seigneur, veuillez accepter ce faible présent, conforme à mon humble situation, mais certainement peu digne d'être offert à votre majesté. On ouvrit le paquet, qui se trouva renfermer un habillement royal complet, le plus riche qu'on eût jamais vu. Le sultan ne pouvait revenir de sa surprise : Je n'ai rien qui approche de ces magnifiques ornemens et je les accepte; mais dis-moi ce que tu demandes en retour d'un aussi beau présent. — Puissant prince, lui répondis-je, tout mon désir est de m'allier à toi, en épousant ton incomparable fille, cette précieuse perle de beauté.

Lorsque le sultan eut entendu cette parole, il se tourna vers son visir pour savoir son avis. Seigneur, répondit le ministre, montrez-lui votre plus beau diamant, et demandez-lui s'il en possède un d'un aussi grand prix, afin de pouvoir l'offrir à votre fille en présent de noce. — Si j'en présente deux, répondis-je, m'accorderez-vous votre fille ? Il m'en donna l'assurance, et je pris congé de lui, emportant le diamant pour le montrer au jeune homme comme modèle. A mon arrivée, je lui racontai ce qui s'était passé au palais et lui montrai le diamant qu'il examina. — Le jour est près de sa fin, me dit-il, mais demain, je te procurerai des pierres semblables à celle-ci et que tu présenteras au sultan. En effet, le lendemain matin, il sortit, et une heure après il me rapporta dix diamants que je m'empressai d'aller porter au sultan. Lorsque le prince vit ces magnifiques joyaux, il fut émerveillé de leur éclat, et consulta de nouveau son visir sur ce qu'il devait faire. — Seigneur, répondit le ministre, vous ne lui aviez demandé qu'un diamant et il vous en présente dix. Je pense que vous devez tenir votre promesse et lui accorder la main de votre fille.

Le sultan fit venir les cadis et les effendis, qui dressèrent le contrat et me le remirent. Je rentrai chez moi et montrai l'acte au jeune homme qui me dit : C'est très bien, va terminer la cérémonie, mais je t'enjoins de ne pas consommer le mariage sans ma permission. — Entendre c'est obéir, lui répondis-je.

Lorsqu'il fut nuit, j'entrai dans l'appartement de la princesse; mais je m'assis à quelque distance d'elle, et je ne lui parlai pas jusqu'au matin que je lui dis adieu et pris congé d'elle pour le reste du jour. Je me conduisis de la même manière pendant la seconde et la troisième nuit. La princesse offensée de ma froideur, s'en plaignit à sa mère qui informa le sultan de ma conduite insolente.

Le sultan me fit mander, et, plein de colère, il me menaça de la mort, si je témoignais encore la même froideur à la princesse. Je retournai en toute hâte à mon domicile où je trouvai le jeune homme qui m'enjoignit, lorsque je serais seul avec ma femme, de lui demander un bracelet qu'elle portait au bras droit, et de le lui apporter, après quoi je pourrais consommer mon mariage. En effet le soir même, lorsque j'entrai dans l'appartement de la princesse, je lui dis : Si tu désires que nous vivions heureux ensemble, donne-moi le bracelet que tu portes à ton bras droit. Elle y consentit; je portai le bracelet au jeune homme, et retournant au palais, j'entrai dans le lit de la princesse, ou du moins je m'imaginai le faire. Quelle fut ma surprise, le lendemain matin, lorsqu'en me réveillant je me trouvai couché dans mon humble logement d'autrefois, dépouillé de mes riches vêtemens, et que je vis à terre les habits que je portais au temps de ma misère; une vieille veste, un caleçon en lambeaux, et un turban dont la toile était aussi percée de trous qu'un crible. Lorsque j'eus un peu repris mes sens, je m'habillai et je sortis plongé dans la plus profonde mélancolie, regrettant mon ancienne prospérité et ne sachant que faire pour la recouvrer. En me dirigeant vers le palais, j'aperçus un magicien qui avait devant lui quelques papiers couverts de caractères, et qui disait aux passans leur bonne aventure. Je m'avançai et lui fis un salut auquel il répondit gracieusement, et après m'avoir examiné attentivement, il s'écria : Quoi! ce scélérat maudit, t'a trompé et t'a enlevé ta femme? — Hélas oui! lui répondis-je. Il me dit alors d'attendre un peu et me fit asseoir au près de lui. Lorsque tous ceux qui le consultaient furent partis, il me dit : Mon ami, le singe que vous avez acheté dix pièces d'or, et

qui peu de temps après s'est transformé en un jeune homme, n'appartient pas à la race humaine. C'est un génie éperdument épris de la princesse que vous avez épousée. Comme il ne pouvait pas s'approcher d'elle tant qu'elle portait à son bras droit le bracelet renfermant un charme puissant, il s'est servi de vous pour enlever ce talisman [1]. Il est maintenant avec elle, mais je vais bientôt détruire son pouvoir et mettre les génies et les hommes à l'abri de sa méchanceté ; car il est un des esprits rebelles et maudits qui ont désobéi à notre seigneur Salomon fils de David.

Après cela, le magicien écrivit un billet qu'il cacheta et sur lequel il mit une adresse. Puis, il me le donna en me disant : Va le placer dans tel lieu, et observe tous ceux qui passeront. Attends avec patience, et lorsque tu verras s'approcher un grand personnage suivi d'un cortége nombreux, présente-lui cette lettre et tous tes désirs seront accomplis. Je pris le billet et partis sur-le-champ pour l'endroit indiqué. Après avoir marché toute une nuit et la moitié du jour suivant, j'arrivai au terme de mon voyage et je m'assis dans l'attente de ce qui allait se passer. La nuit survint et une partie s'en était déjà écoulée, lorsque je vis dans le lointain des lumières qui semblaient se diriger vers moi. Lorsqu'elles furent plus près, je distinguai des hommes portant des flambeaux et des lanternes, au milieu d'une escorte très-nombreuse et digne d'un puissant prince. Ma première impression fut celle de l'effroi, mais je me remis bientôt et je résolus de demeurer à l'endroit où j'étais. Le cortége fut longtemps à passer, mais enfin j'aperçus un roi des génies entouré d'une cour brillante. Je m'avançai hardiment, et me prosternant devant ce puissant personnage, je lui présentai ma lettre qu'il ouvrit et qui contenait les mots suivans :

« Prince des génies, apprends que le porteur de ce billet est le plus malheureux des hommes, et que toi seul peux venir à son aide en détruisant son ennemi. Si tu ne l'assistes pas, crains pour ta propre sûreté. Adieu. »

Après la lecture de cette lettre, le roi appela un de ses messagers et lui ordonna d'amener sur-le-champ en sa présence, le génie qui avait enchanté la fille du sultan du Caire. Le messager se prosterna, disparut aussitôt, et en moins d'une heure, il revint avec le criminel. Esprit maudit, s'écria le prince des génies, pourquoi as-tu trompé cet homme ?

— Puissant souverain, répondit-il, l'amour seul m'a rendu coupable. Ne pouvant m'approcher de la princesse dont je suis épris, à cause du charme renfermé dans son bracelet, je me servis de cet homme pour me procurer le talisman, et maintenant la princesse est en mon pouvoir. Mais j'ai pour elle autant de respect que d'amour, et je ne l'ai point outragée.

— Rends ce bracelet à l'instant, répliqua le roi des génies, afin que cet homme puisse reprendre sa femme, sinon je te fais trancher la tête. Le génie coupable appartenait à une race maudite et rebelle. Cet ordre le mit en fureur, et il s'écria insolemment qu'il ne rendrait point le bracelet et que nul autre que lui ne posséderait la princesse. Il essaya aussitôt de prendre son vol et de s'échapper, mais il ne put y réussir.

Le roi des génies ordonna d'enchaîner le criminel, le bracelet lui fut enlevé et on lui coupa la tête. Le talisman ne me fut pas plutôt remis que tous les génies disparurent, et je me retrouvai vêtu des riches habits que m'avait donnés le prétendu jeune homme ; je m'acheminai vers la ville, et lorsque j'arrivai au palais, je fus reconnu des gardes et des courtisans, qui s'écrièrent pleins de joie : Voilà le prince que nous avions perdu ! Après avoir reçu leurs respects, j'entrai dans l'appartement de la princesse, que je trouvai plongée dans un profond sommeil ; et cet état durait depuis mon départ. Je replaçai le bracelet à son bras et sur-le-champ elle s'éveilla. Depuis ce temps, nous vécûmes ensemble dans un bonheur parfait jusqu'à la mort du sultan son père, qui n'ayant point de fils, me choisit pour son successeur. Voilà comment je suis parvenu au rang où je suis aujourd'hui [1].

[1] La croyance aux talismans et aux amulettes est générale en Orient, et nous la trouvons chez les Indiens dans un drame écrit au siècle qui a précédé notre ère. Le fils du grand roi Douchmanta, élevé à la cour d'Indra, roi du ciel, porte un amulette qui a été attaché à son bras par le saint Casyapa lui-même, et qui possède entre autres vertus celle de ne pouvoir être relevé impunément que par l'enfant lui-même ou par les auteurs de ses jours, lorsque par hasard il vient à tomber à terre ; pour tout autre, l'amulette doit se changer en serpent. (Voyez la *Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit et praecrit, traduit du sanscrit par M. Chezy. Paris, 1832, in-8°, p. 238.)

[1] L'*Histoire d'Abou-Mohammed-Alkeslan*, dans la continuation des *Mille et une Nuits* publiée par M. Caussin de Perceval, ne diffère pas par le fond de celle qu'on vient de lire. (Voyez les *Mille et une Nuits*, t. IX, p. 345, édition de 1806.)

Lorsque le sultan eut achevé son récit, le prince derviche lui déclara combien ses aventures lui paraissaient surprenantes.

Mon frère, répondit le sultan, la dispensation des grâces du Très-Haut est un mystère qu'il ne faut pas chercher à percer. Puisque tu as quitté ton royaume, je t'offre la place de visir, et nous vivrons ensemble comme amis et comme frères. Le prince y consentit. Alors le sultan le revêtit d'une riche pelisse, lui remit le sceau, l'écritoire, ainsi que les autres insignes de sa dignité, et lui donna un vaste palais magnifiquement meublé et entouré de jardins d'une grande étendue. Le nouveau visir prit immédiatement possession de sa charge. Il tenait le conseil régulièrement deux fois par jour, et rendait ses jugemens avec tant d'équité, qu'en peu de temps sa réputation de justice et d'impartialité s'étendit au loin. Il inspirait une telle confiance que tous ceux qui avaient des procès, venaient les soumettre à son jugement et, satisfaits de sa décision, demandaient au ciel de lui accorder une longue existence. Il vécut ainsi plusieurs années, possédant l'affection de son souverain et ne conservant aucun regret d'avoir quitté son royaume [1].

HISTOIRE D'UN SAGE ET DE SON ÉLÈVE.

Un sage aussi instruit que pieux, afin de se livrer à l'étude et à la méditation sans craindre d'être interrompu, s'était retiré du monde et avait choisi pour retraite une des cellules de la principale mosquée de la ville. Il ne sortait de son asile que dans des circonstances extraordinaires. Depuis quelques années il menait cette vie solitaire lorsqu'un jour un jeune garçon entra dans sa cellule et le supplia de le recevoir en qualité d'élève et de serviteur. Le sage le trouva à son gré et consentit à sa demande, mais désira savoir quels étaient ses parens et d'où il venait. Ne me demandez rien à cet égard, répondit le jeune homme, je suis orphelin et j'ignore si j'appartiens au ciel ou à la terre. L'ermite n'insista pas et le jeune homme le servit pendant douze ans avec un zèle et une exactitude qui ne furent jamais en défaut; en même temps il reçut des leçons sur toutes les branches du savoir, de sorte qu'il devint un homme accompli.

Il entendit un jour quelques jeunes gens louer la beauté de la fille du sultan et dire qu'elle surpassait par ses charmes toutes les princesses du monde. Ces discours firent naître en lui le désir de voir une aussi belle personne. Il alla trouver son maître et lui dit : Seigneur, je sais que le sultan a une fille charmante et je désire ardemment de la voir, ne fût-ce qu'un instant. — Mon fils, répondit le sage, qu'avons-nous à faire avec les filles des souverains? Nous devons vivre retirés du monde et surtout nous garder d'avoir aucun rapport avec les grands personnages. Le vieillard continua de chercher par ses discours à inspirer à son élève le dégoût des vanités d'ici-bas et à l'éloigner de son projet; mais, en dépit de ses sages représentations, le jeune homme persista dans son dessein, et ce désir effréné prit tant d'empire sur son esprit que sa santé en fut altérée et qu'il était toujours en pleurs.

Le sage, affligé du triste état où sa passion insensée avait mis son élève, lui dit un jour : Mon fils, si tu vois une seule fois la princesse, tes désirs seront-ils satisfaits? Le jeune homme lui en ayant donné l'assurance, le sage lui frotta les yeux avec une espece d'onguent qui lui donna sur-le-champ l'apparence d'un monstre n'ayant que la moitié du corps d'un homme, et le vieillard lui ordonna de parcourir ainsi la ville. A peine fut-il dans la rue que les passans se rassemblèrent en foule autour de lui en le regardant avec surprise. Le bruit d'un aussi étrange phénomène se répandit bientôt de tous côtés et parvint jusqu'au palais du sultan, qui demanda que le prétendu monstre fût amené en sa présence. Le jeune homme fut amené au palais, où toute la cour le regarda avec le plus grand étonnement, et on le conduisit ensuite dans le harem pour que la curiosité des femmes fût aussi satisfaite. Il vit alors la princesse et fut tellement ébloui de l'éclat de ses charmes qu'il jura en lui-même de se donner la mort s'il ne pouvait réussir à devenir l'époux de cette admirable personne.

En quittant le palais, le jeune homme retourna chez lui le cœur plein d'amour pour

[1] Dans le supplément de M. Jonathan Scott, ce conte est suivi d'un autre intitulé : *Histoire d'un Fou*, que M. Caussin de Perceval a aussi placé dans sa continuation (*Mille et une Nuits*, t. VIII, p. 79 et suiv.), et dont voici le précis : Un jeune homme, époux d'une grande dame, rencontre une jeune fille qui cherche à vendre un bijou, et qui offre de le lui donner s'il consent à lui laisser prendre un baiser sur sa joue. Le marché est accepté; mais la jeune fille le mord; et l'épouse du jeune homme, instruite de la vérité, le chasse de sa présence. — Ce conte étant fondé sur le même incident que l'*Histoire d'Amine* (voyez ci-dessus, p. 107), j'ai cru devoir le supprimer.

la fille du sultan. A son arrivée, le sage lui demanda s'il avait vu la princesse. Je l'ai vue, répondit-il, mais un regard ne me suffit pas : je n'aurai pas de repos tant qu'il ne m'aura pas été possible d'être assis à côté d'elle et de la contempler jusqu'à ce que mes yeux en soient fatigués. — Hélas ! mon fils, s'écria le vieillard, je crains pour ton âme : nous sommes voués aux pratiques religieuses et nous devons éviter les tentations. D'ailleurs rien de ce qui touche le sultan ne doit nous concerner. — Mon père, répondit le jeune homme, si je ne peux pas m'asseoir à côté d'elle et effleurer de ma main son cou délicieux, je mettrai fin à mes jours.

Ces mots causèrent au sage une vive inquiétude pour son élève, et il se dit : Essayons de sauver cet aimable jeune homme : peut-être Dieu sera-t-il favorable à mes vœux. Il lui frotta les yeux avec un collyre, dont la vertu était de rendre invisible, et lui dit : Va, mon fils, et satisfais tes désirs, mais reviens promptement et n'oublie pas que tes devoirs auprès de moi ne te permettent pas une longue absence.

Le jeune homme se dirigea en toute hâte vers le palais ; il y entra sans être vu, s'introduisit dans le harem et s'assit auprès de la fille du sultan. Pendant quelque temps il se contenta d'admirer sa beauté, mais enfin, devenant plus audacieux, il étendit le bras et toucha légèrement le cou de la princesse. Pleine d'effroi, elle poussa de grands cris et adressa à Dieu une courte prière. Sa mère et les femmes du palais, effrayées elles-mêmes de ses cris, lui en demandèrent la cause. Éblis[1], ou quelque autre esprit malin, répondit-elle, vient de me toucher à l'instant même.

La sultane, aussi alarmée que sa fille, envoya chercher la nourrice de la princesse et lui apprit la cause de leur terreur. La nourrice déclara que le meilleur moyen de chasser les malins esprits était de brûler du fumier de chameau. On en apporta sur-le-champ une certaine quantité, on y mit le feu, et il se répandit dans l'appartement une fumée épaisse, dont l'âcreté fit pleurer les yeux du jeune homme. Involontairement il se les essuya avec son mouchoir, ce qui enleva en même temps le collyre.

L'imprudent cessa aussitôt d'être invisible, et la princesse, sa mère et les autres femmes l'ayant aperçu, poussèrent un cri de surprise et d'effroi qui attira les eunuques dans l'appartement. Ils se jetèrent sur le jeune homme, le frappèrent impitoyablement, le lièrent avec des cordes et le traînèrent devant le sultan, à qui ils apprirent ce qui venait de se passer dans le harem. Le sultan, furieux, envoya chercher l'exécuteur, lui ordonna de s'emparer du coupable, de le revêtir d'une robe noire semée de morceaux couleur de feu et de le mettre à mort après l'avoir promené dans toutes les rues de la ville.

L'exécuteur se conforma aux ordres du sultan et promena le jeune homme dans les rues sur un chameau, précédé de gardes et d'un héraut, qui criait : Regardez le juste châtiment de celui qui a osé violer le sanctuaire du harem royal. Le cortége était suivi d'une foule immense, qui remarquait avec étonnement la beauté du jeune homme et le peu d'inquiétude qu'il semblait prendre de sa triste situation.

Enfin le cortége arriva devant la place de la grande mosquée ; le sage, importuné du bruit qu'il entendait, regarda par la fenêtre de sa cellule et reconnut son malheureux élève. Touché de compassion, il appela sur-le-champ les génies, que sa connaissance de la magie et des sciences occultes forçait d'obéir à ses ordres, et leur commanda d'enlever le jeune homme de dessus le chameau sans être aperçus et de mettre à sa place un vieillard. Ils obéirent, et la foule voyant tout à coup le jeune homme transformé en un vénérable vieillard bien connu dans la ville fut frappée de surprise et s'écria : Grand Dieu ! comment ce jeune homme se trouve-t-il être le doyen des herboristes ? En effet, le vieillard que les génies avaient substitué à l'élève du cénobite était un bon homme qui vendait depuis longtemps des herbes et de la canne à sucre à la porte du collége, près de la grande mosquée, et qui était le plus âgé des marchands qui faisaient le même commerce.

L'exécuteur, plein d'embarras à la vue de ce changement subit dans la personne de son prisonnier, retourna au palais avec le vieillard sur le chameau et suivi d'une foule immense. Seigneur, dit-il au sultan, le jeune homme a disparu, et à sa place j'ai trouvé ce vénérable vieillard bien connu de toute la ville. Cette nouvelle alarme le sultan, qui se dit en lui-même : L'auteur d'un semblable prodige pourrait bien exécuter des choses encore plus surprenantes : il serait capable de me faire mourir pour m'enlever mon royaume.

[1] Le prince des démons. (Voyez ci-dessus p. 70.)

Les inquiétudes du sultan augmentèrent à un tel degré qu'il ne sut quel parti prendre. Il fit appeler son visir et lui demanda de l'aider de ses avis dans une circonstance aussi grave. Le visir demeura quelques momens plongé dans des réflexions profondes. Seigneur, répondit-il enfin, l'auteur de ce prodige n'a pu l'opérer que par le secours des génies ou par un pouvoir occulte, et s'il est irrité, vous pouvez craindre qu'il ne cherche à tirer de vous une vengeance éclatante. Je vous conseille en conséquence de faire proclamer par la ville que l'auteur de cette action, quel qu'il soit, est invité à se rendre au palais et que le sultan donne sa parole royale de lui faire grâce. S'il fait acte de soumission, donnez-lui la princesse pour épouse : peut-être cette insigne faveur apaisera-t-elle sa colère. Il a déjà vu votre fille, il a pénétré dans le harem, et cette union peut seule sauver votre honneur.

Le sultan approuva ce conseil; la proclamation eut lieu. Le crieur chargé de la faire parcourut les différentes rues et arriva enfin sur la place de la grande mosquée. Cette nouvelle causa au jeune homme la joie la plus vive, et courant vers son maître, il lui déclara son intention de se rendre auprès du sultan. Mon fils, dit le sage, que vas-tu faire? n'as-tu pas éprouvé assez de souffrances? — Rien ne peut me détourner de mon dessein, répondit le jeune homme. — Va donc, mon fils, s'écria le vieillard, et mes prières t'accompagneront.

Après avoir pris un bain, l'élève du cénobite se revêtit de ses plus beaux habits et se fit connaître au crieur, qui le conduisit au palais. Il se prosterna avec respect devant le sultan en demandant au ciel d'accorder au prince une longue vie et un bonheur parfait. Sa mâle beauté, son air plein de grâce et de noblesse et l'élégance de son langage frappèrent le sultan. Jeune étranger, lui dit-il, qui es-tu et quel est le motif qui t'amène? — Seigneur, répondit-il, c'est moi qui suis entré dans votre palais sous la forme d'un homme partagé en deux, et je suis l'auteur de l'action merveilleuse que vous connaissez.

Le sultan le fit asseoir à la place la plus honorable et commença à s'entretenir avec lui sur différens sujets. Il lui adressa sur des matières scientifiques des questions difficiles auxquelles le jeune homme fit des réponses si justes que le prince reconnut en lui-même qu'il était vraiment digne de devenir l'époux de sa fille. Jeune homme, lui dit-il, j'ai l'intention de te donner ma fille en mariage, tu l'as déjà vue, et après ce qui s'est passé, nul autre que toi ne doit être son époux. — Seigneur, répondit l'élève du sage, je suis prêt à vous obéir, mais je dois auparavant consulter mon ami. — J'y consens, répliqua le sultan, mais ne te fais pas attendre.

Le jeune homme retourna auprès du cénobite, lui raconta sa conversation avec le sultan et lui déclara son désir d'épouser la princesse. Bien, mon fils, dit le vieillard, j'approuve cette union; va demander au sultan de venir me rendre visite. — Mais, seigneur, répondit l'élève, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me prendre à votre service, vous n'avez jamais eu d'autre demeure que cette cellule, d'où vous ne sortez jamais. Comment inviter le sultan à venir vous visiter dans cet obscur réduit? — Mon fils, répliqua le sage, place ta confiance en Dieu, qui peut faire des miracles en faveur de ceux qu'il protége; va trouver le sultan et dis-lui que je compte le recevoir dans cinq jours. Le jeune homme s'acquitta de sa commission et revint auprès du vieillard remplir ses devoirs comme à l'ordinaire, attendant le cinquième jour avec une vive impatience.

Le jour étant enfin arrivé, le cénobite dit à son élève : Allons à notre maison préparer tout pour recevoir le sultan. Ils sortirent ensemble, et lorsqu'ils furent arrivés auprès d'un bâtiment en ruines, situé au centre de la ville, le vieillard s'arrêta. Mon fils, dit-il à son élève, voici ma demeure, hâte-toi d'aller chercher le sultan. — Mais, seigneur, s'écria l'élève au comble de la surprise, cette habitation n'est qu'un monceau de ruines! Inviter le prince à se rendre ici, c'est encourir une disgrâce. — Fais ce que je t'ordonne, répartit le sage, et ne crains rien. Le jeune homme obéit, et tout en marchant il se disait à lui-même : A coup sûr, mon maître est devenu fou, ou bien il veut s'amuser à nos dépens.

Arrivé au palais, il trouva le sultan qui l'attendait. Après l'avoir salué avec respect, il lui répéta l'invitation de l'ermite, et le sultan, montant à cheval, le suivit, accompagné de toute sa cour, jusqu'à l'endroit choisi par le vieillard. Mais au lieu d'une masure délabrée, il aperçut une demeure toute royale, aux portes

de laquelle étaient rangés de nombreux esclaves revêtus d'habits somptueux. A la vue de ce changement auquel il s'attendait si peu, le jeune homme demeure interdit. Il n'y a qu'un moment, se dit-il à lui-même, cette place n'offrait qu'un monceau de ruines, et maintenant j'y vois un palais plus magnifique qu'aucun de ceux que possède le sultan. En vérité, je n'y conçois rien.

Le prince et ses courtisans descendirent de cheval et entrèrent dans le palais. Ils admirèrent les ornemens de la première cour, en traversèrent une seconde encore plus magnifique et pénétrèrent dans un vaste salon où ils trouvèrent le vénérable vieillard assis et prêt à les recevoir. Le sultan fit un salut profond, auquel le sage, sans se lever, répondit par une inclination. Le sultan s'assit et entra en conversation avec le vieillard sur différens sujets. Il était ravi des manières pleines de noblesse de son digne hôte et de la splendeur de tout ce ce qu'il voyait autour de lui. Au bout de quelques instans, le vieillard dit à son élève de frapper à une porte et d'ordonner que le déjeûner fût servi. Aussitôt la porte s'ouvrit, et il en sortit cent esclaves, portant sur leurs têtes des plateaux en or, sur lesquels étaient posés des vases d'agate, de cornaline et d'autres pierres précieuses renfermant des mets variés, et qui furent placés régulièrement devant le sultan. Ce prince ne possédait lui-même rien d'aussi somptueux, et son étonnement était extrême.

Après la collation, que tous les convives trouvèrent exquise, et à la suite de laquelle on servit du café [1] et des sorbets, le sultan et le vieillard entrèrent en conversation sur des sujets religieux et littéraires, et le premier eut lieu d'admirer le profond savoir et la sagesse supérieure de son vénérable hôte.

Dans l'après-midi, le sage fit servir une seconde collation non moins somptueuse que la première, et lorsqu'elle fut terminée, le vieillard dit au sultan : Avez-vous déterminé ce que mon fils doit donner pour douaire à votre fille ? — Je l'ai déjà reçu, répondit le sultan, voulant faire un compliment à son hôte.—Seigneur, répliqua le vieillard, le mariage ne peut pas être valide sans un douaire. Il présenta alors au prince, de la part de son élève, une somme d'or considérable et une grande quantité de pierres précieuses. Il revêtit ensuite le sultan d'une robe de la plus grande magnificence, et offrit à tous les officiers qui l'accompagnaient des vêtemens d'honneur proportionnés à leur rang. Le sultan prit alors congé du vieillard et retourna à son palais, emmenant avec lui son futur beau-fils.

Le soir, le jeune homme fut introduit dans la chambre nuptiale, qui était ornée de riches tapis et parfumée des plus précieuses essences. N'y trouvant pas la princesse, il fut d'abord un peu surpris, mais il supposa ensuite qu'elle ne devait venir qu'à minuit, et attendit ce moment avec impatience. Minuit arriva sans que la mariée parût. Mille pensées douloureuses vinrent l'assaillir, et il passa le reste de la nuit dans l'anxiété la plus cruelle. Aux premiers rayons du jour, le père et la mère, impatiens de revoir leur fille, qu'ils croyaient avec son époux, furent surpris de leur côté de ne la pas voir paraître.

Enfin la mère, incapable de supporter une plus longue attente, entra dans la chambre nuptiale, où elle trouva le jeune homme qui lui demanda avec l'accent de la tristesse ce qui avait arrêté la princesse. Elle est venue ici avant vous, répondit la mère.—Je ne l'ai point vue, répondit l'époux. A ces mots, la sultane qui aimait tendrement sa fille, son unique enfant, se mit à l'appeler à grands cris. Ils arrivèrent jusqu'à l'oreille du sultan, qui, se précipitant hors de l'appartement, apprit la disparition de la princesse, et donna aussitôt l'ordre de faire des recherches dans toutes les parties du palais. Ces recherches furent inutiles, et le père, la mère et leur gendre demeurèrent en proie au plus violent désespoir.

Or, voici comment la princesse avait tout à coup disparu. Un mauvais génie, qui venait souvent pour se divertir visiter le harem, s'y trouvant justement le soir du mariage, avait été tellement séduit par les charmes de la mariée qu'il avait résolu de l'enlever. En conséquence, s'étant rendu invisible, il avait pénétré dans la chambre nuptiale, et au moment où la princesse était entrée, il l'avait prise et emportée dans les airs. Il s'était arrêté avec elle dans un jardin charmant situé à une grande

[1] La mention de l'usage du café dans ce conte donne à penser qu'il appartient à une rédaction plus moderne que celle de la première série. Il paraît que l'usage du café en Orient date de la seconde moitié du quinzième siècle. (Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. Ier, p. 419 de la seconde édition.)

distance de la ville, l'avait déposée dans un bosquet et avait placé devant elle des fruits délicieux, se bornant au plaisir d'admirer sa beauté.

Lorsque le jeune époux, que le désespoir avait mis hors de lui, fut un peu plus calme, il se souvint de son vénérable maître, et ayant prié le sultan de l'accompagner, il se rendit avec lui au palais où ils avaient été reçus d'une manière si splendide. Tout était dans le même ordre que le jour de la cérémonie, et le vieillard reçut avec bonté le prince et son gendre. Apprenant d'eux l'enlèvement de la princesse, il les rassura et leur dit qu'il allait sur-le-champ leur prêter secours. En effet, ayant ordonné qu'on apportât devant lui un réchaud de charbons enflammés, après être demeuré quelques instans dans une méditation profonde, il jeta des parfums sur la flamme en faisant des conjurations. A peine avait-il terminé que la terre trembla, des tourbillons s'élevèrent, des éclairs parurent, des nuages de poussière obscurcirent l'air, et des troupes ailées portant de superbes étendards et des lances d'or massif, descendirent du ciel avec rapidité. Au centre se trouvaient trois princes des génies qui vinrent se prosterner devant le vieillard. Seigneur, dirent-ils, nous voici prêts à t'obéir.— Je veux, dit le vieillard, qu'on m'amène à l'instant l'esprit maudit qui a enlevé l'épouse de mon fils. Aussitôt, d'après les ordres de leurs chefs, cinquante génies se détachèrent, les uns pour aller chercher la princesse et la conduire dans sa chambre, les autres pour amener l'esprit rebelle en présence du sage. En un instant ces ordres s'accomplirent : la princesse fut ramenée dans son appartement, et des génies traînèrent le coupable devant le vieillard, qui le fit jeter au milieu d'un bûcher ardent où il fut réduit en cendres. Tout cela eut lieu en présence du sultan, qui, muet d'étonnement, considérait avec crainte les figures gigantesques des génies, admirant la soumission avec laquelle ils obéissaient aux ordres du vénérable vieillard. Lorsque le corps de l'esprit méchant eut été brûlé, le sage recommença ses conjurations, pendant lesquelles les génies et leurs chefs se prosternèrent respectueusement devant lui, après quoi ils disparurent [1].

Le sultan et son gendre ayant pris congé du vieillard, retournèrent au palais, où ils trouvèrent tout le monde dans la joie du retour de la princesse. Le mariage fut consommé, et le jeune homme était si heureux auprès de sa nouvelle épouse que pendant sept jours il ne sortit pas du harem. Le huitième, le sultan ordonna des réjouissances publiques et invita tous les habitans de la ville à venir prendre part à un banquet royal. Il fit faire une proclamation qui défendait à qui que ce fût, riche ou pauvre, de manger chez soi pendant trois jours, et qui ordonnait de se rendre au festin de noces de la fille du sultan. Des provisions de toutes sortes furent préparées dans les cours du palais ; et des officiers étaient occupés jour et nuit à servir les hôtes qui se présentaient.

Pendant une des nuits de cette grande fête, le sultan, curieux de savoir si l'on obéissait généralement à sa proclamation, résolut de se promener par la ville sous un déguisement. Ayant pris, ainsi que son visir, des habits de derviche, il sortit avec lui du palais dans le plus grand secret et se mit à parcourir les rues [1]. Le prince et son ministre marchaient depuis longtemps, et il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent à une maison dans laquelle à travers une jalousie ils aperçurent trois jeunes filles et leur mère. Elles faisaient un frugal repas, pendant lequel par intervalle une des trois chantait, et les deux autres riaient et causaient. Le sultan ordonna au visir de frapper à la porte. Qui frappe à une heure aussi avancée de la nuit ? demanda une des trois sœurs. — Deux derviches étrangers, répondit le visir.— Il n'y a dans cette maison que des femmes, répondirent les trois sœurs et leur mère ; il ne s'y trouve aucun homme pour vous recevoir. Rendez-vous au palais du sultan, vous y serez bien reçus. —Hélas ! répondit le ministre, nous ne savons pas le chemin du palais, et nous craignons que le chef de la police ne nous

[1] Cette histoire offre quelque rapport avec la précédente; mais les détails diffèrent tellement que je n'ai pas cru devoir la supprimer. Un des incidens du mauvais conte intitulé : *Aventures du prince Abdulselam et de la princesse Chelnissa*, que Cardonne a pris la peine bien inutile de traduire du turc (*Bibliothèque des romans* d'août 1777, p. 31 et suiv.), offre en abrégé le conte du *Sage et de son Élève*. Il y a du reste grande apparence que le conte arabe dérive d'une source indienne ; une des histoires du recueil intitulé *Dasa-koumara-tcharita* a de l'analogie avec celle-ci. (Voyez le *Quaterly oriental magazine* de Calcutta, juin 1827, p. 282-283.)

[1] Le sultan commence par faire rencontre de trois hommes qu'il fait venir le lendemain pour lui raconter leur histoire. Cette partie du conte ne méritait nullement de trouver place ici.

arrête et ne nous emmène en prison. Accordez-nous l'hospitalité pour la nuit seulement, et au point du jour nous partirons. Ne craignez de notre part aucune indiscrétion.

Lorsque la mère entendit ces paroles, elle en fut touchée et ordonna à ses filles d'ouvrir la porte. Le sultan et son visir saluèrent avec respect en entrant et s'assirent. Le premier, frappé de la beauté et des manières distinguées des trois sœurs, ne put s'empêcher de leur demander comment il se faisait qu'elles demeurassent seules et qu'elles n'eussent ni mari ni protecteur. — Indiscret derviche, répondit la plus jeune des trois sœurs, trève de questions. Notre histoire est des plus surprenantes, mais à moins que vous ne soyez un sultan et votre compagnon un visir, vous n'êtes point digne d'entendre le récit de nos aventures. Le sultan n'insista pas, et l'on causa sur des sujets indifférens jusqu'au point du jour. Les prétendus derviches prirent alors respectueusement congé des quatre dames et s'éloignèrent. En sortant, le sultan dit au visir de faire une marque à la porte afin de pouvoir la reconnaître, étant bien décidé, lorsque les fêtes seraient terminées, à revoir les trois sœurs et leur mère pour apprendre leur histoire.

Le soir du dernier jour de la fête, le sultan distribua des vêtemens d'honneur à tous ses courtisans, et le lendemain il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer le visir reconnaître la maison des quatre dames, son intention étant d'aller leur rendre une petite visite. Le visir obéit sur-le-champ, mais il fut aussi surpris que contrarié lorsqu'il trouva toutes les portes marquées de la même manière[1]. En effet, la jeune sœur, ayant entendu les ordres du sultan, avait eu recours à ce moyen pour empêcher que leur demeure ne fût découverte. Le visir retourna auprès de son maître et lui apprit la ruse dont on s'était avisé. Cette nouvelle contraria le sultan, mais elle ne fit que porter sa curiosité au plus haut degré. Le visir remarqua l'impatience de son maître. Seigneur, lui dit-il, je crois avoir trouvé un moyen: Faites pendant quatre jours proclamer dans la ville que quiconque, après la première veille de la nuit, conservera dans sa maison une lampe allumée, aura la tête tranchée; que ses biens seront confisqués, que sa maison sera rasée et que ses femmes seront déshonorées. Il est très-probable que ces dames, qui n'ont pas eu égard à votre proclamation à l'occasion des noces de la princesse, n'obéiront pas davantage à celle-ci, et par ce moyen vous pourrez découvrir leur demeure.

Le sultan approuva l'idée de son visir, fit faire la proclamation et attendit avec impatience la quatrième nuit. Alors ayant repris, ainsi que son visir, des habits de derviche, il se dirigea vers la rue où demeuraient ces dames. Toutes les maisons étaient dans l'obscurité à l'exception d'une seule, et, ne doutant pas que ce ne fût celle qu'ils cherchaient, ils frappèrent à la porte.

Qui est là? demanda aussitôt la plus jeune des trois sœurs. — De pauvres derviches qui demandent l'hospitalité, répondirent-ils. Notre caravansérail est dans un autre quartier; nous nous sommes égarés et nous craignons d'être arrêtés par les officiers de police. Soyez assez charitables pour nous ouvrir votre porte et pour nous donner asile pendant le reste de la nuit.

La mère ordonna d'ouvrir et les deux prétendus derviches entrèrent. La vieille dame et ses filles se levèrent, les reçurent avec politesse, et les ayant fait asseoir, leur offrirent des rafraîchissemens. Mesdames, dit enfin le sultan quelque temps après être entré, vous ne pouvez pas ignorer la proclamation royale: comment se fait-il que seules de tous les habitans de cette ville, vous conserviez de la lumière après la première veille de la nuit, malgré la défense formelle qui en a été faite?

— Bon derviche, répliqua la jeune sœur, le sultan lui-même ne doit être obéi que lorsque ses ordres sont raisonnables, et comme la proclamation qui nous enjoint d'éteindre nos lampes, est tyrannique, on ne doit pas s'y conformer, car l'Alcoran dit: « Obéir à un ordre injuste, c'est se rendre coupable devant le créateur. » Le sultan, (que Dieu lui pardonne!) agit contre la sainte écriture, et suit les conseils de Satan. Toutes les trois avec notre bonne mère, nous filons chaque nuit une certaine quantité de coton que nous vendons le lendemain matin, et le prix de notre travail nous sert à acheter quelques provisions et de quoi travailler pour nous procurer notre subsistance.

Le sultan dit tout bas à son visir: Les réponses de cette jeune fille m'étonnent; tâche de trouver quelque question qui puisse l'em-

[1] Nous avons déjà rencontré cette circonstance dans l'*Histoire d'Ali-Baba.*

barrasser. Le visir hésitait, mais le sultan ayant insisté, il prit la parole: Mesdames, dit-il, tous les sujets d'un prince doivent obéir à ses ordres. — Le sultan est notre souverain, répliqua la jeune fille, mais sait-il si nous sommes dans la misère ou dans l'aisance? — Cependant, reprit le visir, supposez qu'il vous envoie chercher et qu'il vous demande pourquoi vous avez désobéi à ses ordres, que diriez-vous au sultan pour votre défense? — Je dirais au sultan, répliqua la jeune fille, que ses ordres sont contraires à la loi divine.

Le visir se tourna vers le sultan et lui dit tout bas: Je crois qu'il faut renoncer à discuter avec cette jeune fille sur des points de loi ou de conscience; demandons-lui plutôt si elle connaît les beaux arts. Le sultan fit la question et sur la réponse affirmative de la jeune fille, il la pria de chanter. La jeune fille alla chercher un luth, l'accorda, et joua un air plaintif qu'elle accompagna des paroles suivantes :

Le devoir des sujets est d'obéir à leur souverain; mais le prince qui désire un long règne doit se concilier par sa bonté l'affection de ses peuples.

Sois noble et généreux dans tes manières, et ceux que tu gouvernes prieront pour toi; car l'homme libre seul peut éprouver de la reconnaissance.

L'homme s'adresse toujours à celui qui répand des bienfaits; car la bonté est un charme qui attire.

N'afflige point par un refus l'homme de génie; l'avarice et le dédain révoltent un cœur généreux.

Il n'y a pas une dixième partie des hommes qui comprennent ce qui est juste; car la nature humaine est ignorante, rebelle et ingrate.

Lorsque le sultan eut entendu ces vers, il resta quelque temps plongé dans une méditation profonde; puis se penchant vers le visir, il lui dit: Ces paroles renferment bien certainement une allusion qui nous est adressée. Je suis convaincu que ces dames savent qui nous sommes; tout ce qu'elles ont dit m'en donne la preuve. Alors s'adressant à la jeune fille: Votre musique, lui dit-il, la manière dont vous l'avez exécutée, votre voix et le sujet de vos stances, m'ont ravi au delà de toute expression. La jeune personne se mit alors à chanter le couplet suivant:

Les hommes se condamnent à des peines de toutes sortes pour acquérir des honneurs et des richesses; hélas! le compte qu'ils ont à rendre au ciel et à la tombe, est fixé dès le jour de leur naissance.

Le sens de ces vers acheva de convaincre le sultan qu'il était reconnu. La jeune fille continua de chanter en s'accompagnant, jusqu'au point du jour; alors elle se retira et apporta un déjeuner auquel le sultan et le visir prirent part. J'espère, leur dit-elle, que vous viendrez nous revoir la nuit prochaine à la fin de la première veille, et nous demander l'hospitalité. Le sultan le promit, et se retira enchanté de la beauté, des talens et des manières gracieuses des trois sœurs.

La nuit suivante, le sultan et son visir, sous leur déguisement ordinaire, se rendirent à la maison des trois sœurs, ayant sur eux plusieurs bourses pleines d'or, et furent reçus avec les mêmes égards. Lorsqu'ils furent assis, on servit le souper et on causa ensuite sur divers sujets, jusqu'à l'heure de la prière de la première veille. Alors chacun se leva, fit ses ablutions et sa prière. Lorsque ces dévotions furent terminées, le sultan présenta une bourse de mille dinars à la plus jeune des sœurs; elle prit la bourse en faisant une profonde révérence, et baisa les mains du derviche, convaincue, par la munificence du présent, que celui qui l'offrait était le sultan lui-même, ainsi qu'elle l'avait soupçonné. Elle fit connaître sa pensée à sa mère et à ses sœurs, et aussitôt elles se prosternèrent toutes devant leur souverain. Nous sommes reconnus, dit tout bas le sultan à son visir; puis, se tournant vers ces dames: Nous ne sommes que de pauvres derviches, dit-il, et vous nous traitez avec un respect qui n'est dû qu'au souverain. Relevez-vous, je vous prie. La jeune sœur se jeta de nouveau aux pieds du prince et chanta la stance suivante :

Que le bonheur t'accompagne toujours en dépit de la malice des envieux. Que tes jours soient sereins et que ceux de tes ennemis soient obscurcis par de sombres nuages.

Je suis certain que tu es le sultan et que ton compagnon est le visir. — Quelle raison avez-vous de faire cette supposition? demanda le faux derviche. — Vos manières nobles et votre munificence vous ont trahi, repartit la jeune fille; les marques de la souveraineté se reconnaissent toujours, même sous le vêtement le plus grossier. — Vous avez deviné juste,

répliqua le sultan, mais apprenez-moi maintenant comment il se fait que vous soyez seules ici et sans protecteur. — Seigneur, notre histoire est tellement surprenante, qu'elle mériterait d'être gravée sur une table de diamant pour servir d'exemple dans les siècles futurs. Et puisque vous désirez la connaître, je vais vous la raconter.

HISTOIRE DES TROIS SOEURS ET DE LA SULTANE LEUR MÈRE.

Nous ne sommes pas nées dans votre royaume, mais dans le pays d'Yrak, dont notre père était souverain. La sultane notre mère était la plus belle femme de son temps, et sa beauté l'avait rendue célèbre dans les contrées les plus éloignées.

Nous étions encore dans l'enfance, lorsque notre père s'absenta pour aller dans ses domaines se livrer au plaisir de la chasse, et laissa pour plusieurs mois le gouvernement de ses états à son visir. Quelque temps après son départ, un jour que notre mère prenait le frais sur la terrasse du palais qui touchait à celui du visir, son image se réfléchit dans un miroir que le ministre tenait à la main. Ébloui de son éclatante beauté, il conçut un amour criminel pour la sultane, et résolut de tout mettre en œuvre pour la séduire.

Le lendemain, il chargea le surintendant de son harem de porter à la sultane une magnifique parure et des joyaux d'un prix inestimable, en la suppliant de le recevoir chez elle, ou de consentir à se rendre chez lui. Ma mère fit entrer la vieille femme dans ses appartemens et l'accueillit avec bonté, supposant qu'elle était chargée de quelque message confidentiel du visir concernant les affaires de l'état, ou d'une lettre du sultan.

La vieille femme, après avoir salué ma mère, commença par étaler devant elle la riche parure et les précieux joyaux. Ma mère, frappée de leur éclat, demanda quel était le marchand qui lui avait confié ces objets et quel prix il en voulait. La méchante vieille, persuadée que la vertu de la sultane ne résisterait pas à l'attrait d'un si beau présent, ne balança pas à lui découvrir la passion du visir. A peine avait-elle parlé, que ma mère, indignée de l'insulte faite à son honneur et à son rang, saisit un sabre qui se trouvait là par hasard, et, rassemblant toutes ses forces, fit tomber d'un seul coup la tête de la misérable et ordonna à ses esclaves de jeter le corps dans l'égoût du palais.

Le visir ne voyant pas revenir sa messagère, en envoya une seconde le jour suivant, avec ordre de s'informer si les présens destinés à la sultane lui avaient été remis. Ma mère ordonna d'étrangler la misérable et de jeter son corps dans le même endroit que celui de la première. Mais espérant que le ministre reviendrait à des sentimens plus honorables, elle ne voulut pas publier son indigne conduite. Cependant il persistait dans la même importunité et tous les jours il envoyait à ma mère une esclave qu'elle faisait mettre à mort comme les autres. Ce manége dura jusqu'au retour du sultan. Ma mère, en faveur de la fidélité et des talens du visir, ne voulut pas le perdre. Espérant toujours qu'il renoncerait à son coupable amour, elle ne dévoila pas à mon père les odieuses propositions du ministre.

Quelques années après, le sultan résolut de faire un pélerinage à la Mecque, et en partant il confia, comme auparavant, au visir la conduite de son royaume. Il y avait dix jours qu'il était parti, lorsque le visir, toujours plein de son fol amour, et se flattant toujours de parvenir au but de ses désirs, envoya de nouveau à la sultane une esclave qui, après avoir été introduite dans son appartement, lui dit: Au nom du ciel, ayez pitié de mon maître; son cœur brûle d'amour pour vous et sa vie menace de s'éteindre. Soyez touchée de son triste état et rendez-lui le repos et la santé par un sourire de votre bouche.

Lorsque ma mère entendit cet insolent message, pleine d'indignation, elle ordonna à ses esclaves de s'emparer de la malheureuse messagère, de l'étrangler et d'exposer son cadavre dans une des cours extérieures du palais. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Des officiers du palais ayant vu ce corps, en informèrent le visir, dont l'amour se changea dès ce moment en une haine mortelle. Il leur recommanda de garder le silence jusqu'au retour du sultan, se proposant de lui demander justice de la mort de son esclave, afin de trouver par là une occasion de se venger.

Lorsque le perfide ministre jugea que le sultan devait être en marche pour revenir dans son royaume, il lui écrivit une lettre ainsi conçue:

« Après tous les vœux que je forme pour la conservation de vos jours, je dois vous déclarer que, pendant votre absence, la sultane m'a fait faire cinq fois de coupables propositions que j'ai repoussées, en répondant que je ne pouvais consentir à tromper mon souverain, qui m'avait confié la garde de son royaume et de son honneur. En dire plus serait superflu. »

Le courrier chargé de ce message rencontra le sultan lorsqu'il n'était plus qu'à huit jours de marche de la ville, et lui remit la lettre. Mon père, en la lisant, devint pâle, et l'horreur et l'indignation se peignirent dans ses regards. Il ordonna sur-le-champ de lever les tentes, voyagea à marches forcées et s'arrêta à la distance de deux journées de la capitale. Ayant fait faire halte, il appela deux officiers de sa suite en qui il avait toute confiance, et leur ordonna de nous conduire, ma mère, mes deux sœurs et moi, à une certaine distance de la ville et de nous mettre à mort. En conséquence, ils vinrent nous arracher du harem et nous emmenèrent dans la campagne. Arrivés à l'endroit désigné pour l'exécution, ces deux hommes se sentirent touchés de compassion. Ils se rappelèrent que notre mère les avait comblés de bienfaits eux et leurs familles, et ils ne purent pas se résoudre à exécuter les ordres cruels du sultan, qu'ils nous firent connaître, ainsi que la lettre du visir. Grand Dieu! s'écria notre mère, vous savez à quel point je suis faussement accusée. Et elle leur raconta ce qui s'était passé, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ces deux officiers versèrent des larmes d'attendrissement sur le déplorable sort de notre mère, et, convaincus de la vérité de son récit, ils cherchèrent à la consoler. Ayant attrapé quelques faons, ils les tuèrent, et ayant pris une partie de nos vêtemens, ils les trempèrent dans le sang de ces animaux, dont ils firent rôtir la chair pour apaiser notre faim. Nos sauveurs prirent ensuite congé de nous. Adieu, nous dirent-ils, nous vous abandonnons à la protection du Tout-Puissant qui ne laisse jamais les malheureux dans le besoin. Nous errâmes pendant dix jours, n'apercevant aucune habitation humaine et vivant des fruits sauvages que nous pouvions ramasser. Enfin nous arrivâmes à un lieu où la terre, plus fertile, était couverte de verdure et produisait toute sorte de fruits excellens. Près de là était une caverne où nous résolûmes de chercher un asile jusqu'à ce qu'il passât une caravane. Le quatrième jour il en vint une camper auprès de notre retraite. Nous n'osâmes pas nous montrer, mais nous suivîmes de loin la caravane. Lorsqu'elle se remit en marche, après plusieurs jours d'un voyage pénible, nous arrivâmes enfin dans cette ville, et nous rendîmes grâces au Tout-Puissant qui nous avait sauvées si miraculeusement d'une mort affreuse, et nous avait fait échapper à tous les périls qui nous menaçaient dans le désert.

— Quittons maintenant un instant la sultane et ses trois filles pour nous occuper du sultan si indignement trompé par son ministre. Lorsqu'il arriva près de sa capitale, le perfide visir, accompagné des grands officiers de l'état et des principaux habitans, vint à sa rencontre et le félicita de son heureux retour du pèlerinage qu'il avait accompli.

Le premier soin du sultan, en arrivant au palais, fut de prendre le visir à part et de lui demander les détails de l'infâme conduite de la sultane. — Seigneur, répondit le traître, la sultane, peu de temps après votre départ, me fit demander par une esclave d'aller la voir en secret. Je refusai et je fis mettre l'esclave à mort afin que ce fatal mystère ne fût jamais dévoilé. J'espérais que la princesse renoncerait à ce coupable amour; mais il n'en fut rien, et cinq fois de suite elle répéta ses odieuses propositions. Alors, craignant pour votre honneur, je résolus de vous apprendre ce qui s'était passé.

Le sultan, après avoir entendu le rapport du visir, demeura quelque temps plongé dans de sombres réflexions. Enfin, sortant de cette profonde rêverie, il ordonna qu'on fît venir en sa présence les deux officiers qu'il avait chargés de mettre à mort sa femme et ses enfans. — Comment avez-vous exécuté les ordres que je vous avais donnés? leur dit-il. — Seigneur, répondirent les deux hommes, vous avez été obéi, et en témoignage de notre fidélité, voici les vêtemens teints du sang des coupables. Le sultan jeta un coup d'œil sur ce triste spectacle; mais le souvenir de la beauté de sa femme, de la tendresse qu'elle lui avait toujours témoignée, du bonheur qu'il avait goûté avec elle et de l'innocence de ses pauvres enfans fit une telle impression sur lui qu'il versa des larmes en abondance. M'as-tu bien dit la vérité? demanda-t-il au visir. — Oui, seigneur, répondit le perfide.

Après un moment de silence, le sultan se tourna de nouveau vers les deux officiers. Avez-vous réellement, leur dit-il, mis à mort mes pauvres enfans et leur coupable mère? Comme ils ne répondaient pas: Parlez, ajouta-t-il, je vous l'ordonne.—Seigneur, répondirent les deux officiers, l'honnête homme ne peut proférer un mensonge; les traîtres seuls en sont capables. A ces paroles, le visir changea de couleur, et ses membres tremblèrent. Le sultan s'aperçut de son trouble: Que signifient les paroles que vous venez de prononcer? dit-il aux deux hommes: déclarez sur-le-champ toute la vérité, ou par le Dieu qui m'a choisi pour gouverner son peuple, je vous ferai périr dans les tourmens les plus affreux.

Les deux officiers se jetèrent aux pieds du sultan: Très-redouté seigneur, dirent-ils, nous avons conduit l'infortunée sultane et ses deux filles au désert, ainsi que vous l'aviez commandé. Là, nous l'avons informée de l'accusation du visir et des ordres que vous aviez donnés. La princesse, après nous avoir écoutés avec résignation, s'est écriée: Il n'y a de refuge qu'auprès du Tout-Puissant; c'est de Dieu que nous venons et c'est à Dieu que nous devons retourner; mais si vous nous mettez à mort, vous commettrez une action coupable; car l'infâme visir m'a accusée faussement, et lui seul est criminel. La sultane nous dit ensuite qu'il avait essayé de la séduire par des présens, et qu'elle avait fait mettre à mort ses émissaires. — Avez-vous été assez cruels pour les immoler? s'écria le sultan dans la plus vive anxiété. — Non, seigneur, répondirent-ils; convaincus de l'innocence de la sultane, nous ne pûmes nous résoudre à lui ôter la vie. Les deux bons serviteurs racontèrent alors tout ce qui s'était passé: Infâme traître! s'écria le sultan en proie à la plus violente fureur et en se tournant vers le visir; c'est donc toi qui m'as séparé, peut-être pour toujours, de ma femme et de mes enfans! Le ministre, atterré, ne répondit pas une parole. Le sultan ordonna sur-le-champ de dresser un immense bûcher, et lorsqu'il fut allumé, le visir fut jeté pieds et poings liés au milieu des flammes qui le consumèrent et le réduisirent en cendres. Sa maison fut rasée, ses meubles furent livrés au pillage, et les femmes de son harem, ainsi que ses enfans, vendus comme esclaves.

Revenons maintenant aux trois princesses et à leur mère. Lorsque le sultan eut entendu le récit de leurs aventures, il leur témoigna toute la part qu'il prenait à leurs malheurs, et il ne pouvait revenir de sa surprise à la vue de tant de courage et de résignation: Quelles cruelles épreuves, dit-il à son visir, mais béni soit Dieu, qui permet que des êtres chers l'un à l'autre soient séparés, et qui peut aussi les réunir lorsqu'il lui plaît. Il fit alors conduire à son palais la sultane et ses filles, leur assigna une suite et des appartemens dignes de leur rang, et dépêcha des courriers au sultan leur père, pour lui apprendre que celles qu'il regrettait se trouvaient en sûreté.

Les messagers firent la plus grande diligence, et à leur arrivée dans la capitale, ils furent introduits auprès du sultan auquel ils présentèrent leurs dépêches. Aussitôt qu'il eut pris connaissance de ce qu'elles contenaient, il poussa un cri de joie et tomba évanoui. Les courtisans alarmés le relevèrent et s'empressèrent de lui donner des secours.

Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il apprit aux personnes présentes que la sultane et ses filles étaient en sûreté, et ordonna de préparer un vaisseau afin d'aller les chercher.

Le bâtiment fut chargé en toute hâte de ce qui était nécessaire aux princesses, ainsi que de riches présens pour le prince qui leur avait accordé un asile; et aussitôt que tout fut prêt, on mit à la voile avec un vent favorable, de sorte qu'en peu de temps on arriva au port désiré.

Le capitaine du vaisseau fut accueilli avec bienveillance par le sultan, qui ordonna de le traiter, lui et son équipage, aux frais du trésor royal. Au bout de trois jours, la sultane et ses filles, impatientes de retourner dans leur pays, après une si longue et si malheureuse absence, prirent congé du sultan pour s'embarquer. Ce prince leur fit des présens magnifiques, et les vit partir par un vent favorable.

Pendant trois jours, le temps leur promit une heureuse traversée; mais vers le soir du troisième, le vent devint contraire, et il fut nécessaire de jeter l'ancre et de carguer les voiles. Enfin, la tempête devint si violente que l'ancre fut arrachée, les mâts se rompirent, et l'équipage se vit perdu sans espoir. Enfin, vers le milieu de la nuit, le navire, battu par la tempête, au milieu des cris douloureux de tous les

passagers, alla échouer sur un rocher où il se brisa. La plus grande partie des gens de l'équipage périrent, les autres parvinrent à gagner le rivage à l'aide des débris du bâtiment, mais tous furent séparés les uns des autres.

La sultane-mère se sauva sur une planche, et heureusement elle fut aperçue vers la pointe du jour par le capitaine du vaisseau qui s'était jeté dans la chaloupe avec trois hommes de son équipage. Ils vinrent aussitôt à son secours, et après avoir ramé trois jours durant, ils atteignirent le rivage et débarquèrent. Ils s'avancèrent ensuite dans le pays, et n'allèrent pas bien loin sans apercevoir un nuage de poussière qui, s'éclaircissant peu à peu, découvrit à leurs yeux une armée en marche. Ce fut avec autant de surprise que de joie qu'ils reconnurent les troupes du sultan qui, après le départ du vaisseau, craignant qu'il n'arrivât quelque accident, s'était mis en marche avec une armée dans l'espoir d'arriver jusqu'à la ville où se trouvaient la sultane et ses filles avant leur embarquement, et de les ramener par terre. Il est impossible de dépeindre le bonheur des deux époux en se revoyant; mais cette joie fut bientôt empoisonnée par l'absence de leurs filles et par les affreuses inquiétudes qu'ils avaient sur leur sort. Le cœur triste et les yeux pleins de larmes, ils se remirent en route, et après quarante jours de marche, ils arrivèrent dans leur capitale en proie à la plus vive douleur.

La plus jeune des princesses, après avoir longtemps lutté contre les vagues, fut enfin jetée sur une côte agréable et fertile où elle trouva une source d'eau fraîche et limpide et des fruits excellens. Sentant ses forces un peu ranimées, elle s'achemina dans l'intérieur du pays. Après avoir marché quelque temps, elle rencontra un jeune homme à cheval qui allait à la chasse, suivi d'une meute nombreuse. Lorsqu'il apprit qu'elle venait d'échapper à un naufrage, il s'empressa de lui offrir un asile dans la maison de son père, et la prenant en croupe, il la ramena avec lui. La mère du jeune homme reçut la princesse avec les plus tendres égards, lui témoigna le plus vif intérêt, et eut pour elle tant de soins qu'elle recouvra en peu de temps ses charmes et sa santé.

Le jeune homme était l'héritier légitime du royaume, mais il avait été écarté du trône par un usurpateur. Heureusement, peu de temps après, celui-ci étant venu à mourir, le prince fut rétabli dans tous ses droits. Lorsqu'il se vit sur le trône, il offrit sa main à la princesse: Comment pourrais-je songer au mariage, répondit-elle, quand j'ignore le destin de ma malheureuse famille? et puis-je penser au bonheur lorsque ma mère et mes sœurs éprouvent peut-être les horreurs de la misère? Quand je recevrai d'heureuses nouvelles de leur sort, alors il me sera permis de répondre à l'amour de mon généreux hôte.

Le jeune sultan était tellement amoureux de la princesse que cet espoir éloigné le combla de joie, et il promit à la princesse d'attendre aussi longtemps qu'elle voudrait. Mais comme il était le dernier rejeton de sa lignée, les nobles du pays, impatiens de le voir marié, l'importunaient tous les jours de leurs instances. Voyant que le prince, en dépit de sa promesse, tardait toujours à prendre une épouse, ils témoignèrent leur mécontentement; et la sultane-mère, craignant une révolte, supplia la princesse de consentir à cette union, pour prévenir les malheurs que de plus longs retards pourraient amener. La princesse, qui aimait tendrement son libérateur, ne voulut pas compromettre la sûreté de celui à qui elle avait de si grandes obligations et consentit au mariage, qui fut célébré avec la plus grande magnificence. Au bout de trois ans, la sultane avait déjà donné le jour à deux fils dont la naissance n'avait fait qu'ajouter à la félicité de son époux.

La seconde princesse qui s'était jetée sur une planche, après avoir été longtemps le jouet des vagues, fut enfin jetée sur un rivage dans le voisinage duquel était située une grande ville, vers laquelle elle s'achemina; elle y fit l'heureuse rencontre d'une vieille femme vénérable qui lui offrit un asile dans sa maison et l'adopta pour lui tenir lieu d'une fille qu'elle venait de perdre. Il arriva quelque temps après que le sultan du pays, à qui la douceur et la justice de son gouvernement avaient concilié l'affection de son peuple, tomba dangereusement malade. Les plus habiles médecins furent appelés et employèrent toutes les ressources de leur art; cependant le mal s'aggravait de jour en jour à tel point que bientôt on désespéra de sauver le sultan. La princesse, ayant entendu sa protectrice gémir de cet événement qui causait une consternation générale, lui dit: Ma bonne mère, si vous voulez, je vais pré-

parer une potion qui sauvera le prince si on peut parvenir à la lui faire prendre. — J'aurai bien de la peine, répondit la vieille, à obtenir d'être introduite dans le palais, et il me sera encore plus difficile de pénétrer jusqu'au souverain. — Essayez toujours, reprit la princesse ; le désir de faire une bonne action a du mérite aux yeux du Très-Haut. — Eh bien, ma chère fille, répliqua la vieille, préparez votre potion ; peut-être aurai-je le bonheur de parvenir jusqu'au sultan.

La princesse composa son breuvage avec des drogues, des simples et des parfums de diverses espèces, et lorsqu'il fut prêt, la vieille femme l'emporta au palais. Les gardes et les eunuques lui demandèrent ce qu'elle apportait. C'est, répondit-elle, une potion que je vous prie de faire prendre au sultan ; car, avec l'aide de Dieu, cela lui rendra la santé. On l'introduisit dans la chambre du malade, et lorsqu'elle découvrit le vase, il s'en exhala un parfum si agréable que le prince moribond se sentit un peu ranimé. Apprenant ce que la vénérable matrone avait apporté pour lui, il la remercia et goûta la potion dont la saveur lui parut si agréable qu'il avala une grande partie de ce que le vase renfermait et avec un plaisir qui lui était depuis longtemps étranger. Il fit donner une bourse pleine d'or à la bonne dame, qui se hâta d'aller apprendre à la princesse l'heureux succès de sa démarche et le présent qu'elle avait reçu.

Après son départ, l'effet du breuvage ne tarda pas à se manifester, et le prince tomba dans un profond sommeil qui dura plusieurs heures. A son réveil, il trouva une si merveilleuse amélioration dans son état, qu'il acheva le reste de la potion et s'informa de la vieille femme, mais personne ne la connaissait. Vers le soir, la vieille femme apporta une seconde potion que la princesse avait préparée et qui parut aussi agréable au sultan que celle du matin. Après l'avoir prise, il eut la force de se lever et de marcher, lui qui la veille était dans un état désespéré. Il demanda à la vieille si c'était elle qui avait préparé ce breuvage salutaire. Non seigneur, répondit-elle, c'est ma fille qui l'a préparé et qui m'a chargée de vous l'apporter. — Elle ne peut pas être la fille, s'écria le sultan, et un tel savoir dévoile une haute naissance. Il fit à la bonne femme un nouveau présent et la pria d'apporter tous les matins une nouvelle potion, ce qu'elle promit de faire exactement.

Pendant sept jours la princesse envoya régulièrement une potion semblable, et chaque fois le sultan donnait à la vieille femme une bourse pleine d'or. Sa santé se rétablit si rapidement qu'à la fin du sixième jour la convalescence était complète, et que le lendemain il fut en état de monter à cheval pour aller prendre l'air à son palais de la campagne.

Cependant les éloges que la bonne femme lui avait faits de la beauté, des vertus et des talens de sa fille adoptive, lui avaient inspiré un vif désir de la voir. Pour satisfaire sa curiosité, il prit un habit de derviche, se rendit à la maison où demeurait la vieille femme et implora l'hospitalité comme étranger. La vieille, craignant de recevoir un inconnu, se disposait à congédier le prétendu derviche, mais la princesse s'y opposa. C'est un devoir, dit-elle, que d'accorder l'hospitalité aux étrangers, surtout à de pauvres religieux. En conséquence, le sultan fut introduit, et la princesse l'ayant fait asseoir, avec de grandes marques de respect, lui offrit des rafraîchissemens ; le prince, après un léger repas, remercia la vieille dame ainsi que sa fille de leurs bontés et se retira éperdument amoureux de la princesse.

Lorsque le sultan fut de retour dans son palais, il envoya chercher la vieille mère et lui donna un riche habillement avec des bijoux d'une grande valeur, la priant de les remettre à sa fille et de la décider à s'en parer. La vieille femme le lui promit, et en arrivant, elle déploya aux yeux de la princesse le magnifique présent. Celle-ci refusa d'abord de l'accepter, mais enfin, vaincue par les instances de sa protectrice qu'elle craignait de désobliger, elle consentit à se parer des riches vêtemens et des joyaux, à la grande joie de la bonne mère.

Le sultan déguisé en femme, et le visage couvert d'un voile, avait suivi la vieille jusqu'à sa maison et écouté à la porte pour savoir si sa fille accepterait le présent. Lorsqu'il vit qu'elle s'en était parée, il fut transporté de joie, et retournant au palais en toute hâte, il envoya chercher la bonne femme à qui il déclara que son désir était d'épouser sa fille. La princesse accepta, et le soir même, le sultan accompagné d'un brillant cortége, vint la chercher pour la conduire à son palais où le cadi les maria. Des fêtes magnifiques furent célébrées pendant

sept jours. Les deux époux goûtèrent ensemble un bonheur parfait, que vint augmenter encore la naissance d'un fils et de deux filles, que le Tout-Puissant leur accorda dans l'espace de cinq ans.

L'aînée des princesses avait échappé à la mort en s'attachant à un des débris du vaisseau. Après avoir longtemps lutté contre les flots, elle réussit à gagner la rivage où elle trouva des habits d'homme, et pensant que ce costume lui offrait un moyen de préserver son honneur, elle ne balança pas à s'en revêtir. Elle s'achemina ensuite vers une ville qu'elle apercevait à quelque distance du rivage, et en y entrant elle fut accostée par un marchand qui, la prenant pour un homme et voyant qu'il avait affaire à un étranger, lui proposa de venir demeurer avec lui et de lui servir de garçon. Heureuse de trouver un asile, elle accepta l'offre qu'il lui fit de la nourrir et de lui donner des gages, et elle le suivit dans sa maison. Le lendemain, elle entra en fonctions, et elle faisait sa besogne avec tant d'adresse et d'activité que la boutique du marchand devint bientôt plus achalandée qu'aucune autre.

Le magasin où travaillait la princesse était situé vis-à-vis du palais du sultan. Un matin, sa fille en regardant à travers sa jalousie aperçut le faux jeune homme à l'ouvrage, ayant les manches de sa veste relevées jusqu'aux épaules. Ses bras avaient la blancheur et l'éclat de l'argent, et son visage était aussi brillant qu'un soleil sans nuage. La fille du sultan en devint subitement amoureuse, et continua à admirer le beau jeune homme jusqu'au moment où il cessa de travailler. Enfin sa passion s'accrut à tel point que bientôt elle en perdit le repos et la santé. Sa nourrice, inquiète de la voir ainsi languissante, chercha à connaître la cause de ce changement subit, et ne voyant aucun symptôme de maladie : Ma chère fille, lui dit-elle, je suis convaincue que l'amour seul est cause du mal qui te tourmente. — Bonne mère, répondit la princesse, puisque tu as deviné mon secret, j'espère non-seulement que tu le garderas fidèlement, mais que tu consentiras à me procurer une entrevue avec celui que j'aime. — Ma fille, répliqua la nourrice, personne ne sait mieux que moi garder un secret, et tu peux parler sans crainte. — Ma mère, dit la princesse, mon cœur est épris du jeune homme qui travaille dans la boutique vis-à-vis de mes fenêtres. — Ma chère maîtresse, répliqua la nourrice, ce jeune homme est d'une beauté ravissante, et il attire l'attention de toutes les femmes de la ville; mais sa timidité est si grande qu'il ne répond à aucune des avances qu'on lui fait. Je ferai en sorte, cependant, de triompher de sa réserve et de te procurer une entrevue avec lui. Elle se rendit en conséquence chez le marchand, et après lui avoir acheté divers objets, elle le pria de permettre que son apprenti l'accompagnât chez elle. Le maître, qui avait eu fort à se louer de sa générosité, y consentit de très-bonne grâce, et la vieille conduisit le prétendu jeune homme, par des chemins détournés, à une entrée secrète du palais, et l'introduisit dans l'appartement de la fille du sultan qui, à la vue de son amant, éprouva une émotion de joie si forte qu'elle fut sur le point de se trahir. Sous prétexte d'examiner ce qu'il avait apporté, elle lui fit plusieurs questions, et lui donnant vingt pièces d'or, elle lui recommanda de revenir le lendemain avec d'autres marchandises.

La princesse en rentrant remit les vingt pièces d'or à son maître qui, surpris de la vue d'une somme aussi forte, demanda d'où elle venait. Le faux apprenti raconta son aventure, et le marchand dont l'inquiétude redoublait, se dit en lui-même : si cette intrigue continue, elle ne tardera pas à être découverte, je serai mis à mort, ma famille sera ruinée, et tout cela, à cause de ce jeune étranger et de ses folies. Il le supplia de ne pas renouveler sa visite.

Je ne puis manquer à ma parole, répondit la princesse, et, quelque danger que je puisse courir, je tiendrai ma promesse. En effet elle se rendit au palais le lendemain dans la soirée [1], et ces visites se renouvelèrent plusieurs fois; mais un soir, le sultan entra tout à coup dans l'appartement de sa fille, et voyant un homme avec elle, il donna ordre de s'emparer de lui et de le garotter. Il envoya chercher sur-le-champ l'exécuteur pour trancher la tête du coupable, et l'exécuteur s'apprêtait à faire son devoir, lorsque, à la grande surprise des assistans, en ôtant au faux jeune homme sa veste et son turban, on re-

[1] Ceci est beaucoup moins romanesque qu'on ne pourrait le croire. En dépit de la surveillance du harem, les princesses parviennent quelquefois à y introduire leurs amans. Je citerai pour exemple les intrigues amoureuses de Rauchen-Ara Begum, fille du Grand-Mogol Schah-gihan, intrigues dont on trouve le récit dans l'intéressante relation de Bernier intitulée : *Événemens particuliers des états du Grand-Mogol.*

connut son sexe. Le sultan fit conduire la princesse dans son harem et la pria de lui faire le récit de ses aventures. Touché de ses malheurs, il conçut pour elle le plus vif intérêt et ordonna à sa fille de la recevoir auprès d'elle. Dès ce moment l'amour de cette dernière se changea en une amitié sincère, et ses soins ainsi que ses attentions contribuèrent à faire oublier un peu à la pauvre exilée tous ses chagrins.

Le sultan, en rendant visite à sa fille, avait souvent occasion de voir la princesse, et ses charmes avaient fait sur lui une profonde impression; mais ne voulant pas enfreindre les lois de l'hospitalité, il cacha son amour et finit par tomber dangereusement malade. Sa fille soupçonnant la cause de son mal, parvint à en obtenir l'aveu et le fit connaître à son amie, qu'elle supplia d'accepter la main de son père. La princesse refusa d'abord, en déplorant son ignorance sur le sort de sa malheureuse famille; mais son amie lui ayant représenté que son refus serait peut-être un arrêt de mort pour le sultan, réussit à la déterminer à consentir au mariage. Cette heureuse nouvelle rendit en peu de temps la santé au sultan, et les noces se célébrèrent avec la plus grande magnificence et au milieu de l'allégresse générale.

Cependant le sultan, père des trois jeunes princesses, ne cessait de déplorer avec la sultane son épouse, la perte de ses filles, et il résolut enfin d'aller à leur recherche. Il confia le soin du gouvernement à sa femme et partit accompagné seulement de son visir. Ils se couvrirent chacun d'un habit de derviche, et après avoir voyagé pendant un mois sans s'arrêter, ils arrivèrent à une grande ville située sur le bord de la mer. Il y avait sur la côte une magnifique maison de plaisance que le sultan du pays avait fait bâtir, et les deux derviches aperçurent le prince assis dans un pavillon avec ses deux fils âgés l'un de six ans, l'autre de sept. Ils s'approchèrent, firent au sultan une profonde révérence, et selon l'usage des religieux, adressèrent au ciel une longue prière pour la prospérité du souverain. Le sultan leur rendit leur salut, les invita à se reposer, et après s'être entretenu avec eux jusqu'au soir, il les congédia en leur faisant un présent, et les deux voyageurs se retirèrent dans un caravansérail. Le lendemain, après avoir parcouru la ville par curiosité, ils retournèrent sur le rivage, et virent, comme la veille, le sultan assis avec ses deux fils. Pendant qu'ils admiraient l'édifice, le plus jeune prince, poussé comme par un mouvement irrésistible, vint à eux, les regarda avec avidité et les suivit lorsqu'ils se retirèrent, jusqu'à leur logement sans qu'ils s'en aperçussent. Le sultan en rentrant au caravansérail fut frappé de surprise à la vue de l'enfant, le prit dans ses bras, l'accabla de caresses et l'engagea à retourner auprès de ses parens. Mais l'enfant refusa obstinément de le quitter et resta avec lui quatre jours, durant lesquels les deux faux derviches ne mirent pas le pied hors du caravansérail.

Dans le premier moment, le sultan, remarquant l'absence de son fils, crut qu'il était allé trouver sa mère, qui pensa de son côté que son père l'avait gardé auprès de lui; mais quand le prince rentra dans son harem, on découvrit que l'enfant était perdu. Des messagers furent envoyés de tous côtés et ne purent se procurer aucune nouvelle de l'enfant. Les malheureux parens pensèrent alors que leur fils était peut-être tombé dans la mer et qu'il y avait péri. Pendant trois jours on jeta des filets, et des plongeurs firent d'exactes recherches, mais inutilement. Le cinquième jour, des ordres furent donnés de visiter chaque maison de la ville, et on découvrit enfin le jeune prince dans l'appartement des faux derviches qui furent traînés ignominieusement devant le sultan. Il fut transporté de joie en revoyant son fils, mais supposant que les derviches avaient eu l'intention de l'enlever, il ordonna de les mettre à mort sur-le-champ. Les exécuteurs les saisirent, leur lièrent les mains derrière le dos, et s'apprêtaient à frapper, lorsque l'enfant accourut en poussant de grands cris, et se jetant aux genoux du vieux derviche, refusa de se séparer de lui. Le sultan, étonné, ordonna que l'exécution fût suspendue et alla instruire la sultane de cet étrange incident.

La sultane, à cette nouvelle, ne fut pas moins surprise que son mari, et sentit un vif désir de savoir du derviche lui-même pour quel motif il avait attiré l'enfant auprès de lui: Il est vraiment extraordinaire, dit-elle, que le prince témoigne tant d'affection à un étranger. Faites amener ce derviche dans votre cabinet, et ordonnez-lui de raconter ses aventures; j'en entendrai le récit, cachée derrière un rideau.

Le sultan envoya chercher le prétendu derviche, fit retirer tous les assistans et s'enferma

avec lui dans son cabinet. Méchant derviche, lui dit-il, qui a pu te porter à venir dans mon royaume pour m'enlever mon fils? — Seigneur, répondit le vieillard, j'atteste le ciel que je n'ai point attiré ton fils; il m'a suivi, à mon insçu, jusqu'à mon logement. J'ai essayé inutilement de le déterminer à retourner auprès de son père; il s'y est refusé obstinément, et je suis resté dans les transes jusqu'au moment où ce que le ciel avait décrété est arrivé. Le sultan dont la colère était calmée, parla au vieillard avec douceur et lui demanda le récit de ses aventures. — Mon histoire est aussi surprenante que déplorable, répondit le derviche, en pleurant. Vous avez devant les yeux un père infortuné qui a entrepris de parcourir le monde jusqu'à ce qu'il ait pu retrouver trois filles chéries, dont la perfidie d'un coupable visir l'a séparé. A peine avait-il dit ces mots que la sultane, écartant avec empressement le rideau qui la cachait, s'élança dans les bras du derviche. Le sultan, interdit, portait déjà la main à son cimeterre. Que signifie une telle conduite? s'écria-t-il. La sultane en riant et en pleurant à la fois de joie et de tendresse, lui apprit alors que le faux derviche était son père. Aussitôt le sultan tomba à ses pieds et lui prodigua les marques de respect. Il ordonna que l'autre derviche, son visir, fût mis en liberté; que l'on apportât pour son beau-père des vêtemens royaux; fit préparer pour lui un magnifique appartement, et lui donna une suite conforme à son rang.

Lorsque le vieux sultan eut passé quelque temps avec sa plus jeune fille qu'il avait si heureusement retrouvée, il résolut de se mettre à la recherche des deux autres et déclara son intention de partir. Son gendre voulut l'accompagner dans son voyage avec une armée, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident. Tout fut préparé pour le départ en peu de jours, et les deux princes se mirent en route ensemble pour une recherche qui réussit au gré de leurs vœux. Le vieux monarque ayant retrouvé ses trois filles, se retira dans son royaume, où son bonheur ne fut plus troublé par aucun chagrin, jusqu'au moment où l'ange de la mort l'appela en paradis.

HISTOIRE D'UN SULTAN D'YÉMEN ET DE SES TROIS FILS.

Il y avait jadis dans le royaume d'Yémen un sultan ayant trois fils. Les deux aînés étaient de la même mère, et le troisième d'une autre épouse dont le sultan s'était dégoûté par caprice et qu'il laissait vivre, ainsi que son fils, parmi les esclaves du harem. Les deux aînés ayant un jour demandé à leur père la permission d'aller à la chasse, il leur fit présent à chacun d'un cheval de pur sang, richement caparaçonné, et ordonna à plusieurs esclaves de les accompagner.

Lorsqu'ils furent partis, leur jeune frère alla trouver sa mère, la tristesse dans l'âme, et lui exprima ses regrets de ne pouvoir pas, comme ses deux frères aînés, jouir des plaisirs de la campagne. Hélas! mon fils, répondit sa mère, il n'est pas en mon pouvoir de te procurer un cheval et ce qui te serait nécessaire. Le jeune homme se mit à pleurer si amèrement que la mère, touchée de son état, lui donna quelques bijoux qu'il s'empressa d'aller vendre; mais il en retira un prix si modique qu'il ne put acheter qu'un cheval fourbu. Satisfait néanmoins de son acquisition, il s'élance sur la chétive monture, se met à la poursuite de ses frères et finit par s'égarer. Après avoir erré pendant deux jours, il aperçut à terre un collier de perles et d'émeraudes qui jetait un grand éclat. Il le ramassa, l'attacha autour de son turban et reprit le chemin du palais, enchanté de sa découverte; mais aux portes de la ville il fut rencontré par ses deux frères, qui le renversèrent de son cheval, le battirent et lui arrachèrent le collier. Le jeune homme était bien supérieur en force et en bravoure à ses indignes frères, mais il craignait tellement d'attirer sur lui et sur sa mère la colère du sultan, qu'il souffrit sans murmurer ces odieux traitemens.

Après cette lâche conduite, les deux princes rentrèrent au palais et présentèrent à leur mère le collier d'émeraudes. Après l'avoir admiré quelque temps, le sultan leur dit qu'il ne serait satisfait que lorsqu'il posséderait l'oiseau auquel le collier avait appartenu. Seigneur, reprirent-ils aussitôt, nous allons entreprendre cette recherche et nous ne reviendrons pas sans l'apporter à notre auguste père et sultan. Les préparatifs de voyage furent faits sur-le-champ. Les deux princes se mirent en route, et leur jeune frère, ayant sellé son cheval boiteux, suivit leur trace. Après avoir marché pendant trois jours, il entra dans un désert qu'il traversa avec beaucoup de peine, et à la sortie

duquel il se trouva devant une grande ville. En y entrant, il remarqua avec surprise que tous les habitans paraissaient plongés dans la douleur, et il n'entendit de tous côtés que des plaintes et des gémissemens. Ayant rencontré un vieillard vénérable, il l'aborda, le salua avec respect et lui demanda la cause de ce deuil universel. Mon fils, répondit le vieillard, il y a quarante-trois ans qu'un monstre terrible parut devant cette ville, en menaçant de la détruire si on ne lui livrait une belle jeune fille. Ne pouvant nous défendre, nous avons été forcés de nous soumettre à cette condition cruelle, et tous les ans une de nos jeunes filles est destinée à cet affreux sacrifice. Cette année, le sort est tombé sur la fille du sultan, qui est une princesse charmante. Ce jour est celui de l'arrivée du monstre, et chacun de nous déplore la triste destinée de cette belle personne [1].

Lorsque le jeune prince eut entendu ce récit, il pria le vieillard de le conduire à l'endroit où le monstre avait coutume de se montrer, ayant la ferme résolution de le vaincre ou de périr.

A peine était-il arrivé, qu'il vit approcher la princesse, richement vêtue, mais en proie au désespoir et les yeux baignés de larmes. Il lui fit un salut respectueux, qu'elle lui rendit en disant : Hâtez-vous de fuir, jeune homme, car il va bientôt paraître un monstre cruel, à qui mon malheureux sort m'a destinée à servir de victime. S'il vous voit, il se jettera sur vous et vous déchirera.

— Madame, répondit le prince, je sais tout et je suis déterminé à exposer ma vie pour vous sauver.

A peine avait-il achevé de parler qu'il s'éleva tout-à-coup un nuage de poussière d'où sortit un monstre horrible et battant ses flancs gigantesques de son épaisse queue. La princesse jeta des cris d'effroi et fut sur le point de s'évanouir de frayeur ; mais le prince, tirant son sabre, se plaça sur le chemin du monstre, qui s'élança vers lui furieux, en lançant du feu de ses énormes narines. Le vaillant jeune homme évita ses atteintes avec une agilité merveilleuse, et guettant le moment favorable, il se précipita tout-à-coup sur son ennemi et lui fendit la tête entre les deux yeux d'un coup de sabre. Le monstrueux animal tomba sous le coup et rendit le dernier soupir avec d'horribles mugissemens.

La princesse voyant le monstre privé de vie, courut vers son libérateur, essuya avec son voile la poussière et la sueur dont il était couvert et lui exprima toute sa reconnaissance. Retournez auprès de vos parens désolés, dit le jeune homme. — Seigneur, répondit-elle, lumière de mes yeux, dès ce moment soyez à moi comme je suis à vous ; notre sort est lié à jamais. — Hélas ! reprit le prince, ce que vous désirez est sans doute impossible. A ces mots il s'éloigna d'elle et, rentrant dans la ville, il prit un logement modeste dans un quartier obscur.

La princesse retourna seule au palais, où la surprise fut extrême à sa vue. Le sultan et la sultane, malgré la joie qu'ils éprouvaient de revoir leur enfant, lui demandèrent en tremblant la cause de son retour, craignant que le monstre, privé de sa victime, ne détruisît la ville dans sa vengeance. La princesse lui raconta l'histoire de sa délivrance, et aussitôt le sultan, suivi de toute sa cour et de la plupart des habitans de la ville, se rendit à l'endroit où le monstre était étendu sans vie. Cette vue excita des transports de joie universels et chacun rendit des actions de grâces au Très-Haut. Le sultan, impatient de témoigner sa reconnaissance au vaillant jeune homme, dit à sa fille : Pourrais-tu reconnaître ton libérateur si tu venais à le revoir? — Certainement, répondit-elle. En effet, l'amour avait gravé trop profondément l'image de l'inconnu dans le cœur de la princesse, pour qu'elle pût s'effacer jamais.

Le sultan, d'après cette réponse, fit faire une proclamation par laquelle il était enjoint à tous les hommes de la ville de passer successivement sous les fenêtres de la princesse. Cette cérémonie dura trois jours, sans que la princesse vît paraître son libérateur. Le sultan s'informa si tous les hommes s'étaient conformés à

[1] On a rapproché ce conte de la fable de Persée et Andromède ; et il est possible en effet qu'il tire son origine du mythe classique. Quoi qu'il en soit, le conte oriental a, selon toute apparence, servi de modèle à un épisode du roman d'*Agesilan de Colchos*. Dans ce roman, le dieu Tervagant devient épris d'une reine ; mais étant rebuté dans son amour, il fait ravager le pays par une bande de génies malfaisans. Un oracle déclare que la colère divine ne s'apaisera que si les habitans exposent tous les jours sur le bord de la mer une jeune beauté jusqu'à ce que le dieu en trouve une digne d'être reine. Comme chaque jour la malheureuse victime était dévorée par un monstre marin, des corsaires parcouraient les autres contrées pour enlever les jeunes filles. Diana, fiancée d'Agesilan de Colchos, tombe au pouvoir de ces barbares et est attachée au fatal rocher ; mais heureusement son amant arrive à son secours sur le griffon qui lui sert de monture, et il tue le monstre après un terrible combat. (Voyez l'*History of fiction* de Dunlop, t. II, p. 43.) C'est probablement du roman d'*Agesilan* que l'Arioste a tiré son épisode de l'*Orque*. (Voyez le *Roland furieux*, chant x^e^.)

ses ordres, et il apprit que tous avaient obéi à l'exception d'un jeune homme logé dans un caravansérail, et qui, en sa qualité d'étranger, avait cru pouvoir se dispenser d'obéir à l'invitation du souverain. Le sultan ordonna qu'on le fît paraître, et aussitôt qu'il se présenta sous la fenêtre, la princesse lui jeta sur la tête un mouchoir brodé en s'écriant: Voilà celui qui m'a sauvée des griffes du monstre.

Le sultan ordonna que l'étranger fût amené en sa présence, et le prince s'avança avec beaucoup de grâce en faisant les révérences d'usage. Jeune homme, dit le sultan, vous êtes le sauveur de ma fille : quelle récompense demandez-vous pour un aussi grand service? — Je ne forme qu'un seul vœu, répondit le prince, c'est que la princesse votre fille me soit donnée en mariage. — Demande plutôt la moitié de mes trésors, répliqua le sultan. Cependant les ministres et les courtisans lui ayant représenté que le sauveur de la princesse était digne de l'obtenir, le sultan finit par consentir au mariage, qui fut aussitôt célébré. Mais vers la fin de la première nuit, le jeune époux se leva, ôta la bague que la princesse portait à son doigt, lui mit la sienne à la place et lui traça ces mots dans le creux de la main: Je m'appelle Aladdin, je suis fils du sultan qui règne sur l'Yémen. Si tu peux venir m'y retrouver, mon bonheur sera parfait; sinon, reste auprès de ton père.

Après avoir écrit ces mots, le prince, laissant sa femme endormie, quitta le palais et la ville, et poursuivit son voyage. Chemin faisant, il sauva la vie à une seconde princesse qu'il abandonna comme la première, après l'avoir épousée, et il continua la recherche de l'oiseau auquel appartenait le collier d'émeraudes.

Il arriva enfin dans une grande cité qui devait être le terme de ses recherches. Il y entra, et, en la parcourant, il aperçut assis à l'écart un vieillard vénérable qui paraissait avoir au moins cent ans. Il l'aborda d'un air respectueux, entra en conversation avec lui et lui demanda s'il ne connaissait pas la personne à qui appartenait un oiseau portant un collier de perles et d'émeraudes. Le vieillard garda le silence quelque temps, paraissant plongé dans la réflexion. Mon fils, dit-il, bien des princes et des souverains ont désiré obtenir cet oiseau ainsi que la princesse qui le possède; mais ils ont tous échoué dans leur entreprise.

Cependant, voici ce que vous avez à faire. Procurez-vous sept agneaux, tuez-les et coupez-les chacun par moitié. Le palais est entouré de huit enceintes, dont les sept premières sont gardées à chaque porte par deux lions affamés. Dans la huitième, où l'appartement de la princesse est situé, quarante esclaves sont de garde. Allez et fiez-vous à votre fortune.

Le prince, après avoir remercié le vieillard, prit congé de lui et suivit de point en point ses instructions. Vers minuit, lorsque toutes les rues de la ville furent désertes, il se dirigea vers le palais, et à la première porte il aperçut deux lions monstrueux dont les yeux brillaient comme des fournaises ardentes. Il leur jeta à chacun une moitié d'agneau et profita de ce qu'ils étaient occupés à dévorer leur proie pour passer rapidement et arriver à la seconde enceinte, où il employa encore avec succès le même stratagème[1]. Il pénétra de la sorte dans la huitième enceinte, à la porte de laquelle il vit les quarante esclaves plongés dans un profond sommeil. Il entra dans le palais avec précaution, et vit dans un appartement magnifique la princesse couchée sur un lit richement décoré et près d'elle un oiseau admirable enfermé dans une cage d'or garnie de pierres précieuses. Il s'approcha doucement de la princesse, et lui écrivit ces mots dans la paume de la main: Je suis Aladdin, fils d'un sultan d'Yémen; je t'ai admirée pendant ton sommeil et j'emporte ton oiseau. Si tu m'aimes ou si tu désires recouvrer ton favori, viens me retrouver dans la capitale de mon père. Il sortit ensuite du palais, et ayant gagné heureusement la plaine, il se reposa jusqu'au matin.

Au point du jour, étant remis de ses fatigues, il adressa au Très-Haut une fervente prière et marcha ensuite sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Il aperçut alors un camp arabe vers lequel il se dirigea et demanda l'hospitalité. Il reçut un très-bon accueil du chef, qui, le voyant en possession de l'oiseau qu'il connaissait, se dit en lui-même: Ce jeune homme doit être favorisé du ciel, car, sans sa protection, comment aurait-il réussi dans une entreprise pour laquelle tant de sultans, de princes et de visirs ont perdu la vie. Il le reçut fort bien, mais ne lui fit aucune question, et le lendemain, au moment du départ du prince, il

[1] Dans l'histoire du prince Ahmed et de la fée Paribanou, c'est au moyen de la même ruse qu'Ahmed se procure l'eau de la fontaine des lions. (Voyez ci-dessus p. 638.)

lui souhaita toute sorte de prospérités et lui fit présent d'un magnifique cheval. Aladdin, après avoir remercié son généreux hôte, prit congé de lui, et ayant continué sa route sans interruption, aperçut enfin la capitale de son père. Dans la plaine, il fut rencontré par ses deux frères, qui n'avaient eu aucun succès dans leur expédition. Voyant le superbe oiseau et sa riche cage entre les mains de leur jeune frère, ils le jetèrent à bas de son cheval, le battirent cruellement, le laissèrent presque mort sur la place et emportèrent avec eux sa conquête. Ils rentrèrent ensuite dans la ville et présentèrent la cage à leur père, en forgeant avec art un récit des périls de toutes sortes qu'ils avaient courus et des obstacles qu'ils avaient eu à surmonter.

Le sultan, charmé de leur courage, les combla d'éloges et de caresses.

Cependant le pauvre Aladdin, en proie à la rage et au désespoir, était allé retrouver sa mère. Il lui raconta ses aventures, se plaignit de la perte qu'il avait faite, et jura de se venger de tout le mal que lui avaient fait ses frères. Sa mère chercha à le consoler, l'engagea à prendre courage et à se soumettre aux décrets du Très-Haut, qui ne manquerait pas tôt ou tard de faire triompher le bon droit.

Revenons maintenant à la princesse. Lorsqu'elle s'aperçut, en s'éveillant, de la perte de son oiseau chéri, elle ressentit un vif chagrin, et ses craintes redoublèrent à la vue des caractères tracés dans sa main. Elle jeta de grands cris, et ses femmes, qui accoururent aussitôt, la trouvant dans un état propre à inspirer de vives inquiétudes, s'empressèrent d'aller prévenir le sultan. Il se rendit en toute hâte dans l'appartement de sa fille, et lorsque la princesse se fut un peu remise de sa frayeur, elle raconta à son père la perte de son oiseau, lui montra les caractères tracés dans sa main, et déclara qu'elle n'épouserait que celui qui l'avait vue endormie.

Le sultan, après quelques remontrances inutiles, prit le parti d'aller, avec sa fille, à la recherche du prince, et donna des ordres pour que son armée se tînt prête à partir pour l'Yémen.

Lorsque les troupes furent rassemblées, le sultan conduisit la princesse au camp, et le jour suivant on se mit en marche. La princesse et toutes ses femmes étaient portées dans de magnifiques litières[1]. On ne fit halte que près d'une ville où Aladdin, après avoir sauvé la fille du sultan d'un éléphant furieux, était devenu son époux. Un ambassadeur fut envoyé à ce souverain pour lui demander la permission de camper sur son territoire et de se procurer des vivres. L'ambassadeur reçut l'accueil le plus honorable, et le sultan lui-même vint en grande pompe rendre visite au roi son frère, qui l'informa de l'objet de son expédition. Le récit de ce dernier convainquit l'autre sultan que le voleur de l'oiseau de la princesse devait être aussi le libérateur de sa fille. En conséquence, après trois jours de fêtes et de réjouissances, les deux sultans, accompagnés des deux princesses, et suivis des armées réunies, se mirent en marche vers l'Yémen.

Le cours de leur voyage les amena auprès de la ville du sultan dont Aladdin avait sauvé la fille d'une mort affreuse en tuant le monstre auquel elle devait servir de pâture. L'arrivée des deux princes alliés amena une explication semblable à la précédente, et le troisième sultan résolut d'accompagner les deux autres dans la recherche de l'époux de sa fille, qui se réunit aux deux princesses. On se mit en marche, et pendant la route, la princesse qui avait perdu son oiseau fut instruite par les deux autres de la beauté, du courage et de la vigueur d'Aladdin; et le détail des brillantes qualités de ce prince redoubla l'impatience qu'elle avait de le voir. Enfin, à la suite d'une marche non interrompue, ils arrivèrent dans l'Yémen, et les trois sultans firent camper leurs armées dans une plaine immense et fertile autour de la capitale.

Ce fut avec une vive inquiétude que le sultan d'Yémen aperçut une armée aussi nombreuse campée près du lieu de sa résidence; mais, dissimulant ses craintes, il donna des ordres pour que la ville fût mise à l'abri d'une surprise pendant la nuit. Le lendemain matin ses alarmes se dissipèrent complètement lorsqu'il vit arriver de la part des sultans alliés un ambassadeur chargé de riches présens et d'une lettre par laquelle ces trois princes lui donnaient l'assurance de leurs intentions toutes pacifiques et le priaient de l'honorer de sa visite. Le sultan accepta cette invitation, et suivi de toute sa cour, il se rendit au camp des souverains alliés avec un cortége magnifique. Les

[1] Ces litières sont suspendues entre deux mules; on les appelle en persan *takht-revân* ou *siége ambulant*.

princes vinrent à sa rencontre jusqu'aux avant-postes, et après les salutations d'usage, ils le conduisirent dans une superbe tente de velours cramoisi, dont les franges et les glands étaient d'or, les piquets d'argent massif et la doublure d'un drap d'argent de la plus grande richesse et brodé de fleurs de toute espèce mélangées de soie et d'or. Le sol était couvert de magnifiques tapis, et à l'extrémité de la tente, sur une estrade tendue de brocart d'or, étaient placés quatre trônes dont les couvertures et les coussins étaient d'une magnificence au delà de toute expression ; ils étaient couverts en velours de Perse et ornés de franges et de broderies en perles fines.

Lorsque les sultans furent assis et que les trois alliés eurent appris au souverain de l'Yemen le motif de leur visite, la nappe fut étendue et on servit un repas splendide dans des vases d'or, d'agate et de cristal. Les bassins et les aiguières étaient d'or pur et enrichis de pierres précieuses. Tout était si magnifique que le sultan de l'Yemen ne fut pas maître de sa surprise et s'écria involontairement : En vérité, je n'ai rien vu jusqu'ici qui approchât d'un pareil luxe et d'une telle richesse réunie à tant d'élégance !

Lorsque le repas fut terminé et qu'on eut pris le café et les sorbets, les trois sultans demandèrent à leur royal convive s'il avait des enfans. Il leur répondit qu'il avait deux fils, et ses hôtes ayant manifesté le désir de voir ces jeunes princes, il envoya sur-le-champ un messager pour leur ordonner de se rendre en sa présence. Ils arrivèrent au camp, vêtus de superbes habits et montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Dès qu'ils parurent, les princesses, qui étaient assises dans un lieu retiré d'où elles pouvaient tout voir au travers d'un grillage d'or sans être vues, regardèrent avec empressement, et celle qui avait perdu son oiseau demanda aux deux autres lequel des deux princes était leur mari. Ni l'un ni l'autre, répondirent-elles, en ajoutant que, par sa sa beauté et son air de noblesse, leur époux était bien supérieur à ces deux princes. Les sultans, après avoir questionné leurs filles sur ce sujet, reçurent une réponse semblable. Ils demandèrent alors au père des princes s'il n'avait pas d'autre fils. Il répondit qu'il en avait un troisième, mais que depuis longtemps il l'avait éloigné de sa présence, ainsi que sa mère, et qu'ils vivaient tous les deux avec les esclaves du palais. Les sultans ayant désiré le voir, il fut amené couvert de vêtemens grossiers. Les deux princesses qu'il avait épousées après leur avoir sauvé la vie le reconnurent aussitôt et s'écrièrent ensemble : C'est lui ! voilà notre époux bien-aimé ! Les sultans, après l'avoir embrassé, le conduisirent auprès de leurs filles, tandis que la troisième, couverte d'un voile, se prosternait devant lui et lui baisait la main.

Après cette scène attendrissante, le jeune prince retourna auprès de son père et des autres sultans, qui le reçurent avec beaucoup d'égards et le firent asseoir auprès d'eux.

L'étonnement de son père était extrême, mais il fut porté au plus haut degré lorsque le jeune homme se tournant vers ses frères leur dit : Qui de vous a trouvé le collier de perles et d'émeraudes ? Ils ne firent aucune réponse. Qui de vous, demanda-t-il encore, a détruit le monstre et tué l'éléphant ? Qui de vous a eu le courage de franchir les huit enceintes du palais et de ravir la cage et l'oiseau ? Misérables lâches ! quand vous vous êtes jetés sur moi tous les deux et que vous m'avez ravi ma conquête, j'aurais pu facilement vous combattre et vous vaincre, mais j'ai pensé qu'un jour viendrait où Dieu me vengerait de vos mauvais traitemens et forcerait mon père à réparer son injustice, lui qui nous a relégués, ma mère et moi, au rang des esclaves en nous privant de nos droits légitimes ! A ces mots, il tira son sabre, et se précipitant sur les deux coupables princes, il les étendit morts d'un seul coup. Les sultans n'eurent pas le temps de prévenir ce double meurtre, mais ils s'entremirent sur-le-champ entre le prince et son père et parvinrent à les réconcilier. Les noces de la troisième princesse furent ensuite célébrées, et les trois souverains, après avoir pris part pendant quarante jours aux fêtes magnifiques données à cette occasion, retournèrent dans leurs royaumes. Le vieux sultan, qui avait commencé par reconnaître son fils pour son héritier et par rendre à la mère de ce prince son rang et ses dignités, se trouvant ensuite, à cause de son grand âge, hors d'état de s'occuper des affaires du royaume, abdiqua en faveur de son fils; et le peuple, admirant le courage et les grandes qualités de son nouveau souverain, se soumit avec joie à son autorité.

HISTOIRE D'ABOU-NIOUT ET D'ABOU-NIOUTIN, OU L'HOMME DE BIEN ET LE TROMPEUR.

Un homme, nommé Abou-Niout ou le Bienveillant, étant malheureux dans son propre pays, résolut d'aller chercher fortune ailleurs. Il emporta avec lui un seul schérif, qui était tout son avoir, et se mit en route. Chemin faisant, il rencontra un homme avec lequel il lia conversation. Cet homme s'appelait Abou-Nioutin ou le Trompeur. Se trouvant tous les deux dans la même position, ils convinrent de s'associer, et il fut décidé qu'Abou-Niout serait dépositaire de la bourse commune. L'autre possédait dix schérifs.

Après quelques jours de voyage, ils entrèrent dans une ville où ils furent accostés par un mendiant, qui leur cria : Pieux croyans, faites-moi l'aumône et vous en serez récompensés au décuple. Abou-Niout lui donna un schérif, et son compagnon fut tellement mécontent de ce qu'il traitait de vaine prodigalité, qu'il redemanda son argent, qui lui fut rendu, et s'éloigna en toute hâte, laissant son ami dans le plus complet dénûment. Abou-Niout, résigné à son sort et plein de foi en la Providence, se rendit à la mosquée pour y faire ses dévotions, dans l'espoir que quelque personne charitable viendrait à son secours, mais il fut trompé dans son attente. Il resta une nuit et un jour dans la mosquée sans que personne vînt lui faire la charité. Pressé par la faim, il sortit vers le soir et se traîna dans chaque rue, près de tomber en défaillance à chaque pas. A la fin, ayant vu un esclave jeter dehors les restes d'un repas, le malheureux les ramassa, s'assit dans un coin et mangea avec avidité ce qu'il put trouver dans ces débris ; puis, levant les yeux au ciel, il remercia Dieu de ce chétif repas. L'esclave, qui l'avait observé, fut surpris et touché de la misérable condition de cet homme et de sa dévotion : il en informa son maître. Celui-ci, qui était un homme charitable, prit dans sa bourse dix schérifs et ordonna à son esclave d'aller les porter à Abou-Niout.

Le domestique, par avarice, garda un schérif et donna le reste à About-Niout qui, ayant compté l'argent, remercia Dieu de sa bonté, mais dit que, suivant le texte de l'Écriture, il aurait dû recevoir dix schérifs pour celui qu'il avait donné au mendiant. Le maître, ayant entendu ces paroles, fit entrer Abou-Niout dans sa maison, l'engagea à s'asseoir auprès de lui et lui demanda son histoire, qu'il lui raconta fidèlement. Son hôte, qui était un riche marchand, fut tellement satisfait de sa pieuse simplicité qu'il résolut de l'assister et lui offrit un logement dans sa maison.

Abou-Niout demeurait depuis quelques jours chez son protecteur lorsque le marchand, qui était très-exact à remplir les devoirs que la religion impose, ayant examiné son capital, en mit à part la dixième partie, dont il fit présent à son hôte en l'engageant à ouvrir une boutique et à tenter la fortune dans le commerce. Abou-Niout suivit ce conseil et fut si heureux qu'en peu d'années il devint un des premiers marchands de la ville.

Un jour qu'il était assis dans son magasin, il vit dans la rue un homme couvert de haillons, maigre, de mauvaise mine et qui importunait les passans de ses cris plaintifs. Ayant reconnu son ancien compagnon Abou-Nioutin, il eut pitié de son misérable état et le fit appeler par un esclave. Lorsqu'il fut entré, il le fit asseoir auprès de lui et envoya chercher des rafraîchissemens afin de pourvoir aux premiers besoins. Il l'invita ensuite à venir passer la nuit dans sa maison, et le soir, ayant fermé son magasin, il emmena Abou-Nioutin chez lui. En arrivant, il lui fit prendre un bain chaud, puis lui donna de riches vêtemens. Le souper fut alors servi, et après avoir fait un bon repas, ils conversèrent sur différens sujets. Enfin Abou-Niout s'écria : Frère ! tu ne te souviens donc pas de moi ? — Non, par Dieu ! mon digne hôte, répondit Abou-Nioutin, mais qui es-tu ? — Je suis, répondit l'homme généreux, ton ancien compagnon de voyage. Mes intentions ne sont pas changées, et je n'ai pas oublié que nous avons été camarades. La moitié de ce que je possède est à toi.

Abou-Niout fit alors ses comptes et donna la moitié de son avoir à son misérable compagnon de voyage, qui établit un magasin et fit de belles affaires dans le commerce. Les deux amis demeuraient depuis longtemps dans la même ville, où ils jouissaient d'une bonne réputation, lorsque l'inquiet Abou-Nioutin vint proposer au généreux Abou-Niout de quitter leur séjour et de voyager ensemble pour leur plaisir et leur intérêt. Ami, répondit Abou-Niout, pourquoi voyager lorsque nous avons

ici tout ce que nous pouvons désirer? Que trouverons-nous de mieux dans aucune autre partie du monde? Cette sage observation ne fit aucune impression sur Abou-Nioutin, qui insista si bien que son faible ami finit par se prêter à ce caprice. Ils chargèrent une quantité considérable de marchandises sur des mules et des chameaux, et partirent pour la ville de Moussoul.

Après avoir marché pendant dix jours, ils s'arrêtèrent un soir près d'un puits profond autour duquel ils dressèrent leurs tentes. Le lendemain matin Abou-Niout se fit descendre dans le puits pour renouveler la provision d'eau de la caravane, se doutant peu du malheur dont il était menacé. Son ingrat ami, jaloux de sa prospérité et désireux de s'approprier son bien, après avoir fait charger les bêtes de somme, coupa la corde du puits et partit, abandonnant son compagnon à son triste sort.

Abou-Niout resta tout le jour sans prendre de nourriture, et mettant toute sa confiance en Dieu, il attendit de lui sa délivrance. Vers le milieu de la nuit suivante, il entendit deux mauvais génies causer ensemble auprès du puits.

Je suis maintenant parfaitement heureux, disait l'un, car je possède enfin la belle princesse de Moussoul; et, pour détruire le charme que j'ai jeté sur elle, il faudrait répandre une infusion d'absinthe un vendredi [1], pendant le service divin à la grande mosquée, et il est impossible que l'on découvre cette recette.

—Je suis aussi heureux que vous, répliqua l'autre afrite, je possède sous la montagne qui est auprès de Moussoul un trésor immense qui renferme une quantité incalculable d'or et de pierres précieuses.

L'entrée en est défendue par un talisman, et ne peut être découverte que par celui qui tuera un coq blanc sur la colline et arrosera la terre du sang de l'animal. Je ne pense pas qu'aucun homme puisse deviner un pareil secret. Après cette conversation les deux génies reprirent leur vol et s'éloignèrent.

[1] Le vendredi est pour les musulmans ce que le dimanche est pour les chrétiens; mais il n'est pas considéré comme un jour de repos. Ce jour-là les fidèles se réunissent dans les mosquées, l'Alcoran y est lu et expliqué par les prêtres, et la journée entière, à cause de la cérémonie, est considérée comme sacrée; mais elle n'oblige à aucun autre devoir que d'assister à l'adoration publique. (*Histoire de la Perse* par sir John Malcolm, t. IV, p. 29 de la *traduction française*.)

Abou-Niout grava dans son esprit les paroles qu'il venait d'entendre, et au point du jour il fut heureusement délivré par l'arrivée d'une caravane.

Quelques hommes s'étant approchés du puits pour faire provision d'eau, découvrirent le malheureux, le tirèrent de sa prison et lui firent prendre un peu de nourriture. Lorsqu'il eut repris ses forces, on lui demanda par quel accident il était tombé dans ce puits; mais lui, ne voulant pas révéler la trahison de son ingrat compagnon, répondit que s'étant endormi sur le bord du puits, il avait eu le malheur d'y tomber; et que ses compagnons ne s'étant pas aperçus de son absence, la caravane avait continué sa route. Il demanda à ses libérateurs la permission de les accompagner jusqu'à Moussoul; ils y consentirent et lui fournirent généreusement tout ce dont il avait besoin.

En entrant dans la ville, Abou-Niout vit tout le peuple en mouvement, et apprit qu'on se portait en foule à la place du palais où l'on allait décapiter un médecin qui n'avait pas réussi à chasser l'esprit malin dont la fille du sultan était possédée, et que tel avait été le sort de beaucoup de malheureux qui avaient essayé inutilement de délivrer l'infortunée princesse. A cette nouvelle, Abou-Niout courut en toute hâte au palais, sollicita la faveur d'être présenté au sultan, et après l'avoir salué avec respect, il offrit de chasser le malin esprit, en requérant d'abord pour récompense que la vie du malheureux médecin serait épargnée. Le sultan y consentit, mais déclara que si Abou-Niout ne réussissait pas dans son entreprise, lui et le médecin seraient exécutés ensemble comme des imposteurs et des ignorans. Abou-Niout demanda ensuite que l'épreuve de son savoir fût différée jusqu'au vendredi suivant, et que ce jour fut fêté d'une manière solennelle, afin que les prières de tous les vrais croyans attirassent sur ses opérations la bénédiction du ciel. Le sultan accorda tout; l'infortuné médecin tiré des mains de l'exécuteur fut enfermé dans le palais, et un appartement y fut aussi désigné pour Abou-Niout. Une proclamation faite par toute la ville enjoignit d'observer rigoureusement la sainteté du jour désigné, sous peine d'encourir la colère du sultan.

Le vendredi étant arrivé et toute la ville réunie en prières, Abou-Niout prépara son infusion d'absinthe. Etant introduit dans l'appar-

tement de la princesse qu'il trouva plongée dans une stupeur mélancolique, il répandit l'infusion sous ses pieds. Aussitôt un grand cri se fit entendre, et la princesse se réveillant comme d'un profond sommeil appela ses femmes pour l'aider à se lever. La nouvelle en fut immédiatement portée au sultan, qui vint plein de joie s'assurer par ses yeux de cet heureux résultat.

Il ordonna des réjouissances publiques, fit distribuer de grandes sommes en aumônes, et dit à Abou-Niout de faire connaître la récompense qu'il désirait pour cet important service. En même temps le médecin, que cet événement enlevait à une mort certaine, fut mis en liberté avec un riche présent.

Abou-Niout sur qui la beauté de la princesse avait fait une grande impression, demanda sa main en récompense. Le sultan prit l'avis de ses visirs qui lui conseillèrent de répondre qu'une demande de cette importance exigeait un examen sérieux et que la décision ne pouvait être prononcée que le lendemain. Lorsque Abou-Niout se fut retiré, les visirs représentèrent au sultan qu'il était convenable que l'époux de sa fille possédât au moins de grandes richesses ; que bien qu'Abou-Niout eût chassé le malin esprit, s'il ne pouvait pas donner à la princesse un état de maison digne de son rang, il ne méritait pas de l'obtenir en mariage.

D'après ces motifs, ils conseillèrent au sultan de choisir un certain nombre de ses bijoux les plus précieux, de les montrer à Abou-Niout, et d'exiger de lui des joyaux d'une égale valeur pour le douaire de la princesse ; lui donnant l'assurance que, s'il pouvait apporter des bijoux aussi beaux, l'honneur de l'alliance royale lui serait accordé ; mais que, dans le cas contraire, il devrait se contenter, pour prix de ses services, d'une récompense mieux proportionnée à sa condition.

Lorsqu'Abou-Niout revint à la cour, le lendemain matin, le sultan lui montra ses plus beaux joyaux, et lui fit les propositions conseillées par ses visirs. Regardant avec la plus parfaite indifférence les pierres précieuses étalées devant lui, Abou-Niout promit au prince que le jour suivant il lui en présenterait dix fois autant, d'un prix et d'un éclat bien supérieurs. Cette assurance étonna tous les courtisans, car on savait qu'aucun prince n'était plus riche en joyaux que le sultan de Moussoul.

Abou-Niout ayant pris congé du sultan, alla au marché, et ayant acheté un coq entièrement blanc et sans aucune tache, il l'emporta chez lui où il resta jusqu'au lever de la lune. Il sortit alors de la ville et se dirigea vers la colline de terre bleuâtre, que le mauvais génie du puits avait désignée comme recélant d'incalculables trésors. Arrivé au pied de la colline, il la gravit, et coupa la gorge à son coq : à peine le sang commençait-il à couler que la terre trembla et présenta bientôt une ouverture au travers de laquelle, à sa grande satisfaction, Abou-Niout aperçut des monceaux de pierres précieuses inestimables et de toutes sortes. Abou-Niout revint à la ville, emmena avec lui dix chameaux portant chacun deux paniers, et les chargea de son trésor qu'il transporta à son logis après avoir auparavant comblé la cavité de la colline.

Le matin Abou-Niout conduisit ses chameaux au palais, et entrant dans la cour intérieure, il fit prier respectueusement le sultan de venir voir le douaire de sa fille. Le sultan se leva, descendit les marches de la salle, et les chameaux s'étant agenouillés, il examina les richesses renfermées dans les paniers. La vue de ces pierreries, qui surpassaient de beaucoup les siennes en beauté, le jeta dans le plus grand étonnement. Par Dieu, s'écria-t-il, quand même tous les trésors de tous les souverains du monde seraient réunis ensemble, ils n'offriraient pas des joyaux d'un prix égal à ceux-là. Lorsqu'il fut un peu revenu de sa surprise, il se tourna vers ses visirs et leur demanda ce qu'il était à propos de faire à l'égard d'Abou-Niout ; tous lui répondirent d'une voix unanime qu'il méritait la main de la princesse. Le mariage fut immédiatement célébré avec beaucoup d'éclat, et Abou-Niout se conduisit si bien dans le haut rang où il se trouvait placé, que le sultan son beau-père lui confia le soin de tenir trois fois par semaine les audiences publiques à sa place, et de juger les causes portées devant lui.

Quelque temps après son élévation, Abou-Niout donnait un jour audience dans une magnifique salle d'un de ses châteaux de la campagne, lorsqu'il aperçut dans la foule un homme dont les habits tombaient en lambeaux, et qui criait d'une voix misérable : Pieux croyans, hommes charitables, secourez un malheureux. Abou-Niout ordonna à un de ses massiers de faire venir cet homme en sa présence et reconnut le perfide compagnon qui l'avait abandonné

dans le puits. Sans se faire connaître ni trahir d'autre sentiment que celui de la pitié, il ordonna de le conduire au bain et de le ramener ensuite après l'avoir revêtu d'un habit magnifique. Abou-Niout, s'étant retiré avec lui dans un cabinet, lui dit : Ne me reconnais-tu pas, mon vieil ami ? — Non, par Dieu, répondit l'autre. — Apprends donc, reprit l'homme généreux, que je suis Abou-Niout ton bienfaiteur et ton compagnon que tu as par trahison abandonné dans le puits. Il lui raconta alors toutes ses aventures en terminant par l'assurance que loin de garder aucun ressentiment de son action criminelle, il la regardait comme l'accomplissement de l'arrêt du destin qui avait voulu par cette voie l'élever aux honneurs et lui prodiguer des biens qu'il voulait partager avec son ancien ami. Mais l'envie qui rongeait le cœur d'Abou-Nioutin était un mal incurable, et au lieu de remercier le noble Abou-Niout de sa clémence et de sa libéralité, il s'écria : Puisque ce puits t'a été si favorable, je veux essayer s'il n'en sera pas de même pour moi. A ces mots, il sortit brusquement sans même prendre congé de son généreux ami, qui ne voulut point punir une pareille grossièreté.

Abou-Nioutin alla en toute hâte vers le puits, et ayant descendu par le moyen d'une corde, il s'assit, attendant impatiemment l'arrivée des mauvais génies, qui arrivèrent en effet vers minuit, et s'étant assis sur le bords, commencèrent à s'entretenir de leurs aventures. Depuis notre dernière rencontre, dit l'un, il m'est arrivé un grand malheur. Un rusé musulman a découvert le secret qui seul pouvait lui donner la supériorité sur moi, et il a épousé la princesse ; ce dont je ne puis me venger, car il est protégé par un génie converti que le prophète a chargé de veiller à sa sûreté. — Je n'ai pas été moins malheureux que toi, continua l'autre génie, car celui qui t'a enlevé ta maîtresse, a découvert mon trésor, et garde les richesses qu'il m'a volées, en dépit de tous mes efforts pour les recouvrer. Mais comblons cet abominable puits qui semble être la cause de tous nos désastres. Ayant ainsi parlé, les deux génies jetèrent dans le puits d'énormes pierres sous lesquelles l'ingrat et l'envieux Abou-Nioutin se trouva écrasé. Quelques jours après, le bon Abou-Niout ne le voyant pas revenir, se dirigea vers le puits, et le voyant comblé, ordonna de le déblayer. Les ordres furent exécutés, et la découverte du corps d'Abou-Nioutin apprit à son ami que l'esprit méchant et envieux du misérable avait été la cause de sa perte. Notre refuge est dans le Très-Haut, s'écria Abou-Niout avec respect ; puisse-t-il nous préserver de l'envie, qui n'est funeste qu'à l'envieux lui-même [1] ! Abou-Niout revint à la capitale où, peu de temps après, le sultan son beau-père, en mourant, le désigna comme son héritier. La succession lui fut disputée par les maris des deux sœurs aînées de sa femme ; mais les ministres et le peuple les forcèrent à renoncer à leurs prétentions et à reconnaître l'autorité de celui que le sultan, par sa volonté dernière, avait choisi pour son successeur [2].

LES AMANS DE SYRIE OU L'HÉROÏNE.

Dans la ville de Damas demeuraient jadis deux frères, l'un pauvre et l'autre riche, le premier ayant un fils, le second une fille. Le pauvre en mourant laissa son fils qui sortait à peine de l'enfance, aux soins de son oncle, qui témoigna à l'orphelin une tendresse toute paternelle. Le jeune homme, élevé avec sa cousine, conçut pour elle un amour qu'elle partagea, et la demanda en mariage au père, qui, indigné de l'audace de son neveu, le chassa de sa maison. La jeune fille, qui avait pour son cousin le plus ardent amour, s'échappa une nuit de la demeure paternelle et se réfugia près de l'objet de son affection. Le jeune homme, averti par sa maîtresse, s'était procuré à l'avance deux chevaux et une mule pour porter leur bagage. Ils voyagèrent toute la nuit et au point du jour ils arrivèrent à un port de mer où ils trouvèrent un vaisseau prêt à mettre à la voile. Ils y arrêtèrent, leur passage et le jeune homme fit embarquer sa maîtresse, attendant lui-même pour

[1] L'*Histoire d'Abou-Niout et d'Abou-Nioutin* n'est pas sans quelque rapport avec celle de *l'Envieux et de l'Envie* dans le conte du *Second calender*. Celle d'*Aboukir et d'Aboussir*, dans les contes inédits des *Mille et une Nuits* traduits par M. Trébutien (t. III, p. 68), n'en diffère que pour les détails.

[2] Dans la traduction de M. Jonathan Scott, le conte offre encore le récit très-court d'une intrigue fomentée par les deux sœurs de la sultane et qui a pour but de faire accroire à Abou-Niout que sa femme ne met au monde que des monstres. La tromperie est découverte, et Abou-Niout pardonne aux coupables. L'*Histoire des Deux Sœurs jalouses de leur cadette*, dans le recueil de Galland, a déjà offert cette circonstance. L'histoire d'Abou-Niout est suivie d'un conte intitulé : *Aventures d'une courtisane*, et qui n'est autre chose pour le fond que la fable de Pyrame et Thisbé ; aussi ai-je cru devoir le supprimer.

la suivre qu'il eût pu se défaire de ses chevaux et de sa mule. Pendant qu'il cherchait un acheteur dans le marché, un vent favorable s'éleva, et le maître du vaisseau ayant levé l'ancre mit à la voile et partit. La jeune fille le supplia d'attendre le retour de son amant ou de la faire déposer sur le rivage; mais ses prières ne furent pas écoutées. Douée d'une énergie et d'une force d'âme peu commune, au lieu de s'abandonner à des plaintes inutiles, elle résolut, se trouvant ainsi captive, de prendre un air calme et résigné. Le capitaine, sur qui sa beauté avait fait une grande impression, lui adressa des hommages qu'elle ne repoussa point, et n'ayant pas d'autre moyen de préserver son honneur, elle promit à son nouvel amant de le prendre pour époux au premier port où le vaisseau aborderait. Content de cette assurance, il lui témoigna, à partir de ce moment, autant de respect que de tendresse. A la fin, le vaisseau jeta l'ancre près d'une ville où le capitaine débarqua pour faire les préparatifs de son mariage; mais, pendant son absence, la jeune fille, s'adressant aux hommes de l'équipage, leur représenta avec tant de force la conduite coupable du capitaine à son égard, et leur offrit de telles récompenses s'ils consentaient à la conduire vers son amant, au port où il avait été abandonné, que les honnêtes matelots se déclarèrent en sa faveur, jurèrent de lui obéir, et, mettant à la voile, laissèrent leur patron se tirer d'affaire comme il pourrait. Après quelques jours d'un temps favorable, un vent contraire vint à souffler avec tant de furie que le vaisseau, détourné de son cours, fut forcé de jeter l'ancre dans le premier port qui s'offrit. C'était une grande cité, capitale des états d'un puissant prince, dont les officiers vinrent à bord examiner le vaisseau et s'enquérir de sa cargaison et de sa destination. Ces hommes, à leur grande surprise, trouvant le bâtiment commandé par une dame d'une beauté ravissante, allèrent en faire leur rapport au sultan et lui dépeignirent ses charmes d'une manière si séduisante qu'il résolut de la posséder et lui fit faire sur-le-champ une proposition de mariage, à laquelle elle feignit de consentir. Le sultan ordonna les préparatifs les plus splendides pour les noces, et lorsque tout fut prêt, il envoya à bord du vaisseau la fille du visir avec trente-neuf autres dames magnifiquement parées pour servir la mariée et l'accompagner jusqu'à la ville. La jeune fille leur fit l'accueil le plus gracieux et les invita à venir se rafraîchir quelques instans dans la grande cabine, qui était ornée de riches tentures et où était préparée une superbe collation à laquelle les dames prirent part. Elle fit alors renvoyer les bateaux qui les avaient amenées en chargeant un messager d'annoncer au sultan qu'elle garderait les dames à bord jusqu'au lendemain matin, et qu'alors elle se rendrait auprès de son époux afin de terminer leur mariage. Elle se conduisit à l'égard de ses nouvelles compagnes avec une si charmante affabilité que toutes admirèrent celle qui était destinée à devenir leur sultane et passèrent avec elle une soirée délicieuse. Mais quelle fut leur surprise, au milieu de la nuit, lorsqu'elle commanda à l'équipage de lever l'ancre, menaçant de la mort quiconque pousserait un cri et jetterait l'alarme dans le port. Lorsque le vaisseau fut en pleine mer, l'intrépide commandante consola les belles affligées, leur raconta ses aventures et leur assura que lorsqu'elle aurait rejoint son amant, elle les ferait reconduire honorablement dans leur pays si elles le désiraient, espérant toutefois qu'elles préfèreraient partager sa fortune.

Les manières de la jeune et courageuse fille opérèrent par degré un tel charme sur l'esprit de ses compagnes qu'elles oublièrent leur chagrin, s'accoutumèrent à leur situation et devinrent en peu de temps si attachées à leur nouvelle maîtresse qu'elles ne l'auraient pas quittée quand même c'eût été en leur pouvoir. Après quelques semaines de navigation, il devint nécessaire d'aborder à la première côte qui se présenterait pour se procurer de l'eau fraîche et de nouvelles provisions. Le vaisseau mit à l'ancre, et la dame et ses compagnes descendirent sur le rivage. Elles y furent presque aussitôt entourées par quarante voleurs qui voulurent s'emparer de leurs personnes et assouvir sur elles leurs désirs grossiers. L'héroïque jeune fille engagea ses compagnes à ne laisser paraître aucune frayeur, et, prenant elle-même un air calme et riant, adressa la parole au chef des bandits, l'assura qu'il ne serait pas nécessaire pour lui d'employer la force, elle et ses amies étant toutes disposées à répondre à leur amour. Nous sommes, ajouta-t-elle, des femmes au-dessus des préjugés de notre sexe; le plaisir est notre seule loi, et pour

le rencontrer nous allons sans cesse d'un pays à un autre. Cette déclaration réussit facilement à persuader des hommes aussi dépravés ; ils cessèrent leurs menaces, déposèrent leurs armes, et apportant toutes sortes de provisions en abondance, ils préparèrent un excellent repas auquel furent ajoutés des vins apportés du vaisseau. La joie la plus vive régnait dans le festin, et les voleurs commençaient à jeter sur les dames des regards expressifs lorsque les vapeurs des boissons spiritueuses, auxquelles l'adroite jeune fille avait mêlé des substances soporifiques d'une grande force, agirent tout à coup sur leurs sens, et ils tombèrent l'un après l'autre dans un état de torpeur. Alors les dames, s'emparant des sabres de leurs farouches amans, les mirent tous à mort, à l'exception du capitaine, à qui elles lièrent les pieds et les mains avec de fortes cordes. Après lui avoir coupé la barbe et les moustaches, elles lui attachèrent son sabre autour du cou, lui préparant ainsi, lors de son réveil, une peine plus grande que la mort, la vue de ses compagnons égorgés et le regret du bonheur qu'il s'était promis. Les dames enlevèrent ensuite de la caverne des brigands les immenses richesses qui s'y trouvaient amoncelées, et les ayant transportées sur leurs bateaux avec une abondante provision d'eau et de vivres, elles retournèrent au vaisseau, levèrent l'ancre et s'éloignèrent triomphantes et joyeuses d'une côte qui avait failli leur être si funeste. Quelques semaines après, elles découvrirent de nouveau la terre, et s'en étant approchées, virent un port spacieux que dominait une vaste cité dont les édifices étaient ornés d'escaliers de marbre descendant jusqu'à la mer et couronnés de dômes et de minarets surmontés de flèches dorées. Notre héroïne, ayant fait jeter l'ancre, se revêtit, ainsi que ses compagnes, de magnifiques habits d'homme et se fit conduire au rivage par des matelots richement vêtus. A leur débarquement, elles trouvèrent tous les habitans de la ville plongés dans la tristesse et déplorant la mort de leur prince, qu'ils avaient perdu peu de jours auparavant. L'arrivée d'un étranger en si magnifique équipage causa une grande surprise, et la nouvelle en fut sur-le-champ portée au visir, qui remplissait les fonctions de régent jusqu'à l'élection d'un nouveau roi, élection qui était sur le point de se faire. Le ministre, croyant voir dans cet événement l'œuvre du destin, alla immédiatement au-devant de la dame que tout le monde prenait pour un prince et qu'il pria d'assister à l'élection. Il lui apprit en même temps que lorsque dans ce royaume un souverain mourait sans postérité, la loi ordonnait que l'on choisît pour son successeur celui sur les épaules de qui descendrait un oiseau lâché au milieu de la foule assemblée sur la place du palais. Le prétendu prince ne demanda pas mieux que d'assister à cette solennité et fut conduit avec ses compagnes dans un magnifique pavillon ouvert de tous côtés et d'où il pouvait voir la cérémonie.

L'oiseau désigné, étant délivré de sa chaîne, s'éleva dans l'air à une grande hauteur ; descendant ensuite par degrés, il fit à plusieurs reprises le tour de la place en volant au-dessus de la tête des spectateurs. Enfin il entra dans le pavillon où l'héroïque jeune fille était assise avec ses compagnes, voltigea autour de sa tête et finit par se poser sur son épaule en poussant un cri de joie et en battant des ailes. Aussitôt le visir et les courtisans se prosternèrent, et le peuple assemblé, après avoir rendu au prince supposé le même hommage, s'écria : Vive notre glorieux sultan, le choix de la Providence, l'élu du destin ! Le nouveau souverain fut aussitôt conduit au palais, installé sur un trône magnifique et proclamé aux acclamations du peuple sultan d'un grand empire. Heureusement notre héroïne était douée d'une force d'esprit qui lui permettait de ne pas rester au-dessous de la tâche qu'elle avait à remplir.

Peu de jours après, le visir offrit au prétendu sultan sa fille en mariage, et son offre ayant été acceptée, les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. Mais le soir, lorsque les deux époux se retirèrent, la jeune mariée vit avec autant de surprise que de mécontentement son époux, au lieu de lui prodiguer des caresses qu'elle avait droit d'attendre, s'éloigner d'elle avec froideur et réserve pour passer la nuit en prières. Le lendemain, la sultane, interrogée par sa mère, lui raconta ce qui s'était passé entre elle et son mari. La mère attribua cette conduite singulière à une excessive timidité causée par la grande jeunesse de l'époux et consola sa fille en l'assurant que l'amour ne tarderait pas à triompher de cette froideur.

Mais plusieurs nuits s'étant passées de la

même manière, la nouvelle mariée, mortifiée de ce qu'elle prenait pour du mépris, ne put pas se contenir plus longtemps : Seigneur, dit-elle, si je vous déplais, pourquoi m'avez-vous épousée ? Mais s'il vous est impossible de répondre à mon amour, dites-le-moi franchement, je sauverai votre honneur et je supporterai mon infortune sans me plaindre.—Vertueuse princesse, répondit l'héroïne, il serait à souhaiter que je fusse du sexe dont vous me supposez ; mais, hélas ! je suis comme vous une femme malheureuse en amour. Elle fit alors le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait quitté la maison paternelle, et la fille du visir prit une telle part à ses aventures qu'elle lui voua une éternelle amitié, lui jura de garder son secret et de vivre avec elle jusqu'au moment où le bonheur lui ferait retrouver son amant. En retour de tant de bienveillance, la jeune fille promit que lorsqu'elle serait réunie à l'objet de ses affections, elle lui ferait épouser sa nouvelle compagne, et que celle-ci aurait la préséance dans la cérémonie nuptiale [1].

Les deux nouvelles amies, étant ainsi d'accord, convinrent de ne mettre personne dans leur confidence, et à partir de ce moment, elles vécurent dans la meilleure intelligence, l'une exerçant l'autorité souveraine de manière à faire le bonheur des peuples, l'autre se conduisant en femme heureuse et soumise, mais toutes deux attendant avec impatience le moment où elles retrouveraient leur époux commun.

Comme la capitale du royaume que gouvernait le prétendu sultan offrait un centre de commerce auquel se rendaient beaucoup de nations, notre héroïne inventa le stratagème suivant pour découvrir son bien-aimé, ne doutant pas qu'il ne parcourût tous les pays du monde dans l'espoir de retrouver l'objet de ses affections. Elle fit construire un magnifique caravansérail pourvu de bains chauds et froids et de tout ce que peuvent désirer des voyageurs fatigués par un long trajet.

Lorsque tout fut terminé, elle fit annoncer par une proclamation que les voyageurs venant de toutes les contrées du monde seraient admis dans le nouvel édifice, où tous les objets nécessaires à la vie leur seraient fournis jusqu'au moment où ils auraient trouvé un logement dans la ville ou jusqu'à leur départ s'ils ne s'arrêtaient que peu de temps. Au-dessus de la porte de ce caravansérail elle fit placer une statue qui offrait la reproduction fidèle de ses propres traits [1], et elle donna ordre aux gardiens d'arrêter sur-le-champ et de conduire au palais tout étranger qui, à la vue de cette statue, donnerait des signes d'émotion ou prononcerait quelques mots donnant à penser qu'il connût l'original.

Quelques semaines seulement s'étaient écoulées lorsque le père de l'héroïne, après un long voyage entrepris dans le but de trouver sa fille, arriva devant l'édifice, et en voyant la statue s'écria : Hélas ! c'est tout le portrait de la pauvre fille que j'ai perdue ! Il fut aussitôt conduit au palais, logé dans un magnifique appartement et traité avec les plus grands égards, mais tenu dans l'ignorance la plus complète de la cause de son arrestation et du sort qu'on lui réservait. Peu de temps après, l'infortuné ravisseur de sa fille, qui depuis le départ du perfide capitaine n'avait fait qu'errer de ville en ville dans l'espoir de retrouver sa maîtresse, arriva au caravansérail. A la vue de la statue, ses sens l'abandonnèrent, il poussa un soupir et s'évanouit. Les gardes le relevèrent et le portèrent au palais, où, en reprenant ses sens, il fut très-étonné des égards et des attentions qu'on avait pour lui, ainsi que de la manière splendide avec laquelle il était traité. Mais ce fut en vain qu'il s'informa du motif de sa détention ; la seule réponse qu'il obtint fut celle-ci : Seigneur, prenez patience et reposez-vous jusqu'à ce que la Providence mette fin à votre captivité.

Quelque temps après, le capitaine de vaisseau, qui était allé de port en port à la recherche de son navire, arriva dans la ville à son tour, et entendant parler de l'hospitalité offerte aux

[1] Cette situation de la jeune fille est exactement la même que celle de la princesse Badoure dans l'*Histoire de Camaralzaman*. (Voyez ci-dessus, p. 302.)

[1] Mahomet, par horreur pour l'idolâtrie, défendit de reproduire les figures et les formes humaines ; mais le précepte du législateur ne fut jamais observé rigoureusement : un grand nombre de manuscrits persans sont ornés de peintures avec des personnages, et les rois de l'Orient font aujourd'hui faire leurs portraits. M. Jaubert, dans son voyage en Perse, parle d'un pavillon du palais du roi où étaient rassemblés les portraits de toutes les femmes qui avaient su plaire à Feth-Ali-Schah : « C'étaient, dit-il, des miniatures peintes d'une manière assez agréable. Il y en avait un nombre considérable.... Je vis dans un autre kiosque le portrait en pied d'Abbas-Mirza ; trois autres princes de la famille royale y étaient aussi représentés. » (*Voyage en Arménie et en Perse*, p. 236.)

étrangers dans le caravansérail du sultan, il s'y présenta. Mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la statue qu'il s'écria : Dieux! comme elle ressemble à la rusée jeune fille qui m'a enlevé mon vaisseau! A l'instant il fut saisi par les gardes et conduit au palais, où on le traita avec douceur.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis cet événement lorsque le sultan et le visir dont la fille et trente-neuf autres dames avaient été enlevées avec tant d'adresse par l'héroïne arrivèrent au caravansérail. A l'aspect de la statue, ils s'écrièrent : Voilà les traits de celle qui nous a ravi nos enfans. Dieux! si nous pouvions la retrouver et nous venger de sa trahison! A ces mots ils furent arrêtés et conduits au palais, où ils furent traités avec le respect dû à leur rang. Enfin, à peu de jours de là, le chef des bandits, qui, brûlant du désir de venger ses camarades, avait parcouru plusieurs pays dans l'espoir de rencontrer l'objet de sa haine, arriva devant la porte de l'édifice et s'écria tremblant de rage en voyant la statue : Sans aucun doute voilà le portrait de l'auteur de mes maux. Oh! si je pouvais retrouver cette femme, quel plaisir pour moi de répandre son sang pour venger mes compagnons égorgés ! Aussitôt les gardes se jetèrent sur lui, lui lièrent les pieds et les mains, le transportèrent au palais et le jetèrent dans un cachot, où les alimens les plus grossiers lui furent donnés pour sa nourriture.

Le sultan supposé, ayant toutes les parties en son pouvoir, monta sur son trône un jour d'audience publique, et ordonna d'amener les prisonniers. Lorsqu'ils se furent prosternés avec respect, l'héroïne leur ordonna de faire connaître pour quelle raison ils étaient venus dans sa capitale. Troublés et interdits, ils ne purent pas prononcer une parole. Eh bien ! s'écria le faux sultan, puisque vous ne voulez pas répondre, c'est moi qui vais parler. Alors, à leur grande surprise, elle raconta les aventures qui avaient porté chacun d'eux à entreprendre son voyage ; puis, se faisant connaître, elle tomba dans les bras de son père et de son amant, et rentra avec eux dans ses appartemens.

Le sultan et le visir furent transportés de joie en revoyant les quarante dames enlevées. Le maître du vaisseau ayant été considéré comme suffisamment puni de sa conduite coupable par toutes les fatigues qu'il avait eu à essuyer depuis, reçut son pardon et fut remis en possession de son vaisseau ; mais le chef des bandits fut brûlé vif afin que le monde n'eût plus à souffrir de ses brigandages.

Peu de jours après, les plus brillantes cérémonies eurent lieu pour le double mariage de notre héroïne et de la fille du visir avec l'amant de la première, qui fut en même temps investi du pouvoir souverain; et les heureuses épouses vécurent ensemble dans la plus parfaite intelligence, sans que la jalousie vînt troubler ce bonheur, leur commun époux ayant su partager également sa tendresse entre deux femmes qui le chérissaient au même degré.

Le sultan et son visir, après être demeurés longtemps à la cour, prirent congé du nouveau prince et retournèrent dans leur pays avec une escorte digne de leur rang. Mais la fille du ministre et les trente-neuf autres dames ne les accompagnèrent que pour aller revoir leurs parens et leur dire adieu, car tel était l'attachement qu'elles avaient voué à leur digne maîtresse qu'elles revinrent presque aussitôt et se marièrent aux principaux nobles de la cour. De longues années s'écoulèrent pendant lesquelles tous les personnages de notre histoire jouirent du bonheur le plus parfait jusqu'au moment fatal fixé pour eux par la volonté suprême du Très-Haut.

HISTOIRE D'INS-ALWOUGIOUD ET DE WIRD-ALIKMAM, FILLE D'IBRAHIM, VISIR DU SULTAN SCHAMIKH.

Jadis régnait un sultan riche et puissant dont le visir se nommait Ibrahim. Ce ministre avait une fille, la plus belle personne de son sexe et en même temps la plus accomplie, ce qui lui avait fait donner le nom de Wird-Alikmâm, ou *Bouton de Rose* [1]. C'était la coutume du sultan Schamikh de réunir chaque année dans une assemblée générale les nobles de son royaume ainsi que les personnes d'un mérite éminent dans les sciences ou dans les arts, et tous étaient magnifiquement traités aux frais du souverain pendant la durée de la réunion. Après que les premiers avaient déployé leur adresse et leur vigueur devant le prince dans des jeux militaires et que les autres lui avaient

[1] M. Jonathan Scott traduit ces mots par *rose parmi les fleurs*, ce qui n'est pas exact. Dans les *Contes inédits des Mille et une Nuits* traduits par M. Trébutien, d'après M. de Hammer (t. Ier, p. 45), on lit *Wird-Filekmann*, ce qui a été traduit plus exactement par *bouton de rose*.

soumis les productions de leur imagination ou les heureux résultats de leur industrie, des prix d'une grande valeur étaient accordés à ceux qui les avaient mérités, par des juges chargés de cet office. Un de ces jours de fête, la fille du visir, assise à un balcon du palais pour voir les jeux, aperçut à travers la jalousie un jeune homme nommé Ins-Alwougioud, ou *la Perfection des créatures* [1], et fut si vivement frappée de la noblesse de sa tournure et de l'adresse dont il avait fait preuve qu'elle ne put se défendre de l'aimer. Elle le désigna à une femme choisie par elle pour confidente de son amour, et la chargea de porter une lettre à l'objet de ses affections. Le jeune homme, qui avait dans plus d'une occasion entendu faire un grand éloge de cette belle personne, fut ravi de sa bonne fortune, et le lendemain, ayant obtenu d'elle qu'elle se laissât voir à travers les jalousies dorées du balcon, il se retira le cœur plein d'amour et de bonheur.

Une tendre et active correspondance s'établit entre eux ; bientôt ces témoignages muets ne suffisant plus à leur tendresse, ils résolurent de se voir ; mais le billet dans lequel étaient fixés le lieu et le moment du rendez-vous désiré fut malheureusement perdu par la confidente et porté au visir. Alarmé pour l'honneur de sa famille, il envoya sa fille la nuit même dans un sien château fort éloigné de la capitale et situé dans une île au milieu d'un vaste lac entouré de montagnes escarpées et désertes. L'infortunée jeune fille fut obligée de se soumettre à son destin ; mais avant son départ elle traça sur l'extérieur de son balcon les mots suivans : On me force de partir et je ne connais pas le lieu de mon exil. Le lendemain, lorsque son amant vint comme de coutume sous le balcon dans l'espérance de voir sa maîtresse, il lut la fatale nouvelle et perdit un instant connaissance. Lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il résolut de quitter la cour, bien qu'il fût le favori du sultan, et d'aller à la recherche de sa bien-aimée. S'étant revêtu d'un habit de derviche, le soir même il quitta la capitale, en se recommandant à la Providence, et se mit en marche sans savoir de quel côté il devait se diriger. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'il pût trouver les traces de celle à qui il avait voué un amour éternel. Un jour, en passant au travers d'une épaisse forêt, il rencontra tout à coup un énorme lion auquel il crut impossible d'échapper. Il adressa au Très-Haut une prière pour le bonheur de sa bien-aimée, récita l'acte de foi du martyre et, se résignant à son sort, attendit que le lion s'élançât sur lui pour le dévorer. Mais quel fut son étonnement lorsque le noble animal, au lieu de lui faire aucun mal, s'approcha de lui tranquillement et, après l'avoir regardé avec compassion, lui lécha les mains et, se retournant, marcha doucement devant lui en remuant la tête comme pour faire signe au jeune homme de le suivre. Ins-Alwougioud le suivit et traversa la forêt avec le lion, qui, gravissant une haute montagne, s'arrêta tout à coup devant une caverne fermée par une porte en fer. Alors, secouant la tête et léchant de nouveau les mains de son compagnon, le généreux animal le quitta et rentra dans la forêt. Le jeune homme ayant frappé à la porte de la caverne, elle lui fut ouverte par un vénérable ermite, qui lui fit un accueil plein de bonté, lui apporta de l'eau chaude pour se laver les pieds et lui offrit des rafraîchissemens. Après cette collation, il lui demanda le motif qui l'avait amené dans un semblable désert, et lorsque Ins-Alwougioud lui eut raconté ses aventures, le vieillard s'écria : Jeune homme, tu es favorisé du ciel puisque ce terrible animal ne t'a pas dévoré. Ne désespère pas du succès, je crois que tu seras heureux dans ton entreprise et tu peux compter sur mon assistance.

Ins-Alwougioud remercia le vieillard de son hospitalité ainsi que de ses offres généreuses, et le cénobite lui apprit que depuis environ vingt ans qu'il habitait son ermitage, il n'avait pas aperçu une figure humaine ; mais que quelques jours avant l'arrivée de son hôte, en se promenant, il avait vu une caravane campée au bord du grand lac situé au bas de la montagne. Le vieillard ajouta que cette caravane se composait d'un grand nombre d'hommes et de femmes, dont quelques-unes étaient richement vêtues ; qu'une partie d'entre eux étaient montés dans un bateau décoré avec élégance, tandis que les autres, ayant plié leurs tentes, avaient repris le chemin par lequel ils étaient venus. Il y a toute apparence, continua l'ermite, que c'est la maîtresse qui a été conduite au château situé dans une île au milieu du lac ; il ne te sera pas difficile d'y aborder, et la Providence

[1] Cette traduction de M. Jonathan Scott laisse à désirer ; mais le sens des mots arabes n'est pas facile à bien déterminer ici.

sera ton guide pour le reste. Je vais cette nuit adresser au ciel des prières pour toi et penser à ce qu'il faut faire pour servir ton projet. Après cette conversation, le bon vieillard conduisit le voyageur dans une chambre voisine et l'invita à prendre quelque repos.

Pendant ce temps, la belle Wird-Alikmâm, accablée de tristesse et d'ennui dans ce château qui était pour elle une prison, ne prenait aucune part aux amusemens que les personnes de sa suite cherchaient à inventer pour elle. Plongée dans la plus sombre mélancolie, elle parcourait sans aucun plaisir les magnifiques jardins du château, dont les bosquets étaient peuplés d'oiseaux de toute espèce dont le chant était délicieux. Le roucoulement de la tourterelle et les sons plaintifs de l'amoureux rossignol pouvaient seuls la tirer de cette rêverie. Elle demeurait des heures entières à les écouter, assise sur un banc de mousse, et dans leurs chants pleins de tristesse elle s'imaginait entendre la voix de son bien-aimé. C'était ainsi qu'elle passait ses journées, et elle ne quittait les jardins que lorsque ses femmes la forçaient à rentrer pour éviter la fraîcheur de la nuit.

Revenons à l'amant de la pauvre exilée. Accablé de fatigue et calmé par les assurances consolantes du bon ermite, il tomba dans un profond sommeil, et lorsqu'il s'éveilla le soleil était déjà très-haut sur l'horizon. Après s'être acquitté, de concert avec son vénérable hôte, de ses devoirs pieux, il prit part à un frugal repas, composé de pain, de laitage et de fruits. L'ermite envoya ensuite Ins-Alwougioud chercher dans la forêt de l'écorce de palmier; il tressa adroitement cette écorce et en fit une sorte de nacelle qu'il donna à son jeune protégé. Rends-toi au bord du lac, lui dit-il, et mets à l'eau cette petite barque, elle deviendra assez grande pour te contenir; entre dedans et abandonne-toi à la volonté du ciel. Adieu.

Ins-Alwougioud prit congé de son vénérable ami l'ermite en le remerciant mille fois; puis, fidèle à ses instructions, il se dirigea vers le lac, où il lança sa petite nacelle, qui, à sa grande surprise, se changea aussitôt en une belle chaloupe pourvue de tous ses agrès. Il s'y embarqua, et un vent favorable s'élevant l'éloigna de la terre et la lui fit bientôt perdre de vue. Après une navigation de plusieurs jours, il découvrit le rivage d'une île, où il aborda, prenant la précaution d'attacher sa chaloupe au tronc d'un gros arbre. Il s'achemina au milieu d'une campagne, coupée par de vertes prairies, que des ruisseaux limpides arrosaient, et ombragée par des bosquets d'arbres surchargés de fruits et peuplés de mille oiseaux dont le gazouillement formait un agréable concert. Après avoir cueilli quelques fruits pour se rafraîchir, il continua sa route et se dirigea vers un superbe édifice qu'il apercevait, mais en y arrivant il trouva la porte principale fermée. Il attendit vainement pendant trois jours dans l'espérance d'apercevoir un des habitans du château. Enfin, le matin du quatrième jour, la porte s'ouvrit et il en sortit un homme qui, à la vue d'Ins-Alwougioud, s'avança vers lui et lui demanda qui il était. Je viens d'Ispahan, répondit le jeune homme, j'ai fait naufrage sur cette côte dans un voyage entrepris pour mon commerce; tous mes compagnons ont péri, et j'ai eu seul le bonheur d'échapper. A ces mots, l'homme qui l'interrogeait fondit en larmes, embrassa Ins-Alwougioud et lui dit : Que Dieu te préserve d'autres malheurs! Je suis comme toi d'Ispahan, où demeurait aussi une cousine que j'aimais tendrement et qui avait pour moi le même amour. A cette heureuse époque de ma jeunesse, une nation puissante nous fit la guerre et nous vainquit. Je fus emmené en captivité avec d'autres malheureux habitans et vendu comme esclave au maître que je sers à présent. Viens, mon cher compatriote, entre dans ce château et viens te reposer dans mon réduit; nous ferons en sorte de nous consoler mutuellement de nos infortunes jusqu'à ce que la Providence vienne à notre secours.

Ins-Alwougioud accepta avec joie cette invitation amicale. En entrant dans la cour, il vit un grand arbre aux branches duquel étaient suspendues plusieurs cages d'or renfermant de beaux oiseaux qui par leurs chants mélodieux semblaient lui annoncer qu'il était le bienvenu. Il s'enquit de son hôte à qui appartenait ce magnifique édifice et apprit que c'était au visir du sultan Schamikh, qui, pour mettre sa fille à l'abri des vicissitudes de la fortune, lui avait donné ce château pour demeure et venait la voir une fois par an pour lui apporter ce qui lui était nécessaire ainsi qu'aux gens de sa suite. Cette nouvelle causa à notre amant la joie la plus vive; mais il dissimula ce qu'il éprouvait et se dit à lui-même:

Enfin j'ai donc trouvé la retraite de ma bien-aimée, et le succès auquel je devais si peu m'attendre, je puis maintenant l'espérer.

Sa charmante maîtresse, ne se doutant pas que son amant fût aussi près d'elle et ne pouvant supporter plus longtemps l'ennui d'une si longue séparation, avait formé le projet de s'échapper le soir même de sa prison. Au milieu de l'obscurité de la nuit, elle descendit du haut des créneaux avec le secours d'une corde de soie, qu'elle avait faite avec ses robes, et parvint jusqu'à terre sans s'être fait aucun mal. Elle courut aussitôt vers le bord de la mer, où elle trouva un bateau pêcheur. Le maître du bateau, à la vue d'une femme couverte de pierreries étincelantes, croyant être en présence d'un génie, fut d'abord effrayé; mais rassuré par elle, il la reçut dans son bateau. Elle le remercia du service qu'il lui rendait, et pour lui en témoigner sa reconnaissance elle lui fit présent de plusieurs bijoux. Le pêcheur mit ensuite à la voile, et pendant quelques heures le vent fut favorable, mais tout à coup il s'éleva une tempête qui les mit dans le plus grand danger pendant trois jours, et les écarta de la route qu'ils se proposaient de suivre. A la fin le vent s'apaisa, la mer devint plus calme et la terre se montra. En approchant de la côte, ils aperçurent une ville dont les bâtimens leur parurent d'une magnificence extraordinaire. Ils jetèrent l'ancre sous la terrasse du palais du sultan, et il se trouva que le prince, nommé Dara, était dans ce moment assis avec sa fille à un balcon pour respirer l'air frais de la mer et jouir de la vue d'un vaste port rempli de vaisseaux de toutes les nations. Ayant aperçu le bateau, le sultan commanda à ses officiers d'amener en sa présence le maître et son équipage, et il fut au comble de la surprise lorsqu'on introduisit la belle Wird-Alikmâm. Les riches vêtemens de la fille du visir, son air plein de noblesse, ses manières distinguées révélèrent au prince sa haute naissance, et l'ayant fait asseoir auprès de sa fille, il la pria de lui faire connaître le nom de son pays et le motif qui l'avait amenée dans cette capitale. Wird-Alikmâm lui fit un récit animé de ses principales aventures. Le sultan, sensible à son infortune et charmé de son courage, la consola en l'assurant de sa protection et promit d'employer toute son influence à obtenir l'union de la belle fugitive avec son amant. Il députa sur-le-champ son visir avec de magnifiques présens auprès du sultan Schamikh, le priant d'envoyer Ins-Alwoudjoud à sa cour.

Le visir arriva heureusement à la cour du sultan Schamikh, lui offrit ses présens et lui fit part de la demande qu'il était chargé de faire. Le sultan répondit que, depuis près d'un an, Ins-Alwoudjoud avait disparu de la cour, à son grand regret, et qu'à compter de ce temps on n'en avait eu aucune nouvelle; mais qu'il ordonnerait à son visir d'accompagner l'ambassadeur dans ses recherches, son plus grand désir étant d'obliger le sultan son frère de tout son pouvoir. En conséquence, après que le nouvel arrivé eut pris quelques jours de repos, les deux visirs partirent ensemble pour se mettre en quête d'Ins-Alwoudjoud, ne sachant quelle direction donner à leur voyage.

Ils arrivèrent enfin aux bords de la mer de Kunnouz, s'embarquèrent et firent voile vers l'île montagneuse de Tukkala, sur laquelle le visir du sultan Schamikh donna à son compagnon de voyage les détails suivans.

Cette île était il y a plusieurs siècles habitée par des génies. Une princesse de cette race, en parcourant un jour le monde, aperçut dans son vol un beau jeune homme, fils d'un émir du Caire, endormi dans le jardin de son père pendant une journée de chaleur accablante, et elle en devint éprise. Elle s'assit à côté de lui, l'éveilla doucement, et le jeune homme, en regardant autour de lui, aperçut avec autant de surprise que de plaisir une charmante personne qui tournait vers lui des yeux pleins de tendresse. Il lui adressa aussitôt des hommages qui furent suivis de protestations mutuelles d'amour et de fidélité. Après quelques heures du plus ravissant tête-à-tête, la princesse prit congé de son amant, en lui promettant de revenir bientôt le voir, et disparut dans les airs. Le jeune homme demeura jusqu'au soir dans le jardin, plongé dans une douce rêverie, et ses parens, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, envoyèrent des domestiques pour le chercher; mais il refusa obstinément de les suivre et leur tint sur sa maîtresse des discours qui leur parurent tellement hors de sens qu'ils le crurent fou, s'emparèrent de lui et le ramenèrent par force. Son père et sa mère, pleins d'inquiétude, l'engagèrent vainement à prendre part au repas du soir, il demeura absorbé par sa rêverie et finit par les quitter brusquement

pour se retirer dans sa chambre. Il passa la nuit sans pouvoir prendre aucun repos, attendant impatiemment le jour pour retourner à l'heureux endroit où son amante avait promis de venir le retrouver.

Au point du jour il courut au jardin, où il jouit bientôt du bonheur de revoir sa bien-aimée ; mais pendant qu'ils se prodiguaient des protestations de tendresse, la mère de la princesse, à qui la conduite de sa fille avait fait soupçonner quelque intrigue amoureuse et qui l'avait suivie dans l'air sans en être vue, se montra tout à coup. Se précipitant sur sa fille, elle la saisit par les cheveux, la frappa et lui reprocha dans les termes les plus injurieux d'avoir déshonoré la race des génies par son amour pour un misérable mortel. La jeune princesse supporta ce cruel traitement avec courage ; elle répondit qu'il était inutile de lui adresser de plus longues remontrances, qu'elle avait pour toujours donné sa tendresse, et qu'elle se laisserait plutôt couper en morceaux que d'abandonner l'objet de son affection. Sa mère, désespérant de la faire changer de résolution et frappée de la beauté peu ordinaire du jeune homme, qui s'était jeté à ses pieds en implorant le pardon de sa bien-aimée, se laissa fléchir et consentit au mariage des deux amans. Il ne tarda pas à être célébré, et les deux époux choisirent pour résidence cette île, qui fut appelée Tukkala, du nom de la princesse. Leur magnifique palais est encore debout après plusieurs siècles, et j'en suis maintenant possesseur. C'est là que je vais retrouver ma fille unique, que j'y ai renfermée il y a environ un an pour la garantir des séductions d'un jeune courtisan pour qui elle avait conçu sans mon aveu un violent amour.

Les deux visirs débarquèrent et s'acheminèrent vers le palais ; mais quelles furent la surprise et la douleur d'Ibrahim, à son arrivée, lorsqu'il apprit que sa fille s'était échappée, que les gens de sa suite n'en avaient eu depuis aucune nouvelle, et qu'ils avaient infructueusement parcouru l'île dans tous les sens pour la chercher. Apercevant au milieu des domestiques qu'il avait laissés dans son palais un jeune étranger pâle et abattu, le visir demanda ce qui l'avait amené là. On lui répondit que c'était un marchand d'Ispahan qui avait fait naufrage et à qui on avait accordé l'hospitalité. Ibrahim pria le visir du sultan Dara de retourner auprès de son maître et de l'informer de l'inutilité de leur tentative pour retrouver Ins-Alwoudjoud ; il lui demanda en même temps de recevoir parmi ses gens le prétendu marchand et de le reconduire jusqu'à Ispahan, qui se trouvait sur sa route. Le visir du sultan Dara y consentit, et les deux ministres ayant pris congé l'un de l'autre d'une manière amicale, partirent chacun pour leur capitale.

Le visir du sultan Dara fut si charmé, dans le cours du voyage, des manières gracieuses du faux marchand, qu'il s'entretenait souvent avec lui familièrement. Enfin le jeune homme, enhardi par la bienveillance qui lui était témoignée, se hasarda à demander à l'ambassadeur le motif de son voyage dans des contrées si éloignées de son pays. Il apprit alors l'arrivée de la belle Wird-Alikmân à la cour de Dara, l'intérêt que le sultan avait pris à ses malheurs, la protection généreuse qu'il lui avait accordée et la tentative inutile du ministre pour retrouver Ins-Alwougioud. A cet agréable récit, le jeune homme, incapable de contenir les transports de sa joie, se fit connaître, et le visir fut enchanté d'avoir réussi dans l'objet de sa longue mission au moment où il s'y attendait le moins. Il embrassa Ins-Alwoudjoud, le félicita de sa réunion prochaine avec sa bien-aimée et du bonheur qui lui était réservé par son mariage avec l'objet de sa tendresse. Il voulut partager avec lui sa propre tente, lui fit donner de riches vêtemens et tout ce qui pouvait convenir à une personne dont le sort intéressait si vivement son souverain. Le jeune homme, qui n'avait plus aucune tristesse dans le cœur et qui voyait au contraire devant lui l'avenir le plus brillant, reprit rapidement ses forces et sa santé, et avant le terme du voyage les traces de ses chagrins s'étaient complètement effacées.

Le visir en arrivant fit connaître au sultan le succès de sa mission, et le prince ordonna que le jeune homme lui fût amené. Ins-Alwougioud, en se présentant, baisa la terre devant le trône, en signe de respect, et s'acquitta de ce devoir avec une grâce qui faisait voir un courtisan consommé. Le sultan lui rendit son salut avec un air bienveillant, et, l'ayant fait asseoir, lui demanda le récit de ses aventures, ce que le jeune homme fit de la manière la plus intéressante en semant sa narration de citations

poétiques et de vers improvisés applicables aux événemens de son histoire. Le sultan fut charmé de sa relation, et lorsqu'il l'eut terminée, il envoya chercher un cadi et des témoins pour unir les deux amans. Il dépêcha en même temps un courrier pour annoncer la célébration du mariage au sultan Schamikh et à son visir Ibrahim, qui apprirent avec grande joie l'heureux sort de ceux qu'ils croyaient perdus pour toujours. Le sultan Dara retint pendant quelque temps les deux époux à sa cour, après quoi il les renvoya chargés de riches présens dans leur pays, où ils arrivèrent sans accident. Ils y furent reçus avec des transports de joie par le sultan et son visir, qui s'efforça par sa tendresse de leur faire oublier sa conduite précédente à leur égard. En faveur auprès du prince, heureux dans leur famille, les deux amans jouirent pendant de longues années d'une félicité rendue encore plus douce par le souvenir de leurs infortunes.

AVENTURES DE MAZEN DU KHORASSAN.

Il y avait jadis dans le Khorassan un jeune homme nommé Mazen. Il exerçait l'humble profession de teinturier, sa mère, restée veuve et sans fortune, n'ayant pu lui donner d'autre état; mais il s'était acquis par ses talens et par son esprit une espèce de célébrité, et nombre de personnes venaient le voir dans sa boutique pour jouir du plaisir de sa conversation. Les bonnes qualités de Mazen égalaient son amabilité; les louanges qu'on lui prodiguait ne faisaient naître chez lui aucun sentiment d'orgueil et ne lui inspiraient point de dégoût pour sa laborieuse profession, qu'il exerçait avec une ardeur soutenue, cherchant à se procurer par son travail de quoi pourvoir aux besoins de sa vieille mère et aux siens. Il avait un goût si délicat dans le choix des couleurs que les voiles, les turbans et les vestes des personnes à la mode sortaient de la boutique de Mazen, et plus d'une jolie femme lui lançait une œillade sous son voile en venant faire une commande. Cependant il n'était pas destiné à rester teinturier, et une haute fortune et des aventures surprenantes lui étaient réservées par le sort.

Un jour qu'il était occupé à des travaux de sa profession, un étranger entra dans sa boutique, et après l'avoir considéré avec un air d'intérêt s'écria : Comment se fait-il qu'un aussi noble jeune homme exerce un métier si bas? — Mon père, répondit Mazen, je vous remercie de votre compassion, mais une honnête industrie ne peut jamais causer de déshonneur. — C'est la vérité, dit le vieillard; cependant si la Providence vous ouvrait le chemin des richesses et des honneurs, pourquoi ne pas suivre cette route? — Sans aucun doute, répliqua Mazen, mais pouvez-vous m'enseigner un moyen honnête de devenir riche et puissant? S'il en est ainsi, je vous assure que je n'aime pas tellement mon commerce que je ne sois tout prêt à l'abandonner pour vivre honorablement et dans l'aisance, car si j'avais du loisir, j'aimerais à continuer les études que j'ai été forcé d'abandonner.

— Mon enfant, répondit le vieillard, tes vœux seront satisfaits. Tu n'as plus de père, je t'en tiendrai lieu : dès cet instant je t'adopte pour mon fils. Je possède l'art de transformer les métaux communs en or [1]. Attends-moi dans ta boutique demain matin, je viendrai t'y prendre de bonne heure. Adieu! Ayant ainsi parlé, l'étranger se retira.

Ce que Mazen venait d'entendre avait irrité au plus haut degré sa curiosité et son ambition. Il ferma son magasin plus tôt que de coutume, et le cœur plein de joie il alla trouver sa mère et lui fit part des offres généreuses de l'étranger. Mon fils, dit la bonne femme après quelques momens de réflexion, je crains que cette bienveillance apparente ne cache quelques mauvais desseins. Nous vivons dans un siècle pervers où les hommes ne se font pas scrupule d'avoir recours à la feinte pour arriver au but qu'ils se proposent. Tiens-toi sur tes gardes et ne prends aucun engagement avant d'avoir la preuve de la sincérité de cet homme. Nous avons de quoi suffire à nos besoins; pourquoi désirer des richesses? Mazen reconnut la justesse de cet avis et promit d'être prudent. Après un repas que le jeune homme égaya comme à son ordinaire, la mère et le fils se retirèrent pour prendre du repos; mais le jeune homme put à peine sommeiller quelques

[1] La transmutation des métaux inférieurs en or, qui a si longtemps occupé les alchimistes européens, conserve encore aujourd'hui des adeptes en Orient. On trouve un précis intéressant de l'histoire de la recherche du *grand œuvre* dans l'article *alchimie* de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

instans, dans son impatience de voir arriver le jour et d'être mis en possession de l'art merveilleux de transformer les métaux.

Au point du jour, Mazen se leva et se rendit à sa boutique, où il eut bientôt la satisfaction de voir arriver le vieillard, qui tenait à la main un creuset. Après une mutuelle salutation, l'étranger fit allumer du feu et demanda ensuite à Mazen s'il avait quelques vieux morceaux de métal, comme du fer, de l'étain ou du cuivre, etc.

Le jeune homme lui donna les débris d'un vieux vase de cuivre, qui furent mis aussitôt dans le creuset. Lorsque le métal fut en fusion, le vieillard tira de son turban un papier renfermant une poudre jaune, qu'il jeta dans le creuset en remuant le métal fondu et en prononçant quelques paroles cabalistiques. Il le retira enfin du feu, et à son étonnement Mazen vit un lingot d'or pur que le vieillard lui dit d'aller porter chez un orfévre afin de l'échanger contre des espèces monnayées. Il obéit, reçut une somme considérable et vint retrouver son père adoptif.

Eh bien! mon fils, dit l'alchimiste, es-tu maintenant convaincu de ma science et de ma bonne foi lorsque j'offre de faire ta fortune?— Je n'en doute plus, mon père, répondit Mazen, et je suis disposé à vous suivre où vous voudrez dans l'espoir d'apprendre cet incomparable secret. —Il t'appartiendra bientôt, répondit le vieillard. Ce soir nous souperons ensemble, et dans le secret de la nuit je te communiquerai les instructions nécessaires. Le jeune homme, plein de joie, ferma sa boutique et rentra dans sa maison avec son père adoptif, qu'il logea dans sa meilleure chambre. Il alla trouver ensuite sa mère et la pria de passer la nuit chez une personne du voisinage en lui montrant l'or tiré des morceaux de cuivre comme une preuve de sincérité de son nouvel ami. La bonne femme ne conserva plus la moindre inquiétude et se rendit gaîment à la maison d'une de ses amies.

Mazen alla ensuite chez un traiteur et revint chargé de provisions de toute espèce, parmi lesquelles le vin ne fut pas oublié, bien qu'il soit interdit aux fidéles. Le vieillard et son fils adoptif firent un repas joyeux, dans lequel la liqueur défendue par le prophète ne fut pas ménagée, et le jeune homme, qui n'avait pas l'habitude de boire du vin, tomba dans une ivresse complète. Le rusé magicien en profita pour jeter dans le verre de son hôte sans défiance un puissant soporifique, et Mazen n'eut pas plus tôt bu qu'il tomba étendu sur son coussin dans un état complet de léthargie.

Le traître le mit dans un grand coffre, qu'il referma; ensuite il prit dans l'appartement tous les effets susceptibles d'être emportés et les plaça avec l'or dans un autre coffre; puis appelant des porteurs il leur ordonna de porter les caisses au bord de la mer, où un vaisseau attendait ses ordres pour partir, et il s'embarqua aussitôt avec l'infortuné Mazen, emportant tout ce qu'il avait dérobé. L'ancre fut levée, et le vent étant favorable, en peu de temps le vaisseau fut hors de la vue des côtes.

La mère du malheureux jeune homme, en rentrant chez elle le lendemain matin, trouva sa porte ouverte, son fils absent et sa maison pillée. Elle jeta de grands cris, s'arracha les cheveux, se frappa la poitrine en appelant de toutes ses forces son fils, qu'elle croyait avoir été assassiné par ce perfide magicien, contre lequel elle lui avait tant recommandé d'être en garde jusqu'au moment où la vue de l'or l'avait trompée elle-même.

Quelques voisins entendant ses plaintes s'empressèrent de venir à son secours et de lui offrir des consolations, mais ce fut inutile et rien ne put calmer sa douleur. Elle fit élever dans la cour de sa maison un tombeau sur lequel elle pleurait sans cesse la perte de son fils, prenant à peine la nourriture nécessaire pour soutenir sa malheureuse existence.

Le ravisseur du pauvre Mazen était un magicien et un adorateur du feu nommé Bharam. Il avait en horreur les vrais croyans et depuis très-longtemps il en enlevait un chaque année, après l'avoir séduit en lui offrant la communication de sa science [1]. Après s'être procuré avec le secours de ceux qu'il avait dupés les ingrédiens nécessaires à son art, il les mettait à mort traîtreusement, de peur qu'ils ne divulguassent son secret. Tel était le sort qu'il réservait à l'infortuné Mazen.

Le soir du second jour qui suivit le départ, Bharam voulut faire sentir à sa victime tout son malheur. Il ouvrit la caisse, qu'il avait fait

[1] Dans les contes arabes les guèbres sont toujours représentés comme des idolâtres ennemis des musulmans et capables des plus grands crimes. (Voyez ci-dessus, p. 317.)

placer dans sa chambre, et versa dans la bouche de Mazen une liqueur qui le fit éternuer à plusieurs reprises. Il ouvrit ensuite les yeux et promena avec étonnement ses regards autour de lui. A la fin la vue du magicien et de la mer, le mouvement du vaisseau, lui révélèrent toute son infortune et la perfidie qui l'avait fait tomber dans le piége, malgré les avertissemens de sa mère. Toutefois, en bon musulman, il ne proféra aucune plainte contre les décrets du ciel, et au lieu de se lamenter, il récita ce verset de l'Alcoran :

« Il n'y a de soutien et de refuge que dans le Tout-Puissant ; c'est de lui que nous venons et vers lui que nous devons retourner. Sois-moi favorable, ô mon Dieu, dans les décrets de ta toute-puissance, et accorde-moi la résignation nécessaire pour supporter tes châtimens, ô seigneur de tous les êtres. »

Après cette prière, Mazen se tourna vers le traître et lui dit d'une voix suppliante : Qu'avez-vous fait, mon père ? ne m'aviez-vous pas promis le bonheur et les plaisirs ?

Le magicien le repoussa et s'écria avec un sourire plein d'amertume et de moquerie : Chien de musulman, je vais donc avoir le plaisir de te donner la mort! J'ai déjà sacrifié trente-neuf misérables comme toi, et tu dois t'attendre au même sort, à moins que tu ne consentes à abjurer ta foi et à devenir comme moi adorateur du feu sacré. Dans ce cas je t'adopterai pour fils et je t'enseignerai l'incomparable science que je possède. — Malédiction sur toi! s'écria Mazen, furieux ; Dieu me préserve de renier notre saint prophète et de renoncer aux glorieuses récompenses réservées à ses fidèles disciples, pour jouir des vains plaisirs de ce monde. Tu peux torturer mon corps, mais mon âme est au-dessus des tourmens que tu veux me faire subir.

— Chien maudit, s'écria le sorcier en fureur, je vais donc éprouver ta constance ! Il appela aussitôt ses esclaves et leur fit étendre Mázen sur le plancher de la chambre, et lui-même, prenant un fouet noué, se mit à frapper la victime jusqu'à ce que son corps fût couvert de sang. Mais le jeune homme, plein de courage, au lieu de se plaindre, priait le ciel de lui accorder la force nécessaire pour supporter ses douleurs et gagner la palme du martyre.

A la fin le magicien, fatigué lui-même de ce cruel exercice, s'arrêta, ordonna à ses esclaves de charger de fers le pauvre Mazen, et le fit enfermer dans un réduit obscur, ne lui donnant pour se reposer qu'une natte grossière et de mauvaise eau avec du pain noir en quantité à peine suffisante pour soutenir sa misérable existence. Le courage de Mazen n'était pas abattu. Il lava ses plaies et se consola avec l'espoir que s'il mourait il irait jouir des félicités du paradis [1], ou que la Providence viendrait à son secours si elle avait décreté que sa vie serait prolongée. Il prit un peu de sa grossière nourriture, et malgré les douleurs qu'il ressentait il s'endormit pour subir à son réveil de nouvelles souffrances.

Le matin il fut de nouveau torturé par son cruel bourreau, qui pendant trois mois l'accabla tous les jours de coups et d'insultes, et lui fit subir tous les mauvais traitemens qu'il put inventer dans sa méchanceté.

Jusqu'alors le vent avait été favorable, et le vaisseau approchait du port, lorsque tout à coup le temps changea et il s'éleva une effroyable tempête. A chaque instant les vagues menaçaient d'engloutir le vaisseau ou de le mettre en pièces, et tout l'équipage se croyait perdu. Dans cet affreux état d'incertitude, les matelots, persuadés que cette tempête était envoyée du ciel comme une punition des tourmens qu'on

[1] Le paradis est la récompense promise par Mahomet aux pieux musulmans dont la conduite a été sans reproche. Pour parvenir à ce séjour de félicité, il faudra traverser un pont appelé El-Serat, qui passe au-dessus du centre de l'enfer, que l'on représente comme plus fin qu'un cheveu, plus étroit que le tranchant d'un sabre. Les hommes vertueux le traverseront facilement et avec la rapidité de l'éclair, et les méchans en essayant de les suivre tomberont dans l'abîme.

Le prophète arabe place son paradis dans le septième ciel. A l'entrée est une fontaine délicieuse dont une seule goutte, suivant les musulmans, suffit pour apaiser à jamais la soif. La terre du paradis est composée de musc et de safran, les pierres sont des perles et des hyacinthes, les murailles formées d'or et d'argent. Les troncs de tous les arbres sont en or. Le principal de ces arbres, appelé *tuba*, ou *arbre du bonheur*, produit non-seulement des fruits délicieux des espèces les plus variées, mais encore tout ce que peuvent désirer les bienheureux. Des racines de cet arbre, dont l'étendue est immense, coulent des fleuves de lait, de vin et de miel. Outre ces rivières, les bosquets du paradis sont rafraîchis par de nombreux ruisseaux ayant pour sable des rubis et des émeraudes, dont le lit est de camphre et de musc, et dont les rives sont de safran. Toutes ces jouissances ne sont rien auprès des belles houris, dont les charmes seront la récompense des fidèles croyans. Etendus mollement sur des lits ornés d'or et de pierreries, les justes seront servis par de jeunes esclaves qui leur offriront des coupes pleines d'un vin délicieux, et dont ils pourront boire sans que leur raison en soit altérée ; les fruits les plus savoureux, les mets les plus agréables seront à leur disposition ; enfin leurs oreilles seront sans cesse ravies par la douce musique des anges et par les chants des filles du paradis. (Voyez l'*Histoire de la Perse*, par sir John Malcolm, t. IV, p. 13 et suiv., et les chapitres 52 et 56 de l'Alcoran.)

avait fait subir au pauvre Mazen, allèrent tous ensemble trouver le misérable Bharam, l'accusèrent d'avoir attiré sur l'équipage la colère du ciel par son indigne conduite à l'égard d'un musulman, et le menacèrent de le jeter à la mer s'il ne mettait à l'instant le jeune homme en liberté. Pour lui montrer qu'ils étaient prêts à mettre à exécution leurs menaces, ils saisirent les esclaves qui avaient servi d'instrumens à la cruauté du magicien, et les jetèrent à la mer. Bharam, épouvanté, délivra aussitôt Mazen de ses chaînes, se jeta à ses pieds, lui demanda pardon des mauvais traitemens qu'il lui avait fait éprouver, et lui promit, s'il échappait à la tempête, de le ramener sain et sauf dans son pays, et de lui communiquer tous ses secrets. Chose surprenante! à peine Mazen fut-il délivré de ses fers que la tempête diminua de violence, les vents s'apaisèrent par degrés, les vagues devinrent moins fortes et l'équipage ne fut plus menacé d'être englouti. En peu d'heures tout devint calme, et grâce à un vent favorable, le vaisseau, tout endommagé qu'il était, put reprendre son cours.

Les matelots, regardant Mazen comme protégé du ciel, le traitèrent avec le plus grand respect et eurent pour lui les plus grandes attentions. L'hypocrite magicien, feignant d'éprouver un sincère repentir de sa conduite passée, s'efforça par des flatteries et des protestations d'amitié d'obtenir son pardon et de reprendre son ascendant sur Mazen. Plein de confiance et d'ingénuité, le jeune homme ne put pas soupçonner une fausseté pareille; oubliant la trahison du guèbre Bharam, il crut de nouveau à ses perfides promesses et se laissa persuader que les tortures qu'il avait subies ne lui avaient été infligées que pour éprouver sa constance et sa foi dans la vraie religion, vertus que Bharam avait voulu mettre à l'épreuve avant de confier à son jeune ami l'important secret de la transmutation des métaux.

Le reste du voyage fut heureux, et au bout de trois mois le vaisseau jeta l'ancre sur une côte pleine de rochers. Le magicien ayant donné au maître du vaisseau l'ordre de l'attendre pendant un mois, débarqua avec Mazen, et ils s'avancèrent ensemble dans le pays. Lorsque le bâtiment fut hors de vue, le guèbre s'assit par terre, et détachant d'une ceinture un petit tambour, il se mit à le frapper avec deux baguettes, et à l'instant même il s'éleva un tourbillon de vent du côté du désert, qui roula vers eux une épaisse colonne de poussière. Mazen, alarmé, commençait à se repentir d'avoir quitté le vaisseau, lorsque le magicien, le voyant changer de couleur, l'assura qu'il n'avait rien à craindre et qu'il serait heureux s'il voulait suivre ses ordres. A peine avait-il cessé de parler que le vent s'apaisa, et la poussière, en se dissipant, laissa voir trois chameaux, l'un chargé d'eau et de provisions, et les deux autres bridés et richement caparaçonnés. Bharam en monta un, dit à Mazen d'en faire autant, et tous deux voyagèrent sept jours et sept nuits de suite dans ce désert sauvage et sablonneux, ne s'arrêtant que pour prendre un peu de repos et de nourriture.

Le matin du huitième jour, ils arrivèrent dans une plaine fertile, arrosée de clairs ruisseaux; le sol, tapissé de verdure, était ombragé d'arbres chargés de fruits et dans le feuillage desquels une foule d'oiseaux faisaient entendre leurs délicieux ramages. Des gazelles et d'autres animaux sauvages parcouraient cette plaine sans être troublés. A l'extrémité d'une longue avenue on apercevait un vaste dôme d'émail vert et bleu, qui reposait sur quatre colonnes d'or massif, dont chacune surpassait en valeur les trésors des souverains de la Perse et de la Grèce. Ils s'en approchèrent et descendirent de leurs chameaux pour examiner de plus près ce magnifique édifice. Il était entouré d'un jardin délicieux où Mazen et le magicien se reposèrent pendant le jour et où ils passèrent la nuit.

A quelque distance de ce lieu enchanteur s'élevait un immense bâtiment dont les élégantes tourelles et les flèches élevées indiquaient un palais d'une magnificence peu ordinaire. Mazen, dont la curiosité était excitée à un haut degré, pria son compagnon de lui apprendre à qui appartenait ce superbe édifice. Le magicien lui dit avec humeur de ne lui faire en ce moment aucune question sur un lieu qui servait de demeure à des gens malfaisans, ses ennemis les plus cruels, dont il lui raconterait l'histoire en temps plus opportun. Mazen se tut, mais les manières du magicien lui firent craindre une nouvelle trahison.

Le matin, Bharam battit son tambour magique, et les trois chameaux parurent. Mazen et son compagnon étant remontés dessus poursuivirent leur route pendant sept autres jours,

et la marche des chameaux était tellement rapide qu'elle ressemblait plutôt à une fuite qu'à un voyage. Le matin du huitième jour, le magicien demanda à son jeune compagnon ce qu'il voyait à l'horizon. Il me semble, répondit-il, que j'aperçois une rangée de nuages noirs et épais qui s'étendent de l'orient à l'occident. — Ce ne sont point des nuages, répondit Bharam, mais de hautes montagnes qui ont reçu le nom de montagnes de nuages à cause de leur aspect et de leur forme. A leur sommet se trouve l'objet de notre voyage, que nous atteindrons bientôt avec ton aide, après quoi nous retournerons à notre vaisseau plus riches qu'aucun souverain du monde. Mais il faut que tu m'obéisses dans tout ce que je t'ordonnerai. Mazen le promit ; mais il ne fut pas maître de ses inquiétudes en se trouvant à la merci de ce misérable magicien et en se rappelant que le traître s'étant vanté d'avoir sacrifié trente-neuf jeunes gens sur ces montagnes. Il se repentit de nouveau d'avoir accordé sa confiance à un homme qui la méritait si peu et d'avoir consenti à quitter le vaisseau. Malheureusement il était trop tard ; il abandonna son sort à la Providence et s'efforça de cacher ses craintes au magicien, qui de son côté le flattait et l'encourageait par de fausses caresses et des promesses artificieuses.

Ils continuèrent encore leur route pendant quatre jours, et furent enfin arrêtés par les montagnes noires, qui formaient comme une muraille impossible à escalader. En effet leurs flancs étaient perpendiculaires comme s'ils avaient été taillés par la main des hommes, et leur effrayante hauteur répandait une ombre épaisse et lugubre à une grande distance. Ils descendirent de leurs chameaux, qu'ils laissèrent paître en liberté, et le magicien, après avoir tiré d'un paquet des provisions, trois pains et une outre pleine d'eau, alluma du feu. Il battit ensuite du tambour, ce qui fit reparaître les chameaux. Il tua le plus petit, l'écorcha avec soin, lava l'intérieur de sa peau et dit à Mazen : Mon fils, le succès de nos longs travaux dépend maintenant de toi. Entre dans cette peau avec ces pains et cette outre, qui seront nécessaires pour te nourrir pendant que tu resteras sur le sommet de la montagne. N'aie point d'inquiétude, il ne peut t'arriver rien de fâcheux. Je vais coudre la peau, en laissant assez de jour pour que tu puisses respirer à l'aise. Bientôt un énorme rokh descendra, croira saisir une proie et t'enlèvera dans ses serres. Lorsqu'il s'abattra sur le plateau de la montagne, décous la peau avec ton poignard, et aussitôt le rokh, effrayé, prendra la fuite [1]. Alors tu n'auras qu'à remplir le sac que voici d'une poussière noire, que tu verras répandue en grande quantité sur le sol ; tu me le jetteras, et j'imaginerai ensuite un moyen facile de te faire descendre. Après cette heureuse expédition, nous retournerons ensemble à notre vaisseau, et je te reconduirai dans ton pays. Nous partagerons entre nous bien également la poussière au moyen de laquelle on transforme les métaux en or, et nous pourrons chacun nous procurer des richesses égales à tous les trésors du monde.

Le jeune homme, voyant qu'il serait inutile d'opposer de la résistance, se laissa coudre dans la peau du chameau en se recommandant par une prière mentale à la protection de Dieu et de son prophète. Lorsque le magicien eut fini, il se retira, et peu de temps après, un rokh monstrueux, s'élançant d'une roche escarpée, descendit avec la rapidité de l'éclair, et s'élevant avec plus de vitesse que l'aigle, atteignit bientôt le sommet de la montagne.

Lorsque Mazen se sentit à terre, il s'empressa de sortir de sa dangereuse prison, et le rokh, effrayé, poussa un grand cri et s'envola. Mazen se mit alors à parcourir la montagne, qu'il trouva couverte d'une poussière noirâtre ; mais il ne tarda pas à apercevoir les squelettes des jeunes gens que le perfide Bharam avait laissés périr après s'être servi d'eux pour la réussite de ses desseins. A ce spectacle, son sang se glaça d'horreur et il craignit pour lui-même un sort pareil. Cependant il remplit son sac de la poudre noire, et s'avançant au bord d'un précipice, il aperçut Bharam, qui regardait de tous côtés pour le découvrir. Mazen l'appela, et l'hypocrite en le voyant se mit à sauter de joie. Réjouissons-nous ! s'écria-t-il, mon fils, mon meilleur ami, mon enfant chéri, nous n'avons plus de dangers à craindre ; jette-moi ce sac. — Non pas, répondit Mazen, commencez par me faire descendre sain et sauf de ce dangereux endroit. — Ce n'est pas en mon pouvoir, répliqua Bharam, à moins que je n'aie le sac entre les mains. Jette-le-moi, et je te jure

[1] Cet incident rappelle l'histoire du troisième calender. (Voyez ci-dessus, p. 89.)

par le feu que j'adore de te procurer aussitôt le moyen de descendre en sûreté. Mazen, ajoutant foi à ce serment et ne voyant d'ailleurs aucun autre moyen d'échapper, jeta le sac en bas de la montagne, et le maudit sorcier, s'en emparant, remonta aussitôt sur son chameau et partit. Rappelez-vous votre serment, s'écria Mazen au désespoir, et ne m'abandonnez pas à une mort certaine! — Chien de musulman! cria le perfide magicien, tu mourras, et mon secret ne sera pas révélé! Ton prophète si vanté ne pourra pas te soustraire au sort qui t'attend, car une mer sans fond baigne le pied de ces montagnes inaccessibles. J'ai obtenu ce que je désirais et je t'abandonne à ton destin. A ces mots, il s'éloigna et fut bientôt hors de vue.

Mazen, désespéré, se livra à tout l'excès de sa douleur; il se frappa la poitrine, se jeta par terre au milieu des squelettes desséchés des victimes du magicien et demeura quelque temps dans l'état de stupeur et d'anéantissement le plus complet; mais la voix de la faim finit par le rappeler au sentiment de son existence, et l'amour de la vie, toute misérable qu'elle était pour lui, l'obligea à recourir aux provisions qu'il avait emportées. Lorsque ses forces furent ranimées, la religion vint à son secours, et il demanda au ciel de lui accorder la résignation nécessaire pour se soumettre à ses terribles décrets. Il s'avança ensuite du côté de la montagne borné par la mer, et voyant que le rocher baigné par l'eau était perpendiculaire jusqu'à sa base, il eut une lueur d'espoir et pensa qu'en se précipitant du haut du précipice dans l'Océan, il pourrait survivre à sa chute, remonter à la surface de l'eau et gagner la terre. Il se recommanda au Très-Haut, et, fermant les yeux, il s'élança la tête la première dans l'abîme effrayant, qui le reçut sain et sauf, et d'où une vague favorable le porta sur le bord. Il y resta quelque temps presque sans connaissance et encore tout étourdi de la rapidité de sa chute.

Lorsqu'il fut complétement ranimé, il promena autour de lui des regards surpris. Il avait peine à supporter l'éclat de la lumière, et en se rappelant de quelle hauteur prodigieuse il avait plongé, il concevait à peine qu'il fût hors de danger. S'étant bien convaincu à la fin que son existence n'était plus menacée, il se prosterna à terre et remercia Dieu par une fervente prière de l'avoir sauvé d'un si grand péril. Après avoir pleuré en repentir de ses fautes passées, il tira de sa ceinture un Alcoran qu'il avait conservé, en lut plusieurs passages, récita son rosaire entier et se recommanda à l'intercession du prophète pour être préservé des dangers qu'il avait à craindre. Il se mit ensuite en route et marcha jusqu'au soir, n'ayant pour nourriture que les fruits des forêts, pour boisson que l'eau des ruisseaux et pour lit que la terre. Il fit une telle diligence qu'au bout de trois jours il se retrouva à peu de distance du lieu même où le rokh l'avait enlevé. Il reconnut la route par laquelle il était venu, et après neuf jours d'une marche rapide, il arriva devant le superbe palais où le magicien avait dit que ses plus cruels ennemis étaient renfermés.

Mazen hésita pendant quelque temps avant de se diriger vers la porte, mais, réfléchissant qu'il ne pouvait pas lui arriver de plus grands malheurs que ceux auxquels il venait d'échapper, il prit son parti et s'avança hardiment vers un grand pavillon bâti en marbre blanc d'un poli admirable. Il entra et vit sur une des plates-formes élevées qui bordaient la cour deux jeunes dames d'une grande beauté et qui jouaient aux échecs. L'une d'elles en l'apercevant s'écria : Ma sœur, je suis sûre que voilà le jeune homme qui a passé par ici il y a environ un mois avec Bharam le magicien. — C'est moi-même, répondit Mazen en se jetant à ses pieds, et je vous supplie de m'accorder votre protection, ainsi que l'hospitalité. La dame le releva en lui disant : Jeune étranger, tes traits offrent tant de ressemblance avec ceux d'un frère chéri que nous avons perdu, que je me sens disposée à t'adopter à sa place si ma sœur est dans les mêmes dispositions. Celle-ci y consentit, et les deux sœurs embrassèrent Mazen, le firent asseoir entre elles et voulurent connaître ses aventures, dont il leur fit un récit exact.

Lorsque Mazen eut achevé son histoire, les dames lui exprimèrent l'intérêt qu'elles prenaient à ses malheurs et manifestèrent le plus vif ressentiment contre l'infâme magicien, qu'elles jurèrent de faire mourir dans les tourmens pour avoir eu l'insolence de les accuser d'être de mauvais génies. Elles informèrent ensuite leur hôte du motif pour lequel elles habitaient un lieu aussi retiré. Frère, lui dirent-elles, car dès ce moment tu es un frère pour nous, notre père est un puissant sultan

de la race des bons génies, que Salomon, fils de David, a convertis à la vraie foi. Nous sommes sept sœurs de la même mère. Notre père (pour un motif que nous ignorons), craignant que nous n'eussions des rapports avec l'espèce humaine, nous a confinées dans cette demeure solitaire. Ce palais a été construit pour nous par des génies; il est environné de prairies et de forêts délicieuses, où nous prenons souvent le plaisir de la chasse, car tu as pu remarquer qu'il y a ici en abondance du gibier de toute sorte. Avons-nous besoin de chevaux et de chameaux, il nous suffit de battre un petit tambour magique, et sur-le-champ il en arrive de tout harnachés. Nos cinq autres sœurs sont à la chasse en ce moment, mais elles reviendront bientôt. Éloigne de ton cœur toute inquiétude, oublie tes malheurs, qui sont maintenant à leur fin, et tu passeras ta vie avec nous dans l'aisance et dans le plaisir.

Les autres sœurs furent de retour peu d'instans après, et après que Mazen leur eut fait de nouveau le récit de ses aventures, elles l'adoptèrent aussi pour frère, de sorte que l'heureux jeune homme demeura avec ces aimables dames, qui s'efforçaient de lui procurer sans cesse de nouveaux amusemens. Un jour on se livrait à la chasse ordinaire, un autre jour à celle du faucon[1], une autre fois on allait à la pêche. Dans l'intérieur du palais, les plaisirs n'étaient ni moins variés ni moins agréables, et Mazen, heureux au delà de toute expression, avait complètement oublié ses infortunes passées.

Un an s'était écoulé depuis qu'il habitait le palais lorsque, se promenant un jour à cheval près du dôme d'émail soutenu par quatre colonnes d'or, il aperçut le perfide Bharam, accompagné d'un jeune homme qu'il avait pris dans ses piéges et qui était voué à une mort certaine. A cette vue, Mazen devint furieux, et tirant son sabre, il s'élança à l'improviste derrière Bharam, alors occupé à écorcher un chameau, et saisit l'infâme guèbre par les cheveux. Misérable! s'écria-t-il, les arrêts du ciel permettent enfin que tu reçoives la punition de tes crimes, et ton âme impure sera bientôt plongée dans le feu objet de son culte impie! Le magicien se débattit vainement en lui demannant grâce : Mazen lui trancha la tête d'un seul coup.

Il apprit ensuite au jeune homme que Bharam avait amené avec lui et qui considérait ce spectacle avec étonnement les artifices du perfide magicien et le bonheur inespéré qui l'avait arraché lui-même à une mort certaine. Il lui conseilla ensuite de remonter sur son chameau et de retourner au vaisseau sur lequel il était venu et qui le ramènerait dans son pays. Le jeune homme prit congé de lui après lui avoir témoigné sa reconnaissance, et Mazen retourna au palais, emportant avec lui la tête du magicien comme un trophée de sa victoire. Toutes les sœurs vantèrent hautement sa prouesse et se réjouirent avec lui de la mort d'un si cruel ennemi du genre humain.

Quelque temps après cet événement, un matin que Mazen était assis avec toutes les sœurs dans une galerie du palais, il vit un nuage épais de poussière qui s'élevait du côté du désert et semblait marcher vers eux. On distingua bientôt une troupe de cavaliers, et les sœurs, après avoir prié Mazen de rentrer dans l'intérieur du palais, allèrent à la porte pour savoir

[1] La chasse au vol est aujourd'hui dans l'Orient la chasse que l'on préfère, et les détails curieux donnés à ce sujet par M. Amédée Jaubert doivent naturellement trouver place ici.

«Les Persans, dit M. Jaubert, ne déploient plus dans leurs parties de chasse cette magnificence dont Chardin a tracé le tableau. Cependant ils ont conservé la chasse au faucon, plaisir dispendieux dont le goût leur vient probablement des Tartares. Le schah possède un grand nombre d'oiseaux de cette espèce provenant des pays situés au nord-est d'Astrakhan, et qui sont dressés avec beaucoup d'art. Chaque faucon a son nom propre et un instituteur particulier. Il n'est nourri que de viande, mais à l'approche de la saison de la chasse on lui fait faire diète pour mieux exciter sa voracité. Il faut savoir lui bander les yeux à propos, lui apprendre à fondre sur sa proie avec avantage, ainsi qu'à revenir lorsqu'on le rappelle, ce qu'on fait en prononçant son nom à haute voix.

»La manière de dresser l'oiseau varie selon l'espèce des animaux à la poursuite desquels on le destine. Celui qu'on a lâché pour prendre l'oie sauvage, par exemple, vole verticalement, mais au-dessous de l'animal, afin de pouvoir le saisir par le ventre. Au contraire, le faucon qui donne la chasse à l'aigle trace en volant une ligne diagonale, et parvenu au-dessus de son ennemi, il fond sur sa tête et lui crève les yeux. La chose souvent lui est d'autant plus facile qu'ayant de la peine à prendre son essor, l'aigle ne s'élève qu'avec lenteur et au moyen de plusieurs élans. Cependant il arrive quelquefois que ce dernier prend le dessus. Si le faucon ne s'enfuyait alors à tire-d'aile, il serait mis en pièces indubitablement.

»Le faucon dressé pour la chasse à l'outarde, au lapin, au lièvre et même à la gazelle et au daim fond aussi sur la tête de l'animal pour lui crever les yeux ou du moins pour l'étourdir en battant des ailes jusqu'à l'arrivée du chasseur.

» La chasse aux canards sauvages, qui se fait sur les lacs et les étangs, n'est pas une des moins récréatives. On y emploie également le faucon, qui, de peur d'être entraîné au fond de l'eau s'il saisissait l'oiseau tandis qu'il est à la nage, se borne à l'effaroucher. De son côté, celui-ci s'obstine à rester à la surface de l'eau, et ce n'est qu'à force de l'étourdir par le bruit que les chasseurs parviennent à lui faire prendre son vol.» (*Voyage en Arménie et en Perse*, p. 346.)

qui étaient ces étrangers. C'étaient des serviteurs du sultan leur père, qui les envoyait chercher ses filles afin qu'elles se trouvassent aux noces d'un de leurs parens qui allait se marier. Elles se disposèrent aussitôt à partir, et au bout de trois jours elles se mirent en route après avoir assuré à Mazen qu'elles reviendraient dans un mois. En prenant congé de lui, elles lui remirent toutes les clés et lui permirent d'ouvrir toutes les portes, une seule exceptée, l'avertissant que de grands malheurs pourraient être la suite de sa désobéissance [1]. Mazen promit d'observer cette recommandation. Pendant plusieurs jours, il s'amusa tellement à parcourir les magnifiques appartemens du palais et à en examiner les curiosités qu'il n'éprouva le désir d'ouvrir la porte interdite que lorsqu'il ne resta plus que celle-là. N'ayant plus rien qui pût le distraire de cette idée, il céda à la curiosité, il ouvrit la porte et découvrit un escalier de marbre par lequel il monta sur une terrasse, d'où le tableau le plus délicieux se développa à sa vue. Son œil s'arrêta sur un vaste jardin, dans le centre duquel, sous des arbres épais, était un bassin d'eau limpide garni de pierres précieuses de toutes les espèces et de toutes les couleurs. Mazen résolut de visiter ce lieu enchanteur. Descendant un escalier, il traversa une longue arcade qui le conduisit à un jardin dont la vue le ravit au plus haut degré. Il se retira ensuite sous un berceau au bord du bassin et s'assit. Quelque temps après, il vit descendre du ciel une troupe de jeunes filles semblables à des houris [2] et dont les robes flottantes, d'un vert demi-tendre, paraissaient être le seul soutien au milieu des airs. Surpris et presque effrayé de cette apparition, il se retira au fond du berceau, d'où il observa tous leurs mouvemens. Elles descendirent auprès du bassin, et s'étant dépouillées de leurs robes, découvrirent tous leurs charmes aux yeux du jeune homme, qui était transporté d'admiration et de plaisir. Jamais il n'avait vu de beauté aussi ravissante. L'une de ces jeunes filles surtout, dont les attraits lui parurent enchanteurs, fit naître dans son cœur la passion la plus vive. Les charmantes sylphides [1] plongèrent ensuite dans le bassin et pendant quelque temps elles s'amusèrent à nager et à faire jaillir l'une sur l'autre les flots d'eau limpide. Lorsque ces jeux furent terminés, elles sortirent de l'eau, s'assirent sur le gazon, reprirent leurs vêtemens, qu'elles ajustèrent de manière à favoriser leur vol, prirent leur essor et disparurent aux yeux du pauvre Mazen, qui les suivit des yeux le plus longtemps qu'il put. Alors, désespérant de revoir jamais l'objet de son affection, il reprit tristement le chemin du palais et passa la nuit sans pouvoir prendre un instant de repos.

Le lendemain matin les sept sœurs revinrent de leur voyage; celle qui la première avait accueilli Mazen comme le bienvenu, et qui lui portait l'affection la plus tendre, le chercha avec empressement pour s'informer de sa santé. Quelle fut sa douleur lorsqu'elle le vit sur son lit, pâle et dans un état d'abattement qui semblait l'indice d'une maladie mortelle! Après plusieurs questions affectueuses auxquelles le jeune homme ne fit aucune réponse, elle le conjura au nom de l'amour fraternel de lui faire connaître la cause de l'état dans lequel elle le trouvait, l'assurant qu'elle ferait tous ses efforts pour y porter remède et pour satisfaire ses désirs, quelque difficulté qu'il pût y avoir. Alors Mazen lui raconta d'une voix faible son aventure du jardin et déclara qu'il mourrait de chagrin s'il ne pouvait pas obtenir la charmante personne qu'il avait vue et qu'il supposait être d'une origine céleste.

La jeune sœur l'engagea à prendre courage et lui donna des espérances qui le tirèrent de son abattement. Il se leva et alla trouver les autres sœurs, qui le reçurent avec leur bienveillance ordinaire. Mais, effrayées de l'altération qu'elles apercevaient dans ses traits, elles

[1] Nous avons déjà rencontré cette circonstance dans l'histoire de troisième calender. (Voyez ci-dessus, p. 92.)

[2] Les houris sont les belles vierges aux yeux noirs promises par Mahomet pour récompense de leurs bonnes œuvres aux pieux croyans. L'idée de ces houris paraît avoir été empruntée par Mahomet à la mythologie des anciens Persans. Ces nymphes divines ont aussi beaucoup de rapport avec les *Apsarases*, qui sont les courtisanes du paradis d'Indra, roi du ciel dans la mythologie indienne.

[1] Il y a dans la mythologie indienne des génies qui ont quelque analogie avec les sylphides que nous voyons figurer dans le conte de Mazen. Ces génies, qui sont appelés *Vidyâdharas* et au féminin *Vidyâdharis*, ce qui signifie *porteurs de talismans*, doivent ce nom à une petite boule magique appelée *vidyâ* qui leur donne la faculté, lorsqu'ils la mettent dans leur bouche, de se rendre invisibles, de se transporter d'un lieu dans un autre avec la rapidité de l'éclair. Ces génies, dans les légendes indiennes, ont de fréquens rapports avec la race humaine : ils viennent sur la terre contracter des mariages : les génies mâles épousent des filles de rois, et les génies femelles choisissent des princes pour époux.

en demandèrent la cause, et on leur répondit que le changement qui les avait frappées provenait du chagrin que Mazen avait ressenti de l'absence de ses généreuses amies.

Le jour suivant dès le matin, les sœurs se mirent en route pour une partie de chasse de dix jours ; une seule, celle qui était dépositaire du secret de Mazen, resta au palais sous prétexte de soigner son frère, dont la santé, disait-elle, était encore trop délicate pour qu'il pût supporter les fatigues de la chasse. Lorsque ses sœurs furent parties, elle apprit à Mazen que les êtres ravissans qu'il avait vus dans le jardin étaient d'une race de génies beaucoup plus puissante que la sienne ; que le pays qu'ils habitaient était entouré de mers et de déserts inaccessibles aux hommes ; que les jeunes filles qu'il avait vues étaient les sœurs de la reine de ces génies, dont tous les sujets étaient du sexe féminin ; que de temps en temps des génies de l'autre sexe avec qui elles avaient formé alliance venaient leur rendre visite, et qu'elles leur rendaient tous les enfans mâles qui naissaient de leur union. Elle apprit encore au jeune homme qu'au moyen de leurs robes de soie ces génies avaient le pouvoir de traverser les airs par un vol cent fois plus rapide que celui d'aucun oiseau, que leur plus grand plaisir était de folâtrer sur un tapis de verdure et de se baigner dans une eau limpide ; que le jardin où il les avait vues était leur lieu de prédilection et qu'ainsi elles ne tarderaient pas à y revenir. Il est possible, continua la jeune sœur, qu'elles s'y rendent aujourd'hui. Nous serons aux aguets, et si elles paraissent, suis des yeux celle que tu aimes, remarque l'endroit où elle place sa robe, afin d'aller t'en emparer et la cacher pendant qu'elle sera dans l'eau. Privée du vêtement qui la soutient dans les airs, elle ne pourra pas prendre son vol et il te sera possible de la retenir prisonnière [1]. Amène-la au palais et fais en sorte par ta tendresse et par tes soins de gagner son affection et de la faire consentir à votre mariage. Mais rappelle-toi bien surtout, lorsqu'elle sera en ton pouvoir, de cacher sa robe dans un endroit secret, car si elle la reprenait, elle s'en retournerait aux îles Volantes et tu ne la reverrais jamais.

Mazen et sa sœur adoptive allèrent dans le jardin s'asseoir sous le berceau et virent bientôt arriver les charmantes sylphides. Elles descendirent comme elles avaient fait la première fois sur le bord du bassin, et après s'être toutes déshabillées, elles placèrent chacune leurs robes à part, entrèrent dans l'eau et se mirent à nager, à plonger et à folâtrer de mille manières. Mazen, qui avait suivi de l'œil tous les mouvemens de celle qu'il aimait, s'empara avec autant d'adresse que de promptitude des vêtemens de la charmante sylphide et les cacha au fond du berceau sans avoir été aperçu. Les jeunes filles sortirent enfin du bassin et commencèrent à s'habiller. Mais comment dépeindre la confusion et la douleur de celle à qui sa robe avait été enlevée. Des pleurs amers coulèrent le long de ses joues, elle se frappa le sein, s'arracha les cheveux et poussa des cris douloureux ; ses sœurs, au lieu de la consoler, ne s'inquiétèrent que de leur propre salut, et après s'être habillées en toute hâte, elles dirent adieu à la pauvre désolée et disparurent dans les airs. Alors Mazen et sa sœur s'approchèrent de la jolie sylphide, la saluèrent et essayèrent de la consoler ; mais tout fut inutile : elle ne pensait qu'à la triste captivité dont elle se croyait menacée et au chagrin de ne plus revoir ni son pays ni sa famille. Elle fut conduite au palais, et Mazen, se retirant par respect, la laissa aux soins de sa sœur d'adoption, qui par mille caresses et par mille attentions parvint tellement à rassurer la charmante prisonnière qu'au bout de deux jours elle commença à se résigner et consentit à recevoir Mazen pour époux lorsque les autres sœurs seraient revenues de la chasse. A leur retour au palais, on leur apprit ce qui s'était passé, et elles furent présentées à la belle étrangère, qui, grâce aux agrémens qu'elle trouva dans leur compagnie, ne tarda pas à oublier sa captivité. On fit les préparatifs du mariage, et bientôt la possession de son adorable sylphide mit le comble au bonheur de Mazen. Des fêtes brillantes succédèrent à la cérémonie nuptiale, et les sept sœurs ne s'occupèrent qu'à inventer de nouveaux amusemens, afin de rendre le séjour du palais aussi agréable que possible aux deux époux.

Cependant Mazen éprouvait un vif regret

[1] Cet incident de l'histoire de Mazen se retrouve dans le conte du *Behar-Danisch*, qui a pour titre *Histoire du fils du marchand et des Péris*. (Voyez la traduction anglaise de M. Jonathan Scott, vol. II, p. 213.) On rencontre encore une fiction analogue dans le célèbre poëme des *Nicbelungen*. (Voyez la traduction française de M. Moreau de la Meltière. Paris, 1837, in-8°, t. II, p. 129 et 147.)

d'être séparé de sa mère et de son pays, et il finit par demander à ses généreuses protectrices la permission de retourner dans le lieu de sa naissance. Elles consentirent à sa prière par égard pour son amour filial, quelque peine que leur fît son départ. Au jour qui avait été fixé, les sœurs battirent leur tambour magique et à l'instant on vit paraître aux portes du palais plusieurs chameaux conduits par des esclaves et chargés des plus riches effets, d'une somme d'argent considérable, de joyaux d'un grand prix et de toutes sortes de vivres pour le voyage. Un des chameaux portait une magnifique litière pour la jeune épouse; un autre, richement caparaçonné était destiné à Mazen. Il prit congé de ses bienfaitrices, leur promit de venir un jour les revoir, et se dirigea vers l'endroit où il avait débarqué avec le magicien. Il ne lui survint rien de remarquable durant ce voyage, et lorsqu'il arriva sur la côte, il trouva un vaisseau prêt à partir, dans lequel il fut reçu, et un vent favorable le transporta en peu de temps à Balsora, où il eut le bonheur de retrouver sa mère encore vivante, mais dont la santé avait été singulièrement altérée par le chagrin d'avoir perdu son fils. Il est impossible de dépeindre la joie que leur causa cette heureuse réunion, car jamais une mère ne chérit plus tendrement son fils et n'en fut plus tendrement chérie. Ce bonheur inespéré semblait rendre une nouvelle vie à la bonne dame; l'aimable sylphide, qui allait bientôt devenir mère, paraissait complètement satisfaite de sa situation, et Mazen, rendu à son pays, qu'il avait désespéré de revoir, n'avait plus de vœux à former. En effet les généreuses sœurs lui avaient fait des présens si considérables qu'il était un des habitans les plus riches de Balsora.

Trois ans du bonheur le plus parfait s'étaient écoulés, pendant lesquels Mazen avait vu naître deux fils, lorsqu'il pensa qu'il était tenu par la reconnaissance d'acquitter la promesse qu'il avait faite aux sept sœurs, à l'amitié desquelles il devait toute sa fortune. Ayant fait en conséquence tous les préparatifs de son voyage, il remit entre les mains de sa mère la clé d'une armoire secrète dans laquelle il avait renfermé la robe merveilleuse de la belle sylphide, avec la recommandation expresse de ne la lui laisser jamais revêtir, dans la crainte qu'un mouvement irrésistible ne la portât à prendre son vol pour retourner dans son pays. En effet, bien qu'elle parût satisfaite de son sort, plus d'une fois elle avait exprimé le désir de revoir sa famille et ses amis. La mère promit la plus grande exactitude et Mazen lui ayant dit un tendre adieu, ainsi qu'à sa femme et à ses enfans, se mit en route après les avoir assurés de son prochain retour. Il s'embarqua et un vent favorable le conduisit en peu de temps auprès du rivage désiré. En descendant du vaisseau, il aperçut des chameaux qui l'attendaient; car les sœurs, instruites de l'arrivée de Mazen au moyen de l'art magique, lui avaient envoyé ces chameaux pour le transporter au palais où il arriva sain et sauf, et où les témoignages de la plus tendre amitié lui furent prodigués.

Quelque temps après le départ de Mazen, sa femme demanda à sa belle-mère la permission d'aller se distraire à un bain public. La bonne dame ne demandant pas mieux, l'accompagna avec ses enfans au bain de la ville qui était le plus renommé et que fréquentaient les femmes des principaux personnages, le calife Haroun Alraschid étant alors à Balsora. Lorsque les deux dames entrèrent au bain, il s'y trouvait quelques-unes des principales esclaves de la princesse Zobéide, qui, en voyant la femme de Mazen, furent frappées de sa beauté peu commune et se rassemblèrent autour d'elle pour l'admirer pendant qu'elle se déshabillait. Tant qu'elle resta au bain, elles ne cessèrent point de la regarder, et quand elle se retira, elles la suivirent jusque chez elle, ce qui ne leur permit pas de rentrer au palais avant la chute du jour. Elles craignaient que cette absence prolongée n'eût excité le courroux de leur maîtresse, et en effet Zobéide les reçut fort mal et leur demanda ce qui avait pu les tenir si longtemps au bain. A cette question, elles se regardèrent l'une l'autre dans le plus grand embarras, sans oser dire un seul mot. Je veux savoir sur-le-champ, s'écria la princesse irritée, la cause de votre retard. Elles lui parlèrent alors de la merveilleuse beauté de la femme de Mazen et vantèrent tellement ses charmes que Zobéide conçut le désir de la voir. Le lendemain elle envoya chercher la vieille mère, qui vint en tremblant, ne se doutant point de ce qui faisait désirer à l'épouse du calife de s'entretenir avec une personne d'un rang aussi bas que le sien.

La mère de Mazen se prosterna devant la sultane et lui baisa les pieds. Celle-ci la releva

avec bonté et lui dit : Je désire que vous m'ameniez la femme de votre fils ; on m'a fait un tel éloge de sa beauté que j'éprouve une grande impatience de la voir.

La bonne femme fut effrayée en entendant ces paroles, et cependant, n'osant pas résister aux ordres de la princesse, elle promit d'obéir et retourna chez elle. Arrivée au logis, elle fit connaître à sa belle-fille le désir de la princesse. La femme de Mazen, enchantée, se couvrit de ses plus riches parures, mit à ses enfans leurs plus beaux habits et les emmena, ainsi que sa belle-mère et une esclave noire, au palais de Zobéide, qui les attendait avec une vive impatience. Ils se prosternèrent devant elle et adressèrent au ciel des vœux en sa faveur.

La vue de la charmante sylphide excita l'admiration de la princesse. Juste ciel! s'écria-t-elle, dans quel pays peuvent avoir été créées d'aussi belles formes! Elle fit asseoir la famille et ordonna qu'on apportât une collation. Zobéide contemplait avec ravissement la belle étrangère ; elle l'embrassa et lui adressa plusieurs questions relatives à ses aventures et à celles de son mari. Les réponses qui lui furent faites redoublèrent sa surprise. Princesse, dit la femme de Mazen, vous seriez bien plus étonnée si vous me voyiez revêtue de ma robe aérienne. Si vous voulez satisfaire votre curiosité et voir une chose merveilleuse, ordonnez à la mère de mon mari d'aller me chercher cette robe. La princesse en donna l'ordre à la vieille femme, qui, n'osant pas désobéir à l'épouse du calife, revint bientôt, rapportant le précieux vêtement. Zobéide le prit et en considéra avec étonnement la forme et le tissu. Puis elle le remit à la femme de Mazen, qui, ayant passé dans la cour du palais, se revêtit de sa robe, prit dans ses bras ses deux enfans et s'éleva tout à coup dans les airs. Lorsqu'elle fut à la hauteur d'environ soixante pieds, elle cria à la mère de son mari : Ma bonne mère, faites mes adieux à mon mari et dites-lui que, s'il m'aime tendrement, il vienne me trouver aux îles de Waak-Alwaak. A ces mots elle continua son vol vers les nuages, disparut aux yeux des assistans et arriva en peu de temps dans son pays.

La mère de Mazen, au désespoir, se frappa le visage, répandit de la poussière [1] sur sa tête et poussa des cris douloureux. Ce malheur est votre ouvrage, dit-elle à la princesse. Zobéide ne répondit rien à ce reproche aussi dur que mérité ; elle se repentait, mais trop tard, de la faute qu'elle avait commise. La vieille se retira en proie au plus violent chagrin.

Cependant Mazen était arrivé au palais de ses bienfaitrices. Elles le reçurent avec la joie la plus vive et s'empressèrent de lui demander des nouvelles de sa femme. Il leur répondit qu'elle était toujours heureuse et que Dieu avait béni leur union en leur accordant deux fils qui faisaient le bonheur de leur vie. Au bout de quelque temps, Mazen dit adieu aux aimables sœurs, reprit la route de son pays et voyagea sans s'arrêter jusqu'à Balsora. En entrant dans sa maison, il trouva sa mère seule et le visage baigné de pleurs. Effrayé de la voir dans un tel état, il lui en demanda la cause et apprit tout ce qui était arrivé pendant son absence.

A cette terrible nouvelle, Mazen poussa des cris douloureux et tomba sans connaissance. Sa mère, alarmée, courut à son secours et réussit à le faire revenir. Il fondit en larmes et demanda si sa femme n'avait rien dit pour lui au moment de son départ. La bonne mère lui répéta exactement les derniers mots qu'elle avait proférés, ce qui augmenta la douleur de Mazen et excita plus vivement encore son désir de revoir sa femme et ses enfans. Il passa dix jours en proie au plus violent chagrin, et résolut enfin d'entreprendre le voyage des îles de Waak-Alwaak, éloignées de Balsora de cent cinquante ans de marche.

Mazen dit adieu à sa mère en la priant d'adresser au ciel des prières pour le succès de sa recherche. Mais la pauvre femme était si affligée qu'elle fit dès ce moment préparer son tombeau et passa les jours et les nuits à pleurer et à se lamenter. Son fils se mit en route et ne s'arrêta point avant d'être arrivé au palais des sept sœurs, qui, surprises de le revoir aussi promptement, pensèrent bien qu'un motif grave pouvait seul l'y avoir déterminé. Mazen leur apprit le départ de sa femme, ce qu'elle avait dit au dernier moment et le dessein qu'il avait formé de se rendre aux îles de Waak-Alwaak. Cette entreprise, lui répondirent les sœurs, ne peut être mise à fin ni par toi ni par aucun de ta race, car ces îles sont à une distance de cent cinquante ans de marche, et tu ne peux pas vivre assez longtemps pour y arriver ja-

[1] L'usage de répandre de la poussière ou de la cendre sur la tête en signe de douleur remonte chez les Orientaux aux temps les plus reculés.

mais. — Je dois le tenter, s'écria Mazen, quoique la mort m'attende sur la route; si Dieu dans ses décrets souverains a ordonné que je fusse réuni à ma femme, je la retrouverai, sinon je n'aurai plus qu'à me préparer à paraître devant le Très-Haut. Les sœurs essayèrent en vain de le détourner de son projet, il persista dans sa résolution. Cette obstination leur causa un vif chagrin, car elles savaient que la distance du terme de son aventureux voyage était si considérable qu'aucune puissance humaine ne pouvait la lui faire franchir, mais elles respectaient son amour pour sa femme et pour ses enfans. En conséquence, elles tinrent conseil sur les moyens de l'assister dans son entreprise. Elles avaient deux oncles, l'un nommé Abdalcaddous [1], l'autre Abdalsalib [2]. Elles leur écrivirent la lettre suivante en faveur de Mazen :

« Le porteur de cette lettre est notre ami Mazen, de Balsora. Tâchez de lui fournir les moyens de parvenir jusqu'aux îles de Waak-Alwaak. Si c'est impossible, empêchez-le de poursuivre son voyage, car il courrait à une mort certaine. Maintenant, l'excès de son amour pour sa femme et pour ses enfans le rend sourd à tout avis contraire, et ce n'est que par votre protection et votre assistance qu'il peut atteindre le terme de ses vœux. »

Après avoir cacheté cette lettre, elles la remirent à Mazen et lui donnèrent ensuite un cheval et des chameaux chargés d'eau et de provisions pour trois mois. Il leur dit adieu après les avoir mille fois remerciées et se mit en route dans la ferme résolution de poursuivre son voyage jusqu'aux îles de Waak-Alwaak.

Il marcha pendant trois mois de suite sans éprouver aucun adoucissement à son chagrin. Au bout de ce temps, il arriva auprès d'un pâturage verdoyant, émaillé de fleurs, et dans lequel des brebis et des moutons paissaient çà et là. Un peu plus loin, sur une éminence, il aperçut une maison vers laquelle il s'achemina, et en entrant dans une cour, il vit un vieillard d'un aspect vénérable et dont la barbe blanche descendait jusqu'à la poitrine. Mazen salua respectueusement le vieillard, qui, lui ayant rendu son salut, l'accueillit avec une bienveillance pleine de dignité, et, après l'avoir félicité sur sa bienvenue, le fit asseoir et lui offrit le repas de l'hospitalité.

Notre voyageur passa la nuit chez son vénérable hôte, qui, le lendemain, lui demanda quel motif avait pu l'amener dans un lieu si retiré. Mazen le lui déclara; et le vieillard était Abdalcaddous lui-même. Quand il entendit parler des filles de son frère, il prêta l'oreille avec plus d'attention et demanda à son hôte si elles ne lui avaient pas donné une lettre pour lui. Mazen la lui remit sur-le-champ, et le vieillard la lut avec empressement.

Abdalcaddous, après avoir achevé sa lecture, considéra Mazen avec étonnement en pensant à ses aventures, qui lui paraissaient extraordinaires. Il était surtout émerveillé de voir que les dangers de toute espèce qui le menaçaient et que les obstacles insurmontables qu'il avait à vaincre n'affaiblissaient en rien sa résolution. Mon fils, dit-il, je te conseille de retourner sur tes pas et de renoncer à la poursuite d'un but qu'il est impossible d'atteindre : tu ne peux pas réussir dans ton entreprise. Va retrouver les filles de mon frère, auprès de qui tu vivras heureux et paisible, et renonce à un projet insensé, car d'ici aux îles de Waak-Alwaak il y a une distance de cent cinquante années de marche. La route est semée de périls sans nombre, et tu rencontreras à chaque pas des génies malfaisans, des bêtes féroces et des serpens monstrueux; souvent les alimens les plus simples te manqueront pour apaiser ta faim, et tu n'auras pas une goutte d'eau pour étancher ta soif. Ainsi, mon fils, prends pitié de toi-même et ne cours pas à une mort inévitable.

Abdalcaddous continua pendant trois jours de le détourner de son dessein. Mais Mazen persistait toujours dans sa résolution. Voyant qu'il désirait poursuivre sa route, le bon vieillard alluma du feu, y jeta des parfums et prononça des conjurations. Un génie haut de quarante coudées se montra aussitôt devant eux: c'était un de ceux qui reconnaissaient l'autorité du grand Salomon. Seigneur, dit-il en murmurant, que veux-tu de moi? Faut-il que je déracine cette éminence et que je la transporte au delà des montagnes de Caf [1]. — Que Dieu

[1] Abdalcaddous signifie *serviteur du Très-Saint.*

[2] Abdalsalib, selon M. Jonathan Scott, veut dire *serviteur du Tout-Puissant;* mais M. Reinaud, à qui j'ai soumis cette interprétation, la croit fautive et pense qu'Abdalsalib ne peut signifier que *serviteur du Crucifié,* c'est-à-dire de Jésus-Christ. Pour expliquer ce fait, il faut supposer que le romancier a voulu faire figurer dans son conte un enchanteur chrétien.

[1] La montagne de Caf, suivant la mythologie musulmane, en-

te soit miséricordieux, répondit Abdalcaddous; j'ai besoin de ton secours et je désire que tu accomplisses en un jour ce que je vais t'expliquer. — Entendre est obéir, répondit le génie. — Prends ce jeune homme, dit le vieillard, et transporte-le chez mon frère Abdalsalib. Le génie y consentit, prit Mazen sur ses épaules et fendit les airs. Il vola depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, et quoique la distance fut de soixante-dix années de marche ordinaire, son voyage fut terminé en un seul jour. Il descendit devant Abdalsalib, le salua respectueusement et lui fit part des ordres de son frère. Le vieillard témoigna à Mazen beaucoup de bienveillance, et celui-ci lui remit la lettre de ses nièces. Il en examina attentivement le contenu, et les aventures de Mazen ne lui parurent pas moins extraordinaires qu'à Abdalcaddous. Mon fils, lui dit-il, sois assez sage pour écouter mes avis, n'entreprends pas un voyage semé de dangers et d'obstacles insurmontables : tu ne parviendras jamais au but de tes désirs.

Mazen commença à désespérer de la réussite de ses projets; le souvenir de sa femme et de ses enfans, dont il se croyait séparé pour toujours, le fit pleurer amèrement et il s'évanouit. Le bon vieillard se sentit touché de compassion; il vit bien que Mazen persisterait dans sa résolution ou que le chagrin d'y renoncer le ferait périr, et il se décida en conséquence à lui fournir tous les secours qui étaient en son pouvoir. Il passa dans une autre chambre, alluma du feu, sur lequel il répandit des parfums particuliers en prononçant des paroles magiques, et dix génies se présentèrent sur-le-champ devant lui. Seigneur, lui dirent-ils, déclare-nous ce que tu désires, nous l'accomplirons à l'instant. — Que Dieu vous accorde sa grâce, répondit Abdalsalib. Et il leur raconta l'histoire de Mazen, de sa femme et de ses enfans.

Après avoir entendu ce récit, les génies s'écrièrent : Ces aventures sont merveilleuses; mais, hélas! nous ne pouvons transporter ce jeune homme au delà des montagnes et des déserts que jusqu'aux frontières de notre pays, et nous serons forcés de l'abandonner là. Il nous est impossible de lui fournir d'autres secours, car le pays voisin appartient à d'autres génies, et nous n'oserions pas franchir les limites de notre territoire. Mazen entendant cette proposition des génies l'accepta avec reconnaissance.

Les dix génies enlevèrent Mazen, et après un voyage d'un jour et d'une nuit par leur route aérienne, ils atteignirent l'extrémité de leur territoire, où ils déposèrent l'intrépide aventurier dans un pays appelé la terre de Kafour; ils lui dirent adieu et disparurent. Mazen marcha en avant, ne cessant pendant sa route de prier Dieu d'écarter les périls dont il était menacé et de lui faire atteindre le but de ses désirs. Dieu tout-puissant, s'écriait-il souvent, toi qui délivres de l'esclavage, qui peux guider le voyageur au milieu des précipices, qui donnes la pâture aux animaux sauvages de la forêt, qui tiens la vie et la mort entre tes mains, tu peux, si tu daignes jeter les yeux sur moi, me tirer de la détresse et apaiser tous mes chagrins.

Il marcha de cette manière pendant dix jours, et vers la fin de la dernière journée il aperçut trois hommes en querelle et il s'approcha d'eux. A sa vue ils cessèrent de se battre, et l'un d'eux s'écria : Que cet étranger soit juge de notre contestation, et que celui qui refusera de s'en rapporter à sa décision soit condamné comme ayant tort. Les autres y consentirent et tous trois s'avancèrent vers Mazen et lui demandèrent de prononcer sur leur querelle comme arbitre. Alors, après lui avoir montré un bonnet, un petit tambour de cuivre et une boule de bois, ils lui dirent : Nous sommes trois frères, et nos parens à leur mort nous ont laissé ces trois objets. Nous nous disputons au sujet du partage, attendu que chacun de nous prétend avoir le bonnet. Notre querelle allait devenir sanglante lorsque nous t'avons rencontré, et nous désirons maintenant que tu prononces entre nous et que tu adjuges à chacun un objet comme tu le trouveras convenable. Nous nous soumettrons à ta décision, et celui qui refusera de s'y conformer sera regardé comme ayant tort.

Mazen fut très-surpris de ces paroles, et il se dit à lui-même : Ces objets ont si peu de valeur qu'ils ne méritent guère que je m'occupe de les adjuger. Ce bonnet, ce tambour, cette boule de bois, ne valent certainement pas ensemble plus d'un demi-dinar. Cependant il y a quelque chose d'étrange là-dedans, et je

toure tout le globe de la terre. C'est dans cette montagne que les Dives, ou mauvais génies, ont été confinés après avoir été vaincus par les héros des légendes persanes. (Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.)

veux en savoir davantage. Mes frères, dit-il aux trois contestans, quel peut donc être le mérite des objets que vous vous disputez et qui me semblent d'une très-petite valeur? — Seigneur, répondirent-ils, chacun de ces objets a autant de prix que tous les trésors du monde, étant doué d'une merveilleuse propriété.

— Faites-les-moi connaître, dit Mazen. — Ce bonnet, répondit l'aîné des trois frères, a la vertu de rendre invisible [1], et celui qui le possède peut se regarder comme le souverain du monde. En se couvrant de ce précieux bonnet, on peut entrer partout où l'on désire sans être aperçu ni des hommes ni même des génies, et prendre en toute sûreté ce que l'on veut sans craindre d'être jamais découvert. On peut pénétrer dans le cabinet des rois et des hommes d'état, entendre tout ce qui s'y traite et découvrir les plus secrètes intrigues. Le maître de ce talisman convoite-t-il des richesses, les trésors des princes ne sont jamais fermés pour lui; a-t-il un outrage à venger, il peut tuer son ennemi sans que sa vie soit en danger. En un mot, il n'est point de désir qu'il ne puisse satisfaire sans avoir rien à craindre.

Ces paroles frappèrent Mazen. Ce bonnet, se dit-il, ne convient à personne mieux qu'à moi, et il me serait on ne peut plus utile pour la réussite de mes projets. Peut-être me donnerait-il le moyen de retrouver ma femme et mes enfans. Certainement, c'est une des merveilles du monde. Après ces réflexions, il demanda qu'on lui fît connaître les propriétés du tambour.

Seigneur, dit le second frère, quiconque a ce tambour en sa possession, s'il se trouve dans une situation critique, ne doit pas perdre courage; il n'a qu'à tirer le talisman de son étui et frapper doucement avec une baguette les caractères gravés sur le cuivre : ces caractères magiques furent tracés par le grand Salomon, fils de David, et chacun de ces mots exerce sur les génies et sur leurs princes un empire vraiment extraordinaire. Le possesseur de ce tambour est donc plus puissant que tous les monarques de la terre, puisqu'il lui suffit d'un coup de baguette pour faire venir à son secours les chefs des génies, qui, suivis de leurs nombreuses légions, se présentent devant lui prêts à lui obéir. Quelque chose qu'il commande, ils sont forcés de l'accomplir par la vertu du talisman de Salomon.

Ce tambour me serait bien utile, dit Mazen en lui-même, il me mettrait à l'abri de tout danger dans les îles de Waak-Alwaak si je puis jamais y parvenir : il est vrai que le bonnet suffirait pour me faire pénétrer partout, mais le tambour me garantirait des périls qui pourront m'environner, et je n'aurai plus à craindre aucun ennemi. S'adressant ensuite aux trois frères : Je connais, leur dit-il, les propriétés du bonnet et du tambour, il ne me reste plus à apprendre que la vertu de la boule, et je pourrai ensuite porter mon jugement avec connaissance de cause.

— Cette boule, dit alors le troisième frère, jouit de la merveilleuse faculté de rapprocher les lieux éloignés et d'éloigner ceux qui sont proches; elle abrége les longs voyages et allonge ceux qui sont courts. Si celui qui a entre les mains ce talisman veut parcourir en deux jours une distance qui exigerait deux cents ans, qu'il tire la boule de sa boîte et qu'il la pose à terre en disant le lieu où il veut aller : aussitôt la boule part avec la rapidité du vent, et on est entraîné à sa suite par une vertu magique et sans le moindre danger [1].

Ce troisième talisman excita aussi les désirs de Mazen. Si vous désirez que je prononce entre vous, dit-il aux trois frères, il est nécessaire d'abord que j'éprouve les vertus de ces trois objets; après quoi je les partagerai entre vous. — Nous y consentons, s'écrièrent-ils, fais ce que tu jugeras convenable et que Dieu te protége. Mazen plaça le bonnet sur sa tête, attacha le tambour à sa ceinture et posa à terre

[1] Un talisman doué du pouvoir merveilleux de rendre invisible figure aussi dans les légendes fabuleuses indiennes. Il consiste dans une petite boule magique appelée *vidyâ* et qu'il suffit de mettre dans sa bouche pour échapper à tous les regards. (Voyez le sixième acte du drame sanscrit de *Sacountalâ*, traduit par M. Chézy, p. 176 de l'édition in-8°.) L'anneau merveilleux d'Angélique, dans l'*Orlando innamorato* de Boyardo, cet anneau par lequel la princesse du Cathai se rendait invisible lorsqu'elle le mettait dans sa bouche, est-il un emprunt fait à l'Orient? (Voyez *Roland l'amoureux*, traduit par Lesage, liv. Ier, chap. II.)

Cependant je dois faire observer que l'idée du talisman de la princesse du Cathai pourrait avoir été suggérée au Boyardo par le célèbre anneau de Gigès dont parle Platon dans son traité de la *République*. (Voyez l'*Histoire Ancienne* de Rollin, t. II, p. 79, édition de M. de Letronne.)

[1] Il n'est pas nécessaire de faire remarquer l'analogie que présente la boule avec le tapis du prince Houssain dans l'*Histoire du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou*. Les talismans qui ont le pouvoir de faire franchir en un instant des distances considérables se présentent sous plusieurs formes dans les contes arabes et persans, de même que dans les contes indiens, auxquels l'idée paraît en avoir été empruntée.

la boule de bois, qui partit avec la rapidité du vent. Elle entraîna Mazen jusqu'à un bâtiment où elle entra et où il pénétra avec elle. Les trois frères coururent après lui jusqu'au moment où les forces leur manquèrent en criant: C'est assez, tu les as suffisamment essayés. Mais leurs cris ne pouvaient pas être entendus, car ils étaient déjà séparés de celui qui leur enlevait leur héritage par un espace de dix ans de marche [1].

Alors Mazen s'arrêta, prit le tambour, frotta avec les doigts les caractères magiques, hésitant à les frapper avec les baguettes, et les toucha légèrement. Une voix lui cria aussitôt: Mazen, tu réussiras maintenant dans tout ce que tu pourras entreprendre; cependant tu ne parviendras au but de tes désirs qu'après beaucoup de peine. Mais surtout prends bien garde à la boule dans le pays où tu te trouves, car il est habité par des génies malfaisans. Mazen s'empressa de ramasser la boule et la mit en sûreté sous ses habits. Mais il était au comble de l'étonnement d'entendre des paroles sans voir l'être qui les lui adressait. Qui es-tu, seigneur? dit-il. — Je suis, répondit la voix, un des esclaves soumis à la puissance des caractères magiques du tambour, et toujours à la disposition du maître de ce talisman. Les autres esclaves ne paraîtront que lorsque tu auras frappé avec force. Alors trois cent soixante princes se montreront prêts à recevoir tes ordres: chacun de ces princes commande à dix mille génies, et chacun de ces derniers à une suite nombreuse [2].

Mazen demanda au génie quelle était la distance des îles Waak-Alwaak. Trois ans de marche, répondit la voix. Aussitôt il lança la boule, qui se mit en mouvement, et il arriva dans un pays infesté de serpens, de dragons, d'oiseaux de proie de toute espèce, et hérissé de montagnes élevées. Il frappa de nouveau doucement sur son tambour, et la même voix lui cria: Je suis prêt à t'obéir. — Apprends-moi, dit Mazen, le nom de ce pays. — On l'appelle, répondit le génie, la terre des dragons et des animaux féroces. Ne t'y arrête pas et ne t'y livre pas au repos, car on est exposé en traversant ces montagnes à être tourmenté par les habitans, qui sont des génies, et les cavernes servent de repaires à une foule d'animaux d'une horrible férocité. Mazen mit de nouveau en mouvement la boule magique, qui l'entraîna jusqu'au bord de la mer. De là il aperçut dans le lointain les îles de Waak-Alwaak, dont les montagnes lui parurent rouges comme du feu ou comme un horizon doré par les rayons du soleil couchant. Cette vue le remplit d'épouvante, mais bientôt se remettant, il se dit à lui-même: Qu'ai-je à craindre? Dieu, qui m'a conduit ici, ne m'abandonnera pas; d'ailleurs, si je succombe, je serai délivré de mes peines et Dieu me recevra dans sa miséricorde. Il cueillit alors quelques fruits, qu'il mangea, but un peu d'eau, fit ses dévotions et s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Aussitôt que le jour parut, Mazen se servit de nouveau de son tambour, et la voix lui demanda ses ordres. Comment pourrais-je traverser cette mer, lui dit-il, et gagner ces îles? — Cela n'est possible, répondit la voix, qu'avec l'assistance d'un sage qui habite une cellule dans les montagnes que tu vois là-bas; elles sont à la distance d'un jour de marche,

[1] Cet incident de l'histoire de Mazen se retrouve dans le recueil intitulé *Vrihat-Kathâ*. Dans ce recueil un jeune brâhmane nommé Poutraka rencontre deux hommes qui se battent et leur demande le sujet de leur querelle. Ces hommes lui apprennent qu'ils sont frères et qu'ils se disputent la possession de trois objets qu'ils lui montrent, savoir: une tassé, un bâton et une paire de babouches. «La tasse, lui disent-ils, se remplit au gré de celui qui la possède de tous les mets qu'il désire; tout ce qu'on écrit avec le bâton s'exécute à l'instant même, et les babouches donnent la faculté de traverser les airs. — Au lieu de vous battre, leur dit Poutraka, il y a un moyen bien plus simple de décider la querelle. Que celui de vous deux qui atteindra le premier à la course un but déterminé demeure maître des objets.» Nos deux hommes sont assez sots pour écouter ce conseil et se mettent à courir, et aussitôt Poutraka chausse les babouches, prend le vase ainsi que le bâton et disparaît. (V. le *Quarterly oriental Magazine* de Calcutta, vol. Ier de 1824.)

C'est au moyen d'une ruse semblable que, dans le roman persan du *Behar-Danisch*, le prince Gehandar-Schah s'empare de quatre objets magiques doués de propriétés analogues à celles qui sont énoncées dans le conte précédent. (Voyez le *Bahar-Danush, translated by Jonathan Scott*, vol. II, p. 251.)

[2] Le cor donné à Huon de Bordeaux par le roi de féerie Oberon a beaucoup de rapport avec le tambour magique de Mazen.

...Huon, dist Oberon, attens, car encore ay-je ung joyau que je te veulx donner. Pource que en toi sens loyaulté et preudhommie, je te donray ung moult riche cor d'ivoire, lequel est plain de grans vertus que jà ne seras si loing de moy que tantost que sonneras ledit cor je ne te oye. Saches de vérité que au premier son qu'il gettera je seray emprès toi atout cent mille hommes armés pour toy secourir et ayder; mais une chose te veulx commander sur tant que tu crains à perdre m'amour, et si te deffens sur ta vie que tel ne si hardy soyes que le cor faces sonner si grand besoing ne te survient, car se autrement le fais, je voue à celui Dieu qui m'a créé que tu te trouveras en la plus grand' pauvreté et en la plus grand' misère que onc homme se trouvast, tellement qu'il n'est aujourd'huy homme se en cest estat te voit qui de toy ne print pitié. (*Les gestes et faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaux, per de France, duc de Guyenne.* — Paris, Jean Bonfons, in-4° gothique, feuillet XXVII.)

mais la boule t'y conduira en quelques minutes. Quand tu seras arrivé à la cellule, frappe doucement à la porte; le sage viendra t'ouvrir et te demandera d'où tu viens et ce que tu désires. Il t'accueillera avec bonté et voudra connaître tes aventures. Ne lui cache rien, car lui seul peut te procurer les moyens de passer la mer.

Mazen lança la boule, qui le conduisit à la porte de l'ermite, où il frappa. Qui est là ? dit une voix. — Un étranger qui demande l'hospitalité, répondit Mazen. Le sage ouvrit et reçut son hôte avec la plus grande bienveillance. Après avoir passé un jour et une nuit dans la cellule, Mazen se hasarda à demander au vieillard s'il n'était pas possible de traverser la mer. Quel motif te porte à faire une pareille question ? dit le sage. — Seigneur, répondit Mazen, j'ai le désir de pénétrer dans ces îles, et c'est dans ce but que j'ai quitté mon pays pour entreprendre ce long voyage. A ces mots le vieillard se leva, prit un livre et le parcourut silencieusement en jetant de temps en temps sur Mazen des regards d'étonnement. Ciel ! s'écria-t-il tout à coup en levant la tête, quelles peines et quels chagrins cet étranger doit avoir eu à subir dans la recherche de l'objet de ses désirs! Mon fils, continua-t-il, je voudrais te fournir le moyen d'aborder à ces îles, mais tu n'y réussiras, je le crains, qu'après de grandes difficultés. Commence par me faire le récit de tes aventures : il faut que les moindres détails me soient connus.

Lorsque Mazen eut raconté son histoire, ce qu'il fit avec une scrupuleuse exactitude, le sage l'encouragea et lui donna des espérances. Demain, lui dit-il, avec l'aide de Dieu, je pourrai, je le pense, te faire traverser cet océan merveilleux.

A l'aube du jour, l'ermite emmena avec lui Mazen, et ils arrivèrent ensemble à un édifice qui ressemblait à une forteresse. Ils entrèrent dans la cour intérieure, au milieu de laquelle se trouvait une statue colossale en airain, placée au centre d'un réservoir de marbre qui communiquait à la statue par plusieurs tuyaux : c'était l'ouvrage de plusieurs magiciens. Pendant que Mazen le considérait avec un étonnement mêlé de crainte, l'ermite alluma un grand feu, y jeta diverses espèces de parfums en prononçant des paroles magiques ; des nuages noirs se formèrent aussitôt, il en sortit des tourbillons impétueux, accompagnés de coups de tonnerre, d'éclairs et de bruits horribles, et des flots bouillonnans remplirent le réservoir. L'ermite continua à réciter des paroles magiques jusqu'au moment où l'orage et le bruit cessèrent ; alors ce puissant magicien, qui commandait même aux génies rebelles, se tourna vers Mazen et lui dit : Sors et va regarder l'océan qui entoure les îles.

Mazen gravit le sommet de la montagne et porta ses regards du côté de la mer sans pouvoir en retrouver la moindre trace. Étonné au-dessus de toute expression de la puissance miraculeuse du solitaire, il retourna auprès de lui en s'écriant : L'océan a disparu complètement et les îles semblent réunies à la terre ferme. — Mon fils, dit le sage, mets ta confiance en Dieu et poursuis l'accomplissement de tes desseins. Ayant ainsi parlé, il disparut.

Mazen s'achemina vers les îles et s'arrêta dans un endroit verdoyant arrosé par des ruisseaux limpides et ombragé d'arbres touffus. Le soleil commençait à se montrer, et parmi les merveilles qui frappèrent les yeux du voyageur était un arbre, ayant l'apparence du saule pleureur, qui portait au lieu de fruits[1] de charmantes jeunes filles qui s'écrièrent à la vue de Mazen : Louange à Dieu notre créateur et qui a formé les îles de Waak-Alwaak. Ayant ainsi parlé, elles glissèrent le long de l'arbre et expirèrent. Ciel! s'écria Mazen, plein d'étonnement, quelle chose prodigieuse ! Lorsqu'il fut un peu revenu de sa surprise, il continua à marcher, et à la chute du jour il s'arrêta pour prendre du repos.

Peu de temps après, il vit s'avancer vers lui une vieille femme dont l'air dur et repoussant fit naître en lui un sentiment d'effroi. Qui es-tu, lui dit-elle, que veux-tu ? Es-tu de ce pays-ci ? Réponds-moi et sois sans crainte,

[1] Richardson, dans sa grammaire arabe, cite le passage suivant du géographe Ibn Tofaïl. « Nos pieux ancêtres (que Dieu les récompense) rapportent que parmi les îles de l'Inde, il y en a une qui est sous la ligne équinoxiale, que dans cette île les hommes naissent sans avoir ni père ni mère, et qu'il s'y trouve un arbre qui porte des hommes au lieu de fruits. »

Il ne faut pas s'étonner qu'un géographe arabe du moyen âge rapporte des fables semblables, lorsque l'on voit Claude Duret, qui écrivait sous Henri IV, dans son *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*, nous parler *de certains arbres, les fruicts et les feuilles desquels se muent et changent en oyseaux vivants et volants ; et aussi de certains autres arbres, les feuilles desquels tombees dans les eaux se muent et changent en poissons vivants dans lesdites eaux, et les feuilles cheutes sur la terre se transforment en oyseaux volants.* (Voyez l'*Histoire Admirable*, etc. — Paris, 1605, p. 304 et suiv.)

car, avec l'aide de Dieu, je pourrai te servir. Mazen, rassuré par ces paroles bienveillantes, lui raconta en détail ses aventures. La vieille femme ne fut pas peu étonnée d'apprendre qu'elle avait devant les yeux le mari de la sœur de sa maîtresse, reine des îles de Waak-Alwaak. Ton projet est difficile à exécuter, dit-elle, mais je t'assisterai de tout mon pouvoir.

La bonne vieille conduisit Mazen par des chemins détournés à la capitale de l'île, et profitant de l'obscurité de la nuit, elle l'introduisit dans son logis et lui servit une collation. Lorsqu'il eut apaisé sa faim, il remercia Dieu du succès de son entreprise. La vieille se mit alors à l'entretenir de sa femme; elle lui apprit qu'elle avait bien souffert depuis qu'elle l'avait abandonné et qu'elle éprouvait un vif repentir de sa faute. A ce récit, Mazen fondit en larmes et perdit connaissance. Il revint à lui, grâce aux soins de la bonne femme, qui ranima son courage en lui promettant qu'elle s'emploierait de tout son pouvoir pour lui faire obtenir l'objet de ses vœux.

Le lendemain matin la vieille dit à Mazen d'attendre patiemment son retour et se rendit au palais, où elle trouva la reine et ses sœurs qui s'entretenaient de l'épouse de Mazen. Cette indigne créature, disaient-elles, a donc épousé un mortel dont elle a eu des enfans? Il faut qu'elle expie son crime et qu'elle meure dans les tortures. En voyant arriver la vieille, qui avait été leur nourrice, elles se levèrent avec respect et la firent asseoir. Après s'être reposée un instant, elle leur dit: Votre malheureuse sœur n'était-elle pas le sujet de votre entretien? Mais pouvez-vous donc changer les décrets du Tout-Puissant?— Chère nourrice, répondirent les sœurs, nul ne peut se soustraire à la volonté du ciel. Si elle avait épousé un être de notre nature, nous n'aurions pas à nous plaindre; mais elle a pris pour mari un misérable marchand de Balsora, ce qui nous expose à des reproches outrageux. — Si vous faites mourir votre sœur, répondit la nourrice, vous vous rendrez plus coupable qu'elle; car ses enfans sont nés d'un mariage légitime. Mais je désire la voir. — Elle est maintenant enfermée dans un cachot souterrain, répliqua l'aînée des sœurs. La nourrice, ayant été conduite auprès de cette infortunée, la trouva dans la plus grande détresse, tant ses sœurs étaient animées contre elle. Ses deux enfans jouaient à côté d'elle, mais par suite de leur emprisonnement, ils étaient pâles et défaits. Aussitôt que la malheureuse aperçut sa nourrice, elle courut à elle et se jeta dans ses bras en pleurant. Chère nourrice, lui dit-elle, je suis depuis longtemps dans cet horrible cachot et j'ignore le sort qui m'est réservé. La vieille l'embrassa et lui dit: Du courage, ma chère fille, le Très-Haut te donnera du secours peut-être aujourd'hui. — Dieu de miséricorde! s'écria la prisonnière. Vos paroles, ma bonne nourrice, me rappellent que la nuit dernière une voix du ciel m'a dit: Console-toi, femme de Mazen, car ta délivrance n'est pas éloignée; et cette voix a ranimé mes espérances. — Oui, ma chère fille, dit la vieille, tu n'as pas longtemps à souffrir, car ton mari a réussi à pénétrer dans ces lieux: il est chez moi et ne tardera pas à venir ici. La pauvre prisonnière, trop faible pour supporter un tel excès de joie, perdit connaissance. En reprenant ses esprits, par les soins de sa nourrice, elle s'écria: Ma bonne mère, je vous en conjure au nom du ciel, dites-moi la vérité. Avez-vous parlé sérieusement?—Oui, ma fille, répondit la nourrice, et tu seras réunie à ton époux aujourd'hui même. Ayant ainsi parlé, elle la quitta.

De retour à son logis, la bonne femme demanda à Mazen si, en lui fournissant les moyens de pénétrer dans la prison, il aurait le pouvoir d'en faire sortir sa femme. Mazen ayant répondu affirmativement, elle le conduisit pendant la nuit à la porte de la prison et s'éloigna. Mazen mit sur sa tête le bonnet qui le rendait invisible, et le lendemain matin, la sœur aînée de sa femme étant venue à la prison, Mazen se glissa derrière elle lorsqu'elle ouvrit la porte, la suivit et se plaça dans un coin.

La reine s'approcha de sa sœur, et malgré les cris et les pleurs de ses enfans, elle la frappa avec un fouet d'une manière si cruelle que le sang ruisselait sur son corps. Ensuite elle la pendit par les cheveux à un des piliers de la prison et sortit en refermant la porte.

Aussitôt Mazen se leva, courut détacher sa femme, et ôtant son bonnet, se fit reconnaître de l'infortunée, qui éprouva autant de surprise que de joie. Après que les deux époux se furent embrassés avec transport, Mazen reprocha tendrement à sa femme sa fuite soudaine. Comment, lui dit-il, n'as-tu pas pensé qu'en

m'abandonnant tu me livrerais à la douleur et au désespoir! Mais je n'insisterai pas sur des torts dont tu n'as été que trop punie. — Ces reproches sont mérités, répondit-elle ; mais ne parlons plus du passé, ne pensons qu'à sortir d'ici. En as-tu les moyens ? — As-tu véritablement, répliqua-t-il, l'intention de me suivre dans mon pays. — Oui, répondit-elle, je suis prête à t'obéir en toutes choses.

Les deux époux se livrèrent pendant tout le jour au bonheur de se revoir, et le soir, quand le geôlier arriva, Mazen se couvrit du bonnet magique. Après avoir déposé des provisions pour la nuit, le gardien se retira dans un coin et s'endormit pendant que Mazen et sa famille prenaient leur repas. Voyant que le geôlier était plongé dans un sommeil profond, Mazen alla à la porte et la trouva ouverte. Il en profita pour sortir avec sa femme et ses enfans, et ils voyagèrent toute la nuit en faisant diligence le plus possible. Le lendemain, quand la reine fut informée de l'évasion de sa sœur, elle ne fut pas maîtresse de sa fureur ; elle fit aussitôt des conjurations puissantes, et sept mille génies s'étant rendus à ses ordres, elle se mit avec eux à la poursuite des fugitifs, dans l'intention de les massacrer sans miséricorde.

Mazen, en regardant derrière lui, aperçut un nuage de poussière et découvrit bientôt les troupes de sa belle-sœur, qui, en voyant les fugitifs, s'écria d'une voix terrible : Où allez-vous, maudits que vous êtes ? où croyez-vous trouver un asile qui puisse vous soustraire à ma vengeance ! Alors Mazen prit son tambour et le frappa fortement. Des légions innombrables de génies répondant sur-le-champ à son appel attaquèrent l'armée de la reine, la battirent et firent cette princesse elle-même prisonnière avec les principales personnes de sa suite. A la vue de sa sœur ainsi humiliée, la femme de Mazen se sentit touchée de compassion et pria son époux de traiter la prisonnière avec bonté. Mazen y consentit et fit dresser des tentes pour sa belle-sœur et les personnes qui l'accompagnaient.

Ce gracieux traitement fit fléchir l'orgueil de l'impérieuse reine, et la paix s'étant rétablie, les deux sœurs se quittèrent entièrement réconciliées. Mazen partit avec sa famille pour la résidence d'Abdalsalib, chez qui il arriva en peu de temps avec le secours des génies et de la boule magique. Le bon vieillard les reçut de la manière la plus gracieuse et leur demanda le récit de leurs aventures ; ils satisfirent sa curiosité, et son étonnement fut extrême. Les vertus magiques du bonnet, du tambour et de la boule excitèrent surtout son admiration. Mazen, heureux de pouvoir s'acquitter avec son bienfaiteur, lui offrit la boule magique comme une marque de sa reconnaissance[1]. Abdalsalib, charmé, traita ses hôtes pendant trois jours avec la plus grande magnificence et leur fit de riches présens lorsqu'ils prirent congé de lui. Mazen poursuivait sa route, lorsqu'une troupe nombreuse de bandits se montra tout à coup et s'avança avec l'intention de dépouiller les voyageurs. Frères Arabes, leur cria Mazen, que la paix de Dieu soit entre vous et moi, mais passez votre chemin. Ces paroles augmentèrent l'insolence de ces misérables, qui environnèrent Mazen et sa suite, croyant pouvoir s'emparer facilement de gens qui ne paraissaient pas disposés à se mettre à défense. Admirant la beauté de la femme de Mazen, chaque brigand désirait déjà en être possesseur et était même disposé à renoncer pour une si belle proie à sa part du butin.

Mazen, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, prit son tambour et le frappa doucement. Aussitôt dix génies se présentèrent à lui, prêts à accomplir ses commandemens. Je veux que vous dispersiez ces bandits, leur cria Mazen. Un des génies s'élança aussitôt au milieu des voleurs en poussant un si effroyable cri que les montagnes en retentirent. A ce bruit aussi étrange qu'effrayant, les brigands, frappés d'épouvante, se dispersèrent au plus vite ; plusieurs même étant tombés de cheval dans leur effroi ne prirent pas le temps de remonter et se sauvèrent à pied. Mazen poursuivit son voyage et ne s'arrêta que chez Abdalcaddous. Le vénérable vieillard fut aussi enchanté que surpris de l'heureux succès de son ami. Mazen lui raconta ses aventures dans les plus grands détails, depuis le moment où il l'avait quitté pour entreprendre le voyage des îles de Waak-Alwaak jusqu'à la dispersion des génies qui avaient tenté de s'opposer à sa fuite, événement qui avait été suivi d'une réconciliation entre les deux sœurs.

[1] L'auteur arabe traduit par M. Scott dit : « Mazen, n'ayant plus besoin de la boule, vu qu'il était près de son pays... » L'auteur oublie qu'il a dit plus haut qu'Abdalsalib était éloigné d'Abdalcaddous de soixante-dix années de chemin.

Après avoir passé trois jours auprès du bon vieillard, il se remit en route et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé au palais des généreuses sœurs auxquelles il était redevable de son bonheur. Aussitôt qu'elles l'aperçurent, elles vinrent à lui avec empressement et le conduisirent chez elles. Étonnées de son retour, elles pouvaient à peine croire à son succès. Depuis leur dernière séparation, elles n'espéraient plus le revoir et regardaient comme impossible qu'il échappât sain et sauf aux périls de toute sorte qui le menaçaient pendant la route des îles de Waak-Alwaak. Aussi firent-elles éclater en le voyant de vifs transports de joie et d'allégresse. Elles voulurent aussitôt instruire la mère de leur frère adoptif de l'heureux retour de son fils, et lui envoyèrent une lettre par un messager qui eut l'ordre de faire diligence.

Mazen passa un mois entier avec ces bonnes sœurs au milieu des plaisirs et des fêtes, et leur demanda ensuite la permission d'aller dans son pays, ayant une vive impatience d'embrasser sa mère. Les voyageurs se mirent en route et arrivèrent enfin à Balsora, où la mère et le fils jouirent du bonheur de se trouver réunis. La pauvre femme avait tant pleuré son fils, n'espérant plus le revoir, qu'elle en était devenue aveugle; mais la joie causée par la lettre des sœurs lui avait fait recouvrer la vue.

Le lendemain les principaux de la ville vinrent rendre visite à Mazen pour le féliciter du succès de son voyage, et les dames de la ville vinrent aussi faire leurs complimens à sa mère. Le bruit en arriva jusqu'aux oreilles du calife Haroun Alraschid, qui fit mander l'heureux voyageur. Introduit dans la salle d'audience, Mazen s'inclina avec respect, et le prince, après l'avoir fait asseoir, le pria de lui raconter ses merveilleuses aventures. Mazen satisfit sur-le-champ la curiosité du calife en prenant son récit du jour où il avait rencontré pour la première fois le magicien Bharam. Lorsqu'il eut terminé, le calife, qui ne pouvait pas revenir de son étonnement, s'écria : Ces aventures sont tellement surprenantes qu'il ne faut pas que le récit s'en perde, et je veux qu'on les mette par écrit. En effet, il ordonna qu'on fît venir un secrétaire, et Mazen lui dicta l'histoire de sa vie [1].

[1] *L'histoire de Mazen* se retrouve dans les *Contes inédits des Mille et une Nuits* traduits par M. Trébutien, sous le titre d'*Histoire de Hassan de Basra*, t. II, p. 182.

AVENTURES D'ALIFA, FILLE DE MIRGEHAN, SULTAN DU HIND, ET DE YOUSSOUF, FILS DU SULTAN DU SIND.

Mirgehan, sultan de Hind, était arrivé à un âge avancé sans avoir eu d'enfans, et l'idée que son royaume passerait à une autre famille l'avait plongé dans la mélancolie la plus profonde. Un soir qu'il se livrait à ces tristes pensées, il tomba dans un profond sommeil, dont il fut tiré par une voix qui lui cria : Sultan, lève-toi! Va cette nuit visiter ta favorite et elle deviendra enceinte. Si elle met au monde un fils, il accroîtra la gloire de ta maison; mais si c'est une fille, elle sera la cause des plus grands malheurs. Le sultan obéit à l'ordre de la voix, et au bout du temps prescrit par la nature, la favorite accoucha d'une fille, au désespoir de ses parens, qui lui auraient donné la mort si son sourire enfantin n'eût détourné leur colère. Elle fut élevée dans la retraite, et lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, le sultan son père ordonna qu'elle fût conduite dans une citadelle bâtie au milieu d'un lac profond, espérant par cette précaution empêcher la terrible prédiction de s'accomplir. Rien ne pouvait surpasser la magnificence de cette demeure, et la princesse avait auprès d'elle des femmes douées des talens les plus agréables; mais il ne fut permis à aucun homme d'approcher du lac, excepté pour apporter les provisions à l'usage du château, et dans ce cas les belles prisonnières étaient renfermées dans leurs appartemens. Une vieille dame, nourrice de la princesse, était chargée de veiller à la garde de la citadelle. Pendant trois ans, la belle Alifa vécut heureuse dans sa magnifique prison; mais les arrêts du sort étaient irrévocables, et un événement ordonné par le ciel rendit inutiles toutes les précautions prises par le sultan Mirgehan.

Youssouf [1], fils du sultan du Sind, jeune homme d'humeur fort dissipée, ayant mécon-

[1] Youssouf est le nom que nous prononçons Joseph, et c'est, comme l'on sait, celui d'un des premiers patriarches. Les Orientaux croient que Joseph était d'une beauté extraordinaire et qu'aucune femme ne pouvait le voir sans l'aimer. L'histoire de ses amours avec la femme de Putiphar, à laquelle ils donnent le nom de Zuleikha, fait le sujet de plusieurs poëmes persans. (Voyez sur Joseph les *Monumens arabes, persans et turcs*, décrits par M. Reinaud, t. Ier, p. 150, et la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.)

tenté son père, s'éloigna de la cour et vint chercher un refuge dans les états de Mirgehan, suivi d'un petit nombre de serviteurs. Il arriva sur les bords du lac au milieu duquel était la citadelle de la princesse, et, curieux de savoir par qui elle était habitée, il se mit à la nage et arriva à la porte, qu'il trouva fermée. Il frappa et appela, mais inutilement, personne ne lui répondit. Alors il écrivit un billet dans lequel il réclamait l'hospitalité pour un étranger malheureux, et il l'attacha à une flèche qu'il lança par-dessus les murs. Elle vint tomber aux pieds de la princesse, qui se promenait alors dans une des cours du palais. Émue de compassion à la lecture du billet, elle pria sa nourrice d'ouvrir la porte. Youssouf fut introduit et devint sur-le-champ épris de la princesse, qui de son côté ne put se défendre de l'aimer. Le jeune homme fut admis dans l'intérieur des appartemens, où de charmantes entrevues eurent lieu à plusieurs reprises, et la joie et le plaisir régnèrent dès ce moment dans le château.

Quelque temps après, le sultan Sohul, à qui l'absence de son fils était fort pénible, ayant appris la route qu'il avait prise, dépêcha vers lui son neveu, nommé Yiah, pour lui donner l'assurance de son pardon et l'inviter à revenir promptement à la cour du Sind. Yiah, arrivé sur les bords du lac, apprit des serviteurs d'Youssouf que ce prince s'était introduit dans la citadelle et que depuis ils n'avaient reçu aucune nouvelle de lui.

Alors Yiah écrivit un billet par lequel il faisait part à son cousin de la clémence du sultan son père et du désir qu'il éprouvait de le revoir. Il attacha ce billet à une flèche qu'il lança dans le château et qui tomba dans le jardin où se promenaient Youssouf et la belle Alifa en ce moment même. Le jeune homme ramassa la lettre, et transporté de joie à la nouvelle que son père lui pardonnait ses fautes, il résolut aussitôt de se rendre au désir de ses parens. Il annonça son dessein à la princesse, que l'idée d'être séparée de son amant plongea dans une tristesse profonde. Youssouf parvint à la consoler un peu en lui promettant de revenir promptement et en l'assurant que le devoir filial pouvait seul le forcer de s'éloigner d'elle. Alifa le conjura de l'emmener avec lui; mais Youssouf lui représenta avec sagesse qu'une pareille démarche pourrait la déshonorer et mettrait en fureur son père, qui ne manquerait pas, à la nouvelle de sa fuite, d'envahir le royaume du Sind à la tête d'une armée puissante, et que des scènes de désastre en seraient la suite; que si au contraire ils avaient la patience d'attendre, il serait possible d'obtenir du sultan Mirgehan leur union; enfin il l'assura que, jusqu'à cet heureux moment, il viendrait souvent la voir, et que le secret de leurs entrevues ne serait confié qu'à des gens sur la fidélité desquels il pouvait compter. Alifa, forcée de reconnaître la justesse de ces raisons, consentit au départ de son amant. Mais au moment de prendre congé de lui, en pleurant et en l'embrassant tendrement, elle le supplia de revenir promptement; il lui en fit la promesse avec le désir de la tenir fidèlement, car son amour était sincère et c'était avec peine qu'il se soumettait à son devoir.

Youssouf, ayant repassé le lac à la nage, rejoignit ses compagnons, qui le revirent avec la plus grande joie. Son cousin Yiah le reçut avec les marques d'une vive affection et l'informa de ce qui s'était passé à la cour depuis son départ. Le prince lui raconta son aventure avec la belle Alifa, le pria de la tenir secrète et fit la même recommandation à ses gens. Après s'être reposés une nuit, les deux princes prirent la route du Sind, et lorsqu'ils se trouvèrent à un jour de distance de la capitale, ils dépêchèrent un courrier chargé d'annoncer leur arrivée. Il est impossible de décrire les transports de joie du sultan du Sind, que le départ de son fils avait plongé dans l'affliction la plus profonde. Il ordonna que la ville fût richement décorée, et les fêtes les plus brillantes eurent lieu. Tout dans le palais était heureux, à l'exception d'Youssouf, dont le cœur était partagé entre le plaisir de revoir sa famille et le regret d'avoir quitté la belle Alifa; les vifs transports que firent éclater ses femmes en le revoyant et les caresses dont elles l'accablèrent ne purent pas le distraire de ses pensées. Retiré dans son appartement, il passait les nuits seul, ne songeant qu'à sa bien-aimée. C'était en vain que le jour ramenait de nouvelles fêtes ordonnées par le sultan, qui était loin de soupçonner que son fils allait de nouveau s'éloigner de lui.

Youssouf, ayant sacrifié à ses devoirs quelques jours qui lui semblèrent d'une longueur mortelle, incapable de modérer plus longtemps

son impatience, profita d'une nuit obscure pour s'éloigner du palais. N'ayant avec lui qu'un esclave fidèle, nommé Hullal, et qu'il prit en croupe derrière lui sur un vigoureux cheval, il s'élança avec la rapidité du vent sur la route qui conduisait au château d'Alifa. Arrivé près du lac, il cacha sa selle et sa bride dans les buissons, et son bon coursier le transporta heureusement sur l'autre rive avec son fidèle esclave. La joie de la princesse à la vue de son amant fut au delà de toute expression, et il serait impossible de peindre leurs transports mutuels. Youssouf confia son esclave aux soins des femmes d'Alifa, et tous deux se retirèrent dans leur appartement.

Trente jours s'écoulèrent avec une telle rapidité qu'Youssouf, tout entier à son amour, oublia ses parens, sa famille et son pays. Un soir, que les deux amans, assis sur la terrasse du château, jouissaient du spectacle pittoresque qu'ils avaient sous les yeux, ils aperçurent un bateau qui traversait le lac et que la princesse reconnut bientôt pour appartenir à son père le sultan Mirgehan. Effrayée, elle pria Youssouf de se tenir caché pendant qu'elle recevrait ces nouveaux venus, et le prince se retira aussitôt dans une chambre dont la fenêtre avait vue sur le lac. Mais quelles furent son indignation et sa surprise lorsqu'il vit descendre du bateau deux beaux jeunes gens, et Alifa se précipiter avec transport dans les bras de l'un d'eux. Sans réfléchir que ce jeune homme, qu'Alifa fit entrer dans le château ainsi que son compagnon, pouvait être un proche parent de la princesse (et en effet c'était un cousin qui avait été élevé avec elle jusqu'au moment où on l'avait enfermée dans la citadelle), Youssouf se laissa dominer par des soupçons injustes et résolut de quitter pour toujours une maîtresse infidèle. Après lui avoir écrit une lettre inspirée par le dépit, où il lui reprochait sa fausseté et lui disait adieu, il remonta sur son coursier avec son esclave Hullal, traversa le lac et retourna en toute hâte dans son pays, où sa famille le reçut à bras ouverts. Afin d'oublier les charmes d'Alifa, il se livra tout entier à la joie et au plaisir dans la société de ses femmes qu'il avait naguère délaissées et qui, ravies de recouvrer son affection, s'efforcèrent de lui plaire à l'envi l'une de l'autre.

Alifa, ne soupçonnant pas son malheur, s'entretenait avec son cousin et son fidèle eunuque Ali ben Ibrahim, confident du prince. Elle leur faisait mille questions et prêtait une vive attention aux détails qu'ils lui donnaient sur la cour de son père, lorsqu'une de ses femmes à qui Youssouf avait remis son billet au moment de son départ vint le lui apporter. Elle se leva à l'instant, passa dans un cabinet, ouvrit la lettre et fut indignée des reproches injurieux dont l'accablait son amant. Mais, se reposant sur son innocence et certaine qu'Youssouf reviendrait à elle lorsqu'il serait convaincu de sa méprise, elle prit courage et dissimula son chagrin jusqu'au départ de son cousin, qui prit congé d'elle quelques jours après et retourna à la capitale de Mirgehan, laissant son eunuque dans le château, à la grande satisfaction de la princesse, qui espérait par sa médiation se réconcilier avec son amant. Elle ne fut pas trompée, et lorsqu'elle eut raconté au fidèle serviteur son aventure avec Youssouf, il consentit à se charger d'une lettre pour ce prince et à lui faire connaître la cause de ses injustes soupçons. Ali repassa le lac et arriva au bout de vingt jours à la ville de Sind. Il sollicita du prince une audience particulière, qui lui fut accordée sur-le-champ, et lui remit la lettre dont il était porteur. Youssouf, dont la colère était apaisée et qui avait plus d'une fois regretté d'être éloigné de celle qui régnait toujours sur son cœur, fut transporté de joie à la lecture de ce tendre billet. Il prêta une oreille attentive à tous les détails que le fidèle eunuque lui donna sur son prétendu rival, protesta qu'il reconnaissait son erreur et qu'il éprouvait le plus vif regret de sa conduite à l'égard d'Alifa. Ali fut conduit par les ordres du prince dans un riche appartement et traité avec les plus grands égards par les domestiques du palais.

La nuit suivante, Youssouf, ayant donné l'ordre à son confident Hullal de faire les préparatifs du départ, se mit en route avec lui et l'eunuque. Après un voyage de peu de jours ils arrivèrent au bord du lac, le traversèrent et entrèrent dans le château à la grande joie d'Alifa. Le souvenir des peines de l'absence redoubla les transports des deux amans, et le bonheur de se trouver réunis fut, s'il était possible, plus vif qu'avant leur séparation. Le fidèle Ali ben Ibrahim reçut pour prix de son zèle un présent de pierres précieuses et retourna à la cour de Mirgehan. A son arrivée, le sultan, impatient d'avoir des nouvelles de sa

fille, l'emmena dans son cabinet, et pendant qu'il le questionnait, le turban de l'eunuque étant tombé malheureusement, les pierres précieuses qui étaient enveloppées dans les plis, avec un papier contenant un récit succinct des aventures d'Youssouf et d'Alifa et de la mission d'Ali à la ville du Sind, roulèrent sur le parquet. Le sultan reconnut les bijoux, et en examinant le turban pour voir s'il ne découvrirait pas autre chose, il y trouva le papier, qu'il saisit avec empressement.

Furieux de voir que toutes ses précautions pour échapper aux décrets du ciel avaient été vaines, que la princesse avait été séduite et sa maison déshonorée, il demanda d'une voix terrible à l'eunuque, tout tremblant, si Youssouf était encore avec sa fille. Sur la réponse affirmative d'Ali, le sultan donna ordre de faire sur-le-champ les préparatifs de son départ, dans l'espoir de s'emparer du prince, et il commanda en même temps à son armée de se mettre en marche et d'aller camper sur les bords du lac en face de la citadelle. Le malheureux eunuque, après avoir subi une affreuse bastonnade, fut jeté dans un donjon et chargé de fers. Mais toujours fidèle aux intérêts des deux amans, pendant la nuit même il obtint de son geôlier, au moyen d'une somme d'argent considérable, la permission de faire passer un billet à la princesse par un messager sûr pour l'avertir du malheur qui était arrivé, espérant encore qu'elle aurait le temps, avant l'arrivée de son père, de prendre la fuite avec Youssouf et de chercher une retraite dans le pays de ce prince.

Par bonheur pour les deux amans, ce message leur arriva le lendemain matin. Ils se consultèrent aussitôt sur les mesures qu'il fallait prendre, et il fut décidé qu'ils ne quitteraient pas tous les deux le château, et qu'Youssouf ainsi que son confident Hullal retourneraient seuls au Sind, la princesse étant hors d'état de supporter un voyage aussi rapide; mais on convint, pour la mettre à l'abri de tout danger, que lorsque le sultan se présenterait, les esclaves lui diraient que la princesse avait pris la fuite avec son amant: ils pensaient qu'à cette nouvelle, il ne manquerait pas de se mettre avec son armée à la poursuite du prince, et que celui-ci ne courait aucun risque d'être atteint, monté comme il était sur un agile coursier. On convint encore qu'Youssouf, à son arrivée dans son pays, enverrait une ambassade à Mirgehan pour lui déclarer son mariage avec Alifa et lui demander pardon ainsi que la permission d'aller lui rendre ses devoirs de gendre. Cette ruse réussit, mais aucune précaution ne put empêcher l'accomplissement de la prédiction faite à la naissance de la princesse, et qui annonçait que la honte et la mort de son père seraient causées par elle.

Mirgehan arriva à la citadelle quelques heures après l'évasion d'Youssouf, et les femmes d'Alifa lui dirent qu'elle avait accompagné son amant dans sa fuite. A cette nouvelle le sultan, furieux, entraîné par sa destinée, sans s'arrêter à faire des recherches dans le palais, où sa fille était cachée, se hâta de rejoindre ses troupes sur les bords du lac et se mit avec son armée à la poursuite du prince, qu'il ne pouvait pas atteindre. Youssouf à son arrivée avait raconté son aventure à son vieux père, et celui-ci envoya sur-le-champ au sultan une ambassade chargée de propositions pacifiques.

Mirgehan, qui avait envahi le territoire du Sind et mettait tout à feu et à sang, reçut l'ambassade avec une fierté outrageante, lui ordonna de retourner auprès de son maître et de lui annoncer que jamais il ne lui pardonnerait le déshonneur de sa fille, que pour s'en venger il avait fait le serment solennel de détruire le royaume de Sind, de raser sa capitale et de répandre de ses propres mains le sang du vieux sultan et de son fils. A cette réponse, Youssouf et son père n'eurent d'autre parti que de prendre les armes contre un ennemi aussi acharné. Ils rassemblèrent leurs troupes, qui leur étaient dévouées, et marchèrent à la rencontre de Mirgehan. Ils le défirent à la suite d'un combat opiniâtre, et le sultan fut tué dans l'action.

Youssouf, après la bataille, traita les vaincus avec humanité et fit embaumer le corps du malheureux Mirgehan, qui fut transporté sur une magnifique litière, avec une escorte nombreuse, dans la capitale de Hind, et déposé avec toutes les pompes religieuses qui convenaient au rang du défunt, dans un mausolée magnifique que lui-même avait fait ériger, suivant la coutume des souverains asiatiques. Le prince envoya en même temps des lettres de condoléance à la mère d'Alifa : il déplorait le sort de Mirgehan, à qui il avait été forcé, bien contre son gré, de livrer bataille, et faisait part à la sultane de son ardent amour pour sa fille,

ajoutant que son mariage avec la princesse était le but de sa plus chère espérance et que son premier désir était de consoler dans son malheur la mère de sa bien-aimée. La sultane, qui avait reçu la nouvelle de la défaite et de la mort de son époux, et qui s'attendait, au lieu d'une conduite aussi généreuse, à voir le vainqueur assiéger sa capitale, éprouva quelque adoucissement à ses peines par l'espoir de prévenir des désastres qui semblaient inévitables, et consentit au mariage d'Youssouf et d'Alifa. En conséquence sa réponse fut favorable, et le prince, s'étant rendu sur-le-champ à la citadelle du lac, conduisit sa charmante fiancée à la capitale de Hind. A l'expiration du temps fixé pour le deuil, les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible au milieu des acclamations unanimes des peuples, qui reconnurent sans difficulté l'autorité de leur nouveau sultan et n'eurent pas lieu de s'en repentir. Le premier soin du prince fut d'informer le calife Mamoun[1], alors commandeur des fidèles à Bagdad, des événemens qui venaient d'avoir lieu. Il accompagna sa lettre d'une somme d'argent considérable ainsi que des objets les plus rares des pays de Hind et de Sind; parmi ces présens se trouvaient dix belles esclaves, très-habiles dans le chant ainsi que dans la danse et douées d'un grand talent poétique. Elles récitèrent devant le calife des vers improvisés; mais ces vers exprimaient d'une manière si touchante les regrets d'avoir quitté leur souverain bien-aimé et le désir de retourner auprès de lui que Mamoun, quoiqu'il fût ravi de leur esprit et de leur beauté, sacrifia son propre plaisir à leur affection, et les renvoya à Youssouf par l'officier chargé de l'édit qui confirmait le nouveau sultan. A partir de ce temps le prince de Sind et la belle Alifa vécurent heureux au milieu d'une nombreuse famille et firent le bonheur de leurs sujets.

LE SOT AMOUREUX DUPÉ.

Un jeune tailleur dont la boutique était située vis-à-vis de la maison d'un officier aperçut un jour à son balcon la femme de ce dernier, qui était jeune et fort jolie. Il en devint si éperdument amoureux qu'il passait des jours entiers à l'attendre, et lorsqu'elle se montrait, il cherchait par des signes à lui exprimer sa passion. Ce manége ridicule amusa la dame pendant quelque temps; mais enfin, ennuyée de la prolongation d'une scène qu'elle avait d'abord encouragée, mais qui lui était devenue si insupportable qu'elle n'osait plus aller prendre l'air sur son balcon, elle résolut de punir le tailleur de sa présomption et de le forcer à quitter sa boutique.

Ayant préparé son plan, un jour que son mari s'était absenté pour quelques heures, elle envoya une esclave inviter le tailleur à venir prendre le café avec elle. Le marchand, transporté de joie, embrassa l'esclave qui lui apportait cette bonne nouvelle, lui donna une pièce d'or et débita quelques vers ridicules qu'il avait composés à la louange de sa bien-aimée. Ensuite il mit son plus bel habit, plaça son turban de la manière qu'il crut la plus élégante, frisa sa moustache avec soin, et courut, ivre de bonheur, à la maison de la dame. Elle était assise sur un riche coussin, et relevant son voile d'un air gracieux, elle fit l'accueil le plus aimable au tailleur qui fut tellement ravi que l'excès de la joie pensa le faire évanouir. Elle l'invita à s'asseoir, mais il était tellement interdit qu'il n'osait pas s'avancer plus loin que le bord du tapis. Le café fut apporté et on lui en présenta une tasse; mais comme il n'était pas accoutumé à une pareille magnificence et que d'ailleurs, dévorant la dame de ses regards, il avait les yeux constamment fixés sur elle, au lieu de porter la tasse à sa bouche, il se heurta le nez et renversa le café sur son habit. La dame sourit et lui fit donner une autre tasse; mais au moment où il s'apprêtait à boire en s'efforçant d'y mettre plus de sang-froid, on entendit frapper à la porte un coup très-fort. Dieux! s'écria la dame avec l'accent de la terreur, c'est mon mari! s'il vous trouve avec moi, il nous immolera tous les deux. Le pauvre tailleur, effrayé au dernier point, pensa se trouver mal; la dame et son esclave lui jetèrent de l'eau froide à la figure, et quand il eut repris ses sens, elles le poussèrent dans une chambre voisine en lui recommandant de se tenir coi s'il voulait sauver son existence. Il se blottit dans un coin et y resta sans faire le moindre mouvement, mourant de peur et se promettant bien de ne plus entamer aucune intrigue amoureuse.

La dame, ayant fait cacher son galant, se rassit et dit à l'esclave d'aller ouvrir la porte. Le mari

[1] Voyez ci-dessus, p. 109.

en entrant remarqua avec surprise les préparatifs d'une collation et demanda à sa femme avec qui elle était. — Avec un amant, répondit-elle tranquillement. — Un amant ! Où est-il ? s'écria l'officier en fureur. — Dans cette chambre, répondit-elle, et vous pouvez nous immoler tous les deux à votre ressentiment. Le mari demanda la clé, qui lui fut remise. Il est impossible de peindre l'effroi du pauvre diable pendant cette courte conversation. Il se croyait perdu sans ressource, et s'apprêtait à tendre la tête au coup fatal qui allait la lui enlever. L'officier s'élance vers la porte, et déjà la clé tournait dans la serrure lorsque sa femme partit d'un grand éclat de rire. Qu'avez-vous à rire ? s'écria l'officier.—Je ris de vous, répondit-elle, car, je vous le demande, comment peut-on croire qu'une femme parle sérieusement lorsqu'elle déclare qu'elle a caché un amant ? J'étais curieuse de savoir jusqu'où la jalousie pourrait vous porter, et j'ai imaginé de vous jouer ce tour. A ces mots le mari, honteux d'avoir été si crédule, rit beaucoup de la plaisanterie, qu'il trouva fort ingénieuse, et demanda pardon à sa femme de ses soupçons ridicules. Ils passèrent la soirée fort gaîment, et l'officier étant ensuite sorti pour aller au bain, la dame vint délivrer son prisonnier, qui était plus mort que vif, lui reprocha ses démarches indiscrètes et lui déclara que s'il s'avisait de regarder encore du côté du balcon, la mort serait le châtiment de sa présomption.

Le tailleur, parfaitement guéri de son ridicule amour pour une femme qui lui était si supérieure, se confondit en humbles excuses, la remercia de lui avoir sauvé la vie et rentra chez lui bien déterminé à quitter dès le lendemain un aussi dangereux voisinage[1].

AVENTURE D'UN SULTAN DE LA CHINE.

Un sultan de la Chine avait l'habitude de parcourir souvent les différens quartiers de sa capitale sous les habits d'un derviche, et, à la faveur de ce déguisement, il écoutait les propos des gens du peuple sur son gouvernement et surveillait la conduite de la police. Dans une de ses rondes, il passa un jour devant la boutique d'un traiteur, et se sentant de l'appétit, il entra chez ce traiteur dans l'intention de prendre quelque chose. On le conduisit avec beaucoup d'égards dans un salon écarté, décoré avec élégance. Il ôta ses babouches, entra dans l'appartement et s'assit sur un fort beau coussin ; mais tout à coup il éprouva autant de surprise que de terreur en s'apercevant que le siége qui le portait s'enfonçait sous le plancher, et il se trouva dans un caveau obscur où, à la faible lueur d'une lampe, il put distinguer les cadavres nus de plusieurs infortunés qui paraissaient avoir été égorgés récemment. Il considérait avec effroi cet horrible spectacle lorsque, par une trappe qui s'ouvrit tout à coup, il vit sortir un esclave noir, à l'air féroce, qui lui cria en brandissant un énorme sabre : Malheureux ! prépare-toi à la mort ! Malgré la terreur qu'il éprouvait, le sultan ne se troubla point. Que peuvent gagner à me faire mourir ceux qui l'envoient ? répondit-il. Je ne possède que ce chétif vêtement. Mais si tes maîtres veulent épargner ma vie, j'excelle dans un art qui peut leur procurer des richesses immenses. Le misérable n'osa pas poursuivre ; il alla trouver son maître et lui annonça la proposition du faux derviche. Le traiteur, séduit par l'appât du gain, se rendit à l'instant même auprès de son prisonnier. Donnez-moi seulement, dit le sultan, quelques cannes et quelques roseaux peints de couleurs différentes, et je ferai une natte que vous pourrez porter au palais et présenter au visir, qui vous en donnera mille pièces d'or. Tout ce qu'il demandait lui fut apporté, et en quelques jours il tressa une natte où il eut l'adresse de tracer, en caractères dont son ministre et lui avaient seuls le secret, le récit de sa malheureuse aventure. Lorsque la natte fut terminée, il la donna au traiteur, qui admira la beauté du travail et courut au palais, dans l'espérance de recevoir la somme promise. Le ministre, qui donnait alors audience, ordonna qu'on fît entrer le marchand, qui remit la natte. Le visir la déploya et fut frappé à la fois de surprise et d'horreur en apprenant dans quel danger se trouvait le sultan, qu'il croyait au harem. En effet, la sultane, pensant qu'il ne tarderait pas à revenir, avait caché son absence pour prévenir les troubles qui auraient pu en résulter. Le visir ordonna que le traître fût arrêté, et courut aussitôt délivrer le monarque de son horrible prison. La maison du coupable fut rasée, et lui-même fut mis à mort avec toute sa famille. Cette aventure prouva au sultan tout l'avantage qu'on peut tirer de la

[1] On trouve un conte semblable dans les *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne (t. Ier, p. 22.)

connaissance d'un métier [1], puisqu'il devait la vie à celui qu'il avait appris [2].

CONCLUSION DES MILLE ET UNE NUITS [3].

Scheherazade, ayant fini son histoire et ne voulant pas en commencer une nouvelle, se jeta aux pieds du sultan des Indes et lui dit :

Puissant roi du monde, pendant mille et une nuits ton esclave t'a raconté des histoires agréables et amusantes en prose et en vers. N'es-tu pas satisfait ? et persistes-tu toujours dans ton ancienne résolution ? — C'est assez, dit le sultan des Indes, qu'on lui coupe la tête, car ses dernières histoires m'ont ennuyé mortellement. Scheherazade fit alors un signe à la nourrice, et celle-ci entra avec trois enfans dont le sultan avait rendue mère la fille du visir pendant les mille et une nuits qu'avaient duré les récits : l'un des enfans marchait seul, le second ne se soutenait qu'avec l'aide des lisières, le troisième était encore allaité par sa nourrice. La sultane présenta ces enfans à son époux et se jeta de nouveau à ses pieds.

Grand prince, dit-elle, voici tes enfans : c'est pour l'amour d'eux et non à cause de mes récits que je te supplie de me faire grâce. Si tu les prives de leur mère, quel sera leur sort ? car aucune femme ne pourra les aimer comme moi. En disant ces paroles, elle pressa ses enfans contre son sein et versa un torrent de larmes.

Le sultan, vivement ému, embrassa ses enfans et dit : Je te pardonne pour l'amour de ces enfans, car je vois que tu as pour eux un cœur de mère. Je te fais grâce ! Dieu m'en est témoin.

Scheherazade, transportée de joie, se prosterna devant son époux. Que le Très-Haut lui dit-elle, prolonge la durée de ta vie et t'accorde une puissance et une félicité sans bornes.

Cette heureuse nouvelle fut connue aussitôt dans le palais, où elle répandit une allégresse universelle.

Le lendemain, le sultan convoqua son conseil et revêtit d'une robe d'honneur le visir père de Scheherazade. Que le ciel, lui dit-il, te récompense du service que tu as rendu à l'empire ainsi qu'à moi-même en arrêtant le cours de mes cruelles résolutions contre les filles de mes sujets. Ta fille, qui m'a donné trois enfans, est mon épouse bien-aimée.

Le prince donna ensuite des ordres pour que la ville fût illuminée et pour que l'on fît des réjouissances publiques. Elles durèrent trente jours, pendant lesquels furent servis au palais des festins splendides auxquels tout le monde était admis. Le sultan combla ses courtisans de riches présens et fit distribuer aux pauvres de grandes sommes en aumônes. Son règne, long et prospère, ne fut ensuite troublé par aucun malheureux événement jusqu'au jour où le Très-Haut l'appela auprès de lui.

[1] Voyez ci-dessus, p. 67, les opinions des Orientaux sur la nécessité pour les princes d'apprendre un métier.

[2] Ce conte dans la traduction de M. Jonathan Scott est suivi de plusieurs autres qui n'ont pas été admis dans ce recueil parce qu'ils se retrouvent dans les *Mille et un Jours*.

[3] Cette conclusion des *Mille et une Nuits* est celle que M. de Hammer a tirée de son manuscrit et qu'il a publiée dans ses contes inédits ; mais tous les manuscrits ne sont point d'accord sur la manière dont se termine ce roman.

Dans quelques manuscrits, d'après le témoignage de M. de Sacy, le dénoûment est à peu près tel que l'avait imaginé Galland, dont le manuscrit n'était pas complet. Le sultan, plein d'admiration pour Scheherazade, et convaincu que le malheur qui a excité sa colère et lui a inspiré une résolution injuste et barbare n'est qu'un événement fort ordinaire, fait grâce de la vie à la fille de son visir et révoque son décret inhumain. D'autres manuscrits en plus grand nombre donnent le dénoûment que l'on va lire et que M. de Sacy trouve avec raison d'une invraisemblance choquante, car on ne saurait où placer les trois accouchemens de la sultane. (Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, nouvelle série, t. X, p. 53.)

FIN DES CONTES SUPPLÉMENTAIRES DES MILLE ET UNE NUITS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avis de l'éditeur. vij
Essai historique sur les Contes orientaux et les Mille et une Nuits. ix
Notice sur Galland. xxxvii
Dédicace de Galland. xlii
Préface. *ib.*
Histoire du Sultan des Indes. 1
L'Ane, le Bœuf et le Laboureur. 9
Ire Nuit. Le Marchand et le Génie. 13
IIe Nuit. 14
IIIe Nuit. 16
IVe Nuit. Histoire du premier Vieillard et de la Biche. *ib.*
Ve Nuit. 18
VIe Nuit. Histoire du second Vieillard et des deux Chiens noirs. 19
VIIe Nuit. 21
VIIIe Nuit. 22
Histoire du Pêcheur. 23
IXe Nuit. *ib.*
Xe Nuit. 24
XIe Nuit. 26
Histoire du Roi grec et du Médecin Douban. 27
XIIe Nuit. 28
XIIIe Nuit. 29
XIVe Nuit. Histoire du Mari et du Perroquet. 30
XVe Nuit. *ib.*
Histoire du Visir puni. 31
XVIe Nuit. 32
XVIIe Nuit. 34
XVIIIe Nuit. *ib.*
XIXe Nuit. 35
XXe Nuit. 36
XXIe Nuit. 38
XXIIe Nuit. 39
Histoire du jeune Roi des îles Noires. 40
XXIIIe Nuit. *ib.*
XXIVe Nuit. 41
XXVe Nuit. 43
XXVIe Nuit. 44
XXVIIe Nuit. 46
XXVIIIe Nuit. Histoire des trois Calenders, fils de rois, et de cinq Dames de Bagdad. 47
XXIXe Nuit. 48
XXXe Nuit. 49
XXXIe Nuit. 50
XXXIIe Nuit. 52
XXXIIIe Nuit. 53
XXXIVe Nuit. 55
XXXVe Nuit. 57
XXXVIe Nuit. *ib.*
XXXVIIe Nuit. 59
Histoire du premier Calender, fils de roi. 60
XXXVIIIe Nuit. 61
XXXIXe Nuit. 62
XLe Nuit. Histoire du second Calender, fils de roi. 64
XLIe Nuit. 66
XLIIe Nuit. *ib.*
XLIIIe Nuit. 68
XLIVe Nuit. 69
XLVe Nuit. 70
XLVIe Nuit. 71
Histoire de l'Envieux et de l'Envié. *ib.*
XLVIIe Nuit. 72
XLVIIIe Nuit. 74
XLIXe Nuit. 76
Le Nuit. 78
LIe Nuit. 79
LIIe Nuit. 80
LIIIe Nuit. Histoire du troisième Calender, fils de roi. 81
LIVe Nuit. 83
LVe Nuit. 84
LVIe Nuit. 86
LVIIe Nuit. 87
LVIIIe Nuit. 90
LIXe Nuit. 91
LXe Nuit. 92
LXIe Nuit. 93
LXIIe Nuit. 94
LXIIIe Nuit. Histoire de Zobéide. 97
LXIVe Nuit. 99
LXVe Nuit. 101
LXVIe Nuit. 102
LXVIIe Nuit. Histoire d'Amine. 104
LXVIIIe Nuit. 106
LXIXe Nuit. 108
Histoire de Sindbad le marin. 110
LXXe Nuit. *ib.*
Premier voyage de Sindbad le marin. 111
LXXIe Nuit. 112
LXXIIe Nuit. 114
Second voyage de Sindbad. 115
LXXIIIe Nuit. *ib.*
LXXIVe Nuit. 117
Troisième voyage de Sindbad. 119
LXXVe Nuit. *ib.*
LXXVIe Nuit. 121
LXXVIIe Nuit. 122
LXXVIIIe Nuit. 123
Quatrième voyage de Sindbad. 124
LXXIXe Nuit. *ib.*
LXXXe Nuit. 125
LXXXIe Nuit. 127
LXXXIIe Nuit. 128
Cinquième voyage de Sindbad. 129
LXXXIIIe Nuit. 130
LXXXIVe Nuit. 131
LXXXVe Nuit. 132
Sixième voyage de Sindbad. 133
LXXXVIe Nuit. 134
LXXXVIIe Nuit. 135
LXXXVIIIe Nuit. 137
Septième et dernier voyage de Sindbad. 138
LXXXIXe Nuit. 139
XCe Nuit. 141
Histoire des trois Pommes. 142
XCIe Nuit. 143
XCIIe Nuit. Histoire de la Dame massacrée et du Jeune homme son mari. 145
XCIIIe Nuit. 146
Histoire de Noureddin Ali et de Beddreddin Hassan. 148
XCIVe Nuit. 150
XCVe Nuit. 151
XCVIe Nuit. 153
XCVIIe Nuit. *ib.*
XCVIIIe Nuit. 154
XCIXe Nuit. 155
Ce Nuit. 156
CIIe Nuit. 157
CIVe Nuit. 159
CVe Nuit. 160
CVIe Nuit. 161
CVIIe Nuit. *ib.*
CVIIIe Nuit. *ib.*
CIXe Nuit. 162
CXe Nuit. 164
CXIe Nuit. *ib.*
CXIIe Nuit. 165
CXIIIe Nuit. 166
CXIVe Nuit. *ib.*
CXVe Nuit. 167
CXVIe Nuit. 168
CXVIIe Nuit. 169
CXVIIIe Nuit. 170
CXIXe Nuit. 171
CXXe Nuit. 172
CXXIe Nuit. 173
CXXIIe Nuit. 174
CXXIIIe Nuit. Histoire du petit Bossu. 175
CXXIVe Nuit. 176
CXXVe Nuit. 177
CXXVIe Nuit. 178
CXXVIIe Nuit. 179
CXXVIIIe Nuit. *ib.*
Histoire racontée par le Marchand chrétien. 180
CXXIXe Nuit. *ib.*
CXXXe Nuit. 181
CXXXIe Nuit. *ib.*
CXXXIIe Nuit. 182
CXXXIIIe Nuit. 183
CXXXIVe Nuit. 184
CXXXVe Nuit. 185
CXXXVIe Nuit. *ib.*
CXXXVIIe Nuit. 186
CXXXVIIIe Nuit. 187
CXXXIXe Nuit. 188
CXLe Nuit. *ib.*
Histoire racontée par le Pourvoyeur du sultan de Casgar. 189
CXLIe Nuit. *ib.*
CXLIIe Nuit. 190
CXLIIIe Nuit. 191
CXLIVe Nuit. 192
CXLVe Nuit. 193
CXLVIe Nuit. 194
CXLVIIe Nuit. 195
CXLVIIIe Nuit. 196
CXLIXe Nuit. *ib.*
CLe Nuit. Histoire racontée par le Médecin juif. 197
CLIe Nuit. 198
CLIIe Nuit. 199
CLIIIe Nuit. 200
CLIVe Nuit. 201
CLVe Nuit. 202
CLVIe Nuit. 204
CLVIIe Nuit. *ib.*
Histoire racontée par le Tailleur 205

CLVIII^e NUIT. 206
CLIX^e NUIT. 207
CLX^e NUIT. 208
CLXI^e NUIT. 209
CLXII^e NUIT. 210
CLXIII^e NUIT. 211
CLXIV^e NUIT. *ib.*
CLXV^e NUIT. 212
CLXVI^e NUIT. 214
Histoire du Barbier. 215
CLXVII^e NUIT. 216
Histoire de Bacbouc, premier frère duBar bier. *ib.*
CLXVIII^e NUIT. 217
CLXIX^e NUIT. 218
CLXX^e NUIT. 219
Histoire de Bakbarah, second frère du Barbier. *ib.*
CLXXI^e NUIT. 220
CLXXII^e NUIT. 221
CLXXIII^e NUIT. Histoire de Bakbac, troisième frère du Barbier. 222
CLXXIV^e NUIT. 224
Histoire d'Alcouz, quatrième frère du Barbier. 225
CLXXV^e NUIT. 226
CLXXVI^e NUIT. Histoire d'Alnaschar, cinquième frère du Barbier. 227
CLXXVII^e NUIT. 228
CLXXVIII^e NUIT. 230
CLXXIX^e NUIT. 231
CLXXX^e NUIT. 232
Histoire de Schacabac, sixième frère du Barbier 233
CLXXXI^e NUIT. 234
CLXXXII^e NUIT. 235
CLXXXIII^e NUIT. 236
CLXXXIV^e NUIT. 237
CLXXXV^e NUIT. Histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar, et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. 238
CLXXXVI^e NUIT. 240
CLXXXVII^e NUIT. 241
CLXXXVIII^e NUIT. 242
CLXXXIX^e NUIT. 244
CXC^e NUIT. 245
CXCI^e NUIT. 246
CXCII^e. NUIT. 248
CXCIII^e NUIT. 249
CXCIV^e NUIT. 251
CXCV^e NUIT. 252
CXCVI^e NUIT. 253
CXCVII^e NUIT. 254
CXCIX^e NUIT. 256
CC^e NUIT. 257
CCI^e NUIT. 258
CCII^e NUIT. 259
CCIII^e NUIT. 261
CCIV^e NUIT. 262
CCV^e NUIT. 263
CCVI^e NUIT. 265
CCVII^e NUIT. 267
CCVIII^e NUIT. 268
CCIX^e NUIT. 270
CCX^e NUIT. 272
CCXI^e NUIT. 274
Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'île des Enfans de Khalédan, et de Badoure, princesse de la Chine. *ib.*
CCXII^e NUIT. 276
CCXII^e (*lisez* CCXIII^e) NUIT[1]. 277
CCXIII^e (CCXIV^e) NUIT. 279
CCXIV^e (CCXV^e) NUIT. 281
CCXV^e (CCXVI^e) NUIT. 282
CCXVI^e (CCXVII^e) NUIT. 285
CCXVII (CCXVIII^e) NUIT 287
CCXVIII^e (CCXIX^e) NUIT. 290
CCXIX^e (CCXX^e) NUIT. 292
CCXX^e (CCXXI^e) NUIT. 294
CCXXI^e (CCXXII^e) NUIT. 296
CCXXII^e (CCXXIII^e) NUIT. 298
CCXXIII^e (CCXXIV^e) NUIT. 301
CCXXIV^e (CCXXV^e) NUIT. 303
CCXXV^e (CCXXVI^e) NUIT. 306
CCXXVI^e (CCXXVII^e) NUIT. 308
CCXXVII^e (CCXXVIII^e) NUIT. 310
CCXXVIII^e (CCXXIX^e) NUIT. 313
CCXXXIX^e (CCXXX^e) NUIT. 315
CCXXX^e (CCXXXI^e) NUIT. 317
CCXXXI^e (CCXXXII^e) NUIT. 320
CCXXXII^e (CCXXXIII^e) NUIT 322
CCXXXIII^e (CCXXXIV^e) NUIT. 324
CCXXXIV^e (CCXXXV^e) NUIT. 326
CCXXXV^e (CCXXXVI^e) NUIT. 328
Histoire de Noureddin et de la belle Persienne. 331
Histoire de Beder, prince de Perse, et de Giauhare, princesse de Samandal. 358
Histoire de Ganem, fils d'Abou Aloub, surnommé l'Esclave d'Amour. 391
Histoire du prince Zeyn Alasnam et du Roi des Génies. 415
Histoire de Codadad et de ses Frères, et de la princesse de Deryabar. 423
Histoire du Dormeur éveillé. 437
Histoire d'Aladdin ou la Lampe merveilleuse. 479
Les aventures du Calife Haroun Alraschid. 537
Histoire de l'Aveugle Baba-Abdalla. 539
Histoire de Sidi Nouman. 547
Histoire de Cogia Hassan Alhabbal. 552
Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave. 567
Histoire d'Ali Cogia, marchand de Bagdad. 585
Histoire du Cheval enchanté, 592
Histoire du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou. 610
Histoire des deux Sœurs jalouses de leur cadette. 642
Contes supplémentaires. 667
Le Calife voleur, ou aventures d'Haroun Alraschid avec la princesse de Perse et la belle Zeineb. *ib.*
Histoire des trois Fils du sultan d'Yémen. 689
Histoire des trois Aventuriers et du Sultan. 691
Aventure du Sultan après son abdication. 695
Histoire de Mohammed, sultan du Caire. *ib.*
Histoire d'un Sage et de son Élève. 698
Histoire des trois Sœurs et de la Sultane leur mère. 705
Histoire d'un Sultan d'Yémen et de ses trois Fils. 712
Histoire d'Abou-Niout et d'Abou-Nioutin. 717
Les Amans de Syrie ou l'Héroïne. 720
Histoire d'Ins-Alwougioud et de Wird-Alikmâm, fille d'Ibrahim, visir du sultan Schamikh. 724
Aventures de Mazen du Khorassan. 729
Aventures de la belle Alifa, fille de Mirgehan, sultan du Hind, et de Youssouf fils de Sohul, sultan du Sind. 747
Le sot Amoureux dupé. 751
Aventure d'un Sultan de la Chine. 752
Conclusion des Mille et une Nuits. 753

[1] Cette erreur dans la numération des Nuits a passé de l'édition originale de Galland dans la notre.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.